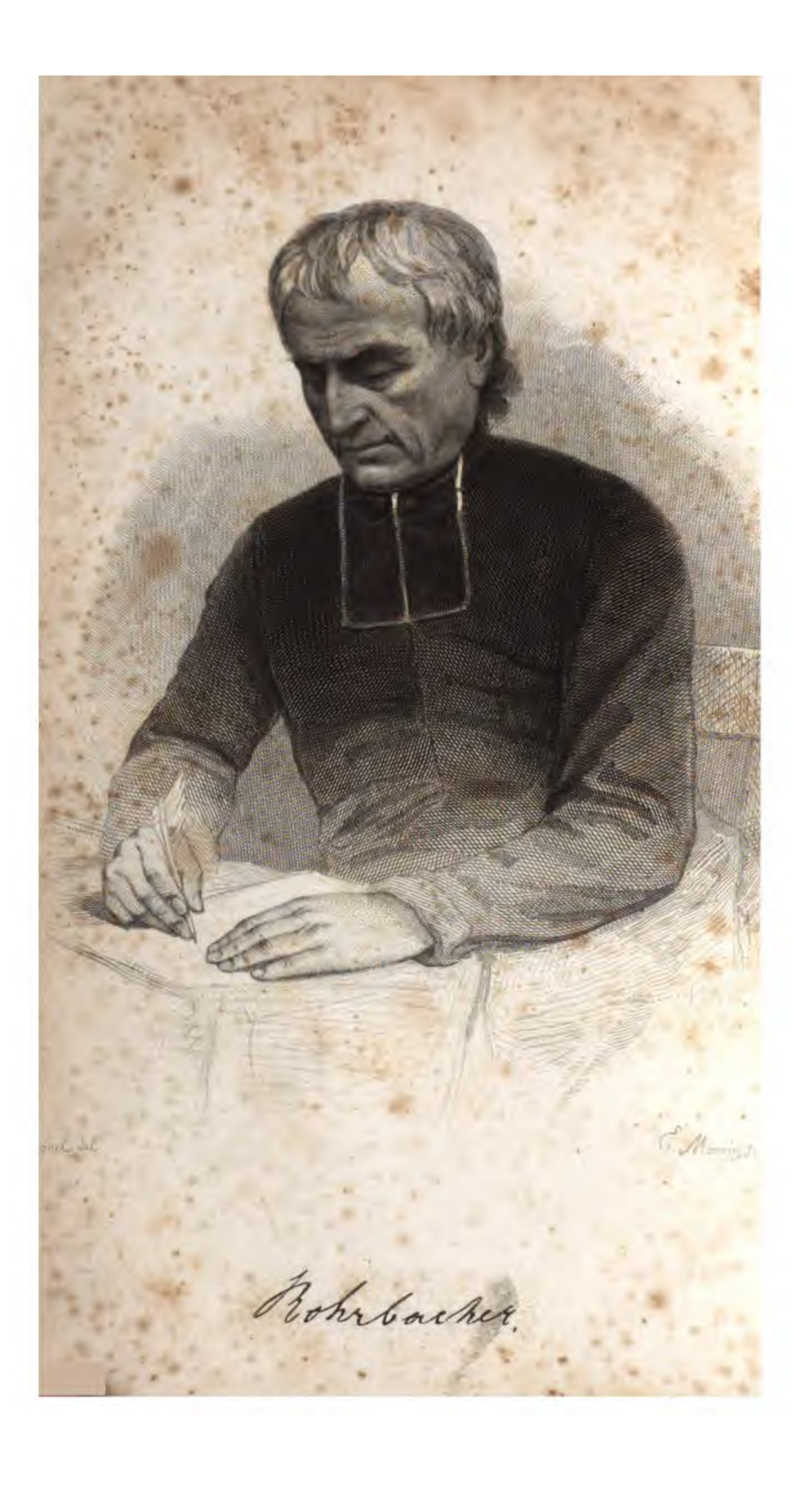

A 412174


Rohrbacher.

Rohrbacher, François René.

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

**L'ABBÉ ROHRBACHER**

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE PAR CHARLES SAINTE-FOI
AUGMENTÉE DE NOTES INÉDITES DE L'AUTEUR
COLLIGÉES PAR A. MURCIER, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
ET SUIVIE D'UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE SPÉCIALEMENT DRESSÉ POUR L'OUVRAGE

**PAR A. H. DUFOUR**

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.
S. Epiphane, l. 1, c. 5, *Contre les hérésies.*

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. Ambros., in psalm. 40, n. 30.

---

3e ÉDITION

TOME PREMIER.

PARIS,

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1857

# NOTICE
# BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

## L'ABBÉ ROHRBACHER

PAR

**CHARLES SAINTE-FOI**

---

M. l'abbé René François Rohrbacher naquit à Langatte, au diocèse de Nancy, le 27 septembre 1789. Il était fils de Nicolas Rohrbacher, maître d'école de cette paroisse, et de Catherine Gantener. Ses parents étaient pieux, et donnèrent à leur fils une éducation chrétienne. A cette époque de bouleversement politique et religieux, les études du jeune Rohrbacher durent être fort négligées ; mais le désir qu'il avait de s'instruire, et sa volonté ferme et persévérante surent vaincre les obstacles que lui suscitaient les circonstances. Il dut presque uniquement à son travail les connaissances qu'il acquit dans sa jeunesse. L'attrait vers l'état ecclésiastique s'éveilla de bonne heure en lui, favorisé par les leçons et les exemples qu'il recevait dans sa famille. Il entra au grand séminaire de Nancy, et y reçut les premiers ordres de la cléricature, le 6 avril 1811. Un an plus tard, le 21 mars 1812, il reçut le sous-diaconat, à l'âge de 23 ans. Un document retrouvé dans ses papiers, nous fait connaître les admirables dispositions que la grâce produisit en son âme, au moment où il allait s'engager irrévocablement au service des autels. Nous nous contenterons d'en citer ici les passages les plus importants :

« Vous avez dit, mon divin Sauveur : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidiè et sequatur me :* oh ! donnez-moi la force de me renier moi-même, de haïr et de crucifier ma chair, et faites-moi la grâce d'être fidèle

aux résolutions suivantes, que je vous conjure de rendre efficaces par la vertu de votre croix :

« D'abord, je mortifierai ma volonté par une stricte observance de tous les points de la règle, je rechercherai les occasions d'obéir aux autres, et toutes les fois que je ne l'aurai pas fait, ou que je le ferai avec difficulté, je dirai un *Pater* et un *Ave*, et je m'imposerai une pénitence corporelle.

« 2° Toutes les fois que je sentirai une envie naturelle et inquiète de faire quelque chose qui n'est pas commandé, ou que je peux omettre, je ne le ferai pas, je tâcherai sans cesse de contrarier ma curiosité, mes répugnances et mes fantaisies.

« 3° A tous les repas, je mortifierai mon goût et mon appétit, en quelque manière que ce soit, me rappelant souvent ce verset: *Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto.*

« 4° Toutes les premières fois que je m'éveillerai la nuit, je sortirai de mon lit, et me prosternant en terre, je dirai : *O crux ave*, etc., et je ferai quelque mortification corporelle.

« Pour pratiquer l'humilité, que je n'espère, ô mon Jésus ! que de votre infinie miséricorde, (1°) J'aurai toujours un grand soin qu'il n'y ait rien dans mon extérieur, ma démarche, mon ton, mes paroles, qui sente l'orgueil ou la vanité. (2°) Je ne dirai jamais rien à ma louange, soit directement, soit indirectement, et j'éviterai de parler de ma propre personne. (3°) Toutes les fois qu'il m'arrivera quelqu'humiliation, je dirai un *Pater* et un *Ave* pour celui qui me l'a faite; et si j'en ai été fâché, j'en dirai deux, et je m'imposerai de plus une pénitence; j'aurai une affection et des intentions particulières pour celui qui m'aura humilié.....

« Et vous, mon Jésus crucifié, auteur et consommateur de ma oi, sans lequel je ne peux rien, qui m'avez tiré à vous par votre grâce ; dès aujourd'hui je veux mourir entièrement au péché, et ne plus vivre pour moi, mais pour vous seul, ô mon divin Jésus! qui êtes mort pour moi. Ou plutôt, je ne veux plus vivre du tout ; mais je veux, je désire, je vous demande instamment par les douleurs de votre croix, que vous viviez seul en moi ; je ne veux plus savoir que vous et votre croix : *Nihil scire nisi Jesum, et hunc crucifixum*, je ne veux plus rien apprendre, désirer, entreprendre, qu'avec vous et par vous, *ut sive vigilemus, sive*

*dormiamus, simul cum illo vivamus.* Seigneur Jésus, qui m'avez inspiré ces bonnes résolutions, faites-moi la grâce d'y être fidèle. Je veux vous suivre, *sequar te quocumque ieris*, non pas parce que je le veux, ou par mes propres efforts ; mais j'espère en votre ineffable miséricorde : *non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei.* »

Nous voyons déjà dans ces sentiments du jeune lévite le germe de cette foi vive et ardente, qui fut le caractère distinctif de sa piété. Il reçut le diaconat, deux jours seulement après le sous-diaconat ; et il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1812. Il n'avait pu consacrer que deux années aux études ecclésiastiques dans le grand séminaire ; de sorte qu'il dut à lui-même, à son amour pour l'étude, à un travail persévérant tout ce qu'il avait acquis. Et cependant, à partir du jour où il reçut le sacerdoce, jusqu'à celui où il s'attacha à M. de Lamennais, il se voua aux fonctions du ministère ecclésiastique avec un zèle qui ne se démentit jamais. Mais il savait que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science, et qu'il doit trouver dans l'étude et la prière un délassement aux travaux que lui impose le soin des âmes ; aussi consacrait-il à la lecture de quelque livre sérieux les instants dont il pouvait disposer. Et ils étaient bien courts, à cette époque où les vides du sanctuaire, les besoins des populations, et l'état de la société, au sortir d'une révolution qui en avait ébranlé toutes les bases, forçaient chaque prêtre à se multiplier pour ainsi dire, et à faire ce que trois ou quatre auraient fait à peine en temps ordinaire. On nous saura gré de citer ici les paroles que cet homme de Dieu écrivit sur le point d'être ordonné prêtre.

« Au nom de la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, sous l'invocation de Marie, ma bonne mère, de mes saints patrons, de tous les saints prêtres, de mon saint ange et de tous les saints, le 15 septembre de l'an de grâce 1812, si, R. F. R. diacre par la grâce, mais indigne pécheur par mon orgueil, ma vanité, ma jalousie, ma présomption, suis entré en retraite au séminaire de Nancy, pour préparer, avec la grâce de mon Jésus, mon indignité inconcevable à la réception du sacerdoce.

« O mon Dieu ! pénétrez-moi de la crainte de vos terribles jugements, afin que j'emploie bien ces précieux instants, *confige*

*timore tuo*. Brisez mon orgueil, videz mon cœur de moi-même, afin qu'il soit prêt à recevoir abondamment votre grâce, et que je n'aie plus d'autres pensées, d'autre désir, d'autre volonté, que vous, mon Dieu, mon héritage, mon attente, ma seule confiance, mon tout; sainte Vierge, et tous les saints, obtenez-moi cette grâce.

« O ma bonne et douce mère ! On nous a parlé de votre bonté et de la dévotion que nous devons avoir envers vous. Je me consacre de nouveau à votre service. Je réciterai, tous les jours de ma vie, le chapelet en votre honneur, et je ferai outre cela quelque bonne pratique pour l'amour de vous. O ma bonne mère ! secourez-moi en ce moment; je dois être sacré prêtre, faites que je devienne bon prêtre pour l'amour de Jésus et de vous, ou obtenez ma mort plutôt que d'être ordonné pour offenser Jésus et vous contrister. Je me remets entièrement entre vos mains pour mon ordination; secourez-moi, comme vous l'avez déjà fait si souvent. Je voue ma personne, ainsi que mon futur ministère, à votre sacré cœur et à celui de Jésus. Oh ! souvenez-vous que jamais pécheur ne vous invoqua en vain. »

L'abbé Rohrbacher fut nommé le 1er octobre 1812, vicaire de la paroisse de Wibersviller, et six mois après à Lunéville. Son zèle pour le salut des âmes l'engagea à se vouer aux missions. Il entra donc chez les missionnaires diocésains en 1821, et il y resta jusqu'en 1826. Il fut nommé en 1823 supérieur de la maison. Il puisait dans sa piété toute son éloquence, et sa parole, empreinte de la grâce divine qui remplissait son cœur, avait une force à laquelle ne résistaient point les bons habitants de la Lorraine, et qui produisait en eux des fruits abondants de bénédiction et de salut. Il avait de ces succès qui réjouissent le cœur du prêtre, sans nourrir sa vanité, parce qu'ils sont le témoignage de l'efficacité de la grâce, plutôt que du pouvoir de la parole humaine. Souvent, lorsqu'il descendait de chaire, ses auditeurs, émus par ses discours, se pressaient autour de lui, hommes, femmes et enfants, afin de lui baiser les mains. Il pouvait à peine s'arracher à cette foule, dont le pieux empressement alarmait à la fois son humilité et son extrême modestie; et quelquefois il rejetait ces témoignages de reconnaissance et d'admiration avec une rudesse qui n'échappait point à ses confrères, et dont le souvenir égayait ordinairement le repas du soir.

On pourrait croire qu'une vie aussi occupée que celle d'un missionnaire absorbait tous les instants de l'abbé Rohrbacher, et ne lui laissait aucun loisir pour l'étude. Mais le désir qu'il avait de s'instruire pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, lui faisait trouver le temps de lire les ouvrages modernes qui pouvaient intéresser la religion. Car il était persuadé qu'un prêtre ne doit pas rester étranger au mouvement intellectuel qui s'accomplit autour de lui ; parce que les armes dont se servent les ennemis de la religion pour la combattre changeant avec les siècles, les armes de ses apologistes doivent changer également. Il tenait donc à bien connaître le champ de bataille où étaient en présence les deux armées qui ne cessent de se combattre depuis l'origine du monde. C'est ainsi qu'il lut *l'Histoire de la religion de Jésus-Christ*, par Stolberg, et *la Restauration de la science politique*, par M. de Maller. Il lisait aussi *le Catholique de Mayence ou de Spire*, qui était alors comme l'entrepôt des idées catholiques, françaises et allemandes. Cette revue défendait la religion avec un talent remarquable ; et ses trois principaux rédacteurs occupent aujourd'hui les trois grands siéges de Cologne, de Spire et de Strasbourg.

M. de Lamennais dirigeait alors en France le parti catholique, à la tête duquel l'avait placé son *Essai sur l'indifférence*. Le gouvernement, alarmé des doctrines qu'il avait entrepris de réhabiliter, crut en arrêter la propagation, en traduisant devant les tribunaux le prêtre éloquent qui s'en était constitué le défenseur. L'esprit de M. Rohrbacher, toujours éveillé, toujours attentif au moindre écho du mouvement catholique qui commençait alors, s'intéressa vivement, on le pense bien, à cette affaire. Indigné des tracasseries et des persécutions dont M. de Lamennais était l'objet, il commença de ressentir pour lui cet enthousiasme que partageaient alors les plus nobles cœurs, et qui exerça sur tout le reste de sa vie une si grande influence. Ce fut donc un sentiment généreux, de dégoût pour l'injustice, et d'amour de l'opprimé, qui établit entre M. de Lamennais et lui les premiers liens. Mais avant d'entrer dans le récit de ces relations, il est nécessaire de remonter plus haut, et de reprendre de plus en plus loin l'histoire du mouvement catholique en France.

Dieu, dont la miséricordieuse sagesse sait merveilleusement

proportionner les moyens à la fin qu'il se propose, et se plier aux dispositions des siècles qui fuient sous son regard éternel, Dieu, voulant agir sur une génération d'hommes qui avaient fermé ses temples, chassé ses prêtres et aboli son culte, confia à des mains laïques la précieuse semence qui devait réformer les idées et les sentiments de la nation française, et préparer une génération nouvelle. Il fallait d'abord déblayer le sol encombré par les ruines que la révolution et l'impiété avaient faites; il fallait détruire ou dissiper cette masse de préjugés odieux, dont l'ignorance et la mauvaise foi avaient obscurci les questions les plus importantes en philosophie, en politique, en histoire et en théologie. Pour ce travail de manœuvres, des laïques suffisaient: c'était à eux de préparer les voies aux ouvriers chargés de la tâche plus noble et plus difficile, de reconstruire la société sur des bases plus solides. Trois laïques, M. de Maistre, de Bonald et Châteaubriant furent choisis de Dieu pour ce travail. Tous les trois se mirent à l'œuvre avec zèle et persévérance, sans se rendre bien compte peut-être de son but et de la mission providentielle qu'ils avaient à remplir. Et par une disposition singulière, qui prouve bien jusqu'à quel point les âmes étaient malades et débiles à cette époque, le dernier des trois, malgré son infériorité relative, malgré ses défauts, ou plutôt peut-être à cause d'eux, a eu sur l'opinion publique une influence beaucoup plus étendue que les deux autres. Mais l'action de ces derniers, de M. de Maistre surtout, quoique plus restreinte, a été plus profonde et plus décisive; car leurs livres, trop sérieux et trop élevés, pour être goûtés de tous les esprits, s'adressaient principalement aux intelligences d'élite, qui finissent toujours, après un temps plus ou moins long, par conquérir l'ascendant dû à leur supériorité.

Après ces trois hommes parut M. de Lamennais, qui recueillit en quelque sorte leur héritage, résuma leur action, et concentra leurs efforts. C'est de lui que Dieu se servit pour faire passer entre les mains du clergé la puissance intellectuelle qui avait été jusque-là exercée par des laïques. Le progrès devint dès lors plus sensible, plus rapide et plus soutenu : on y reconnaissait l'effet manifeste de cette force surnaturelle, que donnent le caractère sacerdotal et une union plus intime avec celui qui meut à son gré et gouverne les intelligences. Frappé du désordre qu'avaient

produit dans les esprits, les vaines théories de la philosophie moderne, M. de Lamennais comprit que la source du mal était principalement dans cette indépendance, que la révolution politique du dix-neuvième siècle, combinée avec la révolution religieuse du seizième, avait introduite dans toutes les classes de la société. Il essaya donc de rétablir le principe d'autorité, méconnu ou négligé partout, et de lui rendre la place qui lui appartient, dans l'ordre philosophique aussi bien que dans l'ordre religieux. Mais sentant qu'un homme seul était trop faible pour accomplir un aussi vaste dessein, il résolut de fonder une congrégation religieuse, dont le but principal serait de défendre en philosophie et en théologie le principe d'autorité. Il confia son projet à plusieurs ecclésiastiques distingués, qui, répondant à son appel, se groupèrent autour de lui, comme autour de leur chef, afin de combattre sous sa conduite pour la cause de Dieu et de l'Église.

Cet homme extraordinaire, en qui le génie apparaissait soutenu par la foi, et couronné de l'auréole du prêtre, avait reçu de Dieu, avec beaucoup d'autres dons, celui d'attirer, comme par une vertu secrète, les esprits élevés et les cœurs généreux. Les catholiques, inquiets des tendances d'un gouvernement, qui, malgré ses bonnes intentions, compromettait l'Église, en l'enchaînant à l'État, et en laissant peser sur elle cette masse de lois que la défiance et la jalousie avaient inspirées aux diverses époques de notre histoire, les catholiques sentaient le besoin d'un chef, qui pût donner une voix à leurs vœux, une direction unique à leurs efforts. Ce chef, ils crurent le reconnaître dans M. de Lamennais, et aussitôt, prêtres et laïques, tous coururent à lui, comme on va vers la lumière, avec une simplicité, une confiance et un dévouement sans bornes. Si tant d'abnégation et de générosité de la part des disciples ne pût préserver le maître des atteintes de l'orgueil, Dieu du moins leur tint compte de leurs bonnes intentions, en ne permettant pas qu'un seul d'entre eux le suivît dans sa chute. Et si la défection de cet homme n'a point eu d'égale dans l'histoire de l'Église, l'isolement où il s'est trouvé, après s'être séparé d'elle, est sans exemple aussi, et montre bien que ses disciples, en s'attachant à lui, n'avaient été mus, ni par un motif de vaine gloire, ni par un entraînement factice ; mais

qu'ils n'avaient eu en vue que la gloire de Dieu et le bien de la sainte Église.

Parmi ces disciples M. Rohrbacher était un de ceux qui étaient entrés le plus avant dans l'esprit et dans les desseins du maître. C'est aussi celui de tous qui a entrepris et exécuté l'œuvre la plus importante par son but, la plus considérable par le temps, la patience et le travail qu'elle lui a demandés, par les difficultés que son auteur a dû vaincre pour la mener à terme. Après avoir passé quelque temps auprès de M. de Lamennais, à Paris d'abord, puis à la Chesnaie, maison de campagne située dans le diocèse de Rennes, il fut envoyé en 1828 à Malestroit, au diocèse de Vannes, où était le noviciat de la congrégation que M. de Lamennais voulait fonder. Là il fut chargé de diriger les études théologiques des jeunes gens qui s'y préparaient à leur mission future. Les études philosophiques étaient particulièrement dirigées par M. l'abbé Blanc, de pieuse mémoire, qui était en même temps supérieur de la maison, et qui a laissé un abrégé de l'histoire ecclésiastique, remarquable par la grandeur du plan, par la justesse des vues, et par l'érudition qu'elle suppose. C'est à Malestroit que l'abbé Rohrbacher commença le livre qui devait faire sa gloire, si l'on peut parler de gloire, quand il est question d'un homme qui s'oubliait, ou plutôt s'ignorait lui-même, et qui a su conserver jusqu'à la mort cette modestie enfantine, que l'humilité chrétienne peut seule donner ; il travailla d'abord, comme pour s'essayer, l'époque et le pontificat de saint Grégoire VII. Nous nous rappelons en avoir entendu de sa bouche les premiers chapitres, et nous regardons comme un insigne honneur d'avoir pu jouir des lueurs d'un tel maître, et d'avoir vu jaillir pour ainsi dire les premiers flots de ce grand fleuve, qui devait purifier l'histoire ecclésiastique, altérée depuis si longtemps par les préjugés, l'ignorance et la mauvaise foi.

Une des qualités les plus remarquables de M. de Lamennais, c'était un coup d'œil prompt et sûr à la fois, qui lui faisait saisir en ceux qu'il voyait les aptitudes particulières de leur esprit ; et un talent merveilleux pour les pousser dans leurs voies. Les disciples recevaient de lui, moins une direction continuelle et de détail, qu'une impulsion générale, laquelle une fois donnée, abandonnait à ses propres inspirations l'intelligence qu'elle avait

mise en mouvement. Cette manière d'agir, peu applicable à des esprits ordinaires, a d'incontestables avantages, lorsqu'elle est pratiquée avec des hommes déjà formés, ou d'une intelligence supérieure. M. de Lamennais ne tarda pas à comprendre quel parti il pouvait tirer de l'abbé Rohrbacher. Celui-ci, Allemand d'origine, Français par l'éducation, réunissait par une heureuse combinaison les qualités précieuses des deux peuples. Il avait l'esprit sérieux, profond et réfléchi du premier, son goût pour les fortes études et les recherches savantes. Sa patience obstinée poursuivait, sans se laisser arrêter par aucune difficulté, le but qu'il s'était une fois proposé. Lors même qu'il paraissait céder devant quelque obstacle imprévu, sa forte et énergique volonté, se repliant sur elle-même, prenait dans ce recueillement et ce repos une nouvelle vigueur, et n'en marchait que plus sûrement ensuite à son but. Simple et doux comme un enfant, la candeur et l'ingénuité de son âme contrastaient singulièrement avec la rudesse de son extérieur; il était du nombre, toujours plus rare, de ces hommes qu'il est facile de tromper, parce que, n'ayant aucune arrière-pensée, aucune dissimulation, ils sont sans défiance à l'égard des autres. Il avait en même temps la lucidité, la suite et l'ordre de l'esprit français. Sa pensée, toujours claire, ne cherchait point à s'envelopper dans ce demi-jour, si commun chez les Allemands depuis la réforme, et qui est toujours le signe d'un esprit incertain, ou d'une conviction mal affermie. On peut même lui reprocher d'avoir poussé trop loin la simplicité, d'avoir trop négligé l'impression de sa pensée, dans un temps ou chez un peuple, qui pousse jusqu'au culte le soin et l'amour de la forme, et d'avoir ôté, de cette manière, aux livres qu'il a composés, une partie de leur agrément. Ce défaut néanmoins, n'est pas, je l'avoue, sans quelque charme, premièrement à cause du contraste qu'il offre avec le style maniéré, recherché ou boursouflé de la plupart des écrivains d'aujourd'hui. On le lit parfois avec plaisir, même lorsqu'il se répète, ou se perd en des détails longs et diffus ; parce que jamais il ne fatigue, jamais sa pensée ne demande au lecteur un effort pour être comprise, tant il est vrai que la simplicité et la clarté, dans un écrivain, rachètent des imperfections qui, sans elles, seraient peut-être intolérables, tandis que ces qualités ne peuvent être remplacées par aucune autre.

L'abbé Rohrbacher était plus distingué encore par le caractère que par l'intelligence. C'était un homme d'une droiture, d'une loyauté, d'une sincérité d'esprit et de cœur vraiment admirables. Naturellement vif dans la discussion, parce qu'il avait des convictions profondes et très-arrêtées, et qu'il avait la conscience de ne chercher en toute chose que la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église, il souffrait avec peine la contradiction; et sa nature, rude et sincère, s'échappait quelquefois en des expressions que son cœur désavouait ensuite, et que sa conscience, timorée comme celle d'un saint, se reprochait sévèrement. Souvent alors, pour se punir et s'humilier, il demandait pardon à celui qu'il craignait d'avoir offensé ; et il faisait cela avec la simplicité d'un enfant. Nous avons été témoin nous-même de plus d'un fait de ce genre. Une fois entre autres, dans l'un de ces entretiens familiers, mais toujours sévères, qui terminaient chaque repas à Malestroit, s'étant animé plus que de coutume, il adressa à l'abbé Blanc, son interlocuteur, quelques paroles un peu vives. Lorsqu'à la fin du repas, nous fûmes tous réunis, selon la coutume, à la chapelle, M. Rohrbacher, d'une voix émue, nous dit : « Messieurs, je vous demande pardon du scandale que je viens de vous donner, priez le bon Dieu de me pardonner et de me corriger. » Nous sortîmes tous émus, édifiés de tant d'humilité et remplis d'admiration pour un homme qui savait si bien recheter les moindres fautes.

Sous cette écorce rude et grossière battait un cœur tendre, accessible à tous les nobles sentiments, et aux affections les plus délicates, capables d'enthousiasme, généreux, dévoué, et d'une fidélité inaltérable. Sa piété vive et tendre éclatait surtout pendant le saint sacrifice de la messe ; bien souvent, après la consécration, son visage était baigné de larmes, et sa voix mâle et forte, affaiblie par les sanglots.

Après Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge, il n'aimait rien autant que saint Pierre : On le voyait s'animer, quand il parlait de lui et des prérogatives que Notre-Seigueur lui a accordées ; et lorsque, le dimanche, au salut, il entonnait l'antienne : *Tu es Petrus*, qu'on avait coutume d'y chanter, son visage s'enflammait, et sa voix prenait une étendue, une puissance et un accent inaccoutumés. Jamais aucun chrétien ne fut

plus docile, plus tendrement soumis au Saint-Siége, et ceux qui, après les deux Encycliques de Grégoire XVI, lesquelles condamnèrent les doctrines politiques et philosophiques de son maître, ont osé soupçonner sa sincérité, et l'ont accusé d'avoir mis quelque restriction dans son obéissance, ne connaissaient ni sa haute vertu, ni la droiture de son caractère. Un mot du pape lui aurait suffi pour lui faire rétracter ses opinions les plus chères; et si, après les deux Encycliques, il a paru favoriser dans son histoire, avec trop d'ardeur peut-être, certaines doctrines qui semblaient se rapprocher de celles que le pape avait signalées, c'est qu'il les entendait dans un sens bien différent de celui que le Saint-Siége avait en vue, et qu'il les croyait propres à relever ou à confirmer les prérogatives du vicaire de Jésus-Christ.

Le sentiment du juste était singulièrement développé en lui. La moindre injustice le révoltait; et quand une cause qui lui paraissait bonne et légitime était opprimée, il s'y attachait avec l'ardeur et l'opiniâtreté de son caractère. C'est ainsi que s'établirent ses relations avec M. de Lamennais. Il l'aurait moins aimé et admiré, si ses adversaires avaient été plus justes, ou du moins plus modérés et plus charitables à son égard. M. de Lamennais, frappé, comme nous l'avons dit plus haut, de l'affaiblissement du principe d'autorité, entreprit de le rétablir, en appuyant sur lui tout l'ordre des connaissances humaines. Sa méthode offrait en apparence l'avantage d'une grande simplicité, puisqu'elle donnait à la foi et à la science la même base, la croyance au témoignage. Mais il était difficile qu'un esprit aussi absolu et aussi outré que le sien ne poussât pas jusqu'à l'exagération les conséquences d'un principe une fois admis par lui. S'il s'était contenté de présenter le témoignage des hommes, ou le sens commun, comme le criterium qui sert en général à contrôler et à confirmer les autres; en ce sens que, pour s'en rapporter à ses évidences, chacun doit s'être mis en rapport avec les autres hommes, avoir reçu d'eux, avec le langage, la connaissance des choses que ni les sens extérieurs, ni le sens intime ne peuvent nous apprendre, et s'être assuré que ceux-là et celui-ci lui rapportent les mêmes impressions semblables, en un mot qu'il est sain d'esprit, et qu'il jouit de l'usage entier des facultés spirituelles, il n'aurait rien dit que de très-raisonnable. Si, reconnaissant en chaque

individu la valeur des divers motifs de nos jugements, tels que l'évidence, le témoignage des sens, le sens intime, il avait conclu *à fortiori* qu'en général la certitude qu'ils donnent est plus grande encore, lorsqu'elle est corroborée par le témoignage unanime de ceux avec qui nous vivons, parce que cet accord semble révéler un fait ou une idée qui tient à la nature même de l'homme, cette doctrine n'aurait paru ni étrange ni nouvelle. Mais après avoir réduit presque à rien la raison individuelle, et avoir fait de chaque homme un enfant, porté pour ainsi dire dans le sein de l'humanité, et recevant d'elle tout faits et élaborés ses jugements, ses idées, en un mot tout ce qui constitue la vie intellectuelle, comme l'enfant, porté dans les entrailles de sa mère, reçoit d'elle l'aliment qui entretient en lui la vie du corps, il donnait à la réunion de ces individualités faillibles une autorité infaillible. C'était d'abord une contradiction : car l'ensemble de ces êtres impuissants ne pouvait jamais constituer une véritable force. C'était de plus attribuer au genre humain, en dehors de l'Église une autorité, une unité, qu'il n'a pas : c'était subordonner l'Église fondée par Jésus-Christ à une autre église, divine comme elle, mais plus large, plus ancienne, renfermant la première en sa vaste enceinte, et lui servant de portique nécessaire.

L'auteur de ce système en sentit très-bien lui-même plus tard les inconvénients : et pour s'épargner d'avance l'humiliation qu'en se séparant de l'Église, il avait trahi tous ces principes, il cherchait à se persuader qu'il n'avait fait, au contraire, que les suivre rigoureusement, et que, repoussé de la société catholique, il s'était réfugié dans la grande église du genre humain, il convenait, avec cette bonne foi, ou plutôt cette indifférence, qui témoigne d'un aveuglement déplorable de l'esprit et d'un profond endurcissement du cœur, que le pape, au point de vue du dogme catholique, avait agi sagement en condamnant son système. Mais plus franc, en d'autres moments, avec soi-même et avec ses amis, il laissait voir qu'il avait été poussé à cette extrémité par l'acharnement avec lequel ses adversaires l'avaient poursuivi, par les soupçons qu'ils avaient conçus et exprimés touchant la sincérité de sa soumission au Saint-Siége. Ces aveux lui échappèrent plus d'une fois en notre présence ; et nous

aimons à constater ici, comme un hommage à la mémoire de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, qu'il reconnaissait n'avoir jamais eu qu'à se louer de ses procédés à son égard, et il n'en parlait qu'avec reconnaissance et vénération.

Il était singulier en effet, de voir des hommes, qui avaient soutenu contre M. de Lamennais les opinions gallicanes, et nié jusque-là que les décrets du Pape touchant la foi fussent infaillibles et irréformables, abandonner tout à coup leurs principes, et déclarer hautement que l'Encyclique du 25 juin 1834 tranchait irrévocablement la question, et que Rome ayant parlé, la cause était finie. A les entendre, le système de M. de Lamennais sur la certitude renfermait les erreurs les plus graves et les plus dangereuses. Et cependant, lorsque l'on considère la valeur des termes dont le Pape s'est servi pour le désapprouver, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils en exagéraient de beaucoup la portée, et que le souverain Pontife avait choisi les expressions les plus douces et les plus bénignes pour le censurer; il l'appelle *un système trompeur, tout à fait blâmable où l'on ne cherche pas la vérité là où elle est certainement.* Il lui reproche de *négliger les traditions apostoliques, et d'admettre des doctrines vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'Église.* Parmi les doctrines philosophiques et théologiques que soutenaient les adversaires de M. de Lamennais, il en était plus d'une assurément qui avait été réprouvée par le Saint-Siége avec beaucoup moins de ménagements. Et si nous n'avions à opposer aux partisans de la déclaration de 1682, et des propositions qu'elle renferme, qu'une censure aussi douce, ils sauraient bien en tirer parti contre nous, et ne manqueraient pas de dire que nous voulons être plus catholiques que le Pape. Cette réserve du pape Grégoire XVI est d'autant plus remarquable, que le système de M. de Lamennais lui avait été dénoncé par treize évêques, dans une lettre, laquelle contenait une censure de cinquante-six propositions extraites du livre de cet auteur. Mais comme parmi ces propositions, il y en avait plusieurs qui non-seulement n'avaient rien de répréhensible, mais exprimaient des doctrines généralement reçues dans l'école, le Pape se contenta de censurer le système en général, sans indiquer aucun point en particulier. Et en cela il ménageait à la fois, et l'auteur de ce système, et ceux qui le lui avaient déféré. S'il

avait, au contraire, noté quelques-unes des propositions qui lui avaient été dénoncées comme dignes de censure, en laissant de côté celles qui ne méritaient aucun blâme, il aurait rendu à l'auteur et à ses disciples le retour plus difficile, en exigeant d'eux une rétractation sur les points qui leur tenaient peut-être le plus à cœur; et il aurait paru de plus donner, contre son intention, une leçon aux treize prélats, en déclarant, par le fait, innocentes des choses qu'ils avaient jugées répréhensibles.

Les erreurs de M. de Lamennais avaient pour racine un certain naturalisme secret, qui ne distinguait point assez l'ordre surnaturel de celui de la nature. De même que l'Église semblait n'être dans son système que le développement nécessaire de la société du genre humain, ainsi la grâce se présentait à lui comme l'épanouissement de l'énergie naturelle de l'homme : c'est du moins ce que l'on peut conjecturer de certaines expressions vagues, dont l'inexactitude révélait plutôt une tendance qu'aucune doctrine bien déterminée, mais dont les conséquences n'échappèrent point au regard pénétrant de l'abbé Rohrbacher. Le premier il en comprit la portée, et pour bien fixer ses idées dans une matière aussi importante, où l'erreur est si facile et si dangereuse à la fois, il se mit à étudier la question de la grâce, et résuma le fruit de ses études dans son opuscule *de la Nature et de la Grâce*, où la doctrine catholique est présentée avec une clarté et une exactitude vraiment remarquables. Cette matière avait été tellement obscurcie par les Jansénistes, que les principes de l'auteur parurent à quelques-uns une nouveauté, quoiqu'ils ne fassent que rappeler la doctrine que l'Église a toujours enseignée, et que les grandes écoles de théologie catholique ont toujours soutenue. Mais l'enseignement de la théologie était en beaucoup de séminaires vicié à un tel point, qu'on était parvenu à présenter comme des nouveautés les opinions, ou même les doctrines les plus autorisées dans l'Église, et à inspirer contre elles au clergé une véritable répulsion. Les derniers décrets de la congrégation de l'Index, ont à la fois révélé la grandeur du mal, et mis fin à un état de choses aussi déplorable, en flétrissant, comme ils méritaient de l'être, la plupart des manuels où les élèves du sanctuaire allaient puiser depuis longtemps des doctrines non-seulement vaines, futiles, incertaines et non approuvées par l'Église,

mais que le Saint-Siége avait toujours repoussées, et qu'il avait condamnées implicitement plus d'une fois, et particulièrement dans la Bulle *Auctorem fidei*. Il est vrai que ces mêmes hommes, qui attribuaient une autorité si grande à l'Encyclique de Grégoire XVI, parce qu'elle condamnait leurs adversaires, quoiqu'elle ne désignât aucune proposition en particulier et qu'elle n'infligeât au système philosophique de M. de Lamennais aucune note grave, tenaient peu de compte de la bulle de Pie VI, quoique chacune des propositions qui y étaient condamnées fût accompagnée de sa note, de manière à rendre toute méprise impossible. Ils semblaient donner à entendre par là que ce qui les portait à regarder la constitution de Grégoire XVI comme irréformable, c'était moins l'autorité du Pape qui l'avait promulguée, que la confirmation qu'elle donnait à leurs opinions.

Mais Dieu, qui préparait le triomphe des saines doctrines, affaiblies depuis longtemps déjà par les préjugés, chez un grand nombre de catholiques en France, permit qu'une condamnation vînt frapper ceux qui les avaient défendues avec un zèle quelquefois excessif, afin que la promptitude et la sincérité de leur soumission servissent d'exemple aux autres, et que leurs adversaires eux-mêmes se trouvassent compromis, d'une manière heureuse pour eux et salutaire pour tous, par l'empressement avec lequel ils accueillirent en cette circonstance la décision du Pape, sans attendre ni exiger l'accomplissement de toutes les formalités qu'ils avaient regardées jusque-là comme nécessaires pour donner aux actes du Saint-Siége une autorité souveraine. Tous, en cette conjoncture, ceux qui étaient frappés, aussi bien que ceux qui avaient provoqué le coup, travaillèrent de concert à démolir ces barrières, que d'injustes défiances avaient élevées entre la France et le Saint-Siége, et que celui-ci travaillait depuis longtemps à renverser. Et l'on peut dire que les disciples de M. de Lamennais remportèrent en cette conjoncture le plus beau triomphe que Dieu pût accorder à leurs efforts, puisque la main qui les frappait tuait du même coup l'ennemi qu'ils n'avaient cessé de combattre. Et il n'y eut en cette lutte mémorable que des vainqueurs, car elle donna gain de cause aux deux partis.

Ce ne fut pas le moindre mérite de M. Rohrbacher d'avoir entrevu, le premier, le principe des erreurs de son maître, et d'avoir

entrepris son ***Histoire ecclésiastique***, dans le but de les réfuter. M. de Lamennais subordonnait, comme nous l'avons vu plus haut, l'Église catholique à l'Église primitive ou à la société du genre humain; de même qu'il subordonnait la grâce à la nature. C'est afin de saper par la base cette erreur capitale, que M. Rohrbacher conçut la pensée de présenter l'Église catholique, comme embrassant dans sa merveilleuse unité tous les temps et tous les lieux, et de prendre pour épigraphe de son histoire cette belle parole de saint Épiphane : *La sainte Eglise catholique est le commencement de toutes choses*, parole qui n'est elle-même que l'explication de cette autre de saint Paul : *Le Christ était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles*. C'est, en effet, une doctrine universellement admise par tous les grands théologiens, qui l'ont eux-mêmes apprise de l'Apôtre des gentils, que Dieu voit et connaît toutes choses en son Verbe, et que c'est dans ce Verbe fait chair qu'il contemple et développe tout l'ordre de la sanctification des élus; de telle sorte que Notre-Seigneur Jésus-Christ est, comme homme, le premier né de toute créature, l'unique médiateur entre Dieu et les créatures intelligentes, et le chef suprême de l'Église en tous les temps, en tous les lieux, et sous toutes les formes, sous la loi de nature et sous la loi écrite, aussi bien que sous la loi de grâce; de telle sorte encore, qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais sous le ciel d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés. En commençant son histoire ecclésiastique par la création du premier homme, l'abbé Rohrbacher ne faisait donc que suivre la doctrine de saint Paul et des théologiens; et il est vraiment étonnant qu'on ait cherché à lui en faire un reproche, et qu'on ait aperçu là un reflet de l'erreur fondamentale de M. de Lamennais; tandis qu'elle y trouvait au contraire sa réfutation la plus complète. En effet, si l'Église catholique est le commencement de toutes choses, loin d'être subordonnée à quoi que ce soit, elle domine au contraire tout le reste : il n'y a, chez tous les peuples de la terre, de vrai et de bien dans l'ordre surnaturel que par elle. Loin d'être renfermée et contenue, comme quelque chose de plus étroit, dans l'enceinte plus vaste du genre humain, elle embrasse au contraire en son sein, dans tous les temps et dans tous les lieux, tous les hommes qui ont cru d'une manière méritoire, tous ceux qui ont été justifiés et sauvés par

l'attente du Rédempteur promis, ou par la foi à l'accomplissement des promesses.

C'est cette idée fondamentale qui a donné au plan de M. Rohrbacher, dans la composition de son *Histoire ecclésiastique*, cette ampleur et cette élévation qui en font le principal mérite, et rachètent la plupart des imperfections de détail qu'on lui a reprochées. C'est cette idée qui a fait de son ouvrage le livre le plus complet et le plus parfait qui existe en ce genre. Du point de vue élevé où l'auteur s'est placé, il domine et embrasse tous les événements ; il tient en sa main, pour ainsi dire, tous les fils de l'histoire, et les rattache à celle de l'Église comme à leur centre commun. L'histoire de l'Église devient sous sa main comme un tissu fort et compacte, dont l'ordre surnaturel forme la chaîne, tandis que les faits de l'ordre naturel en sont la trame, que les siècles déroulent avec une suite merveilleuse, malgré ses interruptions apparentes. Quelquefois, en effet, une révolution politique ou religieuse, suscitée par les passions humaines, vient couper ce fil que la main de Dieu tient et conduit avec tant de sagesse et d'habileté ; mais tout aussitôt ce divin ouvrier trouve dans sa miséricorde infinie le moyen de réparer le dégât, et de renouer le fil interrompu. Les passions et les crimes des hommes servent ainsi à manifester sa miséricorde et sa justice : ils sont dans ce vaste tableau comme les ombres qui en font ressortir avec plus d'éclat la lumière.

Si l'Église catholique est le principe et le commencement de toutes choses, si Dieu ne croit rien qu'en son Fils et par son Fils, et si l'Église n'est que la continuation et le développement du corps mystique de Jésus-Christ, rien en ce monde n'est étranger à son histoire. Tout, en effet, d'après la parole de l'Apôtre, est pour les élus, tout, même ce que l'on fait contre eux : et c'est là la clef de toute l'histoire, laquelle n'est sans elle qu'une énigme indéchiffrable, une suite confuse d'événements qui ne semblent avoir aucun rapport entre eux. Ces révolutions qui bouleversent le monde, ces passions qui l'agitent, ces crimes qui l'épouvantent, ces erreurs, ces hérésies que l'orgueil et une curiosité présomptueuse ont inventées ; ces guerres, qui ruinent et fatiguent les peuples ; ces traités qui changent et reculent les bornes des États : tout cela, dans la pensée de Dieu, n'a qu'un but, à savoir de

recueillir les élus dispersés sur la terre, et d'achever ainsi la construction du corps mystique de Jésus-Christ. Ces pensées sont assurément bien éloignées de celles que se forme le vulgaire, et celui qui étudie l'histoire dans cet esprit y découvre des choses qui restent un mystère pour les autres. Rien ne l'étonne, rien ne le choque, rien ne le scandalise. Le fil divin qu'il tient à la main sert à le diriger dans ce labyrinthe inextricable, et l'on peut lui appliquer ce vers du poète latin :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

De ce point de vue rien n'est étranger à l'histoire de l'Église, parce qu'il n'est rien, même parmi les événements qui semblent appartenir à l'ordre purement temporel, qui ne se rapporte à elle par quelque endroit, et dont elle ne soit ou le but ou l'explication.

C'est cette pensée féconde et sublime à la fois qui a fourni à M. Rohrbacher le cadre de son histoire, et qui lui a permis d'y faire entrer tant de choses, qu'on ne retrouve dans aucun autre ouvrage de ce genre. La multitude et la variété infinie des événements qui passent sous les yeux du lecteur ne lui permettent pas toujours, je le sais, de saisir facilement le lien qui les unit ; et dans ce vaste ensemble, l'harmonie du tout paraît quelquefois disparaître dans la confusion des détails. Mais cet inconvénient était à peu près inévitable, et l'auteur devait se résigner ou à passer sous silence beaucoup de choses qu'il importe cependant de connaître, ou à sacrifier jusqu'à un certain point la beauté artistique de son œuvre. Pour un esprit comme le sien il n'y avait pas à balancer. Il savait d'ailleurs que la nature de son ouvrage, et le genre du public auquel il s'adressait, lui permettaient de tenir moins de compte de la forme extérieure et des agréments du style, et que les lecteurs qu'il avait principalement en vue chercheraient surtout dans son livre des faits présentés avec exactitude, et un esprit vraiment catholique. Or, sous ce double rapport, l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher est irréprochable dans son ensemble, autant que le comportent la nature et l'étendue de l'ouvrage. Aussi, en parcourant les observations qui ont été faites à l'auteur, relativement à certains faits dont

l'exactitude était contestable, nous avons été étonné de leur petit nombre. Encore faut-il dire à sa décharge, que parmi ces observations, plusieurs étaient peu fondées, ou reposaient sur des documents incertains.

Au point de vue de l'auteur, l'histoire de l'Église primitive devait tenir une place importante dans son livre; et elle en est peut-être la partie la plus neuve. Il s'est attaché à suivre chez les peuples anciens les traces de cette révélation que Dieu fit au premier homme, et qui, malgré le mélange impur qu'y ajoutèrent dans la suite les passions et les erreurs des nations idolâtres, se maintint cependant toujours parmi elles, comme un flambeau à la lumière duquel elles pouvaient, en correspondant fidèlement à la grâce, connaître et suivre la voie qui conduit l'homme à sa fin surnaturelle. Nous insisterons particulièrement sur ce point, parce que c'est peut-être celui sur lequel l'auteur a été le plus vivement attaqué. On a cru retrouver dans cette partie de son histoire les traces des erreurs de M. de Lamennais. Quelques-uns même ont cru y voir la preuve que M. Rohrbacher s'était fait illusion sur ses propres sentiments, et qu'il ne les avait jamais formellement rétractées. Et cependant, nous avons vu plus haut que c'était précisément pour les réfuter qu'il avait entrepris son ouvrage.

Il est certain que Dieu n'exige rien de l'homme qu'il ne puisse accomplir, et que celui-ci a toujours par conséquent les moyens de connaître les vérités, et de remplir les prescriptions indispensables pour le salut. Quelque épaisses que fussent les ténèbres où l'idolâtrie avait plongé les peuples de l'antiquité, quelque profond que fût l'abîme où les passions les avaient précipités, il est certain néanmoins que chaque homme en particulier pouvait atteindre sa fin, et que ceux qui se perdaient se perdaient par leur faute, et pouvaient s'appliquer ces paroles du prophète : *Ta perte vient de toi : « perditio tua ex te.* » Or, pour justifier en ce cas la Providence, il n'y a que deux hypothèses possibles. Il faut, ou que l'homme, ne tenant aucun compte des notions qu'il a reçues, dans la famille d'abord, et dans la société au milieu de laquelle il vit, fasse pour ainsi dire table rase, et reconstruise à nouveaux frais l'ensemble des vérités et des principes sans lesquels il ne peut aller à Dieu. Ou bien, il faut que tout en tenant

compte des notions qui lui ont été transmises par la tradition de la famille et de la société, il s'applique, avec le secours naturel de son intelligence, et le concours surnaturel de la grâce divine, qu'il peut toujours se procurer par la prière, à dégager la vérité des erreurs qui la défigurent, ou des ténèbres qui l'obscurcissent. Or, même en supposant que la première hypothèse soit réalisable, qui ne voit combien son application est difficile? Quelle force d'esprit et de caractère ne faut-il pas, en effet, quel effort de volonté, pour rejeter d'un seul coup toutes les idées que l'on a reçues de ceux-là mêmes en qui la nature et la raison nous commandent de voir et d'honorer les représentants de Dieu et les ministres de sa providence? A quel degré de développement doit être parvenue déjà l'intelligence, pour se mettre ainsi au-dessus des habitudes de toute la vie? Exiger un tel effort d'esprit d'hommes plongés dans les ténèbres et les superstitions de l'idolâtrie, c'est les condamner à un labeur, impossible pour la plupart d'entre eux, et leur rendre par conséquent la damnation presque inévitable.

On comprend que les jansénistes aient embrassé et soutenu avec ardeur cette hypothèse, si favorable à leurs principes touchant le petit nombre des élus. Persuadés d'un côté que presque tous les hommes sont voués à la damnation, et de l'autre, que la part de la volonté dans l'œuvre du salut est nulle, puisque, suivant eux, elle ne peut résister ni à l'attrait de la grâce ni à celui du plaisir, ils étaient conséquents, lorsqu'ils soutenaient que l'idolâtrie avait effacé jusqu'aux derniers vestiges des vérités indispensables au salut. Celui-ci étant, en effet, tout entier l'œuvre de Dieu, il importe peu que l'homme se dispose, par le concours de la grâce et de sa libre volonté, à recevoir des secours surnaturels plus efficaces, qui le mettent en état de connaître d'une manière utile pour le salut les vérités, et de pratiquer les actes de vertu sans lesquels il ne peut atteindre sa fin. Toute grâce étant efficace et l'homme ne pouvant lui résister, il est facile de comprendre que l'homme, placé dans les conditions les plus défavorables, et même dans une impossibilité morale de se sauver, se sauvera néanmoins, dès que Dieu parlera à son cœur; puisque, dans le système des jansénistes, il agit toujours avec toute l'étendue de l'énergie de son pouvoir, et que sa grâce se confond avec

sa toute-puissance; mais que des théologiens catholiques, chargés de sauvegarder dans leur enseignement la justice et la miséricorde de Dieu, adoptent des opinions qui, sans être formellement identiques à celles que nous venons d'exposer, s'en rapprochent néanmoins de telle sorte, qu'elles sont dans la pratique sujettes à peu près aux mêmes inconvénients, c'est une chose étrange, à notre avis.

Tout, dans le système de M. de Lamennais, n'a pas été condamné par le Saint-Siége; et si parmi ses livres il en est qui aient rendu un véritable service à la religion, c'est bien cette partie de son *Essai sur l'indifférence*, où, recueillant les traditions éparses des peuples de l'antiquité, telles que la science moderne les a découvertes et constatées, il a démontré d'une manière péremptoire que les vérités indispensables au salut se sont maintenues au milieu même des ténèbres et des vices de l'idolâtrie. Trompé par l'idée fausse qu'il se faisait de l'Église primitive, idée qui n'était que la conséquence nécessaire de son système sur le sens commun tel qu'il le comprenait, il a exagéré, nous en convenons, dans un sens favorable aux peuples de l'antiquité, la condition où les avait laissés l'idolâtrie. Partant de ce principe, que la raison générale ne peut en aucun cas se tromper, et reconnaissant au genre humain la même autorité qu'à l'Église telle que l'a établie Jésus-Christ, il devait nécessairement admettre que l'enseignement des vérités religieuses était, même au sein du paganisme, pur et intact, comme il l'est aujourd'hui dans l'Église et que l'idolâtrie n'avait jamais été une erreur de l'esprit, mais seulement un crime de la volonté.

Nous voyons reparaître ici, sous une autre forme, le défaut que nous avons constaté plus haut chez M. de Lamennais, celui de généraliser les faits, et de les traduire en principes absolus. Il est possible que la tradition primitive se soit conservée pure chez plusieurs peuples anciens; et les découvertes faites en ces derniers temps, par ceux qui ont pu étudier de plus près les monuments de l'antiquité, ne permettent guère de douter qu'il n'en ait été ainsi. On peut d'ailleurs juger de l'état des peuples anciens, par celui où l'on a trouvé les nations du nouveau monde au seizième siècle. Or, il est incontestable que, chez plusieurs d'entre elles, la notion d'un Dieu suprême, créateur du ciel et de la

terre, récompensant les bons et châtiant les méchants après cette vie, s'était maintenue malgré les superstitions de l'idolâtrie. Mais conclure de là qu'il a dû en être ainsi chez tous les peuples sans exception, c'est une supposition que l'histoire ne confirme point, et qu'elle semble plutôt contredire.

Que l'idolâtrie ait été quelquefois, souvent même peut-être, un crime de la volonté, et non une erreur de l'esprit ; c'est un fait que l'exemple des Juifs démontre jusqu'à l'évidence. Car ils avaient certainement la notion d'un Dieu unique ; et cependant ils retournaient, à la moindre occasion, au culte des idoles. Au reste, il faut connaître bien peu le cœur humain, pour ignorer que l'idolâtrie y a des racines secrètes et profondes ; et si la lumière du christianisme disparaissait parmi nous, il serait bientôt remplacé par une idolâtrie moins grossière et moins absurde peut-être que celle des peuples de l'antiquité, mais qui ne serait ni moins corrompue ni moins funeste.

M. de Lamennais a toutefois, malgré ses exagérations, rendu un véritable service à la cause de la religion sous ce rapport, en appelant l'attention des théologiens et des apologistes sur un point de la plus grande importance, et qui jusqu'ici avait donné lieu aux objections les plus formidables. Il était difficile, en effet, à des chrétiens, enrichis de tous les trésors que nous a acquis la rédemption, et comblés des bienfaits de Dieu, de croire qu'un Dieu si bon, qui a daigné se faire homme, et mourir pour nous sur la croix, ait laissé pendant tant de siècles le genre humain tout entier dans un état où le salut était presque moralement impossible. Plus Dieu a été généreux à notre égard, plus il nous est difficile de croire qu'il se soit montré si sévère envers ceux qui nous ont précédés. N'est-ce pas d'ailleurs amoindrir l'effet de la rédemption, et le prix du sang que Jésus-Christ a versé pour nous que de soustraire à sa bienfaisante influence tous les siècles qui l'ont précédé ? Aussi le sens des peuples catholiques s'est-il révolté contre cette supposition injurieuse à la bonté divine ; et les exagérations de M. de Lamennais n'ont été que la réaction contre un autre excès bien plus dangereux, à notre avis : car il vaut mieux, à tout prendre, exagérer la miséricorde de Dieu que sa justice.

M. de Lamennais, en appelant l'attention des théologiens et

des controversistes sur ce point, leur a donné l'occasion de l'examiner de plus près. Une étude plus approfondie de la question a modifié d'une manière heureuse les opinions que l'influence du jansénisme avait accréditées; et personne n'a contribué autant à ce résultat que M. l'abbé Rohrbacher dans son *Histoire ecclésiastique*. Il s'y est appliqué, en effet, avec un soin tout particulier, à faire ressortir, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, les vestiges de la tradition primitive, soit chez les peuples anciens, soit chez les peuples barbares, qui ont été découverts en ces derniers temps, sans prétendre toutefois qu'elle s'y soit maintenue pure de tout mélange d'erreur. Et si quelques expressions équivoques ont pu rendre parfois sa pensée douteuse en ce point, toute incertitude disparaît, lorsqu'on se donne la peine de comparer les divers passages de son histoire où il a eu occasion de traiter ce sujet. C'est là d'ailleurs le seul moyen de connaître la véritable pensée d'un auteur : aussi ne devrait-on jamais se permettre de juger un livre, avant d'avoir fait cette comparaison. M. Rohrbacher, du reste, s'est expliqué de la manière la plus claire à ce sujet, en répondant aux observations qui lui avaient été faites; et il résulte de ses explications qu'il n'a jamais voulu dire autre chose, sinon que la révélation primitive s'était conservée au milieu des ténèbres du paganisme, altérée et défigurée, il est vrai, par les passions, les erreurs et les préjugés, mais jamais cependant au point d'être méconnaissable pour celui qui, usant convenablement de ses facultés naturelles, et coopérant à la grâce de Dieu, cherchait sérieusement à connaître la vérité. Dès qu'il déclare que c'est là ce qu'il a voulu dire, et que son assertion est confirmée par un grand nombre de passages de son histoire, on ne saurait sans injustice l'accuser d'avoir pensé le contraire.

Au reste, une chose nous a douloureusement frappé dans les observations qui ont été faites, soit officiellement soit d'une autre manière, sur l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher. Tous ceux qui ont été chargés de l'examiner, et d'en rendre compte, conviennent unanimement que l'esprit en est irréprochable et le but excellent. Cette considération devait, ce semble, les rendre plus accommodants quant aux détails : car le sens de ceux-ci doit être expliqué par l'esprit général du livre. Et cependant nous avons été surpris de la sévérité avec laquelle on s'est attaché à relever

certains passages, certaines expressions, dont l'inexactitude, et le danger, si toutefois il existait, disparaissent dans l'ensemble du livre. Cette rigueur, comparée à l'indulgence excessive avec laquelle on a jugé des ouvrages du même genre, bien autrement dangereux, ne peut s'expliquer qu'en supposant chez les juges ou les critiques un parti pris et des préjugés dont un juge devrait toujours être exempt. On se rappelle avec quelle vivacité la *Bibliographie catholique* a attaqué dès le commencement l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher en plusieurs articles, où l'on retrouve toutes les accusations dont ce livre a été l'objet. Or, ce même recueil, loin de se montrer aussi sévère à l'égard du livre de l'abbé Guettée, dont le Saint-Siége a fait justice depuis en le mettant à l'index, et que plusieurs conciles ont flétris, comme il le méritait, n'a eu pour cet auteur que des encouragements et des éloges. Ce rapprochement suffit à lui seul pour indiquer l'esprit dans lequel ont été faites la plupart des critiques du livre de M. Rohrbacher. Tandis qu'aucune paille n'échappait en celui-ci, on n'apercevait point dans les autres des poutres qui auraient frappé des yeux non prévenus. Tandis qu'on dénonçait à l'autorité ecclésiastique une œuvre que l'on reconnaissait excellente dans son ensemble, dans son but et dans son esprit, on laissait entre les mains des élèves du sanctuaire des livres qui auraient dû pervertir l'esprit du clergé français, s'il n'avait été sauvé par le bon sens admirable qui le distingue, et par un attachement inaltérable au Saint-Siége. Nos observations ne s'adressent point à la *Bibliographie catholique*, telle qu'elle est rédigée depuis quelque temps ; et nous sommes bien sûr que son directeur actuel se montrerait à la fois et plus juste envers M. Rohrbacher, et plus sévère à l'égard de l'abbé Guettée.

On a encore reproché à M. Rohrbacher un certain esprit démocratique, qui le porte, non-seulement à exagérer les fautes et les vices des rois, mais encore à affaiblir l'idée que la religion nous donne de la royauté. Si ce reproche était fondé, il serait d'autant plus grave, que dans ce temps, où l'orgueil et l'esprit d'insubordination portent au mépris de toute autorité divine et humaine, c'est un devoir, pour ceux qui parlent au nom de Dieu et de l'Église, de réagir contre cette funeste tendance et d'entourer le pouvoir de la considération qui lui est due. Car, quelque indignes

et méchants que soient ceux qui en sont revêtus, il est toujours un reflet et comme un écoulement de la puissance infinie de Dieu. Sur ce point deux opinions extrêmes ont été formulées. Les uns, frappés exclusivement des inconvénients de l'esprit de révolte et d'insubordination dans les peuples, ont cru qu'on ne saurait jamais trop fortifier le principe d'autorité. Ils ont donc enseigné que le pouvoir est inadmissible, et que l'abus qu'en fait celui qui en est revêtu ne donne jamais aux peuples d'autre droit que celui de ne pas faire les choses qu'on leur commande, quand elles sont contraires à la loi divine; que toute résistance active est interdite, et qu'un chrétien doit toujours, à l'exemple des fidèles des premiers siècles, souffrir toutes les persécutions, la mort même, s'il le faut, plutôt que de repousser par la force l'injustice.

Cette doctrine, formulée d'une manière aussi absolue, porte en quelque sorte avec elle son correctif, par l'exagération même dont elle est empreinte; et il était impossible que le sens catholique ne se révoltât pas contre une opinion qui essayait de donner une sanction divine au despotisme le plus humiliant, et mettait sous la sauvegarde de Dieu lui-même les excès entrepris contre sa loi et l'honneur de son Église. Elle avait de plus l'inconvénient de condamner, au moins d'une manière indirecte, la conduite de l'Église pendant plusieurs siècles : car, malgré toutes les peines que se sont données quelques théologiens pour dégager sa responsabilité dans les sentences de déposition, prononcées par les papes contre plusieurs princes qui abusaient de leur autorité, et foulaient aux pieds les droits les plus sacrés, il est impossible pour tout esprit de bonne foi, de séparer l'Église des souverains pontifes qui agissaient en ces circonstances. Outre que ces sentences ont été portées plus d'une fois dans des conciles très-nombreux, ou même œcuméniques, on peut toujours appliquer à ces cas la doctrine de saint Augustin : que l'Église ne peut approuver l'erreur ou l'injustice, ni directement, par un consentement formel, ni indirectement par son silence.

D'autres, frappés au contraire des périls et des malheurs que le despotisme a plus d'une fois préparés aux peuples et à l'Église, se sont jetés dans l'excès opposé, et ont prétendu que les peuples peuvent toujours, en toute circonstance, repousser l'oppression

par la force, et qu'ils sont les seuls juges des dissentiments qui s'élèvent entre eux et les princes. C'était blâmer implicitement les enseignements de l'Église, et la conduite des chrétiens des premiers siècles. C'était de plus ouvrir la porte à toutes les révolutions, et consacrer tous les excès de la démagogie. L'une et l'autre doctrine avaient le tort d'ériger en principes absolus des prescriptions qui, étant toutes pratiques de leur nature, doivent être diversement appréciées selon les circonstances. M. de Lamennais a été plus loin encore, et, renouvelant les erreurs de Wiclef et de Jean Huss, il a semblé attribuer au péché l'origine du pouvoir.

L'Église, se tenant également éloignée de ces deux extrêmes, a, soit par sa conduite, soit par ses enseignements, proclamé la vraie doctrine sur cette question importante. En vain ses ennemis ont-ils cherché à établir une contradiction flagrante entre ses actes et ses jugements, aux diverses époques de son histoire. Toutes leurs objections tombent devant cette seule considération, qu'il s'agit ici d'un point de morale pratique, qui ne peut être décidé dans un sens absolu et applicable à tous les temps et à tous les lieux, et pour lequel il faut tenir compte de la constitution des divers pays, de leurs rapports avec l'Église catholique, et de plusieurs autres circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il suffit aux catholiques de savoir, que ce que l'Église a fait est bien fait ; ce qu'elle a enseigné est vrai, et ce qu'elle a commandé est juste. Les premiers chrétiens ont bien fait de se laisser égorger, plutôt que de prendre les armes pour secouer le joug des tyrans qui les opprimaient ; et l'Église a bien fait de leur prescrire ou conseiller cette conduite. Mais aussi, et par la même raison, les peuples catholiques, au moyen âge, ont bien fait de forcer leurs rois à garder les promesses qu'ils avaient jurées, et de défendre contre eux par les armes les droits de Dieu et la liberté de l'Église ; et celle-ci a bien fait de leur prescrire ou conseiller cette conduite. Les Papes n'ont point outre-passé leurs droits, en déposant les princes qui refusaient de se soumettre à leurs desseins ; et ils ont agi en cela, non-seulement comme mandataires des nations catholiques, chargés par elles de protéger leur foi et de défendre leurs intérêts, mais encore en vertu d'un droit qu'ils tiennent de Dieu lui-même, et qui leur donne le

pouvoir d'interpréter la loi de Dieu dont ils sont les gardiens, de résoudre toutes les questions de morale, pour les peuples aussi bien que pour les individus, et de lier ainsi les consciences. Il faut être insensé, et n'avoir jamais ouvert l'histoire de l'Église, pour leur contester ce droit. S'ils ne l'avaient possédé, ils se seraient trompés, et l'Église avec eux, pendant plusieurs siècles, sur la nature et l'étendue des prérogatives qu'ils ont reçues de Jésus-Christ ; ou ils auraient trompé les peuples, et n'auraient été que des imposteurs. Voilà pourtant la triste alternative à laquelle se sont condamnés quelques théologiens ignorants ou serviles, qui n'ont pas craint d'attribuer à une usurpation un droit que les souverains pontifes ont exercé pendant plusieurs siècles, du consentement et avec le concours de l'Église tout entière.

M. Rohrbacher, dans le cours de son *Histoire ecclésiastique*, n'a fait que constater et mettre en relief l'enseignement et la pratique de l'Église sous ce rapport ; et il a jugé avec d'autant plus de raison la chose nécessaire, que ce point est un de ceux que les historiens qui l'ont précédé, et particulièrement Fleury, ont le plus obscurcis. Ces derniers, toutes les fois qu'un dissentiment s'est élevé entre les princes et le Saint-Siége, n'ont presque jamais manqué de donner gain de cause à ceux-là. Et comme, d'un autre côté, les Papes qui ont lutté avec le plus d'énergie contre les tyrans, sont en même temps ceux dont l'Église a conservé le meilleur souvenir et qui se sont le plus distingués par leur sainteté, les déclamations et les récits faux ou incomplets de ces historiens devaient nécessairement laisser dans l'esprit du lecteur une impression singulière. Car, on leur présentait, d'une part, comme de grands princes, ceux qui avaient lutté avec le plus d'acharnement contre le Saint-Siége, et de l'autre, les souverains Pontifes qui avaient cherché à les faire rentrer dans le devoir, comme des hommes violents ou au moins imprudents et téméraires. Or, si, dans les querelles de ce genre, il y a pour le catholique, avant tout examen, quelque présomption, elle doit être évidemment en faveur des derniers. Quelque confiance, en effet, que l'on puisse avoir dans la sagesse et les bonnes intentions des princes, il nous semble qu'un catholique doit reconnaître, au moins au même degré, ces qualités dans ceux en qui

il vénère l'autorité de Jésus-Christ, et qu'il sait être dirigés d'une manière toute spéciale par l'Esprit-Saint. Il y a donc tout lieu de présumer que dans ces grandes querelles entre le Sacerdoce et l'Empire, qui remplissent une partie de *l'Histoire ecclésiastique*, le tort a été du côté des princes; et il est du devoir d'un historien consciencieux de ne point dissimuler la vérité en ces circonstances.

C'est là ce qu'a fait M. Rohrbacher; il a étudié les faits sérieusement, et avec une entière bonne foi: il a cherché, comme il le devait, à justifier la conduite des Papes; il a démontré jusqu'à l'évidence, que les princes qui se sont mis en opposition avec eux, ont toujours été plus ou moins des hommes méchants, injustes, souvent violents et cruels, et que les Papes défendaient contre eux, non-seulement les droits de l'Église, mais encore ceux des peuples qu'ils opprimaient. Comme les faits de ce genre sont très-nombreux dans l'histoire, il en résulte pour le catholique cette impression qu'un grand nombre de princes ont été infidèles à leur mission, et qu'au lieu de protéger l'Église, comme c'était leur premier devoir, ils l'ont persécutée et opprimée. Il est donc impossible à un historien consciencieux, de raconter les faits tels qu'ils se sont passés, sans qu'il en rejaillisse quelque tache sur la royauté, dans l'esprit de ceux qui, ne distinguant pas assez entre les institutions et les hommes chargés de les représenter, rendent les premières responsables des vices et des abus de ceux-ci. Que M. Rohrbacher, entraîné par un mouvement d'indignation bien légitime contre ces tyrans qui ont suscité tant de traverses et de chagrins aux Papes les plus grands et les plus vertueux, ait avancé quelques propositions, qui, prises rigoureusement et sans aucun rapport à l'esprit général de l'auteur, manquent d'exactitude, il n'y a rien là qui doive surprendre; et nous sommes étonné qu'on en ait trouvé si peu dans un ouvrage aussi considérable.

La *Bibliographie catholique* n'en cite que deux qui méritent quelque attention. La première est ainsi conçue: « Tout souverain anticatholique, ou qui repousse opiniâtrément l'autorité de l'Église catholique, apostolique et romaine, se dépose lui-même de la souveraineté, absout lui-même ses sujets de tout devoir envers lui, se met lui-même hors la loi. En effet, quiconque

méprise l'autorité la plus grande, donne à chacun le droit de mépriser la sienne, et mérite qu'on use de ce droit. » Si l'auteur n'avait eu l'occasion de manifester à diverses reprises, dans son livre, le fond de sa pensée sur ce sujet, ces expressions, prises à la lettre, présenteraient en effet un sens inexact. Mais elles sont suffisamment corrigées par les déclarations formelles qu'il a données à ce sujet. Il reconnaît dans sa défense, qu'il n'est pas permis aux particuliers de se révolter, et que c'est un droit qui est réservé aux peuples. On peut dire, en un certain sens qu'un souverain, qui méprise l'autorité de l'Église, donne à chacun le droit de mépriser la sienne, et mérite qu'on use de ce droit. Il est bien évident qu'il ne s'agit point ici d'un droit strict et rigoureux. C'est ainsi qu'on dit d'un père, qui se met au-dessus de toute loi, et mène une vie si scandaleuse, qu'il donne à ses enfants le droit de le mépriser, et qu'il mérite qu'ils usent de ce droit. Cela signifie, qu'autant qu'il est en lui, il autorise par ses exemples ses enfants à le mépriser, et qu'il mérite aux yeux de Dieu qu'ils le fassent. C'est au reste de cette manière que les choses se passent. La révolte des rois contre Dieu a presque toujours pour effet la révolte des peuples contre les rois ; Dieu se servant des premiers pour punir les seconds : et ceux-ci méritent vraiment le châtiment qu'il leur envoie, même lorsque les peuples pèchent en se révoltant. L'auteur, en disant que le souverain anticatholique se dépose lui-même, absout lui-même ses sujets de tous devoirs envers lui, se met lui-même hors la loi, indique par ces expressions qu'il n'entend point parler d'une véritable déposition ; car aucun souverain ne se dépose lui-même en ce sens ; mais il veut dire seulement que lorsqu'un prince ne tient aucun compte de l'autorité de Dieu, qui garantit la sienne, il ne peut plus l'invoquer pour rappeler au devoir ses sujets révoltés contre lui. Ceux-ci, en effet, ne pourraient-ils pas alors lui demander de quel droit il en appelle à l'autorité de Dieu, lorsqu'il la foule aux pieds et la méprise lui-même.

L'autre proposition que l'abbé Cailleau reproche à M. Rohrbacher porte : « Tout gouvernement anticatholique, ou qui combat l'autorité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, est au fond une absurdité et une tyrannie. Une absurdité, en ce qu'après avoir posé en principe qu'on n'est point obligé de respecter

aucune autorité, puisqu'on ne l'est pas de respecter la plus grande, il prétend néanmoins qu'on est obligé de respecter la sienne; une tyrannie, en ce qu'il contraint les hommes par la force à se soumettre à une absurdité pareille. » Nous ne voyons point ce qu'il peut y avoir de répréhensible dans ce passage, et nous croyons comme l'auteur que tout gouvernement qui combat l'autorité de l'Église est absurde et tyrannique à la fois.

L'abbé Cailleau reproche à l'auteur de soutenir une doctrine condamnée par l'encyclique de Grégoire XVI, lorsqu'il dit dans sa défense que le droit de révolte est réservé aux peuples. Nous ferons remarquer d'abord à ce sujet que la phrase incriminée est restrictive : ce n'est point une thèse qu'il pose, mais c'est au contraire une restriction qu'il apporte au droit de révolte. Or, il n'a certainement pas voulu dire que les peuples ont toujours le droit de se révolter ; mais il a entendu cette proposition dans le même sens que les théologiens catholiques du moyen âge, qui tous, depuis saint Thomas jusqu'à Suarez, ont enseigné que les peuples peuvent en certaines circonstances opposer la force à la tyrannie des princes. Or, cette doctrine n'a point été condamnée par l'encyclique de Grégoire XVI, qui n'a réprouvé que le droit de révolte, tel que l'école démagogique l'a proclamé, et qui est inconciliable avec tout gouvernement, quelle que soit sa forme.

Au reste, M. Rohrbacher, fidèle aux convictions de toute sa vie, n'a point voulu s'en rapporter à ses lumières, dans sa propre cause; il a envoyé son livre à Rome, afin qu'il y fût examiné, et qu'il pût corriger ce que l'on y aurait trouvé de répréhensible. Or, la seule observation qui lui ait été faite, c'est qu'il avait ignoré une bulle de Benoît XIV, qui tranchait la question à l'égard des rites chinois et malabares. Toutes les critiques, toutes les objections tombent, il nous semble, devant ce témoignage. On sait, en effet, combien la foi romaine est tendre et délicate, avec quelle perspicacité les théologiens chargés d'examiner les livres y découvrent la moindre erreur. Dans cette capitale de la chrétienté, les sciences théologiques continuent de tenir le rang qu'elles occupaient autrefois dans toutes les universités catholiques : elles y sont toujours enseignées avec cette ampleur et cette élévation, qui, tout en se tenant fortement aux définitions de l'Église, ne s'alarment point des opinions qu'elle tolère, et les

méprise l'autorité la plus grande, donne à chacun le droit de mépriser la sienne, et mérite qu'on use de ce droit. » Si l'auteur n'avait eu l'occasion de manifester à diverses reprises, dans son livre, le fond de sa pensée sur ce sujet, ces expressions, prises à la lettre, présenteraient en effet un sens inexact. Mais elles sont suffisamment corrigées par les déclarations formelles qu'il a données à ce sujet. Il reconnaît dans sa défense, qu'il n'est pas permis aux particuliers de se révolter, et que c'est un droit qui est réservé aux peuples. On peut dire, en un certain sens qu'un souverain, qui méprise l'autorité de l'Église, donne à chacun le droit de mépriser la sienne, et mérite qu'on use de ce droit. Il est bien évident qu'il ne s'agit point ici d'un droit strict et rigoureux. C'est ainsi qu'on dit d'un père, qui se met au-dessus de toute loi, et mène une vie si scandaleuse, qu'il donne à ses enfants le droit de le mépriser, et qu'il mérite qu'ils usent de ce droit. Cela signifie, qu'autant qu'il est en lui, il autorise par ses exemples ses enfants à le mépriser, et qu'il mérite aux yeux de Dieu qu'ils le fassent. C'est au reste de cette manière que les choses se passent. La révolte des rois contre Dieu a presque toujours pour effet la révolte des peuples contre les rois ; Dieu se servant des premiers pour punir les seconds : et ceux-ci méritent vraiment le châtiment qu'il leur envoie, même lorsque les peuples pèchent en se révoltant. L'auteur, en disant que le souverain anticatholique se dépose lui-même, absout lui-même ses sujets de tous devoirs envers lui, se met lui-même hors la loi, indique par ces expressions qu'il n'entend point parler d'une véritable déposition ; car aucun souverain ne se dépose lui-même en ce sens ; mais il veut dire seulement que lorsqu'un prince ne tient aucun compte de l'autorité de Dieu, qui garantit la sienne, il ne peut plus l'invoquer pour rappeler au devoir ses sujets révoltés contre lui. Ceux-ci, en effet, ne pourraient-ils pas alors lui demander de quel droit il en appelle à l'autorité de Dieu, lorsqu'il la foule aux pieds et la méprise lui-même.

L'autre proposition que l'abbé Cailleau reproche à M. Rohrbacher porte : « Tout gouvernement anticatholique, ou qui combat l'autorité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, est au fond une absurdité et une tyrannie. Une absurdité, en ce qu'après avoir posé en principe qu'on n'est point obligé de respecter

tutions et dans les habitudes du clergé depuis quelque temps. Il ne faut donc pas s'étonner que son livre ait soulevé tant de réclamations, et donné lieu à des critiques si sévères. Elles étaient inspirées par un motif bon en soi, par la crainte de voir compromises des opinions que l'on s'était accoutumé à regarder comme la vraie doctrine de l'Église; de telle sorte que celle-ci dut paraître une nouveauté téméraire à ceux qui n'avaient eu pour les guider dans l'étude de la théologie que les manuels dont l'index a fait enfin justice en ces derniers temps, et qui n'avaient eu ni le temps ni l'occasion d'aller puiser à des sources plus sûres. Aussi devons-nous être très-indulgents pour ceux qui, moins favorisés que nous, et ayant vécu à une époque où l'enseignement était moins pur qu'il ne l'est aujourd'hui, n'avaient pour règle de leur jugement et de leur conduite que les opinions qu'ils avaient apprises de leurs maîtres. La docilité est une vertu assez rare de nos jours, pour qu'elle ait droit à nos égards, même lorsqu'elle se trompe sur son objet : et la vivacité avec laquelle plusieurs ecclésiastiques, recommandables par leurs vertus, ont attaqué l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher était un effet de leur zèle pour ce qu'ils croyaient la saine doctrine, et de leur aversion pour toute nouveauté. Leur zèle, il est vrai, n'était pas selon la science, mais on ne pouvait exiger d'eux qu'ils connussent ce qu'on ne leur avait jamais appris et qu'ils se montrassent favorablement disposés pour des doctrines qu'on leur avait présentées comme nouvelles et téméraires. Des idées généralement reçues et propagées par l'enseignement, finissent par former comme une atmosphère morale, qu'on respire involontairement, et à laquelle échappent seulement quelques hommes, qui plus heureux que les autres, ont pu s'élever à des régions plus hautes et plus sérieuses. Mais ceux-ci perdraient une partie de leurs avantages, et se montreraient ingrats envers Dieu du bienfait qu'ils en ont reçu, s'ils en prenaient occasion d'accuser avec amertume ceux qu'il a traités moins favorablement, au lieu de les plaindre et d'avoir pour eux une indulgence charitable et compatissante. Nous ne reprocherons donc point à ceux qui, d'office ou autrement, ont critiqué l'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher d'avoir cédé, sans le vouloir à des préjugés d'école qui devaient leur paraître respectables. Mais nous plaçant

au point de vue où ils se trouvaient par un fâcheux concours de circonstances, nous ne pouvons que les plaindre, et bénir Dieu d'avoir fait surgir des temps meilleurs parmi nous et purifié l'enseignement théologique des erreurs et des préjugés qui l'avaient altéré. Mais nous reconnaîtrons en même temps, comme la justice nous y oblige, que M. Rohrbacher a été un des principaux instruments dont Dieu se soit servi dans cette œuvre de régénération, et que son histoire, malgré quelques imperfections, et pour le fond et pour la forme, est un des monuments les plus précieux de la science ecclésiastique en ces derniers temps, celui peut-être qui a exercé le plus d'influence sur la direction générale des esprits, parce qu'il répondait au besoin le plus impérieux de notre époque.

C'est par l'histoire en effet, que les sources de la science avaient été altérées, et que les erreurs les plus déplorables s'étaient introduites. L'histoire ecclésiastique n'avait point échappé à cette contagion universelle, et Fleury s'était rendu l'interprète de tous les préjugés de ces temps. Son livre jouissait dans le clergé d'une autorité que le temps et l'esprit de parti avaient affermie : il formait à lui seul l'opinion et la conscience de la plupart des ecclésiastiques qui se seraient reproché de suspecter l'exactitude et la bonne foi d'un auteur qu'on leur avait recommandé, et dont ils avaient entendu la lecture pendant le cours de leurs études théologiques. Pour attaquer une réputation si bien établie, pour renverser cette forteresse, où s'étaient retranchés les préjugés les plus déplorables, il fallait un courage que pouvaient seules donner la conviction d'accomplir un devoir, et la confiance dans le secours d'en haut.

L'*Histoire ecclésiastique* de M. Rohrbacher a été l'œuvre de toute sa vie ; elle eût suffi à elle seule pour illustrer une congrégation tout entière, tant elle suppose de recherches, de courage et de patience. Elle est à la fois, et le résumé le plus complet des grands travaux historiques qui l'ont précédée, et la source où devront puiser à l'avenir tous ceux qui voudront s'occuper de cet objet. Elle est la gloire, non-seulement de celui qui l'a entreprise, mais encore du clergé de France tout entier, lequel, secouant généreusement le joug de vieux préjugés, l'a accueillie avec un louable empressement, et lui a donné, en prenant sur

son nécessaire, un succès qui serait déjà glorieux pour un livre d'un médiocre volume.

Aussi, cette œuvre une fois achevée, l'auteur put dire avec saint Paul : « J'ai achevé ma carrière, et j'attends la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, juge souverainement juste, me rendra au dernier jour. » Il pouvait, en effet, présenter à Dieu avec confiance ce monument qu'il avait élevé à sa gloire et à l'honneur de son Église. Dieu donc, après lui avoir laissé le temps de terminer la seconde édition de son histoire, de faire les corrections qu'il avait jugées nécessaires, et de répondre aux observations qui lui avaient été adressées, Dieu ne voulut pas retarder plus longtemps pour lui la récompense qu'il avait si bien méritée.

M. l'abbé Rohrbacher vivait depuis quelque temps au milieu des pieux enfants de M. Liebermann, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Il avait trouvé dans cette maison une bienveillante hospitalité, et un asyle conforme à ses goûts ; des livres qu'il pouvait consulter dans ses travaux, la retraite et le silence, si favorables à l'étude et à la méditation, et sur tout cela des cœurs amis et dévoués, dont le conseil, les soins et l'affection ont adouci ses dernières années. Ces saints prêtres honoraient en lui le restaurateur de l'histoire ecclésiastique. Ils regardaient comme une bénédiction pour leur maison la présence de cet homme, si simple et si modeste au milieu de l'éclat que son œuvre mémorable avait attaché à son nom, et dont la vie tout entière était un modèle pour les élèves confiés à leurs soins. Fidèle à son caractère et à ses habitudes, jusqu'aux derniers jours de sa vie, l'abbé Rohrbacher, après avoir consacré toute sa journée à l'étude et à la prière, aimait à passer ses récréations avec les novices, se faisant enfant avec eux, et plus qu'eux encore, les égayant par ses récits et ses bons mots, les charmant par sa douce familiarité, et les édifiant en même temps par les discours pieux dont il savait entremêler ses entretiens, sans ostentation toutefois ni effort, mais avec une onction et un à-propos merveilleux. On sentait alors, en l'écoutant, que ses paroles n'étaient que le rejaillissement de la foi et de la charité qui remplissaient son âme. En effet, cet homme qui n'avait rien autant aimé sur la terre que Dieu et son Église, qui avait vécu,

pour ainsi dire, dans le passé de celle-ci, et dont la principale occupation avait été de raconter ses luttes et ses triomphes, cet homme l'aima jusqu'à ses derniers moments d'un amour tendre et filial, prenant part à ses victoires et à ses humiliations, joyeux comme un enfant, quand elle avait fait quelque nouvelle conquête, triste et soucieux, lorsqu'il apprenait qu'elle était opprimée ou persécutée. Toutes ses espérances, toutes ses affections, son âme et sa vie tout entière étaient à l'Église, et je ne sais, si en dehors d'elle, il y avait quelque chose en ce monde qui pût émouvoir et troubler sa belle âme. C'est dans ce pieux asile que la mort vint le trouver ; elle fut pour lui le reflet de sa vie, et comme le crépuscule qui termine un beau jour. Nous emprunterons à la plume éloquente de M. Louis Veuillot le récit de ses derniers moments.

« Depuis quelque temps déjà, sa vie n'était qu'une longue prière ; il est mort en priant. Dans les derniers jours, il ne voulait pas se séparer de son bréviaire, même lorsque sa vue, déjà presque éteinte, ne lui permettait plus d'y lire. Il le tenait sur ses genoux, ou le faisait poser sur sa poitrine. Quand sa mémoire semblait voilée comme ses yeux, et glacée comme ses mains, les prières de l'Église sortaient encore de sa bouche. Il oubliait le nom de ses amis, et les faits qui venaient d'arriver, mais il savait toujours les psaumes par cœur, et il les récitait avec les témoins qu'édifiait son agonie.

« Il avait cru qu'il mourrait le 10 janvier. Le soir de ce jour là, M. l'abbé Bouix, son ami, lui ayant suggéré cette oraison : *Amo te, Domine, amem ardentius*, il répondit : « Ce n'est pas assez, il faudrait aimer Jésus avec son cœur à lui. » Il ajouta : « J'avais proposé au bon Dieu de mourir aujourd'hui à midi, parce que c'est l'heure où il est allé au ciel. J'avais prié l'ange de la mort d'accompagner mon âme, et de l'introduire dans le sein des miséricordes infinies. » Un des jeunes ecclésiastiques qui avaient eu le bonheur d'être choisis pour le servir dans sa maladie lui raconta qu'il venait de faire une longue promenade avec ses compagnons. L'abbé Rohrbacher sourit. « Vous avez été bien loin, lui dit-il ; avez-vous fait un pas pour l'éternité ? »

« On a noté les derniers murmures et les derniers bégayements, de cette haute intelligence, lorsqu'elle semblait déjà, par inter-

valles, envahie de ces ténèbres d'un instant qui nous cachent les choses humaines, avant de se dissiper pour jamais devant les choses de Dieu... « Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il, faites-moi miséricorde ; ainsi soit-il ! — Délivrez-moi, et prenez-moi dans l'esprit de votre Église ! — Je vous ai prié de me recevoir à l'heure où vous êtes mort, ô Jésus ! Exaucez-moi ! — *Mater misericordiæ, salus infirmorum, ora pro nobis !* — Mon Dieu, recevez mon âme en votre cœur compatissant. — *Miseremini saltem vos, amici mei* — *Auxilium Christianorum !* — *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum !* — Jésus, Marie, Joseph, cœur agonisant de Jésus, ayez pitié de moi. — *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi.* » Comme on lui demandait s'il faisait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie, il répondit : « Notre-Seigneur, le premier, a fait le sacrifice de la sienne, comment ne lui abandonnerais-je pas le peu de jours qui peuvent me rester encore à vivre ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ; et vous, M. l'abbé, priez pour moi.—*Dominus det nobis suam pacem et vitam æternam, amen.* — O Marie conçue sans péché, priez pour moi qui ai recours à vous. — M. de Lamennais s'est-il confessé avant de mourir? Où est son âme? Mon Dieu, ayez pitié de moi. Mon Dieu ! Mon Dieu ! — Sainte Mère de Dieu, ayez pitié de moi ! — Monsieur, dites à ces messieurs que je suis toujours très-attaché à l'Église romaine et au souverain Pontife. »

Ce furent là ses dernières paroles, et Dieu permit que son serviteur, qui avait tant aimé l'Église romaine pendant sa vie, la finît par un dernier témoignage d'amour et de soumission envers elle. Il mourut le 17 janvier 1856, à cinq heures du matin, la veille de la Chaire de saint Pierre à Rome, fête pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière. Dieu voulut que ce fût aussi la première que son serviteur fêtât dans le ciel.

Il fut enterré à côté de M. Liebermann, comme il l'avait demandé, et ces deux hommes, qui avaient eu le même but, les mêmes affections, pendant leur vie, se trouvèrent l'un près de l'autre après leur mort, et sur la terre et dans le ciel.

Nous terminerons cette notice par la copie de son testament, qui est à la fois l'expression de ses dernières pensées, la récapitulation de ses travaux, et l'histoire de sa vie.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Je lègue mon âme à Dieu, qu'il veuille bien la recevoir dans son infinie miséricorde. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

« Je lègue mon corps à la terre de mon Dieu, en attendant la résurrection générale. *Credo resurrectionem mortuorum.*

« Je soumets d'esprit et de cœur au jugement du Saint-Siége, c'est-à-dire de notre Saint-Père le Pape, tout ce que j'ai écrit et tout ce que j'écrirai. *Ubi est Petrus, ibi Ecclesia :*

« 1° Le *Catéchisme du sens commun.* Dans les deux premières éditions, qui sont identiques, cet opuscule expose l'état de la controverse tel que je le concevais alors, plutôt que des idées définitivement arrêtées. La 3e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée, publiée par l'abbé Migne, en 1842, a pour but d'éclaircir les questions fondamentales entre la raison et la foi, la philosophie et la théologie ; afin que les catholiques puissent s'entendre à cet égard et marcher désormais à l'ennemi, sans s'exposer à tirer les uns sur les autres. D'après les découvertes que j'ai faites sur le vrai système de Descartes touchant la certitude, une nouvelle édition du *Catéchisme du sens commun* doit paraître ces jours-ci, 23 février, sous ce titre : *Catéchisme du sens commun et de la philosophie catholique*, quatrième édition.

« 2° *Lettre d'un membre du jeune clergé à Monseigneur l'évêque de Chartres.* Elle a été réimprimée dans un journal.

« 3° *Lettres d'un anglican à un gallican.* Réimprimées dans un journal.

« 4° *La Religion méditée.* Seconde édition.

« 5° *Des rapports naturels entre les deux puissances.*

« 6° *De la grâce et de la nature.*

« 7° *Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants et autres religionnaires.* 3e édition.

« 8° *Tableau des principales conversions*, etc. 2e édition. J'en ai préparé une troisième.

« 9° *Histoire universelle de l'Église catholique*, en 29 volumes in-8°. L'impression, commencée à Nancy le 13 avril, fête de saint Justin, 1842, a été terminée au commencement de 1849. La seconde édition, commencée à Paris en décembre 1849, a été terminée en avril 1853.

« 10° *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, à l'usage du clergé et du peuple fidèle. 6 volumes in-8°, 1852.

« 11° En manuscrit : *Justification des doctrines de M. de Lamennais contre une censure imprimée à Toulouse.* Ce travail a été fait au mois de décembre 1832, après la première encyclique de Grégoire XVI, lorsque M. de Lamennais fut revenu de Rome, et que le Pape lui eut fait témoigner être content de sa soumission. Comme je n'ai pas revu depuis ce travail avec attention, j'ignore s'il y a quelque chose de contraire à la seconde encyclique. Quant aux doctrines philosophiques, mon dessein formel était de les tourner (et par conséquent les idées de M. de Lamennais, qui approuvait tout ce travail) dans le sens qui s'est trouvé celui de la seconde ency-

clique. Ce travail devait être publié : comme les esprits commençaient à se calmer à cette époque, on crut plus sage de ne le publier pas. Il sera bon de conserver le manuscrit comme renseignement, d'autant plus qu'il en reste une copie entre les mains de M. de Lamennais. — Pour M. de Lamennais lui-même, Dieu veuille avoir pitié de lui et lui redonner la foi. Par celles de mes lettres qui se trouvent à la fin des 20 et 21[e] volumes de l'*Histoire*, on sait quelle a été ma conduite à cet égard. — Le 1[er] décembre 1852, je lui ai fait envoyer un exemplaire de la seconde édition de l'*Histoire*, après avoir su par une lettre de sa main que cela lui ferait plaisir. Je n'en ai pas eu de nouvelles. — Dans sa dernière maladie, je me suis transporté à son logis; des messieurs qui se trouvaient là me dirent qu'on lui parlerait de ma visite, et que, sans doute, il me recevrait dans huit jours. Je retournai : j'y trouvai son neveu, Ange Blaise, qui promit de m'écrire quand son oncle serait en état de me recevoir. Je n'ai pas reçu d'avertissement, et M. de Lamennais est mort sur les entrefaites. Écrivain en deux tomes : le premier dit *oui*, le second dit *non*; valeur totale, *zéro*. »

Après être entré dans les détails de son testament, M. Rohrbacher finit en disant :

« Telles sont mes dernières volontés, que je veux être fidèlement et ponctuellement exécutées. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum!*

« Jésus, Marie, Joseph, recevez-moi à jamais dans votre sainte famille!

« Saints anges qui m'avez tant aidé à faire le bien que j'ai pu faire, aidez-moi surtout à bien finir! Mes saints patrons, soyez surtout mes patrons et mes protecteurs à mon heure dernière! Saints anges de mes neveux et nièces, conservez-nous tous à Dieu pendant la vie et à la mort.

« Clos et signé au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, le 24 février 1855, fête de saint Mathias, apôtre. »

---

# PRÉFACE

## DE LA TROISIÈME ÉDITION

AVEC CORRECTIONS ET ADDITIONS DE L'AUTEUR.

---

Le but principal que nous nous sommes proposé dans ce long travail, c'est de contribuer pour notre part à raffermir les fondements ébranlés de la société humaine, en montrant, par l'ensemble et le détail des siècles, la vérité de ce que Bossuet résume dans les paroles suivantes :

« Quelle consolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que, d'Innocent XI à Pie IX, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ, prince des apôtres ! D'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la Loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde !

« Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit, naturellement incertain et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par une autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à la première origine !

« Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

« C'est aussi cette réunion que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Église de Dieu, n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Église en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées; mais ce discours, en leur bouche, n'est qu'un discours en l'air, car, si Dieu a créé le genre humain; si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde, n'est pas de Dieu.

« Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans et au dehors du christianisme [1]. »

Ce que Bossuet disait au dix-septième siècle, saint Épiphane le disait déjà au quatrième, dans son *Histoire et sa réfutation générale de toutes les hérésies*. Il en compte quatre-vingts jusqu'à son temps, à partir de l'origine du monde; vingt avant Jésus-Christ et soixante après. L'idée qui lui sert de base, c'est que l'Église catholique est de l'éternité ou du commencement des siècles. Adam ne fut pas créé circoncis, il n'adora pas non plus d'idole; mais, étant prophète, il connut Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il n'était donc ni juif ni idolâtre, mais montrait dès lors le caractère du christianisme; autant en faut-il dire d'Abel, de Seth, d'Énos, d'Hénoch, de Mathusalem, de Noé, d'Héber, jusqu'à Abraham. Jusqu'alors il n'y avait de principe d'action que la piété et l'impiété, la foi et l'incrédulité : la foi avec l'image du christianisme, l'incrédulité avec le carac-

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, c. 31.

tère de l'impiété et du crime : la foi sans aucune hérésie, sans aucune diversité de sentiments, sans aucune dénomination particulière, tous s'appelant hommes, ainsi que le premier; la même foi que professe encore aujourd'hui la sainte et catholique Église de Dieu, foi qui a existé dès l'origine et a été manifestée de nouveau dans la suite. Du premier homme au déluge, l'impiété s'est produite en crimes violents et barbares : première phase, que saint Épiphane appelle barbarisme; du déluge au temps d'Abraham, elle se produisit en mœurs sauvages et farouches, comme celles des Scythes. Cette seconde phase, saint Épiphane l'appelle scythisme, usant de cette distinction de saint Paul : En Jésus-Christ, il n'y a ni barbare, ni Scythe, ni Hellène, ni Juif. L'hellénisme ou l'idolâtrie commença vers le temps de Sarug, bisaïeul d'Abraham, et le judaïsme à la circoncision de ce patriarche. Abraham fut d'abord appelé avec le caractère de l'Église catholique et apostolique, sans être circoncis. De l'hellénisme naquirent les hérésies ou systèmes de philosophie grecque; de l'union de l'hellénisme et du judaïsme, l'hérésie des Samaritains avec ses diverses branches; du judaïsme, les hérésies des saducéens, des scribes, des pharisiens et autres; du christianisme, il en était sorti jusqu'alors soixante, parmi lesquelles il compte et réfute les hérétiques qui niaient la divinité du Saint-Esprit; prouvant contre eux que le Saint-Esprit est coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre. Il termine tout l'ouvrage par la pensée première : que l'Église catholique, formée avec Adam, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée par Isaïe, manifestée dans le Christ, et unie à lui comme à son unique épouse, existe à la fois et avant et après toutes les erreurs [1].

Ce sont ces hautes et profondes considérations de saint

[1] S. Épiphane, t. II, édit. Petau.

Épiphane et de Bossuet qui nous ont déterminé à intituler l'ensemble de notre travail ***Histoire universelle de l'Église catholique***, avec cette épigraphe de saint Épiphane : ***Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique***, et cette autre de saint Ambroise : ***Où est Pierre, là est l'Église***.

Tous les théologiens catholiques observent que la vraie Église est et doit être catholique, ou universelle, de trois manières : quant aux temps, quant à la doctrine, quant aux lieux.

Un coup d'œil sur l'état présent du monde nous ramène à la même conclusion que saint Épiphane et Bossuet.

Le genre humain, dont il s'agit de constater l'origine, la destinée, les devoirs, est disséminé sur les cinq parties du globe : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Pour l'intelligence, surtout l'intelligence religieuse et morale, on peut dire qu'il n'y a de vie intellectuelle qu'en Europe et en Amérique, c'est-à-dire dans la société chrétienne.

Or, l'Église catholique, dans son état actuel, remonte de nous à dix-neuf siècles, et de là, dans un état différent, jusqu'au commencement de l'humanité. Elle embrasse ainsi, soit dans son état présent, soit dans ses origines, tous les siècles, depuis Pie IX jusqu'à Adam. Hors de là, nul ensemble, mais seulement des fragments qui, examinés isolément, ne présentent qu'un amas de décombres ; mais qui, dans la complète étude de l'histoire du christianisme, entrent nécessairement dans sa composition et sont utilisés par la science, qui sait tirer parti des débris mêmes. L'Église catholique, c'est le genre humain, constitué divinement et divinement conservé dans l'unité, pour répondre et pour dire à qui l'interroge d'où il vient, où il va ; quels sont les principaux événements de sa longue existence, quels sont les desseins de Dieu sur lui et sur nous. Cette réponse est l'histoire que nous écrivons.

Histoire veut dire science des faits : science, connaissance raisonnée, connaissance qui explique la raison, les causes, les rapports, les effets. L'histoire du genre humain comprend donc, non-seulement la notion des principaux faits qui le concernent, mais l'explication de ces faits par leurs causes et leurs résultats. « Or, comme le dit Bossuet, LA SEULE ÉGLISE CATHOLIQUE remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui durera autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est au siècle des siècles [1]. » La seule Église catholique peut donc nous apprendre avec une entière certitude et les faits de son histoire et le sens des faits.

Le malheureux qui ne croirait ni en Dieu ni en sa providence ne pourrait même concevoir l'idée d'une histoire humaine. Tout étant pour lui sans cause, sans règle et sans but, comment imaginer une cause, une suite à quoi que ce soit. Ne croyant pas le fait le plus éclatant que lui atteste le genre humain : l'existence de Dieu et sa providence, comment pourrait-il admettre un autre fait quelconque ? Comment lier plusieurs faits entre eux, y découvrir une cause, une intelligence, en un mot, une histoire ? La seule histoire pour lui, c'est le silence et le néant.

Il n'y a donc pas d'histoire possible sans la foi en Dieu et en sa providence.

Mais qui croit à la providence divine sur le genre humain, doit aussi, s'il veut être conséquent, croire à l'Eglise catholique. Car, outre qu'elle embrasse toute la terre, outre qu'elle est la portion intelligente de l'humanité, outre qu'elle a vécu tous les siècles, elle seule possède, et dans le Nouveau et

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, c. 31.

dans l'Ancien Testament, une suite de monuments écrits, auxquels, ni pour l'antiquité, ni pour l'ensemble, il n'y a rien de comparable au monde. La vérité est donc là, ou bien Dieu s'est joué des hommes : autrement, la vérité est dans l'Eglise catholique, ou bien Dieu n'est pas.

Pour nous, nous avons interrogé ces monuments avec foi et amour. L'Église nous les présente dans trois langues, qui ont été comme sanctifiées sur la croix : l'hébreu pour l'Ancien Testament, le grec pour le Nouveau, et le latin authentique de l'un et de l'autre, connu sous le nom de Vulgate. A l'exemple et avec le secours des plus doctes Pères de l'Eglise et des interprètes les plus catholiques, nous les avons interrogés dans chacune de ces langues. Où l'Eglise n'a pas fixé le sens elle-même, nous avons suivi, pour la traduction, celui des textes qui nous a paru le plus propre à repousser l'erreur et à confirmer la vérité.

Les faits ainsi constatés d'après l'Écriture ainsi entendue, nous ont servi de règle pour en démêler les vestiges dans les écrivains profanes, dans les traditions des peuples anciens, ainsi que dans les découvertes de la science moderne, et faire servir l'erreur même de marchepied à la vérité.

Quant à la doctrine de l'Eglise, qui est comme l'âme de son histoire, et qui nous a également servi de règle pour discerner ce qu'il y a de vrai, de faux, d'excusable dans toutes les doctrines humaines, soit de l'antiquité, soit de nos temps, voici comme nous avons cru pouvoir le mieux la saisir :

L'Église, royaume de Dieu en ce monde, quoiqu'il ne soit pas de ce monde, est semblable à une très-petite graine qui, jetée en terre, lève, croît jusqu'à devenir un arbre. Le germe est dans la graine, l'arbre est dans le germe, mais avec des dimensions quelquefois imperceptibles. Pour connaître la nature d'un arbre, la nature de son bois, de sa séve, de son fruit, il faut le considérer non-seulement dans son état de graine, d'arbuste, mais encore et surtout dans son état d'arbre fait; car, ce qui était imperceptible d'abord, devient palpable

en se développant. Ainsi en est-il de l'Eglise et de sa doctrine. Pour bien la connaître, il faut l'étudier, non-seulement à sa naissance, non-seulement en son adolescence, mais encore et surtout dans son âge viril, lorsqu'elle commence d'enfanter à Dieu, non plus simplement des individus, mais des nations entières. Ce qui n'était qu'un germe dans un siècle se développe et grandit dans un autre : ce que l'on croyait d'abord obscurément devient plus tard enseignement public. Nous sommes donc partis de l'état actuel de la doctrine et du gouvernement de l'Église, pour apprécier l'évolution progressive de cette doctrine et de ce gouvernement dans chaque siècle.

Les écrivains protestants qui ont composé des histoires ecclésiastiques ont suivi une marche tout opposée.

Toutes les histoires, tant ecclésiastiques qu'universelles, faites par des protestants, si on les réduit à leur plus simple expression, ne disent jamais que ceci : « Dieu a créé le monde avec une admirable sagesse; cependant, à peine ce monde est-il créé, que tout s'y dérange par la révolte de l'ange et de l'homme. Un Sauveur est annoncé, qui réparera tout : ce Sauveur est File ls de Dieu, il vient après quatre mille ans ; il enseigne, il se conduit avec une sagesse vraiment divine. Cependant, à peine n'y est-il plus, que son œuvre se détraque, que sa religion va se corrompant de siècle en siècle, jusqu'à ce qu'enfin arrive la réforme d'Allemagne, qui réforme pour toujours le chef-d'œuvre de Dieu et de son Fils, en apprenant à tout le monde que chacun n'a de règle que la sienne, et que telle est la civilisation finale de la France, de l'Europe et de l'Univers entier. »

Mais la parole de Dieu est esprit et vie. Il a dit au fils de Jonas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Il lui a dit, à lui et à ses autres disciples : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Cette parole est du même qui a dit : « Que la lumière soit! et la lu-

mière fut, » et la lumière n'a cessé d'être. Il est donc avec son Église jusqu'à la consommation des temps, et il est avec elle tous les jours. Il est avec elle dans les premiers siècles, il est avec elle au moyen âge, il est avec elle aujourd'hui. Elle n'éprouve jamais d'obscurcissement, parce que celui qui est la lumière même est avec elle tous les jours. Dire ou supposer le contraire, c'est calomnier la parole du Christ.

La Providence donne aujourd'hui une mémorable leçon à certains catholiques. Quelques-uns, par préjugés de nation ou de politique, se sont cru le droit de censurer les Papes, les conciles, les docteurs, en un mot l'Eglise du moyen âge, comme ayant oublié et méconnu la doctrine et les exemples des premiers chrétiens, comme fomentant des principes de révolte et d'anarchie. Aujourd'hui, des protestants, des incrédules même reconnaissent et publient hautement que ce sont précisément ces Papes et ces conciles du moyen âge qui ont sauvé l'humanité, qui ont fait triompher sur la terre la justice et la morale, autrement la loi de Dieu. Enfants de l'Église, apprenons du moins des étrangers à honorer notre mère et à ne plus lui faire un reproche de ses bienfaits!

Le premier motif qui nous a fait entreprendre ce travail a été le désir de justifier l'Église catholique, apostolique et romaine contre les reproches que se permettent à son égard quelques-uns de ses propres enfants; de rétablir pour cela les faits qu'ils ont altérés, les témoignages qu'ils ont supprimés, et de réfuter ainsi les calomnies qu'ils ont accréditées. Nous avions d'abord commencé son histoire depuis Jésus-Christ; mais nous reconnûmes bientôt que, pour présenter la religion, l'Église de Dieu, dans toute sa majesté, pour la faire triompher de toutes les chicanes de l'incrédulité et de l'hérésie, de tous les préjugés de nation, en particulier de certains faux systèmes de philosophie, il fallait embrasser tous les siècles. C'est à cette étude que nous avons consacré notre vie et le travail que nous donnons au public n'a pas eu d'autre but.

Quant au plan et à la marche de l'histoire entière, et même, quant au style en général, nous avons pris pour modèles les historiens de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, parmi les profanes, Hérodote, Xénophon et même Homère : les uns et les autres ont été lus et relus dans leur langue originale. L'ensemble de l'ouvrage présente l'ensemble de l'action providentielle sur la famille humaine dans ses développements progressifs ; chaque volume, une période de ces développements; chaque livre, une phase de cette période. Les auteurs originaux, nous nous sommes efforcé de les traduire le plus littéralement possible, afin que le lecteur puisse apprécier plus facilement, non-seulement le corps des faits, mais encore la physionomie des personnages et des époques. Il est certaines vérités importantes, mais peu appréciées, comme les enseignements de l'Eglise sur la grâce divine et la nature humaine, que nous n'avons pas craint de répéter, lorsque nous l'avons jugé nécessaire pour atteindre le but principal de notre travail.

Tout en faisant connaître la doctrine et le gouvernement de l'Église catholique, nous nous sommes particulièrement appliqué à faire connaître les personnes et les œuvres saintes que cette Église n'a cessé de produire. Pour compléter cet ensemble, nous avons placé en seconde ligne une appréciation *catholique* de toutes les philosophies anciennes et modernes dignes d'être mentionnées; enfin, une histoire *catholique* des principales nations, depuis l'empire de Babylone, jusqu'à la république française de 1848. La suite de chacune de ces histoires se trouve indiquée dans la table générale du tome XXIX.

Quant à la doctrine, nous prenons pour règle souveraine, comme nous l'avons déclaré dans la préface de la première édition, non pas notre individu, ni tel autre que ce soit, non pas encore notre patrie, mais l'Église de Dieu, l'Église catholique, apostolique et romaine. C'est d'après les doctrines du Saint-Siége que nous jugeons les faits et les personnages

historiques, ainsi que les doctrines particulières. La seule chose que nous demandons pour nous, c'est qu'on nous examine et qu'on nous juge d'après la même règle. Nous ne tenons à rien ni à personne, si ce n'est à Dieu et à son Église. Nous n'avons d'idées fixes, que celles que l'Église a fixées par ses décisions. Avec l'entière exactitude du dogme, nous désirons conserver aux opinions toute la latitude que l'Église elle-même leur laisse.

Quant à ménager plus ou moins certaines époques et certaines notabilités historiques, voici la règle que nous nous sommes proposée, et dont nous ne croyons pas pouvoir nous départir. A nos yeux, l'histoire universelle de l'Église catholique est le jugement de Dieu en première instance sur la famille humaine. Or, le premier caractère de ce jugement, c'est la vérité, sans acception d'époque, de nation, ni de personne. S'il y a des circonstances atténuantes ou aggravantes, elles font partie de la vérité même. Et c'est la vérité, croyons-nous, que demande le lecteur.

Dans la nouvelle édition de cette histoire, nous nous proposons de combattre d'une manière plus directe les erreurs modernes condamnées récemment par les conciles provinciaux de Paris, de Reims et d'ailleurs.

La première édition, tirée d'abord à 1,500, puis à 2,700 exemplaires, a été complétement épuisée avant d'être achevée, nonobstant une contrefaçon en Belgique. Une traduction anglaise, faite par un ministre anglican devenu catholique, l'abbé Brown-Barris, allait se publier à Londres, lorsqu'elle a été interrompue par la maladie du traducteur.

De nombreux encouragements sont parvenus à l'auteur souvent de côtés bien inattendus. L'archevêque de l'Orégon a désiré un exemplaire de l'ouvrage pour le traduire dans les diverses langues de sa nouvelle province ecclésiastique. Un évêque du Tonquin adresse à l'auteur, en signe d'amitié et de communion, un crucifix en ivoire travaillé par les chrétiens du pays et accompagné des vies de saint Athanase

et de saint Basile, tirées de cette histoire et traduites en tonquinois par le vénérable prélat pour l'édification de ses néophytes. Qu'il nous soit permis de témoigner ici publiquement à monseigneur Masson toute notre affectueuse reconnaissance.

Un encouragement plus précieux encore, c'est celui du savant et illustre cardinal Maï, préfet de la congrégation de l'Index, auquel l'histoire universelle de l'Eglise catholique avait été dénoncée par suite des attaques d'un journal de Liége qui avait commencé par en faire l'éloge. M. le marquis de Narp, que tous les catholiques de France connaissent et estiment, écrivait donc de Rome le 6 février 1846 : « J'ai été également chez le cardinal Maï, et c'est le plus important de tous, car il préside la congrégation de l'Index. Celui-ci m'a reçu d'une manière encore plus affable. Je suis au courant de tout, m'a-t-il dit ; les dénonciations m'ont été envoyées ; j'ai tout lu, et je n'ai rien trouvé qui méritât le moindre blâme dans l'ouvrage du respectable abbé Rohrbacher, que nous vénérons. Dites-lui de ma part qu'il soit bien tranquille, que j'ai écrit à l'évêque de Liége qu'il fallait que toutes ces tracasseries cessassent. Dites-lui qu'il prenne bon courage, afin qu'il mette la dernière main à son ouvrage, dont nous sentons toute l'importance. Je lirai les nouvelles pièces que vous m'apportez ; mais répétez-lui qu'il n'ait aucune inquiétude, et qu'il peut se mettre en relation avec l'évêque de Liége, qu'il trouvera également bien disposé en sa faveur, j'ai lieu de le croire. » M. le marquis de Narp écrivait encore dans une lettre du 16 février 1847 : « Le cardinal Maï m'a parlé avec le même intérêt du grand et admirable ouvrage de notre cher abbé Rohrbacher. — Je continue à le lire, m'a-t-il dit. Sera-t-il bientôt terminé ? — Je crois qu'il touche à sa fin, ai-je répondu. — Tant mieux, a-t-il ajouté, il ne doit pas éprouver de contrariété maintenant, car j'ai écrit à l'évêque de Liége de faire cesser tout cela et de s'entendre avec lui. Jusqu'à présent,

nous n'avons pas trouvé un mot à reprendre ici. — Éminence, m'autorisez-vous à le lui dire? — Oui, qu'il n'ait aucune inquiétude. — Déjà il avait envie de faire connaître les paroles d'encouragement que Votre Éminence m'avait dites en sa faveur. — Il le peut, m'a-t-il dit. » Telles sont les paroles bienveillantes du cardinal Maï, préfet de la congrégation de l'Index, que nous avons été autorisé à faire connaître, et que nous avons effectivement rendues publiques en 1847 dans l'avertissement du XXVe volume.

Après Dieu, ce sont ces encouragements qui nous ont soutenu dans notre long et pénible travail, lequel, d'un autre côté, a été traversé par des épreuves de plus d'un genre. En particulier, nous n'avons pas eu peu à souffrir de ce que nous prenions hautement pour règle souveraine les doctrines du Saint-Siége, toutes ses doctrines, et ses doctrines uniquement. Mais, par la divine miséricorde, ces épreuves mêmes n'ont servi qu'à nous faire connaître mieux les hommes et les choses, et qu'à augmenter notre dévouement pour l'Église catholique et pour son chef.

Cependant, nous sommes loin de penser que ce que nous avons fait soit irréprochable. Nous-même y avons trouvé plus d'une chose à rectifier; de vrais et savants amis nous en ont signalé plusieurs autres. Pour améliorer autant que possible la nouvelle édition, nous sommes venu nous établir à Paris même. Ainsi nous avons pu mettre à contribution beaucoup de collections savantes que nous ne trouvions pas ailleurs, et consulter des hommes dont les lumières bien connues servent et honorent la foi chrétienne et catholique.

Les collections romaines de l'illustre cardinal Maï nous fournissent plusieurs pièces nouvelles pour l'histoire entière. M. l'abbé Faillon, docte écrivain de la congrégation de Saint-Sulpice, nous communique de précieux renseignements sur la première prédication de l'Evangile dans les

Gaules. M. Bonetty, fondateur des *Annales de philosophie chrétienne*, nous a donné lieu d'examiner de plus près ce qui regarde l'apostolat de saint Frumence dans l'Inde. M. Drach, rabbin converti et auteur de plusieurs savants ouvrages, nous fait connaître plus d'une amélioration importante pour la parfaite intelligence de l'Écriture sainte. M. Louis Veuillot a bien voulu relire chacun de nos volumes pour y noter les corrections littéraires. D'autres amis nous promettent d'autres secours, particulièrement pour rectifier et compléter les deux derniers volumes. Parmi ces amis, nous comptons M. l'abbé Caillau lui-même, quoiqu'il nous ait critiqué un peu sévèrement dans la *Bibliographie catholique*. Après quelques explications de part et d'autre, il s'est trouvé que, pour le fond, nous pensions tous deux la même chose. Nous aurons donc soin, dans les endroits qui ont paru équivoques, de nous expliquer de telle manière qu'on ne puisse plus se méprendre sur le sens de nos paroles.

Il a paru à quelques personnes que nous excédions dans notre résumé de la doctrine des Pères et des théologiens sur le degré de connaissance que les païens avaient ou n'avaient pas du vrai Dieu. Pour rassurer complétement tout le monde, nous avons supprimé ce que nous disions là-dessus dans le second livre, et nous l'avons remplacé par ce que dit sur le même sujet, dans sa *Théologie dogmatique*, un prélat de France distingué par sa doctrine, plus encore que par son éminente dignité, Monseigneur l'archevêque de Reims.

Quelqu'un nous a blâmé de parler ici et là de l'origine du pouvoir temporel. Voici nos excuses : Comme cette question est beaucoup agitée dans le monde, nous avons examiné ce que les Pères et les docteurs de l'Église enseignent à cet égard. Or, nous avons trouvé que la doctrine commune des Pères et des docteurs catholiques, en particulier des docteurs français, y compris Bossuet, Fénelon et

Massillon, c'est que Dieu communique la souveraineté temporelle ordinairement par le peuple. Et nous entendons cette doctrine dans le même sens, ni plus ni moins que monseigneur Parisis dans sa *Démocratie devant l'enseignement catholique* (1). Nous ne supposons pas que le peuple soit la source première de la souveraineté, mais seulement le canal ordinaire par lequel Dieu la communique quand elle n'est pas constituée d'ailleurs. Platon a dit que Dieu gouverne les choses humaines par les circonstances et la fortune. Le consentement du peuple pour l'établissement de la souveraineté est à nos yeux une de ces circonstances.

Quant à la forme du gouvernement, nous en distinguons trois avec Platon et Cicéron : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Nous disons avec eux : Tous les trois sont bons, quand la loi véritable y est observée ; quand elle ne l'est pas, tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout à Cicéron, infiniment préférable, comme réunissant les avantages des trois autres sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. « Or, tel est le gouvernement de l'Église catholique, sous le monarque éternel et invisible, le Christ, et un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal, d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, reçoivent à paître et à régir des églises particulières, non comme ses vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. Enfin, ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est héréditaire. Tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité chrétienne. Le dernier peut devenir le premier. » Voilà ce que nous disons, avec le jésuite

(1) *La démocratie devant l'enseignement catholique*, par Mgr Parisis, évêque de Langres, membre de l'Assemblée nationale. Paris, chez Lecoffre.

Bellarmin, t. I, liv. VII, p. 375 et 376 de la première édition (1).

Nous disons plus loin d'Aristote : « Il distingue trois sortes de gouvernements : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, suivant que c'est un seul qui gouverne, ou quelques-uns, ou le grand nombre. Toutes les trois sont bonnes et légitimes, quand elles se proposent l'utilité commune, et non pas l'intérêt particulier des gouvernants. Lorsque le contraire arrive, elles se corrompent et dégénèrent toutes trois, la royauté en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en démagogie. De ces trois formes, la royauté lui paraît la meilleure, l'aristocratie la seconde, la démocratie la dernière. Mais aussi la corruption de la royauté, ou la tyrannie, est à ses yeux ce qu'il y a de pis, et celle de la démocratie ce qu'il y a de plus modéré [2]. »

« Bien que ces trois formes de gouvernement soient bonnes et légitimes en elles-mêmes, il ne faut pas croire cependant que toutes conviennent partout. Il y a des peuples naturellement royalistes, d'autres naturellement aristocratiques, d'autres enfin naturellement démocratiques, suivant que leur caractère naturel les incline à supporter une de ces formes plutôt que l'autre [3]. »

« La démocratie légitime dégénère en démagogie, lorsque ce qu'il y a de plus bas dans le peuple, ceux qui n'ont aucune fortune et encore moins de vertu, voyant qu'ils sont les plus nombreux, se laissent entraîner par des flatteurs à dépouiller et à tyranniser les autres. Car le peuple aussi est un monarque, non pas individuel, mais collectif. Il cherche donc aussi à faire de la monarchie, lui ; à régner seul, sans loi et en despote. Il prend les allures et les mœurs des tyrans : comme ceux-ci, il a des flatteurs qu'on appelle démagogues ; ces flatteurs grandissent en puissance et en richesses, parce que le peuple dispose de tout et qu'eux

[1] Bellarmin, *de Rom. Pontif.*, l. I, c. III. — [2] T. III de cette histoire, l. XX, p. 304 de la première édition. — [3] *Ibid.*, p. 305.

disposent de l'opinion du peuple [1]. » Voilà ce que nous disons et pensons avec Aristote.

Nous ne reconnaissons pas plus à un peuple qu'à un roi le pouvoir de changer la religion, la morale, la justice, la société véritables. Nous disons avec Cicéron, t. I, liv. VII, p. 374 de cette histoire : « La loi véritable est la droite raison conforme à la nature : loi répandue dans tout le genre humain; loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui, soit qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi est une impiété ; il n'est permis d'y déroger en rien, et on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi, ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui l'explique ; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps ; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous ; quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas. »

« Comment, ajoutons-nous, ne pas reconnaître aujourd'hui tout cela dans l'Église catholique? Société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent; société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence; dont la loi n'est autre que la raison divine, la sagesse éternelle qui a créé l'univers et qui le gouverne ; qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture

[1] T. III de cette histoire, l. XX, p. 306 de la première édition.

morte, mais vivant et régnant par la parole ; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

« Il n'y a de vraie société que celle-là ; car, là seulement tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens : biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun ; biens que tous et chacun peuvent posséder tout entiers ; et, pour y parvenir, ils ont tous la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, et qu'on appelle peuples et nations, n'apparaissent plus et ne sont plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples, suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi, plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoute-t-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois, que les complots des larrons. Platon tient le même langage [1]. »

Quelqu'un nous a reproché encore de subordonner le temporel au spirituel. Voici, en deux mots, tout ce que nous disons et tout ce que nous pensons à cet égard. Catholique romain, nous croyons avec l'Église notre mère que l'obéissance envers un gouvernement temporel est une chose qui intéresse la conscience ; et que, par conséquent, lorsqu'il y a doute, c'est à l'Eglise notre mère à nous diriger. C'est ainsi qu'en 1830 et l'archevêque de Paris et d'autres catholiques de France consultèrent le Saint-Siége, pour savoir s'ils pouvaient et devaient reconnaître le nouveau gouvernement.

[1] T. I, l. VII, p. 374 et 375 de la première édition.

Un catholique fera toujours de même. Car nier que ce soit à l'Eglise notre mère, et à elle seule, à nous diriger dans les voies du salut, c'est cesser d'être catholique. Nier que l'obéissance envers un gouvernement temporel intéresse la conscience, c'est non-seulement démentir l'Église et l'Évangile, c'est ruiner tous les fondements de la société humaine. En effet, si l'ordre politique est indépendant de la religion et de la morale, si nul n'est tenu en conscience d'y obéir, ce sera l'anarchie en principes. Si une affaire quelconque, dès qu'elle est politique, n'intéresse point la conscience, le meurtre politique de Louis XVI sera une action innocente. Nous n'admettons point la conséquence, parce que nous n'admettons pas le principe.

Jamais on n'a parlé autant qu'aujourd'hui de la liberté de l'homme; mais sous ces mots règne une grande équivoque. L'Église catholique entend que Dieu a créé l'homme avec le libre arbitre, afin qu'il pût choisir la vérité au lieu du mensonge, le bien au lieu du mal; sauf à être puni si son choix est mauvais. Mais ceux qui nous parlent de liberté, en disant que l'homme est libre, entendent qu'il est libre de toute loi, qu'il n'y a pas de loi pour son esprit, conséquemment pas de loi pour sa volonté ni pour ses actions; qu'enfin il est à lui-même sa loi et sa règle : de là, pour les sociétés politiques, l'alternative inévitable d'une anarchie ou d'un despotisme sans frein.

La bonté infinie de Dieu et le libre arbitre de l'homme se tiennent à des profondeurs incalculables. Dieu, étant infiniment bon, a pu vouloir procurer à l'homme son plus grand bonheur possible, et le lui procurer par les moyens les plus efficaces : plusieurs même diront qu'il a dû le faire. Or, quel est le plus grand bonheur possible de l'homme? N'est-ce pas un bonheur mérité? Et, pour mériter ne faut-il, pas être libre? Donc, pour procurer à l'homme son plus grand bonheur possible, Dieu a dû le créer avec le libre arbitre; bien inappréciable, puisqu'il peut nous valoir le plus grand bonheur.

Mais avec ce bien, le vrai mal, l'abus du bien, est nécessairement possible.

Alors, que pouvait Dieu pour nous détourner de cet abus, pour nous porter à user bien de cette liberté nécessaire? Il ne pouvait la violenter, c'eût été la détruire. Il ne pouvait que la solliciter par des motifs et des attraits. Or, quels sont les motifs les plus puissants? Ne sont-ce pas ceux-là mêmes qu'il a mis devant nous? La vie etla mort, le paradis et l'enfer, afin de nous attirer à la vertu par le bonheur éternel et nous détourner du vice par l'éternel malheur?

Finalement, voici la base fondamentale de la vraie société, de la société de Dieu avec les hommes, et des hommes avec Dieu.

L'univers a été créé pour deux fins : une première et principale, la gloire de Dieu, par la manifestation de ses perfections infinies; une seconde et secondaire, l'éternelle félicité des créatures libres. Cette dernière dépend de la libre volonté de ces créatures mêmes. Mais, qu'elles le veuillent ou ne le veuillent pas, elles contribueront toutes à la première; elles contribueront toutes à manifester éternellement les adorables perfections de Dieu, sa magnificence à récompenser la vertu fidèle, sa miséricorde à pardonner au repentir, sa justice à punir le crime impénitent, sa sagesse et sa puissance qui font servir à ses desseins les obstacles mêmes. Tout, du côté de Dieu, sera bien, même le mal ou le péché de la créature libre : car ce péché sera ou expié par la créature ou puni par le Créateur; et un péché expié ou puni n'est plus un désordre, mais le rétablissement éternel de l'ordre, le bien. Lors donc que dans l'éternité nous pourrons contempler avec Dieu l'ensemble de ses œuvres, éternellement nous répéterons : « Et voilà que tout était très-bien et très-bon, et voilà que tout est très-bon et très-bien. »

Chose qu'on ne remarque point assez : la bonté infinie de Dieu et le libre arbitre de l'homme ne sont enseignés que dans l'Église catholique et que par elle. Le mahométisme,

le luthéranisme, le calvinisme, le jansénisme, nous donnent de Dieu et de l'homme une idée toute contraire.

Selon le faux prophète de la Mecque, tout arrive par une nécessité inévitable, il n'y a point de libre arbitre dans l'homme, Dieu opère en nous les mauvaises actions, non moins que les bonnes; en sorte qu'il punit dans les méchants les crimes qu'il a opérés lui-même en eux. A ceux qui se récriaient contre ce blasphème, Mahomet disait pour toute réponse : C'est un mystère ! Oui, le mystère de Satan, l'auteur de tout mal, qui veut faire retomber tous les crimes sur Dieu lui-même, l'auteur de tout bien.

Or, le même mystère d'impiété se révèle dans le luthéranisme. Selon le faux prophète de Wittemberg, comme selon le faux prophète de la Mecque, tout arrive à l'homme par une nécessité inévitable, il n'y a pas de libre arbitre en nous, Dieu opère en nous le mal comme le bien ; et il nous punira, non-seulement du mal que nous n'aurons pas pu éviter, mais encore du bien que nous aurons fait de notre mieux [1] : en quoi Luther l'emporte de beaucoup sur Mahomet, qui n'a jamais dit que Dieu nous punirait du bien même, et que les bonnes œuvres fussent autant de péchés.

Calvin, dans son livre *de l'Institution chrétienne*, enseigne les mêmes dogmes impies que Luther et Mahomet; il dit, par exemple : « que les réprouvés sont inexcusables, quoiqu'ils ne puissent éviter la nécessité de pécher, et que cette nécessité leur vient de Dieu; que Dieu leur parle, mais que c'est pour les rendre plus sourds, qu'il leur envoie des remèdes, mais afin qu'ils ne soient point guéris, etc. »

Ainsi, le Dieu de Luther, de Calvin, de Mahomet, est l'auteur et l'approbateur de tous les crimes; c'est lui qui opère en nous le mal, sans que nous puissions l'éviter, et puis qui nous en punit dans le temps et dans l'éternité : en un mot, le Dieu de Luther et de Calvin, comme celui de Mahomet,

[1] Voir Luther, *du Serf arbitre*. — [2] Calv., *Instit.*, l. III, c. XXIII et XXIV.

est un Dieu que les athées auraient raison de nier; de sorte que la religion de ces grands réformateurs est pire que l'athéisme [1].

Le jansénisme n'est qu'un calvinisme déguisé. Comme Calvin, Jansénius enseigne que l'homme déchu n'a plus de libre arbitre, qu'il fait le mal *nécessairement*, et que cependant Dieu le punit justement. En sorte que, pour le fond, Jansénius, Calvin, Luther, Mahomet, ne font qu'un : inspirés du même esprit, ils se donnent tous la main pour nier le libre arbitre de l'homme, et faire Dieu auteur du péché; ou plutôt pour nier le Dieu véritable, le Dieu essentiellement libre, qui a créé l'homme à son image, et pour nous faire adorer à sa place, comme notre modèle, le premier des faux dieux, Satan, l'ange déchu, qui n'a plus de libre arbitre que pour le mal.

En résumé, c'est ici ce puits de l'abîme, toujours béant, d'où sont sorties, d'où sortent incessamment l'impiété et la corruption modernes, pour entraîner les hommes à méconnaître Dieu et à se plonger sans remords dans tous les crimes. Car, comment croire, comment aimer, comment ne pas haïr, au contraire, un être qui nous punit du mal que nous n'avons pas pu éviter, du mal qu'il fait lui-même en nous? Si nous n'avons pas de franc arbitre, si nous faisons le mal nécessairement, si c'est Dieu même qui l'opère en nous sans que nous soyons libres de ne pas y consentir, livrons-nous au mal sans regrets: les actions les plus damnables sont des actions divines. Tel est le fond de la réforme de Mahomet, de Luther et de Calvin, quant à Dieu et à l'homme, quant à la foi et à la morale : fond satanique qui s'est transvasé plus ou moins dans la philosophie ou les philosophies modernes.

C'est sur ce plan et à cette œuvre de l'enfer que travaillent les gnostiques anciens et modernes, contre lesquels

[1] Bossuet, *Variat.*, l. II, n. 153.

saint Pierre nous prémunit dans sa seconde épître. Leur nom signifie *éclairés, illuminés*. Tout consiste, suivant eux, dans la science : la foi et la vertu ne sont que pour le vulgaire. Se regardant comme plus savants que les autres, ils renient Jésus-Christ comme Seigneur et dominateur suprême ; le bonheur de leur vie, c'est la volupté ; leurs yeux sont pleins d'adultère et insatiables de crimes ; ils attirent à eux les âmes légères et inconstantes ; leur cœur s'est exercé dans l'avarice. Tenant des discours pleins d'orgueil et de vanité, ils amorcent, par les désirs de la chair et les voluptés sensuelles, ceux qui ne s'éloignent que médiocrement des gens qui vivent dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption [1]. Ce portrait convient, trait pour trait, à tant de séducteurs modernes, qui trompent les pauvres peuples, les poussent à la destruction de la propriété et de la famille, sous les noms de communisme, socialisme, phalanstère, etc., comme si le bonheur suprême de l'homme consistait dans le vol et le libertinage.

Il est impossible de témoigner aux hommes un plus profond mépris, que de leur proposer, et cela publiquement, comme le point culminant de la perfection et de la félicité humaines, de s'organiser tous en bandes de voleurs ou de libertins ; car c'est les supposer au-dessous de la brute, et pour l'esprit et pour le cœur. Voilà cependant ce que font les faux prophètes du communisme, du socialisme, du phalanstère, surtout ces derniers. Le phalanstère n'est qu'une contrefaçon du paradis de Mahomet. Honte au siècle et au pays, où ces prédications infâmes ont pu trouver de l'écho jusque parmi les élèves et les maîtres de l'instruction publique !

Le communisme, ou socialisme français, n'est qu'une contrefaçon du communisme allemand des anciens anabap-

[1] 2 Petr., 2.

tistes de Thuringe et de Westphalie. Muncer, disciple de Luther, fut leur premier chef. Le peuple de Mulhausen le regardant, sur sa parole, comme un prophète, le nomma juge, chassa les magistrats et mit les biens en commun. Muncer alluma la sédition dans la plus grande partie de l'Allemagne. Dieu, disait-il, lui avait ordonné d'exterminer tous les tyrans, et de faire gouverner les peuples par des gens de bien, c'est-à-dire par des anabaptistes. Une guerre effroyable éclata. Les prisonniers, quand il en restait, étaient pendus le long des routes, ou périssaient dans d'affreux supplices; plusieurs villes furent saccagées et livrées au feu. Menzel, historien protestant, évalue à cent mille le nombre des victimes de cette insurrection. Muncer, pris et mis à la question, déclara que le but de son entreprise était d'établir l'égalité parmi les chrétiens, et d'expulser ou de tuer les princes et les seigneurs qui refuseraient d'accéder à la confédération. Il prêchait surtout la communauté des biens et le partage de tout entre tous, suivant les occasions et les besoins; car, disait-il, si les luthériens ne voulaient autre chose que vexer les prêtres et les moines, ils auraient mieux fait de rester tranquilles. Cela se passait en 1525. Les anabaptistes révolutionnaires ne périrent pas de ce coup; s'étant réunis de tous les coins de l'Allemagne à Munster en Westphalie, ils y fondèrent un royaume, sorte de phalanstère. Parmi leurs soi-disant prophètes, il y avait, Rothman, prêtre apostat, Jean Bockels, tailleur, puis aubergiste de Leyde, et Jean Mathison, boulanger de Harlem. Ils chassèrent de la ville quiconque ne pensait pas comme eux, confisquèrent les biens des émigrés, commandèrent d'apporter à l'hôtel de ville tout l'or et l'argent monnayés ou non, avec tous les bijoux des femmes. Le prophète Bockels destitua le bourgmestre électif Knipperdolling, et le réduisit à la fonction de bourreau. Au commencement de juillet 1534, il annonça que les saints de Munster, lui et les siens, devaient prendre plusieurs femmes, à l'imitation des patriarches et des rois

de l'Ancien Testament. Bockels en donna le premier l'exemple, qui ne manqua pas d'être suivi. Quelques semaines plus tard, par l'organe d'un autre prophète, il se fit déclarer roi, pour régner sur tout l'univers, dominer sur tous les empereurs, rois, princes, seigneurs et puissants, et occuper le trône de David, son père, jusqu'à ce que Dieu lui redemandât l'empire. Le ci-devant tailleur de Leyde se monta donc, non-seulement une cour magnifique, mais aussi un harem de dix-sept femmes. L'une d'elles ayant mis en doute la divinité de sa mission, il lui coupa la tête. Luxe, plaisir, cruauté furent les idoles de ce nouveau dominateur. Ce règne de la folie et de l'impudicité dura une année entière. La France peut voir, par cet échantillon, ce que lui préparent les contrefacteurs français du communisme ou socialisme allemand.

Dès 1826, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dans son livre *de la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, chapitre du *Souverain Pontife*, démontrait les propositions suivantes : « Point de Pape, point d'Église; point d'Église, point de christianisme; point de christianisme, point de religion, au moins pour un peuple qui fut chrétien, et par conséquent point de société. » De là, ce prêtre concluait : « On peut donc le prédire avec assurance : si les gouvernements ne s'unissent pas étroitement à l'Église, il ne restera pas en Europe un seul trône debout; quand viendra le *souffle des tempêtes*[1], dont parle l'Esprit de Dieu, ils seront emportés *comme la paille sèche et comme la poussière*. La révolution annonce ouvertement leur chute, et, à cèt égard, elle ne se trompe point; ses prévoyances sont justes. — Mais en quoi elle se trompe stupidement, c'est de penser qu'elle établira d'autres gouvernements à la place de ceux qu'elle aura renversés, et qu'avec des doctrines toutes destructives,

[1] Ps. 10, 7.

elle créera quelque chose de stable, un ordre social nouveau. Son unique création sera l'anarchie, et le fruit de ses œuvres des pleurs et du sang. » Ces paroles, écrites en 1826, sont d'autant plus frappantes qu'aujourd'hui, 1850, l'auteur travaille à les accomplir : infidèle à sa vocation de prêtre, au lieu d'un sujet d'édification, il est devenu un chef de destruction.

L'année même où l'abbé F. de Lamennais écrivit ces mémorables paroles, nous nous unîmes à lui pour la défense commune du Pape et de l'Église, et, par là même, de la société. Mais, dès 1828, nous aperçûmes la tendance qui a fini par l'entraîner dans l'abîme. Il voulut, à cette époque, nous dicter un système combiné de philosophie et de théologie pour des jeunes gens dont nous dirigions les études. Nous refusâmes de l'écrire; un autre l'écrivit; nous refusâmes de nous en servir. Voici pourquoi. L'abbé F. de Lamennais, au lieu de restreindre la signification du *sens commun* à l'ensemble des premiers principes de la raison naturelle et de leurs principales conséquences, abusait du vague de cette expression jusqu'à s'imaginer, sous le nom également vague chez lui de genre humain, une Église primitive, antérieure et supérieure à l'Église judaïque et à l'Église chrétienne, ce qui était subordonner le judaïsme et le christianisme au chaos du paganisme. Non-seulement nous refusâmes d'écrire un pareil système; mais c'est pour combattre et réfuter une si grande erreur que, marchant sur les traces de Bossuet et de saint Épiphane, nous avons montré que *la seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée;* que seule, *l'Église catholique réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ;* que, hors de cette Église, il n'y a nul ensemble de vérités, ni même nulle vérité complète, mais seulement quelques fragments, qui encore viennent originairement d'elle ;

finalement, que ce n'est qu'en elle, avec elle et par elle, que les peuples et les rois, la société humaine tout entière, peuvent trouver leur salut, même pour ce monde.

Les chefs de la société humaine, les rois, les princes, les premiers magistrats, n'ont pas toujours compris cette vérité; ils étaient même portés à croire qu'ils avaient moins besoin de l'Église catholique que cette Église n'avait besoin d'eux. Les socialistes ou révolutionnaires, qui ont pour but direct de détruire la société existante des hommes et de lui substituer des associations à leur gré, ces révolutionnaires ont été plus avisés que les rois et les princes. Dans la commotion de 1848, qui a ébranlé tous les trônes et mis à nu les fondements de la société humaine, les démolisseurs de cette société se sont surtout attaqués à Rome, comme à la pierre angulaire de tout l'édifice. Aussitôt les politiques mêmes, les hommes qui n'envisagent les nations et l'humanité que sous le rapport des intérêts temporels, ont senti vaciller la base de toute espèce de gouvernement; et les ministres de la république française, et les plus habiles représentants du peuple français, parlant à la tribune de l'Assemblée nationale, ont proclamé ces vérités mémorables. (Le ministre de la république commence) :

« Et quel est le rôle que nous lui donnons (à Rome), nous, et qu'elle a voulu, qu'elle a voulu de tous les temps ? Ce n'est pas celui de la république romaine, dont elle connaît bien la chimère, le péril, l'inanité : c'est le rôle qu'elle occupe dans le monde depuis dix-huit siècles, et que nous, nous voulons lui restituer : c'est celui de capitale de la république universelle, chrétienne ; c'est celui d'être la première ville du monde. Nous voulons en faire la seconde patrie de tout le monde, le pays dans lequel, après le sien, tout le monde vit par l'intelligence, par le cœur, par les sympathies ; où, depuis dix-huit siècles, tout le monde est venu apporter sa pierre, son respect ;

où la poussière même est imprégnée de vénération, du sang des saints, des héros, des martyrs. Voilà ce qui fait de Rome la ville éternelle, voilà ce que c'est que Rome, voilà ce qu'elle veut être, voilà ce qu'elle continuera à être [1]. »

Le rapporteur de la commission parlementaire chargée d'apprécier l'expédition française en Italie dit, au nom de cette commission : « Les puissances catholiques s'étaient réunies à Gaëte pour concerter le rétablissement d'une autorité qui est nécessaire à l'univers chrétien. En effet, sans l'autorité du souverain Pontife, l'unité catholique se dissoudrait ; sans cette unité, le catholicisme périrait au milieu des sectes, et le monde moral, déjà si fortement ébranlé, serait bouleversé de fond en comble [2]. »

Un diplomate, profondément initié dans ce qui peut maintenir la paix des nations chez elles et entre elles, conclut à son tour : « Je dis qu'en fait l'Etat romain est la création conventionnelle, diplomatique et catholique du catholicisme. En droit, il est subordonné, soit comme membre de la société catholique, à la juridiction catholique, soit comme membre de la société européenne, à la juridiction européenne. S'il sort de ces deux conditions auxquelles il existe, à l'instant même l'Etat romain est dissous. — L'État romain a été fait en dehors du concours de l'État romain, par la force, par les efforts et par l'épée du catholicisme. Je dis que la papauté est une création du catholicisme ; car, en dehors de la papauté, il n'y aurait jamais eu d'État romain ; il n'y aurait pas même de ville de Rome. En effet, tous ceux qui ont ouvert un livre, savent que ce sont les Papes qui ont sauvé partiellement la ville de Rome, en la préservant du choc des barbares. Tout le monde sait encore que ce sont les Papes qui l'ont sauvée absolument dans sa dignité, en empêchant, par leur présence, toute domination barbare de s'y établir. Cela est su de tout le monde. Tout le monde

[1] Paroles de M. de Falloux, ministre de l'instruction publique, séance du 7 août 1849. — [2] Paroles de M. Thiers, séance du 13 octobre 1849.

sait aussi que, dans les débris de cette ville d'où se retirait l'empire temporel du monde, ce sont les Papes qui ont déposé ce germe d'un empire spirituel, qui devait prolonger, perpétuer sa suprématie sur l'univers. Tout le monde sait encore cela.

« A présent, venons à la fondation de l'État romain. » L'orateur cite, en passant, les libéralités des rois francs et le legs de la comtesse Mathilde, puis il continue : « Vous ne trouvez donc, à l'origine de l'État romain, que l'épée ou la munificence du catholicisme ; pas un effort, pas un concours de l'État romain lui-même. C'est dans ces conditions que l'État romain traverse la période qui le sépare du dix-septième siècle, époque à laquelle il entre dans l'ère de neutralité, où il se maintient depuis le traité de Westphalie jusqu'à nos jours. Je dis que c'est le catholicisme qui a fondé l'État romain ; j'ajoute que c'est lui qui le maintient. En effet, vous voyez toutes les dominations, tous les États, toutes les cités, toutes les républiques d'Italie, disparaître et s'effacer successivement de la carte politique. Toujours l'Etat romain survit. Et pourquoi survit-il? c'est parce que ce qui n'avait été d'abord qu'un élan, qu'un instinct des premiers fidèles, qui voulaient entourer leur chef spirituel de dignité, de grandeur, était devenu, plus tard, un calcul de la politique ; c'est parce que les nations catholiques avaient compris que cette volonté, d'un exercice si redoutable, ne pouvait être à la merci de personne, ni de l'Autriche, ni de la France, ni de l'Espagne ; c'est parce qu'il fallait que le Pape, comme il n'y a pas de position intermédiaire entre l'obéissance et le commandement, eût lui-même la souveraineté, pour pouvoir répondre dans l'univers à ceux qui y commandent. C'est là, Messieurs, la raison de l'établissement de l'État romain, c'est là sa destination certaine, c'est là le motif certain de son maintien... Le but que le catholicisme s'est proposé, c'est que l'État romain servît de résidence au pape pour assurer son indépendance.

« Par quel point l'État romain peut-il compromettre le repos du monde ? Par une atteinte portée au gouvernement dont il est le siége, à ce gouvernement qui est élu par la catholicité tout entière, par l'Italie, par l'Espagne, par la France, par le Portugal, par l'Autriche, et dont le dépôt et la garde lui ont été confiés. — Il suit de là que quand l'État romain veut attenter à ce gouvernement en vue duquel il a été créé, sa souveraineté particulière rencontre face à face avec elle, non pas une souveraineté, non pas deux souverainetés étrangères, mais les souverainetés de toute la catholicité, qui lui rappellent qu'il a été créé avec un mandat, avec une fonction déterminée, et qui le lui rappellent au nom d'un droit supérieur au sien, car il est antérieur ; supérieur, car il est général, et le sien est particulier ; supérieur, car il représente des intérêts généraux, tandis que ses intérêts sont individuels ; enfin supérieur en force, laquelle force, quand elle est superposée au droit, l'investit d'une vertu irrésistible. En un mot, la souveraineté des peuples catholiques prévaut en ce cas sur la souveraineté du peuple romain. »

Le même diplomate ajoute : « Je dis donc, et je le prouve, qu'il y avait à Rome la république sociale, qui faisait de Rome sa succursale d'abord, pour en faire plus tard sa métropole : on nous l'a dit à cette tribune, et M. Mazzini l'a écrit. La république sociale voulait donc faire sa métropole de Rome [1]. »

Un autre représentant du peuple français termine ces solennels débats par ces paroles : « Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément ; elle lui dit : Frappez ; mais vous vous déshonorerez, et vous ne me vaincrez pas. Eh bien ! l'Église n'est pas une femme, c'est une

1 Discours de M. Thuriot de la Rosière, séance du 18 octobre 1849.

mère ! C'est une mère, c'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne. On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat : on reste toujours fils ; et il vient un moment, dans toute lutte contre l'Église, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité [1]. »

Telles sont les mémorables paroles que des représentants du peuple français ont prononcées, l'an 1849, en faveur de notre mère la sainte Église catholique, apostolique, romaine.

Puisse la présente histoire de cette Mère lui susciter partout, avec plus d'intelligence et de dévouement encore, des enfants et des défenseurs aussi dignes d'elle !

[1] Discours de M. de Montalembert, séance du 19 octobre 1849.

---

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## LIVRE PREMIER.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### La création du monde et de l'homme.

L'Église catholique, dans tout son ensemble, est la société de Dieu avec les anges et les hommes fidèles. De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même : société ineffable de trois personnes dans une même essence. Maintenant elle traverse les siècles, elle passe sur la terre pour nous associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, et s'en retourner avec nous dans l'éternité d'où elle est sortie. En attendant de l'y voir et de l'y admirer un jour, nous redisons ce que nous avons appris de son voyage dans le temps.

Les premiers qui furent appelés à cette union divine sont les anges. Créés bons, mais libres, Dieu les mit à l'épreuve comme nous. Dès lors il y eut schisme et hérésie. Au lieu de prendre pour règle unique le Verbe divin, plusieurs se prirent pour règle eux-mêmes. Ils furent exclus de la communion de Dieu, mais non de sa Providence.

Divisés en neuf chœurs subordonnés l'un à l'autre, les anges demeurés fidèles forment une armée invincible. Leur nombre est incalculable. Quand le Très-Haut est assis sur son trône, mille fois mille le servent, et dix mille fois cent mille forment sa cour [1]. Lui-même

[1] Dan. 7.

s'appelle le Dieu des dieux. Il en est qui sont préposés au gouvernement des astres, des éléments, des royaumes, des provinces ; d'autres, à la conduite des individus.

Les anges apostats, éternisant leur crime, continuent la guerre contre Dieu. Dieu se sert de leur malice pour éprouver les hommes en ce monde et punir les méchants dans l'autre. De ces esprits malins, les uns habitent le lieu des supplices éternels, les autres sont répandus sur la terre et dans les airs. Autant les bons anges sont à honorer et à invoquer, autant les mauvais sont à craindre. La croyance aux bons et aux mauvais anges se retrouve, sous un nom ou sous un autre, chez tous les peuples.

Pour remplir dans son Église la place des esprits déchus, Dieu créa l'homme. Il le fit à son image et à sa ressemblance. Il n'en créa d'abord qu'un, pour marquer l'unité. A ce premier homme, il unit une compagne formée de sa chair même et de ses os. « Il leur donna le conseil, une langue, des yeux, des oreilles et un cœur pour entendre; les remplit de la science de l'intelligence, leur montra les biens et les maux, fixa son regard sur leurs cœurs pour leur manifester la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils célébrassent la sainteté de son nom, le glorifiant dans ses merveilles et racontant la magnificence de ses œuvres. Il leur donna encore des préceptes et les fit héritiers d'une loi de vie; il établit avec eux une alliance éternelle, et leur apprit ses jugements. Leurs yeux virent les merveilles de sa gloire, leurs oreilles entendirent sa voix; il leur dit : Gardez-vous de tout ce qui est inique, et il leur ordonna à chacun de s'intéresser à son prochain [1]. »

A ces deux ancêtres du genre humain, Dieu révéla ce qu'il leur était bon de savoir de l'origine du monde. Un de leurs descendants au vingt-cinquième degré, mais qui n'était séparé d'eux que par six personnes intermédiaires, dont chacune avait vécu un grand nombre d'années avec la précédente, nous en a conservé l'histoire écrite. Les antiques traditions des peuples s'y accordent et y trouvent leur ensemble. Cet homme, à qui la race humaine doit de connaître avec certitude sa véritable histoire, qui a constitué, pour en être le dépositaire, un peuple tel qu'après trente-quatre siècles il est toujours là, survivant à tous ses vainqueurs, survivant à lui-même; qui a prédit et figuré dans sa personne le Christ que nous adorons, et dans le peuple hébreu la société ou Église catholique dont nous faisons partie, cet homme est Moïse. Écoutons ce qu'il nous dit de la part de Dieu et de nos premiers ancêtres.

« Dans le principe Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre était

[1] Eccl., 17.

informe et nue, les ténèbres sur la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu planant sur les eaux.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. Et Dieu appela la lumière *jour*, et les ténèbres *nuit ;* et le soir et le matin formèrent un jour.

« Et Dieu dit : Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament (ou l'étendue), et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut fait ainsi. Et Dieu appela le firmament *ciel ;* et le soir et le matin furent le second jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. Et il fut fait ainsi. Et Dieu appela l'aride *terre*, et les eaux rassemblées, *mer*. Et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il fut fait ainsi. La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes suivant leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin : ce fut le troisième jour.

« Dieu dit aussi : Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années ; qu'ils luisent dans le ciel et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut fait ainsi. Et Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un, plus grand, pour présider au jour ; l'autre, moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles. Et il les plaça dans le ciel pour luire sur la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un matin : ce fut le quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre et sous l'étendue du ciel. Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce ; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et il y eut encore un soir et un matin : ce fut le cinquième jour.

« Dieu dit aussi . Que la terre produise des animaux vivants chacun

selon son espèce; les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages selon leurs différentes espèces. Et cela fut fait ainsi. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces; les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

« Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux, sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe dessus. Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture; mais, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre, j'ai donné pour pâture toute herbe verdoyante. Et cela fut fait ainsi. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et voilà qu'elles étaient très-bonnes. Il y eut un soir et un matin : ce fut le sixième jour [1].

« Ainsi furent achevés les cieux, la terre et toute leur armée.

« Dieu accomplit son œuvre le septième jour; et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour, après avoir terminé son œuvre.

« Telle fut la naissance des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que Jéhova, Dieu, fit les cieux et la terre [2]. »

Voilà comme Moïse a résumé la révélation divine et la tradition humaine sur la création du monde. Pour en avoir l'intelligence, écoutons l'interprétation universelle.

La première parole, *dans le principe*, a trois sens également vrais : dans le principe ou le commencement des temps; dans le principe ou le commencement des choses; dans le principe ou le Verbe éternel, Dieu créa les cieux et la terre.

Le troisième sens est le plus élevé, sans être moins littéral que les autres. Le Christ lui-même s'appelle *le principe de la créature de Dieu* [3], *l'alpha et l'oméga, le principe et la fin* [4]. Paul, revenu du troisième ciel, dit que le Christ *est l'image de Dieu invisible, qu'il est né avant toute créature, parce que dans lui ont été créées toutes choses, et*

[1] Gen., c. 1. — [2] Gen., c. 2, 1-4. — [3] Apoc., 3, 14. — [4] *Ibid.*, 22, 13.

*celles qui sont dans les cieux, et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles; soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, toutes choses ont été créées par lui et pour lui : il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble. Et il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses. Parce qu'il a été trouvé bon que toute la plénitude habitât en lui* [1].

Le plus grand docteur de l'Église, Augustin, disait à son peuple d'Hippone : « Interrogé par les Juifs : *Qui êtes--vous? Le principe,* répondit le Christ [2]. Ces paroles de la Genèse : *Dans le principe Dieu fit le ciel et la terre,* signifient donc, dans le Fils, qui est le principe [3]. » « C'est donc dans ce principe, c'est-à-dire dans le Christ, dit Ambroise de Milan, que Dieu a fait le ciel et la terre, parce que toutes choses ont été faites par lui, et que sans lui rien n'a été fait [4]. » Irénée, Jérôme, Thomas d'Aquin parlent et l'entendent de même [5].

Les docteurs de la synagogue entendent également par le principe dans lequel Dieu a tout créé, *le Verbe, la sagesse suprême, éternelle* [6].

Et docteurs chrétiens et docteurs juifs ont entrevu, dans les deux premiers versets de la Bible, le grand mystère de Dieu.

« Voici encore, dit le grand évêque d'Hippone, de quoi vous convaincre que la Trinité est un seul Dieu. Cela est écrit au commencement même du livre de la Genèse : *Dans le principe Dieu a fait le ciel et la terre.* Voilà Dieu le Père, et le Fils, principe, selon que lui-même a dit l'être. Que si vous cherchez l'Esprit-Saint, l'*Esprit de Dieu,* est-il dit, *était porté sur les eaux.* Lors donc qu'on lit dans la suite : Dieu dit, *Que la lumière soit,* et *Dieu forma de terre,* cela démontre que les œuvres de la Trinité sont inséparables [7]. »

« Il en est, dit saint Ambroise, qui par cet esprit entendent l'air que nous respirons ; mais nous, d'accord avec les saints et les fidèles, nous entendons l'Esprit-Saint, en sorte que l'opération de la Trinité se manifeste dans la création du monde. Après avoir énoncé que Dieu a fait le ciel et la terre dans le principe, c'est-à-dire dans le Christ, il restait la plénitude de l'opération dans l'Esprit, selon ce qui est écrit. *Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, et leur armée par l'Esprit de sa bouche* [8]. L'Esprit de Dieu était donc porté

[1] Coloss., 1, 15-19. — [2] Joan., 8, 25.— [3] *De Cantico novo*, 7.— [4] *In Hexaem.*, l. 1, c. 4. — [5] Iren., *Adv. hær.*, l. 2, c. 2. Hier., *Quæst. hebr. in gen. Summa*, S. Th., 1, 9, 46, a. 3. — [6] Deuxième lettre d'un rabbin converti, p. 32, etc. Drach., *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 286 et seq. —[7] *De Cantico novo*, n. 7. — [8] Ps. 32.

selon son espèce; les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages selon leurs différentes espèces. Et cela fut fait ainsi. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces; les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre, chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

« Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux, sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe dessus. Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture; mais, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre, j'ai donné pour pâture toute herbe verdoyante. Et cela fut fait ainsi. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et voilà qu'elles étaient très-bonnes. Il y eut un soir et un matin : ce fut le sixième jour [1].

« Ainsi furent achevés les cieux, la terre et toute leur armée.

« Dieu accomplit son œuvre le septième jour; et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour, après avoir terminé son œuvre.

« Telle fut la naissance des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que Jéhova, Dieu, fit les cieux et la terre [2]. »

Voilà comme Moïse a résumé la révélation divine et la tradition humaine sur la création du monde. Pour en avoir l'intelligence, écoutons l'interprétation universelle.

La première parole, *dans le principe*, a trois sens également vrais : dans le principe ou le commencement des temps; dans le principe ou le commencement des choses; dans le principe ou le Verbe éternel, Dieu créa les cieux et la terre.

Le troisième sens est le plus élevé, sans être moins littéral que les autres. Le Christ lui-même s'appelle *le principe de la créature de Dieu* [3], *l'alpha et l'oméga, le principe et la fin* [4]. Paul, revenu du troisième ciel, dit que le Christ *est l'image de Dieu invisible, qu'il est né avant toute créature, parce que dans lui ont été créées toutes choses, et*

[1] Gen., c. 1. — [2] Gen., c. 2, 1-4. — [3] Apoc., 3, 14. — [4] *Ibid.*, 22, 13.

*celles qui sont dans les cieux, et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles; soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, toutes choses ont été créées par lui et pour lui : il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble. Et il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses. Parce qu'il a été trouvé bon que toute la plénitude habitât en lui* [1].

Le plus grand docteur de l'Église, Augustin, disait à son peuple d'Hippone : « Interrogé par les Juifs : *Qui êtes--vous? Le principe,* répondit le Christ [2]. Ces paroles de la Genèse : *Dans le principe Dieu fit le ciel et la terre,* signifient donc, dans le Fils, qui est le principe [3]. » « C'est donc dans ce principe, c'est-à-dire dans le Christ, dit Ambroise de Milan, que Dieu a fait le ciel et la terre, parce que toutes choses ont été faites par lui, et que sans lui rien n'a été fait [4]. » Irénée, Jérôme, Thomas d'Aquin parlent et l'entendent de même [5].

Les docteurs de la synagogue entendent également par le principe dans lequel Dieu a tout créé, *le Verbe, la sagesse suprême, éternelle* [6].

Et docteurs chrétiens et docteurs juifs ont entrevu, dans les deux premiers versets de la Bible, le grand mystère de Dieu.

« Voici encore, dit le grand évêque d'Hippone, de quoi vous convaincre que la Trinité est un seul Dieu. Cela est écrit au commencement même du livre de la Genèse : *Dans le principe Dieu a fait le ciel et la terre.* Voilà Dieu le Père, et le Fils, principe, selon que lui-même a dit l'être. Que si vous cherchez l'Esprit-Saint, l'*Esprit de Dieu,* est-il dit, *était porté sur les eaux.* Lors donc qu'on lit dans la suite : Dieu dit, *Que la lumière soit,* et *Dieu forma de terre,* cela démontre que les œuvres de la Trinité sont inséparables [7]. »

« Il en est, dit saint Ambroise, qui par cet esprit entendent l'air que nous respirons; mais nous, d'accord avec les saints et les fidèles, nous entendons l'Esprit-Saint, en sorte que l'opération de la Trinité se manifeste dans la création du monde. Après avoir énoncé que Dieu a fait le ciel et la terre dans le principe, c'est-à-dire dans le Christ, il restait la plénitude de l'opération dans l'Esprit, selon ce qui est écrit . *Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, et leur armée par l'Esprit de sa bouche* [8]. L'Esprit de Dieu était donc porté

[1] Coloss., 1, 15-19. — [2] Joan., 8, 25.— [3] *De Cantico novo*, 7.— [4] *In Hexaem.*, l. 1, c. 4. — [5] Iren., *Adv. hær.*, l. 2, c. 2. Hier., *Quæst. hebr. in gen. Summa*, S. Th., 1, 9, 46, a. 3. — [6] Deuxième lettre d'un rabbin converti, p. 32, etc. Drach., *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 286 et seq.—[7] *De Cantico novo*, n. 7. — [8] Ps. 32.

sur les eaux, parce qu'elles devaient par lui produire les semences de nouvelles créatures. Enfin le texte syriaque, presque en tout pareil à l'hébreu, porte : Et l'Esprit de Dieu fomentait les eaux, c'est-à-dire les vivifiait pour les tourner en créatures nouvelles, et, par sa chaleur, les animer à la vie [1].

« Au lieu de l'expression : *Il était porté,* que nous lisons dans nos exemplaires, dit saint Jérôme, il y a dans l'hébreu un mot qui veut dire : *Il reposait sur, il couvait,* comme un oiseau qui anime les œufs par la chaleur. Par où nous comprenons qu'il ne s'agit point de l'esprit ou souffle du monde, comme le pensent quelques-uns, mais de l'Esprit-Saint, qui est appelé vivificateur de tout, et par conséquent créateur, car il est dit : *Envoyez votre Esprit, et toutes choses seront créées* [2]. »

Les commentaires de la synagogue sont pareils. A ces paroles : *Et l'Esprit de Dieu,* ou plutôt l'Esprit-Dieu *planait sur la superficie des eaux,* le Talmud ajoute : Telle qu'une colombe qui plane sur ses petits sans les toucher. Un des interprètes juifs les plus autorisés, puisque ses commentaires sont joints très-souvent aux bibles hébraïques, développe ainsi ces paroles du Talmud : Le trône de la gloire se tenait en l'air et reposait légèrement sur la superficie des eaux, dans l'*Esprit* de sa bouche, savoir de Dieu saint, béni soit-il, et dans on *Verbe,* telle qu'une colombe qui repose légèrement sur le nid : en langue vulgaire, *couver.* » Un autre commentaire, également autorisé parmi les Juifs, ajoute : « *Et l'Esprit de Dieu, c'est l'Esprit du Messie.* Dès qu'il planera sur la superficie des eaux de la loi, aussitôt commencera l'œuvre de la rédemption. Tel est le sens des paroles suivantes : *Et Dieu dit que la lumière soit.* » Un autre dit, sur le même passage : « *Et l'Esprit de Dieu,* c'est l'Esprit du Messie, ainsi qu'il est écrit : *Et l'Esprit de Jéhova reposera sur lui.* Et par quel mérite viendra cet Esprit qui plane sur l'eau ? Par le mérite de la pénitence, que l'Écriture assimile à l'eau ; car il est dit : *Épanche ton cœur comme l'eau* [3]. »

Voilà comme les docteurs chrétiens et juifs ont entrevu, dans les premières paroles de la Bible, et dans la première formation de l'univers, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le nom hébraïque de Dieu, *Elohim,* semble, par sa forme plurielle, insinuer cette mystérieuse pluralité de personnes, surtout quand il est joint à celui de *Jéhova, celui qui est,* et au verbe *bara, il créa,* qui est au singulier.

Plus tard, au sixième siècle avant l'ère chrétienne, lorsque les

[1] *In Hexaem.*, l. 1, c. 8.— [2] Ps. 103. Hieron., *Quæst. hebr. in gen.*— [3] Deuxième lettre d'un rabbin converti, c. 1, § 3. Drach., *Harmonie entre l'Église et la Synagogue,* t. 1, p. 303 et seq.

Juifs avec leurs prophètes, en particulier Daniel, chefs des mages, étaient répandus dans toute l'Asie, nous verrons un philosophe chinois, qu'on sait avoir voyagé vers l'Occident, attribuer la production de toutes choses à un Etre suprême, *un et trine* auquel il donne le nom, à peine altéré, de *Jéhova* [1].

Cette notion de Trinité en Dieu, nous la trouverons également, quoique moins exacte, dans l'Inde, dans l'Égypte et dans la Grèce [2].

Un autre dogme, que nous découvrirons encore plus nettement dans les anciennes traditions religieuses ou philosophiques de tous ces peuples, c'est que l'univers a été produit et formé par le Verbe de Dieu.

Tous les siècles, tous les peuples se réuniront pour rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Mais de quoi Dieu a-t-il fait ou créé le ciel et la terre ? L'Écriture sainte nous dit, dans un endroit, que la main puissante de Dieu *a créé le monde d'une matière informe* [3]; dans un autre, qu'il *a fait le ciel et la terre de rien* [4]. L'un et l'autre sont vrais.

Nous avons vu que la terre était d'abord inutile, informe, vide, invisible, confuse, et que les ténèbres couvraient la face de l'abîme. Voilà cette matière confuse, sans ordre, sans arrangement, sans forme distincte; voilà ce chaos, cette confusion, dont la tradition s'est conservée dans le genre humain et se voit encore dans les poëtes les plus anciens. Car c'est ce que veulent dire ces ténèbres, cet abîme immense dont la terre était couverte, ce mélange confus de toutes choses, cette informité, si l'on peut parler de la sorte, de la terre vide et stérile. Or, c'est de cette matière informe, de ce chaos primitif que Dieu a formé cet ordre, cet arrangement, cette harmonie que nous appelons le monde.

Mais cette matière informe, Dieu l'a faite elle-même, dans l'origine, sans qu'elle fût auparavant. Ainsi, nous pouvons dire avec le premier des philosophes grecs, Thalès [5], et, avec le premier des apôtres du Christ, Pierre [6], que Dieu a produit de l'eau ou du chaos tout notre monde ; et nous devons dire en même temps, avec la sainte mère des Machabées, que Dieu a fait de rien le ciel et la terre : il les a faits de rien qu'ils étaient d'abord, *il a dit, et cela fut, il a commandé, et cela exista* [7].

Mais Dieu, qui a fait tout ce qui existe, qu'est-il lui-même ? Lui-même s'est défini *Jéhova*, ou *celui qui est*.

[1] Abel Rémusat, *Mém. sur Laotseu*. — [2] Au livre 20 de cette histoire. — [3] Sap., c. 11, 17. — [4] 2 Mach., 7, 28. — [5] Cicero, *de Nat., deor.*, l. 1, n. 10. — [6] 2, Pet., 3, 5. — [7] Ps. 32, 9.

Moïse lui ayant demandé quel était son nom, il répondit : « *Je suis celui qui suis.* Voici comme tu parleras aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'envoie vers vous[1]. » Docteurs de l'Église, docteurs de la synagogue, philosophes de la gentilité, tous ont également admiré cette parole, embrassé et développé cette pensée. En même temps, de ce que Dieu est *celui qui est,* tous ont conclu que le reste n'est point, à proprement parler. *Voici que ma substance,* mon être, disait David à Dieu, *est devant vous comme un néant,* comme un non-être[2]. Comparées à Dieu, dit un saint et savant évêque d'Angleterre, Anselme de Cantorbéry, les choses créées ne sont point. Dieu seul est proprement, parce qu'il est par lui-même, qu'il ne change point, qu'il est toujours tout entier tout ce qu'il a été et tout ce qu'il sera. L'homme, au contraire, et avec lui toute créature, n'est point par lui-même, mais d'emprunt; il n'est pas d'une manière ferme, mais sans cesse variable; il n'est plus ce qu'il a été, il n'est pas encore ce qu'il sera : à peine est-il ce qu'il est, qu'il cesse de l'être. Or, ce qui est ainsi à peine, ce qui n'est presque pas, on peut dire, dans un vrai sens, qu'il n'est point. Sous se rapport, le Créateur seul est, et toutes les choses créées ne sont pas; cependant elles ne sont pas tout à fait point, car elles ont été faites quelque chose par celui qui seul est d'une manière absolue[3]. Un philosophe grec, expliquant l'inscription du temple de Delphes, *eĭ, tu es,* conclut par dire que, comme cette inscription, *connais-toi toi-même,* est un avertissement de Dieu à l'homme, de même cette autre *eĭ, tu es,* est une salutation de l'homme à Dieu, *étant un titre qui à lui seul appartient, d'être.* « Car, à le bien prendre, nous n'avons aucune participation du vray estre, pource que toute humaine nature est toujours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre et une incertaine et débile opinion : et si d'avanture vous fichez votre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudrait empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voulait retenir et empoigner[4]. »

« Je ne suis pas, ô mon Dieu, ce qui est, s'écrie Fénelon; hélas ! je suis presque ce qui n'est pas. Je me vois comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être : je suis celui qui a été; je suis celui qui sera; je suis celui qui n'est plus ce qu'il a été; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera, et dans cet entre-deux, que suis-je? Un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a au-

[1] Exod., 3. — [2] Ps. 38, 6. — [3] Anselm., *Monolog.*, c. 28. — [4] *Plutarque,* trad. d'Amyot.

cune consistance, qui s'écoule rapidement comme l'eau ; un je ne sais quoi que je ne puis saisir, qui s'enfuit de mes propres mains, qui n'est plus dès que je veux le saisir ou l'apercevoir ; un je ne sais quoi qui finit dans l'instant même où il commence : en sorte que je ne puis jamais un seul moment me trouver moi-même fixe et présent à moi-même, pour dire simplement : *Je suis*. Ainsi ma durée n'est qu'une défaillance continuelle [1]. »

Mais Dieu, qui seul est, n'est pas seul. Lui, l'être même, la puissance même, la vie même, la fécondité même, il produit éternellement de son sein un autre lui-même, qui est son Fils, son Verbe, sa Parole, son Intelligence, sa Sagesse, le caractère de sa substance, l'empreinte de sa personne : éternellement le Père et le Fils produisent l'Esprit-Saint, leur amour mutuel, et qui procède de l'un et de l'autre comme d'un seul principe. Trois personnes en un seul Dieu, un seul Dieu en trois personnes, où l'être, l'intelligence, l'amour se communiquent éternellement et infiniment : de manière qu'il y a égalité parfaite entre le produisant et le produit, et que Dieu même ne peut désirer de manifester plus complétement son être, son intelligence, son amour.

« O Père éternellement et indépendamment de toute autre chose ! votre Fils et votre Esprit-Saint sont avec vous : vous n'avez pas besoin de *société*, en voilà une en vous-même éternelle et inséparable de vous. Content de cette éternelle et infinie communication de votre parfaite et bienheureuse essence, à ces deux personnes qui vous sont égales, qui ne sont point votre ouvrage, mais vos coopérateurs, ou pour mieux dire, avec vous un seul et même créateur de tous vos ouvrages ; qui sont comme vous, non par votre commandement, ou par un effet de votre toute-puissance, mais par la seule perfection et plénitude de votre être : toute autre communication est incapable de rien ajouter à votre grandeur, à votre perfection, à votre félicité [2]. »

Dieu ayant épuisé en lui-même son infinie fécondité par la génération du Fils et la production de l'Esprit-Saint, il n'a nul besoin de produire au dehors des êtres différents de lui-même, qui ne seront jamais que des vestiges et des images imparfaites de son infinie perfection. S'il en produit, c'est très-librement et par pure bonté ; s'il en produit, ce n'est pas de sa substance ni d'une matière préexistante, mais par un acte tout-puissant de sa volonté, qui fait être ce qui n'est pas, et être au degré qu'il lui plaît. Telle est l'idée précise et catholique de la création.

[1] *Exist. de Dieu*, 2e p., n. 95. — [2] Bossuet, *Élévat.*, 2e. sem., 1re. élév.

Cette grande pensée que Dieu seul est, et que, comparée à lui, la créature n'est pas, peut faire concevoir aussi une réponse à cette question : Quand Dieu a-t-il créé le monde ?

En Dieu il n'y a pas de *quand*, pas d'époque ; en Dieu il n'y a ni passé ni avenir, mais un seul et indivisible maintenant, l'éternité. On peut donc dire, avec le même Fénelon, que Dieu *est éternellement créant tout ce qu'il lui plaît de créer* [1].

Pour l'homme, qui passe du non-être à l'être, d'un état à un autre, d'une pensée à une autre pensée, il y a un *quand*, il y a un avant et un après, il y a le temps. Sa passagère existence se mesure au cours du soleil et de la lune : de là les années, les mois, les jours. Si donc l'on demande : Depuis quand Dieu a-t-il créé l'homme? La réponse sera : Entre le premier Adam et le second, ou le Christ, l'on compte de quatre à six mille ans ou révolutions solaires.

Mais de toutes les créatures, l'homme est la dernière en date. Ce qui le précède n'entre point dans la chronologie humaine : telle que la création primitive de la matière, la durée du chaos, la production de la lumière, la formation des mers, le desséchement de la terre, l'apparition du soleil, de la lune, des étoiles, des plantes, des animaux.

Sans doute, le temps existait déjà ; il y avait déjà un avant et un après; car le temps a commencé avec la première créature, avec la première créature il y a eu changement et succession : changement du non-être à l'être, d'un état à un autre. Dieu, sans sortir de son éternité, sans changer lui-même en rien, a créé le monde temporel ou changeant. *Le temps est dès ce monde*, dit saint Ambroise, *mais non d'avant le monde*. Il y a donc pu avoir avant l'homme bien du temps, et même bien des temps; mais, comme nous n'en avons aucune mesure bien connue, nous ne pouvons en rien dire avec certitude.

Il y a bien six époques dans l'histoire de la création; mais ces époques, appelées jours, étaient-ce des jours humains, des jours de vingt-quatre heures? ou bien des périodes de temps dont nous ignorons la durée, et que l'on peut supposer plus ou moins longues? « De quelle nature soient ces jours, disait saint Augustin, c'est ce qu'il nous est très-difficile ou même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire [2]. »

Ensuite, où commence le premier jour de cette création? N'est-ce qu'à l'apparition de la lumière ? Plusieurs le pensent. Bossuet dit positivement : « La création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de

[1] *Exist. de Dieu*, 2e p., n. 98. — [2] *De Civit.*, l. 11, c. 6.

Moïse, a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière [1]. » Alors ces paroles : *Dans le principe Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre etait informe et vide, et les ténèbres sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se reposant sur la face des eaux*, se rapporteraient à un état antérieur de l'univers.

Mais, avant le monde actuel, y en a-t-il déjà eu un autre ? Cet état informe de la terre, plongée et comme dissoute dans les eaux, en était-ce la première création? ou bien était-ce une destruction de quelque chose d'antérieur? Moïse ne dit ni oui ni non. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Jérémie, pour peindre la désolation de la Judée, se sert des mêmes expressions que Moïse pour peindre l'ancien chaos de la terre [2].

Enfin, avant le monde visible et matériel, Dieu a-t-il créé le monde invisible et intelligible, habité par les esprits, par les anges? Plusieurs Pères de l'Église l'ont pensé : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, saint Jean de Damas [3]. « Notre univers, dit saint Jérôme, n'a pas encore six mille ans. Mais auparavant, combien ne faut-il pas croire qu'il y a eu d'éternités, de temps, d'origines de siècles, durant lesquels les anges, les trônes, les dominations et les autres vertus auront servi Dieu et subsisté sans aucune vicissitude ni mesure de temps, Dieu le voulant ainsi [4] ? » Dieu lui-même semble nous le faire entendre, quand il dit à Job, ou plutôt à l'homme en général : « Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre? Sur quoi ses bases sont-elles affermies? Qui en a posé la pierre angulaire? Lorsque les astres du matin me louaient d'accord, et que tous les enfants de Dieu poussaient des cris de joie: Qui enferma la mer dans des barrières lorsqu'elle se déborda du sein maternel, lorsque je lui donnai pour vêtement la nuée et pour langes l'obscurité [5] ? » Ainsi donc les enfants de Dieu, les anges du ciel, louaient, bénissaient leur Père, leur Créateur, au moment qu'il formait la terre, lorsque les ténèbres couvraient encore la face de l'abîme et avant la création de la lumière terrestre. C'est peut-être pour cela que, dans l'histoire des six jours, Moïse ne parle point, du moins expressément, de la création des anges. Ils existaient avant ce monde matériel, dont il se borne à décrire la formation.

Il en est qui disent : Moïse ne parle point distinctement de la

[1] Cinquième élévation.— [2] Jérem., 4, 23.— [3] Basil., homil. 1, *in Hexaem.* Greg. Naz., *orat.*, 38 et 42. Amb., *in Hexaem.*, cap. 5. Hilar., l. 12, *de Trinit.* Greg. *Moral.*, l. 28, c. 7. J. Damasc., l. 2, c. 3 et l. 4, c. 14. — [4] *In epist. ad Tit.*, c. 1. — [5] Job, 38.

création des anges, parce que les Juifs, peuple charnel et grossier, les eussent adorés comme des dieux, s'ils en avaient eu connaissance. Mais Moïse ne cesse de leur parler des anges ; mais les Hébreux connaissaient les anges bien avant le temps de Moïse ; mais l'histoire des patriarches est pleine de leurs merveilleuses apparitions. Si donc il fallait détourner le peuple juif d'adorer les anges, Moïse devait, ce semble, lui parler de leur création d'une manière très-distincte, afin de lui montrer que ce n'étaient pas des êtres subsistants, puissants, immortels par eux-mêmes, mais que Dieu leur avait donné l'existence comme aux autres créatures. Si donc, dans l'histoire des six jours, il n'en parle point expressément, on peut conclure qu'ils n'ont pas été créés dans cette période, mais qu'ils existaient déjà auparavant. Leur création serait alors implicitement comprise dans ces premières paroles : *Dans le principe Dieu créa les cieux*, à savoir les cieux et tous ceux qui les habitent.

Nous avons traduit *les cieux* pour conserver la forme plurielle du texte original. On entend généralement par ciel tout ce qui est au-dessus de la terre. Ainsi, l'on nomme ciel l'atmosphère qui entoure notre globe et où volent les oiseaux et les nuages ; l'on nomme ciel l'espace immense où brillent les astres ; l'on nomme ciel le séjour des anges et des saints. Il paraît que c'est celui que saint Paul appelle le troisième [1]. Souvent encore il est appelé *les cieux des cieux* : expression qui semble en distinguer plus d'un.

Maintenant quels cieux ou quel ciel Dieu a-t-il créé dans le principe et avant les six jours ? Sans doute le ciel des anges, et non le ciel atmosphérique que l'Écriture nous dit expressément avoir été créé le second jour. Quant au ciel des étoiles, peut-être faut-il distinguer entre les étoiles fixes, que l'on tient pour autant de soleils, centres d'autant d'espèces de mondes, et les astres errants ou planètes, qui, avec le soleil, autour duquel elles font leurs révolutions, forment le monde dont la terre fait partie. Peut-être que les premières sont comprises dans les cieux créés d'abord, et qu'elles sont ces astres du matin, dont parle Dieu dans Job, qui, avec les anges, glorifiaient le Créateur, lorsqu'il jetait les fondements de la terre et en débrouillait le chaos. Peut-être que les secondes étaient d'abord dans un état de confusion et d'obscurité comme la terre, et qu'elles furent rendues lumineuses pour elle le quatrième jour.

Quand nous parlons de divers mondes, nous entendons divers ensembles de globes célestes, tels que notre soleil en forme un avec les planètes qui l'accompagnent. D'après l'explication du chanoine Co-

[1] 2, Cor., 12.

pernic, que paraissent confirmer de plus en plus les progrès de l'astronomie, le soleil en occupe le centre, tournant sur lui-même en vingt-cinq jours et demi. Autour de cet astre, un million trois cent trente-sept mille fois plus gros que la terre, circulent différentes planètes en des temps plus ou moins longs et à des distances plus ou moins grandes. La plus rapprochée du soleil en est à plus de treize millions de lieues; la plus éloignée, à plus de six cent soixante-deux millions : celle-là fait sa révolution autour du soleil en quatre-vingt-sept jours; celle-ci en quatre-vingt-quatre ans. Les anciens n'en connaissaient que sept, visibles à l'œil nu; depuis cinquante ans, on en a découvert cinq ou six autres par le moyen des télescopes ou lunettes astronomiques à longue vue. De ces douze planètes, celles que l'on a pu observer le mieux tournent encore sur elles-mêmes. La terre est de ce nombre : elle achève ce tour en vingt-quatre heures. Quatre de ces planètes ont des planètes secondaires qui les accompagnent et circulent autour d'elles, comme la lune autour de la terre. L'on compte jusqu'à présent dix-huit de ces planètes subalternes, appelées satellites. Avec les douze principales, elles forment comme un petit corps d'armée dont le soleil est le chef et le centre.

On appelle fixes les étoiles qui gardent entre elles la même position. Depuis la découverte des lunettes astronomiques, leur nombre a été trouvé réellement innombrable. La blancheur lumineuse, connue sous le nom de voie lactée, et qui entoure le ciel comme une ceinture, paraît n'être en grande partie qu'un amas continu d'étoiles si petites ou si éloignées qu'on ne peut les distinguer qu'avec de forts télescopes. La distance entre la terre et celle des étoiles fixes qu'on tient la moins éloignée est jusqu'à présent incalculable.

Si maintenant chacune de ces étoiles sans nombre est un autre soleil, accompagné et entouré de sa troupe de planètes, on conçoit pourquoi le Créateur de tous ces mondes s'appelle si souvent le Dieu des armées.

Cependant tous ces mondes solaires, étant coordonnés à la même fin, ne forment qu'un monde universel. Cette fin est de manifester la gloire de Dieu à ses créatures intelligentes. On est porté à croire que, comme les planètes secondaires sont subordonnées aux planètes principales, celles-ci au soleil, les étoiles fixes ou les soleils le sont entre eux, et que tous ces globes qui nagent dans l'espace exécutent une immense harmonie à la louange de leur Créateur. C'est la pensée de plusieurs anciens.

Mais tous ces globes qui composent l'univers sont-ils habités par des créatures intelligentes, comme celui d'entre eux que nous appelons terre? D'abord, un sentiment commun aux docteurs de l'Église

et aux anciens philosophes, c'est que Dieu gouverne le monde visible par le monde invisible, la nature ou création matérielle par la nature ou création spirituelle [1]. L'apôtre bien-aimé du Christ a vu un ange debout dans le soleil; il en a vu quatre autres, aux quatre extrémités de la terre, ayant puissance sur les vents et les tempêtes [2]. D'après cela, tout, dans la nature visible, depuis les révolutions des astres jusqu'aux merveilles de la végétation, serait produit et dirigé par ces ministres invisibles de la divine Providence. Dans ce sens déjà tout l'univers est vivant comme une grande cité. Maintenant, dans cette cité immense, y a-t-il encore d'autres quartiers que celui que nous appelons la terre, qui aient leurs propres habitants? Nous n'en savons rien; mais cela peut être. Il se peut que Dieu ait peuplé de créatures intelligentes d'autres planètes que la nôtre pour le connaître, l'aimer, le servir et le posséder éternellement avec nous. Il se peut que nous soyons le dernier degré des intelligences créées. C'est peut-être pour cela que le Fils de Dieu, voulant s'abaisser le plus bas possible, est descendu sur la terre, s'est fait homme et non pas ange, non pas créature surhumaine. Le sang de la croix, versé ici-bas, aura profité en même temps à ce qui est au-dessus. L'apôtre des nations, revenu du troisième ciel, semble nous le faire entendre. Il appuie jusqu'à deux fois sur cette pensée : que, comme *tout a été créé dans le Fils, et ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, il a plu au Père de tout restaurer en lui, de tout réconcilier, de tout pacifier par son sang, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les cieux* [3].

Quant à Moïse, après nous avoir dit en général que, *dans le principe, Dieu créa les cieux*, il se restreint à la terre et à ce qui a un rapport direct avec elle.

La terre était donc informe, invisible, plongée et comme dissoute dans un ténébreux abîme.

Considérons maintenant, suivant notre pouvoir, ce qu'a fait de cette masse confuse le Très-Haut, et son Verbe, cette sagesse éternelle qui se joue dans l'univers, et son Esprit vivifiant qui planait sur les eaux, et qu'un commentateur estimé des Écritures nous représente comme cette âme du monde, reconnue de Platon et chantée par Virgile [4].

D'abord, sur quoi Dieu a-t-il posé la terre? Job répondait déjà avant Moïse : *Il a suspendu la terre sur le rien* [5]. Cette réponse, que l'imagination avait de la peine à concevoir, l'expérience est venue la

[1] *Summa*, S. Th., 1, 110, a. 1.— [2] Apoc., 19, 17. *Ibid.*, cap. 7. — [3] Eph. 1, 10. Coloss., 1, 16-20.— [4] *Cornel. à Lapide. Spiritus intus alit totamque infusa per artus mens agitat molem, et magno se corpore miscet*, Enéid., l. 6.— [5] Job., 26, 7.

démontrer. Depuis que les navigateurs modernes ont fait le tour de la terre, tout le monde sait qu'elle n'est appuyée sur rien, mais isolée dans l'espace.

Mais comment alors se soutient-elle au milieu des airs ? Comment même tient-elle ensemble ? David disait à Dieu : *Vous avez fondé la terre sur une base qui lui est propre*[1], mais qui paraît en même temps commune aux autres corps celestes. Quelle est cette base propre et commune ? C'est quelque chose d'analogue à ce qui unit ensemble l'Église catholique et qui la soutient sans aucun appui visible. Nous sommes de divers pays et de divers temps ; il y en a de nous au ciel, il y en a sur la terre, il y en a dans le lieu intermédiaire de purification. Tous cependant nous ne faisons qu'un. Ce qui nous unit ainsi en un seul tout, c'est la foi, mais surtout la charité. Dieu a mis au fond de notre être un attrait naturel pour le bien, qui est lui-même, et pour ce qui est bon ou sorti de lui. La grâce, qui ne détruit point la nature, mais la suppose et la perfectionne, élève cet attrait, l'agrandit et le rend tout divin. Nous nous aimons nous-mêmes, et cet amour nous conserve la vie du corps et de l'âme ; nous aimons notre prochain, nos parents, nos amis, les habitants de notre paroisse, de notre pays, et cet amour produit l'union de famille et de patrie ; nous aimons tous les hommes, principalement ceux qui ont la même foi que nous ou qui peuvent l'avoir un jour ; et cet amour produit l'union, la famille, la patrie universelle ou l'Église catholique. Enfin, tous et chacun nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, et cet amour nous unit tous avec Dieu et Dieu avec nous tous. Otez cet attrait, cette charité, tout se désunit, tout se décompose, tout se détruit : humanité, patrie, famille, individu même. Ce sera un informe chaos, telle qu'était d'abord la terre.

Cette terre ainsi désunie, confuse, dissoute dans l'abîme, est devenue une, compacte et solide, parce que Dieu lui a donné un centre d'unité et de charité matérielle, humainement inexplicable, qui attire tout autour de soi. Dès lors les éléments terrestres, disséminés dans l'eau, se sont rapprochés du centre et s'en rapprochent continuellement. Ce qu'on appelle pesanteur n'est que la force, la violence avec laquelle un objet y est attiré. De toutes parts la terre pèse ainsi sur elle-même ; de toutes parts elle tend en bas, mais ce bas est son propre noyau. Et c'est de la sorte qu'elle se soutient au milieu de l'espace.

Non-seulement la terre a reçu un centre d'attraction qui fait son unité et sa force ; chaque partie de matière, si petite qu'elle soit, at-

[1] Ps. 103, 5.

tire également l'autre et en est attirée à son tour, surtout lorsqu'elles sont semblables. On sait avec quelle force les parties d'une pierre, d'un morceau de bois tiennent ensemble : même deux gouttes d'eau, placées l'une à côté de l'autre, s'attirent réciproquement, s'unissent de manière à ne pouvoir plus être distinguées. Tout le monde connaît ces faits. Les savants nomment la cause *affinité, force de cohésion*. Mais quelle est-elle ? ils l'ignorent. C'est un mystère comme la charité qui unit les cœurs.

Ce n'est pas tout. Deux gouttes d'eau s'attirent l'une l'autre : il paraît en être de même de deux astres. Le soleil attire la terre, la terre attire le soleil, et ainsi du reste de l'univers. Comme de l'Église qui est au ciel, de l'Église qui est sur la terre, de l'Église qui est dans le lieu intermédiaire d'expiation, la charité ne fait qu'une seule Église : de même, de toutes les étoiles, de toutes les planètes, de tous les mondes solaires, l'attraction ne fait qu'un seul monde. Cependant, quoique les corps célestes s'attirent les uns les autres, ils ne s'approchent pas néanmoins jusqu'à se confondre dans une masse. Dieu a tout fait avec nombre, poids et mesure. Dans l'Église catholique, la charité réciproque que les fidèles ont les uns pour les autres ne les empêche point d'avoir chacun son activité propre, que Dieu lui a également donnée. Dans l'univers matériel, l'attraction réciproque que les corps célestes exercent les uns à l'égard des autres, ne les empêche point d'avoir chacun son mouvement propre que Dieu lui a également communiqué. Le soleil se meut sur lui-même, la terre et les autres planètes se meuvent sur elles, et en même temps autour du soleil.

Dans l'Église, l'activité propre de chacun se combine avec la charité universelle, qui l'anime et la tempère. Dans l'univers, le mouvement propre de chaque corps céleste se combine avec l'attraction universelle qui l'anime et la tempère. Et, ici et là, ce tempérament produit l'unité dans la variété.

Lorsque Dieu lui imprima un mouvement de rotation sur elle-même, la terre était molle et comme liquide. Ce qui explique d'une manière naturelle une particularité découverte par la science moderne, c'est que la terre est renflée vers le milieu qui tourne, et aplatie vers les deux extrémités sur lesquelles elle tourne. C'est l'effet naturel de la vitesse de sa rotation et de son état de mollesse. Les deux extrémités sur lesquelles elle tourne s'appellent communément pôles.

Le texte latin de la Bible les appelle *gonds* ou *pivots*. *A Jéhova sont les pivots de la terre*, s'écrie la mère de Samuël, *c'est lui qui a posé le globe dessus* [1]. La rondeur de la terre, son mouvement sur elle-

[1] 1. Reg., 2, 8.

même et autour du soleil, ont été connus ou du moins supposés par plusieurs anciens, entres autres par les disciples de Pythagore, qui, croit-on, emprunta ces idées aux prêtres d'Égypte. Mais ces opinions ne sont devenues des faits certains que par les expériences des trois derniers siècles [1]. On s'étonnera que de si grands mouvements n'occasionnent ni bruit ni secousse. C'est que *la sagesse* divine, pour qui l'univers n'est qu'un jeu, *atteint d'une extremité à l'autre avec force, et dispose tout avec douceur* [2]. Il en est différemment de la sagesse de l'homme.

Jusqu'alors la terre n'existe qu'à moitié. Sans forme, noyée dans un abîme, enveloppée d'épaisses ténèbres, se peut-il un plus triste séjour ? Mais écoutons : Dieu va, sur notre future demeure, dire une parole, la première ; et cette première parole produira, jusqu'à nous et jusqu'à la fin du monde, ce qu'il y a dans toute la nature de plus doux et de plus agréable. *Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut.* Qui n'aime la lumière ? qui ne s'en réjouit ? qui donc ne bénira Dieu de l'avoir faite ?

*Et Dieu vit que la lumière était bonne.* Dieu lui-même approuve la lumière : il l'approuve, parce qu'elle est une image, une ombre de ce qu'il est lui-même : lumière éternelle et sans tache, que le bonheur de cette vie est d'entrevoir à travers le voile de la création, et dont la claire vue est le bonheur parfait, infini de l'éternité. La splendeur, l'éclat, le rejaillissement éternel de cette éternelle lumière, c'est le Verbe, le Fils, Dieu engendré de Dieu, lumière engendrée de lumière, qui luit dans les ténèbres et illumine tout homme venant en ce monde. La lumière que Dieu a faite réjouit toute la nature : les plantes mêmes aspirent à la voir en leur manière ; c'est elle qui donne la couleur et la beauté à tout. La lumière que Dieu a engendrée, étant la voie, la vérité et la vie, réjouit naturellement toutes les intelligences : les moins sublimes se tournent spontanément vers elle ; c'est elle qui donne la vérité, la vie, la beauté à toutes. Mais l'une et l'autre lumière, les hommes qui se plaisent dans le mal, la haïssent, la fuient et lui préfèrent les ténèbres.

Mais qu'est-ce donc en soi cette douce lumière que le Seigneur a faite, que tout le monde voit, et par laquelle on voit tout le monde : Le Seigneur lui-même demandait à Job : *Sais-tu le séjour de la lumière, et par quelle voie elle se répand* [3] ? Après trente-cinq siècles, les savants sont encore à trouver la réponse. Il n'y a personne qui ne connaisse la lumière : il n'y a personne qui la connaisse. Personne

[1] Delaplace, *Hist. de l'Astron.* Plutarque. *De placit. phil.* — [2] Sap., 8. — [3] Job, 38, 19 et 24.

qui ne la connaisse dans ses admirables effets : personne qui la connaisse dans sa nature. On ne la voit qu'autant qu'elle se fait voir : on ne voit rien qu'autant qu'elle le fait voir. Belle image de la lumière éternelle : la clarté est un mystère !

Cette lumière, qui fit le premier jour, n'était pas du soleil : il ne luisait pas encore. Aujourd'hui même le soleil n'est pas le seul réservoir de la lumière. Dieu en a mis partout, dans le caillou dont le choc fait jaillir des étincelles, dans le bois qui nous éclaire en brûlant, dans les graines qui servent à faire de l'huile, dans la graisse des animaux, dans le fluide électrique qui circule au dedans de nous et de toute la nature, et qui, amassé dans les nuages, produit la foudre et les éclairs. Dieu, par sa parole, fit donc jaillir la lumière des ténèbres. Alors commença le premier jour ; car il n'y a point de jour sans lumière. Ce n'était pas le jour du ciel, jour sans déclin et sans nuage, parce qu'il est la splendeur de Dieu même, c'était un jour de la terre, tel que l'homme qui la devait habiter : successif, ne demeurant jamais dans un même état, image, ombre, comme lui, de celui qui les a faits l'un et l'autre.

*Et il y eut un soir, et il y eut un matin* : c'est-à-dire une succession de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit. Aussitôt que la lumière fut, la terre tournant sur elle-même, ou la lumière tournant autour d'elle, le premier jour commença tout à la fois par le matin, le midi, le soir, le minuit, selon que les diverses parties de la terre étaient éclairées ou à l'ombre. Cette succession a continué jusqu'à nous, et continuera jusqu'au jour du Seigneur, jour grand et terrible, où il dissoudra par le feu l'univers actuel pour en faire de nouveaux cieux et une nouvelle terre [1].

La lumière existait, et avec elle la chaleur ; car lumière et chaleur paraissent les effets du même principe. Avec la chaleur et l'attraction, les divers éléments, jusque-là confondus, agirent les uns sur les autres. Trois sortes de corps prenaient naissance : les uns solides, les autres liquides, et d'autres d'une nature encore plus déliée. Les solides se rendaient au centre du globe, les liquides en occupaient la surface, les plus subtils en formeront l'enveloppe [2].

« Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue au milieu des eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Dieu fit donc cette étendue, et divisa les eaux au-dessous de l'étendue d'avec les eaux au-dessus : et il en fut ainsi. »

Et il en est ainsi encore. Cette étendue, cette expansion qui enveloppe la terre de toutes parts, c'est l'atmosphère, c'est l'air que nous

[1] 2. Pet., 3, 10-13.— [2] Thénard, *Traité de Chimie* : de l'air atmosphérique, n. 107.

respirons. Tous les jours nous voyons flotter au-dessus de nos têtes une partie des eaux en forme de nuages. L'entre-deux est un océan vaporeux et léger où nous vivons, où nagent les oiseaux, comme les poissons dans l'océan plus compact et plus pesant.

Les poissons ne sauraient vivre sans eau; nous ne saurions vivre sans air. Longtemps on a cru que l'air était un élément simple; mais on découvrit, il y a cinquante ans, qu'il est composé de deux. L'un, qui en forme un peu plus du cinquième, entretient en nous la vie par la respiration, et le feu sur nos foyers par la combustion; l'autre, quand il est seul, éteint tout à la fois et le feu et la vie. Le mélange des deux compose l'air pur.

L'eau, qui est l'atmosphère des poissons, est également composée de deux éléments. L'un, qui en forme le tiers, lui est commun avec l'air : c'est le même élément que nous respirons et qui fait brûler les combustibles; l'autre, qui en forme les deux tiers, est le gaz inflammable que tout le monde connaît, et qui depuis quelque temps éclaire les boutiques et les rues des grandes cités. Lorsque, avec ce gaz, se combine cette portion de l'air que nous respirons et qui forme l'autre élément de l'eau, il en résulte une vive lumière, accompagnée de chaleur, et cette combustion donne pour charbon ou résidu, de l'eau pure. Aussi les savants classent-ils maintenant l'eau parmi les corps brûlés. Lorsque ces deux éléments de l'eau se combinent subitement et en quantité considérable, ils produisent une masse de lumière éblouissante, accompagnée souvent de forte détonation. C'est ainsi que se forment dans les nues le tonnerre, la foudre et les éclairs. Et voilà comme la science moderne nous fait comprendre tout le sens de ces paroles de David : *Le Seigneur change les foudres en pluie*[1].

Sans l'air, nous ne saurions respirer, vivre tout seuls : sans l'air, nous ne saurions parler, vivre ensemble. C'est l'air qui transmet le son, et avec le son la parole, et avec la parole la pensée. Par ce moyen, deux hommes respirent en quelque sorte la pensée l'un de l'autre et vivent d'une seule vie.

Messager fidèle de tant de langues diverses qui communiquent par la parole la pensée de l'esprit, l'air est encore l'inépuisable organe d'une langue universelle, qui, par l'harmonie des sons, communique les sentiments de l'âme, la joie, la tristesse, l'admiration, l'amour. Langue merveilleuse, qui n'a que sept paroles, ou sept notes, et qui cependant exprime toutes les affections humaines : langue merveilleuse que tout le monde entend, mais que peu savent parler dignement. D'après les sages de l'antiquité et les Pères de l'Église,

[1] Ps. 134, 7.

en particulier saint Augustin, la musique que Dieu a donnée aux hommes est une image, un écho de celle qu'il exécute lui-même dans son immense éternité. L'univers entier est une magnifique harmonie, où la divine sagesse, atteignant d'une extrémité à l'autre, dispose tout avec douceur, nombre et mesure. C'est elle qui produit dans un nombre musical l'armée des cieux : ainsi entend l'évêque d'Hippone une parole d'Isaïe [1]. Pour ramener l'homme dans cette céleste harmonie, l'éternelle sagesse unit dans sa personne la nature divine et la nature humaine [2]; ce qu'elle demande, c'est que nous soyons à l'unisson avec elle. Aussi un saint évêque et martyr, Ignace d'Antioche, compare le corps mystique de la sagesse incarnée, l'Église catholique, à une harpe mélodieuse qui rend la louange à Dieu par le Christ. Chaque fidèle est une lyre composée de deux pièces, le corps et l'âme, qui agissent l'une sur l'autre comme les cordes sur la lyre et la lyre sur les cordes [3]. Ah! qui nous donnera d'entendre sur la terre quelques soupirs de cette harmonie du ciel?

L'air est attiré vers le centre de la terre, autrement, il est pesant comme les autres corps; mais il pèse huit cents fois moins que l'eau, parce qu'il est huit cents fois moins compacte. D'un autre côté, il est des fluides encore plus déliés que l'air, et qui s'y élèvent comme un morceau de liége enfoncé dans l'eau remonte à la surface. C'est ainsi qu'on voit les vapeurs aqueuses s'élever dans les airs et y flotter sous formes de nuées. De savoir jusqu'à quelle hauteur s'étend l'atmosphère qui nous enveloppe, il n'y a rien de certain. On conjecture quinze ou seize lieues, au delà desquelles serait un fluide encore plus ténu, que l'on nomme éther; ce qui est d'expérience, c'est que plus on s'y élève, plus on le trouve froid, subtil, léger. A une hauteur de sept mille mètres, environ une lieue et demie, il ne pèse plus assez sur l'homme pour retenir le sang dans ses veines. L'homme est à cette élévation comme le poisson habitué à vivre dans les profondeurs de la mer, et qui périt lorsqu'on l'amène à la surface.

On distingue ordinairement trois régions dans l'atmosphère : la région inférieure, où volent les oiseaux; la région moyenne, où flottent les nuages; la région supérieure, au delà. Et dans le langage de l'Écriture et dans le langage commun, ces trois régions s'appellent également ciel : l'on dit également les oiseaux du ciel et les oiseaux de l'air, les nuages du ciel et les nuages de l'air. Il est donc naturel de penser que ce que le texte latin, d'après le grec, appelle firmament, mais que le texte original ou l'hébreu nomme avec plus de

[1] *Epist.* 165, n. 13. Isaïe, 40, 26. — [2] Aug. *de Trin.*, l. 4, n. 4. — [3] *Epist. Ignat. ad Eph.*, etc.

justesse *l'étendue*, n'est autre que l'atmosphère terrestre avec ses trois régions. Il est d'autant plus naturel de le penser, que, dans les livres de Moïse, il n'y a pas de mot particulier pour désigner ce que nous entendons par air, atmosphère.

Le second jour avait déchargé le globe terrestre d'une partie des eaux : cependant ce globe ne paraissait pas encore. Mais Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'aride paraisse. Et il en fut ainsi. Les eaux se ramassèrent dans ces vastes bassins appelés mers, océans, et laissèrent à sec ce qui a été nommé terre.

En même temps que ces profondes cavités, il se forma des élévations. David nous l'apprend. Après avoir rappelé que Dieu a fondé la terre sur une base qui lui est propre, et que les siècles ne l'ébranleront pas, il ajoute : L'abîme des eaux l'enveloppait comme un vêtement, les eaux couvraient les montagnes. A votre menace, elles ont fui; au bruit de votre tonnerre, elles se sont écoulées. Les montagnes s'élèvent, les vallées descendent au lieu que vous leur avez marqué [1].

Ces eaux que le Seigneur a mesurées dans le creux de sa main, occupent cependant les deux tiers de notre globe. Enfermées dans des barrières qu'elles n'osent franchir, elles devaient naturellement se corrompre et infecter l'univers. Dieu y a pourvu. Ces eaux, on ne sait comment, se trouvent salées au point que l'homme ne saurait en boire. Ni les pluies qui souvent y retombent, ni les fleuves qui sans cesse y mêlent leurs ondes ne sauraient en adoucir l'amertume. En outre, Dieu ne laisse pas les eaux de la mer demeurer stagnantes. Chaque douze heures, l'océan monte et descend, s'élève et s'abaisse, en quelques endroits, comme sur les côtes de Bretagne, jusqu'à quarante et cinquante pieds. Ce mouvement alternatif de la mer se retirant pendant six heures et revenant pendant six autres, est connu sous le nom de flux et reflux, ou marée. Comme ces marées suivent le cours de la lune, qu'elles retardent tous les jours, ainsi que la lune, de trois quarts d'heure, on conclut avec raison que la lune en est la principale cause. Enfin, comme ces marées sont les plus fortes aux nouvelles et aux pleines lunes, lorsque le soleil, la lune et la terre se trouvent sur la même ligne, on conclut que le soleil y entre également pour quelque chose. Depuis environ un siècle, les savants expliquent ce phénomène d'une manière satisfaisante par l'attraction combinée du soleil et de la lune sur la terre [2].

[1] Ps. 103. — [2] Lettre d'Euler.

Un autre moyen pour entretenir la salubrité de la mer, ainsi que de l'atmosphère terrestre, ce sont les vents et les tempêtes. Les vents ou courants d'air, qui soufflent sur terre et sur mer dans toutes les directions, agitent, renouvellent, purifient et cet océan vaporeux dans lequel nous vivons, et cet océan plus compacte dans lequel vivent les poissons. Les tempêtes surtout produisent cet effet, sans compter beaucoup d'autres. Elles soulèvent la mer jusque dans ses abîmes, lancent jusqu'aux nues ses montagnes de flots, tel que le laboureur diligent qui remue un monceau de blé et le secoue dans les airs pour empêcher qu'il ne fermente. Cependant, malgré les vents et les tempêtes, la mer en fureur respecte les bornes que le Seigneur lui a tracées sur le sable. Elle se souvient de la parole qu'il lui a dite : *Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. Là, tu briseras l'orgueil de tes flots*[1].

En haute mer, sous la zone torride, il souffle des vents réguliers. L'on en attribue la cause à l'action du soleil combinée avec la rotation de la terre. L'air de la zone torride, que le soleil échauffe par une longue présence, se dilate, s'élève et se répand sur les pôles. L'air froid des pôles afflue en dessous, vers le milieu de la zone torride ou l'équateur, pour remplir l'espèce de vide produit par la dilatation. Il se formera donc, dans chaque hémisphère terrestre, deux courants, l'un supérieur, qui va de l'équateur au pôle, l'autre inférieur, qui vient du pôle à l'équateur. On voit un exemple de ce phénomène dans les appartements à cheminée. L'air répandu autour du foyer s'échauffe, se dilate, et, devenu plus léger, s'élève, une partie dans le tuyau, l'autre dans le haut de l'appartement; en même temps, un nouvel air arrive par le bas, pour remplacer l'air ascendant, et il en résulte une succession non interrompue de deux courants contraires, l'un supérieur, qui s'éloigne de la cheminée, l'autre inférieur, qui se porte vers elle. On en a une preuve sensible en plaçant une bougie allumée dans la porte de l'appartement; en bas, la flamme incline en dedans; en haut, elle incline en dehors; au milieu, elle reste immobile. Le soleil, ce grand foyer de notre atmosphère, y produit des effets semblables. C'est une curiosité louable et chrétienne d'étudier ces phénomènes de la nature. Ce que Dieu ne dédaigne pas de faire, nous ne devons pas dédaigner de le connaître; car il le fait pour que nous admirions et que nous aimions sa providence.

Cette providence éclate de toutes parts dans les vents et la mer. De soi-même la terre est aride. Pour qu'elle produise, il faut l'arro-

[1] Job, 38.

ser : Dieu en a chargé la mer et les vents. Sans cesse la mer sollicitée par la chaleur du soleil, envoie dans les airs une partie de ses eaux réduites en vapeurs. Ces vapeurs légères, les vents les transportent de côté et d'autre, puis les laissent retomber sur la terre en rosée, pluie, neige, frimas. Tout ce qui a soif se désaltère. Et pour que les eaux ne manquent point avec la pluie, Dieu en durcit quelques-unes comme la pierre, et en amoncelle d'énormes magasins sur le sommet des plus hautes montagnes. Des glaces, des neiges éternelles couvriront la cime des Alpes, du Taurus, de l'Himalaya, des Cordilières, et, fondant peu à peu, s'insinueront dans leurs flancs. De là, avec des milliers de ruisseaux et de fontaines, jailliront le Rhin, le Rhône, le Danube, l'Euphrate, le Tigre, l'Indus, le Gange, les grands fleuves d'Amérique, qui, dans leurs longs cours, arroseront des provinces, des royaumes, de grandes cités, et rentreront dans la mer, d'où ils sont partis, pour en partir encore : machine merveilleuse, qui, sans fatigue et sans cesse, abreuve sur toute la terre, les hommes, les animaux et les plantes.

Mais les eaux de la mer ne sont-elles pas amères et salées ? Sans doute. Cependant ne craignez pas. La mer gardera pour elle l'amertume, et n'enverra vers le ciel, pour revenir sur la terre, que des eaux douces. Ce qu'elle opère continuellement pour tous les hommes, elle est prête à l'opérer pour chacun. Faites évaporer, faites bouillir de ces ondes amères sur le feu : elle déposera le sel sur le fond du vase, et les vapeurs qu'elle fait monter, reçues dans une éponge, vous présenteront une boisson salubre. Par une seule opération, elle vous donnera de quoi assaisonner votre nourriture et de quoi étancher votre soif [1].

Mais l'océan, avec ses longs bras, sépare les continents, empêche les peuples de communiquer entre eux ? Tout au contraire, c'est lui qui leur rend cette communication facile, c'est lui qui leur apprend à se connaître, c'est lui qui en fait une seule famille. Qui jamais est parti des côtes de la Bretagne pour aller par terre jusqu'à l'extrémité de l'Asie, jusqu'à la Chine, et lier commerce avec les divers peuples qui se trouvent sur la route ? Sans la mer, jamais on n'eût connu la terre. L'océan porte sur son dos des maisons, des citadelles flottantes, qui, déployant aux vents leurs larges ailes, leurs voiles, s'élancent avec plus de rapidité que ne fait la cavale du désert. Les étoiles leur servent de guides. Et lorsqu'il faudra des voyages où l'on n'apercevra plus les étoiles accoutumées, lorsqu'il faudra explorer des mers inconnues, découvrir de nouvelles terres, de nouveaux mondes, une

[1] S. Basil. *in hexaem. hom.* 4, n. 7.

petite aiguille se trouvera, qui, se dirigeant constamment vers les pôles de la terre, apprendra au navigateur à suivre exactement sa route et à s'orienter même sous un ciel nébuleux. Ce chétif morceau de fer découvrira aux Européens les Indes, la Chine, le Japon, l'Amérique, l'Océanie, avec des îles sans nombre ; il leur fera voir par expérience que la terre est ronde, pesant de toute part vers son centre, et suspendue dans l'espace sans autre appui que le vouloir de Dieu. Toutes les branches de la famille humaine se connaîtront et communiqueront entre elles. Les arts, les sciences, les traditions religieuses circuleront d'un bout du monde à l'autre. On verra de plus en plus que le catholicisme est nécessairement vrai, et la vérité nécessairement catholique. Et quand, pour faciliter la réunion complète de tous les peuples dans la même foi, la même espérance, la même charité, il faudra des communications plus rapides, et plus sûres, ne vous mettez point en peine. Pour traverser les eaux, Dieu donne à l'homme le bois, la rame ; pour se reconnaître sur le grand océan, Dieu lui donne une petite aiguille, la boussole ; pour naviguer avec vitesse, Dieu lui donne les vents. Mais le vent est quelquefois nul ou contraire. Eh bien, Dieu ne vous a-t-il pas donné l'eau et le feu ? L'eau, réduite par le feu en vapeur, fera marcher sur des roues ces citadelles flottantes, même à travers les tempêtes. Malgré le vent, votre navire roulera comme un char : avec le vent, il court et vole tout ensemble.

Chrétiens ! tous les jours, dans nos sacrés cantiques, nous invitons l'eau et le feu, les vents et la mer à bénir le Seigneur. C'est nous qui avons le plus besoin de cette invitation ! Depuis que le Seigneur les a faits, ils ne cessent de le bénir à leur manière, en exécutant ses ordres. Voici la mer et les vents qui s'offrent à nous transporter dans les contrées les plus lointaines pour l'y faire connaître et adorer. Ils gémissent, ainsi que toute créature, d'être asservis à la vanité, de transporter si souvent des objets de luxe et d'ambition, des hommes qui ne songent qu'à supplanter, qu'à voler, qu'à tuer leurs semblables ; ils attendent, ainsi que toute créature, que les enfants de Dieu se révèlent et recouvrent leur glorieuse liberté, afin d'être délivrés eux-mêmes de la servitude de corruption [1]. Ils gémissent de ne voir pas plus souvent de ces navigateurs apostoliques, qui, comme Paul, ne cherchent que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ils nous attendent, ils nous disent à leur tour : Enfants des hommes, bénissez le Seigneur ! vous qui êtes ses ministres, venez le faire bénir à toutes les nations !

[1] Rom., 8, 19-22.

Nous adressons une invitation semblable à la terre; mais la terre peut nous faire une semblable réponse. Elle aussi ne cesse de bénir son Créateur. Elle sort à sa voix du sein des eaux; elle leur creuse des abîmes dans ses entrailles; et, pour harmoniser ces abîmes, elle élève des îles, des continents, des montagnes aussi hautes que la mer est profonde; elle y écrit les annales des âges où elle ne portait point d'être vivant; elle y conserve les débris des êtres qui sont venus ensuite et qui ont précédé l'homme. Ici et là se trouvent des masses de rochers, comme le granit, que la science reconnaît avoir été primitivement dans un état liquide, et dans lesquelles ne se voit aucun vestige de plante ni d'animal. A côté, dans des couches plus récentes, gisent des rochers qui renferment des débris pétrifiés d'animaux aquatiques et de plantes. Dans d'autres terrains, dans des roches plus récentes encore, il y a des pétrifications d'animaux terrestres. Ainsi nous lisons dans les entrailles de la terre la même chose que dans les livres de Moïse, savoir : qu'il a été une époque où il n'y avait ni sur la terre ni dans les eaux aucun être vivant; qu'ensuite ont paru les plantes et les animaux aquatiques; qu'enfin les animaux terrestres sont venus les derniers. La science reconnaît encore, à la manière dont ces couches de rochers sont déchirées, redressées, renversées, que la terre a éprouvé des révolutions violentes et subites, surtout la dernière. Quand nous serons à celle-ci, le déluge, nous verrons les montagnes et les vallées, les fleuves et les mers, les arts et les sciences, l'histoire et la tradition s'accorder et pour l'époque, et pour les principales circonstances, avec Moïse [1].

La terre sortit du sein des eaux nue et stérile. Elle a neuf mille lieues de circuit, trois mille de diamètre : en sorte qu'il faudrait descendre quinze cents lieues pour arriver à son centre. Les mines les plus profondes ne descendent pas à un quart de lieue. Ainsi à peine effleurons-nous l'épiderme de la terre. Cependant, dans ce peu que nous connaissons de la terre nue et stérile, la Providence nous offre des merveilles et des bienfaits sans nombre. Ces roches antiques nous servent à élever des maisons pour vivre en famille, et des temples pour y louer ensemble notre Père qui est au ciel. Des pierres, brûlées au feu et mêlées avec le sable, les lieront par un indestructible ciment. Ces cailloux se transformeront en une glace transparente, pour y laisser venir la lumière et en exclure le vent et la pluie. L'argile nous donnera des tuiles et des ardoises pour les couvrir. Plus bas sont les métaux, le fer, l'argent, l'or, les pierres précieuses pour les orner. Le cuivre et l'étain produiront cet airain

[1] *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, par M. Cuvier.

sonore, qui, suspendu entre le ciel et la terre, nous invite à faire monter vers Dieu nos joies et nos tristesses, nos espérances et nos craintes. L'étain et le plomb s'allongent en flûtes harmonieuses d'orgue pour célébrer avec nous celui à qui est la terre et tout ce qu'elle renferme. Qui pourrait nombrer les vases, les instruments utiles ou nécessaires que nous devons aux minéraux, depuis le soc qui laboure nos champs jusqu'à la coupe sacrée où s'accomplit le plus grand des mystères!

Cependant la terre était encore nue et aride, ne présentant de toute part qu'une matière brute et inerte. « Aucun arbuste n'y existait encore, dit Moïse : nulle plante ne s'élevait encore dans les champs, parce que Jéhova, Dieu, n'avait point encore fait pleuvoir sur la terre, et que l'homme n'était pas encore là pour la cultiver. Mais une vapeur s'élevait, qui en arrosait toute la surface [1]. »

Alors Dieu dit : « Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il en fut ainsi. » La parole de Dieu est une semence féconde.

La terre, nue jusque-là, se revêt d'un manteau de verdure; les prés se couvrent de gazon, les champs de moissons, les montagnes de forêts. Le fond vert de cet immense tableau repose doucement la vue. Les herbes, les plantes, les arbustes, les arbres, de grandeur d'attitude, de feuillage différents, y répandent une harmonieuse variété. Des fleurs sans nombre le réjouissent de leurs couleurs et l'embaument de leurs parfums. Elles passeront, mais en laissant après elles des fruits savoureux qui n'attendent qu'une main pour les cueillir, qu'une bouche pour les manger. Dans ces fruits est la semence, image végétale du Verbe de Dieu. Le Verbe contient suréminemment en soi le modèle et l'essence de tous les êtres possibles : la semence contient la plante future. Déposée dans le sol, cette semence attire mystérieusement à elle les éléments de l'eau et de la terre qui lui conviennent, et les transforme en sa propre substance. Elle s'attendrit, elle se dilate, elle s'ouvre : et de son sein naît le germe ou la jeune plante, qu'elle nourrit de tout elle-même, et pour laquelle elle meurt. Fortifiée de cette vivifiante nourriture, la jeune plante pousse des racines en bas et une tige en haut. Par les racines, elle va cherchant l'eau et la bonne terre, y choisit, y pompe les sucs qu'il lui faut, et, par une mystérieuse transsubstantiation, change ces parties d'eau et de terre en séve, cette séve en filaments, en petits canaux,

[1] Gen., c. 2, 5, 6.

en écorce, en tige, en branche, en feuilles, en fleurs, en fruits et en semences qui portent dans leur sein une nouvelle génération.

C'est peu encore que toutes ces merveilles. Non-seulement la plante puise dans la terre ce qu'il lui faut pour s'élever vers le ciel, c'est du ciel surtout que lui vient la vie, la beauté et la vertu. Mettez une plante dans le meilleur terrain, arrosez-la par les racines, mais ne lui donnez point d'air par-dessus, elle meurt, comme, sans air, l'homme étouffe et le feu s'éteint. Donnez-lui de l'air, mais ne le renouvelez point : elle vivra quelque temps, et finira par mourir, comme, dans un air non renouvelé, le feu finit par s'éteindre et l'homme par étouffer. On a découvert que la plante transpire et respire. Quand elle a tiré de la terre ce qui lui convenait, elle transpire par les feuilles les sucs qu'elle a pompés par les racines. On croit même que la rosée vient en partie de cette transpiration. Par ces mêmes feuilles elle aspire certaines parties de l'air et des vapeurs qu'il renferme, les fait passer par les branches et par l'écorce de la tige jusque dans les racines : en sorte qu'il y a dans la plante une circulation de séve, comme dans l'homme une circulation de sang, et que l'air est également nécessaire à l'une et à l'autre.

Ce n'est pas tout. Avec l'air et l'eau, la plante vivra; mais pour qu'elle prenne sa couleur et sa beauté naturelles, pour qu'elle porte des fleurs et des fruits, il lui faut encore autre chose : la lumière. Sans la lumière du ciel, elle restera pâle, insipide, inodore, stérile. Aussi voyons-nous la plante renfermée dans un appartement tendre avec effort ses rameaux, ses feuilles et ses fleurs vers la fenêtre par où rayonne la lumière : et les pommes de terre dans nos caves allongent-elles quelquefois de vingt pieds leur frêle tige pour atteindre au soupirail où perce le jour. Tout le monde connaît ces faits; mais qui en comprendra le mystère?

En voici un autre. Il y a dans les plantes, non-seulement un inexplicable instinct, une vertu occulte, une âme végétative, comme on disait autrefois, une force vitale, comme on dit à présent, qui cherche les ténèbres par les racines, et la lumière par la tige; qui décompose l'air, l'eau, la terre, en extrait certains éléments, en compose de nouvelles substances; en fabrique de la moelle, du bois, de l'écorce, des veines, des feuilles, des fleurs; il y a même, ainsi que dans les animaux, diversité de sexes pour la propagation de l'espèce. Dans certaines plantes, comme le chanvre, les deux sexes se trouvent sur deux tiges séparées; dans d'autres, comme les noyers, ils se trouvent sur le même pied, mais en des fleurs différentes; dans la plupart, ils sont réunis dans la même fleur, mais ont des organes distincts. La fécondation s'opère par une poussière qui se communique

de l'un à l'autre. Lorsqu'une pluie intempestive ou quelque obstacle semblable empêche cette communication, la fécondation n'a pas lieu et la plante reste stérile. Ainsi en arrive-t-il à la vigne quand elle *coule*.

*Chacune selon son espèce*, a dit le Créateur. Et cette parole est restée pour toutes les plantes une loi de nature. Confondues dans la même terre, arrosées de la même eau, respirant le même air, elles ne deviennent cependant pas les mêmes. Chacune reste ce que Dieu l'a faite dans l'origine. Le cèdre ne produit point de chêne, le chêne ne produit point de coudrier; chacun engendre à son image et à sa ressemblance avec la même sorte de feuilles, de fleurs, de fruits: feuilles, fleurs, fruits qui varient à l'infini d'une espèce à l'autre. Pour distinguer seulement en gros les genres, les espèces, les familles des plantes entre elles, nos savants sont contraints de se former une langue à part, langue qui n'est à peu près d'aucune langue. Mais même avec le secours de cette langue, ils ne peuvent décrire exactement une simple feuille, les sinuosités de ses bords, les nuances de sa couleur, l'artifice de son tissu, le lisse ou le velu de sa surface, le genre de saveur qu'elle enferme. Ils ne peuvent surtout en comprendre la nature intime. Depuis trois à quatre siècles, par des découvertes inattendues, la Providence a fait faire aux sciences naturelles plus de progrès que l'histoire ne nous y en montre dans les siècles antérieurs; cependant avec tous ces progrès, avec toutes leurs analyses physiques et chimiques, avec tous leurs gaz, leurs sels, leurs acides, leurs alcalis, nos savants de tous pays ne savent encore ni composer, ni même recomposer un seul brin d'herbe. Que sera-ce donc d'une herbe entière? Que sera-ce donc de toutes les herbes, de toutes les plantes, de tous les arbres? Que sera-ce donc de tout l'ensemble du règne ou plutôt du royaume végétal?

Nous disons *royaume*, non-seulement à cause de l'ordre admirable qui y règne, mais encore parce qu'il est fait pour un roi qui doit en jouir, pour l'homme et les animaux, ses sujets naturels. Aux pieds du monarque s'étend un tapis de verdure, émaillé d'innombrables fleurs, dont toute la magnificence de Salomon n'égalera point la magnificence. Les animaux qui le servent y trouveront à leur portée une pâture abondante et toujours nouvelle. Pour lui les blés, qui doivent le nourrir principalement, ne seront ni trop au-dessus ni trop au-dessous de sa taille. Ils seront faciles à manier et à recueillir. Ils donneront des grains à sa poule, du son à son porc, du fourrage et des litières à son cheval et à son bœuf. Les arbres s'élèvent plus haut pour lui donner de l'ombre : ils abaisseront leurs rameaux chargés de fruits, que même ils feront tomber à ses pieds. D'ailleurs, si les

arbres s'élèvent si haut et deviennent si robustes, c'est afin de lui donner du bois pour des échelles et des machines au moyen desquelles il montera partout; pour des greniers et des magasins à ramasser les fruits des différentes saisons; pour des navires, avec lesquels il ira recueillir les divers tributs de toute la terre.

Les diverses provinces du royaume végétal ne produisent pas toutes les mêmes choses. Il y en a de particulières au climat et à la température. Les pays plus chauds auront des arbres à feuilles plus larges et à fruits plus rafraîchissants. Sous la zone torride, on verra une espèce de figuier qui, non content de désaltérer par son fruit, présentera encore des parasols pour des villages entiers. Il croîtra sur le sable brûlant du rivage de la mer, en jetant de l'extrémité de ses branches une multitude de jets qui s'inclinent vers la terre, y prennent racine, et forment, autour du tronc principal, quantité d'arcades couvertes d'un ombrage impénétrable. Dans les pays du Nord et sur le sommet des montagnes froides, croissent les pins, les sapins, les cèdres et la plupart des arbres résineux, qui abriteront l'homme des neiges par l'épaisseur de leur feuillage, et lui fourniront, pendant l'hiver, des flambeaux et l'entretien de ses foyers. Dans nos climats tempérés, nous éprouvons une bienveillance semblable de la part de la nature végétale. C'est dans la saison chaude et sèche qu'elle nous donnera quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchissant, tels que les cerises, les pêches, les melons; et, à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes et les noix.

De toutes les parties de la terre, la plus favorisée sera le berceau du genre humain, l'Asie. Là viendront naturellement l'olive, l'orange, le citron, la figue, la pêche, l'abricot, la cerise, le thé, la canne à sucre, le café, le coton, le riz, le baume, les aromates. Là s'élanceront vers les cieux, en colonnes vivantes, couronnées de verdoyants chapiteaux, les palmiers de différentes espèces; le grand palmier, également célébré et par les prophètes d'Israël, et par les poëtes de la gentilité, comme l'emblème de la victoire au ciel et sur la terre, et qui, dans les déserts de la Palestine et de l'Égypte, fournira à d'innombrables solitaires le vêtement dans ses larges feuilles, la nourriture dans sa moelle et ses dattes; le palmier cocotier qui, sur le bord des mers les plus naviguées, présentera aux marins son bois pour en bâtir des vaisseaux, ses feuilles pour en faire les voiles, son tronc pour le mât, sa bourre pour les cordages et son fruit pour cargaison. C'est là surtout que viennent, c'est de là que se sont répandues sur la terre deux plantes d'une chétive apparence, mais d'une vertu inappréciable : l'une, herbe grêle et fragile, ne se distinguant ni par sa feuille, ni par sa fleur, ni par son parfum; l'autre, bois inutile et

rampant, qui n'est pas même propre à faire une cheville. Ce sont néanmoins ces deux plantes sans vigueur et sans beauté, le froment et la vigne, qui soutiennent la force de l'homme et répandent la joie dans son cœur. Ce sont ces humbles plantes qui changent la terre et l'eau en pain et en vin : pain et vin qui, dans nos communs repas, changés en notre corps et en notre sang, nous font vivre de la vie temporelle, et, dans les repas sacrés, changés au corps et au sang de l'Homme-Dieu, nous font vivre de la vie éternelle. Admirable transsubstantiation, qui fait participer la terre et l'eau à la nature de la plante, la plante à la nature de l'homme, et l'homme à la nature de Dieu!

La terre, sortie des ténèbres par la création de la lumière, le premier jour; entourée de son atmosphère, comme d'un manteau transparent, le deuxième, avait donc été, le troisième, dégagée du milieu des eaux et vêtue d'une robe de verdure et de fleurs. Mais le ciel y paraissait encore une solitude.

Alors Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux... Et Dieu fit les deux grands luminaires.

*Dieu dit, et Dieu fit*. On peut l'entendre, avec Ambroise de Milan, du Père qui dit et du Fils qui exécute [1].

*Et Dieu fit les deux grands luminaires*, le soleil et la lune. On peut croire que ces deux corps existaient déjà, et qu'ils sont compris dans les cieux que Dieu créa dans le principe; mais ils étaient informes et invisibles, comme l'était d'abord la terre. Ce n'est que le quatrième jour que *Dieu les fit luminaires*, ou lumineux.

Un des plus fameux astronomes de nos temps [2], qui a passé sa vie à examiner les astres, et qui a découvert la plus considérable des nouvelles planètes avec un grand nombre de nouvelles étoiles, a pensé, d'après ses longues et nombreuses observations, que le soleil est de soi-même un corps opaque, mais entouré d'une atmosphère lumineuse et incandescente qui répand la lumière et la chaleur dans tout notre univers. Cette opinion, favorablement accueillie par les savants, est devenue plus que probable par une expérience qui montre que les rayons lumineux du soleil n'ont pas tous les mêmes propriétés que ceux d'une sphère métallique rougie au feu [3], mais bien toutes celles d'une atmosphère incandescente et lumineuse. Il se peut donc que ce vif éclat, qui fait du soleil l'œil du monde, l'agrément du jour, la beauté du ciel, la grâce de la nature, la gloire de la création [4], ne soit autre que cette lumière, cette atmosphère brillante, que Dieu

[1] *Hexaem.*, l. 4, c. 2. — [2] Herschell. — [3] La polarisation. — [4] S. Ambr., *in hexaem.*, l. 4, c. 1.

créa au premier jour, et dont il aura revêtu cet astre au quatrième.

Le second des grands luminaires est la lune. Mais il y a une grande différence entre les deux. Le soleil éclaire par lui-même comme un flambeau allumé : la lune n'éclaire que comme un miroir, qui renvoie en partie la lumière reçue d'ailleurs. La lune n'a pas plus de lumière à elle que la terre; mais, éclairée par le soleil, elle devient, comme la terre, visible et lumineuse.

Il en est de même de ces autres luminaires célestes qu'on nomme planètes ou étoiles errantes. De leur nature, elles ne sont pas plus lumineuses que la terre et la lune; la lumière qu'elles nous envoient, elles l'empruntent également du soleil. Ainsi que la lune, Dieu les fit également luminaires le quatrième jour, lorsqu'il vêtit le soleil de cette lumière créée au premier. Quant aux étoiles qu'on appelle fixes et que l'on tient pour autant de soleils, n'ont-elles été allumées que le quatrième jour, ou bien l'étaient-elles déjà auparavant? Ne sont-elles pas ces étoiles du matin dont Dieu parle dans Job [1], et qui le louaient déjà par leurs anges lorsque la terre était encore plongée dans les eaux? Peut-être que Dieu les appelle du matin, parce qu'il les rendit lumineuses les premières, et par opposition à notre soleil et à ses planètes, qu'il rendit lumineuses les dernières.

Longtemps on a cru que la lumière se répandait dans un même instant partout. Il est constaté maintenant qu'elle met huit minutes et un quart à faire le chemin du soleil à la terre, c'est-à-dire trente-quatre millions de lieues; ce qui fait plus de quatre millions par minute. Or, celle des étoiles fixes qui nous paraît la plus voisine, est cependant plus de quatre cent mille fois plus éloignée de nous que le soleil. Il faudra donc à la lumière de cette étoile, pour arriver jusqu'à nous, plus de quatre cent mille fois huit minutes et un quart, ou six ans pour le moins. Supposé maintenant qu'il y ait des étoiles mille fois plus éloignées que cette première, il faudra six mille ans à leurs rayons lumineux pour venir jusqu'à la terre. Il se peut donc des étoiles plus reculées encore dans l'espace, dont la lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous depuis le moment de leur création. Sans doute que Dieu a pu leur donner une plus grande vitesse; mais, comme dit Thomas d'Aquin, après Augustin d'Hippone, dans la première institution de la nature, il ne s'agit point de miracle, mais de la nature des choses [2].

Au fond, la nature n'est qu'un miracle continuel. On le voit plus souvent que son exception; mais on ne comprend pas mieux l'un que l'autre.

[1] Job, 38, 7. — [2] S. Th. q. 67, a. 4, *ad.* 3. S. Aug., l. 2, *sup. Gen. ad. litt.*, c. 1, n. 2.

Ainsi la lumière, incompréhensible dans son essence, inexplicable dans sa vitesse, nous paraît une, indivisible et d'une seule couleur. Cependant elle se multiplie et se divise en plusieurs couleurs différentes, pour varier à l'infini le tableau de la nature entière. Dans l'arc-en-ciel, le même rayon du soleil est divisé par une goutte d'eau en sept couleurs principales : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet, qui sont dans les mêmes rapports entre elles que les sept notes de la musique. Cette division de lumière et cette multiplication de couleurs, on peut s'en donner à volonté le spectacle, y ajouter même la soustraction et l'addition. Un rayon du soleil, reçu sur le côté d'un triangle de verre, dans une chambre obscure, se divise dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Au moyen d'autres verres en forme de lentilles, on peut prendre ces couleurs une à une, les écarter, les réunir, les mélanger, et former ainsi diverses nuances. Réunies toutes les sept, elles forment le blanc : toutes absorbées, c'est le noir, qui n'est ainsi que l'absence de toute couleur. Maintenant, on ne sait par quel inexplicable mécanisme la surface des métaux, des pierres, du bois, des fluides ; l'écorce, les feuilles, les fleurs des arbres et des plantes, sont disposées de manière à ce qu'en décomposant les rayons du soleil, elles en renvoient à nos yeux telle ou telle couleur, et en absorbent telle autre. De là, l'incarnat de la rose, le jaune doré de l'orange, le jaune blanchâtre des blés mûrs, le vert du printemps, le bleu de la voûte céleste, le bleu de l'indigo et le teint modeste de la violette avec leurs nuances infinies. Ou bien elles nous les renvoient toutes, et ce sera la blancheur du lis ; ou bien elles ne nous en renvoient aucune, et ce sera le noir de l'ébène. Ainsi le même rayon de lumière, absorbé, réuni, divisé, laissera voir et le noir et le blanc, et toutes les couleurs qui remplissent l'entre-deux : image créée de la lumière incréée qui est la vie, le bien, et qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ses divins rayons, absorbés et comme annulés par l'un, ne laissent voir en lui que l'absence de la lumière, l'absence du bien, l'absence de la vie, les ténèbres, le mal, la mort. Fidèlement réunis dans un autre, ils y font briller l'image ressemblante de toute la splendeur, de toute la vie, de toute la perfection divine. Dans les autres, conservés en partie suivant les dispositions de chacun, ils font reluire des traits plus ou moins éclatants de l'éternelle beauté. Cette divison et cette infinie variété de couleurs, harmonisées avec le blanc qui les rassemble toutes, et le noir qui en est la totale absence, font de la nature entière un vivant tableau où l'on ne peut assez admirer l'éternel peintre. Cette division et cette infinie variété de grâces et de vertus, combinées avec la splendeur des parfaits qui les réunissent toutes, et les ténèbres du

réprouvé qui n'en a gardé aucune, feront de tout l'ensemble des intelligences créées, une ineffable harmonie, dont l'éternité ne suffira point à considérer toutes les merveilles.

Il paraîtrait que la lumière et la parole créées sont encore, l'une par ses sept couleurs principales, l'autre par ses sept principaux tons, une ombre et comme un écho de la lumière et de la parole incréées. Le nombre de sept revient trop souvent dans l'Écriture, pour qu'il n'y ait pas quelque mystère. Dieu fait et sanctifie l'univers en sept jours; devant son trône se tiennent debout sept anges ou esprits; devant son arche sainte étincelait le chandelier d'or à sept branches; l'année de la rémission était annoncée par les sept trompettes du Jubilé; le livre éternel est fermé de sept sceaux; l'agneau qui les rompt nous est représenté ayant sept cornes ou rayons, et sept yeux ou esprits divins, qui sont envoyés sur toute la terre [1]; ce soleil de justice se communique par sept sacrements ou sept irradiations différentes; l'Esprit de charité, qui en est inséparable, se communique par sept dons ou rayons différents.

Le rayon solaire se divise pour multiplier les couleurs; il se brise encore et se détourne de sa route pour opérer d'autres merveilles. Si l'astre commandé de Dieu pour présider au jour apparaissait ou disparaissait tout d'un coup. nous serions éblouis le matin de sa subite splendeur, et surpris le soir des plus profondes ténèbres. Il ne le fera point; mais, à l'imitation de l'éternelle lumière et sagesse, dont il est un emblème, s'il atteint d'une extrémité à l'autre avec force, il disposera aussi tout avec douceur. Son apparition triomphale sur l'horizon sera précédée de l'aurore, et son coucher suivi du crépuscule. Plus d'une heure avant de nous envoyer directement ses rayons, il les lancera au haut de notre atmosphère, d'où des particules vaporeuses nous les renverront brisés et affaiblis. Ce n'est pas tout. Ces mêmes rayons, lancés obliquement dans les parties élevées et rares de l'air qui nous entoure, se courberont vers les parties plus basses et plus denses pour se rapprocher davantage de nous : comme nous voyons se courber et se rapprocher de nous l'image d'un bâton plongé obliquement dans l'eau. C'est au moyen de ces quelques rayons brisés et de ces quelques atomes d'air ou de vapeur, que Dieu nous amène doucement des ombres de la nuit à la clarté du jour, et de la clarté du jour aux ombres de la nuit, à travers les teintes graduées de l'aurore matinale et des crépuscules du soir. C'est encore à cela que nous devons ce bel azur, ce bleu suave de la voûte céleste. Plus on s'élève sur les hautes montagnes, plus on voit le ciel, de bleu devenir

[1] Apoc., 5.

noir. Il est telle hauteur où le soleil ne resplendit plus avec son éclat ordinaire, et où les étoiles s'aperçoivent en plein midi, non plus étincelantes, mais ternes. L'air au-dessus est trop subtil pour réfléchir vers nos yeux la lumière des astres et la diriger en tout sens. Plus bas, cette lumière, réfléchie par un air et des vapeurs moins déliés, mêlant sa blancheur au noir qui est au-dessus, produit cette teinte intermédiaire qui charme la vue et qui semble nous entourer comme une voûte bleue parsemée de clous d'or. Ces mêmes atomes de vapeur et d'air ont encore commission de Dieu de se passer l'un à l'autre la blanche lumière du soleil, et de la transporter ainsi partout, jusque dans les appartements où le soleil ne pénètre jamais directement. Que de mystères et de merveilles dans ce que nous voyons tous les jours!

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'œuvre de ses mains. Le jour en transmet le mot au jour, la nuit en révèle la science à la nuit. Il n'est point de discours, point de langage dans lequel on n'entende leur voix. Son éclat s'est répandu sur toute la terre : leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du globe. Dans leur enceinte, il a dressé un pavillon au soleil. Semblable au nouvel époux qui sort de son lit nuptial, il s'élance comme un géant dans sa carrière; il part de l'extrémité des cieux, et revient en tournant à cette extrémité : rien ne se dérobe à sa chaleur [1]. »

Dieu a réuni dans le soleil, et la lumière qui éclaire et colore, et la chaleur qui fait vivre et croître les plantes. Mais déjà auparavant la lumière et la chaleur existaient; déjà les plantes se peignaient des couleurs de l'une et s'animaient de la vie de l'autre. Le soleil n'en est pas la source, mais seulement un réservoir; il n'est pas la lumière, mais seulement un luminaire.

Ici revient une question fort agitée parmi les anciens : ces luminaires célestes sont-ils animés ou non? Il y en a eu pour, il y en a eu contre, il y en a eu dans le doute. L'ange de l'école, saint Thomas, a concilié ces divers sentiments avec une admirable justesse. Les astres ne sont point animés à la manière du corps humain, avec qui l'âme qui le vivifie ne compose qu'un seul individu, l'homme; mais ils sont animés à la manière d'un navire que meut et que dirige le pilote. Or, ceux qui disaient avec Platon, que les astres sont animés, l'entendaient en ce dernier sens, et ceux qui soutenaient qu'ils ne l'étaient pas, l'entendaient dans le premier. Il y a de la différence dans les paroles, mais pour la chose même il n'y en a point; ou s'il y en a, c'est très-peu [2].

[1] Ps. 18, d'après l'hébreu. — [2] *Sum. pars* 1, q. 70, a. 3. c.

Le soleil préside au jour. Il nous l'apporte en se levant; il nous l'emporte en se couchant. Mais ce lever et ce coucher du soleil, c'est la terre qui en cause le phénomène en tournant sur elle-même et en présentant successivement aux rayons de cet astre les divers points de sa circonférence. Le soleil se lève alors sur l'horizon, et s'avance, puis s'éloigne et se couche, à peu près comme le rivage immobile se lève sur l'horizon et s'avance ou bien s'enfuit et disparaît, suivant que le navigateur s'en approche ou s'en éloigne.

Il préside encore aux quatre saisons, ou quatre périodes de lumière et de chaleur qu'il répand sur la terre, et à l'année, qui n'est que l'ensemble de ces quatre périodes. Mais ce cercle de variations, c'est encore la terre qui en est cause. Non-seulement elle tourne sur elle-même toutes les vingt-quatre heures, pour que le soleil nous donne le jour; elle tourne encore autour de cet astre en trois cent soixante-cinq jours et un quart, ce qu'on appelle une année. Dans cette révolution annuelle, elle est inclinée de manière à présenter aux rayons directs du soleil deux fois le milieu de son globe ou l'équateur, et une fois une certaine portion de chacun de ses hémisphères. Lorsqu'elle lui présente le milieu, les jours sont égaux aux nuits, il y a équinoxe pour nous : équinoxe du printemps, si la terre doit présenter ensuite au soleil l'hémisphère où nous sommes; équinoxe d'automne, si elle doit lui présenter l'hémisphère opposé. Lorsqu'elle lui présente de notre hémisphère le plus qu'elle a coutume de lui présenter, nous avons les jours les plus longs et les nuits les plus courtes ou l'été : c'est ce qu'on appelle solstice, parce que le soleil semble s'arrêter quelques jours avant de s'en retourner vers l'autre hémisphère, solstice d'été pour nous, solstice d'hiver pour nos antipodes ou ceux qui sont au côté opposé de la terre. C'est tout l'inverse six mois après. Voilà du moins comme les savants l'expliquent aujourd'hui. Aujourd'hui, disons-nous, car, pendant des siècles, ils l'expliquaient différemment et toujours avec une égale assurance. Ce qui pourrait leur persuader enfin d'être quelquefois un peu plus modestes.

La lune est le second des grands luminaires. Elle accompagne la terre autour du soleil, et tourne en même temps autour de la terre en vingt-neuf jours et demi. Elle préside à la nuit, qu'elle éclaire le plus souvent d'une pâle lumière. Non plus que la terre, elle n'est point lumineuse d'elle-même; comme la terre, elle emprunte son éclat du soleil. Lorsqu'elle nous montre tout son hémisphère éclairé, ce qui arrive quand elle se lève sur l'horizon au moment que le soleil se couche, il y a ce qu'on appelle pleine lune; lorsqu'elle se lève en même temps que le soleil, elle ne nous montre que son hémisphère non éclairé : nous ne la voyons plus; il y a ce qu'on appelle nou-

velle lune. Enfin on appelle premier quartier, dernier quartier, lorsqu'elle s'est approchée ou éloignée du soleil de manière à nous faire voir la moitié de son hémisphère éclairé, ou le quart de sa circonférence totale. On connait ces diverses apparences sous le nom général de phases de la lune. Les astronomes en ont observé de semblables dans les lunes ou satellites qui accompagnent quelques autres planètes.

La nuit n'est que l'ombre de la terre. Lorsque cette ombre, qui se projette très-loin dans l'espace, tombe sur le disque éclairé de la lune, ce disque en est obscurci en tout ou en partie : il y a ce qu'on appelle éclipse partielle ou totale de la lune. Cela ne peut arriver qu'au temps de pleine lune, lorsque la terre se trouve directement entre elle et le soleil.

Mais, ainsi que la terre, la lune a son ombre et sa nuit. Lorsque cette ombre, qui se projette également très-loin dans l'espace, rencontre la partie de la terre où nous sommes, elle nous dérobe la lumière du soleil en tout ou en partie : il y a ce qu'on appelle éclipse totale ou partielle du soleil ; nous sommes pendant quelques instants à l'ombre de la lune ; ce qui ne peut arriver qu'au temps de nouvelle lune, lorsque cet astre se trouve directement entre le soleil et la terre.

A l'exception des Hébreux, tous les anciens peuples avaient grand'-peur des éclipses. On voit dans les annales de la Chine[1], qu'une éclipse y mettait en émoi tout l'empire. Aujourd'hui encore, les Indiens, persuadés qu'un dragon malfaisant veut dans cette occasion dévorer la lune, font un grand vacarme pour lui faire lâcher prise, ou bien se mettent dans l'eau jusqu'au cou pour le supplier de ne pas la dévorer entièrement. Les Grecs et les Romains s'en formaient une idée pareille. Si la lune s'éclipsait, c'est que, par leurs enchantements, des sorcières l'attiraient sur la terre. Aussi le peuple de Rome frappait-il sur des chaudrons et autres instruments pour la faire remonter à sa place. On allumait encore un nombre infini de torches et de flambeaux, qu'on élevait vers le ciel pour rappeler la lumière de l'astre éclipsé. Les indigènes du Mexique s'imaginaient que la lune était blessée par le soleil, pour quelques querelles qu'ils avaient eues ensemble. En conséquence, tout le monde jeûnait pour rétablir la paix troublée.

Cependant, et à la Chine, et dans l'Inde, et dans la Chaldée, et dans la Perse, et dans l'Égypte, et dans la Grèce, et à Rome, il y avait des astronomes, ou astrologues, ou mathématiciens ; car, dans

[1] Chouking.

les anciens auteurs, ces trois noms signifient la même chose. Mais, au lieu d'éclairer le peuple sur la cause des éclipses, ces savants l'entraînaient, l'enfonçaient dans une erreur plus dangereuse. Si haut qu'on remonte dans l'histoire profane, on voit l'astronomie ou la connaissance des astres dégénérée en une vaine et funeste superstition. Les mathématiciens, ou astrologues, ou astronomes, trouvant sans doute que de considérer les étoiles uniquement pour en connaître le cours et prédire les éclipses, n'apportait guère de profit, inventèrent quelque chose de plus lucratif : c'était de prédire également la destinée de chaque homme, l'issue d'une entreprise, le sort d'une bataille. Le ciel fut divisé en douze parts égales, ayant chacune son attribut particulier : les richesses, les parents, la gloire, etc. Les planètes furent distinguées en favorables, nuisibles et mixtes, ayant leurs aspects heureux ou funestes. Le moment décisif pour la destinée de l'homme est celui de sa naissance. Tels et semblables étaient les principes arbitraires de cette vaine et superstitieuse mathématique, comme on le voit dans les Pères de l'Église qui les ont combattus. Les Chaldéens, qui furent les premiers à observer les astres, furent aussi les premiers astrologues, devins, tireurs d'horoscopes, diseurs de bonne aventure. Leur nom même devint commun à tous les charlatans de cette espèce qui bientôt remplirent l'univers. Les mathématiciens furent souvent bannis de Rome, mais pour y rester toujours : tel est le langage de l'histoire romaine [1]. Ils fomentaient les conspirations par leurs pronostics. Réussissaient-elles ? c'étaient eux qui gouvernaient l'empire. Échouaient-elles ? un décret les bannissait ; mais, comme s'exprime un auteur de ce temps-là, et le vulgaire savant, et le vulgaire ignorant, également persuadés que les destinées des empires et des individus étaient écrites dans les astres, les retenaient malgré tous les décrets [2]. Telle était la puissance de cette superstition astronomique, qu'un des écrivains les plus sensés de la littérature romaine, dans un discours intitulé *le Mathématicien*, fait ce raisonnement : Puisque la mathématique prédit les éclipses des astres et que l'événement justifie ses prédictions, comment ne pas la croire quand elle prédit la destinée d'un homme [3] ? Les empereurs pensaient comme le vulgaire. Tibère chassait les mathématiciens par un décret, et était lui-même très-adonné à la mathématique [4]. Pour ce qui est des philosophes, il suffira de citer un philosophe sur le trône, l'empereur Julien : astrologue, aruspice, magicien, il était sans cesse

[1] Tacite, hist. 1, n. 22. — [2] Pline, hist., l. 2, c. 7. *Pariterque et eruditum vulgus et rude.* — [3] Quinctill. Decl. 4, *mathematicus*, n. 14. — [4] Suét. Tib., n. 36 et 69.

entouré de magiciens, d'aruspices, d'astrologues. Qui donc a délivré l'univers de cette superstition philosophique ? La seule Église de Dieu. Depuis Moïse jusqu'au concile de Trente, elle n'a cessé d'éclairer le peuple sur les vains préjugés ou les doctes impostures des savants. Les philosophes de Chaldée commençaient peut-être à infatuer le genre humain de leurs fables astrologiques, lorsque Moïse lui rappela l'antique vérité sur la création du monde et la divine Providence. Ces mêmes sages flattaient Babylone d'une inaltérable félicité, lorsque Isaïe lui annonça une ruine prochaine, et lui disait : Écoute, cité voluptueuse... parais avec tes enchanteurs, et ces artifices que tu cultives dès ta jeunesse, tu verras s'ils ajoutent à ta force. Tu as défailli dans la multitude de tes conseils : qu'ils paraissent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui contemplaient le ciel, qui examinaient les astres et qui supputaient les mois pour t'annoncer l'avenir. Voilà qu'ils sont devenus comme la paille : le feu les a consumés [1]. Le philosophe Julien employait toutes les ressources de la philosophie et de l'empire pour faire triompher du christianisme et du bon sens la superstition des astrologues, des mathématiciens, des augures, des aruspices, lorsque ses anciens compagnons d'études, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée, apprenaient aux peuples, dans les temples chrétiens, à se moquer de toutes ces extravagances philosophiques et à conserver le bon sens avec le christianisme.

Ce n'est point que l'Église blâmât jamais la connaissance des astres; elle ne voulait qu'en bannir l'imposture et la superstition pour en faire une science véritable. Le concile de Trente, en prohibant les livres d'astrologie superstitieuse, a bien soin d'excepter ceux d'astrologie naturelle ou d'astronomie, qui peuvent traiter, non-seulement du cours des astres, mais encore de leurs influences naturelles sur les mouvements de la mer, la température de l'air, le retour de certaines maladies; observations utiles à la navigation, à l'agriculture et à la médecine [2]. L'Église avait plus d'intérêt que personne à ce que le cours du soleil, de la lune et des étoiles fût exactement connu; car c'est là-dessus qu'elle règle ses fêtes, principalement la plus solennelle, la Pâque. Aussi verrons-nous, dans les siècles chrétiens, les plus grands Papes, les plus grands évêques, les conciles s'occuper vivement de cette importante question. C'est un Pape, Grégoire XIII, qui rendra à tous les peuples l'éminent service de corriger les erreurs, les incertitudes qui s'étaient glissées dans leur calendrier, et de leur en donner un parfaitement exact. C'est un cardinal, Nicolas de Cusa, qui, le premier parmi les modernes, ressus-

[1] *Is.*, 47. — [2] *Index : regula* 9.

citera l'ancienne opinion du mouvement de la terre autour du soleil. C'est un chanoine, Nicolas Copernic, qui fondera ce système sur le calcul et l'expérience, et deviendra ainsi le père de la moderne astronomie.

On demandera peut-être en quelle phase et en quelle saison ont paru les deux grands luminaires ? Voici ce qu'on peut conjecturer de plus probable. Il est dit que le luminaire moindre, la lune, a été faite pour présider à la nuit. Or, elle ne préside littéralement à la nuit entière que quand elle se lève au moment que le soleil se couche, c'est-à-dire en la pleine lune. Il est donc vraisemblable qu'elle a paru pour la première fois en cette phase. Il est dit encore que Dieu fit les deux grands luminaires, le soleil et la lune, pour séparer la lumière des ténèbres, le jour de la nuit, et cela par le milieu, suivant la version des Septante. Or, il n'y a de division égale entre la nuit et le jour que quand le soleil éclaire directement le milieu de la terre ou l'équateur, c'est-à-dire au temps des équinoxes. On peut donc croire que c'est à pareille époque qu'ont été créés ou du moins rendus lumineux le soleil et la lune. Mais il y a deux équinoxes, l'un de printemps, l'autre d'automne. Auquel des deux faudra-t-il rapporter l'apparition des deux grands luminaires? Il est dit immédiatement auparavant : Que la terre produise de l'herbe verdoyante et des arbres fruitiers, chacun selon son espèce. Or, cette végétation est le propre du printemps, bien plus que d'aucune autre saison de l'année : on est donc fondé à conclure que le soleil et la lune ont été créés ou faits luminaires en la pleine lune de l'équinoxe du printemps. C'est ainsi du moins que raisonnaient les évêques de la Palestine et des provinces limitrophes, réunis en concile à Césarée, vers la fin du deuxième siècle, par ordre du pape saint Victor, pour régler la question de la Pâque sur les lieux mêmes où le Christ avait célébré la Pâque [1]. Les actes nous en ont été conservés par un saint astronome du septième siècle, le vénérable Bède. On y voit cette observation, qu'à la même époque de l'année, la pleine lune équinoxiale du printemps, de grands événements ont eu lieu : le soleil et la lune ont commencé de luire sur la terre ; les enfants d'Israël sortirent de la servitude d'Égypte, comme d'une prison ténébreuse, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, tels que deux astres, pour devenir une nation libre et prendre possession de la terre promise à leurs pères ; le Christ, Dieu-Homme, figuré tant de siècles par la victime pascale, ayant été immolé pour la délivrance de l'humanité entière, sort de la tombe et des ténèbres de la mort, appelant tous les hommes à la liberté de Dieu et en la terre promise du ciel.

[1] Labb. Conc., t. 1, col. 598. *Beda, de equinoctio vernali.*

Ainsi la grande fête des chrétiens, la Pâque, qui toujours coïncide avec la renaissance de la nature, nous rappelle, et la première jeunesse du monde, et l'affranchissement du peuple d'Israël par Moïse, et l'affranchissement de tous les peuples par le Christ.

Les deux grands luminaires, placés dans l'étendue des cieux, nous indiquent l'époque de cette fête. Ils servaient déjà de signe pour l'ancienne Pâque et les Néoménies ou fêtes de nouvelle lune. Mais il est une dernière solennité que le soleil, la lune et les étoiles sont chargés d'annoncer à tous les peuples de la terre : c'est la grande Pâque, le grand passage du temps à l'éternité. Les vertus des cieux seront ébranlées, les étoiles tomberont du ciel, le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, les éléments se dissoudront, non pour s'anéantir, mais pour former de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Quand nous verrons le premier signal de cette solennité dernière, alors il faudra lever la tête, alors notre rédemption sera proche, alors paraîtra le soleil de justice pour ne s'obscurcir plus jamais, alors nous verrons à son éternelle lumière l'ensemble divin de cette histoire catholique dont nous tâchons de rassembler les fragments humains.

A la voix de Dieu la terre s'est parée d'un manteau de verdure parsemé de fleurs comme d'étoiles, le ciel s'est paré d'un manteau d'azur parsemé d'étoiles comme de fleurs. La mer seule restera-t-elle stérile? Écoutons.

« Et Dieu dit : Que les eaux produisent des animaux vivants qui se meuvent, et que le volatile s'envole au-dessus de la terre, vers l'étendue des cieux. Et il en fut ainsi. »

Il y a peu de paroles; mais qui comptera les merveilles? Qui descendra dans les fleuves et dans les abîmes de la mer pour en étudier tous les habitants? Nous en connaissons à peine quelques-uns; mais, dans ce peu, combien de choses qui nous passent et nous confondent! Cette éponge avec laquelle nous essuyons nos meubles, savons-nous bien qui nous l'a faite? C'est la maison mouvante que des vermisseaux marins se construisent eux-mêmes sur le flanc des rochers. Et ce corail dont nous admirons le vermeil, c'est un débris de la ruche pierreuse que de petits insectes se bâtissent en forme de tronc d'arbre au fond de la mer. Et ces perles auxquelles nous mettons un si haut prix, ce sont les gouttes de sueur qu'une espèce d'huître ou de limace océanique a laissées coaguler, en formant de sa transpiration ces deux écailles, qui sont à la fois sa maison, son vêtement et ses os. Et cette pourpre dont s'enorgueillit le manteau des rois, c'est une liqueur que distille dans sa conque une espèce d'escargot de mer. Salomon devra la royale couleur de ses vêtements à un reptile, et, avec

toute sa magnificence, il n'égalera pas une fleur des champs. L'habitant d'un autre coquillage enseignera la navigation. Le nautile ou navigateur, reptile marin à huit bras, se bâtit de sa propre substance une conque en forme de navire, y met assez d'eau pour lui servir de lest, élève deux de ses bras, déploie au vent la membrane ou voile qui les unit, en allonge deux autres dans la mer comme deux avirons, en avance un cinquième qui lui tient lieu de gouvernail, et traverse ainsi l'Océan à voile et à rame, étant lui-même son navire, son pilote et son équipage. Ce n'est pas tout : une tempête s'annonce-t-elle, un ennemi est-il à craindre ? L'industrieux argonaute replie sa voile, rentre ses avirons et son gouvernail, emplit d'eau son bâtiment et s'enfonce dans l'abîme. Le danger est-il passé ? il renverse sa barque sens dessus dessous, y produit le vide et la fait remonter. Arrivé à la surface, il la retourne adroitement, la remet à flot, déploie de nouveau sa voile et recommence à voguer au gré des vents. Quand l'homme trouvera-t-il le secret d'échapper ainsi à la tempête ?

Entrons dans les fleuves et les rivières. Tout le monde y connaît l'écrevisse, avec ses tenailles et sa cuirasse en croûte, Mais tout le monde connaît-il la merveille qui s'opère en elle chaque année ? Je ne parle pas des œufs qu'elle porte et qu'elle fait éclore sous sa queue ; je ne parle pas même de l'incroyable faculté qu'elle a de reproduire les cornes et les pattes qu'on lui arrache ou qu'elle s'arrache elle-même ; je parle de la transmutation complète qu'elle subit tous les ans. Elle s'y dépouille, non-seulement de sa robe écailleuse, mais encore de toutes ses parties cartilagineuses et osseuses, même de son estomac, et de ses intestins ; elle se refait à neuf tout entière. Pour comble de singularité, il paraît qu'avec son nouvel estomac elle digère l'ancien. Qui comprendra jamais tout cela ? qui comprendra jamais cette mort et cette résurrection annuelles ? mort et résurrection qui sont communes à l'écrevisse avec tous les animaux de son espèce. Que de mystères !

En voici de non moins étonnants.

Dans nos ruisseaux. dans nos fossés, dans nos mares et sur la vase qui est au fond, et au milieu des lentilles qui en tapissent la surface, il est un petit ver ou insecte à plusieurs pieds, nommé par cette raison polype. Se croit-il menacé, il contracte ses pieds ou ses bras, car ils lui sont l'un et l'autre ; il se rapetisse de manière à se rendre presque imperceptible. Se voit-il en assurance, il se dilate, il étend ses bras, il les allonge, il marche, il saisit de petits insectes, de petits vers qu'il dévore tout entiers. Souvent deux polypes avalent le même ver, chacun par un bout ; quand alors ils se rencontrent, plus d'une fois il arrive que l'un avale l'autre avec la portion du ver qui se

trouve dans son corps. Ce qui est encore plus curieux, c'est qu'au bout d'une heure le polype sort sain et sauf du corps de celui qui l'avait englouti ; il n'y perd que sa proie. Autre singularité : le polype engendre sans accouplement, singularité qui cependant lui est commune avec d'autres vers ou insectes. Mais ce qui n'appartient qu'à lui, c'est qu'on peut le découper, de long ou de large, en autant de morceaux qu'on voudra, chaque morceau deviendra un polype complet qui en produira d'autres à son tour. Il n'y a qu'un siècle qu'on a pris garde à ce prodigieux vermisseau ; la science ne tente même pas d'en expliquer les mystères. Combien d'autres, semés sous nos pas, auxquels nous ne daignons pas même regarder !

Depuis l'invention du microscope, on a découvert dans chaque goutte d'eau où l'on a fait infuser des parties animales ou végétales, tel que du poivre, tout un monde de petits animalcules invisibles à l'œil nu et inconnus aux anciens. Un observateur célèbre en a compté jusqu'à deux mille, quelquefois même jusqu'à huit et dix mille dans une seule goutte de pluie où ils nagent comme dans une vaste mer [1]. Il estime que mille millions n'en sont pas aussi gros qu'un grain de sable ordinaire ; cependant chacun a sa forme spéciale. Il y en a de sphériques, il y en a de plats, il y en a de longs, il y en a qui changent de forme à chaque instant, il y en a qui s'ourent en entonnoir pour saisir leur proie, car ils mangent et digèrent. Il y en a de si voraces, qu'ils se mangent les uns les autres. Ils se fécondent eux-mêmes et sans accouplement : les uns pondent des œufs, les autres accouchent de petits vivants. Coupés en deux, chaque morceau devient un animal complet. Mis à sec, ils se contractent et expirent ; humectés de nouveau, ils ressuscitent après des années entières et jusqu'à vingt fois. Humilions-nous, confondons-nous en voyant Dieu si admirable dans des choses si communes.

Mais tandis que nous nous perdons dans une goutte d'eau à considérer des infiniment petits, voici l'énorme baleine qui s'avance du Nord, dormant sur l'Océan comme une île flottante, de soixante, de cent, de deux cents pieds de long, sur laquelle on aperçoit des coquillages et quelquefois même des plantes. Le marinier est sur le point d'y débarquer, lorsque la baleine, d'un coup de sa queue, fait chavirer, ou peu s'en faut, le navire.

Elle plonge dans les abîmes avec son petit, gros comme un bœuf, qu'elle embrasse de ses nageoires et qu'elle allaite de ses deux mamelles. Malgré sa stature énorme, elle a peur. Elle trouve des ennemis redoutables. L'espadon, armé à la tête d'une longue épée dentelée de

[1] *Leuwenhoek, Journal des Savants*, du 15 mars 1678.

chaque côté, la poursuit avec acharnement. Elle tâche de le frapper de sa queue et de l'écraser ainsi d'un seul coup. Mais souvent l'espadon échappe, bondit en l'air, retombe sur elle et s'efforce non de la percer, mais de la scier avec son épée à dents. La baleine rougit la mer de son sang; elle entre en fureur, elle frappe sur l'eau des coups si épouvantables que le navigateur en frémit au loin. Un ennemi encore plus à craindre pour elle, c'est l'homme. Il viendra un jour jusqu'au milieu des glaces du Nord lui faire reconnaître son empire. Elle ne peut toujours demeurer au fond des eaux. Différente en cela des autres poissons, il faut qu'elle vienne de temps en temps à la surface pour respirer l'air. L'homme en profitera pour lui lancer, de dessus une frêle barque, un harpon acéré. Elle aura beau bouleverser la mer par les battements de sa queue : le fer reste fixé dans la large plaie. Elle aura beau s'enfoncer dans l'abîme : le fer la suit dans l'abîme. Il faut bien qu'une demi-heure après elle revienne sur l'eau pour reprendre haleine. Le hardi pêcheur en profite pour l'achever à coups de dards. Morte, on la suspend avec des chaînes au côté du gros navire. Des charpentiers, les pieds armés de crampons de fer, montent sur son dos, en dépècent le lard à coups de hache. Sa graisse, son huile enrichira des provinces; le commerce la transportera de royaume en royaume; les arts emploieront les lames osseuses ou fanons qui garnissent sa gueule, et avec lesquels elle écrase les insectes et les petits poissons dont elle se nourrit. Son énorme charpente amusera peut-être les enfants de quelque grande cité, tandis que les peuples du Groënland en feront la carcasse de leurs barques, qu'ils revêtiront de sa peau.

Chose étonnante qu'on aura sans doute remarquée déjà : et parmi les imperceptibles habitants d'une goutte de pluie, et parmi les gigantesques baleines de l'Océan, il y a guerre, il y a combat à mort. Mais sous la main de la Providence, ces guerres et ces combats entretiennent la vie et l'harmonie universelle.

Ainsi, cette année, comme l'année dernière, des millions de harengs et de morues, poursuivis, à ce qu'il paraît, par les baleines et attirés par des insectes et de petits poissons, viendront se faire prendre le long des côtes d'Europe, et sur les bancs de Terre-Neuve, afin de servir de nourriture à des millions d'hommes. Et l'année prochaine, en la même saison, il en reviendra tout autant. Et malgré cette consommation prodigieuse, leur nombre ne diminuera point : Dieu leur a donné une fécondité plus prodigieuse encore. Une seule femelle de hareng en produira au moins dix mille; une seule morue, jusqu'à dix millions. Ont-ils approvisionné les divers peuples de la terre, et pourvu en particulier à la nourriture du pauvre ? les ha-

rengs, et après eux la morue, s'en retournent sous les glaces du Nord, s'y multiplient sans péril et s'en reviennent l'année suivante par milliards, marchant à la suite de quelques chefs, en ordre de bataille, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et, chose singulière, ces poissons qui naissent, qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne sont point salés. Il faut qu'on les sale, quand on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin ; mais c'est la mer qui fournira le sel.

Ce qu'est l'Océan pour toute la terre, immense vivier où Dieu prodigue d'inépuisables aliments à tous les peuples, les lacs, les fleuves, les rivières le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans, on y pêche toute l'année, et toujours les poissons réalisent à nos yeux cette bénédiction que Dieu leur a donnée dans l'origine : Croissez, multipliez-vous, et remplissez les eaux. Toujours les eaux se remplissent de poissons d'abord imperceptibles, mais qui croissent comme à vue d'œil et qui multiplient bientôt à leur tour. Une seule carpe, échappée au filet des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière avec ses trois cents milliers d'œufs.

Qui ne bénirait le Créateur à la vue de tant de merveilles ! Que d'inexplicables variétés dans le peu que nous connaissons de ses œuvres vivantes ! Ici les tortues, les écrevisses, les conques, les huîtres, qui ont les os en dehors et la chair en dedans ; là les poissons de toute espèce, qui ont les os en dedans et la chair en dehors, mais recouverte d'une peau, qui l'est elle-même d'un toit d'écailles. Ceux-là cheminent lentement, avec leurs maisons de pierre ; ceux-ci s'élancent comme un trait, se bercent mollement, s'élèvent, descendent à leur volonté. Pour fendre plus facilement les ondes, Dieu leur donne un corps effilé, aplati sur les côtés et aiguisé par la tête. Des rames naturelles ou des nageoires, placées sous la poitrine et sous le ventre, à la queue et sur le dos, les dirigent dans tous les sens. Un organe plus curieux encore, est une vessie d'air qu'ils ont dans l'intérieur, et qu'ils dilatent ou compriment à leur gré. La compriment-ils ? devenus plus pesants, ils enfoncent. La dilatent-ils ? devenus plus légers, ils remontent. Quoique toujours dans l'eau, ils respirent cependant l'air comme nous, mais non pas autant que nous. Ils en trouvent assez dans l'eau qu'ils avalent par la bouche et chassent par les ouïes, qui, au passage, en extraient les particules aériennes, à peu près comme nos poumons décomposent l'air atmosphérique, et en emploient une partie à entretenir la circulation du sang et la vie. Enfin chaque espèce de poisson a reçu une arme ou du moins quelque industrie pour se défendre au besoin : la ba-

leine, sa queue meurtrière; l'espadon, son épée à scie; la licorne de mer, sa corne en spirale; le hérisson, la perche, leurs piquants; la pourpre, sa tarière, qui perce les coquilles les plus dures; le dauphin lance aux yeux de son adversaire un violent jet d'eau pour l'étourdir; la sèche, une bouteille d'encre pour se dérober à sa vue; la torpille engourdit la main qui la veut saisir; tel autre, sur le point de devenir la proie de ses nombreux ennemis, s'envole dans l'air au moyen de larges membranes qui lui servent d'ailes et avec lesquelles il s'y soutient tant qu'elles demeurent humides. Quant à ceux des poissons qui ont le moins d'industrie pour se défendre, ils ont en récompense la plus grande fécondité pour se propager; tandis que ceux qui, par leur grosseur, leur voracité, leurs armes, sont les plus redoutables, ne multiplient, en comparaison, que très-peu. La baleine ne produit par an qu'un seul petit, tout au plus deux; le hareng, des milliers. C'est ainsi que Dieu, et dans la mer orageuse où s'agitent les poissons, et dans la mer orageuse où s'agitent les hommes, fait également sortir l'ordre du désordre, la paix de la guerre, l'harmonie éternelle des révolutions renaissantes.

Le poisson volant, qui s'élance dans les airs, nous y fait apercevoir un nouveau monde, de nouveaux êtres, de nouvelles formes, une nouvelle décoration : le monde des oiseaux. Les écailles sont remplacées par les plumes; un bec prend la place des dents; aux nageoires succèdent des ailes et des pieds; des poumons intérieurs et d'une autre structure font disparaître les ouïes : le silence qui régnait jusqu'alors dans la nature est banni et, dans plusieurs espèces, remplacé par les chants les plus mélodieux.

Il en est de ces nouveaux êtres, tels que le cygne, l'oie, le canard, que l'on voit quitter à peine l'humide élément dont la voix du Créateur les a fait naître. Tranquilles au milieu des orages, ils luttent contre les vents, jouent avec les vagues, sans avoir de naufrage à redouter. Navigateurs nés, leur corps est bombé comme la carène d'un vaisseau; le cou, qui s'élève sur une poitrine éminente, en est comme la proue; leur queue, courte et ramassée en pinceau, semble être un gouvernail; leurs pieds palmés sont de vraies rames; le duvet fin, épais et verni d'huile, qui revêt tout le corps, est une sorte de goudron naturel qui les défend contre l'impression de l'eau. Au milieu de cet élément si agité, leur vie est paisible; ils s'y ébattent, y plongent et reparaissent avec des mouvements agréables : ils y rencontrent leur subsistance encore plus qu'ils ne la cherchent. Aussi leurs mœurs sont-elles en général innocentes et leurs habitudes pacifiques. Ils attendent l'homme pour lui donner leur duvet et leurs plumes, et même accourir à sa voix.

Un peu plus loin sur le rivage, en apparaissent d'autres au corps élancé, au long cou. Leurs pieds, haut montés, sont privés de membranes; aussi ne nagent-ils point, mais ils marchent dans les marais et les eaux peu profondes. Leur bec s'allonge et s'effile pour fouiller dans le limon vaseux et y chercher la pâture qui leur convient, des poissons, des reptiles, des insectes. La cigogne est de ce nombre; la cigogne, que les anciens ont nommée la pieuse, à cause de sa piété filiale envers ses parents. Sont-ils vieux? elle les nourrit et les réchauffe avec la même tendresse que ses petits, les soulève dans leur défaillance, et leur apprend à voler avec ses ailes pour goûter encore quelque plaisir d'un âge meilleur [1].

Ailleurs, la poule domestique nous donne ses œufs en récompense de notre hospitalité. L'hirondelle, sauvage tout ensemble et familière, suspend avec confiance sa maison au-dessus de nos foyers. Au jardin, le pinson, le chardonneret, le bouvreuil nous réjouissent de leur plumage et de leur chant. Allons-nous à la campagne? la linotte et la fauvette nous saluent du milieu des buissons; l'alouette champêtre s'élève joyeuse au-dessus de nos têtes et semble nous inviter, par sa ravissante mélodie, à nous élever avec elle jusqu'aux cieux. Au voisin bocage, le rossignol solitaire fait retentir de sa voix les échos d'alentour : s'aperçoit-il que nous prêtons l'oreille, il paraît s'animer encore plus; il compose et exécute sur tous les tons, va d'un chant simple au gazouillement le plus bizarre, des tremblements et des roulements les plus légers à des soupirs tendres, languissants et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle. Dans notre admiration, nous supposons à ce chantre de la nature une taille majestueuse, un plumage brillant, un regard superbe; et il est d'une chétive apparence, d'une couleur fort commune et d'un regard timide. Jusque parmi les oiseaux, Dieu se plaît à départir ses dons les plus parfaits à ce qu'il y a de plus humble.

L'aigle, roi des airs, a reçu en partage la grandeur, la force, le courage, la vue perçante, la rapidité du vol. Il pose son nid sur des rochers inaccessibles, regarde le soleil fixement, s'élève par-dessus les nues et de là fond sur la proie qu'il découvre dans la plaine. Ses petits, nourris de sang et de carnage, sont-ils en état de voler? il les chasse de son aire et de ses alentours, et les force de s'aller conquérir un empire ailleurs. Par la hardiesse de son vol et le perçant de son regard, il est l'emblème du génie qui s'élève jusque dans le sein de Dieu pour y contempler le Verbe, la lumière et la vie; par la domination qu'il exerce dans tout son voisinage, par la facilité avec

[1] Ambr., *in hexaem.*, l. 5, c. 16.

laquelle il emporte dans ses serres les oiseaux les plus pesants et même des quadrupèdes, il est l'emblème de ce peuple-roi auquel il fut donné de conquérir tous les autres. Et la voix des peuples et la voix des prophètes ont également reconnu à l'aigle ces nobles prérogatives.

Bien différentes de l'aigle sont la colombe et la tourterelle, emblème toutes deux d'une âme chaste, simple, douce, aimante, fidèle à Dieu : la colombe, qui ne vit que pour son époux et pour ses enfants ; la tourterelle qui, quand elle a perdu le sien, n'en souffre plus d'autre, mais passe le reste de ses jours dans le veuvage et la solitude : la tourterelle et la colombe qui seront offertes à la place de celui qui s'offrira pour nous [1]. Lorsque Dieu aura noyé la terre dans le déluge, la colombe nous annoncera la paix : lorsque l'Esprit de Dieu, qui vivifia les eaux dans l'origine, viendra les sanctifier dans celles du Jourdain, il descendra sous la forme de colombe, symbole d'innocence et d'amour.

Mais si l'esprit de grâce et de lumière a son emblème dans la colombe, les esprits de malice et de ténèbres ont aussi les leurs dans les oiseaux de nuit. Espèce de fantômes à la figure sombre, à la physionomie haineuse, au bec crochu, aux serres tranchantes, au cri sinistre, ils habitent les lieux de ruine et de désolation, et se servent du temps du sommeil pour surprendre les petits oiseaux endormis : image parlante de ces esprits méchants et haineux qui habitent les lieux d'éternelle horreur, les âmes en ruine, et, dans les moments de ténèbres, surprennent celles qui ne sont pas sur leurs gardes.

Combien d'autres leçons, et sur la divine Providence et sur nos propres devoirs, les différentes espèces d'oiseaux ne nous donneraient-elles point, si nous savions y faire attention ? Interrogez les volatiles du ciel, disait Job à ses amis, et ils vous enseigneront [2]. Considérez les oiseaux du ciel, nous dit celui-là même qui les a faits : ils ne sèment point, ils n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Votre Père céleste a semé pour eux, et avec quelle profusion ! Nous ne savions peut-être pas trop pourquoi cette infinie multitude et variété d'arbres, de plantes et d'herbes qui couvrent la terre de leurs feuilles, de leurs fleurs et de leurs fruits ; nous n'y voyions peut-être qu'une belle parure : c'est encore une table abondamment servie, où les oiseaux, les premiers, sont invités à prendre chacun le mets qui lui convient.

Non-seulement notre Père les nourrit, mais encore il les habille, non pas tous de la même robe ni de la même couleur, mais chacun

[1] Amb., *in hexaem.*, l. 5, c. 19. — [2] Job, 12, 7.

d'une robe et d'une couleur différentes. Et dans cette robe, quel moelleux, quelle finesse, quelle élégance ! Et dans cette couleur, quelle variété, quelle richesse ! depuis l'énorme autruche, dont les plumes ornent la tête des rois et des reines, jusqu'au charmant colibri, vrai bijou de la nature, qui vit du suc des fleurs, se baigne sur une feuille dans la rosée du matin, et dont le plumage demi-transparent surpasse tout l'éclat des pierres précieuses. Non-seulement notre Père habille avec cette variété et cette richesse tous les oiseaux, il donne encore à chacun tous les ans une robe neuve, et il la leur donne à l'approche de l'hiver.

C'est peu encore qu'il fasse pour eux des merveilles, il leur en fait faire. Quel autre que lui leur apprend, au retour de la belle saison, à construire d'avance un berceau pour leurs enfants à naître ? à le construire avec tant d'art et de symétrie, les uns à terre au milieu des prés ou des moissons, les autres dans le creux d'un arbre, sur les branches, dans un buisson, contre une muraille, dans le trou d'un rocher ; ceux-ci avec du mortier, tels que l'hirondelle, ceux-là avec des branches d'arbre, tels que l'aigle et la cigogne ; d'autres avec des brins d'herbes, de la mousse, du crin, de la laine, des plumes, tels que les petits oiseaux. Qui apprend à la plupart de ces derniers à en tapisser le dedans avec de molles fourrures, à s'arracher quelquefois pour cela leur propre duvet ? Qui leur dit qu'ils auront des œufs, qu'il faudra rester dessus tel nombre de jours pour les animer d'une chaleur vitale ? Qui leur dit qu'au bout de ce temps il doit en éclore des petits ? Qui inspire à leur mère la tendresse pour les soigner, le courage pour les défendre avant et après leur naissance ? Qui donne alors à la craintive fauvette le courage d'attaquer l'homme même ? N'est-ce pas celui qui l'a faite ! celui qui disait à son peuple : « Si en marchant dans un chemin vous trouvez sur un arbre ou à terre le nid d'un oiseau et la mère couvant ses petits ou ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec les enfants ; mais, ayant pris les enfants, vous laisserez aller la mère, afin qu'il vous arrive bonheur et que vous viviez longtemps [1]. »

Qui n'admirerait alors dans les oiseaux les prodiges de la tendresse maternelle, les soins qu'ils se donnent pour trouver et apprêter convenablement la nourriture à leurs petits, leur dévouement, leur industrie pour les sauver dans le péril ? La poule, d'un naturel si gourmand, ne garde plus rien pour elle ; tout est pour ses poussins. Pendant qu'ils mangent, elle veille à leur sûreté. Sont-ils repus ? elle les rassemble et les réchauffe sous ses ailes. Un ennemi apparaît-il tout

[1] Deut., 22, 6 et 7.

d'un coup? Si fort qu'il soit, elle court à l'encontre les plumes hérissées, l'attaque à grands cris avec le bec et les ongles, prête à mourir pour sauver ses petits. Belle image de tendresse sous laquelle le Sauveur se représente lui-même : Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes [1].

Devenu mère, l'oiseau le plus stupide est intelligent. La poule d'Inde se promène avec sa couvée. Soudain elle jette un cri, et les petits de tomber par terre sans mouvement et de faire les morts. On s'étonne d'un pareil spectacle, lorsqu'on entrevoit au haut des nues un vautour à la serre cruelle, que l'œil vigilant de la poule avait aperçu tout d'abord. Le danger est-il passé? elle pousse un nouveau cri, et aussitôt les poulets se relèvent, accourent à la mère en battant des ailes en signe de joie. La perdrix se montre plus rusée encore. Un chasseur, un chien approche-t-il de la jeune famille? aussitôt le père jette un cri particulier, se met à voler en traînant de l'aile ou à courir en boitant pour engager plus facilement à la poursuivre le chien et le chasseur : bientôt après la mère s'envole d'un autre côté, mais plus rapidement et plus loin. A peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ retrouver à la course ses poussins blottis chacun de leur côté dans les herbes et dans les feuilles, et avant que le chien, détourné par sa ruse, ait eu le temps de revenir, elle les emmène au loin.

Autre merveille. Il y a des oiseaux qui restent toujours avec nous : les bécasses nous quittent au printemps pour revenir avec les frimas : mais le plus grand nombre nous quittent à l'automne pour revenir au printemps. Les cailles s'en vont en Afrique et en Asie; les hirondelles, au Sénégal. Qui donc leur apprend qu'il est ailleurs des climats plus doux? Quel géographe leur enseigne la route. Quel astronome leur a dit que le soleil, qui s'éloigne de nous à l'automne, se rapprochera de nous au printemps? Qui leur a commandé de se réunir en troupes et de partir tous au même signal? qui enfin a donné aux grues cet admirable gouvernement qui mériterait de servir de modèle?

« Chez elles, dit Ambroise de Milan, il y a une certaine police et milice naturelles; chez nous, elle est forcée et servile. Avec quelle exactitude volontaire et non commandée les grues montent la garde la nuit! Vous y voyez disposées des sentinelles, et tandis que leurs compagnes reposent, d'autres font la ronde et explorent si on ne tente pas quelques embûches : chacune s'emploie avec un soin infatigable à la sûreté commune. Son heure de veiller est-elle accomplie, a-t-elle

[1] Math., 23, 37.

fait son devoir? elle se dispose au sommeil après avoir donné un signal pour réveiller une autre qui dort et à qui elle remet son poste. Cette autre l'occupe aussitôt volontairement ; la douceur du sommeil qu'il lui faut interrompre ne la rend ni revêche ni paresseuse, elle remplit diligemment son devoir, et le service qu'elle a reçu, elle le rend avec une exactitude et affection égales. Là, nulle désertion, parce que le dévouement est naturel ; la garde y est sûre, parce que la volonté est libre. Elles observent le même ordre en volant et allégent tout le travail par le moyen que chacune se charge de la conduite à son tour. Une est en avant pour fendre l'air, à la tête d'un bataillon qui suit en triangle : a-t-elle fait son temps, elle se retire à la queue et laisse à la suivante la charge de conduire la troupe. Le travail et l'honneur sont communs à tous ; la puissance n'est pas un privilége que s'arroge le petit nombre, mais, par une espèce de sort volontaire, elle passe successivement à tous; quoi de plus beau ? C'est là le type de la république primitive et le modèle d'une cité libre. Tel fut le gouvernement que les hommes reçurent de la nature à l'exemple des oiseaux, et qu'ils pratiquèrent dans l'origine : le travail était commun, commune était la dignité ; chacun apprenait à partager à son tour les soins, l'obéissance et le commandement ; nul n'était privé de l'honneur, nul exempt du travail. C'était l'état parfait des choses : personne ni ne s'énorgueillissait d'une puissance perpétuelle, ni n'était brisé par une trop longue servitude. La promotion ayant lieu par ordre de charge et succession de temps, n'excitait point d'envie ; et la garde, qui vous tombait par un sort commun, en paraissait plus facile à supporter. Nul n'osait opprimer de servitude un autre qui devait lui succéder dans les honneurs et dont il aurait à supporter à son tour les dédains. Nul ne trouvait pesant un travail qu'allégeait la dignité à venir [1]. »

Mais pendant que nous admirons l'industrie et le gouvernement des oiseaux voyageurs, j'entends une autre espèce de volatiles, une nuée d'insectes, un essaim d'abeilles bourdonner autour de moi, comme pour réclamer la prééminence du gouvernement et de l'industrie. En effet, il sera difficile de ne pas la leur accorder. Leur gouvernement est une monarchie républicaine de femmes, distinguée en trois ordres : une reine unique, mère de tout son peuple ; des femelles stériles, mais ouvrières, au nombre de douze à quarante mille ; enfin quelques mâles pour féconder la reine. L'essaim est-il entré dans une ruche ou dans un creux d'arbre? Aussitôt les ouvrières en nettoient l'intérieur et l'enduisent d'une espèce de gomme ;

[1] Ambr., *in hex.*, l. 5, c. 15.

puis transformant en cire le miel qu'elles ont cueilli sur les fleurs, et le transpirant par petites lames entre les anneaux de leur ventre, elles en bâtissent des cellules à six pans, les unes de leur grosseur pour leurs futures compagnes, les autres plus considérables pour les futurs mâles, et quelques-unes plus considérables encore pour les reines à venir. A mesure que les cellules s'achèvent, la reine régnante, entourée d'un nombreux cortége qui lui prodigue tous les témoignages de respect et d'amour, vient en faire la visite et y pondre un petit œuf qui, dans l'espace de vingt-un jours, se tranforme successivement en ver, en nymphe, en abeille. Les ouvrières, devenues aussitôt nourrices, couvent cet œuf avec un grand soin, nourrissent le ver et avec du miel et avec de la poussière de fleurs que d'autres leur apportent des champs dans des espèces de cuillères qu'elles ont à leurs jambes postérieures. Lorsqu'au printemps il est né un grand nombre de ces jeunes ouvrières, lorsque surtout une nouvelle reine est près d'éclore, il se fait une révolution dans l'État. On va, on vient, on s'agite jusqu'à ce que la reine-mère, suivie d'une partie des anciennes et des nouvelles abeilles, quitte la ruche et s'en aille fonder une colonie ailleurs. Peu après la jeune reine sort de son berceau, reçoit les hommages de son peuple, est fécondée dans les airs par les mâles et enfante deux cents fois par jour. Alors, la saison est-elle encore favorable, la population exubérante, une seconde reine surtout est-elle près de naître ? La première quitte la ruche à son tour, avec une partie de ses sujets, pour aller s'établir et multiplier ailleurs. Au contraire, la saison est-elle tardive, la population trop affaiblie ? La jeune reine va briser les cellules royales et percer de son dard les reines naissantes. Les ouvrières la regardent et la laissent faire ; mais elles l'en empêchent quand la saison est encore bonne et la population suffisante pour un nouvel essaim.

Arrive-t-il néanmoins que dans la même ruche il y ait deux reines à la fois ? Il y a révolution dans l'État. Pour y mettre fin, les deux rivales se cherchent et se combattent, devant la nation assemblée, jusqu'à ce que l'une des deux succombe. Il se pourrait que, dans ce duel, elles se donnassent en même temps la mort l'une à l'autre. La Providence y a pourvu. Se sont-elles saisies de manière à se percer réciproquement : Tout à coup elles se quittent et s'enfuient chacune de son côté mais bientôt elles reviennent au combat, le peuple même les y ramène de force, jusqu'à ce que l'une des deux ait triomphé de l'autre.

N'y a-t-il dans une ruche pas de reine du tout, mais les abeilles, ont-elles l'espoir d'en avoir bientôt une, parce qu'il y a un œuf, un ver ou une nymphe dans une cellule royale ? L'Etat est tranquille, les travaux continuent. N'y eût-il même rien dans aucun berceau de

reine, pourvu qu'il y ait un œuf ou un jeune ver dans une des cellules où doivent éclore des ouvrières, l'État est encore sauvé. Les abeilles nourrices donneront à ce ver la nourriture royale, et, au lieu d'une femelle stérile, il deviendra une reine parfaite, capable d'être fécondée par les mâles et d'enfanter quarante mille nouvelles abeilles par an. Mais n'y a-t-il plus d'espoir d'avoir une reine d'aucune de ces manières? L'État est perdu. Ce peuple si laborieux, si actif devient tout à coup morne, triste, insouciant; nul ne va plus amassant le miel dans les champs pour les magasins publics, nul n'en revient plus avec la poussière des fleurs pour nourrir la jeune couvée, nul ne forme plus de cire pour bâtir de nouvelles cellules, nul ne trémousse plus ses ailes à l'entrée de la ruche pour y renouveler l'air: tout dépérit. L'homme seul peut encore sauver la république désolée. Il n'y a qu'à lui donner un rayon pris d'ailleurs, mais où se trouve une cellule royale garnie de son œuf, ou seulement quelques cellules avec des œufs ou de jeunes vers pour des abeilles communes; aussitôt la confiance renaît, les travaux recommencent, et dans peu de jours une nouvelle souveraine recevra les hommages d'un peuple fidèle.

Voilà des merveilles bien étonnantes : d'autant plus étonnantes, qu'on les a plus longtemps ignorées; d'autant plus étonnantes, qu'elles ont été découvertes de nos jours par un observateur aveugle, l'Anglais Hubert. Combien d'autres merveilles que nous continuons d'ignorer !

Dieu apparaît d'autant plus grand, dit Cyrille de Jérusalem, qu'on connaît mieux les créatures [1]. Aussi le plus sage des rois, Salomon, reçut-il cette connaissance d'en haut avec la divine Sagesse. « Dieu lui-même, dit-il, m'a donné la vraie science de tout ce qui est, afin que je connaisse la disposition de l'univers et les vertus des éléments, le commencement et la fin et le milieu des temps, les changements successifs et le retour des saisons, le cours des années, la marche des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la force des vents et les pensées des hommes, les différences des plantes et les vertus des racines. Et j'ai appris toutes les choses secrètes et ignorées, parce que la sagesse même qui a tout fait m'en a instruit [2]. »

Lors donc que, dans la jeunesse surtout, la même sagesse, la même Providence, nous offre les moyens de recevoir les mêmes instructions, gardons-nous bien d'une coupable indifférence ou paresse. Imitons le fils de David; comme lui, préférons les leçons de cette sagesse divine aux royaumes et aux trônes; amassons dans la saison

[1] Catéch., 9. — [2] Sap., 7

favorable ces trésors de science qui non-seulement nous embelliront la vie sur la terre, mais peuvent encore rehausser notre gloire dans le ciel. Les insectes mêmes nous donnent l'exemple. « Va vers la fourmi, dit Salomon au paresseux, considère ses voies et deviens sage. Elle n'a ni chef, ni modérateur, ni maître; cependant elle prépare dans l'été son pain, et rassemble dans la moisson sa nourriture [1].

En effet, les fourmis n'ont ni roi, ni reine, ni commandant; toutefois elles se réunissent en société, bâtissent des espèces de villes, travaillent en commun le jour et font leur repas en commun la nuit. Leur gouvernement est une république où l'on distingue trois ordres, comme chez les abeilles, les mâles, les femelles et les ouvrières. Les mâles et les femelles ne servent qu'à la propagation de l'espèce; elles ont des ailes et s'accouplent dans l'air. Après cela, les mâles périssent ou peut-être sont mis à mort, comme chez les abeilles; les femelles rentrent dans la fourmilière et y pondent de petits œufs, qui soignés par les ouvrières, se transforment successivement en vers, en nymphes et en fourmis mâles, femelles ou communes. Ces dernières sont toujours le grand nombre. Ce qu'on appelle vulgairement œufs de fourmis, ce sont les vers dans une espèce de coque qu'ils se sont filée eux-mêmes, dans laquelle ils subissent leur dernière métamorphose. Pendant l'hiver, les fourmis s'engourdissent dans nos climats et ne mangent point. Les aliments qu'elles amassent pendant l'été se consomment chaque jour; peut-être aussi servent-ils à l'approche et à la sortie de la mauvaise saison. Les fourmis se font des guerres de peuplades à peuplades ou d'espèces à espèces; elles retiennent captives et tout à fait en esclavage les prisonnières qu'elles ont faites, et les condamnent aux travaux forcés intérieurs. De plus, elles élèvent et nourrissent convenablement, dans des sortes d'étables, d'autres espèces d'insectes, et surtout des pucerons, qu'elles soignent pour les traire et pour en obtenir un aliment assuré dans les temps de disette, comme nous tenons en domesticité nos vaches, nos chèvres, nos brebis. Enfin, elles constituent de véritables républiques, où tout est mis en commun, propriétés, familles, nourriture et bestiaux [2].

Qu'est-ce donc que Dieu, pour prodiguer ainsi les merveilles de toutes parts! Il n'y a pas jusqu'aux insectes les plus repoussants, aux chenilles, qui ne nous en offrent des plus étonnantes. Elles multiplient prodigieusement tous les ans, parce que tous les ans elles doivent servir de pâture à une multitude prodigieuse d'oiseaux. Elles multiplient quelquefois à l'excès, pour nous châtier et nous humilier de notre peu de reconnaissance envers leur Créateur et le nôtre. Leur

[1] Prov., 6, 6. [2] Duméril., 873.

aspect seul nous répugne. Cependant c'est à une chenille et à une chenille des moins agréables par sa forme et sa couleur, que nous devons la soie et par suite les étoffes les plus précieuses, les plus riches ornements et dans le palais des rois et dans les temples de Dieu. Qui nous a dit que celles de nos jardins ne puissent donner lieu à quelque chose de pareil? Comme la chenille qui nous file la soie, ce sont des vers éclos d'un œuf pondu par un papillon. Après avoir rampé quelque temps et brouté l'herbe, elles se disposent au trépas. Pour cela, les unes se filent des coques, d'autres se cachent sous terre dans de petites cellules bien maçonnées; les unes se suspendent par leur extrémité postérieure, et d'autres se lient par une ceinture qui leur embrasse le corps. Dans cette espèce de sépulcre, elles se défont de leur peau, de leurs jambes, de l'enveloppe extérieure de leur tête, de leur crâne, de leurs mâchoires, et de leur outil à filer, de leur estomac et d'une partie de leurs poumons. C'est un vrai trépas ou passage d'une existence à une autre. Dans ce nouvel état, on les nomme fèves, parce qu'elles en ont la forme; chrysalides ou aurélies, parce que leur enveloppe a la couleur de l'or; nymphes enfin ou jeunes mariées, parce que, dans cette enveloppe, elles prennent de plus beaux atours et la dernière forme sous laquelle elles doivent paraître pour multiplier leur espèce par la génération. Bientôt vous verrez la rampante, l'aveugle, la maussade chenille sortir de son tombeau transformée en léger papillon paré des plus vives couleurs, ayant des yeux et des ailes, apercevant au loin les fleurs de la prairie, volant de l'une à l'autre pour en sucer le miel et la rosée, et ne vivant pour ainsi dire que de plaisir et de bonheur.

Admirable image de ce que sera le trépas du juste. Après avoir vécu sur la terre, sujet à l'erreur et aux passions, il se recueille et se prépare à son dernier passage. Son corps descend dans la tombe; il y descend comme une masse inerte, grossière, prête à se corrompre. Mais un jour il en sortira immortel, incorruptible, glorieux, agile, spirituel même. Le nouvel homme s'élèvera par-dessus les mondes, il prendra son essor jusque dans les cieux, et y jouira d'éternelles délices.

Hélas! nous ne connaissons qu'une faible partie des créatures que Dieu fit naître des eaux le cinquième jour, et encore les connaissons-nous peu. Cependant, dans ce peu, que de beautés et de merveilles! La vie d'un homme ne suffit pas pour les passer toutes en revue et pour les décrire. Un savant[1] a fait un gros livre, et plein d'intérêt sur la seule anatomie d'une chenille. Que serait-ce donc si nous connais-

[1] Lyonnet.

sions parfaitement ce que nous ne connaissons qu'en partie? Que serait-ce donc si, comme Dieu, nous connaissions ainsi tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans les airs? Sans doute, nous verrions comme lui que tout cela est bien.

Il est dit que Dieu bénit les poissons et les oiseaux. Ne semble-t-il pas aussi que ces derniers le bénissent à leur tour, le matin et le soir, par leurs harmonieux concerts? N'en font-ils pas encore autant, et au lever du soleil et quand il se couche? Les poissons, quoique muets, n'affectent-ils pas de sauter hors de l'eau dans ces deux temps pour louer à leur manière celui qui les a faits? Ou plutôt, les uns et les autres ne semblent-ils pas inviter le prêtre et le pontife de la nature entière, l'homme, à être leur interprète auprès de Dieu?

Mais quand donc apparaîtra ce roi de la création, ce noble vassal du Créateur? quand donc verrons-nous notre premier ancêtre? quand donc apprendrons-nous à nous connaître nous-mêmes, au lieu de n'étudier que les animaux? Dans peu, car dans peu la terre sera prête à le recevoir. Le cinquième jour lui a peuplé de futurs sujets, les eaux et les airs. Le sixième jour achèvera d'abord de lui former son empire, en peuplant également la terre d'êtres vivants, et puis nous le montrera lui-même.

« Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, les bêtes de secours, les bêtes rampantes et les bêtes sauvages, selon leurs différentes espèces. Et il en fut ainsi. »

Et le taureau ou le bœuf, roi des animaux de labour, naquit en mugissant comme pour appeler son maître. A côté de lui, beugle la génisse, prête à donner son lait, sa crème et son beurre. Tous les deux, pour un peu de paille et de foin, serviront à l'homme toute leur vie à labourer et engraisser la terre, à traîner de pesants chariots; et quand ils lui auront laissé de nombreux descendants, ils le nourriront encore de leur chair et le chausseront de leur peau. Près d'eux, le bélier et la bêlante brebis lui offrent leur toison pour se vêtir; et quand il voudra donner un festin à ses amis, ils se laisseront mettre à mort avec leur agneau, sans rien dire. Plus loin, à côté du bouc, la chèvre se présente pour être la nourrice des enfants du pauvre. Et quand l'homme coupable aura encouru la disgrâce du Ciel, ces mêmes animaux se laisseront immoler pour lui obtenir sa grâce, en attendant une victime plus sainte qui la lui mérite. De là, dans l'ancienne loi, ces taureaux, ces génisses, ces béliers, ces brebis, ces boucs, ces chèvres, ainsi que leurs petits, offerts en holocaustes pour le péché; de là surtout l'agneau pascal ou l'agneau du passage, figurant cet agneau de Dieu qui devait s'immoler un jour pour nous faire passer de la mort à la vie, de la servitude à la liberté. Aussi la grande occupation

et la principale richesse des antiques patriarches seront-elles d'élever un grand nombre de ces premiers animaux.

Pour aider l'homme dans cette occupation, un animal naîtra, intelligent, docile, vif, infatigable, fidèle. Le chien de l'homme pasteur lui gardera ses troupeaux; le chien de l'homme chasseur lui assujettira les bêtes des champs et des forêts. Le cerf, le chevreuil, le lièvre, seront forcés d'embellir les parcs et de garnir la table du riche; le sanglier, réduit en domesticité sous le nom de porc, et se nourrissant des choses les plus viles, deviendra la richesse du pauvre. Et pour tous ces services, le chien ne demandera que quelques restes de table, quelques os. Avec cela, il s'attachera à son maître comme le plus fidèle des serviteurs. Il veillera autour de sa demeure, il s'affligera de son absence, sautera de joie à son retour, l'accompagnera sur tous les chemins, le défendra au péril de sa vie. Le voit-il assassiné? plus d'une fois il dénoncera le meurtrier à la justice humaine, et cette fidélité est la même pour le pauvre comme pour le riche; rien ne saurait la corrompre, pas même les mauvais traitements : il léchera la main qui vient de le frapper. Il y a plus : l'homme est-il réduit à la mendicité et devenu aveugle? Un petit chien le conduira par une ficelle au milieu des rues, lui faisant éviter les mauvais pas, sollicitant pour lui la pitié des passants et le menant jusqu'à la porte du riche, qu'il suppliera, par l'humilité de son regard, à mettre quelque aumône dans le bassin qu'il tient à la gueule. Qui donc a inspiré à ce petit animal un si grand attachement pour l'homme?

Mais en voici un autre qui, par la beauté de sa taille et la fierté de sa démarche, semble nous adresser ces paroles de Dieu à Job : « Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante? Le feras-tu bondir comme la sauterelle? Son fier hennissement répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes. Intrépide, il se rit de la peur, il affronte le tranchant du glaive. Sur lui, le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette? c'est elle. Il dit : Allons! et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes [1]. »

Ce superbe animal aimera et craindra l'homme, qui réglera sa force et en fera comme un autre lui-même.

« Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon,

[1] *Job*, 39.

sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté, il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle ne s'est pas détruite, elle se règle ; il ne faut pas d'éperon, presque plus de bride, car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter ; son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action [1]. »

C'est ainsi que l'ame chrétienne, sous la main de Dieu, change son ardeur, son activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter pour ainsi dire : c'est là son courage, c'est là sa noblesse.

Mais le cheval, fier de traîner le char des rois, de porter le guerrier dans les batailles, de courir avec le chasseur à la trace du cerf, demande une nourriture de prix et beaucoup de soins. Le pauvre en sera donc privé. Aussi tout à côté s'élève un animal plus modeste, plus laborieux, plus dur, plus frugal, s'accommodant de toutes sortes de nourritures, d'herbes, de feuilles, de chardons ; un animal qui aidera le pauvre en tout, à semer, à recueillir, à transporter son petit avoir, sa famille, d'un endroit dans un autre. L'âne fera même ce que le cheval ne peut faire : il grimpera sur les hautes montagnes ; il marchera d'un pied sûr dans les sentiers les plus étroits, les plus glissants, sur les bords même des précipices. L'ânesse, dont le lait rend quelquefois la santé aux malades, portera en triomphe à Jérusalem celui qui est le roi des pauvres.

Dans les hautes Cordillières d'Amérique, où il n'y a ni cheval, ni âne, ni brebis, le lama tiendra lieu de tous les trois, servira de monture, portera des charges, donnera tout ensemble et de la laine et du lait et de la chair. Il en sera de même au nord de l'Europe, où la neige couvre la terre six mois de l'année. Là, Dieu donnera aux pauvres Lapons, pour leur servir à la fois de cheval, de vache et presque de mouton, une espèce de cerf, le renne, qui ne demandera d'autre salaire que de brouter la mousse qu'il déterrera lui-même sous la neige. Non loin de là, les castors, rassemblés en société, construisent sur pilotis, au milieu des rivières, des digues de quatre-vingts et cent pieds de long ; puis, à côté, partie sous l'eau, partie au-dessus, des mai-

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Évang.*, 2. partie, 4. jour.

sons réunies en forme de bourgades, et dont chacune contient d'un à dix ménages, avec les provisions nécessaires. Et pour toutes ces merveilleuses constructions, ils n'ont d'autre hache que leurs dents, d'autre pioche que leurs pieds de devant, d'autre rame que leurs pieds de derrière, d'autre truelle ni d'autre marteau que leur queue. Ils auront pu apprendre à l'homme l'art des ponts et chaussées.

Dans les pays chauds, où ne sauraient vivre le lama ni le renne; dans les arides déserts, où le bœnf, l'âne, le cheval ne trouveraient ni eaux ni pâturages, Dieu a donné aux Arabes le chameau. Son pied est taillé pour marcher d'un pas sûr au milieu des sables, où il fera des vingt à trente lieues par jour, portant quelquefois de mille à douze cents livres pesant. Sa nourriture sera un peu d'herbe qui se rencontre par hasard sur sa route, ou un peu de pâte ou de fruits secs que lui donne son guide. Quant à l'eau, il restera quelquefois neuf jours et davantage sans boire. Se rencontre-t-il, à quelque distance de son chemin, une mare où il y en ait? Il la sentira de plus d'une demi-lieue, doublera le pas, boira d'un seul coup pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir. A cet effet, Dieu lui a donné, et, à lui seul, un réservoir.

Les animaux ruminants, ou qui remâchent ce qu'ils n'ont fait qu'avaler d'abord, tels que le bœuf, la brebis, la chèvre, ont quatre estomacs. Un premier, plus vaste, leur sert comme de grenier à foin. L'herbe qu'ils y entassent y ayant été macérée quelque temps, ils en font remonter une partie à la bouche et la broient à loisir pour l'envoyer au deuxième estomac, de là au troisième, et enfin au quatrième. Outre ces quatre estomacs, le chameau en a reçu un cinquième, capable de contenir tout ce qu'il lui faudra d'eau pendant une semaine. Cette eau y séjournera sans s'y corrompre. A mesure que le chameau en aura besoin, il la fera monter, par une espèce de pompe, du réservoir dans le gosier. Grâce à cette industrie unique de la divine Providence, le dromadaire, le chameau, transporteront l'homme et ses marchandises à travers des déserts autrement impraticables. Ce n'est pas tout : ils le nourriront de leur lait, ils le vêtiront de leur poil; leur fumier desséché lui servira de bois pour faire sa cuisine dans le désert; enfin, après l'avoir servi toute leur vie avec une grande docilité, ils le nourriront encore de leur chair à leur mort. Qui ne bénirait la bonté du Créateur, nous préparant ainsi dans chaque climat l'animal qu'il nous y faut?

Dans les climats brûlants, où le chameau même ne saurait durer, naîtra sauvage, mais s'apprivoisera facilement, cette montagne ambulante qui fait trembler la terre sous ses pas, en un mot, l'éléphant. Au premier coup d'œil, c'est un colosse informe : une petite tête pres-

que immobile, avec un corps immense, de longues oreilles, des jambes droites et massives comme de gros piliers, se terminant par un pied si court, si petit, qu'il se distingue à peine; une peau dure, épaisse et calleuse. Avec cela, l'éléphant est de tous les animaux celui qui approche le plus de l'homme pour l'adresse, l'intelligence et le sentiment.

Ce que la main est pour l'homme, la trompe l'est pour l'éléphant. Avec cette trompe, qu'il peut remuer et tourner en tous sens, il cueille un bouquet de fleurs et déracine les arbres. De son corps il renverse les murs. Seul, il met en mouvement les plus grandes machines et transporte des fardeaux que plusieurs chevaux remueraient à peine. Une charge de quatre à cinq milliers n'est pas trop forte pour un grand éléphant; il porte une tour armée en guerre et chargée de nombreux combattants; enfin, de ses fortes défenses il peut percer le plus terrible des animaux, celui que les plus puissants redoutent.

Ce qui le rend beaucoup plus intéressant encore, ce sont les nobles sentiments qui forment son caractère. Conservant la mémoire des bienfaits reçus, jamais il ne méconnaît son bienfaiteur; il lui marque sa reconnaissance par les signes les plus expressifs, et lui demeure toujours attaché. On en a vu sécher de douleur en perdant l'homme qui avait soin d'eux. Domestique aussi docile que fidèle, et aussi intelligent que docile, il semble prévenir les désirs de son maître, deviner sa pensée et lui obéir par inspiration. Il ne se refuse à aucun genre de services, pas même aux plus pénibles; il poursuit sa tâche avec constance, sans se rebuter, et se croit toujours assez récompensé quand on lui témoigne, par quelques caresses, qu'on est satisfait de l'emploi de ses forces. Mais, plus il est sensible aux bons traitements, plus il s'irrite des châtiments qu'il n'a point mérités : il garde un long souvenir des offenses et ne perd point l'occasion de s'en venger. Cependant la colère, même dans ces instants, ne l'empêche pas toujours d'écouter sa générosité. Un éléphant venait de se venger de son conducteur en le tuant. Témoin de ce spectacle, sa femme, hors d'elle-même, prend ses deux enfants, et les jetant aux pieds de l'animal encore tout furieux : « Puisque tu as tué mon mari, lui dit-elle, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfants. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et, comme s'il eût été touché de regret, il prit avec sa trompe le plus grand de ses enfants, le mit sur son cou, l'adopta pour conducteur et n'en voulut point souffrir d'autre.

Hors de ces cas, l'éléphant, doux par tempérament, n'emploie sa force ou ses armes que pour se défendre lui-même, secourir son maître ou protéger ses semblables. Souple, complaisant et carressant, il rend avec sa trompe caresses pour caresses, fléchit les genoux devant

celui qui doit le monter, se soumet à sa direction, aide lui-même à se charger, se laisse vêtir et parer; il semble même y prendre plaisir. Ses mœurs sociales, qui l'éloignent de la solitude et d'une vie errante, le portent à rechercher la compagnie des animaux de son espèce et à leur être utile. Le plus vieux des éléphants, comme le plus expérimenté, est à la tête de la troupe et la conduit; le plus âgé après lui ferme la marche; les jeunes et les faibles sont au centre du bataillon, et les mères qui allaitent encore portent leurs petits, qu'elles embrassent de leur trompe. Tel est l'ordre que ces prudents animaux observent dans les marches périlleuses; mais quand ils n'ont rien à redouter, ils se relâchent beaucoup de leurs précautions : ils se promènent dans les forêts, dans les champs, dans les prairies; y pâturent à leur aise, sans toutefois s'écarter assez les uns des autres pour se priver de leurs secours mutuels ou de leurs avertissements.

Ces divers animaux, plus ou moins amis, auxiliaires ou nourriciers de l'homme, annoncent que lui-même n'est pas loin. Aussi encore quelques-uns pour maintenir la police dans ses domaines, et il en viendra pendre possession et se faire reconnaître de ses innombrables sujets.

L'homme, après Dieu, roi et maître des animaux, se multipliera lentement, occupera lentement tous ses États. Les animaux, au contraire, du moins un grand nombre, multiplient d'une manière prodigieuse. Si donc rien ne contre-balance leur fécondité, bientôt la terre ne suffira plus à les nourrir; ils périront de faim, et leurs cadavres infecteront l'air. Les animaux carnassiers seront chargés d'y mettre ordre. Obligés, par la nature de leur estomac, à vivre de chair et de sang, ils se jetteront sur les autres, principalement sur ceux qui multiplient davantage. A cette fin, ils recevront la force et l'agilité pour atteindre leur proie, des griffes pour la déchirer, des dents pour la dévorer.

A leur tête paraît le roi des forêts et des déserts, le lion à la figure imposante, au regard assuré, à la démarche fière, à la voix terrible. Puissant et courageux, il fait sa proie de tous les autres et n'est lui-même la proie d'aucun. Cependant il ne tue que pour assouvir sa faim : est-elle apaisée, il est inoffensif. Du reste, aussi généreux que fort, même dans l'état sauvage, il est reconnaissant du bien qu'on lui fait. Tout le monde connaît le lion d'Androclès. Délivré en Afrique, par cet esclave fugitif, d'une épine qui lui était entré dans le pied, il partageait avec lui les fruits de sa chasse, et enfin lui sauva la vie dans l'amphithéâtre de Rome, le défendit contre toutes les autres bêtes et se fit son fidèle domestique.

Moins fort que le lion, le tigre, aux yeux hagards, à la langue cou-

leur de sang, toujours hors de la gueule, est bassement féroce et cruel sans nécessité. C'est le tyran des animaux. Il saisit et déchire non-seulement pour dévorer la chair et boire le sang ; mais rassasié, mais désaltéré, il déchire et massacre encore. Le lion, pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux. Il est doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le premier âge ; et si sa férocité originelle reparait quelquefois, rarement il la tourne contre ceux qui lui ont fait du bien. Le tigre est peut-être le seul animal dont l'homme ne puisse fléchir le naturel. La douce habitude ne peut rien sur ce naturel sanguinaire : il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit devant tout être vivant. Telle est sa cruelle férocité, que souvent il dévore ses propres enfants et déchire leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Sa rage, qui voudrait tout détruire, devient ainsi à elle-même un obstacle. Dieu a chargé le plus furieux des animaux d'empêcher qu'il n'y ait trop de ses pareils.

D'ailleurs toutes les bêtes féroces, depuis le lion, le tigre, la panthère, le léopard, jusqu'à l'hyène et au loup, chargés, avec les chiens et les vautours, de nettoyer la terre des cadavres qui pourraient l'empester, se retirent à la vue de l'homme : à la vue de l'homme dans l'état où la Providence le veut ; à la vue de l'homme en société avec Dieu, en société avec ses semblables et déployant à la gloire de l'un et au service des autres toutes les facultés de son âme et de son corps. Ainsi, depuis longtemps les plus à craindre ont disparu de l'Europe ; elles diminuent sensiblement en Asie : si elles dominent encore en Afrique, c'est que le nègre diffère toujours de reprendre sa dignité d'homme. Il semble même qu'elles ne sont là que pour le punir de ce qu'il ne le fait pas, et qu'elles sont prêtes à disparaître de dessus toute la terre dès que nous voudrons redevenir tout ce que Dieu nous a faits dans l'origine.

Voilà donc enfin la terre, notre patrie commune, sortie des eaux, éclairée du ciel, parée de fleurs et de verdure, peuplée de diverses espèces d'animaux, les uns pour nous charmer de leur voix, les autres pour nous aider de leur force, nous nourrir et nous vêtir ; d'autres pour maintenir dans ce règne ou royaume animal une police nécessaire. Préparons-nous maintenant à voir paraître notre premier père, notre premier pontife, notre premier roi. Recueillons-nous, redoublons d'attention, car, pour créer l'homme, Dieu lui-même semble se recueillir et se consulter.

Quand il est question de la lumière, de la séparation des éléments, du soleil, de la lune, des plantes, des animaux, tout s'opère par une parole de commandement : *Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Mais quand il s'agit de notre premier ancêtre, « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tout ce qui rampe dessus. » Dieu dit en nombre pluriel : Faisons l'homme à notre image. Et à qui dit-il ? à lui-même, parce qu'il est un et plusieurs. Le Père le dit au Fils et au Saint-Esprit : telle est l'interprétation universelle. Il ne le dit point aux anges, car les anges n'ont point avec Dieu une image commune. Aussi Moïse conclut-il expressément : *Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu.*

Dieu est esprit et intelligence : l'homme créé à son image est pareillement esprit et intelligence. Mais Dieu est un esprit infiniment parfait : l'homme, un esprit d'une perfection bornée. Dieu est une intelligence souverainement pure : l'homme, une intelligence incarnée, un esprit *incorporé* ou uni à un corps. L'homme, esprit et corps, est ainsi placé aux confins des deux mondes, celui des intelligences et celui de la matière, pour unir dans sa personne l'un à l'autre et n'en faire, sous la main de Dieu, qu'un seul. Aussi saint Ambroise de Milan appelle-t-il l'homme une espèce de total de l'univers [1]. Dieu lui forma son corps de poussière détrempée d'eau, afin de faire participer à la dignité humaine toute la création matérielle et l'élever en quelque sorte jusqu'à Dieu. Et quel est ce Dieu qui le forme ? N'est-ce pas le Fils, le Verbe par qui le Père a fait toutes choses ? le Fils qui devait un jour prendre lui-même ce corps et se faire homme comme nous !

Faut-il s'étonner après cela que les sages de tous les temps et de tous les pays, poëtes, philosophes, médecins, Pères de l'Église, apôtres même, aient admiré et célébré comme à l'envi les merveilles du corps humain [2] ? Faut-il s'étonner que la science y en découvre tous les jours de nouvelles ? C'est que si Dieu n'y a point imprimé son image même, il y a imprimé ses traces plus qu'en aucune créature matérielle. Il n'est donc pas étrange qu'un médecin païen, après en avoir décrit l'admirable structure, se soit écrié : Non, ce n'est pas un livre que je viens de faire, c'est un hymne que je viens de chanter en l'honneur de la divinité [3].

Au premier aspect, on reconnaît dans l'homme le roi de la création. Tous les animaux ont le corps naturellement penché vers la terre, comme pour rendre hommage à quelqu'un. L'homme seul se

[1] *Summa quædam universitatis, hex.*, l. 6, c. 10. — [2] Cicero, *De nat. deor.* Galien, *De usibus part.* S. Ambr., *hexaem.*, l. 6, c. 9. Bossuet, *Conn. de Dieu et de soi-même.* Fénelon, *Existence de Dieu.* — [3] Galien.

tient naturellement droit et dans l'attitude du commandement. Sa conformation est telle qu'il lui est impossible de marcher à la fois sur ses pieds et ses mains comme les quadrupèdes. La nature même lui apprend qu'il est le représentant de Dieu, et comme tel ne doit toucher la terre que par ses extrémités les plus éloignées et pour s'élever tout droit vers le ciel. Sa taille est en harmonie avec l'empire qu'il doit gouverner. Haut comme une tour, il enfoncerait, en marchant, la plupart des terrains; tout serait trop petit et trop bas; nos blés, les arbres de nos vergers, les animaux les plus utiles, la chèvre, la brebis, même le bœuf, le cheval, le chameau, l'éléphant même ne pourraient plus lui servir de monture : il périrait bientôt faute d'aliments. Au contraire, s'il avait été fait nain, il ne pourrait abattre les forêts pour cultiver la terre; il se perdrait dans les herbes; chaque ruisseau serait pour lui un fleuve, chaque caillou un rocher : bien loin qu'il pût dompter les bêtes féroces, les oiseaux de proie l'enlèveraient dans leurs serres. La taille que Dieu lui a donnée n'a aucun de ces inconvénients. Non-seulement Dieu a mis le corps de l'homme en harmonie avec les animaux et les plantes qui couvrent la terre, il l'a mis encore en parfaite harmonie avec lui-même. Les membres de ce corps sont nombreux et divers, leurs fonctions et leurs places fort différentes : les uns se trouvent en haut, les autres en bas, d'autres au milieu; celui-ci est fort, celui-là est faible; tel a une fonction noble, tel autre en a une qui ne l'est point. Cependant il n'y a jamais ni envie ni division; une charité mutuelle les unit entre eux : un seul est-il en souffrance? tous les autres souffrent avec lui; est-il soulagé? tous les autres s'en réjouissent. Le plus faible est le plus nécessaire; le moins honorable est le plus respecté. Enfin, si nombreux qu'ils soient et si divers, ils ne forment toujours qu'un corps. Cette belle harmonie, un apôtre nous la propose pour modèle [1].

C'est une image de l'univers, dit saint Ambroise [2]. Ce qu'est le ciel dans le monde, la tête l'est dans le corps humain, la partie la plus excellente et la plus élevée; ce que sont le soleil et la lune dans le ciel, les deux yeux le sont dans la tête, deux astres qui éclairent tout le reste. Sans eux, le corps est dans les ténèbres, comme le monde y est sans le soleil et la lune; avec eux, tout s'éclaircit : les pieds transportent d'un pas sûr et facile tout le corps; les mains agissent avec une admirable précision; les mains, cet instrument des instruments, comme dit un ancien [3], avec lequel l'homme s'en fabrique une multitude d'autres qui centuplent des milliers de fois sa force et son adresse et lui soumettent la terre, la mer et les airs.

[1] 1. Cor. 12. — [2] *Hexaem.* — [3] Aristote.

C'est à cette région supérieure de lui-même que l'homme doit principalement sa vie et sa beauté, comme c'est au ciel que l'univers doit les siennes. Là se trouvent réunis, avec les yeux, tous les plus nobles organes : les oreilles toujours ouvertes, comme de vigilantes sentinelles, pour transmettre au chef de la cité le moindre bruit, la moindre parole ; les narines pour discerner les odeurs que l'air amène de toute part ; la bouche avec ses lèvres vermeilles, avec ses blanches dents qui broient la nourriture, avec sa langue qui en juge la saveur ; la bouche et la langue, avec lesquelles l'homme devient une espèce de créateur, réalisant au dehors, dans la parole matérielle, son immatérielle parole du dedans, rendant sonore le silencieux commerce des esprits ; la langue qui, pour cette raison, signifiera chez tous les peuples le monde visible de l'invisible pensée.

Ces précieux organes de la tête y sont disposés avec une si belle symétrie, harmoniés dans leur ensemble avec un art si naturel, par le menton, les joues, les sourcils, le front, la chevelure, que dans toute la création il ne se voit rien de si beau, de si gracieux, de si noble, de si animé, de si expressif, de si spirituel, de si divin. Aussi l'Apôtre ne veut-il pas que l'homme se voile la tête, *parce qu'il est la gloire de Dieu* [1]. Il semble que Dieu regarde la tête de l'homme comme son chef-d'œuvre et qu'il soit jaloux qu'on l'admire.

L'intérieur du corps ne présente pas moins de merveilles. L'anatomie et la médecine y en ont découvert de si grandes et en si grand nombre, que tous les prodiges des sciences, des arts et des métiers sur la terre n'en paraissent qu'une ombre, qu'une imitation grossière. Tous les jours les savants y en découvrent de nouvelles, et ils sont si loin de les connaître toutes, que les phénomènes à la fois les plus communs et les plus importants, la vie et la mort, sont encore pour eux d'inexplicables mystères.

Combien de mystères pareils s'opèrent à chaque instant en nous, sans que nous y pensions ! Ces aliments divers que nous venons de prendre, notre estomac les transforme en une substance laiteuse, nommée chyle, qui, en allant au cœur, se transforme en sang. Le cœur, après l'avoir rafraîchi et coloré de rouge dans les poumons, le chasse, à travers certains canaux nommés artères, jusqu'aux extrémités du corps. Le sang de ces canaux, que garnissent de distance en distance des écluses qui s'ouvrent et se ferment à propos, le sang se transforme en divers sucs, en chair, en os, en peau ; arrivé aux extrémités, le reste enfile des canaux différents, nommés veines, et s'en revient au cœur pour se mêler avec le nouveau chyle,

1. Cor. 11.

circuler de nouveau par tout le corps et y entretenir sans cesse la chaleur et la vie.

Pour recevoir ces flots de liqueurs vitales, le cœur se dilate ; pour les chasser dehors et en arroser toutes les régions intérieures, il se comprime. Ce mouvement, qui pousse le sang dans les artères et qui produit ce qu'on appelle le pouls, se fait régulièrement soixante fois dans une minute ; la circulation entière s'achève vingt-quatre fois dans une heure. Où commence ce flux et ce reflux, là commence la vie ; où il cesse, là cesse la vie. Il y a là encore plus de mystère et de merveilles que dans le flux et le reflux de l'Océan.

Une partie du sang, envoyée par le cœur au sommet de la tête, s'y transforme en une substance molle et délicate nommée cerveau, centre commun de la sensibilité et du mouvement, par le moyen des nerfs qui se répandent de là dans tout le corps. Deux de ces nerfs ou cordons moelleux pénètrent dans deux cavités sous le front, y tapissent le fond de l'œil, qu'ils enchâssent comme un globe de cristal. Là viendront se peindre fidèlement toutes les formes et toutes les couleurs, et le ciel parsemé d'étoiles, et la prairie émaillée de fleurs. Deux autres se rendent à chaque côté de la tête, au fond de ces vallées sonores appelées oreilles, et y deviennent le fidèle écho de tout ce qui retentit, depuis le bruit du tonnerre jusqu'au doux murmure du ruisseau. D'autres vont revêtir l'intérieur des fosses nasales, pour témoigner également et du parfum de la rose et de l'infection de la pourriture. D'autres vont s'épanouir sur la surface de la langue, pour apprécier au juste et la douceur du miel et l'amertume du fiel. Le reste, qui est sans nombre, nés, les uns immédiatement du cerveau, les autres de son prolongement à travers les vertèbres du dos ou de la moelle épinière, se répandent sur toute la surface du corps pour avertir à l'instant de tout ce qui vient à le toucher, quelque part que ce soit. Un fluide subtil, invisible, que l'on nomme esprit vital ou animal, et que l'on croit une fine vapeur du sang, paraît être le prompt messager de ce vivant empire. Du cerveau, résidence royale de l'âme, il transporte les ordres souverains, avec la rapidité de l'éclair, jusqu'aux frontières les plus reculées, et en rapporte avec la même célérité les diverses nouvelles. De là cette promptitude instantanée, ces mouvements soudains, pour appréhender ce qui plaît ou repousser ce qui blesse. C'est quelque chose de semblable à ce fluide, également subtil, également invisible, fluide électrique ou magnétique, qui paraît animer tout le corps de l'univers, et avec lequel Dieu produit la foudre.

Que de merveilles dans le seul corps de l'homme ! Cependant c'es peu encore. De plus hauts mystères s'y rattachent. Immolé sur la

croix dans la personne du Verbe divin, il réconciliera le ciel et la terre, Dieu et les hommes; immolé sur nos autels, il nous sera tous les jours une victime d'un prix infini, pour honorer Dieu autant qu'il en est digne. Ce divin corps deviendra pour nous une céleste nourriture, qui nous changera en lui, nous fera chair de sa chair, os de ses os. Par ce mystère, nos corps même seront les temples de Dieu, nos cœurs les tabernacles vivants du Saint des saints : le Christ sera tout en nous tous. A son exemple, l'Apôtre sanctifiera et consumera son corps dans la prédication de l'Évangile; le martyr, sous la hache des persécuteurs; l'anachorète, dans la prière et le jeûne; la vierge, dans les œuvres de piété et de charité; le docteur, dans les travaux de l'étude, et tous pour rendre à l'Homme-Dieu amour pour amour. La mort n'a plus rien d'effrayant. Ce corps, dont il faut se séparer, ils le reprendront un jour avec une indicible joie; de mortel, de corruptible, de grossier qu'il entre dans la tombe, il en sortira immortel, brillant, incorruptible, spirituel, pour participer éternellement à la gloire de Dieu même.

S'il en est ainsi de notre corps, qui a été formé de terre, que sera-ce de notre âme, qui vient directement de Dieu ? Car il est dit qu'après avoir formé notre premier ancêtre, Dieu *inspira sur sa face un souffle de vie,* et qu'ainsi *l'homme devint une âme vivante.*

On ne reconnaît point de vie aux minéraux et aux pierres; cependant on y remarque déjà un je ne sais quoi qui y ressemble, un je ne sais quel mystérieux attrait qui en réunit fortement toutes les parties, qui en attire même quelquefois d'étrangères : sans trop savoir ce que c'est, on l'appelle principe de cohésion, force attractive.

Pour les plantes, tout le monde reconnaît qu'elles vivent; en effet, elles se nourrissent, elles croissent, elles respirent, elles s'accouplent, elles se reproduisent et meurent. Quant au principe et centre de cette végétation, des anciens l'appelaient âme végétative; aujourd'hui on l'appelle force végétale. Les mots sont un peu différents; mais on n'en connaît pas plus la nature de la chose.

Dans les animaux s'aperçoit une vie plus développée : non-seulement ils se nourrissent, ils respirent et se reproduisent, mais encore ils se meuvent et ils sentent, ils ont des organes de sensation, quelques-uns jusqu'à cinq. Ce principe, qui va jusqu'à rendre les animaux capables de sentir, des anciens l'appelaient âme sensitive, des modernes l'appellent puissance sensitive, facultés animales, ou d'un autre mot qui n'explique pas mieux ce que c'est.

Une autre chose que nous savons, c'est que Dieu a produit de la terre les plantes et les animaux, avec leur espèce d'âme ou de vie, mais il n'en est pas ainsi de notre âme. Elle est un souffle de sa bouche, il l'a

tirée en quelque sorte de lui-même, non qu'elle soit une partie de sa substance, mais parce qu'elle est faite à son image.

Ce qu'est Dieu pour le monde, notre âme l'est à certains égards pour le corps. Dieu n'est pas le monde, mais il a fait être le monde; tout ce que le monde est ou a de vrai, de réel, de beau, de bon, vient de Dieu; sans Dieu, il retomberait dans le non-être. Pareillement, notre âme n'est pas le corps, mais elle fait vivre le corps; c'est elle qui en tient ensemble les membres divers; c'est elle qui lui donne de respirer, de se nourrir, de croître, de se mouvoir, de sentir, résumant ainsi en lui toutes les merveilles des trois règnes. Sans elle, il cesse de vivre, il retombe dans le non-être comme corps.

Tout ce que le monde a de réalité et de perfection, Dieu qui le lui communique, le possède éminemment en lui-même, et infiniment au delà. Tout ce que le corps a de beauté et de vie, l'âme, qui le lui communique, le possède éminemment en elle-même, et infiniment au delà. Placée aux confins des deux mondes, celui des corps et celui des esprits, elle a non-seulement la vertu d'animer le corps à qui elle est unie, d'en employer les organes à connaître les objets extérieurs, elle a encore le désir et la faculté de connaître la raison, la cause de ce qu'elle perçoit par les sens, surtout la raison, la cause première, qui est Dieu, et de s'en entretenir avec ses semblables par la parole. Par là elle appartient au monde des esprits.

Avec ce désir et cette faculté, l'homme devient une espèce de créateur, un dieu terrestre. Il crée en quelque manière, non des substances, mais des formes nouvelles. Sans cesse il invente et perfectionne, tandis que les animaux, même les plus adroits, n'inventent ni ne perfectionnent jamais rien. Les oiseaux font leurs nids toujours de la même manière. Les chats, les castors, ne sont pas plus rusés de nos jours qu'ils l'étaient il y a des siècles. Depuis cinq à six mille ans qu'on tue les animaux de toute façon, ils n'ont pas trouvé un seul moyen nouveau de se défendre, ils n'ont pas acquis une ombre de prévoyance de plus. Bornés à l'espèce d'intelligence mécanique ou d'instinct que Dieu leur a donnée, ils font, sans apprentissage et sans progrès, ce qu'ils ont toujours fait et ce qu'ils feront toujours. Et cela ne tient ni au cerveau ni aux autres organes corporels. Les veaux ont proportionnellement plus de cerveau que l'homme, et ils n'en deviennent pas moins des bœufs. Le cerveau du singe pongo ou orang-outang est absolument de la même forme et de la même proportion que celui de l'homme [1]; la langue et tous les organes de la voix sont les mêmes;

[1] Buffon.

au lieu de deux mains, il en a quatre, car ses pieds en ont la forme et la souplesse. Cependant le singe n'est toujours qu'un singe : jamais il ne pense, ni ne parle, ni ne se perfectionne. Avec tous les organes de la voix, non-seulement il ne parle pas, on ne peut même lui apprendre à parler; en quoi il est au-dessous d'un perroquet, d'une pie, d'un merle, à qui l'on apprend sans beaucoup de peine à articuler quelques mots, ce que n'a jamais pu faire un singe. A l'école de l'homme, le chien et l'éléphant participent en quelque manière à son intelligence et à ses affections : non-seulement ils devinent sa pensée, l'exécutent avec adresse et docilité, mais ils s'attachent à lui, se montrent reconnaissants du bien qui leur fait, le défendent au péril de leur vie, s'affligent de sa mort. Rien de pareil dans les singes : on les dompte, on les subjugue, mais on ne saurait les apprivoiser; ils restent captifs et non domestiques. Dans cet état, on les voit toujours indociles, fourbes, rusés, gourmands, vindicatifs et brutaux [1]. Ils ne sont sensibles qu'aux châtiments, et ne cèdent que quand ils se voient les plus faibles. Ils ne semblent être faits que pour montrer à l'homme qu'avec son corps si bien proportionné, qu'avec ses admirables organes, son cerveau, sa langue, ses mains, il ne serait qu'un extravagant et ridicule animal, s'il n'avait une âme créée à l'image de Dieu, à l'image de l'intelligence suprême.

L'âme, voilà ce *souffle du Tout-Puissant* qui, comme dit un ancien sage, *rend intelligent l'homme* [2], l'élève au dessus de tous les animaux et le constitue, après Dieu, roi de la terre. « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, disait David au Créateur; vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et vous l'avez constitué sur les œuvres de vos mains. Vous avez tout mis à ses pieds, les troupeaux, les animaux des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer et tout ce qui se meut dans les eaux [3]. » Que s'il ne peut atteindre au soleil et aux étoiles, il en calculera l'ordonnance et la marche, et il s'en servira comme de signaux pour se reconnaître et dans les diverses régions de son empire, et dans les diverses époques de son histoire.

Une marque de la souveraineté chez les anciens était le feu. On le portait devant les empereurs romains et à la suite des rois de Perse. Dans ce dernier pays, le feu était même le symbole de la divinité. Quelque chose de semblable se voyait chez le peuple d'Israël, dans le feu perpétuel que les prêtres entretenaient devant l'arche du Très-Haut. L'homme est le seul être sur la terre à qui Dieu ait accordé cette marque de la puissance suprême et divine; l'homme est la seule

[1] Duméril. [2] Job, 32, 8. — [3] Ps. 8.

créature à qui Dieu ait accordé l'usage du feu. Les animaux en aiment la chaleur, surtout les chats et les singes ; ils en verront faire cent et cent fois à l'homme, et jamais ils ne s'aviseront d'en faire eux-mêmes ou simplement de l'entretenir. Pour montrer quelle distance infinie le Créateur a mise entre l'homme le plus simple et l'animal le plus rusé, un âtre suffit.

Mais où l'image de Dieu paraît le plus dans l'homme, ce n'est pas seulement dans la prééminence que son âme lui donne sur les autres créatures, c'est dans la nature intime de son âme même. On y voit reluire comme un magnifique rejaillissement de l'adorable Trinité : Dieu est, il se connaît, il s'aime ; l'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Et cette vie et cette félicité, c'est de connaître et d'aimer Dieu, auteur de son être, de son intelligence et de son amour ; c'est de le connaître et de l'aimer, se manifestant dans les créatures ; de remonter d'elles à lui, de redescendre de lui à elles ; de l'entrevoir ainsi et de l'aimer en toutes, et de trouver, dans cette intelligence et cet amour, un perpétuel accroissement d'amour, d'intelligence et d'être [1].

Voilà ce qu'est l'homme comme intelligence incarnée ; voilà jusqu'où vont ses facultés naturelles. Mais, infiniment au-dessus de tout cela, Dieu, dans son ineffable amour, nous prépare quelque chose de tout divin.

Créé à l'image de Dieu, ou créé Dieu en image et non point en essence, l'homme ne saurait voir naturellement Dieu en essence, mais seulement en image, dans ses créatures. Le voir en lui-même, le voir comme Dieu lui-même se voit, est une chose naturellement impossible non-seulement à l'homme, mais encore à toute créature possible ; car entre la créature la plus parfaite et Dieu, il y a toujours l'infini : en sorte que la plus parfaite créature ne pourrait pas seulement concevoir de soi-même ni l'idée, ni le désir de cette vision divine. Eh bien ! ce que l'œil de l'homme ne saurait voir, ce que son oreille ne saurait entendre, ce que son cœur ne saurait soupçonner, Dieu le lui prépare dans son infinie bonté. Il nous a faits non-seulement pour le connaître dans ses créatures, mais pour le voir un jour dans son essence, le connaître comme lui-même se connaît, l'aimer comme il s'aime lui-même, vivre de sa vie, être heureux de son bonheur, être glorifiés de sa gloire.

[1] Bossuet, *Élévat. sur les myst.*, 4e sem., 7e élév.

Mais qui comblera l'incommensurable intervalle qui nous sépare de lui ? Lui-même. Son amour le transportera hors de lui jusqu'à nous, il nous rendra participants de sa propre nature afin de nous élever jusqu'à lui. Cette ineffable condescendance, cette participation à la nature divine, ce don surnaturel à toute créature s'appelle grâce.

Notre nature même est une grâce, en ce sens que Dieu nous l'a donnée sans nous la devoir, puisque nous n'étions point. Cependant on la distingue, et avec infiniment de raison, de la grâce proprement dite. Par la nature, Dieu nous donne gratuitement nous-mêmes à nous-mêmes ; mais, par la grâce, il se donne lui-même gratuitement à nous. Ainsi, de la nature à la grâce, il y a toute la distance qu'il y a de nous à Dieu.

Le commencement de cette nouvelle création, de cette vie déiforme, c'est la foi divine et surnaturelle : l'espérance en est l'accroissement, la charité la perfection, la gloire éternelle la consommation et la recompense.

Créés à l'image de Dieu, quant à notre âme, nous apportons en naissant ce fond commun de la raison humaine, qu'on appelle premiers principes, principes évidents par eux mêmes, idées innées, et, qui forment le sens commun proprement dit : lumière naturelle qui s'épanouit spontanément dans notre âme comme le soleil dans le monde : lumière naturelle qui se manifeste et se prouve, comme celle du soleil, par elle-même. La parole d'un père, d'une mère, pénétrant doucement dans notre âme, y donne un corps, un nom, à nos idées natives. Par cette foi naturelle que nous avons à la parole d'un père, d'une mère, nous entrons en communion d'intelligence non plus seulement avec nous-mêmes, mais encore avec les autres nos semblables. Il s'établit comme une respiration de l'âme : elle aspire la pensée dans la parole reçue, elle l'expire dans la parole émise : nous commençons à vivre dans l'atmosphère de la raison humaine, image, participation, mais imparfaite, de la raison divine. Intimement réjouis des vérités qu'elle nous découvre, nous les aimons et nous l'aimons ; nous aimons quiconque y est participant comme nous. Nous aimons surtout celui qui nous a faits pour cette communion de paroles et de pensées, d'intelligence et d'amour, et qui en est la source et le centre, en un mot, Dieu. Telle est en substance la société divine et humaine, ou la religion que produiraient la foi, l'espérance et la charité naturelles.

Mais la grâce, qui ne détruit pas la nature, qui au contraire la suppose et la perfectionne, vient par-dessus. Au moyen de la parole et de la raison humaine, à laquelle nous croyons naturelle*ment et nécessairement*, Dieu nous fait entendre une parole et une

raison infiniment plus hautes. Ce n'est plus seulement une certaine image de lui-même qu'il prétend nous montrer à travers les créatures, il veut un jour se faire voir à nous face à face dans son adorable essence, et tel que lui-même il se voit; il veut nous rendre pareils à lui. Tout ce que peut ici la raison humaine, c'est de représenter qu'il faut en croire Dieu infiniment plus encore que l'homme, et que s'il y a quelque chose de croyable au monde, c'est que Dieu a révélé telle ou telle vérité. Mais ces vérités sont tellement au-dessus de nous qu'elles nous sont naturellement inaccessibles : notre intelligence ne saurait les atteindre, notre volonté ne saurait d'elle-même s'élancer jusqu'à elles. La grâce vient au secours de l'une et de l'autre : elles les fortifie, elle les élève jusqu'à ces vérités divines; elle nous sollicite d'y adhérer, nous consentons à la sollicitation de la grâce, et, élevés au-dessus de nous-mêmes, nous croyons surnaturellement en Dieu et tout ce qu'il a révélé à son Église.

La fin, la gloire où il nous appelle nous est naturellement impossible; mais nous espérons de sa bonté les moyens nécessaires pour y parvenir. Prévenus, secondés, soutenus de sa grâce, nous l'aimons souverainement, nous l'aimons, non plus seulement de notre amour à nous, mais de son amour à lui-même : son amour est le nôtre, le nôtre est le sien; il est à nous, nous sommes à lui. Union, amour ineffable, auprès duquel l'union, l'amour de père, de mère, de frère, de sœur, d'époux et d'épouse n'est qu'une ombre! L'union même du corps et de l'âme, qui fait la vie naturelle, est moins étroite que cette union de l'âme et de Dieu, qui fait la vie surnaturelle. Des personnages aussi doctes que saints nous apprennent que la charité qui unit l'âme à Dieu devient quelquefois, même ici bas, si intime et si vive, qu'elle rompt les liens qui unissent l'âme au corps [1]. C'est là mourir, non pas de mort, mais de vie.

Quant à notre premier ancêtre, il a été créé, non pas dans un état d'imperfection et d'enfance, mais avec un corps parfait, avec une intelligence et une volonté parfaites, avec la foi, l'espérance et la charité divines. Les sens étaient soumis à la raison, la raison était soumise à la grâce : tout y était dans la plus belle harmonie. Non-seulement l'âme représentait l'image de Dieu dans ses facultés naturelles : elle en offrait encore une ineffable ressemblance dans ses vertus surnaturelles et divines : ressemblance qui devait croître jusqu'à une transformation complète, jusqu'à faire de l'homme un même esprit avec Dieu [2].

L'homme étant appelé à cette dignité suréminente, on conçoit que tout se fasse pour lui dans ce monde; on conçoit même les

[1] Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection*, c. 19. — [2] 1. Cor., 6, 17.

attentions que Dieu lui prodigue, et avant et après sa création. Non content de lui avoir embelli d'avance toute la terre, il lui choisit pour sa première demeure la plus charmante région, nommée pour cela Éden ou délices. Ce n'est pas tout : au côté oriental de cette contrée délicieuse, il planta un jardin où il réunit les arbres les plus agréables à voir et les fruits les plus doux à manger. Au milieu du jardin, étaient l'arbre de la vie et l'arbre de la science du bien et du mal : c'est là que Dieu plaça l'homme.

« Et d'Éden sortait un fleuve pour arroser le jardin ; et de là il se partageait et devenait quatres fleuves principaux. L'un s'appelle Phison, et c'est celui qui coule autour de la terre de Hévilah, où se trouve l'or, et l'or le plus pur : c'est là aussi que se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Géhon : c'est celui qui coule autour du pays de Cush. Le nom du troisième fleuve est le Tigre : il se répand du côté oriental de l'Assyrie. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. »

Maintenant, où était située cette contrée d'Éden, et, par suite, le jardin de Dieu ou le paradis terrestre ? Les sentiments ont été fort divers, surtout anciennement, que l'on connaissait moins la forme exacte de la terre et ses différentes parties. Aujourd'hui l'opinion la plus commune et qui paraît la mieux fondée, place cet Éden primitif dans l'Arménie, vers les sources de l'Euphrate, du Tigre, du Phase et de l'Araxe. D'abord, le Tigre et l'Euphrate, sur lesquels tout le monde est d'accord, sortent de là assez près l'un de l'autre, et décident ainsi la question. Plusieurs anciens ont même dit positivement que ces deux fleuves avaient une même source : ce qui était dans l'origine, ainsi que Moïse nous l'apprend, mais a pu être changé par le déluge ou des tremblements de terre. Le Phison, qui tournait dans la terre de Hévilah et où se trouve l'or le plus pur, est, selon toutes les apparences, le Phase, ce fleuve anciennement si renommé, qui, sorti des montagnes d'Arménie, comme le Tigre et l'Euphrate, tournait de mille manières dans l'ancienne Colchide, et y charriait des paillettes d'or, que les habitants du pays amassaient sur des toisons de brebis, ce qui sans doute a pu donner lieu à la fable de la toison d'or. Hévilah est le nom d'un descendant de Sem dont la postérité paraît avoir habité cette contrée au temps de Moïse. Pour le Géhon, qui tournait dans le pays de Cusch, on peut croire que c'est l'Araxe ou le Cyrus qui s'y joint. Géhon signifie *impétueux*. Ce nom convient parfaitement à l'Araxe, qui n'a jamais enduré de pont, tant il est rapide. Il est dit encore que *le Géhon multiplie ses eaux aux jours de la vendange* [1]. L'Araxe, aussi bien que le Phase, le Tigre et l'Euphrate, non

[1] *Eccl.*, 24, 37.

loin desquels il prend sa source dans les montagnes de l'Arménie et de la Colchide, se déborde ordinairement, comme le Nil, vers les mois d'août et de septembre, à cause de la fonte des neiges dans ces montagnes. Quant au pays de Cush, que l'on traduit communément par Éthiopie, les anciens distinguaient deux Éthiopies ou pays de Cush : l'une au midi de l'Égypte ; l'autre, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, près du Phase et de l'Araxe. On sent bien qu'il est ici question de la dernière [1].

Tous les anciens nous apprennent que les pays arrosés par les quatre fleuves étaient naturellement riches et fertiles. C'était un petit reste de cette fertilité première qui en faisait au commencement l'Éden ou les délices par excellence ; je dis par excellence, car aujourd'hui encore il est en Orient des contrées nommées *Éden* ou délices à cause de leur beauté et de leur richesse.

Une parole se lit, qui mérite une attention particulière : « Et Jéhova, Dieu, prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden, pour le cultiver et le garder [2]. »

*Pour le cultiver*. Le travail, l'action, est donc la vocation première de l'homme. Sans doute, dans l'état de justice et de sainteté originelles, ce travail n'était point pénible ; mais toujours est-il que l'homme a été créé pour agir, pour opérer des œuvres. Dieu lui en donne l'exemple. Le Père, est-il dit, ne cesse d'opérer, de faire, de produire, ni le Fils d'opérer, de faire, de produire avec le Père [3]. L'homme, fils par adoption, doit imiter le fils par nature. Aussi Dieu plante lui-même le jardin de volupté, mais il veut que l'homme le cultive ; il donne à l'homme la terre, l'eau, le grain, avec promesse d'y ajouter l'accroissement, mais il veut que l'homme laboure, ensemence, arrose ; il dépose dans notre esprit et dans notre cœur le germe des vérités et des vertus naturelles, mais il veut que nous les développions par l'étude et par l'action ; il nous communique par sa grâce les vérités et les vertus divines, mais il veut que nous leur fassions produire des œuvres méritoires du ciel, des fruits de vie éternelle. Rien de pareil n'est exigé des animaux : Dieu les fait, sans eux, tout ce qu'ils doivent être. Mais pour l'homme, créé à son image, il veut, et que pour la vie présente et que pour la vie future, il partage avec lui l'œuvre de la création et de la providence. C'est donc une idée absolument fausse et même dégradante pour l'homme, de supposer que sa vocation première fût l'oisiveté et

[1] S. Hieron., de S. Math., *in script. eccl.* Voyez la Bible de Vence. Michaëlis pense que le *Géhon* est l'ancien *Oxus*, que les habitants du pays nomment aujourd'hui *Géhon*. — [2] Gen., 2, 15. — [3] Joan., 5, 17.

l'inaction : car c'est l'assimiler, non plus à Dieu qui opère toujours, mais au néant, qui n'opère jamais, parce qu'il n'est pas.

*Pour le garder*. Il y avait donc quelque ennemi. D'abord les bêtes sauvages, qui, quoique soumises à l'homme, avaient besoin cependant d'être surveillées et réprimées. Mais un ennemi vraiment à craindre et contre lequel il fallait garder avec vigilance moins encore le jardin de délices que le paradis de son cœur, c'était celui-là même qui, plus tard, y fut la première cause de tout le mal. Dieu semblait en prévenir l'homme.

L'admonition devient plus expresse et plus solennelle dans les paroles qui suivent : « Et Jéhova, Dieu, commanda à l'homme, disant : Tu peux manger de tous les fruits du jardin; mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort [1]. »

Ici les questions les plus graves se pressent.

Pourquoi, puisqu'il est parlé de commandements donnés à l'homme, n'est-il rien dit, ni de la loi naturelle qui devait le régler comme être raisonnable, ni de la loi surnaturelle qui, perfectionnant la première, devait le régler comme appelé à la vision divine? C'est qu'il en a été parlé quand il est dit que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Il le créa à son image, en lui communiquant la raison naturelle; il le créa à sa ressemblance, en y surajoutant la grâce. Comme dans le premier homme, la nature et la grâce étaient parfaites, il connaissait par là même les lois de l'une et de l'autre, ainsi que l'obligation de s'y soumettre librement.

Pourquoi Dieu ne fait-il point aux animaux ce commandement avec peine de mort, mais à l'homme seul? Nous avons déjà dit le mot de l'énigme. C'est que l'homme a été créé libre, pouvant choisir de faire ou de ne pas faire, d'obéir ou de n'obéir pas; et cela, pour qu'en faisant et en obéissant, il pût mériter le plus grand bonheur possible, la vision intuitive de Dieu même. Nécessité dans ses actes, l'homme n'eût mérité ni récompense ni châtiment; dans cet état, le plus grand bonheur possible n'eût pas été le plus grand : car, mérité, il l'eût été encore davantage. Afin donc qu'il pût se conquérir lui-même le plus grand des bonheurs, se conquérir Dieu, l'homme a dû être créé libre. Comme Dieu s'est donné le monde, s'est donné l'homme, non par nécessité, mais parce qu'il a voulu, mais librement, de même l'homme se donnera le ciel, se donnera Dieu, non par nécessité, mais parce qu'il aura voulu, mais librement. En ceci encore, l'homme sera l'image de Dieu.

[1] *Gen.*, 2, 16 et 17.

Mais l'homme n'aspire-t-il pas nécessairement au bonheur, c'est-à-dire à l'être, à la vérité, au bien : par conséquent à l'être suprême, à la vérité souveraine, au bien infini, en un mot à Dieu? Comment donc y pourra-t-il aspirer librement, y parvenir par des actes méritoires? Sans doute, si nous connaissions Dieu tel que lui-même il se connaît, nous ne pourrions choisir entre l'aimer ou ne l'aimer pas; nous l'aimerions nécessairement comme il s'aime nécessairement lui-même; nous ne serions plus capables de mériter ce bonheur. Mais Dieu ne se montre point encore à nous tel qu'il est et par son essence, mais seulement dans des images et par ses œuvres. Les créatures sont autant de représentations et de similitudes de son être, de sa vérité, de sa bonté ineffable. Ce n'est qu'à travers ce voile de la création qu'il se laisse entrevoir, comme le soleil à travers un brillant nuage. De cette manière, quoique nous soyons naturellement attirés vers lui, nous avons cependant le mérite de le chercher librement, en le suivant pour ainsi dire à la trace au milieu de l'univers. Si alors nous n'aimons dans chaque créature ce qu'elle a d'être, de vérité, de bonté, que pour nous élever à l'être, à la vérité, à la bonté souveraine dont elle n'est en effet qu'une ombre, nous serons dans l'ordre, nous mériterons d'avoir un jour cet ineffable bonheur; mais si, au lieu de diriger continuellement vers l'être, la vérité, la bonté infinie, le besoin comme infini que nous sentons d'être, de connaître et d'aimer, nous l'arrêtons finalement à quelque chose de créé, d'imparfait, peut-être à une vaine apparence, ce sera un désordre, ce sera un mal qu'on appelle le péché. Ce péché. ce mal, comme on le voit, n'est pas une créature, une chose réellement subsistante, mais l'abus d'un bien, du franc arbitre, bien nécessaire pour mériter le souverain bien.

*Dieu seul est bon*, a dit la vérité même, parce que Dieu seul est bon et par essence, et du sien, et si bon qu'il ne peut être meilleur. Tout le reste n'est bon que d'emprunt et d'une manière imparfaite, parce qu'au fond tout le reste n'est que d'emprunt et d'une manière imparfaite. Dans ce sens on peut dire que tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas bon, c'est-à-dire n'est point parfait, mais mauvais ou imparfait. Cependant ce n'est pas là un vrai mal, un désordre, un péché, parce qu'il n'y a point de désordre à n'être pas naturellement Dieu.

Toutefois, prodige ineffable, un moyen nous a été donné pour mériter de le devenir en quelque sorte; un moyen nous a été donné pour nous rendre dignes de participer à toutes les divines perfections. Ce moyen, c'est le libre arbitre : bien inappréciable, puisqu'il peut nous valoir un bien infini. Mais, avec ce bien, le vrai mal, l'abus du bien est nécessairement possible.

Alors, que pouvait Dieu pour nous détourner de cet abus, pour

nous porter à user bien de cette liberté nécessaire ? Il ne pouvait la violenter : c'était la détruire. Il ne pouvait que la solliciter par des motifs et des attraits. Or, quels sont les motifs les plus puissants ? N'est-ce pas ceux-là mêmes qu'il a mis devant nous : La vie et la mort, le paradis et l'enfer, afin de nous attirer à la vertu par le bonheur éternel de l'un, et nous détourner du vice par le malheur éternel de l'autre ? Non ; imaginez tant qu'il vous plaira, Dieu, dans toute sa bonté et sa puissance, ne pouvait rien nous proposer de plus efficace pour nous faire mériter librement le souverain bonheur. De là il est permis de conclure : Dieu est bon, donc il y a un enfer ; Dieu est infiniment bon, donc il y a un enfer éternel.

*Tu mourras de mort,* ajoutait comme sanction de sa loi le suprême Législateur. Deux vies se peuvent trouver dans l'homme : la vie de l'âme, d'être unie à Dieu ; la vie du corps, d'être uni à l'âme. Cette dernière vie n'est qu'une image de la première, qu'un moyen pour y parvenir. La séparation de l'âme et du corps, ou la mort temporelle, est le terme de l'épreuve à laquelle l'homme est soumis. La mort vraiment à craindre, c'est la séparation de l'âme d'avec Dieu. Que la mort temporelle y survienne, cette séparation est éternelle et irrémédiable. De là le regret, le remords, le désespoir qui tourmenteront sans fin l'âme coupable et impénitente. Demeuré fidèle, le premier homme n'aurait éprouvé ni l'une ni l'autre mort ; son âme restait unie à Dieu, son corps uni à l'âme ; après le temps d'épreuve, son corps se fût transfiguré sans quitter l'âme. Infidèle, il mourra de mort, et quant à l'âme, que le péché séparera de Dieu, et quant au corps, qui perdra son privilége d'immortalité et ne vivra plus que pour mourir.

Mais si l'homme reste seul, sans espérance de postérité, surtout s'il meurt, il n'y aura donc point de genre humain ? la terre sera donc veuve de son roi et l'univers incomplet ? Ne craignons pas, « Jéhova, Dieu, dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un aide qui lui soit pareil, un aide qui lui soit une compagnie. »

Avant cela cependant, l'homme recevra l'hommage de ses sujets naturels et exercera sur eux la souveraineté de la raison et de la parole. Car « Jéhova, Dieu, après avoir formé de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les amena devant l'homme, afin qu'il vît comment il les nommerait et que chacun d'eux prît le nom que l'homme lui aurait donné. Et l'homme donna leur nom aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages [1]. »

Il est dit que Dieu lui-même a nommé le jour, la nuit, le ciel, la

[1] *Gen., 2, 19 et 20.*

terre, la mer, les étoiles : ces choses ne sont au pouvoir que de lui seul. Mais, pour les animaux qu'il a soumis à l'homme, il veut que l'homme lui-même leur donne les noms qu'ils doivent porter. Pour cela, il lui amène les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel : les animaux domestiques l'entouraient sans doute déjà. Il lui fait entendre qu'il en est le maître, comme un maître dans sa famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Écriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et la différence, pour ensuite leur donner des noms convenables selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise [1]. Créé avec un corps parfait pour être notre père commun selon la vie corporelle, il l'avait été encore avec une intelligence parfaite, pour être notre père commun selon la vie intellectuelle [2].

Dans la revue que l'homme fit ainsi de ses sujets, il les voyait tous appariés deux à deux pour multiplier leur espèce; il en trouvait plus d'un qui ne demandait qu'à l'aider dans ses travaux ou à le charmer dans ses loisirs; mais un aide qui lui fût semblable, un aide qui allât de pair avec lui, il ne s'en trouva point.

D'où lui viendra ce second lui même? Dieu le formera-t-il également de terre? Non. Un nouvel ordre de mystères commence. L'homme, le premier surtout, a été créé à l'image de Dieu. Or, Dieu est le principe de toutes choses. L'homme sera pareillement le principe de tout le genre humain.

« Jéhova, Dieu, envoya donc à l'homme un profond sommeil; et, pendant qu'il dormait, Dieu prit une de ses côtes et en ferma la place de chair. Et Dieu édifia en femme cette côte qu'il avait prise de l'homme [3]. »

Dieu envoie un sommeil au premier homme; un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases. Dans ce sommeil mystérieux, non-seulement il connut de quelle manière Dieu lui préparait une compagne, mais encore ce que préfigurait tout cela pour les siècles à venir : un second Adam, un Dieu-Homme, plongé comme lui dans un sommeil mystique, ayant comme lui le côté ouvert, d'où sortira, comme du sien, une épouse sans tache avec laquelle il engendrera pour le ciel une postérité innombrable.

L'épouse du nouvel Adam est l'Église, notre mère, sortie du côté ouvert de son divin époux, formée, édifiée, vivifiée, embellie encore

[1] Bossuet, 5. serm., 1. élévat. — [2] *Summa* S. Thom., 1. q. 94, a. 3. — [3] Gen., 2. 22.

tous les jours de sa chair et de son sang adorable ; en sorte qu'elle est chair de sa chair, os de ses os. C'est elle que nous annonçait dès lors l'épouse du premier Adam, Ève, notre mère première, sortant du côté ouvert de son époux, formée, non d'une partie de sa tête, parce qu'elle ne devait pas lui commander, ni d'une partie de ses pieds, parce qu'elle ne devait pas être son esclave, mais d'une partie de son côté, parce qu'elle devait être son inséparable compagne.

Adam voyait tout cela dans son extase ; car, lorsqu'à son réveil Dieu lui présenta la femme ainsi formée, il dit tout d'abord : « Pour cette fois, c'est os de mes os et chair de ma chair ; elle s'appellera *hommesse*, parce qu'elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux seront une même chair [1]. »

Nous employons ici un mot qui n'exprime guère bien ce que nous voulons lui faire dire. L'envie de conserver l'allusion qui se trouve dans le texte original pourra nous servir d'excuse.

En lisant ces paroles, nous assistons en quelque sorte à la célébration du premier mariage. Rien ne se peut de plus saint ni de plus solennel. C'est Dieu qui présente l'épouse à l'époux : c'est devant Dieu que leur union se contracte : Dieu y est à la fois père et témoin, prêtre et magistrat. C'est lui qui en proclame ou en fait proclamer les saintes lois : « *Et l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux seront une même chair.* » Grand mystère du Christ et de son Église, ainsi que l'Apôtre nous l'apprend. Le nouvel Adam, l'Homme-Dieu, quittera son Père, qui est au ciel, et sa mère, qui est sur la terre, la synagogue, et il s'attachera à son épouse, à l'Église, et les deux seront une même chair et un même esprit.

L'union du Christ avec l'Église, avec la nature humaine, est indissoluble : l'union de l'homme avec la femme doit l'être de même. L'homme était un : Dieu en prit une portion pour le faire deux ; ces deux, réunis par le mariage, ne font de nouveau plus qu'un. « N'avez-vous donc pas lu, dit le Christ aux fauteurs du divorce, que celui qui a fait l'homme dès le commencement, les a faits mâle et femelle, et qu'il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux seront une chair ? Ils ne sont donc plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point [2]. » Dieu unit l'homme à la femme, non-seulement pour figurer l'union du Christ avec la nature humaine, et la divine famille qui en résulte ou l'Église, mais encore pour nous représenter la société éternelle et ineffable qui est en Dieu même. Du premier

[1] Gen., 2, 23 et 24. — [2] Math., 19. 6.

homme procède la première femme qui, avant et après, ne fait qu'une chair avec lui ; de l'un et de l'autre, comme leur mutuel amour, procède le genre humain qui ne fait qu'un avec eux. Ainsi en Dieu, proportion gardée, du Père procède son intelligence, sa parole consubstantielle ; du Père et de sa consubstantielle intelligence procède leur mutuel et consubstantiel amour. Ils sont trois, mais indivisibles ; ils sont trois personnes, mais une même chose. Tel, à proportion, en doit-il être de la famille humaine.

Le Christ n'a qu'une épouse ; l'homme aussi n'en doit avoir qu'une. L'intention du Créateur n'est point douteuse à cet égard. Si jamais il y eut raison pour que l'homme eût plus d'une femme, c'était au commencement, lorsqu'il s'agissait de peupler la terre. Toutefois, l'auteur de la nature n'en donna au premier homme qu'une seule. La pluralité des femmes, aussi bien que le divorce, est donc une déviation de l'état primitif et naturel : *Il n'en était pas ainsi au commencement*, dit le Christ [1]. Et la religion et l'humanité exigent qu'il n'en soit plus ainsi. Car partout où règne la polygamie, la femme est la victime de l'homme ; et partout où règne le divorce, les enfants sont les victimes de l'homme et de la femme.

Ayant ainsi formé et uni nos deux premiers ancêtres, « Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et subjuguez-la ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre [2]. »

L'Écriture ne dit point : Dieu leur commanda, en disant comme elle a fait plus haut pour la loi d'abstinence, mais simplement : Dieu les bénit et leur dit. Par cette différence de langage, elle insinue assez clairement que c'est ici moins un commandement qu'une bénédiction ; bénédiction de laquelle est sorti tout le genre humain, bénédiction qui depuis longtemps a peuplé et subjugué toute la terre. Que si cette bénédiction renferme une espèce de commandement, ce n'est qu'en général et jusqu'à ce que la terre soit peuplée et subjuguée. Lorsqu'elle le sera suffisamment, lorsque les hommes se seront multipliés, lorsque les misères spirituelles et corporelles se seront multipliées avec les hommes, lorsque surtout, pour guérir ces misères en les prenant sur lui-même, l'Homme-Dieu sera né d'une Vierge, qu'il aura vécu, qu'il aura souffert, qu'il sera mort et ressuscité vierge, alors, et Dieu et les hommes béniront ceux et celles qui, pour mieux servir Dieu et les hommes, pour mieux accomplir l'œuvre du Rédempteur-Vierge, garderont cette pureté d'âme et de corps dans laquelle ont été créés nos premiers parents. A l'exemple de leur divin

[1] Matth., 19. 8. — [2] Gen., 1, 28.

modèle, ils seront des médiateurs toujours suppliants entre le ciel et la terre; comme lui encore ils serviront de père, de mère, de frère, de sœur aux pauvres et aux malades, aux veuves et aux orphelins, aux ignorants et aux pécheurs, aux vieillards et aux enfants abandonnés. Leur charité vierge conservera plus d'habitants à la terre, en enfantera plus au ciel que n'aurait pu faire leur fécondite conjugale. Une seule chose diminuera : le nombre des coupables et des malheureux.

« Dieu dit encore : Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture; et à tous les animaux des champs, et à tous les oiseaux du ciel, et à toute bête rampante sur la terre et en qui est une âme vivante, j'ai abandonné en pâture toutes les espèces d'herbages. Et il en fut ainsi [1]. »

De ces paroles certains interprètes ont conclu que, dans l'origine, Dieu ne permettait point l'usage de la chair, mais seulement des fruits et des légumes. On peut douter de cette conclusion. Dieu venait d'accorder formellement à nos premiers ancêtres la domination sur les oiseaux du ciel, sur les poissons de la mer et sur tous les animaux terrestres. Or, de quoi aurait servi cette domination à l'homme sur la plupart des animaux, en particulier les oiseaux et les poissons, s'il ne lui avait été permis d'en manger? Que si Dieu ajoute l'usage que l'homme peut faire pour lui-même de certaines plantes, la raison en est peut-être qu'il n'en avait pas encore parlé, et que, comme un bon père, il voulait enseigner à nos premiers parents jusqu'aux détails de leur nourriture. Il se peut néanmoins qu'il voulût aussi leur recommander de se nourrir d'abord plus volontiers de fruits et de légumes, jusqu'à ce que les espèces d'animaux les plus utiles se fussent assez multipliées pour ne plus risquer d'être détruites.

Nos premiers ancêtres ainsi formés, unis et bénis, n'étaient vêtus que de grâce et d'innocence. Tels qu'ils étaient sortis de la main de Dieu, ils n'avaient à rougir de rien, ils n'avaient à se défendre contre aucune intempérie de saison. Dans leurs personnes, la chair ne convoitait point contre l'esprit, mais lui était parfaitement soumise, comme l'esprit était soumis à Dieu. Le corps et l'âme formaient comme une lyre harmonieuse où tout était d'accord, où tout résonnait la louange du Créateur. Il en était autant de la nature entière : elle offrait partout les beautés et les délices d'un printemps comme divin.

« Alors Dieu considéra tout ce qu'il avait fait, et voilà qu'il était

[1] Gen., I, 29 et 30.

très-bon [1]. Déjà les jours précédents, ayant considéré chaque partie de son ouvrage, il l'avait trouvée bonne, conforme à l'éternelle idée qu'il en avait dans l'entendement, propre au but qu'il s'y proposait et à la place qu'il lui destinait dans le plan général de sa providence. Mais quand il vit tout ce plan réalisé, quand il considéra l'ensemble de ses œuvres, l'ordre, la beauté, l'harmonie des diverses parties entre elles, les suites admirables qui en résulteraient pour le temps et pour l'éternité, cet ensemble se trouva non-seulement bon, mais très-bon, mais très-excellent pour remplir les vues de l'éternelle sagesse.

L'univers a été créé pour deux fins : une première et principale, la gloire de Dieu, par la manifestation de ses perfections infinies ; une seconde et secondaire, l'éternelle félicité des créatures libres. Cette dernière dépend de la libre volonté de ces créatures mêmes. Mais qu'elles veuillent ou qu'elles ne veuillent pas, elles contribueront toutes à la première, elles contribueront toutes à manifester éternellement les adorables perfections de Dieu, sa magnificence à récompenser la vertu fidèle, sa miséricorde à pardonner au repentir, sa justice à punir le crime impénitent, sa sagesse et sa puissance qui font servir à ses desseins les obstacles mêmes. Tout, du côté de Dieu, sera bien, même le mal ou le péché de la créature libre, car ce péché sera ou expié par la créature ou puni par le Créateur; et un péché expié ou puni n'est plus un désordre, mais le rétablissement éternel de l'ordre, mais un bien. Lors donc que, dans l'éternité, nous pourrons contempler avec Dieu l'ensemble de ses œuvres, éternellement nous répéterons : Et voilà que tout était très-bien et très-bon, et voilà que tout est très-bon et très-bien.

« Ainsi donc furent achevés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment. Et il y eut un soir et un matin : et ce fut le sixième jour. »

Un autre vient ensuite, auquel l'Écriture ne donne ni matin ni soir, ni commencement ni fin : c'est le septième, qui apparaît là comme le jour de l'éternité ; jour où Dieu se repose de toutes ses œuvres, où il cesse d'en faire aucune nouvelle, parce que tout y est consommé ; jour où Dieu se repose dans l'homme, dit saint Ambroise [2], surtout dans ce Fils de l'homme, objet de ses infinies complaisances, qui dès lors, comme éternelle sagesse, était en lui et avec lui, réglant et gouvernant toutes choses, se réjouissant chaque jour de voir que tout était bon, et faisant dès lors ses délices d'être avec les enfants des hommes [3]. Ce jour est pour Dieu même un jour de fête. Il le bénit et le sanctifie. Il y fait la dédicace de ce temple que nous appe-

[1] Gen., 1, 31. — [2] *Hexaem.*, l. 6, c. 10. — [3] Prov. 8.

lons l'univers, y consacre le premier homme prêtre et pontife, et, dans sa personne, celui de ses fils qui est en même temps le Fils de Dieu, le pontife éternel, l'Agneau qui a été immolé dès l'origine du monde, et en qui sa miséricorde nous a choisis avant les siècles temporels.

Unissons-nous au Créateur, unissons-nous à notre éternel pontife, unissons-nous à ses saints anges pour aller bénir et sanctifier ensemble ce jour qui n'a ni soir ni matin, ce jour où Dieu se reposera en nous et où nous nous reposerons en Dieu. En attendant, disons, à la vue de tant de merveilles, disons et redisons avec David dans une de ses hymnes sur la création : O mon âme, bénis le Seigneur! Seigneur mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence ! Je chanterai le Seigneur durant ma vie, je célébrerai mon Dieu tant que je serai. Bénis le Seigneur, ô mon âme [1].

[1] Ps. 103, *sur la Création*. — Outre les auteurs nommément cités dans ce premier livre, on y a mis encore à profit VALMONT DE BOMARE, dans son *Dictionnaire d'histoire naturelle*, et BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dans ses *Études* et ses *Harmonies de la nature*.

# LIVRE DEUXIÈME.

## ENTRE 4000 ET 6000 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Accord des anciennes traditions avec Moïse.—Chute de l'homme. — Promesse du rédempteur.**

Moïse et les prophètes sont les vrais Pères de l'histoire. Sans Moïse et les prophètes, et sans le Christ qui en est le complément, l'histoire humaine serait ce qu'était le monde à son origine, un chaos informe et vide, un je ne sais quoi sans corps ni âme. Dix siècles avant que l'antiquité profane nous offre aucune histoire un peu suivie, Moïse le premier débrouille ce chaos; y crée la lumière, y distingue des jours ou des époques. Moïse le premier lui donne un corps organique et vivant, un ensemble qui embrasse tous les siècles et tous les peuples; le premier il nous découvre le souffle de vie qui anime ce vaste corps, la divine Providence qui surveille tout le genre humain, comme une mère son fils, pour le conduire de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge viril, et le mettre en état de remplir ses grandes destinées. Après Moïse, les prophètes développeront de plus en plus cette histoire vivante de l'humanité : ils l'écriront même d'avance; ils écriront des siècles d'avance la succession, la durée, les révolutions de ces grands empires qui feront converger toutes les choses humaines vers un même centre, l'avénement du Christ, d'où rejailliront des torrents de lumière et de vérité sur le passé, le présent et l'avenir. Quand les prophètes auront achevé d'écrire ainsi l'histoire future, cinq ou six siècles avant la venue du Christ, alors seulement apparaîtront les écrivains profanes pour enregistrer les faits isolés, recueillir les fragments de vérités; faits et fragments qui à eux seuls ne présenteraient qu'un amas de décombres, mais qui, dans Moïse, les prophètes et le Christ, trouvent leur ensemble, comme les pierres d'un même édifice.

Ces pierres éparses, que de nos jours on déterre de toute part, nous tâcherons de les rapporter à leur place convenable. A mesure que Moïse et les prophètes nous auront fait le récit de quelque évé-

nement principal, nous en signalerons les vestiges dans les traditions des principaux peuples. Sans doute, et Moïse et les prophètes et les apôtres nous suffisent; dans leurs écrits, Dieu rassasie nos âmes de toutes les vérités nécessaires; mais de ce divin banquet il est tombé ailleurs quelques fragments. Suivant le précepte du Seigneur, nous les recueillerons, de peur qu'ils ne périssent.

En ceci, d'ailleurs, nous ne ferons que suivre l'exemple et même que reproduire les paroles des Pères et des docteurs de l'Église. Voici comme leur tradition avec la science des modernes se trouve résumée par un prélat de France, distingué par sa doctrine, plus encore que par sa haute dignité, le cardinal Gousset, archevêque de Reims, en sa *Théologie dogmatique*, édition de 1849. Dans son chapitre *de la croyance* générale, touchant l'unité de Dieu, il s'exprime en ces termes :

« Toutes les nations ont conservé une idée plus ou moins distincte de l'unité de Dieu. « Il faut, dit Bergier, ou que cette idée ait été gravée dans tous les esprits par le Créateur lui-même, ou que ce soit un reste de tradition qui remonte jusqu'à l'origine du genre humain, puisqu'on la trouve dans tous les temps aussi bien que dans tous les pays du monde [1]. « D'abord les chrétiens et les juifs n'ont jamais adoré qu'un seul Dieu, le Créateur du ciel et de la terre; et le Dieu des juifs est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des patriarches. Pendant près de deux mille ans, les descendants d'Adam n'ont pas eu d'autre Dieu que le Tout-Puissant. Ce n'est que peu avant la vocation d'Abraham que l'idolâtrie s'est introduite, ne se développant que progressivement chez les différents peuples, sans jamais devenir générale, rigoureusement parlant. Le vrai Dieu a eu des adorateurs en tout temps; de tout temps il s'est rencontré, même parmi les gentils, des justes qui n'ont pas fléchi le genou devant les idoles. qui n'ont point offert leur encens aux démons, que les païens honoraient comme des dieux, *dii gentium dæmonia* [2]. Nous voyons dans la Genèse, que Melchisédech, roi de Salem, et Abimélech, roi de Gerare, chez les Chananéens, adoraient le même Dieu que les patriarches; que, dans l'Arabie, Job, les rois ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse, ne reconnaissaient point non plus d'autre Dieu. C'était encore la religion des Assyriens d'une époque moins éloignée de nous, puisque les habitants de Ninive, capitale de l'Assyrie, touchés des menaces que le prophète Jonas leur fit de la part du Dieu d'Israël, se convertirent au Seigneur [3].

« On trouve la croyance de l'unité de Dieu, la notion d'un Être

[1] *Dictionnaire de théologie*, art. Dieu. — [2] Ps. 95. — [3] Jonas, c. 2.

suprême de toutes choses, même chez les peuples qui sont tombés dans l'idolâtrie. Les gentils ont connu le vrai Dieu ; et c'est parce que, l'ayant connu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, qu'ils sont inexcusables. *Inexcusables*, dit l'Apôtre, *quia, cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* [1]. Ils se sont rendus grandement coupables en adorant la créature au lieu du Créateur : *servierunt creaturæ potiusquam Creatori* [2]. Voilà en quoi principalement consiste le crime des idolâtres. Ils n'admettaient point, du moins généralement, plusieurs dieux proprement dits, plusieurs êtres incréés, souverains, indépendants. Le polythéisme, comme nous l'avons déja fait remarquer d'après Bullet, n'est point un polythéisme d'égalité, mais un polythéisme de subordination [3]. Les païens, dit Beausobre, n'ont jamais confondu leurs dieux célestes ou terrestres avec le Dieu suprême, et ne leur ont jamais attribué l'indépendance et la souveraineté... Si par polythéisme on entend plusieurs dieux souverains, indépendants, il est faux que les peuples aient jamais cru plusieurs dieux. Ils ont bien su que ces dieux n'étaient que des intelligences qui tiraient leur origine du Dieu suprême, et qui en dépendaient comme étant ses ministres, ou que des hommes illustres par leurs vertus, et par les services qu'ils avaient rendus au genre humain ou à leur patrie [4].

« Nous pourrions, continue le cardinal archevêque de Reims, citer à l'appui les auteurs profanes, philosophes et poëtes, tous ceux qui ont parlé de la religion des anciens peuples. Ils font tous mention d'un Être éternel et souverain, qu'ils nomment le *Père*, le *Maître*, le roi des hommes et des dieux [5] : ce qui répond à ce que disent les livres saints, où le vrai Dieu est appelé le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux : *Deus deorum, dominus dominantium* [6].

« Qui était Jupiter dans l'esprit des peuples ? se demande l'abbé Batteux. Les poëtes qui ont été de tout temps les interprètes du peuple, nous le feront connaître : je ne citerai qu'Hésiode et Homère. Le premier chante le chaos et la naissance du monde ; mais aussitôt que le monde est formé, Jupiter prend l'empire, et préside à l'exécution des destins. C'est lui qui voit, qui entend, qui élève, qui abaisse, qui distribue comme il lui plaît, sur la terre et au ciel, la puissance, le bonheur et la gloire. Selon Homère, c'est la volonté suprême de Jupiter qui est la dernière raison des choses ; c'est de lui qu'émanent les lois sages ; c'est lui qui donne aux rois le pouvoir et le sceptre, qui brise la tête des villes ; c'est le Dieu très-grand, très-

[1] Rom., 1, 21. — [2] Ibid. — [3] Bullet, *L'existence de Dieu*, part. 2, p. 9, édit. de 1819. — [4] *Histoire de Manichée et du Manichéisme*, l. 4. c. 4. — [5] Hésiode, Homère, Virgile, Ovide, etc. — [6] *Deuteron.*, 10, 17.

glorieux, qui lance seul la foudre, qui est le père, non-seulement des hommes, mais des dieux; enfin, c'est lui qui tient le premier anneau de cette chaîne, à laquelle tout l'univers est suspendu : *Réunissez-vous, dieux et déesses, employez vos plus grands efforts, vous n'abaisserez pas vers la terre le Dieu très-haut, impénétrable dans ses pensées; et s'il me plaît, je vous enlèverai tous avec la terre et les mers profondes, et je vous attacherai au sommet du ciel, où vous resterez suspendus. Tel est le pouvoir sans bornes qui m'élève au-dessus des dieux et des hommes.* Tout Homère est rempli de ces traits [1].

L'illustre auteur de la *Théologie dogmatique* continue son résumé : « Maxime de Tyr, philosophe platonicien, n'est pas moins exprès : « Quand, dit-il, on interroge les hommes sur la nature de la Divinité, toutes leurs réponses sont différentes; cependant, au milieu de cette prodigieuse variété d'opinions, vous trouverez un même sentiment par toute la terre : c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le Père de tous [2]. » Il est d'ailleurs constant, comme l'ont prouvé plusieurs savants, que les peuples de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, même ceux qui ont adoré ou qui adorent encore plusieurs dieux, en ont toujours reconnu un comme supérieur à tous les autres [3]. Forcés de nous restreindre, nous nous contenterons de faire remarquer que les Pères de l'Église n'ont pas craint d'invoquer, en faveur du dogme catholique, la croyance des peuples et des auteurs païens.

« Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, prouve l'unité de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, par le témoignage de tous les hommes, *omnibus hominibus ad hoc demùm consentientibus* : ajoutant que les plus anciens ont conservé cette croyance d'après la tradition primitive du premier homme; que ceux qui sont venus ensuite en ont reçu le souvenir par les prophètes; que les gentils l'ont apprise de la création; et que l'Église, répandue par toute la terre, a reçu cette tradition des apôtres [4]. Dans le dialogue de Minutius Félix, le païen Cécilius reproche aux chrétiens d'adorer un Dieu qui n'était connu que des juifs. Le chrétien Octavius répond : « Ne cherchez pas un nom à Dieu. Dieu, voilà son nom... A Dieu, qui est seul, le nom de Dieu est tout entier. Mais quoi! n'ai-je pas, quant à lui, le *consentement de tous?* J'entends le vulgaire, lorsqu'il élève les mains au ciel, ne dire autre chose, sinon : *Dieu, Dieu est grand; Dieu est vrai; si Dieu nous en fait la grâce.* Est-ce là le discours naturel du vulgaire, ou bien la prière du chrétien confessant la foi? Et ceux qui font de

[1] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 35. — [2] Discours, *De Dieu selon Platon*. — [3] Bullet, *L'existence de Dieu*, part. 2. — [4] Liv. 2, *Contra hæreses*, c. 9.

Jupiter le souverain se trompent pour le nom, mais ils s'accordent à ne reconnaître qu'une puissance. J'entends les poëtes aussi proclamer un seul père des dieux et des hommes... Si nous passons aux philosophes, vous trouverez qu'ils diffèrent pour les noms, mais qu'ils sont d'accord pour ce qui regarde l'unité de Dieu [1]. »

« Tertullien dit que les peuples, adorateurs de faux dieux, ne font pourtant mention, ni dans leurs serments ni dans leurs actions de grâces, d'aucune divinité particulière, mais du seul vrai Dieu, auquel ils s'adressent en élevant les mains et les yeux vers le ciel; puis il conclut que cette manière d'invoquer est le témoignage d'une âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ* [2]. Après avoir dit que plusieurs chrétiens avaient prouvé la vérité de leur doctrine par le témoignage des poëtes et des philosophes, il ajoute : « Moi, j'invoque un témoignage nouveau plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune doctrine. Tiens-toi là, ô mon âme!... non pas toi, formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies et les portiques d'Athènes, et travaillée d'une indigestion de sagesse. C'est toi, âme simple, rude et grossière, toi, telle que t'ont ceux qui n'ont que toi, c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de village, de carrefour, d'ouvroir [3]. Nous déplaisons quand nous prêchons un Dieu unique par cet unique nom. Rends témoignage s'il en est ainsi. Ce qui ne nous est pas permis, nous t'entendons, et à la maison et dehors, prononcer tout haut et avec toute liberté : *Ce que Dieu donnera, ce que Dieu voudra.* Par cette parole, tu fais entendre qu'il est un Dieu à qui tu confesses toute puissance, à la volonté de qui tu es soumise; en même temps tu nies que les autres soient dieux, en les désignant par leurs noms propres, Saturne, Jupiter, Mars, Minerve. Tu affirmes seul Dieu celui que tu n'appelles que Dieu; en sorte que si tu nommes ceux-là dieux de temps à autre, tu parais le faire comme une chose d'emprunt. Quant à la nature de Dieu telle que nous la prêchons, tu ne l'ignores pas non plus. *Dieu est bon, Dieu est bienfaisant :* c'est là ton expression... De même, *que Dieu vous bénisse,* tu le dis aussi facilement qu'il est nécessaire à un chrétien. Ainsi donc, et à la maison et en public, sans que personne se moque de toi et t'en empêche, tu cries du fond de ta conscience : *Dieu voit tout ; je le recommande à Dieu; Dieu vous le rendra ; Dieu jugera entre nous.* D'où te vient cela, à toi qui n'es pas chrétienne? à toi, le plus souvent encore couronnée des bandelettes de Cérès, ornée du manteau de Saturne, re-

[1] Octavius, *M. Minucii Felicis*, c. 18, 19 et 20. — [2] *Apologet.*, n. 17. — [3] *Du témoignage de l'âme*, c. 1 et 2.

vêtue des insignes d'Isis? Jusque dans les temples, tu implores Dieu pour juge; debout dans une chapelle d'Esculape, dorant une Junon d'airain, chaussant une Minerve, tu n'en appelles à aucun des dieux présents. Dans ton for intérieur, tu en appelles à un autre juge; dans tes temples, tu souffres un autre Dieu. O témoignage de la vérité, qui, près des démons eux-mêmes, te rend témoin des chrétiens [1]. » Le même apologiste, écrivant aux magistrats romains, leur dit : « Quand il serait certain que les dieux que vous adorez fussent dieux, ne convenez-vous pas, *selon l'opinion générale*, qu'il est un Être plus élevé, plus puissant, qui est comme le roi du monde? que le pouvoir suprême ne réside qu'en lui, quoiqu'il partage avec plusieurs les fonctions de la Divinité [2]?

« Suivant Lactance, observe le cardinal archevêque de Reims, les idolâtres, en admettant plusieurs dieux qui président aux différentes parties de l'univers, admettent en même temps un seul gouverneur suprême... [3]. On sait, dit Arnobe, que le Dieu tout-puissant n'a été engendré ni mis au monde, mais qu'il est éternel : on le sait par l'unanimité et le commun sentiment de tous les mortels [4]. Saint Augustin s'exprime comme Arnobe : « A l'exception d'un petit nombre en qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde [5]. » Maxime de Madaure, philosophe païen, écrivait à ce grand évêque : « Qu'il y ait un Dieu souverain qui soit éternel, le Père et l'auteur de toutes choses, quel homme est assez grossier et assez stupide pour en douter? C'est celui dont nous adorons, sous des noms divers, la puissance répandue dans toutes les parties du monde... Qu'ils vous conservent, ces dieux subalternes, sous le nom desquels et par lesquels, tout autant de mortels que nous sommes sur la terre, nous adorons le Père commun des dieux et des hommes par différents cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans la variété même, et ne tendent qu'à la même fin [6]. » Saint Augustin lui répondit : « Ce seul Dieu dont vous me parlez est certainement celui qui est reconnu dans tout l'univers, et sur lequel, comme l'ont dit les anciens, les ignorants s'accordent avec les savants [7]. »

Maxime se trompait sans doute, conclut le cardinal de Reims, et son culte était une erreur; mais il attestait du moins, comme saint Augustin l'attestait lui-même, la croyance générale d'un Dieu unique, dont la notion est commune à tous les peuples. On convient que la notion du vrai Dieu n'a jamais été aussi distincte, aussi pure, aussi

[1] Ibid., c. 2. — [2] *Apologétique*, n. 24. — [3] *Institutiones divines*, l. 1, c. 3. — [4] L. 1, *Contre les Gentils*, n. 34. — [5] *Tractat.* 106 *in Joann. evang.* — [6] Lettre 16, aliàs 113, *inter augustinianas.* — [7] Lettre 17, aliàs 44.

parfaite chez les païens que chez les patriarches, les juifs et les chrétiens; mais il n'en est pas moins vrai que, quoique altérée par les superstitions de l'idolâtrie, elle se trouve partout; et que les gentils, encore qu'ils aient adoré les idoles, ont cependant connu et confessé le Dieu souverain, Père et auteur de toutes choses, comme le dit le confesseur Saturnin au concile de Carthage de l'an 258 : *Gentiles, quamvis idola colant, tamen summum Deum patrem, creatorem, cognoscunt et confitentur* [1].

A la suite de ce résumé de Monseigneur l'archevêque de Reims, sur la croyance générale du genre humain, touchant l'unité de Dieu, nous ajouterons quelques faits, particulièrement de ceux qu'on a découverts dans les temps modernes.

Sur la création du monde, voici ce qu'on a découvert jusqu'à présent de plus curieux.

Il y a vingt-cinq siècles, à peu près au temps où florissaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate les derniers des prophètes, un sage de la Chine, que l'histoire assure avoir voyagé vers l'Occident, écrivait dans un livre qui subsiste encore. « Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la *mère* de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de *raison*. » Plus loin il distingue dans cet Être suprême une espèce de Trinité, à laquelle il donne le nom à peine altéré de Jéhova : nom étranger à la langue chinoise, mais qui en hébreu signifie *celui qui est* [2].

La Chine, dont le caractère distinctif est le respect des ancêtres, nous présenterait sans doute un développement plus complet de ces vérités premières, si celui de ses empereurs qui le premier la réunit tout entière en une seule monarchie, deux cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, n'avait mis tout en œuvre pendant vingt ans pour détruire toutes les anciennes histoires. Néanmoins, dans le peu qui nous reste, et au milieu de fables quelquefois absurdes, on trouve que de cette Trinité qui a fait le ciel et la terre, l'un a tiré le monde du néant, l'autre a séparé les êtres flottant dans le chaos, le troisième a fait le jour et la nuit. On y trouve la création du premier homme, formé de terre jaune. Le jaune est la couleur sacrée des Chinois. On y trouve, situé à la porte fermé du ciel, un paradis terrestre arrosé de quatre fleuves provenant d'une source jaune. Ce paradis s'appelle

[1] Labbe, *Concil*, t. 1, col. 794. — *Théologie dogmatique*, par Mgr. T. M. J. Gousset, archevêque de Reims, etc., t. 1. *De la Révélation*, ch. 2, p. 325-330; 3e édit. 1849. — [2] Mémoire de M. Abel Rémusat sur Laotseu, p. 27.

le jardin fermé et caché d'où est né la vie. Là on trouve un arbre duquel la conservation de la vie dépendait; on trouve enfin la description d'un âge d'or [1].

Dans l'écriture chinoise, espèce de peinture algébrique, le plus ancien caractère pour signifier *Seigneur* (*chang-ti*) était le point; souvent on voit au-dessous le signe du ciel ou de la terre; ce point se place aussi dans un octogone. « Le point, dit un livre fort considéré à la Chine, est l'image de l'unité : l'unité est la substance de la vérité éternelle, l'idée de toutes les perfections du Ciel, le principe de tous les êtres, le mystère impénétrable de l'univers, la mère de toute lumière et l'abîme des ténèbres, l'Esprit éternel qu'on ne peut voir, si on ne le figure, et qu'on ne peut figurer, si ce n'est symboliquement... Le symbole de l'unité est le triangle équilatéral, qui signifie la grande union, l'union des trois puissances éternelles, les trois réunis dans un... Rien de créé ne porte en soi l'absolue nécessité de l'union; mais elle est inséparable des trois puissances éternelles et sort de leur essence.

Parmi les caractères relatifs au culte, se trouvent les suivants : Le signe de l'unité, au-dessus du caractère de l'instruction, s'appelle connaissance de Dieu et le culte de Dieu. Pourquoi un? demande le Glossaire. — Parce qu'il n'y a qu'*un* Seigneur et qu'*un* maître. La lune, avec le caractère d'*époque*, signifie *assemblée religieuse;* un cœur à côté de la coupe sacrée, *sainte frayeur;* un homme à côté de cette coupe, le *pur* ou le *purifié*; une maison, ayant au milieu le caractère du sacrifice, consistant en deux mains qui tiennent l'image de la chair au-dessus du caractère de l'instruction, signifie *adoration parfaitement pure.*

D'autres caractères traditionnels et historiques ont une signification non moins remarquable : par exemple, l'image de l'homme sous celle du ciel veut dire *origine de l'homme*; si vous n'oubliez pas cela, vous vivrez content et vous mourrez en paix, dit le *chouwen*. *Homme* et *un* signifie le *chef*, le *commun patriarche*. Quant à l'image d'un arbre et de deux individus humains à côté, avec la tête d'un démon, les lettrés chinois n'en donnent aucune explication. Une femme entre deux arbres signifie *séduction*. Un arbre, avec le signe du ciel et celui de la transgression, est appelé par les grammairiens, *le fruit inconnu* [2].

Une concordance singulière avec le récit de Moïse se retrouve chez

[1] Mémoires concernant les Chinois, t. 1, p. 95-101. — [2] Windischmann, *La philosophie dans la progression de l'histoire universelle*, t. 1, p. 860 et sqq., en allemand.

les principaux peuples sur les trois chefs qui ont fondé les nations et les empires. Moïse nomme, avant le déluge, les trois fils d'Adam, Caïn, Abel, Seth : après le déluge, les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, desquels descendent tous les peuples de la terre. Or, en Chine nous retrouvons en tête de son histoire trois enfants de Hoang-ty, Chao-hao, Fohy, Tchang-y : en Égypte, à la tête des rois, trois personnages célèbres, Typhon, Osiris, Aruéris. Les Grecs reconnaissaient que le ciel et la terre avaient été gouvernés d'abord par Kronos, lequel avait eu pour successeurs trois de ses enfants, Adès, Zeus, Poseidon. Les Grecs avaient encore une tradition qui donnait pour fondateurs de trois peuples célèbres, trois enfants du cyclope Polyphème, Celtus, Gallus, Illyrius, lesquels avaient peuplé une partie de l'Europe, et avaient été pères de trois nations célèbres, les Celtes, les Gaulois, les Illyriens. Les Atlantes reconnaissaient pour permier roi Uranus, lequel avait eu trois principaux enfants, Titan, Saturne. Océan. La mythologie romaine, qui a copié, à peu de choses près, celle de la Grèce, met aussi pour premiers rois du monde, trois enfants de Saturne, Pluton, Jupiter, Neptune. Les Scythes, d'après Hérodote, avaient eu aussi pour fondateur un premier roi, qui avait été père de trois enfants, Leipoxain, Arpoxain, Kolanxain. Les Scandinaves, d'après l'Edda, qui nous reste encore, disent que le monde fut peuplé par Bore, qui eut trois enfants, Odin, Vile, Ve. Les Germains croyaient que leur premier roi et leur premier fondateur avait été Mannus, lequel avait eu trois enfants, pères des Ingevones, des Herminones, des Isterones. Les druides reconnaissaient, pour la race des Iles-Britanniques, trois principaux piliers ou soutiens, Hu-Gadarn, Prydain, Dyunwald-Moelmad. Chez les Indiens, leurs principaux dieux et rois fondateurs de la race indienne sont au nombre de trois, Brama, Shiva, Vichnou [1]. Quant à Hoang-ty, le premier homme des Chinois, son nom signifie la même chose que celui d'Adam, et en paraît une traduction. Adam veut dire *terre rouge* : Hoang-ty veut dire seigneur ou patriarche de terre rouge ou orange; *ty*, seigneur, *Hoang*, jaune ou rouge. Son fils Chao-hao ou Hiuenhiao répond à Caïn; Tay-hao ou Fo hy, c'est-à-dire le pasteur juste, la victime pure, répond à Abel; Tchang-y ou Chin-nong à Seth, qui, à la Chine, comme dans Moïse, continue la série des patriarches, commencée par Hoang ty ou Adam [2].

L'Inde, que l'on commence à mieux connaître depuis cinquante

[1] *Annales de philosophie chrétienne*, 2. série, t. 15, p. 251. — [2] *Annales de philosophie chrétienne*, 2. série, t. 16. Les patriarches antérieurs à Noé, retrouvée en Chine, p. 115.

ans, nous offre dans sa prodigieuse littérature des poëmes immenses où règne une imagination gigantesque; divers systèmes de philosophie, où la subtilité le dispute à l'étendue; mais pas une histoire, pas une époque ni une date certaines. C'est comme un océan sans rivage. Une chose néanmoins y domine tout, le sentiment de la Divinité. C'est d'elle que tout émane, c'est à elle que tout retourne; elle est tout en toutes choses. On lit, dans plus d'un endroit, qu'avant toutes choses était l'Être des êtres *Brahm*, l'unique, l'incomparable, le pur, l'infini, forme de tout, supérieur à tout, sans nom, sans figure, subsistant par lui-même, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses [1]. On y voit le monde plongé d'abord dans les eaux et les ténèbres, puis la formation du ciel et de la terre, mais surtout la création de l'homme, qui se définit lui-même *intelligence incarnée et finie*. On y voit former la femme d'une partie de l'homme, et de leur union naître tout le genre humain. Un des noms indiens de ce premier ancêtre est *Adima*, fort semblable à celui d'*Adam*, et un des noms de la première femme, nommée aussi *Iva*, est *Pracriti*, qui signifie la même chose qu'Ève en hébreu, et que Zoé en grec, c'est-à-dire *vie*, parce qu'elle a été la mère des vivants. On y voit également un paradis terrestre d'où sortent quatre grands fleuves : le Bourampoutre, le Gange, l'Indus et l'Oxus, appelé Géhon par les habitants du pays. On y voit tout cela, et beaucoup plus encore, mais noyé et confondu dans une sorte de chaos poétique et philosophique [2].

Quant à la Chaldée, Bérose en résume ainsi l'ancienne doctrine : Bélus (le même nom que Bel ou Baal, qui veut dire Seigneur), ayant divisé les eaux et les ténèbres primitives, sépara la terre et le ciel et coordonna l'univers : avec son propre sang, mêlé à la terre, il fit former, par un autre dieu, les hommes, qui, pour cette raison, participent à l'intelligence divine. Lui-même enfin créa le soleil, la lune et les étoiles [3].

Il en est à peu près de l'antique Égypte comme de l'Inde. On a trouvé enfin depuis peu la clef de ses hiéroglyphes : déjà plus d'une découverte intéressante a été faite. Une entre autres, à laquelle on ne s'attendait guère et qui se confirme de plus en plus, c'est que les livres attribués à Hermès Trismégiste, qu'on voit cités souvent par les premiers Pères de l'Église, contiennent réellement les anciennes croyances de l'Egypte telles qu'on les retrouve encore aujourd'hui dans les hiéroglyphes de ses temples et de ses pyramides. On y voit,

[1] Oupnekhat, 1 et 2 passim. — [2] *Religions de l'antiquité*, par Creuzer et Guigniaud, l. 1. — [3] Euseb., *Chron.*, l. 1, c. 2, p. 11 et 12, édit. de Milan.

comme dans l'Inde, un Être suprême, seul existant de soi, s'émanant lui-même et se manifestant en une espèce de Trinité, et donnant l'être à toutes choses. On y voit la création d'un monde invisible, celle des esprits et des âmes; puis la création d'un monde visible, et enfin celle de la race humaine. Les esprits ou dieux secondaires président au gouvernement des astres et des éléments. Tout cela s'y trouve, mais enveloppé sous une infinité d'allégories et de symboles. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que le symbole de la participation à la nature divine est une croix [1].

Les anciens Perses nous ont laissé des traditions analogues. Depuis douze siècles leur dernier empire est détruit; mais plusieurs de leurs descendants, connus sous le nom de Parses, se sont perpétués dans l'Inde et ont conservé quelques-uns de leurs livres sacrés. Ces livres ont été apportés en Europe et publiés il y a soixante ans. On y voit un Être suprême, immense, éternel, sans commencement ni fin, Zérouané-Akeréné, qui donne l'existence à deux esprits principaux, Ormuzd et Ahriman, accompagnés chacun de six autres. On y voit Ormuzd, demeuré bon, et Ahriman, devenu mauvais, se livrer, avec la multitude de leurs anges, des combats qui doivent se terminer par la punition et la conversion d'Ahriman. On y voit la création de l'univers, achevée en six époques successives, dans la dernière desquelles apparaissent *Meschia* et *Meschiané*, les deux ancêtres de la race humaine [2].

Chez les Grecs et les Romains, au milieu de leurs fables poétiques, on trouve le même fond traditionnel sur la création du monde [3]. On y voit l'antique chaos, où tous les éléments sont confondus. De cette eau, de cet abîme, nous dit le plus ancien des sages de la Grèce, Dieu, c'est-à-dire, comme il le définit, l'être qui n'a ni commencement ni fin, a produit l'univers [4]. Dans la vérité, disait publiquement au peuple d'Athènes un de ses plus grands poëtes, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux [5]. C'est une tradition ancienne, transmise des pères aux enfants, écrivait un de ses plus célèbres philosophes, que c'est Dieu qui a tout fait et qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à lui-même et qui ne périsse, s'il est abandonné de Dieu. Oui, Dieu est véritablement le générateur et le conservateur de tous les êtres, quels qu'ils soient, dans tous les lieux du monde [6]. Les anciens sages

[1] *Panthéon égyptien*, par M. Champollion, *Religions de l'antiquité*, l. 3. Stobée, *Eclogæ physic.*, l. 1, p. 116 et 117. — [2] Zend-Avesta, traduit par Anquetil-Duperron. *Religions de l'antiquité*, l. 2. — [3] Hésiode, Ovide. — [4] Thalès, Diogène Laert. et Cicero, *De nat. deor.*, l. 1. — [5] Sophoc., *apud Euseb., prep. ev.*, l. 13, c 13. — [6] Aristote, *De mundo*, c. 6, *et apud Stobæum*.

de l'Italie, les Étrusques, enseignaient que Dieu a créé le monde en six époques. Dans la première, il fit le ciel et la terre ; dans la seconde, le firmament ; dans la troisième, la mer et les eaux qui sont sur la terre : dans la quatrième, les deux grands flambeaux de la nature ; dans la cinquième, les âmes des oiseaux, des reptiles et des autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau ; dans la sixième, l'homme [1]. Et cet homme, nous disent les poëtes, il le fait à son image, lui donne une attitude droite, un regard élevé vers le ciel et une intelligence supérieure pour dominer sur tout le reste [2]. Quant à son corps, il le lui forme, avec beaucoup d'art, du limon de la terre ; mais, pour l'animer, il dérobe au ciel une étincelle de feu divin. Enfin, chose singulière ! Ce Dieu créateur de l'homme, qui l'a formé avec tant d'intelligence et d'amour, est pour cela même attaché en croix [3].

La coutume de compter les jours par sept ou par semaine, qu'on retrouve chez presque toutes les nations, paraît un antique souvenir des sept jours primitifs où Dieu créa et bénit l'univers. Dès la plus haute antiquité, le septième jour était un jour de fête pour les Chinois. Il est rapporté dans l'Yking, un de leurs livres canoniques, que les anciens rois, le septième jour, qu'il appelle le grand jour, faisaient fermer les portes des maisons ; qu'on ne faisait, ce jour-là, aucun commerce, et que les magistrats ne jugeaient aucune affaire : c'est ce qui s'appelle en Chine l'ancien calendrier [4].

Une circonstance qui, à elle seule démontre l'universalité de ces traditions, c'est qu'on les trouve jusque chez les sauvages de l'Amérique, les Iroquois et les Hurons. « D'après les rapports invariables des personnes qui, à diverses époques depuis la découverte de l'Amérique, ont eu l'occasion de vivre au milieu des tribus indiennes, écrivaient, il y a peu d'années, de savants Anglais, il n'y a rien de plus certain que la ferme croyance de ces sauvages *non éclairés*, à l'existence, la toute-puissance et l'unité de Dieu, et à un état futur de récompense et de punition. Ils adorent le grand Esprit qui donne la vie, et lui attribuent à la fois la création et le gouvernement de toutes choses, avec une sagesse, une puissance et une bonté infinies. Quant à l'origine de leur religion, ils croient en général que quand le grand Esprit eut formé des terrains pour la chasse et qu'il les eut fournis de gibier, il créa le premier homme et la première femme rouges, qui étaient d'une très-grande taille et vécurent fort longtemps ; que souvent il s'entretenait familièrement avec eux ; qu'il leur donna des lois à observer et leur apprit à prendre le gibier et à cultiver le blé ; mais que, par suite de

[1] Suidas, *Tyrrhenia*. — [2] Ovide, *Métam.*, l. 1, v. 76-83. — [3] Prométhée d'Eschyle et de Sénèque. — [4] Chouking. Paris 1770. Discours prélimin., p. CXVIII.

leur désobéissance, il se retira d'eux et les abandonna aux vexations du malin esprit, qui depuis a été la cause de leur dégénération et de leurs souffrances. Ils croient que le Créateur est d'un caractère trop élevé pour être directement l'auteur du mal, et que, malgré les offenses de ses enfants rouges, il continue de répandre sur eux toutes les bénédictions dont ils jouissent. En conséquence de cette bienveillance paternelle pour eux, ils ont envers lui une piété vraiment filiale et sincère, lui adressent leurs prières dans tous leurs besoins, et lui rendent grâce pour tous les biens qu'ils en reçoivent. Selon leur manière de se représenter l'état futur, le paradis est une contrée délicieuse située bien loin au delà du grand Océan, où leurs occupations seront exemptes de peines et de troubles, sans changer pour cela de nature ; où le ciel sera sans nuages et le printemps éternel. Là, dans la possession éternelle du bonheur, ils espèrent rentrer en la grâce et jouir de la présence immédiate du grand Esprit. Avec cela, ils ont une profonde conviction que la pratique des actions bonnes et vertueuses dans cette vie peut seule leur assurer un heureux avenir, et qu'une conduite opposée les entraînerait, au contraire, dans des afflictions, des misères, des malheurs sans fin, dans une terre stérile et déserte, patrimoine des esprits méchants, dont le plaisir et l'occupation est de rendre les malheureux encore plus misérables [1]. »

Ces traditions, que les historiens espagnols d'Amérique avaient déjà tous reconnues et consignées dès la découverte de ce pays, un savant d'Allemagne vient de les retrouver, comme eux, chez les diverses peuplades qu'il a visitées, en particulier dans les hiéroglyphes ou écritures par images des anciens Mexicains. Partout le grand Esprit, être suprême et invisible, a créé le ciel et la terre, et sur la terre un premier homme et une première femme [2].

Le nom de *grand Esprit*, donné à Dieu par les sauvages d'Amérique, nous paraît admirable. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la manière dont Dieu intervient dans leurs discours. En 1813, une peuplade de l'Amérique septentrionale, sollicitée par les Anglais d'évacuer son territoire paternel, répondit par un de ses chefs : « Nos vies sont entre les mains du grand Esprit. Il a donné à nos pères les terres que nous possédons ; si c'est sa volonté, nos os blanchiront sur ces champs, mais nous ne les quitterons jamais. » La couleur rouge donnée à nos premiers ancêtres étonne d'abord, ainsi que ce paradis plein de gibier. Cela s'explique. Ces peuples sont eux-mêmes rouges de couleur et vivent principalement de chasse. D'ailleurs, dans ces particularités

[1] *Mémorial catholique*; novembre 1825. — [2] *Vues des Cordillières*, par M. de Humboldt.

mêmes, leurs traditions sont littéralement conformes au récit de Moïse. Le nom d'Adam que Dieu donne au premier homme, ainsi qu'à toute sa postérité, peut signifier, en hébreu, *de terre rouge*, et ces animaux qu'il lui amène et lui soumet dans le paradis, peuvent bien faire regarder ce lieu comme une espèce de parc Le nom même de paradis signifiait, chez les Perses et chez les Grecs, un jardin de plaisance où, avec les plus beaux arbres, se trouvaient des animaux de toute espèce pour la chasse du roi [1].

Ce qui paraîtra peut-être plus étonnant encore de la part de ces pauvres sauvages, c'est le souvenir de la chute de l'homme, mais surtout l'attente de la rédemption, l'espérance de rentrer en grâce et de jouir de nouveau de la présence immédiate et familière du grand Esprit, comme dans l'origine. Non-seulement l'Amérique croyait à la chute originelle de l'homme, elle conservait même le souvenir des personnages qui en ont été la cause, le serpent et la femme. Encore aujourd'hui on voit dans les peintures hiéroglyphiques des Mexicains la célèbre *femme au serpent*, appelée aussi *femme de notre chair*, compagne du *seigneur de notre chair*, femme que les Mexicains regardaient comme la mère du genre humain et qui est toujours représentée en rapport avec un grand serpent. D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée mise en pièces par le grand Esprit [2]. Enfin, récemment encore on a découvert dans la Pensylvanie, sous un chêne énorme déraciné par la tempête, une grande pierre sur laquelle étaient gravés, entre autre choses, un homme et une femme séparés par un arbre, la femme tenant des fruits à la main. Autour d'eux se voyaient des cerfs, des ours et des oiseaux. Comme ce chêne avait au moins cinq ou six siècles d'existence, ces figures ont dû être sculptées longtemps avant la découverte de l'Amérique par Colomb [3].

Mais d'où ont pu venir aux Américains des traditions pareilles? Aujourd'hui la réponse n'est pas difficile. L'Amérique tient probablement à l'Asie par le nord. Du moins il est certain jusqu'à présent que l'Amérique septentrionale n'est pas plus éloignée de l'Asie orientale que l'Angleterre ne l'est de la France. Or, dans toute l'Asie on retrouve ces mêmes traditions.

Un des livres canoniques des Chinois, l'Yking, parle ainsi du dragon ou du grand serpent. « Il gémit sur son orgueil. » Et : « L'orgueil le rendit aveugle lorsqu'il voulut monter au ciel, et il tomba au sein de la terre. » Le désir immodéré de la science, dit Hoainantsée, a précipité dans la perdition le genre humain. N'écoutez pas la femme,

[1] *Cyropédie de Xénophon*. — [2] *Vues des Cordillères*, par M. de Humboldt, t. 1, p. 235. — [3] *Annales de la littérature et des arts*, l. 10, p. 286.

dit un ancien proverbe chinois, et la glose ajoute : « Parce que la femme a été la source et la racine des maux. » Quand l'homme fut perverti, dit Lopi, les animaux, les oiseaux, les insectes et les serpents lui firent la guerre. A peine eut-il acquis la science, que toutes les créatures devinrent ses ennemis. En moins de trois ou cinq heures, le ciel se changea et l'homme ne fut plus le même. Lorsque l'innocence fut perdue, dit Hoainantsée, alors parut la miséricorde [1].

Dans les livres des Hindous, où l'Être suprême s'émane et se manifeste en trois personnes, Brahma ou le créateur, Vischnou ou le conservateur, Siva ou celui qui détruit et renouvelle ; dans ces livres, on voit la seconde personne de cette espèce de trinité divine descendre fréquemment sur la terre pour y rétablir l'ordre. Une fois elle se fait homme sous le nom de Crichna, et tue un effroyable serpent. Aussi ce Dieu incarné est-il représenté tantôt enlacé d'un serpent qui lui mord le talon, tantôt tenant ce serpent des deux mains et lui marchant du pied sur la tête [2].

Dans les traditions des Perses, on voit Ahriman, le maître du mal, nommé aussi Shetan ou Satan, on le voit, sous la forme d'une couleuvre, présenter des fruits au premier homme et à la première femme, qui en mangent et perdent par là les prérogatives dont ils jouissaient. On y voit, entre Ormuzd, chef des bons génies, et Ahriman, chef des mauvais, un Dieu médiateur qui doit vaincre le second et faire triompher le premier [3].

Le disciple bien-aimé du Christ a vu cette guerre, il en décrit l'issue finale dans l'histoire prophétique qu'il nous a laissée de l'Église chrétienne. « Et il y eut un grand combat dans le ciel, écrit-il : Michel [4] et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre et ses anges avec lui [5]. Plus loin, il a vu celui qui s'appelle le fidèle et le véritable, qui juge et qui combat justement ; il a vu celui qui s'appelle le Verbe de Dieu et qui porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; il l'a vu, suivi des armées du ciel, achevant la victoire et précipitant le dragon dans l'étang de feu et de soufre, pour les siècles des siècles [6].

L'histoire de l'Église catholique n'est que l'histoire de cette grande

[1] *Mémoires* concernant les Chinois, t. 1, p. 203 et 101. — [2] *Ancient history of Hindostan*, by Thomas Maurice, vol. 2. — [3] Anquetil *Zend-Avesta*. — [4] Ou plutôt *Mi-ca-ël*, c'est-à-dire *qui est comme Dieu ?* — [5] Apocal., 12. — [6] *Ib.*, c. 19 et 20.

guerre. Déjà diverses traditions nous ont indiqué comment elle a commencé pour l'homme. Moïse nous l'apprendra plus complétement.

« Et le serpent était le plus fin des animaux des champs que Jéhova, Dieu, avait faits; et il dit à la femme : Dieu vous a-t-il vraiment dit : Vous ne mangerez pas du fruit de tous les arbres du jardin? La femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin; mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Mais le serpent répondit à la femme : Assurément vous ne mourrez point de mort, car Dieu sait que le jour où vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal. La femme ayant donc vu que cet arbre présentait une excellente nourriture, qu'il était beau à voir et charmant à contempler, elle en prit du fruit et en mangea; elle en donna également à son mari, et il en mangea comme elle[1]. »

Tel est le récit simple et court d'une si grande catastrophe.

Ce qui d'abord nous y étonne, c'est qu'Ève ne soit point effrayée à la vue du serpent. Pour nous, il nous répugne, ce semble, même de penser à ce venimeux reptile; et quand les poëtes nous représentent l'imprudent voyageur, posant le pied par mégarde sur une couleuvre étendue dans son chemin, nous partageons naturellement son effroi. Il n'en était pas ainsi dans l'état d'innocence. Alors et les serpents et tous les animaux rampaient en quelque sorte devant l'homme pour lui rendre hommage; aucun n'était à craindre pour lui. Aujourd'hui encore, il y a des serpents qui ne sont pas dangereux. Il y en a plusieurs qui, non-seulement ne dardent pas de venin, mais se familiarisent volontiers avec l'homme, accourent à sa voix et lui font mille caresses. En Amérique, entre autres, il y en a un, nuancé de belles couleurs, qui aime à s'entortiller entre les branches de certains arbres, et qui devient si familier que les habitants du pays ne voyagent guère sans en avoir un sur eux[2].

« Quant à la finesse du serpent, ne la regardons pas comme la finesse d'un animal sans raison, dit Bossuet, mais comme la finesse du diable, qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Comme Dieu paraissait à l'homme sous une figure sensible, il en était de même des anges. Dieu parle à Adam, Dieu lui amène les animaux et lui amène sa femme qu'il venait de tirer de lui-même; Dieu lui paraît comme quelque chose qui se promène dans le paradis. Il y a dans tout cela une figure extérieure, quoiqu'elle ne

[1] Gen., 3. — [2] Valmont de Bomare.

soit point exprimée ; et il était juste, l'homme étant composé de corps et d'âme, que Dieu se fît connaître à lui selon l'un et l'autre ; selon les sens comme selon l'esprit. Il en était de même des anges qui conversaient avec l'homme en telle forme que Dieu permettait, et sous la figure des animaux. (Même dans l'Évangile, le Saint-Esprit paraît sous une forme de colombe, et le Fils de Dieu se montre à son bien-aimé disciple sous la figure d'un agneau ayant sept yeux et sept cornes.) Ève donc ne fut point surprise d'entendre parler un serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même paraître sous une forme sensible ; elle sentit qu'un ange lui parlait, et seulement il paraît qu'elle ne distingua pas assez si c'était un bon ou un mauvais ange, n'y ayant aucun inconvénient que dès lors *l'ange de ténèbres se transfigurât en ange de lumière* [1].

« Pourquoi Dieu détermina cet ange superbe à paraître sous cette forme, plutôt que sous une autre. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Écriture nous l'insinue en disant que *le serpent était le plus fin de tous les animaux*, c'est-à-dire celui qui s'insinuait de la manière la plus souple et la plus cachée, et qui, pour beaucoup d'autres raisons que la suite développera, représentait le mieux le démon dans sa malice, dans ses embûches, et ensuite dans son supplice [2]. »

« Seigneur, faites-nous connaître les profondeurs de Satan et les finesses malignes de cet esprit à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle de génie qu'il a sur nous, pour vous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité et faire connaître magnifiquement la puissance de votre grâce.

« Le premier effet de cet artifice est d'avoir tenté Adam par Ève et d'avoir commencé à nous attaquer par la partie la plus faible. Quelque parfaite que fût et dans le corps et encore plus dans l'esprit la première femme immédiatement sortie des mains de Dieu, elle n'était, selon le corps, qu'une portion d'Adam et une espèce de diminutif. Il en était, à proportion, à peu près de même de l'esprit, car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeait tout avec une certaine convenance. Ce n'est point Ève, mais Adam, qui nomma les animaux : c'était à Adam, et non point à Ève, qu'il les avait amenés. Si Ève, comme sa compagne chérie, participait à son empire, il demeurait à l'homme une primauté qu'il ne pouvait perdre que par sa faute et par un excès de complaisance. Il avait donné le nom à Ève comme il l'avait donné à tous les animaux, et la nature voulait qu'elle lui fût en quelque sorte sujette. C'était donc en lui

[1] 2. Cor., 11. — [2] Bossuet, *Élévat.*

que résidait la supériorité de la sagesse ; et Satan le vient attaquer par l'endroit le moins fort, et, pour ainsi dire, le moins muni [1]. »

Voyez ensuite avec quelle finesse il procède. Il se garde bien de proposer d'abord à la femme l'erreur où il voulait la conduire ; il se garde bien de dire d'abord : Dieu vous a trompés; son commandement n'est pas juste, sa parole n'est pas véritable. Il demande, il interroge, comme pour être instruit lui-même plutôt que pour instruire celle qu'il voulait surprendre. *Est-ce que Dieu vous a vraiment dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?* Il ne pouvait commencer par un endroit plus insinuant, ni plus délicat. En outre, sa phrase est pleine d'ambiguïté. Le premier mot de l'original peut signifier *est-il vrai*, ou bien *pourquoi*. Il y a dès l'abord quelque chose de tortueux et d'équivoque : la suite y répond. Dieu avait formellement dit à Adam : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin; mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras point; car le jour où tu en auras mangé tu mourras de mort. Le serpent, dans son insidieuse interrogation, altère le précepte divin et même l'exagère. *Est-ce que Dieu vous a dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?* Tournure oblique et cauteleuse qui peut signifier également, vous ne mangerez d'aucun arbre, ou vous ne mangerez pas de quelques-uns. Le premier sens est une astucieuse exagération qui, pour l'honneur de Dieu même, semblait exiger une réponse.

La femme répondit au tentateur : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. » Déjà l'on aperçoit les effets de la ruse de Satan. Il avait tourné à sa manière la parole de Dieu : la femme la tourne à la sienne. Dieu avait dit : *Tu mangeras de tous les arbres*, excepté d'un seul. La femme omet le mot *tous*. Dieu n'avait pas dit : *Vous ne toucherez point* à l'arbre de la science du bien et du mal. La femme l'y ajoute. Dieu avait dit expressément. *Tu mourras de mort*. La femme lui fait dire : *De peur que vous ne mouriez ;* elle lui prête un *peut-être, ne fortè,* suivant le texte de la Vulgate et de l'hébreu. C'est ainsi qu'à l'école de Satan commença le jugement privé, l'interprétation individuelle de la parole divine.

Dieu affirme, dit saint Bernard, la femme doute et le diable nie.

« Vous ne mourrez point de mort; car Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal. » Quelle audace à mentir ! Non-

[1] *Ibid.*

seulement il contredit hardiment la parole expresse de Dieu, *tu mourras de mort*, il prend encore Dieu à témoin de son mensonge : *Car Dieu sait*, dit-il, *que vous serez comme des dieux*. Ces derniers mots recouvrent comme un abîme de malice. Dans le texte original, ils signifient également *comme Dieu* et *comme des dieux*. C'est toujours l'allure tortueuse du serpent, toujours un langage équivoque. En allusion au premier sens, le Dieu en trois personnes lui-même dira : *Voici qu'Adam est devenu comme un d'entre nous*. Mais, et dans l'Écriture sainte, et dans les Pères de l'Église, les anges eux-mêmes sont appelés quelquefois des dieux. Parlant de la cité de Dieu, qui est l'Église, et de la cité du diable, qui est le monde, saint Augustin dit ces paroles remarquables : « Au Créateur de la sainte cité, les citoyens de la cité terrestre préfèrent leurs dieux, ignorant qu'il est le Dieu des dieux, non des dieux faux, c'est-à-dire impies et superbes qui, privés de sa lumière inaltérable et commune à tous, et réduits par là à une certaine puissance indigente, convoitent en quelque sorte des pouvoirs privés et demandent les honneurs divins à des sujets déçus ; mais des dieux pieux et saints, qui mettent leur joie à se soumettre eux-mêmes à un seul plutôt qu'à s'en soumettre beaucoup d'autres, à adorer Dieu plutôt qu'à être adorés à la place de Dieu [1]. » Ainsi donc, outre les dieux fidèles, pieux et saints, les bons anges, qui adorent avec nous celui qui les a faits comme nous, qui ne cherchent qu'à augmenter sa gloire et son empire, il y a des dieux faux, apostats, impies et superbes ; des dieux privés de la lumière divine et plongés dans les ténèbres, où ils travaillent à se faire des empires à part ; c'est Satan et ses anges. C'est de ceux-là sans doute que parlait le vieux serpent quand il disait : *Vous serez comme des dieux*, c'est-à-dire, comme nous ; coupables comme nous, malheureux comme nous, livrés comme nous aux ténèbres et à de hideux penchants. Vos yeux s'ouvriront comme les nôtres se sont ouverts ; comme nous, vous connaîtrez par expérience le bien et le mal, le bien que vous aurez perdu, le mal que vous aurez commis et mérité. C'est-à-dire que, sous ces paroles flatteuses, Satan promettait son enfer ! moquerie vraiment digne de Satan.

La femme, sensible à ce qui la flatte, ne voit point ce qui est caché dessous : elle lève ses yeux sur le fruit défendu. Cet arbre, qui jusque-là n'avait point attiré ses regards, lui paraît maintenant le plus beau à voir, le plus charmant à contempler, son fruit le plus excellent à manger. La parole divine : *Tu mourras de mort*, s'évanouit dans les nuages du doute. Cet autre : *Vous serez comme des dieux*, retentit

[1] *De civit. Dei*, l. 11, c. 1.

agréablement à ses oreilles; la beauté du fruit délecte ses yeux; l'orgueil, la curiosité, la concupiscence naissent tous à la fois. Le serpent y joint son sifflement intérieur; le dernier pas est fait, elle prend du fruit défendu et en mange.

Dès ce moment le serpent ne paraît plus. La femme, séduite et coupable, achèvera ce qu'il a commencé. Après avoir mangé du fruit défendu, *elle en donna à son mari et il en mangea.* La tentation et la chute d'Adam passent en ce peu de mots. Le premier et le plus beau commentaire que nous ayons sur cette matière est celui-ci de saint Paul : *Adam n'a pas été séduit, mais la femme a été séduite dans sa prévarication* [1].

Il faut ici entendre en deux sens qu'Adam ne fut pas séduit. Il ne fut pas séduit, premièrement, parce que ce n'est point à lui que s'adressa d'abord le séducteur ; secondement, il ne fut pas séduit, parce que, comme l'interprètent les saints docteurs, il céda plutôt à Ève par complaisance que convaincu par ses raisons. Les saints interprètes, et entre autres saint Augustin, disent expressément qu'il ne voulut point contrister cette seule et chère compagne, ni se laisser, dans son domestique et dans la mère future de tous ses enfants, une éternelle contradiction [2]. En un mot, Adam, premier père et pontife du genre humain, non plus qu'Aaron, futur pontife du peuple juif, et Pierre, futur pontife du peuple chrétien, ne pécha que par faiblesse; il ne crut ni n'enseigna l'erreur. Mais enfin, faiblesse ou séduction, le premier homme et la première femme, c'est-à dire tout le genre humain, à sa naissance, se rendit coupable devant Dieu.

« Dieu, est-il dit au livre de la Sagesse, créa l'homme pour vivre toujours; il le fit à son image et à sa ressemblance; mais, par l'envie du diable, la mort est entrée dans l'univers [3]. Le diable, jaloux de voir l'homme, créature inférieure à lui, appelé à la vie surnaturelle et divine, à la gloire éternelle dont il était lui-même à jamais déchu, l'induit, par ses artifices, à la désobéissance. Par là le péché entre dans le monde, et par le péché la mort. Ainsi « le diable a été homicide dès le commencement, nous dit le Christ, et il n'a point persisté dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il ment, il parle du sien propre, car il est menteur et père du mensonge [4].

Adam et Ève s'en aperçurent bientôt; leurs yeux s'ouvrirent, non pas les yeux du corps, car ils n'étaient point aveugles comme l'ont rêvé quelques-uns, et Ève n'avait que trop vu le fruit défendu, mais les yeux de l'expérience. Ils connurent à leurs dépens le bien et le mal, le bien qu'ils avaient perdu par leur faute, et le mal où ils s'é-

[1] *1. Tim., 2.* — [2] Bossuet, *Élévat.* — [3] Sap., 2. — [4] Joan., 8, 44.

taient précipités. Ils aperçurent qu'ils étaient nus et dépouillés de la grâce qui les unissait à Dieu et qui faisait la vie de leur âme; ils aperçurent qu'ils étaient nus et dépouillés de l'empire qu'ils avaient auparavant sur leur corps et sur tous ses membres. « Dans l'état d'innocence, dit un saint moderne, tout ce qu'Adam et Ève voyaient, tout ce qu'ils disaient, tout ce qu'ils mangeaient, les excitait à une douce contemplation des choses divines, parce que la partie inférieure ou les sens étaient bien disposés et parfaitement soumis à la raison [1]. »

Mais après le péché, il n'en est plus de même. Leur esprit, qui s'est soulevé contre Dieu, ne peut plus contenir le corps auquel il devait commander. La tête, les mains, les pieds obéissent encore à la voix de la raison, se meuvent, agissent ou se reposent suivant qu'elle le commande; mais d'autres membres n'écoutent plus ses ordres, se meuvent ou se reposent sans elle et malgré elle; bien loin de lui être soumis, ils pensent la soumettre elle-même. Leur empire est si fort que lors même qu'ils ne peuvent la vaincre, ils la fatiguent, la remplissent de trouble et de confusion. C'est là cette concupiscence dont l'Apôtre des nations déplore les funestes effets. « Je vois dans mes membres une loi qui fait la guerre à la loi de mon esprit, et qui me fait captif en la loi du péché qui est dans mes membres. Par l'esprit, je suis soumis à la loi de Dieu, mais par la chair, à la loi du péché [2]. » La première fois qu'Adam et Ève ressentirent dans leur chair, jusque-là si soumise, cette insurrection des sens, ces assauts de la convoitise, ils en furent honteux et confus, ils rougirent l'un devant l'autre. Et pour cacher de cet humiliant désordre au moins la honte extérieure, ils enlacèrent des feuilles de figuier et s'en firent une ceinture autour des reins. Ce voile de la pudeur se retrouve dans tous les siècles et dans tous les pays, même chez les peuples sauvages qui vont entièrement nus pour le reste du corps. Tout le monde a senti que l'homme n'est plus tel qu'il est sorti de la main du Créateur, mais qu'il s'y est glissé quelque chose de dégradant qu'il faut cacher à ses propres yeux.

Il en est qui, tournant à leur manière la parole de Dieu, ont prétendu que tout ce que nous dit Moïse du fruit défendu, de la tentation du serpent, de la chute de nos premiers ancêtres, n'est qu'une allégorie pour dire qu'Adam et Ève se sont vus pour la propagation de l'espèce humaine. Par là ils se croient plus fins que les autres, et ils n'aperçoivent pas la finesse du serpent qui les trompe comme il a trompé la première femme, et qui leur inspire le venin des plus impies erreurs. Ils ne voient pas que, si leur interprétation est vraie, il

[1] *Jean de la Croix*, t. 2, p. 129. Avignon, 1828. — [2] Rom., 7.

faudra dire avec certains hérétiques que le mariage est mauvais de sa nature, que la génération des enfants est l'œuvre du diable, et que Dieu ne saurait être l'auteur ni de l'un ni de l'autre. Pour nous, nous croyons avec toute l'Église que l'arbre de la science du bien et du mal était un arbre, que le serpent était un serpent dans lequel s'était caché l'esprit de malice, que le fruit dont ont mangé nos premiers parents était un fruit; nous croyons que le mariage a été institué et béni par Dieu même, et que c'est Dieu qui lui a communiqué la fécondité par sa bénédiction. Pour des époux ainsi unis et bénis, non-seulement la génération des enfants n'était point un crime, mais une œuvre sainte qui se fût accomplie avec la même tranquillité qu'aujourd'hui encore le laboureur confie à son champ le germe de la future moisson. Tout eût été pur et saint dans la source de notre naissance. Le péché est venu l'infecter en viciant par le désordre de la concupiscence ce que Dieu avait créé bon et pur. Ce désordre est malheureusement inséparable de l'acte qui nous donne la vie; aussi les époux s'en cachent-ils par une pudeur si naturelle que certains philosophes, qui prétendaient la blâmer, ont reçu à juste titre le nom de cyniques ou de chiens.

La race humaine avait donc été créée pure et sainte, mais elle a été viciée par le péché. La source de notre origine infectée de la sorte, nous naissons non pas tels que Dieu avait fait notre premier père, mais tels que notre premier père s'est fait lui-même par le péché, immortels et mortels, vivants et morts; immortels, par la nature impérissable de notre âme; morts, parce que nous sommes privés de la grâce qui unit à Dieu et constitue la vie surnaturelle; vivants, parce que notre corps est uni à l'âme et trouve la vie dans cette union; mortels, parce que cette union doit se rompre un jour en punition du crime héréditaire. C'est là ce qu'on nomme le péché originel, péché dont l'existence a été sentie et reconnue en tous lieux et en tous temps.

Deux principaux faits en sont la preuve. Chez tous les anciens peuples, on voit des rites expiatoires pour purifier l'enfant à son entrée dans la vie. Ordinairement cette cérémonie avait lieu le jour où l'on donnait un nom à l'enfant. Ce jour, chez les Romains, était le neuvième pour les garçons et le huitième pour les filles. On l'appelait *lustricus*, à cause de l'eau lustrale qu'on employait pour purifier le nouveau-né [1]. Les Égyptiens, les Perses et les Grecs avaient une coutume semblable. Au Yucatan, en Amérique, on apportait l'enfant dans le temple, où le prêtre lui versait sur la tête de l'eau destinée à

[1] *Macrob. Saturn.*, l. 1.

cet usage, et lui donnait un nom. Aux Canaries, c'étaient les femmes qui remplissaient cette fonction à la place des prêtres. Mêmes expiations prescrites par la loi chez les Mexicains. Dans quelques provinvinces, on allumait en même temps du feu et on faisait semblant de passer l'enfant par la flamme, comme pour le purifier à la fois par l'eau et le feu. Les Thibétains, en Asie, ont aussi de pareilles expiations. Dans l'Inde, lorsqu'on donne le nom à un enfant, après avoir écrit ce nom sur son front et l'avoir plongé trois fois dans de l'eau de rivière, le brahme ou le prêtre s'écrie à haute voix : « O Dieu pur, unique, invisible, éternel et parfait ! nous t'offrons cet enfant issu d'une tribu sainte, oint d'une huile incorruptible et purifié avec de l'eau [1]. »

Enfin, s'il y a quelque chose au monde qui réveille en nous l'idée de l'innocence, assurément c'est l'enfant qui n'a pu encore ni commettre le mal, ni même le connaître; et supposer qu'il soit soumis à des châtiments, à des souffrances, est une pensée qui révolte toute l'âme. Cependant le poëte romain, le tendre Virgile, place les enfants *moissonnés à la mamelle, avant d'avoir goûté la vie, à l'entrée des royaumes tristes*, où il les représente dans un état de peine, pleurant et poussant un long gémissement [2]. Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses ? quelles fautes expient ces jeunes enfants à qui leurs mères n'ont point souri ? qui a pu suggérer au poëte cette étonnante fiction ? quel en est le fondement ? d'où vient-elle, sinon de la croyance antique que l'homme naît dans le péché ?

Un autre fait qui montre combien cette croyance était universelle, c'est que les philosophes la partageaient avec les peuples.

Cicéron, qui a peint si éloquemment la grandeur de la nature humaine, ne laisse pas d'être frappé des étonnants contrastes qu'offre cette même nature, sujette à tant de misères, aux maladies, aux chagrins, aux craintes, aux plus avilissantes passions ; de sorte que, forcé de reconnaître quelque chose de *divin* dans l'homme si malheureux et si dégradé, il ne sait comment le définir et l'appelle *une âme en ruine* [3].

Et voilà pourquoi, dans Platon, Socrate rappelle à ses disciples que ceux qui ont établi les *mystères* ou cérémonies secrètes et *qui ne sont point*, dit-il, *à mépriser*, enseignaient, d'après les anciens, que quiconque meurt sans être *purifié*, reste aux enfers plongé *dans la boue, et que celui qui a été purifié habite avec les dieux* [4].

Tous les anciens théologiens et les poëtes disaient, au rapport de

[1] *Essai sur l'indiff.*, t. 3, c. 7. Huet, *Alnet., quæst.* — [2] Enéid., l. 5, v. 426-429. — [3] *Apud Aug.*, l. 4, *contra Pelag. De republicâ*, l. 3. — [4] Phœd.

Philolaüs le pythagoricien, *que l'âme était ensevelie dans le corps comme dans un tombeau, en punition de quelque péché* [1]. Pour expliquer cette énigme, plusieurs philosophes ont imaginé que nos âmes avaient péché dans une vie antérieure. Ils voyaient le mal; ils en ignoraient la cause et la manière.

Cinq ou six siècles avant qu'il y eût aucun philosophe, David avait nettement désigné cette cause mystérieuse, en disant, suivant la force du texte hébreu : J'ai été engendré dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché [2]. Cinq ou six siècles avant David, Job y faisait également allusion quand il demandait : Qui fera sortir quelqu'un de pur de ce qui est impur ? Il n'en sortira pas un. Ce que la version latine traduit, en s'adressant à Dieu : Qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'un germe impur ? N'est-ce pas vous seul [3] ?

Mais comment le crime d'un seul homme a-t-il infecté toute sa race ? comment les enfants peuvent-ils justement porter la peine de la faute de leur père ? Ils la portent, cette peine, c'est un fait constant et que dès lors il n'est nullement nécessaire d'expliquer : Dieu est juste et nous sommes punis, voilà tout ce qui est indispensable que nous sachions ; le reste n'est pour nous que *de pure curiosité*.

Une raison sage peut néanmoins découvrir quelques lueurs dans ce profond mystère, et la philosophie ancienne, en prenant la tradition pour guide, seule méthode qui puisse donner une base solide et une règle sûre au raisonnement, s'est élevée, sur la question aussi difficile qu'imposante de l'*imputation des délits*, à de fort belles considérations.

Dans son traité *sur les délais de la justice divine*, Plutarque fait d'abord observer qu'il y a des *êtres collectifs* qui peuvent être coupables de certains crimes, aussi bien que les *êtres individuels*. » Un État, par exemple, est, dit-il, une même chose continuée, un tout, semblable à un animal, qui est toujours le même et dont l'âge ne saurait altérer l'identité. L'État étant donc toujours *un*, tandis que l'association maintient l'unité, le mérite et le blâme, la récompense et le châtiment pour tout ce qui se fait en commun lui sont distribués justement, comme ils le sont à l'homme individuel. »

« Mais, ajoute Plutarque, si l'État doit être considéré sous ce point de vue, il doit en être de même d'une famille provenant d'une souche commune, dont elle tient je ne sais quelle force cachée, je ne sais quelle communication d'essences et de qualités, qui s'étend à tous les individus de la lignée. Les êtres produits par voie de génération ne ressemblent point aux productions de l'art. A l'égard

[1] Clém. Alex., Strom., l. 3. — [2] Ps. 50. — [3] Job, 14, 4.

de celles-ci, dès que l'ouvrage est terminé, il est sur le champ séparé de la main de l'ouvrier, et ne lui appartient plus ; il est bien fait *par lui*, mais non *de lui*. Au contraire, ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur ; tellement qu'il tient *de lui* quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé pour lui ; car ce quelque chose est lui [1]. »

Or, Adam et Ève étaient en principe tout le genre humain, toute la société humaine ; société, famille qui devait grandir, se développer par divers âges, mais qui nécessairement est toujours la même. Elle pouvait donc être punie dans toute sa durée d'une faute commise par elle au commencement ; d'autant plus que cette punition consiste dans la privation d'une prérogative qui n'était point due à la nature. Le châtiment, *un* pour tous, nous rappelle que tous nous sommes *un*.

Telle est donc l'histoire de notre premier péché. Écoutons maintenant le procès-verbal de notre condamnation. « Et Adam et sa femme entendirent la voix de Jéhova, Dieu, qui s'avançait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent de devant la face de Jéhova, Dieu, parmi les arbres du paradis. Mais Jéhova, Dieu, appela Adam, et lui dit : Où es-tu ? Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai été saisi de crainte parce que j'étais nu, et je me suis caché. Alors Dieu lui dit : Qui donc t'a appris que tu étais nu ? Aurais-tu mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Et Jéhova, Dieu, dit à la femme : Qu'avez-vous fait là ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. Et Jéhova, Dieu, dit au serpent : Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie. Et je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu la mordras au talon. A la femme il dit : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. Il dit aussi à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, maudite soit la terre à cause de toi ; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur. Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la

[1] *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*, trad. de M. le comte de Maistre.

sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière, et en poussières tu retourneras [1]. »

Voilà comme Dieu rendit son premier jugement sur le genre humain, jugement à la fois plein du justice et de miséricorde, et dont toutes les circonstances méritent une attention particulière.

D'abord un changement qui étonne, c'est que l'homme, jusque-là d'une familiarité si intime avec Dieu, en a peur maintenant. Tant qu'il conserva la grâce et l'innocence, Dieu lui était le plus tendre des pères ; sa présence visible le comblait de joie ; bien loin de la fuir, il la cherchait avec un empressement filial. Mais à cette heure, il se sent coupable, il se voit dépouillé des divines prérogatives dont ce père l'avait orné ; il tremble de paraître en sa présence, il se cache dans l'épaisseur de la forêt. On le voit qui sent sa faute ; il n'y est point endurci comme un vieux pécheur ; il n'a plus l'innocence première, mais il a encore la honte et le remords. Ah ! s'il pouvait y joindre un repentir plein d'une humble confiance ? qui sait ce que déciderait la divine miséricorde ?

Dieu semble l'y inviter en quelque sorte. *Adam, où es-tu?* Non pas tant en quel lieu, mais en quel état ? De quel bonheur et dans quel malheur es-tu tombé ? Où es-tu ? Loin de moi, ton Dieu et ton père ! Adam répond que la honte et la nudité l'ont contraint de se cacher. Interrogé si la cause de cette honte et de cette terreur ne serait point d'avoir mangé du fruit défendu, il ne le nie point, il ne dit point : La femme m'a séduit, mais simplement : Elle m'en a donné et j'en ai mangé. Sa confession est sincère. Elle pourrait être plus humble. Cette parole, *la femme que vous m'avez donnée*, semble vouloir rejeter en quelque manière la faute sur Dieu même. On voudrait que sa confession se commençât ou se terminât par un cri de repentir : J'ai péché. Mais enfin, il n'y a point endurcissement.

Interrogée à son tour, la femme répond : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. L'aveu est également sincère, mais manque aussi d'humilité. Elle semble rejeter la faute sur le seul serpent, elle ne prononce pas non plus la parole du repentir : J'ai péché. En un mot, l'homme paraît plus occupé à s'excuser sur la femme, la femme sur le serpent, qu'à s'accuser eux-mêmes avec l'humble repentir qui leur eût mérité le pardon.

Maintenant que va faire le souverain juge ? que va-t-il dire au serpent ? *Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu !* C'est le serpent que Dieu maudit, non point l'homme, non point la femme ; reprenons espoir. Et il maudit le serpent, ou plutôt Satan qui en avait em-

[1] *Gen*, 3.

prunté la forme, sans lui faire de question, sans lui demander de réponse. Il savait que pour celui-là il avait péché, non point par complaisance comme Adam, non par séduction comme Ève, mais par une pure malice. *Maudit sois-tu! tu ramperas sur ton ventre, tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.* Voilà donc cet esprit superbe qui voulait marcher l'égal du Très-Haut, le voilà condamné à se traîner comme un reptile, à faire mille bassesses pour persuader aux hommes imprévoyants quelques honteux désirs. Le voilà donc condamné à se repaître uniquement de ce qu'il y a de plus vil et de plus hideux, des crimes et des impuretés qu'il aura fait commettre. Nous le verrons, lui et les siens, chassés du corps d'un homme, demander comme une grâce de se loger dans des corps de pourceaux.

Ce n'est pas tout « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et celle-ci t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. »

Quelle est cette femme bénie entre laquelle et le serpent, comme entre sa race et celle du serpent, il doit y avoir une éternelle et irréconciliable inimitié ? Je considère les femmes de tous les siècles et de tous les pays, et toutes je les vois engendrées et conçues dans le péché; toutes je les vois engendrées dans l'amitié et le pouvoir du serpent. Il n'y en a qu'une seule que la piété des fidèles révère comme ayant été conçue sans péché, exempte à jamais de l'empire de Satan, lui écrasant au contraire la tête par celui qui est né d'elle. C'est la nouvelle Ève, la nouvelle mère des vivants : c'est Marie pleine de grâce, pleine de grâce et de mérite devant Dieu, pleine de grâce et de miséricorde pour les humains; c'est Marie qui est bénie par-dessus toutes les femmes, chérie par-dessus toutes les mères, exaltée par-dessus toutes les reines.

Mais quelle est cette race, quel est ce fruit béni de la femme qui doit écraser la tête au serpent maudit et nous délivrer de sa puissance? Écoutons le disciple bien-aimé.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu. et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Et il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean; il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage à la lumière. Il y avait la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par

lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, lesquels ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité [1]. »

Le Verbe, qui était Dieu et par qui ont été faites toutes choses, s'est lui-même fait chair, s'est uni notre nature, est né de la femme, non pas de l'homme, est né de Marie toujours vierge. Dieu-Homme, Homme-Dieu, unissant à jamais la nature divine et la nature humaine en une seule personne, il a pris notre nature avec la peine du péché qui la viciait, et, en subissant volontairement cette peine, il a détruit le péché qui en était la cause. En lui la nature humaine est non-seulement rétablie dans sa dignité première, mais élevée infiniment plus haut : elle est unie à la nature divine, non plus seulement par la grâce qui pouvait se perdre et s'est perdue en effet, mais par une éternelle identification avec la personne du Verbe. En lui, l'homme n'est pas seulement comme Dieu, mais il est Dieu, et Dieu est homme. Satan voulait dégrader la nature humaine par la promesse d'une fausse grandeur ; et cette nature tombée, Dieu l'élève à une grandeur telle, que Satan même, dans son orgueil, n'en pouvait concevoir de semblable, et qu'à son nom seul tout fléchira le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. Cette ineffable déification de la nature humaine eût-elle eu lieu sans le péché d'Adam ? on en doute. Aussi la sainte Église chante-t-elle dans une de ses prières : O heureuse faute, qui a mérité d'avoir un rédempteur pareil [2] !

En effet, tout à l'heure nous ne nous attendions à voir dans ce premier jugement que la justice et la sévérité. Mais, ô Dieu ! quelle abondance de miséricorde et que de sujets d'espérance se multiplient devant nous ! En même temps qu'un homme et une femme perdaient le genre humain, Dieu qui avait daigné prédestiner un autre homme et une autre femme pour le relever, a désigné cet homme et cette femme jusque dans ceux qui nous donnaient la mort. Jésus-Christ est le nouvel Adam, Marie est la nouvelle Ève. Ève est appelée mère des vivants, même après sa chute, comme l'ont remarqué les saints docteurs, et lorsqu'à dire vrai elle devait plutôt être appelée la mère des morts. Mais elle reçoit ce nom dans la figure de la sainte Vierge, qui n'est pas moins la nouvelle Ève que Jésus-Christ le nou-

[1] Joan., 1. — [2] *Prières du Samedi-Saint.*

vel Adam. Tout convient à ce grand dessein de la bonté divine. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute. Dieu prédestine un ange de lumière qui devait intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Ève encore vierge : l'ange de lumière parle à Marie qui le demeurera toujours. Ève écoute le tentateur et lui obéit : Marie écoute aussi l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui se devait consommer en Adam, commença par Ève : en Marie commence aussi notre délivrance ; elle y a la même part qu'Ève a eue à notre malheur, comme Jésus-Christ il a la même part qu'Adam avait eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Ève, un nouvel ange ; il y a aussi un nouvel arbre qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre qui détruira tout le mal que le fruit défendu avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé dans celui de notre chute ; tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur [1].

Qui ne bénirait ici l'admirable bonté de Dieu envers nos premiers parents ? Ils avaient fait l'aveu de leur faute avec crainte et confusion. Dieu maudit devant eux le serpent comme pour augmenter encore leur confusion et leur crainte. Mais dans cette punition du serpent même, il leur annonce, il leur fait entrevoir un rédempteur, par qui, dès lors, ils pouvaient espérer le pardon ; et ce rédempteur naîtra, non pas de l'homme et de la femme, mais de la femme seule. Quelle parole de consolation et de gloire pour Ève humiliée et confuse ! Et ce rédempteur qui naitra de la femme est le Verbe éternel, le même Dieu qui, suivant toutes les apparences, avait pris une forme sensible pour exercer le premier jugement, comme il viendra pour exercer le dernier. Ce n'est qu'après avoir ainsi rallumé dans leur cœur l'espérance et l'amour, qu'il impose à chacun sa pénitence.

Il dit à la femme : *Je multiplirai tes calamités et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari et il te dominera.* Remarquons bien, il ne la maudit point ; il ne lui retire pas même cette première bénédiction, cette fécondité naturelle qu'il lui avait auparavant donnée. Seulement il y ajoute les douleurs de l'enfantement et la sujétion à son mari. Sans le péché, l'enfant, conçu sans aucun désordre des sens, fût né sans aucune incommodité pour sa mère. Par le péché, l'enfant conçu dans la concupiscence, met en péril de mort celle qui lui donne la vie. Sans le péché, la femme eût été, non pas l'égale de l'homme, mais son heureuse

[1] Bossuet, *Élévat.* S. Irénée, l. 5.

compagne; l'homme ne lui eût fait sentir sa supériorité naturelle que par plus de raison, de vertu et de sagesse. Parce que la femme, pour avoir voulu se décider seule, a perdu l'homme avec elle, cette douce supériorité est changée en une amère domination. L'homme était supérieur par raison, il devient un maître sévère par humeur, sa jalousie le rend un tyran, la femme est assujettie à cette fureur, et, dans plus de la moitié de la terre, les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Elles n'en sont délivrées, elles ne recouvrent leur dignité première, qu'à mesure que le Sauveur né de la femme y est connu et adoré, qu'à mesure que sa divine mère y est honorée et invoquée comme le modèle des mères, des épouses et des vierges.

A l'homme il dit : *Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit que je t'avais interdit, maudite soit la terre à cause de toi et ton travail.* Ici encore admirons la bonté de Dieu. Il ne maudit point l'homme, il l'avait béni, et ses dons sont sans repentance; mais il maudit la terre qu'il doit labourer, il lui ôte sa fécondité primitive. Innocent, l'homme devait travailler et garder le jardin de délices, travail agréable et facile, plus fait pour développer la beauté de son esprit que pour fatiguer les membres de son corps. Par les embellissements qu'il ajoutait à la nature, l'homme eût été un second créateur. Mais coupable, il est condamné au travail comme à une peine; il y est condamné pour vivre, et pour que cette peine soit plus grande, la terre est maudite à cause de lui. Il ne lui arrachera aucun fruit, et surtout le fruit le plus nécessaire, que par force et parmi des travaux continuels.

*Tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur. Chaque jour.* La culture de la terre est un soin perpétuel qui ne nous laisse en repos ni jour ni nuit, ni en aucune saison : à chaque moment l'espérance de la moisson et le fruit unique de tous nos travaux peut nous échapper; nous sommes à la merci du ciel inconstant qui fait pleuvoir sur le tendre épi, non-seulement les eaux nourrissantes de la pluie, mais encore la rouille inhérente et consumante de la niellure.

*La terre te produira des épines et des chardons.* Féconde dans son origine et produisant d'elle-même les meilleures plantes, maintenant, si elle est laissée à son naturel, elle n'est fertile qu'en mauvaises herbes; elle se hérisse d'épines; menaçante et déchirante de tous côtés, elle semble même vouloir refuser la liberté du passage, et on ne peut marcher sur elle sans combat.

*Tu te nourriras de l'herbe de la terre.* Il semble que, dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits; mais

depuis que l'envie du fruit défendu nous eut fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force; et le blé, dont se forme le pain qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. C'est ce qu'insinuent ces paroles : *Tu te nourriras d'herbe, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* Voilà le commencement de nos malheurs : c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute.

*Jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré; car tu es poussière, et en poussière tu retourneras.* Il n'y a point d'autre fin de nos travaux, ni d'autre repos pour nous que la mort et le retour à la poussière, qui est le dernier anéantissement de nos corps. Cet objet est toujours présent à nos yeux : la mort se présente de toutes parts, et dans l'herbe qui se flétrit sous la faux du moissonneur, et dans le chêne qui succombe sous la hache du bûcheron, et dans la terre entière, notre commun sépulcre [1].

Tout cela est triste, tout cela fait de la terre un lieu d'exil, une vallée de larmes; mais tout cela est dans l'ordre. Si la terre n'était habitée que par des créatures innocentes et saintes, sans doute il y aurait de quoi s'étonner de l'intempérie de son atmosphère, de la dureté opiniâtre de son sol, de sa stérilité féconde en épines et en chardons. Mais puisque c'est un lieu de pénitence et de correction pour des créatures coupables et déchues, qu'il s'agit de régénérer par la peine et d'arracher aux choses des sens pour les élever aux choses de l'esprit et de Dieu, et leur faire désirer une patrie meilleure, on ne peut plus s'étonner de ce qu'on y trouve d'affliction : ce qui paraît un désordre est un effet de l'ordre; ce qui paraît un renversement de l'harmonie universelle, n'est qu'un châtiment du désordre qui l'a violée. L'homme a péché pour avoir trop aimé les choses de la terre, pour s'être préféré lui-même à Dieu. Pour le punir et le corriger, Dieu retire à la terre et à l'homme une partie des dons qu'il leur avait faits. La terre ne produit presque plus de son naturel que des épines et des chardons : le cœur de l'homme ne produira presque plus que des pensées et des désirs mauvais; l'homme apprendra, par une triste mais salutaire expérience, que tout ce qui est bon vient de Dieu, et qu'en lui seul est le salut et le bonheur. En tout cela, non-seulement il y a une justice parfaite, mais une grande miséricorde. Malgré les amertumes dont Dieu a parsemé notre vie terrestre, nous la trouvons néanmoins si douce et si attrayante, que nous sommes toujours en péril de nous y attacher trop, et jusqu'à oublier la vie éternelle. Que serait-ce donc si, dans sa miséricordieuse jus-

[1] Bossuet, *Élévat.*

tice, il n'y avait répandu ces quelques amertumes? Ah! bien loin de nous plaindre que Dieu ait rendu la présente vie trop pénible, craignons de la trouver trop aimable. Sachons en profiter, à l'exemple de notre premier père, pour expier nos fautes et mériter ce paradis céleste, dont le terrestre n'était qu'une grossière image.

Adam et Ève, entendant la voix de Dieu, n'endurcirent point leur cœur. Espérant dès lors au Fils de la femme, qui devait écraser la tête du serpent, ils firent pénitence de leur faute et obtinrent le pardon. *La Sagesse, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur tira de son péché celui qui avait été créé le père du monde, et lui donna la vertu de dominer toutes choses* [1]. C'est ce que nous apprend l'Esprit-Saint au livre de la Sagesse. Aujourd'hui encore les traditions orientales parlent de la longue pénitence du premier homme. Dans l'île de Ceylan, il est une haute montagne surnommée le pic d'Adam, où l'on prétend qu'il pleura sa faute pendant des siècles [2]. Une tradition particulière des Juifs voulait qu'il fût enseveli à Jérusalem, au lieu même où le nouvel Adam devait réparer le malheur de l'ancien. Enfin, lorsqu'au deuxième siècle de l'ère chrétienne, un esprit excessif soutint qu'Adam était damné, toute l'Église le condamna d'erreur [3].

N'excédons en rien. Par exemple, ne répétons point, avec certains auteurs modernes, que Dieu maudit Adam, qu'il maudit Ève, qu'il maudit toute leur race, parce que l'Écriture ne le dit point. Elle nous apprend bien qu'il maudit le serpent, ainsi que la terre; mais elle ne dit point qu'il maudit nos premiers ancêtres. Elle nous le montre, au contraire, avant de leur imposer leur pénitence, leur annonçant, leur assurant la plus ineffable des bénédictions, la venue du Sauveur. Ne prêtons point à Dieu ce qu'il peut y avoir de farouche dans notre humeur, de dur dans notre caractère. Lors même qu'il punit, Dieu est toujours père, Dieu est toujours bon. Voyez comme il ménage l'homme. Au lieu de le maudire, il maudit à cause de lui la terre; comme un père tendre qui, pour corriger son jeune fils, frappe à côté de lui, brise à côté de lui un meuble insensible.

Les suites du péché en général sont terribles, sont déplorables; cependant ne les exagérons pas. Jésus-Christ a dit du plus coupable des pécheurs, de Judas : *Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût pas né.* Ne lui faisons pas dire, avec certains interprètes, *qu'il n'eût pas été*, parce que cela n'est pas dit, et que d'ailleurs. comme le remarque saint Augustin sur ce texte : *Rien ne saurait être ni bon ni meilleur à qui n'est pas* [4]. Les réprouvés eux-mêmes

[1] Sap., 10. — [2] D'Herbelot, *Biblioth. orientale.* — [3] Tatien. — [4] *Quest.* 40, *in Matth.*

diront dans le dernier jour aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau [1]. Ils ne diront pas : Anéantissez-nous. La raison en est dans ces paroles de saint Augustin : « De même qu'une créature sensible, lors même qu'elle souffre, est meilleure qu'une pierre qui ne peut souffrir d'aucune façon : de même la créature raisonnable, même malheureuse, l'emporte sur celle qui est privée de raison et de sensibilité, et qui pour cela n'est point exposée au malheur [2]. » D'après ces paroles du saint docteur, le sens de l'Évangile serait : Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il fût mort dans le sein de sa mère, que d'être né réellement.

Quant à la vraie punition du péché originel, elle consiste à être privé des dons surnaturels que Dieu avait surajoutés à la nature humaine, dans le premier homme, chef et représentant de cette nature, et elle ne consiste qu'en cela. Le principal de ces dons était la grâce, qui devait se consommer dans la gloire, dans la claire vue de l'essence divine. L'immortalité du corps, la parfaite soumission des sens à l'âme, et de l'âme à Dieu en étaient les suites. Par le péché, l'homme a perdu tous ces dons surhumains ; il est réduit à sa nature seule, nature imparfaite, mais telle néanmoins que Dieu aurait pu l'y créer dès l'origine. Telle est la doctrine de l'Église, qui a condamné dans Baïus cette proposition : « Dieu n'aurait pu dès l'origine créer l'homme tel qu'il naît maintenant [3]. »

Pour bien apprécier la chute que nous avons faite dans notre premier père, considérons bien d'où nous sommes tombés. Notre premier père avait un esprit naturellement clair et net, une volonté naturellement droite, un corps parfaitement soumis à l'âme. De plus, son âme était élevée à l'état surnaturel et divin par la grâce que nous appelons sanctifiante ou habituelle. Son esprit recevait, de la grâce que nous appelons actuelle, la force de concevoir les vérités, et sa volonté, la force d'aimer les vertus de cet état divin qui, sous tous les rapports, surpasse infiniment les forces de la nature, si parfaite qu'elle fût. S'il nous avait engendrés dans cet état, nous y serions nés avec un esprit naturellement clair et net, avec une volonté naturellement droite, avec un corps parfaitement soumis à l'âme. Surtout nous serions nés comme lui avait été créé, dans l'état de grâce et avec le secours de la grâce, pour embrasser les vérités et les vertus surnaturelles.

Remarquons bien : nous naîtrions dans le même état que notre premier père a été créé, mais non pas dans un état meilleur. Comme

[1] Apoc., c. 6. [2] *De civit. Dei*, l. 12, c. 1. — [3] Baii prop. 55.

lui, nous serions soumis à l'épreuve; comme lui, nous pourrions perdre la grâce et tomber dans un état de péché et de mort. Saint Thomas, examinant *ex professo* la question, si les enfants nés dans l'état d'innocence eussent été confirmés en la justice, répond formellement que non. Outre un texte de saint Augustin qui le suppose, il en donne la raison que voici : Il est évident que les enfants en leur naissance n'eussent pas eu plus de perfection que leurs parents en l'état de génération. Or, tout le temps qu'ils eussent engendré, leurs parents n'eussent pas été confirmés dans la justice. La preuve en est, que l'homme n'y est confirmé que par la claire vue de Dieu; ce qui ne se peut avec la vie animale dans laquelle seule a lieu la génération. « Vous ne pourrez voir ma face, dit le Seigneur à Moïse, car nul homme ne me verra et vivra [1]. » Donc, les enfants ne seraient non plus nés avec cette confirmation [2].

Il est bon de se rappeler ceci, car on s'imagine trop souvent que si notre premier père avait été fidèle, nous n'eussions eu rien à craindre ni rien à faire. La vérité est que ce commun ancêtre eût-il été fidèle, nos ancêtres particuliers pouvaient ne l'être pas, et, par suite, nous engendrer dans un péché originel. Enfin, tous nos pères eussent-ils été fidèles, nous pourrions ne l'être point, tomber dans un état de péché et de mort [3]. Et dans ce cas, pourrions-nous compter sur la miséricorde qui a suivi la chute de notre premier père? Pensons-y bien, et, au lieu de murmurer, nous trouverons de quoi bénir.

Considérons maintenant la chute que nous avons faite dans nos premiers parents. Par le péché, ils déchurent de l'état surnaturel ou de la grâce; ils déchurent et du droit de voir Dieu en son essence, et du pouvoir de le mériter. Ils furent même lésés dans la perfection de leur nature. Leur esprit, au lieu d'être naturellement clair et net, s'est obscurci; leur volonté, au lieu de rester naturellement droite, s'est inclinée au mal; leur corps, au lieu d'être parfaitement soumis à l'âme, s'est révolté contre elle et la domine. D'eux-mêmes il leur était impossible de remonter d'où ils étaient tombés. C'était de soi une élévation infiniment au-dessus de la plus parfaite créature, et eux, outre qu'ils n'étaient pas des créatures les plus parfaites, étaient encore lésés dans leurs facultés naturelles. Il leur fallait, pour se relever, la grâce et le secours surnaturel de Dieu, d'abord pour guérir la maladie de leur esprit et de leur volonté, ensuite pour mériter la vie éternelle et la vision intuitive de Dieu.

[1] Exod., 33, 20. — [2] S. Th. *Summ.*, p. 1, q. 100, art. 2. — [3] S. Th., q. 5, *de malo*, art. 4, t. 8 de ses œuvres, p. 285, édit. d'Anvers.

Il ne sera point difficile de préciser maintenant la différence de besoin que l'homme a de la grâce, avant et après son péché. Saint Thomas dit à ce sujet : « L'homme, après le péché, n'a pas plus besoin de la grâce de Dieu qu'auparavant, mais pour plus de choses, pour guérir et pour mériter; auparavant, il n'en avait besoin que pour l'une des deux, la dernière. Avant, il pouvait, sans le don surnaturel de la grâce, connaître les vérités naturelles, faire tout le bien naturel, aimer Dieu naturellement par-dessus toutes choses, éviter tous les péchés; mais il ne pouvait, sans elle, mériter la vie éternelle, qui est chose au-dessus de la force naturelle de l'homme. Depuis, il ne peut plus, sans la grâce, connaître que quelques vérités naturelles, faire que quelques biens particuliers du même ordre, éviter que quelques péchés. Pour qu'il puisse tout cela dans son entier comme auparavant, il faut que la grâce, ou du moins une grâce, guérisse l'infirmité ou la corruption de la nature. Enfin, après comme avant, il a besoin de la grâce pour mériter la vie éternelle, pour croire en Dieu, espérer en Dieu, aimer Dieu surnaturellement comme objet de la vision intuitive [1].

Pour ce qui est en particulier des enfants qui meurent avec le seul péché originel, saint Augustin dit que leur peine est de toutes les peines la plus douce [2]. Saint Thomas infère de là qu'elle est plus douce que celle d'un péché véniel. En examinant la chose en détail, il conclut que cette peine consiste uniquement dans la privation et non dans aucune souffrance; dans la privation de tout ce qui est au-dessus de la nature de l'homme, comme de voir Dieu en lui-même, mais non dans aucune souffrance, dans aucune douleur, pas même à cause de cette privation. Car, pour s'affliger de n'avoir pas ce bien surnaturel, il faudrait que ces enfants le connussent. Or, ce qui est au-dessus de la nature, on ne peut le connaître que par la lumière surnaturelle de la grâce et de la foi, que ces enfants n'ont point. Donc, conclut l'Ange de l'école, leurs âmes ne savent pas qu'elles sont privées d'un tel bien. Et c'est pourquoi elles n'en sont point affligées ; mais ce qu'elles ont naturellement, elles le possèdent sans douleur [3].

Quant à la malédiction que Dieu prononça contre la terre, il est à croire qu'elle se fit sentir, non-seulement par une altération de température, par une diminution de fertilité, mais encore par de grands bouleversements. A cette terrible parole, *maudite soit la terre*, des montagnes se seront ébranlées et renversées, des plages entières se seront abîmées sous les eaux, des mers auront paru à sec. De là sans

[1] *Summ.* S. Th., p. 1, q. 95, art. 4-12, q. 109, a. 2. a. 3. a. 4. — [2] Enchirid., c. 93. — [3] *Opera.* S. Th., t. 8, q. 5, *de pœnâ peccati origin.*, art. 3.

doute une partie de ces violents bouleversements que l'on remarque à l'extérieur et à l'intérieur de notre globe. La tradition l'insinue. « Dans l'état du premier ciel, disent les philosophes de la Chine, l'homme était uni au dedans à la souveraine raison, et au dehors il pratiquait toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité, il n'y avait en lui aucun mélange de fausseté. Alors les quatre saisons de l'année suivaient un ordre réglé sans confusion. Rien ne nuisait à l'homme; et l'homme ne nuisait à rien. Une harmonie universelle régnait dans toute la nature. » Mais, suivant la même tradition, « les colonnes du ciel furent rompues, la terre fut ébranlée jusqu'aux fondements, *L'homme s'étant révolté contre le ciel*, le système de l'univers fut dérangé, et l'harmonie générale troublée ; les maux et les crimes inondèrent la face de la terre [1]. »

L'homme ne fut pas longtemps à se ressentir de la catastrophe universelle ; il eut besoin de se vêtir, non-seulement pour cacher ce qui le faisait rougir dans son corps, mais encore pour se défendre contre les injures de l'air. En cela encore, Dieu se montra pour lui un père compatissant. *Il fit à l'homme et à la femme des habits de peaux et les en revêtit.*

On peut présumer qu'il leur enseigna dans cette occasion l'usage et la nature des sacrifices, le choix des victimes, la manière de les offrir et de participer à leur chair. Ce furent probablement les peaux des premières victimes offertes qui leur servirent de vêtements. Ces sacrifices divers figuraient tous le sacrifice adorable de *l'Agneau de Dieu, qui a été immolé* en prédestination *dès l'origine du monde* [2], et qui seul pouvait communiquer du mérite et de l'efficace aux autres. Nous participons à sa chair et nous devons revêtir sa miséricorde, sa douceur, son humilité, sa modestie, sa patience, comme la robe divine de l'homme nouveau [3].

« Dieu dit alors : Voici Adam devenu comme l'un d'entre nous, de manière à savoir le bien et le mal : maintenant donc craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. Et Jéhova, Dieu, le mit hors du jardin de délices pour labourer la terre d'où il avait été tiré. Et il chassa l'homme, et il plaça au côté oriental du jardin de volupté les chérubins, et un glaive flamboyant qui s'agitait toujours pour garder la voie de l'arbre de vie [4]. »

Dans les premières paroles, les interprètes ont vu une sorte de dérision où Dieu se moque de la présomption déçue d'Adam, qui con-

[1] Ramsay, *Discours sur la Mythologie*, p. 146-148. — [2] Apoc., 13, 8. — [3] *Coloss.*, 3. — [4] *Gen.*, 3, 22-24.

naissait alors, par une expérience bien amère, la différence du bien et du mal. On pourrait y voir peut-être aussi une allusion profonde au mystère de l'Incarnation, où, par suite du péché, l'homme devient en effet comme une des trois personnes divines. En Dieu, les apparences, même les plus sévères, cachent un abîme de miséricorde.

L'homme coupable était condamné à mourir. La mort est la plus terrible des peines ; mais, subie comme elle doit l'être, elle en est la fin. Après cela, il y a pour le vrai pénitent la consolation et la joie éternelles. Si Adam eût mangé du fruit de vie qui donnait l'immortalité, il n'aurait jamais mis fin à ses peines, n'en ayant jamais subi la dernière. C'est donc autant par miséricorde que par justice que Dieu l'empêche d'y porter la main, et qu'il le chasse du jardin de délices.

Que l'arbre de vie eût la vertu de faire vivre, non-seulement très-longtemps, mais toujours, on peut le conclure de l'histoire d'Adam même. Il n'avait pas mangé de ce fruit, et cependant il vécut près de dix siècles. Lors donc que Dieu ne veut pas qu'il en mange, de peur qu'il ne vive éternellement, on voit bien que cet *éternellement* veut dire *toujours*. Les Hindous et les Grecs, dans leurs traditions poétiques, chantent à l'envi ce fruit d'immortalité, les uns sous le nom d'amrita, les autres sous le nom d'ambroisie.

Quant aux êtres mystérieux que Dieu place au côté oriental du jardin d'Éden, la terminaison plurielle de *chérubin* en hébreu, indique qu'ils étaient trois ou quatre.

C'étaient peut-être ces quatre chérubins que l'on voit à plusieurs reprises dans les prophéties d'Ézéchiel et dans l'Apocalypse de saint Jean, et qui paraissent comme les quatre puissances principales par qui Dieu gouverne et l'univers matériel, et le genre humain, et l'Église chrétienne. Leur ensemble forme une espèce de char sur lequel le Très-Haut s'avance à travers les mondes et les siècles ; un trône où il est assis et d'où il prononce ses jugements contre les rois et les nations. Du milieu de ce trône de gloire partent des foudres et des éclairs pour exécuter la sentence. C'est ce que veut dire peut-être ce glaive de feu qui se brandissait à l'entrée du paradis. Dieu, qui d'abord avait traité l'homme avec la familiarité d'un père, veut y faire succéder, ce semble, l'appareil formidable de maître et de juge souverain [1].

[1] Dans ce livre, ainsi que dans toute la première partie de cette histoire, on a souvent mis à profit les réflexions du comte de STOLBERG, dans son *Histoire de la religion de Jésus-Christ*.

# LIVRE TROISIÈME.

ENTRE 4000 ET 6000 A 2400 ET 3000 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Vie des premiers hommes. — Le déluge, tombeau de l'ancien monde, qui en ressuscite nouveau.**

Le genre humain est déchu, mais il doit se relever; il s'est vicié par sa faute, mais il doit se guérir par la grâce de Dieu. Ce n'est pas une guérison mécanique du corps, mais une guérison libre et volontaire de l'âme. Il faut que le malade la désire et qu'il s'y prête; il faut, pour cela, qu'il sente toute la profondeur de son mal, le dérèglement de sa volonté, l'obscurcissement de son intelligence. Le médecin laissera donc la maladie prendre son cours et jeter tout son venin. A certaines périodes seulement, il y appliquera quelque remède préparatoire pour en diriger les crises, même les plus violentes, à la guérison finale. Comme le genre humain ne vit pas qu'un jour, mais tous les siècles temporels, sa restauration ne se complétera qu'à la longue. Son médecin ne le perd jamais de vue; et ce médecin est Dieu, qui, au temps voulu, se fera lui-même remède.

Les progrès de cette maladie et de cette guérison, l'art du médecin, qui fait servir de moyens les obstacles mêmes, tel est le vérible objet de l'histoire humaine. Sans cela elle pourra bien présenter quelques particularités intéressantes; mais le tout n'aura point de sens. Cette histoire commence proprement ici; car c'est ici proprement que commence le développement du bien et du mal dans le genre humain.

*Adam connut Ève, sa femme, et elle conçut et enfanta Caïn*, qui signifie *acquisition, disant : Je possède, j'ai acquis*, j'ai engendré *un homme de par Dieu :* au pied de la lettre hébraïque : *J'ai acquis, j'ai engendré, je possède un homme qui est Jéhova* [1]. Ève qualifie son premier-né, non pas d'enfant, mais d'homme : il est, suivant elle, Jéhova, *celui qui est*. Dieu avait annoncé que le fils de la femme écraserait la tête au serpent; il avait fait entendre que ce fils serait un

[1] Deuxième lettre de M. Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 405.

Homme-Dieu, Ève, encore toute pleine de ses paroles de miséricorde, se croit cette bienheureuse mère; elle croit son fils ce Dieu-Homme. De là cette joyeuse exclamation : *J'ai mis au monde l'homme Jéhova!* Mais le premier sera l'homme terrestre : l'homme céleste ne viendra qu'après. Il semblerait que notre mère s'aperçut bientôt de son erreur; car, ayant mis au monde un second fils, il reçut le nom d'Abel, qui signifie vanité ou deuil. Toutefois ce puîné, s'il n'était pas celui qui est la justice et la sainteté même, en devait être une figure ressemblante et en sa vie et en sa mort.

Abel fut pasteur de brebis et Caïn laboureur : littéralement en hébreu, *serviteur*, ou *esclave de la terre*. Or, il arriva, après du temps, que Caïn présenta des fruits de la terre en oblation à Jéhova. Abel présenta également une oblation des prémices de son troupeau et de leur graisse. Et Jéhova tourna ses regards vers Abel et son oblation; mais pour Caïn et son offrande, il n'y regarda point.

Chacun des deux frères offre son sacrifice. Leur père commun, peut-être Dieu lui-même, leur avait appris l'obligation et la manière de le faire. Abel, comme l'ont remarqué les interprètes, offre les prémices de son troupeau et ce qu'il avait de meilleur; mais il n'est point parlé de prémices au sacrifice de Caïn : on peut conclure qu'il les garda pour lui-même, et qu'il n'offrit à Dieu que du reste. Cette différence au dehors avait sa source au dedans. Abel était animé d'une foi plus vive : voilà pourquoi, dit saint Paul, il offrit un sacrifice plus précieux; aussi Dieu témoigna-t-il publiquement qu'il le reconnaissait pour juste, en agréant ses dons d'une manière visible [1]. On pense communément que ce fut en les consumant par un feu du ciel, comme il fit du premier sacrifice d'Aaron, premier pontife d'Israël [2]. On peut croire que les deux fils d'Adam présentèrent à Dieu leur oblation, tournés vers le paradis terrestre d'où leur père avait été chassé, et devant lequel étaient placés les chérubins comme devant un inaccessible sanctuaire. Ce fut peut-être du milieu de ces chérubins flamboyants que partit la flamme qui consuma le sacrifice d'Abel, comme ce fut du Saint des saints que partit celle qui consuma le sacrifice d'Aaron, nouvellement sacré pontife d'Israël.

A la vue de la différence que Dieu mettait entre son oblation et celle de son frère, « Caïn fut violemment irrité, et son visage fut abattu. Mais le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas le salaire? Si tu fais le mal, le péché se couchera à ta porte; sa convoitise aspirera vers toi, mais tu pourras le dominer. »

[1] Heb., 11. — [2] Lévit., 9, 24.

Caïn devient envieux de son frère, parce que son frère est juste et que ses œuvres sont bonnes, tandis que les siennes sont mauvaises ainsi que son cœur [1]. Peut-être voyait-il dans cette préférence que Dieu avait donnée au sacrifice d'Abel, un indice qu'il le choisissait pour prêtre et pontife universel du genre humain. Un Père de l'Église nomme effectivement Abel le premier prêtre ou pontife de ce premier univers [2]. Ainsi, et pour les mêmes raisons, verrons-nous le Juif devenir jaloux du Christ, le juste par excellence.

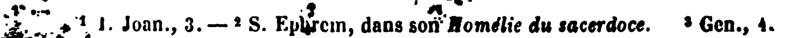
Dieu, toujours bon, rappelle à Caïn que si son offrande n'a pas été reçue avec la même faveur, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même : tout est entre ses mains, le bien et le mal, la récompense et la peine. S'il ne fait pas le bien, le péché assiégera sa porte comme un animal immonde qui ne cherchera qu'à l'atteindre pour en faire sa proie. Toutefois, s'il veut, alors même il pourra dominer encore ce monstre hideux.



Caïn ne profita guère de la remontrance divine. Un jour « il dit à Abel, son frère : Sortons. Et lorsqu'ils étaient dans la campagne, Caïn s'éleva contre son frère Abel et le tua. » Voilà comme le premier meurtrier, par jalousie, met à mort le premier juste. Nous verrons un autre Caïn, le peuple juif, également jaloux, sortir de Jérusalem avec son frère le juste, le saint, le Christ, et, arrivé dans les champs, le mettre à mort sur le Calvaire.

« Alors Jéhova, ou l'Éternel, dit à Caïn : Où est Abel, ton frère ? Il répondit : Je ne sais pas ; est-ce que je suis le gardien de mon frère ? Mais l'Éternel lui dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de cette terre jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit de dessus cette terre qui a ouvert la bouche pour recevoir le sang de ton frère versé par ta main. Si tu la cultives, elle ne te donnera plus sa fécondité : tu seras errant et fugitif dans l'univers. Caïn dit alors à l'Éternel : Mon iniquité est trop grande pour que je puisse mériter le pardon (suivant quelques interprètes : la peine de mon iniquité est trop grande pour que je puisse la porter). Voilà que vous me chassez aujourd'hui de dessus cette terre ; je dois me cacher de devant votre face ; lors donc que je serai errant et fugitif dans l'univers, tout ce qui me trouvera me tuera. Cela ne sera point ainsi, répondit l'Éternel ; quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. Et l'Éternel mit un signe en Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât pas. Caïn sortit donc de devant la face de l'Éternel, et habita dans la terre de Nod ou de la Fuite, vers l'orient d'Éden [3]. »

Dieu interroge non comme quelqu'un qui ignore, mais comme le



[1] I. Joan., 3. — [2] S. Ephrem, dans son *Homélie du sacerdoce*. [3] Gen., 4.

juge qui veut convaincre un criminel et le punir. Il avait tout vu : néanmoins il interroge Caïn comme il avait interrogé Adam; il écoute leur défense avant de les condamner. Il voulait, par son exemple, apprendre à la justice humaine comment elle doit procéder à l'égard même du meurtrier.

*Où est Abel, ton frère ?* Question simple et paternelle, qui éveille tous les jours dans le cœur d'un frère et d'une sœur ce que l'amitié a de plus tendre. Mais quel coup de foudre pour Caïn ! Tel est toutefois déjà son endurcissement, qu'il n'en est point atterré ni touché, mais qu'il répond avec insolence : *Je ne sais ; suis-je donc le gardien de mon frère ?* Quelle différence entre Adam coupable et son fils criminel ! Adam rougit des suites de sa faute; il en fait l'aveu : Caïn est tellement endurci dans son crime, qu'il va jusqu'à insulter son juge; aussi la sentence est-elle bien différente. Adam ne fut pas maudit, Caïn le sera. Une malédiction terrible le chasse de la contrée qu'il a abreuvée du sang de son frère, et le condamne à une vie errante et fugitive. Alors Caïn avoue indirectement son crime, en disant qu'il est trop grand pour qu'il puisse en obtenir le pardon ou en supporter la peine. Mais ce qui l'occupe principalement, c'est la crainte d'être tué : il sentait bien qu'il méritait de l'être. Dieu le rassure de ce côté. Seul maître de la vie, il ne permet à personne de l'ôter à Caïn; il veut, par la vie fugitive et tremblante de ce premier meurtrier, inspirer l'horreur du meurtre à tous les hommes. Pour augmenter encore cette horreur, il annonce que quiconque le tuerait serait puni sept fois plus encore. Quant au signe que Dieu met en Caïn, on croit communément, d'après la version grecque qui porte : *Tu seras gémissant et tremblant sur la terre*, que ce fut un horrible tremblement de tous ses membres qui effrayait les spectateurs, surtout en leur rappelant qu'une punition sept fois plus terrible encore était réservée à quiconque tuerait ce malheureux.

« Alors Caïn sortit de devant la face de l'Éternel, et habita dans la terre de Nod ou *de la Fuite*, vers l'orient d'Éden. »

On voit par ces dernières paroles, ainsi que par d'autres semblables, que le pays d'Éden était regardé par les premiers hommes comme leur centre, leur berceau, leur patrie commune. Dans ce pays était le jardin de Dieu, à l'entrée duquel étaient placés les chérubins. Adam avait été chassé du jardin ou du paradis; mais il n'est pas dit qu'il le fut d'Éden même. Il est à croire que nos premiers parents, bannis du paradis terrestre, se fixèrent tout auprès dans le pays qui l'enfermait ; il est à croire que, dans leurs prières et leurs sacrifices, ils tournaient leurs regards vers cette espèce de sanctuaire, où ils avaient vécu familièrement avec leur Créateur, mais dont ils

ne voyaient plus alors que l'appareil formidable des chérubins. Peut-être fut-ce du haut de ces chérubins mystérieux, comme du haut de son trône, que Dieu interrogea Caïn; peut-être, quand il est dit que Caïn se retira de devant la face de l'Éternel, faut-il entendre qu'il se retira de devant ce trône de sa gloire, et qu'il sortit même du pays d'Éden, comme étant à la fois excommunié et banni, retranché du culte divin et de la société humaine.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que, chez tous les peuples de l'antiquité, les grands coupables, les meurtriers, les parricides étaient tout ensemble excommuniés et bannis, exclus des cérémonies religieuses et des relations sociales. On craignait de se trouver avec eux sous un même toit ou dans un même navire; on craignait d'être enveloppé dans le même châtiment avec eux par la vengeance divine qui les poursuivait partout. Philosophes, historiens, poëtes, tout est plein de pareilles idées ou de pareils exemples. Cette croyance se retrouve chez les hommes les moins familiarisés avec la philosophie et la science. Ainsi, les païens de l'île de Malte, voyant saint Paul, après être échappé du naufrage, mordu par une vipère, se dirent entre eux : Il faut que ce soit un homicide, puisque, sauvé de la mer, la *vengeance* ne permet pas qu'il vive [1].

Le fond de cette croyance est la vérité même. La vengeanee de Dieu poursuit le pécheur et dans le temps et dans l'éternité : dans l'un, pour le faire rentrer en lui-même; dans l'autre, pour le punir de son impénitence. Le genre humain tout entier est dans le premier cas : Satan, avec ses anges, est dans le second. Les premiers siècles du monde en avaient un exemple visible dans un homme : nous en avons sous les yeux un exemple encore bien plus terrible dans tout un peuple.

Le peuple aimé de Dieu, le peuple juif, dans la fureur de sa jalousie, a tué le Christ, son frère, chef du peuple puîné, du peuple chrétien. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis ce crime. Depuis dix-huit siècles, Dieu et les hommes demandent à cet autre Caïn : Où est ton frère? où est le Christ qui devait naître de ton sang, et, suivant les prophètes, convertir à Dieu toutes les nations? Et, depuis dix-huit siècles, il répond avec l'obstination du premier fratricide : Je ne sais; suis-je donc le gardien de mon frère? Et il dit plus vrai que Caïn. Il ne sait où est le Christ; il ne voit pas ce que tout le monde voit; il ne voit pas qu'au lieu d'en avoir été le gardien fidèle, il en a été le coupable meurtrier; il ne se souvient plus de sa propre imprécation : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Il ne

[1] Act., 28.

voit pas qu'avec ce sang pèse sur sa tête le sang de tous les justes persécutés, à commencer par celui d'Abel. Cependant, comment ne le voir pas? Lorsque jadis il eut comblé la mesure de son iniquité par ses fréquentes rechutes dans l'idolâtrie, Dieu le punit par une captivité de soixante-dix ans à Babylone. Et voici vingt-six fois soixante-dix ans qu'il est chassé de sa ville et de son pays, dispersé par toute la terre, sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans forme de peuple : partout vagabond et fugitif, partout méprisé et tremblant. Quel est donc ce crime plus grand que tous ses crimes? Tout le monde le lui dit; tout le monde lui dit que le sang qu'il a versé, il y a dix-huit siècles, crie vengeance contre lui, mais que, s'il veut, il criera pour lui miséricorde. Effrayé de cette lumière terrible, il n'ose y arrêter ses regards. Une loi lui a été donnée, terre autrefois ruisselante de lait et de miel : il la cultive, il en remue l'écorce, il en garde l'extérieur, la circoncision, la pâque, le sabbat; mais cette terre est frappée pour lui de stérilité; elle a perdu pour lui son lait, son miel, son âme, sa vie, qui est le Christ. Accusé ainsi d'un déicide par la voix de l'univers, ne trouvant dans sa loi rien qui le rassure, il tombe dans un secret désespoir : non plus que Caïn, il ne demandera point à Dieu miséricorde; son unique crainte, comme celle de Caïn, c'est que quiconque le rencontrera ne le tue. Mais Dieu, qui veut en faire un exemple éclatant de sa justice et un témoin irrécusable de sa vérité, y a pourvu [1]. Il a mis sur lui un signe, comme autrefois sur Caïn, un opiniâtre et inexplicable attachement à une loi qui est sa condamnation, et, dans l'extérieur même, une physionomie hagarde qui le distingue de tout autre peuple. Aussi les Romains viendront et soumettront toutes les nations à leurs lois et à leurs usages; les barbares viendront et changeront tous les usages et toutes les lois; les savants, les politiques viendront et mettront tout en œuvre pour faire du peuple juif un autre peuple; mais ni la puissance romaine, ni la barbarie, ni la civilisation n'y pourra rien. Le Juif restera toujours Juif. On le méprisera, on l'opprimera, on le persécutera, on le flattera même quelquefois, mais jamais on ne pourra le changer ni l'exterminer. Il faut qu'il soit là pour l'instruction de l'univers.

Chose étonnante! Malgré l'avertissement du ciel, Caïn tue son frère. Ce crime affreux semble devoir contrarier les desseins de la Providence, et il ne fait que les accomplir. Dans Abel, l'humanité offre à Dieu ses prémices : le premier mort est un juste, un saint, un martyr; la terre a désormais un intercesseur dans le ciel : le ciel et la

[1] Aug., *contra Faust.*, l. 12, c. 10.

terre sont réconciliés l'un avec l'autre. Caïn même, s'il veut, obtiendra miséricorde; une longue vie lui est donnée pour la peine de son crime et pour apprendre au premier monde que si l'homme est libre de faire le bien ou le mal, Dieu aussi est juste pour le récompenser ou le punir. A l'exemple de Caïn, le peuple juif tue le Christ. Ce crime, le plus grand des crimes, renverse, ce semble, les desseins du Très-Haut, et il ne fait que les exécuter. Par la mort du Christ, la tête du serpent est écrasée, l'homme sauvé et Dieu honoré autant qu'il le mérite. Le peuple déicide lui-même, quand il voudra, participera au salut éternel; en attendant, il servira de leçon et d'exemple.

Après la mort d'Abel, l'Écriture nous parle en peu de mots de la postérité de Caïn : elle en indique sept générations, mais sans marquer d'époques ni d'années. Caïn, ayant connu sa femme, en eut un fils nommé Hénoch; plus tard il bâtit une ville, qu'il appela du nom de son fils. La crainte d'être tué pour son meurtre lui fit peut-être bâtir une ville comme lieu de sûreté. Son cinquième descendant est nommé Lamech. Celui-ci rompit l'unité primitive du mariage, en prenant à la fois deux femmes, Ada et Sella. La première enfanta Jabel, père de ceux qui habitent sous les tentes et des pasteurs; et Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de la cithare. La seconde engendra Tubalcaïn, habile à travailler le fer et l'airain, et une fille appelée Noëma ou la Belle. Tubalcaïn et sa sœur se retrouvent, suivant quelques-uns, dans Vulcain, forgeron célèbre dans les poëtes, et sa femme Vénus, symbole de la beauté charnelle.

Quoi qu'il en soit, Lamech dit un jour à ses deux femmes : Ada et Sella, entendez ma voix ; femmes de Lamech, écoutez mes paroles : J'ai tué un homme pour ma blessure, et un adolescent pour ma meurtrissure. Mais si Caïn est vengé sept fois, Lamech le sera septante fois sept. On convient généralement qu'il y a dans ces paroles une certaine mesure poétique, et il est facile de s'en apercevoir; mais on ne sait point au juste ce qu'elles veulent dire. Ce qui paraît certain, d'après le texte original, c'est que Lamech tua un homme fait et un enfant, non pas de propos délibéré, mais par accident ou pour sa propre défense. De là il conclut que si Caïn, qui avait tué son frère avec préméditation, devait néanmoins être vengé sept fois sur celui qui le tuerait contre la défense de Dieu, lui, Lamech, devait l'être incomparablement plus. On voit que l'histoire du premier meurtrier n'était point oubliée parmi ses descendants, et qu'elle y produisait même quelques bons effets. Ainsi, Caïn cache son crime, le nie hardiment devant Dieu qui l'interroge; tandis que Lamech,

sans être interrogé par personne, confesse le sien et en appelle à la justice de Dieu, pour n'être puni que par lui [1].

Mais toujours est-il que le meurtre se perpétua dans la race de Caïn, et que c'est là qu'on porta la première atteinte à la sainte et primitive unité de l'union conjugale. Ce que l'on peut y observer encore, c'est l'origine des castes et des professions héréditaires. Les descendants de Jabel sont pasteurs nomades ; ceux de Jubal, musiciens, et ceux de Tubalcaïn, ouvriers en mines et en métaux.

Abel était mort, mais il devait comme renaître dans un autre lui-même, et, par cette espèce de substitution, perpétuer sa race jusqu'à nous. « Adam connut encore sa femme, et elle enfanta un fils, et elle lui donna le nom de Seth ou *substitué*, disant : Dieu m'a substitué une autre race pour Abel que Caïn a tué [2]. » « Adam avait vécu cent trente ans, suivant l'hébreu, deux cent trente, suivant la version des Septante, lorsqu'il engendra ce fils à son image et à sa ressemblance, et qu'il le nomma Seth [3]. » On présume de là qu'Abel fut tué l'an cent vingt-huit ou cent vingt-neuf de son père. A cette époque, Adam avait sans doute déjà plus d'un fils et plus d'une fille : sa postérité était déjà probablement assez nombreuse ; ce qui le fait croire, c'est que Caïn craignait d'être tué par le premier venu. Des auteurs [4] ont même calculé qu'à la mort d'Abel, une année avant la naissance de Seth, il devait y avoir sur la terre plus de quatre mille âmes ; il y en a même qui portent ce nombre jusqu'à cent mille. Une particularité remarquable, c'est que d'après le nom que lui donnent son père et sa mère, Seth est une race substituée à son frère Abel, une race pour ainsi dire posthume du premier juste. Ainsi, le juste par excellence, après être mort sur la croix, s'est-il vu renaître dans le peuple chrétien. Seth apparaît dans tout cela comme le représentant d'Abel et comme son vicaire. Or, ce qu'il y a dans Abel de plus grand, c'est que, par son sacrifice et par sa mort, et comme prêtre et comme victime, il a été la figure du Christ, prêtre éternel et victime immolée depuis l'origine du monde. On pourrait donc considérer Seth comme le représentant et le vicaire du Christ dans l'Église primitive. Il est dit qu'Adam l'engendra à son image et à sa ressemblance. Ces paroles peuvent signifier qu'Adam l'engendra semblable à lui par le péché, et non point semblable à Dieu par la justice originelle. Cependant, comme ces paroles ne se disent que de Seth, il est naturel de penser qu'elles renferment plutôt une prérogative particulière, selon toute apparence, d'être, après Adam, le chef et le docteur spirituel du genre

[1] S. Chrysost., *Homil.* 20, *in cap.* 4, *Genes.* — [2] Gen., 4, 25. — [3] Gen., 5, 3. — [4] Entre autres, l'Anglais Whiston.

humain. Tel nous le représentent du moins des traditions orientales. Josèphe, historien juif, rapporte que de son temps il existait encore deux colonnes sur lesquelles Seth avait gravé le sommaire des plus utiles connaissances [1]. Quoi qu'il en soit de cette assertion, toujours prouve-t-elle que ce patriarche était généralement regardé comme le docteur universel du monde primitif et comme le fidèle dépositaire des traditions originelles.

A l'âge de cent cinq ans, suivant l'hébreu et la Vulgate; de deux cent cinq, suivant le grec des Septante, Seth engendra un fils qu'il appela Énos. Alors, dit le texte original, on commença d'invoquer le nom de Jéhova; autrement, alors on commença d'appeler du nom de Jéhova. La version latine traduit un peu différemment : Celui-ci commença d'invoquer le nom du Seigneur [2]. D'après l'interprétation commune, ces divers sens sont également vrais. Ce fut du temps d'Énos, probablement par ses exhortations et sous sa présidence, que l'on commença d'honorer l'Éternel par un culte public et des assemblées régulières ; ce fut, suivant toute apparence, vers le même temps que la société des fidèles reçut ou prit le nom d'enfants de Dieu, que nous verrons bientôt. En tout cas, ce serait une exagération bien fausse de s'imaginer, d'après le texte actuel de la Vulgate, qu'Énos fut le premier à invoquer le nom du Seigneur. Adam et Seth vivaient encore, qui certainement n'avaient point oublié Dieu, ni cessé d'invoquer son nom. Un illustre Père de l'Église, saint Cyrille d'Alexandrie, avait des premiers hommes une idée bien différente [3]. Suivant lui, Seth, Énos et tous ses descendants jusqu'à Noé, menaient une vie si sainte, étaient si semblables à Dieu par leurs vertus, que leurs pieux contemporains les appelaient dieux eux-mêmes. De là, dans leurs enfants, le nom d'enfants de Dieu ou des dieux. Et, de fait, la locution correspondante dans le texte original peut signifier également enfants de Dieu et enfants des dieux.

Énos ayant vécu quatre-vingt-dix ans, suivant l'hébreu; cent quatre-vingt-dix, suivant les Septante, engendra Caïnan, qui, à l'âge de soixante-dix ans, suivant le premier texte; de cent soixante-dix, suivant le second, engendra Malaléel. Celui-ci vécut soixante-cinq ans, autrement cent soixante-cinq, jusqu'à ce qu'il engendra Jared qui, suivant les deux textes, engendra Hénoch à l'âge de cent soixante-deux.

[1] Antiq., l. 1, c. 2. — [2] Peut-être aussi y avait-il originairement dans le texte de S. Jérôme : *Hic cœpit invocari nomen Domini ;* ici commença d'être invoqué le nom du Seigneur; ce qui rend exactement l'hébreu. Un *i* aura pu facilement se changer en *e*, et donner la phrase actuelle : *Hic cœpit invocare nomen Domini.* — [3] *In Gen.*, l. 2 et 3.

Ce dernier, ayant vécu soixante-cinq ans ou cent soixante-cinq, engendra Mathusalem.

*Hénoch marcha avec Dieu.* Cette expression a paru, à un docte personnage, indiquer la dignité du sacerdoce [1]. Toujours est-il que, dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne, on lisait, dans un recueil liturgique pour l'ordination des évêques : « O Dieu, qui dès le commencement avez établi des prêtres pour le salut de votre peuple, Abel d'abord, Seth, et Énos, *et Hénoch*, et Noé et Melchisédech, et Job [2]. » Non-seulement Hénoch se rendit agréable à Dieu par une vie sainte; mais, avec le zèle d'un prophète, il prêcha la pénitence aux pécheurs de son temps, et les menaça du jugement à venir. Un apôtre disait des impies qui blasphémaient l'Évangile : « Hénoch, septième depuis Adam, a prophétisé d'eux, quand il a dit : « Voici que vient le Seigneur avec ses saintes myriades pour exercer le jugement contre tous les hommes et reprendre parmi eux tous les impies de toutes les œuvres de leur impiété et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui [3]. » Ce patriarche, notre commun ancêtre par Noé, est encore vivant. « Par le mérite de sa foi, dit saint Paul, Hénoch fut enlevé, afin qu'il ne vît pas la mort : on ne le trouva plus, parce que Dieu le transporta ailleurs [4]. » On le présume dans un paradis ou lieu de délices, se nourrissant des fruits de l'arbre de vie. On croit généralement qu'à la fin du monde chrétien il viendra, comme représentant du monde primitif, avec Élie, représentant du monde judaïque, rendre témoignage au Christ contre son ennemi capital.

On aura été surpris de la différence entre l'hébreu et le grec pour les années des patriarches; les anciens Pères de l'Église, qui les premiers la remarquèrent, en étaient surpris également. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette différence ne tombe que sur les années avant la génération, et non sur la vie totale. Les cent ans que le grec ou l'hébreu mettent de plus ou de moins dans la vie du père, avant la naissance du fils, ils les mettent de moins ou de plus après; en sorte que le total reste le même. Au dix-septième siècle de notre ère, on retrouva un troisième texte qui était demeuré inconnu depuis le sixième : c'est le texte samaritain ou le Pentateuque hébreu, que reçut des Juifs schismatiques emmenés en captivité la colonie assyrienne envoyée à sa place au pays de Samarie. D'après la comparaison qui a été faite, il s'est trouvé que, pour les patriarches avant le déluge, l'hébreu a pour lui tantôt le samaritain, tantôt le grec; mais que, pour les patriarches après le déluge, le grec et le samaritain sont généra-

[1] Michaëlis. — [2] *Constit. apost.*, l. 8, c. 5. — [3] *Epist. Jud.*, 15. — [4] Heb., 11.

lement d'accord entre eux. De là quelques savants ont conclu, non sans quelque fondement, que le plus simple est de suivre l'hébreu pour la première époque, le samaritain et le grec pour la seconde, attendu qu'on aurait ainsi presque toujours deux contre un. Ce qui donnerait environ mille six cent cinquante-six ans depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, et onze à douze siècles depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, trois mille deux ou trois cents ans jusqu'à Jésus-Christ.

Comment une pareille diversité a-t-elle pu s'introduire? Cela se conçoit. Avant la découverte de l'imprimerie, il fallait copier les livres à la main; aujourd'hui il se fait des fautes d'impression, alors il se faisait des fautes de transcription, surtout pour les dates, qui anciennement ne s'écrivaient point avec les expressions parlées, mais par des lettres numérales. Comme dans toutes ces langues il y a plusieurs lettres qui se ressemblent, l'une pouvait se prendre facilement pour l'autre. Il y avait quelque chose de plus encore pour les écritures des Juifs. Depuis la captivité des dix tribus, environ six siècles avant Jésus-Christ, elles étaient répandues par toute la terre, se transcrivaient dans l'original même, avec deux sortes de caractères différents, les anciens caractères hébraïques, que l'on croit être les samaritains, et les caractères chaldéens ou hébreux actuels. Vers le milieu de cette époque, la version grecque vint encore augmenter les chances de variantes. Une faute de transcription se sera glissée dans un exemplaire et propagée dans d'autres. Au lieu de la rectifier sur des exemplaires plus corrects, un faux critique en aura fait la base d'un système de correction à part. De là purent venir avec le temps, sans aucun dessein de tromper, ces différences réfléchies des textes divers. Les Pères de l'Église qui les comparèrent entre eux, ne voulurent point y toucher, tant ils avaient à cœur de nous transmettre fidèlement ce qu'ils avaient reçu. Ces variantes chronologiques prouvent, au reste, que la bonne foi présidait à la transcription des textes : l'imposture eût été plus avisée. L'accord de tous les textes et de toutes les versions dans les choses importantes nous est une garantie d'autant plus certaine.

Après tout, cette diversité ne tombe point sur la suite ni sur l'ordre des générations et des événements, mais seulement sur la durée entre quelques-uns. Tel père a-t-il vécu cent ans de plus ou de moins avant ou après la naissance de son fils? L'Église nous laisse parfaitement libres sur cette question de dates; elle ne rejette ni l'un ni l'autre comput; elle laisse aux savants à discuter quel texte mérite, sous ce rapport, la préférence, ou quel moyen il y a de les concilier. En autorisant, parmi les versions latines, celle qui est connue sous

le nom de Vulgate, elle autorise implicitement la chronologie abrégée de l'hébreu, sur lequel cette version a été faite. Mais la version grecque des Septante est également autorisée et par les apôtres, et par les conciles, et par les Pères qui la citent : on peut donc également suivre sa chronologie plus longue, et de fait, l'Église romaine, en l'annonce de la fête de Noël au Martyrologe, compte cinquante-deux siècles de la création du monde à la naissance de Jésus-Christ, tandis que les partisans de la chronologie hébraïque n'en comptent ordinairement que quarante.

Mais ces années des patriarches, étaient-ce bien des années comme les nôtres? N'étaient-ce pas de simples trimestres, ou plutôt des années d'une lunaison? On l'a dit dans des livres et dans des journaux, et les doctes écrivains qui l'y ont dit témoignaient une superbe pitié pour le chrétien vulgaire qui croit que les années des patriarches étaient des années. Ces années ne vont donc être que des lunes. Sur ce pied, les neuf cent trente ans, les neuf cent douze, les neuf cent soixante-neuf, les neuf cent cinquante, les six cents, les quatre cent soixante-quatre, les cent soixante-quinze que l'Écriture dit que vécurent Adam, Seth, Mathusalem, Noé, Sem, Héber, Abraham, se réduiront à la mesure plus raisonnable de soixante-dix-sept, soixante-seize, quatre-vingts, soixante-dix-neuf, cinquante, trente-neuf et quatorze, avec quelques mois en plus ou en moins. Sans doute, il n'y a dans ces âges rien d'extraordinaire. Ce qui l'est un peu, c'est qu'Abraham soit dit mort dans une heureuse vieillesse, lui qui ne vécut que cent soixante-quinze lunaisons, en tout quatorze ans et sept mois. Ce qui l'est encore plus, c'est que quand il entendit Dieu lui promettre, à l'âge de cent ans, que, cette année là même, sa femme, Sara, qui en avait quatre-vingt-dix, lui donnerait un fils, il se mit à rire, aussi bien qu'elle, de se voir père et mère si vieux. Ils devaient rire plutôt de se voir père et mère si jeunes, car lui n'avait encore que huit ans et quatre mois, et elle sept ans et demi. Ce qui ne paraîtra pas moins plaisant, c'est qu'Énos, Caïnan, Malaléel, Héber, Phaleg, Nachor, qui, dans l'hébreu, sont dits avoir engendré à l'âge de quatre-vingt-dix, de septante, de soixante-cinq, de trente-quatre, de trente, de vingt-neuf ans, auront eu des enfants à l'âge de sept ans et demi, de cinq ans dix mois, de cinq ans cinq mois, de deux ans dix mois, et même de deux ans cinq mois. Et comme, à une époque où l'on convient que les années des Hébreux étaient semblables aux nôtres, la mère des Machabées rappelle au plus jeune de ses fils qu'elle l'avait allaité pendant trois ans, il faudra conclure que ces graves personnages, tels que nous aimons à nous représenter les anciens patriarches, avaient des fils et des filles avant qu'ils fussent eux-mêmes

sevrés. Ce n'est pas tout. Adam qui, suivant le texte original, engendra Seth à cent trente ans, l'aura engendré à dix ans dix mois. Mais avant la naissance de Seth, Caïn avait tué Abel. Quand il commit ce meurtre, il faut supposer à Caïn au moins vingt ou trente ans. Il sera donc né vingt ou trente ans avant Seth, par conséquent une dizaine d'années, pour le moins, avant son père. Voilà ce que disent implicitement ces doctes railleurs du vulgaire chrétien.

Encore une réflexion. Il est dit que le déluge commença l'année six cent de Noé, le dix-septième jour du second mois, et qu'il finit l'an six cent un, le vingt-sept du second mois. Ce sera donc une lunaison, plus dix jours. Mais, dans cette quarantaine, nous verrons d'abord tomber la pluie pendant quarante jours et quarante nuits; puis les eaux couvrant la terre pendant cent cinquante jours; puis ces eaux commençant à baisser jusqu'au vingt-sept du septième mois, où l'arche reposa sur le mont Ararat; puis quarante jours après lesquels Noé lâcha le corbeau; puis trois fois sept jours où il envoya la colombe à trois reprises; puis Noé attendant encore quelque temps, et pour découvrir l'arche le premier jour du premier mois de l'année six cent un, et pour en sortir finalement le vingt-sept du second mois. Comment renfermer tout cela dans une lune? Je n'y vois qu'un moyen, c'est de dire que les lunes d'alors étaient aussi longues que les années d'à présent.

Nous avons vu citer, à l'appui de cette chronologie rapetissée, deux savants justement célèbres; et ces mêmes savants reconnaissent avec tout le monde que les années des patriarches étaient ce que tout le monde appelle des années [1]. Au reste, les traditions de tous les peuples sont d'accord avec Moïse sur la longue vie des premiers hommes.

Celui de tous les mortels qui vécut le plus longtemps fut Mathusalem. Il ne mourut qu'à l'âge de neuf cent soixante-neuf ans, et en l'année même du déluge. Suivant l'hébreu, la Vulgate et le samaritain, il a vécu deux cent quarante-trois ans avec Adam, trois cent cinquante-cinq avec Seth, trois cents avec Hénoch, six cents avec Noé, et cent avec ses trois fils. Ainsi, entre Adam, père du premier monde, et Noé, père du second, il n'y a qu'une personne d'intermédiaire. Quelle facilité pour l'histoire et la religion primitive de passer sans altération d'un monde à l'autre!

A l'âge de cent quatre-vingt-sept ans, il engendra Lamech, qu'il ne faut point confondre avec Lamech, descendant de Caïn, qui le premier épousa deux femmes, comme il ne faut point confondre le

[1] *Bochart*, en son *Phaleg*; Michaëlis, en sa traduction allemande de la *Genèse*.

prophète Hénoch avec Hénoch, fils de Caïn, qui donna son nom à la première ville. Lamech vécut encore cinquante-six ans avec Adam, cent soixante-huit avec Seth et cent ving-trois avec Hénoch le prophète. Il en avait cent quatre-vingt-deux, quand il engendra un fils qu'il appela Noé, c'est-à-dire *repos* ou *soulagement*, en disant : « Celui-ci nous soulagera parmi nos travaux et les œuvres de nos mains, dans la terre que l'Éternel a maudite [1]. » Prédiction qui s'est accomplie de plus d'une manière. Noé soulagea les hommes dans leurs travaux agricoles, en inventant, suivant une tradition hébraïque, des instruments de labourage ; il les soulagea en inventant cette liqueur qui réjouit le cœur de l'homme. Il fut une consolation pour l'humanité, ayant mérité par son sacrifice que Dieu ne maudît plus la terre [2]. Dans un sens plus relevé, il fut comme un médiateur entre Dieu et les hommes ; il ensevelit tous les anciens crimes dans le déluge, et en fit sortir avec lui un monde nouveau. Il était la figure de celui qui est notre vrai Noé, notre vrai repos, notre vraie consolation, qui lui-même a dit : Venez auprès de moi, vous qui travaillez et qui êtes chargés de fardeaux, et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes.

Noé, le dixième patriarche, était âgé de cinq siècles lorsqu'il vint à engendrer Sem, Cham et Japhet. C'est par ces trois chefs de famille que devait se repeupler le monde nouveau. A leur naissance, l'ancien monde penchait vers sa ruine.

Ce que chacun de nous éprouve en petit, le genre humain l'éprouvait en grand : le combat entre l'esprit et la chair, la raison et les passions. Dieu nous avait fait un : le péché nous a divisés. Depuis lors, il y a deux hommes en nous, un Caïn et un Abel, l'un charnel, l'autre spirituel ; l'un terrestre, l'autre céleste ; l'un de l'homme, l'autre de Dieu. Souvent, dans sa miséricordieuse justice, Dieu afflige la chair qui domine, pour affranchir l'esprit qui est esclave ; il frappe le corps pour sauver l'âme. Ainsi en est-il de l'humanité entière. Dieu l'avait faite une : le péché l'a divisée et d'avec Dieu et d'avec elle-même. Dès lors, dans la société humaine, il s'est trouvé deux sociétés : l'une des bons, l'autre des méchants ; l'une des justes, l'autre des pécheurs ; l'une des enfants de Dieu, l'autre des enfants de l'homme ; la première, représentée par Abel, Seth, Hénoch, Noé ; la seconde, par Caïn et ses descendants. La partie corrompue du genre humain étant venue à corrompre presque tout le reste, Dieu frappa la chair pour sauver l'esprit.

Cette partie contagieuse a un nom très-connu. Se laisser corrom-

[1] Gen., 5, 29. — [2] *Menochius in hunc locum.*

pre et corrompre à son tour, a dit un des écrivains les plus éloquents et les plus observateurs de l'antiquité païenne, Tacite, voilà ce qu'on appelle le siècle et le monde [1]. La partie opposée se nomme, dans le langage chrétien, la cité de Dieu, la société des fidèles, l'Église.

La corruption sociale se manifesta dans Caïn tuant son frère. Les descendants de l'homicide imitaient sans doute volontiers les mœurs de leur ancêtre; cependant il n'est pas dit qu'il n'y eût pas d'exception. La vertu d'Abel renaquit dans Seth et se propagea comme naturellement dans sa race; cependant il n'est pas dit qu'il ne s'y engendrât que des bons. Les autres fils et filles d'Adam, avec leur postérité, appartenaient à la société des uns ou des autres, suivant qu'ils écoutaient l'esprit ou la chair; car il ne faut pas s'imaginer que les deux sociétés qui partagent le genre humain, l'Église et le monde, fussent ou soient séparées par la distance des lieux : elles le seront ainsi dans l'éternité; mais, dans le temps, elles ne le sont que par l'esprit et le cœur. Dans l'une, Dieu est le Père et le souverain; dans l'autre, c'est l'homme. Ceux donc qui reconnaissent la loi de Dieu, interprétée par une autorité divine, comme la règle de leur esprit et de leur cœur, ceux-là sont, sous ce rapport, enfants de Dieu : enfants peut-être indociles et coupables, en ce qu'ils n'exécuteront pas toujours la parole de leur Père, à laquelle cependant ils croient. Ceux au contraire qui, sans nier que Dieu existe, non plus que ne le fit le serpent qui séduisit Ève, ne reconnaîtraient point l'obligation de se soumettre à sa loi, ou soumettraient cette loi à leur interprétation privée, ceux-là, ne reconnaissant au fond d'autres souverains qu'eux-mêmes, ne seraient plus enfants de Dieu, mais enfants de l'homme. Par là on voit aisément qu'il suffit de le vouloir pour passer d'une de ces sociétés à l'autre.

D'après ce que nous avons vu, il est vraisemblable que cette dénomination d'enfants de Dieu et d'enfants de l'homme commença sous Énos, petit-fils d'Adam. La corruption faisait, selon toute apparence, de funestes progrès, quatre générations plus tard, sous Hénoch, puisque nous voyons ce prophète prêchant la pénitence et menaçant les pécheurs des jugements de Dieu; elle vint à son comble vers l'an quatre cent quatre-vingt de Noé. Voici quelle en fut la cause principale :

« Lorsque les hommes *qui n'étaient pas de Dieu* eurent commencé à se multiplier sur la terre, et qu'il leur fut né des filles, les enfants de Dieu, *ou des dieux, dans le sens de saint Cyrille,* voyant

[1] *Germania.*

que les filles de ces hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent entre toutes les autres [1]. » Voilà comme la corruption se glissa dans la race des hommes divins, tels que Seth et Hénoch. Leurs descendants s'allièrent à la race corrompue des méchants; ils y choisirent des femmes, non pour la beauté de l'âme, la vertu, mais pour la beauté périssable du corps; ils les épousèrent, non pour engendrer des enfants dans la crainte de Dieu, mais pour assouvir plus librement les passions effrénées de la chair. Les siècles féconds en crimes, a dit un poëte païen, out d'abord corrompu et les mariages, et la génération, et la famille : c'est de cette source que la ruine s'est répandue sur la patrie et sur le peuple [2]. Les païens mêmes, comme on voit, sentaient que le salut du genre humain dépend principalement de la sainteté de l'union conjugale.

A la vue de cette dégénération de la race des justes, malgré ses avertissements intérieurs et extérieurs, l'Éternel dit : « Mon esprit ne demeurera point à jamais dans l'homme ; ou, suivant une autre leçon : Mon esprit ne luttera pas toujours dans l'homme, parce qu'il est chair; mais ses jours *de répit* seront cent vingt ans. » Le souffle de vie que Dieu avait mis dans l'homme ne devait pas y rester à jamais, parce que l'homme, devenu tout charnel, méritait d'en être privé. Ou bien, l'esprit de grâce qui luttait dans l'homme contre la convoitise ne devait pas continuer cette lutte sans fin; un grand coup allait être frappé, qui, en perdant le corps, sauverait l'âme. Cent vingt ans sont encore donnés au genre humain pour détourner, par sa pénitence, la terrible catastrophe. Ceux qui s'imaginent que ces paroles veulent dire que la vie de l'homme serait réduite à cent vingt ans, sont dans l'erreur; car, après le déluge même, nous verrons les patriarches vivre des quatre et cinq siècles. Il s'agit du délai de grâce qui est encore accordé aux hommes. Au lieu de les punir sur-le-champ, Dieu, toujours bon, commence par des menaces; il fixe une époque fatale, mais très-éloignée; il voudraît qu'on le prévînt par le repentir, et qu'il ne fût pas obligé d'en venir à l'exécution.

Ces menaces furent sans doute communiquées aussitôt par Noé à ses contemporains, c'est-à-dire en la même année cent vingt avant le déluge. Mais, comme nous l'apprend saint Pierre, les contemporains de Noé n'y crurent point alors [3]. Ce qu'ils faisaient auparavant, ils continuaient à le faire : ils mangeaient, ils buvaient, ils épousaient

[1] Gen., 6. — [2] *Fœcunda culpæ sæcula, nuptias primùm inquinavêre et genus, et domos : hoc fonte derivata clades in patriam populumque fluxit.* Horat., l. 3, od. 6. — [3] 1. Pet., 3.

des femmes, ils mariaient leurs filles, sans s'inquiéter du châtiment dont ils étaient menacés.

Une autre monstruosité se voyait encore. « Il y avait des géants sur la terre, en ces jours, et il y en eut encore *peut-être plus* après que les enfants de Dieu se furent approchés des filles des hommes et que celles-ci eurent engendré. Ce sont là ces puissants, ces héros qui furent dès jadis des hommes de nom [1]. » L'Écriture dit un peu plus loin : « Et la terre était corrompue devant Dieu, et la terre était remplie de violence [2], » suivant la force du mot original. On voit bien par où ces hommes extraordinaires se rendirent fameux, par la luxure et la tyrannie.

Les saints Pères ont remarqué que, dans l'ordre primitif de la nature, Dieu n'accorda point à l'homme de domination sur l'homme, mais seulement sur les animaux. Aussi, avant le déluge, voit-on des pasteurs de troupeaux, mais point de dominateurs de peuples. On y voit des pères et des enfants, mais point de rois ni de sujets, point de maîtres ni d'esclaves. Dans sa première enfance, le genre humain croissait sous la seule autorité paternelle. De souverain proprement dit, ayant droit de vie et de mort, il n'y avait que Dieu. On voit, par l'exemple de Caïn et de son descendant Lamech, qu'il n'avait point encore communiqué aux hommes le droit de faire mourir aucun d'entre eux, même pour crime, puisque celui qui tuait le premier devait être puni sept fois, et celui qui tuait le second devait l'être septante fois sept. Il se réservait à lui seul la punition, même temporelle, du meurtre. Il était en ce temps, dit Bossuet, le seul roi des hommes, et les gouvernait visiblement [3]. Sous la douce autorité de Dieu et de leurs pères, les premiers hommes paraissent donc avoir joui d'une liberté et d'une égalité communes. La dégénération des bons, la multiplication des méchants portèrent la première atteinte à cette première constitution de l'humanité. Il naquit des hommes d'une taille prodigieuse, d'un orgueil plus prodigieux encore, qui se dirent en leur cœur : *Que notre force soit la loi de justice* [4]. Ce furent les premiers tyrans. Ils achevèrent de corrompre la terre et d'attirer sur elle les châtiments du ciel. Job, Salomon, Baruch, le fils de Sirac nous les montrent d'une haute stature, confiants en leur force, sachant la guerre, gémissant sous les eaux avec leurs contemporains, et périssant impénitents et superbes, sans demander pardon pour leurs crimes [5]. La taille, la force, l'insolence, la férocité et enfin le supplice de ces monstres humains ou plutôt inhumains, sont également renommés dans les traditions profanes.

[1] Gen., 6, 4. — [2] *Ibid.*, v. 11. — [3] *Polit. tirée de l'Écrit.*, l. 2, art. 1, propos. 2. — [4] *Sap.*, 2. — [5] *Job*, 26, 5. Sap., 14, 6. Baruch, 3, 26. Eccl., 16, 8.

« L'Eternel, voyant que, *malgré ses avertissements et ses menaces*, la malice des hommes croissait *au lieu de diminuer*, et que toutes les pensées de leurs cœurs n'étaient jamais tournées qu'au mal, se repentit de ce qu'il avait créé l'homme sur la terre, et, ému de douleur au dedans de lui-même : J'exterminerai de la face de la terre, dit-il, l'homme que j'ai créé. J'exterminerai depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits [1]. »

Celui qui est par essence, est toujours le même et ne change pas. Dieu n'est pas, comme l'homme, pour mentir, est-il dit, ni, comme le fils de l'homme, pour changer [2]. Embrassant dans son éternel maintenant, le passé, le présent et l'avenir de la créature, il exécute chaque chose en temps et lieu; il crée, il détruit, il renouvelle; il opère des changements, mais sans changer lui-même ni dans son être, ni dans son intelligence, ni dans sa volonté. Tout chrétien le sait. Mais de même que, lorsqu'un bon père parle à ses petits enfants. sa parole se fait enfant avec eux ; de même, quand Dieu parle aux hommes, sa parole se fait homme avec les hommes. Il dira donc qu'il se repent, qu'il est en colère, qu'il se sent touché de compassion, que ses entrailles sont émues, qu'il oublie. Et, dans un sens, tout cela est vrai; car tout ce que le repentir, la colère, la compassion, l'oubli peuvent produire de bon dans l'homme, Dieu l'opère sans rien ressentir de ce qu'il peut y avoir en cela d'imparfait. Un homme qui se repent d'avoir fait un ouvrage le défait, s'il peut, pour mieux le refaire. Il y a d'imparfait en lui qu'il n'a pas prévu ce qui est arrivé. Si d'avance il avait vu que son ouvrage aurait tels ou tels défauts, et qu'il ne les lui eût soufferts que pour en tirer plus tard un plus grand bien, la destruction et la reconstruction de cet ouvrage ne dénoteraient plus un changement ni une imperfection dans le dessein de l'ouvrier. Dieu a fait le genre humain pour une très-longue durée : il l'a fait libre, il l'a remis en la main de son propre conseil et a placé devant lui le bien et le mal. Il voyait bien que cet enfant des siècles souillerait la fin de son premier âge par de graves désordres; mais il voyait en même temps que le châtiment terrible de ces désordres lui serait une salutaire leçon pour toute la durée de son existence. Lors donc qu'avant d'en venir à l'exécution, ce père dit à l'enfant qu'il se repent de l'avoir créé, qu'il en est pénétré de douleur, c'était pour lui faire sentir l'énormité de ses crimes; c'était lui dire d'une manière plus pathétique : Repens-toi donc, pour que je ne sois pas réduit à te frapper.

[1] Gen., 6, 6-7. — [2] Num., 23.

Pour augmenter la terreur de ses menaces, Dieu annonce aux hommes qu'il exterminera de dessus la terre non-seulement eux, mais les animaux, les reptiles, les oiseaux du ciel. Il semble vouloir les toucher de compassion à la vue de tant de créatures condamnées à périr avec eux, uniquement parce qu'elles sont nées pour leur service. Tout cela fut en vain. Toute chair continua de corrompre sa voie et de rendre inévitable le châtiment universel.

Noé seul trouva grâce aux yeux de Jéhova, parce qu'il était juste et parfait au milieu d'une génération aussi perverse, et qu'il marchait avec Dieu [1]. C'est par lui que Dieu dénonçait à ses contemporains l'effroyable catastrophe qui allait fondre sur eux. Aussi saint Pierre l'appelle-t-il le prédicateur, le héraut de la justice [2].

« Ayant donc vu la terre corrompue à l'excès, Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée devant moi, parce que la terre est remplie de violences par eux : voici donc que je les perdrai avec la terre ; fais-toi une arche de bois de gopher (le cyprès) ; tu la partageras en petites chambres et tu l'enduiras de bitume par dedans et par dehors ; et tu la feras ainsi : sa longueur sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante et sa hauteur de trente. Tu y pratiqueras une fenêtre. Pour le comble de l'arche, tu lui donneras une coudée de hauteur, tu ouvriras une porte au côté ; enfin tu partageras toute l'arche en premier, second et troisième étages. Et voilà que moi j'amènerai sur la terre les eaux du déluge, pour détruire toute chair en qui est l'esprit de vie sous le ciel : tout ce qui est sur la terre périra. Mais j'établirai mon alliance avec toi ; tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. » Il lui commanda encore d'y faire entrer avec lui sept mâles et sept femelles de tous les animaux purs, deux mâles et deux femelles des animaux impurs ; sept mâles et sept femelles des oiseaux purs, deux mâles et deux femelles des oiseaux impurs ; des reptiles, deux de chaque espèce, afin d'en conserver la race sur la terre. Enfin il devait prendre de toutes les choses dont on peut manger et les porter dans l'arche, afin qu'elles servissent à sa nourriture et à celle des animaux.

Mais cette arche, avec les dimensions que Moïse lui donne, était-elle assez grande pour contenir toutes les espèces d'animaux avec ce qu'il leur fallait de nourriture pour un an ? Il en est qui l'ont révoqué en doute, il en est qui l'ont nié formellement ; d'autres, allant droit au fait, ont calculé la capacité de l'arche d'après les dimensions assignées, ainsi que la place qu'il fallait à toutes les espèces d'animaux connues. Ils ont pris pour base la coudée égyptienne, dont les

[1] *Gen.*, 6, 8 et 9. — [2] Pet., 2, 5.

étalons se retrouvent encore au Caire, et qui, selon toutes les vraisemblances, était commune aux Hébreux du temps de Moïse : elle a vingt pouces et demi de notre mesure. En calculant sur ce pied la capacité de l'arche de Noé, ils y ont trouvé non-seulement assez de place pour Noé et sa famille, pour toutes les espèces d'animaux et toutes les provisions nécessaires, mais encore un assez grand espace de libre.

A quelle époque Noé reçut-il le commandement de bâtir l'arche? On suppose d'ordinaire que ce fut cent ans avant le déluge. Nous ne voyons pas trop sur quoi est fondée cette opinion. En donnant l'ordre de bâtir, Dieu dit : *Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi :* ce qui laisse naturellement entendre que ses fils alors étaient mariés, et déjà par conséquent d'un certain âge. Or, ils étaient nés depuis l'année cinq cent de leur père, un siècle avant le déluge. L'ordre de bâtir l'arche aura donc été donné au moins vingt ou trente ans plus tard. Dira-t-on que Dieu parle de leurs femmes par anticipation? Cela est possible, mais rien ne le prouve. D'ailleurs, cela fût-il certain, on ne pourrait rien en conclure. Moïse dit bien, en terminant la généalogie d'Adam jusqu'à Noé, que ce dernier, ayant vécu cinq cents ans, engendra Sem, Cham et Japhet ; mais il ne dit pas que ce qu'il va rapporter dans le chapitre suivant soit arrivé à la même époque. On voit, au contraire, qu'après avoir exposé de suite tout ce qui regarde la généalogie, il s'attache à l'histoire particulière du déluge et commence par une époque antérieure de vingt ans à la naissance de Sem, à savoir celle où Dieu annonça que le genre humain n'aurait plus que six vingts ans pour prévenir le châtiment de ses crimes. Il nous semble donc que voici la manière la plus naturelle de concilier ces textes divers. L'année quatre cent quatre-vingt de Noé, Dieu donne le premier avertissement aux hommes coupables, et leur annonce qu'ils n'ont plus que cent vingt ans pour faire pénitence. Vingt ans plus tard, Noé engendra successivement ses trois fils. Environ trente ans après leur naissance, cinquante ans après le premier avertissement, soixante-dix avant le déluge, Dieu commande définitivement à Noé de bâtir l'arche.

Noé exécuta fidèlement tout ce que Dieu lui avait commandé. Il se mit à construire cet immense vaisseau qui devait sauver la race humaine. La construction d'un pareil bâtiment dut exciter l'attention générale et rappeler à tout le monde les prédictions et les menaces précédentes. Noé y ajouta sans doute les menaces et les prédictions nouvelles que Dieu venait de faire. *Les hommes n'y crurent point encore ; mais présumant toujours sans se convertir, de la patience de Dieu qu'ils attendaient, ils mangeaient et buvaient jusqu'au jour que*

*Noé entra dans l'arche* [1]. Ils firent comme font encore la plupart des hommes. Chacun sait bien que la mort n'est pas loin, et qu'un de ces jours elle viendra le surprendre ; on vit cependant comme si l'on avait devant soi plus d'années que Mathusalem. L'âge, les infirmités ont beau avertir, on se rassure : Dieu qui nous a supportés si longtemps, nous supportera bien encore. Ainsi pensaient les contemporains de Noé, lorsque le déluge vint inopinément les enlever tous, de même que la mort enlève inopinément la plupart d'entre nous.

Après avoir si longtemps menacé de punir, si longtemps attendu à pénitence, l'Éternel dit enfin à Noé : « Entre dans l'arche, toi et toute ta famille ; car je t'ai vu juste devant moi au milieu de cette génération. Encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits ; et je détruirai de dessus la face de la terre toutes les créatures que j'ai faites. Noé exécuta les ordres de l'Éternel. Dès que le *septième* jour parut, il entra dans l'arche avec ses fils, Sem, Cham et Japhet, sa femme et les trois femmes de ses fils avec lui. Eux et tous les animaux sauvages selon leur espèce, et tous les animaux domestiques selon leur espèce, et tous les reptiles selon leur espèce, et tous les oiseaux et volatiles selon leur espèce, entrèrent avec Noé dans l'arche, deux à deux, mâle et femelle de toute chair en qui est l'esprit de vie, tout comme Dieu l'avait ordonné à Noé ; et l'Éternel ferma la porte sur lui en dehors.

« C'était l'année six cent de Noé, le dix-septième jour du second mois suivant l'hébreu, le vingt-sept selon les Septante. Ce jour-là même, toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes ; et la pluie tomba sur la terre durant quarante jours et quarante nuits ; et les eaux se multiplièrent et élevèrent l'arche, en sorte qu'elle monta au plus haut de la terre. L'inondation croissait toujours et couvrait tout, en sorte que l'arche voguait sur les eaux. Et les eaux se grossirent si prodigieusement, que toutes les plus hautes montagnes qui sont sous tous les cieux en furent couvertes. Les eaux ayant gagné le sommet de ces montagnes, s'élevèrent encore de quinze coudées plus haut. Et toute chair qui vivait sur la terre fut détruite, oiseaux, animaux sauvages, animaux domestiques, et tous les reptiles qui rampent sur la terre, et tous les hommes. Tout ce qui avait un souffle de vie sur la partie aride du globe mourut. Et l'inondation fit périr toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'à la bête, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel : tout y fut détruit, et Noé resta seul et ce qui était avec lui dans l'arche [2]. »

[1] *1. Pet.*, 3, 20. Matth., 25, 38. Bossuet, *Élévat.* — [2] Gen., 7.

*Et les sources du grand abîme furent rompues*, est-il dit, *et les cataractes du ciel furent ouvertes*. Nous avons vu, à l'origine de la création, cet abîme, ou la masse des eaux, enveloppant la terre de toute part et la tenant comme en dissolution. Dieu en rassembla une partie dans les cavités profondes dont nos mers ne sont peut-être qu'un écoulement, et il dissémina l'autre dans l'étendue des cieux. Quand il voulut remettre la terre sous les eaux, comme dans l'origine, il brisa, ce semble, les barrières du grand réservoir ; de vastes régions s'y seront enfoncées et en auront chassé les ondes prisonnières. D'un autre côté, les vapeurs répandues dans les airs s'étant réunies, forcèrent leurs écluses et fondirent sur la terre comme des torrents qui se précipitent du haut d'une cataracte. La terre et le ciel furent ainsi ébranlés et altérés. Aussi saint Pierre nous dit-il : « Les cieux qui étaient d'abord, et la terre produite de l'eau par le Verbe de Dieu, en un mot, le monde d'alors, le monde originel, périt par l'inondation : mais les cieux d'à présent, ainsi que la terre, remis comme dans un trésor par le même Verbe, sont réservés au feu pour le jour du jugement et de la perdition des impies [1]. » Le ciel et la terre sont donc devenus comme autres par le déluge. Pour la terre, elle nous en offre encore les marques dans ces effroyables déchirements qui se manifestent et à sa surface et dans son intérieur.

Il en est qui se sont embarrassés pour Dieu, où il prendrait assez d'eau pour noyer le terre ; il en est même qui ont voulu faire de cela une objection contre le récit de Moïse. Insensés ! jaugez d'abord les profondeurs de cet Océan, qui ne paraît qu'un golfe du grand abîme ; sondez les trésors de neiges et de glaces entassés aux deux pôles ; calçulez la masse des vapeurs disséminées dans l'atmosphère. Un astronome moderne a trouvé, par la mesure des aurores boréales, que les vapeurs qui les forment s'élèvent au moins à cinq cents lieues de hauteur perpendiculaire au-dessus de nous [2]. Réunissez tout cela ; puis, s'il vous reste encore de l'embarras, venez et nous vous répondrons : Vous ne trouvez point assez d'eau pour couvrir les plus hautes montagnes, les Alpes, les Cordillières, l'Himalaya ; eh bien ! voici que les savants de nos jours nous assurent d'une voix unanime que ces mêmes montagnes ont été originairement comme dissoutes dans l'élément liquide, et qu'elles se sont formées dans le sein d'un vaste océan. Demandez-leur ce qu'ils ont fait de ces eaux primitives, et prenez-en tout ce qu'il vous faudra.

Une question plus intéressante pour les cœurs chrétiens, c'est de

[1] 2. Pet., 3. — [2] M. de Mairan.

savoir que penser du salut éternel de ceux qui périrent dans le déluge. Cette terrible catastrophe les fit-elle enfin rentrer en eux-mêmes, ou bien les détruisit-elle endurcis et impénitents ? Pour ce qui est de ces monstres de luxure et de tyrannie qui abusèrent de leur force pour corrompre la terre, le fils de Sirach nous dit, suivant le grec : « *Dieu ne s'est point apaisé en faveur des antiques géants qui s'étaient révoltés dans la confiance de leur force*[1]. Paroles qui peuvent signifier également, ou que Dieu ne leur pardonna point leur crime pour l'éternité, ou qu'il ne leur en remit point la peine temporelle. Pour ceux-là donc, leur salut est au moins fort douteux ; mais en est-il de même quant à la multitude de leurs contemporains et de leurs victimes ? Saint Pierre nous donne meilleur espoir. « Jésus-Christ, nous dit-il, étant mort en la chair, mais vivifié en l'esprit, alla en celui-ci prêcher aux esprits qui étaient en prison, qui avaient été incrédules autrefois ou quelque temps, lorsqu'au temps de Noé ils comptaient sur la patience de Dieu : suivant une autre leçon, lorsque la patience de Dieu les attendait pendant qu'on bâtissait l'arche [2]. » Les plus doctes et les plus célèbres interprètes entendent par là, d'un commun accord, que les contemporains de Noé ne crurent point d'abord à ses prédictions du déluge, qu'ils présumaient toujours de la patience de Dieu ; mais quand ils virent l'accomplissement de ces prédictions, quand ils virent la mer se déborder en fureur et les pluies tomber par torrents, ils crurent et se repentirent [3]. Le déluge perdit leurs corps, mais il sauva leurs âmes. Elles étaient détenues dans les prisons du purgatoire, lorsque Jésus-Christ, mort en sa chair sur la croix, vint, en son esprit ou en son âme, leur prêcher, leur annoncer la bonne nouvelle qu'il était leur Sauveur, que leurs peines étaient finies et qu'ils l'accompagneraient avec les saints patriarches en son entrée triomphale dans le ciel. Ah ! qui ne bénirait la grande bonté de Dieu dirigeant tout au salut des âmes et faisant servir à cette fin les plus terribles fléaux de sa justice ! Qui ne mettrait en ce bon Père une confiance sans bornes, en voyant que ceux-là même qui avaient si longtemps abusé de sa patience et ne s'étaient convertis qu'à la dernière extrémité, n'ont pas néanmoins imploré en vain sa miséricorde !

Saint Pierre, qui nous donne ces consolantes nouvelles sur les hommes péris dans le déluge, est lui-même un autre Noé. Lui aussi conduit une barque, un vaisseau qui renferme l'espérance du genre humain. Cette barque est l'Église universelle ; elle porte dans son sein non plus seulement huit personnes, mais, en un sens, tous les

[1] Eccl., 16, 8. — [2] 1. Pet., 3, 20. — [3] Bellarmin, Estius, Menochius, Tirin, etc.

peuples de la terre. Bâtie lentement et depuis l'origine du monde par les patriarches et les prophètes, achevée par le Christ et ses apôtres dans la plénitude des temps, elle vogue depuis dix-huit siècles sur l'océan des choses humaines. A côté d'elle périra le vieux monde, le monde romain, dans un déluge de nations barbares. L'Église surnageant à cette terrible inondation, en fera sortir un monde nouveau. Tout ce qui n'y recevra pas d'elle une certaine abondance de vie intellectuelle et morale, se mourra peu à peu : témoin l'Afrique et l'Asie, représentées, si l'on veut, par la population irraisonnable de l'arche diluvienne. L'Europe, au contraire, et l'Amérique, recevant d'elle une influence plus directe, seront la portion intelligente et souveraine de l'univers. Voilà ce que fera l'Église pour le salut temporel des peuples et de l'humanité en général.

Quant au salut éternel des individus, c'est une arche toujours ouverte. On y entre par l'humilité de cœur; on n'en sort définitivement que par l'orgueil opiniâtre de l'esprit. Celui-là donc qui, se défiant de lui-même, est dans la sincère disposition de se soumettre à l'autorité que Dieu a établie sur la terre pour nous conduire au ciel, celui-là est catholique de cœur, ne le fût-il pas de nom. Mais Dieu seul peut savoir où il y a de ces âmes, et combien il y en a. Le signe sensible qui incorpore à l'Église est le baptême, figuré par le déluge, parce qu'il efface tous les péchés antérieurs et fait de l'homme un homme nouveau. Encore ce signe peut-il être suppléé par le désir. Ceux-là donc qui ont reçu le baptême, n'importe où ni par qui, ou qui, dans l'impossibilité de le recevoir, en ont eu un désir véritable, tous ceux-là, tant qu'ils n'embrassent pas l'erreur avec connaissance de cause et opiniâtreté d'esprit, sont et restent catholiques, se donnassent-ils eux-mêmes un nom différent. Dieu seul en connaît le nombre. Mais ce nombre est assurément très-grand; car, outre les adultes qui, dans les pays hérétiques, soit à cause de l'ignorance où ils se trouvent, soit à cause de leur humilité de cœur, n'adhèrent point à l'erreur avec opiniâtreté, il comprend encore tous les enfants qui, dans ces mêmes pays ont reçu le baptême et ne sont pas encore arrivés au complet usage de leur raison : ce qui va pour le moins à la moitié de la population totale.

Lors donc qu'il est dit : Hors de l'Église catholique, il n'y a point de salut, c'est comme si l'on disait : Il n'y a point de salut pour les superbes, mais seulement pour les humbles; car ceux qui ont une véritable humilité se défient de leurs propres lumières, sentent le besoin d'une autorité divinement établie pour nous diriger dans la voie du salut, ne demandent qu'à la connaître et à s'y soumettre. Or, par là même ils sont catholiques de cœur ; ils sont dans

l'Église. Ils y seront peut-être sans le savoir, comme certaines créatures, sans savoir pourquoi ni comment, étaient enfermées et sauvées dans l'arche de Noé. Mais toujours est-il que, comme hors de cette arche nul ne se sauva de la mort temporelle, de même, hors de l'Église, nul ne se sauvera de la mort éternelle : c'est la voix unanime de tous les siècles chrétiens.

Quel bonheur pour le catholique, non-seulement d'être dans cette arche nouvelle, mais de le savoir ! Il a le noble plaisir d'affronter la tempête, et la certitude de n'en être point submergé ; il voit, en passant, les trônes et les empires s'écroulant sous les mêmes vagues qui élèvent l'Église jusqu'au ciel. Tous ceux qui ne sont pas avec lui dans la barque de Pierre, il les aperçoit flottant çà et là, à tout vent de doctrine, sur un océan sans rivage. Son unique désir est de leur tendre une main secourable pour les sauver du naufrage éternel, plus heureux, sous ce rapport, que Noé et ses fils ; car il n'était pas donné à ceux-ci de sauver de la mort temporelle ceux qu'ils savaient luttant contre les eaux du déluge.

Ces eaux vengeresses s'étaient élevées de quinze coudées, environ vingt-cinq pieds, au-dessus des plus hautes montagnes ; elles restèrent dans cet état jusqu'à cent cinquante jours. Vers la fin de ce temps, Dieu, se souvenant de Noé et de tout ce qu'il y avait avec lui dans l'arche, fit souffler un vent sur la terre, et les eaux cessèrent de croître. Les sources de l'abîme furent fermées, aussi bien que les cataractes du ciel. Les eaux, allant et venant, se retirèrent de dessus la terre, en telle sorte que le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Ararat ou d'Arménie. Elles continuèrent de diminuer jusqu'au dixième mois, où, le premier jour du mois, les sommets des montagnes parurent. Quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et envoya un corbeau qui ne rentra plus dans l'intérieur ; mais, à ce qu'il paraît, allait se nourrissant de cadavres, et revenait se percher sur le toit de l'arche, jusqu'à ce que les eaux eussent entièrement disparu de la terre. Sept jours ensuite, il envoya une colombe ; mais celle-ci n'ayant pas trouvé où poser le pied, les montagnes étant encore couvertes de boue et le reste sous les eaux, elle revint à lui, et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. Il attendit sept autres jours, et envoya la colombe de nouveau. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier avec des feuilles vertes. Noé comprit donc que les eaux s'étaient retirées de la face de la terre. Après sept autres jours, il envoya la colombe pour la troisième fois ; mais elle ne revint plus, ayant trouvé la terre sèche et en état d'être habitée. Enfin, l'an de sa vie six cent un, le premier

jour du premier mois, Noé, ouvrant le toit de l'arche, vit que la surface de la terre était séchée. Cependant il ne sortit point encore; il attendit que Dieu lui en donnât l'ordre, ce qui arriva le vingt-septième jour du second mois. Dieu lui dit : Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi, et tous les animaux qui sont avec toi, de toute chair, tant parmi les oiseaux que parmi les quadrupèdes et les reptiles : conduis-les avec toi et entrez sur la terre; croissez-y et vous y multipliez. Noé exécuta cet ordre le jour même.

Sortant ainsi de l'arche le vingt-sept du second mois, après être entré le dix-sept du même mois, l'année précédente, on voit qu'il y resta une année et onze jours, en y comprenant le premier et le dernier. Supposé, comme le présument quelques-uns, que cette année fût une année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, on aura, dans tous les cas, en y ajoutant les onze, trois cent soixante-cinq jours, par conséquent une véritable année solaire.

Le second père du genre humain donna alors au nouveau monde, qui commençait, l'exemple de ce qui est à faire avant tout. La première chose qu'il fit en sortant de l'arche et en reprenant possession de la terre, ce fut de bâtir un autel à *Celui qui est*, à l'Éternel. Ensuite prenant de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il les offrit en holocauste sur cet autel.

On voit ici pourquoi, même avant le déluge, les animaux étaient distingués en purs et en impurs. C'est que les premiers pouvaient s'offrir à Dieu en sacrifice, et, suivant la coutume de l'antiquité, leur chair se partager entre les assistants. Il n'en était pas de même des autres.

L'Éternel agréa le sacrifice de notre deuxième ancêtre, et dit à son cœur : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme, car les pensées du cœur humain sont inclinées au mal dès sa jeunesse : je ne frapperai donc plus désormais toute créature vivante comme j'ai fait, ce terrible exemple devant suffire à jamais. Ainsi, « durant tous les jours de la terre, les semences et les moissons, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point[1]. » Ce qui insinue que, pendant le déluge, tout cela était bouleversé.

« Et Dieu bénit Noé et ses fils, et leur dit : Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. Que tous les animaux terrestres, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut sur la terre et tous les poissons de la mer vous craignent et vous redoutent : toutes ces créatures sont mises entre vos mains. Vous pourrez prendre pour votre nourriture tout ce qui a mouvement et vie; je vous abandonne tout comme des

[1] Gen., 8.

plantes vertes. Seulement vous ne mangerez pas la chair en qui est la vie animale, à savoir le sang; car je rechercherai votre sang auquel est attachée votre vie, et sur tous les animaux, et sur l'homme, frère ou étranger ; je rechercherai sur quiconque la vie de l'homme. Quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu ; car l'homme a été fait à l'image de Dieu. Mais vous, croissez et multipliez, et entrez sur la terre et la remplissez[1]. »

Non-seulement Dieu ne maudit plus la terre à cause des hommes, mais il bénit les hommes qui doivent la repeupler. Il bénit Noé et ses fils : il les bénit, et, en eux, tout le genre humain, et, en eux, nous-mêmes. On aurait pu croire qu'il nous avait retiré la domination sur les animaux : il nous la confirme. A la vérité, elle ne sera plus si facile ni si absolue que pour Adam ; cependant elle subsiste encore, et notre seul regard inspire la terreur à la plupart de ses créatures. Que dis-je ? Bien loin de restreindre notre empire sur elles, Dieu semble l'augmenter. Il nous les livre entre les mains sans réserve ; nous pourrons manger leur chair indistinctement. Ce qui fait présumer qu'avant le déluge cette permission n'était point aussi expresse ou aussi générale ; peut-être se bornait-elle à la chair des victimes : une seule restriction y est mise, c'est de ne pas manger leur sang. Cette défense nous étonne aujourd'hui ; alors elle était de la plus haute importance. Une des causes qui amenèrent le déluge paraît avoir été la férocité et le meurtre. Pour en détourner les nouveaux hommes, Dieu prend tous les moyens pour leur inspirer l'horreur du sang. Il prévoyait en outre, dès lors, qu'un jour des peuplades abruties, après s'être accoutumées à boire le sang des animaux pris à la chasse, finiraient par boire le sang des hommes pris à la guerre. Voilà pourquoi cette défense ; voilà pourquoi il annonce si formellement qu'il vengera le sang de l'homme même sur la bête : comme de fait il commandera, dans sa loi donnée aux Hébreux, de lapider le bœuf qui aura blessé ou tué quelqu'un ; il vengera le sang de l'homme sur l'homme lui-même. Déjà il l'avait fait ; déjà il avait vengé sur Caïn le sang d'Abel, mais toutefois en accordant la vie au coupable. Ici la peine devient plus sévère : Quiconque aura versé le sang de l'homme, on versera le sien. Et la raison de cette loi, c'est que l'homme est fait à l'image de Dieu.

On voit ici se dessiner en quelque sorte la constitution naturelle de la société humaine. Dieu, seul maître d'ôter la vie, parce que seul il la donne, porte cette loi capitale : Quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu. Il ne dit pas qu'il s'en réserve

[1] Gen., 9, 1-7.

l'exécution ; il ne dit plus que celui qui aura tué le meurtrier sera puni sept fois. Mais qui charge-t-il alors de tenir la main à ce que force reste à cette loi ? Sans doute ceux à qui il la notifie : Noé et ses trois fils, qui étaient alors tous les hommes, tous les chefs de famille, présidés par le père de tous. *Il leur a commandé à chacun*, nous dit l'Écriture, *d'avoir soin de son prochain* [1], par conséquent de veiller à la sûreté de sa vie et d'en poursuivre le meurtrier. Mais qui jugera du fait ? qui appliquera la peine ? Naturellement ceux qui ont reçu la loi et en sont dépositaires : les hommes, les pères de famille, réunis sous la présidence de leur chef. Ainsi verrons-nous Noé, sur la déposition de ses fils, prononcer une sentence de malédiction et de servitude contre un de ses descendants. Lorsque plus tard, à défaut d'ancêtre commun, les pères de famille, les patriarches d'une ville ou d'une peuplade, soit volontairement, soit amenés par la force des circonstances, auront conféré ou reconnu à l'un d'entre eux ce devoir et ce droit de prononcer sur la liberté et la vie des criminels, ce sera, comme on disait alors dans la Palestine, le *père-roi* ou l'*Abi-Melech*, un des premiers noms de rois que nous verrons paraître. Tels nous semblent l'origine et le développement naturel du droit de vie et de mort, ou de la souveraineté proprement dite, que Dieu ne paraît avoir communiqué aux hommes qu'après le déluge.

Toujours est-il que Dieu seul est le souverain principal, et que les autres ne sont que ses ministres responsables. En outre, dès l'origine du premier monde, on voit un prêtre et un sacrifice ; mais de roi et de tribut, on n'en voit ni au commencement ni à la fin. Dans le monde nouveau, le patriarche par qui Dieu l'a sauvé, apparaît d'abord comme pontife universel. Bâtir un autel au Très-Haut, lui offrir un sacrifice au nom de l'humanité entière, voilà sa première action. La religion, le sacerdoce, l'Église est de tous les temps ; la souveraineté temporelle, le droit de vie et de mort n'est venu que tard, comme un fâcheux remède contre de plus grands maux.

« Dieu dit encore à Noé et à ses fils avec lui : Voilà que moi j'établis mon alliance avec vous, et avec votre postérité après vous ; et avec toutes les créatures vivantes qui étaient avec vous dans l'arche, les oiseaux, les animaux domestiques et autres de toute espèce. J'établis donc cette alliance avec vous : désormais toute chair ne sera plus détruite par les eaux du déluge, et il n'y aura plus de déluge pour perdre la terre. Et voici ce que je vous donne pour signe de l'alliance entre vous et moi, et toutes les créatures vivantes qui étaient avec vous, dans la suite des générations à jamais : « Je place-

[1] Eccl., 17, 12.

rai, » autrement « j'ai placé mon arc dans la nue, et il sera un signe d'alliance entre moi et la terre. Et lorsque je couvrirai le ciel de nuées, mon arc y paraîtra ; et je me souviendrai de mon alliance avec vous et avec toute créature vivante, et les eaux du déluge ne reviendront plus détruire toute chair. Mon arc sera donc dans la nue, et je le verrai pour me souvenir de l'alliance perpétuelle qui est établie entre Dieu et toutes les créatures vivantes sur la terre [1]. »

Non-seulement Dieu bénit Noé et ses fils, mais il fait alliance avec eux et avec leur postérité, c'est-à-dire avec nous. Il les rassure, il nous rassure à jamais contre le retour d'un déluge universel. Il étend sa bonté jusqu'à la brute, parce qu'elle tient à l'homme et qu'elle est faite pour lui. Il ne met à cette alliance aucune condition, pour ne nous laisser aucun doute. Non content de nous donner sa parole, il y ajoute un gage visible. L'arc-en-ciel, avec les douces nuances de ses sept couleurs, le fera souvenir, ou plutôt nous fera souvenir de cette alliance éternelle de sa miséricorde. Soit que cet arc divin parût alors pour la première fois, et que le ciel, auparavant sans nuage, eût commencé à s'en charger par les vapeurs que fournirent les eaux du déluge ; soit qu'il eût déjà été vu et que Dieu en fît seulement un nouveau signal de sa clémence, toujours est-il que c'est comme un sacrement de son alliance et de sa promesse ; il paraît même affectionner ce céleste symbole. Lorsqu'on voit, dans l'Apocalypse, son trône dressé, l'iris fait un cercle autour de ses pieds et étale principalement la plus douce des couleurs, qui est un vert d'émeraude [2]. C'était quelque chose de semblable qui parut aux soixante-dix vieillards d'Israël. Et lorsqu'il se montra à eux dans le trône de sa gloire, on vit à ses pieds une couleur de saphir, comme lorsque le ciel est serein [3]. La signification mystérieuse de cet arc merveilleux n'était point ignorée des anciens peuples ; partout il était regardé comme un signe de la Divinité et comme une voie de communication entre le ciel et la terre.

Noé, qui signifie repos ou consolation ; l'arche qu'il bâtit ; le déluge où il entre et d'où il sort ; la colombe, avec son rameau d'olivier, qui lui annonce la paix du ciel ; le sacrifice qu'il offre ; la satisfaction avec laquelle Dieu l'agrée ; la bénédiction qu'il répand sur lui et sur toute sa race ; l'éternelle alliance qu'il contracte avec lui et avec elle : tout cela s'est accompli plus réellement encore dans le Christ. Il est le vrai Noé, notre vraie consolation, notre vrai repos : il a bâti une autre arche, son Église, pour nous transporter de la mort éternelle à l'éternelle vie ; il est entré dans les eaux du Jourdain avec

[1] *Gen.*, 9, 8-16. — [2] Apoc., 4. — [3] Exod., 24.

le monde coupable, et il en est sorti avec le monde régénéré; l'Esprit de sainteté et de grâce descend sur lui en forme de colombe, et une voix se fait entendre du ciel : C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances; il offre un sacrifice d'un prix infini; il s'offre lui-même et nous avec lui; Dieu se réconcilie en lui avec nous, nous comble en lui de ses bénédictions, nous aime en lui d'un amour ineffable, et nous adopte pour ses enfants à jamais.

« Les fils de Noé, qui sortirent de l'arche, étaient Sem, Cham, et Japhet. Ce sont là les trois fils de Noé, et d'eux descend toute la race des hommes qui se répandit sur la terre. »

C'est d'eux aussi que tous les peuples ont hérité, avec un fonds commun de religion, les idées premières de famille et de propriété; fondements de la société temporelle. Et ce serait une erreur aussi contraire à l'histoire qu'à la foi chrétienne, de supposer les premiers hommes vivant comme des brutes, sans lien de famille ni de religion. Dès les premiers moments, nous voyons Adam et Ève, Caïn et Abel, en relation avec la Divinité, comme plus tard Noé et ses trois fils. L'unité de la famille apparaît dès le commencement dans toute sa sainteté. C'est Dieu lui-même qui forme la première femme d'une portion du premier homme, et qui la lui amène pour être sa femme. C'est notre premier père qui proclame cette unité fondamentale de la société humaine : « C'est ici l'os de mes os, la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à *sa* femme, et les deux seront une même chair. » Le péché ne change rien à cette unité originelle. Après le péché même l'Écriture nous dit : « Et Adam appela *sa* femme Ève, parce qu'elle est la mère de tous les vivants. Et Dieu fit à Adam et à *sa* femme des habits de peaux, et les en revêtit. Et Caïn connut *sa* femme, et elle enfanta Hénoch. Et Dieu dit à Noé : Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, *ta* femme, et les femmes de tes fils avec toi; » et à la fin du déluge : « Sors de l'arche, toi et *ta* femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi. » Quant à la propriété de la terre et de ce qu'elle renferme, Dieu lui-même, propriétaire principal, dit à nos premiers ancêtres, Adam et Ève : « Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et subjuguez-la; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. Voilà que je vous ai donné toutes les plantes et tous les arbres fruitiers pour servir à votre nourriture. « Dieu dit de même à nos seconds ancêtres, Noé et ses trois fils : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre; que tous les animaux terrestres, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut sur la terre et tous les poissons de la mer vous craignent et vous redoutent : toutes ces créatures sont mises entre vos mains. » Et cette

propriété générale que Dieu communique au genre humain, nous la voyons s'individualiser dès les premiers temps. Il est dit d'Abel qu'il offrit à Dieu un sacrifice des prémices de *son* troupeau. Nous verrons tout à l'heure Dieu lui-même distinguer les possessions de Japhet et les tentes de Sem. Avec cette propriété de la terre, Dieu communique aux descendants de Noé le droit de vie et de mort sur le meurtrier de l'homme. Telles sont les lois constitutives de la société humaine, que Sem, Cham, et Japhet naturaliseront par tout l'univers.

Sem, l'aîné des trois, sans quitter le pays qui fut comme le berceau du genre humain, s'étendit en Orient. De lui sortent les Hébreux, les Assyriens, les Perses et autres nations plus orientales. Les meilleurs historiens persans disent que leur premier roi était fils de Sem. Aujourd'hui encore, il existe au pied du mont Himalaya, dans l'Inde, une très-ancienne ville nommée Bamian et aussi Sem-Bamian, dont beaucoup d'Hindous rapportent à Sem la fondation [1].

Cham eut en partage l'Afrique et une partie de l'Asie. L'Égypte est appelée la terre de Cham dans les psaumes, et Chemia dans Plutarque [2]. Toute l'Afrique est nommée Ammonia par d'anciens auteurs. Les Égyptiens s'appellent encore Mezraïm, du nom d'un des fils de Cham. Un autre de ses fils, Chanaan, peupla le pays qui porte son nom. Sidon, fils de Chanaan, fut le père des Sidoniens.

Japhet, si célèbre dans les auteurs profanes, sous le nom d'Iapet, peupla l'Occident et le Nord. De lui descendent les Tartares, les Scythes, les Cimbres, les Romains, les Gaulois, les Ioniens ou anciens Grecs. Ceux-ci disaient proverbialement : Plus vieux que Japhet, pour parler d'une chose si ancienne qu'à peine en connaissait-on l'origine.

Dans une occasion mémorable, Noé fit entendre à ses trois fils ce qui arriverait à leurs postérités. Homme agricole après le déluge, comme il l'avait été sans doute auparavant, il commença à labourer la terre et planta une vigne, non-seulement pour en manger le raisin, comme on avait fait jusqu'alors, mais pour en exprimer le jus et en faire une boisson. Ayant ainsi bu du vin dont il ne connaissait pas la force, il s'enivra et parut découvert dans sa tente. Cham, père de Chanaan, le trouvant en cet état, sortit dehors et vint en raillant le dire à ses deux frères. Mais Sem et Japhet, au lieu de l'imiter, en se moquant comme lui de leur père, étendirent un manteau sur leurs épaules, et, marchant à reculons, ils couvrirent en leur père ce qui devait y être caché. Noé s'étant réveillé après cet assoupissement que

[1] *On mount Caucasus*, by Capt. Franc. Wilford, *Asiatic research.*, t. 6, 455-459. — [2] *Plut., De Isi et Osir.*

le vin lui avait causé, et ayant appris de quelle sorte l'avait traité son jeune fils, dit pour le punir : Que Chanaan soit maudit! qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves! Il ajouta : Béni soit Jéhova, le Dieu de Sem! et que Chanaan soit son esclave! Que Dieu étende les possessions de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem! et que Chanaan soit son esclave[1]!

Sem et Japhet sont bénis, non pas Cham. Cependant ce dernier n'est pas maudit, peut-être parce qu'il avait été béni de Dieu; son fils Chanaan l'est à sa place. Il se peut que le premier eût vu la nudité de son aïeul et s'en fût moqué avec son père : c'est, entre autres, l'opinion des Hébreux. Quant à Sem, il reçoit une bénédiction plus haute que Japhet. L'Éternel est appelé le Dieu de Sem. Aussi c'est dans la race de Sem, chez les nations orientales, que la religion du vrai Dieu se conserve plus longtemps et plus pure. Nous y verrons, entre autres, la pénitence exemplaire de la grande ville de Ninive. C'est dans la race de Sem que Dieu choisit son peuple particulier; c'est de la race de Sem que naîtra le Sauveur du monde.

Japhet, dont le nom signifie *extension*, s'étendit en effet prodigieusement dans sa postérité. De lui sortent ces peuples conquérants, les Tartares, les Scythes, les Celtes, les Grecs, les Romains, les Européens modernes, qui ont porté et portent encore leur domination par toute la terre, en Asie, en Afrique et en Amérique, et qui règnent actuellement depuis la Chine jusqu'en Angleterre, et depuis l'Angleterre jusqu'à la Chine. Mais surtout ils habitent dans les tentes de Sem, dans les églises qu'ont fondées Jésus-Christ et ses apôtres, descendants de Sem.

La postérité de Cham, l'Égypte et l'Afrique, est privée de l'une et de l'autre bénédiction. L'idolâtrie y paraît plus tôt et plus grossière. Envahis, subjugués tour à tour par les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes; pareils à Chanaan, tous les descendants de Cham semblent depuis longtemps condamnés à l'esclavage : on les dirait chargés eux-mêmes d'exécuter la sentence. Le principal commerce des habitants d'une grande partie de l'Afrique est de se vendre les uns les autres comme esclaves aux descendants de Japhet, aux Européens. Ceux-ci, plus accessibles à l'humanité et à la religion véritable, cesseront d'acheter; mais quand ceux-là cesseront-ils de se vendre ou de se tuer?

L'histoire de Noé et du déluge se retrouve plus ou moins altérée dans toutes les traditions. On la rencontre là même où l'on s'y attend le moins. Par exemple, lorsqu'il y a trois siècles on découvrit

[1] Gen., 9.

le continent d'Amérique, on y découvrit la tradition du déluge universel.

Les Mexicains, dit un historien estimable de ce nouveau monde, avaient, aussi bien que toutes les autres nations civilisées, une connaissance distincte, quoique mêlée de fables, de la création du monde, du déluge, de la confusion des langues et de la dispersion des peuples. Ils représentaient même tous ces événements par des peintures. Tous les hommes, disaient-ils, avaient été noyés dans une inondation générale; un seul homme, qu'ils appellent Coxcox, d'autres Teocipactli, s'était sauvé dans une barque avec sa femme, Xochiquetzal. Ils débarquèrent sur une montagne qu'ils appelèrent Colhuacan, et engendrèrent un grand nombre d'enfants, qui restèrent muets, jusqu'à ce qu'une colombe, du haut d'un arbre, leur eût appris des langues, mais si différentes, que nul ne pouvait comprendre l'autre [1].

Divers historiens d'Amérique, dit-il encore, racontent que les habitants de Cuba, interrogés par les Espagnols sur leur origine, donnèrent les renseignements suivants. Ils avaient ouï de leurs ancêtres que Dieu avait créé le ciel, la terre et toutes choses. En outre, un vieillard, présageant l'inondation par laquelle Dieu allait punir les hommes à cause de leurs péchés, avait construit une grande chaloupe et s'y était embarqué avec sa famille et un grand nombre d'animaux. Lorsque l'inondation eut diminué, il envoya un corbeau qui, trouvant beaucoup de corps morts, ne revint point; peu après, il lâcha une colombe, qui revint aussitôt avec un rameau de hoba dans le bec. Le vieillard, ayant jugé que la terre était sèche, sortit du vaisseau, fit du vin avec des raisins sauvages, s'enivra et s'endormit. Un de ses fils se moqua de sa nudité, que couvrit respectueusement un autre. A son réveil, il bénit celui-ci et maudit celui-là. Que pour eux, ils descendaient du dernier, et c'était la cause qu'ils allaient nus; tandis que les Espagnols, bien vêtus, descendaient peut-être de l'autre [2].

L'auteur que nous citons est d'autant plus digne de foi, que, né lui-même au Mexique, il parcourut ce pays dans toutes les directions, pendant plus de trente ans, pour recueillir les diverses traditions et peintures hiéroglyphiques. Ce qui achève de porter la certitude à son plus haut degré, c'est que, de nos jours, un savant célèbre ayant parcouru et étudié le même pays, y a retrouvé les mêmes peintures et les mêmes traditions. Expliquant dans un endroit l'histoire hiéroglyphique des Aztèques, depuis le déluge jusqu'à la fondation de la ville

[1] *Clavigero, Storia del Messico*, t. 2, p. 6. — [2] *Ibid.*, t. 4, p. 16.

de Mexico, voici comme il s'exprime sur le premier de ces événements:

« L'histoire commence par le déluge de Coxcox. Parmi les différents peuples qui habitent le Mexique, les peintures qui représentent ce déluge se sont trouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascaltèques et les Mechoacanèses. Le Noé de ces peuples s'appelle Coxcox, Texpi, ou Teo-ci-pactli (dieu poisson). Il se sauva conjointement avec sa femme, Xochiquetzal, dans une barque, ou, selon d'autres, dans un radeau. La peinture représente Coxcox au milieu de l'eau, étendu dans une barque. La montagne, dont le sommet couronné d'un arbre s'élève au-dessus des eaux, est l'Ararat des Mexicains. Au pied de la montagne paraissent les têtes de Coxcox et de sa femme. Les hommes nés après le déluge étaient muets; une colombe, du haut d'un arbre, leur distribue des langues représentées sous la forme de petites virgules. Il ne faut pas confondre cette colombe avec l'oiseau qui rapporte à Coxcox la nouvelle que les eaux se sont écoulées. Les peuples de Mechoacan conservaient une tradition d'après laquelle Coxcox, qu'ils appellent Tezpi, s'embarqua dans un *acalli* spacieux avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux, et des graines dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand Esprit ordonna que les eaux se retirassent, Texpi fit sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles; alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan [1]. »

Une étonnante affinité dans les traditions, les hiéroglyphes, les monuments d'architecture, les institutions politiques et même les langues, a convaincu les savants de nos jours que l'Amérique s'est peuplée originairement par des émigrations de l'Asie, ou que du moins il y eut d'anciennes communications entre ces deux portions de la terre. Après avoir donc entendu en Amérique la dernière colonie du genre humain, consultons-en la métropole dans l'Asie centrale. Mais avant d'arriver là du nouveau monde, un grand peuple se présente.

La Chine, à mesure qu'on approfondit son histoire, offre des concordances toujours plus frappantes avec la Bible. Pendant bien des siècles, ce pays était divisé en plusieurs petits royaumes ou provinces, dont le centre ou la capitale paraît avoir été Babylone, Ni-

[1] Humboldt, *Vues des Cordillières*, t. 2, p. 168.

nive, Ecbatane, comme pour tout le reste de l'Asie. Deux siècles et demi avant l'ère chrétienne, la Chine forma une vaste monarchie, qui touchait l'Empire romain sur la mer Caspienne. Cependant au quatrième siècle de notre ère, au temps de l'empereur Constance, nous voyons par Ammien-Marcellin que la Chine était de nouveau une province de l'empire des Perses ou Parthes sous Sapor, qui défit Julien l'Apostat [1]. Ces antiques relations de la Chine avec l'Asie centrale et même avec l'Occident, nous expliquent l'origine de ses traditions, ainsi que de celles d'autres peuples, et leur concordance avec le récit de Moïse.

Par exemple, de la création au déluge, d'Aam à Noé, Moïse énumère dix générations. Or, de Hoang-ty, ou le *Ty*, le roi, le seigneur *rouge-jaunâtre*, à Chun, les livres de la Chine comptent neuf générations de patriarches dont les noms sont donnés, et les actions sont marquées. Ensuite Chun est contemporain de Yao, roi sous lequel arrive le déluge, et Chun répare les maux de cette inondation. Les Chaldéens, dont la science était si renommée et à qui nous verrons pour chef le prophète Daniel, comptaient également dix générations avant le déluge, depuis Alorus, qui répond à l'Adam des Hébreux, jusqu'à Xisuthrus, qui est Noé. Les Indiens comptaient dix avantaras ou métamorphoses de la Divinité pour descendre sur la terre.

Dans la série chinoise des dix patriarches avant le déluge, il y a des concordances toutes particulières avec la Bible. La postérité de Tay-Hao, ou Fohy, le second fils de Hoang-ty, y est passée sous silence, comme celle d'Abel dans Moïse. Tchouen-Hiu, fils de Tchang-y, le Seth chinois, est représenté comme rétablissant le culte divin, en instituant des officiers et des prêtres pour y présider, tout comme il est dit d'Énos, fils de Seth, qu'il commença d'invoquer le nom de Jéhova. Caïnan, fils d'Énos, a le même nom que Caïn, sauf la terminaison : Kiong-Then, fils de l'Énos chinois, est le même nom que Kiong-Sang, surnom chinois de Caïn ; la terminaison seule est différente. Hénoch, fils de Caïn, et Hénoch, arrière-petit-fils de Caïnan, portent absolument le même nom dans la Bible ; ils portent le même à la Chine, celui de Kiao. Enfin il est dit du Caïn chinois, comme de celui de la Bible, qu'il bâtit une ville et qu'il l'habita [2]. Quant à Yao ou Yaphet, fils de Ty-Ko ou Noé, et onzième descendant de Hoang-ty ou Adam, le philosophe Confucius nous le montre occupé à faire écouler les eaux qui, s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines

[1] Amm. Marcell., l. 23, *sub fin.* — [2] *Annales de philosophie chrét.*, 2e sér., *t. 16. Les patriarches* antérieurs à Noé, retrouvés à la Chine, p. 115 et seq.

moins élevées, et rendaient les plaines impraticables [1]. Voilà ce que la Chine nous offre jusqu'à présent de plus historique sur les premiers patriarches et sur le déluge. Sa chronique fabuleuse renferme d'autres allusions à cette grande catastrophe. Des particularités encore plus singulières se remarquent dans l'ancienne écriture chinoise. La figure de l'eau avec celle de la bouche et le signe de huit, signifie *grande inondation* ; une bouche, un navire et huit, *navigation heureuse* ; eau et navire sous un triangle, signifie *faveur, délivrance, échapper du péril* ; bouche, homme et nourriture, avec le signe de huit, *ancien sacrifice*, dont on ne sait rien de plus précis. Le signe deux, souvent aussi huit avec l'image des descendants, s'appelle postérité. Le signe huit avec la figure de la bouche, *choisir, se diviser* [2]. Enfin, selon l'histoire chinoise, Fohi s'établit dans la province de Chensi, qui est dans le nord-ouest de la Chine, du côté de l'Inde et du mont Ararat où s'arrêta l'arche de Noé ; ce qui nous indique la route à suivre pour trouver des renseignements plus certains. En attendant, le vaniteux Chinois, avec tout son respect pour les ancêtres, a conservé moins bien la mémoire de l'ancêtre le plus fameux, que l'ignorant Américain.

L'Inde, plus près des lieux où les premiers descendants de Noé durent s'établir d'abord, nous offrira naturellement quelque chose de plus complet ; mais l'imagination des Hindous, plus féconde encore et plus hardie que celle des Grecs, l'entremêlera de merveilles poétiques auxquelles on n'est guère habitué en Europe. On lit donc dans un des poëmes sacrés de l'Hindostan :

« Désirant la conservation des troupeaux et des brahmanes (ou sages), des génies et des hommes vertueux, des védas (ou livres divins), de la loi et des choses précieuses, le Seigneur de l'univers prend plusieurs formes corporelles ; mais quoique, comme l'air, il passe à travers une multitude d'êtres, il demeure toujours lui-même, parce qu'il n'a point de qualité sujette au changement. A la fin du dernier calpa (ou âge divin), il y eut une destruction générale occasionnée par le sommeil de Brahma (la première personne de la trinité indienne, ou le créateur). Ses créatures de différents mondes furent noyées dans un vaste océan. Brahma ayant envie de dormir, et souhaitant le repos après une longue suite d'âges, le fort démon Hayagrîva s'approcha de lui et déroba les védas qui avaient coulé de ses lèvres. Lorsque Héri, le conservateur de l'univers (la seconde personne de la trinité indienne, ou Vischnou), découvrit cette action du prince de Dânavas, il prit la forme d'un petit poisson appelé *sa-*

[1] Chouking, p. 8. — [2] Windischmann, t. 1, p. 262.

*phari.* Un saint monarque nommé *Satyavrata* régnait alors; c'était un serviteur de l'esprit qui planait sur les eaux, et si pieux que l'eau était sa seule nourriture. Il était fils du soleil, et, dans le calpa actuel, il est investi par Narayan (ou l'esprit de dieu) de l'emploi de menou, sous le nom de *Sradêhadêva,* ou dieu des funérailles.

« Un jour qu'il faisait une libation dans le fleuve Critamâla, et qu'il tenait de l'eau dans la paume de sa main, il y vit remuer un petit poisson. Le roi de Dravira jeta sur-le-champ le poisson et l'eau dans le fleuve où il les avait pris; alors le saphari adressa d'un ton pathétique ces paroles au bienfaisant monarque : O toi qui montres de la compassion pour les opprimés, comment peux-tu me laisser dans l'eau de ce fleuve, moi trop faible pour résister aux monstres qui l'habitent et qui me remplissent d'effroi? Le prince, ne sachant pas qui avait pris la forme d'un poisson, appliqua son esprit à la conservation du saphari, tant par bonté naturelle que pour le salut de son âme; et, après avoir entendu sa prière, il le plaça obligeamment sous sa protection, dans un petit vase plein d'eau; mais, dans l'espace d'une seule nuit, il grossit tellement que le vase ne pouvait plus le contenir. Il tint ce discours à l'illustre prince : Je n'aime point à vivre misérablement dans ce petit vase; procure-moi une demeure où je puisse habiter avec plaisir. Le roi, l'ôtant du vase, le plaça dans une citerne; mais il devint grand de cinquante coudées en moins de cinquante minutes, et dit : O roi, il ne me plaît point de demeurer inutilement dans cette étroite citerne; puisque tu m'as accordé un asile, donne-moi une habitation spacieuse. Le roi le changea de place et le mit dans un étang, où, ayant assez d'espace autour de son corps, il devint d'une grosseur prodigieuse. O monarque, dit-il encore, ce séjour n'est pas commode pour moi qui dois nager au large dans les eaux; travaille à ma sûreté et transporte-moi dans un lac profond. A ces mots, le pieux monarque jeta le suppliant dans un lac, et, lorsque sa grosseur égala l'étendue de cette pièce d'eau, il jeta l'énorme poisson dans la mer. Quand il fut au milieu des vagues, il parla ainsi à Satyavrata : Ici, les goulus armés de cornes, et d'autres monstres très-forts me dévoreront; ô vaillant homme, tu ne me laisseras point dans cet océan. Trompé ainsi à plusieurs reprises par le poisson qui lui avait adressé des paroles flatteuses, le roi dit : Qui es-tu, toi qui m'abuses sous cette forme empruntée? Jamais, avant toi, je n'ai eu le spectacle ou je n'ai entendu parler d'un aussi prodigieux habitant des eaux, qui, comme toi, ait rempli en un seul jour un lac de cent lieues de circonférence; sûrement, tu es Bhagavat qui m'apparaît, le grand Héri, dont la demeure était sur les vagues, et qui *maintenant* prend la forme des habitants de l'abîme. Salut et louange

à toi, ô premier mâle, Seigneur de la création, de la conservation et de la destruction! Tu es, ô gouverneur suprême, le plus sublime objet que nous ayons en vue, nous, tes adorateurs, qui te cherchons pieusement. Toutes tes descentes illusoires dans ce monde donnent l'existence à différents êtres; mais je suis curieux de savoir par quel motif tu as emprunté cette forme. O toi, qui as des yeux de lotus, que je n'approche point en vain des pieds d'un dieu dont la bienfaisance parfaite s'est étendue à tous, quand tu nous as montré, à notre grande surprise, l'apparence d'autres corps, non pas existants en réalité, mais présentés successivement.

« Le Seigneur de l'univers, aimant l'homme pieux qui l'implorait ainsi, et désirant le préserver de la mer de destruction causée par la perversité du siècle, lui dit en ces termes ce qu'il avait à faire : O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau, envoyé par moi pour ton usage, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et, accompagné de sept saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compagnons. Lorsqu'un vent impétueux agitera le vaisseau, tu l'assujettiras à ma corne avec un grand serpent de mer; car je serai près de toi. Tirant le vaisseau, avec toi et tes compagnons, je demeurerai sur l'océan, ô chef des hommes, jusqu'à ce qu'une nuit de Brahma soit complétement écoulée : tu connaîtras pour lors ma véritable grandeur, justement nommée la *Divinité suprême*. Par ma faveur, il sera répondu à toutes tes questions, et ton esprit recevra des instructions en abondance.

« Héri disparut après avoir donné ces ordres au monarque, et Satyavrata attendit avec humilité l'époque assignée par celui qui règle nos sens. Le pieux monarque, ayant répandu vers l'est les tiges pointues de l'herbe *darbha* et tourné son visage vers le nord, était assis et méditait sur les pieds du dieu qui avait pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre, et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant toujours les commandements de Bhagavat, vit le vaisseau s'approcher et y entra avec les chefs des brahmanes, après y avoir porté les plantes médicinales et s'être conformé aux préceptes de Héri. Les saints lui adressèrent ce discours : O roi, médite sur Césava, qui nous délivrera sûrement de ce danger et nous accordera la prospérité. Le dieu, invoqué par le monarque, apparut encore distinctement sur le vaste océan, sous la forme d'un poisson

brillant comme l'or, s'étendant à un million de lieues, avec une corne énorme, à laquelle le roi, comme Héri le lui avait commandé, attacha le vaisseau avec un câble fait d'un grand serpent ; et, heureux de sa conservation, il se tint debout, louant le destructeur de Madhou. Quand le monarque eut achevé son hymne, le premier mâle, Bhagavat, qui veillait à sa sûreté sur la grande étendue des eaux, parla tout haut à sa propre divine essence, prononçant un pourana (ou poëme) sacré, qui contenait le règles de la philosophie sankhya ; mais c'était un mystère infini qui devait être caché dans le sein de Satyavrata. Assis dans le vaisseau avec les saints, il entendit le principe de l'âme, l'être éternel, proclamé par le pouvoir suprême. Ensuite Héri, se levant avec Brahma du sein du déluge destructeur, qui était apaisé, tua le démon Hayagrîva, et recouvra les livres sacrés. Satyavrata, instruit dans toutes les connaissances divines et humaines, fut choisi dans le calpa actuel, par la faveur de Vischnou, pour septième menou, et surnommé *Vaivasouata* (ou fils du soleil) ; mais l'apparition d'un poisson cornu au religieux monarque, fut *Mâyâ* (ou illusion), et celui qui entendra dévotement ce récit historique et allégorique sera affranchi de l'esclavage du péché [1]. »

Ces dernières paroles nous avertissent de ce que déjà nous aurons pu apercevoir, qu'il y a dans ce récit et des allégories et de l'histoire. En effet, ce sommeil de Brahma, ce vol des livres sacrés par le démon, que signifient-ils dans un langage plus simple ? sinon que toute chair avait corrompu sa voie, que les commandements de Dieu étaient mis en oubli, et que le principal auteur de ce mal était le chef des esprits méchants. Mais aussi, comment ne pas reconnaître l'histoire de Noé dans Satyavrata ou Menou, qui est averti par la divinité que dans sept jours commencera un déluge universel, et qui se sauve dans une arche spacieuse, avec sept autres saints personnages et des couples de tous les animaux ? Ce pieux monarque est nommé le dieu des funérailles, sans doute parce qu'il survécut à tout le monde antérieur. Narayan, ou l'esprit de Dieu, que les Indiens représentent planant sur les eaux à la création, l'établit Menou, législateur, patriarche, dans l'âge actuel du monde. C'est à Menou que les Indiens attribuent les antiques lois qui les gouvernent. C'est à Noé, comme nous avons vu, que Dieu donna les lois fondamentales de la société humaine. Le nom seul de Menou semble prouver l'identité des deux personnages. *Me* est l'article indien *le* ; *Nou* est le nom oriental de

[1] Traduit littéralement du *Bhagavat*, livre canonique des Indous, par W. Jones. *Asiatic research.*, t. 1, p. 230. Traduction française, t. 1, p. 170.

Noé; les Arabes l'appellent *Nouh al nabi*, Noé le prophète. Quelques savants ont cru même le reconnaître dans le Minos des Grecs et le Mannus des Germains [1].

D'autres récits ajoutent au même fond des circonstances différentes. Nous croyons inutile de les rapporter. Mais il nous est impossible de ne citer point un endroit remarquable qui se lit dans un des livres que, de temps immémorial, les Hindous regardent comme une révélation de Vischnou, et qui a été traduit par un des plus savants hommes du dernier siècle, le fondateur de l'académie de Calcutta.

« Satyavarman (ou Satyavrata), roi de toute la terre, eut trois fils : l'aîné Serma, ensuite Charma, et le troisième, Yapéti. C'étaient des hommes sages, excellents en vertu et actions nobles, habiles à manier toutes sortes d'armes, vaillants et avides de victoires. Satyavarman, qui faisait ses délices de la contemplation spirituelle, voyant que ses fils étaient propres au gouvernement, les en chargea. Lorsqu'un jour, par le décret du destin, le roi eut bu du moût, il perdit les sens et s'endormit nu. Charma s'en étant aperçu, appela ses frères et dit : Qu'est-ce que cela ? Dans quel état est notre père? Ceux-ci le couvrirent avec des habits et le rappelèrent à ses sens. Quand il fut revenu à lui-même et qu'il connut parfaitement ce qui s'était passé, il maudit Charma : Tu seras l'esclave des esclaves ! Et parce que tu as été un moqueur en leur présence, tu prendras ton nom de la moquerie. Ensuite, il donna à Serma une vaste souveraineté au midi des montagnes de la neige (l'Himalaya ou le Caucase), et à Yapéti il donna tout ce qui est au nord de ces montagnes. Pour lui, il parvint, par sa pieuse contemplation, à la plus haute félicité [2]. »

Il n'est pas besoin ici de commentaire. Qui ne reconnaît Sem ou Schem dans Serma, Cham dans Charma, Japhet dans Yapéti ? Dans les deux premiers noms, une lettre intercalée met seule quelque différence. L'*a* final n'est qu'une terminaison indienne. Le troisième est absolument identique ; car, en hébreu même, avec les mêmes lettres, on peut prononcer indifféremment Yaphet ou Yapet. Le partage des terres est on ne peut plus exact. La postérité de Sem s'étendit principalement dans l'Asie méridionale ; celle de Japhet, dans l'Asie septentrionale et dans l'Europe.

Des savants justement célèbres ont cru reconnaître encore Noé dans le fabuleux Chronos ou Saturne des Grecs et des Romains [3]. Il est dit, dans Homère et dans Platon, que Chronos et sa femme, avec

[1] Stolberg, *Histoire de la religion de Jésus-Christ*. — [2] W. Jones, *Asiatic research.*, t. 3, p. 262. — [3] Bochart, *Phaleg*, l. 1, c. 1. W. Jones, *Recherches asiat.*, traduct. française, t. 1, p. 179.

toute leur postérité, sont nés de l'Océan : Noé et sa femme, avec toute leur postérité, sont sortis du déluge. Dans les hymnes d'Orphée, Chronos et sa femme sont appelés le père et la mère de tous les mortels et immortels : Noé et sa femme le sont, et des hommes qui ont encore à subir la mort, et de ceux qui sont déjà parvenus à l'immortalité. Noé était un homme juste au milieu d'une génération perverse qu'il cherchait à ramener au bien : Chronos était un roi juste au milieu d'une génération sauvage qu'il cherchait à civiliser. Après le déluge, Noé régna quelque temps, comme père, sur tout le genre humain ; la terre, non encore divisée par héritages, était tout entière à tous ; il n'y avait encore nul esclave : autant il en est dit du règne de Saturne. Au temps de Noé, toute la terre n'avait qu'une langue : au temps de Saturne, les animaux mêmes, dit la Fable, parlaient la même langue que les hommes. Saturne a pour femme la terre ou Rhéa : dans le texte hébreu, Noé est appelé au pied de la lettre, l'homme ou le mari de la terre, pour agriculteur, tandis que Caïn en est appelé le serviteur ou l'esclave. Noé fut le premier, dans le monde nouveau, à cultiver la terre et à planter une vigne : Saturne est dit le premier avoir enseigné l'agriculture et l'usage du vin. Sur l'ancienne monnaie des Romains, le symbole de Saturne était un navire : le symbole de Noé est l'arche. Saturne est dit avoir dévoré tous ses enfants, à l'exception de trois fils qui se partagèrent le globe. Noé, prophète et patriarche du monde antérieur, est dit *l'avoir condamné* à périr [1], parce qu'il en prédit la destruction ; il n'en sauva que trois fils, qui se partagèrent le globe. Un de ces trois le vit dans un état peu décent et s'en railla : un des trois fils de Saturne le vit dans un état pareil, puisqu'il le mutila. Ce fils de Noé s'appleait Cham ou Ham, et fut le père des Africains : ce fils de Saturne s'appelait Hammon ou Ammon en Égypte et en Afrique. Certes, voilà des rapports assez singuliers pour mériter l'attention.

Si, du reste, les descendants de Cham ne nous offrent point une histoire aussi expresse et aussi détaillée du déluge que les descendants de Sem, en voici peut-être la raison : cette histoire ne faisait pas beaucoup d'honneur à leur ancêtre. Cependant la croyance d'un déluge universel était si bien établie chez les Égyptiens, que leurs prêtres disaient à Solon qu'après certaines périodes de temps, une inondation envoyée du ciel changea la face de la terre ; que le genre humain avait péri plusieurs fois de différentes manières, et que c'était pour cela que la nouvelle race des hommes manquait de monuments et de connaissances des temps passés [2].

[1] Heb., 11, 7. — [2] *Plato, in Tim.*

Quant aux Chaldéens et aux Assyriens, une foule d'auteurs célèbres de l'antiquité nous montrent que l'histoire du déluge n'était point oubliée parmi eux. Celui dont il nous reste des fragments plus considérables, est Bérose, fameux astronome chaldéen, qui écrivit une histoire du royaume de Babylone, environ trois siècles avant Jésus-Christ. Il est cité par Pline, Vitruve, Tatien, Clément d'Alexandrie, Tertullien et Eusèbe. Il donne une suite de dix rois qu'il suppose avoir régné à Babylone avant le déluge. Comme le nombre de ces rois répond exactement à celui des dix générations écoulées depuis la création jusqu'au déluge, le premier roi, nommé *Alorus*, paraît avoir été le même qu'Adam, comme *Xisuthrus*, le dernier, semble avoir été Noé. Alorus déclara que Dieu lui-même l'avait fait pasteur du peuple; et, à vrai dire, si jamais homme a pu prétendre que sa domination fût d'institution divine, ce dut être Adam [1].

Pendant le règne de Xisuthrus, le dixième roi ou patriarche, il arriva un déluge dont Bérose raconte les circonstances suivantes : « Chronos ou Saturne apparut en songe à Xisuthrus, et l'avertit que le quinzième jour du mois d'Esius, le genre humain serait détruit par le déluge. Il lui ordonna de mettre à part l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses, et d'enterrer ces écrits dans *Sippara*, la cité du soleil. Il lui ordonna de plus de bâtir un vaisseau et d'y entrer avec ses parents et ses amis, après y avoir mis les provisions nécessaires et y avoir fait entrer des oiseaux et des quadrupèdes; et lorsqu'il se serait pourvu de tout, si on lui demandait où il allait avec son vaisseau, de répondre : Vers les dieux, pour les prier de rendre heureux le genre humain.

« Xisuthrus exécuta ses ordres et bâtit un vaisseau dont la longueur était de cinq, et la largeur de deux stades. Il fit apporter tout ce qui lui avait été prescrit à bord du navire, et y entra avec sa femme, ses enfants et ses amis. Le déluge étant venu et ayant cessé peu de temps après, Xisuthrus laissa voler certains oiseaux qui, ne trouvant ni nourriture ni lieu où se reposer, retournèrent au vaisseau. Quelques jours après, Xisuthrus lâcha encore des oiseaux qui revinrent avec un peu de boue aux pattes; mais quand il leur eut permis pour la troisième fois de s'envoler, il ne les revit plus, ce qui lui fit comprendre que la terre commençait à se sécher. Il fit alors une ouverture dans un des bords du vaisseau, et vit, par ce moyen qu'il était arrêté sur une montagne; il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote du navire; ensuite, ayant adoré la terre, érigé un autel et sacrifié aux dieux, lui et ceux qui l'avaient accompagné disparurent. Ceux

[1] Abyden., *Ex Beroso apud Syncel.*, p. 38.

qui étaient restés dans le vaisseau, voyant que Xisuthrus, sa femme, sa fille et le pilote ne revenaient pas, mirent pied à terre pour le chercher, l'appelant tout haut; mais ils ne le revirent plus. Une voix qui sortit de l'air leur ordonna d'être religieux, leur apprit que la piété de Xisuthrus l'avait fait transporter dans le séjour des dieux, et que ceux qui l'avaient accompagné habitaient le même séjour. Elle leur prescrivit de se rendre à Babylone, de prendre les écrits qui étaient à Sippara, et d'en faire part au genre humain; enfin la voix leur dit qu'ils trouveraient Sippara et les écrits de Xisuthrus dans le pays d'Arménie. La voix ayant cessé de parler, ils offrirent des sacrifices aux dieux et prirent de concert la route de Babylone. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils déterrèrent les écrits dont on vient de parler, construisirent plusieurs villes, érigèrent des temples et rebâtirent Babylone [1]. »

Abydénus, dans son *Histoire d'Assyrie*, Alexandre, surnommé Polyhistor à cause de sa vaste érudition, parlaient comme Bérose et le citaient. Ce dernier ajoutait encore entre autres: On dit que l'on voit encore des restes de ce navire sur la montagne des Cordienen Arménie, et quelques-uns rapportent de ce lieu des morceaux de bitume dont il était enduit, et s'en servent comme d'un préservatif. Hiéronyme d'Égypte, dans ses *Antiquités phéniciennes*, Mnaséas et plusieurs autres, dit l'historien Josèphe, racontaient les mêmes choses; Nicolas de Damas, si célèbre sous Auguste, écrivait dans le quatre-vingt-seizième livre de son histoire : Il y a en Arménie, dans la province de Miniade, une haute montagne nommée Baris, où l'on dit que plusieurs se sauvèrent durant le cataclysme, et qu'une arche, dont les restes se sont conservés longtemps, et dans laquelle un homme s'était renfermé, s'arrêta sur cette montagne. C'est apparemment celui dont parle Moïse, le législateur des Juifs. Cet auteur, comme on voit, ne se trompait guère; Josèphe ajoute que les Arméniens appelèrent l'endroit où Noé offrit son sacrifice, *le lieu de la descente* [2]. Ce lieu, devenu une ville, existe encore au pied des monts Ararats, et porte le nom de *Nachidchevan*, qui a en effet ce sens-là. Les Arméniens de nos jours prétendent, comme le faisaient ceux d'autrefois, que l'arche subsiste encore sur la montagne où elle s'est arrêtée.

Pour ce qui est des Grecs, et, par suite, des Romains, voici comme Lucien, en parlant d'un fameux temple à Hiérapolis en Syrie, résume

[1] Alex. Polyhist., *Ex Beroso apud Syncel.*, p. 30, 31, *et apud Cyril. contra Julian.*, l. 1. Abyden., *Ex eodem apud Syncel.*, p. 38, 39, *et apud Euseb. de præp. ev.* l. 9, c. 12. — [2] *Antiq.*, l. 1, c. 4.

leur tradition sur le déluge : « Le grand nombre dit que ce temple fut bâti par Deucalion le Scythe, sous qui arriva la grande inondation. J'ai entendu en Grèce ce que disent les Grecs sur ce personnage. Leur récit est tel. La race actuelle des hommes n'est pas la première, elle a entièrement péri, mais une seconde génération, descendue de Deucalion. Les hommes de cette première race étaient insolents, injustes, parjures, sans hospitalité envers les étrangers, sans pitié pour les suppliants : ce qui leur attira une grande calamité. Tout d'un coup il sortit de la terre une prodigieuse quantité d'eau, il tomba beaucoup de pluie, les rivières débordèrent et la mer monta à une hauteur considérable, en sorte que tout devint eau et que tous les hommes furent noyés. Le seul Deucalion fut conservé pour une génération nouvelle, à cause de sa sagesse et de sa piété. Il entra dans une grande arche avec ses fils et leurs femmes; ensuite il y fit entrer des pourceaux, des chevaux, des lions, des serpents et toutes les autres créatures qui vivent sur terre, toutes par paires; il les reçut toutes, et elles ne lui firent aucun mal, la Divinité ayant formé entre elles et lui une grande amitié. Ils voguèrent donc tous dans une seule et même arche tant que les eaux prévalurent. Voilà ce que les Grecs rapportent de Deucalion. » Lucien ajoute que, pour les Hiérapolitains, ils avaient une ancienne tradition d'après laquelle il s'était formé dans leur pays une grande ouverture, où s'était engouffrée toute l'eau du déluge. Deucalion bâtit, à l'endroit même, des autels et un temple. Lucien vit cette ouverture, qui alors était assez étroite; deux fois par an on y portait de l'eau de la mer en mémoire de ce qui avait eu lieu, et on voyait pratiquer cette cérémonie non-seulement aux prêtres, mais à toute la Syrie, à l'Arabie et à une multitude d'hommes qui accouraient pour cela jusque des bords de l'Euphrate. Deucalion l'avait ainsi commandé, disait-on, pour qu'on se souvînt à la fois et du châtiment et du bienfait [1]. Plutarque rappelle une autre circonstance du déluge, quand il dit : On rapporte qu'une colombe envoyée de l'arche annonçait à Deucalion la tempête, lorsqu'elle rentrait, le beau temps lorsqu'elle restait dehors [2].

D'autres écrivains grecs appellent Ogygès, le personnage sous lequel arriva le grand cataclysme. La raison de cette diversité de nom est aisée à concevoir : de la même manière que les Hellènes proprement dits avaient un déluge de Deucalion, parce qu'ils regardaient Deucalion comme leur premier auteur, les Autochthones ou indigènes de l'Attique en avaient un d'Ogygès, parce que c'était par Ogygès qu'ils commençaient leur histoire. Il en est de même pour

[1] Lucian., *De Deâ Syr.* — [2] Plut., *De solertiâ animal.*

toutes les autres nations : Coxcox, Tezpi, Teo-ci-pactli en Amérique; Fohi, à la Chine; Satyavrata, Menou dans l'Inde; Xisuthrus dans l'Assyrie; Ogygès et Deucalion parmi les Grecs; c'est toujours le même déluge qui a détruit le monde antérieur et commencé un monde nouveau; c'est toujours le même Noé, père d'une génération nouvelle, que chaque peuple veut avoir pour premier auteur. En quoi tous ont raison; car, dans le fond, il a été le premier auteur et le premier roi de tous les peuples. Les circonstances principales sont les mêmes partout, et désignent partout un seul et même événement principal. Il n'y a pas jusqu'aux époques, si différentes qu'elles paraissent d'abord, qui ne s'accordent avec les divers textes de la Bible. Suivant le texte grec et le samaritain, le déluge de Noé aurait eu lieu environ 3100 ans avant Jésus-Christ; or, d'après le calcul d'un très-savant orientaliste [1], le déluge indien de Satyavrata, ou Menou, remonterait à 3101; le déluge chinois de Kong-Kong, à 3082. Quant au déluge grec d'Ogygès, le plus savant des Romains, Varron, le plaçait en 2376 avant Jésus-Christ; ce qui s'accorde, à vingt-sept ans près, avec le texte hébreu, qui place le déluge de Noé en 2349. Tout le monde conviendra que, pour une antiquité si reculée, on ne pouvait espérer plus d'accord.

Non-seulement tout le genre humain se lève pour nous attester, par tout l'ensemble de son histoire, que Dieu l'a châtié par un déluge, il y a près de quatre à cinq mille ans, et que nous sommes une génération renouvelée par l'eau; les pierres mêmes, les plantes, les animaux, les montagnes, les abîmes, les continents et les mers nous redisent la même chose.

La terre, fracturée par endroits jusque dans ses entrailles; ses diverses couches, jetées les unes dans les autres comme les vagues d'un océan furieux; des montagnes, des plaines, des vallées, recélant d'énormes amas de coquillages, de poissons, de plantes marines pétrifiées; des éléphants d'Asie et d'Afrique, ensevelis dans la Grande-Bretagne; des crocodiles d'Égypte, enfoncés dans les terres d'Allemagne; des os de poissons de l'Amérique et des squelettes de baleines, abîmés au fond des sables de notre continent; partout, incrustés dans la pierre, des feuilles, des plantes, des fruits dont les espèces nous sont inconnues, ou qui ne se trouvent que dans les climats les plus éloignés du nôtre. Voilà bien d'irrécusables témoins d'un déluge universel et de l'effroyable bouleversement qu'il a produit dans notre globe. Les anciens n'avaient point remarqué ces faits. L'observation en est devenue de nos jours une science nouvelle, connue sous le

[1] *Asia polyglotta* de Klaproth.

nom de géologie ou science de la terre. Plus cette science fait de progrès, plus elle se convainc que la terre même est le premier monument historique des révolutions qu'elle a subies. Les rois, non contents de faire écrire sur le papier les grands événements de leur règne, en perpétuent le souvenir sur le marbre et l'airain; ainsi Dieu, non content de faire écrire à Moïse les effrayantes merveilles de sa justice et de sa puissance, en a pétrifié l'histoire sur toute la terre.

Un des savants qui a le plus contribué à faire de la géologie une science véritable, et qui, dans cette vue, a parcouru toute la longueur de l'Asie et une partie notable des deux plus grandes chaînes de montagnes, nous apprend lui-même qu'il a été convaincu, par ses propres observations, de la réalité du déluge, de cette catastrophe dont j'avoue, dit-il, n'avoir pu concevoir la vraisemblance avant d'avoir parcouru ces plages et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable. Il a trouvé sur les montagnes de la Sibérie plusieurs carcasses entières d'éléphants et d'autres animaux encore revêtus de leurs peaux, même un rhinocéros dont la peau, les tendons, les ligaments et les cartilages subsistaient encore. Il en a conclu nécessairement qu'il n'y a qu'une inondation générale et progressive, telle que celle du déluge de Moïse, qui ait pu forcer les éléphants à gagner le haut des montagnes, ou qui ait pu y apporter leurs cadavres. La Sibérie étant la région la plus élevée de l'Asie, a dû être submergée la dernière, et c'est là naturellement que les êtres vivants ont dû se réfugier de préférence; surtout si, comme il y a toute apparence, les eaux sont venues particulièrement de l'est et du sud, ainsi qu'on peut le conclure du grand nombre de plantes des Indes et de la Chine qu'on trouve dans des provinces très-éloignées [1]. Ce qui conserve ces cadavres depuis tant de siècles, c'est le froid excessif qu'il fait continuellement dans ces montagnes. Comme ces animaux ne vivent que sous la zone torride, il est à conclure que quand l'eau les amena ou les surprit en Sibérie, la température y était extrêmement douce, soit qu'elle le fût déjà auparavant, soit que Dieu ne la fît ainsi que pendant le déluge, et pour fondre les glaces des pôles. A mesure que les eaux se retiraient, le froid sera venu imprimer le sceau de l'éternité sur ces singuliers monuments de notre histoire.

Non-seulement la terre porte partout l'ineffaçable empreinte du déluge, il est même des plages où elle en inscrit les années. Par exemple, tous les ans, et les pluies et les neiges fondues emmènent du haut des montagnes et des collines de la terre qu'elles charrient dans

[1] *Observations sur la formation des montagnes*, par M. Pallas.

les rivières et dans les fleuves, et que les fleuves entraînent et déposent en partie, soit dans les campagnes voisines, soit dans la mer. Par ces dépôts successifs et continus, le lit des fleuves s'élève ainsi que les plaines qu'ils inondent, et la mer se retire à leur embouchure. On le voit en Égypte, où, par les dépôts annuels du Nil, et le lit de ce fleuve, et les terres qu'il submerge régulièrement, sont considérablement plus élevés qu'il y a des siècles; de nouveaux promontoires, formés à son embouchure, vont empiétant sur l'Océan de plus en plus. Les villes de Rosette et de Damiette, bâties sur le bord de la mer il y a moins de mille ans, en sont aujourd'hui à deux lieues. Il en est de même en Italie. On sait, par le témoignage de Strabon, que, du temps d'Auguste, Ravenne était dans les lagunes comme y est aujourd'hui Venise : et à présent Ravenne est à une lieue du rivage. Adria, en Lombardie, qui avait donné son nom à la mer, dont elle était, il y a vingt et quelques siècles, le port principal, en est maintenant à six lieues. La rivière du Pô, depuis l'époque où on l'a enfermée de digues, a tellement élevé son fond, que la surface de ses eaux est actuellement plus haute que les toits des maisons de Ferrare; en même temps ses atterrissements ont avancé dans la mer avec tant de rapidité, qu'en comparant d'anciennes cartes avec l'état actuel, on voit que le rivage a gagné plus de six mille toises depuis 1604, ce qui fait cent cinquante ou cent quatre-vingts pieds, et en quelques endroits deux cents pieds par an. Or, en connaissant ce qu'un fleuve dépose d'alluvion dans un temps donné, on peut calculer, par le total des dépôts existants, depuis quelle époque ce fleuve a commencé de couler, depuis quelle époque à peu près les montagnes et les collines ont commencé à s'ébouler par la neige et par la pluie; en un mot, depuis quelle épo-époque à peu près notre globe est dans son état présent. Ce calcul a été fait; et il se trouve que ces annales de la terre s'accordent avec les annales des peuples. C'est un des résulats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, dit l'homme de nos jours le plus capable d'en juger; résultat d'autant plus précieux, qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.

« Je pense donc, conclut-il, je pense donc avec MM. Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de *la dernière mer, et en* a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est

depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels et combiné des systèmes scientifiques [1]. »

Ainsi donc, et Moïse et les peuples, et la terre et la mer, et les sciences et les arts, tout nous atteste le terrible accomplissement de cette parole, dite au premier Noé : *Je perdrai les hommes avec la terre* [2]. Tout nous garantit aussi par là même le futur accomplissement de cette autre parole, dite à un autre Noé, au pilote de la seconde arche, au prince des apôtres : *Les cieux et la terre actuels sont réservés au feu pour le jour du jugement, les élements seront dissous par la chaleur; il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre où habitera la justice* [3]. Placés entre ces deux formidables catastrophes, profitons de la première si bien que nous n'ayons point à redouter la seconde. C'est la conclusion que tire saint Pierre.

[1] *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, par M. Cuvier. — [2] Gen., 6, 13. — [3] Pet., 3.

---

# LIVRE QUATRIÈME.

ENTRE 2400 ET 3000 A 1635 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Confusion des langues. — Dispersion des peuples. — Abraham, Melchisédech et les autres patriarches. — Isaac, Jacob et Joseph, figures du Christ et de son Église. — Ismaël, père et type des Arabes ou Bédouins.**

Un nouvel âge commence pour le genre humain. Depuis Adam jusqu'à Noé, c'était un enfant sous le régime paternel; dans cette période on ne voit point de nation ni de royaume, mais seulement des familles ou plutôt une famille. Depuis Noé jusqu'à Jésus-Christ, c'est l'adolescent laissé en quelque sorte à lui-même, pour qu'il devienne sage par ses propres égarements : dans cette période on voit non-seulement des familles, mais des peuples et des empires; on y voit surtout un empire universel, né à Ninive et à Babylone, passer successivement des Assyriens aux Mèdes et aux Perses, des Mèdes et des Perses aux Grecs, et des Grecs aux Romains. Depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde, ce sera l'homme fait qui, profitant de ses fautes passées ainsi que des nouvelles et plus abondantes grâces de Dieu, s'avancera de plus en plus vers la maturité de la sagesse. Dans cette période, il y aura toujours des familles, des peuples et des empires; mais d'empire universel, il n'y aura plus que celui du Christ, qui, embrassant toutes les nations dans la même foi, la même espérance, la même charité, couronnera la variété des familles et des peuples par l'unité primitive de l'Église universelle.

Dieu, qui opère cette œuvre des siècles, y procède avec ordre et mesure. Quand le Christ choisit douze hommes pour y mettre la dernière main, il ne les prit point à leur naissance, mais à un âge où ils connaissaient déjà toutes les misères de la vie; il ne leur enseigna pas dès le premier jour tous les mystères de sa doctrine; il leur disait après trois ans : J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant [1]. Après ces trois années d'ins-

[1] *Joan., 16, 12.*

truction, il n'en avait pas fait encore des hommes parfaits ; il leur avait souffert bien des défauts : il souffrit même qu'un d'eux le trahît, qu'un autre le reniât, et que tous l'abandonnassent dans le moment critique. Il voulait leur apprendre à ne point compter sur eux-mêmes, mais sur Dieu seul ; à être miséricordieux envers les autres comme Dieu l'avait été envers eux. Or, ce que le Christ a fait dans l'éducation de ses apôtres, il le fait dans l'éducation du genre humain. Il proportionne les instructions et les grâces, les châtiments et les récompenses, à l'âge, à la capacité, au progrès. Dans la main de cet habile instituteur, tout, jusqu'aux fautes de son élève, sert à le former. Ainsi, à la fin de son premier âge, le genre humain s'étant porté aux plus graves désordres, Dieu le châtia rudement par le déluge, non-seulement pour le punir, mais encore pour le corriger, pour affaiblir en lui le penchant au mal et fortifier le penchant au bien. Il y a plus. Dieu allait émanciper en quelque sorte cet enfant des siècles, il allait lui permettre, lui ordonner même de sortir de famille, et d'aller par toute la terre faire des établissements de peuples : il lui fallait un frein pour ne point abuser de cette liberté nouvelle : ce frein devait être le souvenir toujours présent de la terrible correction qu'il venait de subir. Aussi, nous l'avons vu, ce souvenir s'est-il perpétué jusque dans les derniers temps chez toutes les nations.

Les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, eurent tous les trois de nombreux descendants. Ces nouveaux hommes avaient tous la même langue et les mêmes manières de parler. Ils s'avancèrent d'abord, ce semble, vers l'Orient. Arrivés de là dans l'immense plaine de Senaar, qu'arrosent à la fois le Tigre et l'Euphrate, ils y fixèrent leur habitation. « Allons, se dirent-ils l'un à l'autre, façonnons-nous des briques et cuisons-les au feu. Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faîte s'élève jusqu'au ciel, et faisons-nous un nom de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre [1]. » C'est le sens de l'hébreu. Ils y travaillèrent immédiatement avec ardeur, se servant de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de ciment. Leur principal dessein paraît avoir été de demeurer ensemble. La ville devait être leur centre commun, et la tour, un phare pour se reconnaître dans les immenses plaines qu'elle dominait. Mais cette union ne pouvait être durable sans un nom propre qui la consacrât à jamais. Ils tâchèrent donc de s'en faire un. Nous allons voir quel nom Dieu leur fit.

« Or, l'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme ; et il dit : Voilà un seul peuple et ils n'ont tous

[1] Gen., 11.

qu'un même langage ; c'est la première de leurs entreprises : ils ne cesseront qu'ils ne l'aient achevée. Venez donc, descendons, et confondons-y leur langue de manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Et ainsi l'Éternel les dispersa de ce lieu dans toutes les régions, et ils cessèrent de bâtir la ville ; et c'est pourquoi elle a été nommée Babel ou confusion, parce que ce fut là que Dieu confondit la langue de toute la terre, et l'Éternel les dispersa de là sur la face de tout le globe. »

Dieu, qui les avait rassurés contre le retour d'un nouveau déluge, voulait qu'ils se séparassent pour aller peupler l'univers, se multiplier plus et se corrompre moins.

Les hommes le savaient et voulaient en quelque sorte s'y soustraire : Faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés ; ou bien, suivant le grec et le latin, avant que nous soyons dispersés sur toute la terre. Leur indocilité fut punie, et le nom qu'ils ambitionnaient fut celui du châtiment, qui les contraignit de faire ce que Dieu voulait qu'ils fissent. Cette peine dure encore dans le monde ; la confusion des langues et des idées y divise encore les peuples et les individus. L'Église seule peut les réunir. Là, comme dans le cénacle de Sion, les langues apparaissent encore distinctes, mais c'est le même esprit qui les anime ; là, tous les fidèles n'ayant qu'une foi, qu'une pensée, croyant et disant tous la même chose, leurs langues diverses dans la forme, n'en font qu'une dans le fond.

Le souvenir de la tour de Babel et de la confusion des langues se retrouve dans toutes les anciennes traditions. Eupolème, cité par Alexandre Polyhistor, racontait que la ville de Babylone et cette tour si célèbre par tout le monde, avaient été bâties par les géants échappés du déluge, et que la tour ayant été renversée par la puissance de Dieu, les géants s'étaient dispersés dans tous les pays [1]. Le même Alexandre citait encore les paroles d'une sibylle, où il était dit que les hommes n'ayant tous qu'une même langue, plusieurs d'entre eux bâtirent cette haute tour pour monter au ciel ; mais qu'un dieu très-puissant renversa cette tour par une tempête, et donna à chacun un langage particulier, et que c'est pour cela que la ville fut appelée Babylone [2]. Abydène disait, dans son Histoire d'Assyrie : On rapporte que les premiers hommes, fiers de leur force et de la grandeur de leur taille, voulurent se rendre supérieurs aux dieux mêmes, et qu'ils entreprirent d'élever une tour d'une hauteur démesurée dans le lieu où Babylone est située aujourd'hui ; que cette tour approchait du ciel, lorsque les vents, venant au secours des

[1] *Euseb., Præd. ev.*, l. 9, c. 17. — [2] *Ibid. Chronic.*, l. 1, c. 4. *Et apud Syncel.*

dieux, firent tomber cette masse énorme sur les bâtisseurs; que les ruines servirent à bâtir Babylone, et que les dieux rendirent alors divers et discordant le langage des hommes, qui avait été le même jusque-là [1]. Les poëtes grecs et latins ont fait de cette histoire la fable des Titans, qui entassaient des montagnes pour escalader le ciel, lorsque le maître du tonnerre les renversa de sa foudre, eux et leur ouvrage.

Mais, ce qui étonnera le plus, cette tradition se trouve jusqu'à nos jours en Amérique. Non-seulement elle y est écrite dans des peintures hiéroglyphiques, on y voit encore des tours semblables à la tour de Babel, telle que nous la décrivent Hérodote et Strabon : d'immenses pyramides à plusieurs assises décroissantes. Parlant de celle qui existe chez les Indiens de Cholula, et qui surpasse en hauteur la troisième pyramide d'Égypte, un savant moderne qui a été sur les lieux, cite leur tradition hiéroglyphique du déluge, après lequel cette pyramide aurait été bâtie avec des briques, par des géants restés au nombre de sept de tout ce qu'ils étaient auparavant. « Les dieux, est-il dit, virent avec courroux cet édifice dont la cime devait atteindre les nues : irrités contre l'audace de Xelhua, ils lancèrent le feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut pas continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air [2]. » Voilà sans doute une concordance bien singulière. Ajoutez-y cette autre tradition américaine, qu'après le déluge les hommes étaient muets, et qu'une colombe leur distribua des langues du haut d'un arbre, mais des langues si diverses qu'ils ne pouvaient se comprendre les uns les autres, et vous aurez, en hiéroglyphes du nouveau monde, une page de la Bible.

Dans plusieurs de ces traditions, il est parlé de la Divinité en nombre pluriel. Les auteurs qui s'expriment ainsi, ayant écrit bien des siècles après l'événement, et dans des pays où régnait l'idolâtrie, y auront attaché des idées fort inexactes. Cependant l'Écriture même insinue, dans cette occasion, qu'il y a pluralité en Dieu. « L'Éternel ou Jéhova dit : Venez, descendons, confondons leur langue. » Une personne parle à deux autres, car elle dit venez et non pas viens. Il est écrit en même temps que Jéhova ou l'Éternel descendit. Ce qui laisse entendre que la personne qui parle et celles à qui elle parle ne sont qu'un même Jéhova. Aussi les Pères de l'Église et les meilleurs interprètes ont-ils entrevu dans ce langage la trinité des personnes divines [3]. Des auteurs qui auront lu ces paroles dans Moïse, et qui

[1] Euseb., c. 8. — [2] *Vues des Cordillières*, par M. de Humboldt, t. 1, p. 96 et 114. — [3] Estius, Menochius.

n'y regardaient pas de si près, se seront facilement exprimés d'une manière peu juste. Leurs expressions seront vraies au pied de la lettre, si l'on suppose avec quelques-uns que Dieu parlait aux anges, qui sont quelquefois appelés dieux dans l'Écriture. Mais cette interprétation nous semble peu fondée; on voit plus d'une fois Dieu commander à ses anges comme à ses ministres, mais nulle part on ne le voit se les associer comme ses pareils.

Quoi qu'il en soit de ces explications, toujours est-il que Dieu punit la présomption des hommes, qui voulaient fonder une cité, un empire sans lui, si ce n'est pas contre lui. Mais, comme toujours, cette punition était en même temps un bienfait. Elle apprenait à tous les mortels que, si l'Éternel lui-même ne bâtit la maison, en vain travailleront ceux qui la bâtissent; que, si l'Éternel lui-même ne garde la cité, en vain veillera celui qui la garde[1] ; qu'enfin il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre l'Éternel[2]. Cette leçon ne fut pas perdue. Nous voyons tous les anciens commencer leurs entreprises par invoquer la Divinité; toute l'antiquité nous dit, par la bouche de Platon : C'est la vérité même que, si Dieu n'a pas présidé à l'établissement d'une cité et qu'elle n'ait eu qu'un commencement humain, elle ne peut échapper aux plus grands malheurs [3]. Cette punition était encore un autre bienfait. Si la masse des hommes s'était concentrée dans les plaines de Senaar, elle se serait multipliée beaucoup moins et corrompue beaucoup plus. Le reste de la terre, abandonné sans culture, se fût couvert de marais infects et d'épaisses forêts ; les animaux féroces eussent été les maîtres. En introduisant parmi les descendants de Noé la diversité des langues, Dieu les contraignit à se séparer les uns des autres et à se grouper par famille et par dialecte pour aller se faire une patrie ailleurs. Voilà comment, dans le deuxième âge du monde, Dieu lui-même créa les peuples; voilà comme il les envoya par toute la terre pour l'occuper et la cultiver. Dans le troisième âge, lorsqu'il aura communiqué à soixante-douze disciples et à douze apôtres, non pas la confusion, mais le don des langues, il les enverra de même par toute la terre pour lui donner une culture bien autrement désirable. Et, chose qui n'est pas indigne d'être remarquée, autant il désigne de prédicateurs de sa parole, autant, à peu près, on distingue de peuples dans le monde, et parmi eux une douzaine de plus influents et qui, dans la suite de l'histoire, apparaissent comme les principaux instruments de la divine Providence.

Avant de nous raconter la séparation de ces grandes familles du

[1] *Ps. 126.* — [2] Prov., 21, 30. — [3] Plat., *De legib.*, t. 8, édit. Bip., p. 180.

genre humain, Moïse nous donne leur généalogie. Japhet y paraît le premier. La version grecque, telle que nous l'avons maintenant, suppose qu'il était l'aîné [1]. Dans l'hébreu, l'épithète d'aîné peut se rapporter également à Sem ou à Japhet. La version latine l'entend de Sem, et saint Augustin lisait de même dans le grec de son temps. Et en effet, Sem est nommé partout le premier. S'il paraît le dernier dans le dénombrement des peuples, c'est que Moïse aura voulu terminer par la généalogie plus importante du peuple hébreu.

Japhet eut sept fils : Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thubal, Mosoch et Thiras. Gomer fut le patriarche des Gomariens ou Gomarites, appelés Galates et Celtes par les Grecs, et Gaulois par les Latins; c'est ce que disent l'historien Josèphe, Eustathe d'Antioche, saint Jérôme et saint Isidore de Séville [2]. Cette famille de peuples paraît encore avoir porté d'autres noms, entre autres celui de Cimbres ou Cimmériens, qui veut dire guerriers. Un des fils de Gomer fut Ascenez, dont les Juifs modernes font le père des Allemands; un autre fut Thogorma, dont les peuples de Géorgie et d'Arménie se disent les descendants [3]. Magog est regardé comme l'ancêtre des Scythes et des Tartares, en particulier des Turcs. Madaï l'est certainement des Mèdes, qui en portent le nom dans toute l'Écriture. Javan ou Jovan, qu'avec les mêmes lettres, mais sans les points voyelles, on peut prononcer en hébreu Ion, l'est non moins indubitablement des Grecs ou Ioniens, nommés Iaones dans Homère [4]. Anciennement les étrangers appelaient Ioniens tous les Grecs, comme les Hindous les appellent encore aujourd'hui indistinctement Javanas [5]. Javan eut quatre fils : Elisa, Tharsis, Cethim et Dodanim ou Rodanim. On n'est bien sûr que pour le troisième, qui, dans les livres saints, désigne la Macédoine. Quant à Thubal et Mosoch, les sentiments sont bien divers. Il y en a qui conjecturent que Mosoch est l'ancêtre des Moscovites. Pour ce qui est de Thiras, dernier fils de Gomer, tout le monde est d'accord que c'est le père des Thraces, nom sous lequel les anciens comprenaient un grand nombre de peuples. La race de Japhet, ainsi divisée par grandes nations, s'étendit dans le nord de l'Asie et en Europe.

Cham eut quatre fils ou chefs de races, Cush, Mezraïm, Phut et Chanaan. La postérité de Cush, qui se traduit ordinairement par Éthiopiens, paraît s'être répandue, et dans l'Asie où l'on trouve

[1] Gen., 10, 21. — [2] Josèphe, *Antiquit.*, l. 1, c. 6. Eustath., *In hexaem.* Hieron. *Tradit. hebr. in Gen.* Isidore, *Orig.*, l. 9, c. 2. — [3] *Tableaux historiques de l'Asie*, par M. Klaproth. — [4] Iliade, l. 13, 685. — [5] Schol. Aristophane, *in Acharn.*

encore le Cushistan ou pays de Cush, et dans l'Arabie, d'où la femme de Moïse est appelée Cushite ou Éthiopienne, et dans l'Éthiopie actuelle. Mezraïm est le nom commun et des Égyptiens et de l'Égypte, qui est aussi appelée terre de Cham. Aujourd'hui encore l'Égypte et sa capitale, le grand Caire, sont nommées par les habitants du pays Mesr ou Misr, dont Mizraïm est le duel hébreu, comme pour désigner à la fois les deux Égyptes, la haute et la basse. De Mizraïm sont sortis plusieurs autres peuples, entre autres les Philistins. On ne sait point au juste dans quelle contrée s'établit Phut et sa postérité. Pour ce qui est de Chanaan, tout le monde le connaît. C'est le père des Chananéens proprement dits, des Sidoniens, des Phéniciens, et par suite des Carthaginois. Sa postérité paraît s'être fixée d'abord sur la mer Rouge, d'où le commerce l'attira sur la Méditerranée, dans le pays qui a pris de lui son nom.

Sem, le fils béni de Noé, eut cinq fils : Élam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram. Élam est le père des Élamites ou des Perses : leur ancienne capitale s'appelait Élymaïs. Assur est le père des Assyriens, dont Ninive devint la capitale. Arphaxad est l'ancêtre des Hébreux. Un arrière-petit-fils d'Arphaxad, Jectan, engendra jusqu'à treize fils, qui s'étendirent en Orient, jusqu'au fleuve de l'Indus, selon l'historien Josèphe et saint Jérôme. Un d'eux, nommé Ophir, paraît avoir donné son nom au pays d'Ophir, que l'on croit être l'Inde ou l'île de Ceylan, et où les flottes combinées de Hiram et de Salomon faisaient des voyages qui duraient trois ans. Lud est regardé comme le père des Lydiens. Aram l'est sans aucun doute des peuples que les Grecs appelaient Syriens, mais qui s'appelaient eux-mêmes Araméens ou Ariméens, du nom de leur ancêtre. Ils portent même ce dernier nom dans Homère et dans Hésiode.

Quant à l'Inde et à la Chine, Moïse n'en dit rien de particulier. Comme il écrivait pour les Hébreux, il s'attache de préférence à la généalogie des peuples qui pouvaient leur être connus. Pour les autres, ou il les passe sous silence, ou il les indique avec si peu de détail qu'il n'est guère possible de les reconnaître aujourd'hui. Ce que l'on sait maintenant, c'est que l'Inde n'est point habitée par une seule et même race, mais par un mélange de plusieurs peuples. On y découvre des traces de Sem dans la ville de Scharma Bamiyan ou Schem Bamiyan. Les institutions politiques, notamment la division des castes, y paraissent les mêmes que dans la terre de Cham, l'ancienne Égypte. Les Indiens appellent encore maintenant leur pays, de Chus ou Cusch, fils de Cham, Chuschad Widpa, c'est-à-dire pays de Chus [1]. Et ce Rama, si fameux dans les poëmes de l'Inde,

[1] Th. Maurice, *Histoire de l'Indostan* et *Antiquités indiennes*.

pourrait bien être, comme le conjecturent les savants anglais de Calcutta, le Rama ou Regma, fils de Chus, dont parle l'Écriture [1]. Enfin, la langue primitive de l'Indostan, le samscrit, a des affinités singulières avec les principales langues des descendants de Japhet, le grec, le latin et l'allemand. Il est donc à croire que l'Inde a été peuplée à la fois par les trois branches de la famille humaine. Le nom même de Hapte-Heando ou Sept-Indes, que lui donnent d'anciens livres persans, semble indiquer cette diversité de population [2].

Pour ce qui est de la Chine, on est aujourd'hui d'accord que ses premiers habitants lui sont venus de l'Inde. Les annales chinoises nous montrent la première colonie, le premier royaume s'établissant au nord-ouest, dans le Chensi, province limitrophe de l'Inde, et de là s'étendant de plus en plus vers l'orient. D'un autre côté, les brahmanes ou philosophes indiens disent formellement que les Tchinas (car c'est ainsi que les Chinois se nomment en samscrit) sont des Hindous de la classe kchatriya ou militaire, qui, renonçant aux priviléges de leur tribu, errèrent par bandes au nord-est du Bengale, et, oubliant peu à peu les rites et la religion de leurs ancêtres, établirent des principautés séparées, qui s'unirent ensuite dans les plaines et dans les vallées qu'ils possèdent maintenant. En effet, la Chine a été partagée très-longtemps en plusieurs royaumes. Celui du centre, et qui de là tirait son nom, ayant pris le dessus, donna son nom d'*empire du milieu* à toute la Chine. Une autre preuve qui constate l'antique parenté des Hindous et des Chinois, c'est ce passage qu'on lit dans le code de lois attribué à Menou, le Noé des Indiens : « Plusieurs familles de la classe militaire ayant abandonné peu à peu les préceptes des Védas et la société des brahmanes, vécurent dans un état de dégradation, tels que les Yavanas et les Sacas, les Pâradas et la Pahlavas, les Tchinas et quelques autres nations [3]. » Le mot samscrit *Yavana* désigne incontestablement les anciens Grecs ; *Saca*, ces Scythes connus par les anciens sous le nom de *Saci ; Pâradas*, les Parthes ; *Pahlava*, les anciens Persans, dont la langue se nomme encore *Pehlvy*, et *Tchinas*, les Chinois [4]. On a cru longtemps qu'autrefois la Chine était inconnue en Occident et qu'elle n'eut jamais de relations avec l'empire romain. On sait aujourd'hui qu'un siècle avant Jésus-Christ, les Chinois portèrent leurs conquêtes jusque dans l'Inde et dans la Perse,

[1] W. Jones, *Rech. asiat.*, trad. franç., t. 2, p. 441. Gen , 107. — [2] F. Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, t. 1, p. 123. — [3] W. Jones, *Rech. asiat.*, t. 2. *Discours sur les Chinois*. — [4] Voir encore M. Klaproth, sur les noms de la Chine, *Journal asiatique*, t. 10, p. 53.

et qu'un siècle après, ils les poussèrent jusqu'à la mer Caspienne ; on sait qu'ils connurent l'empire romain auquel ils touchaient alors, et qu'ils lui donnèrent même le nom de *Ta-thsin* ou *grande Chine*, tant ils en avaient une haute idée. Leurs annales parlent d'une ambassade envoyée dans leur pays, l'an 166 de l'ère chrétienne, par *An-tun* (Antonin), roi de Ta-thsin : c'est Marc Aurèle, l'un des Antonins, qui régna depuis 161 jusqu'en 180. On sait que les Chinois vendaient la soie aux Romains par l'entremise des Parthes ; et il n'y a plus de doute que les *Sères* des anciens ne soient les Chinois. D'après les auteurs grecs, le mot *sèr* ou *sir* désigne et le *ver à soie* et les *habitants de la Sérique* ou les *Sères*. Or, ce fait démontre que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. Les Arméniens, les Mogols, les Mandchoux, qui habitaient au nord et au nord-est de la Chine, appellent la soie d'un nom fort approchant de celui des Grecs ; les Coréens, à l'orient, l'appellent *Sir*, qui est tout à fait identique ; les Chinois eux-mêmes, n'ayant point la lettre *r*, l'appellent *Sèe*[1]. Enfin, d'anciens auteurs, principalement Hérodote, nous font connaître la route que suivaient les négociants grecs et indiens, six siècles avant Jésus-Christ, pour pénétrer par la Tartarie dans la Chine, ainsi que celle que suivaient les Numides ou nomades africains, pour se rendre des bords de l'océan Atlantique jusque dans l'Inde. Des voyageurs de nos temps se sont assurés que ces routes sont encore les mêmes aujourd'hui, qu'elles sont encore fréquentées par les caravanes de marchands et de pèlerins, comme il y a deux mille cinq cents ans, depuis le royaume de Maroc, en Afrique, jusqu'à Pékin, à l'extrémité orientale de l'Asie[2]. Voilà comme la science moderne a fini par constater la parenté originelle de tous les peuples et leurs antiques relations ; voilà comme se découvrent les voies de la Providence pour disséminer le genre humain sur toute la terre, et y faciliter en même temps la circulation des vérités nécessaires.

Il a été un temps où il paraissait difficile qu'avant les modernes progrès de la navigation, l'Asie eût peuplé l'Amérique. Des navigateurs plus modernes ont montré que la chose était facile. Ils ont découvert que les deux continents ne sont séparés que par un petit détroit, si même ils ne se touchent. D'autres voyageurs et savants, ayant comparé les langues, les institutions, les monuments, les hiéroglyphes, les traditions de part et d'autre, se sont convaincus que les principaux peuples du nouveau monde sont des colonies asiatiques.

[1] *Tableaux historiques de l'Asie*, par Klaproth, p. 57 et suivantes. — [2] Héeren, *De la polit. et du comm. des peuples de l'antiquité.*

En un mot, tout nous ramène dans les plaines de Senaar, pour rendre témoignage à cette parole: *Et de là l'Éternel les dispersa sur toute la terre*[1].

Mais à quelle époque se fit cette dispersion ? On ne le sait point au juste. L'Écriture nous dit bien que la terre fut divisée dans les jours d'un descendant de Sem, nommé pour cela Phaleg ou division. Mais, suivant le texte samaritain et les Septante, Phaleg naquit environ quatre ou cinq siècles après le déluge, tandis qu'il n'y a qu'un siècle dans l'hébreu; et cela, par la raison que nous avons déjà dite, que les Septante donnent presque toujours cent ans de plus au père avant la naissance du fils qui lui succède dans la généalogie. Les Septante ont même ici une génération de plus que l'hébreu, comme nous le verrons plus tard. D'ailleurs il n'est pas dit que la terre fut divisée à la naissance de Phaleg, mais dans ses jours, c'est-à-dire pendant sa vie, qui fut de deux à trois siècles. Le fût-elle à sa naissance, il ne serait pas encore dit que ce partage de l'univers, cette dispersion des peuples, se termina alors, ou si elle y commença seulement. On peut croire que cette dislocation du genre humain ne s'acheva qu'à la longue. Peut-être que les Goths, les Huns, les Normands et autres barbares qui inondèrent successivement l'Europe jusqu'au dixième siècle de l'ère chrétienne, étaient les dernières colonnes de cette antique émigration. Ces peuples ne cessèrent de voyager que quand ils eurent retrouvé, à Saint-Pierre de Rome, l'unité de langage et de pensée qu'ils avaient perdue à la tour de Babel.

De Babel même, chaque peuple emporta un fonds commun de vérités primitives; vérités qui s'altérèrent plus ou moins dans le chemin, mais qui se sont retrouvées entières au terme du voyage, à Rome, où Dieu lui-même a bâti sur la pierre, non une cité de confusion, mais la cité sainte, son Église bien-aimée, contre laquelle ne prévaudront point les portes de l'enfer. Lorsque le genre humain fut dispersé de la plaine de Senaar, les invisibles perfections de Dieu avaient été rendues visibles par les choses qui avaient été faites depuis la création du monde[2]. En effet, la désobéissance du premier homme, punie dans toute sa postérité; un Sauveur promis, qui écrasera la tête du serpent; le premier meurtrier condammé à une vie tremblante et fugitive, pour effrayer par son supplice tous les mortels; Hénoch prêchant la pénitence et le jugement, tous les hommes noyés dans le déluge; la terre portant partout les marques de cette terrible catastrophe; une seule famille épargnée à cause de la piété de son chef; la récente alliance de Dieu avec Noé et ses des-

[1] Humboldt, *Vues des Cordillières*. — [2] Rom., 1, 20.

cendants; ceux-ci punis d'une téméraire entreprise, par la confusion des langues : certes, voilà qui rendait palpables l'existence de Dieu, son éternelle puissance, son inévitable justice, son inépuisable miséricorde; voilà qui disait à tous ce qu'il fallait faire ou éviter pour lui plaire; voilà qui apprenait à tous à lire dans le livre de la nature, dans l'ordre accoutumé de l'univers, et à y reconnaître, non une aveugle nécessité, mais cette sagesse infinie qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur, qui interrompt quelquefois l'ordre matériel du monde pour rappeler les hommes à l'ordre plus élevé de l'esprit.

Et il ne faut pas s'imaginer, avec quelques-uns qui se plaisent à exagérer le mal, que ces leçons n'eurent point d'effets et que Dieu fut oublié presque aussitôt. Tel n'était point le sentiment des Pères de l'Église. Un des plus savants et des plus zélés d'entre eux, saint Cyrille d'Alexandrie, dit à ce sujet : Ceux qui ont supputé exactement les temps depuis le commencement du monde, comptent deux mille deux cent quarante-deux ans depuis Adam jusqu'à Noé. Or, dans les saintes Écritures, nous ne voyons absolument personne qui, pendant cette période, ait été impliqué dans le crime d'idolâtrie. Les hommes d'alors sont accusés d'autres choses et périssent justement par le déluge, parce que toute chair, est-il dit, avait corrompu sa voie. Nous ne trouvons pas non plus qu'après le déluge, le reproche d'idolâtrie soit fait à aucun des fils de Noé, desquels trois le genre humain s'est de nouveau propagé sur la terre. Ce ne fut que neuf cent quarante-deux ans après, lorsque leur postérité se fut répandue de toute part, que l'Orient et les côtes maritimes furent habités et que les hommes se trouvaient réunis dans des villes; ce ne fut qu'alors que régna le premier, dans la terre des Assyriens, un homme superbe et arrogant, Arbélus, qui, le premier, dit-on, reçut de ses sujets le nom de divinité. Nous disons donc, conclut-il contre Julien l'Apostat, que la providence de Dieu dans le salut des nations est plus ancienne que la vocation d'Israël [1]. Ainsi parle ce Père. Il suit, comme on a pu le remarquer, la chronologie des Septante, d'après lesquels il s'est écoulé de cinq à six mille ans depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ. Saint Thomas enseigne de même, avec la foule des Pères, que l'idolâtrie commença vers le temps d'Abraham, qui, suivant la chronologie combinée des Septante et du samaritain, naquit environ mille ans après le déluge. La révélation faite au patriarche, conclut-il, n'était point nécessaire auparavant, attendu que tous les hommes persistaient dans le culte d'un seul Dieu [2].

[1] *Advers. Julian.*, l. 3. — [2] *Summa* S. Th., 22, q. 174, a. b. c.

Le fils de Sirach a un mot remarquable sur l'époque de la dispersion. Après avoir dit que Dieu fit une alliance éternelle avec les hommes, qu'il leur manifesta sa justice et ses jugements, et qu'il recommanda chacun à tous, ce qui s'entend naturellement de l'alliance que Dieu fit avec Noé et de la peine capitale qu'il prononça contre l'homicide, il ajoute : « Et il préposa à chaque nation un gouverneur, un chef, mais Israël fut la part visible de Dieu [1]. » Ainsi, entre tous les peuples, Dieu s'en choisit un qu'il conduit avec une providence toute spéciale et pour les fins que nous verrons plus tard ; mais il n'abandonne point pour cela les autres. Outre sa providence générale qui embrasse tout, il prépose à chacun un chef, un chef visible et un chef invisible : un chef visible, le prince ou le magistrat suprême ; un chef invisible, un ange tutélaire. Car il n'est point à douter que Dieu, qui donne un ange gardien à chaque individu, n'en fasse autant pour chaque peuple. Aussi voyons-nous dans Daniel l'ange-prince des Perses, l'ange-prince des Grecs, l'ange-prince des Juifs. D'un autre côté, l'ennemi de Dieu et des hommes, Satan, qui est appelé dans l'Évangile le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, n'aura pas manqué de distribuer aussi les siens, de manière à séduire plus facilement toute la terre. L'Apôtre ne nous dit-il pas que nous avons à combattre, non-seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les *cosmocrates* des ténèbres de ce siècle, contre les esprits de malice répandus dans les régions célestes ou dans les airs [2] ? Lors donc que tous les peuples, outre la providence suprême de Dieu qui coordonne tout à ses fins, se croient encore soumis à l'influence subalterne d'êtres surhumains, d'esprits bons ou méchants, il ne croient que ce qui est. Et si plus d'une fois ils se trompent dans l'application, l'erreur, en ceci comme en tout le reste, n'est qu'une vérité dont on abuse, de même que le mal n'est que l'abus du bien.

Le premier roi, le premier souverain qui soit nommé dans l'Écriture, est Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham. « Celui-là, est-il dit, commença à être puissant sur la terre ; celui-là devint un puissant chasseur devant l'Éternel ; et de là est venu le proverbe : Comme Nemrod, puissant chasseur devant Jéhova [3]. » Ces paroles, *puissant chasseur*, ont été généralement prises en mauvaise part. Les interprètes chrétiens et les écrivains orientaux regardent généralement Nemrod comme le premier tyran. Son nom même signifie tyran en arabe [4]. Après avoir rendu quelques services à ses contemporains,

[1] Eccli., 17, 14 et 15. — [2] Ephes., 6, 12. — [3] Gen., 10, 8 et 9. — [4] *Biblioth. orient.*, art. Nemrod.

en domptant et en tuant les bêtes féroces, il aura fini par tourner sa force et son adresse à subjuguer ses contemporains eux-mêmes. Cette expression proverbiale, *comme Nemrod, puissant chasseur devant Jéhova*, nous apprend que la puissance de Nemrod était très-réelle et très-grande, puisqu'elle l'était ainsi devant Dieu ; elle nous montre de plus que, de son temps, Jéhova ou l'Éternel était connu et reconnu de tout le monde, puisque son nom entrait dans les dictons populaires.

L'Écriture ajoute : « Le commencement de son royaume fut Babylone, Arach, Achad et Calané, dans la terre de Senaar. De cette terre sortit Assur, et il bâtit Ninive, et Rohoboth-ir, et Chalé, et Resen, entre Ninive et Calé : celle-ci est la grande ville. » Ces dernières paroles s'appliquent naturellement à Calé ou à Resen. Ce qui nous fait voir que Ninive n'était point encore la plus grande ville de l'Asie lorsque Moïse écrivait [1]. Cette circonstance, ainsi que cette autre, que dans le dénombrement des villes de Chanaan il ne parle point de Tyr, mais de Sidon qui est en effet plus ancienne, nous sont une forte preuve de la haute antiquité de ses livres.

Mais, pour en revenir à ce qui est dit, on y voit comme deux royaumes, celui de Nemrod et celui d'Assur, et de fait, le prophète Michée distingue la terre d'Assur ou l'Assyrie de la terre de Nemrod ou la Babylonie [2]. Au temps d'Abraham, nous voyons Amraphel, roi de Senaar ou de Babylone, et Codorlahomor, roi d'Élam, pays ainsi nommé d'Élam, fils d'Assur. Mais il y a ceci de remarquable : le roi de Babylone, avec deux autres, vient là comme allié ou vassal du roi d'Élam. Celui-ci paraît le plus puissant ; les rois de Sodome, de Gomorre, d'Adama, de Séboïm, de Béla, lui payent tribut bien des années. Sur leur refus de le payer encore, il vient avec ses trois alliés les combattre ; il les défait, et puis est lui-même défait par Abraham et ses trois confédérés. Tout cela nous montre que le royaume de Nemrod n'avait pas été grand'chose ou qu'il s'était fort affaibli sous ses successeurs. Presque chaque ville avait alors son roi. Les cinq villes de la Pentapole formaient autant de royaumes. Plus tard, sous Josué, lorsque les Israélites entrèrent dans la terre promise, ils y trouvèrent au moins une quarantaine de rois, dont l'un se vantait d'en avoir fait manger soixante-dix sous sa table. Homère encore, qu'on suppose avoir vécu vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, en compte une dizaine des plus fameux dans cette partie de la Grèce, qui aujourd'hui n'est point assez grande pour en trouver un seul [3].

[1] Michaëlis. — [2] Mich., 5, 6. — [3] Ces paroles ont été écrites en 1832, lorsqu'on avait de la peine à trouver un roi pour le nouveau royaume de Grèce.

Ni Moïse ni Homère ne parlent d'aucune grande monarchie. La première qui apparaisse de ce genre, dans l'histoire certaine, est la monarchie assyrienne de Ninive, six ou sept siècles avant Jésus-Christ. Aussi ne sait-on pas trop où placer le Ninus et la Sémiramis dont Ctésias, auteur très-peu croyable, et d'autres après lui vantent les victoires et les conquêtes. Hérodote, qui cependant a été à Babylone, n'y a pas même appris le nom de Ninus comme roi des Assyriens, et n'en parle que comme du père d'un roi de Lydie [1]; quand à Sémiramis, il ne la place que longtemps après Moïse et seulement sept générations avant Cyrus. Le Chaldéen Bérose reproche aux historiens grecs de s'être faussement imaginé que l'Assyrienne Sémiramis fonda Babylone, et d'avoir écrit, contre toute vérité, qu'elle en construisit les merveilleux monuments, qui, selon lui, étaient dus à Nabuchodonosor [2]. Il y a plus : Abydène dit formellement que les Chaldéens ne tenaient aucun compte de Ninus et de Sémiramis [3]. Tout cela bien considéré, la vaste domination et les grandes conquêtes de l'un et de l'autre paraissent appartenir à l'histoire beaucoup moins qu'à la fable.

Une découverte récente vient de jeter sur ces ténèbres un jour inattendu et de confirmer ce que disent Bérose et Abydène. Sur les flancs d'une grande et haute montagne, entre Bagdad et Ecbatane, se trouvent divers monuments, reconnus pour avoir été exécutés par l'ordre de Sémiramis. Parmi les bas-reliefs qui décorent ces monuments, il en est un spécialement cité par Diodore de Sicile, qui représente quatorze personnages, y compris le monarque persan avec son férouer ou bon génie planant au-dessus de sa tête. Aujourd'hui la plupart des voyageurs s'accordent à reconnaître dans ce magnifique bas-relief la victoire de Salmanasar, roi d'Assyrie, sur les dix tribus d'Israël. Les chefs de ces tribus y sont représentés par les personnages que l'on y voit figurés. L'un deux, coiffé d'une espèce de mitre, a été reconnu pour représenter la tribu sacerdotale de Lévi. D'après cette découverte, la fameuse Sémiramis serait postérieure à Salmanasar, qui mit fin au royaume d'Israël sept cent dix-huit ans avant Jésus-Christ [4].

Quant à Bélus, qu'on suppose le premier fondateur de l'empire babylonien, il y a plus d'incertitude encore. Le nom de Bélus, Bel, ou Baal, veut dire seigneur, maître. Il paraît qu'il se donnait anciennement au vrai Dieu. On lit dans le prophète Osée : *Et dans ce*

[1] Clio, c. 7. — [2] Euseb., *Chronic.*, l. 1, c. 11, p. 32, édit. de Milan. *Et apud Syncel.* — [3] *Ibid.*, c. 12, p. 36. — [4] Leçons d'archéologie, par M. Raoul Rochette. *Gazette du clergé*, 25 juillet 1832.

*jour, dit l'Éternel* à la race de Jacob, *tu m'appelleras Ischi*, mon mari, mon époux; *et tu ne m'appelleras plus Baali*, mon maître [1]; et cela parce que ce nom avait été prostitué aux idoles. Il paraît de même que, dans l'origine, les Chaldéens entendaient par ce nom le Dieu créateur. Nous avons vu, dans un passage de Bérose, que Bélus, ayant divisé les eaux et les ténèbres primitives, sépara la terre et le ciel, coordonna l'univers; avec son propre sang, mêlé à la terre, il fit former par un autre Dieu les hommes, qui, pour cette raison, participent à l'intelligence divine. Lui-même, enfin, créa le soleil, la lune et les étoiles [2]. Il est difficile de méconnaître en ces paroles le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Mais ce nom ne signifiant de soi que maître, seigneur, pouvait se donner à un mari, à un père, à un roi. Ainsi, les trois alliés d'Abraham sont appelés en hébreu ses *Baali-berith* ou les seigneurs de son alliance. Dans la suite des temps, lorsque l'idolâtrie prévalut, les Chaldéens auront confondu, sous le nom de Bel, l'idée primitive de Dieu et l'idée humaine d'un de leurs monarques, de Nemrod peut-être, qui aura pu devenir ainsi l'objet principal de leur culte.

L'idolâtrie est en général une espèce de superstition qui rend à la créature le culte qui n'est dû qu'au créateur [3]. La superstition est un excès, une effusion déréglée du sentiment religieux; l'idolâtrie ne suppose pas qu'on ignore le Dieu véritable. Ce qui rend inexcusables les païens, suivant saint Paul, c'est que, connaissant Dieu par les choses qui ont été faites depuis la création du monde, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu mais s'égarèrent dans leurs vains raisonnements [4]. Elle ne suppose pas non plus qu'on ne rend au vrai Dieu aucun culte. « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, dit Bossuet, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres [5]. » Lors donc que le même écrivain dit ailleurs : Tout était Dieu, excepté Dieu même, c'est une figure oratoire qui s'applique tout au plus à quelque cas particulier. L'idolâtrie ne suppose même pas qu'on refuse au vrai Dieu le rang suprême. « Les gentils qui servent la créature plutôt que le Créateur, dit saint Irénée, attribuent cependant le premier rang de la divinité au Dieu créateur de cet univers [6]. » Enfin, l'idolâtrie ne suppose pas que cette connaissance ne puisse être universelle. Saint Augustin a dit excellemment, sur ces paroles du psaume, *Dieu connu dans la Judée* : « Telle est la force de la vraie Divinité, qu'elle ne peut être tout à fait cachée à la créature

[1] Osée, 2, 16. — [2] *Ibid.*, c. 2, p. 11 et 12. — [3] *Summa* S. Th., 22, q. 95. — Rom., 1, 21. — [5] Lettre 256. *A M. Brisacier*, t. 38, p. 260, édit. de Versailles. — [6] *Adv. hæres.*, l. 2, c. 9.

raisonnable parvenue à l'usage de la raison; car, excepté un petit nombre dans qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde où l'on voit le ciel et la terre, Dieu était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent instruites dans la foi du Christ; mais en tant qu'il ne doit pas être adoré injurieusement avec les fausses divinités, Dieu était connu dans la Judée [1]. » Ainsi, d'après ce grand docteur, les païens connaissaient le Dieu véritable, mais pas si bien que les Juifs : comparativement à ces derniers, ils étaient dans l'ignorance. Et voilà qui explique naturellement le double langage de l'Écriture, où il est dit, tantôt que les nations connaissaient Dieu, tantôt qu'elles ne le connaissaient pas.

Le premier vestige d'idolâtrie que nous découvrent les livres saints, c'est dans les ancêtres du peuple hébreu. Le vaillant Josué, étant près de sa fin, assembla tout ce peuple et lui dit : « Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Vos pères, Tharé, père d'Abraham, et le père de Nachor, ont habité anciennement au delà du fleuve (de l'Euphrate), et ils ont servi les dieux étrangers. Mais je pris votre père Abraham au delà du fleuve, et je lui fis parcourir toute la terre de Chanaan, et je multipliai sa race. » Puis ayant rappelé toutes les merveilles que l'Éternel avait opérées en leur faveur, il conclut : « Maintenant donc, craignez Jéhova et servez-le dans la perfection et dans la vérité, et repoussez les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, et servez Jéhova. Que si c'est un mal à vos yeux de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, ou les dieux des Amorréens dont vous habitez la terre; pour moi et ma maison, nous servirons Jéhova [2]. Il est donc certain que les ancêtres des Juifs, entre autres Tharé, père d'Abraham, lorsqu'ils demeuraient en Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, servaient des dieux autres que l'Éternel : on doute si Abraham lui-même suivit quelque temps leur exemple. Quoi qu'il en soit, le Dieu de gloire lui apparut et lui dit : « Sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans la terre que je te montrerai. Alors il sortit de la terre des Chaldéens pour aller dans celle de Chanaan [3]. » Tharé, son père, le suivit dans ce voyage avec Lot, son neveu, convertis sans doute par la révélation divine. La vocation d'Abraham, comme l'a bien remarqué un Père de l'Église, était

[1] In hoc ergo quod fecit hunc mundum cœlo terraque consistentem, et antequam imbuerentur in fide Christi, notus omnibus gentibus Deus. In hoc autem quod non est injuriis suis cum diis falsis colendus, notus in Judæa Deus. *Tract.* 106, *in Joan.*, n. 4. — [2] Josué, c. 24. — [3] *Act. apost.*, c. 7. Gen., 11, 31.

ainsi une vocation de gentils, et préfigurait la future vocation de la gentilité entière [1].

Abraham était né la soixante-dixième année de Tharé; Tharé, la cent soixante-dix-neuvième de Nachor; Nachor, la cent trentième de Sarug; Sarug, la cent trente-deuxième de Réhu; Réhu, la cent trentième de Phaleg; Phaleg, la cent trente-quatrième d'Héber; Héber, la cent trentième de Salé; Salé, la cent trentième de Caïnan; Caïnan, la cent trente-cinquième d'Arphaxad; Arphaxad, la centième de Sem : ce qui fait pour la naissance d'Abraham environ onze cent soixante-dix ans après le déluge. Mais c'est le calcul des Septante qui, à l'exception de Tharé et de Sem, donnent à chaque génération cent ans de plus que l'hébreu; ils ont même, ainsi que l'évangile de saint Luc, une génération tout entière, celle de Caïnan, qui ne se retrouve point dans le texte original, probablement parce qu'elle y aura été omise par les copistes : c'est du moins la façon la plus naturelle d'expliquer cette différence.

Abraham, Tharé son père, et Lot son neveu, étaient donc partis d'Ur, en Chaldée, pour aller dans le pays de Chanaan. Comme ils voyageaient avec leurs troupeaux, cette émigration ne s'acheva pas de suite; ils s'arrêtèrent quelques années dans un endroit nommé Haran ou Charan, que l'on croit être la ville de Charres, en Mésopotamie; Tharé s'y fixa même pour le reste de sa vie et y mourut plus tard. Mais Abraham, fidèle à l'ordre de Dieu, sortit de la maison de son père à l'âge de soixante-quinze ans et continua son voyage.

L'Éternel avait attaché à sa fidélité cette magnifique promesse : « Je ferai sortir de toi une grande nation, et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni : ou plutôt, suivant l'hébreu, et tu seras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre [2]. »

Ces promesses si magnifiques s'accompliront plus magnifiquement encore; nous-mêmes nous en sommes le plus magnifique accomplissement. Nations chrétiennes, nous avons été bénies au delà de toute imagination dans le fils d'Abraham, dans le Christ. Mais auparavant déjà, le fidèle Abraham a été, et dans sa personne et dans sa postérité, une bénédiction initiative pour toutes les familles de la terre; merveilleux bienfait qu'on n'a point encore remarqué avec saint Chrysostôme.

Quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël; mais la part de l'Éternel fut son peuple : Jacob

[1] *S. Cyril., adv. Julian.*, l. 1. — [2] Gen., 12, 2 et 3.

ut son héritage[1]. Ces paroles de Moïse nous laissent entendre que, dans les desseins de Dieu, il y a une secrète correspondance entre le peuple issu d'Abraham et les autres peuples, du moins les plus influents ; aussi en voyons-nous les effets dans toute l'histoire ancienne. « Par le moyen d'Abraham et de sa postérité, remarque Saint Chrysostôme, Dieu dissémina jadis sa doctrine dans chaque génération. L'univers entier en eût été instruit, s'il avait voulu[2]. » En effet, parce que l'idolâtrie commençait à se répandre, Abraham sort de la Chaldée ; les motifs connus de son départ y ont dû faire impression sur les hommes de bonne volonté. Il parcourt le pays de Chanaan, fait alliance avec ses princes et élève partout des autels à Jéhova. Il descend en Égypte, où Pharaon rend hommage à la puissance et à la gloire de l'Éternel. L'arrière-petit-fils du patriarche sera, pendant quatre-vingts ans, le maître de ce pays et le docteur de ses sages. Toute la postérité de Jacob y habitera pendant plus de deux siècles et y formera un grand peuple. Par ce moyen, tout l'Occident, en commerce continuel avec l'Égypte, apprenait facilement tout ce qui est du salut. C'est la remarque du même Père.

Plus tard, sous la conduite de Moïse et à la suite de prodiges terribles qui retentirent dans l'univers entier, Israël sort de l'Égypte consternée, traverse à pied sec la mer Rouge et voyage pendant quarante ans dans le désert. Les Chananéens, chassés du pays qu'ils ont souillé de leurs crimes, iront chez tous les peuples raconter ces merveilleux événements ; David et Salomon étendront leurs conquêtes depuis l'Égypte, antique séjour de leurs pères, jusqu'à la Chaldée, leur antique patrie ; les rois, les reines viendront en personne ou enverront leurs ambassadeurs admirer la sagesse de Salomon. Pour élever au Très-Haut un temple qui sera la merveille du monde, ce prince choisit cent cinquante mille ouvriers, non parmi les Juifs d'origine, mais parmi les gentils adorant le vrai Dieu. Ses flottes, combinées avec celles de son ami, le roi de Tyr, iront jusque dans l'Inde réveiller le souvenir de l'Éternel et en rapporter l'or et les perles. Lorsque Ninive sera devenue la première capitale de l'empire universel, un prophète y viendra prêcher la pénitence ; dix tribus d'Israël seront dispersées dans ses vastes provinces, afin d'y raconter les merveilles de Dieu aux peuples qui l'ignorent, et leur apprendre qu'il n'est de Tout-Puissant que lui[3]. Cet empire du monde passe-t-il à Babylone ? Daniel est là pour être l'âme du gouvernement, le chef des sages de la Chaldée et des mages de la Perse, depuis Nabuchodonosor jusquà Cyrus. Après lui, Esther et Mardochée font

[1] Deut., 32, 8 et 9. — [2] *Exposit. in psalm.* 4, t. 5, p. 15, édit. Bénéd. — [3] Tob., 13, 4.

connaître la puissance de l'Eternel aux cent vingt-sept provinces de la monarchie persane, à commencer par l'Inde pour finir par l'Éthiopie ; des hommes de tous les peuples embrassent en foule le judaïsme[1]. Alexandre trouve les Juifs répandus partout, et partout il les favorise. Dans la ville qu'il fonde en Égypte, il leur accorde les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens. Hécatée d'Abdère écrit en grec leur histoire : leurs livres sacrés sont traduits dans la même langue. Si loin que pénètrent les Romains, ils rencontrent des Juifs ; ceux-ci ont des synagogues, non-seulement dans Antioche, capitale de l'Orient, et dans Alexandrie, capitale de l'Égypte, mais dans Philippes et Thessalonique, capitales de la Macedoine ; mais dans Athènes, capitale des lettres et des arts ; mais dans Rome, capitale de l'univers. On parle du grand nombre d'écoles où des philosophes se perdaient en de vaines disputes ; mais il y avait plus d'écoles encore où les descendants d'Abraham enseignaient aux hommes de bonne volonté le culte du vrai Dieu ; et ces leçons n'étaient pas toujours perdues. Lorsque Paul arrive dans la Grèce pour donner à cet enseignement élémentaire sa totale perfection, il trouve dans chaque synagogue, entre autres dans celle d'Athènes, des gentils adorant le Dieu d'Abraham. Le peuple issu de ce patriarche peut donc être regardé avec raison, suivant la belle pensée d'un de ses philosophes, comme le pontife et le prophète de tout le genre humain[2] : sublimes fonctions qu'il a remplies dans toute son étendue, par le Christ et ses apôtres. Ceux-ci ont enseigné et sanctifié, non plus quelques individus de chaque nation, mais des villes, des provinces, des nations entières ; ils ont béni et régénéré tout le genre humain dans le Fils d'Abraham.

Telles sont, dans tout leur ensemble, ces promesses du Très-Haut, dont il s'agit de suivre l'accomplissement à travers les siècles.

Abraham donc, à l'âge de soixante-quinze ans, sortit de la maison de Tharé, son père, qui, suivant le samaritain, était mort cette année-là même, à l'âge de cent quarante-cinq ans ; mais qui, suivant l'hébreu, la Vulgate et les Septante, vécut encore cent ans après. L'Écriture, il est vrai, mentionne la mort de Tharé à Haran, avant de raconter le départ de son fils ; mais ce peut être là un usage familier à tous les écrivains d'achever, par anticipation, l'histoire d'un personnage avant de commencer celle d'un autre. Abraham prit avec lui sa femme Sara, Lot son neveu, avec tout ce qu'ils possédaient de bien, ainsi que toutes les personnes dont ils avaient

[1] Esther, 8, 17. — [2] Philon, *De Abraham.*, p. 247. *De vitâ Mosis*, l. 1, p. 425, *edit. Turnebii*, 1552.

augmenté leur famille. Le patriarche, arrivé dans la terre de Chanaan, la traversa jusqu'à Sichem, où Dieu lui apparut et lui dit : Je donnerai cette terre à ta postérité. Et il bâtit là un autel à Jéhova, qui lui était apparu. Continuant sa route, il dressa ses tentes sur une montagne, entre Béthel et Haï, où il éleva pareillement un autel et invoqua le nom de Jéhova; paroles qui peuvent signifier aussi en hébreu, et il y prêcha, y enseigna au nom de l'Éternel [1].

L'Écriture ajoute que dès lors les Chananéens étaient dans le pays; ce qui suppose qu'ils n'y étaient pas à une époque antérieure. En effet, d'anciens auteurs rapportent que les Phéniciens ou Chananéens avaient demeuré d'abord sur le golfe Persique et la mer Rouge. De là leur commerce les attira sur la Méditerranée, où Sidon fut leur première colonie [2]. Dans le commencement, ils n'occupaient probablement que les côtes comme lieux des factoreries; mais il paraît que peu à peu ils s'emparèrent de tout le pays.

Une grande famine étant survenue dans la terre de Chanaan, Abraham descendit en Égypte pour y faire quelque séjour. Sara, sa femme, avait alors soixante-cinq ans. Comme elle en vécut cent vingt-sept, elle n'était encore qu'à la moitié de son âge. Or, elle était fort belle. Son mari craignait que les Égyptiens ne voulussent la lui enlever et pour cela ne le missent à mort. Il lui recommanda donc de dire qu'elle était sa sœur; expression qui, dans les anciennes langues, signifie toute proche parente, sœur, nièce et cousine. Elle était d'ailleurs sa sœur de père, quoique non pas de mère. Ces craintes n'étaient pas sans quelque fondement. Pharaon, roi d'Égypte, ayant entendu vanter à ses officiers la beauté de Sara, la fit prendre et amener dans son palais. Mais Dieu le frappa, lui et sa maison, de grandes plaies, et lui fit connaître que c'était à cause de Sara, femme d'Abraham. Pharaon la remit aussitôt à son mari, et, après avoir fait à celui-ci quelques reproches sur le langage qu'il avait tenu, il le congédia comblé de présents en troupeaux et en esclaves [3].

A ces circonstances rapportées par l'Écriture, d'anciens auteurs, Eupolème et Artapan, cités par Alexandre Polyhistor, et Nicolas de Damas, cité par Josèphe, en ajoutent encore une autre, savoir : qu'Abraham était fort habile en astronomie, et qu'il enseigna cette science à Pharaon et aux prêtres d'Héliopolis [4].

Abraham revint alors par le midi dans le pays de Chanaan, et s'avança jusqu'au lieu où il avait auparavant dressé sa tente et élevé un autel, entre Béthel et Haï. Il était très-riche en bétail, en argent

[1] Gen., 12. — [2] Hérod., l. 1, c. 1. Strab., l. 1. Justin, l. 18. — [3] Gen., 12. — [4] Euseb., *præp. ev.*, l. 9, c. 16, 17 et 18.

et en or. Lot, son neveu, qui allait avec lui, avait également des troupeaux de brebis, et des bœufs, et des tentes. Il fallait pour cela de grands pâturages : la contrée ne leur suffisait plus pour habiter en commun. Une querelle s'éleva entre les pasteurs de l'un et de l'autre. Abraham dit donc à Lot : De grâce, qu'il n'y ait point de débat entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens ; car nous sommes frères. Voilà que toute la terre est devant vous ; séparez-vous de moi, je vous conjure : si vous allez à gauche, j'irai à droite, et si vous choisissez la droite, j'irai à gauche.

Lot était fils d'un frère d'Abraham, nommé Aran, qui mourut à Ur en Chaldée, avant que sa famille en partit. Levant donc les yeux, il vit la plaine autour du Jourdain, qui, avant que l'Éternel eût détruit Sodome et Gomorre, était tout arrosée comme le jardin de Jéhova et comme l'Égypte. Il choisit cette belle contrée, demeura dans les villes du Jourdain et étendit ses tentes jusques auprès de Sodome. Or, les habitants de Sodome étaient très-méchants et grands pécheurs devant l'Éternel.

Abraham continua d'habiter en la terre de Chanaan. Après que Lot se fut séparé de lui, Dieu lui apparut de nouveau et lui dit : Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es maintenant, vers l'aquilon et le midi, vers l'orient et l'occident. Toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours. Je multiplierai ta postérité comme la poussière de la terre ; si quelqu'un d'entre les hommes peut nombrer la poussière de la terre, alors il pourra nombrer ta postérité. Lève-toi et te promène sur cette terre en sa longueur et en sa largeur, car je te la donnerai. Abraham donc, levant sa tente, vint et habita dans la vallée ou la chesnaye de Mambré, qui est auprès d'Hébron, et il dressa là un autel à Jéhova[1].

En ce temps arriva une guerre, à laquelle notre patriarche prit une part glorieuse. Depuis douze ans, les rois de Sodome, de Gomorre, d'Adama, de Séboïm et de Bala servaient Chodorlahomor, roi d'Élam ou de Perse ; le treizième, ils se révoltèrent. L'année suivante, le roi d'Élam s'en vint pour les soumettre de nouveau à son empire. Il était accompagné du roi de Senaar ou Babylonie, et de deux autres dont on ne connaît pas le pays. Il battit d'abord cinq ou six autres peuplades, ravagea la terre des Amalécites, Chananéens d'Arabie, suivant la remarque d'un savant, et qu'il ne faut pas prendre pour les descendants d'Amalec, petit-fils d'Ésaü[2]. Les rois des cinq villes marchèrent au-devant de l'ennemi et se rangèrent en bataille dans la vallée de Siddim ou des Bois. Mais les rois de Sodome et de Gomorre ayant été mis en

[1] *Gen.*, 13. — [2] Michaëlis.

fuite, beaucoup de leurs gens tombèrent dans les puits de bitume dont la vallée était pleine, et le reste se sauva dans les montagnes. Les vainqueurs pillèrent Sodome et Gomorre, et en emmenèrent tous les habitants avec leurs richesses, en particulier Lot, qui demeurait dans Sodome.

Un fuyard vint en informer Abraham, qui est ici surnommé l'Hébreu ou le passager, à cause, croit-on, qu'il avait passé l'Euphrate. Il demeurait dans la vallée de Mambré, prince amorréen, frère d'Escol et d'Aner, qui tous trois avaient fait alliance avec lui. Aussitôt il fit la revue des serviteurs nés dans sa maison, en arma trois cent dix-huit des mieux exercés, et, accompagné de ses trois alliés, poursuivit les ennemis jusqu'à un lieu nommé Dan. Ayant divisé sa troupe, il se jeta de nuit sur eux, les défit et les poursuivit jusqu'à Hoba, qui est à gauche de Damas. Il ramena heureusement avec lui toutes les richesses, Lot, son frère, comme aussi les femmes et le peuple. Le roi de Sodome s'en alla au-devant de lui dans la vallée de Savée, appelée aussi la vallée royale. Mais Melchisédech, roi de Salem, offrant du pain et du vin (car il était prêtre du Dieu très-haut), le bénit, disant: Béni soit Abraham par le Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre; et béni soit le Dieu très-haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. Et Abraham lui donna la dîme de tout.

Alors le roi de Sodome dit à Abraham : Donne-moi les personnes et prends le reste pour toi. Mais Abraham lui répondit : Je lève ma main vers Jéhova, le Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre, que, depuis le fil le plus précieux jusqu'à la courroie d'une chaussure, je ne recevrai rien de ce qui est à toi, afin que tu ne dises pas : J'ai enrichi Abraham. Excepté seulement ce que les jeunes gens de ma suite ont mangé, et la part des personnes qui sont venues avec moi, Aner, Escol et Mambré, ceux-ci recevront leurs parts [1].

Qui n'admirerait ici le noble caractère du patriarche? Il donne à son neveu le choix du pays qu'il veut habiter. Ce neveu est-il captif, il attaque, sans balancer, quatre rois victorieux et le délivre. Par le droit de la guerre, corps et biens, tout est à lui; le roi de Sodome, qui n'y peut plus prétendre, a cependant l'air de vouloir lui en donner une partie comme salaire. Abraham repousse son offre avec une généreuse fierté et, corps et biens, il rend tout à chacun; Dieu seul est sa récompense. Mais ce vainqueur si noblement dédaigneux envers le roi de Sodome, voyez comme il est humblement respectueux envers le roi de Salem que l'on croit Jérusalem. Il reçoit sa bénédiction comme d'un personnage plus élevé; il lui paye la dîme comme au prêtre du Très-Haut.

[1] Gen., 14.

Mais quel est donc ce roi-pontife? Quel est son père et quelle est sa mère? Quand est-il né, quand est-il mort? L'Écriture n'en dit rien; elle nous le montre sans généalogie et comme vivant toujours. Environ neuf siècles plus tard, le prophète-roi jette sur lui un rayon de lumière. Dans le psaume que David commence par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied, il est dit : Jéhova l'a juré, et il ne se repentira point : Tu es prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédech [1]. Voilà des paroles bien solennelles; Dieu les confirme par un serment. Mais combien de mystères encore! qui nous les dévoilera? Dieu lui-même, par la bouche de Paul.

Melchisédech était la figure de l'Homme-Dieu, grand-prêtre d'un nouveau sacerdoce. Sans père, sans mère, et rendu semblable au Fils de Dieu, qui est sans mère dans le ciel et sans père sur la terre : sans naître ni sans mourir, il paraît éternel comme Jésus-Christ; il est roi et pontife tout ensemble du Dieu très-haut, en figure du sacerdoce royal de la nouvelle alliance; son nom est Melchisédech, roi de justice; il est roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, et ce sont des titres de Jésus-Christ. Abraham lui paye la dîme de toute sa dépouille, et il reconnaît l'éminence de son sacerdoce, lui qui portait en lui-même Lévi et Aaron qui devaient sortir de son sang; il humilie devant ce grand sacrificateur le sacerdoce de la loi, et toute la race de Lévi, où celle d'Aaron était renfermée, paye la dîme en Abraham à cet admirable pontife. Abraham, qui se fait bénir par ses mains, se montre par là son inférieur; car *c'est une vérité sans contestation que le moindre est béni par un supérieur* [2], et lui soumet en même temps tout le sacerdoce de la loi.

Mais quelle est la simplicité du sacrifice de ce pontife! Du pain et du vin font son oblation; matières pures et sans aucun sang, dans lesquelles Jésus-Christ devait cacher la chair et le sang de son nouveau sacrifice. Abraham y participe avant que d'être Abraham et sans être encore circoncis. Ainsi, c'est le sacrifice du peuple non circoncis, dont l'excellence est plus grande que des sacrifices de la circoncision. Melchisédech l'offre comme prêtre du Très-Haut, puis le distribue aux assistants pour les rafraîchir des fatigues de leurs combats; Jésus-Christ offre également le sien, puis le distribue aux fidèles pour les rafraîchir et les fortifier dans les combats du salut. Allons donc avec la foi d'Abraham à ce nouveau sacrifice, qu'Abraham a vu en esprit et dont il s'est réjoui, comme il s'est réjoui de voir le Sauveur qui devait naître de sa race [3].

[1] Ps. 109. — [2] Hebr., 7. — [3] Bossuet, *Élévat.*

Ici se découvre un nouveau mystère, mystère d'ineffable bonté. Chanaan avait été maudit par son grand-père, il avait été condamné à être le serviteur des serviteurs. Et toutefois, au sentiment commun des interprètes, Melchisédech, ce personnage plus grand qu'Abraham, ce pontife plus élevé qu'Aaron, ce roi de justice et de paix, cette image si excellente de Jésus-Christ, était de la race de Chanaan. O abîme des miséricordes de notre Dieu ! qui pourra jamais sonder vos profondeurs? Adorons et bénissons!

Mais un Dieu si bon envers une race maudite, combien ne le sera-t-il point envers une race bénie, envers Abraham ! Ce patriarche venait d'être le sauveur de tout un pays, il avait refusé de recevoir pour cela aucun salaire; son rémunérateur sera Dieu lui-même. Il lui dit dans une vision : Abraham, ne crains point; je suis pour toi un protecteur, et ta récompense sera très-grande. Dieu lui avait déjà promis qu'il le ferait devenir une grande nation; mais comment? cela n'était pas dit encore. Abraham lui rappelle indirectement cette promesse en répondant : Seigneur Jéhova, que me donnerez-vous? Je m'en vais sans enfants. L'intendant de ma maison est Éliézer de Damas. Comme vous ne m'avez pas donné de postérité, voilà que le serviteur né en ma maison sera mon héritier. Sa bouche ne demande point de fils; mais combien son cœur en exhale le désir ! Dieu l'exauce dans sa réponse: Non, celui-là n'aura point ton héritage; tu auras pour héritier quelqu'un qui sortira de tes entrailles. En même temps, il le fit sortir de sa tente et lui dit : Regarde le ciel, et compte les étoiles si tu peux : ainsi sera ta postérité. Abraham crut en l'Éternel, et cela lui fut imputé à justice. Sa ferme confiance aux promesses de Dieu lui mérita une justice et une grâce plus abondantes [1].

Un mot d'Abraham nous laisse entrevoir une circonstance particulière de sa vie. Il dit que son intendant Éliézer est de Damas, et, en même temps, il semble dire qu'il est né dans sa maison. D'où il est à conclure qu'Abraham avait fait auparavant quelque séjour à Damas. En effet, cette ville est sur la route de Haran à Sichem. D'anciens auteurs, soit grecs, soit latins, vont encore plus loin : ils rapportent qu'Abraham régna à Damas. Un historien célèbre, né dans cette ville et nommé, pour cette raison, Nicolas de Damas, qui fleurit sous Auguste, écrivait dans le quatrième livre de son Histoire universelle : Abraham régna à Damas, lorsqu'il y eut émigré avec son armée, de la terre des Chaldéens au delà de Babylone. Après un temps peu long, il sortit de ce pays avec son peuple et s'en alla dans celui qu'on nommait alors Chananée, et qui s'appelle Judée

[1] Gen., 15.

maintenant. Le nom d'Abraham est encore fort célèbre dans la province de Damas ; on y montre encore un quartier, qui est appelé la demeure d'Abraham [1]. Voilà comme parlait cet historien. La tradition qu'il rapporte s'est perpétuée dans tout l'Orient. Encore de nos jours, la commune opinion, soit des chrétiens, soit des musulmans, y est qu'Abraham a été le fondateur de Damas [2].

Une postérité naturelle, non pas adoptive, est donc promise à Abraham. Plus il croit à cette promesse divine, plus il s'intéresse à sa future postérité ; il voudrait en connaître d'avance l'histoire. Dieu lui ayant donc encore dit : C'est moi, l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur, des Chaldéens, afin de te donner cette terre en possession, il lui répondit : Seigneur Jéhova, à quoi connaîtrai-je que je la posséderai ? Ce n'est point le doute, mais la confiance filiale qui le faisait ainsi parler. Dieu y répondit par une ineffable condescendance. Non content de lui avoir fait ces promesses, pour ainsi dire de vive voix, il s'y engagea par une alliance en forme.

Voici comme se pratiquait, chez les anciens, cet acte solennel. Les parties contractantes offraient des victimes, pour prendre le ciel à témoin de leurs engagements réciproques. Ces victimes étaient coupées en deux et les parts disposées sur deux rangs vis-à-vis l'une de l'autre. Les parties contractantes passaient entre ces moitiés des victimes découpées, comme pour dire qu'ils voulaient être traités de la sorte s'ils manquaient à leur promesse. De là, chez les Hébreux, les Grecs et les Latins, cette expression, *couper, frapper une alliance,* pour dire, en faire une [3].

Eh bien ! Dieu se soumet à cette formalité avec Abraham. Il lui dit de prendre une génisse, une chèvre et un bélier de trois ans, avec une tourterelle et une colombe. Abraham les divise en deux parts et les place vis-à-vis l'une de l'autre. Des oiseaux de proie fondent sur les cadavres, mais il les chasse. Le soleil allait se coucher, lorsqu'un profond sommeil s'empare d'Abraham : il est saisi en même temps d'un sombre et grand effroi. Une voix lui explique cette terrible vision : Sache dès maintenant que, pendant quatre cents ans, ta postérité habitera dans une terre étrangère, qu'on l'asservira et qu'on l'affligera. Cependant, moi, je jugerai la nation à laquelle ils seront assujettis ; et, après, ils sortiront avec des grandes richesses. Pour toi, tu iras en paix vers tes pères ; tu seras enseveli dans une heureuse vieillesse. Seulement, en la quatrième génération, ils reviendront ici ; car l'iniquité des Amorréens n'est point accomplie jusqu'à présent.

[1] Nicol. Damasc. *apud Euseb.*, l. 9, c. 16, *Præp. ev.* Justin, l. 36, c. 2. — [2] *Biblioth. orient.*, art. Damas, Abraham. — [3] Carath Berith, ὅρκια τέμνειν, *fœdus ferire, percutere.*

Or, après que le soleil fut couché et qu'il y eut une obscurité épaisse, voilà une fournaise fumante et une lampe de feu qui passèrent au travers des victimes divisées. C'était l'Éternel, ratifiant ainsi l'alliance avec Abraham et lui disant de nouveau en ce jour : Je donnerai cette terre à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate [1].

Vision à la fois terrible et consolante. Nous la verrons s'accomplir en son lieu. Pendant quatre cents ans, la postérité du patriarche, commencée en son fils Isaac, habitera dans une terre qui ne sera point à elle, et Chanaan et l'Égypte. Dans cette dernière, elle sera asservie et affligée; mais, à la quatrième génération, elle viendra posséder le pays des Amorréens, dont les iniquités seront alors à leur comble.

Abraham savait ainsi d'avance l'histoire de sa postérité ; mais cette postérité même, il ne la voyait pas venir. Toutes les apparences y étaient contraires. Sara, sa femme, était stérile et, de plus, avancée en âge, car elle avait soixante-quinze ans. Elle-même, voyant tout cela, dit à son mari : Voilà que l'Éternel m'empêche d'avoir des enfants; de grâce, prenez pour femme ma servante (c'était une Égyptienne, nommée Agar), peut-être enfanterai-je par elle. Abraham, s'étant rendu à sa prière, prit de sa main Agar, pour femme du second rang. C'était la dixième année depuis qu'ils eurent commencé d'habiter en la terre de Chanaan. Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, dédaigna sa maîtresse. Celle-ci en fit des plaintes. Abraham lui répondit qu'elle avait toujours la même puissance sur sa servante. Sara s'étant donc mise à la châtier sévèrement, Agar s'enfuit. Mais l'ange de Jéhova lui apparut dans la solitude et lui dit : Retourne vers ta maîtresse et humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta postéritép rodigieusement : on ne pourra la compter, tant elle sera nombreuse. Voilà que tu as conçu, et tu enfanteras un fils que tu appelleras du nom d'Ismaël (c'est-à-dire *Dieu a entendu*), parce que l'Éternel a entendu ton affliction. Ce sera un homme farouche : sa main sera levée contre tous, et la main de tous contre lui ; et il plantera ses tentes vis-à-vis de tous ses frères [2].

Prédiction étonnante, qui s'accomplit depuis bientôt quarante siècles. Depuis quarante siècles bientôt, la postérité d'Ismaël, les Arabes ismaélites, forme un peuple farouche, nomade, indomptable; depuis quarante siècles bientôt, elle traverse les déserts, dresse ses tentes vis-à-vis de ses frères les Israélites, les Iduméens et les autres descendants d'Abraham par Céthura. Ses courses vont

[1] Gen., 15. — [2] *Ibid.*, 16.

de Maroc et d'Alger jusqu'au delà des ruines de Babylone et de Ninive. Toujours indépendante, ni l'Assyrie, ni la Perse, ni l'Égypte, ni Rome, ni la Porte n'ont pu la réduire. Sa main est levée contre tous, la main de tous contre elle ; mais nul ne peut l'anéantir : elle a une promesse.

Ah ! sachons reconnaître, du moins dans l'accomplissement, ce qu'Agar sut reconnaître dans la promesse seule. Quand le personnage qui lui parlait se retourna pour s'en aller, elle y reconnut l'Éternel et s'écria : O Dieu qui m'avez vue et qui vous êtes rendu visible ! car, dit-elle, lorsque celui qui me voit me tourna le dos, n'en ai-je pas vu quelque chose ? Elle appela donc le puits auprès duquel cette apparition eut lieu, le Puits du vivant et du voyant, ou bien, le Puits du vivant qui me voit. Il est dans le désert de Sur, entre Cadès et Barad.

Agar, s'en étant retournée chez sa maîtresse et s'étant humiliée sous sa main, enfanta un fils à Abraham, qui le nomma Ismaël, selon l'ordre que le Seigneur en avait donné. Abraham avait alors quatre-vingt-six ans [1].

Jusque-là ce patriarche s'appelait Ab-ram, c'est-à-dire père élevé, et sa femme Saraï, c'est-à-dire ma princesse. Le Seigneur, qui voulait par eux commencer les plus grandes choses, leur changea leur nom de la manière qui suit :

Abraham entrait dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, lorsque l'Éternel lui apparut et lui dit : C'est moi le Dieu tout-puissant ; marche devant moi et sois parfait ; et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et je multiplierai infiniment ta race. Abram tomba prosterné sur sa face ; Dieu continua : C'est moi ! mon alliance sera avec toi, et tu seras le père d'une multitude de nations. Et on n'appellera plus ton nom Abram, mais Abraham (c'est-à-dire, par contraction, père élevé de la multitude), parce que je t'ai établi le père d'une multitude de nations ; et je te ferai croître extraordinairement, je te ferai devenir des nations entières, et des rois sortiront de toi ; et j'établirai mon alliance entre moi et toi, et entre ta postérité après toi en ses générations, par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi ; et je te donnerai, et à ta postérité après toi, la terre de ton pèlerinage, toute la terre de Chanaan, en possession éternelle, et je serai leur Dieu.

Non-seulement Dieu donne au patriarche un nouveau nom pour être le mémorial de ses promesses, il veut encore qu'il porte dans sa chair un signe extérieur de son alliance.

[1] Gen., 16.

Voici l'alliance que vous garderez entre moi et vous, et ta postérité après toi : Tout mâle d'entre vous sera circoncis, et vous circoncirez votre chair, afin que ce soit là un signe de l'alliance entre moi et vous. L'enfant mâle de huit jours sera circoncis parmi vous, comme aussi tout mâle en vos générations, et le serviteur né en votre maison, et le serviteur acheté de l'étranger et qui ne serait pas sorti de votre race. Et ce pacte en votre chair sera le signe de l'alliance éternelle ; et le mâle dont la chair n'aura point été circoncise au huitième jour, sera retranché de mon peuple, parce qu'il a violé mon alliance.

Dieu dit encore à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme du nom de Saraï, mais du nom de Sara (c'est-à-dire la princesse par excellence), et je la bénirai, et d'elle je te donnerai un fils que je bénirai aussi ; et elle deviendra des nations, et des rois de peuples sortiront d'elle. Abraham tomba sur sa face, et rit, en disant dans son cœur : Pense-t-on qu'un fils naisse à un homme de cent ans, et que Sara, à quatre-vingt-dix ans, puisse enfanter ? Et il dit à Dieu : De grâce ! qu'Ismaël vive devant vous. En vérité, répondit le Seigneur, Sara, ta femme, t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom Isaac (c'est-à-dire, *il a ri* et *il rira*), et j'établirai mon alliance avec lui comme une alliance éternelle, et avec sa postérité après lui. Et je t'ai également exaucé pour Ismaël : voilà que je le bénirai, et je le ferai croître et multiplier extraordinairement ; il engendrera douze princes, et je le ferai devenir une grande nation. Mais quant à mon alliance, je l'établirai avec Isaac, que Sara t'enfantera l'année qui va venir en cette saison.

Lorsque Dieu eut achevé de lui parler, il s'éleva d'auprès d'Abraham. Celui-ci prit aussi son fils Ismaël, et tous les serviteurs nés en sa maison, et tous ceux qu'il avait achetés, et généralement tous les mâles qui étaient parmi ses domestiques, et il circoncit leur chair en ce même jour, comme Dieu le lui avait commandé. Enfin, ce même jour encore, il se circoncit lui-même : il avait alors quatre-vingt-dix-neuf ans, et Ismaël en avait treize accomplis [1].

En mémoire de leur ancêtre, les Arabes remettaient la circoncision après la treizième année : Josèphe nous en est témoin [2]. Les Arabes dominèrent quelque temps en Égypte. Il est donc possible que les prêtres et les savants égyptiens aient pris d'eux l'usage de se circoncire la quatorzième année, comme nous l'apprend saint Ambroise [3]. Un mot d'Hérodote semble appuyer cette conjecture. Il dit que de son temps (il écrivait vers le milieu du cinquième

[1] Gen., 17. — [2] Antiq., l. 1, c. 13. — [3] *De Abraham.*, l. 2, c. 11.

siècle avant l'ère vulgaire) les Égyptiens ne savaient pas si la circoncision avait commencé chez eux, ou si elle leur était venue des Éthiopiens [1]. Or, ce dernier nom, anciennement fort vague, se donne dans l'Écriture à une tribu d'Arabes, les Madianites [2]. Hérodote lui-même parle d'Éthiopiens d'Arabie, qui pouvaient être des Arabes ismaélites [3]. Quand cet auteur ajoute, et après lui Diodore de Sicile, que les Syriens de Palestine ou les Juifs avaient apporté la circoncision d'Égypte, comme ils ne connaissaient les Juifs que depuis leur émigration de ce pays, ils avaient raison dans leur sens. Du reste, au jugement de l'Égyptien Manéthon, Hérodote est un garant peu sûr quand il s'agit de l'histoire égyptienne. Un fragment attribué au Phénicien Sanchoniathon nous offre des indices plus vrais: il y est dit qu'un personnage divin, qui régna en Phénicie et qui immola au ciel son fils unique, se circoncit lui-même et obligea tous ses compagnons à en faire autant [4]. Il est difficile de ne point reconnaître Abraham à ces traits : le pays de Chanaan et de Phénicie est absolument le même. Un ancien auteur, Artapan, assure que ce fut Moïse qui communiqua la circoncision aux prêtres d'Égypte et même aux Éthiopiens [5]. Il ne nous paraît point impossible de concilier ces divers témoignages. Plus de mille ans avant Hérodote, les prêtres égyptiens auront appris à connaître et à estimer la circoncision par le gendre du grand-prêtre d'Héliopolis, le patriarche Joseph, et ensuite par toute la famille de Jacob : Moïse, instruit dans toutes leurs sciences, les aura confirmés dans cette idée. Au temps d'Hérodote, ils n'auront plus su, ou, ce qui est bien plus croyable, ils n'auront pas voulu dire d'où ils la tenaient originairement. Les Éthiopiens au-dessus de l'Égypte auront pu la recevoir par le même canal. Quant aux habitants de la Colchide, chez qui Hérodote trouva la même pratique, c'était probablement une colonie des dix tribus d'Israël, dispersées alors par tout le monde. Finalement, et les descendants d'Abraham par Agar, les Arabes ismaélites, et ses descendants par Sara, les Israélites et les Iduméens, et ses descendants par Céthura, entre autres les Madianites, appelés aussi Éthiopiens, ont pu facilement introduire la circoncision dans des pays où l'on ne s'attend guère à la rencontrer. Un seul trait suffira toujours pour nous ramener à sa source remière; partout ailleurs l'histoire en est vague, l'origine inconnue, la signification nulle. Chez les Juifs seuls tout est précis, tout

[1] L. 2, c. 104. — [2] Num., 12, 1. — [3] L. 3, p. 225, *edit. græco-latin.* Henr. Steph. — [5] *Apud Euseb. præp. ev.*, l. 1. c. 10, p. 38 et 40. — [5] *Apud Euseb.*, l. 9, c. 27.

y prend un caractère moral et figuratif, où se dessinent les plus profonds mystères de la nature humaine.

Lorsque Dieu prescrit la circoncision à Abraham, il lui donne, ainsi qu'à sa femme, un nouveau nom : il leur annonce un fils nouveau, né d'une manière nouvelle et miraculeuse. Tout proclame un renouvellement, une régénération. Ce qui est vieux est donc dégénéré ; il y a donc quelque chose de vicié dans la nature humaine, quelque chose qu'il faut retrancher pour devenir une créature nouvelle. Circoncisez donc le prépuce de votre cœur, dit Moïse aux descendants d'Abraham [1]. Circoncisez-vous à l'Éternel, et ôtez l'incirconcision de vos cœurs, hommes de Juda et habitants de Jérusalem, ajoute le prophète Jérémie [2]; c'est-à-dire, comme l'explique saint Paul dans toutes ses épîtres, retranchez les convoitises charnelles. Mais ce dépouillement du vieil homme, cette transformation en l'homme nouveau ne se fait que par la grâce du nouvel Isaac ; la régénération de l'humanité entière n'aura lieu que quand il aura paru. C'est lui qui sera l'Isaac véritable, lui qui apportera la joie du ciel dans cette vallée de larmes. Alors, la réalité venue, la figure disparaîtra; car en Jésus-Christ la circoncision n'est rien, non plus que l'incirconcision, mais la foi qui opère par la charité [3].

Abraham étant ainsi devenu, même dans sa chair, un homme nouveau, Jéhova se manifeste à lui d'une manière nouvelle dans la vallée de Mambré. Il était à l'entrée de sa tente, lorsque, levant les yeux, il aperçut trois hommes debout à quelque distance de lui. Aussitôt il courut au-devant d'eux de l'entrée de sa tente, adora jusqu'à terre et dit : Mon Seigneur, je te prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, n'outre-passe pas ton serviteur. Permettez que l'on apporte un peu d'eau, lavez vos pieds et vous reposez sous l'arbre. J'apporterai un peu de pain, vous fortifierez votre cœur, puis vous irez plus loin; car c'est pour cela sans doute que vous êtes venus vers votre serviteur. Ils répondirent : Fais comme tu as dit. Et Abraham se hâta d'aller en sa tente, vers Sara : Pétris vite trois mesures de fleur de farine, dit-il, et fais des pains sous la cendre.

Lui-même courut au troupeau et prit un veau tendre et excellent, et il le donna à un serviteur, qui le fit cuire aussitôt. Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et il le mit devant eux ; et lui-même se tenait debout près d'eux sous l'arbre.

Quand ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara, ta femme? Et il répondit : La voici dans la tente. Et l'un dit : Je reviendrai vers

[1] Deut., 10, 26. — [2] Jerem., 4. — [3] Gal., 5, 6.

toi en ce temps-ci, et tu vivras, et Sara, ta femme, aura un fils. Ce que Sara ayant entendu, elle rit derrière la porte de la tente ; car ils étaient tous deux vieux et fort avancés en âge, et Sara avait passé l'âge de la maternité. Elle rit donc en elle-même, disant : A présent que je suis vieille et que mon seigneur est vieux, m'adonnerai-je à la volupté ?

Et Jéhova dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter ! Y a-t-il quelque chose de difficile à Jéhova ? Je reviendrai vers toi, selon ma parole, en cette saison même, et tu vivras, et Sara aura un fils. Je n'ai point ri, répondit Sara ; et elle le nia parce qu'elle était tout effrayée. Mais il dit : Cela n'est point, mais vous avez ri.

Après que ces hommes se furent levés, ils tournèrent les yeux vers Sodome ; et Abraham allait avec eux, les conduisant. Et Jéhova dit : Puis-je cacher à Abraham ce que je vais faire, lui qui deviendra une nation grande et forte, lui en qui seront bénies toutes les nations de la terre ? car je le connais et je sais qu'il ordonnera à ses enfants, et à sa maison après lui, de marcher dans la voie de l'Éternel et de garder la justice et l'équité, afin que l'Éternel accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis.

Jéhova lui dit donc : Le cri de Sodome s'est multiplié, et leur péché s'est aggravé à l'excès. Je descendrai et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi ; et s'il n'est ainsi, je le saurai. Alors ces hommes partirent de là et s'en allèrent vers Sodome. Mais Abraham était encore debout devant Jéhova. Il s'approcha et dit : Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ; les exterminerez-vous avec les autres ? Ne pardonnerez-vous pas plutôt à tout l'endroit en faveur des cinquante justes qui s'y trouvent ? Loin de vous chose pareille, de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable ! Cela n'est point de vous. Celui qui juge toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice ?

Jéhova dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux.

Abraham répondit : Voilà que j'ai commencé de parler à mon Seigneur, moi cendre et poussière : peut-être s'en faut-il cinq à ces cinquante : ferez-vous périr, à cause de ces cinq, toute la ville ? — Je ne la détruirai point, dit-il, si j'en trouve là quarante-cinq. Abraham continua : Peut-être s'y en trouve-t-il quarante ? Et il dit : Je ne l'exécuterai point à cause des quarante. — Je vous prie, Seigneur, de ne point vous fâcher si je parle encore : Peut-être il n'y en aura que trente ! — Je ne le ferai point, si j'en trouve là trente. — Puisque

j'ai commencé. dit encore Abraham, je parlerai à mon Seigneur : Peut-être ne s'en trouve-t-il que vingt! — Je ne la détruirai point à cause de ces vingt. — Je vous prie, Seigneur, de ne vous point fâcher si je parle encore cette fois : Peut-être n'y en aura-t-il que dix ! Et il répondit : Je ne la détruirai point à cause de ces dix.

Et Jéhova s'en alla quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure [1].

Combien le Seigneur est bon envers ceux qui ont le cœur droit [2]! Avec quelle ineffable condescendance il s'entretient avec son serviteur! Certes, l'Orient a raison, avec l'apôtre saint Jacques, de désigner Abraham par ce beau titre, l'ami de Dieu [3], que Dieu même lui donne par son prophète [4]. Où trouver, en effet, quelque chose de plus divinement amical? L'Éternel lui-même s'assied à sa table hospitalière; car ainsi l'entendent tous les anciens Pères, et, parmi les modernes, les plus graves interprètes. Un des trois ou plutôt les trois ensemble, c'est l'Éternel, Jéhova lui-même. Abraham mérita, dit saint Chrysostôme, de recevoir pour hôte le maître de l'univers avec ses anges. Dieu se découvre manifestement quand il dit : Y a-t-il rien d'impossible à Dieu? c'est-à-dire, ne savez-vous pas qu'étant le maître de la nature, je puis tout ce que je veux? N'est-ce pas moi qui fais et transforme tout? N'ai-je pas la puissance de la vie et de la mort? N'ai-je pas promis ceci d'avance? Ce que j'ai dit, est-il possible qu'il ne s'exécute point? Quand l'Écriture ajoute, continue ce Père : Et les hommes s'étant levés tournèrent leurs yeux vers Sodome et Gomorre, elle parle des anges. Car ici, dans la tente d'Abraham, et les anges et leur maître apparurent en même temps; ensuite ceux-là furent envoyés comme ministres pour détruire ces villes; mais le Seigneur demeura pour communiquer, comme un ami à son ami, ce qu'il allait faire [5]. Origène parle comme saint Chrysostôme; saint Justin dit de même dans son dialogue avec le juif Tryphon; saint Athanase et saint Hilaire le soutiennent longuement et fortement contre les ariens et les macédoniens [6]. Saint Augustin que, sur l'autorité de certains critiques, nous avions d'abord excepté de ce concert unanime des Pères, saint Augustin lui-même pense comme les autres. Dans son deuxième livre contre Maximien, évêque arien, avec lequel il avait eu une conférence à Hippone, il établit formellement que le patriar-

[1] Gen., 18. Pour que le lecteur puisse juger plus facilement par lui-même quel est celui qui s'entretient avec Abraham, nous avons gardé dans la traduction le nom incommunicable de *Jéhova*, et mis Seigneur pour *Adonaï*. — [2] Ps. 72. — [3] Jacob, 2, 23. — [4] Isaïe, 41, 8. — [5] Homil., 41 et 42, *in cap.* 18. *Gen.*, Origen. Homil, 44, *in c.* 18. *Gen.* [6] Athan., *de Trinit. dialog.*, 3. Hilar. Pictav., *de Trinit.*, l. 5.

che Abraham reconnut la Trinité dans les trois personnages qui lui apparurent, et que Lot reconnut le Fils et le Saint-Esprit dans les deux qui vinrent à Sodome. « Que Dieu se soit montré à Abraham, dit-il, nous ne pouvons le nier; l'Écriture, qui ne peut faillir, le dit très-ouvertement. Seulement ici elle n'exprime point si c'est le Père ou le Fils. Mais comme, en racontant de quelle manière Dieu s'est fait voir, elle déclare que trois personnages lui apparurent, on peut avec raison y entendre plutôt la Trinité elle-même, qui est un seul Dieu. Enfin le patriarche voit trois personnages, et il les appelle, non pas Seigneurs au pluriel, mais Seigneur au singulier, parce que la Trinité est trois personnes, mais un seul Seigneur Dieu [1]. Lot reconnut donc un seul Seigneur dans les deux anges, comme Abraham un seul dans les trois [2]. Abraham lui-même vit trois personnages, et adora un seul : lequel il pria de ne point dédaigner son hospitalité ; il reçut d'un seul les réponses de la Divinité. Et il n'a pas pensé que deux des trois étaient deux dieux, mais un seul dans tous les trois; parce que Lot lui-même en vit deux, et cependant reconnut un seul Seigneur, où je crois que le Fils et le Saint-Esprit sont signifiés par les anges : attendu qu'ils se disent envoyés ; et que dans la Trinité qui est Dieu, le Père seul ne se dit pas envoyé, pendant que cela se dit du Fils et du Saint-Esprit; non pas que leur nature soit diverse pour cela : car les personnages eux-mêmes par lesquels ils ont été signifiés, étaient d'une seule et même nature [3]. » Une observation particulière à saint Augustin, c'est que, pour éviter les chicanes des ariens, il vaut mieux entendre, non pas qu'un des trois personnages était le Fils de Dieu accompagné de deux anges, mais que les trois personnages représentaient les trois personnes divines; ensuite que les trois personnages extérieurs étaient non pas des hommes, ainsi qu'Abraham et Lot lui semblent l'avoir cru, mais des anges sous forme humaine ; mais des anges en qui les trois personnes divines résidaient et agissaient si manifestement, que Lot et

[1] Visum esse Deum Abrahæ, negare non possumus. Scriptura quippe fidelissima hoc loquitur dicens : *Visus est autem illi Deus ad quercum Mambre.* Sed neque hìc expressum est, utrùm Pater an Filius. Cùm autem narraret Scriptura, quomodò ei visus sit Deus, tres viros illi apparuisse declarat, in quibus magis ipsa Trinitas, qui unus est Deus, rectè intelligi potest. Deniquè tres videt, et non Dominos, sed Dominum appellat, quoniàm Trinitas tres quidem personæ sunt, sed unus Dominus Deus (l. 2, c. 25, n. 5). — [2] Agnovit ergò Lot unum Dominum in angelis duobus, sicut Abraham unum agnovit in tribus (*Ibid.*, n. 6). — [3] Et ipse Abraham tres vidit, et unum adoravit : à quo præteriri noluit; ab uno responsa Divinitatis accepit. Nec aliquos duos eorum duos esse deos sensit, sed unum in omnibus : quia et Lot duos vidit, et tamen unum Dominum agnovit. Ubi mihi videntur per angelos significari Filius et Spiritus sanctus, etc. (*Ibid.*, n. 7).

Abraham les y reconnurent et les adorèrent[1]. Cette observation, bien loin de contredire le sentiment commun des Pères, le confirme. Les critiques ont eu tort, s'ils ont supposé pour cela que saint Augustin ne pensait pas au fond comme les autres; ils ont eu tort de lui contester pour cela certains discours qui portent son nom ; l'un où il dit : « Voyez, Abraham court au-devant de trois, et adore un seul. Trine Unité, Trinité Une[2]; » l'autre où il répète : « Abraham courut donc au-devant de trois et adora un seul. En ce qu'il vit trois, il comprit le mystère de la Trinité ; en ce qu'il adora comme un seul, il reconnut un seul Dieu en trois personnes[3]. » Saint Augustin est donc complétement d'accord avec les autres.

La synagogue pense comme les Pères de l'Église[4]. Quant aux interprètes modernes, nous n'en citerons que deux : Michaëlis parmi les protestants, Bossuet parmi les catholiques. Sur ces paroles : Et Jéhova dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire? le premier fait cette remarque : A commencer d'ici, il est clair qu'un des trois hôtes d'Abraham non-seulement est Jéhova, mais qu'il se fait connaître et qu'Abraham le reconnaît pour tel [5]. De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, dit le second, on y trouve que Dieu apparaît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham, et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le Seigneur même, Dieu même, à qui rien n'est difficile; qui donne un fils à Sara, quoique stérile ; qui pardonne aux hommes; qui les punit selon les règles de sa bonté et de sa justice; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu ; qui parle lui-même comme Dieu ; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité[6].

Après la bonté de Dieu, ce qu'il y a de plus admirable, c'est la charité hospitalière d'Abraham. Aussitôt qu'il aperçoit les trois hommes, il court au-devant d'eux, il se prosterne jusqu'à terre. Et quelle grâce leur demande-t-il ? Qu'ils daignent accepter quelques rafraîchissements. Il parle de ses offres avec modestie : ce n'est qu'un peu d'eau et de pain. Mais ce qu'il a de meilleur va leur être servi : des gâteaux de la plus pure fleur de farine, du beurre, du lait et le veau

[1] August., *De civit. Dei*, l. 16, c. 29. — [2] Videtis, Abraham tribus occurrit, et unum adorat. Trina Unitas, et Una Trinitas (Migne, *Appendix*, sermo 3, olim de Tempore 68, et post in append. 37, n. 2). — [3] Tribus ergò occurrit Abraham, et unum adorat. In eo autem quod tres vidit, sicut jam dictum est, Trinitatis mysterium intellexit : quod autem quasi unum adoravit, in tribus personis unum Deum esse cognovit (Migne, *Appendix*, sermo 5, *alias* de Tempore 70, n. 4). — [4] Prem. lettre de M. Drach., p. 17. Drach., *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 447 et seqq., p. 565 et 566. — [5] Michaëlis, Trad. de la Bible avec des remarques. — [6] Bossuet, 10. serm., 6. élév.

le plus tendre. Lui-même, ce vieillard de cent ans, va leur chercher tout cela ! Que dis-je ? il ne va pas, il court ; l'Écriture a soin de nous le dire. Lui-même les sert, se tenant debout auprès d'eux. Cependant il avait à sa disposition peut-être plus de mille serviteurs et servantes ; cependant c'est le même Abraham qui triomphait naguère des rois d'Élam, de Senaar, d'Ellasar et de Goïm, et que les rois de la Pentapole proclamaient le sauveur de leurs peuples. Il ne s'en souviendra que pour les sauver encore une fois, s'il est possible. Mais ils ont cette fois contre eux des ennemis bien plus redoutables : eux-mêmes, leurs propres crimes. Ah ! s'il s'était trouvé dix justes parmi eux, ils eussent été sauvés tous avec ces dix. Mais il n'y en a qu'un ; il sera sauvé seul du milieu de tous, en considération d'Abraham.

Le chêne de Mambré, sous lequel Abraham reçut ses divins hôtes, a toujours été en vénération parmi les Orientaux. Du temps de l'empereur Constantin, les juifs, les chrétiens, les païens même y allaient en pèlerinage.

L'histoire d'Abraham et de ses trois hôtes paraît même avoir été importée en Grèce par les Phéniciens, qui y apportèrent les lettres de l'alphabet auparavant inconnues aux Grecs. Dans la Béotie, où les émigrés phéniciens se fixèrent d'abord, une vieille tradition parlait d'un antique personnage, dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître quelque chose d'Abraham. C'était un vénérable vieillard qui n'avait point d'enfants, à cause de la stérilité de sa femme. Il traitait ses hôtes avec tant de soin et de bonté, qu'un jour trois dieux voulurent bien descendre chez lui. Pour les régaler, il leur sacrifia un bœuf : c'est sans doute le veau du patriarche. Charmés de sa vertu, ils lui dirent de demander ce qu'il voulait. Il leur demanda un fils : et eux lui promirent qu'il en aurait un au bout de dix mois ; ce qui se trouva véritable. Certes, voilà une ressemblance à étonner. Le nom même du personnage y semble ajouter encore. Abraham étant originaire d'Ur ou d'Our en Chaldée, aura pu être surnommé par les Phéniciens, au milieu desquels il demeurait, l'Urien ou l'Ourite. Or, le patriarche hospitalier des Phéniciens de Béotie est appelé Hyriéus et Oriéus. Il n'y a, ce semble, que la terminaison de changée[1].

Mais si nous recueillons avec tant de soin ce qui touche Abraham, oublierons-nous Sara, dont, à cette occasion même, saint Pierre et saint Paul ont fait l'éloge[2]. Modèle des épouses, elle obéit à Abraham ; elle pétrit elle-même la fleur de farine, elle cuit elle-même le pain de l'hospitalité et de la charité. Elle appelle Abraham son sei-

[1] Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. 21, p. 43 et 64, *édit. in-12.* [2] 1. Pet., 3. Hebr., 11.

gneur, non par étiquette et devant le monde, mais dans son cœur et en parlant toute seule. A la vérité, sa foi ne paraît pas d'abord aussi parfaite qne celle du patriarche. A la première annonce qu'elle aurait un fils, Abraham rit de joie et d'admiration. Sara, en partie de défiance. Reprise de cela par l'Éternel, elle est si effrayée, qu'un mensonge lui échappe de la bouche bien plus que du cœur. Mais bientôt elle se remet et croit fermement à la promesse qui lui est faite, comme nous l'apprend saint Paul. Enfin, par la vertu de sa foi, elle conçoit un fils dans un temps où elle ne le pouvait plus selon le cours de la nature.

Le lendemain de ce jour mémorable, Abraham se rendit dès le matin au lieu où il avait été debout devant l'Éternel ; il regarda du côté de Sodome et de Gomorre, ainsi que de toute la contrée d'alentour, et vit une fumée monter de la terre, comme la fumée d'une fournaise. C'est que les dix justes ne s'étaient pas trouvés.

La veille, les deux anges étaient arrivés à Sodome sur le soir. Lot était assis à la porte de la ville. Dès qu'il les aperçut, il se leva, alla au-devant d'eux, adora jusqu'à terre, et leur dit : De grâce, mes seigneurs, entrez dans la maison de votre serviteur et passez-y la nuit, après avoir lavé vos pieds ; demain, vous pourrez-vous lever dès l'aurore et vous en aller en votre chemin. Ils répondirent : Non, nous demeurerons sur la place. Mais il leur fit de si vives instances, qu'ils entrèrent chez lui. Lorsqu'ils furent dans sa maison, il leur prépara un banquet et fit cuire des gâteaux sans levain, et ils mangèrent. Mais, avant qu'ils se retirassent pour se coucher, les hommes de la ville de Sodome environnèrent la maison, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le peuple de l'extrémité de la ville ; et, appelant Lot, ils lui dirent : Où sont les hommes qui sont venus cette nuit chez toi ? amène-les ici ; afin que nous les connaissions. Lot vint auprès d'eux, et, fermant la porte derrière soi, il dit : Ne faites point, je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal ; j'ai deux filles qui n'ont point encore connu d'homme, je vous les amènerai et vous ferez d'elles ce qui vous plaira ; seulement ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus sous l'ombre de mon toit[1].

Cette proposition de Lot a été prise au pied de la lettre et condamnée par quelques-uns ; d'autres, entre lesquels saint Chrysostôme[2], l'ont entendue dans un sens plus bénin, et même admirée. Supposez un homme qui désire ardemment d'apaiser un autre qu'il a offensé : ne pouvant le fléchir par ses prières, il lui présente un poignard, et, se découvrant la poitrine, lui dit : Eh bien ! tuez-moi ; non pas pour

[1] Gen., 19. [2] Homil., 43. *in* 19. *Gen.*

qu'il le tue, mais pour qu'il s'apaise. Ainsi fait Lot. Il offre à ces malheureux de leur abandonner ses filles, non pour qu'ils acceptent sa proposition, mais pour qu'ils se désistent d'un crime encore plus exécrable. D'ailleurs, s'il y a, dans ce qu'il dit, quelque chose de répréhensible, le trouble où il était peut l'excuser facilement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, même après cela, saint Pierre l'appelle juste [1].

Au lieu de s'apaiser, les habitants de Sodome répondirent à Lot : Va-t'en d'ici; quoi! cet individu, arrivé comme étranger, veut déjà faire le juge? Ah! nous te ferons encore plus de mal qu'à eux. Et ils se jetèrent sur Lot avec violence. Déjà ils étaient près d'enfoncer les portes, lorsque les hommes qui étaient au-dedans avancèrent leurs mains, et, faisant entrer Lot en la maison, fermèrent la porte aussitôt; en même temps ils frappèrent d'aveuglement ceux qui étaient dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, en sorte qu'ils se lassèrent de chercher la porte sans pouvoir la trouver.

Ensuite ces hommes dirent à Lot : As-tu encore ici quelqu'un des tiens, un gendre, ou tes fils, ou tes filles? Tous ceux qui sont à toi, fais-les sortir de cette ville, car nous allons détruire ce lieu, parce que le cri s'est élevé contre eux devant Jéhova, et Jéhova nous a envoyés pour les perdre. Lot étant donc sorti, parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles, et leur dit : Levez-vous, sortez de ce lieu, car Jéhova détruira cette ville. Mais il fut aux yeux de ses gendres comme un homme qui plaisante.

Le lendemain à la pointe du jour les anges pressaient Lot : Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles qui se trouvent présentes, de peur que tu ne périsses aussi dans le crime de cette cité. Et, comme il différait, ils prirent sa main, et la main de sa femme, et la main de ses deux filles, parce que l'Éternel avait pitié de lui, et ils l'emmenèrent et le mirent hors de la ville. Là, un deux lui dit : Sauve ta vie; ne regarde point derrière toi et ne t'arrête point dans toute cette contrée; mais sauve-toi en la montagne, de peur que tu ne périsses avec les autres. Et Lot leur répondit : Mon seigneur, je te prie; voilà que ton serviteur a trouvé grâce à tes yeux; grande est la miséricorde que tu me fais de sauver mon âme, mais je ne puis me retirer en la montagne où le mal me surprendra et où je mourrai. Voilà près d'ici une ville où je puis m'enfuir; elle est petite, je me sauverai là; elle est si petite! et mon âme vivra. L'autre lui répondit : Voilà que j'ai écouté encore ta prière, et je ne détruirai point la ville pour laquelle tu as parlé; hâte-toi, sauve-toi là, car je ne pourrai rien faire jusqu'à ce que tu y sois parvenu. C'est pourquoi cette ville,

[1] 2. Pet., 2, 7.

qui auparavant se nommait Bala, fut appelée Ségor ou la petite.

Le soleil se levait sur la terre quand Lot parvint en Ségor; alors Jéhova fit tomber sur Sodome et Gomorre une pluie de soufre et de feu, de la part de Jéhova, du haut des cieux. Et il détruisit ces cités, et toute la contrée qui les environne, et tous les habitants des villes, et toutes les plantes de la terre; et la femme de Lot, regardant derrière elle, fut changée en statue de sel [1].

Ainsi, la Sagesse divine, est-il dit ailleurs, délivra-t-elle le juste lorsqu'il fuyait du milieu des méchants, qui périrent par le feu tombé sur les cinq villes. Leur corruption est marquée par cette terre qui fume encore, qui est demeurée déserte, où les arbres portent des fruits qui ne mûrissent point, et où l'on voit une colonne de sel, monument d'une âme incrédule [2].

Les cinq villes étaient Sodome, Gomorre, Adama, Séboïm et Bala ou Ségor; mais cette dernière fut épargnée à la prière de Lot. A leur place il se forma un lac que les Arabes appellent le lac de Lot; l'Écriture le nomme mer de sel. Il est plus connu sous le nom de mer Morte et de lac Asphaltite ou de bitume, parce qu'on en tire beaucoup tous les ans.

Ici, non-seulement les auteurs juifs et les Pères de l'Église, mais encore les écrivains profanes, Strabon, Solin, Pline, Tacite, servent de commentaire à l'Écriture [3]. Ce lac, dit le dernier, d'un circuit immense, pareil à une mer, avec une saveur plus insupportable, exhale une odeur fétide et pestilentielle. Les vents n'y soulèvent point de vagues: il ne souffre ni poissons ni oiseaux aquatiques. Ses eaux, élément indécis, portent, comme une surface solide, les objets qu'on y jette. Le plus ignorant comme le plus habile dans l'art de nager en sont également soutenus. A une certaine époque de l'année, il rejette du bitume; non loin de là sont des campagnes qui, dit-on, fertiles autrefois et couvertes de cités populeuses, ont été dévorées par le feu du ciel. On ajoute qu'il y reste encore des traces de ce fléau, et que la terre elle-même, dont la surface paraît brûlée, a perdu la force de produire. Tous les végétaux, nés sans culture ou semés de main d'homme, avortent en herbe ou en fleur; ou, s'ils parviennent à leur accroissement ordinaire, leur fruit noir et vide se résout en poussière [4]. Que cette région ait été travaillée par le feu, ajoute Strabon, l'on en apporte plus d'une preuve : des rochers brûlés, de nombreuses crevasses, une terre de cendre, des fleuves qui répandent au loin une odeur infecte, et çà et là, des habitations en ruine. Tout

[1] Gen., 19. — [2] Sap., 10. — [3] Strabo, l. 16. Solin, c. 37. Pline, l. 5, c. 15 et 16. — [4] Tacite, *Histor.*, l. 5.

cela fait croire ce que racontent les gens du pays, qu'autrefois il y avait là treize villes, dont Sodome était la métropole ; mais que, par des tremblements de terre, des éruptions de feux souterrains et les vagues brûlantes d'eaux bitumineuses et sulfureuses, le lac envahit la contrée, et les rochers gardèrent les marques de l'incendie. Parmi ces villes, les unes furent englouties, les autres abandonnées des habitants qui purent se sauver[1].

Voilà comme parlent ces graves auteurs. Qui ne saurait pas que ce sont deux écrivains de l'antiquité païenne, les prendrait peut-être pour quelques vieux interprètes de la Bible, expliquant un peu plus au long ce que disent, en peu de mots, et Moïse et le livre de la Sagesse. De part et d'autre, les circonstances sont les mêmes au fond. Le feu du ciel, qui consuma ces villes criminelles, dut allumer naturellement les puits de bitume dont le pays abondait; de là, les feux souterrains, les tremblements de terre, les torrents enflammés de bitume et de soufre. L'Écriture ne nomme que quatre ou cinq villes, mais elles pouvaient en avoir chacune de moindres dans leur dépendance, qui furent englouties avec elles, ou abandonnées par leurs habitants. Quant à la colonne ou statue de sel, en qui fut changée la femme de Lot, l'historien Josèphe assure qu'elle subsistait encore de son temps, et qu'il l'avait vue de ses yeux[2]. Les anciens Pères de l'Église supposent et disent expressément la même chose dans leurs écrits.

Voici, dit l'Éternel par son prophète, voici quelle a été l'iniquité de Sodome et de ses filles, c'est-à-dire de ses bourgades : l'orgueil, l'intempérance, l'opulence et l'oisiveté; elles ne tendaient point la main au pauvre et à l'indigent, et elles se sont élevées, et elles ont fait des abominations devant moi, et je les ai détruites comme tu le vois[3]. Dans cet acte d'accusation il n'est pas parlé d'idolâtrie, au moins d'une manière expresse ; si les habitants de Sodome péchèrent, ce ne fut pas faute de connaître Dieu ou d'avoir pu le connaître. Le roi de Salem, prêtre du Très-Haut, n'était pas loin. Il y avait peu d'années qu'au nom de ce Dieu suprême, Abraham les avait délivrés de la captivité; un juste était au milieu d'eux pour le leur rappeler sans cesse : Lot, que la renommée, que son seul aspect leur faisait connaître pour un homme juste ; Lot, dont la vertueuse âme était tourmentée chaque jour par leurs œuvres d'iniquité. Car ainsi nous parle de lui saint Pierre[4]. Les habitants de Sodome ne manquaient donc ni d'instruction nécessaire, ni d'avertissement. On s'étonnera

[1] Strabon, l. 16, c. 2. — [2] Josèphe, *Ant.*, l. 1, c. 12. — [3] Ézéchiel, 16, 49 et 50. — [4] 2. Pet., 2.

plutôt, qu'après avoir été châtiés naguère par la main de Dieu, puis délivrés par un de ses serviteurs, en considération d'un autre, ils se soient replongés si promptement dans leurs excès abominables. Hélas! ce n'est pas tout que l'esprit connaisse le bien, il faut encore que la volonté soit guérie pour s'y attacher fortement et surmonter les passions désordonnées de la chair : et Dieu n'accorde cette grâce qu'aux humbles. Ainsi voyons-nous ceux d'entre les païens qui connaissaient plus distinctement le vrai Dieu et sa loi sainte, mais qui, au lieu d'adorer humblement, s'enorgueillissaient de leurs connaissances; nous voyons ceux qui se donnaient le nom de sages tomber dans les mêmes abominations que les habitants de Sodome. Saint Paul, dans son épître aux Romains, les leur reproche à la face du ciel et de la terre; mais ce qui passe tout ce qu'a dit saint Paul, le voici: parmi les œuvres d'un philosophe grec [1], il existe un dialogue où les interlocuteurs finissent par conclure que l'amour conjugal doit être le partage des hommes du commun, mais que l'amour infâme des sodomites est le privilége des philosophes. Savants orgueilleux ! philosophes de tous les siècles ! apprenez à être humbles. Tous enfin, qui que nous puissions être, craignons, tremblons en voyant de si prodigieux égarements. Eussions-nous, comme Lot, résisté au spectacle de la plus affreuse corruption; en eussions-nous été retirés par la main des anges; fussions-nous cachés dans la solitude, craignons encore; car, si nous ne veillons sur nous-mêmes, si nous n'évitons l'orgueil, l'intempérance, l'oisiveté, le danger nous suivra jusque dans la solitude. Lot même pourrait nous servir d'exemple.

La conduite de ce juste est loin d'être aussi parfaite que celle d'Abraham. Lorsque les anges lui commandent de se retirer sur la montagne, il s'y refuse : il prétend qu'il sera plus en sûreté dans une ville, et, après qu'ils l'ont épargnée à cause de lui, il la quitte par la peur d'y périr. Comme il vit que toute la terre aux environs de Ségor s'allumait, il douta qu'elle pût subsister dans un tel voisinage, quoique les anges l'en eussent assuré. Il comprit alors qu'il eût mieux fait de suivre leur conseil, et se retira sur la montagne, qu'il crut lui tenir lieu, dans ce déluge de feu, de l'arche où Noé fut sauvé dans le déluge des eaux. Il aurait dû demander aux anges où il devait aller; il aurait dû ne pas s'enfermer seul avec ses filles dans une caverne d'où il ne pouvait rien apprendre ni rien voir distinctement. En se réfugiant dans une grotte dont l'entrée était encore obscurcie par la fumée de l'embrasement, qui dura encore longtemps sans se dissiper, il donna occasion à ses filles de croire que tous les hommes

[1] Lucien.

avaient péri. L'histoire du déluge servit sans doute beaucoup à les tromper, ainsi que la tradition répandue que, dans les derniers temps, le monde serait consumé par le feu. Pour renouveler la race humaine, elles formèrent le projet d'enivrer leur père, circonstance qui prouve clairement qu'elles agissaient contre leur conscience, et qu'elles croyaient leur père incapable de consentir à ce qu'elles avaient concerté entre elles, s'il conservait la raison. On ne peut sans doute excuser Lot d'avoir bu deux fois jusqu'à la perdre. Mais des filles adroites surent bien tromper un vieillard affligé et lui persuader de se soutenir contre la tristesse par un peu plus de vin qu'à l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, elles montrèrent bien au reste qu'elles ne pensaient qu'à rétablir le genre humain, en se contentant l'une et l'autre d'une seule surprise. Aussi, saint Chrysostome et Origène les ont-ils jugées avec beaucoup d'indulgence [1].

Ayant donc conçu toutes les deux, l'aînée enfanta un fils, et l'appela Moab, c'est-à-dire né d'un père, en disant : Celui-ci est né de mon père. La seconde enfanta aussi un fils, qu'elle appela Ammon, c'est-à-dire fils du peuple, en disant : Celui-ci est fils de mon peuple, et non pas de l'étranger. Moab et Ammon furent les pères de deux nations très-connues dans l'Écriture, les Moabites et les Ammonites. Dieu leur donna des terres, dont il défendit aux Israélites de leur disputer la possession : aux Moabites, la terre des Emim, espèce de géants qu'il extermina devant eux ; aux Ammonites, la terre des Zomzommim, autre race gigantesque qui fut également exterminée [2]. Les Moabites et les Ammonites subsistèrent sous leur nom, jusque vers le troisième siècle de l'ère chrétienne, où ils se virent confondus avec les Arabes.

Pour ce qui est d'Abraham, il partit de la vallée de Mambré, quelque temps après la ruine de Sodome, peut-être à cause des mauvaises exhalaisons qui s'en répandaient dans toute la contrée. Il s'en alla dans la terre du midi ; s'établit entre Cadès et Sur, et demeura comme étranger en Gérare. Comme il disait de Sara, sa femme, elle est ma sœur, Abimélech, roi de Gérare, envoya l'enlever. Mais Dieu apparut en songe dans la nuit à Abimélech, et lui dit : Voilà que tu mourras à cause de la femme que tu as enlevée ; car elle a son mari. Or, Abimélech ne s'était point approché d'elle ; il répondit donc : Seigneur, perdrez-vous ainsi une nation innocente, à cause de son ignorance ? Ne m'a-t-il pas dit : C'est ma sœur ? et elle-même m'a dit : C'est mon frère. J'ai agi dans la simplicité de mon cœur et en la pureté de mes mains. Dieu lui dit : Je sais que tu as fait ceci dans

[1] Chrysost., Homil., 44, *in Gen.*, 19. Origen., Homil., 5, *in Gen.*, 19. — [2] Deut., 2.

la simplicité de ton cœur ; mais aussi je t'ai gardé, afin que tu ne péchasses pas contre moi, et je n'ai point permis que tu t'approchasses d'elle. Maintenant donc, rends la femme à son mari ; car il est prophète, et il priera pour toi, et tu vivras ; mais, si tu ne la rends pas, sache que tu mourras, toi et tout ce qui est à toi. Abimélech, se levant donc à la pointe du jour, appela tous ses serviteurs et leur raconta toutes ces paroles ; et tous furent saisis d'effroi. Il appela aussi Abraham, et lui dit : Que nous as-tu fait ? et en quoi t'avons-nous offensé, toi qui as attiré sur moi et sur mon royaume un si grand mal ? Ce que tu ne devais pas faire, tu nous l'as fait. Et, se plaignant encore, il ajouta : Qu'as-tu vu, pour en agir ainsi ? Abraham répondit : Je pensais en moi-même : Peut-être la crainte de Dieu n'est-elle point en ce lieu, et ils me tueront à cause de ma femme. D'ailleurs elle est vraiment ma sœur, fille de mon père, quoiqu'elle ne soit point fille de ma mère. Paroles que l'on entend communément en cette sorte : Sara était sœur d'Abraham au même titre que Lot était son frère : comme celui-ci, elle descendait de Tharé par Aran, frère d'Abraham, mais né d'une autre mère. Abraham et Sara étaient ainsi nés du même père, lui au premier degré, elle au second ; mais ils avaient une mère différente. Les Hébreux ne distinguant point entre fille et petite-fille, Abraham pouvait dire au pied de la lettre qu'elle était fille de son père, et sa sœur.

Alors Abimélech prit des brebis et des bœufs, et des serviteurs et des servantes, et il les donna à Abraham, et il lui rendit sa femme Sara. Et il dit : Cette terre est devant toi ; demeure partout où il te plaira. Il dit en même temps à Sara : J'ai donné à votre frère mille pièces d'argent, pour que vous ayez toujours un voile sur les yeux devant tous ceux qui seront avec vous, et partout où vous irez ; et souvenez-vous que vous avez été enlevée. Ce voile est regardé par les interprètes comme un témoignage public que rendait Abimélech à l'honneur de Sara, et comme un signe qui apprenait à tout le monde qu'elle était mariée. Et, à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abimélech, sa femme et ses servantes, et elles enfantèrent : car l'Éternel avait frappé de stérilité la maison d'Abimélech, à cause de Sara, femme d'Abraham [1].

On voit, à la manière dont Dieu parle à Abimélech, et dont Abimélech répond, que ce roi des Philistins avait la connaissance et la crainte de Dieu. Nous en trouverons encore une autre preuve. Et comme les Philistins étaient une colonie égyptienne, on peut croire qu'il en était encore à peu près de même en Égypte.

[1] Gen., 20.

Or l'Éternel visita Sara, comme il avait promis, et accomplit en elle sa parole. Elle conçut et enfanta un fils, dans le temps que Dieu avait prédit. Abraham lui donna le nom d'Isaac et le circoncit le huitième jour, comme Dieu lui avait commandé. Abraham avait alors cent ans. Et Sara disait, en faisait allusion au nom d'Isaac qui signifie ris : Dieu, en me donnant un fils, m'a donné un sujet de ris et de joie : quiconque l'apprendra, en rira et s'en réjouira avec moi. Elle ajouta : Qui croirait qu'Abraham entendrait jamais que Sara allaiterait un fils enfanté dans sa vieillesse ?

Cependant l'enfant grandit, et il fut sevré. Abraham fit en ce jour un grand festin. Mais Sara ayant vu le fils d'Agar, Égyptienne, se jouant de son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chassez cette servante et son fils ; car le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. Ce discours parut très-mauvais à Abraham à cause de son fils Ismaël. Mais Dieu lui dit : Que cette parole sur l'enfant et sur ta servante ne te paraisse pas dure ; et, quelque chose que dise Sara, écoute sa voix ; car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. Pour le fils même de la servante, je le ferai devenir un grand peuple, parce qu'il est né de toi.

Abraham se leva donc dès le matin, et, prenant du pain et un vase plein d'eau, il les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna l'enfant et le renvoya. Celle-ci, s'en étant allée, errait dans la solitude de Bersabée. Et, quand l'eau du vase fut consommée, elle laissa l'enfant sous un des arbres qui étaient là, et elle s'en alla, et s'assit vis-à-vis de lui à la distance d'un trait lancé par un arc ; et elle dit : Je ne verrai pas mourir l'enfant. Et s'asseyant au loin, elle éleva la voix et pleura. Or, Dieu entendit la voix de l'enfant ; et l'ange de Dieu appela du ciel Agar, lui disant : Que fais-tu, Agar ? Ne crains point ; car Dieu a ouï la voix de l'enfant du lieu où il est. Lève-toi, prends l'enfant et le tiens par la main ; car je le ferai devenir un grand peuple. Et Dieu ouvrit ses yeux, et elle vit une source d'eau, elle alla et remplit le vase, et donna à boire à l'enfant. Et Dieu fut avec lui. Il grandit, et devint habile à tirer de l'arc. Il habita au désert de Pharan, et sa mère lui choisit une femme de la terre d'Égypte [1].

L'Apôtre des nations, revenu du troisième ciel, nous dévoile ainsi le mystère des deux fils d'Abraham. Les chrétiens de Galatie, trompés par de faux docteurs, se croyaient encore obligés à la loi cérémonielle des Juifs. Saint Paul leur écrit alors : Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point ce que dit la loi ? car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre de la femme li-

[1] Gen., 21.

bre. Mais celui qui naquit de l'esclave, naquit selon la chair ; et celui qui naquit de la femme libre, naquit en vertu de la promesse. Tout ceci est une allégorie. Car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première, qui a été établie sur le mont de Sina, et qui n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar. Car Sina est une montagne d'Arabie qui tient à la Jérusalem d'ici-bas, laquelle est esclave avec ses enfants : au lieu que la Jérusalem d'en haut est libre ; or c'est elle qui est notre mère à tous. Car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point ; poussez des cris de joie, vous qui ne deveniez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un époux [1]. Nous sommes donc, mes frères, les enfants de la promesse, figurés par Isaac. Et comme alors celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit, il en est de même aujourd'hui encore. Mais que dit l'Écriture ? Chassez l'esclave et son fils : car le fils de l'esclave ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. Or, mes frères, nous ne sommes point les enfants de l'esclave, mais de la femme libre ; et c'est Jésus-Christ qui nous a acquis cette liberté [2].

Les deux fils d'Abraham figuraient ainsi deux peuples, le peuple juif et le peuple chrétien, le premier, né d'Abraham selon la chair et le sang ; le second, né du même Abraham selon l'esprit et la foi. Ce dernier venait de naître, par la grâce du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte : déjà même il avait assez grandi pour être sevré du lait des enfants et être mis à une nourriture solide, lorsque saint Paul écrivait. Le premier, né dans la servitude d'Égypte, courbé sous la loi de crainte qui lui fut imposée au milieu des foudres de Sinaï, mais fier du sang d'Abraham, méprisait et persécutait l'enfant de la promesse et de la liberté. Son expulsion, avec la synagogue, sa mère, n'était point encore consommée. Elle l'a été depuis. Déjà dix-huit siècles nous voyons la synagogue, esclave de la lettre qui tue, les épaules chargées d'une loi qui ne devait durer qu'un temps, errer dans la solitude avec son enfant, le peuple juif. Elle a perdu la route. Ses provisions s'épuisent. La loi qui devait la conduire à la fontaine de vie éternelle, au Christ, est devenue pour elle comme une outre desséchée. Elle périt de soif avec son enfant. Cependant ils sont assis l'un et l'autre près de la source d'eau vive ; mais ils ont des yeux et ne la voient point. Viendra le jour de miséricorde, où Dieu les leur ouvrira ; et ils verront, et ils se désaltéreront avec nous.

On se sera étonné peut-être qu'en renvoyant Agar et Ismaël, Abraham ne leur ait donné que du pain et de l'eau. C'est que, sous cette

[1] Isaïe, 54. [2] Galat., 4.

expression, l'Écriture comprend toute sorte de vivres. Ainsi le même patriarche, qui n'avait parlé à ses trois hôtes que d'un peu d'eau et de pain, leur servit néanmoins ce qu'il avait de meilleur dans sa maison. D'ailleurs, de grandes provisions n'étaient pas nécessaires. Bersabée, où demeurait Abraham, est sur la frontière de l'Égypte, d'où était Agar. L'antique hospitalité, qui règne encore en Orient, leur était une autre ressource. Aujourd'hui encore, on entre dans la tente d'un Arabe, on se met à table, on reste chez lui plusieurs jours aussi librement que l'on ferait chez soi. S'ils manquèrent d'eau, c'est qu'ils s'égarèrent. Dieu le permit pour accomplir plus manifestement la promesse qu'il avait faite à Abraham d'avoir une providence spéciale pour Ismaël, et d'en faire la tige d'une grande nation.

Vers le temps où Agar et son fils venaient de partir, Abimélech vint avec Phicol, prince de son armée, et dit à Abraham : Dieu est avec toi dans toutes les choses que tu fais. Jure-moi donc en Dieu que tu ne me nuiras point, ni à mes enfants, ni à ma race ; mais que, selon la bonté avec laquelle je t'ai traité, tu me traiteras, moi et la terre en laquelle tu as été étranger. Oui, répondit Abraham, je le jurerai. Mais en même temps il lui fit des représentations à cause d'un puits que lui avaient ôté par violence les serviteurs d'Abimélech. Je n'ai point su qui a fait cela, dit Abimélech ; mais tu ne m'as point averti et je ne l'ai pas encore ouï, sinon en ce jour. Abraham donna donc à Abimélech des brebis et des bœufs, et ils firent tous deux alliance. De plus, il mit à part sept agneaux de son troupeau. Abimélech lui demanda : Que signifient ces sept agneaux que tu as fait mettre à part ? Abraham lui répondit : Vous recevrez ces sept agneaux de ma main, afin qu'ils soient pour moi un témoignage que j'ai creusé ce puits. C'est pourquoi ce lieu fut appelé Bersabée, ou puits du serment, parce que là ils avaient fait serment tous deux. Or, Abimélech se leva, et Phicol, chef de son armée, avec lui, et ils retournèrent en la terre des Philistins. Abraham planta un bois à Bersabée, et invoqua en ce lieu le nom de Jéhova, le Dieu éternel ; et il habita durant de longs jours dans la terre des Philistins [1].

Abimélech veut dire père-roi. Le prince de Gérare paraît avoir été digne de ce beau nom. On voit dans son caractère quelque chose de paternel et de patriarcal. Il connaît et craint Dieu ; il sait que certains crimes attirent ses châtiments et sur les rois et sur les royaumes. Il traite avec humanité les étrangers. Il aime son peuple et pourvoit à son bonheur dans l'avenir. Voyant que Dieu bénit en tout Abraham, il assure à sa famille et à son royaume l'alliance et l'amitié de

[1] Gen., 21.

ce favori du ciel. Nous verrons plus tard un autre Abimélech, si ce n'est pas le même, contracter avec Isaac une alliance semblable.

Révéré des hommes, béni de Dieu, avec un fils en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre, Abraham était au comble de la prospérité. Ce fut dans ce moment que Dieu l'éprouva et lui dit : Abraham ! Il répondit : Me voici. Dieu ajouta : Or, sus, prends ton fils, ton unique, lui que tu aimes, Isaac, et va dans la terre de Moriah ou de Vision ; et là, tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te montrerai.

Abraham se leva dès le point du jour, prépara son âne et conduisit avec lui deux jeunes gens et Isaac, son fils ; et, lorsqu'il eut coupé le bois pour l'holocauste, il s'achemina vers le lieu où Dieu lui avait ordonné d'aller. Le troisième jour, levant les yeux, il vit de loin la montagne, et il dit à ses serviteurs : Attendez ici avec l'âne ; moi et le jeune homme nous irons jusque-là, et après que nous aurons adoré nous reviendrons à vous. Il prit le bois de l'holocauste et il le mit sur son fils Isaac ; lui-même prit dans ses mains le feu et le glaive ; et ils s'avançaient tous deux ensemble. Et Isaac dit à son père : Mon père ! Celui-ci répondit : Que veux-tu, mon fils ? Voilà, dit-il, le feu et le bois ; où est la victime de l'holocauste ? Et Abraham dit : Dieu se verra à lui-même la victime de l'holocauste, mon fils ! Et ils s'avançaient tous deux ensemble.

Lorsqu'ils vinrent au lieu que Dieu lui avait montré, Abraham éleva un autel, y disposa le bois, lia son fils Isaac, le mit par-dessus le bois sur l'autel, étendit la main et saisit le glaive pour immoler son fils. Mais l'ange de Jéhova lui cria du haut des cieux : Abraham ! Abraham ! Lequel répondit : Me voici. Et l'ange dit : N'étends pas ta main sur le jeune homme et ne lui fais rien ; car maintenant je sais que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi.

Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier embarrassé avec ses cornes dans un buisson ; il le prit et l'offrit en holocauste à la place de son fils. Et il appela ce lieu : *Jéhova verra*. C'est pourquoi l'on dit encore aujourd'hui : Jéhova se verra sur la montagne.

L'ange de l'Éternel appela une seconde fois Abraham du haut des cieux, disant : J'ai juré par moi-même, dit Jéhova ; parce que tu as fait cette chose et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; ta postérité possédera les portes de ses ennemis ; et toutes les nations de la terre seront bénies et se béniront en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole.

Et Abraham retourna vers ses serviteurs, et ils s'en allèrent ensemble à Bersabée et il y habita [1].

On connaît la montagne de Moriah. C'est celle où fut bâti le temple de Salomon [2], et dont un sommet se nomme le Calvaire. Isaac y porte le bois sur lequel il doit être immolé; Jésus-Christ y portera le bois sur lequel il doit être crucifié. Isaac est le fils unique d'Abraham : Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu. Isaac est attaché vivant sur le bois de l'holocauste : Jésus-Christ est attaché vivant sur le bois de son sacrifice. Isaac, âgé d'environ trente ans, aurait pu facilement se soustraire à la mort : il a été attaché sur le bûcher, parce qu'il a bien voulu. Jésus-Christ, égal à son Père en puissance, aurait pu facilement se soustraire à la mort : il a été offert, parce qu'il a bien voulu. Isaac a été immolé par son père, qui avait mis en lui tout son amour : Jésus-Christ l'a été par son Père, qui mettait en lui toutes ses complaisances. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique [3]. Pour l'amour de nous, il a traité celui qui ne connaissait point le péché, comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu [4]. Nous nous étions tous égarés comme des brebis; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie; et Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce qu'il a voulu. Je l'ai frappé, dit son Père, pour les crimes de mon peuple [5]. La synagogue prie au nom et par les mérites d'Isaac : l'Église prie au nom et par les mérites de Jésus-Christ [6]. Le sacrifice d'Isaac était la figure : il s'accomplit en figure dans l'obéissance du père et du fils. Le sacrifice de Jésus-Christ est la réalité : il s'accomplira réellement. En attendant, un bélier, le sang des animaux, est substitué au premier et continue de figurer le second. Ce sang figuratif, le sacerdoce figuratif d'Aaron l'offrira sur la montagne de Moriah, dans le temple, jusqu'à ce que sur la même montagne, le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, ait offert le sang divinement propitiatoire, le sien propre, en la croix.

Abraham entrevoyait ce grand mystère [7]. C'est par la foi, dit l'Apôtre, qu'Abraham, lorsqu'il fut tenté, offrit Isaac et sacrifia son fils unique, lui qui avait reçu les promesses de Dieu, et de qui il avait été dit : C'est d'Isaac que sortira la race qui portera votre nom. Mais il pensait en lui-même que Dieu pouvait le ressusciter après sa mort. Aussi lui fut-il rendu en figure de l'avenir [8]. Il est

[1] Gen., 22. — [2] 2. Paral., 3. — [3] Joan., 3, 16. — [4] 2. Cor., 5. — [5] Isaïe, 53. — [6] Prem. lettre de M. Drach, p. 70; item, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 1, p. 16, 109 et 110, et Michée, texte chaldaïque, 7, 20. — [7] Chrysost., *in Gen. Homil.*, 47. Aug., *in Joan. tract.*, 43. — [8] Heb., 11.

sans doute que, pour récompenser l'héroïque obéissance du père et du fils, Dieu leur révéla le sens mystérieux et prophétique de leur sacrifice. Quels ineffables sentiments de joie et de piété durent alors inonder leur âme! avec quelle ardeur ils souhaitaient voir le jour de cet autre Isaac, en qui Dieu promettait avec serment que seraient à jamais bénies toutes les nations de la terre! Mais quels ne doivent pas être nos sentiments de foi et d'amour, à nous qui voyons l'accomplissement de toutes ces promesses! Avec quelle ineffable dévotion ne devons-nous point assister au sacrifice adorable où le Fils de Dieu réalise toutes les figures! Là, sous les espèces du pain et du vin, comme Melchisédech, il continue et nous applique le sacrifice de la croix; où, comme Abel, il a été mis à mort par son frère, le peuple juif; mais où, comme Isaac, il s'est offert volontairement au glaive de son Père. O Dieu d'Abraham et d'Isaac, donnez-nous la foi d'Isaac et d'Abraham!

Le sacrifice du père des croyants non-seulement est célèbre chez les Chrétiens, les Juifs, les Arabes; il a été connu même des païens. Un ancien auteur, qui composa un livre contre les Juifs, et qui, par là même, était disposé à rejeter dans leur histoire tout ce qui pouvait se révoquer en doute, Melon, écrit qu'Abraham, illustre par sa sagesse, épousa deux femmes, une de son pays et de sa famille, l'autre d'Égypte, qui avait été esclave; que de l'Égyptienne il eut douze fils ou plutôt petits-fils, qui devinrent douze rois arabes; que de sa femme principale il n'en eut qu'un seul dont le nom grec est Gelos ou ris; que Dieu lui commanda de lui immoler ce fils unique, qu'aussitôt il s'en alla sur une montagne, y construisit un bûcher, y plaça Gelos, et allait l'immoler, quand il en fut empêché par un ange, et offrit un bélier à la place de son fils[1].

Le Phénicien Sanchoniathon, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, parle également de ce sacrifice dans le fragment qu'on lui attribue. On y voit en effet un personnage qui, comme Abraham, a deux frères; qui, comme Abraham, se circoncit et fait pratiquer la circoncision à tous les siens; qui, comme Abraham, a deux femmes; qui, comme Abraham, a deux fils; qui, comme Abraham, immole au ciel un d'eux, l'unique de sa mère, et cela sur un autel qu'il construit lui-même. Ce fils qui est immolé se nomme Yehud: et, en effet, dans l'hébreu ou le phénicien, Dieu dit à Abraham: Prends ton fils, ton Yehud, c'est-à-dire ton unique. Enfin, suivant Sanchoniathon, les Phéniciens appelaient ce personnage Israël: ce qui est facile à croire. Comme les Juifs se nommaient enfants

[1] *Apud Euseb.*, l. 9, c. 10.

d'Israël, les Phéniciens pouvaient appliquer facilement ce nom au plus fameux ancêtre des Juifs[1].

Du reste, Abraham nous est présenté dans ce fragment comme un personnage divin. Son père s'y nomme en phénicien Il ou El, c'est-à-dire Dieu[2]. L'Écriture elle-même nous fait voir quelque chose de semblable dans ce que lui dit un peuple de Chanaan, à l'occasion de la mort de Sara.

Elle mourut, âgée de cent vingt-sept ans, dans la ville d'Arbé, nommée depuis Hébron. Abraham vint pour les cérémonies funèbres et pour la pleurer. Et lorsqu'il eut accompli les devoirs qu'on rend aux morts, il s'en alla parler aux habitants de la ville, les enfants de Heth, et leur dit : Je suis parmi vous un étranger et un voyageur ; donnez-moi la possession d'un sépulcre au milieu de vous, afin que j'ensevelisse celle que j'ai perdue. Les enfants de Heth répondirent : Écoutez-nous, seigneur, vous êtes au milieu de nous un prince de Dieu ; ensevelissez dans nos sépulcres les plus beaux celle que vous avez perdue : nul ne vous empêchera d'ensevelir dans son tombeau la personne qui vous est morte. Abraham se leva et adora le peuple de cette terre, les enfants de Heth, c'est-à-dire qu'il s'inclina profondément devant eux, et il leur dit : S'il vous plaît que j'ensevelisse celle que j'ai perdue, écoutez-moi, et intercédez pour moi auprès d'Éphron, fils de Séor, afin qu'il me donne sa caverne de Macphelah (la caverne double), qui est à l'extrémité de son champ; qu'il me la cède pour sa pleine valeur en argent, et qu'elle me soit une possession de sépulcre au milieu de vous. Or, Éphron habitait au milieu des enfants de Heth. Il répondit à Abraham, devant tous ceux qui s'assemblaient à la porte de sa ville : Cela ne sera pas ainsi, mon seigneur; mais écoutez ce que je vais vous dire : Je vous donne le champ et la caverne qui s'y trouve, en présence des fils de mon peuple ; ensevelissez celle qui vous est morte. Abraham s'inclina devant le peuple du pays et dit à Éphron, à la vue de tout le monde : Je vous en prie, écoutez-moi : je donnerai l'argent de ce champ; prenez-le, et ainsi j'ensevelirai celle que j'ai perdue. Éphron répondit : Mon seigneur, écoutez-moi : une terre de quatre cents sicles, qu'est-ce que cela entre vous et moi ? Ensevelissez seulement celle qui vous est morte. Ce qu'Abraham ayant entendu, il pesa l'argent qu'Éphron avait dit, en présence des enfants de Heth, quatre cents sicles d'argent qui avait cours chez les marchands. Et le champ jadis à Éphron, situé à Macphelah devant

[1] *Apud Euseb.*, l. 1, c. 10, p. 38 et 40, l. 4, c. 16, p. 156 et 157. Shuckfor, *Hist. du monde*, l. 6. — [2] Euseb., l. 1, c. 10, p. 36.

Mambré, passa donc à Abraham, le champ et la caverne, et tous les arbres qui l'entouraient, comme sa possession, en présence des enfants de Heth et de tous ceux qui entraient à la porte de la ville [1]. Ensuite Abraham y ensevelit sa femme Sara.

On respire, dans tout ce récit, comme un parfum d'urbanité antique. Rien de si beau dans les auteurs profanes. Le peuple est assemblé à la porte de la ville ; c'est là que se rendent les jugements, là que se traitent les affaires. De là, dans le style oriental, la Porte, pour ce que nous appelons la Cour. On y voit paraître le chef d'une tribu nomade : il y a quelque temps, il a battu quatre rois et rendu à la liberté tout un peuple ; il a pour alliés d'autres rois. Néanmoins il demande quelque chose. Que sera-ce ? La possession d'un sépulcre ! Il n'est, dit-il, qu'un étranger et un voyageur. Vous êtes pour nous, répond tout le peuple, un prince divin. Choisissez le sépulcre qui vous plaira : nul ne vous refusera le sien. Abraham s'incline profondément et prie l'assemblée d'obtenir d'un des principaux habitants qu'il lui vende une caverne. Aussitôt s'engage un combat de générosité. Le propriétaire lui donne et la caverne et le champ où elle est située. Pressé par Abraham, à peine se résigne-t-il à lui en dire la valeur. Qui nous donnera de revoir ces mœurs patriarcales ?

Cependant Abraham était vieux et fort avancé en âge. Dieu l'avait béni en toutes choses. Il était riche en toute sorte de biens, mais ne possédait en terre qu'un sépulcre. Sara y était ensevelie depuis trois ans, lorsqu'il s'occupa de chercher une épouse à son fils Isaac. Il appela celui de ses serviteurs qui avait l'intendance de sa maison, et lui fit jurer par Jéhova, le Dieu du ciel et de la terre, de ne point faire épouser à son fils une des filles des Chananéens, mais d'aller lui chercher une épouse dans le pays de ses parents. Le serviteur répondit : Si une femme ne veut pas venir avec moi en cette terre, dois-je ramener votre fils au lieu d'où vous êtes sorti ? Garde-toi bien, répondit Abraham, de ramener là mon fils. Jéhova, le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de la terre de ma naissance, qui m'a juré, disant : Je donnerai cette terre à ta postérité, enverra son ange devant toi, et tu recevras dans cette terre-là une femme pour mon fils. Si la femme ne veut pas te suivre, tu ne seras point engagé par ton serment ; seulement ne conduis jamais là mon fils. Le serviteur posa donc la main sur la cuisse d'Abraham, son maître, et lui jura d'accomplir ses ordres.

Dans ces temps reculés on portait déjà l'épée, le couteau des sacrifices, le couteau de chasse, le poignard sur la cuisse [2]. Quiconque

[1] Gen., 23. — [2] Psalm., 44, 3. Iliad., 2, v. 45.

mettait la main sur la cuisse de quelqu'un, faisait par là même une espèce de serment que, s'il manquait à sa parole, il méritait d'être frappé du glaive que portait celui auquel il s'engageait. Un savant rabbin nous apprend que cette même cérémonie se pratiquait par les Juifs dans tout l'Orient[1]. Des Pères de l'Église et d'autres écrivains judicieux ont pensé que cette pratique renfermait de plus un sens mystérieux, une espèce de profession de foi au Messie qui devait naître d'Abraham par Isaac, dont le mariage occupait alors l'esprit de son père[2].

L'intendant, qu'on croit être le même que cet Éliézer dont il a été parlé plus haut, prit dix chameaux du troupeau de son maître, et il s'en alla, portant avec lui ce que son maître avait de plus précieux. Il se dirigea en Mésopotamie, vers la ville de Nachor, frère d'Abraham. C'était, ainsi que nous le verrons plus tard, la ville de Haran, où Abraham lui-même avait demeuré.

Comme il faisait reposer ses chameaux hors de la ville près d'un puits, vers le soir, temps où les jeunes filles ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, il dit : Jéhova, Dieu de mon maître Abraham, secondez-moi, je vous prie, aujourd'hui, et usez de miséricorde envers mon maître Abraham. Me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de cette ville sortiront ponr puiser de l'eau. La fille donc à qui je dirai : Inclinez votre urne afin que je boive, et qui répondra : Buvez, et je donnerai encore à boire à vos chameaux, sera celle que vous avez préparée à Isaac, votre serviteur, et je connaîtrai par là que vous avez fait miséricorde à mon maître.

Il n'avait pas encore achevé ces mots en lui-même, et voilà que Rebecca sortait, la fille de Bathuel, fils de Melcha, femme de Nachor, frère d'Abraham, ayant une urne sur son épaule; fille très-belle, encore vierge et inconnue de tout homme; or, elle était descendue vers la fontaine, avait rempli son urne et s'en retournait. Le serviteur se présenta à elle, et dit : Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase. Elle répondit : Buvez, mon seigneur; et elle posa promptement son vase sur son bras, et lui donna à boire. Et, lorsqu'il eut bu, elle ajouta : Je puiserai encore de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient bu : et, répandant son vase dans les canaux, elle courut au puits pour puiser de l'eau nouvelle, et la présenta à tous les chameaux. Le serviteur en était émerveillé : cependant il gardait le silence, pour savoir si l'Éternel avait rendu son voyage heureux ou non. Après que les chameaux eurent bu, il lui présenta des pendants d'oreilles et des bracelets en or, et lui dit : De qui êtes-vous la fille? dites-le-moi; y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour nous

[1] *Kimchi, apud Monst. in loc.* — [2] Duguet, sur le ch. 24 de la Genèse.

loger? Elle répondit: Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor, son mari. Elle ajouta: Il y a chez nous du foin et de la paille en abondance, et bien du lieu pour y loger. Et l'homme s'inclina et adora l'Éternel, disant : Béni soit l'Eternel, le Dieu de mon maître Abraham, qui n'a point privé mon maître de sa miséricorde et de sa vérité. Je suis dans la voie droite ; l'Éternel m'a conduit à la maison du frère de mon maître.

La jeune fille courut donc à la maison de sa mère, et annonça tout ce qu'elle avait entendu. Or, Rebecca avait un frère nommé Laban; quand il eut ouï les paroles de sa sœur, et vu entre ses mains les pendants d'oreilles et les bracelets, il courut vers l'homme, du côté de la fontaine, et lui dit: Entrez, vous qui êtes béni de Jéhova; pourquoi restez-vous dehors? J'ai préparé la maison et un lieu pour vos chameaux. Et il le conduisit dans la maison, déchargea ses chameaux, leur donna de la paille et du foin, et lui présenta de l'eau pour laver ses pieds, ainsi qu'à ceux qui étaient venus avec lui.

En même temps, on servit à manger. Mais l'homme dit : Je ne mangerai pas, jusqu'à ce que j'aie dit ce que je dois dire. Laban lui répondit : Parlez. Et lui : Je suis, dit-il, serviteur d'Abraham. Et l'Éternel a béni beaucoup mon maître, il l'a rendu grand et riche ; il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes, des ânes et des chameaux. Sara, la femme de mon maître, lui a enfanté un fils dans sa vieillesse, et il lui a donné tout ce qu'il avait. Et mon maître m'a fait jurer, disant : Tu ne prendras pas une épouse pour mon fils parmi les filles des Chananéens, dans la terre desquels j'habite; mais tu iras vers la maison de mon père, et tu prendras dans ma parenté une femme pour mon fils. Et moi, j'ai répondu à mon maître : Mais si la jeune fille ne veut pas venir avec moi? Jéhova, dit-il, en présence de qui je marche, enverra son ange avec toi et dirigera ta voie; et tu prendras une femme pour mon fils dans ma parenté et dans la maison de mon père. Ma malédiction ne sera pas sur toi, si tu vas vers mes parents et qu'ils te refusent. Je suis donc venu aujourd'hui vers la fontaine; puis, ayant raconté en détail la prière qu'il y fit à Dieu et la manière dont elle fut aussitôt accomplie par Rebecca, il conclut : M'inclinant donc, j'ai adoré et béni Jéhova, Dieu de mon maître Abraham, qui m'a conduit par une voie droite, afin de recevoir la fille du frère de mon seigneur pour son fils. C'est pourquoi, si vous voulez être favorables à mon maître, dites-le-moi ; s'il vous plaît autrement, dites-le-moi aussi, afin que j'aille à droite ou à gauche.

Laban et Bathuel répondirent : C'est de Jéhova que vient cette parole; nous ne pouvons plus rien vous dire ni en mal ni en bien.

Voilà Rebecca devant vous, prenez-la et partez; et qu'elle soit la femme du fils de votre maître, comme l'a dit Jéhova. Ce que le serviteur d'Abraham ayant entendu, il tomba prosterné sur la terre et adora l'Éternel. Et, sortant des vases d'or et d'argent et des vêtements, il les donna à Rebecca en présent; et il offrit aussi des présents à ses frères et à sa mère.

Le repas commencé, ils demeurèrent là, mangeant et buvant ensemble. Le serviteur, s'étant levé le matin, leur dit : Laissez-moi partir, afin que j'aille vers mon maître. Les frères et la mère de Rebecca répondirent : Que la jeune fille demeure au moins dix jours avec nous, et ensuite elle partira. Ne veuillez pas, dit-il, me retenir, puisque l'Éternel a rendu mon voyage heureux; laissez-moi partir afin que j'aille vers mon seigneur. Et ils dirent : Appelons la jeune fille et demandons-lui ce qu'elle veut. Appelée, elle vint et ils lui demandèrent : Veux-tu aller avec cet homme? Elle dit : J'irai. Ils l'envoyèrent donc, elle et sa nourrice, et le serviteur d'Abraham et ses compagnons, implorant toutes les choses heureuses pour leur sœur et disant : Tu es notre sœur ; puisses-tu croître en mille et mille générations, et ta race posséder les portes de tes ennemis. Rebecca donc et ses filles, étant montées sur les chameaux, suivirent l'homme qui retournait en hâte vers son maître.

En ce même temps, Isaac se promenait dans le chemin qui mène au puits qui a nom *de Celui qui vit et qui voit*, car il habitait dans la terre du midi, aux environs de Bersabée, d'où il n'y avait pas loin au puits ainsi nommé par Agar. Il était sorti pour méditer dans la campagne, au déclin du jour; et, comme il levait les yeux, il vit de loin venir les chameaux. Rebecca aussi, ayant aperçu Isaac, descendit de son chameau et dit au serviteur : Quel est cet homme-là qui vient dans la campagne à notre rencontre? Il lui dit : C'est mon seigneur. Et elle prit aussitôt son voile et se couvrit. Or, le serviteur raconta tout ce qu'il avait fait à Isaac, lequel conduisit Rebecca dans la tente de Sara, sa mère, et la reçut pour femme; et il l'aima tellement que la douleur que lui avait causée la mort de sa mère fut adoucie [1].

Dans ces dernières paroles se peint avec une merveilleuse suavité la piété filiale d'Isaac. Il avait alors quarante ans. Il s'en était écoulé déjà trois depuis qu'il avait perdu sa mère. Cependant la douleur qu'il ressentit de cette séparation était encore si vive, que l'amour de sa nouvelle et unique épouse ne put point la faire cesser, mais seulement l'adoucir. Ce n'est pas le seul trait admirable dans cette

[1] *Gen.*, 24.

histoire. Tout y est d'un charme divin ; et ce vieux patriarche qui adjure son serviteur au nom de l'Éternel, et lui promet la compagnie de son ange ; et ce fidèle serviteur qui prie l'Éternel avec une si naïve confiance auprès de la fontaine ; et cette belle et pudique vierge qui pratique la charité avec une promptitude si parfaite ; et ses parents, encore fidèles au vrai Dieu, qui s'écrient tout d'une voix : C'est de l'Éternel que vient cette parole ; et ce fils d'Abraham, qui s'en vient d'auprès du puits de Celui qui vit et qui voit, lorsque Dieu lui amène sa chaste et belle épouse.

Il y a plus encore. Isaac préfigurait Jésus-Christ ; Rebecca, l'Église : leur union et leur amour, l'union et l'amour de l'Église et de Jésus-Christ. Isaac, fils unique d'Abraham, n'épouse Rebecca qu'après avoir été immolé sur la montagne de Moriah : Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, n'épouse l'Église qu'après avoir été immolé sur la même montagne. Rebecca est amenée à Isaac par le chef des serviteurs, Éliézer, aidé de ses compagnons : l'Église est amenée au Christ par le chef des apôtres, Pierre, aidé de ses collègues. Éliézer reçoit l'ordre d'aller la chercher dans la parenté temporelle d'Isaac, avant de se tourner ailleurs ; Pierre et les siens reçoivent l'ordre de s'adresser d'abord à la maison d'Israël, avant de s'en aller dans la voie des nations. Lorsque le mariage d'Isaac et de Rebecca se fait, la mère d'Isaac, Sara, était morte : lorsque s'accomplit l'union de Jésus-Christ et de son Église, la synagogue, mère du Christ selon le temps, ne vivait plus. L'amour d'Isaac pour sa nouvelle épouse ne lui fait point oublier la perte de Sara ; il en conserve toujours un douloureux souvenir : l'amour du Christ pour l'Église ne lui fait point oublier la perte de la synagogue ; après avoir pleuré sur elle, il lui garde toujours une place dans son cœur [1].

Abraham avait cent quarante ans au mariage d'Isaac. Pour multiplier de plus en plus les adorateurs du vrai Dieu, il prit, ou plutôt, l'hébreu n'ayant qu'un seul prétérit pour exprimer et l'imparfait, et le parfait, et le plus-que-parfait, il avait pris, à la place d'Agar, une autre femme du second rang nommée Céthura. Elle lui enfanta Zamran et Jecsan, Madan et Madian, et Jesboc et Sué. Et Jecsan engendra Saba et Dadan. Les fils de Dadan furent Assurim, Latusim et Loomim. Et de Madian naquirent Epha et Opher, et Hénoch, et Abida, et Elda. Tous ceux-ci sont les fils de Céthura.

Et Abraham donna tout ce qu'il possédait à Isaac. Mais aux fils de ses concubines ou de ses femmes du second rang, il leur fit des dons et les sépara de son fils Isaac, et les envoya, pendant qu'il

[1] Voyez *Jésus-Christ, le vrai Isaac*, par M. Caron, t. 2.

vivait encore, vers la région d'Orient. Il vécut en tout cent septante-cinq ans; il mourut de défaillance dans une heureuse vieillesse et fut ainsi réuni à son peuple. Isaac et Ismaël, ses fils, l'ensevelirent à côté de Sara, sa femme, dans la caverne de Macphelah, qui est située dans le champ d'Éphron le Héthéen, vis-à-vis de Mambré [1].

Et il a été réuni à son peuple, dit l'Écriture. C'est l'accomplissement de ce que Dieu lui avait promis : qu'après une heureuse vieillesse il se réunirait à ses pères dans la paix. Ces pères, ce peuple existent donc quelque part : non pas dans ce monde, car enterré, loin de la Chaldée, dans le pays de Chanaan, Abraham ne fut point réuni à ses ancêtres dans un même tombeau. Il s'agit donc d'un autre monde, d'une autre vie. Sem, Noé, Hénoch, Seth, Abel, Adam, voilà ses pères, voilà les chefs de ce peuple bienheureux. Le séjour qu'ils habitent s'appellera désormais le sein d'Abraham, tant la gloire de ce patriarche y sera grande. Lazare y sera porté par la main des anges. Là se réuniront tous les justes, toute l'Église des premiers-nés, jusqu'à ce que vienne le Fils d'Abraham, qui les conduira triomphants au plus haut des cieux.

La gloire de ce patriarche ne sera pas moindre sur la terre, à cause de la multitude innombrable de ses descendants. Il en a de quatre sortes : et par Céthura, et par Agar, et par Sara, et par le Christ.

Entre les premiers, les plus connus sont les Madianites. Jéthro, prêtre de Madian, deviendra le beau-père de Moïse ; sa famille, sous le nom de Cinéens, suivra le peuple de Dieu dans la terre de promission. Isaïe annonce à la nouvelle Jérusalem que vers elle afflueront les dromadaires de Madian et d'Epha ; qu'ils viendront lui offrir de Saba l'or et l'encens, en célébrant les louanges de l'Éternel [2]. C'est la dernière fois qu'il est parlé de Madian dans l'Écriture. Ce peuple perdit plus tard son nom, pour se confondre dans celui d'Arabes. Suivant un ancien auteur, cité par Alexandre Polyhistor, le fils de Madian, nommé Opher ou Apher, aurait vaincu les Libyens et, de son nom, appelé leur pays Afrique [3].

On connaît mieux les descendants d'Abraham par Agar. Ismaël eut douze fils, qui furent les rois d'autant de peuples. C'étaient les plus puissants des Arabes. Sous le nom de Sarrasins ou d'Agaréniens, comme on les appelait au moyen âge, ils conquirent une grande partie de la terre. Au dire des Musulmans, le temple de la Mecque a été bâti par Ismaël pour y adorer le Dieu d'Abraham ; le fameux puits de Zemzem est le puits même d'Agar ; la pierre noire qu'ils vénèrent

[1] Gen., 25. — [2] Isaïe, 60, 6. — [3] *Apud Joseph.*, *Antiq.*, l. 1, c. 16.

avec tant de dévotion dans leurs pèlerinages, est la pierre sur laquelle Abraham a laissé l'empreinte de ses pieds; les descendants d'Ismaël furent établis rois de ce pays et pontifes de ce sanctuaire; c'est d'Ismaël que descendait en droite ligne Mahomet, qui extirpa l'idolâtrie introduite dans quelques tribus et rétablit l'ancien culte. Que ce soient là des contes arabes ou de l'histoire, toujours est-il que ces peuples révèrent comme leurs ancêtres Ismaël et Ibrahim al Nabi, c'est-à-dire Abraham le prophète [1].

Les descendants de ce patriarche par Sara nous présentent encore deux peuples ; les Iduméens et les Israélites. Les premiers, ainsi appelés d'Édom, surnom d'Ésaü, subsistèrent sous leur nom jusque vers l'avénement du Christ, où une partie se mêla aux Juifs avec les Hérodes, et l'autre se naturalisa parmi les Arabes. Enfin les Israélites, ainsi appelés d'Israël, surnom de Jacob, ce sont les Juifs, que tout le monde connaît.

Parmi tous ces peuples issus d'Abraham, deux ont reçu des promesses divines : le peuple d'Ismaël et le peuple de Jacob; et, depuis bientôt quatre mille ans, nous voyons s'accomplir en eux ces promesses. Le premier, ainsi que Dieu l'a prédit à sa mère Agar, demeure toujours farouche et indomptable; toujours sa main est levée contre tous, et la main de tous contre lui. Sarrasin du moyen âge, Bédouin de nos jours, sa patrie est le désert, sa vie est le pillage. Il a régné en Espagne, les Gaules ont failli devenir sa conquête. Moins terrible aujourd'hui, il campe toutefois encore et dans les lieux où fut Carthage, et au milieu des ruines de Thèbes, de Memphis, de Palmyre, de Babylone, de Ninive, et sous les murs de Byzance, et dans la Macédoine dégénérée du grand Alexandre. L'autre se rencontre partout, et partout redit sa naisance d'Abraham, sa servitude en Égypte, sa délivrance miraculeuse, sa conquête de Chanaan, son attente du Messie, sa dispersion depuis dix-huit siècles. Tremblant de tout, il est cependant indestructible comme l'autre qui ne tremble de rien. Enfin, depuis bientôt quatre mille ans, ces deux peuples s'élèvent, au milieu des débris épars des nations, comme deux pyramides vivantes, pour attester aux yeux de tout l'univers que le Seigneur est vrai dans toutes ses paroles.

Mais que dirons-nous des descendants d'Abraham par le Christ? Ce sont eux les véritables, comme nous l'apprend saint Paul, parce qu'ils le sont, non plus selon la chair, mais selon l'esprit. C'est par eux qu'Abraham est vraiment devenu la bénédiction du ciel sur tous les peuples de la terre. Par eux, l'univers entier apparaît comme sa

[1] *Biblioth. orient.*, D'Herbelot, et Mém. de l'Acad. des inscript., t. 58, p. 259.

famille. Lui-même revit dans l'Abraham catholique, dans le *Père élevé de la multitude des nations* chrétiennes, dans celui qu'elles appellent tous *le Saint-Père*. La famille proprement dite de ce nouvel Abraham, celle que figurait la postérité bénie d'Isaac et de Jacob, l'Église catholique, est la portion la plus illustre du genre humain, qu'elle régénère depuis dix-huit siècles. Mère tendre, elle étend les longs bras de sa charité jusqu'aux extrémités de la terre. Dans les cités de la Chine, elle recueille les petits enfants qu'on y jette tous les matins au milieu des rues ; dans les forêts du Nouveau-Monde, elle réconcilie autour du même autel le Huron et l'Algonquin, jusqu'alors ennemis irréconciliables. Les vérités dont une faible lueur ravissait d'admiration les génies de Platon et de Socrate, elle les met à la portée des plus simples. Le plus pauvre sait qu'il est enfant de Dieu, héritier du ciel, aussi bien que le plus puissant monarque. Le faible n'est plus la victime légale du fort, la femme de l'homme. La guerre même ne fait plus d'esclaves, mais laisse au vaincu sa liberté. Toutes les pensées, tous les sentiments s'élèvent peu à peu au-dessus de la terre. Le plus matériel devient sensible aux jouissances de l'esprit. Le mendiant, le portefaix de Naples paie un orateur de la rue pour lui déclamer les vers de la *Jérusalem délivrée*, où l'Homère chrétien chante la victoire de la civilisation chrétienne sur la barbarie mahométane. Au récit du poëte, la figure du lazzarone s'anime, il est ravi, il se disputera même pour la beauté de tel ou tel morceau. Au dernier rang de la société humaine, il participe néanmoins à ce qu'il y a de plus élevé. Est-il malade ? un hôtel-Dieu est là pour le recevoir, des vierges chrétiennes, imitant la charité hospitalière d'Abraham, accourent pour le servir avec les attentions les plus délicates. C'est leur état. Nées souvent dans l'opulence, elles se sont faites pour toujours les servantes des pauvres et des malades, et, comme Abraham et Sara, elles servent en eux Dieu même. C'est ainsi que la grande famille du nouvel Abraham a régénéré, divinisé même en quelque sorte le genre humain, jusque dans sa portion la plus abjecte.

Mais l'antique père des croyants, outre la famille qui était spécialement la sienne et qui ne le quitta point, en avait encore d'autres, qui, quoique sorties de lui, ne demeurèrent pas toujours avec lui. Il en est de même du nouveau. Outre la famille que Dieu lui a spécialement donnée, la multitude des peuples catholiques qui n'ont point quitté l'Église romaine, il y en a plusieurs qui se sont éloignés plus ou moins de cette maison paternelle. Ce sont les hérésies, les sectes connues sous divers noms, et figurées par les descendants d'Ésaü, d'Ismaël, de Madian, qui souvent ont fait la guerre à la postérité bénie de leur commun ancêtre. Parmi ces sectes chrétiennes, on peut,

avec saint Jean Damascène et d'autres graves auteurs, compter les Mahométans. En effet, ils sont fort zélés contre l'idolâtrie, ils adorent le vrai Dieu, ils reconnaissent la mission divine de Moïse et des prophètes ; ils révèrent Jésus-Christ comme le Verbe de Dieu, le Messie, le juge des vivants et des morts. S'ils combattent sa divine filiation, ils ont cela de commun avec d'autres hérétiques, tels qu'autrefois les Vandales. Espérons que le temps, qui a déjà diminué beaucoup leur antipathie pour les chrétiens, l'éteindra tout à fait. Espérons qu'eux et les autres peuples séparés viendront compléter, dans l'Église universelle, les vérités qu'ils lui ont dérobées incomplètes. Espérons que toutes ces sociétés particulières qui s'appellent de noms d'hommes, soit Luther, soit Calvin, soit Mahomet, entreront dans la grande unité, et ne s'appelleront plus que chrétiens universels ou catholiques.

Aujourd'hui déjà, c'est une chose ravissante de voir le nouvel Abraham, à la tête de la chrétienté une, sainte, universelle et perpétuelle, et suivi de plus ou moins près par les chrétientés séparées et par l'islamisme, éclairer ainsi et vivifier plus ou moins directement, comme le soleil, tout le genre humain, et l'appeler à l'unité spirituelle dont l'unité d'origine en Adam n'est que l'ébauche et l'emblème. Que sera-ce donc, lorsque, les préventions étant dissipées, cette grande union s'accomplira ! Ah ! qui nous donnera de voir cet heureux jour !

En attendant, comment n'être point frappé de tout ce que renferme la parole de Dieu à son fidèle Abraham ? Le passé, le présent, l'avenir, tout s'y révèle, et avec des proportions toujours plus grandes. Cela est vrai, non pas d'Abraham seul, mais encore de toute sa postérité, en particulier de son fils Isaac.

Sa femme, Rebecca, était stérile. Il pria Dieu pour elle : Dieu l'exauça, et Rebecca conçut. Mais des enfants s'entre-choquaient en son sein ; et elle dit : S'il me devait ainsi arriver, quel besoin avais-je de concevoir ? Elle alla donc consulter l'Éternel, peut-être par Melchisédech, son pontife, peut-être auprès de l'autel d'Abraham, Jéhova lui répondit : Deux nations sont en ton sein, et deux peuples sortiront de tes entrailles ; et un des peuples triomphera de l'autre, et l'aîné servira le plus jeune.

Les jours de son enfantement étant venus, il se trouva deux jumeaux dans son sein. Celui qui sortit le premier était roux et tout velu comme un manteau de poil, et on l'appela du nom d'Esaü. Et après sortit l'autre, tenant de sa main la plante du pied de son frère ; c'est pourquoi il fut nommé Jacob, c'est-à-dire supplantateur. Isaac avait soixante ans à la naissance de ses deux fils.

Devenus grands, Esaü était habile à la chasse et toujours dans les champs, et Jacob, simple et doux, habitait sous la tente. Isaac aimait Esaü, car il se nourrissait de sa chasse; et Rebecca aimait Jacob. Un jour, Jacob, ayant fait cuire de quoi manger, Esaü revint des champs très-fatigué et lui dit: Donne-moi à manger de ce mets roux ; car je suis bien las. C'est pourquoi on l'appela du nom d'Edom, c'est-à-dire roux. Jacob lui dit : Vends-moi alors ton droit d'aînesse. Esaü répondit : Voilà que je m'en vais mourir ; à quoi me servira ma progeniture ? Jure-moi donc, reprit Jacob. Et il jura, et vendit son droit d'aînesse. Et ayant pris du pain et ce plat de lentilles, il mangea et but, et s'en alla, s'inquiétant peu d'avoir vendu son droit de progéniture [1].

Ce droit emportait anciennement plusieurs avantages. Le premier-né avait une portion double dans l'héritage paternel ; il succédait à son père comme prince de la famille, et aussi, suivant quelques-uns, comme pontife. Enfin, il recevait une bénédiction particulière de son père mourant ; à cette bénédiction était attachée, dans la famille d'Abraham, la gloire d'être l'ancêtre du Messie. Aussi saint Paul appelle-t-il Esaü un profane, d'avoir, pour un seul plat de lentilles, vendu d'aussi grandes prérogatives [2].

Cependant il arriva une famine dans le pays, outre la première famine qui était arrivée au temps d'Abraham. Isaac s'en alla vers Abimélech, roi des Philistins, en Gérare. L'Éternel lui avait apparu et dit : Ne descends point en Égypte, mais demeure en la terre que je te dirai. Séjourne en ce pays-ci, et je serai avec toi, et je te bénirai, et je donnerai à toi et à ta postérité toutes ces contrées, accomplissant le serment que j'ai fait à Abraham, ton père. Et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, je lui donnerai tous ces pays, et dans un de ta race seront bénies toutes les nations de la terre, parce qu'Abraham a obéi à ma voix, qu'il a gardé mes préceptes et mes commandements, et observé mes cérémonies et mes lois. Isaac demeura donc à Gérare.

Interrogé par les habitants de ce lieu sur sa femme, il répondit : C'est ma sœur ; ce qui signifiait également ma parente. Il avait craint d'avouer qu'elle était sa femme, de peur que par hasard les habitants du lieu ne le fissent périr à cause de sa beauté. Or, il arriva, après qu'il eut été là bien des jours, qu'Abimélech, roi des Philistins, regardant par la fenêtre, le vit se jouant avec Rebecca, sa femme. L'ayant appelé, il lui dit : Il est évident que c'est là votre femme ; comment donc avez-vous dit : Elle est ma sœur ? Isaac répondit : Je

[1] *Gen.*, 25. — [2] Heb., 12, 16.

pensais que je mourrais peut-être à cause d'elle. Que nous avez-vous fait là ? reprit Abimélech : quelqu'un aurait pu s'approcher de votre femme, et vous auriez attiré sur nous un grand péché. En même temps, il donna cet ordre à son peuple : Celui qui s'approchera de la femme de cet homme mourra de mort.

Quant à Isaac, il sema dans ce pays et recueillit cette année-là le centuple, tant l'Éternel le bénit ; il prospéra et allait s'élevant et croissant, jusqu'à ce qu'il devint très-puissant ; il avait une multitude de brebis et de grands troupeaux, avec un nombreux domestique et un labourage considérable. Les Philistins en furent envieux et comblèrent tous les puits qu'avaient creusés les serviteurs d'Abraham, son père ; Abimélech lui-même alla jusqu'à lui dire : Retire-toi d'avec nous, car tu es beaucoup plus puissant que nous. Isaac donc s'éloigna et vint habiter dans la vallée de Gérare ; il fit de nouveau creuser les puits que les Philistins avaient comblés depuis la mort d'Abraham, et les nomma des mêmes noms que son père leur avait donnés. Ils creusèrent dans la vallée que traversait un torrent, et y trouvèrent de l'eau vive ; mais une querelle s'étant élevée entre les pasteurs de Gérare et les siens, les premiers disant : L'eau est à nous, il appela le nom de ce puits Contention, à cause de ce qui était arrivé. Ils creusèrent encore un autre puits pour lequel il eut aussi une querelle, et il l'appela Inimitié. Étant parti de là, il en creusa un autre pour lequel il n'y eut point de débat, et il l'appela Largeur, disant : Maintenant l'Éternel nous a mis au large et nous a fait croître sur la terre ; ensuite, de ce lieu, il monta à Bersabée, et l'Éternel lui apparut la même nuit, disant : Je suis le Dieu d'Abraham, ton père ; ne crains point, car je suis avec toi, et je te bénirai, et je multiplierai ta postérité à cause d'Abraham, mon serviteur. Il éleva donc là un autel, y invoqua le nom de Jéhova, dressa auprès sa tente et commanda à ses serviteurs de creuser un puits.

Cependant Abimélech vint à lui de Gérare, accompagné de ses amis et de Phicol, chef de son armée. Isaac leur dit : Pourquoi venez-vous vers moi, moi que vous haïssez et que vous avez chassé loin de vous? Ils répondirent : Nous voyons manifestement que l'Éternel est avec vous, et c'est pourquoi nous avons dit, qu'il y ait serment entre nous et un traité d'alliance, afin que tu ne nous fasses aucun mal, comme nous n'avons touché à rien qui t'appartienne et nous n'avons rien fait qui pût t'offenser, mais nous t'avons laissé aller en paix, et maintenant nous voyons que tu es béni de l'Éternel. Isaac leur fit un festin, et ils mangèrent et burent ensemble : puis se levant au matin, ils se jurèrent alliance, et, après, Isaac les laissa retourner paisiblement chez eux.

Le même jour ses serviteurs vinrent et lui apportèrent des nouvelles du puits qu'ils avaient creusé, lui disant : Nous avons trouvé de l'eau. C'est pourquoi il appela ce puits Abondance, et le nom de Bersabée, ou puits de l'abondance, fut donné à la ville qu'on bâtit depuis au même lieu [1].

On s'étonnera peut-être que les patriarches missent tant d'importance à des puits et à des fontaines. C'est qu'avec leurs innombrables troupeaux, et dans des pays chauds comme la Palestine, où il pleut rarement, des puits étaient pour eux d'une absolue nécessité, et une source d'eau vive devenait une richesse.

Isaac était alors le roi d'un peuple nomade, faisant alliance avec d'autres rois; sa puissance était telle, que le roi des Philistins la trouvait supérieure à la sienne. L'exemple d'Abraham et d'Isaac nous fait voir comme les royautés se sont établies naturellement et légitimement. Un père de famille se rencontre, indépendant de tout autre par le bienfait de la Providence : ses serviteurs sont nombreux ; il a acheté les uns, les autres sont nés dans sa maison ; déjà un siècle auparavant, Abraham avait trois cent dix-huit de ces derniers, qui étaient exercés aux armes. Après qu'il eut si généreusement délivré les habitants de la Pentapole, plusieurs sans doute se donnèrent à lui volontairement. Tout ce peuple revint à Isaac. Dieu le lui augmenta encore d'une manière prodigieuse. On peut donc croire qu'à l'époque où Abimélech vint faire alliance avec lui, Isaac avait pour le moins deux ou trois mille hommes en état de porter les armes; ce qui étonnera peut-être maintenant, c'est de voir, dans une si grande opulence, une si grande simplicité de mœurs : Abraham servant ses hôtes à table, Sara pétrissant les gâteaux, Rebecca allant chercher de l'eau à la fontaine, Jacob gardant les troupeaux de son beau-père; mais telles étaient les mœurs de la première antiquité. Homère, qui, suivant l'opinion commune, écrivit environ mille ans après l'époque d'Isaac, nous montre le plus vaillant des rois grecs, Achille, à l'arrivée de ses hôtes, coupant lui-même les viandes et les mettant en broche tandis que son ami Patrocle attise le feu [2]. Il nous montre des fils du monarque de Troie gardant des troupeaux de brebis [3], et la fille du roi Alcinoüs emportant sur un char les vêtements de son père et de sa mère, pour les laver dans les canaux d'un fontaine champêtre, avec ses compagnes [4]. Lors donc que nous trouvons dans la Bible des mœurs pareilles, ce nous est une preuve de l'antiquité de ce livre. Quant au roi des Philistins, il paraît que le nom d'Abimélech ou père-roi était commun à tous les rois de ce pays, comme le nom de

[1] Gen., 26. — [2] Iliad., 9, v. 206. — [3] *Ibid.*, l. 11, v. 106. — [4] Odyss. 4.

Pharaon à ceux de l'Égypte. Il pouvait en être de même pour le généralissime des troupes, Phicol. C'est du moins le sentiment le plus probable, que l'Abimélech qui fit alliance avec Isaac, n'est pas le même que celui qui, cent ans auparavant, avait fait alliance avec son père. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que l'Abimélech d'Isaac reconnaissait, avec sa cour, le Dieu éternel et sa providence particulière sur ce patriarche.

Isaac avait cent ans et Esaü quarante, lorsque celui-ci, sans consulter, à ce qu'il paraît, ni son père ni sa mère, prit deux femmes : Judith, fille de Béeri, Héthéen, et Basemath, fille d'Elon, de la même race. Elles furent l'une et l'autre un sujet d'amertume pour Isaac et pour Rebecca [1].

Or, Isaac devint vieux et ses yeux s'obscurcirent tellement qu'il ne pouvait voir. Il appela donc Esaü, son fils aîné, et lui dit : Tu vois que je suis devenu vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. Prends tes armes, ton carquois et ton arc, et va dans les champs, et quand tu auras pris quelque chose à la chasse, prépare-moi à manger comme tu sais que j'aime, puis apporte-le-moi, et que je le mange, afin que mon âme te bénisse avant que je meure.

Ce que Rebecca ayant entendu, et Esaü étant sorti pour la chasse, elle dit à Jacob, son fils : J'ai ouï ton père parlant à ton frère Esaü, et lui disant : Apporte-moi ta chasse et m'apprête quelque nourriture, afin que je mange, et que je te bénisse en présence de l'Éternel avant de mourir. Maintenant donc, mon fils, obéis à mon conseil, et va vers le troupeau, et apporte-moi les deux meilleurs chevreaux, afin que je prépare à ton père les mets qu'il aime ; et, quand tu l'auras présenté à ton père, et qu'il en aura mangé, il te bénira avant sa mort. Jacob répondit à Rebecca, sa mère : Vous savez qu'Esaü, mon frère, est velu, et moi je n'ai point de poil : si mon père vient à me toucher, je crains qu'il ne croie que j'ai voulu me jouer de lui, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Sa mère lui dit : Que cette malédiction soit sur moi, mon fils : seulement obéis à ma voix, et va, et apporte-moi ce que j'ai dit. Il s'en alla donc, et l'apporta à sa mère, qui en fit des mets comme elle savait qu'Isaac les aimait. Puis elle revêtit Jacob des plus précieux vêtements d'Esaü, qu'elle avait en la maison. Et elle enveloppa de peau de chevreau ses mains et en couvrit son cou. Puis elle donna à Jacob, son fils, la viande et le pain qu'elle avait apprêtés.

Sans doute, rien ne nous oblige d'approuver tout ce qu'ont dit ou fait les patriarches. Ils n'étaient pas plus parfaits que les apôtres,

[1] Gen., 26

dans les épîtres desquels nous lisons : Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes [1]. Mais aussi, ce qui peut être excusé, nous ne devons pas le condamner témérairement. Cette règle est en particulier à suivre, quand il est question de juger la conduite de Rebecca et de Jacob. Rebecca savait, par révélation divine, que le plus jeune de ses fils devait l'emporter, et son frère lui être soumis. Esaü lui-même y avait donné son consentement en vendant son droit d'aînesse. Par suite de ce contrat, dont Esaü n'eut pas même l'idée de se repentir quand il l'eut fait, Jacob était de droit l'aîné de la famille, le légitime héritier de la puissance et de la benédiction paternelle. Il pouvait, en ce sens, dire à son père avec vérité : Je suis Esaü, ton premier-né. Sa mère pouvait prendre des mesures pour lui faire obtenir de fait la bénédiction privilégiée qui lui appartenait de droit. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut être juste envers la mère et le fils.

Jacob porta donc le tout devant Isaac, et lui dit : Mon père ! Me voici, répondit le vieillard : qui es tu, mon fils ? Je suis Esaü ton premier-né, reprit Jacob ; j'ai fait ainsi que tu m'avais commandé : lève-toi, assieds-toi et mange de ma chasse, afin que ton âme me bénisse. Comment, dit le père, as-tu pu trouver sitôt quelque chose, mon fils ? l'Éternel, ton Dieu, répliqua Jacob, l'a conduit devant moi. Et Isaac continuant : Approche-toi, mon fils, afin que je te touche et que je sache si tu es mon fils Esaü ou non. Jacob donc approcha de son père ; et Isaac le toucha et dit : Cette voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü. Et il ne le connut point, car ses mains étaient velues comme les mains de son frère. C'est pourquoi il le bénit, disant : Es-tu mon fils Esaü ? Il répondit : Je le suis. Le père ajouta : Apporte-moi à manger de ta chasse, mon fils, afin que mon âme te bénisse. Jacob lui en présenta, et après qu'il en eut mangé, il lui présenta aussi du vin qu'il but. Isaac, son père, dit ensuite : Viens plus près et baise-moi, mon fils. Il s'approcha donc et le baisa. Et dès qu'Isaac sentit le parfum de ses vêtements, il le bénit, disant : Voilà que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs, que l'Éternel a béni. Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance. Et que les peuples te servent, et que les nations t'adorent ; deviens le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère s'abaissent devant toi : maudit soit quiconque te maudira, et béni quiconque te bénira.

A peine Isaac avait achevé de parler, et à peine Jacob était sorti, que son frère Esaü revint et présenta à son père les viandes qu'il

[1] *I. Joan., I.*

avait apprêtées de sa chasse, disant : Mon père, levez-vous, mangez de la chasse de votre fils, afin que votre âme me bénisse. Isaac lui dit : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis Esaü, votre premier-né. Et Isaac, frappé d'une incroyable stupeur : Mais qui donc est celui qui m'a apporté de la chasse dont j'ai mangé avant ton retour ? Et je l'ai béni, et il sera béni. Quand Esaü eut entendu les paroles de son père, il poussa de grands cris, des cris lamentables, et dit à son père : Bénissez-moi aussi, mon père ! Celui-ci répliqua : Ton frère est venu astucieusement et a enlevé ta bénédiction. C'est à bon droit, dit Esaü, qu'il a été appelé Jacob ou supplantateur ; car voici la seconde fois qu'il me supplante ; il m'a enlevé mon droit d'aînesse, et le voilà qui vient d'enlever ma bénédiction. Puis il dit à son père : Ne m'avez-vous point réservé de bénédiction ? Isaac répondit : Je l'ai établi ton seigneur, j'ai assujetti à sa domination tous ses frères, je l'ai affermi dans la possession du blé et du vin ; que ferai-je après cela pour toi, mon fils ? Esaü insista : N'avez-vous qu'une bénédiction, mon père ? bénissez-moi aussi, mon père. Et il pleurait avec des cris lamentables. Son père lui dit alors : Ton habitation sera hors des lieux où est la graisse de la terre et la rosée du ciel [1] ; mais tu vivras par ton glaive : tu serviras ton frère, mais un temps viendra où, devenu puissant, tu secoueras son joug [2].

Qu'il n'y ait donc point, dit à cette occasion saint Paul, qu'il n'y ait point parmi vous de profane, comme Esaü, qui, pour se rassasier une seule fois, vendit son droit d'aînesse ; car vous savez que désirant depuis avoir, comme premier héritier, la bénédiction de son père, il fut rejeté, et il ne put le porter à révoquer ce qu'il avait fait pour Jacob, quoiqu'il l'en eût conjuré avec larmes [3].

Dieu avait dit à Rebecca : L'aîné sera soumis au plus jeune. Esaü, en dédaignant sa primogéniture et la vendant pour un plat de lentilles, commence lui-même l'accomplissement de la prédiction. Isaac, qui l'affectionne d'avantage, confirme néanmoins la bénédiction privilégiée qu'il a donnée à Jacob sans le savoir. Tout s'accomplira donc. Les Iduméens, descendants d'Esaü, seront assujettis aux descendants de Jacob, aux rois de Juda, depuis David jusqu'à Joram, fils de Josaphat : alors ils secoueront le joug, et vivront indépendants six ou sept siècles, après lesquels ils seront de nouveau subjugués par les Machabées. L'héritage de Jacob sera une terre coulante de lait et de miel : l'héritage d'Esaü, des montagnes stériles. Le glaive, voilà son lot [4].

[1] Tel peut être le sens de l'hébreu et du grec ; il se lie plus naturellement avec ce qui est dit ailleurs de l'héritage d'Esaü. — [2] Gen., 27. — [3] Heb., 12, 16. — [4] Malach., 1.

Tout ceci s'accomplira d'une manière encore plus haute. Dans Isaac, survivant à son sacrifice et épousant ensuite Rebecca, nous avons reconnu Jésus-Christ, survivant à sa mort et épousant ensuite l'Église, qui lui est amenée par Pierre et les autres apôtres. Cette Église, devenue féconde en vertu des mérites et de la prière de son divin Époux, sent bientôt deux jumeaux, le juif et le gentil, s'entre-battre dans ses entrailles. Elle en est inquiétée; chacun veut l'emporter sur l'autre : dans le sein même de l'Église, le juif veut assujettir à la loi le gentil qui s'y refuse. Le Christ affectionne le premier-né, le juif; malgré tous ses vices, c'est à lui qu'il réserve la bénédiction. Il ne prêche qu'à la maison d'Israël : il ne sort point de la Judée. L'Eglise, son épouse, affectionne le puîné, plus pacifique et plus docile. Elle sait d'ailleurs que c'est à lui que Dieu réserve la supériorité. De plus, l'aîné dédaigne le droit de sa primogéniture : le juif rejette la parole qu'on lui adresse de préférence : elle passe aussitôt au gentil, qui prend la place du juif. Jésus-Christ, sur la fin de ses jours, soupire de donner la bénédiction au peuple aîné ; mais ce peuple est en retard. Jérusalem ! Jérusalem ! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants ! Ah ! si tu connaissais ce qui peut en ce jour te procurer la paix [1] ! Alors le peuple gentil, engendré par l'Église presque en même temps, se présente, revêtu par elle des vêtements de son aîné, de toutes les prérogatives de l'ancienne loi : le Seigneur l'adopte, l'embrasse, le bénit pour son peuple, lui qui jusque-là n'était point son peuple. Le juif, réveillé par la chute de son temple, par des calamités sans nombre, vient après, à son tour, réclamer la bénédiction ; mais il apprend qu'elle est donnée à son puîné. Il a beau rugir de désespoir, jurer la mort du christianisme ; la bénédiction est irrévocable : l'aîné servira le plus jeune, le juif servira le chrétien, en portant en tous lieux les titres authentiques de leur commune origine. A la fin, cependant, il aura part à la commune délivrance, et se réconciliera avec son frère,

Nous allons voir la figure de ces derniers événements, dans ceux qui vont suivre.

Esaü conçut de la haine contre Jacob, à cause de la bénédiction dont l'avait béni son père ; et il dit en son cœur : Les jours du deuil de mon père viendront, et alors je tuerai Jacob, mon frère. Ce qui ayant été rapporté à Rebecca, elle fit appeler Jacob et lui dit : Voilà qu'Esaü, ton frère, menace de te tuer. Maintenant donc, mon fils, obéis à ma voix, lève-toi et t'enfuis en Haran, vers Laban, mon frère ; et demeure avec lui quelques jours, jusqu'à ce que la colère de ton

[1] Math., 23, 37. Luc, 19, 42.

frère s'apaise, et qu'il ait oublié ce que tu lui as fait; j'enverrai ensuite, et je te ramènerai ici. Pourquoi serais-je privée de mes deux fils en un jour? Elle dit ces dernières paroles, parce que, d'après la loi que Dieu établit après le déluge, tout meurtrier était condamné à mort.

Elle dit ensuite à Isaac : La vie m'est devenue ennuyeuse à cause des filles de Heth; si Jacob prend une femme de cette race, que me sera-ce de vivre[1]? Isaac appela donc Jacob, le bénit et lui donna ce commandement : Ne prends pas une femme de la terre de Chanaan, mais lève-toi et va en Padan-Aram, la plaine de Syrie, vers la maison de Bathuel, père de ta mère, et là, prends pour femme une des filles de Laban, ton oncle, et que le Dieu tout-puissant te bénisse et te fasse croître et multiplier, en sorte que tu deviennes une foule de peuples, et qu'il te donne la bénédiction d'Abraham, et à ta postérité après toi, afin que tu possèdes la terre de ton pèlerinage qu'il a promise à ton aïeul.

Esaü, voyant que son père avait béni Jacob, qu'il lui avait défendu d'épouser une fille de Chanaan, qu'il l'avait envoyé en Mésopotanie pour prendre une femme dans la famille de sa mère, jugea bien que les filles de Chanaan ne lui plaisaient point : ce que d'ailleurs il savait déjà par expérience. Pour se mettre mieux dans son esprit, en prenant une femme de sa famille, il alla donc vers Ismaël, et, outre les femmes qu'il avait déjà, il épousa Mahéleth, fille d'Ismaël, fils d'Abraham.

Pour Jacob, parti de Bersabée, il poursuivait son chemin vers Haran. Arrivé en un lieu où il voulait se reposer après le coucher du soleil, il prit des pierres qui étaient là, les mit sous sa tête et dormit en ce même lieu. Et il vit en songe une échelle posée à terre et dont le sommet touchait le ciel, et les anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle; et Jéhova, appuyé sur l'échelle, lui disant : C'est moi Jéhova, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu dors, je la donnerai à toi et à ta postérité. Et ta postérité sera comme la poussière de la terre et sera multipliée en Occident et en Orient, au Septentrion et au Midi; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. Et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que je t'ai dit.

Qui aurait vu Jacob, dormant tout seul sur une pierre, dans un champ, au milieu de la nuit, l'eût plaint sans doute comme un malheureux abandonné. Mais qu'il était heureux dans cet abandon! Il

[1] Gen., 27

dormait, mais son cœur veillait. Nul homme n'était avec lui; mais quel besoin avait-il des hommes? les anges l'entouraient. Encore, qu'avait-il besoin des anges? Dieu même était présent, l'assurant de sa protection et lui révélant dans l'avenir les plus grandes merveilles. Que signifie en effet cette échelle mystérieuse, allant de lui à Jéhova, et unissant ainsi la terre au ciel? N'est-ce pas l'union de la nature divine et de la nature humaine dans celui qui est tout ensemble et le Fils de Dieu et le fils de Jacob; qui dans sa personne a réconcilié le ciel et la terre, et par qui nos prières montent jusqu'à Dieu, et les grâces de Dieu descendent jusqu'à nous? Le Christ lui-même n'a-t-il pas dit qu'il est la voie par laquelle seule on peut aller à son Père[1]? Ne fait-il point allusion à cette vision de Jacob, quand il dit à ses apôtres : Vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu qui monteront et descendront sur le Fils de l'Homme[2]? Comprenons maintenant la sainte terreur du patriarche.

Quand il fut éveillé de son sommeil : En vérité, s'écria Jacob, l'Éternel est en ce lieu et je ne le savais pas! Plein d'effroi, il dit encore : Que ce lieu est terrible! ce n'est ici rien moins que la maison de Dieu et la porte du ciel. Puis, se levant dès le matin, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, l'érigea comme un monument et y répandit de l'huile. Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza. Il fit en même temps ce vœu : Si Dieu est avec moi, et me préserve en cette voie dans laquelle je marche, et me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour m'habiller, et que je retourne en paix à la maison de mon père, Jéhova sera mon Dieu; et cette pierre que j'ai élevée comme un monument sera appelée la maison de Dieu; et de toutes les choses que vous m'aurez données, Seigneur, je vous en offrirai la dîme[3].

Le nom de Béthel, en hébreu, Baith-el, donné par Jacob à la pierre qu'il oignit d'huile et qu'il érigea en forme de colonne ou statue antique, signifie littéralement maison de Dieu. Des auteurs grecs et latins de l'antiquité païenne, sans savoir pourquoi, donnent le nom de Bétyles ou Bétules, à des pierres consacrées avec de l'huile, animées par quelque chose de divin, rendant des oracles, et venues principalement de Phénicie. Il est difficile de ne pas reconnaître là, avec plusieurs savants, une imitation de ce que fit Jacob, et une contrefaçon de sa pierre mystérieuse. Le seul nom de Bétul ou Béthel, qui n'est ni latin ni grec, mais évidemment hébreu, nous ramène à la véritable origine[4].

[1] Joan., 16, 7. — [2] *Ibid.*, 1, 51. — [3] Gen., 28. — [4] Sanchoniathon, *apud Euseb. Præp. ev.*, l. 1, c. 10. Damascius, *apud Phot. Biblioth.*, p. 1063. Pline, *Nat. Hist.*, l. 37, c. 9.

Arrivé au pays des fils de l'Orient, c'est-à-dire en Mésopotamie, Jacob vit un puits dans un champ, et auprès trois troupeaux de brebis couchés; car c'est à ce puits que les troupeaux s'abreuvaient, et le puits était fermé avec une grosse pierre. Jacob dit au pasteur : Mes frères, d'où êtes-vous! Ils répondirent : De Haran. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor? — Nous le connaissons. — Se porte-t-il bien? — Il se porte bien, et voici Rachel, sa fille qui vient avec son troupeau. Jacob reprit : Il est encore grand jour, il n'est pas temps de ramener les troupeaux aux étables; abreuvez donc les brebis et les ramenez aux pâturages. Nous ne pouvons, répondirent les pasteurs, jusqu'à ce que tous les troupeaux soient assemblés et que nous ôtions la pierre du puits pour la remettre après, suivant l'usage. Ils parlaient encore, et Rachel s'approchait avec les brebis de son père; car elle paissait elle-même le troupeau. Lorsque Jacob la vit, et qu'il sut que c'était sa cousine, et que les brebis étaient celles de Laban, son oncle, il ôta la pierre qui couvrait le puits. Et, ayant abreuvé le troupeau, il baisa Rachel, et, élevant la voix, il pleura et lui dit qu'il était frère de son père et fils de Rebecca. Elle courut aussitôt l'annoncer à son père, qui, sur cette nouvelle, accourut au-devant lui, l'embrassa, le baisa et le conduisit en sa maison. Et quand il eut appris la cause de son voyage, il lui dit : Tu es de mes os et de ma chair.

Un mois s'étant passé, Laban dit à Jacob : Me serviras-tu gratuitement, parce que tu es mon frère? Dis-moi quelle récompense tu veux avoir. Or, Laban avait deux filles; le nom de l'aînée était Lia, et le nom de la plus jeune était Rachel; mais Lia avait les yeux très-délicats, et Rachel avait une superbe taille et un beau visage. Jacob, qui aimait celle-ci, lui dit : Je vous servirai sept ans pour Rachel, votre plus jeune fille. Laban répondit : Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre homme; demeure avec moi. Jacob donc servit sept ans pour Rachel, et ils lui parurent peu de jours, tant son affection pour elle était grande.

Après cela, Jacob, qui avait alors quatre-vingt-quatre ans, dit à Laban : Donne-moi ma femme, car mon temps est accompli. Et Laban, ayant invité tous les habitants du lieu, fit le festin des noces. Mais, le soir, il fit entrer Lia, sa fille, dans la chambre de Jacob, et lui donna une servante du nom de Zelpha. Jacob donc s'approcha d'elle; mais, le matin venu, il vit que c'était Lia, et dit à son beau-père : Que m'avez-vous fait là? Ne vous ai-je pas servi pour Rachel? Pourquoi m'avez-vous trompé? Laban répondit : Ce n'est point la coutume en notre pays de donner en mariage les plus jeunes avant les aînées. Accomplis les sept jours de cette noce, je te donnerai Rachel pour sept années encore que tu me serviras. Jacob donc y con-

sentit ; et, après les sept jours, il prit pour femme Rachel, à laquelle son père avait donné Bala pour servante. Ayant ainsi obtenu le mariage qu'il désirait, il préféra l'amour de la seconde à la première, et servit encore Laban sept années.

Mais l'Éternel, voyant que Lia était haïe, c'est-à-dire beaucoup moins aimée que sa sœur, la rendit féconde, pendant que Rachel demeura stérile. Lia eut donc un fils qu'elle nomma Ruben ou fils du regard, disant : L'Éternel a regardé mon humilité, et maintenant mon mari m'aimera. Elle en eut un second et dit : Parce que l'Éternel a entendu que j'étais haïe, il m'a donné encore celui-ci. Et elle l'appela Siméon, nom qui signifie *entendre*. Elle dit, à la naissance d'un troisième : Maintenant mon mari sera plus uni à moi, parce que je lui ai enfanté trois fils. C'est pourquoi elle le nomma Lévi, c'est-à-dire lien, union. En ayant eu un quatrième, elle s'écria : Maintenant je louerai l'Éternel. C'est pourquoi elle lui donna le nom de Juda ou louange; puis elle cessa d'enfanter[1].

Rachel, voyant qu'elle était stérile, fut jalouse de Lia, sa sœur, et dit à Jacob : Donne-moi des enfants ou je mourrai. Jacob lui répondit en colère : Suis-je donc à la place de Dieu, qui t'a privée du fruit de ton sein ? Elle lui dit alors : Voici ma servante Bala, prends-la pour épouse ; que je reçoive sur mes genoux ce qu'elle enfantera, et que j'enfante moi-même par elle. La nouvelle épouse ayant eu un fils, Rachel dit : Dieu a jugé en ma faveur et a exaucé ma voix, me donnant un fils. C'est pourquoi elle le nomma Dan, qui signifie jugement. Bala en eut un second, et Rachel dit encore : J'ai lutté contre ma sœur par des luttes de Dieu, et j'ai triomphé. Et elle le nomma Nephthali, c'est-à-dire lutteur.

Lia, voyant qu'elle avait cessé d'enfanter, prit Zelpha, sa servante, et la donna pour épouse à Jacob ; laquelle ayant enfanté un fils, Lia dit : A la bonne fortune ; et c'est pourquoi elle le nomma Gad ou fortuné. Zelpha mit au monde un autre fils, qui fit dire à Lia : C'est pour mon bonheur ; car les femmes me diront bienheureuse. C'est pourquoi elle le nomma Aser ou bonheur. Cependant elle demandait de redevenir mère elle-même. Dieu exauça ses prières. Elle enfanta un cinquième fils, disant : Dieu m'a récompensée parce que j'ai donné ma servante à mon mari. Et elle le nomma Issachar ou récompense. En ayant eu un sixième, elle dit : Dieu m'a donné une grande dot ; et mon mari demeurera maintenant avec moi ; car je lui ai engendré six fils. C'est pourquoi elle le nomma Zabulon ou demeure. Après quoi, elle eut une fille qui eut nom Dina.

[1] *Gen.*, 29.

Dieu se souvint aussi de Rachel : il l'exauça et fit cesser sa stérilité. Elle mit un fils au monde et dit : Dieu m'a délivrée de l'opprobre. Et lui donnant le nom de Joseph, qui signifie accroissement, addition, elle ajouta : Que Jéhova me donne encore un autre fils [1].

Voilà comme l'Écriture nous dépeint Jacob et sa famille. Ce patriarche garde la continence jusqu'à près de quatre-vingts ans; ce n'est qu'à cet âge, et sur l'ordre de son père, qu'il pense à chercher une femme. Il veut n'en avoir qu'une, comme Dieu n'en avait donné qu'une à Adam, comme Noé et ses fils n'en avaient qu'une chacun. Lamech, descendant de Caïn, avait introduit un usage contraire : en lui, c'était un abus criminel ; mais Dieu n'ayant pas réclamé contre cette innovation, l'ayant tolérée par condescendance et pour la plus rapide multiplication du genre humain, ce devint un usage légitime, jusqu'à ce que le suprême législateur en ordonnât autrement. Les patriarches le savaient; mais par eux-mêmes ils inclinaient à l'unité primitive. Abraham n'eut d'abord qu'une femme; s'il en prit une seconde, ce ne fut point de son propre mouvement, mais sur la demande expresse de la première. Isaac, figure plus parfaite de l'ancienne unité qui devait revenir un jour, n'a jamais eu que Rebecca. Jacob, à l'exemple de son père, ne veut avoir que Rachel ; s'il épouse Lia, ce n'est que par suite de la tromperie de Laban. Que s'il prend encore deux femmes du second rang, ce n'est qu'à la sollicitation des deux premières. La convoitise n'est pour rien dans tout cela : une nombreuse postérité, voilà ce que désirent les épouses du patriarche; Dieu, leur mari, leurs enfants, voilà ce qui occupe toute leur âme. Ce qu'elles demandent à Dieu dans ce monde, c'est l'affection de leur époux et la naissance d'un fils. Les seuls noms qu'elles donnent à leurs nouveaux-nés témoignent à jamais de leur amour pour Dieu, pour leur mari, pour leurs enfants. Que cette famille est admirable ! Qu'elle est différente de la famille païenne que nous montre l'histoire de Rome et de Sparte. Dans ces deux cités fameuses, ce n'est plus le désir de la postérité qui unit l'homme à la femme; le père, la mère, si déjà ils ne l'ont tué avant sa naissance, étouffent tranquillement de leurs mains le jeune enfant dont l'éducation gênerait leur ambition ou leur volupté. Béni soit à jamais le Christ, qui est venu racheter ces faibles créatures, non-seulement de l'esclavage du démon, mais encore de la barbarie légale de leurs pères et mères ! Béni soit à jamais ce Dieu de miséricorde, qui est venu apprendre à l'homme à n'être pas moins humain envers ses propres enfants que l'animal ne l'est envers ses petits ! Par la grâce du Sauveur, les chré-

[1] Gen., 30.

tiens, à l'exemple des patriarches, ou gardent la continence, ou ne deviennent époux que pour donner à Dieu de nouveaux adorateurs.

Pour en revenir à Jacob, il dit à son beau-père, après la naissance de Joseph : Laissez-moi retourner en ma patrie et en ma terre. Donnez-moi mes femmes et mes enfants, pour qui je vous ai servi, afin que je parte; vous savez le zèle avec lequel je vous ai servi. Que je trouve grâce devant toi, dit Laban ; j'ai connu par expérience que l'Éternel m'a béni à cause de toi. Dis-moi donc quelle récompense tu souhaites, et je te la donnerai. A quoi Jacob répondit : Vous savez comment je vous ai servi et combien ont prospéré entre mes mains toutes vos possessions. Vous aviez peu avant que je vinsse près de vous, et maintenant vous êtes devenu riche; et l'Éternel vous a béni à mon arrivée. Il est bien juste que je pourvoie aussi à ma maison. Que te donnerai-je? insista Laban. Je ne veux rien, reprit Jacob; mais si vous faites ce que je vous propose, je conduirai encore vos troupeaux dans leurs pâturages. Sa proposition fut qu'on mettrait en troupeaux à part toutes les brebis et les chèvres blanches, et que leurs petits tachetés seraient pour Jacob, les blancs et les noirs pour Laban. Ce dernier consentit volontiers. Sa conduite n'était ni juste ni généreuse. Jacob l'avait servi quatorze ans pour la dot de ses deux filles : cette dot devait profiter, non pas au beau-père, mais à ses filles devenues épouses. Toutefois Laban la garde pour lui seul. Dieu, qu'il reconnaissait l'avoir béni à cause de son gendre, voulut réparer cette injustice. Il apparut à Jacob et lui dit ce qu'il devait faire : c'était de placer, au temps que les brebis et les chèvres précoces étaient en chaleur, des baguettes tachetées devant leurs yeux, dans les canaux où elles allaient boire. Par l'impression de cette vue, ou plutôt par la volonté particulière de Dieu, leurs petits naissaient bigarrés. En sorte que ce qu'il y avait de tardif était pour Laban, et pour Jacob ce qu'il y avait de précoce. Ce dernier devint ainsi extrêmement riche et eut une multitude de troupeaux, de serviteurs et de servantes, d'ânes et de chameaux [1].

Les fils de Laban le virent avec dépit : Jacob a ravi tout ce qui est à notre père, se disaient-ils; c'est du bien de notre père que lui vient toute cette grande richesse. Bientôt Jacob s'aperçut au visage de Laban qu'il n'était plus pour lui comme auparavant. L'Éternel lui ayant dit en outre : Retourne en la terre de tes pères et vers ta famille, et je serai avec toi, il envoya, et fit venir Rachel et Lia dans le champ où il paissait les troupeaux, et il leur dit : Je reconnais au visage de votre père qu'il n'est plus pour moi comme

[1] Gen., 30.

auparavant ; mais le Dieu de mon père a été avec moi. Vous savez que j'ai servi votre père de toute ma puissance ; mais il m'a trompé et dix fois il a changé mon salaire. Cependant Dieu ne lui a pas permis de me faire tort. Il m'a dit en songe, conclut-il : J'ai vu tout ce que t'a fait Laban ; je suis le Dieu de Béthel, où tu as répandu de l'huile sur la pierre et fait un vœu. Maintenant donc, lève-toi, sors de cette terre et retourne au pays de ta naissance.

Rachel et Lia répondirent : Avons-nous donc une part et un héritage dans la maison de notre père ? Ne nous a-t-il pas traitées comme des étrangères, puisqu'il nous a vendues ? Et n'a-t-il pas mangé le prix de notre vente ? Tout ce que Dieu a ôté de richesses à notre père est à nous et à nos enfants. Maintenant donc fais tout ce que Dieu t'a ordonné.

Jacob fit donc monter aussitôt ses femmes et ses enfants sur des chameaux, et emmenant avec lui tout ce qu'il avait, ses troupeaux et généralement tout ce qu'il avait acquis en Mésopotamie, il s'en alla vers Isaac, son père, au pays de Chanaan. Pour Rachel, elle déroba les idoles, en hébreu, les théraphims de son père[1].

On ne sait pas précisément ce que c'était que ces théraphims, ni par quel motif Rachel les enleva. Au livre des Juges, il est dit d'un certain Michas, qu'il fit un éphod et des théraphims, par lesquels il paraît qu'on venait consulter Dieu[2]. L'éphod était la robe sacerdotale, les théraphims, au jugement de quelques-uns, pouvaient être une imitation des caractères sacrés attachés au pectoral du grand-prêtre des Juifs. Michol, femme de David, pour tromper les gardes qui venaient le prendre, mit à sa place des théraphims[3] : par où l'on entend communément une espèce de statue qui représentait David même. Il est dit de Josias qu'il ôta les pythons, les devins, les théraphims, les idoles et toutes les abominations qui se voyaient au pays de Juda[4]. Nabuchodonosor, arrivé à l'embranchement de deux routes, interrogea les théraphims et consulta les entrailles, pour savoir laquelle il devait prendre[5]. Les théraphims ont dit des choses vaines, lisons-nous dans le prophète Zacharie[6]. Les enfants d'Israël, dit Osée, demeureront bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod, sans théraphims[7]. On voit par ces divers exemples que les théraphims peuvent se prendre en des sens divers : ici pour de faux oracles, là pour quelque chose de bon ou d'indifférent. Quand Michol met un théraphim à la place de David, il est difficile d'entendre que ce

[1] Gen., 30. — [2] Jud., 17, 5, 18, 6. — [3] 1. Reg., 19, 13. — [4] 4. Reg., 23, 24. — [5] Ézéchiel, 21, 21. — [6] Zach., 10, 2. — [7] Osée, 3, 4.

fût une idole. Quand le prophète annonce que les enfants d'Israël demeureront bien des temps sans roi, sans sacrifice, sans théraphims, on est tenté d'y voir quelque chose de plus digne d'être regretté que condamné. Mais qu'était-ce au fond? Les théraphims, joints à l'éphod, dans les Juges et dans Osée, donnent à croire que c'était une imitation du pectoral par où le grand-prêtre consultait Dieu. Les théraphims de Michol font présumer que c'était une représentation humaine. Peut-être que les théraphims de Laban étaient les images de ses ancêtres, des espèces de pierres où étaient gravés leurs noms, dont la superstition aura fait des dieux domestiques, et qu'on aura consultés comme une sorte d'oracle. Laban connaissait le vrai Dieu; mais à son culte il mêlait des pratiques superstitieuses, Rachel lui déroba ses théraphims, peut-être pour lui ôter un objet d'idolâtrie; peut-être aussi qu'elle n'y voyait que le portrait ou le mémorial de ses aïeux. Quand on considère comment elle parle de Dieu à la naissance de ses fils, on ne peut guère supposer qu'elle crût en aucune idole.

Laban n'apprit que le troisième jour que Jacob fuyait. Il prit avec lui ses frères, le poursuivit durant sept jours et l'atteignit en la montagne de Galaad, au delà de l'Euphrate et à l'entrée de la terre de Chanaan. Il avait sans doute des projets de vengeance; mais Dieu lui apparut la nuit en songe et lui dit : Garde-toi de rien dire à Jacob, soit pour le séduire, soit pour l'offenser. Le lendemain Laban dit à son gendre : Pourquoi en as-tu agi ainsi, d'emmener mes filles à mon insu, comme des prisonnières de guerre? Pourquoi as-tu voulu me fuir à la dérobée et ne pas m'avertir, moi qui t'aurais accompagné avec joie au milieu des chants, des tambours et des cithares? Tu ne m'as laissé embrasser ni mes fils ni mes filles; tu as mal agi envers moi : et maintenant ma main pourrait vous rendre le mal, mais le Dieu de votre père m'a dit hier : Garde-toi de rien dire à Jacob qui puisse le séduire ou l'offenser. Eh bien! soit. Tu désirais aller vers les tiens, la maison de ton père était pour toi un sujet de regret; mais pourquoi me dérober mes dieux? Si je suis parti à ton insu, répondit Jacob, c'est de peur que tu ne m'enlevasses violemment tes filles; mais quant au larcin dont tu m'accuses, celui chez qui tu trouveras tes dieux, qu'il cesse de vivre! recherche, en présence de nos frères, ce qu'il y a du tien auprès de moi et emporte-le. En parlant ainsi, il ignorait que Rachel avait enlevé les théraphims.

Laban étant donc entré dans la tente de Jacob et de Lia, et des deux servantes, ne trouva rien. Quand il vint à la tente de Rachel, elle se hâta de cacher les théraphims sous la litière des chameaux, et s'assit dessus. Laban cherchant dans toute la tente et ne trouvant rien, elle

lui dit : Que mon seigneur ne se fâche pas, si je ne puis me lever en sa présence ; car ce qui arrive ordinairement aux femmes, m'est advenu. Et ainsi fut déçue la recherche de Laban.

Jacob, indigné, lui dit avec amertume : Pour quelle faute, pour quel crime, m'as-tu poursuivi avec tant de chaleur? Tu as bouleversé tout ce que je possède ; qu'as-tu trouvé qui appartînt à ta maison? Discutons ici devant mes frères et tes frères, et qu'ils jugent entre toi et moi. Ai-je été pour cela avec toi vingt ans? Tes brebis et tes chèvres n'ont point été stériles ; je n'ai point mangé les moutons de ton troupeau. Je ne t'ai point montré ce qui avait été déchiré par les bêtes sauvages ; moi-même en portais tout le dommage, et tu exigeais de moi tout ce qui m'était ravi par des larcins. Le jour, la nuit, j'étais exposé à la chaleur et au froid, et le sommeil fuyait de mes yeux. Et durant vingt ans, je t'ai servi ainsi en ta maison, quatorze ans pour tes filles et six pour tes troupeaux ; et dix fois tu as changé mon salaire. Si le Dieu de mon père, le Dieu d'Abraham et la crainte d'Isaac ne m'avaient protégé, peut-être m'aurais-tu maintenant renvoyé nu ; mais Dieu a regardé mon affliction et le travail de mes mains, et hier il t'a adressé des reproches. Laban répondit : Ces filles sont mes filles, ces fils sont mes fils, ces troupeaux sont mes troupeaux ; tout ce que tu vois est à moi. Mais quel mal puis-je faire à leurs enfants? Viens donc, et formons une alliance qui soit un témoignage entre toi et moi. Ils prirent alors des pierres, en formèrent une élévation et mangèrent dessus. Cette élévation, dit Laban, sera aujourd'hui un témoignage entre toi et moi. Que l'Éternel voie et juge entre nous, quand nous nous serons séparés l'un de l'autre. Si tu affliges mes filles et que tu prennes de nouvelles épouses, nul homme ne sera juge entre nous; mais Dieu, qui le verra, sera témoin entre toi et moi. Voilà donc cette élévation et cette pierre : qu'elles soient en témoignage, soit que moi je les franchisse, venant contre toi, soit que toi tu les dépasses, méditant le mal contre moi. Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor, le Dieu de leur père, soit juge entre nous. Jacob donc jura par la crainte d'Isaac, son père, c'est-à-dire, comme on l'interprète communément, par le Dieu que craignait Isaac. Et ayant immolé des victimes sur la montagne, il appela ses frères, qui mangèrent et passèrent la nuit en cet endroit. Dès le point du jour, Laban embrassa ses fils et ses filles, les bénit et s'en retourna en son lieu [1].

L'élévation de pierres sur laquelle le beau-père et le gendre firent alliance, fut appelée par le premier, Yegar Saadouta, et par le se-

[1] Gen., 31.

cond, Galaad : l'un de ces noms signifiant en syrien, monceau du témoignage, et l'autre, en hébreu, monceau du témoin. Le nom de Galaad se donna par suite à toute la montagne. Suivant le samaritain, les Septante, la Vulgate, Laban parle du Dieu d'Abraham et du Dieu de Nachor comme d'un seul Dieu, qu'il nomme, dans un endroit, Jéhova ou l'Éternel. Suivant l'hébreu, il paraîtrait distinguer le Dieu de Nachor de celui d'Abraham. On peut conjecturer que ses idées sur ce point n'étant pas bien nettes, ses paroles ne le furent pas non plus.

De son côté, Jacob continuait également sa route, lorsque des anges de Dieu vinrent à sa rencontre. Les ayant vus, il dit : C'est ici le camp de Dieu. Et il appela ce lieu du nom de Mahanaïm, c'est-à-dire camp. Une ville y fut bâtie dans la suite, qui conserva le nom de Mahanaïm.

De là Jacob envoya des messagers à son frère Ésaü, en la montagne de Séir, avec ces ordres : Vous parlerez ainsi à mon seigneur Ésaü : Voici ce que dit votre serviteur Jacob : J'ai demeuré comme étranger chez Laban et j'y ai été jusqu'à ce jour, j'ai des bœufs, des ânes et des brebis, et des serviteurs et des servantes, et j'envoie maintenant à mon seigneur afin de trouver grâce en sa présence. Les messagers lui vinrent dire bientôt qu'ils avaient trouvé son frère et qu'il s'avançait lui-même avec quatre cents hommes. Jacob, saisi de frayeur, divisa le peuple qui était avec lui, ainsi que les troupeaux, les brebis, les bœufs et les chameaux, en deux camps ; il pensait que si Ésaü venait à frapper l'un, l'autre du moins serait sauvé. Il fit en même temps cette prière : Dieu de mon père Abraham, Dieu de mon père Isaac, ô Jéhova, qui m'avez dit : Retourne en ta terre et au lieu de ta naissance, et je te comblerai de bienfaits, je suis au-dessous de toutes vos miséricordes et des promesses que vous avez si fidèlement accomplies à votre serviteur. J'ai passé ce Jourdain un bâton à la main, et maintenant je reviens en deux camps. Délivrez-moi de mon frère Ésaü ; car je crains fort que peut-être il ne vienne frapper la mère et les enfants. Vous avez dit que vous me combleriez de biens et que vous multiplieriez ma postérité comme les sables de la mer, qu'on ne peut nombrer à cause de leur multitude.

Jacob, après avoir ainsi prié Dieu, mit à part, de ce qu'il avait amené, des présents pour Ésaü, son frère : deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt béliers, trente chameaux allaitant leurs petits, quarante vaches, vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânes. Il les envoya par ses serviteurs, chacun avec son troupeau à part : Passez devant moi, leur dit-il, et qu'il y ait de la

distance entre un troupeau et l'autre. Puis, s'adressant à chacun : Si Ésaü, mon frère, te demande : A qui es-tu? et où vas-tu? à qui sont ces choses que tu conduis devant toi? tu répondras : A votre serviteur Jacob, lequel envoie ces présents à mon seigneur Ésaü; et lui-même vient après nous. Car il se disait : Je le calmerai par les présents qui me précéderont, et après je le verrai ; et peut-être sera-t-il apaisé.

Ensuite, s'étant levé dans la nuit, il prit ses deux femmes et ses deux servantes, avec ses onze fils, et leur fit passer le gué de Jaboc. Quand tout ce qu'il possédait fut sur l'autre rive, il demeura seul; et voilà qu'un homme lutta avec lui jusqu'au matin. Cet homme, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui toucha le nerf de la cuisse, qui s'engourdit aussitôt. Et il lui dit : Laisse-moi, car voici l'aube du jour. Je ne te laisserai point, répondit Jacob, si tu ne me bénis. Quel est ton nom? demanda le mystérieux personnage. Jacob, fut la réponse. Ton nom ne sera plus Jacob, reprit-il, mais Israël, ou *Fort contre Dieu* ; car si tu as été fort contre Dieu, combien plus seras-tu fort contre les hommes! Jacob lui demanda son nom à son tour ; mais il ne voulut pas le dire, et le bénit au même lieu. Le patriarche appela ce lieu Phanuel ou face de Dieu, disant : J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée [1]. C'est que, suivant l'opinion commune des anciens, l'on ne pouvait voir Dieu sans en mourir. Ce qui en un sens est très-vrai, comme Dieu lui-même le dit à Moïse : Nul homme ne me verra et vivra [2], c'est-à-dire nul homme ne peut me voir dans mon essence et conserver sa vie mortelle. Aussitôt que Jacob eut passé Phanuel, le soleil se leva pour lui ; mais il se trouva boiteux d'une jambe. C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point, aujourd'hui même, le nerf qui fut engourdi dans la cuisse de leur père.

Un descendant de Jacob, selon la chair, qui a eu le bonheur de le devenir également selon l'esprit, a observé que l'homme contre lequel Jacob soutient cette lutte mystérieuse est appelé Dieu, ange et Jéhova, dans cet endroit d'Osée : Jacob, leur père, fut puissant dans sa lutte avec Dieu, il fut puissant dans sa lutte avec l'ange, et il prévalut; il implora avec larmes sa bénédiction. Il le retrouva dans Béthel, et là il nous parla. Jéhova, dieu des armées, Jéhova devint son mémorial, l'objet perpétuel de son souvenir [3]. Ceci explique, ajoute-t-il, pourquoi Jacob a demandé avec une si grande instance la bénédiction de l'homme qui l'avait attaqué et lui avait démis une jambe. Dieu a révélé à Moïse, dit

[1] Gen., 32. — [2] Exod., 33, 20. — [3] Osée, 12, 4-6.

Aben-Ezra en commentant ce dernier verset, le nom de l'ange qui a parlé à notre père. Il est le Dieu des anges pour être notre Dieu : c'est pourquoi le signe de son souvenir est Jéhova. Cet ange, continue le vrai Israélite, cet ange, le Dieu des anges, et dont le signe de souvenir est Jéhova, lutte contre Israël et se laisse vaincre. Il ne répand la plénitude de ses bénédictions qu'après sa défaite volontaire. Il blesse Israël et le rend boiteux pour signifier notre dispersion. Mais il rend la santé à son antagoniste lorsque, élevé en haut, ce soleil de justice verse sur la terre les flots de ses rayons divins. Voilà, conclut-il en s'adressant aux Juifs, voilà l'abrégé de l'Évangile. Répondez à la grâce qui vous sollicite, et vous verrez bientôt l'accomplissement de cette dernière figure. Israël boiteux sera guéri, et nous serons tous rassemblés sous les ailes de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1].

Jacob était à peine sorti de cette lutte divine, qu'il aperçut venir Ésaü, et avec lui quatre cents hommes. Aussitôt il sépara les enfants de Lia et de Rachel, et ceux des deux servantes. Il mit les servantes et leurs enfants en avant, Lia et ses enfants après, Rachel et Joseph derrière. Lui-même, allant devant eux, se prosterna en terre par sept fois, jusqu'à ce qu'il fût proche de son frère. Mais Ésaü courut au-devant de lui, l'embrassa, se jeta à son cou, le baisa, et tous deux ils pleurèrent. Puis, levant les yeux, Ésaü vit des femmes et leurs enfants, et dit : Qui sont ceux-là ? sont-ils à toi ? Et il répondit : Ce sont les enfants que Dieu a donnés à ton serviteur. Et les servantes et les enfants s'approchant, s'inclinèrent ; puis Lia aussi s'approcha avec ses enfants ; et, quand de même ils l'eurent adoré, Joseph et Rachel l'adorèrent les derniers. Ésaü dit encore : Quelles sont ces bandes que j'ai rencontrées ? Jacob répondit : C'est pour trouver grâce devant mon seigneur. J'ai assez, mon frère, reprit Ésaü ; qu'à toi reste ce qui est à toi. Jacob insista : Non, je te prie ; mais, si maintenant j'ai trouvé grâce devant toi, accepte mes présents de ma main, car j'ai vu ta face comme si j'eusse vu la face de Dieu ; sois-moi propice et reçois la bénédiction que je t'ai apportée, car Dieu m'a gratifié dans sa miséricorde, et j'ai assez de tout. Ésaü, les recevant à cause des instances de son frère, dit : Allons ensemble, et je te conduirai en ton chemin. Mon seigneur, répondit Jacob, tu sais que j'ai des enfants bien faibles encore, des brebis et des vaches pleines ; si je les hâte trop, tout mon troupeau mourra en un jour. Que mon seigneur passe devant son serviteur, et je le suivrai peu à peu, selon

[1] 2. Lettre de M. Drach, p. 162, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 208.

que je verrai que mes enfants le pourront, jusqu'à ce que je parvienne vers mon seigneur en Séir. De grâce, reprit Ésaü, que du moins quelques-uns du peuple qui est avec moi t'accompagnent. Il n'est pas nécessaire, dit Jacob ; je n'ai besoin que d'une seule chose, c'est que je trouve grâce devant mon seigneur. Ésaü donc s'en retourna le même jour en Séir.

Quant à Jacob, arrivé à quelque distance de Phanuel, il bâtit un maison pour lui, et dressa des tentes pour ses troupeaux. De là, on appela ce lieu Socoth ou tentes. Il parvint enfin heureusement à la ville de Sichem, devant laquelle il établit sa demeure. A cet effet, il acheta pour cent keschitas ou agneaux, pièce de monnaie dont on ignore la valeur, la portion du champ où il avait ses tentes [1].

Pendant qu'il demeurait là, un grand chagrin vint l'affliger : Dina, sa fille, étant allée voir les femmes du pays, Sichem, fils d'Hémor, prince de cette terre, la vit, l'aima, l'enleva et lui fit violence. Son cœur s'étant attaché à elle, il pria son père Hémor de la lui obtenir pour femme. Les fils de Jacob revenaient des champs, lorsque Hémor et Sichem se présentèrent pour faire la demande, s'offrant l'un et l'autre à tout ce que l'on voudrait. Les enfants de Jacob, vivement irrités de l'outrage fait à leur sœur, et qui en méditaient une terrible vengeance, répondirent qu'ils ne pourraient s'allier qu'à des hommes circoncis. Hémor et Sichem promirent aussitôt, non seulement de prendre eux-mêmes la circoncision, mais encore de la faire adopter à tout leur peuple. Ils tinrent parole, et tous les mâles furent circoncis sans délai. Mais le troisième jour, quand la douleur des plaies était la plus grande, deux fils de Jacob, Siméon et Lévi, frères de Dina, prirent chacun leur glaive ; et, accompagnés sans doute de serviteurs en armes, ils entrèrent dans la ville, tuèrent tous les mâles, entre autres Hémor et Sichem, et enlevèrent Dina, leur sœur, de la maison de ce dernier. Après qu'ils furent sortis, les autres enfants de Jacob, toujours pour venger l'outrage de leur sœur, se jetèrent sur les morts, pillèrent la ville, s'emparèrent de tout ce qu'il y avait de troupeaux et autres dépouilles, et emmenèrent captifs les enfants et les femmes. Après cette exécution si violente, Jacob dit à Siméon et à Lévi. Vous m'avez rempli de douleur et rendu odieux aux Chananéens et aux Phérézéens, habitants de cette terre. Nous sommes en petit nombre ; ils s'assembleront et me frapperont, et je serai détruit, moi et toute ma maison. Ils répondirent : Quoi donc ! devait-on traiter notre sœur comme une prostituée [2] ? Nous verrons plus tard comment, au lit de la mort, le patriarche les punit de

[1] Gen., 33. — [2] *Ibid.*, 34.

cette cruelle vengeance, en les privant tous deux de sa bénédiction.

Pendant que Jacob était ainsi dans la douleur et la crainte, Dieu lui dit : Lève-toi et monte à Béthel, et demeure là et élève un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais Ésaü, ton frère. Aussitôt il dit à sa maison et à tout ce qu'il y avait de monde avec lui : Rejetez les dieux étrangers qui sont parmi vous, purifiez-vous et changez vos vêtements. Levons-nous et montons à Béthel, afin que nous élevions là un autel au Dieu qui m'a exaucé au jour de ma tribulation, et qui a été le compagnon de ma route. Tous lui donnèrent donc les dieux des étrangers qu'ils avaient, et les pendants qui étaient à leurs oreilles, c'est-à-dire aux oreilles des idoles : ou bien, si c'est des gens qu'il faut l'entendre, il y aura eu dans ces ornements quelque chose de superstitieux ; car, à les considérer en eux-mêmes, ils n'avaient rien de mauvais, puisque nous voyons Éliézer en faire présent à Rebecca. Quant à ces dieux étrangers qui se trouvaient dans la suite de Jacob, il est bon de se rappeler que cette suite se composait alors, non-seulement de sa famille proprement dite, mais d'une multitude de serviteurs et de servantes originaires de Mésopotamie, et enfin de toutes les femmes et de tous les enfants de la ville de Sichem. Il n'est pas étonnant que, dans une peuplade aussi nombreuse, il se trouvât des objets de superstition. Jacob les prit tous et les enfouit sous un arbre. Il partit ensuite avec tout son peuple, et Dieu envoya une grande terreur sur les villes qui étaient autour d'eux, en sorte que nul n'osa les poursuivre. Arrivé à Béthel, nommé jusqu'alors Luza, il y éleva un autel, et nomma ce lieu El Bethel, c'est-à-dire *Dieu de la maison de Dieu* ; car Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère [1].

En ce temps mourut Débora, la nourrice de Rebecca, et elle fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne ; on appela ce lieu le chêne des pleurs. Les Hébreux disent, dans leurs commentaires, que Débora avait été envoyée à Haran, par Rebecca, pour rappeler Jacob à la maison paternelle.

Dieu, apparaissant de nouveau à Jacob depuis son retour de Phadan-Aram, le bénit et lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël ; c'est moi le Dieu tout-puissant : crois et multiplie ; tu deviendras une nation et une assemblée ou église de nations ; des rois sortiront de toi, et la terre que j'ai donnée à Abraham et à Isaac, je te la donnerai à toi et à ta postérité après toi. Jacob éleva un monument ou colonne au lieu où Dieu lui avait parlé, y fit des libations, y répandit de l'huile et l'appela encore Béthel ou maison de Dieu.

[1] *Gen*, 35.

Parti de là, il s'avançait sur la route d'Éphrata, lorsque Rachel sentit les douleurs de l'enfantement. Ses couches étant fort pénibles, la sage-femme lui dit : Ne craignez point, car vous aurez encore un fils. Mais c'était au moment que son âme s'en allait, car elle mourut. Elle le nomma donc Benoni ou fils de ma douleur ; mais son père l'appela Benjamin, qui peut signifier et fils de la droite, et fils des jours au delà de la vieillesse. Rachel mourut donc, et fut ensevelie sur le chemin d'Éphrata, depuis appelé Béthléem, et où naquit plus tard le Sauveur du monde. Jacob dressa sur son sépulcre un monument que l'on voyait encore du temps de Moïse.

Arrivé plus loin, et pendant qu'il habitait au delà d'une tour qu'on appelait la Tour-du-Troupeau, il eut un autre chagrin. L'aîné de ses fils, Ruben, commit un inceste avec Bala, une de ses belles-mères. Jacob ne dit rien sur le moment ; mais, au lit de la mort, il lui reprochera son crime, le privera de son droit d'aînesse et le transportera au quatrième de ses fils, le second et le troisième, Siméon et Lévi, s'en étant rendus indignes par leur conduite envers les habitants de Sichem.

Enfin il arriva auprès de son père Isaac, dans la plaine de Mambré, vers Hébron, où Abraham lui-même habita comme étranger. Isaac vécut en tout cent quatre-vingts ans ; il mourut consumé par l'âge, et fut réuni à son peuple ; Esaü et Jacob, ses fils, l'ensevelirent[1].

Depuis leur réconciliation, les deux frères paraissent avoir vécu en très-bonne intelligence. L'on ne sait si Jacob alla trouver son frère en Séir : on serait plutôt tenté de croire qu'Esaü revint habiter avec lui dans le pays de Chanaan. Il est dit, en effet, après qu'ils eurent enseveli leur père et partagé son héritage, qu'Esaü prit ses femmes, ses fils, ses filles et tous ceux de sa maison, avec ses richesses, son bétail et tout ce qu'il pouvait avoir en la terre de Chanaan, s'en alla dans un autre pays et s'éloigna de son frère ; car ils étaient si riches qu'ils ne pouvaient habiter ensemble, à cause de leurs nombreux troupeaux. Esaü, surnommé Édom, habita donc de nouveau dans la montagne de Séir. Le nom de Séir était celui d'un des princes des anciens habitants, appelés Horiens. Esaü contracta avec eux des alliances, mais ses descendants se rendirent dans la suite les seuls maîtres. Alors le surnom d'Esaü, Édom, devint le nom principal de tout le pays ; il fut même donné à la mer la plus proche, qui, s'appelant d'abord en hébreu la mer de Souph ou de jonc, fut nommée ensuite mer d'Édom, mer Iduméenne, en grec

[1] Gen., 35.

mer Érythrée, en latin mer Rouge. Strabon, Pline, Pomponius-Mela et d'autres anciens auteurs rapportent que cette mer ne fut point ainsi appelée de quelque rougeur qu'on y remarqua, mais d'un grand roi nommé Érythrus, dont les états étaient situés le long de ses bords[1]. Or, Érythrus signifie en grec ce qu'Édom signifie dans les langues phénicienne et hébraïque, savoir, *rouge*; ce qui marque évidemmment que ce roi Érythrus n'est autre qu'Esaü ou Édom : celui-ci ayant établi sa postérité dans cette contrée-là, elle en fut appelée le pays d'Édom, ou, avec la terminaison grecque, l'Idumée, et la mer qui la baignait, mer d'Édom, et par la méprise des Grecs, mer Érythrée ou mer Rouge, nom qu'elle porte encore. Sur cette mer étaient deux ports célèbres, Élath et Asiongaber, par où se faisait le commerce de la Phénicie et de l'Arabie avec l'Inde. C'était aux Indiens une voie facile pour connaître, non-seulement les parfums de l'Arabie, mais une chose encore plus précieuse, la sagesse des Iduméens. Car les descendants d'Esaü se distinguèrent entre tous les Orientaux, non-seulement par leur valeur guerrière, mais encore par une grande renommée de sagesse et de prudence ; renommée dont ils n'étaient pas indignes, comme nous le verrons par l'un d'entre eux, le patriarche Job. En faisant la généalogie d'Esaü, des onze princes et des rois qui en sortirent, Moïse dit entre autres : Voici les rois qui ont régné en la terre d'Édom, avant qu'aucun roi régnât sur les enfants d'Israël[2]. C'est que Dieu, ainsi que nous l'avons vu, avait promis à Jacob que des rois sortiraient de lui. Or, du temps de Moïse, cette promesse n'était point encore accomplie; tandis que les Iduméens avaient déjà leur huitième roi.

Onze ans déjà avant la mort de son père Isaac, lorsque le cœur de Jacob saignait encore de la perte de sa chère épouse, il fut éprouvé par une affliction qui le plongea dans un deuil de vingt ans. Son fils Joseph, le premier-né de sa Rachel, était la consolation de sa vie, que ses fils plus âgés lui avaient rendue amère déjà plus d'une fois. A l'âge de dix-sept ans, Joseph paissait les troupeaux avec quelques-uns de ses frères : il leur vit commettre une chose détestable; au lieu de les imiter, il en avertit son père. Celui-ci l'aimait plus que ses autres fils, et à cause de sa vertu, et parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse. Il lui donna entre autres une tunique de diverses couleurs.

Ses frères, voyant que leur père l'aimait plus que tous les autres, le haïssaient et ne pouvaient lui dire une parole d'amitié. Un inci-

[1] Strabon, l. 16. Pline, l. 6, 23. P. Mela, l. 3, 8. Q. Curt., l. 8, 9, et l. 9. 1. *Arrianrer. indic.* — [2] Gen., 36, 31.

dent vint encore augmenter leur haine : ce fut un songe qu'il eut. De grâce, leur dit-il, écoutez le songe que j'ai vu. C'était comme si nous étions à lier des gerbes dans le champ : il me semblait que ma gerbe se levait et se tenait debout, et les vôtres, se rangeant à l'entour, adoraient la mienne. Sur quoi ses frères lui répondirent : Est-ce donc que tu seras notre roi ? ou serons-nous soumis à ta domination ? Et ils le haïssaient encore plus à cause de son songe et de ses discours. Il en eut un autre qu'il leur raconta également : J'ai vu encore un songe, et voilà que le soleil, la lune et onze étoiles m'adoraient. Son père, à qui il le raconta, ainsi qu'à ses frères, lui fit une réprimande et lui dit : Que veut dire ce songe que tu as vu ? Est-ce que moi, et ta mère, et tes frères t'adorerons en nous prosternant jusqu'à terre ? Ses frères donc lui portaient envie ; mais son père considérait la chose en silence. La mère, dont il est ici parlé, est Lia : Rachel n'était plus vivante.

Quelque temps après, Jacob envoya Joseph, de la vallée d'Hébron, vers Sichem, où ses frères avaient coutume de faire paître les troupeaux. Il errait au milieu de la campagne, lorsqu'il apprit d'un homme qu'ils étaient allés vers Dothaïn, où il les trouva en effet. Hé ! voilà le songeur qui vient, se dirent-ils en l'apercevant de loin ; venez, tuons-le et jetons-le dans une de ces citernes ; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et nous verrons ce que deviendront ses songes. Mais Ruben, entendant cela, le délivra de leurs mains, disant : Ne lui ôtons pas la vie ; ne répandez pas son sang ; jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et ne mettez pas la main sur lui. Il parlait de la sorte pour le tirer de leurs mains et le rendre à son père.

Lors donc que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils le dépouillèrent de sa tunique de diverses couleurs et le jetèrent dans une vieille citerne où il n'y avait pas d'eau ; puis ils s'assirent pour manger. Cependant il vint à passer une caravane de marchands arabes, les uns Ismaélites, les autres Madianites ; ils venaient de Galaad avec leurs chameaux, portant des aromates, du baume et de l'ambre en Egypte. Alors Juda dit à ses frères : Que nous servira de tuer notre frère et de cacher son sang ? Venez, vendons-le aux Ismaélites, et que notre main ne soit pas sur lui ; car il est notre frère et notre chair. Ils se rendirent à ses discours, tirèrent Joseph de la citerne et le vendirent aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent. Lorsque Ruben revint à la citerne et qu'il n'y trouva plus Joseph, il déchira ses vêtements, retourna vers ses frères et dit : L'enfant n'y est plus, et moi où irai-je ?

Eux, de leur côté, prirent la tunique de Joseph, la plongèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, l'envoyèrent à leur

père en lui faisant dire : Nous avons trouvé ceci, voyez si c'est ou non la tunique de votre fils. Il la reconnut et s'écria : C'est la tunique de mon fils ; une bête sauvage l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph. Et, déchirant ses vêtements, il se couvrit d'un cilice et pleura son fils pendant longtemps. Tous ses fils et toutes ses filles se rassemblèrent pour le consoler, mais il ne voulut pas recevoir de consolation. Il dit, au contraire : Je descendrai vers mon fils en pleurant jusqu'au séjour des morts [1].

Pendant qu'il était ainsi plongé dans le deuil, ce qui se passait dans la famille de son quatrième fils vint encore ajouter à sa tristesse. Juda avait épousé une femme chananéenne, dont il eut trois fils, Her, Onan et Séla. Quand le premier fut en âge, il lui donna pour femme une fille nommée Thamar. Her était si dépravé que Dieu le frappa de mort. Or, c'était dès lors la coutume parmi les Hébreux, que le frère épousât la veuve de son frère mort sans postérite. Juda fit donc épouser Thamar à Onan, afin qu'il suscitât des enfants à son frère. Mais Onan, voyant que les enfants qui naîtraient de son mariage, ne seraient point à lui, empêchait, par une action détestable, qu'elle ne devînt mère. L'Éternel le fit également mourir. Juda dit alors à Thamar d'attendre que Séla, son troisième fils, fût en âge de l'épouser. Au fond, il craignait de le lui donner, de peur de le voir mourir comme ses deux frères. Lui-même devint veuf dans l'intervalle. Thamar, après avoir longtemps attendu, voyant qu'on ne lui tenait point la promesse, se déguisa et fit en sorte d'avoir un commerce criminel avec son beau-père, qui ne la reconnut point. Juda ayant appris qu'elle était enceinte, voulut la punir du feu, comme ayant manqué de fidélité à son futur époux ; mais il sut bientôt qu'il en était lui-même l'auteur, et s'abstint soit de la punir, soit de la toucher jamais. Thamar mit au monde deux fils, qui furent appelés Tharès et Zaré [2].

L'on sera fort étonné peut-être de voir de tels désordres dans la famille de Jacob et d'entendre l'Écriture les raconter avec si peu de ménagement. Dieu l'a permis pour notre plus grand bien. L'exactitude avec laquelle Moïse rapporte ce qui est le moins honorable pour ses ancêtres et pour tout son peuple, nous fait bien voir de quel esprit il était animé en écrivant, non pas de l'esprit de l'homme, qui dissimule les torts de ses amis et exagère ceux des ennemis, mais de l'esprit de Dieu, qui ne fait acception de personne. Ces fautes dans lesquelles nous voyons tomber les fils du patriarche nous apprennent encore, que c'est peu d'être nés de

[1] *Gen.*, 37. — [2] *Ibid.*, 38.

vertueux parents, de vivre dans une sainte famille, de recevoir de salutaires instructions, d'avoir sous les yeux de bons exemples, si le cœur n'est pénétré de la crainte de Dieu ; elles nous apprennent qu'il faut opérer notre salut avec humilité, crainte et tremblement, parce que, comme dit saint Augustin, il n'y a point de péché commis par un homme qui ne puisse être commis par un autre homme, si celui qui a fait l'un et l'autre ne le soutient par sa grâce ; elles deviennent enfin pour nous un puissant motif de confiance en la divine miséricorde. Le Fils de Dieu a voulu compter parmi ses ancêtres cette même Thamar, pour nous apprendre dès lors qu'il viendrait en ce monde, non pour appeler des justes, mais des pécheurs ; non pour les condamner, mais pour les sauver et donner sa vie pour la rédemption de tous. La misère de l'homme, la miséricorde de Dieu, voilà ce que nous présentent partout les livres saints.

Pendant que Jacob pleurait Joseph comme mort, Joseph était conduit en Égypte. Un officier de Pharaon, Putiphar, capitaine des gardes, l'acheta des Ismaélites. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que l'Éternel était avec Joseph et que tout prospérait entre ses mains. Il le prit en affection, l'attacha à sa personne, l'établit sur sa maison et sur tout ce qui était à lui. Depuis ce moment, l'Éternel l'ayant béni de plus en plus, et à la ville et à la campagne, l'Égyptien abandonna entre les mains de Joseph tout ce qu'il avait, de telle sorte qu'il ne connaissait rien autre chose que le pain dont il se nourrissait. Or, Joseph était bien fait de corps et beau de visage. Après donc bien des jours, sa maîtresse jeta les yeux sur lui et le sollicita de commettre le péché avec elle ; mais lui, ne consentant pas à cette action détestable, répondit : Voilà que mon maître ne se soucie de rien avec moi dans sa maison : tout ce qu'il y a, il l'a mis en ma puissance ; il n'y a personne ici au-dessus de moi ; il n'y a rien que mon maître n'ait remis entre mes mains, excepté vous, en tant que vous êtes son épouse : comment donc puis-je faire ce mal et pécher contre Dieu ? Chaque jour, cette méchante femme le sollicitait de nouveau ; lui, au contraire, ne voulait pas même se trouver autour d'elle. Un jour, enfin, qu'il s'occupait tout seul de quelque affaire, elle le saisit par le bord de sa robe, le pressant de se rendre à ses mauvais désirs ; mais lui, ayant laissé le manteau dans sa main, s'enfuit et sortit de la maison. Quand cette femme se vit ainsi méprisée, elle entra en fureur, appela ses gens, se plaignit avec emportement de l'insolence du jeune Hébreu, lui attribua la vilaine proposition qu'elle lui avait faite elle-même, et montra le vêtement qu'il avait laissé, dit-elle, lorsqu'elle

... au secours. En preuve de sa foi, elle montra égale-
... mari, revenu dans la maison, le manteau qu'elle avait
... L'esclave hébreu que tu nous as amené est venu
... me faire outrage; mais, m'ayant entendue crier, il a
... manteau que je tenais et s'est enfui. Alors le maître, trop
... aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et
... Joseph dans la prison où l'on gardait les prisonniers du
... Mais encore l'Éternel fut avec Joseph, et, prenant pitié de
... trouver grâce devant le chef de la prison, qui remit
... main tous les prisonniers qui étaient sous sa garde; et tout ce
... se faisait dépendait de Joseph; il ne s'informait en rien de ce
... qu'il lui avait confié, car l'Éternel était avec lui et dirigeait toutes
ses œuvres[1].

Quelque temps après, deux principaux officiers de la cour, le grand échanson et le grand panetier, tombèrent dans la disgrâce du roi qu'ils avaient offensé, et furent envoyés dans la même prison où était Joseph, lequel eut ordre d'avoir soin d'eux. Un matin, il les trouva bien tristes, et, sur sa demande pourquoi? ils lui répondirent qu'ils avaient eu chacun un songe et qu'il n'y avait personne pour l'interpréter. L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu? reprit Joseph: racontez-moi toujours ce que vous avez vu. Alors commença le grand échanson: Je voyais devant moi une vigne, laquelle avait trois branches qui croissaient et poussaient des boutons, et, après les fleurs, les grappes mûrissaient; et la coupe de Pharaon était dans ma main: je pris donc les grappes et les pressai dans la coupe que je tenais, et je donnai la coupe à Pharaon. Joseph lui répondit: Voici l'interprétation du songe: Les trois branches sont encore trois jours après lesquels Pharaon se souviendra de votre ministère et vous rétablira dans votre ancien rang; et vous lui donnerez la coupe, selon votre office, comme vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement, souvenez-vous de moi lorsque vous serez bien, et faites-moi miséricorde, en suggérant à Pharaon de me tirer de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et, innocent, on m'a jeté ici dans la fosse.

Le grand maître des panetiers, voyant que l'interprétation était bonne, dit à son tour: Et moi aussi j'ai eu un songe, et j'avais trois corbeilles de farine sur ma tête; et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je portais de tout ce qui se fait par l'art du boulanger; et les oiseaux du ciel en mangeaient. Joseph lui répondit: Voici l'interprétation du songe: Les trois corbeilles sont encore trois jours

[1] Gen., 39.

après lesquels Pharaon vous fera trancher la tête et vous suspendra à une croix ; et les oiseaux du ciel déchireront votre chair.

Le troisième jour après était le jour de naissance de Pharaon, qui donna un grand festin à ses serviteurs. A cette occasion, il se souvint du grand échanson et du grand panetier : il rétablit l'un dans sa charge pour lui présenter la coupe, et fit suspendre l'autre à une croix, suivant l'interprétation que Joseph leur avait donnée ; mais le grand échanson ne se souvint pas de Jeseph et finit par l'oublier tout à fait [1].

Deux ans après, le roi d'Égypte eut dans la même nuit deux songes, qui durent l'occuper d'autant plus au réveil, que tous deux, dans des images précises et diverses, paraissaient indiquer le même sens. Il fit venir aussitôt tous les devins et les sages, mais pas un ne put interpréter les songes.

Alors, le chef des échansons dit au roi : Je me souviens aujourd'hui de ma faute. Pharaon, irrité contre ses serviteurs, les fit mettre en prison, moi et le grand maître des panetiers. Nous eûmes, la même nuit, l'un et l'autre, un songe qui présageait l'avenir. Il y avait là un jeune Hébreu, esclave du capitaine des gardes ; nous lui racontâmes, et il nous interpréta nos songes ; et comme il nous a interprété, ainsi il nous est arrivé : moi, je fus rétabli en ma charge, et lui suspendu à une croix.

Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de prison ; on lui coupa les cheveux, on lui fit changer de vêtements et on le présenta devant Pharaon, qui lui dit : J'ai vu des songes, et il n'y a personne qui les explique. Mais j'ai entendu dire de toi que quand tu entends un songe, tu peux l'interpréter. Joseph répondit : Ceci est loin de moi ; mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon.

Le roi donc raconta ce qu'il avait vu : Il me semblait que j'étais debout sur le bord du fleuve ; et voilà que du fleuve montèrent sept vaches, belles et pleines d'embonpoint, qui paissaient dans la prairie. Mais après elles j'en vis monter sept autres, maigres et difformes à l'excès. Jamais je n'en vis de si misérables dans toute l'Egypte. Et les sept vaches maigres et difformes dévorèrent les sept premières qui étaient grasses. Et après qu'elles les eurent dévorées, on ne s'en aperçut point, elles étaient hideuses comme auparavant : alors je m'éveillai. M'assoupissant de nouveau, je vis un autre songe : Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige ; ensuite s'élevèrent sept autres épis grêles, maigres et desséchés par un vent d'orient, et les épis grêles dévorèrent les sept épis pleins.

Joseph répondit : Le songe de Pharaon n'est qu'un. Dieu annonce

[1] Gen., 40.

se mit à crier au secours. En preuve de sa foi, elle montra également à son mari, revenu dans la maison, le manteau qu'elle avait retenu, et lui dit : L'esclave hébreu que tu nous as amené est venu à moi pour me faire outrage ; mais, m'ayant entendue crier, il a laissé son manteau que je tenais et s'est enfui. Alors le maître, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et il envoya Joseph dans la prison où l'on gardait les prisonniers du roi. Mais là encore l'Éternel fut avec Joseph, et, prenant pitié de lui, il lui fit trouver grâce devant le chef de la prison, qui remit en sa main tous les prisonniers qui étaient sous sa garde ; et tout ce qui se faisait dépendait de Joseph ; il ne s'informait en rien de ce qu'il lui avait confié, car l'Éternel était avec lui et dirigeait toutes ses œuvres[1].

Quelque temps après, deux principaux officiers de la cour, le grand échanson et le grand panetier, tombèrent dans la disgrâce du roi qu'ils avaient offensé, et furent envoyés dans la même prison où était Joseph, lequel eut ordre d'avoir soin d'eux. Un matin, il les trouva bien tristes, et, sur sa demande pourquoi ? ils lui répondirent qu'ils avaient eu chacun un songe et qu'il n'y avait personne pour l'interpréter. L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu ? reprit Joseph : racontez-moi toujours ce que vous avez vu. Alors commença le grand échanson : Je voyais devant moi une vigne, laquelle avait trois branches qui croissaient et poussaient des boutons, et, après les fleurs, les grappes mûrissaient ; et la coupe de Pharaon était dans ma main : je pris donc les grappes et les pressai dans la coupe que je tenais, et je donnai la coupe à Pharaon. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois branches sont encore trois jours après lesquels Pharaon se souviendra de votre ministère et vous rétablira dans votre ancien rang ; et vous lui donnerez la coupe, selon votre office, comme vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement, souvenez-vous de moi lorsque vous serez bien, et faites-moi miséricorde, en suggérant à Pharaon de me tirer de cette prison ; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et, innocent, on m'a jeté ici dans la fosse.

Le grand maître des panetiers, voyant que l'interprétation était bonne, dit à son tour : Et moi aussi j'ai eu un songe, et j'avais trois corbeilles de farine sur ma tête ; et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je portais de tout ce qui se fait par l'art du boulanger ; et les oiseaux du ciel en mangeaient. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois corbeilles sont encore trois jours

[1] Gen., 39.

après lesquels Pharaon vous fera trancher la tête et vous suspendra à une croix ; et les oiseaux du ciel déchireront votre chair.

Le troisième jour après était le jour de naissance de Pharaon, qui donna un grand festin à ses serviteurs. A cette occasion, il se souvint du grand échanson et du grand panetier : il rétablit l'un dans sa charge pour lui présenter la coupe, et fit suspendre l'autre à une croix, suivant l'interprétation que Joseph leur avait donnée ; mais le grand échanson ne se souvint pas de Joseph et finit par l'oublier tout à fait [1].

Deux ans après, le roi d'Égypte eut dans la même nuit deux songes, qui durent l'occuper d'autant plus au réveil, que tous deux, dans des images précises et diverses, paraissaient indiquer le même sens. Il fit venir aussitôt tous les devins et les sages, mais pas un ne put interpréter les songes.

Alors, le chef des échansons dit au roi : Je me souviens aujourd'hui de ma faute. Pharaon, irrité contre ses serviteurs, les fit mettre en prison, moi et le grand maître des panetiers. Nous eûmes, la même nuit, l'un et l'autre, un songe qui présageait l'avenir. Il y avait là un jeune Hébreu, esclave du capitaine des gardes ; nous lui racontâmes, et il nous interpréta nos songes ; et comme il nous a interprété, ainsi il nous est arrivé : moi, je fus rétabli en ma charge, et lui suspendu à une croix.

Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de prison ; on lui coupa les cheveux, on lui fit changer de vêtements et on le présenta devant Pharaon, qui lui dit : J'ai vu des songes, et il n'y a personne qui les explique. Mais j'ai entendu dire de toi que quand tu entends un songe, tu peux l'interpréter. Joseph répondit : Ceci est loin de moi ; mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon.

Le roi donc raconta ce qu'il avait vu : Il me semblait que j'étais debout sur le bord du fleuve ; et voilà que du fleuve montèrent sept vaches, belles et pleines d'embonpoint, qui paissaient dans la prairie. Mais après elles j'en vis monter sept autres, maigres et difformes à l'excès. Jamais je n'en vis de si misérables dans toute l'Egypte. Et les sept vaches maigres et difformes dévorèrent les sept premières qui étaient grasses. Et après qu'elles les eurent dévorées, on ne s'en aperçut point, elles étaient hideuses comme auparavant : alors je m'éveillai. M'assoupissant de nouveau, je vis un autre songe : Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige ; ensuite s'élevèrent sept autres épis grêles, maigres et desséchés par un vent d'orient, et les épis grêles dévorèrent les sept épis pleins.

Joseph répondit : Le songe de Pharaon n'est qu'un. Dieu annonce

[1] Gen., 40.

se mit à crier au secours. En preuve de sa foi, elle montra également à son mari, revenu dans la maison, le manteau qu'elle avait retenu, et lui dit : L'esclave hébreu que tu nous as amené est venu à moi pour me faire outrage; mais, m'ayant entendue crier, il a laissé son manteau que je tenais et s'est enfui. Alors le maître, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et il envoya Joseph dans la prison où l'on gardait les prisonniers du roi. Mais là encore l'Éternel fut avec Joseph, et, prenant pitié de lui, il lui fit trouver grâce devant le chef de la prison, qui remit en sa main tous les prisonniers qui étaient sous sa garde; et tout ce qui se faisait dépendait de Joseph; il ne s'informait en rien de ce qu'il lui avait confié, car l'Éternel était avec lui et dirigeait toutes ses œuvres[1].

Quelque temps après, deux principaux officiers de la cour, le grand échanson et le grand panetier, tombèrent dans la disgrâce du roi qu'ils avaient offensé, et furent envoyés dans la même prison où était Joseph, lequel eut ordre d'avoir soin d'eux. Un matin, il les trouva bien tristes, et, sur sa demande pourquoi? ils lui répondirent qu'ils avaient eu chacun un songe et qu'il n'y avait personne pour l'interpréter. L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu? reprit Joseph : racontez-moi toujours ce que vous avez vu. Alors commença le grand échanson : Je voyais devant moi une vigne, laquelle avait trois branches qui croissaient et poussaient des boutons, et, après les fleurs, les grappes mûrissaient; et la coupe de Pharaon était dans ma main : je pris donc les grappes et les pressai dans la coupe que je tenais, et je donnai la coupe à Pharaon. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois branches sont encore trois jours après lesquels Pharaon se souviendra de votre ministère et vous rétablira dans votre ancien rang; et vous lui donnerez la coupe, selon votre office, comme vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement, souvenez-vous de moi lorsque vous serez bien, et faites-moi miséricorde, en suggérant à Pharaon de me tirer de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et, innocent, on m'a jeté ici dans la fosse.

Le grand maître des panetiers, voyant que l'interprétation était bonne, dit à son tour : Et moi aussi j'ai eu un songe, et j'avais trois corbeilles de farine sur ma tête; et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je portais de tout ce qui se fait par l'art du boulanger; et les oiseaux du ciel en mangeaient. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois corbeilles sont encore trois jours

[1] Gen., 39.

après lesquels Pharaon vous fera trancher la tête et vous suspendra à une croix ; et les oiseaux du ciel déchireront votre chair.

Le troisième jour après était le jour de naissance de Pharaon, qui donna un grand festin à ses serviteurs. A cette occasion, il se souvint du grand échanson et du grand panetier : il rétablit l'un dans sa charge pour lui présenter la coupe, et fit suspendre l'autre à une croix, suivant l'interprétation que Joseph leur avait donnée ; mais le grand échanson ne se souvint pas de Jeseph et finit par l'oublier tout à fait [1].

Deux ans après, le roi d'Égypte eut dans la même nuit deux songes, qui durent l'occuper d'autant plus au réveil, que tous deux, dans des images précises et diverses, paraissaient indiquer le même sens. Il fit venir aussitôt tous les devins et les sages, mais pas un ne put interpréter les songes.

Alors, le chef des échansons dit au roi : Je me souviens aujourd'hui de ma faute. Pharaon, irrité contre ses serviteurs, les fit mettre en prison, moi et le grand maître des panetiers. Nous eûmes, la même nuit, l'un et l'autre, un songe qui présageait l'avenir. Il y avait là un jeune Hébreu, esclave du capitaine des gardes ; nous lui racontâmes, et il nous interpréta nos songes ; et comme il nous a interprété, ainsi il nous est arrivé : moi, je fus rétabli en ma charge, et lui suspendu à une croix.

Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de prison ; on lui coupa les cheveux, on lui fit changer de vêtements et on le présenta devant Pharaon, qui lui dit : J'ai vu des songes, et il n'y a personne qui les explique. Mais j'ai entendu dire de toi que quand tu entends un songe, tu peux l'interpréter. Joseph répondit : Ceci est loin de moi ; mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon.

Le roi donc raconta ce qu'il avait vu : Il me semblait que j'étais debout sur le bord du fleuve ; et voilà que du fleuve montèrent sept vaches, belles et pleines d'embonpoint, qui paissaient dans la prairie. Mais après elles j'en vis monter sept autres, maigres et difformes à l'excès. Jamais je n'en vis de si misérables dans toute l'Egypte. Et les sept vaches maigres et difformes dévorèrent les sept premières qui étaient grasses. Et après qu'elles les eurent dévorées, on ne s'en aperçut point, elles étaient hideuses comme auparavant : alors je m'éveillai. M'assoupissant de nouveau, je vis un autre songe : Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige ; ensuite s'élevèrent sept autres épis grêles, maigres et desséchés par un vent d'orient, et les épis grêles dévorèrent les sept épis pleins.

Joseph répondit : Le songe de Pharaon n'est qu'un. Dieu annonce

[1] Gen., 40.

se mit à crier au secours. En preuve de sa foi, elle montra également à son mari, revenu dans la maison, le manteau qu'elle avait retenu, et lui dit : L'esclave hébreu que tu nous as amené est venu à moi pour me faire outrage; mais, m'ayant entendue crier, il a laissé son manteau que je tenais et s'est enfui. Alors le maître, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et il envoya Joseph dans la prison où l'on gardait les prisonniers du roi. Mais là encore l'Éternel fut avec Joseph, et, prenant pitié de lui, il lui fit trouver grâce devant le chef de la prison, qui remit en sa main tous les prisonniers qui étaient sous sa garde; et tout ce qui se faisait dépendait de Joseph; il ne s'informait en rien de ce qu'il lui avait confié, car l'Éternel était avec lui et dirigeait toutes ses œuvres[1].

Quelque temps après, deux principaux officiers de la cour, le grand échanson et le grand panetier, tombèrent dans la disgrâce du roi qu'ils avaient offensé, et furent envoyés dans la même prison où était Joseph, lequel eut ordre d'avoir soin d'eux. Un matin, il les trouva bien tristes, et, sur sa demande pourquoi? ils lui répondirent qu'ils avaient eu chacun un songe et qu'il n'y avait personne pour l'interpréter. L'interprétation ne vient-elle pas de Dieu? reprit Joseph : racontez-moi toujours ce que vous avez vu. Alors commença le grand échanson : Je voyais devant moi une vigne, laquelle avait trois branches qui croissaient et poussaient des boutons, et, après les fleurs, les grappes mûrissaient; et la coupe de Pharaon était dans ma main : je pris donc les grappes et les pressai dans la coupe que je tenais, et je donnai la coupe à Pharaon. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois branches sont encore trois jours après lesquels Pharaon se souviendra de votre ministère et vous rétablira dans votre ancien rang; et vous lui donnerez la coupe, selon votre office, comme vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement, souvenez-vous de moi lorsque vous serez bien, et faites-moi miséricorde, en suggérant à Pharaon de me tirer de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et, innocent, on m'a jeté ici dans la fosse.

Le grand maître des panetiers, voyant que l'interprétation était bonne, dit à son tour : Et moi aussi j'ai eu un songe, et j'avais trois corbeilles de farine sur ma tête; et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je portais de tout ce qui se fait par l'art du boulanger; et les oiseaux du ciel en mangeaient. Joseph lui répondit : Voici l'interprétation du songe : Les trois corbeilles sont encore trois jours

[1] *Gen.*, 39.

après lesquels Pharaon vous fera trancher la tête et vous suspendra à une croix ; et les oiseaux du ciel déchireront votre chair.

Le troisième jour après était le jour de naissance de Pharaon, qui donna un grand festin à ses serviteurs. A cette occasion, il se souvint du grand échanson et du grand panetier : il rétablit l'un dans sa charge pour lui présenter la coupe, et fit suspendre l'autre à une croix, suivant l'interprétation que Joseph leur avait donnée ; mais le grand échanson ne se souvint pas de Jeseph et finit par l'oublier tout à fait [1].

Deux ans après, le roi d'Égypte eut dans la même nuit deux songes, qui durent l'occuper d'autant plus au réveil, que tous deux, dans des images précises et diverses, paraissaient indiquer le même sens. Il fit venir aussitôt tous les devins et les sages, mais pas un ne put interpréter les songes.

Alors, le chef des échansons dit au roi : Je me souviens aujourd'hui de ma faute. Pharaon, irrité contre ses serviteurs, les fit mettre en prison, moi et le grand maître des panetiers. Nous eûmes, la même nuit, l'un et l'autre, un songe qui présageait l'avenir. Il y avait là un jeune Hébreu, esclave du capitaine des gardes ; nous lui racontâmes, et il nous interpréta nos songes ; et comme il nous a interprété, ainsi il nous est arrivé : moi, je fus rétabli en ma charge, et lui suspendu à une croix.

Aussitôt, sur le commandement du roi, Joseph fut tiré de prison ; on lui coupa les cheveux, on lui fit changer de vêtements et on le présenta devant Pharaon, qui lui dit : J'ai vu des songes, et il n'y a personne qui les explique. Mais j'ai entendu dire de toi que quand tu entends un songe, tu peux l'interpréter. Joseph répondit : Ceci est loin de moi ; mais Dieu répondra pour le bien de Pharaon.

Le roi donc raconta ce qu'il avait vu : Il me semblait que j'étais debout sur le bord du fleuve ; et voilà que du fleuve montèrent sept vaches, belles et pleines d'embonpoint, qui paissaient dans la prairie. Mais après elles j'en vis monter sept autres, maigres et difformes à l'excès. Jamais je n'en vis de si misérables dans toute l'Egypte. Et les sept vaches maigres et difformes dévorèrent les sept premières qui étaient grasses. Et après qu'elles les eurent dévorées, on ne s'en aperçut point, elles étaient hideuses comme auparavant : alors je m'éveillai. M'assoupissant de nouveau, je vis un autre songe : Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige ; ensuite s'élevèrent sept autres épis grêles, maigres et desséchés par un vent d'orient, et les épis grêles dévorèrent les sept épis pleins.

Joseph répondit : Le songe de Pharaon n'est qu'un. Dieu annonce

[1] Gen., 40.

à Pharaon ce qu'il fera. Les sept vaches belles sont sept années, et les sept épis pleins sont sept années également : c'est le même songe. Les sept vaches maigres et décharnées qui sont montées après les premières, et les sept épis grêles et frappés d'un vent brûlant sont sept années d'une famine qui vient. Voilà donc ce que je disais à Pharaon : Dieu lui prédit ce qu'il fera. Voilà que viendront dans toute la terre d'Égypte sept années d'une grande fertilité, que suivront sept années d'une stérilité telle que toute l'abondance précédente tombera en oubli, car la faim consumera la terre. Quant à ce que le songe a été représenté à Pharaon jusqu'à deux fois, c'est un signe que la parole de Dieu est certaine et que Dieu l'accomplira promptement. Maintenant donc, que Pharaon choisisse un homme sage et plein d'industrie, et qu'il le prépose sur toute l'Égypte ; qu'il fasse encore ceci : Qu'il établisse des intendants dans toutes les provinces et leur ordonne d'amasser en des greniers la cinquième partie des fruits de la terre durant les sept années d'abondance. Ils amasseront, sous la puissance de Pharaon, tout le blé des bonnes années et le garderont dans les villes : ce sera une provision pour la famine des sept ans à venir qui pèsera sur l'Égypte, et le pays ne sera pas entièrement consumé par la faim.

Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses serviteurs, et il leur dit : En trouverons-nous jamais un comme celui-ci, un homme en qui soit l'esprit de Dieu ? Ensuite, s'adressant à Joseph : puisque Dieu t'a fait connaître tout cela, il n'y a personne de sage et d'éclairé comme toi : tu seras donc sur ma maison ; c'est à la parole de ta bouche que tout mon peuple se gouvernera : je n'aurai au-dessus de toi que le trône : voilà que je t'ai établi sur toute la terre d'Égypte. En même temps il tira l'anneau de sa main, le mit en la main de Joseph, le revêtit d'une robe de fin lin, mit un collier d'or autour de son cou et le fit monter sur le second char du royaume, précédé d'un héraut criant : A genoux ! Voilà comme il fut établi sur toute la terre de Mizraïm. Le roi dit encore : Je suis Pharaon ; mais sans toi, nul ne remuera la main ni le pied dans toute la terre d'Égypte. Enfin, il lui changea son nom, et il l'appela en langue égyptienne *Sauveur du monde* ; suivant d'autres, *Confident des secrets*, et lui donna pour femme Aseneth, fille de Putiphar, prêtre d'On, que les Grecs ont appelé Héliopolis ou ville du soleil [1].

Les Égyptiens étaient divisés en plusieurs castes héréditaires : les prêtres, les guerriers, les pasteurs, les laboureurs, les artisans. Les prêtres formaient le premier corps de l'état ; rien de considérable

[1] Gen., 41.

ne se pouvait faire sans eux. Les plus distingués entouraient sans cesse le roi pour lui rappeler les lois du royaume et l'aider de leurs conseils; leur influence était telle qu'un grand écrivain a dit : Les Égyptiens étaient un peuple de prêtres, non qu'on n'y trouvât point d'autres castes reconnaissables par leur isolement ; mais, chez eux, tout avait le sacerdoce pour principe, partout prédominait l'esprit et l'influence des prêtres [1]. Voilà pourquoi Pharaon fait épouser à Joseph la fille d'un des plus puissants d'entre eux. Par là se manifeste encore une des voies secrètes de la Providence touchant le salut des hommes. En Egypte, les prêtres étaient les docteurs de la nation. Joseph est mis en relation intime avec eux; il a ordre de Pharaon d'apprendre la sagesse aux sénateurs de l'Egypte [2]. Qui peut douter que, pendant les quatre-vingts ans que le patriarche a gouverné ce pays, il ne leur ait appris la sagesse véritable sur Dieu et son culte ? Quand à cela l'on ajoute les enseignements terribles que reçurent les Egyptiens sous Moïse, la facilité qu'ils eurent sous Salomon de remonter à la source de la vérité, facilité plus grande encore sous les Ptolémées par la version grecque des livres saints, peut-on s'empêcher de dire : Non, Dieu n'a jamais refusé à l'Egypte les lumières nécessaires ; si elle tomba dans une honteuse idolâtrie, c'est qu'elle le voulut bien.

Joseph avait trente ans lorsqu'il parut devant Pharaon. Sorti de sa présence, il parcourut toutes les provinces de l'Egypte. La fertilité des sept ans vint. On déposa dans les villes la surabondance des récoltes de chaque canton. La quantité de blé fut si grande, qu'il égalait le sable de la mer et qu'on ne le mesurait plus.

Avant qu'arrivât la famine, Joseph eut deux fils de sa femme Aseneth. Il nomma l'aîné Manassé, qui signifie *oubli*, disant : Dieu m'a fait oublier toutes mes afflictions et toute la maison de mon père. Il appela le second Ephraïm, qui signifie *fructification*, disant : Dieu m'a fait fructifier en la terre de mon exil.

Enfin, les sept années de la fertilité de l'Egypte étant finies, les sept années de stérilité commencèrent, selon que l'avait prédit Joseph. La famine s'étendit sur tous les pays ; mais il y avait du pain en Egypte. Ce n'est pas que les Egyptiens ne se ressentissent de la disette ; mais ayant crié à Pharaon pour avoir de quoi vivre, Pharaon leur dit à tous : Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous dira. Joseph ouvrit alors tous les greniers et vendait du blé aux Egyptiens ; on venait également en acheter de toutes les provinces [3] ; car la famine était grande

[1] Fréd. de Schlegel, *Hist. de la littérat. ancienne et moderne*, leçon 1. — [2] Ps. 104, 22. — [3] Gen., 41.

partout, entre autres dans le pays de Chanaan où demeurait Jacob.

Ce patriarche ayant appris qu'on vendait du blé en Egypte, y envoya ses fils pour en acheter; il ne retint que Benjamin, son plus jeune, le seul qui lui restât de Rachel, car, disait-il, il pourrait lui arriver quelque malheur en route. Les autres, arrivés en Egypte, furent conduits devant Joseph, qui les reconnut aussitôt, mais eux ne le reconnurent point. Il se souvint des songes qu'il avait eus sur eux, et leur dit : Vous êtes des espions; vous êtes venus pour voir les lieux faibles du pays. Sur leur excuse, il insista; mais ils répondirent : Nous, vos serviteurs, nous sommes douze frères, enfants d'un même homme en la terre de Chanaan; le plus jeune est avec notre père, et l'autre n'est plus. Voilà ce que je vous disais, reprit Joseph : Vous êtes des espions; mais je vais vous éprouver. Vive Pharaon! Vous ne sortirez d'ici que quand votre frère plus jeune viendra. Envoyez l'un d'entre vous et qu'il l'amène. En attendant vous serez en prison. Et il les fit enfermer. Mais le troisième jour, il leur dit : Faites ceci, et vous vivrez; car je crains Dieu. Êtes-vous droits et sincères, que l'un d'entre vos frères reste enchaîné dans la prison; vous autres, allez et portez le blé que vous avez acheté en vos maisons, et amenez-moi votre plus jeune frère, afin que vos paroles soient vérifiées et que vous ne mouriez point. Et ils firent ainsi qu'il avait dit.

Cependant ils se disaient l'un à l'autre : Assurément nous nous sommes rendus coupables envers notre frère lorsque nous vîmes l'angoisse de son esprit pendant qu'il nous priait, et nous ne l'avons point écouté; c'est pour cela que cette tribulation est venue sur nous. Ruben leur répondit : Ne vous disais-je pas : Ne péchez point contre l'enfant? et vous ne m'avez pas écouté; maintenant son sang vous est redemandé. Or, ils ignoraient que Joseph les entendît, parce qu'il leur parlait par interprète. Et il se détourna d'eux et pleura. Puis étant revenu et leur parlant, il prit Siméon et le fit enchaîner en leur présence [1].

Joseph traite ses frères avec une apparente rigueur, pour avoir des nouvelles sûres de son père et de son frère Benjamin. Ne voyant point ce dernier avec eux, il avait à craindre qu'ils ne lui eussent fait comme à lui-même. Il voulait encore savoir s'ils se repentaient de leur conduite à son égard. La confession qu'ils en firent émut son cœur et fit couler ses larmes. Siméon est retenu en prison, parce que, suivant une tradition hébraïque, au lieu d'aider Ruben à délivrer Joseph, il était le plus ardent à vouloir sa mort. Ce qui n'est

[1] *Ibid.*, 42.

pas improbable; car nous avons vu, par le massacre de Sichem, combien son caractère était porté à la violence. Après cela, Joseph donna ordre d'emplir leurs sacs de blé, de remettre l'argent de chacun d'eux dans son sac, et de leur donner, de plus, des vivres pour la route. Pour eux, ils chargèrent le blé sur leurs ânes et s'en allèrent. Mais l'un d'eux, ayant ouvert son sac pour donner à manger à son âne dans une hôtellerie, vit son argent à l'entrée de son sac, et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent; le voilà dans le sac. Et eux, étonnés et troublés, se disaient l'un à l'autre : Qu'est-ce que ceci que Dieu nous a fait?

De retour auprès de Jacob, leur père, dans le pays de Chanaan, ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, et dirent : L'homme qui est le maître du pays nous a parlé rudement et nous a pris pour des espions. Ils ajoutèrent comment il avait retenu Siméon pour otage et exigé, pour preuve de la vérité de leurs paroles, qu'ils lui amenassent Benjamin. Après quoi, comme ils vidaient leurs sacs, ils y trouvèrent, chacun, leur argent à l'entrée. Ils en furent dans l'effroi, ainsi que leur père. Celui-ci leur dit: Vous voulez donc que je n'aie plus d'enfants? Joseph n'est plus! Siméon n'est plus! et vous m'enlevez Benjamin! C'est sur moi que retombe tout cela! Ruben répondit à son père et dit : Faites mourir mes deux enfants si je ne vous le ramène; remettez-le entre mes mains et je vous le rendrai. Et lui : Mon fils n'ira point avec vous; car son frère est mort et lui seul est resté; si quelque mal lui arrivait dans la terre où vous allez, vous feriez descendre mes cheveux blancs de douleur au séjour des morts[1].

Cependant la disette augmentant toujours au pays de Chanaan, Jacob se vit forcé de renvoyer ses fils en Égypte, et quelque répugnance qu'il y eût d'abord, de laisser partir avec eux Benjamin, sur les représentations de Juda. Mais alors, selon les mœurs de l'Orient, pour témoigner son respect à cet homme puissant en Égypte et pour l'apaiser, il commanda à ses fils de prendre avec eux des plus précieux fruits de la terre, du baume, du miel, des parfums, de la myrrhe, des dattes et des amandes. Il leur commanda aussi, outre l'argent nécessaire, de reporter celui qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, de peur que cela n'eût été fait par mégarde. Et que le Dieu tout-puissant vous fasse trouver miréricorde devant cet homme, afin qu'il renvoie avec vous votre autre frère et ce Benjamin; pour moi, s'il faut que je demeure privé de mes enfants, j'en demeurerai privé.

Lorsqu'ils furent arrivés en Égypte et présentés devant Joseph,

[1] Gen , 42.

occupé alors à des fonctions publiques, et que celui-ci eut aperçu Benjamin, il dit à son intendant de les conduire en sa maison et de préparer les victimes pour un festin; car, dit-il, ces hommes mangeront à midi avec moi. Eux, au contraire, se voyant conduits à la maison de Joseph, furent saisis de crainte et racontèrent à l'intendant comment l'argent s'était retrouvé dans leurs sacs et comment ils avaient eu soin de le rapporter. Mais il leur dit: La paix soit avec vous! ne craignez point! votre Dieu et le Dieu de votre père vous a donné des trésors en vos sacs; car pour moi, votre argent m'est parvenu. Et il leur amena Siméon. Puis, les ayant introduits dans la maison, il apporta de l'eau, ils lavèrent leurs pieds, et il donna à manger à leurs bêtes.

Cependant ils tenaient leurs présents tout prêts; et quand Joseph entra dans la maison, ils les lui offrirent de leurs mains et l'adorèrent en s'inclinant jusqu'à terre. Lui leur demanda des nouvelles de leur santé, et dit: Votre père, ce vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien? vit-il encore? Ils répondirent: Votre serviteur, notre père, se porte bien; il vit encore. Et, s'inclinant, ils l'adorèrent. Lui, levant les yeux, vit Benjamin, son frère, fils de sa mère, et dit: Est-ce là votre jeune frère dont vous me parliez? et il ajouta: Que Dieu te soit miséricordieux, mon fils! et Joseph se hâta, car ses entrailles étaient émues sur son frère, et il cherchait où pleurer, et il entra dans sa chambre et il y pleura. Puis, s'étant lavé le visage, il sortit, se contint, et dit: Apportez le pain. Et on servit à part Joseph, à part ses frères et à part les Égyptiens qui mangeaient avec lui. Car les Égyptiens ne peuvent manger avec les Hébreux, et ils regardent cela comme une abomination. Et on les plaça vis-à-vis de lui, l'aîné selon sa primogéniture, et le plus jeune selon sa jeunesse. Ils s'en étonnaient entre eux. Il prit les parts de devant lui et les envoya à chacun de ses frères; mais la part de Benjamin était cinq fois plus grande que les autres. Et ils burent et se réjouirent avec lui[1].

Lorsque les enfants d'Israël se préparaient à partir pour chez eux, Joseph commanda à son intendant d'emplir leurs sacs de blé autant qu'ils en pourraient tenir, de remettre l'argent de chacun à l'entrée de son sac, et de placer sa coupe d'argent à l'entrée du sac du plus jeune, outre l'argent de son blé. Au point du jour, ils se mirent en route. Mais à peine étaient-ils hors de la ville, que Joseph dit à son intendant: Lève-toi et poursuis ces hommes, et quand tu les auras atteints, dis-leur: Pourquoi avez-vous rendu

[1] Gen., 43.

le mal pour le bien? Pourquoi m'avez-vous dérobé ma coupe d'argent? N'est-ce pas celle dans laquelle boit mon seigneur et dont il se sert pour deviner? Vous avez fait là une action détestable [1].

Quand Joseph suppose qu'il devine par sa coupe, il parle suivant l'opinion que le vulgaire avait de lui. Au fond, rien n'était plus vrai dans ce moment. C'est par cette coupe qu'il voulait sonder les dispositions de ses frères à l'égard de Benjamin; c'est par cette coupe qu'il allait savoir s'ils nourrissaient contre lui des sentiments d'envie et de jalousie, soit à cause de la prédilection de Jacob, soit à cause des préférences dont il avait été l'objet dans le palais de Joseph; si enfin ils l'abandonneraient ou non dans cette extrémité.

L'intendant exécuta les ordres de son maître. Les fils de Jacob cherchèrent à se justifier. L'argent même que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs, nous l'avons rapporté de la terre de Chanaan; comment donc déroberions-nous de la maison de votre maître de l'or ou de l'argent? Celui de vos serviteurs, quel qu'il soit, dans le sac de qui sera trouvé ce que vous cherchez, qu'il meure, et nous serons esclaves de notre seigneur. Soit, leur dit-il. Celui dans le sac de qui sera trouvée la coupe, sera mon esclave; pour vous, vous serez innocents. Et aussitôt, posant les sacs à terre, chacun ouvrit le sien. L'intendant les ayant fouillés, en commençant depuis le plus grand et finissant au plus petit, la coupe se trouva dans le sac de Benjamin. Eux alors déchirèrent leurs vêtements, rechargèrent leurs ânes et s'en revinrent à la ville. Juda, le premier, avec ses frères, entra dans la maison de Joseph, car il était encore là, et tous ensemble ils tombèrent à terre devant lui.

Joseph leur dit : Pourquoi avez-vous agi de la sorte? Ne savez-vous pas qu'un homme comme moi sait deviner? et Juda dit : Que répondrons-nous à notre seigneur? que dirons-nous? et quelle excuse lui donnerons-nous? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs; voilà que nous sommes tous esclaves de mon seigneur, et nous, et celui dans le sac de qui a été trouvée la coupe. Mais Joseph répondit : Loin de moi d'agir ainsi! L'homme chez qui a été trouvée la coupe sera mon esclave; pour vous, retournez en paix vers votre père.

Alors Juda s'approcha de lui et dit : De grâce, mon seigneur! que votre serviteur dise un mot à votre oreille, et que votre colère ne s'enflamme pas contre votre serviteur; car vous êtes comme Pharaon. Mon seigneur a demandé à ses serviteurs : Avez-vous encore un père ou un frère? Nous répondîmes à mon seigneur : Nous

[1] Gen., 44.

avons notre père qui est vieux, et un jeune homme qui lui est né dans sa vieillesse : son frère est mort, et il ne reste que lui de sa mère, et son père l'aime tendrement. Et vous avez dit à vos serviteurs : Amenez-le, afin que mes yeux se reposent sur lui. Nous dîmes à mon seigneur : Le jeune homme ne peut quitter son père ; car s'il le quitte, il mourra. Mais vous répondîtes à vos serviteurs : Si votre frère le plus jeune ne vient avec vous, vous ne verrez plus ma face. Lors donc que nous fûmes montés vers votre serviteur, notre père, nous lui rapportâmes toutes les paroles de mon seigneur. Et notre père dit : Retournez, et achetez-nous un peu de blé. Mais nous lui dîmes : Nous ne pouvons aller : si notre plus jeune frère descend avec nous, nous partirons ensemble ; autrement, lui absent, nous ne pourrions voir la face de cet homme. Alors votre serviteur, notre père, nous dit : Vous savez que ma femme m'a enfanté deux fils. L'un est sorti, et vous avez dit : Une bête l'a dévoré, et jusqu'à présent je ne l'ai point revu. Si donc vous emmenez encore celui-ci et que quelque chose lui arrive en chemin, vous ferez descendre mes cheveux blancs avec douleur au séjour des morts. Maintenant donc si je me présente à votre serviteur, notre père, et que le jeune homme n'y soit point, comme son âme est attachée à son âme, il arrivera que, ne le voyant point avec nous, il mourra, et vos serviteurs feront descendre les cheveux blancs de votre serviteur, notre père, avec douleur au séjour des morts. Car moi, votre serviteur, je me suis rendu caution pour le jeune homme envers mon père, disant : Si je ne le ramène, je serai coupable envers mon père à jamais. Maintenant donc, de grâce, que votre serviteur demeure ici à la place du jeune homme comme esclave de mon seigneur, et que le jeune homme retourne avec ses frères. Car comment retournerai-je à mon père, si le jeune homme n'est point à voir ? Je ne pourrais voir l'affliction qui accablera mon père [1].

Joseph ne pouvait plus se contenir devant la foule des assistants. Il s'écria donc : Faites sortir tout le monde d'auprès de moi ! et il n'y resta pas un homme avec lui, lorsqu'il se fit connaître à ses frères. Et il laissa éclater sa voix en pleurs, en sorte que les Égyptiens l'entendirent, ainsi que toute la maison de Pharaon. Et il dit à ses frères : Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ? Ses frères ne pouvaient lui répondre, tant ils étaient effrayés à son aspect. Mais lui, leur parlant avec douceur, approchez-vous de moi, dit-il ; et quand ils se furent approchés : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Or, ne vous affligez point, et que ce ne

[1] Gen., 44.

soit point à vos yeux un sujet d'indignation de m'avoir vendu pour ce pays; car c'est pour vous conserver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. Il y a deux ans que la famine a commencé sur la terre, et pendant cinq ans encore on ne pourra ni labourer ni moissonner. Mais Dieu m'a envoyé devant vous pour vous procurer une demeure dans le pays et vous sauver par une grande délivrance. Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici. Mais Dieu qui m'a établi le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et prince dans toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous donc, et montez vers mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi seigneur sur toute l'Égypte; descendez donc vers moi, ne tardez point. Vous habiterez en la terre de Gessen, et vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, et vos brebis, et vos bœufs, et tout ce que vous possédez. Et je vous nourrirai là (car il y a encore cinq ans de famine), afin que vous ne périssiez pas, vous et votre maison, et tout ce qui est à vous. Et vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin voient que ma bouche vous parle. Annoncez donc à mon père toute ma gloire en Égypte et tout ce que vous avez vu : hâtez-vous et amenez mon père vers moi.

Puis il se jeta sur le cou de Benjamin et pleura, et Benjamin pleura sur son cou. Et il embrassa tous ses frères et pleura sur eux. Après cela ils osèrent lui parler.

Pharaon, ayant appris que les frères de Joseph étaient venus, s'en réjouit avec ses serviteurs, et fit mander à Joseph qu'il invitât son père à venir en Égypte avec tous les siens; qu'il leur y donnerait des biens, qu'ils auraient à manger la moelle de la terre, qu'il ne fallait pas se mettre en peine de leurs meubles, que tous les biens du pays seraient à eux; qu'enfin ses frères devaient prendre des chars de la terre d'Égypte pour ramener le père, les petits-enfants et les femmes.

Les enfants d'Israël firent ainsi; et Joseph leur donna des chars, selon le commandement de Pharaon, et des vivres pour la route; et il donna à chacun d'eux deux robes; mais à Benjamin, cinq des plus belles et trois cents pièces d'argent. Il en envoya autant à son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux en Égypte. et autant d'ânesses lui portant du blé, du pain et des vivres pour le voyage. Il reconduisit ensuite ses frères et leur dit, au moment qu'ils partaient : Ne vous troublez point pendant le chemin [1].

Rien de beau dans toutes les histoires comme l'histoire de Joseph; la poésie même, dans aucun pays, dans aucune langue, n'a rien imaginé d'aussi naturel, d'aussi sublime, d'aussi tendre, et, aux faits et

[1] Gen, 45.

aux paroles, le cœur touché répond : Le doigt de Dieu est là. Cependant cette réalité, déjà si divine, n'est que l'ombre d'une réalité plus divine encore. Joseph nous trace d'avance, en sa vie, l'histoire de Jésus-Christ et de son Église.

Né de l'épouse chérie devenue miraculeusement féconde, né pour être le prince de ses frères, le soutien de sa famille, l'appui de son peuple, la pierre d'Israël, le sauveur du monde; croissant chaque jour en sagesse et en gloire; aimé de son père plus que les autres; haï de ses frères parce qu'il n'imite point leurs déréglements, parce qu'il leur reproche leurs désordres, parce qu'il leur parle de sa grandeur future; envoyé vers eux par son père, ils complotent sa mort, le vendent pour vingt pièces d'argent, ensanglantent sa tunique; emmené esclave parmi les gentils, la bénédiction suit ses pas et se répand sur tout ce qui l'entoure; jusque dans la prison et parmi les coupables, le Seigneur est avec lui et le revêt de puissance et de grâce; sorti de là la troisième année, lui seul est trouvé capable d'expliquer le mystère révélé à Pharaon; l'empire lui est donné sur toute l'Égypte; tout fléchit le genou devant lui; on l'appelle le sauveur du monde; il s'unit une épouse unique qui lui donne deux fils, le plus jeune desquels doit encore être préféré à l'aîné. Après les années d'abondance viennent les années de disette; une grande famine se fait sentir dans tout le monde, mais il y a du blé en Egypte. Le roi dit à ses sujets : Allez à Joseph, faites ce qu'il vous dira. Bientôt on y court de toutes les provinces. Les frères de Joseph, accablés de misère, pendant que les autres nations profitent d'un sauveur qu'ils ont rejeté, viennent enfin réclamer son secours et se prosternent devant lui sans le connaître; ils le croient mort, et il vit dans la gloire. Enfin, lorsque après les avoir éprouvés de diverses manières, il les voit repentants du crime qu'ils ont commis à son égard, il se fait connaître à eux, il les embrasse, il les console, il verse sur eux des pleurs de joie; il fait venir tout le reste de leur famille, et les place dans le pays le plus abondant.

Changez le nom, c'est l'histoire de Jésus-Christ : né de la plus bénie des femmes, d'une mère vierge; né pour être le roi de tous les hommes, le Sauveur du monde; son père met en lui toutes ses complaisances, mais autant il est haï de ses frères; ils ne peuvent lui dire une parole d'amitié; ils complotent sa mort; Judas le leur vend pour trente pièces d'argent; ils ensanglantent, ils crucifient son humanité, sa forme d'esclave; rejeté par eux, il transporte sa grâce aux gentils; partout il passe en faisant le bien; tout se soumet à son empire, même dans les lieux souterrains où il descend; ressuscité du tombeau le troisième jour, lui seul éclaircit les mystères, lui seul peut en

rompre les sceaux ; le Roi éternel le fait asseoir à sa droite ; toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre ; tout genou fléchira devant lui ; toute langue le confessera Sauveur du monde. Après une première effusion de grâce sur toute chair, une famine s'étendra sur le genre humain, une disette de vérité, une diminution de doctrine ; mais, par la sagesse du divin Sauveur, toujours l'abondance régnera dans son Église ; pressé par la faim, on y affluera de toutes parts ; les enfants mêmes de Jacob, les restes d'Israël y viendront, ils adoreront celui qu'ils ont mis à mort et qui vit ; ils reconnaîtront que toutes les épreuves, toutes les afflictions qu'ils subissent, ils les ont méritées ; ils pleureront leur crime ; alors Jésus se manifestera à eux dans toute sa grâce et sa gloire, les consolera, les embrassera, les reconnaîtra publiquement pour ses frères, et les placera où abondent la doctrine et la vérité [1].

Alors l'univers sera, ainsi que Jacob, comme s'éveillant d'un profond sommeil. Quand les enfants du patriarche vinrent lui dire au pays de Chanaan : Joseph vit encore, et c'est lui qui domine dans toute l'Égypte, son cœur tomba en défaillance ; car il ne les croyait pas. Alors, ils lui rapportèrent toutes les paroles que Joseph leur avait dites. Enfin, quand il vit les chars que Joseph lui envoyait pour le conduire, l'esprit de Jacob, leur père, revint à la vie. Et il dit : C'est assez ! Joseph, mon fils, vit encore ! J'irai, et je le verrai avant que je meure [2].

Israël partit donc avec tout ce qui était à lui et vint à Bersabée, autrement le puits du serment, près de la frontière d'Égypte, où l'Éternel avait apparu à son père, et où son aïeul, Abraham, lui avait élevé un autel. Là, ayant immolé des victimes au Dieu de son père Isaac, il l'entendit, durant une vision de nuit, qui l'appelait et lui disait : Jacob ! Jacob ! Il lui répondit : Me voici. Je suis Dieu, reprit-il, le Dieu de ton père : ne crains point, descends en Égypte ; car je ferai de toi un grand peuple. Je descendrai là avec toi, et je te ramènerai de là ; et Joseph mettra ses mains sur tes yeux. Alors Jacob se leva du puits du serment, et ses fils le portèrent, avec ses petits-enfants et leurs femmes, sur les chars que Pharaon avait envoyés pour amener le vieillard. Et ils prirent leurs troupeaux et tous les biens qu'ils avaient acquis dans le pays de Chanaan, et ils arrivèrent en Égypte, Jacob et toute sa postérité avec lui. L'Écriture y compte soixante-dix individus du sexe masculin ; mais on peut croire que plusieurs naquirent seulement en Égypte, et qu'ils sont énumérés par anticipation pour rendre complète la généalogie de Jacob.

[1] Voyez *Rapports entre le patriarche Joseph et Jésus-Christ*, par M. Caron. — [2] Gen., 45.

Ce patriarche envoya Juda devant lui vers Joseph, afin qu'il vînt à sa rencontre en Gessen. Joseph fit atteler son char, et vint au même lieu à la rencontre d'Israël, son père. Dès qu'il le vit, il se jeta à son cou, et pleura sur son cou longtemps. Alors, Israël dit à Joseph : Maintenant je mourrai volontiers, après que j'ai vu ton visage, et que tu vis encore. Quant à Joseph, il dit à ses frères et à toute la famille de son père : J'irai et j'annoncerai à Pharaon, et je lui dirai : Mes frères et la famille de mon père, qui étaient en la terre de Chanaan, sont venus à moi. Ils sont pasteurs de brebis, et ils ont soin de nourrir des troupeaux : ils ont amené avec eux leurs brebis et leurs bœufs, et tout ce qui leur appartenait. Et lorsqu'il vous appellera et vous dira : Que faites-vous? Vous direz : vos serviteurs sont des gens qui s'occupent de nourrir des troupeaux, depuis notre enfance jusqu'à présent, et nous et nos ancêtres. Vous direz cela, afin que vous demeuriez en la terre de Gessen. Car c'est une abomination pour les Égyptiens que des pasteurs de troupeaux [1].

Joseph dit que les pasteurs sont en abomination aux Égyptiens. Cependant une des castes héréditaires de l'Égypte était celle des pasteurs, et ce n'était pas la dernière. Nous verrons, dans un moment, que le roi avait des pasteurs et des troupeaux. La vie pastorale était généralement en honneur dans l'antiquité. D'où vient cette aversion particulière des Égyptiens pour les hommes de cette profession? Était-ce, comme aujourd'hui encore dans l'Inde, une horreur superstitieuse des castes supérieures pour les inférieures? Cela peut être ; et ce ne serait pas le seul trait de ressemblance entre l'Inde et l'Égypte. Une autre cause a pu y contribuer. D'anciennes histoires parlent de l'invasion d'un peuple nomade ou de pasteurs en Égypte, qu'ils tinrent sous le joug pendant deux cent soixante-dix ans, et dont ils ne furent chassés qu'avec peine par les anciens rois, qui occupaient toujours une partie du royaume. Cette invasion, d'après des dates qui paraissent certaines, eut lieu deux mille vingt-deux ans avant notre ère, et cessa vers l'an 1752, une soixantaine d'années avant l'entrée de Jacob en Égypte. Voilà ce qui expliquerait naturellement, à cette époque, l'antipathie des Égyptiens pour les pasteurs étrangers [2].

D'après ces mêmes dates, Joseph aurait été vendu en Égypte, sous le cinquième roi de la dix-huitième dynastie, auquel les légendes égyptiennes donnent le nom de *Thouthmosis* (III), que les anciens chronologistes appellent *Miphra* ou *Miphrès*, et dont les savants frères Champollion ont reconnu l'identité avec le *Mœris* des historiens grecs, prince qui donna son nom au fameux lac qu'il avait creusé, et l'un

[1] Gen., 46. — [2] *Essai sur le système hiérogl.*, par M. Greppo, p. 127.

des plus grands et des meilleurs rois qu'ait eus l'Égypte. En effet, ce Pharaon régna près de treize ans, c'est-à-dire de l'an 1736 jusqu'à l'an 1723 avant notre ère, et l'on met communément la vente de Joseph par ses frères en 1728 [1]. Le Pharaon qui tira de prison ce patriarche, qui en reçut l'explication de ses songes mystérieux, qui le fit son ministre et l'investit de toute son autorité, qui enfin établit en Égypte Jacob et ses enfants, serait le fils et le successeur du même *Thouthmosis-Mœris*, qui est appelé par les chroniques *Miphra-Thouthmosis*, et par les légendes *Aménophis* (deuxième du nom). Il fut le sixième roi de la dix-huitième dynastie, et son règne, de plus de vingt-cinq ans, dura depuis l'an 1723 avant notre ère, jusqu'à l'an 1697 [2]. La sortie d'Egypte aura eu lieu sous Aménophis III, dix-septième et dernier roi de la dix-huitième dynastie [3]. Son fils Sésostris, chef de la dix-neuvième, aurait régné et fait ses expéditions pendant que les enfants d'Israël voyageaient dans le désert [4]. La chronique de Manéthon, rapportée par Eusèbe, compte bien vingt-six dynasties jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui fit la conquête de l'Égypte en 522 avant Jésus-Christ; mais les monuments hiéroglyphiques ne remontent que jusqu'à la seizième, vers le temps d'Abraham et l'invasion des pasteurs. Le zodiaque de Denderah, dont on parlait tant il y a quelques années, était regardé par certaines gens comme un monument d'astronomie remontant, pour le moins, une centaine de siècles avant la création de ce monde. Mais ayant été apporté à Paris en 1822, il s'est trouvé qu'au lieu d'être un monument astronomique et de remonter plus haut que la création, ce n'était qu'un monument d'astrologie superstitieuse, qui ne datait que des commencements de l'ère chrétienne, du temps de la domination romaine en Égypte, comme le témoignent les noms de Tibère, de Claude, de Néron, de Domitien, qu'on lit sur l'édifice d'où il a été détaché [5].

Joseph vint annoncer au roi l'arrivée de son père et de ses frères, dont il présenta les cinq plus jeunes à Pharaon. Celui-ci les ayant interrogés sur leur genre de vie, ils répondirent, suivant le conseil de Joseph, qu'ils étaient pasteurs de troupeaux, comme l'avaient été leurs ancêtres. Pharaon dit à Joseph : Ton père et tes frères sont venus vers toi. La terre d'Égypte est devant toi; fais-les habiter dans l'endroit le meilleur, et donne-leur la terre de Gessen. Et si tu connais parmi eux des hommes intelligents, établis-les maîtres de mes troupeaux.

Joseph amena aussi son père à Pharaon et le lui présenta. Jacob

[1] *Ibid.*, p. 133. — [2] *Ibid.*, p. 134. — [3] *Ibid.*, p. 142. — [4] *Ibid.*, p. 247. — [5] Greppo, p. 262.

bénit Pharaon, et Pharaon lui demanda : Quels sont les jours des années de votre vie? Jacob répondit : Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, courts et mauvais; et ils ne sont pas parvenus jusqu'aux jours de mes pères, aux jours de leur pèlerinage. Et ayant béni Pharaon, il sortit.

Mais Joseph établit son père et ses frères, leur donna des possessions dans la terre d'Égypte, dans le meilleur endroit de cette terre, savoir : dans le pays de Ramessès, ainsi que Pharaon l'avait ordonné. Et il pourvut de pain son père, ses frères, et toute la maison de son père, chacun suivant le nombre de ses enfants.

Comme la famine allait toujours augmentant dans le pays de Chanaan aussi bien qu'en Égypte, et qu'on accourait de toutes parts à Joseph pour acheter du blé, celui-ci fit entrer de grandes sommes dans le trésor du roi, où l'argent des deux pays affluait en telle abondance que bientôt les acheteurs n'en eurent plus. Alors les Égyptiens vinrent à Joseph et lui dirent : Donnez-nous du pain; pourquoi mourrons-nous devant vous faute d'argent? Joseph leur fit amener leurs troupeaux et leur donna des vivres en échange cette année-là. L'année suivante, ils cédèrent au roi leurs terres et leurs personnes pour du pain et des semences. De cette manière, Joseph assujettit au roi tout le peuple et toute la terre de l'Égypte d'un bout à l'autre, excepté la terre des prêtres, qui leur était assignée par le roi pour leur subsistance et qu'il ne leur était pas permis de vendre. Quand la stérilité fut près de finir, Joseph dit au peuple : Voilà que je vous ai acquis en ce jour et vous et vos terres pour Pharaon; maintenant voici des semences! Semez la terre. Au temps de la récolte, vous en donnerez la cinquième partie au roi; les quatre autres parties seront à vous pour semer les champs et pour la nourriture et de vous, et de vos familles, et de vos enfants. Ils répondirent : C'est vous qui nous avez conservé la vie! que nous continuions à trouver grâce aux yeux de mon seigneur, et nous servirons volontiers Pharaon. Depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, ajoute Moïse, on paye en Égypte, au roi, le cinquième du revenu; Joseph en fit une loi, excepté pour la terre des prêtres, qui fut affranchie de cette sujétion [1].

Cette exemption des terres sacerdotales subsistait encore quand Diodore de Sicile écrivait sous Jules César. Du reste, les prêtres de l'Égypte n'étaient pas seulement ce que nous entendons par prêtres; c'était encore la grande noblesse du pays; c'était la classe privilégiée des savants et des magistrats : souvent le roi se prenait parmi eux.

[1] Gen., 47.

En dernier résultat, Pharaon acquit le haut domaine de toute l'Égypte, les Égyptiens devinrent ses hommes, ses sujets proprement dits. Quant au cinquième du revenu, pour un pays aussi fertile et qui ne demande presque point de culture, il n'égale pas ce qu'on paye généralement en contributions de nos jours : aussi la mémoire de Joseph est-elle restée en bénédiction dans l'Égypte ; aujourd'hui encore, après plus de trente-cinq siècles, son nom est dans la bouche de tous les Égyptiens ; c'est à lui qu'ils rapportent presque toutes les grandes et utiles institutions de leur pays.

Le titre de *pharaon* était, pour les anciens Mizraïm, ce qu'est *sultan* pour les Turcs, *shah* pour les Perses, *khan* pour les Tartares ; il signifie roi.

Jacob vécut encore dix-sept ans dans la terre de Gessen, où sa famille se multipliait beaucoup. Lorsqu'il vit approcher le jour de sa mort, il appela son fils Joseph, lui fit mettre la main sous la cuisse et promettre qu'il aurait la charité de ne pas l'ensevelir en Égypte, mais qu'il transporterait son corps au pays de Chanaan, dans le sépulcre de ses pères. Joseph répondit : Je ferai selon votre parole. Et il dit : Jure-le-moi donc. Et comme Joseph jurait, Israël se prosterna vers le haut de son lit, adorant Dieu[1].

Quelque temps après, on annonça à Joseph que son père était malade. Il s'y rendit avec ses deux fils, Manassé et Éphraïm. L'on dit au vieillard : Voici votre fils Joseph qui vient vers vous. Et, reprenant ses forces, il s'assit dans son lit et dit à Joseph, lorsqu'il fut entré : Le Dieu tout-puissant m'a apparu à Luza, qui est en la terre de Chanaan, et il m'a béni et dit : Je te ferai fructifier et je te multiplierai, et je te ferai devenir une multitude de peuples, et je te donnerai cette terre, et à ta race après toi, en possession pour des siècles. Maintenant donc tes deux fils Éphraïm et Manassé, qui te sont nés en la terre d'Égypte avant que je vinsse ici vers toi, seront à moi comme Ruben et Siméon. Mais ceux que tu auras après eux seront à toi et appelés du nom de leurs frères en leurs possessions. Car, lorsque je venais de Mésopotamie, Rachel mourut en chemin, à quelque distance d'Éphrata, et je l'ensevelis sur le chemin d'Éphrata, qui est maintenant appelé Bethléhem. Jacob voyait avec peine qu'il n'avait que deux fils de sa bien-aimée Rachel ; c'est pour cela qu'il fit deux tribus des descendants de Joseph.

Le saint vieillard ayant aperçu ses deux petits-fils, demanda : Qui sont ceux-ci ? Joseph répondit à son père : Ce sont mes enfants que Dieu m'a donnés en ce pays. Amène-les-moi, dit Jacob, afin que je

[1] Gen., 47.

les bénisse. Car les yeux d'Israël étaient obscurcis à cause de sa vieillesse, et il ne pouvait voir distinctement. Il les fit donc approcher, et, les baisant et les embrassant, Israël dit à Joseph : Je ne croyais plus vous revoir, et voici que Dieu me fait voir même vos enfants. Et Joseph les ayant retirés de ses genoux, se prosterna le visage contre terre. Ensuite, plaçant Éphraïm à sa droite, vers la gauche d'Israël, et Manassé à sa gauche, vers la droite de son père, il les fit approcher de lui tous deux. Et Israël, étendant sa main droite, la posa sur la tête d'Éphraïm, qui était le plus jeune, et la gauche sur Manassé, qui était l'aîné, en croisant les mains. Et il bénit Joseph et dit : Que le Dieu devant lequel ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui me nourrit depuis mon enfance jusqu'à ce jour, l'ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces enfants ; qu'ils portent mon nom et le nom de mes pères, Abraham et Isaac, et qu'ils se multiplient puissamment sur la terre.

Mais Joseph, voyant que son père mettait sa main droite sur la tête d'Éphraïm, en eut de la peine, et, prenant la main de son père, s'efforça de la transporter de la tête d'Éphraïm sur la tête de Manassé, et lui dit : Ce n'est pas ainsi, mon père : celui-ci est l'aîné ; mettez votre main droite sur sa tête. Mais son père s'y refusa et dit : Je le sais, mon fils, je le sais : celui-ci deviendra aussi un peuple et sera grand ; mais son jeune frère deviendra plus grand que lui, et sa postérité sera la plénitude des nations. Il les bénit donc en ce jour, disant : Israël sera béni en vous, et l'on dira : Que Dieu vous bénisse comme Éphraïm et Manassé. Et il mit le dernier devant le premier.

Israël dit encore à Joseph : Voilà que je meurs, et Dieu sera avec vous, et vous fera retourner en la terre de vos ancêtres. Je te donne de plus qu'à tes frères cette portion de terre que j'ai conquise par mon glaive et mon arc, de la main des Amorrhéens [1].

Cette portion de terre que Jacob donne à Joseph était le champ qu'il avait acheté des fils d'Hémor. Jacob dit ici qu'il a gagné cet héritage sur les Amorrhéens avec son épée et son arc. Il se peut que Jacob s'étant retiré de ce champ après le saccagement de Sichem, les Amorrhéens s'en fussent emparés, et qu'ensuite il les en ait chassés par la voie des armes. Ce fut dans ce champ que notre Sauveur s'entretint avec la Samaritaine, et qu'à l'occasion du puits que de son temps la tradition attribuait encore à Jacob, il lui ouvrit les sources de la vie éternelle.

Israël, plein de l'esprit de Dieu, donne la prééminence à Éphraïm sur Manassé, et cette prééminence lui a été conservée dans les siècles

[1] Gen., 48.

suivants d'une manière étonnante. Éphraïm est la puissance de ma tête ou de ma couronne, chante le prophète royal [1]. Et après que dix tribus se furent soustraites à la domination de Roboam et eurent formé un royaume distinct, qui s'appelait le royaume d'Israël par opposition à celui de Juda, le premier fut souvent appelé royaume d'Éphraïm du nom de cette tribu, laquelle cependant n'était au fond que la demi-tribu de Joseph. Dieu même appelle plus d'une fois du nom d'Éphraïm les dix tribus du royaume d'Israël, soit qu'il leur promette des grâces spéciales, soit qu'il se plaigne tendrement de leur ingratitude. Éphraïm ne m'est-il pas un fils précieux, dit-il par Jérémie? n'est-il pas un enfant de délices? Depuis que j'ai parlé de lui, je ne puis l'oublier: c'est pourquoi mes entrailles se sont émues sur lui; j'aurai pitié de lui, dit l'Éternel [2]. Et par Osée: Éphraïm est comme une colombe séduite et sans intelligence [3]. Que puis-je vous faire, ô Éphraïm! Que puis-je faire, ô Juda! Votre amour est comme une nuée matinale, comme la rosée qui se dissipe à l'aurore [4]. Joseph, nous l'avons vu, est une figure ressemblante de Jésus-Christ: ses deux enfants représentent les deux peuples qui composeront l'Église; la postérité de l'aîné ne formera, suivant la parole de Jacob, qu'un seul peuple, qui figure le peuple juif; la postérité du second sera, suivant la parole expresse de Jacob encore, la plénitude des nations; elle figurera la multitude des gentils appelés à la foi. L'aîné n'a part aux bénédictions qu'après le plus jeune; tout Israël ne sera sauvé qu'après que la plénitude des nations sera entrée [5].

Mais quelque chose de plus solennel encore se prépare. Après une vie de près d'un siècle et demi, sur le point de se réunir à son peuple, Jacob appelle ses fils autour de sa couche et leur dit: Assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des jours. Assemblez-vous et écoutez, fils de Jacob: écoutez Israël, votre père. Puis, à chacun il adresse, avec sa bénédiction propre, soit des reproches, soit des louanges; en particulier, des prédictions sur le caractère, la force ou la faiblesse de sa tribu, sur le pays qu'elle habiterait et le sort qu'elle aurait dans la terre promise: prédictions qui toutes se sont accomplies quatre ou cinq siècles après. A Ruben il déclare qu'en punition de son inceste, il n'aura aucun privilége de primogéniture. A Siméon et Lévi il reproche le massacre des Sichémites; et maudite soit leur colère, s'écrie-t-il, parce qu'elle a été inexorable! maudite soit leur fureur, parce qu'elle a été cruelle! Je les diviserai dans Jacob et je

[1] Ps. 59, 9. — [2] Jerem., 31, 20. — [3] Osée, 7, 11. — [4] *Ibid.*, 6, 4. — [5] Rom., 11, 25 et 26.

les disperserai au milieu d'Israël. Ce qui en effet a eu lieu : lors du partage de la terre promise, Siméon a été dispersé dans la tribu de Juda, et Lévi dans toutes les autres. Arrivé à son quatrième fils, à Juda, dont le nom signifie louange, l'esprit du patriarche-prophète s'anime et s'élève : Juda ! tes frères te loueront ! ta main sera sur la tête de tes ennemis ! Les enfants de ton père t'adoreront ! tu es un jeune lion, ô Juda ! Tu t'es élevé, ô mon fils, à ravir la proie ! Il ploie ses pieds et se couche dessus, comme le lion et comme la lionne : qui l'excitera à se lever ? Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, autrement, d'entre ses étendards, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, ou le Messie ; et c'est lui qui sera l'attente des nations, autrement, c'est à lui qu'appartient l'obéissance des peuples [1] !

Pour éviter tout embarras de discussion, nous avons traduit ces paroles sacrées comme les traduisent les docteurs les plus révérés des Juifs, et pour leur antiquité et pour leur science, ceux dont ils impriment souvent les commentaires avec le texte même de la Bible, tels que Salomon Yarhhi et Onkelos [2]. Cela seul nous démontre que l'ancienne synagogue voyait dans ces paroles, comme tous les chrétiens, que le Messie naîtrait de la tribu de Juda, lorsqu'elle aurait perdu la puissance souveraine. Pour l'accomplissement, il ne faut que des yeux pour le reconnaître en Jésus-Christ.

La tribu de Juda, toujours la plus puissante entre toutes les tribus d'Israël, devenue la tribu royale depuis David, conserve le pouvoir souverain, le droit de vie et de mort, jusque dans la captivité de Babylone ; forme au retour, une nation indépendante sous des chefs qu'elle choisit librement ; donne son nom à tous les descendants de Jacob. Mais enfin le sceptre lui est ôté, les Romains lui imposent pour roi un étranger, l'Iduméen Hérode ; bientôt elle cesse d'être un royaume, elle n'est plus qu'une province romaine, il ne lui est plus permis de condamner personne à mort. Alors paraît le grand envoyé, le Messie, le Christ ; une partie de ses frères l'adorent : lion de la tribu de Juda, il triomphe de la mort, de l'enfer et du monde ; les peuples se soumettent à son empire. Et, après avoir été l'attente des nations pendant plus de quatre mille ans, depuis deux mille, aucune nation ne l'attend plus. Le Juif opiniâtre confesse que les temps sont passés, que le Messie a dû venir ; seulement, ajoute-t-il en tremblant, il est encore caché : — pour lui, cela est vrai. Comme les enfants d'Israël en Égypte, il est devant Joseph et ne le reconnaît point.

[1] Gen., 49, 8-10. — [2] Voyez, entre autres, un *Pentateuque* imprimé à Offenbach il y a une vingtaine d'années.

Après avoir béni de cette manière chacun de ses douze fils, Jacob leur commanda de l'ensevelir dans la caverne de Mambré, avec Abraham et Isaac; puis, joignant les pieds sur sa couche, il mourut et fut réuni à son peuple [1]. Joseph voyant son père mort, se jeta sur son visage en pleurant. Il ordonna à ses médecins d'embaumer le corps, suivant la plus parfaite méthode; car il y en avait trois, plus dispendieuses l'une que l'autre. Les Égyptiens, sans doute par ordre du roi, portèrent le deuil de Jacob pendant soixante-dix jours : c'était, à deux jours près, autant que pour les rois eux-mêmes.

Les jours du deuil public étant passés, Joseph pria les officiers du roi de lui obtenir la permission d'aller ensevelir son père dans son sépulcre héréditaire au pays de Chanaan. Le roi la lui accorda. Joseph partit alors avec toute sa maison et ses frères : ils ne laissèrent en Gessen que leurs enfants et leurs troupeaux. De plus, tous les ministres de Pharaon, les sénateurs de son palais, ainsi que tous les sénateurs de l'Égypte, l'accompagnaient avec des chars et de la cavalerie. Sa suite formait enfin un camp très-considérable.

Arrivés jusqu'à l'aire d'Atad, qui est au delà du Jourdain, ils célébrèrent les funérailles avec des pleurs et des cris, et Joseph y mena le deuil de son père pendant sept jours. Ce que les habitants du pays de Chanaan ayant vu, ils dirent : il y a un grand deuil parmi les Égyptiens. C'est pourquoi le nom de ce lieu fut le *Deuil de l'Égypte*. Les fils de Jacob firent donc ce que leur père leur avait ordonné, et le portant en la terre de Chanaan, ils l'ensevelirent en la caverne de Macphelah, vis-à-vis de Mambré, qu'Abraham avait achetée d'Ephron, Héthéen, avec son champ, pour en faire le lieu de son sépulcre.

Quand ils l'eurent enseveli, Joseph retourna en Egypte, avec ses frères et tous ceux qui l'avaient accompagné. Ses frères, voyant que leur père était mort, eurent peur, et se dirent entre eux : Peut-être que Joseph se souviendra présentement de l'injure qu'il a soufferte, et nous rendra tout le mal que nous lui avons fait. Ils lui envoyèrent donc dire : Votre père nous a commandé, avant qu'il mourût, de vous dire en son nom : Je te prie d'oublier le crime de tes frères et le péché et la malice dont ils ont usé envers toi : maintenant donc, de grâce, pardonnez cette offense aux serviteurs du Dieu de votre père. Mais Joseph pleura quand on lui dit ces paroles. Ses frères étant venus eux-mêmes, se prosternèrent devant lui, et dirent : Voilà, nous sommes vos serviteurs. Joseph leur dit : Ne craignez point ! suis-je donc à la place de Dieu ? Vous avez pensé sur moi en mal, mais Dieu l'a pensé en bien, pour faire ce qui est aujourd'hui, conserver la vie

[1] Gen., 49.

à une multitude de peuples. Ne craignez donc point! je vous nourrirai, vous et vos enfants. Et il les consola, et il leur parla au cœur.

Joseph habita ainsi en Egypte avec toute la famille de son père, et il vécut cent dix ans. Il vit les enfants d'Éphraïm jusqu'à la troisième génération. Les enfants de Machir, fils de Manassé, naquirent également sur les genoux de Joseph. Après cela, il dit à ses frères : Je meurs, et Dieu vous visitera et vous fera remonter de cette terre à celle qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. Il prit donc à serment les enfants d'Israël, en ces mots : Dieu certainement vous visitera ; alors transportez d'ici mes os avec vous. Ensuite il mourut, âgé de cent dix ans ; et, ayant été embaumé, il fut mis dans un cercueil en Égypte [1].

Telles furent la vie et la mort de Joseph, patriarche admirable en tout et bien digne de préfigurer le Christ. Qui ne l'aimerait avec son père? Mais aussi, en contemplant sa vie, qui n'admirerait et ne bénirait la paternelle providence de Dieu, qui éprouve les justes pour les rendre plus justes encore et faire servir leur justice au salut de tous? Ce mystère divin, qui s'est accompli dans le juste mourant sur la croix pour tous les coupables, se manifeste encore dans un arrière-petit-fils d'Ésaü.

[1] Gen., 50.

# LIVRE CINQUIÈME.

## DE 1635 A 1571 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Job, patriarche de l'Idumée, figure et prophétie du Christ.

En prenant la postérité de Jacob pour son peuple de prédilection, Dieu n'a point abandonné les autres peuples ; c'est même pour le salut de tous les autres qu'il en choisira un pour être le dépositaire de sa loi et de ses oracles, pour être à tout l'univers une preuve vivante de sa providence et de sa justice. C'est dans cette nation que seront bénies toutes les nations de la terre. En attendant, les peuples qui paraissent le plus abandonnés, Dieu ne les abandonne pourtant pas. Qu'y a-t-il en apparence de plus réprouvé que la race maudite de Chanaan? Et toutefois, nous avons vu s'élever au milieu d'elle un personnage plus grand qu'Abraham, un roi de justice et de paix, un pontife du Très-Haut, figure prophétique, et par son nom, et ses actes, et son histoire, du pontife éternel, du Fils de Dieu. De même Ismaël, le père des Arabes, est chassé de la maison paternelle; mais, avec le souvenir de la foi d'Abraham, il emporte dans les déserts une promesse divine, et pour lui et pour toute sa race. Enfin Ésaü perd par sa faute l'héritage paternel des promesses et des bénédictions ; et toutefois, nous allons voir parmi ses descendants un patriarche et un prophète, qui sera une prophétie parlante du Christ, et dans ses souffrances et dans sa résurrection.

Vers le temps où mourut en Égypte, Joseph, le fils de Jacob, un homme vivait dans la terre de Hus: son nom était Job; et cet homme-là était simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal. Il lui naquit sept fils et trois filles. Ses possessions en bétail étaient de sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses. Il avait de plus un nombreux domestique et un labourage considérable. Et cet homme était grand et célèbre, plus qu'aucun des fils de l'Orient.

Et ses fils allaient les uns chez les autres et donnaient des repas chacun en son jour, et ils envoyaient inviter leurs trois sœurs à venir manger et boire avec eux ; les jours de festin terminés, Job envoyait

vers eux et les sanctifiait, puis, se levant de grand matin, il offrait des holocaustes suivant le nombre d'eux tous; car Job disait : Peut-être que mes enfants auront commis quelque péché et béni Dieu dans leur cœur. Job en usait ainsi tous les jours [1].

Quelle adorable famille! quelle union dans les enfants! Et dans le père, quelle touchante sollicitude! quelle tendre pitié! Peut-être qu'ils ont béni Dieu dans leur cœur. Il craint de dire le mot blasphémer, tant il a horreur de la chose.

Dans un très-ancien fragment, qui est à la suite du livre de Job dans le grec, dans l'arabe et dans l'ancienne Vulgate, il est dit : Job demeurait dans la terre Ausitide, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie. Son nom était d'abord Jobab. Il prit une femme d'Arabie, dont il eut un fils nommé Ennon. Son père fut Zaré, l'un des descendants d'Ésaü, et sa mère Bosorrha; en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham (le sixième en y comprenant le patriarche). Or, voici les rois qui régnèrent dans Édom, région dans laquelle lui-même fut prince. Le premier fut Balac, fils de Béor, et sa ville s'appelle Dennaba : après Balac, ce fut Jobab, qui est aussi nommé Job; après lui vint Asom, chef de la région Thémanitide; après celui-ci fut Adad, fils de Barad, qui défit les Madianites dans la plaine de Moab : le nom de sa ville était Gethaïm. Les amis de Job qui vinrent le voir, furent Éliphaz, l'un des descendants d'Ésaü, roi des Thémaniens : Baldad, souverain des Sauchéens, et Sophar, roi des Minéens.

Ce fragment, recommandable par son antiquité et le sentiment commun des Pères et des interprètes qui vient s'y joindre, établit suffisamment, à nos yeux, le temps où vécut Job et sa descendance d'Esaü. Hus, en hébreu Outs, en grec Os, est le nom d'un ancien prince de Séir, de qui l'on aura appelé terre de Hus ou Ausitide la terre où plus tard habita Job. Mais revenons à l'histoire de ce patriarche, que l'apôtre saint Jacques nous propose pour modèle [2].

Or, un jour les enfants de Dieu, les anges, étant venus pour paraître devant Jéhova, Satan se trouva aussi parmi eux. Et Jéhova dit à Satan : D'où viens-tu? Satan répondit à l'Eternel : Je viens de parcourir la terre et de la visiter. Alors l'Eternel dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'a point d'égal sur la terre, homme simple et droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal. Satan répondit à l'Éternel : Est-ce gratuitement que Job craint Dieu? Ne l'avez-vous pas entouré comme d'un rempart, lui, sa maison et tous ses biens? N'avez-vous pas béni les œuvres de ses mains? Ses possessions en troupeaux ne se sont-elles pas multipliées sur la terre? Mais étendez

[1] Job, 1. — [2] Jacob., 5, 11.

un peu votre main et touchez tout ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous bénira pas en face, c'est-à-dire s'il ne vous blasphémera pas. L'Éternel dit alors à Satan : Voilà que tout ce qu'il a est en ton pouvoir; mais n'étends pas la main sur lui-même [1].

L'Éternel apparaît ici comme le roi sur son trône. Les ministres de sa providence viennent lui rendre compte et des nations auxquelles il les a préposés, et des individus qu'il a commis à leur garde; ils lui présentent les prières des saints, les larmes des pénitents, les souffrances des pauvres, et attendent les ordres de sa bonté. Satan, l'adversaire, le méchant, vient aussi pour accuser les hommes devant Dieu et savoir qui il lui sera permis de tenter et d'affliger. Il est en la présence de Dieu comme l'aveugle en la lumière du soleil, sans le voir. Apprenons maintenant comme il a usé de la permission qui lui a été donnée.

Un jour que les fils de Job et ses filles mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné, un messager vint à Job et dit : Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient auprès, lorsque les Sabéens sont venus fondre dessus, les ont enlevés et ont passé les gardiens au fil de l'épée; seul, je me suis échappé pour vous en donner la nouvelle. Il parlait encore, un autre survint et dit : Le feu de Dieu est tombé du ciel sur les brebis et sur les gardiens, et les a consumés; seul, je me suis échappé pour vous en apporter la nouvelle. Il n'avait pas encore achevé de parler, lorsqu'un autre vint dire : Les Chaldéens, partagés en trois bandes, se sont jetés sur les chameaux, ils les ont enlevés, ont tué les gardiens, et je me suis échappé seul pour vous en donner la nouvelle. Il parlait encore, un autre entra et dit : Vos fils et vos filles étaient à manger et à boire du vin dans la maison de leur frère aîné; et voilà qu'un vent violent s'est élevé du fond du désert et a ébranlé les quatre coins de la maison, en sorte qu'elle s'est écroulée sur les enfants, et ils sont morts; et seul, je me suis échappé pour vous en apporter la nouvelle. Alors Job se leva, déchira son manteau, se rasa la tête, et, se prosternant à terre, il adora et dit : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a repris; comme il a plu à l'Éternel, ainsi il est arrivé. Que le nom de l'Éternel soit béni ! En toutes ces choses, Job ne pécha point par ses lèvres et ne dit rien contre Dieu qui fût indiscret.

Satan s'était vanté qu'il le lui ferait blasphémer, et le voilà qui le bénit ! La foudre, la tempête n'y ont rien pu, non plus que les voleurs.

Il y avait deux peuples du nom de Sabéens. L'un descendait

[1] Job, 1. — [2] *Ibid.*, 1.

de Saba, fils de Regma, fils de Cush, fils de Cham; l'autre, de Saba, frère de Regma, et par conséquent aussi de Cham. Ils habitaient l'Arabie, les uns vers la mer Rouge, les autres vers le golfe Persique. Les Chaldéens dont il est ici parlé, sont ceux de cette nation qui, pendant que tout le reste obéissait à l'empire de Babylone, maintinrent si bien leur indépendance au milieu de leurs montagnes, que, du temps de Cyrus encore, ils sortaient de là pour vivre de pillage ou se mettre à la solde de qui les voulait payer [1]. Il n'est pas étonnant que l'ennemi de tout bien se soit servi de pareils auxiliaires pour faire le mal. Néanmoins il fut vaincu. Job se montra, comme Dieu l'avait dit, parfait, irréprochable; car c'est le sens du mot original, que la Vulgate rend ici par simple, mais dont elle exprime toute la force dans ces paroles du Seigneur à Abraham : Marche devant moi, et sois parfait.

Un autre jour que les enfants de Dieu s'étaient présentés devant l'Éternel, et que Satan se trouvait parmi eux, l'Éternel lui dit : D'où viens-tu ? Il répondit : De parcourir la terre et de la visiter. L'Eternel reprit : As-tu remarqué mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme simple et droit, craignant Dieu, s'éloignant du mal et conservant encore l'innocence, quoique tu m'aies porté à l'affliger gratuitement ? Satan répondit à l'Eternel : L'homme donnera toujours peau pour peau et tout ce qu'il a pour conserver sa vie. Mais étendez votre main et touchez ses os et sa chair, et vous verrez qu'il vous maudira en face. Alors l'Eternel dit à Satan : Le voilà en ta main, mais épargne sa vie. Satan sortit de la présence de Jéhova, et frappa Job d'un horrible ulcère, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Lui prit un test pour se racler avec cela, et s'assit sur le fumier et la cendre [2].

Satan est encore vaincu. Job souffre son mal sans ouvrir la bouche, et cependant quel mal ! la plus affreuse des lèpres, l'assemblage de tous les maux. Tout son corps n'est qu'une plaie; des pieds à la tête il est plein d'ulcères, les ulcères pleins de vers et de pourriture ; la fièvre le brûle, une esquinancie étouffante l'empêche d'avaler sa salive, ses reins et ses entrailles sont en proie à des douleurs sans fin, son visage est enflé à force de pleurer, ses yeux sont obscurcis ; sa voix rauque rugit plutôt qu'elle ne parle ; décharné, épuisé, desséché, il n'a plus que la peau sur les os, plus que les lèvres autour des dents ; son haleine est d'une puanteur insupportable, sa propre femme en a horreur, tous les siens l'abandonnent; il est obligé de demeurer hors de la ville, éloi-

[1] Xénophon, *Cyropédie*, l. 3. — [2] Job, 2, 1-8.

gné du commerce des autres hommes. Là, et la nuit et le jour, l'ennui, l'inquiétude, des terreurs soudaines, des songes effrayants viennent tourmenter son âme. Voilà ce que l'Écriture nous dit de son mal.

Il y avait déjà longtemps qu'il souffrait, lorsque sa femme lui dit : Quoi ! tu tiens encore à ton innocence, à ta piété ! Bénis Dieu, et meurs. Mais il lui répondit : Vous parlez comme une de ces femmes qui n'ont point de sens. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ? En toutes ces choses, Job ne pécha donc point par ses lèvres [1].

Satan lui avait tout enlevé, troupeaux, maison, enfants, santé ; mais il lui avait laissé sa femme. Il comptait le vaincre par là, comme il avait fait du premier homme ; mais c'est Satan qui est vaincu. Job, qui sur ses propres maux a gardé le silence, prend la parole pour justifier la providence de Dieu. Sa femme l'avait excité au blasphème : lui ne s'arrête ni à sa femme, ni aux voleurs, ni à Satan ; il s'élève jusqu'à cette main puissante qui dirige tout cela dans des vues d'impénétrable sagesse ; et il continue à souffrir, les uns disent pendant trois ans, les autres pendant sept, quelques-uns jusqu'à dix, mais toujours assez longtemps pour que des princes étrangers pussent l'apprendre et venir en être témoins.

En effet, trois amis de Job, que la version grecque et le livre de Tobie appellent des rois, ayant ouï tous les maux qui lui étaient arrivés, vinrent chacun de son lieu : Éliphaz, de Théman ; Baldad, de Sué ; et Sophar, de Naamath. Le premier descendait de Théman, petit-fils d'Ésaü ; le second, de Sué, fils d'Abraham et de Céthura ; le troisième pouvait descendre de Sépho, que les Septante nomment Sophar, et qui était frère de Théman et petit-fils d'Ésaü. Ils arrivèrent tous trois en même temps ; car ils s'étaient concertés pour venir le visiter ensemble et le consoler. De loin, ils levèrent les yeux et ne le reconnurent point ; ils élevèrent la voix ; ils pleurèrent, déchirèrent leurs manteaux et jetèrent de la poussière par-dessus leur tête vers le ciel. Ils demeurèrent avec lui assis sur la terre durant sept jours et sept nuits, nul ne lui disant une parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était excessive [2].

Ce sont trois véritables amis : ils n'abandonnent point dans l'infortune, ils prennent part aux souffrances de Job : leur compassion est grande, ils pleurent, ils se couvrent la tête de poussière, ils s'asseyent auprès de lui, muets de douleur ; ils ne savent que dire pour le consoler, tant ses maux leur paraissent extrêmes. Une

[1] Job, 2, 9 et 10. — [2] *Ibid.*, 2, 11-13.

pensée les consterne surtout. Dieu est juste, et Job est acccablé de maux : Job s'est donc rendu coupable, non-seulement de fautes de fragilité, comme il en échappe aux plus parfaits, mais de quelque crime énorme dont il ne veut pas convenir : c'est au fond un scélérat et un hypocrite, autrement Dieu ne l'affligerait pas comme il fait. Ils oubliaient que le premier juste, Abel, avait été tué par son frère; ils n'entendaient point encore cette parole de Raphaël à Tobie : Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât [1]; ils n'avaient pas encore vu celui qui est la justice même expirer sur une croix. Ils ne comprenaient pas encore que Dieu peut affliger les justes, soit pour faire éclater en eux la gloire de sa grâce, soit pour les rendre plus justes encore, soit pour les donner en exemple aux siècles suivants, soit pour épargner les autres en leur faveur, soit pour une infinité d'autres raisons que nous ne connaissons pas. Ils avaient le zèle de Dieu, mais leur zèle n'était point assez eclairé. Par suite de leur erreur, au lieu de consoler Job, lorsque la douleur lui arrachera des plaintes, ils l'accableront de réflexions déplacées et injurieuses; ils s'efforceront, par des discours pleins d'éloquence, à lui ravir le seul bien qui lui reste, le témoignage d'une bonne conscience, en lui persuadant que Dieu n'afflige de la sorte que des scélérats. Lui défendra contre eux, avec plus d'éloquence encore, et la sagesse de Dieu et sa propre innocence.

Il avait sans doute remarqué en eux ces dispositions, lorsque enfin il ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance, disant : Périsse le jour auquel je suis né, et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme est conçu! Que ce jour soit ténèbres! que Dieu ne s'en informe plus d'en haut! qu'il ne soit éclairé d'aucune lumière! que les ténèbres et l'ombre de la mort l'enveloppent! que les nuées l'environnent! qu'il soit consumé d'amertume! Et cette nuit-là, qu'un noir tourbillon la saisisse! qu'elle ne soit point réunie aux jours de l'année! qu'elle n'entre point dans le nombre des mois! que cette nuit soit solitaire! qu'on n'y entende jamais de cantique! qu'elle soit maudite par ceux qui maudissent le jour et qui sont prêts à susciter Léviathan! (C'étaient certains peuples d'Afrique qui maudissaient le soleil, à cause de sa chaleur excessive, et qui attaquaient en même temps le crocodile accoutumé à dormir le jour sur les rivages du Nil.) Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein de ma mère? pourquoi n'ai-je pas expiré en sortant de là? pourquoi me recevoir sur ses genoux? pourquoi

[1] Tob, 12, 13.

m'allaiter de ses mamelles? Maintenant je serais couché et tranquille; je dormirais en repos avec les rois et les arbitres de la terre, qui se bâtissent pour tombeaux des solitudes; ou avec les princes qui possèdent l'or et qui remplissent d'argent leurs maisons; ou bien je serais comme un avorton que l'on cache, comme le fœtus qui n'a pas vu la lumière. Là les méchants cessent leurs fureurs; là reposent enfin ceux qui n'en pouvaient plus : ceux qui étaient enchaînés l'un à l'autre y sont tranquilles, ils n'entendent plus la voix de l'oppresseur. Le petit et le grand sont là tout un; l'esclave y est libre de son maître. Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume de l'âme; qui attendent la mort, et elle ne vient point; qui la cherchent plus avidement qu'un trésor, qui se réjouissent et tressaillent de joie quand ils ont trouvé le sépulcre? à l'homme dont la voie lui est inconnue, et que Dieu a environné de ténèbres? Avant mon pain viennent mes soupirs; ma voix rugit comme de grandes eaux; car la terreur que je craignais m'est venue, et ce que je redoutais m'est arrivé! N'ai-je pas conservé la retenue? n'ai-je pas gardé le silence? ne suis-je pas demeuré en repos? et cependant la colère est venue m'accabler [1].

Satan est encore vaincu! Il s'était vanté que Job maudirait Dieu en face; et, au plus amer de ses plaintes, il ne maudit que le jour de sa propre naissance, le jour où il a été conçu dans l'iniquité et engendré dans le péché, parce que ce péché est la cause première des maux intolérables qu'il endure. Sa malédiction retombe finalement sur le péché et sur celui qui en est l'auteur. Elle se réduit, au fond, à dire dans un langage plus sublime ce que nous disons tous les jours dans un langage plus simple : Ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal.

Éliphaz, de Théman, voyait bien que tel était le sens des paroles de Job; car, sans lui en faire de reproche particulier, voici sur quel ton il lui parle : Si je réponds, peut-être le supporterez-vous avec peine; mais qui peut se taire? Et vous-même, n'avez-vous pas instruit un grand nombre, fortifié leurs bras affaiblis? Vos discours ont relevé celui qui penchait vers sa ruine, et vous avez affermi les genoux tremblants. Maintenant que l'affliction est tombée sur vous, vous perdez courage, vous avez défailli; à peine êtes-vous atteint, vous voilà dans le trouble. Où donc est votre crainte de Dieu, votre force, votre patience et la perfection de vos voies? Cherchez dans votre souvenir si jamais un innocent a péri et si

[1] Job, 3.

jamais les justes ont été exterminés. J'ai vu, au contraire, ceux qui labourent l'iniquité moissonner les douleurs qu'ils y ont semées. Ils ont péri au souffle de Dieu ; le vent brûlant de sa colère les a consumés. Une parole m'a été dite à la dérobée, et mon oreille en a recueilli quelques sons. C'était à l'heure où l'imagination se repaît de visions nocturnes, dans le temps que le sommeil assoupit davantage les hommes ; la frayeur me saisit et l'épouvante ; un tremblement agita la multitude de mes os ; un esprit passa devant ma face ; les poils de ma chair se dressèrent d'horreur. Il était là, mais je ne connaissais pas son visage. Le fantôme se tenait devant mes yeux, et j'entendis l'haleine silencieuse d'une voix. L'homme sera-t-il plus juste que Dieu ? Sera-t-il plus pur que celui dont il est l'ouvrage ? Voilà que Dieu ne se confie point à ceux qui le servent ; il ne se repose point de sa gloire sur ses anges. Que sera-ce donc de ceux qui habitent des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de poussière, et qui seront consumés par un vermisseau[1] ?

Une des premières erreurs de l'Orient a été de croire qu'après avoir créé l'univers, Dieu l'abandonna au gouvernement des anges. Sans doute il les emploie comme ses ministres, mais il ne s'en repose pas sur eux. Si parfaits qu'ils puissent être, ils ne sont pas lui ; ni leurs lumières ni leur puissance ne sauraient suffire pour embrasser tout le plan de sa providence et l'exécuter jusqu'au bout. Combien moins l'homme est-il capable d'en juger ! Tout cela est vrai ; Dieu lui-même le confirmera dans la suite. Éliphaz aurait dû en conclure : donc je ne puis pas décider que ce soit pour ses crimes que Dieu afflige mon ami. Il ne le fera point. Au contraire, supposant toujours que Job est coupable de quelque grande iniquité, puisque Dieu lui envoie tant de maux, il lui laisse entendre qu'il n'a que ce qu'il mérite, et l'exhorte à faire pénitence, sûr que Dieu lui rendrait alors sa première félicité. Qu'on juge de ce que devait souffrir ce saint homme. Son corps est en proie à d'incompréhensibles douleurs, son esprit à des angoisses mortelles ; et voilà que, par un zèle mal entendu, ses amis s'acharnent à y mettre le comble en lui arrachant sa dernière consolation, le témoignage d'une bonne conscience. Ah ! que l'on ne s'étonne plus si ses paroles sont des cris déchirants[2] !

Plût à Dieu, répond-il à Éliphaz, que mes plaintes fussent mises dans une balance avec l'infortune que j'éprouve ! celle-ci surpasserait les autres de toute la pesanteur du sable de la mer. C'est pourquoi mes paroles sont pleines de douleur ; car les flèches du Tout-Puissant sont en moi ; leur ardeur brûlante épuise mon esprit ; les ter-

[1] Job, 4. — [2] *Ibid.*, 5.

reurs de Dieu combattent contre moi. Qui me donnera que ma demande soit accomplie et que Dieu m'accorde l'objet de mes espérances ; que Dieu veuille et achève de me briser, qu'il laisse aller sa main pour me retrancher entièrement ! Et que ce soit là ma consolation ; que dans l'affliction dont il m'accable, il ne m'épargne point, et que je ne sois pas en contradiction avec la parole du Saint. Car quelle est ma force, pour endurer toujours? Quelle est ma fin, pour que mon âme prolonge jusque-là sa patience? Ma force est-elle la force des pierres? Ma chair est-elle d'airain? Je ne trouve en moi aucun secours ; mes amis mêmes m'ont abandonné [1].

La vie de l'homme sur la terre n'est-ce pas un service de guerre? et ses jours ne sont-ils pas semblables aux jours du mercenaire? Comme l'esclave soupire après l'ombre, comme le mercenaire attend impatiemment le prix de son labeur, ainsi ai-je eu des mois vides et compté des nuits d'insomnie. Si je me couche, je dis aussitôt : Quand sera-t-il jour [2]? et du soir au matin je suis rempli de douleurs. Ma chair est revêtue de vers et de croûtes affreuses ; ma peau est entr'ouverte par des crevasses et tombe en lambeaux. Si je dis : Mon lit me consolera, mes pensées soulageront ma couche, vous m'épouvantez par des songes et vous me troublez par d'horribles visions. Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand et que vous tourniez sur lui votre cœur? Vous le visitez tous les matins, et à chaque moment vous le mettez à l'épreuve. Jusques à quand ne me quitterez-vous pas et ne me permettrez-vous pas de respirer? J'ai péché! que vous ferai-je, ô gardien des hommes? Pourquoi m'avez-vous mis en butte à tous vos traits, de sorte que je suis devenu à charge à moi-même? Pourquoi n'ôtez-vous point mon péché et n'effacez-vous point mon iniquité? Car voici que je vais me coucher dans la poussière. Vous me chercherez dès le matin, et je ne serai plus [3].

Baldad, de Sué, soutient que les malheurs de Job sont la peine de ses péchés, traite sa vertu d'hypocrisie et l'exhorte à se convertir. Dieu foule-t-il aux pieds la justice? et le Tout-Puissant renverse-t-il les règles de l'équité? Bien qu'il ait livré vos enfants, qui ont péché contre lui, à la peine de leur impiété, néanmoins, si vous vous empressez d'aller à Dieu et que vous imploriez le Tout-Puissant ; si vous marchez pur et droit, il s'éveillera aussitôt pour vous secourir, et il rendra la paix à votre demeure, où vous vivrez en justice, et votre première fortune aura été peu, en comparaison de la dernière. Interrogez les générations primitives, consultez avec soin la mémoire

[1] Job, 6. — [2] Suivant les Septante. — [3] Job, 7.

de leurs pères (car, pour nous, nous sommes d'hier et ne savons rien, parce que nos jours sur la terre sont comme l'ombre); ce sont eux qui vous instruiront; ils vous parleront et ils tireront du fond de leur cœur ces sentences : Le roseau verdira-t-il sans humidité? Le jonc croîtra-t-il sans eau? fût-il dans sa force, si l'humidité lui manque, sans qu'il soit arraché, il sèche avant toutes les plantes. Tel est le sort de tous ceux qui oublient Dieu : ainsi périra l'espérance de l'hypocrite [1].

Vraiment je sais, répondit Job, qu'il en est ainsi, et que l'homme, comparé à Dieu, ne saurait être trouvé juste. Si Dieu lui demandait compte de ses actions, entre mille, il ne pourrait en justifier une seule. Dieu est sage de cœur et puissant de force. Qui jamais lui a résisté et a trouvé la paix? c'est lui qui transporte les montagnes sans qu'elles s'en aperçoivent; lui qui les renverse dans sa fureur. Il remue la terre de sa place, et ses colonnes sont ébranlées; il commande au soleil, et le soleil ne se lève pas; il tient sous un sceau les étoiles. Lui seul a étendu les cieux et marche sur les flots de la mer. C'est lui qui a fait la constellation de l'Ourse, de l'Orion, des Hyades, et celles qui sont plus proches du midi. Il fait des choses grandes qu'on ne saurait comprendre, et des choses merveilleuses qu'on ne saurait nombrer. S'il vient à moi, je ne le verrai point; et s'il s'éloigne, je ne m'en apercevrai point. S'il lui plaît de ravir, qui le fera restituer? Qui lui dira : Qu'avez-vous fait? Il est Dieu, et nul ne peut résister à sa colère. Sous lui fléchissent ceux qui soutiennent l'univers. Que suis-je donc, moi, pour lui répondre et pour oser lui parler? Quand même je serais juste, je ne répondrais point, mais j'implorerais mon juge. Et lorsqu'il aurait exaucé ma prière, je ne croirais pas qu'il eût entendu ma voix, car il me brisera dans le tourbillon et il multipliera mes plaies sans que j'en sache aucun motif. Il ne me laisse pas respirer, mais il me rassasie d'amertumes. S'agit-il de force? il est tout-puissant. S'agit-il de justice? qui pourra lui assigner un jour? Si j'entreprends de me justifier, ma bouche me condamnera; et si je veux montrer que je suis innocent, il me convaincra d'être coupable. Quand même je serais sans tache, mon âme l'ignorera et ma vie me sera à charge. Tout ce que j'ai dit se réduit donc à cela : Dieu afflige en ce monde le juste comme l'impie; par conséquent, on a tort de croire que je suis coupable, parce que je suis affligé [2].

O Seigneur, je tremblais à chaque œuvre que je faisais, sachant que vous ne me pardonneriez pas si je péchais. Que si après

[1] Job, 8. — [2] Job, 9, 2-22.

cela je suis encore un impie, pourquoi ai-je travaillé en vain [1] ?

Mon âme est lasse de la vie, je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même, je parlerai dans l'amertume de mon âme. Je dirai à Dieu : Ne me condamnez pas ; faites-moi connaître sur quoi vous êtes en procès avec moi. Vous est-il bon d'opprimer, de réprouver l'ouvrage de vos mains et de favoriser les desseins des impies ? Avez-vous des yeux de chair ? Et voyez-vous ainsi que l'homme voit ? Vos jours sont-ils semblables aux jours de l'homme, et vos années comme la vie d'un mortel, pour vous informer de mon iniquité, et faire une diligente recherche de mon péché ? Vous savez que je n'ai rien fait d'impie ; car qui pourrait m'arracher de vos mains [2] ? Ce sont vos mains qui m'ont formé ; ce sont elles qui ont disposé toutes les parties de mon corps : et vous voudriez m'abîmer après cela ? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un visage d'argile, et que vous me réduirez en poussière. N'avez-vous pas préparé ma substance comme du lait ? Ne l'avez-vous pas fait épaissir comme du fromage ? Vous m'avez revêtu de peau et de chair ; vous m'avez affermi par des os et par des nerfs. Vous m'avez donné la vie et la miséricorde, et la continuation de votre secours a conservé mon souffle. Quoique vous teniez ces choses cachées en vous-même, je sais néanmoins que vous avez mémoire de tout. Si, lorsque j'étais pécheur, vous m'avez conservé, refuseriez-vous de me purifier de mon iniquité ? Si j'ai vécu en impie, malheur à moi ! je dois être puni ; mais si j'ai vécu en juste, je ne lèverai pas la tête, étant rassasié d'affliction et de misère. Si je m'enorgueillis, vous me poursuivrez comme une lionne, et, revenant à l'attaque, vous me tourmenterez d'une façon prodigieuse [3].

Des idées, des expressions pareilles étonneront plus d'un lecteur. Ceux qui connaissent deux saints modernes, comparables à Job pour l'éminence des vertus, la solidité d'esprit, la grandeur d'âme, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, ne s'en étonneront point. Ils ont appris d'eux par quelles incompréhensibles épreuves Dieu conduit les âmes privilégiées au sommet de la perfection : épreuves tantôt douces, tantôt terribles, où l'homme meurt successivement à la vie des sens et à la vie purement humaine, pour vivre enfin d'une vie entièrement divine ; mort et vie mystiques, dont la vie et la mort corporelles ne sont qu'une ombre. Ils savent comme se vérifie tous les jours, dans les âmes saintes, ce qu'a dit un philosophe païen : Dieu, qui aime passionnément les bons, et qui veut les rendre le meilleurs et le plus excellents qu'ils puissent être, leur assigne un

[1] *Ibid.*, 28 et 29. — [2] Suivant les Septante. — [3] C. 10, 1-16.

destin pour les exercer. Un spectacle vraiment digne de Dieu, c'est un homme de cœur aux prises avec l'infortune [1].

Le troisième ami de Job, Sophar, de Naamath, était encore loin de le comprendre. Au lieu de féliciter le saint homme que Dieu l'eût jugé digne d'être ainsi donné en spectacle au monde entier, et aux anges et aux hommes, il ne cherche qu'à le désoler. Qu'il serait à souhaiter, dit-il, que Dieu parlât lui-même avec vous, et qu'il vous ouvrît ses lèvres pour vous découvrir les secrets de sa sagesse et l'étendue des préceptes de sa loi ! Veus comprendriez alors qu'il exige de vous beaucoup moins que ne mérite votre iniquité. A des paroles aussi dures, il ajoute, pour l'engager à se convertir, des réflexions fort belles, mais communes, sur la providence de Dieu [2]. Aussi Job répond-il avec une grande supériorité de raison et d'éloquence :

Vraiment ! vous êtes tout le monde, et la sagesse mourra avec vous ! J'ai cependant un cœur comme vous, et je ne vous suis point inférieur en lumière; car qui est-ce qui ignore ce que vous savez ? Celui qui, comme moi, devient l'objet des railleries de son ami invoquera Dieu, et Dieu l'exaucera. L'innocent, le juste est en butte à la dérision. C'est une lampe que dédaignent les heureux du siècle ; mais elle luira en son temps. Les brigands habitent des tentes paisibles, et ils provoquent audacieusement Dieu, qui leur a mis entre les mains tout ce qu'ils possèdent. En effet, interroge les animaux, et ils t'enseigneront ; les oiseaux du ciel, et ils t'instruiront. Parle à la terre, et elle t'apprendra ; et les poissons de la mer te raconteront. Qui ne connaît par toutes ces choses que c'est la main de Jéhova qui a fait ceci ? lui qui tient dans sa main l'âme de tout ce qui a vie, et tous les esprits qui animent la chair des hommes. L'oreille ne distingue-t-elle pas les paroles, et le palais le goût des aliments ? La sagesse est de même dans les vieillards, et la prudence dans la longueur des jours. Mais avec Dieu est la sagesse et la force ; à lui appartiennent le conseil et l'intelligence. Il renverse, et nul ne pourra édifier ; il emprisonne l'homme, et nul ne peut lui ouvrir. Voilà qu'il retient les eaux, et tout se dessèche ; il les lâche, et elles bouleversent la terre. Oui, la force et la sagesse résident en lui ; il connaît et celui qui trompe, et celui qui est trompé.

Il enlève aux conseillers leur prudence, et frappe d'étourdisse-

[1] *Miraris tu, si Deus ille bonorum amantissimus, qui illos quam optimos esse atque excellentissimos vult fortunam illis cum quâ exerceantur, assignat ? — Ecce spectaculum dignum, ad quod respiciat Deus : ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus.* Senec., *de Provident.* — [2] Job, 11.

ment les juges. Il ôte aux rois leur baudrier et ceint leurs reins d'une corde. Il fait marcher les pontifes sans gloire, et il renverse les grands. Il fait changer de langage à ceux qui annonçaient la vérité, et il retire la science aux vieillards. Il répand la confusion sur les princes, et affaiblit la puissance des forts. Il dévoile ce qui était caché dans de profondes ténèbres, et il produit à la lumière l'ombre même de la mort. Il élève les nations, et il les perd; il les abaisse pour les relever encore. Il ôte l'intelligence aux chefs des peuples de la terre, et les laisse s'égarer dans un chaos sans route. Ils tâtonneront les ténèbres et non la lumière; il les fera chanceler comme un homme ivre [1].

L'homme, né de la femme, a peu de jours à vivre et il est rassasié de chagrins. Il s'élève comme la fleur, et il est retranché comme elle; il fuit comme l'ombre, et ne demeure jamais le même. Et vous, Seigneur, vous ouvrez là-dessus les yeux! Vous me faites entrer en jugement avec vous! Qui peut rendre pur ce qui est né de l'impur? nul, si ce n'est vous. Si les jours de l'homme sont déterminés, si le nombre de ses mois est en vos mains, si vous lui avez marqué des bornes qu'il ne peut franchir, détournez-vous de lui un peu, afin qu'il ait quelque relâche, jusqu'à ce qu'il trouve, comme le mercenaire, la fin désirée de ses travaux. L'arbre n'est pas sans espérance; si on le coupe, il se renouvellera, et son rejeton ne périt point. Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait desséché dans la poussière, il germe dès qu'il respire l'eau, et il se couvre de rameaux comme s'il venait d'être planté. Mais l'homme meurt; il languit, il expire; alors où est-il? Les eaux de la mer se sont en allées en vapeur, le fleuve tarit et se dessèche: ainsi est couché l'homme, et il ne se lèvera point; ils ne se réveilleront point, ils ne sortiront point de leur sommeil, jusqu'à ce que les cieux ne soient plus. Qui me donnera que vous me mettiez à couvert dans le séjour des morts, et que vous m'y cachiez jusqu'à ce que votre fureur soit passée, et que vous me marquiez un temps où vous vous souviendrez de moi? L'homme meurt-il; il revivra néanmoins. Durant tous mes jours, j'espérerai ma résurrection, jusqu'à ce que vienne le temps où je reverdirai. Alors vous m'appellerez et je vous répondrai; vous tendrez la main à l'ouvrage de vos mains. Encore que maintenant vous comptiez tous mes pas, cependant vous ne garderez pas mon péché [2].

Dans ces dernières paroles, pour lesquelles nous avons suivi la traduction d'un savant orientaliste d'Allemagne [3], Job manifeste sa

[1] Job, 12. — [2] Job, 14. — [3] Michaëlis.

ferme croyance, non-seulement à l'immortalité de l'âme, mais à la résurrection future de son corps. Il se considère comme un arbre, dont la mort coupe le tronc, mais dont la racine demeure en terre. Elle y demeure longtemps stérile ; mais enfin, lorsque les cieux auront disparu, elle respirera les eaux de la vie éternelle, et reproduira l'homme d'une éternelle jeunesse.

On croirait que les amis de Job vont être touchés de ses beaux sentiments ; mais non. Job avait dit que, Dieu affligeant souvent en ce monde les justes comme les pécheurs, on ne pouvait pas conclure contre lui qu'il était coupable, parce qu'il était affligé. Eux, préoccupés de l'idée que, dans ce monde même, les bons sont toujours heureux et les méchants toujours malheureux, lui reprochent ce raisonnement comme une orgueilleuse impiété, sous prétexte qu'alors Dieu ne serait pas juste, et qu'il serait inutile de le prier. Tel est en substance le second discours d'Éliphaz, qui termine par une belle description des remords qui poursuivent le méchant jusque dans la prospérité [1].

J'ai entendu souvent de pareils discours, lui répond Job : et vous êtes tous des consolateurs importuns. Ces discours en l'air ne finiront-ils jamais ? Qu'ai-je donc fait pour mériter de pareilles réponses ? Je pourrais aussi moi-même parler comme vous, et plût à Dieu que votre âme fût au même état que la mienne ! je vous consolerais de même par mes discours. Puis, après un rapide tableau des maux qu'il endure, il ajoute : J'ai souffert tout cela sans que ma main fût souillée de l'iniquité que vous me reprochez ; mes prières à Dieu étaient pures. Terre, ne couvre point mon sang, et que mes cris ne se trouvent point étouffés dans ton sein ; car le témoin de mon innocence est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur réside en ces lieux sublimes. Mes amis sont des rhéteurs ; mes larmes s'adressent à Dieu [2].

Piqué des reproches de Job, Baldad réplique : Jusques à quand vous répandrez-vous en tant de paroles ? Comprenez auparavant, et après cela nous vous parlerons. Pourquoi passons-nous dans votre esprit pour de stupides animaux, et pourquoi n'avez-vous que du mépris pour nous ? Si vous êtes résolu de perdre votre âme dans votre fureur, la terre sera-t-elle abandonnée à cause de vous, et les rochers seront-ils transportés hors de leur place ? La lumière de l'impie ne s'éteindra-t-elle pas, et la flamme de son feu ne cessera-t-elle de briller ? Ces derniers mots commencent encore un tableau très-poétique, mais exagéré, des malheurs du méchant [3].

[1] Job, c. 15.— [2] *Ibid.*, c. 16.— [3] C. 18.

La réponse de Job est admirable de douleur et d'espérance. Jusques à quand affligerez-vous mon âme et m'abattrez-vous par vos discours? Voilà déjà dix fois que vous voulez me confondre et que vous ne rougissez point de m'accabler. Quand je me serais égaré, mon égarement ne regarde que moi seul; mais vous vous élevez contre moi, et vous me faites un crime de mes humiliations. Sachez maintenant que Dieu m'a renversé et qu'il m'a environné de son filet : je crie à la violence, et je ne suis point exaucé; j'élève la voix, et on ne me fait point de justice. Il a fermé mon chemin, et je ne puis avancer; il a couvert de ténèbres le sentier où je marchais. Il m'a dépouillé de ma gloire, il m'a ôté la couronne de dessus ma tête; il m'a détruit de tous côtés et je péris; il m'a ôté toute espérance, comme à un arbre qui est arraché. Sa fureur s'est enflammée contre moi, et il m'a traité comme son ennemi; ses bataillons m'ont enveloppé de concert : ils se sont ouvert un passage jusqu'à moi, et ont campé autour de mon pavillon. Il a éloigné de moi mes frères, mes amis me sont devenus étrangers; mes proches m'ont abandonné, ceux qui me connaissent m'ont oublié. Les gens de ma maison et mes servantes m'ont regardé comme un inconnu, et je leur ai paru comme un étranger; j'ai appelé mon serviteur et il ne m'a pas répondu, cependant je le suppliais moi-même; mon haleine était en horreur à ma femme, je la conjurais pour l'amour des enfants sortis de son sein. Les insensés mêmes me méprisent : à peine les ai-je quittés, qu'ils médisent de moi. Ceux qui étaient autrefois mes confidents m'ont en exécration, et celui que j'aimais le plus s'est détourné de moi; ma peau s'est desséchée jusqu'à mes os, il ne me reste plus d'autre chair que mes lèvres. Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis! car la main du Seigneur m'a touché. Pourquoi me persécutez-vous de même que Dieu, et comment ne vous rassasiez-vous point du spectacle de ma chair? Qui m'accordera que mes paroles soient écrites? qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre, qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec un style de fer, ou sur la pierre avec un ciseau? car je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre; et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair; je le verrai moi-même et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux : cette espérance repose dans mon sein [1].

Job, vainqueur des tourments et raclant avec un test la pourriture

[1] Job, c. 19, 2-27.

de sa chair, consolait ses misères par l'espoir et la vérité de la résurrection. Quoi de plus clair que cette prophétie? Nul, après le Christ, n'a parlé de la résurrection aussi ouvertement que celui-ci l'a fait avant le Christ. Le Seigneur n'était pas encore mort, et cet athlète de l'Église voyait déjà son Rédempteur ressuscitant des enfers. Ainsi parle saint Jérôme, et, avec lui, tous les saints docteurs [1].

De nos jours, parmi les exégètes protestants, il s'en est rencontré quelques-uns qui, trouvant les paroles de Job trop claires, ont tenté de les obscurcir. Mais voici comment s'explique là-dessus le plus savant de tous ces savants [2] : Pour moi, je ne saurais entendre ces paroles que de l'espérance d'une vie future après la mort ; si d'autres, pour l'ordinaire médiocres connaisseurs de l'hébreu, les interprètent en ce sens, que Job espérait encore pour cette vie le retour d'une meilleure fortune, il leur faut non-seulement faire à ces paroles la plus extrême violence, mais encore, dans cette même profession de foi qu'il veut qui soit transmise à la postérité, mettre Job en contradiction avec tout ce qu'il a dit précédemment, et cela sur le point capital. En effet, voici sur quoi s'était élevé le débat avec ses amis : Eux le consolaient par cette espérance, que, s'il se convertissait, Dieu ne l'abandonnerait pas, mais lui rendrait et sa première santé et sa première fortune. Lui, repoussait cette consolation comme un absurde verbiage. Si donc, il se promettait ici ni plus ni moins que ce que lui avait déjà promis Éliphaz dans le cinquième chapitre, le débat tout entier aurait pu n'avoir pas lieu ; du moins Job rétracterait maintenant tout ce qu'il a dit jusqu'alors, et donnerait gain de cause à Éliphaz. Mais, certainement, la profession de foi que fait ici Job ne ressemble en aucune manière à une rétractation. Ainsi s'explique Michaëlis. On s'étonnera peut-être que de ses coreligionnaires se plaisent, comme ils le font, à torturer les paroles de l'Écriture. A cela il n'y a rien d'étonnant. Dans le protestantisme, chacun peut se faire à son gré sa religion, sa morale, sa raison même ; tout ce qui ne s'y accordera point, soit dans la Bible, soit dans la raison commune du genre humain, il peut le rejeter comme une extravagance. Qu'un de ces individus s'imagine donc que, puisque Job n'a pas eu les mêmes avantages que lui ; qu'il n'a pas eu le bonheur, comme lui, de naître dans le protestantisme et d'étudier à telle université allemande, il n'a pu avoir aucune idée de l'immortalité de l'âme ni de la résurrection des corps ; il en conclura naturellement que les passages où il en parle avec tant de clarté ont été, jusqu'à lui, mal lus, mal traduits, mal interprétés par tous les chrétiens, et que lui seul est la lumière

[1] *Adv. error. Joan. hieros.* — [2] Michaëlis.

du monde. Prions Dieu d'accorder à ces hommes de devenir humbles de cœur afin de devenir sages d'esprit, et bénissons-le d'avoir si admirablement établi la foi catholique, que nul ne peut l'attaquer en rien sans attaquer par là seul le fondement de la raison humaine, et poser, comme principe de toute sagesse, ce principe de toute folie : Seul je suis plus éclairé que tous les chrétiens, que tous les hommes.

Les amis de Job continuent de lui parler, et lui de leur répondre. Sophar, sans lui adresser de reproche, dépeint les châtiments dont Dieu punit les méchants; Éliphaz lui dit sans détour que sa malice est à son comble et que ses iniquités sont infinies; Baldad relève la grandeur et la sainteté de Dieu : tous les trois supposant toujours que Dieu n'afflige en ce monde que les méchants. Job leur soutient que les impies jouissent souvent ici-bas d'une longue prospérité, et que le crime y est souvent impuni, parce que Dieu en réserve ordinairement la vengeance après cette vie. Et rien de plus vrai. Dieu est souverainement juste. Sous lui, point de bien qui ne doive être récompensé, point de mal qui ne doive être puni; mais, pour le faire, il a non-seulement le temps, mais l'éternité. Or, point de si méchant qui ne fasse quelque bien; Dieu l'en récompense dès ce monde par quelque prospérité temporelle, en attendant qu'il punisse ses crimes éternellement dans l'autre. D'un autre côté, point de si bon qui ne fasse quelque mal; Dieu l'en punira souvent dans le temps, pour n'avoir qu'à le récompenser dans l'éternité. Cependant il punira quelquefois les méchants d'une manière visible, comme il récompensera quelquefois visiblement les bons, afin qu'on se souvienne toujours qu'il est le maître. Les amis de Job avaient donc tort de plus d'une manière, lorsqu'ils concluaient de son malheur que ce devait être un méchant et un hypocrite. Aussi le saint patriarche leur répond à la fin :

Vive Dieu qui diffère de me rendre justice ! Vive le Tout-Puissant qui a rempli mon âme d'amertume ! Tant qu'un souffle de vie sera en moi et que l'esprit de Dieu animera mon corps, mes lèvres ne prononceront rien d'injuste, ma langue ne proférera pas le mensonge. Loin de moi de vous croire équitables : tant que je vivrai, je protesterai de mon innocence. Je n'abandonnerai point ma justification que j'ai commencé de faire; car mon cœur ne me reproche rien de ce que vous m'imputez, dans toute ma vie [1].

Qui me donnera d'être comme autrefois, comme dans ces jours où Dieu m'avait en sa garde ! lorsque sa lampe luisait sur ma tête, et qu'à sa lumière je marchais dans les ténèbres; comme j'étais aux jours de ma jeunesse, lorsque le secret de Dieu couvrait ma tente; lorsque le

[1] Job, 27, 2-6.

Tout-Puissant était avec moi, et que mes enfants m'entouraient; lorsque je lavais mes pieds dans le beurre, et que la pierre me versait des ruisseaux d'huile; lorsque j'allais siéger à la porte de la ville, et que l'on me préparait mon tribunal dans la place publique. Les jeunes gens me voyaient et se cachaient, et les vieillards se levaient et demeuraient debout. Les princes cessaient de parler, ils mettaient le doigt sur leur bouche; les grands retenaient leur voix, et leur langue demeurait attachée à leur palais. L'oreille qui m'écoutait admirait mon bonheur, et l'œil qui me voyait me rendait témoignage, parce que je délivrais le pauvre qui criait, et l'orphelin qui n'avait point de protecteur. Celui qui était près de périr me comblait de bénédictions, et je remplissais de consolation le cœur de la veuve. J'étais revêtu de la justice, elle me servait de manteau; l'équité était mon diadème. J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres, et je m'instruisais avec soin des causes que je ne connaissais pas. Je brisais les mâchoires de l'injuste, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. Je disais : Je mourrai dans mon petit nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier. Ma racine s'est étendue le long des eaux, et la rosée reposera toujours sur mes branches. Ma gloire se renouvellera tous les jours, et mon arc se fortifiera dans ma main. Ceux qui m'écoutaient étaient dans l'attente; ils recevaient avec une silencieuse attention mes avis. Après mes paroles, ils n'ajoutaient plus rien : mon discours distillait sur eux. Ils me souhaitaient comme l'eau du ciel, et leur bouche entr'ouverte semblait recueillir la pluie d'automne. Si je souriais à leur vue, à peine s'ils pouvaient le croire, et la lumière de mon visage ne tombait point à terre. Si je voulais aller parmi eux, j'occupais la première place; et quoique je fusse parmi eux comme un roi au milieu de ses gardes, j'étais cependant le consolateur des affligés [1].

Mais maintenant je suis en dérision à de plus jeunes que moi, à des gens dont je n'aurais pas daigné mettre les pères avec les chiens de mon troupeau; à des misérables qui rôdent dans les déserts, qui habitent dans des cavernes; race ignoble et rebut de la terre.

Maintenant mon âme est consumée en moi; le jour de l'affliction pèse sur ma tête. La nuit ronge mes os; les vers qui me dévorent ne dorment point. Mon vêtement est dévoré par leur multitude. Je suis plongé dans la fange, et devenu semblable à la poussière et à la cendre. Je crie vers vous, ô mon Dieu ! et vous ne m'écoutez point; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point. Vous êtes comme changé et devenu cruel envers moi, et vous m'opposez la

[1] C. 29.

dureté de votre main. Vous m'avez élevé, et, me tenant comme suspendu en l'air, vous me brisez tout entier. Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé, et mon âme compatissait au malheur du pauvre. J'attendais le bonheur, et il m'est venu des maux ; j'attendais la lumière, et les ténèbres m'ont enveloppé. Mes entrailles bouillonnent sans relâche ; les jours de calamité ont fondu sur moi. Ma peau est devenue toute noire, et mes os se sont desséchés dans l'ardeur qui me consume. Ma harpe s'est changée en deuil, et ma lyre en voix de pleurs [1].

J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une vierge...

Si j'ai dédaigné d'entrer en éclaircissement avec mon serviteur et avec ma servante lorsqu'ils se plaignaient de moi, que ferai-je quand Dieu se lèvera pour juger ? et lorsqu'il interrogera, que lui répondrai-je ? Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère ne l'a-t-il pas créé de même ? Si j'ai repoussé la prière du pauvre, si j'ai fait languir les yeux de la veuve, si j'ai mangé seul mon morceau, si je ne l'ai pas partagé avec l'orphelin ; mais dès ma plus tendre jeunesse, l'orphelin a trouvé en moi un père ; dès mon enfance, j'ai conduit les pas de la veuve. Si j'ai vu avec indifférence celui qui périssait faute de vêtement, et le pauvre qui n'avait pas même de quoi se couvrir ; si les membres de son corps ne m'ont pas béni, parce qu'ils ont été réchauffés par la toison de mes brebis. Si j'ai levé ma main sur le pupille, lors même que je me voyais le plus puissant dans l'assemblée des juges, que mon épaule tombe de sa jointure, et que mon bras se brise avec tous ses os... Si j'ai mis ma force dans mes richesses, et si j'ai dit à l'or : Tu es mon espérance ; si j'ai placé ma joie dans mon opulence, dans les trésors que mes mains ont amassés... si je me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait, si j'ai été ravi du mal qui lui était arrivé ; mais je n'ai point permis à mes lèvres de pécher par des imprécations contre son âme... L'étranger n'a point couché dehors ; ma porte était ouverte au voyageur... Si ma terre crie contre moi, et si ses sillons pleurent avec elle ; si j'ai consumé ses fruits sans l'avoir payée, et si j'ai affligé le cœur de ceux qui la cultivaient, qu'elle produise pour moi, au lieu de froment, des ronces ; au lieu d'orge, des épines [2].

Après cela les trois amis de Job cessèrent de lui répondre, voyant qu'il continuait à se croire juste. Un nouveau personnage apparaît alors : Éliu, fils de Barachel, de Buz, de la famille de Ram. Il pouvait être des descendants de Buz, fils de Nachor, Araméen ou Syrien:

[1] C. 30. — [2] C. 31.

Ram peut être mis ici pour Aram. Éliu s'irrita et contre Job et contre ses amis : contre Job, de ce qu'il se justifiait aux dépens de Dieu ; contre ses amis, de ce qu'ils l'avaient condamné sans avoir rien à répondre à ses plaintes. Comme il leur était inférieur en âge, il avait attendu qu'ils eussent fini de parler. Quand il vit donc qu'ils n'avaient plus rien à dire, plein d'indignation, il parla en ces termes : Je suis jeune encore et vous êtes avancés en âge : c'est pourquoi j'ai baissé la tête sans oser déclarer mon sentiment. Je disais : Les longs jours parleront, et les nombreuses années enseigneront la sagesse. Sans doute, l'esprit est dans l'homme, mais c'est l'inspiration du Tout-Puissant qui donne l'intelligence. Ce ne sont pas toujours les plus élevés qui sont les plus sages, ni les vieillards qui comprennent le mieux ce qui est juste. C'est pourquoi je parlerai : Écoutez-moi, et je ferai voir aussi, moi, ce que je sais [1].

Or, ce que sait le nouvel interlocuteur, c'est de redire à peu près les mêmes choses que les autres avaient déjà dites ; c'est de prendre en mauvaise part quelques expressions de Job, dont il exagère encore la vivacité ; c'est de l'accuser d'orgueil, de présomption, de blasphème : le tout par zèle pour la cause de Dieu, et en protestant toujours qu'il ne demandait que d'être redressé. Ni Job ni ses amis ne lui répondent ; il parle seul à plusieurs reprises, et finit par un tableau de la puissance et de la sagesse de Dieu.

Alors Jéhova répondit à Job, ou plutôt à l'homme en général, du milieu d'un tourbillon : Qui est celui-là, obscurcissant des sentences par d'ignorants discours ? Ceins tes reins, comme un homme prêt au combat ; je vais t'interroger, réponds-moi : Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? dis-le-moi, si tu as l'intelligence. Qui en a réglé toutes les mesures, le sais-tu ? Qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases sont-elles affermies ? Qui en a posé la pierre angulaire, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les enfants de Dieu étaient ravis de joie ? Qui enferma la mer dans des digues, lorsqu'elle se déborda du sein maternel ; lorsque je lui donnai les nuées pour vêtement et que je l'enveloppai d'obscurité comme de bandelettes ? Je l'ai enchaînée par ma loi, je lui ai opposé des leviers et des portes, et j'ai dit : Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin ; là, tu briseras l'orgueil de tes flots. Est-ce toi qui depuis tes jours commandes à l'étoile du matin ? qui prescris à l'aurore le lieu où elle se lève ? Est-ce toi qui, saisissant la terre l'as secouée et en as précipité les impies ? Elle s'en imprimera le cachet dans l'argile ; elle en portera les marques comme un vêtement. La

[1] C. 32, 2-10.

lumière des impies leur sera ôtée, et leur bras élevé sera brisé. As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer? As-tu marché dans le secret de l'abîme? Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes? Les portiers de l'enfer ont-ils tremblé à ton aspect [1]? As-tu considéré jusqu'aux latitudes de la terre? Parle, si tu la connais tout entière. Dans quel lieu la lumière habite-t-elle? Quel est le séjour des ténèbres? en sorte que tu les conduises chacune à leur limite, et que tu saches les sentiers de leur maison. Sans doute, tu le sais, car tu étais né alors, et le nombre de tes jours est immense! Es-tu entré dans les arsenaux de la neige, as-tu vu les arsenaux de la grêle, que je tiens en réserve pour le temps ennemi, pour le jour de la guerre et du combat? Par quelle voie se divise la lumière et se dispersent sur la terre les vents brûlants? Qui a ouvert un cours aux torrents des nuées, et un passage aux éclats du tonnerre, pour faire pleuvoir sur une terre où il n'y a personne, dans la solitude où ne demeure aucun mortel, pour abreuver des lieux déserts et désolés, et pour y faire germer un gazon verdoyant? La pluie a-t-elle un père? Et qui a engendré les gouttes de la rosée? Du sein de qui la glace est-elle sortie? et les frimas du ciel, qui les a mis au jour? Les eaux se transforment en pierre, et la surface de l'abîme est enchaînée. Est-ce toi qui rapprocheras les Pléïades et qui sépareras les étoiles d'Orion? Feras-tu lever les signes célestes chacun en son temps? Conduiras-tu l'Ourse avec sa brillante race? Connais-tu les lois du ciel? Es-tu l'auteur de leur influence sur la terre? Élèveras-tu ta voix jusqu'aux nues, et les eaux se répandront-elles aussitôt sur toi avec abondance? Que tu envoies les foudres, partent-elles? Et te diront-elles au retour : Nous voici? Qui racontera l'ordre des cieux? Qui endormira leur harmonieux concert?

Est-ce toi qui amènes sa proie à la lionne et qui rassasies les lionceaux, lorsque, couchés dans leurs antres, ils épient du fond de leurs tanières? Est-ce toi qui prépares au corbeau sa pâture, lorsque ses petits, errant çà et là, crient à Dieu parce qu'ils n'ont rien à manger? Sais-tu quand enfantent les biches et les chèvres sauvages?..... qui laisse aller l'onagre en liberté? qui a brisé ses liens?... Le rhinocéros voudra-t-il te servir? passera-t-il la nuit près de ta crèche? Le lieras-tu au joug pour fendre les sillons, pour aplanir tes champs dans les vallées?... Est-ce toi qui as donné au paon son plumage, au héron son aigrette, à l'autruche ses plumes superbes?... Est-ce toi qui as donné la force au cheval, et qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante?... Est-ce par ta sagesse que l'épervier s'élance dans les airs, et qu'il étend ses ailes vers le midi? Est-ce à ta voix

[1] Suivant les Septante.

que l'aigle s'élèvera jusqu'aux nues, et qu'il placera son nid sur le sommet des rochers[1] ?

Ces magnifiques interrogations sont bien propres à faire sentir à l'homme que, puisqu'il se perd dans la nature matérielle qui l'environne, il ne doit pas entreprendre de juger son Créateur, ni de prononcer sur les secrets de sa Providence. Dieu le fait bien entendre à Job, quand il ajoute ces paroles : Celui qui dispute avec le Tout-Puissant s'instruira-t-il ? Certes, quiconque reprend Dieu, doit lui répondre.

Job dit alors à Jéhova : Faible créature, j'ai parlé légèrement ; que puis-je répondre ? Je mettrai ma main sur ma bouche. J'ai dit une chose que je souhaiterais n'avoir pas dite, et une autre encore, et je n'y ajouterai rien davantage[2].

L'Éternel reprit du milieu du tourbillon : Ceins tes reins comme un homme prêt au combat ; je vais t'interroger : réponds-moi : Oseras-tu anéantir ma justice, et me condamneras-tu pour te justifier ? Ton bras est-il comme celui de Dieu ? et ta voix tonne-t-elle comme la sienne ? Pare-toi donc alors de grandeur et de magnificence, revêts-toi de gloire et de majesté. Répands les flots de ta colère sur l'orgueilleux ; par un seul de tes regards renverse tous les superbes. Jette les yeux sur les impies, et qu'ils soient confondus, foule-les aux pieds dans le lieu de leur gloire. Cache-les dans la poussière, défigure leur corps dans le sépulcre[3].

Après cela, toujours pour faire sentir quelle distance il y a de l'homme à celui qui l'a fait, Dieu décrit à Job deux grands animaux qu'il a créés en même temps que l'homme ; leur nom est Béhémoth et Leviathan. Par le premier, la plupart des interprètes entendent l'éléphant ; quelques-uns l'hippopotame, animal fort grand, qui vit dans l'eau et sur la terre, et dont il y a un grand nombre dans le Niger, dans le Nil et dans les fleuves de l'Éthiopie. Par le second, les uns entendent la baleine ; les autres, peut-être avec plus de fondement, le crocodile.

Job répondit à l'Éternel : Je sais que vous pouvez toutes choses, et que rien de ce que vous avez pensé ne vous est impossible. Qui est celui-là qui, par un effet de son ignorance, prétend dérober à Dieu le conseil et la sagesse ? Oui, j'ai parlé indiscrètement, et de choses qui surpassent infiniment ma science. Écoutez-moi, disais-je, et je parlerai ; je vous proposerai des questions, répondez-moi. Mais alors je ne savais de vous que ce que mon oreille avait entendu : maintenant mon œil vous voit. C'est pourquoi je m'accuse moi-

[1] Job, 38 et 39. — [2] C. 39. — [3] C. 40.

même, et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre [1].

L'Éternel ayant parlé de la sorte à Job, dit à Éliphaz, de Théman : Ma colère est allumée contre toi et contre tes deux amis, parce que vous n'avez point parlé de moi avec justesse, comme mon serviteur Job. Prenez donc sept taureaux et sept béliers, et allez vers mon serviteur Job, et offrez-les pour vous en holocauste. Job, mon serviteur, priera pour vous : je l'écouterai favorablement, afin que votre imprudence ne vous soit point imputée à crime, parce que vous n'avez point parlé de moi avec justesse, comme mon serviteur.

Éliphaz, de Théman; Baldad, de Sué; et Sophar, de Naamath, s'en allèrent donc, et firent ce que l'Éternel leur avait dit, et l'Éternel écouta favorablement Job. Et quand Job eut prié pour ses amis, l'Éternel lui rendit tout ce qu'il avait perdu, et lui donna le double de ce qu'il possédait auparavant. Tous ses frères, toutes ses sœurs, tous ceux qui l'avaient connu, vinrent le trouver, et mangèrent avec lui dans sa maison ; ils le plaignirent et le consolèrent de toutes les afflictions que l'Éternel lui avait envoyées, et ils lui donnèrent chacun une brebis et un anneau d'or. Par cette brebis, plusieurs entendent une pièce de monnaie où la figure d'une brebis était empreinte [2].

Enfin l'Éternel bénit Job dans son dernier état encore plus que dans son premier. Il eut quatorze mille moutons, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles. Il appela la première Jour, la seconde Cannelle, et la troisième Vase-de-Parfum. Les Arabes et les Persans donnent encore aujourd'hui des noms semblables. Il ne se trouva point sur la terre de femmes aussi belles que ces filles de Job ; et leur père leur donna leur part dans son héritage, comme à leurs frères. Job vécut après cela cent quarante ans ; il vit ses fils et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut âgé et plein de jours [3].

Telle est l'histoire de Job, écrite d'abord en arabe par lui-même, et puis en hébreu par Moïse : c'est du moins l'opinion la plus vraisemblable. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle a dû s'écrire dans le temps même où elle venait d'arriver. Si, avant son malheur, Job n'était pas roi proprement dit de l'Idumée, il était toujours un prince assez puissant pour être comparé à un roi. Il a pu le devenir en effet depuis, la royauté de l'Idumée étant alors élective, comme on le voit par l'Écriture, où les souverains de ce pays ne se suivent pas de père en fils. Job peut donc être fort bien, ainsi que l'assure positivement l'appendice de la version grecque, le roi d'Édom, Jobab, dont il est

[1] 42. [2] Le mot latin *pecunia*, de *pecu*, indique une semblable origine.— [3] 42.

parlé dans la généalogie d'Ésaü. Joignez à cela le haut rang de ses amis, le bruit que firent ses malheurs dans les contrées circonvoisines, et vous ne pourrez guère douter qu'elle ne fût mise par écrit aussitôt, suivant le désir formel que nous en avons vu témoigner à Job lui-même. Tout nous assure donc que c'est là un des plus anciens livres du monde, si ce n'est pas le plus ancien.

On y voit quelle sagesse cultivait ce patriarche, et comment il la distinguait de l'industrie humaine, qu'il ne connaissait pas moins.

L'homme avide descend dans une mine obscure;
Il y va chercher l'or que le creuset épure;
Il dérobe le fer à l'antre souterrain ;
Il calcine la pierre et la change en airain.
Ses pas ont pénétré jusqu'à ces voûtes sombres,
Limites et remparts du royaume des ombres:
Il a su reculer les confins de la nuit.
L'homme, à travers le roc, prolonge des vallées
Qu'aucun pas avant lui n'avait encor foulées.
Où ses vastes desseins ne l'ont-ils pas conduit?
La terre, que des fleurs l'émail brillant décore,
Alimente un volcan sourdement allumé,
Qui, nourri dans ses flancs, les brûle et les dévore.
C'est là qu'est le saphir, là que l'or est formé.
L'homme ouvrit ces chemins ; le vautour les ignore ;
Ils échappent à l'œil de l'habitant des airs,
Aux regards du lion, monarque des déserts.
Jusque dans leurs racines ébranlant les montagnes,
L'homme abaisse leur cime au niveau des campagnes;
Il creuse dans le roc un passage aux torrents,
Plonge au fond de leurs eaux ses regards pénétrants;
Son génie à leur cours oppose une barrière.
En des lieux où jamais ne parvint la lumière,
Jusqu'au fond de l'abîme il a porté le jour.
Mais la sagesse, où trouver son séjour?
La sagesse ici-bas à l'homme est étrangère;
Elle n'habite point la terre.
Aux mers la demanderez-vous?
Les mers vous répondront : « Elle n'est point en nous. »
L'homme ignore son prix; vainement la richesse
Voudrait, à force d'or, acheter la sagesse.
Préférable à l'onyx, au-dessus du saphir,
Elle efface en valeur l'or même de l'Ophir ;
Les brillantes couleurs dont l'opale étincelle,
Les tissus éclatants, les vases précieux,
L'agate et le rubis pâlissent auprès d'elle;
Du diamant de l'Inde elle éclipse les feux;
La topaze est moins pure et la perle moins belle.
Où donc est la sagesse, où trouver ses autels?
La sagesse est cachée aux regards des mortels;

A l'œil perçant de l'aigle elle est même inconnue.
« Sa voix jusqu'à nous est venue, »
Disent la mort et le tombeau;
Mais Dieu voit son séjour, il connaît son berceau,
Lui qui de son regard embrasse
Les mondes infinis dont il peupla l'espace.
Dans son auguste main quand il pesait les airs,
Et quand il mesurait l'eau des profondes mers;
Quand il dictait des lois à la pluie, à l'orage,
Et qu'aux traits de la foudre il frayait un passage,
C'est alors qu'apparut la sagesse à ses yeux;
Il en fit le trésor et l'ornement des cieux.
Il renfermait en lui sa pureté sublime,
Et seul il en sondait l'abîme :
Puis à l'homme il traça ces mots en traits de feu :
« La sagesse est de craindre Dieu [1]. »

On y voit par quel intermédiaire cette sagesse arrive jusqu'à nous.

Si tu doutes, des morts interroge la cendre;
Les siècles te diront ce que tu dois apprendre.
Que savons-nous, hélas! L'homme ne vit qu'un jour;
Il passe comme l'ombre; il passe sans retour!
Écoute ces leçons, noble et saint héritage
Que les fils à leurs fils transmirent d'âge en âge [2].

On y voit cette sagesse véritable, la religion, conservant ainsi, même hors de la postérité de Jacob, le culte du vrai Dieu, la prière, le sacrifice, l'observation de la loi morale. Les amis de Job y parlent, comme lui, avec foi, avec enthousiasme, du Très-Haut, de son infinie puissance qui a créé le ciel et la terre comme en se jouant, de sa providence paternelle qui veille et pourvoit à tout, de sa miséricorde à pardonner au repentir, de sa justice inévitable à punir le crime impénitent, du touchant ministère de ses bons anges.

Lorsque de leurs soucis et d'un travail pénible
Le sommeil vient sur eux verser l'oubli paisible,
Alors qu'ils sont livrés aux songes de la nuit,
Dieu, leur ouvrant l'oreille, en secret les instruit.
Il vient les détourner de la route du crime,
Les rend à la vertu, les arrache à l'orgueil,
Et, leur montrant du doigt l'inévitable écueil,
Les soutient chancelants sur le bord de l'abîme.
A l'homme il parle encor, quand, pâle et sans vigueur,
Il languit abattu sur le lit de douleur.
Si l'ange, élu du ciel, qui l'aime et le protége,
Au pied du trône saint porte son repentir,

[1] Job, 28, traduct. de M. Levavasseur; traduction exacte, nonobstant la rime. — [2] C. 8, 8-10.

Le Seigneur à ses maux daignera compatir.
« Va, vole, dira-t-il, et du mal qui l'assiége
Sauve un pécheur contrit qui se jette en mes bras;
J'ai trouvé sa rançon, il ne périra pas[1]. »

On y voit aussi que les cieux n'ont pas été tout à fait purs aux yeux de l'Eternel, qu'il a trouvé du déréglement jusque dans ses anges. On y voit Satan, le chef de ces esprits déchus, ne cherchant dans sa volonté perverse qu'à faire le mal, tenter les justes, pousser les méchants à de nouveaux crimes, produire des calamités, et cependant, malgré sa rage, enchaîné dans son action par la main de Dieu. On y voit la première idolâtrie qu'introduit sur la terre ce prince de ténèbres : le culte [illegible] du soleil dans sa splendeur, et de la lune [illegible] non cœur a ressenti une joie secrète; si j'ai porté la main [illegible] en signe d'adoration : tribut sacrilége, renoncement au T[illegible] » Nous l'avons déjà remarqué, une des premières erreu[illegible]ient, fut qu'après avoir créé le monde, Dieu l'abandonna [illegible]ernement des anges; de là peut-être l'adoration de ceux qui [illegible]ient aux astres, puis des astres eux-mêmes. Voilà pro[illegible]ourquoi les amis de Job semblent insister, non-s[illegible]ute d'une partie des anges, mais encore sur l'insuffisance [illegible] à gouverner seuls l'univers.

On y voit la dégradation o[illegible] le péché héréditaire des fils d'Adam.

L'homme, né de la femme, a peu d'instants à vivre;
Ses jours sont des jours de douleur;
Il fuit comme l'éclair, tombe comme la fleur;
C'est une ombre qui passe et que l'œil ne peut suivre.
Et c'est sur lui, fantôme d'un moment,
Que ton regard, grand Dieu, daigne descendre;
C'est à lui que tu fais entendre
Ton redoutable jugement!
Qui peut épurer dans sa course
Un fleuve empoisonné, corrompu dès sa source[2]?

On y voit ce qui rendit plus grave le péché de notre premier ancêtre.

Si, comme Adam, me couvrant de mystère,
J'ai tenu dans mon sein mon crime recélé,
Que je sois banni de la terre!
Que de mépris justement accablé,
Réduit à garder le silence,
Je n'ose des humains affronter la présence[3]!

[1] Discours d'Eliu, c. 33, 15-24. — [2] Job, 14, 1-4. — [3] C. 31, 33-34.

On y voit enfin la foi au Rédempteur et à la résurrection future.

Je sais qu'il est vivant, mon Rédempteur auguste ;
Qu'il doit au dernier jour ressusciter le juste.

Quand mon corps sera consumé,
Revêtu de ma chair, à sa voix ranimé,
Et du tombeau soudain secouant la poussière,
Je le contemplerai dans toute sa splendeur ;
Oui, mes yeux le verront tout brillant de lumière ;
C'est là le ferme espoir qui repose en mon cœur [1].

Job lui-même est une figure parlante du Sauveur qu'il attend. Comme lui, il est innocent, il est juste, et cependant Dieu le frappe : homme de douleur, un lépreux, meurtri des pieds à la tête, rassasié d'opprobres, méconnaissable à ceux même qui le connaissent. Comme lui, délaissé de ses amis, il cherche un consolateur et n'en trouve point. Comme lui, il s'écrie dans l'amertume de son âme : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné? Comme lui, bientôt il reprend : Mon Père, je recommande mon âme entre vos mains ; je sais que mon Rédempteur est vivant : quand même il me ferait mourir, j'espérerai encore en lui. Comme lui, couvert de plaies, il intercède pour ceux qui l'ont outragé, et Dieu leur pardonne en vertu de sa médiation. Comme lui, il ressuscite à une vie nouvelle, à une vie de bonheur et de gloire inaltérables, où ceux qui l'avaient abandonné reviennent à lui, sont admis à sa table, participent au mérite de ses souffrances passées et à la joie de sa félicité présente.

En un mot, depuis Adam jusqu'à Job, tout nous parle de Jésus-Christ et de son Eglise.

[1] C. 19, 25-27.

---

# LIVRE SIXIÈME.

## DE 1571 A 1491 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Moïse, la Pâque, la sortie d'Égypte, figures prophétiques du Christ et de son Église.

Le genre humain accomplissait l'ordre et la bénédiction de Dieu donnés à Noé et Adam : il croissait et se multipliait, il remplissait la terre et la subjuguait [1]. De la plaine de Senaar, Dieu en avait disséminé les diverses familles, pour qu'elles devinssent autant de nations. Les unes, sans demeure permanente, parcouraient avec leurs troupeaux les régions encore peu ou point habitées; les autres s'étaient fixées dans des contrées particulières; elles en subjuguaient le sol par l'agriculture, lui faisaient produire le pain et le vin. Non contentes de s'en asservir la surface, elles pénétraient jusqu'à ses entrailles : Job déjà nous fait voir les fleuves emprisonnés dans des digues et contraints d'aller par des chemins inconnus que la main de l'homme leur creuse dans le roc [2]. Déjà les montagnes s'étonnaient de ce même homme se frayant des routes dans leur sein, voyant clair dans leurs ténèbres, y découvrant la topaze, l'émeraude, le saphir; transformant la poudre et les pierres en or, en argent, en airain, et se montrant partout ce qu'il est en effet, le second créateur. L'Océan subit également son empire. Depuis que Dieu lui a appris à bâtir une arche, pour passer du monde primitif au monde présent, il n'est plus rien qui l'arrête : les pays que sépare la mer, la navigation les rapproche. Les descendants d'Ésaü s'en vont, par la mer Rouge, porter dans l'Inde le baume de Galaad, et en rapportent l'or d'Ophir et l'ivoire. Dans les océans de sable, l'éléphant et le chameau servent de navires. Les descendants d'Ismaël et de Madian s'en viennent en Égypte vendre les parfums d'Arabie et y acheter le blé. Ce que Dieu fait en grand, l'homme le fait en petit. Par le mystère de l'attraction, Dieu établit une communion d'influences entre tous les corps de l'univers : à son exemple, l'homme, par le commerce, établit entre tous les peuples de la terre une communion de biens matériels, qui

[1] *Gen.*, c. 1, 28 ; c. 9, 1. — [2] Job, c. 28.

deviendra, pour les hommes de bonne volonté, une communion de biens intellectuels. Avec les richesses de l'industrie humaine, se transporteront aussi d'un pays dans un autre les trésors de la Sagesse divine. C'est par là que l'histoire de Job s'est conservée chez les Arabes jusqu'à nos jours [1]; c'est par là sans doute encore qu'on en découvre des traces jusque dans l'Inde. Il y est parlé d'une assemblée du ciel, où il fut question de savoir s'il y avait sur la terre un prince sans défaut. Un dieu cita pour modèle un roi, son disciple; un autre soutint, au contraire, que si on le lui abandonnait, il le ferait voir bientôt rempli de vices. Le défi fut accepté. Le roi, dépouillé de tout et réduit à la plus affreuse misère, n'en persévéra pas moins dans la pratique de la vertu, et tout le ciel finit par le récompenser. Les Indiens ont pu apprendre cette histoire par leur commerce avec les compatriotes de Job [2].

Heureux l'homme, si, fidèle à sa haute origine, il avait toujours eu la noble ambition de régner sur la terre et sur tout ce qu'elle renferme, et de ne servir que Dieu! La Phénicie et l'Égypte eussent été les plus accomplies des nations. En peuplant de leurs colonies la Grèce, l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, en leur communiquant les éléments des lettres et des arts, elles leur eussent communiqué aussi, dans sa pureté entière, le dépôt toujours plus riche de l'antique sagesse, sagesse qui élève l'homme jusqu'à Dieu; sagesse que la Phénicie avait entendu célébrer à Abraham, Isaac, Melchisédech, et l'Égypte, à Jacob, à Joseph et à leur postérité. Une puissance ennemie fera manquer tant de bien. Les peuples de l'Égypte et de la Phénicie n'accompliront pas jusqu'au bout le commandement de Dieu. Au lieu de soumettre la terre en tout sens, ils se soumettront à la terre; au lieu de se rendre un objet de terreur pour tous les animaux, certains animaux deviendront pour eux un objet de terreur religieuse. Ils se prosterneront devant des bêtes, ils les adoreront, ainsi que la terre et les fleuves; ils leur offriront en sacrifice jusqu'au sang de l'homme. Ce n'est pas qu'ils nieront jamais Dieu; au contraire, la puissance ennemie leur en exagérera l'idée; elle leur persuadera que Dieu est tout ce que nous voyons, et que tout ce que nous voyons est Dieu; que, par conséquent, tout doit être adoré. Elle ira jusqu'à diviniser le crime. C'est par ce dernier côté surtout que l'homme se laissera prendre. L'erreur la plus monstrueuse lui deviendra vérité, dès qu'elle flatte ses convoitises. Plongé dans cette honteuse servitude, il est prêt à toutes les servitudes. Dieu l'y abandonnera-t-il sans secours? Non. Ces deux peuples, alors les plus

[1] *Bibliot. orient.*, art. Ayoub. — [2] Lettre du P. Bouchet à l'évêque d'Avranches.

influents sur les autres, il va les instruire par un enseignement terrible et qui retentira dans tout l'univers. Il va se choisir pour prophète, non plus seulement un homme, mais un peuple entier, qui, et par ses prospérités et par ses adversités, instruira tous les peuples depuis ces premiers temps jusqu'à la fin du monde.

Ce peuple est la postérité de Jacob. Après la mort de ce patriarche, ainsi que de Joseph et de ses frères, les enfants d'Israël se multiplièrent d'une manière si prodigieuse en Égypte, que le pays en était plein. Mais un nouveau roi s'éleva sur le trône, qui n'avait pas connu Joseph. Il dit à son peuple : Voilà le peuple des enfants d'Israël qui devient plus nombreux et plus fort que nous. Venez donc et opprimons-le sagement, de peur qu'il ne se multiplie encore davantage, et que, si une guerre s'élève contre nous, il ne se joigne à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus, il ne sorte de notre terre [1].

Opprimons-le sagement ! ce mot seul peint au naturel ce qu'on nomme la politique. Ce que vous entreprenez n'est-il pas injuste ? La politique ne s'embarrasse pas de justice. Ce peuple n'est-il pas la postérité de Joseph, le sauveur de l'Égypte ? La politique ne connaît pas Joseph. Ce peuple n'est-il pas une race spécialement protégée de Dieu ? La politique ne croit de divinité qu'elle-même. Mais si ce peuple vous fait peur, pourquoi craignez-vous qu'il ne s'en aille ? Que ne le congédiez-vous avec des formes amicales ? Le congédier, nous priver de ses services ! la politique en fera des esclaves. L'intérêt, l'intérêt matériel, voilà sa justice, sa morale, sa religion, son dieu. Pour cela, tous les moyens lui sont bons, même ce qui est bien. Elle commencera par la ruse, pour finir par la violence. Qui douterait encore que ce soit là ce qu'on appelle politique ou art de gouverner les États, n'a qu'à parcourir l'histoire des siècles les plus récents.

On établit donc sur le peuple d'Israël des intendants pour l'accabler de travaux, et il bâtit à Pharaon des villes de garnison et de magasins, Phitom et Ramessès. Mais plus on l'opprimait, plus il se multipliait et croissait. Outrés de dépit, les Égyptiens l'accablèrent encore davantage, et lui rendaient la vie amère par des travaux pénibles, en mortier, en brique, par toute sorte de travaux à la campagne, outre les travaux domestiques auxquels ils l'astreignaient [2].

La première de ces villes, nommée Phitom dans le latin de la Vulgate, Pithom dans le grec des Septante, Patoume dans Hérodote, Pethom et Pithom par les Coptes ou descendants des anciens Égyptiens, se retrouve, au jugement de savants distingués, dans le lieu

[1] Exod., 1, 10. — [2] *Ibid.*, 11-14.

qui porte le nom de Thoum dans l'itinéraire d'Antonin [1]. Les mêmes savants ont reconnu Ramessès ou Ramsès, dans un petit village qui porte aujourd'hui le nom de Ramsis, et qui conserve encore les ruines d'une ville antique, placée sur les bords d'un canal qui conduisait les eaux du Nil au lac Maréotis, dans la basse Égypte. Ce nom de Ramsès peut lui avoir été donné, soit par le treizième roi de la dix-huitième dynastie, Mandouéi II, en l'honneur de Ramsès, son père, soit par le seizième, Ramsès-Meïamoun. Ces deux princes régnèrent, suivant Manéthon, vers les temps où l'on place la naissance de Moïse. Leurs noms, surtout celui du dernier, se retrouvent fréquemment dans les légendes ou inscriptions hiéroglyphiques qu'on a déchiffrées. La ville de Ramessès était bâtie lorsque Moïse écrivait, mais pas encore lorsque Jacob vint en Égypte. Quand donc il est dit que Joseph mit son père et ses frères en possession du pays de Ramessès, Moïse parle ainsi par anticipation du pays où cette ville fut élevée plus tard.

Parmi les ouvrages que les Égyptiens firent exécuter aux enfants d'Israël, l'historien Josèphe met des digues pour arrêter les eaux du Nil, des canaux pour les distribuer de part et d'autre, des murailles pour enfermer des villes, et enfin des pyramides d'une hauteur prodigieuse [2]. Tout cela est fort croyable ; mais tout cela n'empêchait point ce peuple opprimé de croître de plus en plus. Alors Pharaon appela les sages-femmes, dont les deux principales se nommaient Séphora et Phua, et il leur dit : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, s'il naît un enfant mâle, tuez-le ; si c'est une fille, laissez-la vivre. Mais les sages-femmes, craignant Dieu, n'exécutèrent point l'ordre cruel du roi, et Dieu les récompensa par de grandes bénédictions sur leurs familles. Pharaon, l'ayant su, leur en fit des reproches. Elles s'excusèrent sur ce que les femmes des Hébreux, étant plus fortes et plus habiles que celles d'Égypte, se délivraient toutes seules et sans attendre leurs secours [3] ; ce qui, selon toute apparence, était vrai, à cause de la vie dure que menaient les femmes israélites, et à cause même de l'ordre cruel du roi, dont sans doute elles auront appris ou du moins soupçonné quelque chose. Pharaon, voyant que la ruse n'y faisait rien, commanda ouvertement à son peuple : Jetez dans le fleuve tout ce qui naîtra de mâles, et ne laissez vivre que les filles [4].

C'est ici l'histoire de tous les siècles. Tout prince idolâtre, hérétique ou autre, qui méconnaît le Sauveur du monde et le royaume

[1] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 118. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. 2, p. 58. — [2] Antiq., l. 2, c. 5. — [3] Exod., 1, 15-21. — [4] *Ibid.*, 1, 22.

céleste qu'il est venu établir sur la terre, devient un nouveau Pharaon. La vue d'une Église non humaine l'importune, ses accroissements l'effrayent, son empire sur les consciences l'irrite : il frémit d'être amené un jour à s'y soumettre lui-même et à reconnaître un frein. Dès lors, justice, humanité, Dieu même ne lui est plus rien. Opprimer cette Église comme une étrangère, l'asservir par mille entraves, refuser à ses enfants le droit, la justice commune à tous, les réduire à l'état de servitude ; et, quand la ruse, les persécutions revêtues d'une apparence légale ne suffisent plus, y joindre la violence et la tyrannie, condamner ouvertement à mort tout ce qu'il y aura de mâle, de fort, de vigoureux [1] : telle est la politique, la sagesse qui, de la cour de Pharaon passée à celle des Nérons et des Juliens, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Mais Dieu se rit également des uns et des autres.

Pharaon se croyait bien sûr de son fait. Tous les jours on noyait dans le Nil les Hébreux nouveau-nés. Mais un de ces petits enfants, sauvé par sa propre fille, élevé dans son propre palais, deviendra, par l'adoption, son petit-fils et son héritier.

Un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram, avait épousé une de ses parentes, nommée Jocabed. Déjà ils avaient deux enfants, une petite fille d'une huitaine d'années, Marie, et un fils de trois ans, Aaron. Depuis le cruel édit du roi, ils eurent un second fils, qui fut pour eux un objet de foi et d'espérance. Leur peuple était opprimé : ils en étaient affligés, mais non pas surpris. Dieu avait annoncé à leur ancêtre, Abraham, que pendant quatre siècles ses descendants seraient comme des voyageurs en terre étrangère, qu'un certain peuple les réduirait en servitude, mais qu'enfin lui-même jugerait ce peuple oppresseur, et les ramènerait, eux, comblés de richesses, dans la terre de Chanaan [2]. Joseph, en mourant, leur avait rappelé cette promesse. On était au quatrième siècle, l'oppression devenait de plus en plus tyrannique ; elle n'allait à rien moins qu'à exterminer la race entière de Jacob. La délivrance ne pouvait donc être loin, ni par conséquent le libérateur. Il est bien probable que Pharaon avait appris quelque chose de l'attente où étaient les enfants d'Israël. L'historien Josèphe dit positivement qu'on l'avait informé que, dans ce temps-là même, devait naître un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait admirée de tout le monde, qui relèverait la gloire de sa nation, humilierait l'Égypte et laisserait une réputation immortelle. Le même historien ajoute que, dans une révélation, Amram fut prévenu que l'enfant qui allait lui naître était ce

[1] Bossuet, 9. serm., 1. élévat. — [2] Gen., 15, 13-16.

libérateur craint de Pharaon et désiré des Hébreux [1]. Toujours est-il, suivant saint Paul, qu'à la vue de leur nouveau-né, dans lequel ils remarquèrent une beauté surhumaine, ses parents crurent à quelque chose de surnaturel [2] : c'est-à-dire, comme l'expliquent la plupart des interprètes, ils crurent que c'était le libérateur attendu. Dans cette foi, ils le cachèrent trois mois durant ; puis, quand il allait être découvert, ils le confièrent en cette sorte à la divine Providence. La mère, voyant qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, prit une arche ou corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle y plaça le petit enfant, l'exposa parmi les roseaux sur la rive du fleuve, et posta sa sœur au loin pour voir ce qui arriverait.

Voilà donc le sauveur d'Israël exposé lui-même dans un lieu où des milliers d'innocents sont mis à mort pour qu'Israël n'ait point de sauveur. Autrefois le salut du monde était dans une grande arche de bois ; maintenant le voilà dans une petite arche de jonc : car l'hébreu la nomme de même que celle de Noé. L'instrument est encore plus faible : la délivrance sera encore plus merveilleuse.

Il arriva que la fille de Pharaon descendit au fleuve pour y prendre un bain : ses filles d'honneur marchaient sur le rivage. La princesse aperçut la petite arche parmi les roseaux, et envoya sa servante pour la lui apporter. L'ayant ouverte, elle considéra l'enfant, et voilà que c'était un petit garçon qui pleurait. Elle en eut compassion et dit : C'est un enfant des Hébreux. La sœur de l'enfant, la jeune Marie, survenant comme par hasard, dit à la fille de Pharaon : Vous plaît-il que j'aille et que j'appelle une femme des Hébreux qui puisse vous allaiter cet enfant-là ? La fille de Pharaon lui répondit : Va ; et elle s'en alla et appela la mère de l'enfant. La princesse lui dit : Prends cet enfant et nourris-le-moi, et je te donnerai ton salaire. Et la femme reçut l'enfant et le nourrit. Lorsqu'il fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon, qui, n'ayant point d'enfant, l'adopta pour son fils et le nomma Moïse, de deux mots égyptiens, dont l'un signifie eau, l'autre tirer ; car, disait la princesse, je l'ai tiré de l'eau [3].

C'est ainsi que la Providence déjoua la cruelle politique de Pharaon par la compatissante humanité de sa fille. Car, dès ce moment, sans doute, l'ordre de noyer les jeunes Hébreux, ou fut révoqué, ou du moins on n'en pressa plus l'exécution. Et Moïse fut le sauveur de son peuple dès le berceau.

Saint Étienne nous apprend d'autres circonstances importantes.

[1] Antiq., l. 2, c. 5. — [2] Heb., 11, 23. — [3] Exod., 2.

Moïse, dit-il, fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et il devint puissant par ses paroles et par ses œuvres [1].

Les Égyptiens étaient en grande réputation de science dans l'antiquité. Il est dit de Salomon qu'il surpassa la sagesse de tous les Orientaux et des Égyptiens [2]. Ce qui nous indique en quoi consistait cette antique sagesse, savoir : Dans la science de gouverner les États, dans la science de la nature, dans la science de la parole, dans la science de Dieu; car c'est par tout cela que Salomon se rendit célèbre. Qui ne connaît la sagesse de son gouvernement, l'ordre qu'il fit régner partout; la paix, la richesse dont jouit son peuple; le temple, les palais, les aqueducs, les villes entières qu'il fit construire, telle que Tadmor ou Palmyre, dans le désert? Il connaissait la disposition de l'univers, les vertus des éléments; le commencement, la fin, le milieu des temps; le cours des années, la marche des étoiles, la nature des animaux, l'instinct des bêtes, la force des vents, les différences des plantes, les vertus des racines et les pensées des hommes [3]. Il composa trois mille paraboles, plus de mille poëmes; disserta sur les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, et sur toutes les plantes, à commencer par le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît dans les murailles. On venait de tous les pays admirer la sagesse de ses discours [4]. Il connaissait surtout la sagesse éternelle et divine, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force, et dispose toutes choses avec douceur [5].

La sagesse des Égyptiens, instruite d'ailleurs par Joseph, s'exerçait sur les mêmes objets. La Grèce, qui leur a beaucoup emprunté, nous les a vantés beaucoup. Cependant, pour ce qu'on appelle littérature, jamais l'Égypte n'a rien produit. Hérodote nous apprend que le premier et le seul cantique des Égyptiens, était un certain cantique de Linus [6]. Leur esprit se portait plus volontiers, ou pour mieux dire, on le portait vers les arts, dont il nous reste en effet des monuments prodigieux dans les pyramides, les temples et les tombeaux. Mais, sous ce rapport même, ils ont été, quant à la beauté et à la grâce, surpassés par les Grecs, et, quant au gigantesque, égalés tout au moins par les Indiens, qui ont de plus une littérature plus gigantesque encore que leur architecture. D'ailleurs, la plupart de ces monuments, sans aucune utilité publique, ne sont là que pour perpétuer la vanité des rois. Il n'en est pas de même des digues, des canaux, des lacs, pour diriger et répartir les eaux du Nil, et féconder ainsi toute l'Égypte. Toutefois, on ne voit pas que ces

[1] *Act. apost.*, c. 7, 22. — [2] 3. Reg., 4, 30. — [3] Sap., 7. — [4] 3. Reg., 4, 32-34. — [5] Sap., 8. — [6] Hérodot., l. 2, c. 79.

princes aient jamais rien tenté pour défendre leur royaume contre l'invasion des sables de Libye : ce qui n'eût pas été moins utile que les travaux d'irrigation. Les monarques chinois, pour défendre leur peuple contre les incursions des Tartares, ont bâti la grande muraille. Si les Pharaons avaient entrepris quelque chose de semblable contre les sables africains, au lieu d'élever d'inutiles pyramides ou de tailler l'intérieur des montagnes en cités sépulcrales pour y dormir après leur mort, leur ambition eût été moins vaine. Quant à l'astronomie, d'anciens auteurs en attribuent l'invention aux Égyptiens : si cela est vrai, ils ne paraissent pas y avoir fait des progrès considérables. Le plus célèbre des anciens astronomes, Ptolémée, qui écrivait en Égypte au quatrième siècle de notre ère, cite bien des observations chaldéennes remontant à sept siècles avant Jésus-Christ, mais pas une observation égyptienne. En outre, ainsi que déjà nous l'avons vu, les planisphères, les zodiaques qu'on retrouve dans les temples de la Thébaïde, au lieu de tableaux astronomiques, ne sont que des représentations superstitieuses d'astrologie et d'horoscopes.

Pour ce qui est de la constitution politique, l'Égypte, ainsi que l'Inde, était divisée en plusieurs castes héréditaires. Berger, laboureur, artisan, chacun l'était invariablement de père en fils, sans pouvoir aspirer jamais soit à la caste des savants, des magistrats ou des prêtres, qui était la première; soit à celle des guerriers, qui était la seconde. Ces deux premières castes étaient seules en droit de s'occuper d'affaires publiques : tout le gouvernement, toutes les administrations se trouvaient entre leurs mains. Lorsqu'on créait un roi par élection, ce qui arrivait quelquefois, on le tirait toujours de l'ordre des prêtres ou de celui des guerriers. Dans ce dernier cas, on le faisait aussitôt passer dans celui des prêtres, et on l'initiait à leurs mystères[1].

Ces mystères consistaient principalement dans leur secrète doctrine sur la nature de Dieu et l'origine du monde. Voici comme de judicieux savants la résument d'après les découvertes modernes :

« La doctrine des prêtres égyptiens, comme celle des brahmanes de l'Inde et même des mages de Perse, se présente sous la double forme d'une théogonie et d'une cosmogonie. Elle repose, au fond, sur un panthéisme, tantôt plus physique, tantôt plus intellectuel, ou l'un et l'autre à la fois; sur la personnification de la nature, plus ou moins identifiée avec les puissances de l'esprit, et conçue dans le point de vue d'une mystérieuse unité où Dieu et l'univers se confon-

[1] Plut. *de Is. et Os.*

dent. Il nous est parlé d'un Dieu sans nom, sans figure, incorporel, immuable, infini, origine et source de toutes choses, et qui doit être adoré en silence : c'est le père, le bon par excellence. Dieu est dans l'éternité ; de l'éternité vient le monde, du monde le temps, du temps la génération. Tout vit dans l'univers, tout vit d'une seule vie, et cette vie c'est Dieu. De même que le ciel, la terre, l'eau, l'air sont les parties intégrantes du monde ; de même la vie, l'immortalité, la nécessité, la providence, la nature, l'âme, la raison sont les membres de Dieu ; leur point de réunion, c'est la bonté : rien n'a été ni ne sera où Dieu ne se trouve ; il est le tout dans le tout et par le tout. Cet être unique, indivisible, éternel, infini, fut antérieur au premier-né des dieux, qui fut aussi le premier des rois. Ce n'est point par les mains, mais c'est par la parole que le monde a été fait ; et cette parole de Dieu, qui est sa volonté, est en même temps son corps. Le suprême Créateur de l'univers engendra de lui-même ce créateur subordonné, fils semblable à son père. C'est *Kneph,* le dieu de Thèbes, dieu sans commencement, dieu immortel ; c'est *Amoun,* le Jupiter thébain, le Démiurge, le dieu caché, qui se révèle sous la forme d'un bélier, qui fait jaillir la lumière au sein des ténèbres, qui ouvre la carrière de l'année comme celle du monde, et mène à sa suite tout le cortége des dieux. C'est l'esprit qui pénètre toutes choses, le principe de toute organisation, l'âme du monde enfin. On le représente entre autres sous la figure d'un homme de couleur bleue, pour exprimer que le Créateur est incompréhensible et invisible ; dans sa main sont la ceinture et le sceptre, qui le désignent comme l'esprit vivifiant, comme le roi ; sur sa tête est une plume, emblème du mouvement et de l'intelligence. Enfin, il est identique à cet *Hermès,* à ce pur esprit, qui, avant la création, avait écrit les livres sacrés. Avec l'esprit fut donnée la matière première, tous deux nés du principe unique, tous deux existant en lui de toute éternité, tous deux impérissables. Cette primitive matière est le lieu, le réceptacle et la circulation de toutes choses, que l'esprit pénètre, remplit et anime. Cette matière, aussi appelée symboliquement le *limon primitif,* renfermant en soi tous les éléments et toutes les formes élémentaires, était grossière et sans forme, lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde, que *Kneph* laisse échapper de sa bouche, le Verbe manifesté, la raison ou la parole visible que le Démiurge proféra lorsqu'il voulut former toutes choses. Ce monde beau, mais non pas bon, le second des êtres existants, le premier des êtres souffrants, engendré lui-même, ne cesse d'engendrer, parce qu'il est mobile et que le mou-

vement n'est possible que par la génération ; il est pareil à une sphère et à une tête, au-dessus de laquelle rien de matériel, au-dessous de laquelle rien d'intelligible. L'univers ressemble à un grand animal composé de matière et d'esprit ; c'est une grande divinité, image d'une plus grande, unie à elle, habitant en elle comme dans la source féconde de toute vie [1]. »

Tel est le fond de la théologie égyptienne. Toutes les grandes vérités sont là : un Dieu suprême qui produit tout par sa parole. Mais tout cela est enveloppé d'une infinité d'allégories, de symboles, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire l'objet de la plus grossière superstition. D'ailleurs, les savants eux-mêmes, au lieu d'en conserver intactes les vérités primitives, les altéraient par leurs explications. Dieu seul est, disaient-ils; Dieu seul a tout produit, mais d'où ? De sa propre substance, fut leur raisonnement. Par là, tout était dieu, on pouvait tout adorer. Moïse, non-seulement pénètre dans ces mystères de la science, mais il en tirera la vérité captive, il la dégagera des systèmes et des raisonnements scientifiques, et la montrera dans sa primitive simplicité, non plus à quelques adeptes, mais à tout un peuple, mais à tout le genre humain. Il commencera ainsi l'affranchissement, non-seulement de la postérité de Jacob, mais de toute la postérité d'Adam. Il préparera cette universelle délivrance encore par un autre côté. Pour les sages de l'Égypte, les lettres mêmes étaient un mystère. Ils écrivaient, non pas avec des caractères alphabétiques qui fussent à la portée de tout le monde, mais avec trois sortes d'emblèmes, dont seuls ils avaient le secret. Moïse, non-seulemeut pénètre ces mystères hiéroglyphiques, mais il les rendra inutiles désormais, en écrivant la divine histoire du genre humain et de sa nation dans la langue mère de l'Orient, et avec des caractères alphabétiques que tout le monde pourra connaître et lire sans beaucoup de travail. Voilà comme dès lors Moïse prépara l'univers à la délivrance complète du Christ.

Il était certainement, ainsi que le dit saint Étienne, puissant par ses paroles, par ses lumières et ses connaissances. D'anciens auteurs profanes lui rendent le même témoignage. Artapan raconte que les prêtres de l'Égypte appelèrent Moïse Hermès ou l'interprète, le savant par excellence. Eupolème ajoute qu'il fut le premier sage; que le premier il donna les lettres aux Juifs, qui les communiquèrent aux Phéniciens, et les Phéniciens aux Grecs [2]. Ce qui le confirme, c'est que les Grecs conviennent avoir reçu leur alphabet de Phénicie ;

[1] M. Guigniaud avec MM. Creuzer et Gœrres. *Religions de l'antiquité*, t. 1, part. 2, p. 822. — [2] Artap. *apud Euseb. præp.*, l. 9, c. 27. Eupolem. *apud eumd.*, c. 26, et Clem. Alex. *Strom.* l. 1.

et n'en convinssent-ils pas, l'alphabet lui-même est là pour le dire. En grec, les noms des lettres, comme alpha, béta, sont étrangers et ne signifient rien; tandis qu'en phénicien ou en hébreu, chaque nom signifie la chose dont la lettre paraît avoir été primitivement la figure. De même que si, en français, on mettait la figure d'une maison pour un M, la figure d'un âne pour un A, la figure d'un lion pour un L, et que le tout se prononçât *mal*. C'est là un des artifices des hiéroglyphes égyptiens. Au lieu de s'envelopper de ces savantes ténèbres, Moïse exposera tout au grand jour. Parmi cette infinité d'emblèmes hiéroglyphiques, il en choisira peut-être une vingtaine des plus simples pour former ou du moins régulariser l'alphabet hébreu, qui, communiqué aux Grecs ou aux Latins, facilitera si prodigieusement l'intelligence des langues et la propagation des lumières [1].

Saint Étienne dit, de plus, que Moïse était puissant par ses œuvres avant même qu'il eût quitté la cour de Pharaon. L'Écriture ne nous apprend pas qu'elles furent ces œuvres de puissance; mais l'historien Josèphe et Artapan, cité par Eusèbe, nous parlent d'une guerre que Moïse conduisit avec beaucoup de gloire. Les Éthiopiens, qui habitaient au midi de l'Égypte, avaient fait plusieurs incursions dans ce royaume et battu les troupes que Pharaon avait envoyées contre eux. Ce succès leur inspira tant d'audace, qu'ils marchèrent sur Memphis. Dans cette extrémité, Moïse ayant été mis à la tête de l'armée égyptienne, non-seulement il les tailla en pièces, mais entra dans l'Éthiopie, s'empara de plusieurs villes; assiégea la capitale, nommée alors Saba, et depuis Méroé, où il se conduisit avec tant de bravoure et de générosité que les ennemis devinrent ses amis. La princesse d'Éthiopie demanda, suivant Josèphe, à être son épouse, et, selon Artapan, les Éthiopiens reçurent de lui l'usage de la circoncision [2].

Ici, plus d'un lecteur qui ne saurait pas d'avance ce qui doit venir, dirait en soi-même : Je vois bien maintenant comment tout finira. Le victorieux Moïse va se mettre à la tête des enfants d'Israël; ceux-ci le suivront d'enthousiasme; les Égyptiens reconnaissants les laisseront aller en paix; il n'y a que trois jours de chemin d'Égypte en Chanaan; tout se terminera promptement et sans peine. Ce sera tout l'opposé. Dieu ne voulait pas seulement introduire les Israélites dans la terre de promission, il voulait surtout en former un peuple, et un peuple tel qu'il pût durer jusqu'à la fin du monde; il voulait encore, à cette occasion, instruire tous les peuples. Or, depuis que l'abus du bien a produit le mal, ce n'est qu'avec beaucoup de mal que s'opère le bien,

[1] Schlegel, *Philosophie de l'histoire*, t. 1, p. 107. — [2] Josèphe, *Antiquit.*, l. 2, c. 5. Euseb *præp.*, l. 9, c. 27.

surtout un bien aussi considérable que l'éducation de tout un peuple et de tout le genre humain.

Suivant le récit très-croyable d'Artapan et de Josèphe, le pharaon devint jaloux de la renommée de son petit-fils adoptif [1]. Moïse, de son côté, s'élevant au-dessus de toutes les richesses de l'Égypte, renonça à l'adoption royale, et préféra de partager l'affliction de ses frères. Étant donc allé les voir, il en trouva un qu'un Égyptien frappait. Ayant regardé çà et là, et voyant qu'il n'y avait personne, il tua l'Égyptien et le cacha dans le sable [2].

D'après une ancienne loi de l'Égypte, celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin [3]. On peut croire que, dans un sens, Moïse ne fit que se conformer à cette loi. Il pensait encore, dit saint Étienne, que ses frères comprendraient par là que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait [4]. Ce qui montre, ajoute saint Augustin, qu'il avait reçu dès lors un ordre de Dieu pour être le chef libérateur de son peuple, quoique l'Écriture ne le marque pas expressément [5].

Mais ses frères ne le comprirent pas. Le lendemain, ayant rencontré deux Hébreux qui se querellaient, il tâcha de les accorder, disant : Mes amis, vous êtes frères ; comment vous faites-vous injure l'un à l'autre ? Mais celui qui avait tort le repoussa, disant : Qui t'a établi prince et juge sur nous ? Veux-tu me tuer, comme hier l'Égyptien ? Moïse eut peur et se dit en lui-même : Certainement la chose est découverte. En effet, Pharaon apprit ce qui s'était passé, et cherchait à le faire mourir ; mais Moïse s'enfuit en la terre de Madian et s'assit auprès d'un puits [6].

Or, le prêtre de Madian avait sept filles ; elles vinrent, puisèrent de l'eau, en remplirent les canaux pour abreuver les troupeaux de leur père. Des pasteurs survinrent qui les chassèrent. Alors Moïse se leva, prit leur défense et abreuva leurs brebis. Quand elles furent retournées chez Raguel, leur père, il leur demanda pourquoi elles étaient revenues plus tôt que de coutume. Elles répondirent : Un homme égyptien nous a délivrées de la main des pasteurs, il a puisé de l'eau pour nous, et il a donné à boire à nos brebis. Il répliqua : Où est-il ? Pourquoi avez-vous laissé cet homme ? appelez-le, afin qu'il mange le pain avec nous. Moïse consentit à demeurer avec lui, et reçut pour femme Séphora, sa fille, laquelle lui enfanta un fils qu'il appela Gersam, c'est-à-dire étranger là, disant : J'ai été voyageur dans une terre étrangère. Elle en enfanta un autre qu'il appela Éliézer,

[1] Josèphe, *Antiquit.*, l. 2, c. 5. Euseb., *præp.*, l. 9, c. 27. — [2] Exod., 2, 12. — [3] Diodor., l. 1, c. 77. — [4] Act., 7, 20. — [5] *In exod.*, q. 2. — [6] Exod., 2, act. 7.

c'est-à-dire secours de Dieu, en disant : le Dieu de mon père, qui est mon secours, m'a délivré des mains de Pharaon [1].

Les Madianites, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, descendaient d'Abraham par Céthura. Ils occupaient diverses régions de l'Arabie, s'unissaient volontiers, à ce qu'il paraît, à d'autres peuplades, tels que les Ismaélites et les Moabites. Les uns étaient marchands, les autres pasteurs. Raguel paraît avoir été de ces derniers. Plusieurs croient qu'il était en même temps prêtre et roi de la ville de Madian, comme Melchisédech l'avait été de Salem. Du reste, quand il est question d'un roi d'Arabes, il ne faut pas se représenter toujours un monarque absolu ; ce n'était le plus souvent que le chef ou le patriarche de la tribu, comme on le voit aujourd'hui encore parmi eux. Il en est qui tiennent que Raguel, nommé ici, était le grand-père des sept filles ; que Jéthro, dont il sera parlé dans peu, était leur père [2] ; et que Hobab, qui plus tard servira de guide aux enfants d'Israël, était leur frère. D'autres pensent que Raguel et Jéthro sont le même personnage. Il y a toute apparence que, comme Melchisédech, il était prêtre du vrai Dieu ; en effet, Moïse s'attache à lui, prend alliance dans sa famille, et Jéthro, à son arrivée dans le camp d'Israël, offrira des sacrifices au Seigneur. Enfin, sa tribu entière suivra le peuple de Dieu dans la terre promise, où elle subsistera et deviendra même puissante sous le nom de Cinéens.

Moïse avait quarante ans lorsqu'il s'enfuit de l'Égypte. Il en vécut quarante autres dans la terre de Madian, où il conduisit les brebis de Jéthro, son beau-père. C'est alors qu'il put écrire l'histoire de Job, encore toute vivante parmi les Arabes : Job lui-même pouvait vivre encore, rétabli dans sa première prospérité. Son exemple était bien propre à soutenir la patience de Moïse et de son peuple.

Le premier roi de Babylone commença par être un fort chasseur : le premier chef d'Israël commença par être pasteur. Le chasseur ne pense qu'à prendre et à tuer : tel est un tyran. Aussi Homère appelle-t-il les bons rois, non pas chasseurs, mais pasteurs des peuples ; quelquefois ils l'étaient de brebis mêmes. Et de fait, gouverner des brebis, paître le troupeau bêlant, est comme un noviciat de gouverner les hommes, de paître le troupeau parlant, comme dit le langage antique. Le pasteur aime ses ouailles, il les connaît ; il les appelle par leur nom, il marche devant elles, les conduit dans de bons pâturages, les écarte des mauvais, compatit à leurs infirmités, bande leurs plaies, les porte dans ses bras quand elles sont fatiguées, les réchauffe dans son sein, partage avec elles sa propre nourriture,

[1] Exod., 2. — [2] *Ibid.*, c. 3 et 18.

les cherche par monts et par vaux quand elles se sont égarées; les rapporte avec joie sur ses épaules, veille sur elles nuit et jour, les défend au péril de sa vie contre les loups, les ours et les lions. Tel sera pour tous les hommes le bon pasteur par excellence; tel sera déjà Moïse pour les enfants d'Israël. Maintenant il conduit dans les déserts d'Arabie les brebis de son beau-père; bientôt il conduira dans ces mêmes déserts le peuple de Dieu.

Le pharaon qui avait cherché à faire mourir Moïse était mort lui-même; mais les enfants d'Israël continuaient toujours à être accablés de travaux et à gémir. Dieu enfin exauça leur affliction; se souvint de l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, Isaac et Jacob, et résolut d'opérer la délivrance qu'il leur avait promise [1].

Un jour que Moïse eut conduit au fond du désert les brebis de son beau-père Jéthro, prêtre de Madian, il vint à la montagne de Dieu, à Horeb. Cette montagne est dans une presqu'île de l'Arabie, formée sur la mer Rouge par le golfe de Suèz et par le golfe d'Elath ou d'Asiongaber. Là lui apparut l'ange de Jéhova dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson; et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : J'irai, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume point. Jéhova vit qu'il venait pour regarder, et Dieu l'appela du milieu du buisson : Moïse! Moïse! Il répondit : Me voici. Dieu ajouta : N'approche point d'ici; ôte ta chaussure, car le lieu sur lequel tu t'arrêtes est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu. Jéhova dit encore : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris au sujet de ceux qui l'oppriment, car je connais bien ses douleurs. Je suis donc descendu pour les délivrer de la main des Égyptiens, et pour les emmener de cette terre-là en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent le lait et le miel, au pays des Chananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phérézéens, des Hévéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est venu à moi, et j'ai vu l'affliction dont les accablent les Égyptiens. Maintenant donc viens, et je t'enverrai à Pharaon, afin que tu retires de l'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël.

Moïse répondit à Dieu : Qui suis-je, moi, pour aller à Pharaon et retirer les enfants d'Israël de l'Égypte? Dieu dit : Je serai avec toi, et ceci sera le signe que je t'ai envoyé : quand tu auras retiré mon peuple de l'Égypte, vous sacrifierez à Dieu sur cette montagne. Moïse reprit : Voilà que moi j'irai vers les enfants d'Israël, et je leur dirai :

[1] Exod., 2, 23-25.

Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Et s'ils me disent : Quel est son nom? que leur dirai-je? Dieu dit à Moïse : JE SUIS CELUI QUI SUIS! Voici comme tu diras aux enfants d'Israël : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous. Il ajouta : Voici comme tu diras aux enfants d'Israël : Jéhova, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. C'est là mon nom pour l'éternité, mon souvenir de génération en génération. Va donc, assemble les anciens d'Israël et dis-leur : Jéhova, le Dieu de vos pères, m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disant : Je vous ai visités, et j'ai vu toutes les choses qui vous sont arrivées en Égypte. Et j'ai dit : Je vous retirerai de l'affliction de Mizraïm, en la terre des Chananéens, terre où coulent le lait et le miel. Et ils entendront ta voix; et tu iras, toi et les anciens d'Israël, au roi de Mizraïm, et lui diras : Jéhova, le Dieu des Hébreux, nous a appelés : maintenant donc permettez-nous d'aller à trois jours dans le désert, pour y sacrifier à Jéhova, notre Dieu. Mais je sais que le roi d'Égypte ne permettra pas que vous sortiez, si ce n'est par la force. J'étendrai donc ma main et je frapperai l'Égypte de toutes mes merveilles, que j'opérerai au milieu d'elle : après cela il vous laissera aller. Je ferai en même temps trouver grâce à ce peuple aux yeux des Égyptiens, et, quand vous sortirez, vous n'irez pas les mains vides; mais chaque homme demandera à son voisin, chaque femme à sa voisine et à son hôtesse des vases d'argent et d'or, et des vêtements, et vous les mettrez sur vos fils et vos filles, et vous dépouillerez ainsi l'Égypte.

Moïse répondit : Ils ne me croiront point, ils n'écouteront point ma voix; mais ils diront : L'Éternel ne t'est point apparu. Et l'Éternel : Qu'est-ce que tu tiens en ta main? — Un bâton. — Jette-le par terre. — Il le jeta et il devint un serpent; de sorte que Moïse s'enfuyait. Mais l'Éternel lui dit : Étends ta main et saisis sa queue. Il l'étendit, et saisit le serpent, qui redevint un bâton : afin qu'ils croient, continua l'Eternel, que Jéhova, Dieu de leurs pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, t'est apparu. L'Éternel lui dit encore : Mets ta main en ton sein; et quand il l'y eut mise, il la retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. A un autre commandement, il la remit en son sein, puis il la retira, et elle était semblable au reste de sa chair. S'ils ne te croient point, conclut l'Éternel, et n'écoutent point la voix du premier signe, il croiront à la voix du second. Que s'il advient qu'ils ne croient pas à ces deux signes et n'écoutent pas ta voix, prends des eaux du fleuve et répands-les sur la terre, et ces eaux y deviendront du sang.

[1] Exod., 3.

Moïse insista auprès de l'Éternel : De grâce, Seigneur ! Je ne suis pas un homme de discours, ni d'hier, ni d'avant-hier, ni depuis que vous avez parlé à votre serviteur ; je suis une bouche pesante et une pesante langue. L'Éternel lui dit : Qui donc a fait la bouche de l'homme ? Qui donc a fait le muet et le sourd, celui qui voit et l'aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Va donc maintenant, et je serai en ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu diras. Mais lui : De grâce, Seigneur ! envoyez celui que vous devez envoyer. L'Éternel, irrité contre Moïse, lui répliqua : Aaron, le lévite, n'est-il pas ton frère ? Je sais qu'il parlera éloquemment. Eh bien ! le voilà qui vient au-devant de toi, et quand il te verra, il se réjouira en son cœur. Parle-lui et lui mets les paroles en sa bouche : moi je serai en ta bouche et en la sienne, et vous enseignerai ce que vous aurez à faire. Il parlera pour toi au peuple : de cette manière il te sera une bouche, et toi tu lui seras un dieu. Prends aussi en ta main ce bâton par lequel tu feras des signes [1].

L'Horeb est une montagne d'Arabie ; c'est la même que le Sinaï ou Sina, si ce n'est que ces deux noms désignent deux sommets différents, le premier à 6,000 pieds, le second à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle est nommée, par anticipation, montagne de Dieu, parce que Dieu y apparut à Moïse et depuis à Élie. Le feu qui brûle ce buisson sans le consumer, figurait en quelque sorte cette fournaise d'affliction qui, brûlant les Israélites sans les consumer, ne faisait que rendre leur conservation plus merveilleuse. Moïse avait alors quatre-vingts ans. La verge qu'il tenait à la main était sans doute le bâton avec lequel il dirigeait ses brebis et sur lequel il s'appuyait en marchant. C'était à la fois une houlette et un sceptre. Dans le langage de l'antiquité, un sceptre est littéralement un bâton à s'appuyer, et Homère nous montre des rois se servant encore du leur pour frapper les hommes du peuple qui criaient dans les assemblées générales [2]. La verge de Moïse devint et le bâton pastoral pour conduire Israël comme société spirituelle ou Église, et le sceptre royal pour le gouverner comme société temporelle ou nation. Le sacerdoce et la royauté d'Israël, ainsi réunis dans Moïse, figuraient le sacerdoce et la royauté universelle réunis dans le Christ. Moïse aurait voulu que dès lors parût ce libérateur véritable annoncé par Jacob. De là ses supplications pressantes. C'est pour cela qu'il s'écrie : De grâce, Seigneur ! envoyez celui que vous enverrez, c'est-à-dire le grand envoyé, le désiré des nations, le vrai sauveur d'Israël, l'ange du grand conseil, l'ange de l'éternelle alliance. Sui-

[1] Exod., 4, 1-17. — [2] Iliad., 2.

vant le sentiment commun des premiers Pères de l'Église et des docteurs de la synagogue [1], celui qui parlait à Moïse du milieu de ce buisson qui brûle sans subir aucune altération, était lui-même cet ange incréé qui devait apparaître un jour du sein d'une vierge devenue mère sans cesser d'être vierge ; le chef invisible d'Israël dans le désert, que saint Paul nous insinue assez clairement avoir été le Christ [2]; celui enfin qui explique lui-même son nom de Jéhova, disant : Je suis celui qui suis.

Le nom de Jéhova, qui signifie en hébreu celui qui est, celui qui était, celui qui sera, n'était pas inconnu aux anciens patriarches, mais ils l'employaient rarement. On ne le trouve pas une seule fois dans les discours ni de Joseph, ni de Job et de ses amis. Dieu ne leur en avait pas encore révélé le profond mystère comme il fait ici à Moïse : je suis celui qui suis, je suis parce que je suis, je suis celui qui serai, je serai celui qui serai, je serai parce que je serai. L'hébreu renferme tous ces sens. Je suis celui qui suis ; la créature n'est point, à proprement parler, ce qui est, mais ce qui subsiste d'un être d'emprunt. Je suis parce que je suis ; la créature n'est point parce qu'elle est, mais parce que Dieu l'a faite. Je suis celui qui serai ; c'est-à-dire, ainsi que l'entend l'ancienne synagogue, le suis leur Sauveur maintenant; et je serai leur Sauveur dans un autre temps. On sent bien que c'est ici le même qui dit dans l'Apocalypse : Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin [3]; en un mot, le Sauveur Jésus. C'est lui que Moïse demandait qui fût envoyé. Il ne paraîtra pas encore par lui-même, mais par un autre. Et cet autre est Moïse qui, pour cet effet sera plus qu'un homme ; il aura un prophète pour lequel il sera un dieu de révélations et de lumières, comme il sera pour Pharaon un dieu de puissance et de châtiments. Avec sa verge, il brisera l'Égypte et son roi, comme le Christ brisera un jour l'univers et tous les rois. Et Moïse pourra dire, sans présomption du Messie à venir : l'Éternel vous suscitera un prophète comme moi [4].

A la suite de cette fameuse apparition, Dieu redit à Moïse : Va, et retourne en Égypte ; car tous ceux qui recherchaient ta vie sont morts. Considère tous les prodiges que j'ai mis en ta main, afin que tu les fasses en la présence de Pharaon. Cependant j'endurcirai son cœur et il ne délivrera pas le peuple. Alors tu lui diras : Voici ce que dit Jéhova : Mon fils premier-né est Israël. Je t'ai dit : Délivre mon

[1] Justin. *In apolog.* 2. Euseb., l. 1. *Hist.*, c. 2. Hilar., l. 4 et 5 *de Trin.* Basil., l. 1 et 2 *contra Eunom.* Théodor, 9, 5, *in Exod.* Medrasch Rabba, 2. Lettre de M. Drach, p. 168 et *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*. Le protestant Michaëlis pense de même. — [2] 1. Cor., 10, v. 4 et 9. — [3] Apoc., 22, 13. — [4] Deut., 18, 15.

fils afin qu'il me serve ; et tu as refusé de le délivrer : voilà que moi je tuerai son fils aîné. Moïse alla donc, et retourna vers Jéthro, son beau-père, et lui dit : Je m'en irai et retournerai vers mes frères qui sont en Égypte, pour voir s'ils vivent encore. Et Jéthro lui répondit : Va en paix. Moïse prit alors sa femme et ses enfants, les plaça sur un âne et retourna en Égypte, portant le bâton ou le sceptre de Dieu en sa main [1].

Un ancien poëte, nommé Ézéchiel, avait composé en vers grecs une tragédie de Moïse et un drame sur la sortie d'Égypte. Eusèbe en cite des fragments assez considérables. On y lit les mêmes faits que dans l'Écriture : l'exposition de Moïse sur le Nil, son adoption par la fille du roi, sa fuite au pays de Madian, son mariage avec Séphora, dont le père est à la fois et roi et pontife. Le poëte n'y ajoute qu'une circonstance : c'est un songe que Moïse raconte à son beau-père. Il me semblait voir dans un lieu très-élevé, dit-il, un trône immense qui allait jusqu'au ciel, et où était assis un auguste personnage avec le diadème et un grand sceptre à la main gauche. De la main droite il me fit signe, et je m'approchai du trône. Il me donna le sceptre et le diadème royaux, et me dit de m'asseoir sur le trône magnifique, duquel, de lui-même, il se retira. Je contemplais le vaste univers et par-dessous la terre et par-dessus les cieux. Voilà qu'une multitude d'étoiles tombent à mes pieds : je les compte l'une après l'autre ; elles s'avancent comme une armée en bataille. Saisi de frayeur, je m'éveillai. Son beau-père lui répond : O mon hôte, Dieu vous envoie un heureux présage. Puissé-je vivre quand ces choses vous arriveront ! Vous élèverez un trône glorieux, vous serez l'arbitre et le chef des humains. Vous avez contemplé toute la terre habitable, et ce qui est au-dessous et ce qui est au-dessus du ciel de Dieu ; c'est que vous verrez ce qui est, ce qui a été et ce qui sera [2]. Le poëte paraît avoir imité ce récit du songe de Joseph. Toujours voit-on par là que l'histoire de Moïse ne devait pas être inconnue au monde littéraire de la Grèce. Nous verrons plus tard ce qu'en disent deux auteurs grecs des plus savants, Diodore de Sicile et Strabon.

Moïse était en route et dans un lieu où passer la nuit, lorsque l'Éternel vint à lui et menaça de le tuer par une maladie subite. Il avait différé de circoncire le plus jeune de ses enfants ; futur législateur de son peuple, il lui devait l'exemple : Dieu le menace de mort, pour lui faire entendre quelle perfection il exige de ceux qu'il élève si haut. Séphora, voyant son époux en danger de la vie,

[1] Exod., 4. — [2] Euseb. *præp.*, l. 9, c. 29.

... circoncit la chair de son fils, et ... Moïse, elle lui dit : Vous m'êtes un époux de ... lui avait sauvé la vie par le sang de son fils. ... comment il fut délivré du mal. Il paraît que Séphora ... son père avec ses deux enfants ; car nous verrons ... les amener tous les trois à Moïse dans le désert de

... l'Éternel dit à Aaron : Va à la rencontre de Moïse ... sert. Il s'en alla, le rencontra en la montagne de Dieu et l'embrassa. Moïse lui raconta toutes les paroles que l'Éternel l'en- ... ait accomplir et tous les signes qu'il avait commandés. Ils ... irent donc tous deux en Égypte et assemblèrent tous les anciens des enfants d'Israël. Aaron exposa toutes les paroles que l'Éternel avait ... tes à Moïse, et fit signes devant le peuple. Et le peuple crut et comprit que l'Éternel avait visité les enfants d'Israël et qu'il avait vu leur affliction ; et, s'inclinaut, ils l'adorèrent [2].

Après cela, Moïse et Aaron vinrent trouver Pharaon et lui dirent : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête dans le désert. Mais il répondit : Qui est Jéhova pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël ? Je ne connais point Jéhova, et je ne laisserai point aller Israël. Ils dirent : Le Dieu des Hébreux nous a appelés ; permets-nous d'aller trois journées de chemin dans le désert, pour sacrifier à Jéhova notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe de la peste ou du glaive. Le roi d'Égypte répliqua : Moïse et Aaron, pourquoi détournez-vous le peuple de ses occupations ? allez à vos travaux. Il dit encore, peut-être à ses officiers : Les voilà en grand nombre ; la populace s'est accrue : combien plus si vous les déchargez de leurs travaux. Il commanda donc en ce jour à ceux qui étaient chargés de presser le peuple et aux intendants : vous ne donnerez plus de paille au peuple pour faire des briques, comme auparavant ; qu'ils aillent et s'en amassent eux-mêmes. Quant au nombre de briques qu'il faisaient auparavant, vous ne l'exigerez pas moins et vous n'en diminuerez rien ; car ils sont oisifs : c'est pour cela qu'ils crient : Allons et sacrifions à notre Dieu. Qu'on surcharge donc les travaux de ces gens-là et qu'ils s'y occupent : et ils ne s'arrêteront plus à des paroles de mensonge.

La paille se pétrissait avec la brique ou se mêlait avec la terre broyée, pour lui donner plus de consistance. Les exacteurs et les intendants sortirent donc et dirent au peuple : Voici ce qu'a dit Pha-

[1] Exod , 4. — [2] *Ibid.*, 4, 27-31.

raon : Je ne vous donne plus de paille. Allez vous-mêmes et en amassez où vous pourrez en trouver ; cependant rien ne sera diminué de votre ouvrage. Et le peuple se répandit dans toute la terre d'Égypte pour amasser de la paille. Cependant les exacteurs les pressaient, disant : Achevez chaque jour l'ouvrage de la journée comme lorsque la paille vous était fournie. La chose était impossible. On frappa les inspecteurs des enfants d'Israël que les exacteurs de Pharaon avaient établis sur eux, et on leur dit : Pourquoi n'avez-vous pas achevé le nombre de briques hier et aujourd'hui comme avant-hier ? Alors les inspecteurs des enfants d'Israël s'en vinrent et crièrent à Pharaon. Pourquoi agis-tu ainsi envers tes serviteurs ? On ne leur donne plus de paille, et cependant l'on nous dit : Faites toujours le même nombre de briques ! De plus, voilà que tes serviteurs sont battus, et on traite ton peuple comme des malfaiteurs. Vous êtes des oisifs, leur dit-il, vous êtes des oisifs ; c'est pour cela que vous dites : Allons et sacrifions à Jéhova. Allez donc et travaillez : il ne vous sera point donné de paille, et vous fournirez toujours le nombre de briques accoutumé.

Les inspecteurs des enfants d'Israël se voyaient dans une fâcheuse extrémité, obligés qu'ils étaient de dire : Vous ne diminuerez rien du nombre de briques à fournir chaque jour. Dans le moment même qu'ils sortaient de devant Pharaon, ils rencontrèrent Moïse et Aaron, et leur dirent : Que l'Éternel vous voie et qu'il juge ! car vous nous avez mis en mauvaise odeur devant Pharaon et devant ses serviteurs, et vous leur avez donné en main un glaive pour nous tuer.

Moïse se tourna vers l'Éternel et dit : Pourquoi affligez-vous si fort ces gens ? pourquoi m'avez-vous envoyé ? car depuis que je suis venu à Pharaon pour parler en votre nom, il traite ces gens encore plus mal, et vous, vous n'avez point délivré votre peuple [1]. L'Éternel répondit à Moïse : Tu verras maintenant ce que je ferai à Pharaon ; car, de par une main puissante, il les laissera aller ; de par une main puissante, il les pressera même de sortir de sa terre. Dieu lui dit encore : C'est moi Jéhova ! J'ai apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Schadaï ou Dieu tout-puissant ; mais je ne me suis point fait connaître à eux selon mon nom de Jéhova ou Celui qui est. Cependant j'ai fait mon alliance avec eux, en sorte de leur donner la terre de Chanaan, terre de leur pèlerinage, en laquelle ils ont été étrangers. J'ai entendu aussi le gémissement des enfants d'Israël, que leur arrache l'oppression des Égyptiens, et je me suis souvenu de mon alliance. C'est pourquoi, dis aux enfants d'Israël : C'est moi Jéhova !

[1] Exod., 5.

Et je vous ferai sortir de dessous les fardeaux dont les Égyptiens vous oppriment, et je vous délivrerai de la servitude, et je vous rachèterai avec un bras tendu et par des jugements formidables; et je vous prendrai pour mon peuple, et je serai votre Dieu; et vous saurez que c'est moi Jéhova votre Dieu, celui qui vous tire de dessous les fardeaux des Égyptiens. Je vous introduirai en la terre touchant laquelle j'ai levé par ma main pour la donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et je vous la donnerai en possession, moi l'Éternel. Moïse raconta donc toutes ces choses aux enfants d'Israël; mais ils ne l'écoutèrent point, à cause de l'angoisse de leur esprit et de leurs travaux excessifs.

Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans, Aaron de quatre-vingt-trois. Amram, leur père, était mort à l'âge de cent trente-sept ans; Caath, leur grand-père, à l'âge de cent trente-trois, et Lévi, leur bisaïeul, à l'âge de cent trente-sept. Aaron avait pris pour femme Élisabeth, fille d'Aminadab, sœur de Nahasson, prince de la tribu de Juda, laquelle lui enfanta Nadab, et Abiu, et Éléazar, et Ithamar. Éléazar avait également pris une femme, qui lui enfanta Phinéès.

L'Eternel dit de nouveau à Moïse : Va et parle à Pharaon, roi d'Égypte, afin qu'il laisse aller les enfants d'Israël hors de sa terre. Mais Moïse répondit : Voilà que les enfants d'Israël ne m'écoutent pas; comment donc Pharaon m'écoutera-t-il, surtout étant, comme je suis, incirconcis des lèvres [1]? L'Éternel reprit : Voilà que je t'ai établi le dieu de Pharaon; et Aaron ton frère, sera ton prophète. Tu lui diras toutes les choses que je te commanderai; et il parlera à Pharaon afin qu'il laisse aller les enfants d'Israël hors de sa terre. Cependant j'endurcirai son cœur, et je multiplierai mes signes et mes prodiges en la terre d'Égypte. Pharaon ne vous écoutera point; mais je mettrai ma main sur l'Égypte, et j'en retirerai mon armée et mon peuple, les enfants d'Israël, dans la grandeur de mes jugements. Et les Egyptiens sauront que c'est moi l'Eternel [2].

Voici la seconde fois que Dieu annonce qu'il endurcira le cœur de Pharaon. Ceux qui connaissent un peu la grammaire hébraïque ne seront pas surpris de cette manière de parler. En hébreu, les verbes ont quatre conjugaisons actives. La première exprime l'action simple, comme : il a endurci. La troisième y ajoute quelque chose de composé, comme : il a fait, il a laissé endurcir, il a ordonné, il a permis d'endurcir. Or, la première se prend souvent pour la troisième, comme quand il est dit que Saül publia à son de trompe dans tout le pays, pour : il fit publier [3]. Ici donc, quand Dieu annonce qu'il endurcira le cœur de Pharaon, cela signifie qu'il le laissera s'endurcir.

[1] *Ibid.*, 6. — [2] Exod., 7, 1-5. — [3] 1. Reg., 13, 3.

Aussi verrons-nous que ce roi endurcira lui-même son cœur, malgré tant de prodiges faits pour l'amollir.

Moïse donc et Aaron, étant venus chez Pharaon, firent ainsi que l'Éternel avait ordonné. Aaron jeta la verge devant Pharaon et devant ses serviteurs, et elle fut changée en une couleuvre. Pharaon fit venir les sages et les magiciens; et les enchanteurs d'Égypte, dont les deux principaux se nommaient Jannès et Mambrès[1], en firent autant par leurs secrets. Ils jetèrent chacun leur verge, et elles furent changées en serpents; mais la verge d'Aaron dévora les leurs. Le cœur de Pharaon s'endurcit, et il ne les écouta point, ainsi que l'Éternel avait dit.

Dieu avait fait de Moïse son envoyé, son ministre plénipotentiaire. Ce n'est pas tout; il en avait fait un dieu, le dieu d'Aaron et le dieu de Pharaon. Comme tel, Moïse devait se révéler aux hommes par des actions divines ou des miracles. C'est ce qu'il va faire; et ses ennemis mêmes seront forcés de lui rendre témoignage.

Les impies des derniers temps ont élevé contre les miracles plus d'une objection. Leur grand art est d'embrouiller les idées. Pour dissiper leurs prestiges, il suffit de quelques questions fort simples et de la réponse que tout le monde y trouvera dans le sens commun.

D'abord, qu'est-ce qu'un miracle? Parmi toutes les définitions, nous préférons celle d'un incrédule fameux, et cela pour que nul incrédule subalterne ne puisse y faire de chicane. Un miracle, dit J.-J. Rousseau, est, dans un fait particulier, un acte immédiat de la puissance divine, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois.

Dieu peut-il faire des miracles? se demande le même. Cette question sérieusement traitée, répond-il, serait impie si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer[2].

Mais qu'est-ce que l'ordre et les lois de la nature? et comment les connaissons-nous? Nous les connaissons uniquement par l'expérience générale qui nous montre les mêmes effets constamment reproduits dans les mêmes circonstances. Nous nommons *lois* les causes de ces effets constants, et nous appelons *ordre* l'ensemble de ces lois.

Comment enfin savoir avec certitude qu'un fait particulier est un miracle, un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois? La réponse n'est pas difficile. Nous connaissons l'exception de la même manière que nous connaissons la règle, par le sens commun. En effet, c'est uniquement

[1] 2. Tim., 3., 8. Plin., *Nat. hist.*, l. 30, c. 1. — [2] Lett. de la montagne.

par le témoignage universel, par le consentement commun, que nous savons avec certitude qu'un phénomène est naturel ou conforme aux lois, à l'ordre constant de la nature. Quand donc ce même témoignage, soit immédiatement, soit médiatement, atteste qu'un fait, un phénomène quelconque est un changement sensible dans l'ordre de la nature, une exception réelle et visible à ses lois, la réalité de ce changement ou de ce miracle est aussi certaine qu'il est certain qu'il existe un ordre et des lois de la nature ; et quiconque refuse de croire sur ce point le témoignage général des hommes ne peut raisonnablement le croire sur aucun point : il ne peut plus ni connaître l'ordre de la nature et ses lois, ni même savoir s'il y a des lois et un ordre réel dans la nature [1].

Mais, dira-t-on, le paganisme ne parle-t-il pas aussi de miracles? Qu'il en parle, cela prouve que partout on a cru les miracles possibles, que partout on a cru que les miracles réels sont une preuve de l'intervention divine. Mais de tous ces prétendus prodiges, racontés sur ouï-dire par Tite-Live, Tacite, Philostrate, il n'en est pas un seul dont le sens commun ait constaté la réalité. Nous les examinerons à mesure que le temps nous les présentera, et nous verrons que, comparés aux miracles consignés dans les livres saints, il leur advient comme aux serpents des enchanteurs d'Égypte : le mensonge est englouti par la vérité. Se peut-il, en effet, rien de comparable à cette suite imposante de miracles de Moïse et de Jésus-Christ; miracles qui embrassent tous les temps et tous les lieux ; miracles qui ont été faits à la face du ciel et de la terre, devant des milliers de témoins intéressés à les contredire ; miracles qui avaient pour but, non de flatter les passions des hommes, mais d'instruire et de réformer l'univers ; miracles dont les deux plus miraculeux, le peuple juif et le peuple chrétien, sont toujours là, également inexplicables et incontestables à la raison humaine.

Il y en a qui supposent que pour faire un miracle, Dieu est obligé de changer quelque chose au plan de sa providence. Esprits étroits, ils s'imaginent que Dieu leur est pareil ! Son éternelle sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur. Elle a créé l'univers comme en se jouant, elle le conserve de même. Ce qu'elle fait tous les jours est encore plus admirable que ce qu'elle fait rarement. Mais notre esprit s'y accoutume et n'en est plus touché. A la longue, les hommes croiraient que les choses vont ainsi d'elles-mêmes et par une aveugle nécessité. La sagesse l'a prévu. Elle s'est réservé dès toujours certains faits, non pas plus merveilleux,

[1] *Essai sur l'indiff. en mat. de religion*, t. 4, ch. Miracles.

mais plus extraordinaires, pour réveiller notre attention et nous rappeler que c'est elle qui mène tout à son gré. Et les merveilles de tous les jours et les merveilles plus rares, tout se rapporte à la grande fin de toutes choses, la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Ainsi, d'après ce que la Sagesse elle-même nous apprend, c'est elle qui délivra le peuple saint de la nation qui l'opprimait. Elle entra dans l'âme du serviteur de Dieu, et s'opposa par des signes et des prodiges aux rois les plus redoutables. Elle a rendu aux justes le prix de leurs travaux, et les a conduits dans une voie admirable ; elle leur a servi d'abri pendant le jour, et de lumière pendant la nuit. Elle les a conduits à travers la mer Rouge, et les a fait passer au milieu des eaux profondes. Elle a submergé leurs ennemis, et puis les a jetés morts au fond des abîmes. Et ainsi les justes emportèrent les dépouilles des méchants [1]. Ils ont marché à travers des déserts inhabitables, et ils ont dressé leurs tentes dans de vastes solitudes. Ils ont eu soif, ils vous invoquèrent, Seigneur, et un ruisseau jaillit pour eux du haut d'un rocher, tandis que vous avez fait verser du sang pour les impies. Vous avez éprouvé les uns, comme un père qui avertit, et condamné les autres, comme un roi sévère qui interroge les crimes. Pour punir les pensées extravagantes et impies de ceux qui s'égaraient jusqu'à adorer des serpents et les animaux les plus vils, vous avez envoyé contre eux une multitude d'animaux muets, afin qu'ils apprissent que chacun est tourmenté par où il a péché. Il n'était pas difficile à votre main puissante qui a créé l'univers d'une matière informe, d'envoyer contre eux une multitude d'ours et de lions furieux, ou des animaux d'une espèce inconnue, pleins d'une fureur jusque-là inouïe, respirant la flamme, répandant une noire fumée et lançant par les yeux d'horribles étincelles, qui non-seulement auraient pu les exterminer par leurs morsures, mais dont le seul aspect les aurait fait mourir de frayeur. Sans cela, ils pouvaient périr par un seul souffle de votre puissance ; mais vous avez réglé toutes choses avec nombre, avec poids et avec mesure. La souveraine puissance est à vous seul à jamais, et qui résisterait à la force de votre bras ? Tout le monde est devant vous comme ce petit grain qui à peine fait pencher la balance, et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre. Mais vous avez en pitié tous les hommes, parce que vous pouvez tout ; et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence ; car vous aimez tout ce qui est, et vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait, puisque si vous l'aviez haï, vous ne l'auriez point créé. En effet, qu'y a-t-il qui pût

[1] Sap., 10.

subsister, si vous ne le vouliez pas ; ou se conserver, si vous ne l'appeliez ? Mais vous êtes indulgent envers toutes les créatures, parce qu'elles sont à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes [1].

On voit par ces paroles que si Dieu frappe l'Égypte, c'est encore moins pour la punir que pour la convertir. En délivrant les Hébreux de la servitude des Égyptiens, il voulait délivrer les Égyptiens d'une servitude bien autrement déplorable. Les Hébreux étaient asservis par la violence à des hommes ; les Égyptiens étaient asservis par la superstition à des bêtes. Cela est si vrai qu'en lisant dans la géographie de Strabon la description de l'Egypte, on croit lire la description d'une ménagerie. Ici, c'est le gouvernement et la ville du bœuf ; là, le gouvernement et la ville de la vache : à droite, le gouvernement et la ville du chien ; à gauche, le gouvernement et la ville du chat : de ce côté, le gouvernement et la ville du loup ; de l'autre, le gouvernement et la ville du lion : en bas, le gouvernement et la ville du bouc ; en haut, le gouvernement et la ville du crocodile. Et il n'y avait pas que le nom de bestialité. Chaque province, chaque ville avait son espèce de bêtes à qui elle rendait un culte. Il y avait des terres dont les revenus étaient destinés à l'entretien de ces animaux. Un certain nombre d'hommes et de femmes d'un rang distingué étaient chargés de les garder dans des appartements consacrés, de leur tenir compagnie, de les servir et de les nourrir de toutes sortes de mets exquis, comme de poisson coupé en tranches, de la fleur de farine bouillie dans du lait, de gâteaux de toutes sortes faits avec du miel et de la chair d'oie bouillie ou rôtie. Ceux qui vivaient d'animaux crus, étaient nourris de différentes espèces d'oiseaux. Outre cela, on les lavait dans des bains tièdes et on les parfumait d'onguents les plus précieux et les plus odoriférants. Ils se couchaient sur des tapis magnifiques. La charge de garder et de nourrir tous ces animaux sacrés était un emploi dans lequel les enfants succédaient à leurs parents, et qui, loin d'être vil, était tellement estimé des Egyptiens, que les personnes qui en remplissaient les fonctions en retiraient beaucoup de gloire ; elles portaient des marques de distinction, et dès qu'on les reconnaissait, on fléchissait le genou devant elles.

Si quelqu'un tuait volontairement un des animaux sacrés, il était condamné à mort ; s'il avait fait cette action sans le vouloir, la peine qu'il devait subir était remise à la discrétion du prêtre. Mais si un homme tuait, volontairement ou non, un chat, un faucon ou un ibis, on le mettait à mort sans miséricorde. Souvent le peuple dans ces occasions, ne pouvant contenir sa fureur, se jetait sur le malheureux

[1] *Sap.*, 11.

et l'assommait sans autre forme de procès. Diodore de Sicile rapporte, à ce sujet, l'exemple remarquable d'un Romain qui, ayant tué par mégarde un chat, fut mis en pièces par le peuple, qui n'eut aucun égard ni à l'entremise de plusieurs personnes considérables envoyées par le roi pour obtenir sa grâce, ni au pouvoir des Romains, avec lesquels les Égyptiens étaient sur le point de faire la paix [1]. Si quelqu'un, par hasard, trouvait une de ces bêtes morte, il s'en tenait éloigné à une certaine distance et protestait avec de grandes lamentations qu'il l'avait trouvée sans vie. Enfin, rien n'était plus sacré pour les Égyptiens que ces sortes de divinités pendant qu'elles vivaient. Quand il mourait un chat dans quelque maison, toute la famille se rasait les sourcils; si c'était un chien, elle se rasait tout le corps, et ne faisait aucun usage des provisions qu'elle pouvait avoir alors. Les cadavres de ces animaux étaient enveloppés dans de beau linge; on les embaumait avec de l'huile de cèdre et d'autres préparations aromatiques, et on les mettait dans des cercueils consacrés.

Aujourd'hui encore, auprès de la ville de Bubaste, on trouve d'immenses tombeaux remplis de cadavres précieusement embaumés; et ce sont des cadavres de chats. Bubaste, ou la Ville des Chats, était le cimetière national ou plutôt le Panthéon de ces animaux.

Il est bien à croire que, du temps de Moïse, les choses n'en étaient point encore à l'excès où elles furent du temps d'Hérodote, de Diodore et de Strabon ; mais il n'est point à douter que cette prodigieuse superstition ne fût dès lors bien enracinée. C'est pour les en guérir que Dieu frappe les Égyptiens à coups redoublés, en commençant par le Nil, qui était un des principaux objets de leur culte.

L'Éternel parla de nouveau à Moïse : Dis à Aaron : Prends ta verge et étends ta main sur les eaux de l'Égypte, sur les fleuves, sur les canaux, sur les marais et sur tous les lacs, afin qu'ils soient changés en sang, et que le sang soit, dans toute la terre d'Égypte, dans les vases de bois et dans les vases de pierre. Moïse et Aaron firent ce que l'Éternel avait ordonné, et Aaron, levant la verge, frappa l'eau du fleuve en la présence de Pharaon et de ses ministres, et elle fut changée en sang. Les poissons qui étaient dans l'eau moururent, le fleuve se corrompit, les Égyptiens ne pouvaient plus en boire l'eau, et il y avait du sang dans toute l'Égypte [2].

Les Égyptiens considéraient le Nil comme une image sensible du créateur et conservateur de l'univers. A cela il y avait quelque fondement. L'univers tient de Dieu son existence et sa beauté; l'Égypte tient l'une et l'autre du Nil. Les Égyptiens ne s'en tinrent pas là : le

[1] Diod. Sic.. l. 1. — [2] Exod, 7, 21.

fleuve ne fut plus pour eux qu'une manifestation réelle de ce Dieu qui, sous une forme visible, vivifiait et conservait leur pays [1]. En cette qualité, il eut un culte et des prêtres. Pour les détromper de cette exagération superstitieuse, l'Éternel, à la voix de Moïse, le tourne en sang, le fait devenir pour ses stupides adorateurs une cause de mort, au lieu d'une source de vie. Ce châtiment, qui dura sept jours, leur montrait clair comme le soleil que le Nil, avec tous les animaux qu'il renferme, avec toute la fécondité qu'il communique à l'Égypte, était dans la main de l'Éternel que prêchaient Moïse et Aaron; que ce n'était pas la créature, l'élément liquide qu'il fallait adorer, mais le créateur qui fait et change tout à son gré.

Il y avait encore là une autre leçon. Les Égyptiens avaient noyé dans le Nil les enfants des Hébreux. Le fleuve, devenu leur accusateur, leur présente partout, au lieu de son eau limpide, le sang de ces innocentes victimes. C'est la réflexion du livre de la Sagesse [2].

Les hommes de bonne volonté pouvaient profiter de ces terribles avertissements pour rentrer en eux-mêmes. Tel ne fut point Pharaon. Ses magiciens s'étant fait apporter de l'eau, vraisemblablement de la mer qui n'était pas loin, la firent, eux aussi, paraître comme du sang. Là-dessus, ainsi que l'avait prédit l'Éternel, le cœur de Pharaon s'endurcit; il n'écouta point Moïse, mais s'en retourna dans son palais sans y faire une plus sérieuse attention.

Quant aux Égyptiens, ils se mirent tous à creuser la terre autour du fleuve pour trouver de quoi boire; car l'eau du fleuve même n'était plus potable [3]. Mais, au rapport de Philon, il sortit du sang de tous les endroits où ils ouvrirent la terre, comme il sort du sang d'un corps que l'on perce avec une épée [4]. Une foule de peuple en mourut pendant les sept jours que dura cette plaie; le livre même de la Sagesse le donne à entendre [5].

La première plaie, prise du Nil, n'avait guère touché Pharaon et ses ministres. Ayant du vin et d'autres liqueurs, ils se passaient facilement de boire de l'eau. Une seconde plaie va sortir du fleuve, qui aura plus d'effet. Sur un ordre de Dieu transmis par Moïse, Aaron étendit sa main avec son bâton sur les fleuves, sur les canaux et sur les marais. Aussitôt toute la terre d'Égypte fourmilla de grenouilles; elles montèrent et entrèrent dans le palais du roi, dans sa chambre à coucher, sur son lit, dans les maisons de ses officiers et dans celles de tout son peuple, jusque dans les fours et dans la pâte. Les magiciens vinrent encore augmenter le mal. Eux aussi firent venir des grenouil-

[1] Champollion, *Panthéon égyptien*, Cnouphis-Nilus. — [2] Sap., 11, 7 et 8. — [3] Exod., 7. — [4] Philon, *de Vitâ Mosis*, l. 1. — [5] Sap., 11, 9.

les; mais, à leur grande confusion, ils ne purent les chasser ensuite quand ils le voulurent. Ces rampantes bêtes affligeaient donc toute l'Égypte : nul moyen de s'en délivrer; mortes, elles infectaient et les eaux et les airs; vivantes, elles salissaient tout par leur contact, offusquaient la vue par leur difformité, assourdissaient les oreilles par leurs interminables coassements. Elles semblaient vouloir rappeler aux Égyptiens les cris de ces milliers d'enfants qu'ils avaient jetés dans ce même fleuve d'où elles sortaient.

Vaincu, Pharaon appela Moïse et Aaron, et leur dit : Suppliez l'Éternel qu'il éloigne les grenouilles de moi et de mon peuple, et je laisserai aller le peuple d'Israël, afin qu'il sacrifie à l'Éternel. Il ne dit plus : Qui est Jéhova, qui est l'Éternel, pour que j'écoute sa voix? Déjà il sait et confesse que c'est le souverain Seigneur de toutes choses. Moïse, pour l'en convaincre de plus en plus, lui répond : Marque-moi le temps où je prierai pour toi, et pour tes serviteurs, et pour ton peuple, afin d'éloigner les grenouilles de toi, de ta maison, de tes serviteurs, de ton peuple, et qu'il n'y en ait plus que dans le fleuve. Demain, répondit Pharaon. Et Moïse : Je ferai selon ta parole, afin que tu saches que rien n'est comme Jéhova, notre Dieu. Moïse pria, et les grenouilles moururent dans les maisons, dans les cours et dans les champs. On les assembla en de grands monceaux, et la terre en fut infectée. Mais Pharaon, voyant du relâche, endurcit son cœur et n'exécuta point sa promesse ainsi que l'Éternel avait dit.

Une plaie encore plus humiliante va suivre, qui confondra les magiciens. Aaron, d'après l'ordre que lui en donna Moïse de la part de Dieu, frappa de son bâton la poussière de la terre, et la poussière fut changée en vermine, qui s'attacha aux hommes et aux bêtes. Les magiciens firent leurs enchantements accoutumés pour en produire également; mais ils ne purent, et dirent à Pharaon : Le doigt de Dieu est ici. Par où ils avouaient que, dans tout ce qu'ils avaient fait, eux, jusque-là, il n'y avait rien de divin; mais que c'étaient simplement ou des tours d'adresse, des prestiges, ou l'effet de quelques connaissances secrètes, qui n'excluaient pas l'intervention du diable; qu'au contraire, dans les prodiges de Moïse, l'intervention divine était incontestable. Cet aveu était bien propre à toucher Pharaon. Son cœur endurci y fut insensible, comme avait dit l'Éternel. Une tradition orientale rapporte que les deux magiciens se convertirent sincèrement et souffrirent même la mort pour la vraie foi [1].

La quatrième plaie ne tarda pas. L'Éternel dit à Moïse : Lève-toi dès le matin et te présente devant Pharaon, car il ira vers le fleuve,

[1] Léon de Laborde, *Comment. géographique sur l'Exode et les Nombres*, p. 32, 2.

et tu lui diras : Ainsi parle Jéhova : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me rende l'hommage qui m'est dû. Que si tu ne le laisses aller, voilà que j'enverrai contre toi, et contre tes serviteurs, et contre ton peuple, et en tes maisons, une nuée de mouches : les maisons des Égyptiens en seront remplies, ainsi que toute la terre qu'ils habitent. Mais en ce jour-là j'opérerai un prodige en la terre de Gessen, en laquelle est mon peuple : là il n'y aura point de mouches, afin que tu saches que moi, l'Éternel, je suis présent au milieu de cette terre. Je mettrai cette séparation entre ton peuple et le mien. Demain ce prodige sera. Et l'Éternel fit ainsi. Une grande nuée de mouches vint en la maison de Pharaon et de ses serviteurs, et en tout le pays d'Égypte, et la terre en était infectée. Pharaon appela Moïse et Aaron, et leur dit : Allez, et sacrifiez à votre Dieu en cette terre même. Moïse répondit : Il ne peut être ainsi, car nous devons immoler à Jéhova, notre Dieu, des choses que les Égyptiens tiennent pour abominables; que si nous immolons les abominations des Égyptiens devant leurs yeux, ils nous lapideront. Nous nous avancerons dans le désert durant trois jours, et nous sacrifierons à Jéhova, notre Dieu, suivant qu'il nous dira. Pharaon dit : Je vous laisserai aller, afin que vous sacrifiiez à Jéhova, votre Dieu; toutefois, n'allez pas plus loin : priez pour moi. Moïse reprit : Quand je serai sorti de ta présence, je prierai l'Éternel, et demain les mouches s'éloigneront de Pharaon, et de ses serviteurs, et de son peuple. Toutefois, ne trompe plus désormais, en ne laissant pas aller le peuple pour sacrifier à l'Éternel.

A la prière de Moïse, Dieu détruisit les mouches, et il n'en demeura pas une. Mais Pharaon endurcit encore une fois son cœur, et ne laissa point aller le peuple [1].

D'après les connaissances actuelles sur l'Égypte, il paraît certain que les anciens sages de ce pays ne reconnaissaient au fond qu'une seule divinité, qui s'émanait, se manifestait sous trois formes principales, lesquelles se reproduisaient sous un plus grand nombre de formes secondaires. Toutes ces formes ou manifestations, étant personnifiées, devenaient en un sens autant de divinités différentes, sans cesser d'être au fond toujours la même. Elles avaient non-seulement leur image dans la trinité humaine, l'homme, la femme, l'enfant, mais encore des emblèmes sans nombre dans la nature animale. Le bélier, chef du troupeau, était l'emblème du souverain seigneur de toutes choses; le scarabée, qui passait dans l'esprit des Égyptiens pour l'animal le plus productif, était l'emblème du créateur; l'épervier, à l'œil perçant, était l'emblème de celui qui voit tout. Le bœuf,

[1] Exod., 8.

la vache, d'autres animaux, avaient, dans la langue mystérieuse des hiéroglyphes, des significations analogues. Le vulgaire, qui ne pénétrait point ces secrets, adorait non-seulement les formes divines, mais encore les animaux qui en étaient les symboles hiéroglyphiques; ou, s'il ne les adorait pas toujours comme des dieux, il les vénérait comme sacrés. Tels étaient le taureau, la vache, le bouc, le bélier, la brebis. Les Hébreux n'auraient pu immoler aucun de ces animaux sous les yeux des Égyptiens, sans leur paraître d'abominables sacriléges. C'est ce que Moïse fait entendre à Pharaon. Voilà aussi pourquoi Dieu châtie les Égyptiens par les animaux les plus vils, afin de les guérir de leur superstition bestiale; voilà pourquoi il confond les sages de l'Égypte, afin de les contraindre à publier la vérité qu'ils tenaient captive; voilà pourquoi Moïse écrit toutes les vérités nécessaires, non avec des caractères emblématiques, mais avec des caractères communs, afin que la multitude ne fût plus si facilement la dupe des savants et de leurs énigmes.

L'Éternel envoya Moïse annoncer à Pharaon, pour le lendemain, une peste affreuse sur tous les animaux qui étaient dans les champs, sur les chevaux, sur les ânes, sur les chameaux, sur les bœufs, sur les brebis des Égyptiens : tandis que rien ne mourrait aux enfants d'Israël. L'effet suivit de près la menace. Le lendemain, les troupeaux des Égyptiens, qui restaient dans les champs, périrent tous, tandis que rien ne périt dans ceux des Israélites. Pharaon envoya s'en assurer, et toutefois endurcit encore son cœur.

Alors l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : Remplissez vos mains de cendre, et que Moïse la jette vers le ciel en présence de Pharaon. Et il s'en formera une poussière qui se répandra sur toute l'Égypte : elle fera naître des enflures brûlantes et des ulcères sur les hommes et sur les bêtes dans tout le pays. Ils prirent donc de la cendre de fournaise, se présentèrent devant Pharaon, et Moïse la jeta vers le ciel. Aussitôt il se forma des enflures et des ulcères sur les hommes et les bêtes dans toute l'Égypte. Les magiciens eux-mêmes ne pouvaient se tenir devant Moïse à cause des plaies qui leur étaient venues. Mais l'Éternel endurcit le cœur de Pharaon, en sorte qu'il n'écouta rien.

La septième plaie va venir. L'Éternel dit à Moïse : Lève-toi dès le matin et va en la présence de Pharaon, lui disant : Ainsi parle Jéhova, dieu des Hébreux : Laisse aller mon peuple afin qu'il me serve; car, pour cette fois, j'enverrai toutes mes plaies en ton cœur, et sur tes serviteurs, et sur ton peuple, afin que tu saches que rien n'est semblable à moi en toute la terre. Déjà maintenant si, étendant la main, je t'avais frappé de peste, toi et ton peuple, tu serais retranché de la terre; mais je t'ai conservé pour faire éclater en toi ma

puissance, et afin que mon nom soit raconté dans tout le monde. Opprimeras-tu encore mon peuple de manière à ne pas le laisser aller? Voici que demain, à cette heure, je ferai pleuvoir une grêle si horrible, qu'il n'y en a pas eu de semblable en Égypte, depuis le jour qu'elle a été fondée jusqu'à présent. Maintenant donc, envoie et rassemble ton bétail et tout ce qui t'appartient dans les champs; car, hommes et bêtes, tout ce qui sera trouvé dehors, la grêle descendra sur eux et ils mourront.

Celui donc qui, d'entre les serviteurs de Pharaon, craignit la parole de l'Éternel, fit retirer ses serviteurs et ses troupeaux à la maison; mais celui qui ne prit point à cœur la parole de Jéhova, laissa ses serviteurs et ses troupeaux dans les champs. Il put arriver déjà quelque chose de semblable, lorsque Moïse annonça la peste sur les animaux qui étaient dans la campagne: plusieurs purent être sauvés dès lors. En outre, quand il est dit précédemment que tous les troupeaux moururent de la peste, cela peut signifier, d'après un usage familier à l'Écriture, que, dans tous les troupeaux, il mourut un certain nombre de bêtes; ce qui n'empêche point qu'il n'y en eût beaucoup d'épargnées.

Pour la septième plaie, Moïse étendit son bâton vers le ciel : l'Éternel envoya les tonnerres, la grêle, et des feux parcourant la terre. La grêle et le feu tombaient entremêlés, sans que la grêle éteignît le feu, ni que le feu fît fondre la grêle. Cette grêle était si grosse, que jamais on n'en avait vu de pareille en toute l'Égypte depuis qu'elle est habitée. Elle frappa tout ce qui était dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes et aux plantes; elle brisa même tous les arbres. Le lin et l'orge furent détruits, car l'orge avait déjà poussé son épi, et le lin commençait à monter en graine; mais le froment et les blés ne furent point endommagés, parce qu'ils étaient plus tardifs. Il n'y eut qu'au pays de Gessen, où étaient les enfants d'Israël, que cette grêle ne tomba point.

Alors Pharaon envoya et appela Moïse avec Aaron, et leur dit : J'ai péché encore cette fois : l'Éternel est juste, mais moi et mon peuple nous sommes impies. Priez l'Éternel qu'il fasse cesser les tonnerres de Dieu et la grêle, et je vous laisserai aller, et vous ne demeurerez pas davantage. Moïse lui répondit : Quand je serai sorti de la ville, j'étendrai mes mains vers Jéhova, et les tonnerres cesseront, et il n'y aura plus de grêle, afin que tu saches que c'est à Jéhova la terre. Mais toi et tes serviteurs, je le sais, vous ne craignez point encore Jéhova, Dieu.

Moïse accomplit sa promesse; mais Pharaon, voyant que la pluie, la grêle, les tonnerres avaient cessé, augmenta son péché, endurcit son cœur, lui et ses ministres, et il ne laissa point aller les enfants d'Israël[1].

[1] Exod., 9.

L'Eternel dit alors de nouveau à Moïse : Va vers Pharaon, car j'ai endurci son cœur et le cœur de ses serviteurs, afin que j'opère mes prodiges au milieu d'eux, et afin que tu racontes aux oreilles de ton fils, et au fils de ton fils, ce que j'ai fait contre les Egyptiens, et les prodiges que j'ai opérés parmi eux, afin que vous sachiez que c'est moi Jéhova.

Moïse donc et Aaron vinrent vers Pharaon, et lui dirent : Ainsi parle Jéhova, le Dieu des Hébreux : Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Laisse aller mon peuple, afin qu'il me rende le culte qui m'est dû. Que si tu refuses et ne le veux laisser aller, voilà que j'amène demain les sauterelles en tes contrées : elles couvriront la surface de la terre, tellement qu'on ne pourra la voir ; elles consumeront ce qui est resté de la grêle, et elles rongeront tous les arbres qui sont dans les champs. Enfin elles rempliront tes maisons et celles de tes serviteurs, ainsi que de tous les Egyptiens ; et jamais, ni tes pères ni tes aïeux n'en auront vu de semblables, depuis le temps qu'ils ont été sur la terre jusqu'à ce jour. Puis il se retira et sortit de la présence du roi.

Cependant les ministres de Pharaon lui dirent : Jusques à quand cet homme-ci nous sera-t-il en ruine ? Laissez aller ces gens-là, qu'ils rendent leur hommage à Jéhova, leur Dieu. Ne voyez-vous pas encore que l'Égypte périt ? On rappela donc Moïse et Aaron vers Pharaon, qui leur dit : Allez, rendez vos hommages à Jéhova, votre Dieu. Mais qui sont ceux qui doivent y aller ? Moïse répondit : Nous irons avec nos enfants et nos vieillards, avec nos fils et nos filles, avec nos brebis et nos bœufs, car nous avons à célébrer une fête de l'Eternel. Pharaon répliqua : Que l'Éternel soit avec vous de la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfants ! Qui peut douter que vous ne tramiez quelque chose de mal ? Il ne sera pas ainsi, allez ce que vous êtes d'hommes, et rendez vos hommages à l'Éternel, car c'est ce que vous avez demandé. Et aussitôt on les chassa de la présence de Pharaon.

Moïse alors étendit son bâton sur la terre d'Égypte, et l'Éternel fit souffler tout ce jour-là et toute la nuit un vent d'orient qui, le matin, amena les sauterelles. Elles se répandirent innombrables dans toutes les provinces, couvrirent la face de la terre, dévorèrent toute l'herbe des champs et tout ce que la grêle avait laissé de fruit sur les arbres, tellement qu'il ne resta rien de vert sur les arbres ni dans les champs en toute l'Égypte. Aussi Pharaon se hâta-t-il d'appeler Moïse et Aaron, et de leur dire : J'ai péché contre l'Eternel, votre Dieu, et contre vous ; mais pardonnez-moi mon péché encore une fois et priez l'Eternel, votre Dieu, pour qu'il éloigne de moi cette mort. Moïse

donc, s'étant éloigné de Pharaon, pria l'Eternel. Et l'Eternel fit souffler un vent très-fort de l'occident, qui enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge, de sorte qu'il n'en demeura pas une dans toutes les provinces d'Egypte. Mais l'Eternel laissa le cœur de Pharaon s'endurcir et il ne renvoya pas les enfants d'Israël.

Pour la neuvième et avant-dernière plaie, l'Eternel dit à Moïse : Etends ta main vers le ciel, et que les ténèbres soient si épaisses sur toute la terre d'Egypte, qu'on puisse les toucher. Moïse étendit sa main vers le ciel, et des ténèbres horribles se répandirent sur toute la terre d'Egypte durant trois jours. Nul ne vit son frère, nul ne put quitter le lieu où il était; mais partout où habitaient les enfants d'Israël, brillait la lumière. Ce qui augmentait l'horreur de ces ténèbres pour les Egyptiens, c'est qu'ils n'y apercevaient ni soleil ni étoiles : le feu même n'y répandait point de clarté. Dans cette nuit funeste, leur conscience criminelle leur faisait tout appréhender, et le bruit des eaux, et le cri des bêtes, et la chute d'une feuille. De lugubres fantômes venaient mettre le comble à leur effroi. Cependant ils entendaient les enfants d'Israël qui, non loin d'eux, jouissaient de la lumière du jour et se livraient à la joie; ils les félicitaient sur leur bonheur, les remerciaient de ce que, dans cette occasion, ils ne se vengeaient pas des injures qu'on leur avait faites, et ils leur en demandaient pardon [1].

Pharaon appela Moïse et Aaron, et leur dit : Allez, rendez vos hommages à l'Eternel; que vos brebis seulement et vos bœufs demeurent, et que vos enfants mêmes aillent avec vous. Moïse répondit : Tu nous donneras aussi les sacrifices et les holocaustes que nous offrirons à Jéhova, notre Dieu. Tous nos troupeaux iront avec nous, et il ne restera pas une corne de leurs pieds; car il nous les faut pour culte de Jéhova, notre Dieu, d'autant plus que nous ne savons pas ce que nous lui devons immoler, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au lieu même. Mais l'Eternel endurcit le cœur de Pharaon, et il ne voulut pas les laisser aller. Au contraire, Pharaon dit à Moïse : Retire-toi et prends garde de ne plus paraître en ma présence; car tu mourras le jour que tu te présenteras à moi. Moïse répondit : Qu'il soit fait ainsi que tu l'as dit, je ne verrai plus ta face.

Il ajouta de suite : Voici ce qu'a dit l'Eternel : Vers le milieu de la nuit, je parcourrai l'Egypte, et tout premier-né mourra en la terre des Egyptiens, depuis le premier-né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui fait tourner la meule, et jusqu'aux premiers-nés des animaux. Un grand cri s'élè-

[1] Sap., 17 et 18.

vera dans toute la terre d'Egypte, tel qu'il n'y en eut pas avant et qu'il n'y en aura point à l'avenir; mais, parmi les enfants d'Israël, pas un chien ne remuera la langue, ni contre un homme, ni contre une bête; afin que vous sachiez quelle différence Jéhova met entre les Egyptiens et Israël. Alors tous tes serviteurs que voici descendront vers moi et m'adoreront, disant : Sors, toi et tout le peuple qui t'est soumis, et après cela je sortirai. Ayant parlé de la sorte, il s'éloigna très-irrité de la présence de Pharaon. Moïse était devenu alors un très-grand personnage dans la terre d'Egypte, et aux yeux des ministres du roi, et aux yeux du peuple [1].

Précédemment déjà, l'Eternel avait dit à Moïse et Aaron, en la terre d'Egypte : Ce mois-ci vous sera le commencement des mois, et le premier d'entre les mois de l'année. Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur : Au dixième jour de ce mois, que chacun de vous prenne un agneau par famille et par maison. Une famille est-elle si peu nombreuse qu'elle ne puisse suffire à manger l'agneau, elle prendra son voisin le plus proche, jusqu'au nombre de personnes suffisant pour le manger. Or, cet agneau sera sans tache, mâle, ayant un an : vous pourrez le prendre parmi les brebis ou parmi les chèvres. Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute l'Eglise de la multitude d'Israël l'immolera entre les deux soirs. Ils prendront de son sang, et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le linteau des portes des maisons où ils seront à manger. Ils mangeront cette nuit la chair rôtie au feu, et le pain sans levain, avec des herbes amères. Vous n'en mangerez rien qui soit cru ou qui ait été cuit dans l'eau, mais rôti au feu, avec la tête, les pieds et les intestins. Vous n'en laisserez point de reste jusqu'au matin : ce qui en sera demeuré jusque-là, vous le consumerez par le feu. Voici comment vous le mangerez. Vous ceindrez vos reins; vous aurez vos souliers à vos pieds et vos bâtons en vos mains, et vous le mangerez à la hâte; car c'est la pâque ou le passage de l'Eternel (ou bien, suivant l'hébreu, c'est la pâque, la victime du passage à l'Eternel.) Je parcourrai la terre d'Egypte cette nuit-là, et j'y frapperai tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'à la bête et j'exercerai mes jugements sur tous les dieux de l'Egypte, moi, l'Eternel. Or, le sang vous sera un signe aux maisons où vous serez : je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque je la frapperai dans la terre d'Egypte. Ce jour vous sera un mémorial : vous le célébrerez comme une fête à Jéhova; vous le célébrerez dans vos générations futures par un culte perpé-

[1] Exod., 11.

tuel. Vous mangerez des pains sans levain durant sept jours: dès le premier jour, il ne se trouvera plus de levain dans vos maisons. Quiconque mangera du pain levé, depuis le premier jour jusqu'au septième, cette âme-là sera retranchée d'Israël. Le premier jour sera saint et solennel, et le septième sera une fête également vénérable. Nulle œuvre ne sera faite en ces jours, hors ce qui tient au manger. Gardez bien ce commandement; car, en ce même jour, je conduirai vos armées hors de la terre d'Egypte.

Moïse, étant donc sorti pour la dernière fois de chez Pharaon, appela tous les anciens d'Israël et leur dit : Allez et prenez une pièce de menu bétail, et immolez la pâque. Trempez un bouquet d'hysope dans le sang qui sera dans un vase, et en arrosez le haut de la porte et les deux poteaux; que nul d'entre vous ne sorte hors de la porte de sa maison jusqu'au matin, car l'Eternel ira d'un endroit à l'autre, frappant les Egyptiens; quand il verra le sang sur le dessus et sur les deux poteaux, il passera au delà de la porte de la maison, et il ne permettra pas que l'exterminateur y entre et vous frappe. Gardez cette parole comme une loi pour vous et pour vos enfants à jamais. Et lorsque vous serez entrés dans la terre que l'Eternel vous donnera, comme il a promis, vous observerez ce culte. Quand alors vos enfants vous diront : Quel est ce culte-là ? vous répondrez : C'est la victime de la pâque ou du passage à Jéhova, parce qu'en Egypte il passa les maisons des enfants d'Israël, lorsqu'il frappa les Egyptiens et sauva nos maisons.

A ces paroles de Moïse, le peuple, en la personne des anciens ou sénateurs qui le représentaient, s'inclina et adora. Tous les enfants d'Israël s'en allèrent, et firent comme l'Eternel avait ordonné à Moïse et à Aaron.

Et il arriva au milieu de la nuit que l'Eternel frappa tous les premiers-nés en la terre d'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive, qui était en prison, ainsi que tous les premiers-nés des animaux. Pharaon se leva de nuit, lui et tous ses serviteurs, et tous les Egyptiens : ce fut un grand cri dans toute l'Egypte, car il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort. Pharaon appela Moïse et Aaron la nuit même, et dit : Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël : allez, immolez à Jéhova selon votre parole. Prenez aussi vos brebis et vos grands troupeaux, comme vous avez dit. Partez, mais en même temps bénissez-moi.

Quant aux Egyptiens, ils employaient la contrainte envers le peuple pour le faire sortir promptement de leur terre; car ils disaient : Nous sommes tous morts ! Dans cette précipitation, le peuple prit sa

pâte avant qu'elle fût levée, et, la liant avec ses pétrins dans ses habits, la mit sur ses épaules. Les enfants d'Israël firent encore ce que Moïse leur avait dit, et demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et beaucoup de vêtements. Et l'Éternel leur fit trouver grâce devant les Égyptiens, afin qu'ils leur accordassent leur demande, et ils dépouillèrent les Égyptiens de cette façon [1].

Il est bon de savoir que, dans ce dernier passage, les verbes hébreux signifient littéralement ce que nous leur faisons dire, *demander* et *accorder la demande*, non pas *emprunter* et *prêter*. Il y en a plus de cent cinquante exemples dans l'Écriture [2]. La Sagesse, nous dit l'Esprit-Saint, rendit ainsi aux justes le prix de leurs travaux [3]. En effet, cet or, cet argent n'était que le légitime salaire des villes construites, des canaux creusés, des pyramides bâties avec tant de fatigue ; ce n'était qu'une faible compensation que le souverain maître de tous les biens accordait à une nation opprimée. C'était injustement et contre le droit des gens que les Égyptiens avaient réduit les Israélites à l'esclavage, qu'ils les avaient condamnés aux travaux publics et privés, sans leur accorder aucun salaire, et qu'ils avaient voulu mettre à mort tous leurs enfants mâles. Ceux-ci étaient donc en droit de les traiter comme des ennemis; cependant ils se bornent à demander un dédommagement que leurs anciens oppresseurs n'osent refuser dans la crainte de périr comme leurs premiers-nés.

L'historien Josèphe rapporte le fait selon le sens que nous avons donné aux paroles de l'Écriture : il dit que les Égyptiens firent des présents considérables aux Hébreux, les uns pour les engager à se retirer plus promptement, les autres par estime pour eux et à cause des liaisons qu'ils avaient eues ensemble [4].

Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès pour Socoth, environ six cent mille hommes à pied. Le nombre n'est ici qu'approximatif. L'année suivante, au dénombrement exact, il y en aura six cent deux mille cinq cent cinquante, sans compter les lévites, qui montaient encore à vingt mille et plus. Ce total ne comprend ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants, mais seulement les hommes valides, de vingt à soixante ans, en état de porter les armes. En multipliant ces six cent mille combattants par cinq, pour avoir la population entière, on aura environ trois millions. Il a été calculé que les personnes entrées avec Jacob en Égypte, ont pu s'y multiplier dans l'intervalle jusqu'à ce point, même sans une fécondité

[1] Exod., 12, 36. — [2] Voir une concordance hébraïque. — [3] Sap., 10, 17. — [4] Antiq., l. 2, c. 4.

extraordinaire. On voit par là que le Pharaon qui le premier opprima Israël, n'avait pas tort de dire: Voilà que ce peuple devient plus nombreux et plus puissant que nous. En effet, Diodore de Sicile rapporte qu'anciennement, disait-on, la population de l'Égypte s'élevait à près de sept millions, et que, de son temps même, elle n'en avait pas moins de trois, en sorte qu'aucun pays ne la surpassait encore sous ce rapport [1]. Supposé donc qu'à l'époque de Moïse la population de l'Égypte fût à son plus haut point, environ sept millions, les Israélites en faisaient à peu près la moitié. Ce qui le confirme, c'est que le même auteur donne au fameux conquérant égyptien, Sésostris, six cent mille fantassins, avec une cinquantaine de mille, tant cavalerie que chariots de guerre, c'est-à-dire une armée un peu plus grande que n'en pouvaient avoir les Israélites sous Moïse [2].

Mais les enfants d'Iraël ne sortirent pas seuls. Non-seulement ils emmenaient d'innombrables troupeaux de grand et de petit bétail, ils étaient encore suivis, nous dit l'Écriture, d'une foule immense de diverses nations. L'épithète d'*immense*, à côté d'un peuple de trois millions, nous doit faire estimer cette *foule* au moins de quelques centaines de mille [3]. C'était un mélange d'Égyptiens et autres étrangers qui, frappés des merveilles du Très-Haut, professaient son culte et s'attachèrent à son peuple choisi. Quoique les Hébreux formassent une nation séparée de toutes les autres, ils n'étaient nullement inhospitaliers. Tout étranger qui adorait le vrai Dieu pouvait s'établir dans leur pays : recevait-il en outre la circoncision, il acquérait tous les droits d'un Hébreu d'origine. Encore que les Israélites eussent eu à souffrir une si longue et si dure oppression en Égypte, ils n'avaient aucune aversion particulière pour ses habitants. Au contraire, il leur sera dit: Tu n'auras point en abomination l'Iduméen, parce qu'il est ton frère; ni l'Égyptien, parce que tu as demeuré dans sa terre comme étranger. Leurs descendants entreront à la troisième génération dans l'église de l'Éternel [4], c'est-à-dire ils seront incorporés tout à fait aux descendants de Jacob. Enfin, il leur sera donné ce commandement: Vous ne chagrinerez point l'étranger qui habitera parmi vous, mais vous l'aimerez comme vous-mêmes; car, vous aussi, vous avez été étrangers dans l'Égypte; moi, l'Éternel, votre Dieu [5]! Et le caractère particulier du peuple hébreu, et les merveilles dont il était l'objet, tout était propre à fixer sur lui

[1] Diod., l. 1, c. 31. — [2] *Ibid.*, l. 1, c. 54. — [3] Le targum de Rabbi Jonathan Ben Uziel, Exod. 12, 38, en porte le nombre à deux cent quarante myriades ou 2,400,000. — [4] Deut., 23, 7 et 8. — [5] Levit., 19, 33 et 34.

l'attention des hommes de bonne volonté, et à en faire le centre de leur foi et de leur culte. On voit par le grand nombre qui le suivit de l'Égypte, que les vues miséricordieuses de la Providence n'étaient pas méconnues de tous. Il n'est point à douter que, dans l'Égypte même, beaucoup d'autres n'en profitassent également, sans néanmoins quitter leur pays.

Le temps que les enfants d'Israël demeurèrent dans l'Égypte et dans la terre de Chanaan, eux et leurs pères, fut de quatre cent trente ans. C'est ce que disent d'une manière formelle, et le texte samaritain et le grec des Septante. L'hébreu, et par suite la Vulgate latine n'a point ces mots : *Et dans la terre de Chanaan,* ils paraissent avoir été omis par les copistes. Toujours est-il que, conformément au samaritain et au grec, saint Paul compte quatre cent trente ans depuis les promesses de Dieu à Abraham jusqu'à la loi de Moïse, qui fut promulguée cinquante jours après la sortie d'Égypte [1]. L'historien Josèphe dit également que les Israélites sortirent de ce pays au mois de Nisan, le quinzième de la lune, quatre cent trente ans après que leur père Abraham fut venu au pays de Chanaan, et deux cent quinze après que Jacob fut entré en Égypte avec sa famille [2].

Ce fut à la fin de ces quatre cent trente ans, pendant la nuit, en un même jour, que toutes les armées de Jéhova sortirent de la terre d'Égypte [3]. Dans toutes les tribus il n'y avait pas un malade [4]. Les Égyptiens les avaient pressés si fort de partir, qu'ils n'eurent pas le temps de faire aucunes provisions de vivres. Ils avaient emporté seulement de la pâte nouvelle et qui n'avait pas encore eu le temps de fermenter ; ils en firent sur la route même des gâteaux cuits sous la cendre [5]. L'Éternel les fit marcher, non pas confondus les uns avec les autres, mais distribués tous en leurs corps d'armées [6]. C'était probablement déjà le même ordre que nous voyons décrit plus tard. La tribu de Juda ouvrait la marche avec celle d'Issachar et de Zabulon, et campaient toutes trois à l'orient ; venaient ensuite les tribus de Ruben, de Siméon et de Gad, qui campaient au midi ; en troisième lieu, les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Benjamin, qui campaient à l'occident ; enfin les tribus de Dan, d'Aser et de Nephthali fermaient la marche et campaient au septentrion. La tribu de Lévi, avec Moïse et Aaron, occupait le centre [7].

Moïse emporta aussi avec lui les ossements du sauveur de l'Égypte, de Joseph, selon qu'il en avait conjuré les enfants d'Israël, disant :

[1] Galat., 3, 15, etc. — [2] Antiq., l. 2, c. 6. — [3] Exod. samarit., 12, 41. — [4] Ps. 104, 37. — [5] Exod., 12, 39 et 42. — [6] Ibid., v. 51. — [7] Num., 2.

Dieu vous visitera, emportez d'ici mes os avec vous. Suivant une tradition de la synagogue, confirmée par saint Étienne et saint Jérôme, les Israélites emportèrent encore les os des douze patriarches, frères de Joseph [1].

Le même jour du départ, Moïse réitéra aux enfants d'Israël, de la part de Dieu, la loi pour la célébration de la pâque, lorsqu'ils seraient entrés dans la terre promise. Ils n'useront pendant sept jours que de pain sans levain. La pâque se mangera dans la même maison ; on n'en portera point la chair au dehors, et on n'en rompra aucun os. L'étranger non circoncis n'y participera point : s'il reçoit la circoncision, il y participera comme l'indigène. Ce sera la même loi pour les habitants du pays que pour les étrangers qui demeurent parmi eux. Cette loi de la pâque devait rappeler tous les ans à jamais la merveilleuse sortie de l'Égypte ; le père devait l'expliquer à ses enfants [2]. Et aujourd'hui même, après plus de trente-six siècles, les restes dispersés d'Israël observent encore cette loi.

Une seconde loi, portée le même jour, perpétuait pour tous les instants le même souvenir : c'est la consécration des premiers-nés. Tout premier-né était consacré à l'Éternel. Le premier-né des animaux purs lui était immolé ; le premier-né des animaux impurs était échangé contre une brebis, ou mis à mort ; le premier-né de l'homme était toujours racheté à prix d'argent. Et lorsque demain ton fils te demandera : Qu'est-ceci ? tu lui diras : L'Éternel nous a retirés d'Égypte, de la maison de servitude, par la force de son bras. Car Pharaon s'étant opiniâtrement refusé à nous laisser partir, l'Éternel tua tout premier-né en la terre d'Égypte, depuis le premier-né de l'homme jusqu'au premier-né des troupeaux. C'est pourquoi je sacrifie à l'Éternel tout premier-né de sa mère, et je rachète tout premier-né de mes enfants [3].

Les Israélites, ainsi rangés par tribus et en armes, partirent de Socoth et campèrent en Ethan, à l'extrémité du désert. L'Eternel marchait devant eux, le jour, dans une colonne de nuée, pour leur montrer le chemin, et la nuit, dans une colonne de feu, pour les éclairer, afin qu'ils pussent marcher le jour et la nuit. La colonne de nuée durant le jour, ni la colonne de feu durant la nuit, ne disparut jamais devant le peuple.

Dieu ne les conduisit point par la terre des Philistins, parce qu'elle était proche ; car il disait d'avance : Le peuple se repentirait en voyant sitôt la guerre, et il retournerait en Egypte. Il leur fit donc faire un long circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge.

[1] Act. 7, 15 et 16. Hieron., *de Paulæ Epitaphio*. — [2] Exod., 12 et 13. — [3] *Ibid.*, 13.

Le principal n'était point d'introduire Israël en la terre de Chanaan, mais de l'y introduire de telle sorte qu'il fût à jamais le type prophétique, et de chaque homme, et de l'humanité entière. Et pour l'individu, et pour le genre humain, il est également une terre promise : l'état parfait de l'un et de l'autre. Pour cela, il faut que l'un et l'autre soient délivrés d'abord de l'antique servitude par le sang de la plus étonnante victime ; il faut qu'ils traversent une mer Rouge, qu'ils parcourent d'arides déserts, qu'ils y essuient des combats au dehors et des révoltes au dedans ; il faut qu'ils se convainquent, par de longues et dures expériences, que Dieu seul est leur maître, leur loi, leur guide, leur soutien. Ce n'est qu'après avoir été ainsi éprouvés, châtiés, consolés, abattus, relevés, changés, renouvelés tout entiers, qu'ils entreront dans leur terre de lait et de miel, non plus sous la conduite de Moïse, législateur élémentaire, mais sous la conduite de Josué ou Jésus, chef de la perfection.

Ce fut entre autres dans ce dessein que les Israélites, étant campés à Ethan, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, d'où ils pouvaient facilement continuer leur route, soit pour la terre de Madian où était Jéthro, soit pour l'Idumée, soit pour la terre des Philistins, Dieu les fit retourner dans le désert qui est entre cette mer et l'Égypte. Pharaon dira des enfants d'Israël : Ils se sont égarés dans le pays, ils sont enfermés dans le désert. Et j'endurcirai son cœur, dit l'Éternel à Moïse, et il les poursuivra, et je serai glorifié en pharaon et en toute son armée ; et les Égyptiens sauront que c'est moi l'Éternel. Les Israélites firent ainsi, et placèrent leur camp près de la mer, vis-à-vis de Phihahiroth et de Beelséphon, qui paraissent avoir été deux gorges de montagnes.

Ce que le Seigneur avait prédit ne manqua pas d'arriver. Dès qu'on eut rapporté à Pharaon que les enfants d'Israël s'enfuyaient pour ne plus revenir, son cœur fut changé à leur égard, ainsi que le cœur de ses ministres. Ils se dirent : Qu'avons-nous fait d'avoir laissé aller Israël, afin qu'il ne nous serve plus ? Le roi attela donc son char, prit avec lui son peuple, six cents chariots d'élite, et tout ce qu'il y avait d'attelages en Egypte, avec les chefs pour les commander. L'historien Josèphe écrit que l'armée de Pharaon était de six cents chariots, cinquante mille chevaux et deux cent mille fantassins [1]. Que si l'on s'étonne de voir tant de chevaux à l'Egypte, après que la grêle et la peste sont dites les avoir tués, il faut se souvenir que ces deux fléaux ne tuèrent que les bêtes qu'on avait laissées dans les champs, et non pas celles qu'on avait retirées dans les maisons.

[1] Ant., l. 2, c. 6.

Bientôt les enfants d'Israël, levant les yeux, virent l'Égypte marchant à leur poursuite. Ils en furent dans l'effroi et crièrent à l'Éternel. Quant à Moïse, ils lui dirent : Est-ce parce qu'il n'y a pas de tombeaux en Égypte que tu nous as emmenés pour mourir dans le désert? Que nous as-tu fait là, de nous avoir tirés de l'Égypte? N'est-ce pas là ce que nous t'y disions : Retire-toi de nous, afin que nous servions les Egyptiens, car cela nous vaut mieux que de mourir au désert? Mais Moïse répondit au peuple : Ne craignez point, demeurez tranquilles, et voyez le salut de l'Eternel, le salut qu'il vous opérera en ce jour; car tels que vous avez vus les Egyptiens aujourd'hui, vous ne les verrez plus d'ici à jamais. L'Eternel combattra pour vous, et vous serez en silence.

Déjà l'Eternel avait dit à Moïse : Que cries-tu vers moi? Dis aux enfants d'Israël qu'ils se mettent en marche. Et toi, élève ton bâton, et étends ta main sur la mer, et partage-la afin que les enfants d'Israël s'avancent au milieu de la mer à pied sec. Et moi j'endurcirai le cœur des Mizraïm, et ils entreront après vous, et je serai glorifié en Pharaon, et en toute son armée, et en ses chars, et en sa cavalerie. Et les Mizraïm sauront que c'est moi l'Eternel.

En même temps l'ange de Dieu, ou, comme le peut signifier le texte original, l'Ange-Dieu qui marchait devant le camp d'Israël, s'en alla derrière eux, et, avec lui, la colonne de nuée qui était devant se plaça aussi derrière, entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël. Cette nuée était ténébreuse pour les premiers, elle éclairait la nuit pour les seconds, de manière qu'ils ne purent s'approcher les uns des autres toute la nuit.

Lorsque Moïse eut étendu sa main sur la mer, l'Eternel la fit retirer par un vent d'orient impétueux qui souffla toute la nuit, et il la mit à sec, et les eaux furent divisées. Les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer desséchée, et les eaux leur étaient comme une muraille à droite et à gauche. Les Egyptiens, les poursuivant, y entrèrent après eux, tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses cavaliers. C'était la veille du matin, lorsque Jéhova, du milieu de la colonne de feu et de nuée, lança un regard sur le camp des Egyptiens, et le jeta dans la confusion par des foudres et des éclairs, embarrassa les roues des chars, en sorte qu'elles allaient avec peine. Les Egyptiens se dirent donc : Fuyons devant Israël, car Jéhova combat pour eux contre nous. Mais Jéhova disait à Moïse : Etends ta main sur la mer, et que les eaux retournent sur l'Egypte, sur ses chars et sur sa cavalerie. Et Moïse étendit sa main sur la mer, et la mer retourna vers le matin en son lieu, et les Egyptiens fuyaient au-devant d'elle, et Jéhova les secoua au milieu de la mer, et les eaux étant re-

venues de la sorte couvrirent et les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après eux dans la mer : il n'en échappa pas un seul. Mais les enfants d'Israël passèrent à pied sec au milieu de la mer, et les eaux leur étaient comme une muraille à droite et à gauche.

Israël fut ainsi sauvé en ce jour. Il vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer. Quand le peuple eut considéré la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre eux, il ne craignit plus et crut en lui, ainsi qu'en Moïse, son serviteur [1].

Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent à l'Éternel ce cantique :

Je chanterai à Jéhova,
Parce qu'il a fait éclater sa gloire ;
Et cheval et cavalier,
Il l'a précipité dans la mer.
Ma victoire et mon cantique est Yah [2],
Et il m'est devenu le salut;
C'est là mon Dieu,
Et je le louerai ;
Le Dieu de mon père,
Et je l'exalterai.
Jéhova est le héros de la guerre ;
Son nom, CELUI QUI EST.

Les chars de Pharaon et son armée,
Il les a jetés dans la mer ;
L'élite de ses capitaines
Est engloutie dans la mer de Souph.
Les abîmes les ont couverts ;
Ils sont descendus dans les profondeurs
Comme la pierre.

Ta droite, ô Jéhova,
S'est signalée par la force ;
Ta droite, ô Jéhova,
A brisé l'ennemi.
Par la multitude de ta majesté
Tu as accablé tes adversaires ;
Tu envoyas ta colère :
Elle les dévora comme la paille.

Au souffle de ta fureur
Se sont amoncelées les eaux ;
Les vagues se dressèrent comme une paroi,
Et les abîmes se durcirent
Dans le cœur de la mer.

[1] Exod., 14. — [2] Abréviation de Jéhova.

L'ennemi a dit :
Je poursuivrai, je saisirai,
Je partagerai les dépouilles ;
Mon âme s'en rassasiera :
Je tirerai le glaive ;
Ma main les exterminera.

Tu as respiré ton souffle,
La mer les a couverts ;
Ils s'enfoncèrent comme le plomb
Dans les eaux bouillonnantes.

Qui est comme toi
Parmi les dieux, ô Jéhova [1] ?
Qui est comme toi
Admirable dans les saints [2],
Formidable à la louange,
Opérant des prodiges ?

Tu étendis ta droite,
La terre les dévora.
Tu conduis dans ta miséricorde
Ce peuple que tu as racheté ;
Tu le guides dans ta puissance
Vers ta demeure sainte.

Les peuples ont ouï,
Et ils tremblent ;
Les douleurs ont saisi
Les habitants de la Palestine.
Soudain se sont épouvantés
Les princes d'Édom,
Les forts de Moab :
Le tremblement les tient.
Ils sont tous consternés
Ceux qui habitent Chanaan.

Tombent sur eux
L'angoisse et la terreur !
Par la grandeur de ton bras
Qu'ils deviennent muets comme la pierre,
Jusqu'à ce que soit passé ton peuple,
Jusqu'à ce que soit passé, ô Jéhova,
Le peuple que tu t'es acquis !
Oui, tu les introduiras,
Tu les implanteras même
Sur la montagne de ton héritage :
Dans ce lieu que pour demeure

[1] On croit que ces paroles : *Qui est comme toi parmi les dieux, ô Jéhova*, étaient écrites en abrégé sur les étendards des Machabées. En hébreu, leurs initiales, lues ensemble, forment le mot Mi-ca-ba-ï, d'où celui de Machabées a pu venir. — [2] Les Septante rendent ainsi l'hébreu, qui s'y prête.

Tu t'es préparé, ô Jéhova ;
Dans le sanctuaire, ô Adonaï,
Qu'ont affermi tes mains.

Celui qui est régnera
Dans l'éternité et par delà !

En même temps Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour en sa main ; toutes les femmes la suivaient avec des tambours et des danses, et elles répondaient à Moïse et aux fils d'Israël :

Chantez à Jéhova,
Parce qu'il a fait éclater sa gloire ;
Et cheval et cavalier,
Il l'a précipité dans la mer.

Elle dit : et, après trente-trois siècles, les restes dispersés d'Israël répètent encore dans leurs synagogues, le dernier jour de leur pâque, ce que Moïse entonna sur le bord de la mer Rouge :

Je chanterai à Jéhova,
Parce qu'il a fait éclater sa gloire ;
Et cheval et cavalier,
Il l'a précipité dans la mer.

Les montagnes d'Arabie, qui, les premières, retentirent de ces paroles, semblent les redire encore. Les Arabes qui habitent sur la mer Rouge, donnent à une certaine vallée, qui se termine à la mer par une petite baie, le nom de Tiah-béni-Israël, ou la route des enfants d'Israël, et cela en vertu d'une tradition qu'ils ont conservée jusqu'à ce jour, et qui porte que ce peuple passa là. Ils la nomment aussi Bedé, c'est-à-dire un événement inouï et nouveau. C'est ce que nous apprend un savant anglais, qui l'apprit lui-même sur les lieux [1].

Des échos de ce prodige se retrouvent jusque dans l'histoire profane. Au rapport de Diodore de Sicile, il y avait chez les Ichthyophages, habitants de ces mêmes bords, une tradition conservée de leurs ancêtres, qu'un jour il se fit un grand reflux qui laissa tout le golfe à sec, en sorte qu'il parut tapissé de verdure, la mer s'étant retirée en sens contraire ; mais après avoir découvert la terre jusqu'au fond, tout à coup par un reflux violent, elle se remit dans sa première place [2].

Justin, abréviateur de Trogue Pompée, après avoir rapporté assez exactement l'histoire de Joseph, fils d'Israël, sa vente par ses frères, sa déportation en Égypte, son habileté à interpréter les songes, sa prévision des années de famine, la manière dont il sauva l'Égypte d'une ruine totale, ajoute : Son fils fut Moïse, recommandable, non-seulement par la science qu'il hérita de son père, mais encore par

[1] Shaw, *Voyage de Barbarie et du Levant*, t. 2, p. 31. — [2] Diodor., l. 3, c. 40.

une grande beauté. Cependant les Égyptiens, affligés de la gale et de la lèpre, ayant été avertis par un oracle, le chassèrent avec les malades, de peur que la peste n'infectât un plus grand nombre. Devenu le chef des exilés, il déroba les choses sacrées des Égyptiens : ceux-ci, les ayant redemandées les armes à la main, furent contraints par les tempêtes à s'en revenir [1].

Dans ce récit de l'auteur latin, il n'est pas difficile de reconnaître la vérité parmi quelques altérations. On y aperçoit les plaies d'Égypte ; on y voit Moïse contraint de sortir avec les siens, de peur que ces plaies ne fassent encore plus de ravage ; il vous semble entendre ce cri d'effroi : Nous mourons tous ! Ces choses sacrées sont probablement les vases et les vêtements précieux que les Égyptiens se repentirent bientôt d'avoir donnés. Les tempêtes qui les empêchent d'atteindre les fuyards, c'est le désastre de la mer Rouge.

Strabon assigne à l'émigration de Moïse et de sa colonie une autre cause également vraie dans un sens. Ce fut le respect pour la divinité, que ce législateur, ainsi qu'un grand nombre d'hommes sensés avec lui, voyait avec peine assimiler à des animaux par les Egyptiens : divinité qu'eux disaient être une, et devoir être adorée sans aucune figure [2]. C'est ce qu'exprime si bien Tacite : l'Égypte adore beaucoup d'animaux et se taille des images ; les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter les rois, ni pour honorer les Césars [3].

Artapan, cité par Eusèbe, raconte d'abord comment le roi d'Égypte, vaincu par les prodiges de Moïse, laissa aller les Hébreux, et comment ceux-ci, chargés de richesses que leur avaient accordées les Égyptiens, étaient arrivés en trois jours sur la mer Rouge. Ensuite il observe que, d'après les prêtres de Memphis, Moïse, qui connaissait bien cette contrée, profita d'une marée basse pour faire traverser la mer à sec par toute sa multitude. Ceux d'Héliopolis, au contraire, qui, selon Hérodote, étaient les plus instruits et les plus sages de l'Égypte, rapportaient la chose différemment. Suivant eux, le roi poursuivant les Juifs avec une puissante armée, à cause des richesses qu'ils emportaient, Moïse, sur une voix divine qu'il entendit, frappa de sa verge la mer, qui se divisa et les laissa passer à pied sec.

[1] Justin, l. 36, c. 2. — [2] Strab., l. 16, c. 2. — [3] Tac., *Hist.*, l. 5, c. 5.

Mais les Égyptiens y étant entrés à leur poursuite, des feux éclatèrent devant eux, et la mer inonda de nouveau la route; en sorte qu'ils périrent tous, et par le feu et par l'eau, tandis que les Juifs échappèrent au péril [1].

Les Égyptiens convenaient ainsi du fait. Seulement, ceux de Memphis cherchaient à l'expliquer par des causes ordinaires. Ce n'étaient pas les plus habiles : leur explication le démontre assez. En effet à qui faire accroire que Moïse seul connût le flux et le reflux de la mer Rouge, et que Pharaon et ses ministres en ignorassent? A qui faire accroire que Moïse trouva juste une marée basse pour y faire passer plus de trois millions d'hommes avec d'immenses troupeaux, et que depuis, on n'en trouve point pour y faire passer une petite caravane, et que les marchands arabes fassent toujours le tour de la mer? A qui le faire accroire, sinon à qui veut des contes? Après tout, cette marée unique, cette adresse de Moïse, cette maladresse des Égyptiens, tout cela ne serait pas un moindre miracle.

Quelque chose de pareil, quant à la substance, se démêle dans les fragments de l'Égyptien Manéthon. C'était un prêtre d'Héliopolis, historiographe de Ptolémée Philadelphe, sous qui les livres des Hébreux furent traduits en grec, au troisième siècle avant notre ère. Il avait fait entre autres, en grec, une histoire universelle de l'Égypte, tirée des archives sacrées dont il avait la garde. Il avait profité aussi, dit-il, des sacrées colonnes qui étaient dans la terre sériadique, sur lesquelles Thoth, le premier hermès, avait gravé, en langue et caractères hiérographiques, des mémoires qui, après le déluge, furent traduits en grec avec des caractères hiéroglyphiques, et mis en livre par Agathodæmon, fils du second hermès et père de Tat, dans les sanctuaires des temples d'Égypte [2].

On ne sait où trouver la terre sériadique. Il en est qui pensent que ce pourrait bien être la Syrie-Judée. Les colonnes antédiluviennes de Thoth ne ressemblent pas mal aux colonnes de Seth, sur lesquelles les Juifs racontent qu'étaient gravés les principes des connaissances humaines, et dont l'une, au dire de Josèphe, subsistait encore de son temps en Syrie [3]. D'après les découvertes hiéroglyphiques, Thoth, le premier hermès, l'hermès trismégiste ou trois fois très-grand, serait l'intelligence personnifiée du Dieu suprême, qui l'appelle âme de mon âme, intelligence sacrée de mon intelligence [4]; le second hermès serait le même, fait homme. Les mémoires de Manéthon, comme on voit, viendraient d'un peu loin. Seraient-ce au fond

[1] Euseb., *præp.*, l. 9, c. 27.— [2] Syncel., *Chronographie*, p. 40.—[3] *Antiq.*, l. 1, c. 4. —[4] Champollion., *Panthéon égyptien* : Thoth Trismégiste., *Apud Stob.*, l. 1, c. 42.

les livres de Moïse, traduits alors en grec? Moïse lui-même serait-il cet hermès incarné, interprète divin de l'hermès trois fois très-grand? Qui le sait? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la dédicace de son histoire à Ptolémée Philadelphe, Manéthon appelait ce roi macédonien de l'Égypte, un descendant d'hermès trismégiste [1]. Cette adulation nous fait voir de quoi les savants égyptiens étaient capables pour flatter leur pays ou leurs maîtres.

Mais venons au fragment de Manéthon, conservé par Josèphe. Il y parle d'hommes atteints de la lèpre et d'autres maladies, sous le règne d'Aménophis. Ce roi les employa, au nombre de quatre-vingt mille, à tailler des pierres. Un prêtre, nommé aussi Aménophis, qui lui avait d'abord conseillé de purger l'Égypte de ces lépreux, lui déclare ensuite que les dieux prennent leur défense. Sur les plaintes de ces infortunés, le roi leur accorde la ville d'Abaris, habitée autrefois par les pasteurs. Trouvant l'endroit propre à favoriser leur révolte, ils se choisissent pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, auquel ils font serment d'obéir en tout. Celui-ci leur donne pour première loi de ne pas adorer les dieux des Égyptiens, de manger sans difficulté de tous les animaux réputés sacrés, et de ne s'allier qu'avec ceux qui étaient dans les mêmes sentiments; puis il envoie des ambassadeurs à Jérusalem, vers les pasteurs que le roi Themosès avait expulsés, pour les exhorter de s'unir à eux. Ceux-ci viennent avec deux cent mille hommes. Le roi, se souvenant de la prédiction du prêtre Aménophis, fait conduire ailleurs les animaux sacrés, ordonne aux prêtres de cacher les simulacres des dieux, met entre les mains d'un de ses amis son fils Séthon, âgé de cinq ans, autrement nommé Ramessès, du nom de son aïeul: ensuite il marche contre l'ennemi avec une armée de trois cent mille Égyptiens des plus vaillants; il l'atteint sans lui livrer bataille; mais, persuadé que c'était faire la guerre à la divinité, il s'en revint à Memphis, d'où il se sauva bientôt en Éthiopie, abandonnant l'Égypte aux ravages des pasteurs de Jérusalem. Manéthon ajoute que le prêtre Osarsiph prit le nom de Moïse, et qu'il donna des lois et un gouvernement à ceux qui le suivaient [2].

Voilà sans doute un curieux fragment. Il est bon de se rappeler que Manéthon était Égyptien, qu'il écrivait pour un roi grec d'Égypte, dans la langue des Grecs, douze siècles après l'événement, au troisième siècle avant notre ère; et l'on s'étonnerra peu, s'il confond les temps, tronque les faits. Son embarras est facile à concevoir. Il fallait sinon cacher, du moins pallier la honte et les désastres anciens

[1] Syncel., p. 40. — [2] Josèphe, *cont. Appion.*, l. 1.

de sa patrie, aux yeux de ses nouveaux maîtres; mais, quoi qu'il fasse, la vérité perce le brouillard : c'est toujours Moïse qui est le chef du nouveau peuple. Comme il était Égyptien par adoption, et qu'il avait été instruit dans toutes les sciences de l'Égypte parmi les plus sages des prêtres, qui même pouvaient l'avoir admis dans leur ordre, il n'est pas du tout étrange que Manéthon en fasse un prêtre d'Héliopolis. Quant à la masse de la population émigrante, elle est composée des pasteurs de Jérusalem, ou des Hébreux, et d'une multitude d'Égyptiens : ce que nous avons déjà remarqué d'après l'Écriture. Manéthon, il est vrai, suppose ces pasteurs déjà établis à Jérusalem, c'est que, de son temps, ils l'y étaient depuis plus de onze siècles. Un petit anachronisme, dans une pareille antiquité, n'est rien. Il y a peut-être même, à cette erreur, un fondement historique. L'Écriture nous apprend que, déjà avant la sortie d'Égypte, la tribu d'Ephraïm avait fait une irruption au pays des Philistins, et tenté de s'emparer de la ville de Geth. Et une ancienne paraphrase rabbinique de la Bible donne à cette expédition tout juste le même nombre que Manéthon à ses pasteurs de Jérusalem, savoir : deux cent mille hommes [1]. Quoi qu'il en soit de ces détails, toujours est-il que tout ce qu'il y a de principal se trouve dans le récit de Manéthon : une immense population qui condamne l'idolâtrie de l'Égypte, et que néanmoins la Divinité protége : cette population opprimée sous la plus injuste servitude; ses cris au milieu des travaux qui l'accablent; la prédiction certaine de la vengeance divine; le roi lui accordant enfin la liberté; ce même roi la poursuivant avec une armée d'élite ; cette poursuite entraînant pour l'Égypte de plus grands malheurs encore, parce que c'était une guerre contre Dieu. En un mot, le fragment de Manéthon ne semble qu'un commentaire embarrassé de ce mot des Égyptiens : Fuyons devant Israël, car Jéhova combat pour eux contre nous [2].

Tout porte donc à croire que cet Aménophis, troisième du nom, est ce monarque orgueilleux et impie qui prétendit d'abord ne pas connaître l'Éternel, à qui bientôt ses devins déclarèrent, *le doigt de Dieu est ici*, que les plus terribles fléaux contraignirent de laisser partir les Hébreux, qui enfin vit son armée ensevelie dans la mer Rouge. Ce qui confirme cette opinion, c'est que l'époque de son règne coïncide avec la sortie d'Israël. D'après la chronologie égyptienne établie par un savant de nos jours [3], au moyen des monuments hiéroglyphiques et des listes de Manéthon, ce pharaon Aménophis III,

[1] Paralip., 7, 21. Thargum de Rabbi Jonathan, Ben Uziel, Exode, 13, v. 17. — [2] Exod , 14, 25. — [3] M. Champollion-Figeac.

dix-septième et dernier roi de la dix-huitième dynastie, fils et successeur de Ramsès-Méïamoun, régna dix-neuf ans et six mois, des années 1493 à 1473 avant l'ère chrétienne. Or, c'est bien vers ce temps-là, savoir en 1491, qu'on place communément la sortie d'Égypte [1].

Une difficulté se présente alors. Ce pharaon aurait survécu dix-sept ans au désastre de la mer Rouge, où l'on dit cependant qu'il périt avec toute son armée. On le dit communément, observe le docte ecclésiastique que nous citons, ou plutôt on le suppose; mais Moïse ne le dit pas. Il nous apprend, il est vrai, que le pharaon attela son char et prit avec lui son peuple [2]; que les Égyptiens entrèrent après les Israélites dans la mer Rouge, savoir: tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses cavaliers; qu'enfin les eaux, étant revenues, couvrirent et les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après eux dans la mer [3]. D'après ces paroles, littéralement traduites de l'hébreu, ce n'est pas l'armée entière qui aurait péri, mais les chars et les cavaliers de toute l'armée, autrement les chevaux de Pharaon ou sa cavalerie; ce qui laisse à conclure que l'infanterie, s'il y en avait, comme l'assure Josèphe, ne périt point. Il y a plus: ces dernières paroles de Moïse: « Et les eaux couvrirent les chars et les cavaliers de toute l'armée qui étaient entrés en la mer: aucun d'eux n'échappa [4], » permettent de croire que, si moralement toute la cavalerie y entra, comme il est dit dans un verset précédent, elle n'y entra pas néanmoins si absolument tout entière, qu'il ne pût y avoir quelques exceptions; autrement ces mots, *qui étaient entrés à la mer*, eussent paru inutiles. Il serait superflu d'observer que ces autres, *aucun d'eux n'échappa*, s'entendent de ces mêmes chars et cavaliers qui étaient entrés en la mer, à la poursuite des enfants d'Israël. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que, ni dans son récit, ni dans son divin cantique, ni dans une foule de circonstances où il rappelle aux Israélites ces grands événements, Moïse ne dit que Pharaon fut englouti avec son armée; nulle part il ne fait même allusion à la mort de ce roi oppresseur: chose cependant qui eût été des plus propres à rehausser la gloire de Dieu et la confiance de son peuple [5].

Il y aurait donc sur ce point un parfait accord entre Moïse et les auteurs que nous avons cités, et qui font survivre Pharaon au désastre de la mer Rouge. Il y a ceci de particulier, que les deux écrivains juifs Josèphe et Philon, en parlant avec détail de la submer-

[1] *Essai sur le système hiérogl.*, par M. l'abbé Greppo, p. 142. — [2] Exod.., 14, 6-8. — [3] *Ibid.*, v. 23. — [4] *Ibid.*, v. 28. — [5] L'abbé Greppo, *Essai sur le système hiéroglyphique.*

sion de l'armée égyptienne, n'y nomment pas le roi. Josèphe, entre autres, qui chicane fort Manéthon sur le passage rapporté plus haut, ne le contredit cependant d'aucune manière en ce qui tient au retour de Pharaon à Memphis. Le poëte Ézéchiel, dans son drame sur la sortie d'Egypte, se borne à dire que les flots refermèrent le chemin ouvert par le Seigneur à son peuple, et que la mer Rouge engloutit l'armée des Égyptiens [1]. Il est même des rabbins qui disent que Dieu retira le pharaon de la mort, qu'il ne mourut pas, qu'il alla à Ninive où il régna et fit pénitence. A part ce qu'elle a de fabuleux, cette opinion prouve du moins que, même parmi les Juifs, on était porté à croire que ce roi ne périt point avec son armée. Enfin, celui des livres sacrés qui parle le plus amplement des plaies de l'Égypte, qui nous en apprend même des circonstances omises ailleurs, le livre de la Sagesse, en rapportant le passage miraculeux de la mer Rouge, ne fait aucune mention ni du pharaon, ni de sa mort tragique. Il se borne à dire que la sagesse précipita dans la mer les ennemis d'Israël.

Il est donc possible que le pharaon, adversaire de Moïse, échappa à la mort, soit que Dieu l'ait retiré de la mer, soit qu'il n'ait pas marché jusque-là avec son armée, soit encore, ce qui est plus probable, qu'étant resté sur le rivage pendant que ses troupes cherchaient à opérer leur passage, il n'ait été que le témoin de l'effroyable catastrophe qui les fit périr dans les flots. Dans ces cas, on pourra toujours dire, en un sens figuré et poétique, que Pharaon lui-même y fut secoué, abattu, anéanti avec son armée [2].

Ces observations préviennent une autre difficulté, touchant l'absolu silence que gardent les livres saints sur le monarque le plus renommé de l'Égypte, le fameux Sésostris, D'après Hérodote, Diodore et les autres historiens, ce conquérant, dans son expédition en Asie, devait avoir suivi la mer Rouge ; il avait soumis la Phénicie, il avait dû traverser la Palestine ou en allié ou en vainqueur. Comment alors l'histoire des Hébreux n'en fait-elle aucune mention ? On a supposé un temps que c'était les Sésac du livre des Rois et des Paralipomènes, qui prit Jérusalem sous Roboam ; mais il est certain aujourd'hui que Sésac est Sésonchis, chef de la vingt-deuxième dynastie, qui monta sur le trône des Pharaons l'an 791 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire en l'année même où l'on place communément la prise de Jérusalem par Sésac. Une découverte récente, faite sur le sol même de l'Égypte par le même savant qui a découvert le secret des hiéroglyphes, ne laisse plus à ce sujet le moindre doute. Parlant du palais de Karnac, dans la Thébaïde, il dit en propres termes : « dans ce palais merveil-

[1] Euseb., *præp.*, l. 9, c. 29, p. 445. — [2] Ps. 134, 15.

leux, j'ai contemplé *Sésonchis*, traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, IOUDAHAMALEK, *le royaume des Juifs ou de Juda*. C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du 1er livre des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem, et ses succès ; ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschok* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante [1]. »

Quant à Sésostris, il est aujourd'hui également certain que c'est ce fils d'Aménophis qui, dans les fragments de Manéthon conservés par Josèphe, est appelé Séthos, Séthon et Ramessès, et qui n'avait que cinq ans lorsque, sous le règne de son père, Moïse conduisit les Hébreux hors de l'Égypte. Son nom royal, *Ramsès*, et ses autres titres et prénoms qui le distinguent, se lisent plus fréquemment que ceux d'aucun autre pharaon. On les retrouve sur une foule de constructions de tout genre, dans la Nubie, à Thèbes, à Abydos, sur plusieurs obélisques à Louqsor et à Rome, sur celui de Paris, sur des statues colossales transportées à Turin et à Londres, et sur une infinité de monuments d'espèces variées. Il existe même en Syrie une inscription bilingue, en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes ou persépolitains, et ce monument curieux est un témoin éloquent des expéditions guerrières de ce prince conquérant, le sixième de son nom, chef de la dix-neuvième dynastie.

Des monuments plus curieux encore de ce monarque viennent de se découvrir : l'un est son tombeau, l'autre un des plus célèbres édifices que les divers siècles ont admiré dans la plus ancienne cité royale de l'Égypte, dans Thèbes.

D'abord, non loin des ruines de cette ville est une vallée aride, encaissée par de très-hauts rochers coupés à pic, ou par des montagnes en pleine décomposition, offrant presque toutes de larges fentes, et dont les croupes sont parsemées de bandes noires. Aucun animal vivant ne fréquente cette vallée de mort. Les Arabes la nomment *Biban-el-Molouk*, traduction corrompue de l'ancien nom égyptien *Bi-an-Ourôou*, tombe des rois. Là, au pied des montagnes ou sur les pentes, se voient des portes carrées, maintenant encombrées la plupart : c'est l'entrée dans les tombeaux des rois ; chaque tombeau a la sienne. Ces tombeaux sont des palais funèbres creusés dans le roc de la montagne ; ensemble, ils forment une cité sépulcrale,

[1] Voyez la 7e des Lettres écrites par M. Champollion le jeune, pendant son voyage en Egypte, p. 35. Greppo, p. 171.

où gisaient pêle-mêle des dynasties entières. Il en subsiste encore seize qui conservent des sculptures et les noms des rois pour lesquels ils ont été creusés. Ce sont les rois des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties thébaines, lesquelles, suivant le calcul qui paraît aujourd'hui certain, ont régné de 1791 à 1087 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis les temps d'Isaac jusqu'à ceux de Samuel.

Après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors, couvertes de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit. Le fond de toutes les représentations emblématiques est le cours du soleil dans les deux hémisphères. Le sens se rapporte en général au roi défunt. Pendant sa vie, semblable au soleil dans sa course de l'orient à l'occident, le roi devait être le vivificateur, l'illuminateur de l'Égypte et la source de tous les biens physiques et moraux nécessaires à ses habitants. Le pharaon mort fut donc encore naturellement comparé au soleil se couchant et descendant vers le ténébreux hémisphère inférieur, qu'il doit parcourir pour renaître de nouveau à l'orient et rendre la lumière à la vie au monde supérieur (celui que nous habitons), de la même manière que le roi défunt doit renaître aussi, soit pour continuer ses transmigrations, soit pour habiter le monde céleste et être absorbé dans le sein d'Ammon, le père universel.

Ce cours du soleil figure aussi la double destinée des âmes. A la troisième heure du jour, cet astre arrive dans une zone où un dieu-juge, armé d'une balance, décide leur sort. On en a vu une qui vient d'être condamnée : elle est ramenée sur terre, à grands coups de verges, pour y faire pénitence. Le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand caractère *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant. A la cinquième heure, il visite les champs Élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre : elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis. Plus loin, d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité. Ailleurs, enfin, on les voit se baigner, nager, sauter et fo-

lâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale. A côté de leurs représentations on lit : « Elles ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand; elles habitent les demeures de gloire, celles où l'on vit de la vie céleste; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Sur la partie opposée du tombeau, le soleil, peint en noir, parcourt soixante-quinze cercles, ou zones de ténèbres, auxquels président autant de personnages divins de toute forme et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les *âmes coupables* qui subissent divers supplices. Ces esprits impurs et persévérants dans le crime sont presque toujours figurés sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue* ou celle de l'*épervier à tête humaine*, entièrement peint en noir, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres. Les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zone, brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la terre ; d'autres sont suspendues la tête en bas ; celles-ci les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files ; quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine. Dans de grandes chaudières, on fait bouillir des âmes vivantes, soit sous forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs cœurs. On a remarqué aussi des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos célestes (l'éventail) auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. A chaque zone, et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces âmes ennemies, y est-il dit, ne voient point notre Dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque ; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles n'entendent point la voix du Dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. »

La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'amenti (l'enfer), contient dans les tombeaux les plus complets, la comparution du roi devant le tribunal de quarante-deux juges divins, qui doivent décider du sort de son âme, le tribunal dont ne fut qu'une simple image celui qui, sur la terre, accordait ou refusait aux rois les honneurs de la sépulture. Une paroi entière de cette salle, dans le tombeau de Rhamsès V, offre les images de ces quarante-deux assesseurs d'Osiris, mêlées aux justifications que le roi est censé présenter ou faire présenter en son nom à ses juges sévères, lesquels paraissent être chargés chacun de faire la recherche d'un crime ou péché particulier, et de le punir dans l'âme

soumise à leur juridiction. Ce grand texte, divisé par conséquent en quarante-deux versets ou colonnes, n'est, à proprement parler, qu'une confession négative, comme on peut en juger par les exemples qui suivent : O Dieu ! le roi, soleil modérateur de justice, approuvé d'Ammon, n'a point commis de méchancetés, n'a point blasphémé, ne s'est point enivré, n'a point été paresseux, n'a point dit de mensonges, ne s'est point souillé par des impuretés, etc. On voyait enfin, à côté de ce texte curieux, dans le tombeau de Rhamsès-Méïamoun, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux. Il n'en reste plus que trois de bien visibles : ce sont la *luxure*, la *paresse* et la *voracité*, figurées sous forme humaine avec les têtes symboliques de *bouc*, de *tortue* et de *crocodile*.

Les tombes royales véritablement achevées et complètes sont en très-petit nombre. On n'en a observé que quatre ou cinq. Toutes les autres sont incomplètes. Les unes se terminent à la première salle, changée en grande salle sépulcrale ; d'autres vont jusqu'à une seconde salle des tombeaux complets ; quelques-unes même se terminent brusquement par un petit réduit creusé à la hâte, grossièrement peint, et dans lequel on a déposé le sarcophage du roi à peine ébauché. Cela, ainsi que des inscriptions où le Seigneur du ciel accorde au prince une longue série de jours pour régner sur le monde, tout cela prouve incontestablement que les rois ordonnaient leur tombeau en montant sur le trône, et si la mort venait les surprendre avant qu'il fût terminé, les travaux étaient arrêtés et le tombeau demeurait incomplet. Ces observations nous laissent à conclure que, parmi ce grand nombre de tableaux, dont les couleurs sont aujourd'hui encore si vives et si fraîches, il en est plusieurs qui remontent au temps de Moïse et au delà.

C'est dans cette royale nécropole que se trouve la tombe de Rhamsès le Grand ou Sésostris. Mais, soit dévastation de mains barbares, soit ravages de torrents accidentels, elle est comblée à peu près jusqu'au plafond. Ce n'est qu'en faisant creuser un étroit corridor au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette intéressante catacombe, que le savant français est parvenu en rampant jusqu'à la première salle. Ce monument, d'après ce qu'on peut en voir, fut exécuté sur un plan très-vaste et orné de sculptures du meilleur style. Des fouilles entreprises plus en grand produiraient sans doute la découverte du sarcophage de cet illustre conquérant. Tout près est un très-beau tombeau, mais non achevé, où reposait son fils [1].

Ce qui est arrivé au tombeau de Sésostris est arrivé à ses palais.

[1] 13. Lettre de M. Champollion le jeune, pendant son voyage d'Égypte.

On a pareillement ignoré longtemps quels ils fussent; ils sont également dégradés, mais ce qui en reste suffit pour étonner l'admiration et faire juger quel en était l'imposant ensemble. Le plus fameux, s'il n'est pas le monument même que décrit Diodore d'après Hécatée, sous le nom de monument ou tombeau d'Osymandias à Thèbes, lui est du moins exactement semblable. Mêmes portiques, mêmes cours, mêmes pérystiles, mêmes salles, mêmes colonnades, mêmes promenoirs, mêmes colosses, même bibliothèque, mêmes sujets de sculpture et de peinture, des combats, des villes assiégées ou prises, des captifs à qui l'on a coupé les mains : ici, Rhamsès le Grand se signalant dans la mêlée; là, recevant les chefs vaincus des Shéto ou Scytho-Bactriens, tandis que ses fils, chacun à la tête d'un corps d'armée, achèvent la victoire : plus loin, les peuples ravisés se soumettant à ses lois. Le tout entremêlé de scènes religieuses. Tantôt c'est le roi qui consacre ce monument au Dieu suprême. Ainsi, on lit dans une des plus magnifiques salles la dédicace suivante en très-beaux hiéroglyphes : « L'Haroëris puissant, ami de la vérité, le seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, le défenseur de l'Égypte, l'Horus resplendissant, possesseur des palmes et le plus grand des vainqueurs, le roi seigneur du monde, le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Ammon, RHAMSÈS, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux; il a fait construire la grande salle d'assemblée en bonne pierre blanche de grès, soutenue par de grandes colonnes à chapiteaux imitant des fleurs épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux imitant un bouton de lotus tronqué; salle qu'il voue au seigneur des dieux pour la célébration de sa panégyrie gracieuse; c'est ce qu'a fait le roi de son vivant. » Tantôt c'est le Dieu suprême, accompagné des divinités inférieures, qui vient habiter ce monument élevé à sa gloire : les divinités inférieures lui rendent leurs adorations et le prient pour son fils Rhamsès. Le roi des dieux donne l'institution royale au héros égyptien; il lui remet la faux de bataille avec les emblèmes de la direction et de la modération, le fouet et la houlette, en prononçant la formule suivante : « Voici ce que dit Amon-Ra, qui préside dans le Rhamesséïon : Reçois la faux de bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs; prends le fouet et la houlette pour diriger la terre de Kémé (l'Égypte). »

Des tableaux de villes assiégées se retrouvent les mêmes dans les palais d'Ibsanboul, de Derri et de Louqsor; mais les inscriptions qui les accompagnent apprennent que tous ces monuments sont de Rhamsès le Grand ou Sésostris, et qu'ils reproduisent les événements

de la même expédition. Enfin ces palais apparaissent comme autant d'épopées ou d'Iliades en architecture, sculpture et peinture [1]. Quand on pense que ces merveilles remontent au temps de Moïse, on ne s'étonne plus des ouvrages en or, en argent, en broderie que ce législateur, instruit dans toute la sagesse de l'Égypte, fait exécuter pour le tabernacle de l'Éternel.

Nous disons que ces monuments datent de cette époque reculée. En effet, d'après un calcul dont nous avons exposé les bases, il a été reconnu que Sésostris, ou Rhamsès le Grand, succéda à son père Rhamsès V, ou Aménophis, l'an 1473 avant notre ère, et régna sur l'Égypte jusqu'à l'an 1418. Son avénement eut ainsi lieu dix-sept ou dix-huit ans après la sortie d'Israël, placée communément en 1491. D'un autre côté, Diodore de Sicile [2] nous apprend que l'expédition de Sésostris, entreprise au commencement de son règne, se termina à sa neuvième année, c'est-à-dire pendant que les Israélites voyageaient dans le désert, et avant qu'ils fussent entrés dans la Palestine : ce qui explique pourquoi l'Écriture ne parle pas de ce conquérant. Le récit de l'historien grec vient d'être confirmé d'une manière bien inattendue. Le nouvel interprète des hiéroglyphes, en partant pour son expédition scientifique d'Égypte, a découvert à Marseille, sur un rouleau de papyrus, écrite dans l'antique égyptien et avec des caractères populaires, une *histoire des campagnes de Sésostris-Rhamsès*, remplie de détails circonstanciés sur ses conquêtes, la force et la composition de son armée, et qui fut écrite la neuvième année de son règne, c'est-à-dire, d'après Diodore, celle de son retour en Égypte. Et ce n'est pas la seule découverte de ce genre. Outre une infinité de manuscrits déposés dans les sépulcres des particuliers avec les momies, outre une sorte de rituel funéraire où l'on voit les antiques croyances de l'Égypte sur Dieu, sur l'homme, sur l'autre vie, on a trouvé des manuscrits nombreux qui présentent des actes de différents genres des monarques égyptiens, et portent leurs noms et les dates des années de leur règne. A cette classe, appartient une suite de papyrus qui, longtemps délaissés dans le musée de Turin, ont été heureusement reconnus par l'hermès français : suite tellement remarquable par le nombre et la variété des pièces, qu'il a été porté à conjecturer qu'elle formait les archives entières d'un temple ou de tout autre dépôt public. Il y a trouvé une quantité prodigieuse d'actes, appartenant pour la plupart à la dixième dynastie, à celle qui régna pendant le séjour des Hébreux en Égypte, et dont aucun n'est postérieur à la dix-neuvième, qui finit vers le temps de Gédéon. Mais le

[1] 14. Lettre de M. Champollion. — [2] L. 1, c. 55.

plus remarquable de tous, et bien certainement le plus ancien manuscrit jusqu'à ce jour, contient un acte de la cinquième année du règne de Thouthmosis III, cinquième roi de la dix-huitième dynastie. D'après la chronologie la plus communément adoptée, ce roi, appelé par les anciens chronologistes Miphra ou Miphrès, et dont MM. Champollion ont reconnu l'identité avec le Mœris des historiens grecs ; ce roi, disons-nous, serait le pharaon qui gouvernait l'Égypte lorsque le fils de Jacob y arriva, et dont Putiphar, le maître de Joseph, commandait les troupes. Ces manuscrits, de plus de trente siècles, nous font voir comment l'exemplaire de la loi, écrit de la main de Moïse, a pu se conserver de même et se retrouver après plus de huit siècles sous le roi Josias.

Manéthon nous apprend encore une autre particularité sur Séthos-Rhamsès ou Sésostris : c'est qu'il s'appelait aussi Égyptus, et que c'est de lui que tout le pays a été nommé Égypte. Son frère Armaïs s'appelait également Danaüs. Sésostris lui avait confié l'administration du royaume pendant son absence, mais il abusa de cette autorité pour se faire roi lui-même. A cette nouvelle, Sésostris revint et le châtia. Armaïs ou Danaüs s'enfuit alors en Grèce, et valut aux Grecs un de leurs noms, Danaëns[1]. D'un autre côté, Diodore de Sicile rapporte, d'après Hécatée de Milet, que jadis la peste ayant affligé l'Égypte, les indigènes expulsèrent les étrangers qui s'y étaient établis en grand nombre et avaient beaucoup affaibli le culte national des dieux. Parmi ces émigrants, les uns se rendirent en Grèce, sous la conduite de Danaüs et de Cadmus; les autres dans la Judée, sous la conduite de Moïse, qui proscrivait les idoles, ne reconnaissant qu'un Dieu qui gouvernait tout, et organisa un culte différent des autres, sous la direction d'un souverain pontife[2]. Voilà comme les témoignages de Manéthon, d'Hécatée et de Diodore se complètent mutuellement, pour nous attester que Moïse, Danaüs et Sésostris étaient contemporains.

Il n'y a pas cent ans, l'impiété abusait de tout ce qu'on savait ou ne savait pas sur l'Égypte, pour attaquer les livres saints. Son antiquité dépassait la création biblique du monde; Moïse n'avait pu écrire le Pentateuque, parce que, de son temps, on ne faisait encore que graver, et ainsi, cent autres choses pareilles. Le siècle dernier touchait à sa fin, lorsque, à la tête des armées françaises, Sésostris-Buonaparte parcourut l'antique royaume de Sésostris-Rhamsès. Pendant que les soldats se battaient, des savants dessinaient les pyrami-

[1] Manetho, *apud Joseph. cont. App.*, l. 1. — [2] Diodor., *apud Phot. Biblioth.* col. 1151.

des, les tombeaux, les temples, les palais séculaires ; copiaient, sans les entendre, les hiéroglyphes, les emblèmes : il n'y avait qu'un monument qu'ils comprissent, c'était une représentation astronomique qui remontait pour le moins à quelques milliers de siècles. Moïse était convaincu de fausseté en nous faisant le monde beaucoup plus jeune ; ce sauveur d'Israël, figure du Sauveur de l'humanité entière, paraissait de nouveau exposé à périr sur les bords du Nil, et, avec lui, l'ancienne et la nouvelle alliance ; mais, comme autrefois, le salut est venu d'où venait la persécution : la fille des Pharaons, l'Égypte, est sortie de ses palais et de ses temples en ruine, avec ses vieux hiéroglyphes ; le voile qui la couvrait depuis toujours a été soulevé par un savant français ; les hiéroglyphes, si longtemps muets, ont parlé, et ils ont parlé comme un écho de la Bible, et les triomphants sophismes de l'impiété ont disparu comme les chars et les cavaliers d'Aménophis dans la mer Rouge ; et le zodiaque de Denderah ne remonte plus qu'au commencement de l'ère chrétienne, il n'est plus qu'une représentation superstitieuse d'astrologie ; et ces Pharaons qui ont semé nos musées de papyrus, et l'Égypte de merveilles d'architecture, se trouvent ceux qui ont régné depuis Abraham jusqu'à Moïse : pour ce qui est devant, l'HIÉROGLYPHE ne dit pas plus que l'ÉCRITURE.

Oui, c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire que l'Égypte eut devant les yeux les leçons et l'exemple d'Israël ; c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire, lorsque les sciences et les arts florissaient, qu'elle a été châtiée et enseignée de Dieu ; son Sésostris, en conquérant la Libye, l'Asie et la Thrace, y pouvait annoncer la puissance de l'Éternel. Les Philistins ne l'oublieront point. Frappés de diverses plaies parce qu'ils avaient pris l'arche du Dieu d'Israël, leurs prêtres leur diront : Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs, comme le fit l'Égypte et Pharaon ? Quand celui-ci eut été frappé, ne les renvoya-t-il pas, et ils s'en allèrent [1] ? Après huit siècles, les Ammonites s'en souviendront encore. Leur roi, Achior, dira à Holopherne : Un roi d'Égypte les accablait de travaux en mortier et en brique, pour la construction de ses villes ; ils crièrent à leur Dieu, et il frappa de diverses plaies toute la terre d'Égypte. Les Égyptiens les expulsèrent alors : mais se voyant délivrés du fléau, ils voulurent les reprendre et les réduire de nouveau en servitude. Mais le Dieu du ciel ouvrit la mer à leur fuite, les eaux du ciel se durcirent de part et d'autre comme une muraille, ils traversèrent le fond de la mer à pied sec ; une armée innombrable d'Égyptiens les ayant pour-

[1] 1. Reg., c. 6, v. 6.

suivis, elle y fut engloutie de manière qu'il n'en resta pas un pour donner la nouvelle à ses descendants [1]. Voilà comme le chef des Ammonites parlera au généralissime des armées assyriennes; voilà comme dès lors les divers peuples s'unissaient à Israël pour célébrer sa merveilleuse sortie de l'Égypte.

Tout cela, sans doute, est déjà bien grand et bien magnifique ; cependant tout cela n'est que l'image, l'hiéroglyphe de quelque chose de plus magnifique et de plus grand. Israël asservi en Égypte, délivré par une suite de prodiges, traversant à pied sec la mer Rouge, formé aux combats dans le désert, conquérant la terre promise pour y attendre le règne glorieux de David et de Salomon ; ce premier Israël est le germe, l'embryon d'un Israël nouveau, qui doit embrasser les vrais Israélites, les fidèles de toutes les nations. Ici, l'Égypte, c'est le monde entier ; les Pharaons, ce sont les Césars romains; la victime de la délivrance, c'est l'Agneau de Dieu s'immolant dans la nuit de Pâques d'une manière non sanglante sur la table mystique, s'y donnant à manger à ses disciples, et le lendemain s'immolant d'une manière sanglante sur la croix par la main des soldats de César ; les trois journées de chemin aboutissant à la mer Rouge, ce sont trois siècles de persécution aboutissant à l'inondation des Barbares ; l'Église, nouvel Israël, traverse ce déluge de sang comme un baptême ; l'empire romain y périt comme dans un abîme, un sépulcre ; l'Église continue sa marche au travers d'un désert affreux, l'humanité en ruine, les royaumes écroulés ; elle porte dans son sein, non plus douze tribus, mais une douzaine de nations féroces et indomptables, qu'il faut transformer et enfanter à la vie chrétienne. Enfin, comme autrefois Israël sous la conduite de Josué, vicaire temporel de Moïse, et d'Éléazar, son vicaire spirituel, qui servait de règle à l'autre, ainsi l'Église, sous la conduite du pontife romain, vicaire spirituel du Christ, et de Charlemagne, son vicaire temporel, prendra possession de sa terre promise, l'univers. La possession n'a pas encore toute l'étendue de la promesse ; ce ne sera que sous un autre règne de David et de Salomon, le second avénement du Christ, avec lequel l'Église triomphante entrera pour jamais dans son céleste héritage.

[1] Judith, c. 5.

# LIVRE SEPTIÈME.

## DE 1491 A 1490 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Loi écrite; ses rapports avec le passé, le présent et l'avenir.

Trois des plus beaux génies de l'antiquité, parmi les Chinois, les Grecs et les Romains, ont cherché, l'un après l'autre, quel devait être un gouvernement, une société, pour atteindre à la perfection. Or, ce que, dans cette vue, Confucius, Platon et Cicéron ont imaginé de plus parfait, nous le verrons réalisé dans Moïse et dans le Christ, autrement dans l'Église catholique.

Confucius ou Koung-tsée, que la Chine appelle le *saint maître;* naquit au sixième siècle avant l'ère chrétienne, environ dix siècles après Moïse, et vers le temps où le prophète Daniel était le chef des mages de Perse et des sages de Babylone. Il jouit aujourd'hui encore d'une vénération presque religieuse. Sa famille subsiste encore: c'est la plus illustre de l'empire. Quant à ses principes sur la base d'un bon gouvernement, on les trouve dans les *Kings* ou livres sacrés, dont il a été le rédacteur, et dans les commentaires qu'en ont faits ses innombrables disciples. Sans sortir du *Chouking,* qui est le plus connu, on y voit un suprême Seigneur, un Ciel souverainement intelligent, dans le cœur duquel tout est marqué distinctement, qui pardonne au repentir, qui se laisse fléchir à la prière, qui entend les cris des peuples, qui donne des ordres pour déposer les mauvais rois et leur en substituer d'autres. Le trône est la place du Ciel. C'est du Ciel que viennent les neuf règles du gouvernement. Un roi doit avec respect avoir soin des peuples, parce que tous sont les enfants du Ciel. Si l'ordre n'en est donné par le Chang-ti ou souverain Seigneur, nul royaume, dans les quatre parties du monde, ne peut être détruit. Les lois sont les ordres du Ciel. C'est le Ciel qui a établi la distinction des devoirs, la distinction des états, la distinction des cérémonies, la distinction des habillements, la distinction des supplices. Toutes les fonctions publiques sont des commissions du Ciel. Un juge des crimes, est-il dit, imite la vertu du Ciel en exerçant le droit de vie et de mort; c'est le Ciel qui s'associe à lui. Vous qui, dans les quatre par-

ties, présidez au gouvernement, dit un roi; vous qui êtes préposés pour faire exécuter les lois pénales, n'êtes-vous pas à la place du Ciel pour être les pasteurs des peuples? Je crains et je suis réservé quand il s'agit des cinq supplices; il résulte de leur institution un grand avantage; le Ciel a prétendu par là secourir les peuples, et c'est dans cette vue qu'il s'est associé des juges qui sont ses ministres [1].

Un point surtout est remarquable dans la doctrine de Koung-tsée et de ses disciples, c'est l'attente du SAINT qui doit venir de l'Occident porter la loi à la perfection et étendre son règne sur tout l'univers. Koung-tsée disait que le SAINT *envoyé du ciel saurait toutes choses et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre* [2]. Qu'elle est grande, s'écrie-il, la voie du Saint! elle est comme l'océan; elle produit et conserve toutes choses, sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche!... Attendons un homme qui puisse suivre cette voie; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint [3].

Consulté par un ministre de l'empire, s'il était un saint homme ou du moins s'il y en avait eu jusqu'alors en Chine, Koung-tsée répondit qu'il n'en connaissait point, ajoutant: Moi, Khiêou, j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il y avait (ou il y aurait) un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter le changement, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom; mais moi, Khiêou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint [4].

Dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur, on lit ces paroles étonnantes: « Avant la naissance du SAINT, la RAISON résidait dans le ciel et dans la terre: depuis la naissance du SAINT, c'est en lui que la RAISON réside. » Peut-on exprimer plus clairement que le SAINT est la raison même de Dieu, son Verbe revêtu de la nature humaine [5]?

A la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et pendant que le dernier des anciens prophètes, Malachie, annonçait à l'occident de la Chine, en Judée, la prochaine venue du SAINT que Confucius attendait de ce côté-là, d'après l'antique tradition, commençait à fleurir en Grèce le plus éloquent disciple de Socrate, Platon. Moins

[1] Chou-King, p. 295 et 298. — [2] *Morale de Confucius*, p. 195. — [3] *L'Invariable milieu*, traduit par M. Abel Rémusat, p. 94. — [4] *Ibid.*, note, p. 145. — [5] *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao-tseu*, par M. Abel Rémusat.

libre de s'expliquer que le sage de l'Orient, si son langage n'est pas toujours aussi clair, sa pensée est la même. Voici les principes fondamentaux de son *Traité de la société politique* et de son *Traité des lois.*

Ce n'est pas un homme, mais Dieu qui peut fonder une législation. En conséquence, l'ordre que le législateur humain doit suivre, et qu'il doit prescrire à tous, c'est de subordonner les choses humaines aux choses divines et les choses divines à l'intelligence souveraine. Jamais homme n'a fait proprement de lois : c'est la fortune ou les circonstances qui les font, ou plutôt Dieu qui, en gouvernant tout l'univers, gouverne en particulier toutes les choses humaines par les circonstances et la fortune. Prions Dieu, dit-il, pour la constitution de notre cité, afin qu'il nous écoute, nous exauce et vienne à notre secours pour dispenser avec nous son gouvernement et ses lois. Les monarchies, les aristocraties, les démocraties absolues sont moins des sociétés politiques que des cohabitations aux mêmes villes. Une partie y domine l'autre qui est esclave. C'est la partie dominante qui donne le nom à tout l'ensemble. S'il fallait de là prendre son nom, il fallait du moins lui donner le nom de Dieu, vrai dominateur de tous les êtres raisonnables. Mais quel est-il ce Dieu ? écoutons la Fable nous parlant de l'âge d'or. Sachant que nul homme ne peut gouverner les choses humaines avec un pouvoir absolu sans tomber dans l'orgueil et l'injustice, Saturne confia l'établissement et le régime des empires, non à des hommes, mais à des génies. Ce discours plein de vérité nous apprend que si ce n'est pas un dieu, mais un homme qui préside à la constitution et au gouvernement d'une cité quelconque, jamais elle ne pourra échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime primitif, et, nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans l'homme, nous devons fonder les maisons ainsi que les états en consacrant comme des lois les volontés de l'intelligence (souveraine). Sans cela, comme nous l'avons déjà dit, il ne reste aucun moyen de salut [1].

Enfin, supposant que les colons qui doivent peupler sa nouvelle république sont arrivés, Platon leur rappelle ainsi le fondement de toute société et de toute loi :

« Dieu, comme le porte l'ancienne parole, ayant en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, fait inviolablement ce qui est bien, suivant la nature. Toujours il est accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Quiconque

[1] Plat., *édit. bipont.*, t. 8, l. 1, p. 4 et 18 ; l. 4, p. 170-181.

veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette justice et lui obéit avec une humble docilité; mais celui qui s'élève avec orgueil à cause de ses richesses, de ses honneurs ou de sa beauté, celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente présomption, comme s'il n'avait besoin ni de souverain ni de maître, et qu'il fût au contraire capable de conduire les autres, Dieu l'abandonne entièrement, et ce misérable délaissé, s'associant d'autres malheureux abandonnés comme lui, s'applaudit en renversant tout, et il ne manque pas de gens aux yeux de qui il paraît quelque chose; mais, puni bientôt par l'irréprochable jugement de Dieu, il renverse à la fois et lui-même, et sa maison, et la cité tout entière. Or, puisqu'il en est ainsi, que doit faire et penser le sage? — Nul doute que le devoir de chaque homme ne soit de chercher par quel moyen il sera du nombre des serviteurs de Dieu. — Qu'est-ce donc qui est agréable à Dieu et conforme à sa volonté? Une seule chose, selon la parole ancienne et invariable, qui nous apprend qu'il n'y a d'amitiés qu'entre les êtres semblables et qui s'éloignent de tout excès. Or, la souveraine mesure de toutes choses doit être, pour nous, Dieu, ainsi qu'on le dit, bien plus qu'aucun homme, quel qu'il soit. Si donc vous voulez être ami de Dieu, efforcez-vous de lui ressembler autant qu'il vous sera possible [1]. »

Après le sage de la Chine et le sage de la Grèce, écoutons le consul romain.

Dans son premier livre des Lois, Cicéron dit que, pour établir le droit, il faut remonter à cette loi souveraine qui est née tous les siècles avant qu'aucune loi eût été écrite, ni aucune ville fondée. Pour y parvenir, il faut croire avant tout que la nature entière et gouvernée par la divine Providence, que l'homme a été créé par le Dieu suprême, et que par la raison il est en société avec Dieu. Cette raison commune à Dieu et à l'homme, voilà la loi qui fait de cet univers une seule cité sous le Dieu tout-puissant [2].

Et ce n'était pas là une opinion privée. Examinant au second livre la nature de cette loi première, à laquelle se doivent rapporter toutes les autres, il s'exprime ainsi: « Je vois que c'était le sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des peuples, mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandements et des défenses pleins de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu, qui ordonne ou

[1] Plat., *edit. bipont.*, t. 8, l. 1, p. 185. — [2] *De legib.*, l. 1, n. 6, 7, 15, édit. Lefèvre, 1825.

défend selon la raison, et c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont donnée au genre humain [1].

« Dès notre enfance, ajoute-t-il, on nous accoutume à nommer lois les ordonnances des hommes; mais, en parlant de la sorte, nous devons toujours nous rappeler que les commandements et les défenses des peuples n'ont point la force d'obliger à la vertu et de détourner du péché. Cette force est non-seulement plus ancienne que toutes les nations et les cités, elle est du même âge que ce Dieu qui soutient et régit le ciel et la terre. La loi véritable est la raison conforme à la nature des choses, qui nous porte à faire le bien et à éviter le mal; elle ne commence pas à être loi au moment où on l'écrit, mais elle est loi dès sa naissance, et elle est née avec la raison divine; c'est pourquoi la loi véritable et souveraine, à laquelle il appartient d'ordonner et de défendre, est la droite raison du Dieu suprême [2]. » Où cette loi est méconnue, violée par la tyrannie d'un, de plusieurs ou de la multitude, non-seulement la société politique est vicieuse, il n'y a plus même de société. Cela est encore plus vrai d'une démocratie que de tout autre gouvernement [3].

Enfin, et le philosophe grec, et le consul romain donnent à leurs lois et à leur société, pour sanction dernière, la providence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines éternelles dans l'autre vie. « Celui qui règne sur nous, dit Platon dans son *Traité des lois*, ayant vu que toutes les actions humaines ont pour âme, soit la vertu, soit le vice, il nous a préparé différentes demeures selon la nature de nos actions, laissant à notre volonté le choix entre ces demeures diverses... Ainsi ces âmes portent en elles-mêmes la cause du changement qu'elles doivent éprouver, selon l'ordre et la loi du destin. Celles qui n'ont commis que des fautes légères descendent moins bas que les âmes plus coupables; elles errent à la surface de la terre. Celles qui ont commis plus de crimes, et des crimes plus grands, sont précipitées dans l'abîme qu'on appelle l'enfer, ou d'un nom semblable, lieu redouté des vivants et des morts, et dont la pensée trouble encore l'homme pendant son sommeil. Mais l'âme qui, par de continuels efforts de sa volonté, avance dans la vertu et se corrige du vice, est transportée dans un séjour d'autant plus heureux et plus saint, qu'elle s'est plus rapprochée de la perfection divine [4]. » A la fin de sa République, ce même philosophe nous représente l'âme sortant du corps et apparaissant devant le tribunal pour être jugée : après la sentence, les justes montent à la

[1] *De legib.*, l. 2, n. 4. — [2] *Ibid.*, l. 2, n. 5, édit. Lefèvre, 1825. — [3] Cic., *De repub.*, l. 3, n. 25. — [4] *De legib.*, t. 9, l. 10, p. 106-108.

droite au plus haut des cieux ; les méchants, au contraire, descendent à la gauche dans un gouffre horrible, d'où ceux qui sont inguérissables ne peuvent plus sortir, continuellement en proie à d'épouvantables supplices [1]. Également Cicéron, à la fin de sa république idéale, entr'ouvre tout d'un coup l'éternité : cet univers n'est que le temple du Dieu suprême, qui le régit de même que l'âme immortelle régit ce corps corruptible ; ceux-là vivent vraiment, qui sont échappés des liens du corps comme d'une prison ; ce que nous appelons notre vie est une mort ; là les méchants subissent des siècles de tourments, tandis que les bienfaiteurs de leurs semblables jouiront dans le ciel d'une éternité de bonheur [2].

Mais ces hommes espéraient-ils jamais voir sur la terre leur admirable gouvernement ? Socrate, que Platon fait parler, dit que le modèle en est sans doute dans le ciel, mais que, pour sa patrie terrestre, il ne l'espère que de quelque divine fortune [3]. Dans d'autres dialogues, il parle d'un personnage extraordinaire qui nous instruira sur la divinité et sur son culte, ainsi que sur nos devoirs envers nos semblables ; il insinue que ce sera un Dieu caché sous la figure d'un homme ; il espère qu'il ne tardera pas à venir [4]. Ailleurs il dit : Au commencement de ce discours, invoquons le Dieu sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable [5].

Quant à Cicéron, qui écrivait vers le temps où le Christ allait paraître, ses paroles sont plus fermes : il semble avoir quelque pressentiment de ce qui allait s'accomplir. « La loi véritable, dit-il, est la droite raison conforme à la nature, loi répandue dans tout le genre humain, loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui soit qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi, c'est une impieté ; il n'est permis d'y déroger en rien, et l'on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui l'explique ; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps : et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous ; qui-

[1] T. 7, *De repub.*, l. 10, p. 322-336. — [2] *De repub.*, l. 6, n. 7 et 17. — [3] Ἐάν μὴ θεία τις ξύμβῃ τύχη. *De repub.*, l. 9, *in fine*. — [4] Plat., t. 5, Alcibiade, 2, p. 100-102. — [5] *Ibid*, t. 9. Tim., p. 341.

conque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas [1]. »

Comment ne pas reconnaître aujourd'hui tout cela dans l'Église catholique? Société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent; société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence : dont la loi n'est autre que la sagesse éternelle qui a créé l'univers et qui le gouverne, atteignant d'une extrémité à l'autre avec force, et disposant tout avec douceur : loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, qui réunit tous les lieux et tous les temps, et le ciel et la terre, en une société une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

Il n'y a de vraie société que celle-là; car, là seulement, tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens : biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun; biens qne tous et chacun peuvent posséder tout entiers; et, pour parvenir à ces biens, tout homme doit observer la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, ce qu'on appelle peuples et nations n'apparaît plus et n'est plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoute-t-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. Platon tient le même langage [2].

Dans cette divine constitution de l'humanité, la forme de gouvernement est telle que la souhaitaient Platon et Cicéron. Ils en distinguent trois : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Tous les trois sont bons, quand la loi véritable y est observée; quand elle ne l'est pas, tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout à Cicéron, infiniment préférable, comme réunissant les avan-

[1] Cicer., *De repub.*, l. 3, n. 16. — [2] *De legib.*, l. 2, n. 5. Plat. *Minos*.

une grande beauté. Cependant les Égyptiens, affligés de la gale et de la lèpre, ayant été avertis par un oracle, le chassèrent avec les malades, de peur que la peste n'infectât un plus grand nombre. Devenu le chef des exilés, il déroba les choses sacrées des Égyptiens : ceux-ci, les ayant redemandées les armes à la main, furent contraints par les tempêtes à s'en revenir [1].

Dans ce récit de l'auteur latin, il n'est pas difficile de reconnaître la vérité parmi quelques altérations. On y aperçoit les plaies d'Égypte ; on y voit Moïse contraint de sortir avec les siens, de peur que ces plaies ne fassent encore plus de ravage ; il vous semble entendre ce cri d'effroi : Nous mourons tous ! Ces choses sacrées sont probablement les vases et les vêtements précieux que les Égyptiens se repentirent bientôt d'avoir donnés. Les tempêtes qui les empêchent d'atteindre les fuyards, c'est le désastre de la mer Rouge.

Strabon assigne à l'émigration de Moïse et de sa colonie une autre cause également vraie dans un sens. Ce fut le respect pour la divinité, que ce législateur, ainsi qu'un grand nombre d'hommes sensés avec lui, voyait avec peine assimiler à des animaux par les Egyptiens : divinité qu'eux disaient être une, et devoir être adorée sans aucune figure [2]. C'est ce qu'exprime si bien Tacite : l'Égypte adore beaucoup d'animaux et se taille des images ; les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter les rois, ni pour honorer les Césars [3].

Artapan, cité par Eusèbe, raconte d'abord comment le roi d'Égypte, vaincu par les prodiges de Moïse, laissa aller les Hébreux, et comment ceux-ci, chargés de richesses que leur avaient accordées les Égyptiens, étaient arrivés en trois jours sur la mer Rouge. Ensuite il observe que, d'après les prêtres de Memphis, Moïse, qui connaissait bien cette contrée, profita d'une marée basse pour faire traverser la mer à sec par toute sa multitude. Ceux d'Héliopolis, au contraire, qui, selon Hérodote, étaient les plus instruits et les plus sages de l'Égypte, rapportaient la chose différemment. Suivant eux, le roi poursuivant les Juifs avec une puissante armée, à cause des richesses qu'ils emportaient, Moïse, sur une voix divine qu'il entendit, frappa de sa verge la mer, qui se divisa et les laissa passer à pied sec.

[1] Justin, l. 36, c. 2. — [2] Strab., l. 16, c. 2. — [3] Tac., *Hist.*, l. 5, c. 5.

Mais les Égyptiens y étant entrés à leur poursuite, des feux éclatèrent devant eux, et la mer inonda de nouveau la route; en sorte qu'ils périrent tous, et par le feu et par l'eau, tandis que les Juifs échappèrent au péril [1].

Les Égyptiens convenaient ainsi du fait. Seulement, ceux de Memphis cherchaient à l'expliquer par des causes ordinaires. Ce n'étaient pas les plus habiles : leur explication le démontre assez. En effet à qui faire accroire que Moïse seul connût le flux et le reflux de la mer Rouge, et que Pharaon et ses ministres en ignorassent ? A qui faire accroire que Moïse trouva juste une marée basse pour y faire passer plus de trois millions d'hommes avec d'immenses troupeaux, et que depuis, on n'en trouve point pour y faire passer une petite caravane, et que les marchands arabes fassent toujours le tour de la mer ? A qui le faire accroire, sinon à qui veut des contes ? Après tout, cette marée unique, cette adresse de Moïse, cette maladresse des Égyptiens, tout cela ne serait pas un moindre miracle.

Quelque chose de pareil, quant à la substance, se démêle dans les fragments de l'Égyptien Manéthon. C'était un prêtre d'Héliopolis, historiographe de Ptolémée Philadelphe, sous qui les livres des Hébreux furent traduits en grec, au troisième siècle avant notre ère. Il avait fait entre autres, en grec, une histoire universelle de l'Égypte, tirée des archives sacrées dont il avait la garde. Il avait profité aussi, dit-il, des sacrées colonnes qui étaient dans la terre sériadique, sur lesquelles Thoth, le premier hermès, avait gravé, en langue et caractères hiérographiques, des mémoires qui, après le déluge, furent traduits en grec avec des caractères hiéroglyphiques, et mis en livre par Agathodæmon, fils du second hermès et père de Tat, dans les sanctuaires des temples d'Égypte [2].

On ne sait où trouver la terre sériadique. Il en est qui pensent que ce pourrait bien être la Syrie-Judée. Les colonnes antédiluviennes de Thoth ne ressemblent pas mal aux colonnes de Seth, sur lesquelles les Juifs racontent qu'étaient gravés les principes des connaissances humaines, et dont l'une, au dire de Josèphe, subsistait encore de son temps en Syrie [3]. D'après les découvertes hiéroglyphiques, Thoth, le premier hermès, l'hermès trismégiste ou trois fois très-grand, serait l'intelligence personnifiée du Dieu suprême, qui l'appelle âme de mon âme, intelligence sacrée de mon intelligence [4] ; le second hermès serait le même, fait homme. Les mémoires de Manéthon, comme on voit, viendraient d'un peu loin. Seraient-ce au fond

[1] Euseb., *præp.*, l. 9, c. 27.— [2] Syncel., *Chronographie*, p. 40.—[3] *Antiq.*, l. 1, c. 4. —[4] Champollion., *Panthéon égyptien* : Thoth Trismégiste., *Apud Stob.*, l. 1, c. 42.

les livres de Moïse, traduits alors en grec ? Moïse lui-même serait-il cet hermès incarné, interprète divin de l'hermès trois fois très-grand ? Qui le sait ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la dédicace de son histoire à Ptolémée Philadelphe, Manéthon appelait ce roi macédonien de l'Égypte, un descendant d'hermès trismégiste [1]. Cette adulation nous fait voir de quoi les savants égyptiens étaient capables pour flatter leur pays ou leurs maîtres.

Mais venons au fragment de Manéthon, conservé par Josèphe. Il y parle d'hommes atteints de la lèpre et d'autres maladies, sous le règne d'Aménophis. Ce roi les employa, au nombre de quatre-vingt mille, à tailler des pierres. Un prêtre, nommé aussi Aménophis, qui lui avait d'abord conseillé de purger l'Égypte de ces lépreux, lui déclare ensuite que les dieux prennent leur défense. Sur les plaintes de ces infortunés, le roi leur accorde la ville d'Abaris, habitée autrefois par les pasteurs. Trouvant l'endroit propre à favoriser leur révolte, ils se choisissent pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, auquel ils font serment d'obéir en tout. Celui-ci leur donne pour première loi de ne pas adorer les dieux des Égyptiens, de manger sans difficulté de tous les animaux réputés sacrés, et de ne s'allier qu'avec ceux qui étaient dans les mêmes sentiments ; puis il envoie des ambassadeurs à Jérusalem, vers les pasteurs que le roi Themosès avait expulsés, pour les exhorter de s'unir à eux. Ceux-ci viennent avec deux cent mille hommes. Le roi, se souvenant de la prédiction du prêtre Aménophis, fait conduire ailleurs les animaux sacrés, ordonne aux prêtres de cacher les simulacres des dieux, met entre les mains d'un de ses amis son fils Séthon, âgé de cinq ans, autrement nommé Ramessès, du nom de son aïeul : ensuite il marche contre l'ennemi avec une armée de trois cent mille Égyptiens des plus vaillants ; il l'atteint sans lui livrer bataille ; mais, persuadé que c'était faire la guerre à la divinité, il s'en revint à Memphis, d'où il se sauva bientôt en Éthiopie, abandonnant l'Égypte aux ravages des pasteurs de Jérusalem. Manéthon ajoute que le prêtre Osarsiph prit le nom de Moïse, et qu'il donna des lois et un gouvernement à ceux qui le suivaient [2].

Voilà sans doute un curieux fragment. Il est bon de se rappeler que Manéthon était Égyptien, qu'il écrivait pour un roi grec d'Égypte, dans la langue des Grecs, douze siècles après l'événement, au troisième siècle avant notre ère ; et l'on s'étonnerra peu, s'il confond les temps, tronque les faits. Son embarras est facile à concevoir. Il fallait sinon cacher, du moins pallier la honte et les désastres anciens

[1] Syncel., p. 40. — [2] Josèphe, *cont. Appion.*, l. 1.

de sa patrie, aux yeux de ses nouveaux maîtres; mais, quoi qu'il fasse, la vérité perce le brouillard : c'est toujours Moïse qui est le chef du nouveau peuple. Comme il était Égyptien par adoption, et qu'il avait été instruit dans toutes les sciences de l'Égypte parmi les plus sages des prêtres, qui même pouvaient l'avoir admis dans leur ordre, il n'est pas du tout étrange que Manéthon en fasse un prêtre d'Héliopolis. Quant à la masse de la population émigrante, elle est composée des pasteurs de Jérusalem, ou des Hébreux, et d'une multitude d'Égyptiens : ce que nous avons déjà remarqué d'après l'Écriture. Manéthon, il est vrai, suppose ces pasteurs déjà établis à Jérusalem, c'est que, de son temps, ils l'y étaient depuis plus de onze siècles. Un petit anachronisme, dans une pareille antiquité, n'est rien. Il y a peut-être même, à cette erreur, un fondement historique. L'Écriture nous apprend que, déjà avant la sortie d'Égypte, la tribu d'Ephraïm avait fait une irruption au pays des Philistins, et tenté de s'emparer de la ville de Geth. Et une ancienne paraphrase rabbinique de la Bible donne à cette expédition tout juste le même nombre que Manéthon à ses pasteurs de Jérusalem, savoir : deux cent mille hommes [1]. Quoi qu'il en soit de ces détails, toujours est-il que tout ce qu'il y a de principal se trouve dans le récit de Manéthon : une immense population qui condamne l'idolâtrie de l'Égypte, et que néanmoins la Divinité protége : cette population opprimée sous la plus injuste servitude; ses cris au milieu des travaux qui l'accablent; la prédiction certaine de la vengeance divine; le roi lui accordant enfin la liberté; ce même roi la poursuivant avec une armée d'élite ; cette poursuite entraînant pour l'Égypte de plus grands malheurs encore, parce que c'était une guerre contre Dieu. En un mot, le fragment de Manéthon ne semble qu'un commentaire embarrassé de ce mot des Égyptiens : Fuyons devant Israël, car Jéhova combat pour eux contre nous [2].

Tout porte donc à croire que cet Aménophis, troisième du nom, est ce monarque orgueilleux et impie qui prétendit d'abord ne pas connaître l'Éternel, à qui bientôt ses devins déclarèrent, *le doigt de Dieu est ici*, que les plus terribles fléaux contraignirent de laisser partir les Hébreux, qui enfin vit son armée ensevelie dans la mer Rouge. Ce qui confirme cette opinion, c'est que l'époque de son règne coïncide avec la sortie d'Israël. D'après la chronologie égyptienne établie par un savant de nos jours [3], au moyen des monuments hiéroglyphiques et des listes de Manéthon, ce pharaon Aménophis III,

[1] Paralip., 7, 21. Thargum de Rabbi Jonathan, Ben Uziel, Exode, 13, v. 17. — [2] Exod , 14, 25. — [3] M. Champollion-Figeac.

dix-septième et dernier roi de la dix-huitième dynastie, fils et successeur de Ramsès-Méïamoun, régna dix-neuf ans et six mois, des années 1493 à 1473 avant l'ère chrétienne. Or, c'est bien vers ce temps-là, savoir en 1491, qu'on place communément la sortie d'Égypte [1].

Une difficulté se présente alors. Ce pharaon aurait survécu dix-sept ans au désastre de la mer Rouge, où l'on dit cependant qu'il périt avec toute son armée. On le dit communément, observe le docte ecclésiastique que nous citons, ou plutôt on le suppose; mais Moïse ne le dit pas. Il nous apprend, il est vrai, que le pharaon attela son char et prit avec lui son peuple [2]; que les Égyptiens entrèrent après les Israélites dans la mer Rouge, savoir : tous les chevaux de Pharaon, ses chars et ses cavaliers; qu'enfin les eaux, étant revenues, couvrirent et les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après eux dans la mer [3]. D'après ces paroles, littéralement traduites de l'hébreu, ce n'est pas l'armée entière qui aurait péri, mais les chars et les cavaliers de toute l'armée, autrement les chevaux de Pharaon ou sa cavalerie; ce qui laisse à conclure que l'infanterie, s'il y en avait, comme l'assure Josèphe, ne périt point. Il y a plus : ces dernières paroles de Moïse : « Et les eaux couvrirent les chars et les cavaliers de toute l'armée qui étaient entrés en la mer : aucun d'eux n'échappa [4], » permettent de croire que, si moralement toute la cavalerie y entra, comme il est dit dans un verset précédent, elle n'y entra pas néanmoins si absolument tout entière, qu'il ne pût y avoir quelques exceptions; autrement ces mots, *qui étaient entrés à la mer*, eussent paru inutiles. Il serait superflu d'observer que ces autres, *aucun d'eux n'échappa*, s'entendent de ces mêmes chars et cavaliers qui étaient entrés en la mer, à la poursuite des enfants d'Israël. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que, ni dans son récit, ni dans son divin cantique, ni dans une foule de circonstances où il rappelle aux Israélites ces grands événements, Moïse ne dit que Pharaon fut englouti avec son armée; nulle part il ne fait même allusion à la mort de ce roi oppresseur : chose cependant qui eût été des plus propres à rehausser la gloire de Dieu et la confiance de son peuple [5].

Il y aurait donc sur ce point un parfait accord entre Moïse et les auteurs que nous avons cités, et qui font survivre Pharaon au désastre de la mer Rouge. Il y a ceci de particulier, que les deux écrivains juifs Josèphe et Philon, en parlant avec détail de la submer-

[1] *Essai sur le système hiérogl.*, par M. l'abbé Greppo, p. 142. — [2] Exod., 14, 6-8. — [3] *Ibid.*, v. 23. — [4] *Ibid.*, v. 28. — [5] L'abbé Greppo, *Essai sur le système hiéroglyphique.*

sion de l'armée égyptienne, n'y nomment pas le roi. Josèphe, entre autres, qui chicane fort Manéthon sur le passage rapporté plus haut, ne le contredit cependant d'aucune manière en ce qui tient au retour de Pharaon à Memphis. Le poëte Ézéchiel, dans son drame sur la sortie d'Egypte, se borne à dire que les flots refermèrent le chemin ouvert par le Seigneur à son peuple, et que la mer Rouge engloutit l'armée des Égyptiens [1]. Il est même des rabbins qui disent que Dieu retira le pharaon de la mort, qu'il ne mourut pas, qu'il alla à Ninive où il régna et fit pénitence. A part ce qu'elle a de fabuleux, cette opinion prouve du moins que, même parmi les Juifs, on était porté à croire que ce roi ne périt point avec son armée. Enfin, celui des livres sacrés qui parle le plus amplement des plaies de l'Égypte, qui nous en apprend même des circonstances omises ailleurs, le livre de la Sagesse, en rapportant le passage miraculeux de la mer Rouge, ne fait aucune mention ni du pharaon, ni de sa mort tragique. Il se borne à dire que la sagesse précipita dans la mer les ennemis d'Israël.

Il est donc possible que le pharaon, adversaire de Moïse, échappa à la mort, soit que Dieu l'ait retiré de la mer, soit qu'il n'ait pas marché jusque-là avec son armée, soit encore, ce qui est plus probable, qu'étant resté sur le rivage pendant que ses troupes cherchaient à opérer leur passage, il n'ait été que le témoin de l'effroyable catastrophe qui les fit périr dans les flots. Dans ces cas, on pourra toujours dire, en un sens figuré et poétique, que Pharaon lui-même y fut secoué, abattu, anéanti avec son armée [2].

Ces observations préviennent une autre difficulté, touchant l'absolu silence que gardent les livres saints sur le monarque le plus renommé de l'Égypte, le fameux Sésostris, D'après Hérodote, Diodore et les autres historiens, ce conquérant, dans son expédition en Asie, devait avoir suivi la mer Rouge ; il avait soumis la Phénicie, il avait dû traverser la Palestine ou en allié ou en vainqueur. Comment alors l'histoire des Hébreux n'en fait-elle aucune mention ? On a supposé un temps que c'était les Sésac du livre des Rois et des Paralipomènes, qui prit Jérusalem sous Roboam ; mais il est certain aujourd'hui que Sésac est Sésonchis, chef de la vingt-deuxième dynastie, qui monta sur le trône des Pharaons l'an 791 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire en l'année même où l'on place communément la prise de Jérusalem par Sésac. Une découverte récente, faite sur le sol même de l'Égypte par le même savant qui a découvert le secret des hiéroglyphes, ne laisse plus à ce sujet le moindre doute. Parlant du palais de Karnac, dans la Thébaïde, il dit en propres termes : « dans ce palais merveil-

[1] Euseb., *præp.*, l. 9, c. 29, p. 445. — [2] Ps. 134, 15.

leux, j'ai contemplé *Sésonchis*, traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, IOUDAHAMALEK, *le royaume des Juifs ou de Juda*. C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du 1er livre des Rois, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem, et ses succès; ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschok* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante [1]. »

Quant à Sésostris, il est aujourd'hui également certain que c'est ce fils d'Aménophis qui, dans les fragments de Manéthon conservés par Josèphe, est appelé Séthos, Séthon et Ramessès, et qui n'avait que cinq ans lorsque, sous le règne de son père, Moïse conduisit les Hébreux hors de l'Égypte. Son nom royal, *Ramsès*, et ses autres titres et prénoms qui le distinguent, se lisent plus fréquemment que ceux d'aucun autre pharaon. On les retrouve sur une foule de constructions de tout genre, dans la Nubie, à Thèbes, à Abydos, sur plusieurs obélisques à Louqsor et à Rome, sur celui de Paris, sur des statues colossales transportées à Turin et à Londres, et sur une infinité de monuments d'espèces variées. Il existe même en Syrie une inscription bilingue, en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes ou persépolitains, et ce monument curieux est un témoin éloquent des expéditions guerrières de ce prince conquérant, le sixième de son nom, chef de la dix-neuvième dynastie.

Des monuments plus curieux encore de ce monarque viennent de se découvrir : l'un est son tombeau, l'autre un des plus célèbres édifices que les divers siècles ont admiré dans la plus ancienne cité royale de l'Égypte, dans Thèbes.

D'abord, non loin des ruines de cette ville est une vallée aride, encaissée par de très-hauts rochers coupés à pic, ou par des montagnes en pleine décomposition, offrant presque toutes de larges fentes, et dont les croupes sont parsemées de bandes noires. Aucun animal vivant ne fréquente cette vallée de mort. Les Arabes la nomment *Biban-el-Molouk*, traduction corrompue de l'ancien nom égyptien *Bi-an-Ourôou*, tombe des rois. Là, au pied des montagnes ou sur les pentes, se voient des portes carrées, maintenant encombrées la plupart : c'est l'entrée dans les tombeaux des rois; chaque tombeau a la sienne. Ces tombeaux sont des palais funèbres creusés dans le roc de la montagne; ensemble, ils forment une cité sépulcrale,

[1] Voyez la 7e des Lettres écrites par M. Champollion le jeune, pendant son voyage en Egypte, p. 35. Greppo, p. 171.

où gisaient pêle-mêle des dynasties entières. Il en subsiste encore seize qui conservent des sculptures et les noms des rois pour lesquels ils ont été creusés. Ce sont les rois des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties thébaines, lesquelles, suivant le calcul qui paraît aujourd'hui certain, ont régné de 1791 à 1087 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis les temps d'Isaac jusqu'à ceux de Samuel.

Après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou corridors, couvertes de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Égyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie du roi dans un énorme sarcophage de granit. Le fond de toutes les représentations emblématiques est le cours du soleil dans les deux hémisphères. Le sens se rapporte en général au roi défunt. Pendant sa vie, semblable au soleil dans sa course de l'orient à l'occident, le roi devait être le vivificateur, l'illuminateur de l'Égypte et la source de tous les biens physiques et moraux nécessaires à ses habitants. Le pharaon mort fut donc encore naturellement comparé au soleil se couchant et descendant vers le ténébreux hémisphère inférieur, qu'il doit parcourir pour renaître de nouveau à l'orient et rendre la lumière à la vie au monde supérieur (celui que nous habitons), de la même manière que le roi défunt doit renaître aussi, soit pour continuer ses transmigrations, soit pour habiter le monde céleste et être absorbé dans le sein d'Ammon, le père universel.

Ce cours du soleil figure aussi la double destinée des âmes. A la troisième heure du jour, cet astre arrive dans une zone où un dieu-juge, armé d'une balance, décide leur sort. On en a vu une qui vient d'être condamnée : elle est ramenée sur terre, à grands coups de verges, pour y faire pénitence. Le coupable est sous la forme d'une énorme truie, au-dessus de laquelle on a gravé en grand caractère *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant. A la cinquième heure, il visite les champs Élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre : elles portent sur leur tête la plume d'autruche, emblème de leur conduite juste et vertueuse. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien, sous l'inspection du *Seigneur de la joie du cœur*, elles cueillent les fruits des arbres célestes de ce paradis. Plus loin, d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité. Ailleurs, enfin, on les voit se baigner, nager, sauter et fo-

lâtrer dans un grand bassin que remplit l'eau céleste et primordiale. A côté de leurs représentations on lit : « Elles ont trouvé grâce aux yeux du Dieu grand ; elles habitent les demeures de gloire, celles où l'on vit de la vie céleste ; les corps qu'elles ont abandonnés reposeront à toujours dans leurs tombeaux, tandis qu'elles jouiront de la présence du Dieu suprême. »

Sur la partie opposée du tombeau, le soleil, peint en noir, parcourt soixante-quinze cercles, ou zones de ténèbres, auxquels président autant de personnages divins de toute forme et armés de glaives. Ces cercles sont habités par les *âmes coupables* qui subissent divers supplices. Ces esprits impurs et persévérants dans le crime sont presque toujours figurés sous la forme humaine, quelquefois aussi sous la forme symbolique de la *grue* ou celle de l'*épervier à tête humaine,* entièrement peint en noir, pour indiquer à la fois et leur nature perverse et leur séjour dans l'abîme des ténèbres. Les unes sont fortement liées à des poteaux, et les gardiens de la zone, brandissant leurs glaives, leur reprochent les crimes qu'elles ont commis sur la terre ; d'autres sont suspendues la tête en bas ; celles-ci les mains liées sur la poitrine et la tête coupée, marchent en longues files ; quelques-unes, les mains liées derrière le dos, traînent sur la terre leur cœur sorti de leur poitrine. Dans de grandes chaudières, on fait bouillir des âmes vivantes, soit sous forme humaine, soit sous celle d'oiseau, ou seulement leurs têtes et leurs cœurs. On a remarqué aussi des âmes jetées dans la chaudière avec l'emblème du bonheur et du repos célestes (l'éventail) auxquels elles avaient perdu tous leurs droits. A chaque zone, et auprès des suppliciés, on lit toujours leur condamnation et la peine qu'ils subissent. « Ces âmes ennemies, y est-il dit, ne voient point notre Dieu lorsqu'il lance les rayons de son disque ; elles n'habitent plus dans le monde terrestre, et elles n'entendent point la voix du Dieu grand lorsqu'il traverse leurs zones. »

La salle qui précède celle du sarcophage, en général consacrée aux quatre génies de l'amenti (l'enfer), contient dans les tombeaux les plus complets, la comparution du roi devant le tribunal de quarante-deux juges divins, qui doivent décider du sort de son âme, le tribunal dont ne fut qu'une simple image celui qui, sur la terre, accordait ou refusait aux rois les honneurs de la sépulture. Une paroi entière de cette salle, dans le tombeau de Rhamsès V, offre les images de ces quarante-deux assesseurs d'Osiris, mêlées aux justifications que le roi est censé présenter ou faire présenter en son nom à ses juges sévères, lesquels paraissent être chargés chacun de faire la recherche d'un crime ou péché particulier, et de le punir dans l'âme

soumise à leur juridiction. Ce grand texte, divisé par conséquent en quarante-deux versets ou colonnes, n'est, à proprement parler, qu'une confession négative, comme on peut en juger par les exemples qui suivent : O Dieu ! le roi, soleil modérateur de justice, approuvé d'Ammon, n'a point commis de méchancetés, n'a point blasphémé, ne s'est point enivré, n'a point été paresseux, n'a point dit de mensonges, ne s'est point souillé par des impuretés, etc. On voyait enfin, à côté de ce texte curieux, dans le tombeau de Rhamsès-Méïamoun, des images plus curieuses encore, celles des péchés capitaux. Il n'en reste plus que trois de bien visibles : ce sont la *luxure*, la *paresse* et la *voracité*, figurées sous forme humaine avec les têtes symboliques de *bouc*, de *tortue* et de *crocodile*.

Les tombes royales véritablement achevées et complètes sont en très-petit nombre. On n'en a observé que quatre ou cinq. Toutes les autres sont incomplètes. Les unes se terminent à la première salle, changée en grande salle sépulcrale ; d'autres vont jusqu'à une seconde salle des tombeaux complets ; quelques-unes même se terminent brusquement par un petit réduit creusé à la hâte, grossièrement peint, et dans lequel on a déposé le sarcophage du roi à peine ébauché. Cela, ainsi que des inscriptions où le Seigneur du ciel accorde au prince une longue série de jours pour régner sur le monde, tout cela prouve incontestablement que les rois ordonnaient leur tombeau en montant sur le trône, et si la mort venait les surprendre avant qu'il fût terminé, les travaux étaient arrêtés et le tombeau demeurait incomplet. Ces observations nous laissent à conclure que, parmi ce grand nombre de tableaux, dont les couleurs sont aujourd'hui encore si vives et si fraîches, il en est plusieurs qui remontent au temps de Moïse et au delà.

C'est dans cette royale nécropole que se trouve la tombe de Rhamsès le Grand ou Sésostris. Mais, soit dévastation de mains barbares, soit ravages de torrents accidentels, elle est comblée à peu près jusqu'au plafond. Ce n'est qu'en faisant creuser un étroit corridor au milieu des éclats de pierres qui remplissent cette intéressante catacombe, que le savant français est parvenu en rampant jusqu'à la première salle. Ce monument, d'après ce qu'on peut en voir, fut exécuté sur un plan très-vaste et orné de sculptures du meilleur style. Des fouilles entreprises plus en grand produiraient sans doute la découverte du sarcophage de cet illustre conquérant. Tout près est un très-beau tombeau, mais non achevé, où reposait son fils [1].

Ce qui est arrivé au tombeau de Sésostris est arrivé à ses palais.

[1] 13. Lettre de M. Champollion le jeune, pendant son voyage d'Égypte.

On a pareillement ignoré longtemps quels ils fussent; ils sont également dégradés, mais ce qui en reste suffit pour étonner l'admiration et faire juger quel en était l'imposant ensemble. Le plus fameux, s'il n'est pas le monument même que décrit Diodore d'après Hécatée, sous le nom de monument ou tombeau d'Osymandias à Thèbes, lui est du moins exactement semblable. Mêmes portiques, mêmes cours, mêmes pérystiles, mêmes salles, mêmes colonnades, mêmes promenoirs, mêmes colosses, même bibliothèque, mêmes sujets de sculpture et de peinture, des combats, des villes assiégées ou prises, des captifs à qui l'on a coupé les mains : ici, Rhamsès le Grand se signalant dans la mêlée; là, recevant les chefs vaincus des Shéto ou Scytho-Bactriens, tandis que ses fils, chacun à la tête d'un corps d'armée, achèvent la victoire : plus loin, les peuples ravisés se soumettant à ses lois. Le tout entremêlé de scènes religieuses. Tantôt c'est le roi qui consacre ce monument au Dieu suprême. Ainsi, on lit dans une des plus magnifiques salles la dédicace suivante en très-beaux hiéroglyphes : « L'Haroëris puissant, ami de la vérité, le seigneur de la région supérieure et de la région inférieure, le défenseur de l'Égypte, l'Horus resplendissant, possesseur des palmes et le plus grand des vainqueurs, le roi seigneur du monde, le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, le bien-aimé d'Ammon, RHAMSÈS, a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux; il a fait construire la grande salle d'assemblée en bonne pierre blanche de grès, soutenue par de grandes colonnes à chapiteaux imitant des fleurs épanouies, flanquées de colonnes plus petites à chapiteaux imitant un bouton de lotus tronqué; salle qu'il voue au seigneur des dieux pour la célébration de sa panégyrie gracieuse; c'est ce qu'a fait le roi de son vivant. » Tantôt c'est le Dieu suprême, accompagné des divinités inférieures, qui vient habiter ce monument élevé à sa gloire : les divinités inférieures lui rendent leurs adorations et le prient pour son fils Rhamsès. Le roi des dieux donne l'institution royale au héros égyptien; il lui remet la faux de bataille avec les emblèmes de la direction et de la modération, le fouet et la houlette, en prononçant la formule suivante : « Voici ce que dit Amon-Ra, qui préside dans le Rhamesséïon : Reçois la faux de bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs; prends le fouet et la houlette pour diriger la terre de Kémé (l'Égypte). »

Des tableaux de villes assiégées se retrouvent les mêmes dans les palais d'Ibsanboul, de Derri et de Louqsor; mais les inscriptions qui les accompagnent apprennent que tous ces monuments sont de Rhamsès le Grand ou Sésostris, et qu'ils reproduisent les événements

de la même expédition. Enfin ces palais apparaissent comme autant d'épopées ou d'Iliades en architecture, sculpture et peinture [1]. Quand on pense que ces merveilles remontent au temps de Moïse, on ne s'étonne plus des ouvrages en or, en argent, en broderie que ce législateur, instruit dans toute la sagesse de l'Égypte, fait exécuter pour le tabernacle de l'Éternel.

Nous disons que ces monuments datent de cette époque reculée. En effet, d'après un calcul dont nous avons exposé les bases, il a été reconnu que Sésostris, ou Rhamsès le Grand, succéda à son père Rhamsès V, ou Aménophis, l'an 1473 avant notre ère, et régna sur l'Égypte jusqu'à l'an 1418. Son avénement eut ainsi lieu dix-sept ou dix-huit ans après la sortie d'Israël, placée communément en 1491. D'un autre côté, Diodore de Sicile [2] nous apprend que l'expédition de Sésostris, entreprise au commencement de son règne, se termina à sa neuvième année, c'est-à-dire pendant que les Israélites voyageaient dans le désert, et avant qu'ils fussent entrés dans la Palestine : ce qui explique pourquoi l'Écriture ne parle pas de ce conquérant. Le récit de l'historien grec vient d'être confirmé d'une manière bien inattendue. Le nouvel interprète des hiéroglyphes, en partant pour son expédition scientifique d'Égypte, a découvert à Marseille, sur un rouleau de papyrus, écrite dans l'antique égyptien et avec des caractères populaires, une *histoire des campagnes de Sésostris-Rhamsès*, remplie de détails circonstanciés sur ses conquêtes, la force et la composition de son armée, et qui fut écrite la neuvième année de son règne, c'est-à-dire, d'après Diodore, celle de son retour en Égypte. Et ce n'est pas la seule découverte de ce genre. Outre une infinité de manuscrits déposés dans les sépulcres des particuliers avec les momies, outre une sorte de rituel funéraire où l'on voit les antiques croyances de l'Égypte sur Dieu, sur l'homme, sur l'autre vie, on a trouvé des manuscrits nombreux qui présentent des actes de différents genres des monarques égyptiens, et portent leurs noms et les dates des années de leur règne. A cette classe, appartient une suite de papyrus qui, longtemps délaissés dans le musée de Turin, ont été heureusement reconnus par l'hermès français : suite tellement remarquable par le nombre et la variété des pièces, qu'il a été porté à conjecturer qu'elle formait les archives entières d'un temple ou de tout autre dépôt public. Il y a trouvé une quantité prodigieuse d'actes, appartenant pour la plupart à la dixième dynastie, à celle qui régna pendant le séjour des Hébreux en Égypte, et dont aucun n'est postérieur à la dix-neuvième, qui finit vers le temps de Gédéon. Mais le

[1] 14. Lettre de M. Champollion. — [2] L. 1, c. 55.

plus remarquable de tous, et bien certainement le plus ancien manuscrit jusqu'à ce jour, contient un acte de la cinquième année du règne de Thouthmosis III, cinquième roi de la dix-huitième dynastie. D'après la chronologie la plus communément adoptée, ce roi, appelé par les anciens chronologistes Miphra ou Miphrès, et dont MM. Champollion ont reconnu l'identité avec le Mœris des historiens grecs; ce roi, disons-nous, serait le pharaon qui gouvernait l'Égypte lorsque le fils de Jacob y arriva, et dont Putiphar, le maître de Joseph, commandait les troupes. Ces manuscrits, de plus de trente siècles, nous font voir comment l'exemplaire de la loi, écrit de la main de Moïse, a pu se conserver de même et se retrouver après plus de huit siècles sous le roi Josias.

Manéthon nous apprend encore une autre particularité sur Séthos-Rhamsès ou Sésostris : c'est qu'il s'appelait aussi Égyptus, et que c'est de lui que tout le pays a été nommé Égypte. Son frère Armaïs s'appelait également Danaüs. Sésostris lui avait confié l'administration du royaume pendant son absence, mais il abusa de cette autorité pour se faire roi lui-même. A cette nouvelle, Sésostris revint et le châtia. Armaïs ou Danaüs s'enfuit alors en Grèce, et valut aux Grecs un de leurs noms, Danaëns[1]. D'un autre côté, Diodore de Sicile rapporte, d'après Hécatée de Milet, que jadis la peste ayant affligé l'Égypte, les indigènes expulsèrent les étrangers qui s'y étaient établis en grand nombre et avaient beaucoup affaibli le culte national des dieux. Parmi ces émigrants, les uns se rendirent en Grèce, sous la conduite de Danaüs et de Cadmus; les autres dans la Judée, sous la conduite de Moïse, qui proscrivait les idoles, ne reconnaissant qu'un Dieu qui gouvernait tout, et organisa un culte différent des autres, sous la direction d'un souverain pontife[2]. Voilà comme les témoignages de Manéthon, d'Hécatée et de Diodore se complètent mutuellement, pour nous attester que Moïse, Danaüs et Sésostris étaient contemporains.

Il n'y a pas cent ans, l'impiété abusait de tout ce qu'on savait ou ne savait pas sur l'Égypte, pour attaquer les livres saints. Son antiquité dépassait la création biblique du monde; Moïse n'avait pu écrire le Pentateuque, parce que, de son temps, on ne faisait encore que graver, et ainsi, cent autres choses pareilles. Le siècle dernier touchait à sa fin, lorsque, à la tête des armées françaises, Sésostris-Buonaparte parcourut l'antique royaume de Sésostris-Rhamsès. Pendant que les soldats se battaient, des savants dessinaient les pyrami-

[1] Manetho, *apud Joseph. cont. App.*, l. 1. — [2] Diodor., *apud Phot. Biblioth.* col. 1151.

des, les tombeaux, les temples, les palais séculaires; copiaient, sans les entendre, les hiéroglyphes, les emblèmes : il n'y avait qu'un monument qu'ils comprissent, c'était une représentation astronomique qui remontait pour le moins à quelques milliers de siècles. Moïse était convaincu de fausseté en nous faisant le monde beaucoup plus jeune ; ce sauveur d'Israël, figure du Sauveur de l'humanité entière, paraissait de nouveau exposé à périr sur les bords du Nil, et, avec lui, l'ancienne et la nouvelle alliance; mais, comme autrefois, le salut est venu d'où venait la persécution : la fille des Pharaons, l'Égypte, est sortie de ses palais et de ses temples en ruine, avec ses vieux hiéroglyphes; le voile qui la couvrait depuis toujours a été soulevé par un savant français; les hiéroglyphes, si longtemps muets, ont parlé, et ils ont parlé comme un écho de la Bible, et les triomphants sophismes de l'impiété ont disparu comme les chars et les cavaliers d'Aménophis dans la mer Rouge; et le zodiaque de Denderah ne remonte plus qu'au commencement de l'ère chrétienne, il n'est plus qu'une représentation superstitieuse d'astrologie; et ces Pharaons qui ont semé nos musées de papyrus, et l'Égypte de merveilles d'architecture, se trouvent ceux qui ont régné depuis Abraham jusqu'à Moïse : pour ce qui est devant, l'HIÉROGLYPHE ne dit pas plus que l'ÉCRITURE.

Oui, c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire que l'Égypte eut devant les yeux les leçons et l'exemple d'Israël; c'est dans la période la plus glorieuse de son histoire, lorsque les sciences et les arts florissaient, qu'elle a été châtiée et enseignée de Dieu; son Sésostris, en conquérant la Libye, l'Asie et la Thrace, y pouvait annoncer la puissance de l'Éternel. Les Philistins ne l'oublieront point. Frappés de diverses plaies parce qu'ils avaient pris l'arche du Dieu d'Israël, leurs prêtres leur diront : Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs, comme le fit l'Égypte et Pharaon ? Quand celui-ci eut été frappé, ne les renvoya-t-il pas, et ils s'en allèrent [1] ? Après huit siècles, les Ammonites s'en souviendront encore. Leur roi, Achior, dira à Holopherne : Un roi d'Égypte les accablait de travaux en mortier et en brique, pour la construction de ses villes; ils crièrent à leur Dieu, et il frappa de diverses plaies toute la terre d'Égypte. Les Égyptiens les expulsèrent alors : mais se voyant délivrés du fléau, ils voulurent les reprendre et les réduire de nouveau en servitude. Mais le Dieu du ciel ouvrit la mer à leur fuite, les eaux du ciel se durcirent de part et d'autre comme une muraille, ils traversèrent le fond de la mer à pied sec; une armée innombrable d'Égyptiens les ayant pour-

[1] 1. Reg., c. 6, v. 6.

suivis, elle y fut engloutie de manière qu'il n'en resta pas un pour donner la nouvelle à ses descendants [1]. Voilà comme le chef des Ammonites parlera au généralissime des armées assyriennes; voilà comme dès lors les divers peuples s'unissaient à Israël pour célébrer sa merveilleuse sortie de l'Égypte.

Tout cela, sans doute, est déjà bien grand et bien magnifique ; cependant tout cela n'est que l'image, l'hiéroglyphe de quelque chose de plus magnifique et de plus grand. Israël asservi en Égypte, délivré par une suite de prodiges, traversant à pied sec la mer Rouge, formé aux combats dans le désert, conquérant la terre promise pour y attendre le règne glorieux de David et de Salomon ; ce premier Israël est le germe, l'embryon d'un Israël nouveau, qui doit embrasser les vrais Israélites, les fidèles de toutes les nations. Ici, l'Égypte, c'est le monde entier ; les Pharaons, ce sont les Césars romains; la victime de la délivrance, c'est l'Agneau de Dieu s'immolant dans la nuit de Pâques d'une manière non sanglante sur la table mystique, s'y donnant à manger à ses disciples, et le lendemain s'immolant d'une manière sanglante sur la croix par la main des soldats de César ; les trois journées de chemin aboutissant à la mer Rouge, ce sont trois siècles de persécution aboutissant à l'inondation des Barbares ; l'Église, nouvel Israël, traverse ce déluge de sang comme un baptême ; l'empire romain y périt comme dans un abîme, un sépulcre ; l'Église continue sa marche au travers d'un désert affreux, l'humanité en ruine, les royaumes écroulés; elle porte dans son sein, non plus douze tribus, mais une douzaine de nations féroces et indomptables, qu'il faut transformer et enfanter à la vie chrétienne. Enfin, comme autrefois Israël sous la conduite de Josué, vicaire temporel de Moïse, et d'Éléazar, son vicaire spirituel, qui servait de règle à l'autre, ainsi l'Église, sous la conduite du pontife romain, vicaire spirituel du Christ, et de Charlemagne, son vicaire temporel, prendra possession de sa terre promise, l'univers. La possession n'a pas encore toute l'étendue de la promesse ; ce ne sera que sous un autre règne de David et de Salomon, le second avénement du Christ, avec lequel l'Église triomphante entrera pour jamais dans son céleste héritage.

[1] Judith, c. 5.

# LIVRE SEPTIÈME.

## DE 1491 A 1490 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Loi écrite; ses rapports avec le passé, le présent et l'avenir.**

Trois des plus beaux génies de l'antiquité, parmi les Chinois, les Grecs et les Romains, ont cherché, l'un après l'autre, quel devait être un gouvernement, une société, pour atteindre à la perfection. Or, ce que, dans cette vue, Confucius, Platon et Cicéron ont imaginé de plus parfait, nous le verrons réalisé dans Moïse et dans le Christ, autrement dans l'Église catholique.

Confucius ou Koung-tsée, que la Chine appelle le *saint maître;* naquit au sixième siècle avant l'ère chrétienne, environ dix siècles après Moïse, et vers le temps où le prophète Daniel était le chef des mages de Perse et des sages de Babylone. Il jouit aujourd'hui encore d'une vénération presque religieuse. Sa famille subsiste encore: c'est la plus illustre de l'empire. Quant à ses principes sur la base d'un bon gouvernement, on les trouve dans les *Kings* ou livres sacrés, dont il a été le rédacteur, et dans les commentaires qu'en ont faits ses innombrables disciples. Sans sortir du *Chouking,* qui est le plus connu, on y voit un suprême Seigneur, un Ciel souverainement intelligent, dans le cœur duquel tout est marqué distinctement, qui pardonne au repentir, qui se laisse fléchir à la prière, qui entend les cris des peuples, qui donne des ordres pour déposer les mauvais rois et leur en substituer d'autres. Le trône est la place du Ciel. C'est du Ciel que viennent les neuf règles du gouvernement. Un roi doit avec respect avoir soin des peuples, parce que tous sont les enfants du Ciel. Si l'ordre n'en est donné par le Chang-ti ou souverain Seigneur, nul royaume, dans les quatre parties du monde, ne peut être détruit. Les lois sont les ordres du Ciel. C'est le Ciel qui a établi la distinction des devoirs, la distinction des états, la distinction des cérémonies, la distinction des habillements, la distinction des supplices. Toutes les fonctions publiques sont des commissions du Ciel. Un juge des crimes, est-il dit, imite la vertu du Ciel en exerçant le droit de vie et de mort; c'est le Ciel qui s'associe à lui. Vous qui, dans les quatre par-

ties, présidez au gouvernement, dit un roi ; vous qui êtes préposés pour faire exécuter les lois pénales, n'êtes-vous pas à la place du Ciel pour être les pasteurs des peuples ? Je crains et je suis réservé quand il s'agit des cinq supplices ; il résulte de leur institution un grand avantage ; le Ciel a prétendu par là secourir les peuples, et c'est dans cette vue qu'il s'est associé des juges qui sont ses ministres [1].

Un point surtout est remarquable dans la doctrine de Koung-tsée et de ses disciples, c'est l'attente du SAINT qui doit venir de l'Occident porter la loi à la perfection et étendre son règne sur tout l'univers. Koung-tsée disait que le SAINT *envoyé du ciel saurait toutes choses et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre* [2]. Qu'elle est grande, s'écrie-il, la voie du Saint ! elle est comme l'océan ; elle produit et conserve toutes choses, sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche !... Attendons un homme qui puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint [3].

Consulté par un ministre de l'empire, s'il était un saint homme ou du moins s'il y en avait eu jusqu'alors en Chine, Koung-tsée répondit qu'il n'en connaissait point, ajoutant : Moi, Khiêou, j'ai entendu dire que dans les contrées occidentales il y avait (ou il y aurait) un saint homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée ; qui, sans exécuter le changement, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, Khiêou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint [4].

Dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur, on lit ces paroles étonnantes : « Avant la naissance du SAINT, la RAISON résidait dans le ciel et dans la terre : depuis la naissance du SAINT, c'est en lui que la RAISON réside. » Peut-on exprimer plus clairement que le SAINT est la raison même de Dieu, son Verbe revêtu de la nature humaine [5] ?

A la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et pendant que le dernier des anciens prophètes, Malachie, annonçait à l'occident de la Chine, en Judée, la prochaine venue du SAINT que Confucius attendait de ce côté-là, d'après l'antique tradition, commençait à fleurir en Grèce le plus éloquent disciple de Socrate, Platon. Moins

[1] Chou-King, p. 295 et 298. — [2] *Morale de Confucius*, p. 195. — [3] *L'Invariable milieu*, traduit par M. Abel Rémusat, p. 94. — [4] *Ibid.*, note, p. 145. — [5] *Mémoires sur la vie et les opinions de Lao-tseu*, par M. Abel Rémusat.

libre de s'expliquer que le sage de l'Orient, si son langage n'est pas toujours aussi clair, sa pensée est la même. Voici les principes fondamentaux de son *Traité de la société politique* et de son *Traité des lois*.

Ce n'est pas un homme, mais Dieu qui peut fonder une législation. En conséquence, l'ordre que le législateur humain doit suivre, et qu'il doit prescrire à tous, c'est de subordonner les choses humaines aux choses divines et les choses divines à l'intelligence souveraine. Jamais homme n'a fait proprement de lois : c'est la fortune ou les circonstances qui les font, ou plutôt Dieu qui, en gouvernant tout l'univers, gouverne en particulier toutes les choses humaines par les circonstances et la fortune. Prions Dieu, dit-il, pour la constitution de notre cité, afin qu'il nous écoute, nous exauce et vienne à notre secours pour dispenser avec nous son gouvernement et ses lois. Les monarchies, les aristocraties, les démocraties absolues sont moins des sociétés politiques que des cohabitations aux mêmes villes. Une partie y domine l'autre qui est esclave. C'est la partie dominante qui donne le nom à tout l'ensemble. S'il fallait de là prendre son nom, il fallait du moins lui donner le nom de Dieu, vrai dominateur de tous les êtres raisonnables. Mais quel est-il ce Dieu ? écoutons la Fable nous parlant de l'âge d'or. Sachant que nul homme ne peut gouverner les choses humaines avec un pouvoir absolu sans tomber dans l'orgueil et l'injustice, Saturne confia l'établissement et le régime des empires, non à des hommes, mais à des génies. Ce discours plein de vérité nous apprend que si ce n'est pas un dieu, mais un homme qui préside à la constitution et au gouvernement d'une cité quelconque, jamais elle ne pourra échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime primitif, et, nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans l'homme, nous devons fonder les maisons ainsi que les états en consacrant comme des lois les volontés de l'intelligence (souveraine). Sans cela, comme nous l'avons déjà dit, il ne reste aucun moyen de salut [1].

Enfin, supposant que les colons qui doivent peupler sa nouvelle république sont arrivés, Platon leur rappelle ainsi le fondement de toute société et de toute loi :

« Dieu, comme le porte l'ancienne parole, ayant en lui-même le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, fait inviolablement ce qui est bien, suivant la nature. Toujours il est accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Quiconque

[1] Plat., *édit. bipont.*, t. 8, l. 1, p. 4 et 18 ; l. 4, p. 170-181.

veut s'assurer une vie heureuse se conforme à cette justice et lui obéit avec une humble docilité; mais celui qui s'élève avec orgueil à cause de ses richesses, de ses honneurs ou de sa beauté, celui dont la folle jeunesse s'enflamme d'une insolente présomption, comme s'il n'avait besoin ni de souverain ni de maître, et qu'il fût au contraire capable de conduire les autres, Dieu l'abandonne entièrement, et ce misérable délaissé, s'associant d'autres malheureux abandonnés comme lui, s'applaudit en renversant tout, et il ne manque pas de gens aux yeux de qui il paraît quelque chose; mais, puni bientôt par l'irréprochable jugement de Dieu, il renverse à la fois et lui-même, et sa maison, et la cité tout entière. Or, puisqu'il en est ainsi, que doit faire et penser le sage? — Nul doute que le devoir de chaque homme ne soit de chercher par quel moyen il sera du nombre des serviteurs de Dieu. — Qu'est-ce donc qui est agréable à Dieu et conforme à sa volonté? Une seule chose, selon la parole ancienne et invariable, qui nous apprend qu'il n'y a d'amitiés qu'entre les êtres semblables et qui s'éloignent de tout excès. Or, la souveraine mesure de toutes choses doit être, pour nous, Dieu, ainsi qu'on le dit, bien plus qu'aucun homme, quel qu'il soit. Si donc vous voulez être ami de Dieu, efforcez-vous de lui ressembler autant qu'il vous sera possible [1]. »

Après le sage de la Chine et le sage de la Grèce, écoutons le consul romain.

Dans son premier livre des Lois, Cicéron dit que, pour établir le droit, il faut remonter à cette loi souveraine qui est née tous les siècles avant qu'aucune loi eût été écrite, ni aucune ville fondée. Pour y parvenir, il faut croire avant tout que la nature entière et gouvernée par la divine Providence, que l'homme a été créé par le Dieu suprême, et que par la raison il est en société avec Dieu. Cette raison commune à Dieu et à l'homme, voilà la loi qui fait de cet univers une seule cité sous le Dieu tout-puissant [2].

Et ce n'était pas là une opinion privée. Examinant au second livre la nature de cette loi première, à laquelle se doivent rapporter toutes les autres, il s'exprime ainsi: « Je vois que c'était le sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des peuples, mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandements et des défenses pleins de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu, qui ordonne ou

[1] Plat., *edit. bipont.*, t. 8, l. 1, p. 185. — [2] *De legib.*, l. 1, n. 6, 7, 15, édit. Lefèvre, 1825.

défend selon la raison, et c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont donnée au genre humain [1].

« Dès notre enfance, ajoute-t-il, on nous accoutume à nommer lois les ordonnances des hommes; mais, en parlant de la sorte, nous devons toujours nous rappeler que les commandements et les défenses des peuples n'ont point la force d'obliger à la vertu et de détourner du péché. Cette force est non-seulement plus ancienne que toutes les nations et les cités, elle est du même âge que ce Dieu qui soutient et régit le ciel et la terre. La loi véritable est la raison conforme à la nature des choses, qui nous porte à faire le bien et à éviter le mal; elle ne commence pas à être loi au moment où on l'écrit, mais elle est loi dès sa naissance, et elle est née avec la raison divine; c'est pourquoi la loi véritable et souveraine, à laquelle il appartient d'ordonner et de défendre, est la droite raison du Dieu suprême [2]. » Où cette loi est méconnue, violée par la tyrannie d'un, de plusieurs ou de la multitude, non-seulement la société politique est vicieuse, il n'y a plus même de société. Cela est encore plus vrai d'une démocratie que de tout autre gouvernement [3].

Enfin, et le philosophe grec, et le consul romain donnent à leurs lois et à leur société, pour sanction dernière, la providence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines éternelles dans l'autre vie. « Celui qui règne sur nous, dit Platon dans son *Traité des lois*, ayant vu que toutes les actions humaines ont pour âme, soit la vertu, soit le vice, il nous a préparé différentes demeures selon la nature de nos actions, laissant à notre volonté le choix entre ces demeures diverses... Ainsi ces âmes portent en elles-mêmes la cause du changement qu'elles doivent éprouver, selon l'ordre et la loi du destin. Celles qui n'ont commis que des fautes légères descendent moins bas que les âmes plus coupables; elles errent à la surface de la terre. Celles qui ont commis plus de crimes, et des crimes plus grands, sont précipitées dans l'abîme qu'on appelle l'enfer, ou d'un nom semblable, lieu redouté des vivants et des morts, et dont la pensée trouble encore l'homme pendant son sommeil. Mais l'âme qui, par de continuels efforts de sa volonté, avance dans la vertu et se corrige du vice, est transportée dans un séjour d'autant plus heureux et plus saint, qu'elle s'est plus rapprochée de la perfection divine [4]. » A la fin de sa République, ce même philosophe nous représente l'âme sortant du corps et apparaissant devant le tribunal pour être jugée : après la sentence, les justes montent à la

[1] *De legib.*, l. 2, n. 4. — [2] *Ibid.*, l. 2, n. 5, édit. Lefèvre, 1825. — [3] Cic., *De repub.*, l. 3, n. 25. — [4] *De legib.*, t. 9, l. 10, p. 106-108.

droite au plus haut des cieux ; les méchants, au contraire, descendent à la gauche dans un gouffre horrible, d'où ceux qui sont inguérissables ne peuvent plus sortir, continuellement en proie à d'épouvantables supplices [1]. Également Cicéron, à la fin de sa république idéale, entr'ouvre tout d'un coup l'éternité : cet univers n'est que le temple du Dieu suprême, qui le régit de même que l'âme immortelle régit ce corps corruptible ; ceux-là vivent vraiment, qui sont échappés des liens du corps comme d'une prison ; ce que nous appelons notre vie est une mort ; là les méchants subissent des siècles de tourments, tandis que les bienfaiteurs de leurs semblables jouiront dans le ciel d'une éternité de bonheur [2].

Mais ces hommes espéraient-ils jamais voir sur la terre leur admirable gouvernement ? Socrate, que Platon fait parler, dit que le modèle en est sans doute dans le ciel, mais que, pour sa patrie terrestre, il ne l'espère que de quelque divine fortune [3]. Dans d'autres dialogues, il parle d'un personnage extraordinaire qui nous instruira sur la divinité et sur son culte, ainsi que sur nos devoirs envers nos semblables ; il insinue que ce sera un Dieu caché sous la figure d'un homme ; il espère qu'il ne tardera pas à venir [4]. Ailleurs il dit : Au commencement de ce discours, invoquons le Dieu sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable [5].

Quant à Cicéron, qui écrivait vers le temps où le Christ allait paraître, ses paroles sont plus fermes : il semble avoir quelque pressentiment de ce qui allait s'accomplir. « La loi véritable, dit-il, est la droite raison conforme à la nature, loi répandue dans tout le genre humain, loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui soit qu'elle défende, soit qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi, c'est une impieté ; il n'est permis d'y déroger en rien, et l'on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui l'explique ; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps : et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous ; qui-

[1] T. 7, *De repub.*, l. 10, p. 322-3:6. — [2] *De repub.*, l. 6, n. 7 et 17. — [3] Ἐάν μὴ θεία τις ξύμβῃ τηχ. *De repub.*, l. 9, *in fine*. — [4] Plat., t. 5, Alcibiade, 2, p. 100-102. — [5] *Ibid*, t. 9. Tim., p. 341.

conque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas [1]. »

Comment ne pas reconnaître aujourd'hui tout cela dans l'Église catholique? Société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent; société dont le souverain monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence : dont la loi n'est autre que la sagesse éternelle qui a créé l'univers et qui le gouverne, atteignant d'une extrémité à l'autre avec force, et disposant tout avec douceur : loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, qui réunit tous les lieux et tous les temps, et le ciel et la terre, en une société une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

Il n'y a de vraie société que celle-là; car, là seulement, tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens : biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun; biens qne tous et chacun peuvent posséder tout entiers; et, pour parvenir à ces biens, tout homme doit observer la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, ce qu'on appelle peuples et nations n'apparaît plus et n'est plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoute-t-il, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. Platon tient le même langage [2].

Dans cette divine constitution de l'humanité, la forme de gouvernement est telle que la souhaitaient Platon et Cicéron. Ils en distinguent trois : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Tous les trois sont bons, quand la loi véritable y est observée; quand elle ne l'est pas, tous les trois dégénèrent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout à Cicéron, infiniment préférable, comme réunissant les avan-

[1] Cicer., *De repub.*, l. 3, n. 16. — [2] *De legib.*, l. 2, n. 5. Plat. *Minos.*

tages des trois autres, sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. Or, tel est le gouvernement de l'Église [1].

Sous le monarque éternel et invisible, le Christ, est un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal, d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, reçoivent à paître et à régir des églises particulières, non pas comme ses vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. Enfin, ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est héréditaire. Tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité chrétienne. Le dernier peut devenir le premier. Un pêcheur de Galilée sera le premier Pape, saint Pierre ; un Thrace deviendra le pape Conon ; le fils d'un charpentier de Toscane, le pape Grégoire VII ; le fils d'un domestique anglais, le pape Adrien IV ; un petit pâtre, le pape Sixte V.

Pour le recrutement de cette magistrature sainte, les vœux de Platon se voient accomplis. Il voulait qu'on y destinât dès leur premier âge ceux à qui Dieu paraissait avoir donné les qualités pour cela [2] : or, l'Église y admet, sans distinction de naissance, quiconque en a reçu de Dieu l'aptitude et la vocation. Il souhaitait que les futurs surveillants ou pasteurs, car il les appelle plus d'une fois de ce nom, fussent élevés avec une attention spéciale [3] : l'Église les élève avec toute l'attention possible dans les séminaires. Ce qu'il exigeait comme le principal, c'est qu'ils connussent bien l'être éternel, immuable, le bien suprême, Dieu, en un mot, et son céleste gouvernement, pour conformer à ce divin modèle le gouvernement de la terre ; qu'ils s'appliquassent tellement aux choses divines, qu'ils devinssent divins eux-mêmes, autant que cela est possible à l'homme, ce sont ses paroles [4] ; ajoutant qu'il n'y aurait point de salut pour le monde tant que des philosophes de cette nature ne le gouverneraient pas, ou que ceux qui le gouvernent ne fussent pas de ces philosophes [5]. Or, où jamais a-t-on travaillé à former de pareils magistrats, surtout avec autant de zèle que dans le royaume du Christ ? Il désirait enfin qu'ils fussent exempts de tout soin domestique, libres de toute affection particulière, afin que toutes les puissances de leur âme fussent consacrées tout entières au bien commun de tous.

[1] Cicer., *De repub.*, l. 1, n. 45. Plat., *Politic.*, t. 6, p. 99-101. Voyez encore Architas et Hippodame, *apud Stob.*, Antolog., p. 251 et 353. Bellarmin, *De romano Pont.*, l. 1, cap. 3. — [2] *De republ.*, l. 3, p. 319 et seqq. — [3] *Ibid.*, l. 2 et 3. — [4] *Ibid.*, l. 5 et 6, p. 71 et seqq. — [5] *Ibid.*, l. 6, 7, p. 100-104.

La chose lui paraît si importante et en même temps si difficile, que, dans son *Traité de la république*, il va jusqu'à proposer un moyen contre nature, la communauté des femmes et des enfants; moyen qu'il sentit lui-même révoltant et impraticable, puisqu'il n'en dit plus mot dans son *Traité des lois*. Or, ce que Platon regardait à la fois et comme nécessaire et comme impossible, l'Église catholique l'a réalisé par un moyen, non pas contre nature, mais au-dessus de la nature, par le célibat religieux.

Ce philosophe ne méconnaissait pas l'extrême difficulté qu'il y aurait d'amener le genre humain à cet état de perfection. Il a même là-dessus une allégorie si belle, que nous ne pouvons pas la citer tout entière.

Pour bien concevoir notre nature sous le rapport de l'instruction et de l'ignorance, dit-il, faites-vous cette comparaison. Figurez-vous une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant une entrée très-longue qui s'ouvre à la lumière dans toute la largeur de la caverne. Là, sont des gens depuis leur enfance, le dos tourné au jour, tellement enchaînés par les pieds et par le cou, qu'ils sont tout à fait immobiles, ne regardant que devant eux, sans pouvoir seulement tourner la tête. Derrière eux, mais au loin, est suspendu un flambeau allumé. Entre ce flambeau et les hommes enchaînés est un chemin quelque peu élevé, que borde, du côté de la caverne, un parapet à hauteur d'homme. Derrière ce parapet passent des personnes portant sur la tête toute sorte d'ustensiles qui dépassent le parapet, entre autres des statues humaines, des animaux de bois et de pierre de toutes les façons. Parmi ces personnes, comme on peut bien le penser, les unes parlent, les autres ne disent rien. Image étrange, dira-t-on, étranges prisonniers! Sans doute, dit Platon, mais ces prisonniers nous ressemblent. D'abord, forcés, qu'ils sont d'avoir toute leur vie la tête immobile, que voient-ils et d'eux-mêmes et des autres, si ce n'est des ombres renvoyées par le feu sur le côté opposé de leur caverne? Ensuite, quant aux objets que l'on transporte, en voient-ils davantage? Maintenant, qu'un écho répercute contre le fond de leur souterrain la voix des passants, ne s'imagineront-ils pas que ce qui parle n'est autre que l'ombre, et qu'enfin il n'y a de réel que les ombres des ustensiles? Telle est, suivant Platon, la position des hommes en ce monde.

Quelle serait la méthode la plus convenable pour les délier de leurs chaînes et les guérir de leurs erreurs? Si l'on en détachait un et qu'on le forçât subitement à se lever, à tourner la tête, à marcher et à regarder du côté de la lumiere, on lui ferait mal, et, à cause même de l'éclat de la lumière, il ne pourrait envisager les choses dont il voyait

auparavant les ombres. Qu'on l'assurât alors qu'il n'a vu jusque-là que des riens, que maintenant il est plus près de la réalité; qu'on lui demandât, à la vue de chaque passant, ce que c'est, ne serait-il pas dans l'incertitude? ne penserait-il pas que ce qu'il voyait auparavant est plus vrai que ce qu'on lui montre maintenant? Si on le contraignait de regarder la lumière même, ses yeux n'en souffriraient-ils pas? Ne prendrait-il pas la fuite pour se tourner vers les choses qu'il peut voir, et qu'il croirait bien plus claires que celles qu'on lui montre? Enfin, si de là on le traînait de force par des endroits rudes et escarpés, sans lui donner de relâche jusqu'à ce qu'on l'eût amené à la lumière du soleil, ne s'affligerait-il pas d'être traîné de la sorte? Et enfin, venu à la lumière, ses yeux éblouis pourraient-ils rien voir de ce que les hommes tiennent pour véritable? Non, sans doute, parce que le changement se serait subitement opéré.

Pour voir les choses qui sont en haut, il faut y accoutumer peu à peu le regard; sorti de son obscurité, le captif regardera d'abord plus à son aise les ombres, puis les images des hommes et des autres objets dans l'eau, ensuite ces objets eux-mêmes, ensuite un ciel de nuit avec la lune et les étoiles, et enfin le soleil pendant le jour. Alors ne s'estimera-t-il pas heureux lui-même, n'aura-t-il pas pitié de ses anciens compagnons, de leur prétendu savoir, de leurs systèmes sur la nature et la marche des ombres, de la gloire que quelques-uns s'attribuaient d'y être plus habiles que les autres?

Maintenant, s'il retourne tout d'un coup de la splendeur du soleil au fond de la caverne, ses yeux ne seront-ils pas plongés dans les ténèbres? Que si, dans ce moment même, il lui fallait distinguer les ombres et en disputer avec ceux qui ont toujours été enchaînés, ne leur donnerait-il pas à rire? Ne lui reprocheraient-ils pas qu'il ne rapporte de sa sortie que des yeux gâtés? Ne diraient-ils pas que jamais il ne faut tenter d'aller en haut, qu'il convient de tuer même quiconque entreprendrait de les délier et de les faire monter?

Or, la prison, c'est cet univers visible; le flambeau suspendu dans l'air, c'est le soleil. L'homme qui gravit en haut, et qui considère les choses supérieures, c'est l'âme qui monte dans la région intelligible pour y contempler le bien suprême, cause de tous les biens, le maître, le père, le créateur que doit nécessairement connaître quiconque veut agir prudemment, soit pour lui-même, soit pour le public[1].

Voilà ce que dit Platon. Certes, qui aurait tâché de ramasser dans

[1] *De republ.*, l. 7, *ab initio. Sur les rapports entre Dieu et le soleil,* voy. l. 6, p. 118-121.

une belle allégorie ce que nous apprend l'Écriture sur la profonde dégradation de l'homme, sur les qualités du Rédempteur, sur la nécessité de l'étudier pour être utile à soi et aux autres, celui-là n'aurait pu mieux rencontrer. En effet, que ne voit-on pas là ? Le genre humain, dès sa naissance, assis à l'ombre de la mort, enchaîné dans les liens du péché, le dos tourné à la lumière, ne voyant dans ce jour nocturne que des ombres. Ce peu de lueur vient encore de celui qui est la lumière du monde, qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui luit jusque dans les ténèbres, et que les ténèbres n'ont point compris.

Ce que Platon sentait qui devait se faire, Dieu le faisait dès toujours. Il ne traîne point l'homme brusquement des ténèbres à la lumière : il le délie d'abord, lui fait considérer plus attentivement les ombres qui passent, puis les images des choses, puis les choses mêmes, enfin le soleil qui les rend visibles. Le Verbe, splendeur du Père, soleil de justice et de vérité, n'épandra pas subitement ces flots de lumière qui rayonnent maintenant de toutes parts dans l'Église catholique; il se fera précéder par une douce et lente aurore, qui croîtra insensiblement du jour nocturne jusqu'au jour plein. Cette aurore sera Moïse et les prophètes ; elle commencera au Sinaï et durera jusqu'au Thabor, où, en la personne de Moïse et d'Élie, elle viendra se réunir au soleil de justice, qui dès lors resplendira seul.

C'est dans cet ensemble progressif qu'il faut considérer et tout ce que nous avons vu, et tout ce que nous voyons, et tout ce que nous verrons, depuis la création du monde, la chute de l'homme, la promesse d'un rédempteur, jusqu'au jugement dernier et la consommation des saints dans le ciel. C'est dans cet ensemble surtout, qu'il faut considérer le peuple hébreu et la loi que Dieu lui donne : peuple, d'un côté, plongé dans les pensées terrestres, comme les prisonniers de Platon, dans leur antre ; loi qui n'avait que l'ombre des biens célestes, et non pas encore l'image réelle; peuple et loi qui étaient cependant, d'un côté, pour le reste du monde, une lampe luisant dans un lieu ténébreux, et préparant le genre humain à l'apparition du grand jour. Ce sont les idées de saint Paul et de saint Pierre, qui s'accordent merveilleusement avec les idées de Platon. Considéré de cette sorte, tout se comprend dans ce peuple et dans sa loi : ce qu'il y a de terrestre et ce qu'il y a de céleste, ce qu'il y a d'imparfait et ce qu'il y a de parfait, ce qu'il y a de l'homme et ce qu'il y a de Dieu. Les murmures mêmes de ce peuple choisi, ses châtiments, sa longue et dernière réprobation, au lieu d'être un scandale, deviennent une instruction salutaire autant que formidable.

Quand Dieu a délivré une âme de la servitude du péché, il ne la

conduit pas immédiatement dans la terre promise, au ciel. Il la fait passer à travers des épreuves, où les consolations sont mêlées aux peines, et les peines aux consolations. De plus, dans tout homme converti à Dieu il y a deux hommes, l'ancien et le nouveau, ou plutôt il y en trois; car, dans le vieil homme, il y en a déjà deux, les sens et la raison [1]. L'homme sensuel ou charnel penche à vivre uniquement selon les sens et la chair, à peu près comme la brute; l'homme intellectuel, raisonnable, l'homme humain tend à vivre selon la raison naturelle, selon l'homme, sans s'élever plus haut; l'homme nouveau, l'homme spirituel, l'homme divin, vit selon la raison surnaturelle, selon la foi, selon Dieu. Dans les parfaits, ces trois hommes ne font qu'un tout harmonieux, les sens étant parfaitement soumis à la raison, et la raison à Dieu. Mais, pour arriver là, il faut des combats, des efforts. Les sens se révoltent contre la raison : la raison, faible de soi, se laisse souvent entraîner par les sens contre la foi, contre la grâce; celle-ci même éprouve quelquefois des défaillances. Le Dieu de puissance et de miséricorde, voilà l'unique espoir.

Ainsi en va-t-il être du peuple hébreu. L'immense multitude de toute sorte d'étrangers qui s'est attachée à lui, nous représente la partie charnelle de l'homme, les sens, les passions si nombreuses et si variées : c'est de là que s'élèveront la plupart des murmures et des séditions. Le peuple d'Israël proprement dit, les descendants des patriarches, nous représentent la partie raisonnable et humaine : elle est au-dessus de l'autre, mais encore peu constante et se laissant entraîner facilement par la première. Moïse et Aaron, avec les soixante-dix vieillards, représentent la partie surnaturelle et divine de l'homme, celle qui est en communication avec Dieu, et qui doit diriger tout le reste. Nous y verrons la foi, le zèle, la charité, mêlés encore à quelques imperfections. C'est ce peuple figuratif que Dieu va mettre à l'épreuve, comme lui-même nous l'apprend.

Des bords de la mer Rouge, où ils avaient ramassé les dépouilles des Égyptiens engloutis, Moïse conduisit les enfants d'Israël dans le désert de Sur. Ils y marchèrent pendant trois jours sans trouver d'eau; celle qu'ils rencontrèrent enfin était amère, ainsi qu'il s'en trouve fréquemment et dans ce désert et dans ceux d'Afrique. Le peuple en murmura contre Moïse, disant : Que boirons-nous? il cria vers l'Éternel, qui lui enseigna un bois; il le jeta dans l'eau, et elle fut adoucie. Ce lieu reçut le nom de Mara ou amertume. Là, Dieu mit le peuple à l'épreuve, disant : Si tu écoutes la voix de l'Éternel ton Dieu,

[1] Voyez une image analogue dans Platon, *De republ.*, l. 9, p. 274 et 275, t. 7.

et si tu fais ce qui est droit devant lui, et que tu obéisses à ses commandements, et que tu gardes toutes ses ordonnances, je n'enverrai sur toi aucune de ces langueurs dont j'ai affligé l'Égypte ; car je suis l'Éternel, ton médecin [1]. Ce titre ne devait pas leur paraître étrange; car il s'était révélé à eux comme le médecin le plus admirable, non-seulement en édulcorant les eaux par la vertu occulte d'un bois, mais surtout en ce que, parmi toutes leurs tribus, il n'y avait pas alors un malade [2].

Ils vinrent ensuite à Élim, où il y avait douze fontaines d'eau vive et soixante-dix palmiers, et ils campèrent auprès des eaux [3].

Ce bois qui adoucit les eaux d'amertume, figurait le bois du Christ qui a édulcoré toute la nature humaine ; ces douze fontaines du désert, les douze apôtres qui arrosèrent de la doctrine céleste les plages arides de ce monde; les soixante-dix palmiers, les soixante-dix ou douze disciples qui, se renouvelant de siècle en siècle comme les palmiers, devaient offrir à jamais, à tous les peuples, les fruits de la vie éternelle. Tel est, du moins, le sentiment de la plupart des Pères et des interprètes [4].

Partie d'Élim, toute la multitude des enfants d'Israël vint au désert de Sin, qui est entre Élim et Sinaï, le quinzième jour du second mois. Comme ils étaient sortis de l'Égypte le quinzième du mois précédent, il y avait un mois tout entier qu'ils vivaient des provisions qu'ils avaient portées avec eux, et du peu qu'ils purent trouver sur la route. Mais, ces provisions consommées, la famine se fit sentir à tous, famine irremédiable dans cet affreux désert. Ils murmurèrent donc généralement tous contre Moïse et Aaron, et leur dirent : Que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel en la terre d'Égypte, lorsque nous étions assis auprès des marmites de viandes et que nous mangions du pain à satiété ! car vous nous avez amenés dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette multitude.

Aussitôt l'Éternel annonce à Moïse qu'il leur enverra de la chair et leur fera pleuvoir du pain du ciel. Moïse et Aaron leur rapportent ces paroles, leur reprochent leur conduite : Car que sommes-nous? ce n'est pas contre nous que sont vos murmures, mais contre l'Éternel. Ils parlaient encore et les invitaient à s'approcher tous, lorsque la gloire de l'Éternel apparut dans la nuée, et qu'à la vue de toute la multitude, l'Éternel parla à Moïse, disant : J'ai entendu les plaintes séditieuses des enfants d'Israël ; dis-leur : Sur le soir vous mangerez de la chair, et au matin vous serez rassasiés de pain, et vous saurez que c'est moi l'Éternel, votre Dieu.

[1] Exod., 15, 22-26. — [2] Eccli., c. 38, v. 5. Ps. 104, 37. — [3] Exod., 15, 27. — [4] Voyez Tirin.

Et, le soir même, des cailles montèrent et couvrirent tout le camp, et, le matin, la rosée se répandit à l'entour ; et quand elle fut montée, voilà qu'il y avait sur la superficie de la solitude quelque chose de petit et de grenu, comme la gelée blanche sur la terre. Ce que voyant, les enfants d'Israël se disaient l'un à l'autre : Manhu, c'est-à-dire, qu'est-ce que cela? Car ils ne savaient ce que c'était. Moïse leur dit : C'est là le pain que l'Éternel vous a donné à manger.

En même temps il leur commanda de sa part d'en amasser chacun autant qu'il pouvait en manger, une mesure ou gomor pour chaque personne de la maison. Ils en recueillirent, les uns plus, les autres moins ; mais, quand on le mesura, l'un eut autant que l'autre. Moïse leur dit encore de n'en réserver rien pour le lendemain. Ceux qui le firent néanmoins, y trouvèrent des vers et de la corruption. L'homme de Dieu fut indigné de leur désobéissance.

Depuis ce temps ils en amassaient tous les matins, et, dès que le soleil était en sa chaleur, la manne se fondait. Le sixième jour, ils en amassèrent le double ; tous les princes de la multitude vinrent et l'annoncèrent à Moïse. Il leur répondit : C'est ce que l'Éternel a dit : Demain est le sabbat, le repos consacré à l'Éternel. Faites donc aujourd'hui tout ce que vous avez à faire, faites cuire tout ce que vous avez à cuire, et gardez pour demain matin ce que vous aurez réservé d'aujourd'hui. Ils firent comme Moïse leur avait commandé, et la manne ne se corrompit point, et les vers ne s'y mirent pas. Moïse ajouta : Mangez-la aujourd'hui, car c'est le jour de repos en l'honneur de l'Éternel ; aujourd'hui il ne s'en trouvera point dans les champs. Quelques-uns du peuple sortirent néanmoins le septième jour pour en recueillir, mais ils n'en trouvèrent point. L'Éternel dit là-dessus à Moïse: Jusqu'à quand refuserez-vous de garder mes commandements et ma loi ! Considérez que l'Éternel vous a donné un jour de repos, c'est pourquoi il vous accorde le sixième jour la nourriture de deux jours; que chacun demeure donc chez soi, et que nul ne sorte de son lieu le septième jour. Et le peuple se reposa désormais ce jour-là.

La manne était semblable à la graine de coriandre, ou à ces petits grains de gelée blanche que l'on voit sur la terre pendant l'hiver. On en faisait des gâteaux qui avaient le goût d'un pain pétri avec de l'huile et du miel. On offrait en sacrifice de ces gâteaux pétris à l'huile, ce qui marque que c'est tout ce que les Israélites avaient de plus exquis. Encore aujourd'hui les Arabes voisins de la Palestine n'ont point de plus grand régal que du pain pétri avec de l'huile. Les gâteaux formés de manne, outre le goût d'huile, avaient encore celui de miel, ce qui en faisait l'aliment le plus délicieux que les Hébreux connussent. Ainsi, Dieu n'avait pas donné à son peuple une nourriture com-

mune et grossière, mais une nourriture délicate; cette nourriture dont le peuple n'usait que dans ses festins, était semblable à celle des princes et des grands; car c'est ce que peut signifier encore l'hébreu du psaume 77, que la Vulgate et les Septante ont rendu par le pain des anges [1].

Le livre de la Sagesse relève encore d'autres merveilles dans la manne, lorsqu'il dit à Dieu : Vous donniez à votre peuple la nourriture des anges, et vous leur présentiez le pain du ciel préparé sans travail, renfermant en soi toutes les délices et tout ce qui peut flatter les sens. Et cet aliment faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, puisque, s'accommodant au désir de chacun d'eux, il se changeait en tout ce qui leur plaisait. Oui, cet aliment, prenant toutes les formes, obéissait à votre grâce qui est la nourriture de tous, s'accommodant an besoin de ceux qui vous témoignaient leur indigence, pour apprendre aux fils de votre amour, Seigneur, que ce ne sont pas les fruits de la terre qui nourrissent les hommes, mais que votre parole conserve ceux qui croient en vous. Ce qui le fait encore bien voir, c'est que cette manne, qui ne pouvait être consumée par le feu, se fondait soudain, échauffée par un léger rayon du soleil afin qu'il fût connu de tous qu'il faut prévenir le soleil pour vous bénir et vous adorer au lever de la lumière [2].

Le texte grec de ce livre appelle, entre autres, la manne du nom d'ambroisie, c'est-à-dire nourriture immortelle. Et qui sait si ce n'est pas de la manne du désert, de ce pain du ciel, de ce pain des anges, que les poëtes de la gentilité ont pris l'idée de leur ambroisie, de leur nourriture des dieux et autres créatures célestes [3]? Le bruit de ce divin aliment dut se répandre partout, car le peuple d'Iraël en vécut tout le temps qu'il fut dans désert, c'est-à-dire pendant quarante ans, et jusqu'au moment où il toucha aux frontières de Chanaan.

Pour conserver à jamais le souvenir toujours présent de cette longue merveille, Moïse ordonna, de la part de Dieu, à son frère Aaron, d'emplir un vase de manne et de le placer devant l'Éternel dans le tabernacle [4], c'est-à-dire dans la tente où, vraisemblablement dès lors, Moïse réunissait les anciens du peuple pour célébrer le culte du Seigneur et leur communiquer ses ordres. Par un autre prodige, cette même manne, qui ne pouvait se garder du jour au lendemain sans se corrompre, si ce n'est le jour du sabbat, se conserva dans l'urne du tabernacle pendant des siècles.

Cette nourriture miraculeuse en figurait une autre plus miraculeuse encore, que le Christ lui-même nous explique quand il dit aux

[1] Ps. 77, 25. — [2] Sap., c. 16. — [3] *Sophia* Salomon, c. 19, v. 21, en grec. — [4] Exod., 16, 33 et 34.

Juifs : Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du ciel : qui mange ce pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair que je livrerai pour la vie du monde [1].

Mystère ineffable ! Ce pain de vie, ce pain d'immortalité descend tous les matins du ciel sur la terre, non plus en un lieu ni pour un peuple, mais en tout lieu et pour tous les peuples. Il est pour Dieu le sacrifice d'une valeur infinie, et pour l'homme la plus merveilleuse des nourritures. Bien plus que l'ancienne, la nouvelle manne, prise avec les dispositions convenables, se transforme en tous les désirs de l'âme fidèle : foi, espérance, charité, humilité, douceur, patience, repentir filial, douces larmes, zèle ardent, courage invincible, sainte joie, délices du ciel, tout y est, et tout y est pour tous. Que des formes extérieures de cette manne, l'un en prenne plus, l'autre moins, chacun aura la substance, la vertu tout entière. C'est là cette manne cachée qui soutient le peuple chrétien dans l'aride désert de ce monde, qui embrase le zèle de l'apôtre, illumine l'intelligence du docteur, inspire la soif du martyre, sanctifie le cœur de la vierge ; elle, en un mot, qui soutient les enfants de Dieu à travers l'aride désert de ce monde, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les frontières du ciel, et qu'ils contemplent et possèdent éternellement à découvert ce que maintenant ils contemplent et possèdent sous le voile du sacrement.

Les enfants d'Israël recevaient ainsi chaque jour de leur père qui est au ciel le pain nécessaire. Mais ce qu'il ne leur fallait pas moins au milieu d'un désert aride et de sables brûlants, c'était de l'eau ; et il ne leur en fallait pas peu, attendu que leur multitude allait à trois millions, sans compter des troupeaux sans nombre. Pendant les quarante ans qu'ils allaient voyager dans cette effroyable solitude, ils étaient exposés fréquemment soit à n'en pas trouver du tout, soit à n'en pas trouver assez, soit à en trouver d'amère. De là une cause de découragement et de murmure, particulièrement pour le menu peuple, ainsi que nous allons le voir.

Tout Israël étant parti du désert de Sin, sur l'ordre de l'Éternel, et ayant campé en deux endroits intermédiaires, arriva en Raphidim, non loin de la montagne d'Horeb, et y dressa ses tentes. Mais le peuple n'y trouva point d'eau. Il en fit une querelle à Moïse, et lui dit : Donne-nous de l'eau afin que nous buvions. Il leur répondit : Pourquoi me querellez-vous ? Pourquoi tentez-vous l'Éternel ? Le peuple, ayant toujours plus soif, éclata contre lui en plaintes séditieuses, disant : Pourquoi est-ce que tu nous as fait sortir d'Égypte

[1] Joan., 6, 48-52.

pour faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux ? Moïse cria vers l'Éternel : Que ferai-je à ce peuple-ci ? Encore un peu, et ils me lapideront. Et l'Éternel répondit à Moïse : Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israël, et tiens en ta main la verge dont tu as frappé le fleuve, et va. Voilà que je serai là devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peuple boive. Moïse fit ainsi en la présence des anciens d'Israël ; et il appela ce lieu *Querelle* et *Tentation*, à cause de la querelle que les enfants d'Israël lui avaient faite, et parce qu'ils y avaient tenté l'Éternel, en disant : L'Éternel est-il parmi nous, ou n'y est-il pas[1] ?

Cet événement eut lieu environ quarante jours après la sortie d'Égypte : ce n'est que quarante ans après que l'on voit de nouveau les Israélites se plaindre de la disette d'eau. Il paraît donc que, dans cet intervalle, ils trouvèrent suffisamment à boire, soit dans les sources et les lacs qu'ils découvrirent sur leur route, soit dans les puits qu'ils creusèrent, soit dans les ruisseaux que forma dans le désert la fontaine miraculeuse d'Horeb. Il est dit dans les Psaumes : Le Seigneur entr'ouvrit le rocher, et les eaux en jaillirent, et des fleuves coulèrent dans la région aride[2]. Un mot de saint Paul insinue que cette fontaine miraculeuse suivait les Israélites, sans doute par divers courants qu'elle distribuait dans la solitude ; voici ses paroles : Vous ne devez pas ignorer, écrit-il aux chrétiens de Corinthe, que tous nos pères ont été sous la nuée ; et que, tous, ils ont traversé la mer ; que, tous, ils ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer ; que, tous, ils ont mangé la même nourriture spirituelle ou typique ; que, tous, ils ont bu du même breuvage spirituel ; car ils buvaient de la pierre spirituelle ou typique qui les suivait. Or, la pierre était le Christ. Enfin, tout ce qui leur arrivait alors était une figure de ce qui nous devait arriver plus tard[3]. Ces paroles de l'Apôtre nous apprennent à bien saisir l'ensemble de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le premier accomplit les promesses faites aux patriarches, et en figure en même temps un accomplissement plus magnifique encore pour l'avenir. Cette surabondance de grâce et de miséricorde se voit dans le second, qui nous dit que tout cela n'est encore que le prélude et la figure de ce qui s'accomplira éternellement dans le ciel. Et tout cela n'est qu'un. Ainsi, d'abord les Hébreux, comme plongés dans la mer qu'ils traversent et dans la nuée qui les couvre, et cela pour devenir avec Moïse et en Moïse un même corps, un même peuple ; puis les chrétiens plongés dans les eaux du baptême, pour devenir avec

[1] Exod., 17, 1-7. — [2] Ps. 104, 41. — [3] 1. Cor., 10, 1-6.

Jésus-Christ et en Jésus-Christ un même corps, un même peuple, une même Église; enfin, les saints, les élus, introduits et plongés dans la joie du Seigneur, comme dans un océan sans rivage, pour devenir entre eux et avec lui une même chose. Pareillement entre la roche matérielle d'Horeb, qui, frappée et entr'ouverte, abreuva les Hébreux dans le désert d'Arabie, et ce torrent de délices qui enivre les saints dans le ciel, il y a une roche spirituelle et mystérieuse qui, également frappée et entr'ouverte, abreuve spirituellement tous les chrétiens sur la terre. Et cette roche mystique est le Christ. C'est de là que sortent ces fontaines du Sauveur, où Isaïe exhorte d'avance à puiser avec joie [1]; c'est là cette eau dont le Sauveur lui-même a dit: Qu'elle jaillit jusqu'à la vie éternelle [2].

Nous sommes avertis que, jusqu'à un point et un iota, tout s'accomplira dans l'Écriture; par conséquent tout doit y être médité. Or, il y a un mot remarquable sur la pierre d'Horeb. Jéhova lui-même dit à Moïse : Je serai debout sur la pierre pendant que tu la frapperas. Et, comme nous l'avons vu, ce Jéhova, le même qui apparut dans le buisson ardent, était, du sentiment commun des Pères et des interprètes, le Verbe, le Fils de Dieu, le Messie futur. Il s'était donc, dans ce moment-là, comme identifié avec la pierre qui, de son côté ouvert, devait abreuver tout son peuple. Et c'est là le sens profondément mystérieux de ce mot de saint Paul : Et la pierre était le Christ : sens mystérieux qui se retrouve même dans l'ancienne synagogue [3].

Israël a maintenant de quoi vivre : il faut que dorénavant il apprenne à combattre. Un ennemi l'attaque en Raphidim, sans avoir été aucunement provoqué ; il l'attaque brusquement et sans déclaration de guerre; il attaque avec une lâcheté cruelle, non pas les hommes capables de lui résister, mais ceux qui, de lassitude et de faim, étaient restés en arrière du camp. Ce peuple ennemi est Amalec, descendant d'Ésaü par une concubine de son premier-né, Éliphaz. Alors Moïse dit à Josué : Choisis-nous des hommes, et va : combats contre Amalec ; demain je serai au sommet de la colline, ayant le bâton de Dieu dans mes mains. Josué fit comme Moïse lui avait dit et combattit contre Amalec. Or, Moïse et Aaron, et Hur, que l'on croit avoir été l'époux de Marie, sœur de Moïse, montèrent sur le sommet de la colline. Et quand Moïse élevait les mains, Israël triomphait; mais quand il les abaissait un peu, Amalec l'emportait. Cependant les mains de Moïse s'appesantissaient : ils prirent

[1] Isaïe, 12, 3. — [2] Joan., 4, 14. — [3] Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. II, p. 423-425.

donc une pierre et la mirent sous lui ; il s'assit, et Aaron et Hur soutenaient ses mains des deux côtés, et il arriva que ses mains se soutinrent jusqu'au soleil couchant. Josué défit donc Amalec et son peuple à la pointe de l'épée. L'Éternel dit alors à Moïse : Écris ceci dans le livre pour en conserver la mémoire, et fais-le entendre à Josué ; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. Ce que nous verrons s'accomplir quatre siècles plus tard. Moïse dressa là un autel, et appela son nom : *L'Éternel est mon étendard* [1].

Ce nom est plein de mystère. L'étendard visible d'Israël contre Amalec fut visiblement Moïse sur la colline, étendant les mains vers le ciel en forme de croix. Suivant que cet étendard s'élevait ou s'abaissait, Israël triomphait ou succombait. Mais qui ne voit, avec les Pères et les interprètes, que, dans cette attitude, Moïse était la figure du Christ, de ce Jéhova, qui dès lors, pasteur invisible d'Israël, devait un jour, monté sur une colline, les bras étendus au ciel sur une croix, devenir pour tous les fidèles qui combattent contre les armées de l'enfer, un étendard de salut et de victoire ? A la vue de son crucifix, chaque chrétien dit avec Moïse : L'Éternel est mon étendard. C'est par cet étendard ou ce signe que l'enfer et le monde ont été vaincus ; c'est par cet étendard ou ce signe que nous les vaincrons nous-mêmes. Avec la foi au Sauveur, que nous rappelle ce signe, nos forces contre l'ennemi augmentent ou diminuent. Cependant ce n'est pas tout que la foi, il faut encore les œuvres. Il est nécessaire de prier avec Moïse sur la montagne, mais nécessaire aussi de combattre avec Josué dans la plaine. Si Moïse ne priait point, Josué combattrait en vain : si Josué ne combattait point, la prière seule de Moïse ne remporterait pas la victoire. La foi et les œuvres, la prière et le travail, la prière et le combat, voilà qui forme le parfait chrétien.

Cependant le bruit des merveilles que l'Éternel avait opérées en faveur de son peuple, s'était répandu de toutes parts chez les nations voisines. Jéthro, prêtre de Madian, allié de Moïse, ayant appris de cette manière ce qui s'était passé, vint le trouver dans le désert où il était campé auprès de la montagne de Dieu. Il lui ramenait sa femme Séphora et ses deux fils. Ainsi que déjà nous l'avons remarqué, Moïse les avait renvoyés chez son beau-père, lorsqu'il entra en Égypte, ne voulant pas les exposer aux dangers qu'il allait y courir. Averti par un message qu'ils approchaient, Moïse sortit à leur rencontre. L'entrevue fut très-affectueuse de part et d'autre. Moïse en particulier témoigna beaucoup d'honneur à Jéthro, son beau-père ou son beau-frère ; car l'hébreu signifie l'un et l'autre. L'ayant

[1] Exod., 16, 8-15.

amené dans sa tente, il lui raconta toutes les choses que l'Éternel avait faites à Pharaon et aux Égyptiens à cause d'Israël, tous les travaux qui leur étaient survenus dans le chemin, et comme l'Éternel les avait délivrés. Jéthro en eut une grande joie et dit : Béni soit l'Éternel qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main de Pharaon. Maintenant je connais que l'Éternel est grand sur tous les dieux, parce qu'il a puni les Égyptiens par où ils s'étaient montrés tyrans. En même temps il offrit à Dieu des holocaustes et antres sacrifices, et Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent pour manger le pain avec lui devant Dieu [1].

Ces sacrifices qu'il offre lui-même, et auxquels viennent prendre part tous les chefs d'Israël, sont une preuve de plus que Jéthro était prêtre du Dieu véritable. Son alliance avec Moïse le supposait déjà. Il descendait d'ailleurs d'Abraham par Céthura. Quand il dit : Maintenant je connais que l'Éternel est grand par-dessus tous les dieux, ces paroles marquent seulement que l'éclat des merveilles que Dieu avait faites par Moïse en Égypte, lui donnait une idée de sa souveraine grandeur, incomparablement plus haute que celle qu'il en avait eue jusqu'alors. C'est ainsi que Dieu lui-même dit à Abraham, lorsqu'il venait de lever le bras pour immoler son fils : Maintenant je connais que vous craignez Dieu. Non pas qu'il ne le connût très-bien auparavant, mais parce que ce patriarche venait de lui en donner la preuve la plus indubitable.

Le lendemain, Moïse s'assit pour juger le peuple qui se tenait debout autour de lui depuis le matin jusqu'au soir. Le beau-père de Moïse, ayant tout considéré, lui dit : Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu seul assis, et pourquoi tout ce peuple est-il debout autour de toi depuis le matin jusqu'au soir ? Moïse répondit : C'est que ce peuple vient à moi pour consulter Dieu. Et quand ils ont quelque différend, ils viennent à moi afin que je juge entre eux et que je leur fasse connaître les commandements de Dieu et ses lois. Tu ne fais pas bien, reprit Jéthro ; tu succomberas certainement à cette fatigue, et toi et ce peuple qui est avec toi ; car ce fardeau est au-dessus de tes forces, et tu ne pourras le soutenir seul. Maintenant écoute ma voix, d'après ce que je te conseillerai, et Dieu sera avec toi ; sois au peuple en ce qui regarde Dieu, et rapporte à Dieu les affaires. Pour eux, inculque-leur les commandements et les lois, fais-leur connaître la voie qu'ils doivent suivre et les œuvres qu'ils doivent faire. Mais en même temps, choisis d'entre tout le peuple des hommes puissants qui craignent Dieu, des hommes de vérité qui haïssent l'avarice, et

[1] Exad., 18. 1-12.

fais les uns princes de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix, et ils jugeront le peuple en tout temps; ils te rapporteront toute affaire grande et importante, mais ils jugeront les moindres. Le fardeau, ainsi réparti, sera plus léger pour toi. Si tu fais cela, Dieu te donnera ses ordres, tu pourras y suffire, et tout ce peuple s'en retournera en paix chez soi [1].

Ce conseil était d'un sage qui avait l'expérience du gouvernement. Moïse l'écouta et dit à toute la multitude d'Israël : Je ne pourrai seul vous soutenir; l'Éternel vous a multipliés de telle sorte, que vous êtes aujourd'hui aussi nombreux que les étoiles du ciel. Jéhova, le Dieu de nos pères, veuille vous multiplier mille fois plus encore, et vous bénir selon qu'il a promis! Mais comment soutiendrai-je seul vos peines, vos fardeaux, vos différends? Choisissez-vous donc d'entre vos tribus des hommes sages, intelligents et renommés, et je les établirai vos chefs. Le peuple répondit : C'est une très-bonne chose que ce que vous dites de faire. Et Moïse prenant ainsi les principaux des tribus, hommes sages et renommés, il les établit chefs sur les enfants d'Israël, les uns commandants de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix, pour être leurs magistrats et leurs juges. Il leur ordonna comme il suit : Écoutez attentivement ce qui sera survenu entre vos frères, et jugez selon la justice qui que ce soit qui ait un différend avec son frère ou avec l'étranger. Ne faites acception de personne dans le jugement; écoutez le petit comme le grand; ne reculez devant aucun homme; car c'est le jugement de Dieu. Que si une chose vous paraît difficile, renvoyez-la-moi et je l'entendrai [2].

Ce que souhaitaient Platon et Cicéron, nous le voyons se former ici : un gouvernement divinement humain et humainement divin, monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. Le souverain monarque, la suprême loi, c'est Dieu; mais Dieu s'accommodant à la faiblesse humaine, mais Dieu voulant gouverner les hommes par les hommes. Son vicaire pour le spirituel et le temporel, c'est Moïse. Jusqu'alors il a concentré en lui le pontife et le roi, le sacerdoce et l'empire. Maintenant il commence à épancher une portion de son autorité temporelle sur d'autres, non pas jusqu'à leur donner le pouvoir de faire des lois : Dieu seul les fera, Moïse seul les promulguera; mais pour qu'ils en fassent l'application aux innombrables affaires qui se présentent chaque jour. Le tout avec une subordination qui remonte graduellement du décurion par le cinquantainier et le centenier, jusqu'à Moïse et à Dieu, duquel tout émane et au

[1] Exod., 18, 13-23. — [2] Deut., 1, 10-17.

nom duquel se rendent tous les jugements. Ces magistrats, ces juges, dont la création, conseillée par Jéthro, proposée par Moïse, a été consentie par le peuple en corps, seront les hommes les plus renommés pour leur sagesse, leur prudence et leur religion. Ce sera au pied de la lettre ce que les Grecs nommaient aristocratie ou gouvernement des meilleurs. Le peuple de chaque tribu élira les siens comme pouvant les connaître le mieux, et Moïse les instituera. Ainsi, et Dieu, et Moïse, et les hommes renommés pour leur mérite, et tout le peuple, enfin, ont également part à ce gouvernement. Il n'est encore ici qu'en ébauche; nous allons le voir se compléter successivement dans toutes ses parties.

Au troisième mois après leur sortie d'Égypte, les enfants d'Israël, partis de Raphidim, vinrent dans le désert de Sinaï, et campèrent vis-à-vis de la montagne. Il n'y avait peut-être pas encore un an que, Moïse ayant conduit dans ces parages les troupeaux de son beau-père, Dieu s'était manifesté à lui dans un buisson ardent, et d'un pasteur de brebis en avait fait le pasteur de son peuple, avec ordre de le délivrer de la servitude de Pharaon et de l'amener en ce même lieu pour offrir sur cette montagne un sacrifice solennel. Ce qui avait paru incroyable était réalisé. Israël, libre, nourri de la manne du ciel, abreuvé de l'eau du rocher d'Horeb, vainqueur des Amalécites par la vertu anticipée de la croix, est campé par tribus au pied de la montagne sainte, prêt à célébrer la grande solennité, à faire alliance avec l'Éternel et à entendre sa loi. Cette loi se dictera non point en secret, sans témoin, au fond d'un antre ou d'un bocage, mais à la face du ciel et de la terre, aux yeux et aux oreilles de trois millions, tant d'Israélites que d'étrangers. Non, jamais rien ne se sera vu si de grand, de si formidable.

Moïse monta vers Dieu sur la montagne. Là l'Éternel, qui l'y avait appelé, lui dit: Tu diras ceci à la maison de Jacob, et tu l'annonceras aux enfants d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait aux Égyptiens, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et je vous ai pris pour moi. Si donc vous écoutez fidèlement ma voix et que vous gardiez mon alliance, vous serez mon propre bien choisi d'entre tous les peuples; car à moi est toute la terre. Et vous me serez un royaume de prêtres et une nation sainte. Telles sont les paroles que tu diras aux enfants d'Israël [1].

C'est ici le sommaire du pacte social que Dieu propose à la race choisie d'Abraham. Toute la terre, tous les peuples sont à lui; mais il en veut un qui soit spécialement son royaume : royaume, non pas

[1] Exod., c. 19, v. 1-16.

profane, mais sacerdotal, parce que tout y tend à en faire une nation sainte, un peuple qui soit comme le prophète et le pontife de tout le genre humain.

Moïse, le médiateur de ce grand traité, vint, assembla les anciens du peuple et leur exposa tout ce que l'Éternel lui avait commandé de leur dire. Le peuple entier répondit d'une voix : Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons. Moïse rapporta les paroles du peuple à l'Éternel, qui lui dit : Voilà que je viendrai à toi dans l'obscurité d'une nuée, afin que le peuple m'entende te parler et qu'il te croie perpétuellement.

Précédemment déjà, et par plus d'un miracle, Dieu avait accrédité Moïse comme son ministre plénipotentiaire auprès des enfants d'Israël. Mais ici, au moment de conclure par son entremise le pacte de la sainte alliance, il veut lui en donner de vive voix un témoignage public, afin que son autorité soit à jamais inattaquable.

Moïse, descendu de la montagne vers le peuple, lui ordonna de la part de Dieu de se sanctifier ce jour-là et le lendemain, de laver ses vêtements, de garder la continence et d'être prêts au troisième jour, qui était le cinquantième depuis la sortie d'Égypte, et qui, pour cette raison, a été nommé Pentecôte ou cinquantième. Ce jour-là, l'Éternel descendra devant tout le peuple sur la montagne de Sinaï, autour de laquelle sont assignées des bornes qu'il est défendu de franchir sous peine de la vie. Quiconque touchera la montagne mourra de mort. La main ne le saisira point, mais il sera lapidé ou percé de flèches ; homme ou bête, il ne vivra pas. Le signal pour avancer vers la montagne sera le son de la trompette.

Et déjà le troisième jour était venu, et l'aube paraissait, et voilà que les tonnerres commencèrent à se faire entendre, et les éclairs à briller, et une nuée très-épaisse à couvrir la montagne, et le son de la trompette éclatait avec force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Et Moïse les fit sortir du camp pour aller au-devant de Dieu, et ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. Et la montagne de Sinaï était toute fumante, parce que l'Éternel y était descendu au milieu du feu, et la fumée de ce feu montait comme d'une fournaise, et toute la montagne, ébranlée et tremblante, était d'un aspect terrible, et le son de la trompette devenait de plus en plus éclatant. Moïse parla, et Dieu lui répondit d'une voix distincte. Il l'appela sur le sommet de la montagne, lui recommanda d'enjoindre au peuple plus expressément encore de point monter pour contempler l'Éternel, de peur qu'il n'en fût puni par quelque désastre, mais de rester avec les prêtres dans les limites assignées. Suivant l'opinion la plus probable, ces prêtres étaient les premiers-nés de chaque famille.

Aaron, le futur chef d'un nouveau sacerdoce, devait seul monter avec Moïse [1].

Alors Dieu proféra toutes ces paroles :

C'est moi Jéhova, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ni sur la terre en bas, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras point et ne les serviras pas, car moi Jéhova, ton Dieu, je suis un dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde, dans la suite de mille générations, à ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain; car l'Éternel ne laissera point impuni quiconque prendra vainement son nom. Souviens-toi du jour de repos pour le sanctifier. Six jours tu travailleras et feras ton œuvre; mais le septième jour, c'est le repos en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu; tu n'y feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête, ni l'étranger qui demeure avec toi dans l'enceinte de tes portes; car en six jours l'Éternel a fait le ciel et la terre et la mer, et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le septième. C'est pourquoi l'Éternel l'a béni et sanctifié. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que l'Éternel te donnera. Tu ne tueras point. Tu ne seras point adultère. Tu ne déroberas point. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne convoiteras point sa maison, ni son serviteur ni sa servante, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui [2].

Or, le peuple, entendant la voix du milieu des ténèbres et voyant la montagne tout en feu, fut saisi de frayeur et envoya tous les chefs des tribus et les anciens dire à Moïse : Voilà que l'Éternel, notre Dieu, nous a fait voir sa gloire et sa grandeur; nous avons entendu sa voix du milieu du feu, et aujourd'hui nous avons connu que Dieu a parlé à un homme, et l'homme est demeuré vivant. Mais pourquoi mourrions-nous enfin, et pourquoi ce grand feu nous dévorerait-il? car si nous entendons de nouveau la voix de l'Éternel, notre Dieu, nous mourrons certainement. Qu'est toute chair, pour entendre la voix du Dieu vivant, parlant du milieu du feu, comme nous avons entendu, et pour vivre après? Approchez plutôt, et écoutez tout ce que l'Éternel, notre Dieu, vous dira : vous nous le direz ensuite, et nous l'écouterons et nous le ferons. L'Éternel, ayant entendu ces paroles dit à

[1] Exod., 19. — [2] Exod., 20. Deut., 5.

Moïse : J'ai entendu les paroles de ce peuple; tout ce qu'ils ont dit est bon. Qui leur donnera ce même cœur pour me craindre et garder toujours mes commandements, afin qu'ils soient heureux à jamais, eux et leurs enfants? Va et dis-leur : Retournez en vos tentes. Mais toi, demeure ici avec moi, et je t'apprendrai tous mes commandements et cérémonies et jugements, que tu leur enseigneras, afin qu'ils les accomplissent en la terre que je leur donnerai en possession [1].

Ainsi ont été promulgués sur le Sinaï les dix commandements, abrégé de toute la loi; de cette loi première et dernière qui, suivant l'expression des anciens sages, est le jugement de Dieu [2]; loi commune à tous les hommes et qui les unit entre eux comme les citoyens d'une même ville [3]. Oui, dit un Père de l'Église, Dieu, ainsi qu'il convient à sa bonté et à sa justice, comme auteur du genre humain, a donné la même loi à toutes les nations; à certains temps fixés, il en a promulgué les préceptes quand il a voulu, par ceux qu'il a voulu et comme il a voulu. Au commencement, il a donné sa loi à Adam et Ève; et dans cette loi donnée à Adam, nous reconnaissons tous les préceptes proclamés ensuite en détail par Moïse. La loi primitive donnée à Adam est donc comme la matrice de tous les commandements de Dieu [4]. Il n'y a ici de nouveau qu'une promulgation plus solennelle à un peuple particulier. La terreur dont elle est accompagnée devait graver ces préceptes plus profondément dans le souvenir de ce peuple destiné à vivre jusqu'à la fin du monde; elle annonçait encore que dans cette première alliance, le sentiment principal serait la crainte. Cette loi de crainte, cependant, renfermera déjà les germes de cet amour qui se développera dans l'Évangile. Et maintenant, ô Israël, dira Moïse, que demande de toi l'Éternel, ton Dieu, sinon que tu l'aimes de tout ton cœur et de toute ton âme [5]? Et ailleurs : Ne hais pas ton frère dans ton cœur; aime, au contraire, ton prochain comme toi-même : moi, l'Éternel [6].

Ces dix commandements, qu'il vient de promulguer avec tant de solennité, Dieu va les écrire sur deux tables de pierre : les trois premiers, qui regardent nos devoirs envers lui, sur la première table; les sept autres, qui regardent nos devoirs envers les hommes, sur la seconde. Les préceptes qu'il donnera de plus à Moïse, ne seront que le développement et l'application de ces dix principaux.

Ce que nous avons vu jusqu'à présent, la création, la chute de l'homme, la promesse du Rédempteur, le déluge, la confusion des

[1] Deut., 5, 23-31. — [2] Cic., *De leg.*, l. 2, n. 18. — [3] Plut., *De exsul.* — [4] Tertull., *adv. Judæos*, c. 2. — [5] Deut., 10, 12. — [6] Lev., 19, 17 et 18.

langues, la vocation d'Abraham ; l'histoire d'Isaac, de Jacob, de Joseph ; les plaies d'Égypte, la délivrance d'Israël, le passage de la mer Rouge, la colonne de feu et de nuée, la manne du désert, l'eau de la pierre d'Horeb, les tonnerres, les éclairs, les trompettes, la montagne fumante, tout cela est comme une préface à la loi divine en particulier à cette première parole : C'est moi l'Éternel, ton Dieu ! préface vraiment digne de celui qui va parler ; car, et tout cet ensemble, et chacune de ses parties semble dire avec Moïse : Écoute, ô Israël, l'Éternel, ton Dieu, l'Éternel est un. Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force [1]. En effet, qui peut considérer tout cela sans conclure que le Dieu d'Israël est vraiment Jéhova ou Celui qui est, que seul il est, à proprement parler, et que tout le reste est devant lui comme un néant ? Qui peut considérer attentivement tout cela sans conclure que ce Dieu seul est puissant, juste, bon, auteur de tout bien ; que lui seul il mérite qu'on le craigne et qu'on l'aime ? Dès lors tout se conçoit. L'on conçoit que le nom de ce grand Dieu, invoqué à témoignage par le serment, décide toute question, et que c'est un crime de l'invoquer pour un mensonge. L'on conçoit que si ce grand Dieu règle lui-même son culte, il faut l'observer avec une fidélité à toute épreuve.

Or, le culte qu'il prescrit à son peuple consiste principalement dans l'observation de sa loi. Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu le craignes, que tu marches dans ses voies, que tu l'aimes, que tu le serves de tout ton cœur et de toute ton âme, et que tu gardes les commandements et les cérémonies que je t'ai prescrits aujourd'hui, afin que tu sois heureux [2] ?

Cette loi réglait en particulier l'oblation des sacrifices. Il s'en est offert dans tous les temps depuis le commencement du monde, ainsi que nous l'avons vu par l'exemple d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Melchisédech, d'Isaac, de Jacob, de Job, de Jéthro. Il existait dès avant le déluge une distinction entre les animaux qu'on pouvait offrir et ceux qu'on ne pouvait pas ; mais il ne paraît pas qu'il y eût d'époques fixes, ni de cérémonies bien déterminées : tout cela va l'être. Outre la consécration des premiers-nés et l'immolation annuelle de l'agneau pascal en mémoire de la délivrance d'Égypte, il y aura le sacrifice perpétuel d'un agneau, qui s'offrira tous les jours matin et soir : de plus, à diverses fêtes et en diverses circonstances, des sacrifices d'adoration ou holocaustes, où la victime sera totalement consumée, pour reconnaître plus expressément le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures ; des sacrifices de propitiation ou pour

[1] Deut., 6, 4 et 5. — [2] *Ibid.*, 10, 12.

le péché, dans lesquels la victime sera consumée en partie et en partie mangée par les prêtres ; des sacrifices d'actions de grâces et d'impétration, pour remercier Dieu des bienfaits accordés et lui en demander de nouveaux ; sacrifices dans lesquels une partie est consumée, une autre attribuée aux prêtres, et une troisième, la plus grande, distribuée à ceux qui ont présenté la victime. Pour consumer ces sacrifices divers, il n'y aura qu'un feu unique, miraculeusement allumé du ciel et perpétuellement entretenu par les prêtres dans le sanctuaire.

Tous ces sacrifices visibles et matériels, offerts depuis l'origine des choses, en figuraient deux autres : le sacrifice invisible et spirituel que l'homme doit faire de lui-même à Dieu, suivant ces paroles de saint Paul aux Romains : Je vous conjure, mes frères, de rendre nos corps une victime vivante, sainte, agréable à Dieu, comme votre culte raisonnable ou spirituel [1] ; paroles par lesquelles saint Paul fait entendre aux chrétiens de Rome que si les Juifs ont offert à Dieu d'autres victimes qu'eux-mêmes, des animaux mis à mort et privés de raison, eux, au contraire, doivent lui offrir leurs propres corps comme une victime vivante, sainte, agréable et animée par l'esprit et la raison. Le second sacrifice, que figuraient tous les anciens, est le sacrifice adorable que l'Homme-Dieu a offert d'une manière sanglante sur le Calvaire, et qu'il continue d'une manière non sanglante sur nos autels. Là s'accomplissent toutes les figures. Le Christ y est mis à mort par la main de ses frères, comme Abel ; il se laisse immoler volontairement à son Père, comme Isaac ; il est immolé tout entier sur la croix, comme une victime d'holocauste, sans que, là, personne participe à sa chair ; il s'immole dans le cénacle comme l'agneau pascal, et distribue sa chair à ses disciples ; il s'y offre sous les espèces du pain et du vin, comme Melchisédech ; il s'offre tous les jours comme le sacrifice perpétuel. C'est le vrai sacrifice d'adoration ; car il rend à Dieu une gloire aussi grande que Dieu. C'est le vrai sacrifice de propitiation ; car c'est par le mérite de ce divin sacrifice que sont effacés les péchés du monde. C'est le vrai sacrifice d'actions de grâces ou d'Eucharistie ; car le remercîment y égale le bienfait et le bienfaiteur. C'est le vrai sacrifice d'impétration ; car le pontife et la victime qui y intercède pour nous, est le Saint des saints, l'Agneau de Dieu, Dieu lui-même. Tout ce que pouvaient les sacrifices figuratifs n'étaient qu'une ombre de ce sacrifice réel. Le feu perpétuel qui consumait les premiers, annonçait le feu éternel de l'esprit divin qui accomplit le second.

[1] Rom., 12, 1.

Avant la loi écrite, les sacrifices s'offraient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Il n'en sera plus de même après ; Dieu y désignera un endroit privilégié et unique. Prenez garde, dit Moïse, de ne point offrir vos holocaustes dans tous les lieux que vous verrez, mais dans celui que l'Éternel aura choisi en l'une de vos tribus. Là, vous apporterez vos holocaustes, vos hosties, vos dîmes, et les prémices de vos mains, et tout ce qu'il y a de meilleur dans les dons que vous aurez voués à l'Éternel ; là, vous célébrerez des festins devant l'Éternel, votre Dieu, vous, vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes, ainsi que les lévites qui demeurent dans vos cités [1].

L'unité de lieu pour les sacrifices annonce l'unité de temple. Ce temple unique sera mobile et voyageur, tant que le peuple lui-même le sera ; mais lorsque, sous David, il se verra complétement affermi dans le pays de Chanaan et qu'il aura conquis toutes les régions qui lui sont promises, alors son temple s'affermira et s'agrandira également. Dans son premier état, ce temple était une tente ou tabernacle, faite suivant le modèle qui fut montré à Moïse sur la montagne. Il avait trente coudées de long, dix de large et dix de haut ; il était divisé en deux. La première partie, longue de vingt coudées, s'appelait le sanctuaire : là se trouvait l'autel des parfums. La seconde avait dix coudées de long et autant de large : on n'y pouvait arriver que par la plus grande. Elle s'appelait le Saint des saints ; et c'est là qu'était l'arche d'alliance, dont le dessus se nommait le propitiatoire. A l'entrée de tout le tabernacle était l'autel des holocaustes.

Pour compléter cette unité religieuse, il y aura unité de sacerdoce. Jusque-là les premiers-nés, spécialement consacrés à Dieu, étaient par là même ses ministres dans chaque famille. Maintenant que la famille de Jacob est devenue un grand peuple, une tribu entière sera substituée aux premiers-nés des autres tribus : c'est la tribu de Lévi. Elle n'aura point sa part en la terre de Chanaan ; Dieu seul sera son partage, ainsi que les dîmes que tout Israël lui payera. Les villes qu'on lui assignera pour sa demeure ne se trouveront point réunies, mais dispersées dans toutes les tribus. De cette manière, disséminés parmi la nation sainte, les lévites seront le lien vivant de son unité, les interprètes partout présents de sa loi. Pour consommer l'unité du sacerdoce et par là l'unité de la société religieuse ou de l'Église, il y aura dans la tribu lévitique une famille exclusivement sacerdotale, dont le chef sera le souverain pontife. Ce premier pontife sera le frère de Moïse, Aaron. Son premier-né lui succédera ; les autres seront prêtres du second rang. De cette manière, quel que soit le sort temporel

[1] Deut., 12, 11-14.

des Hébreux, qu'ils aient un chef séculier ou qu'ils n'en aient point, qu'ils habitent la Judée ou qu'ils errent captifs par toute la terre, toujours ne formeront-ils, par le moyen des lévites, des prêtres et du pontife successeur d'Aaron, qu'une seule et même société spirituelle ou Église, image d'une Église encore plus grande et non moins une.

Du reste, l'unité sacerdotale de l'Église catholique a toujours existé. Du temps que les premiers-nés étaient les prêtres, cette unité existait par là seul dans chaque famille particulière. D'une autre part, comme le genre humain tout entier n'est qu'une famille, son premier-né était naturellement le Pontife universel, toutes les fois que Dieu n'en disposait pas autrement.

Ainsi Adam, l'homme premier-né de Dieu, était le premier Pontife ; puis, après la mort d'Abel et la malédiction de Caïn, les patriarches Seth, Hénoch, Noé. Parmi les trois fils de ce dernier, Sem, étant le premier-né et le plus spécialement béni de Dieu, hérita du pontificat suprême et le transmit à ses descendants, entre lesquels étaient les Hébreux. D'après le texte hébraïque et la Vulgate, Sem vécut jusqu'au temps d'Abraham et d'Isaac, dont Dieu destine la postérité à être son peuple premier-né, son royaume sacerdotal, le peuple prêtre et prophète du genre humain, et à produire enfin le Pontife éternel, Jésus-Christ, ainsi que Pierre, son vicaire général. En cette sorte, depuis Adam jusqu'au pape Pie IX, il y a, plus ou moins développée, unité de croyance, unité de loi, unité de sacerdoce dans l'Église de Dieu.

Les fêtes d'Israël embelliront encore son unité déjà si belle. Il y en aura trois principales dans l'année : la Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles.

La première avait été établie et célébrée la nuit même que les Hébreux sortirent de l'Égypte. Elle rappelait cette merveilleuse délivrance et en figurait une autre plus merveilleuse encore, que célèbrent les chrétiens.

La fête des semaines, la Pentecôte, s'appelait ainsi, parce qu'elle commençait sept semaines, le cinquantième jour, après la Pâque. Au cinquantième jour que son peuple fut sorti de l'Égypte, l'Éternel descendit sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et publia sa loi. La Pentecôte fut instituée pour rappeler cet événement. Le jour de cette solennité, on offrait à Dieu les prémices des fruits, au nom de toute la nation ; il devait être saint, aucune œuvre servile ne devait y avoir lieu. Et tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu, est-il dit, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et le lévite qui est dans tes murs, l'étranger et l'orphelin et la veuve qui demeurent avec toi, dans le lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi

pour y établir son nom. Et tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte [1].

Comme notre Pâque a remplacé la Pâque figurative, ainsi notre Pentecôte a fait la Pentecôte d'Israël. Cette dernière était également une figure. La Pentecôte israélitique a lieu cinquante jours après Pâque : la nôtre également. La Pentecôte israélitique se célébrait en mémoire de la première législation : nous célébrons la Pentecôte chrétienne en mémoire de cette législation nouvelle dont parlait Jérémie : Voilà que les jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda : non selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans les jours où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte ; alliance qu'ils ont rendue inutile, et je les ai traités en maître, dit l'Éternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël après ces jours-là : Je graverai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple [2]. A la première Pentecôte des Hébreux, Dieu descendit sur le mont Sinaï au milieu des tonnerres, des éclairs, des trompettes et d'un feu terrible : à la première Pentecôte des chrétiens, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres au milieu du fracas d'un vent violent, et il leur apparut des langues de feu. Alors s'accomplirent les promesses faites à la nouvelle alliance. Ce qui est ancien ne cesse qu'à mesure que le nouveau s'accomplit. A la Pentecôte israélitique, on offrait à Dieu les prémices des fruits : à la première Pentecôte chrétienne, les prémices des fidèles de la nouvelle alliance sont récoltées par Pierre, chef visible de l'Église : d'un seul coup, trois mille, cinq mille fruits de sa parole ou plutôt de l'Esprit-Saint qui l'animait.

Dieu ordonna une troisième grande fête, la fête de la récolte, vers la fin de l'année, après les moissons et la vendange. Elle se célébrait le quinzième jour du septième mois, et tombait dans notre septembre. On l'appelait la fête des Tabernacles ou des feuillages, parce que, d'après l'ordre même de Dieu, on la célébrait dans des tentes ornées de rameaux verts. Elle durait sept jours, comme la Pâque, et était instituée en mémoire du voyage dans le désert où Israël avait habité sous des tentes. Le huitième jour était saint et jour de repos, comme le premier ; toute œuvre servile devait y cesser. Et au premier jour, dit le Seigneur par Moïse, vous prendrez les fruits des plus beaux arbres, et des branches de palmier, et des rameaux d'un épais feuillage, et des saules du torrent, et vous vous réjouirez en la présence de l'Éternel, votre Dieu [3].

[1] Deut., 16, 9-12. — [2] Jerem., 31, 31-33. — [3] Lev., 23, 40.

Ailleurs il répète, à l'occasion de cette solennité, ce qui a été dit de la Pentecôte. Et tu te réjouiras en cette fête, toi, ton fils, ta fille, ton serviteur, ta servante, le lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui sont dans tes villes. Tu célébreras cette solennité sept jours durant, en l'honneur de l'Eternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il aura choisi ; et l'Eternel, ton Dieu, te bénira dans tous les fruits de tes champs, et tu seras dans la joie [1].

A ces trois grandes fêtes, tout mâle en Israël, sans doute à l'exception des vieillards et des enfants, devait paraître en la présence du Seigneur. Cette réunion, trois fois par an, de tous les hommes et de tous les adolescents d'Israël devant le tabernacle du Très-Haut, et plus tard en son temple à Jérusalem, était bien propre à fomenter dans tous les cœurs l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Chaque jour de sabbat, l'Israélite s'instruisait de la loi du Seigneur et des merveilles de sa puissance. Mais quelle impression plus profonde ne devait pas faire sur lui la vue de tout son peuple, la vue de plusieurs millions d'hommes se rendant de toutes parts à la maison de Dieu, y chantant ses miséricordes éternelles, s'y rappelant par quels prodiges il les délivra jadis de la servitude d'Egypte, avec quelle majesté terrible il leur donna sa loi sainte, avec quelle providence paternelle il les conduisit quarante ans dans le désert ! Joignez-y la pompe du culte, la présence du chef de la religion, du grand prêtre, des princes des tribus et des familles, les festins sacrés où participaient la veuve, l'orphelin, le pauvre, l'étranger ; non, rien n'était plus capable d'élever l'âme et de la remplir d'un saint enthousiasme. Aussi le Psalmiste chante-t-il : Je me suis réjoui quand on m'annonça que nous irions dans la maison de l'Eternel. Là montaient les tribus, les tribus de Jéhova, pour louer son nom [2]. Et lorsque les Israélites, assis sur la rive des fleuves de Babylone, suspendaient, en pleurant, leurs harpes aux rameaux des saules et que les vainqueurs leur disaient avec dédain : Chantez-nous un cantique de Sion : comment, s'écriaient-ils, comment chanterons-nous les cantiques de l'Eternel dans une terre étrangère ! Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit oubliée ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de me souvenir de toi, ô Jérusalem, si tu n'es pas toujours au commencement de toutes mes joies [3] !

Les fêtes rappelées jusqu'alors étaient des fêtes d'allégresse. Dieu en institua aussi une d'affliction et de pénitence publiques, la fête de l'Expiation solennelle, que précédait de huit jours la fête des Trompettes, comme pour y préparer tout le monde. Elle commençait aussi

[1] Deut., 16, 14 et 15. — [2] Ps. 121, 1 et 4. — [3] *Ibid.*, 136.

bien que les sabbats et autres fêtes des Israélites, la veille au soir, au moment qu'on apercevait les étoiles, et durait jusqu'à l'autre soir, lorsque les étoiles apparaissaient de nouveau. C'était le seul jour où il fût permis et ordonné au grand prêtre d'entrer dans le Saint des saints, pour réconcilier le peuple avec Dieu. Il y paraissait en pénitent, avec un simple vêtement de lin, et devait offrir d'abord un jeune taureau en holocauste, pour ses péchés et ceux de sa famille. De la multitude des enfants d'Israël, il recevait deux boucs pour le péché, et un bélier pour l'holocauste. Il présentait les deux boucs devant la porte du tabernacle, et les jetait au sort ; celui que le sort désignait devait être immolé pour le péché. Alors le grand prêtre entrait dans le Saint des saints avec le sang du jeune taureau et des parfums aromatiques, et l'Éternel lui apparaissait dans une nuée. Le grand prêtre faisait, avec son doigt, sept aspersions de ce sang devant le propitiatoire; ensuite il immolait le bouc pour les péchés du peuple, rentrait dans le Saint des saints et faisait encore sept aspersions de ce sang devant le propitiatoire. En sortant de là, il faisait également avec le sang du taureau et du bouc, sept aspersions sur l'autel des holocaustes, après en avoir arrosé les cornes de l'autel. Enfin il amenait le bouc vivant, lui plaçait les deux mains sur la tête, confessait tous les péchés du peuple, les mettait en quelque sorte sur le bouc ; puis, chargé ainsi des iniquités de tous, il l'envoyait au désert par un homme choisi pour cela.

La solennité de cette fête était très-grande. Dieu ordonna aux Israélites d'affliger leurs âmes en ce jour. Maintenant encore, leurs descendants observent le jeûne durant les vingt-quatre heures de cette fête.

Ces victimes dont le sang était répandu pour la purification des enfants d'Israël, ce bouc émissaire sur lequel était mis le péché du peuple, étaient des figures parlantes de la mort propitiatoire de Jésus-Christ, qui a porté nos langueurs et a pris sur lui nos douleurs; sur lequel ont été posées les iniquités de nous tous; sur lequel a été déchargé le châtiment et par les blessures duquel nous avons été guéris; qui nous a rachetés de la malédiction de la loi en se faisant lui-même malédiction pour nous [1]. Un docteur en Israël, devenu l'apôtre des nations, développe ainsi ces mystères aux Israélites de la nouvelle alliance : Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, ayant passé par un tabernacle plus auguste et plus excellent, sa propre chair, tabernacle qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par une voie ordinaire, est entré une

[1] Isaïe, 53. Gal., 3, 13.

fois pour toutes dans le vrai Saint des saints, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant conquis une rédemption éternelle. C'est par là qu'il est devenu le médiateur de la nouvelle alliance. Oui, Jésus-Christ est entré, non dans ce sanctuaire fait de main, et qui n'était que la figure du véritable, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant devant Dieu et d'y intercéder sans cesse pour nous [1].

Outre les sabbats de chaque semaine et les autres jours de fête, Dieu établit encore des années de fête : l'une s'appelait l'année sabbatique, l'autre, l'année du Jubilé.

L'année du sabbat avait une double ressemblance avec le jour du sabbat. Comme celui-ci était le septième jour de la semaine, celle-là était aussi de sept ans en sept ans. Et, comme au jour du sabbat, aucune œuvre servile n'avait lieu, afin que même le bœuf et l'âne, ainsi que le fils de l'esclave et l'étranger, pussent se reposer, de même on lit, touchant la septième année : Quand vous serez entrés dans la terre que je vous donnerai, cette terre fêtera un repos en l'honneur de l'Éternel. Tu sèmeras six ans ton champ, et tu tailleras six ans ta vigne et recueilleras ses fruits ; mais, en la septième année, la terre célébrera un repos solennel, un repos en l'honneur de Jéhova. Tu ne sèmeras point ton champ et ne tailleras point ta vigne ; tu ne moissonneras point ce qui renaîtra de la récolte dernière, et tu ne vendangeras point les raisins venus sans ton travail ; car c'est une année de fête pour la terre. Tout ce que ce repos de la terre produira vous sera en nourriture, à toi, à ton serviteur, à ta servante, à ton mercenaire et à l'étranger qui séjourne chez toi ; de plus, à tes troupeaux et aux bêtes des champs. Tous les fruits doivent être laissés à manger [2].

L'année sabbatique était encore l'année de la rémission. « Elle sera célébrée de cette manière : ce qu'un créancier aura prêté à son prochain, il lui en fera la remise ; il n'obligera point à le rembourser, ni son prochain, ni son frère, aussitôt qu'on aura publié l'année de la rémission en l'honneur de l'Éternel. Pour l'étranger, qui n'est point de ta religion, tu pourras l'obliger à payer ce qu'il te doit ; mais, pour ton frère, tu lui en feras la remise. Il ne devrait pas même y avoir d'indigent chez toi, tant l'Éternel te bénira dans la terre qu'il va te donner, si toutefois tu es docile à sa voix et que tu observes ses commandements [3]. »

Lors donc que dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, va te donner, un de tes frères habitant avec toi quelque ville, tombe dans l'in-

[1] Heb., 9. 11-24. — [2] Lev., 25, 1-7. — [3] Deut., 15, 1-5.

digence, tu n'endurciras pas ton cœur et tu ne fermeras pas ta main à ton frère indigent ; mais ouvre-lui ta main et prête-lui tout ce dont tu verras qu'il aura besoin. Garde-toi de te laisser surprendre à cette pensée impie, et de dire en ton cœur : La septième année, l'année de la rémission approche ; et que ton œil ne soit mauvais envers ton frère qui est pauvre, sans vouloir lui prêter ce qu'il demande, de peur qu'il ne crie contre toi à l'Éternel, et que cela ne te soit imputé à péché. Mais tu lui donneras, et ton cœur ne sera pas mauvais en lui donnant; car, pour cela, l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toutes tes œuvres et dans tout ce qu'entreprendra ta main. Il ne manquera pas de pauvres dans la terre de ton habitation. C'est pourquoi je t'ordonne d'ouvrir ta main à ton frère pauvre et indigent, qui demeure avec toi dans ton pays [1].

Dans l'année du sabbat, l'esclave israélite recouvrait sa liberté. « Lorsque ton frère hébreu ou ta sœur de la même origine t'auront été vendus, ils te serviront six ans et tu les renverras libres en la septième année. Et tu ne laisseras pas aller les mains vides celui à qui tu auras donné la liberté ; mais tu lui donneras, pour subsister, un secours de tes troupeaux, de ta grange et de ton pressoir, suivant que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte, et que l'Éternel t'a délivré : c'est pour cela que je t'ordonne ceci maintenant. Que si le serviteur te dit : Je ne veux pas sortir de chez toi, parce que je t'aime ainsi que ta maison ; à cause qu'il se sera trouvé bien chez toi, tu le conduiras devant les dieux (les juges), et tu lui perceras l'oreille d'une alène, et il te servira pour jamais (c'est-à-dire jusqu'à l'année de la liberté universelle) [2]. Tu feras de même à ta servante (quant aux secours à lui donner). Enfin, tu ne regarderas pas comme une chose dure de renvoyer ton serviteur de chez toi, parce qu'il t'a servi pendant six ans, deux fois autant qu'un mercenaire (celui-ci n'étant tenu de servir qu'à certaines heures, tandis que l'esclave l'y est à toute heure) ; l'Éternel, ton Dieu, te bénira pour cela dans tout ce que tu feras [3]. »

Plus solennelle encore et plus importante était l'année du Jubilé, qui toujours se célébrait après sept fois sept ans. A la suite de l'ordonnance sur l'année sabbatique, on lit dans les paroles du Seigneur à Moïse : Tu compteras aussi sept années sabbatiques, c'est-à-dire sept fois sept ans, et ces sept années de sabbat feront quarante-neuf ans. Alors tu sonneras la trompette le dixième jour du septième mois. En un mot, le jour même de l'expiation, vous ferez entendre la trompette dans tout votre pays. Vous sanctifierez ainsi la cinquantième

[1] Deut., 7, 11. — [2] Exod., 20, 6. — [3] Deut., 15, 12-18.

année, et vous proclamerez dans le pays la liberté pour tous ses habitants. Ce vous sera le Jubilé. Chacun retournera en sa possession, chacun en sa famille. La cinquantième année vous sera toujours le Jubilé. Vous ne sèmerez point, vous ne moissonnerez point ce qu'un champ reproduira de lui-même ; vous ne vendangerez point ce qui vient dans la vigne sans travail; car l'année du Jubilé vous sera sainte. Vous pourrez manger les fruits spontanés du champ. Dans cette année du Jubilé, chacun retournera en ses possessions. Lors donc que tu vendras quelque chose à ton prochain, ou que tu achèteras de lui, qu'aucun de vous ne supplante son frère. Tu achèteras de lui selon le nombre des années du Jubilé ; il te vendra selon le nombre des moissons. Plus il y aura d'années après le Jubilé, plus le prix augmentera; et moins il y aura d'années, et moindre sera le prix de l'achat : car on ne te vend que le nombre des récoltes. Ne vous supplantez donc pas l'un l'autre ; mais que chacun craigne son Dieu : car l'Éternel, votre Dieu, c'est moi. Exécutez mes lois, gardez mes jugements et les accomplissez ; alors vous pourrez habiter sans crainte dans cette terre ; alors cette terre vous donnera ses fruits ; vous mangerez jusqu'à satiété, ne redoutant aucune violence de personne. Vous direz peut-être : Que mangerons-nous en la septième année ? car voilà que nous ne devons ni semer, ni cueillir nos moissons. Moi, je vous ai décrété ma bénédiction en la sixième année, de telle sorte qu'elle vous produira des fruits pour trois ans. Vous sèmerez en la huitième année, et vous mangerez de l'ancienne récolte jusqu'à la neuvième : en un mot, vous mangerez de l'ancienne jusqu'à ce que soit venue la nouvelle. La terre aussi ne sera pas vendue à perpétuité ; car elle est à moi, et vous êtes des étrangers et des locataires à mon égard [1].

Cette grande année, cette année de grâce et de jubilation, qui, dans l'ancienne alliance, proclamait la rémission de toutes les dettes, la fin de la servitude, la rentrée de chacun dans son héritage et dans sa famille ; cette année du Jubilé, qui commençait le jour même de la grande expiation, figurait une expiation réelle, la réconciliation de l'homme avec Dieu, par la mort de Jésus-Christ : expiation ineffable à laquelle aussi commence la grande année de la rémission, qui d'esclaves nous a faits libres, a éteint nos dettes et nous a rendu nos droits à l'éternel héritage.

Après la piété envers Dieu, ce que la loi recommande le plus, c'est la piété envers les pères et mères. Les ordonnances pour son culte, Dieu les résume en deux mots : Soyez saints, parce que je suis

[1] Lev., 25, 8-23.

saint : moi, l'Éternel, votre Dieu ; puis aussitôt, passant au quatrième commandement, il ajoute : Que chacun révère son père et sa mère : moi, l'Éternel, votre Dieu [1]. Ce commandement, le premier de la seconde table, est le seul auquel il eût attaché en particulier une récompense temporelle : Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que je te donnerai. Quiconque frappait, quiconque maudissait son père ou sa mère, était puni de mort. Cependant le père n'avait point, comme plus tard chez les premiers Romains, le droit barbare de tuer ses enfants. Lorsqu'un fils insolent et rebelle méprisait toutes les remontrances, le père et la mère devaient le conduire aux anciens de la cité, l'accuser l'un et l'autre en présence de tout le peuple, qui le lapidait sur la sentence des anciens. O combien devait être coupable le fils condamné à cette peine sur la déposition d'un père et d'une mère !

Le respect pour ses parents emporte le respect pour la vieillesse. Dieu lui-même a dit : Tu te lèveras devant une tête blanche et tu honoreras la face du vieillard : ce sera une marque que tu crains ton Dieu : moi, l'Éternel [2]. L'esprit de ce commandement se retrouve chez tous les anciens peuples. Le premier corps de l'État, chez les Grecs et les Romains, s'appelait sénateurs ou vieillards. Mais où la piété filiale est le plus en honneur, c'est à la Chine : le respect pour les ancêtres est sa constitution même. C'est à ce principe qu'elle doit le souvenir des traditions primitives et la longue durée de son empire. Le Seigneur suprême, de qui est toute paternité, au ciel et sur la terre, accomplit à son égard la promesse du commandement : Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre que je te donnerai.

Sous le nom de père et mère, l'on comprend généralement tous les supérieurs. Ce qu'on appelle autorité légitime, émane originairement du père, et forme à son tour une espèce de paternité. Dans la Divinité, le Père produit le Fils, le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit : société adorable de trois personnes, où la distinction et l'unité, la subordination et l'égalité sont dans un éternel accord ; société parfaite que fonde la puissance, qu'édifie la sagesse, que consomme l'amour ; société increéée dont les sociétés créées sont une ombre. Dans l'humanité que Dieu a faite à son image, le premier père produit en un sens la première mère, qui est tirée de son côté ; puis les deux produisent tout le genre humain. Ainsi, dans la société humaine comme dans la société divine, tout dérive originairement du Père ; c'est de son nom que vient le nom de patrie. C'est du Père

[1] Lev , 19, 2 et 3. — [2] Ibid., 19, 32.

de Jésus-Christ que se nomme toute patrie au ciel et sur la terre, dit saint Paul [1]. Les anges et les hommes fidèles ne forment en Jésus-Christ qu'une patrie, qu'une famille, parce qu'ils n'ont en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ qu'un même père, père de Jésus-Christ par génération éternelle, père des hommes et des anges par création et par adoption. Sur la terre, tous les hommes ne font avec le premier homme qu'une patrie, qu'une famille, parce qu'ils n'ont en lui qu'un seul et même père. Tous les Israélites ne forment qu'une famille, qu'une patrie, parce qu'ils n'ont que le même père en Israël ou Jacob. Les Lévites ne forment qu'une patrie ou tribu, parce qu'ils n'ont que le même père en Lévi.

Ainsi, Moïse engendrant les enfants d'Israël à l'état de peuple libre, en sera le père et le chef; et il le sera comme le père naturel, par la grâce de Dieu. Toute l'autorité du gouvernement réside d'abord en lui comme en Abraham, Isaac ou Jacob divinement ressuscités. Cette autorité, si grande qu'elle soit, n'est que l'autorité de ces anciens pères, coulant plus abondante de sa source première qui est Dieu, selon les besoins plus grands de leur postérité. Moïse, ce merveilleux père d'Israël, ce fidèle lieutenant de Dieu, aura lui-même pour lieutenant et vicaire, dans le spirituel, Aaron et ses fils aidés des lévites, et, dans le temporel, l'assemblée des soixante-dix pères, vieillards ou sénateurs, auxquels seront subordonnés les juges des villes. Leur jugement est le jugement de Dieu [2]; ils doivent y juger avec une indépendance semblable à celle de Dieu, sans craindre ni ménager personne. Eux-mêmes sont appelés des dieux. Il faut présenter devant les dieux, c'est-à-dire devant les magistrats, le serviteur qui aime mieux rester perpétuellement chez son maître [3]. Tu n'insulteras pas les dieux, est-il dit encore [4]. Enfin, Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu, il juge les dieux. Oui, insiste-t-il, je l'ai dit : Vous êtes des dieux (et je ne m'en dédis pas). Et vous êtes tous les enfants du Très-Haut (par ce divin écoulement de la justice souveraine de Dieu sur vos personnes). Mais vous mourrez comme des hommes et tomberez (dans le sépulcre) comme tous les princes. Vous serez jugés comme eux [5].

Dans cette constitution divine et paternelle, il n'y a ni patriciens ni plébéiens; tous sont également nobles, tous également enfants d'Israël et sujets de Dieu seul. Tous sont égaux devant la loi; et cette loi n'est pas d'un homme, mais de Dieu. Et cette loi n'est pas le secret d'une caste nobiliaire comme chez les vieux Romains : c'est

[1] Eph., 3, 15. — [2] Deut., 1, 17. — [3] Exod., 21, 6. — [4] *Ibid.*, 22, 28. — [5] Ps., 81.

le patrimoine de tous et de chacun ; elle est entre les mains de tout le monde. Non-seulement il est permis, mais commandé, d'en faire une étude continuelle. Qui en aura le plus l'intelligence, fût-ce un manouvrier, il siégera parmi les juges, il entrera dans le sénat de la nation, il deviendra président du grand sanhédrin. Et les juges qui appliquent cette loi ne s'enferment pas dans les ténèbres; ils siégent en public à la porte des villes; les débats ont lieu, la sentence se prononce et s'exécute devant tout le peuple. Les avis sont-ils partagés, le remède est facile. Trois fois par an la nation s'assemble devant l'Éternel. Là, on interroge les prêtres, dépositaires et interprètes de la loi ; on interroge le pontife suprême qui, s'il en est besoin, interroge Dieu. Et la loi est interprétée par qui l'a donnée. En tout et partout, c'est Dieu seul le Roi d'Israël.

Pour garantir la vie de l'homme, le meurtrier est puni de mort. Un meurtre impuni souille la terre. Le sang ne peut être expié que par le sang. Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, plaie pour plaie : telle est la loi générale [1].

Les villes entières sont intéressées à la découverte et à la punition de l'homicide. Lorsque dans la terre que l'Éternel, votre Dieu, doit vous donner, on trouvera le cadavre d'un homme qui aura été tué, et que le meurtrier sera ignoré, vos anciens et vos juges viendront et mesureront la distance du corps mort, jusqu'à toutes les villes d'alentour; et quand on aura reconnu celle qui en sera le plus près, les anciens de cette ville prendront dans un troupeau une génisse qui n'aura point encore porté le joug ni labouré la terre; ils la conduiront dans une vallée âpre et pleine de pierres, qui n'ait jamais été labourée, ni semée, et là, ils feront tomber la tête de la génisse. Les prêtres, enfants de Lévi, y viendront également; car ce sont ceux que l'Éternel, votre Dieu, a choisis pour le servir et pour bénir en son nom; et c'est d'après leur sentence que se décideront tous les différends et toutes les plaies [2]. Et tous les anciens de cette ville-là viendront près du corps de l'homme qui aura été tué, et ils laveront leurs mains sur la génisse qui aura été frappée dans la vallée. Puis, se répondant les uns aux autres, ils diront (ceux-ci, savoir les anciens) : Nos mains n'ont point répandu ce sang et nos yeux ne l'ont point vu ; (ceux-là, savoir les prêtres) : Soyez favorable à votre peuple Israël que vous avez racheté, ô Éternel, et ne lui imputez pas le sang innocent qui a été répandu au milieu de votre peuple ; alors ce sang leur sera réconcilié. Et vous aurez détourné de dessus vous

[1] Num., 35, 33 et 34. — [2] C'est le sens bien clair de l'hébreu et du grec, qui détermine l'expression moins précise de la Vulgate.

l'accusation de sang innocent, si vous faites ainsi ce qui est agréable aux yeux de l'Éternel [1].

Pour inspirer plus d'horreur du meurtre, la loi condamne à mort jusqu'à l'animal homicide. Si un taureau frappe de sa corne un homme ou une femme, et qu'ils en meurent, il sera lapidé, et l'on ne mangera point de sa chair, et le maître du taureau sera innocent. Que si un taureau avait frappé de la corne, d'hier et d'avant-hier, et que son maître en eût été averti et qu'il ne l'ait pas enfermé, et que le taureau ait tué un homme ou une femme, ce taureau sera lapidé et le maître mourra [2]. Tout cela, développement de la loi générale donnée à Noé : Quiconque versera le sang de l'homme, son sang sera versé, parce que l'homme est fait à l'image de Dieu [3].

Outre les magistrats publics, chaque famille avait son vengeur particulier : c'était son chef ou le parent le plus proche. Le meurtrier, une fois convaincu juridiquement, le vengeur le mettait à mort partout où il le trouvait. Il n'y avait point d'asile pour l'homicide volontaire ; on l'arrachait de l'autel même.

Quant au meurtre involontaire et non prémédité, il y avait une loi spéciale. Six villes seront désignées dans la terre d'Israël, trois en deçà du Jourdain, trois au delà. Elles seront à une égale distance l'une de l'autre ; les routes qui y conduisent seront soigneusement aplanies, afin que quiconque aura commis un homicide sans le vouloir, Hébreu ou étranger, puisse s'y réfugier jusqu'à ce qu'il paraisse devant la multitude et que sa cause soit jugée, de peur que le vengeur du mort, emporté par sa douleur, ne le poursuive et ne l'atteigne si le chemin est trop long ou trop fatigant, et ne tue ainsi celui qui ne mérite pas la mort. Que s'il y a quelque doute, les anciens de la ville du fugitif le tireront du lieu de refuge, la cause sera débattue entre lui et le parent du mort, en présence du peuple. S'il est prouvé qu'il l'a tué à dessein et par inimitié, il sera livré au vengeur de la famille et il mourra ; s'il est prouvé, au contraire, qu'il l'a tué par hasard et sans inimitié, il sera délivré comme innocent de la main du vengeur, et sera ramené par sentence dans la ville où il s'était retiré, et y demeurera jusqu'à la mort du grand prêtre [4].

On punira l'homicide après avoir ouï les témoins ; nul ne sera condamné sur le témoignage d'un seul. Il en faut au moins deux ou trois. La cause se débattra et se jugera en public, et devant tout le peuple. On n'emploiera contre l'accusé ni question ni torture, comme faisaient les Grecs et les Romains. Est-il condamné, est-il mené au

[1] Deut., 21, 1-9. — [2] Exod., 21, 28 et 29. — [3] Gen., 9, 6. — [4] Num., 35, 10-28. Deut., 18, 1-13.

supplice, tout citoyen peut suspendre l'exécution et faire réviser le procès, en s'écriant : Je suis innocent de cet homme ! On le voit par l'exemple du jeune Daniel en l'histoire de Suzanne. Enfin, est-il définitivement condamné à être lapidé les témoins sont obligés de lui jeter les premières pierres, et le reste du peuple après eux.

Chez les Grecs, les Romains, et même chez les Chinois, le meurtre de ce qu'il y a de plus innocent et de plus faible, le meurtre des petits enfants est non-seulement impuni, mais autorisé, mais conseillé en certaines circonstances. Que disons-nous ? Le tant vanté Lycurgue de Lacédémone commandera au père et à la mère d'égorger leur enfant, si sa complexion ne paraît point assez robuste pour devenir plus tard un bon tueur d'hommes. Cette inhumanité ne se trouvera que dans les lois humaines. Dans la loi divine, nous verrons tout le peuple de Chanaan condamné au bannissement ou à la mort, pour n'avoir pas eu un cœur plus paternel que Lycurgue. Dans la loi divine, le père et la mère n'ont pas même le droit de punir de mort le fils dénaturé qui les outrage ; combien moins l'enfant qui vient de naître ! La chose était si notoire, que Tacite en parle. C'est un crime pour les Juifs, dit-il, de tuer un de leurs nouveau-nés [1].

Chez les Romains et la plupart des Grecs, le meurtre d'un esclave n'était compté pour rien. Son maître avait le droit de le mutiler, de le tuer, comme il eût fait de sa bête. Les jeunes Spartiates s'exerçaient à la guerre en tuant les esclaves comme des bêtes fauves. Dans la loi des Hébreux, le maître qui tue son esclave, homme ou femme, sera puni de mort. S'il leur crève un œil ou leur casse une dent, il les renverra libres [2].

Les Grecs faisaient des esclaves grecs : témoin les Ilotes et les Messéniens, réduits à la plus abjecte et la plus cruelle servitude par Lacédémone. Les Hébreux ne feront pas d'esclaves hébreux. Si l'un d'eux est contraint par la nécessité de se faire esclave, ou plutôt serviteur d'un de ses frères, il ne le servira que six ans ; il sortira libre en l'année sabbatique, ou, s'il ne veut pas alors, au plus tard en l'année du Jubilé. Il n'y aura d'esclaves perpétuels que les étrangers. Encore ceux-ci ont-ils part au repos du septième jour de la septième année, et de l'année du Jubilé. De plus, s'ils embrassent le culte du vrai Dieu et reçoivent la circoncision, leurs enfants participeront un jour aux priviléges des Hébreux d'origine.

Dans les siècles modernes, c'était un noble privilége du royaume très-chrétien, que tout esclave qui mettait le pied sur le sol de France devenait libre par cela seul. Il y a trente-trois siècles, Dieu ac-

[1] *Hist.*, l. 9, *Necare quemquam ex gnatis nefas.* — [2] Exod., 21, 20, 26 et 27.

cordait un privilége semblable aux enfants d'Israël. Vous ne livrerez point à son maître l'esclave qui se sera réfugié près de vous. Il habitera avec vous, au milieu de vous, dans le lieu qu'il aura choisi, dans une de vos villes, en un mot, où bon lui semblera : vous ne le contristerez point [1].

Non contente de défendre le meurtre, la loi défend la haine et la vengeance. Tu ne haïras point ton frère en ton cœur, est-il dit : Tu pourras réprimander ton prochain (s'il t'a offensé) ; mais tu ne lui conserveras point le souvenir de son injure. Tu ne te vengeras point, tu ne garderas point de colère contre les enfants de ton peuple ; mais tu aimeras ton prochain comme toi-même : moi, l'Éternel [2].

Chez plus d'un peuple ancien, étranger était synonyme d'ennemi. La tempête le jetait-elle sur la côte, on l'égorgeait sans pitié. A Israël il est dit : Tu n'attristeras ni n'opprimeras point l'étranger, car tu as été toi-même étranger en Égypte [3]. Et encore : Si un étranger habite en votre terre et demeure parmi vous, vous ne lui en ferez pas un crime ; mais qu'il soit parmi vous comme un concitoyen, et aimez-le comme vous-mêmes ; car vous aussi vous avez été étrangers en Égypte : c'est moi, l'Éternel, votre Dieu [4].

Contre l'ennemi, le droit est éternel, imprescriptible : tel était, selon la loi des Douze-Tables, le droit de la guerre chez les Romains [5]. C'est-à-dire, que vis-à-vis d'un ennemi, surtout d'un ennemi vaincu, il n'y avait ni droit, ni justice, ni humanité ; il n'y avait d'autre règle que l'intérêt et la force. De là, quand il lui en prenait envie, le vainqueur saccageait, égorgeait tout, sans pitié pour l'âge ni pour le sexe. Ainsi Numance fut-elle traitée par le deuxième Scipion, les bourgs des Marses par Germanicus, Jérusalem par Tite, Malcha et Dacires par l'empereur Julien [6]. Le même droit régnait chez les Puniques, les Perses et les Grecs ; témoin les saccagements de Sagonte par Annibal, de Sidon par Darius Ochus, de Tyr par Alexandre : à plus forte raison en était-il ainsi chez les peuples moins civilisés, tels que les Scythes. Israël seul avait des lois à garder envers les ennemis et les vaincus.

Pour la race de Chanaan, Dieu l'ayant condamnée au bannissement ou à la mort, elle sera chassée ou exterminée. Quant aux autres peuples, ordre de demander des réparations avant de déclarer la guerre : défense de faire des ravages inutiles. Tu n'abattras point les arbres fruitiers, tu ne ravageras point avec la hache le pays d'a-

[1] Deut., 23, 15 et 16. — [2] Lev., 19, 17 et 18. — [3] Exod., 22, 21. — [4] Lev., 19, 33 et 34. — [5] *Adversùs hostem æterna auctoritas esto.* Cic., *De off.*, l. 1, c. 12. — [6] Tacite, *Annal.*, l. 1, c. 51. Amm. Marcel. et Zozyme.

lentour ; car les arbres des champs sont-ils des hommes, pour se retirer devant toi dans des forteresses ? Quant aux arbres qui ne portent point de fruits, tu en prendras ce qui te sera nécessaire [1].

Au moment d'assiéger une ville, il faut lui faire des offres de paix. Si elle les accepte avant l'assaut, tout se borne pour ses habitants à devenir tributaires et sujets. Est-elle prise de vive force, on ne passera au fil de l'épée que les hommes, chaque homme étant alors soldat ; tout le reste, femmes, enfants, animaux, sera prisonnier [2]. Dans cette terrible conjoncture, la loi veille à l'honneur des filles et des femmes. Si parmi tes prisonnières de guerre, dit-elle, tu vois une captive qui plaise à ton cœur, et que tu veuilles l'épouser, tu l'emmèneras dans ta maison ; là, vêtue de deuil et les cheveux coupés, elle pleurera pendant un mois son père et sa mère ; alors tu viendras vers elle, et tu seras son mari, et elle sera ta femme [3]. Admirable ordonnance ! s'écrie Philon. D'un côté, loin de tolérer la licence, que l'usage et les législations des autres peuples autorisaient, elle tient le soldat pendant trente jours dans la contrainte ; et en lui montrant, durant cet intervalle, sa prisonnière sans parure et dépouillée de tous les ornements qui auraient pu relever l'éclat de ses charmes, elle lui donne le temps et les moyens de modérer la violence de sa passion. De l'autre, elle ménage avec humanité la douleur de la captive, qui, fille, devait être désolée de ce qu'elle n'était point mariée selon son cœur, de la main de ses parents ; ou veuve, ne pouvait que gémir, en considérant que, privée de son premier époux, elle allait trouver un maître impérieux dans son nouveau mari.

Mais, continue la loi, s'il arrive que ta captive ne te plaise plus, tu la renverras selon sa volonté, et tu ne pourras la vendre ni en faire trafic, parce que tu l'auras humiliée [4]. Juste punition de l'inconstance du vainqueur, et consolant dédommagement pour l'infortunée, des humiliations qu'elle aurait souffertes dans la maison d'un étranger, et de l'affront de s'en voir rejetée au moment où elle pouvait espérer d'en devenir l'épouse. Chez les païens, il n'en était pas de même : après s'être tout permis avec leurs captives, ils les vendaient ou les donnaient pour femmes à leurs esclaves. Témoin les plaintes de Polyxène dans Euripide, et d'Andromaque dans Virgile. La première était cependant fille de Priam, et la seconde, veuve d'Hector.

Chez plus d'un peuple ancien, les droits de la guerre étaient presque aussi terribles pour le citoyen que pour l'ennemi. Chez les Hébreux, nul ne pouvait être enrôlé au-dessous de vingt ans [5]. Les

[1] Deut., 20, 19 et 20 — *Ibid.*, 20, 10-15. — [2] *Ibid.*, 21, 10-14. — [4] *Ibid.*, 21, 14. — [5] Num., 1, 3 ; 26, 2.

troupes sont-elles assemblées ? les chefs déclarent que « quiconque ayant bâti une maison, ne l'a point habitée, ou ayant planté une vigne, n'en a point recueilli le fruit, ou ayant pris une épouse, n'a point habité avec elle, soit libre de s'en retourner dans sa maison, et dispensé du service pendant cette année [1]. »

Toute impureté, même involontaire, est bannie du camp d'Israël. S'il y a quelqu'un qui ne soit point net, pour quelque accident qui lui soit arrivé de nuit, il sortira du camp et n'y rentrera que le soir, après s'être purifié. Garde-toi de toute mauvaise chose ; car l'Éternel, ton Dieu, marche dans ton camp pour te délivrer de tes ennemis : que ton camp soit donc saint, de peur que l'Éternel n'y voie quelque impureté qui blesse ses yeux et l'oblige de t'abandonner [2].

Que si l'armée est obligée, dans sa marche, de passer sur les terres des citoyens ou des alliés, la loi défend d'y faire aucun dégât. Tu suivras le chemin, dit-elle, et tu ne passeras point à travers leurs champs et leurs vignes ; tu achèteras de ton argent les vivres qui te seront nécessaires, et tu payeras tout, jusqu'à l'eau que tu boiras [3].

Quand le moment du combat approche, si, malgré les précautions prises pour n'avoir que des soldats pleins de vigueur et de courage, il s'en trouvait quelques-uns qui se sentissent d'un cœur timide et lâche, elle leur permettait de se retirer avant le choc. Sage règlement par lequel, en usant de condescendance pour ces hommes faibles, elle empêchait qu'ils ne décourageassent leurs frères, et apprenait aux combattants à compter moins sur le nombre que sur la valeur et sur la protection du Dieu des armées qui leur était promise, et que les prêtres devaient leur rappeler dans ce moment-là même [4].

Revenaient-ils victorieux ? Pour les ramener à des sentiments plus doux, après la fureur du combat, elle voulait que, se regardant comme souillés par ces meurtres, quoique nécessaires, et comme indignes de paraître en cet état dans le camp de l'Éternel, ils missent une journée entière à se purifier avant d'y rentrer.

Pour mieux inculquer l'humanité envers les hommes, la loi prescrira une certaine mansuétude envers les animaux. Ce ne sera pas la superstition extravagante qui, dans l'Inde et l'Égypte, en fait l'objet d'un culte, mais une certaine clémence qui tempère, dans le roi de la nature, le droit absolu de vie et de mort. Ainsi, il sera dit que le repos du septième jour est institué, entre autres causes, pour que les animaux qui servent à l'homme à labourer la terre, puissent se reposer avec lui. Ailleurs : Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égarés, ramène-le-lui. Si tu vois l'âne de ton ennemi

[1] Deut., 20, 5. — [2] Ibid., 23, 9-14. — [3] Ibid., 2, 6. — [4] Ibid., 20.

gisant sous le fardeau, tu ne passeras pas au delà, mais tu l'aideras à le soulever [1]. Soit un bœuf ou une brebis, ils ne seront pas immolés le même jour avec leurs petits [2]. Tu ne cuiras point le chevreau dans le lait de sa mère [3]. Si, en marchant dans un chemin, tu trouves sur un arbre ou à terre, le nid d'un oiseau et la mère couchée sur ses petits ou sur ses œufs, tu ne retiendras pas la mère avec les petits ; mais, ayant pris les petits, tu laisseras aller la mère afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps [4]. Enfin, la loi défendait de manger le sang des animaux, pour éloigner d'autant plus de verser le sang de l'homme.

La crainte de Dieu, le respect pour l'autorité paternelle, le respect pour la vie de l'homme, tels sont jusqu'ici les principaux fondements que Dieu donne à la législation de son peuple. Les deux derniers sont renfermés dans le premier. En effet, qui craint Dieu, honore sans doute le père et la mère par qui Dieu lui a donné la vie; qui craint Dieu, respecte sans doute la vie que Dieu seul a donnée à chaque homme. Un troisième vient après les deux : c'est le respect pour la sainteté du mariage.

Ce que le mariage est et doit être d'après son institution primitive, Dieu nous le montre dans le premier. Il crée pour Adam une seule femme : elle est tirée d'un côté de l'homme, pour marquer que les deux ne seront qu'une même chair ; Dieu lui-même présente cette unique épouse à son unique époux, et consacre leur union par sa présence, afin que tout le monde puisse conclure avec le Christ : Ce que Dieu a conjoint, l'homme ne doit pas le séparer. Noé et ses trois fils n'ont également qu'une femme chacun. La pluralité des femmes et le divorce sont donc contraires à l'institution primitive du Créateur.

Au huitième siècle de l'ère chrétienne, un Musulman demanda à un évêque catholique, Théodore : Pourquoi croyez-vous plus permis d'avoir une femme que d'en avoir plusieurs ? Montrez-en la raison par des conséquences nécessaires de principes accordés. L'évêque répondit : On se marie, ou pour le plaisir, ou pour avoir des enfants. Depuis Adam jusqu'à ce jour, connaissez-vous quelqu'un à qui Dieu ait donné plus de plaisir qu'à ce premier homme ? Non. Et combien forma-t-il pour lui de femmes ? Une seule. Donc le plaisir que donne une femme est plus parfait que celui que donnent plusieurs. La conséquence est bonne, dit le Mahométan ; mais il semble qu'on doive avoir plus d'enfants de plusieurs femmes. Théodore répliqua : Y a-t-il eu un temps où la multitude des en-

[1] Exod., 23, 4 et 5. — [2] Lev., 22, 28. — [3] Exod., 23, 19. — [4] Deut., 22, 6 et 7.

fants fût plus nécessaire qu'en celui-là ? Non. C'est donc contre l'ordre de Dieu, et par l'amour de la chair, que l'on a permis la polygamie après la multiplication du genre humain, puisque, dans les temps où les hommes étaient si rares, le Créateur a ordonné de se contenter d'une femme [1]. Ce raisonnement, auquel le Mahométan ne trouva rien à redire, ne s'applique pas moins au divorce, qui n'est qu'une polygamie par échange, où l'homme renvoie une femme pour en prendre une autre. Dieu n'accorda pas plus au premier homme d'avoir plusieurs femmes de suite que d'en avoir plusieurs à la fois.

Ce que le raisonnement conclut de l'exemple du premier mariage, l'expérience des siècles vient le confirmer. Où règnent la polygamie et le divorce, comme chez les anciens Grecs et les Romains, et comme, de nos jours, chez les Mahométans, là, bien loin de trouver la perfection du plaisir dans la possession de plusieurs femmes, l'homme s'en dégoûte pour des plaisirs dont la brute même a horreur ; là règnent publiquement les crimes contre nature. Un philosophe grec nous en indique la raison. Après avoir débattu la chose pour et contre dans un dialogue exprès, il conclut que le commerce charnel avec les femmes est bon pour le vulgaire des hommes, mais que le même commerce avec des mâles doit être le privilége des philosophes [2]. La passion librement assouvie convoite bientôt, comme sa gloire, ce qu'il y a de plus infâme. Où règnent la polygamie et le divorce, la population diminue plutôt que d'augmenter : témoin les pays mahométans, qui ont une population proportionnellement beaucoup moindre que les pays chrétiens, dans lesquels la religion commande, ou bien la continence parfaite, ou bien le mariage d'un seul avec une seule. Plus la polygamie et le divorce règnent quelque part, plus le sexe faible y est dégradé et asservi. Chez les peuples païens, la femme n'était pas une personne, mais une chose servant au plaisir du maître, une chose qui s'achète et se vend. Ainsi en est-il encore dans le mahométisme. Les femmes y sont des esclaves femelles qu'on achète sur le marché, qu'on enferme comme un troupeau dans un parc, et pour la garde desquelles on mutile des hommes ou esclaves mâles. Plus la polygamie et le divorce règnent dans un pays, plus les mœurs y deviennent barbares, plus ce qu'il y a d'innocent devient la victime de ce qu'il y a de coupable ; plus les petits enfants y sont étouffés, exposés, abandonnés ou élevés pour des usages abominables. Le père et la mère en auront moins de pitié que les brutes n'en ont de leurs pe-

[1] *Biblioth. PP.*, t. 1, *græco-latin.* — [2] *Lucian. amores.*

tits. Parmi les animaux, au moins parmi ceux qui ont quelque chose de moins grossier, comme les oiseaux, le mâle et la femelle ne se séparent que quand leurs petits sont assez grands pour se passer d'eux. Parmi les hommes, le père et la mère qui maintenant divorcent, se séparent précisément alors que leur jeune famille aurait le plus besoin du concours de leur zèle et de leur bon exemple pour croître dans la vertu et éviter le plus grand des malheurs; il faudra, pour assouvir la passion adultère d'un père et d'une mère dénaturés, que des enfants pleins de candeur et d'innocence se séparent eux-mêmes les uns des autres, qu'ils renoncent à la douce amitié de frère et sœur, qu'ils façonnent leurs cœurs à la haine et à la discorde, qu'ils apprennent du père à détester la mère, de la mère à détester le père; il faudra qu'ils apprennent à ne rougir pas plus qu'eux du crime et du scandale. Certes, l'histoire et l'expérience parlent encore plus haut que l'évêque Théodore.

La loi de Moïse ne rétablit pas encore la perfection primitive, mais elle la rappelle. Elle ne proscrit point la pluralité des femmes, introduite depuis longtemps; cependant le grand prêtre n'en épousera qu'une, et ce sera une vierge. Cette loi tolère aux Hébreux la répudiation de leur épouse : mais c'est à cause de la dureté de leurs cœurs; mais le simple prêtre même ne pourra épouser de femme répudiée, quoiqu'il puisse épouser une veuve; mais si la femme peut être renvoyée, la famille ne pourra être divisée, les enfants resteront tous dans la maison paternelle. Mais, chose mémorable que nous avons apprise depuis la première édition de cette Histoire, l'ancienne synagogue, de Moïse à la captivité de Babylone, admettait : 1° qu'à l'origine de la création, le mariage a été institué comme une *alliance indissoluble* qui ne permettait pas plus la complète séparation des époux, que le partage d'un même personnage en deux[1]; 2° que Moïse, cédant à une nécessité du moment, accorda temporairement la permission de renvoyer la femme qui a cessé de *trouver grâce* aux yeux de son mari[2]; 3° que Jéhova, qui unit lui même les époux, éprouve du déplaisir de leur séparation, et qu'il ne veut pas que son saint nom s'associe au divorce[3]; 4° que celui qui profite de la condescendance involontaire de Moïse, devient odieux au Seigneur[4]; enfin les docteurs de l'ancienne synagogue mettaient tout en œuvre pour empêcher les Juifs d'user de la permission de répudier leurs femmes. Aussi, pendant bien des siècles, vit-on peu de répudiations. Mais de la captivité de Babylone au troisième siècle de l'ère chrétienne, la

[1] Drach, *du Divorce dans la synagogue*, Rome, 1840, p. 34 et seqq., 40, 44. — [2] *Ibid.*, p. 29 et 32. — [3] P. 35 et seqq., 29 et seqq., 39 et 40. — [4] P. 29 et 30.

corruption toujours croissante de Babylone et de Rome païenne fit irruption parmi les Juifs et y rendit les divorces si fréquents, que la nation semblait sur le point de disparaître avec la famille. Pour prévenir ce malheur, les docteurs de la synagogue moderne se sont appliqués à rendre la répudiation toujours plus difficile en prescrivant une foule de conditions minutieuses ou gênantes. Par ce moyen, avec la stabilité de la famille, ils ont assuré la permanence de la nation même, malgré sa dispersion sur toute la terre. Du reste, en permettant la répudiation, la loi de Moïse punira de mort et l'adultère et tous ces crimes contre nature dont ne rougissaient pas les philosophes grecs. Enfin, si la continence sacerdotale n'est pas d'obligation pour tous les jours, elle l'est pour ceux où le prêtre doit remplir dans le tabernacle les fonctions de son ministère; ce qui annonce la perpétuité de cette continence pour l'époque où le prêtre peut se trouver tous les jours dans la nécessité d'exercer ces fonctions, incomparablement plus saintes que celles du tabernacle ancien.

Cette législation diverse sur l'union conjugale recouvre un grand mystère. Nous en voyons la figure dans Abraham. Ce futur père d'une multitude de peuples avait dès le commencement une seule épouse, Sara, ou la princesse par excellence. Cette épouse princesse ayant été longtemps stérile, et paraissant devoir l'être toujours, il prit, de sa main, et pour lui engendrer par une autre, sa servante Agar. Pour Sara, il ne se parle jamais de répudiation; mais bien pour celle qui doit lui enfanter quelque temps. En effet, après que la princesse est devenue féconde, la servante est renvoyée de la maison avec son fils. Ce sont les deux alliances, dit saint Paul. La principale fut contractée par le Verbe de Dieu avec l'humanité entière, dans Adam. Cette alliance universelle ayant été longtemps stérile et paraissant devoir l'être toujours, une alliance particulière est contractée avec la postérité de Jacob, par le ministère de Moïse. Cette seconde devait servir et enfanter à la première. De là il se parle en elle et pour elle de répudiation; jamais dans l'autre ni pour l'autre. Enfin, l'alliance éternelle, l'Église catholique, étant devenue miraculeusement féconde, et enfantant à Dieu des peuples entiers, l'alliance temporaire, la synagogue est répudiée. Voilà pourquoi l'épouse une, sainte et perpétuelle, l'Église catholique, maintient fidèlement l'unité, la sainteté, l'indissolubilité du lien conjugal: elle en porte le mystère en elle. Les sectes adultères jettent aux hommes le divorce; c'est qu'elles l'ont fait avec Dieu.

Jusqu'ici la loi a réglé ce qui regarde les personnes; maintenant elle va régler les choses que les personnes possèdent. L'homme

ne tenant pas de lui-même son être, il n'en tient pas non plus son avoir. A l'Éternel est la terre et tout ce qu'elle renferme ; la terre est à lui, parce que c'est lui qui l'a faite. Après avoir fait également le premier homme et la première femme, il leur dit : Croissez et multipliez, remplissez la terre et subjuguez-la. Tel est le droit originel de l'homme sur la terre. Dieu n'en restait pas moins le seul maître et propriétaire véritable. Il le fit bien voir, lorsqu'au déluge il bouleversa tout ce domaine avec les colons qu'il avait placés dessus. Noé fut le premier de cette terre nouvelle. Il lui fut dit comme à Adam : Entrez-y et la remplissez ; mais Dieu n'en reste pas moins le maître absolu d'assigner telle portion de la ferme totale à tels descendants du fermier primitif, ou bien de la leur ôter pour la donner à d'autres. Ainsi, il expulsa les Émims et les Zomzommims, deux peuples géants, pour donner leurs terres aux fils de Lot ; il expulsera les Horréens de la montagne de Séir, pour la donner aux enfants d'Ésaü. Lui-même s'en explique, lorsqu'il défend aux enfants d'Israël de toucher à ces trois lots, attendu qu'il ne leur y accordera pas la valeur d'un pied [1]. L'héritage depuis longtemps promis à Israël, c'est la terre de Chanaan ; elle sera partagée en douze lots, suivant le nombre des tribus, et chaque lot en autant d'autres qu'il y a de familles. Cet héritage passera de père en fils. Cette terre ne sera point vendue à perpétuité, dit l'Éternel ; car elle est à moi, et vous êtes à mon égard des étrangers et des colons. C'est pourquoi tout le fonds que vous posséderez ne se vendra que sous la condition du rachat. Si votre frère, devenu pauvre, vend sa propriété, le plus proche parent pourra, s'il le veut, racheter ce que celui-là aura vendu. Que si l'homme n'a point de racheteur, mais qu'il trouve lui-même de quoi racheter, il comptera les années où il a vendu, et rendra à l'acheteur ce qui reste encore, et ainsi il recouvrera sa propriété. Mais s'il n'a pu trouver de quoi rendre, ce qui a été vendu restera dans la main de l'acheteur jusqu'à l'année du Jubilé ; car, en cette année-là, tout bien vendu retournera au propriétaire qui l'avait possédé d'abord [2]. Loi admirable d'humanité et de prévoyance. Chaque Israélite a son petit domaine qu'il est sûr de transmettre à ses descendants ; c'est pourquoi il s'y affectionne, le cultive avec soin ; pendant la paix, il s'y assied joyeux sous sa vigne et sous son figuier ; dans un temps de calamité, sa vente temporaire lui est une ressource précieuse ; jamais famille ne sera complétement ruinée ; jamais on ne verra les propriétés territoriales concentrées dans la main de quelques riches ; toujours il y aura, sous ce rapport, une certaine

[1] Deut., 2. — [2] Lev., 25, 23-28.

égalité entre tous les enfants d'Israël. L'industrie s'exercera à cultiver mieux le champ paternel, et à élever des troupeaux dans les montagnes, à conquérir sur l'ennemi extérieur des terres nouvelles, à faire le négoce avec les peuples voisins.

Législation adorable, si on la compare à la législation romaine. Vers la fin de la république, sur plus d'un million d'habitants à Rome, il n'y avait pas deux mille propriétaires ; tout le reste était prolétaire ou esclave [1]. Ce qui ruinait la plupart des Romains, c'étaient les usures. Plus d'une loi avait été faite pour réprimer les excès de cet odieux trafic ; mais ceux qui faisaient la loi étaient les premiers à la rendre vaine. Caton, Caton l'Ancien, la gloire du sénat, était un des plus cruels usuriers de son temps ; il prêtait à usure jusqu'à la pudeur de ses esclaves. A Rome, l'infortuné débiteur perdait non-seulement son bien, mais sa liberté, mais sa vie. Le malheur des temps, une incursion ennemie, la grêle, des blessures reçues à la guerre le mettaient-elles hors d'état de payer, il devenait, lui, sa femme, ses enfants, esclaves du créancier. Celui-ci le mettait aux fers, dans un cachot, le battait de verges, le faisait expirer sous les coups comme il lui plaisait. Avait-il plusieurs créanciers à la fois, la loi des Douze Tables leur accordait le droit de le couper par morceaux et d'en emporter chacun sa part. Encore a-t-elle soin de dire que s'ils coupent plus ou moins, ils n'en sont pas responsables [2]. Voilà ce que la loi romaine permettait aux Romains envers les Romains.

Combien humaine, au contraire, est la loi divine, même avec les imperfections qu'elle tolère aux Hébreux ! elle ne leur permet le prêt à intérêt qu'envers les étrangers ou idolâtres qui les environnaient, et qui étaient des peuples commerçants. Tu ne prendras aucun intérêt de ton frère, ni en argent, ni en grain, ni en quoi que ce soit. Tu pourras prendre un intérêt de l'étranger, mais tu n'en prendras point de ton frère, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse en tout ce que tu feras dans la terre que tu vas posséder [3]. L'étranger dont il est ici question n'est point, suivant la propriété du mot hébraïque, cet étranger qu'il est si souvent recommandé de bien recevoir et d'aimer comme soi-même, mais un étranger et d'origine et de religion, autrement un idolâtre, tels qu'étaient les marchands de Phénicie. La voilà donc extirpée jusqu'à la racine, parmi les Hébreux, la fatale gangrène qui dévorait sans cesse le peuple romain, l'usure. Ensuite, combien d'institutions charitables dans Israël, dont Rome n'avait pas même l'idée ! Un Israélite malheureux a-t-il contracté des dettes ?

[1] Cic. *De offic.*, l. 2, c. 21. — [2] Aulu-Gelle, l. 20, 1. — [3] Deut., 23, 19 et 20.

elles lui seront remises en l'année sabbatique. A-t-il vendu sa liberté pour soutenir sa pauvre famille, la même année lui rendra sa liberté. A-t-il été contraint de vendre le champ paternel, ce champ lui reviendra en l'année du Jubilé. Quelles que puissent être ses calamités, toujours l'espérance lui demeure.

Un Israélite est obligé d'emprunter et de donner quelque chose en gage. Admirez la maternelle sollicitude de la loi à son égard : « Tu ne prendras point pour gage la meule de dessous ou de dessus du moulin, parce que celui qui te l'offre engage sa propre vie en te donnant l'unique moyen qu'il a de subsister [1]. » C'est que, avant l'invention des moulins à eau ou à vent, il fallait à chaque maison un moulin à bras pour moudre le blé et avoir du pain. « Lorsque tu auras prêté quelque chose à ton prochain, tu n'entreras point dans sa maison pour emporter un gage, mais tu te tiendras dans la rue, et celui à qui tu as prêté t'apportera lui-même le gage au dehors [2]. » Le pauvre regarde chaque pièce de son petit avoir comme un joyau : il lui coûte de se priver d'aucune ; c'est pour cela que la loi divine lui laisse le choix. « Mais est-il nécessiteux et t'a-t-il engagé son vêtement, tu ne te coucheras point avec son gage dans ta maison ; mais tu le lui rendras au coucher du soleil, afin qu'il dorme dans son vêtement et qu'il te bénisse ; et ce te sera une justice, une aumône devant l'Éternel, ton Dieu. Autrement, s'il crie vers moi, je l'exaucerai, car je suis miséricordieux [3]. » « Tu ne retiendras point son salaire au nécessiteux et au pauvre, qu'il soit ton frère ou un étranger demeurant avec toi dans ton pays et dans ta ville ; mais le jour même tu lui rendras le prix de son travail, et le soleil ne se couchera pas dessus ; car il est pauvre et il soutient sa vie avec cela, de peur qu'il ne crie contre toi vers l'Éternel, et que ses cris ne te soient imputés à péché. Tu ne plieras point le droit de l'étranger ni de l'orphelin, et tu ne prendras point à la veuve son vêtement comme un gage. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte, et que c'est l'Éternel, ton Dieu, qui t'en a délivré ; c'est pourquoi voici ce que je te commande de faire : « Lorsque tu feras la récolte dans ton champ et que tu y auras oublié une gerbe, tu ne retourneras point pour l'emporter ; elle sera à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans toutes les œuvres de tes mains. Quand tu auras secoué ton olivier, tu n'y reviendras point après, ce sera pour l'étranger, l'orphelin et la veuve. Quand tu auras vendangé ta vigne, tu n'y glaneras point après ; ce sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Souviens-toi que tu as été esclave en

[1] Deut., 24, 6. — [2] *Ibid.*, 10 et 11. — [3] *Ibid.*, 24, 12 et 13. Exod., 22, 26 et 27.

Égypte ; c'est pourquoi je te fais ce commandement [1]. » Il y a plus : « Quand vous ferez la moisson dans votre terre, tu ne couperas pas tout à fait les coins et les bouts de ton champ, ni ne ramasseras les épis isolés ; mais tu laisseras tout cela pour le pauvre et l'étranger : moi, l'Éternel, votre Dieu [2]. »

La loi va plus loin encore : elle veut que ces pauvres soient invités aux festins religieux. « Dans ces fêtes, est-il dit, tu feras des festins et tu mangeras devant l'Éternel, ton Dieu, toi et ta famille, et le lévite qui est dans tes portes, et la veuve, l'orphelin et l'étranger qui demeurent avec toi [3]. Quand tu offriras tes prémices et tes dîmes à l'Éternel, tu te réjouiras en sa présence, toi, le lévite, l'étranger, la veuve et l'orphelin [4]. »

Ainsi, plusieurs fois chaque année, les riches et les pauvres se trouvaient assis à la même table : unis par les liens des bienfaits et de la reconnaissance, ils participaient tous aux biens que la Providence avait accordés au pays ; et, dans le transport de leur joie, ils bénissaient à l'envi le Dieu auquel ils devaient leur prospérité, ou qui consolait ainsi leur misère.

L'humanité de la loi divine se montre jusque dans l'équité avec laquelle elle punit le coupable. Elle ne fait point du vol un jeu, un exercice, un tour d'adresse, comme la loi de Lacédémone ; elle n'établit point de chefs de voleurs, protégés par la police, pour retrouver les effets dérobés, en cédant une partie de leur valeur, comme la loi d'Égypte ; mais elle ne porte pas non plus la rigueur à l'excès, comme la loi de Dracon à Athènes : elle distingue entre le vol nocturne et les autres vols. Lorsqu'un homme sera surpris, dit-elle, volant la nuit avec effraction, si on le frappe et qu'il en meure, celui qui l'aura tué ne sera point coupable de meurtre ; mais si le soleil est levé, il y aura homicide. Le voleur rendra le double ; et s'il n'a pas de quoi rendre, on le vendra comme esclave, et du prix de la vente on satisfera celui qu'il aura volé [5].

Quant aux biens confiés en quelque sorte à la foi publique, tels que les bestiaux, la loi distingue deux cas de vol. Si les bestiaux sont trouvés chez le voleur, elle le condamne à rendre deux pour un. « Depuis le bœuf, dit-elle, jusqu'à l'âne et jusqu'à la pièce de menu bétail, le voleur rendra le double ; mais, ajoute-t-elle, s'il les a tués ou vendus, il rendra quatre pour un. » Et parce que le bœuf est de tous les animaux le plus utile à l'agriculture, et que le dérober à son maître, c'est interrompre ses charrois et ses labours, elle veut que

[1] Deut., 24. — [2] Lev., 19, 9, 23, 22. — [3] Deut., 16, 11 et 14. — [4] *Ibid.*, 26, 11 et 13. — [5] Exod., 22.

« si quelqu'un dérobe un animal si nécessaire, et qu'il le tue ou qu'il le vende, il soit tenu d'en rendre cinq pour un [1]. »

Cette augmentation de peine, dans le cas où les bestiaux auraient été tués, était sage. Le voleur, montrant par là plus d'audace, plus d'habitude dans le crime, et une volonté plus déterminée de ne jamais rendre, il méritait une punition plus sévère.

Un bien surtout précieux à l'homme, c'est la bonne renommée. Le huitième commandement : Tu ne porteras point faux témoignage contre ton prochain, défend d'y donner atteinte. Le faux témoin est condamné à la peine qu'il voulait faire subir à autrui. « Un seul témoin ne suffira point contre quelqu'un, quelle que soit sa faute ou son crime ; mais tout sera assuré par la déposition de deux ou trois témoins. Si un témoin menteur s'élève contre un homme, l'accusant de prévarication, les deux parties se présenteront devant l'Éternel, en la présence des prêtres et des juges, qui seront en ces jours-là ; et lorsque, après un sévère examen, ils auront reconnu que le faux témoin a dit le mensonge contre son frère, ils le traiteront comme il a voulu traiter son frère, et vous ôterez le mal du milieu de vous, afin que les autres, entendant, soient dans la crainte, et qu'ils n'osent faire rien de semblable. Vous n'aurez pas pitié de lui ; mais vous exigerez vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied [2]. »

Enfin, pour couper jusqu'à la racine de toute injustice, les deux derniers commandements défendent de convoiter ce qui est à autrui ; défense que Dieu seul pouvait faire, parce que seul il voit ce qui se passe dans le secret des cœurs.

Tel est le sommaire de la loi divine ; loi belle et admirable, considérée en soi ; plus belle et plus admirable encore dans le plan général de la divine Providence sur le genre humain. Elle résume le passé et prépare l'avenir : c'est une nouvelle arche de Noé où se réfugie le salut du monde, la raison, la pudeur et l'humanité.

Un déluge de superstition, de luxure et de cruauté menace de plus en plus de corrompre toute la terre, sous le nom d'idolâtrie. Si Dieu ne vient au secours, la raison, la pudeur, l'humanité périront dans un naufrage éternel.

On ne niera pas Dieu ; on le multipliera. Un Dieu suprême qui produit tout par sa parole : voilà ce qu'on retrouve partout ; mais tout cela enveloppé, avec le temps, d'une infinité d'emblèmes, de symboles, de figures, dont les savants seuls avaient la clef, et qui devenaient pour le vulgaire autant de divinités différentes. Puis, au

[1] *Ibid.*, 22, 14. — [2] Deut., 19, 15-21.

lieu de reproduire dans leur originelle simplicité les vérités primitives, les savants eux-mêmes les altéraient par leurs explications. Dieu seul est, disaient-ils; Dieu seul a tout produit; mais d'où? De sa propre substance, ajoutèrent-ils. Par là tout était Dieu, on pouvait tout adorer. Voilà ce qui se retrouve encore aujourd'hui dans les védas de l'Inde et dans les hiéroglyphes de l'Égypte. Le paganisme raisonné de la Grèce et de Rome ne paraît qu'une importation de celui de l'Égypte et de l'Inde. On sent combien, dans un pareil système, la corruption héréditaire de l'homme était à son aise; elle s'y voyait divinisée. On sent combien la puissance ennemie dut favoriser tout cela : au fond, c'était son ouvrage et son empire. Aussi n'y aura-t-il rien dans la nature où la superstition ne vienne égarer le sentiment religieux. Contemplez-vous le soleil, la lune, les étoiles, le mathématicien, l'astrologue est là qui, au lieu de vous y faire admirer les merveilles du Créateur, vous offre d'y lire votre destin. Contemplez-vous les oiseaux du ciel, bénissant à leur manière le Dieu qui les a faits, l'augure est là qui, à leur vol et à leur ramage, vous annonce que l'entreprise concertée avec tant de sagesse et d'où vous attendiez votre bonheur, est une œuvre néfaste et qu'il faut l'abandonner. Avez-vous tué un bœuf pour nourrir votre famille, l'aruspice est là pour en fouiller les entrailles et vous dire que vous avez encouru la colère du ciel, que vous êtes menacé du plus grand des malheurs si vous ne suivez ses conseils. Et ces devins ne seront pas de petites gens. Les faiseurs d'horoscopes sont les sages, les astronomes de la Chaldée; les interprètes des oiseaux, les scrutateurs des entrailles, sont des sénateurs, des consuls romains. Les rois, les cités, les législateurs de la Grèce consulteront la vapeur qui s'élève du trou de Delphes. Un philosophe-empereur, Julien, avec les philosophes dont il est entouré, non-seulement exaltera l'astrologie, la science des augures et des aruspices, l'infaillibilité des oracles; mais il ajoutera l'étude et la pratique de la magie. Que deviendra la raison humaine sous cet amas de superstitions philosophiques et politiques?

Que deviendra la pudeur parmi d'incroyables séductions? Dieu produit éternellement, de sa substance, un autre lui-même, et, avec cet autre, un troisième, leur mutuel amour. Ce Dieu un et trine produit par sa parole toutes les créatures. L'antiquité avait incontestablement une connaissance plus ou moins nette de ces mystères. Produire, faire, créer, engendrer, se prennent facilement l'un pour l'autre. Dans les auteurs latins, générateur et créateur signifient la même chose. Pour représenter ces mystères de génération éternelle et de création temporelle, l'Inde et l'Égypte figureront les organes de la génération humaine. L'homme innocent, ce langage eût été inno-

cent. Adam et Ève étaient nus et ils ne rougissaient point, parce qu'ils n'avaient point encore à rougir; mais pour l'homme déchu, pour l'homme né avec la convoitise, combien un langage pareil est dangereux ! à quelles effroyables conséquences ne le mènera-t-il pas? Or, dans l'Inde et dans l'Égypte, ces images se trouvent mêlées à ce qu'il se peut dire de plus magnifique sur Dieu, son unité, sa trinité, sa toute-puissance. Il y avait des fêtes où ces emblèmes se portaient en triomphe; aujourd'hui encore, les jeunes Indiennes en portent à leur cou. Les rues, les places, les temples étaient pleins de représentations analogues. La poésie tirait de là ses fables sur les dieux et les héros. La prostitution devint un culte; de l'Inde et de l'Égypte, cet égarement s'étendit ailleurs. A Babylone, toutes les femmes devaient, une fois en leur vie, s'abandonner à des étrangers dans le temple de Melitta; leurs pères, leurs époux les prostituaient à leurs hôtes pendant les festins. Qui ne sait les adultères, les incestes que les Grecs et les Romains attribuaient à leurs divinités nationales? Qui ne sait, ou plutôt personne sait-il toutes les infamies qui se commettaient aux fêtes d'Astarté, d'Adonis, de Bacchus et autres? L'homme seul, si corrompu qu'il soit, n'eût pas été capable de diviniser ainsi le crime; il y était poussé par un dieu criminel, le dieu de ce siècle. Lorsque le paganisme nous représente des dieux se plaisant à ce qu'il y a de plus impur, il ne se trompait pas en un sens; il en est de tels : témoin cet esprit immonde qui, chassé du corps d'un homme, y revient avec sept autres plus méchants que lui; témoin encore cette légion de démons ou dieux impurs qui, pour échapper quelque temps au supplice complet de l'enfer, demandent comme une grâce de se loger dans des corps de pourceaux.

Le dieu de ce siècle, Satan, est non-seulement un esprit de superbe, usurpateur des honneurs divins; un esprit immonde, poussant l'homme à toute sorte d'immondices; mais encore il a été homicide dès le commencement : et c'est là un troisième caractère de l'empire qu'il a exercé sur la terre, sous le nom d'idolâtrie.

Ce que les nations immolent, dit l'Apôtre des nations, elles l'immolent au démon et non pas à Dieu [1]. Or, avant la venue du Christ, les nations immolaient généralement toutes des victimes humaines. Dans un des livres sacrés des Indiens; le dieu Siva, ou soleil, explique à ses enfants le temps et la manière d'offrir les sacrifices d'hommes. On les offrait principalement à lui et à sa femme Cali, la lune, que les Indiens adorent l'un et l'autre sous la forme des organes de la génération. L'on a encore les terribles formules qui se prononçaient

[1] I. Cor., 10, 19 et 20.

alors : « Salut à toi, Cali ! Cali, salut à toi ! Dévi, déesse du tonnerre ! salut à toi, déesse au sceptre de fer ! » ou bien : « Cali ! Cali ! déesse aux dents terribles ! mange, coupe, détruis tous les méchants ! Découpe-les avec cette hache ! garrotte ! garrotte ! empoigne ! empoigne ! bois le sang [1] ! »

Cette effroyable Cali de l'Inde se retrouve dans la Diane de Tauride, à qui l'on immolait les étrangers naufragés ; dans l'Astarté de la Phénicie, dans l'Hécate des Grecs et des Romains. Siva-Soleil se retrouve dans le Mithras-Soleil des Perses, à qui ses initiés offraient également des victimes humaines ; dans l'Adramelec des colonies assyriennes ; dans le Moloch des Ammonites ; dans le Baal des Phéniciens et des Carthaginois, qui tous lui immolaient leurs propres enfants [2]. Les Égyptiens, du moins à une certaine époque, brûlaient des hommes pour apaiser le génie du mal, Typhon [3]. Dans Homère, Achille égorge douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle. Ailleurs, Aristomène, devenu roi de Messénie, immole à Zeus trois cents Lacédémoniens avec leur roi Théopompe [4]. Avant la bataille de Salamine, sur les instances de son équipage, Thémistocle immola trois Perses, neveux du roi, à Bacchus-Omestes ou mangeur de chair crue [5]. Porphyre, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, citent une foule d'autres exemples parmi les Grecs. Chez les anciens Romains, on sacrifiait de jeunes garçons à Mania, mère des Lares [6]. Plus d'une fois on enterra vifs à Rome un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, pour empêcher les Grecs et les Gaulois de jamais s'emparer de Rome [7]. Ce ne fut que l'an 657 de la fondation de cette ville, qu'un sénatus-consulte défendit les sacrifices humains [8]. Mais il paraît que cette défense ne regardait que les particuliers ; car en l'année 708, dernière de Jules César, quarante-quatre ans avant la naissance de Jésus Christ, les pontifes et les prêtres de Mars immolèrent encore deux hommes sur le Champ de Mars [9]. Toutefois, les Romains sacrifiaient rarement des hommes isolés ; ils le faisaient plus souvent en masse sur le tombeau des consuls et des sénateurs, pour apaiser leurs mânes. Dans Virgile, Énée envoie des prisonniers à Évandre pour les immoler sur le bûcher de son fils Pallas. L'an 490 de Rome, deux frères Brutus donnèrent le spectacle d'un sacrifice pareil aux funérailles de leur père. Des hommes armés de glaives, et de là nommés gladiateurs, combattaient deux à deux sur la tombe, jusqu'à ce que l'un eût immolé l'autre. Ces boucheries de-

[1] *Asiat. Researach.*, t. 5, p. 369-321. — [2] 4. Reg., 17, 31. — [3] Plut., *de Is. et Osir.* — [4] Euseb., *præp.*, l. 4, c. 16. — [5] Plut., *in Themist.* — [6] Macrob., *Saturnal.*, 1, 7. — [7] Tit. Liv., 22, 51. — [8] Plin., *Nat. Hist.*, l. 30, s. 3. — [9] Dion Cass.

vinrent les délices des Romains. On les appela, par excellence, les jeux. Point de moyen plus efficace pour gagner la faveur publique. Le débonnaire Titus obligea cinq mille captifs à s'entr'égorger ainsi les uns les autres pour célébrer la fête de son père et de son frère. Et ce n'était pas que la lie du peuple qui prenait plaisir à ces jeux sanglants; les chevaliers, les sénateurs, les consuls, les empereurs y assistaient, les vestales y avaient leur place distinguée. Que dirons-nous ? Pour l'amour du sexe tendre, on introduisait ces jeux dans les maisons. A la fin des repas, des gladiateurs arrivaient dans la salle du festin et s'y égorgeaient pour réjouir les convives. Oui, s'écrie Sénèque, on est venu au point de tuer l'homme, cette chose sacrée, pour s'amuser et pour rire [1].

Les Celtes, qui, hors la Grèce, et une partie de l'Italie, habitaient toute l'Europe, offraient des sacrifices humains. Ceux d'entre eux qui sont grièvement malades, dit César de tous les Celtes ou Gaulois, ou bien qui courent les hasards de la guerre et d'autres dangers, immolent des hommes ou font vœu d'en immoler : ils se servent pour ces sacrifices du ministère des druides ; ils s'imaginent ne pouvoir apaiser les dieux immortels qu'en leur rendant vie d'homme pour vie d'homme : ils ont même établi des sacrifices publics de cette espèce. D'autres ont des statues d'osier d'une énorme grandeur, qu'ils remplissent d'hommes vivants, après quoi ils y mettent le feu et les font expirer dans les flammes. Ils préfèrent pour cela des voleurs et des brigands, ou des gens coupables de quelque autre faute ; ils croient que le sacrifice de pareilles gens est bien plus agréable aux dieux immortels ; mais quand il leur en manque, ils leur substituent des innocents [2]. Sur cent prisonniers, les Scythes en immolaient toujours un au dieu de la guerre, figuré par un vieux glaive [3]. Chez les Scandinaves, outre les occasions extraordinaires, on offrait chaque neuf mois, neuf jours durant, chaque jour neuf victimes, hommes et animaux. C'étaient ordinairement des captifs ; mais plus d'une fois on choisissait des victimes plus précieuses. Hacquin, roi de Norwège, immola ses fils à Odin, pour obtenir la victoire sur Harald. Le roi lui-même pouvait devenir la victime. Ainsi, le premier roi de Suède, Vermeland, fut brûlé en l'honneur d'Odin, parce qu'on espérait par là un temps plus heureux après la disette [4]. Enfin, jusqu'à l'introduction du christianisme, les sacrifices humains avaient lieu dans tous les pays d'Europe.

[1] *Homo, res sacra, jam per lusum et jocum occiditur.* Senec., *Epist.*, 90. — [2] Cœsar, *de Bello gall.*, l. 6, n. 16. — [3] Herodot., 4, 62. — [4] Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemark.*

Il en est de même de l'Amérique. Partout on immolait des hommes dans les supplices plus ou moins divers. Au Mexique, c'étaient des prisonniers et des esclaves. On étendait la victime sur un autel élevé vers le milieu, en sorte que la poitrine ressortît bien. Quatre prêtres de l'idole tenaient le malheureux par les bras et les jambes, un cinquième lui fixait la tête par un fer recourbé en manière de faucille, dont il lui saisissait le cou. Le prêtre en chef lui ouvrait la poitrine avec un couteau de pierre à feu. Il arrachait le cœur, le présentait fumant au soleil en sacrifice, le brûlait et en conservait religieusement la cendre. A certaines idoles colossales et creuses, il poussait ce cœur avec une cuillère par la bouche dans le corps. Les lèvres de l'idole étaient toujours frottées avec le sang. La tête de la victime était coupée et conservée dans un charnier, mais le tronc jeté hors du temple par le degré. Le guerrier qui avait pris le captif, ou le maître qui avait fourni l'esclave, ramassait le cadavre, le portait dans sa maison et en préparait un festin à sa famille et à ses amis. Ils n'en mangeaient que les côtes, les bras et les jambes; le reste était brûlé ou jeté aux animaux de la ménagerie du roi.

De deux historiens justement renommés du Mexique, l'un, Clavigер, estime à vingt mille les victimes humaines qu'on immolait tous les ans dans le royaume mexicain ; l'autre, Acosta, laisse à conclure un nombre bien plus grand, lorsqu'il dit qu'en plus d'un jour, on offrait cinq mille hommes, et en un jour entre autres jusqu'à vingt mille.

Quelle désolation ! Partout l'homme tuant l'homme ! Est-ce par haine, par vengeance, par ambition ? Souvent il le fait, dans ce qu'il nomme la guerre. Ici, c'est superstition, égarement du sentiment religieux ; pour apaiser les mânes, pour apaiser les immortels. Il ne voulait pas toujours du mal à ses victimes : les Scandinaves embrassaient les leurs et les consolaient par l'espoir d'un heureux avenir. Qui donc a produit cet égarement terrible ? Non pas l'homme seul. Comment n'y pas reconnaître l'action de cet esprit qui porta le premier homme au premier péché, le premier frère au premier meurtre, un apôtre à trahir l'Homme-Dieu, les Juifs à l'immoler sur la croix ? Vous avez pour père le diable, dit le Christ à ces derniers, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. Lui, était homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité ; car la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il parle mensonge, il parle du sien ; car il est menteur et père du mensonge [1]. Ce malheureux était d'abord dans la vérité, mais il n'y est pas demeuré. L'homme également était d'abord dans la vé-

[1] Joan., 8, 44.

rité, dans la grâce de Dieu, dans la justice ; mais il n'y est pas demeuré non plus. Après sa chute, il était dans la vérité, au sens qu'il connaissait encore bien Dieu et le culte qu'il fallait lui rendre. Aussi, pendant plus de vingt siècles n'est-il point question de sacrifices humains. Généralement, toutes les traditions parlent d'un état premier où rien n'était de cela. Ce n'est que dans les quinze cents ans qui précèdent l'avénement du Christ, qu'on les voit apparaître. L'homme coupable sentait le besoin d'un Rédempteur ; il sentait que le sang de l'animal ne pouvait racheter un homme. L'esprit menteur égara ce sentiment vrai en substituant le raisonnement à la simplicité de la tradition antique.

De tous les peuples, les plus coupables, sous ce rapport, étaient les Chananéens. Ils avaient vu Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob ; ces illustres patriarches leur avaient montré l'ancien et vrai culte de Dieu, avec une espérance plus explicite du Rédempteur universel. Cependant, c'est parmi ces Chananéens que, bientôt après, régnera la superstition la plus dissolue et la plus cruelle. Partout des autels à Baal ou Moloch, où les pères et mères brûlent leurs enfants ; à côté, les bocages d'Astarté, où règnent la prostitution et la sodomie. Carthage, colonie de Chanaan, ne le cédera point à sa mère patrie. Lorsque Agathocle assiégea cette ville, la statue de Baal ou Saturne, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants des premières familles ; ses bras d'airain étant inclinés, ces enfants roulaient de là dans une fournaise qui se trouvait au-dessous. Trois cents personnes se précipitèrent encore dans les flammes, pour expier leur négligence à brûler les leurs dans le temps. C'est en vain que Gélon, vainqueur, leur avait défendu d'immoler des victimes humaines ; la coutume voulait qu'ils immolassent à Baal l'élite de leurs fils. C'est Diodore de Sicile qui nous apprend ces horribles détails [1]. On peut juger de là quelle était la pitié de ces gens pour le reste des hommes.

Ah ! que deviendront la raison, la pudeur, l'humanité au milieu de tout cela ? Mais que deviendront-elles, si cette race de Chanaan, venue des bords du golfe Persique et de la mer Rouge sur la Méditerranée, et qui de là enverra ses colonies en Afrique et en Espagne, venait jamais à être la maîtresse du monde ? Partout on verrait la jeunesse ou immolée sur les autels de Baal, ou prostituée dans les bocages d'Astaroth. Qui donc préservera l'univers de cette effroyable dégradation ? Sera-ce les hommes ? Eh ! partout leurs lois autorisent ou tolèrent des horreurs semblables. Le salut ne viendra que de Dieu.

[1] Diodor., l. 20, c. 14.

En attendant que son Fils, son Verbe, sa raison consubstantielle se fasse homme et victime pour délivrer tout le genre humain de cette superstition impure et cruelle, un exemple va être fait, qui servira de préparation à la délivrance universelle. La race maudite de Chanaan est condamnée au bannissement ou à la mort, en punition de ses sacriléges parricides. La race bénie d'Abraham en occupera le pays, mais avec menace de la même peine, si elle tombait dans les mêmes crimes. Tu ne donneras point tes enfants à Moloch, lui dit-il, tu ne commettras point de péché contre nature, ni d'inceste, comme ces peuples que je vais chasser de devant toi à cause de cela. Prenez garde que cette terre qui va les vomir de son sein, parce qu'ils l'ont souillée de leurs abominations, ne vous rejette un jour vous-mêmes [1]. Quiconque des enfants d'Israël, ou des étrangers qui habitent en Israël, donnera de ses fils à Moloch, il mourra de mort, et le peuple de la contrée le lapidera. Que si le peuple néglige de le punir et n'obéit point à mes ordres, j'exterminerai le coupable, toute sa race et tous ceux qui auront consenti à sa prostitution avec Moloch [2]. Et de peur qu'on ne s'imagine que Dieu ne défend de pareils sacrifices que parce qu'ils sont offerts aux idoles, il ajoute : Quand l'Éternel, ton Dieu, aura chassé de devant toi ces nations et qu'il t'aura établi à leur place, garde-toi de les imiter et de prendre leurs cérémonies, en disant : Comme ces nations ont adoré leurs dieux, ainsi je ferai pour le mien. Non, tu ne feras point ainsi à l'Éternel, ton Dieu ; car toutes les abominations que l'Éternel abhorre, voilà ce qu'elles ont fait à leurs divinités, brûlant en leur honneur jusqu'à leurs fils et leurs filles. Pour toi, tu observeras ce que je t'ai ordonné et tu n'y ajouteras ni n'en retrancheras rien [3].

Cicéron disait : Pour la religion qui s'unit avec la connaissance de la nature, bien loin de la détruire, il faut la propager ; mais pour la superstition, il faut en extirper jusqu'aux dernières racines. Car, à dire vrai, répandue parmi les peuples, la superstition a oppressé l'esprit de presque tout le monde et envahi la faiblesse humaine. Elle vous suit, elle vous presse, elle vous persécute de quelque côté que vous vous tourniez ; que vous écoutiez un devin ou un présage ; que vous immoliez ou que vous regardiez un oiseau ; que vous voyiez un Chaldéen ou un aruspice ; qu'il fasse un éclair, qu'il tonne, que le feu du ciel tombe quelque part ; qu'il naisse ou qu'il se fasse quoi que ce soit qui ressemble à un prodige. Comme de tout cela il arrive toujours quelque chose, jamais on ne peut demeurer l'esprit en repos. Un asile contre toutes les peines et les sollicitudes paraissait être le

[1] Lev., 18, 21-30. — [2] *Ibid.*, 20, 2-5. — [3] Deut., 12, 29-32.

sommeil; c'est de là même que naissent une foule de soins et de craintes. Par elles-mêmes, ces craintes affecteraient moins, on les mépriserait plus, si des philosophes n'avaient pris le parti des songes; philosophes non pas des plus méprisés, mais des plus pénétrants, des plus habiles à raisonner juste, ceux que l'on regarde à peu près comme parfaits [1].

Voilà comme Cicéron s'exprime, en terminant son *Traité de la divination*. C'est dans cet ouvrage que, raillant les pythagoriciens sur leur superstitieuse abstinence des haricots, il lui échappe ces paroles : Je ne sais comment, il ne se peut rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe [2]. Ceux qu'il signale comme les fauteurs des superstitions les plus extravagantes, sont les stoïciens. Après Cicéron, les philosophes ont été les mêmes. Deux hommes des plus superstitieux que le monde ait peut-être jamais vus et des plus ardents à protéger les superstitions de toute sorte, furent deux philosophes sur le trône, le stoïcien Marc-Aurèle et le cynique Julien. Ceux qui à leur exemple, défendirent avec le plus de zèle, contre les attaques des chrétiens, les rêveries des astrologues, des augures, des aruspices, des magiciens, ont été les philosophes Plotin, Porphyre, Jamblique. Ce n'est pas tout; Cicéron lui-même, qui, dans son livre *de la Divination*, traitait tout cela de contes de vieilles femmes, pratiquait néanmoins tout cela, en public, avec une gravité de sénateur, comme augure du peuple romain. Il y a beaucoup plus : dans son *Traité des lois*, où il constitue à son gré la république, il condamne à mort quiconque n'obéit point à ce que prononcera l'aruspice ou l'augure [3]. De façon que ce philosophe législateur reconnaît, d'un côté, que la superstition étouffe la raison de l'homme, et, de l'autre, il contraint l'homme à se soumettre à cette superstition qui l'étouffe. Ainsi, point d'espérance pour la raison humaine de la part des législateurs et des philosophes qui ne sont que cela.

Peut-être que Cicéron, s'il avait eu la vérité complète, eût été moins faible, moins inconséquent. Mais, comme il l'observe dans son *Traité de la nature des dieux*, les raisonnements contradictoires des diverses sectes de philosophie allaient à tout rendre douteux. Il sentait, il disait, aussi bien que Platon et Confucius, qu'il fallait s'en tenir à l'autorité des anciens. La difficulté était de remonter avec certitude, non pas aux ancêtres particuliers de telle ou telle peuplade, mais aux ancêtres communs du genre humain, afin de recevoir par leur intermédiaire les vérités communiquées de Dieu. Quelque fût l'embarras de leur position, ces trois hommes, nous l'avons vu, ne désespéraient pas d'un ave-

[1] *De Divinat.*, l. 2, n. 72. — [2] *Ibid.*, n. 58. — [3] *De leg.*, l. 2. n. 8.

nir où Dieu serait le seul monarque universel, et sa raison, la seule loi.

Cependant cet ensemble historique de vérités divines existait du temps de Cicéron. Le livre qui le contient, alors traduit en grec, était à Rome, en Italie, en Grèce, en Asie, en Afrique. Ce livre existait, au temps de Cicéron, depuis quatorze siècles, au temps de Platon et de Confucius depuis dix siècles, écrit, non en hiéroglyphes indéchiffrables, mais dans la langue-mère des Hébreux, des Syriens, des Phéniciens et des Arabes. Les vérités fondamentales de la raison humaine, ce qu'est Dieu, ce qu'il a fait, ce qu'il demande de l'homme, se trouvent là, non point comme des problèmes à résoudre par de subtils raisonnements, mais comme un fait universel se développan avec le temps et se transmettant avec la vie et la parole. Là, plus de doute, plus de contradiction : un Dieu, une loi, un langage.

Après les paroles vacillantes de Cicéron, philosophe et législateur, écoutons la parole prophétique de Moïse.

Lorsque tu seras entré dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne, tu n'apprendras point à faire suivant les abominations de ces peuples-là. Qu'il ne se trouve personne au milieu de toi qui s'adonne à la divination, faiseur d'horoscope, augure, magicien, enchanteur, pythonisse, diseur de bonne aventure, ni qui interroge les morts; car quiconque fait ces choses est une abomination à l'Éternel; et c'est pour ces abominations-là que l'Éternel, ton Dieu, va les chasser de devant toi. Tu seras tout entier à l'Éternel ton Dieu. Pour ces nations dont tu vas posséder la terre, elles écoutent les augures et les devins; mais pour toi, ce n'est point ainsi que t'a partagé l'Éternel, ton Dieu. Du milieu de toi, d'entre tes frères, l'Éternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi : c'est lui que vous écouterez. Selon que tu as demandé à l'Éternel, ton Dieu, en Horeb, le jour de l'assemblée, disant : Que je n'entende plus désormais la voix de l'Éternel, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible, autrement je mourrai. Et l'Éternel me dit : Ce qu'ils viennent de dire est bien. Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète comme toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et quiconque n'écoutera point ma parole, que ce prophète dira en mon nom, moi j'en poursuivrai la vengeance [1].

Ailleurs Dieu dit : Vous me serez saints, parce que je suis saint, moi l'Éternel, et que je vous ai séparés des autres peuples, afin que vous fussiez à moi. L'homme ou la femme qui seront adonnés à la nécromancie ou à un autre divination doivent être punis de mort. On les lapidera, et leur sang sera sur eux [2].

[1] Deut., 18, 9-19. — [2] Lév., 20., 26 et 27.

Ainsi, Moïse punit de mort quiconque s'adonne à la superstition, et le philosophe, quiconque ne s'y asservit point. Qui des deux à le mieux servi la raison humaine?

Ce qui est vrai de la raison, l'est de la pudeur. Dans les législations philosophiques de l'antiquité, la pudeur était également comptée pour rien. La loi de Dieu la rétablit et la protége comme la seconde innocence. L'homme est fait à l'image de Dieu : son corps est de terre, mais c'est Dieu qui l'a formé; la femme est prise des os et de la chair de l'homme, mais c'est Dieu qui la façonne, c'est Dieu qui la présente à son époux, c'est Dieu qui consacre leur union. Là tout est saint, tout est d'une origine divine, même le corps de l'homme et de la femme. Cette sainteté sera vengée d'une manière terrible. Quand toute chair a corrompu sa voie, le déluge fait mourir toute chair. Pour avoir violé la pudeur par son regard et son langage, Chanaan est maudit; Sodome et Gomorre sont consumés par une pluie de feu et de soufre. L'adultère est puni de mort ainsi que la fornication : il n'y aura point de prostituée en Israël, encore moins de ces hommes infâmes que l'on voyait cependant chez tous les autres peuples. On ne recevra point à l'autel l'offrande de pareilles gens. En un mot, l'homme, fait à l'image de Dieu, ne doit point vivre à la ressemblance de la bête.

Enfin, la loi divine apprend l'humanité à l'homme envers l'homme. Dieu nous a donné à tous le même père et la même mère; nous sommes tous frères et sœurs, tous formés à l'image de Dieu. De là, le châtiment du premier meurtrier; de là, ces hommes de violence, ces géants primitifs engloutis dans le déluge; de là, cette loi à Noé : Quiconque répandra le sang de l'homme, son sang sera répandu, car l'homme a été fait à l'image de Dieu. De là, dans la loi de Moïse, ces commandements d'aimer, de bien traiter l'étranger, l'esclave, le pauvre; elle ne défend la communication, les alliances avec certains autres peuples que parce qu'il y avait danger de participer à leurs superstitons impures et cruelles. Tout individu qui renonçait à ce honteux esclavage de la raison humaine, était reçu en Israël et s'y voyait protégé par la loi divine.

Moïse, ayant reçu de Dieu le sommaire de cette loi, descendit de la montagne et la proposa aux enfants d'Israël. Tout le peuple répondit d'une voix : Toutes les paroles que l'Éternel a dites, nous les ferons. Moïse mit alors par écrit toutes les paroles de Jéhova, et se levant de grand matin, il érigea un autel au pied de la montagne, avec douze colonnes suivant les douze tribus d'Israël. En même temps il envoya les jeunes hommes d'entre les enfants d'Israël : on croit que c'étaient les premiers-nés; et ils offrirent des holocaustes,

ainsi que des victimes pacifiques. Moïse prit la moitié du sang de ces victimes, le mit dans des coupes, et répandit l'autre moitié sur l'autel. Ensuite, prenant le livre de l'alliance, il lut devant tout le peuple, qui dit ; Tout ce qu'a dit l'Eternel, nous le ferons et nous lui obéirons. Alors prenant le sang qui était dans les coupes, il le répandit sur le peuple, et dit : Voici le sang de l'alliance que l'Eternel a faite avec vous sur toutes ces paroles.

Ainsi fut conclue l'alliance particulière de Dieu avec le peuple d'Israël. C'était l'application, à une nation choisie, de cette alliance universelle que Dieu contracta avec Noé, et, en lui, avec tout le genre humain, à la fin du déluge et au sortir de l'arche. Cette alliance particulière avec un seul peuple devait préparer le renouvellement et la plénitude de cette alliance première avec tous les peuples. L'alliance universelle et éternelle s'accomplira également par le sang d'une victime, et cette victime sera Dieu-Homme.

On s'étonnera peut-être que dans la loi qu'il donne à Israël, Dieu ne parle que de peines et de récompenses temporelles. L'étonnement cessera, si l'on pense que Dieu parle à un peuple, et qu'il n'y a de peuple que dans le temps.

Le peuple ayant ainsi librement accepté le pacte divin, ses princes, ses représentants sont admis en la présence du souverain monarque. D'après un ordre précédent, Moïse et Aaron, ses deux fils Nadab et Abiu, ainsi que soixante-dix parmi les anciens d'Israël, montèrent sur la montagne, et ils virent Dieu, et ils l'adorèrent de loin. Sous ses pieds paraissait comme un ouvrage de saphir, et comme le ciel lorsqu'il est serein. Et il n'étendit point sa main sur les élus d'Israël, et ils virent Dieu, et ils vécurent [1].

La fin de la loi est le Christ, dit saint Paul [2] ; c'est à lui qu'elle mène. Ce Dieu que virent les élus d'Israël après la loi écrite, était apparemment le Verbe de Dieu sous une forme humaine, le prophète à venir comme Moïse. Jusque-là, comme nous l'apprend le même apôtre, il avait fait entendre la loi à tout le peuple, par le ministère des anges [3]. Maintenant il se laisse voir non pas de près, mais de loin ; non pas à toute la multitude, mais à ses élus, à ses princes. Dès lors les âmes saintes et élevées considèrent le Christ dans toute la loi et l'adorent dans le lointain.

Dans ce moment solennel, l'Eternel dit à Moïse : Monte vers moi sur la montagne, et sois là, et je te donnerai des tables de pierre, et la loi et les commandements que j'ai écrits, afin que tu enseignes les enfants d'Israël. Moïse se leva donc avec Josué, son ministre, et dit

[1] Exod., 24, 9-11. — [2] Rom., 10, 4. — [3] Heb., 2.

aux anciens : Attendez-nous jusqu'à ce que nous revenions à vous. Vous avez avec vous Aaron et Hur; s'il survient quelque débat, on s'adressera à eux. Et lorsque Moïse fut monté, la nuée couvrit la montagne, et la gloire de l'Eternel reposa sur le sommet du Sinaï, et la nuée le couvrit pendant six jours, et au septième jour il appela Moïse du milieu de la nuée. Et l'aspect de la gloire de l'Eternel était au sommet de la montagne, comme un feu ardent devant les yeux des enfants d'Israël. Et Moïse étant entré dans la nuée, monta sur la montagne, et il fut là quarante jours et quarante nuits [1].

[1] Exod., 24, 12-18.

# LIVRE HUITIÈME.

## DE 1490 A 1451 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Voyage dans le désert. — Mort de Moïse. — Épreuves de l'Eglise sur la terre.**

Jusqu'alors la loi non écrite se lisait dans la vie des patriarches, désormais elle se lira, de plus, écrite dans le livre de Moïse. Il s'en est fait une plus solennelle promulgation, l'acceptation d'Israël a été plus expresse, le sang des victimes a consacré ses engagements. Heureux peuple s'il y demeure fidèle. Hélas! il n'en sera, ce semble, que plus prévaricateur. Plus d'une fois nous serons obligés de le condamner. Peut-être le ferons-nous avec une justice superbe; peut-être dirons-nous comme le pharisien : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, en particulier comme les Juifs.

Ce mal est déjà vieux, c'est même l'origine première du mal et le grand obstacle à la guérison. Dieu est sage et parfait de lui-même. Nous pouvons le devenir du sien, nous prétendons l'être du nôtre; la sagesse et la vertu ne sont plus que la pâture de l'orgueil, un titre à mépriser les autres. Le philosophe disait : Il suffit de demander au Dieu suprême ce qu'il donne et ce qu'il ôte. Qu'il m'accorde la vie, qu'il m'accorde les richesses, je me procurerai moi-même la vertu [1]. Il faut demander à Dieu la fortune et prendre la sagesse en soi-même : tel est, ajoute-t-il, le jugement de tous les mortels [2]. Cette dernière assertion même a du vrai. Pour la vie et les richesses, nous voulons bien convenir que Dieu en est le maître. Encore l'oublions-nous volontiers, quand nous sommes bien portants et bien riches. Mais pour ce qu'il y a de plus excellent, la sagesse et la vertu, nous prétendons que c'est fruit de notre crû. Bien que nous cultivions le

[1] *Hæc satis est orare Jovem, quæ donat et aufert : det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo.* Horat. *epist.*, l. 1, 18. — [2] *Judicium hoc omnium mortalium est fortunam a Deo petendam, à seipso sumendam esse sapientiam.* Le stoïcien Cotta, *apud Cic.*, *de Nat. Deor.*, l. 3.

champ, nous ne pensons pourtant pas que ce soit nous qui fassions venir la moisson. Nous la voyons dépendre de trop de choses, comme la pluie, la sécheresse, la grêle, les insectes, où nous ne pouvons rien. Mais quand ce champ c'est nous-mêmes; mais quand ses fruits sont nos pensées, nos affections, nos œuvres; quand tout, en un sens, y dépend de notre volonté, alors il est facile de s'attribuer la gloire du bien, d'oublier que nous sommes le champ de Dieu, que c'est lui qui sème en nous les bonnes pensées, les bonnes affections, les bonnes œuvres, et que si nous coopérons librement à sa grâce, c'est encore à la grâce que nous le devons; que par conséquent nous n'avons qu'un droit et qu'un devoir, compatir à la misère humaine et bénir la miséricorde divine.

Pour nous amener là, il faut des leçons de tous les siècles et de tous les jours. Dieu nous les donnera, et dans les philosophes, et dans les Juifs, et dans nous mêmes. Oui, ces philosophes orgueilleux, qui se glorifient de trouver en eux seuls la vérité, la sagesse, la vertu, nous apprendront à reconnaître humblement que cela n'est point en eux ni en nous, mais un don de la divine miséricorde. En effet, ôtez de leurs écrits ce qui appartient à ce fonds commun de vérités principales que Dieu a communiquées aux premiers hommes et qui se transmettent avec la vie et la parole comme l'héritage de tous et de chacun, que restera-t-il? un chaos informe d'opinious discordantes, au point qu'il est impossible d'inventer une absurdité qui n'y soit pas soutenue, d'imaginer un vice qui n'y ait pas son apothéose. Cicéron l'a remarqué comme Socrate; Lucien parle là-dessus comme saint Paul. Les philosophes modernes ne diffèrent pas de leurs devanciers. « Je consultai les philosophes, dit un de leurs chefs, et je les trouvai tous fiers, affirmatifs, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point, commun à tous, me paraît le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer. A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus et que le bien et le mal ne sont que des chimères; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience. Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un

seul qui, venant à découvrir le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain [1] ? » Telles sont la sagesse et la vertu que les philosophes anciens et modernes ont trouvées en eux-mêmes.

A la vue de tant d'extravagances et de contradictions, l'on avouera peut-être que l'esprit de l'homme a besoin d'un enseignement divin; mais avouera-t-on que son cœur ait besoin d'une guérison divine? On conviendra de son ignorance, mais non de la corruption de ses penchants. Aujourd'hui, quand il s'agit d'éducation, on ne parle que d'instruire : comme si tout consistait à savoir ce qu'il faut faire. Sans doute il est nécessaire de le savoir, mais cela ne suffit pas. Un païen a dit : Autre est ce qu'inspire la convoitise, autre ce que conseille la raison. Je vois ce qui est meilleur, et je l'approuve; cependant je suis ce qui est pire [2]. Un païen l'a dit, et tous les siècles ont applaudi à la vérité de sa parole. Ce n'est pas tout : non-seulement la science ne suffit pas pour la vertu; seule, elle ne fait qu'irriter le vice. Toujours nous tendons à ce qui est défendu et convoitons ce qu'on nous refuse, tel qu'un malade convoite l'eau qu'on lui interdit [3]. Le même l'a dit encore, et chacun de nous en a pu faire mille fois l'expérience. Ainsi, la science et la raison sont bonnes, utiles, nécessaires; mais, seules, elles ne guérissent point la faiblesse de la volonté, la corruption de la chair; il faut la grâce de Dieu, attirée par l'humilité.

Nous en voyons la preuve dans Israël. Ce peuple avait dans la raison écrite, dans la loi, la forme de la science et de la vérité, la règle de ce qui est bien et de ce qui est meilleur. Avec cette loi, il était le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, l'instituteur des petits. Aussi y mettait-il sa gloire; aussi, quand elle lui fut proposée, répondit-il tout d'une voix : Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons. Promesse sincère, en ce qu'il voulait sincèrement l'accomplir; promesse trompeuse, en ce qu'il s'imagine que vouloir et faire c'est la même chose, ou qu'un vouloir approbatif est un vouloir efficace; promesse trompeuse, en ce qu'il s'imagine avoir en lui-même tout ce qu'il faut pour la tenir. Il apprendra à ses dépens, et pour notre instruction, à se défier de lui-même et à se confier en Dieu seul, à lui dire humblement avec David : Inclinez mon cœur à vos témoignages; convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur; apprenez-moi à faire votre volonté parce que vous êtes mon Dieu [4] ! La première expérience sera des plus atterrantes.

[1] J. J. Rousseau. — [2] Ovid., *Métam.*, l. 7, v. 20. — [3] *Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata, sic interdictis imminet æger aquis.* Ovid., *Amor.*, 3, 4. — [4] Ps. 118, 84, 142.

Le peuple, voyant que Moïse tardait à descendre de la montagne, s'assembla contre Aaron et lui dit : Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous (l'hébreu pourrait signifier à la rigueur : un dieu qui marche devant nous) ; car pour ce Moïse, cet homme qui nous a tirés de l'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. Aaron leur répondit : Otez les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi. Et tout le peuple ôta les pendants d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron. Lui, les ayant pris de leurs mains, les forma dans un moule et en fit un veau de fonte. Eux dirent alors ; Voilà tes dieux, ô Israël, qui t'ont tiré de la terre d'Égypte, ou plutôt ton dieu, puisqu'il n'y avait qu'une représentation. Ce que Aaron ayant vu, il dressa un autel devant, et cria : Demain est une fête à l'Éternel. Et se levant dès le matin, ils offrirent des holocaustes et des victimes pacifiques ; et le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour jouer [1].

C'est avec cette briève simplicité que Moïse raconte la grande prévarication des enfants d'Israël. Ils firent un veau en Horeb, dit David, et ils adorèrent de la fonte ; ils changèrent leur gloire (le vrai Dieu) en la ressemblance d'un bœuf mangeant l'herbe ; ils oublièrent Dieu, leur sauveur, lui qui avait fait des choses grandes en Mizraïm, des choses merveilleuses dans la terre de Cham, des choses terribles dans la mer de Souph [2].

On est frappé de stupeur en voyant le peuple choisi tomber dans une prévarication pareille, au pied de cette même montagne, où il avait entendu la voix de Dieu, et peu de jours après s'être engagé, sur peine de la vie, à ne faire aucune image pour l'adorer. Et c'est Aaron, le futur pontife, qui donne les mains à cette prévarication ! Ce qui étonnera peut-être encore davantage, c'est qu'il se voit quelque chose d'analogue dans le Nouveau Testament. Le Christ a choisi douze apôtres : il les instruit, pendant trois ans, comme ses bien-aimés disciples ; la veille de sa mort, il leur lave les pieds, il célèbre avec eux le sacrement et le sacrifice de l'alliance nouvelle et éternelle, il leur y donne sa chair à manger et son sang à boire, il les y institue prêtres à sa place ; il leur fait les plus tendres adieux, tout en leur prédisant qu'un d'eux le trahirait, qu'un autre le renierait, et que tous l'abandonneraient cette nuit-là même. Eux, de leur côté, protestent, à l'exemple de Pierre, leur chef, qu'ils sont prêts à mourir avec lui. Et cependant, cette nuit-là même, un d'eux le trahit pour trente pièces d'argent, tous l'abandonnent, et Pierre, leur chef, qui avait protesté avec tant d'assurance, le renie jusqu'à trois fois, assure avec

[1] Exod., 32, 1-6. — [2] Ps. 105, 19-22

serment qu'il ne le connaît point, effrayé qu'il est par la voix d'une servante ! Et il faut un regard de Jésus pour le faire rentrer en lui-même et lui faire sentir sa faute ! O mystère de la misère humaine et de la miséricorde divine ?

Cependant, après une si déplorable faiblesse de leur part, Dieu ne rétracte point les magnifiques promesses qu'il a faites à l'un et à l'autre : Aaron deviendra le premier pontife d'Israël, Pierre le premier pontife de l'humanité chrétienne ; avec les patriarches qui les précèdent, eux et leurs successeurs formeront cette série incomparable de pontifes et de docteurs, où la vérité a toujours eu et aura toujours un organe public et infaillible. Sévères comme nous le sommes pour les autres, nous aurions voulu ou qu'Aaron et Pierre ne se montrassent pas si faibles, ou bien que, s'étant montrés tels, ils ne fussent point établis suprêmes pasteurs de l'Église. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres. L'exemple d'Aaron et de Pierre devait nous faire voir que jamais l'homme ne doit se fier en lui-même, ni se défier de Dieu ; car celui qui se croit le plus fort peut succomber à la voix d'une servante, et à une si grande faiblesse Dieu peut donner une force contre laquelle ne prévaudront jamais les puissances de l'enfer. Cet exemple devait encore faire voir aux pontifes et aux pasteurs, qu'étant faibles eux-mêmes, ils doivent compatir aux faiblesses de leurs frères. Oui, dit saint Paul, tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes en ce qui est de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, en sorte qu'il puisse compatir à ceux qui ignorent et qui errent, étant lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige d'offrir le sacrifice de l'expiation des péchés, et pour lui et pour le peuple [1].

Israël ayant ainsi prévariqué, l'Éternel dit à Moïse sur la montagne : Va, descends ; car ton peuple a grandement péché, lui que tu as tiré de la terre d'Égypte. Ils se sont détournés bientôt de la voie que tu leur as commandée ; ils se sont fait un veau jeté en fonte ; ils l'ont adoré et lui immolent des victimes ; ils ont dit : Ce sont là tes dieux, ô Israël, qui t'ont tiré de la terre d'Égypte [2]. Dieu ne dit plus à Moïse : *Mon peuple*, le péché ayant comme rompu l'alliance ; mais il dit : *Ton peuple*. Ce mot seul faisait entendre à Moïse que ce peuple coupable et malheureux n'avait de salut à espérer que par lui, par sa médiation. Dieu s'en explique plus clairement quand il ajoute : Je vois que ce peuple a la tête dure. Maintenant donc laisse-moi ; et mon indignation s'allumera contre eux, et je les exterminerai, et je

[1] Heb., 5, 1-3. — [2] Exod., 32, 7 et 8.

ferai de toi une grande nation. Qu'est-ce à dire, observe très-bien le pape saint Grégoire, de dire à un serviteur, laisse-moi, si ce n'est lui donner la hardiesse d'intercéder? C'est comme si on lui disait ouvertement : Considère quel est ton crédit auprès de moi, et apprends que tu peux obtenir tout ce que tu demanderas pour le peuple [1].

Moïse le comprit bien ; car il se mit aussitôt à supplier la face de Jéhova, son Dieu, disant : Pourquoi, ô Éternel, votre colère s'allumerait-elle contre votre peuple, lui que vous avez tiré de la terre d'Égypte avec une grande puissance et par la force de votre bras? Pourquoi les Égyptiens diraient-ils : C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir, afin de les tuer sur les montagnes et de les exterminer de la face de la terre? Revenez de l'ardeur de votre colère, et repentez-vous du mal que vous préparez à votre peuple. Souvenez vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos serviteurs, à qui vous avez juré par vous-même, disant : Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, et je donnerai toute la terre dont je vous ai parlé à votre postérité, et elle la possédera à jamais comme son héritage. Alors l'Éternel se repentit du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple [2].

Moïse intercéda non-seulement pour le peuple en général, mais en particulier pour Aaron, contre lequel Dieu était aussi violemment irrité et qu'il voulait perdre [3]. Moïse, innocent, par sa médiation sur la montagne, fut ainsi le sauveur et du pasteur et du troupeau : image prophétique de Jésus-Christ, qui par sa médiation sur la montagne, fut le sauveur et de Pierre, et de ses collègues, et de tous les hommes : pontife éternel qui, maintenant encore, au plus haut des cieux, intercède pour nous. Car, dit saint Paul, le pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, ayant été éprouvé comme nous par toute sorte de maux, quoiqu'il fût sans péché [4].

Ayant ainsi mérité la grâce des coupables, Moïse descendit de la montagne, portant en sa main les deux tables du témoignage, écrites des deux côtés. Elles étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu gravée en ces tables. Or, Josué entendant le tumulte et les cris du peuple, dit à Moïse : Des cris de guerre s'élèvent dans le camp. Moïse répondit : Ce ne sont là ni les cris de la victoire, ni les clameurs de la défaite : j'entends la voix de personnes qui chantent à l'envi les unes des autres. S'étant approché du camp, il aperçut le veau et les danses. Outré d'indignation, il jeta les tables qu'il tenait à la main et les brisa au pied de la montagne ; puis, ayant pris le veau qu'ils avaient fait, il le calcina par le feu et le broya jusqu'à le

[1] Greg, *Moral.*, l. 9, c. 9. — [2] Exod., 32, 11-14. — [3] Deut., 9, 20. — [4] Heb., 4, 15.

réduire en poudre, qu'il jeta dans le torrent qui descendait de la montagne, et le fit ainsi boire aux enfants d'Iraël [1].

Des monuments qui subsistent encore en Égypte et qui remontent au temps de Moïse, font voir que les Égyptiens, et par suite les Hébreux, étaient alors extrêmement habiles à travailler les métaux. Des dorures de ce temps-là conservent aujourd'hui encore toute leur fraîcheur. D'un autre côté, la chimie moderne a retrouvé plusieurs moyens très-prompts à réduire l'or en poudre [2]. Le veau d'or était vraisemblablement une imitation du bœuf Apis des Égyptiens. La science de l'Égypte servit à montrer l'extravagance d'adorer une pareille idole.

Après avoir ainsi confondu tous les enfants d'Israël, Moïse s'adressant à Aaron, lui dit : Que vous a fait ce peuple pour attirer sur lui un si grand péché? Aaron répondit : Que la colère de mon seigneur ne s'embrase point, car vous connaissez ce peuple, et combien il est porté au mal. Ils m'ont dit : Fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car, pour ce Moïse, cet homme-là qui nous a tirés de l'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. Et je leur ai dit : Qui de vous a de l'or ? aussitôt ils l'ôtèrent de leurs parures et me le donnèrent : je le jetai dans le feu et il en est sorti ce veau [3].

La peur, quand elle a fait mal s'excuse plus mal encore. C'est la peur qui domine dans la conduite d'Aaron et dans son langage. C'est Pierre qui, à ce propos de la servante : Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth, répond : Moi, je ne sais ce que tu dis ; je ne connais point cet homme ! En effet, son excuse même témoigne contre lui de la plus étrange faiblesse. La populace vient de lui dire en tumulte : Fais-nous des dieux ou un dieu qui marche devant nous. C'était sans doute, en grande partie, ce mélange d'étrangers qui avaient suivi de l'Égypte. Que fera-t-il ? Leur rappellera-t-il la loi qu'ils ont juré d'observer naguère, et qui défend, sous peine de mort, une impiété pareille ? Demandera-t-il au moins à Dieu le courage de résister ? Il ne le dit point dans son excuse. Dominé par la peur, il s'imagine les prendre adroitement par l'intérêt, en leur demandant les bijoux d'or que leurs femmes et leurs enfants portaient à leurs oreilles. Il comptait peut-être que ceux-ci du moins s'y refuseraient et qu'en attendant, quelque incident imprévu viendrait le tirer d'embarras. Quand il se voit trompé dans son attente, il jette les bijoux en fonte et en forme un veau. Peut-être, qui sait ? voulait-il, par cette figure d'animal, faire sentir à la populace son extravagance. Il y est encore

[1] Exod., 32, 15-20. Deut., 9-21. — [2] *Lettres de quelques Juifs*, par M. Guénée, t. 1. — [3] Exod., 32, 21-24.

trompé. La foule s'écrie : Voici, ô Israël, tes dieux ou ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte ! Que faire ? La foule ne méconnaît point que ce ne soit un dieu qui l'a tiré de la servitude. Pour lui rappeler indirectement que ce Dieu est l'Éternel, Aaron bâtit un autel devant le veau d'or et proclame : Demain c'est la fête à l'Éternel, la fête à Jéhova. Le lendemain, on immole des holocaustes, ainsi que d'autres victimes ; on mange, on boit, on chante, on danse. Qui pourra dire quelles furent alors les idées diverses de la multitude ? Les uns adoraient peut-être le veau d'or comme un dieu indéterminé, d'autres comme Jéhova même, d'autres comme en étant le symbole, d'autres regardaient tout cela comme une criminelle superstition. Des esprits, cette confusion passait bientôt dans tout le reste et préparait une complète anarchie [1].

Ni le retour de Moïse, ni sa grande indignation, ni les tables brisées au pied de la montagne, ni le veau d'or mis en poudre et jeté dans le torrent, n'avaient pu faire rentrer en eux-mêmes tous les coupables ; les danses, les jeux dissolus continuaient dans les rues et sur les places. Alors Moïse voyant quelle était la dissolution du peuple et qu'Aaron même l'avait déréglé de manière à devenir un objet de mépris pour leurs adversaires [2], il se tint à la porte du camp et s'écria : A moi quiconque est à l'Éternel ! Aussitôt s'assemblèrent autour de lui tous les enfants de Lévi, c'est-à-dire tous ceux de cette tribu qui étaient demeurés fidèles. Et il leur dit : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté ; passez et repassez au travers du camp, d'une porte à l'autre : que chacun tue ce qui se rencontre, sans distinction de frère, d'ami ni de proche. Commencez aujourd'hui de la sorte votre ministère auprès de l'Éternel ; car plus d'un parmi vous aura à combattre son fils et son frère : par là vous attirerez la bénédiction sur vous. Les enfants

[1] Qui sait même, dit à propos de ce fait un des plus habiles apologistes du christianisme, qui sait même si, dans leur intention, les honneurs qu'ils rendirent à ce simulacre n'étaient pas relatifs au Dieu leur libérateur, et si tout leur crime ne fut pas de l'adorer, contre ses défenses, sous une image corporelle ? C'est à quoi il y a toute apparence : de savants hommes l'ont pensé, et le texte porte assez clairement à le croire. *O Israël*, s'écrie ce peuple insensé à la vue de l'idole, *voilà ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte*. Et Aaron, leur annonçant la fête qu'ils devaient célébrer, leur dit : « *Ce sera demain la solennité de Jéhova.* » (L'abbé Guénée, *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire*, première partie, lettre 5). Nous avons omis dens la première édition de citer ce passage ; nous le supposions généralement connu, au moins des savants qui se font un devoir de critiquer les livres ; nous nous trompions. Ces merveilleuses sentinelles de la doctrine nous ont reproché, comme une témérité inouïe, la réponse de l'abbé Guénée à une objection de Voltaire. — [2] Tel est le sens de l'hébreu comparé avec le grec.

de Lévi firent ce que Moïse leur avait ordonné ; et en ce jour-là il y eut environ trois mille hommes du peuple mis à mort [1].

L'hébreu, le samaritain, la paraphrase chaldaïque et les Septante ne lisent que *trois mille* ; Philon, Tertullien, saint Ambroise, Optat, saint Isidore de Séville, Raban Maur, l'ancienne Vulgate dans les Bibles polyglottes d'Anvers et de Paris, enfin la dernière édition de saint Jérôme lisent de même. Dans les éditions ordinaires des Bibles latines, il y a *vingt-trois mille*. Ce nombre a pu s'y glisser à l'occasion d'un texte où saint Paul, parlant de l'idolâtrie et de la fornication des Israélites, fait mention de vingt-trois mille hommes qui périrent à cause de cette fornication [2] ; mais cette fornication est celle qu'ils commirent avec les filles des Moabites, et à l'occasion de laquelle périrent vingt-trois ou vingt-quatre mille hommes [3]. Cette différence de nombre peut aussi venir de la différente manière de lire l'hébreu. La même lettre hébraïque [4], considérée comme particule au commencement du mot *trois*, signifie *environ ;* mais considérée à part, comme chiffre ou lettre numérale, elle signifie *vingt*. De sorte que la même lettre, prise diversement, donne et *environ trois mille* et *vingt-trois mille* hommes. La première leçon nous paraît la plus autorisée.

Tout cela était au reste une punition juridique de coupables, et de coupables opiniâtres; ils s'y étaient soumis d'avance en acceptant la loi. Ce qui nous étonne, c'est de voir les futurs ministres du tabernacle servir à cette exécution. Le christianisme, qui, travaille à faire de tous les peuples une même société spirituelle, qui par conséquent, n'est en guerre avec aucun, interdit à ses prêtres la profession des armes, plus encore par son esprit de douceur que par ses lois expresses. Il n'en était pas de même dans l'antiquité ; le prêtre ne l'était pas encore pour l'humanité entière, mais seulement pour sa nation : il en épousait donc les querelles contre une autre. Chez les Hébreux, sans être astreint au service militaire, il sonnera la trompette au milieu des batailles et animera par ses paroles l'ardeur des combattants. Phinéès, petit-fils d'Aaron, ne se distinguera pas moins par son courage que par son zèle ; le prêtre Banaïas sera un des braves de David et général des armées de Salomon ; les Machabées rempliront l'univers de leurs exploits. Pareille chose se voyait chez les autres peuples. Les armées romaines étaient le plus souvent commandées par les pontifes et les prêtres des Romains : le plus fameux de leurs capitaines, César, était en même temps souverain pontife.

Le lendemain, le peuple commençant un peu à sentir sa faute,

[1] Exod., 32, 25-29. — [2] I. Cor., 10, 7 et 8. — [3] Num., 25, 9. — [4] Caph.

trompé. La foule s'écrie : Voici, ô Israël, tes dieux ou ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte ! Que faire ? La foule ne méconnaît point que ce ne soit un dieu qui l'a tiré de la servitude. Pour lui rappeler indirectement que ce Dieu est l'Éternel, Aaron bâtit un autel devant le veau d'or et proclame : Demain c'est la fête à l'Éternel, la fête à Jéhova. Le lendemain, on immole des holocaustes, ainsi que d'autres victimes ; on mange, on boit, on chante, on danse. Qui pourra dire quelles furent alors les idées diverses de la multitude ? Les uns adoraient peut-être le veau d'or comme un dieu indéterminé, d'autres comme Jéhova même, d'autres comme en étant le symbole, d'autres regardaient tout cela comme une criminelle superstition. Des esprits, cette confusion passait bientôt dans tout le reste et préparait une complète anarchie [1].

Ni le retour de Moïse, ni sa grande indignation, ni les tables brisées au pied de la montagne, ni le veau d'or mis en poudre et jeté dans le torrent, n'avaient pu faire rentrer en eux-mêmes tous les coupables ; les danses, les jeux dissolus continuaient dans les rues et sur les places. Alors Moïse voyant quelle était la dissolution du peuple et qu'Aaron même l'avait déréglé de manière à devenir un objet de mépris pour leurs adversaires [2], il se tint à la porte du camp et s'écria : À moi quiconque est à l'Éternel ! Aussitôt s'assemblèrent autour de lui tous les enfants de Lévi, c'est-à-dire tous ceux de cette tribu qui étaient demeurés fidèles. Et il leur dit : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Que chaque homme mette son épée à son côté ; passez et repassez au travers du camp, d'une porte à l'autre : que chacun tue ce qui se rencontre, sans distinction de frère, d'ami ni de proche. Commencez aujourd'hui de la sorte votre ministère auprès de l'Éternel ; car plus d'un parmi vous aura à combattre son fils et son frère : par là vous attirerez la bénédiction sur vous. Les enfants

[1] Qui sait même, dit à propos de ce fait un des plus habiles apologistes du christianisme, qui sait même si, dans leur intention, les honneurs qu'ils rendirent à ce simulacre n'étaient pas relatifs au Dieu leur libérateur, et si tout leur crime ne fut pas de l'adorer, contre ses défenses, sous une image corporelle ? C'est à quoi il y a toute apparence : de savants hommes l'ont pensé, et le texte porte assez clairement à le croire. *O Israël*, s'écrie ce peuple insensé à la vue de l'idole, *voilà ton Dieu qui t'a tiré de l'Égypte*. Et Aaron, leur annonçant la fête qu'ils devaient célébrer, leur dit : « *Ce sera demain la solennité de Jéhova.* » (L'abbé Guénée, *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire*, première partie, lettre 5). Nous avons omis dans la première édition de citer ce passage ; nous le supposions généralement connu, au moins des savants qui se font un devoir de critiquer les livres : nous nous trompions. Ces merveilleuses sentinelles de la doctrine nous ont reproché, comme une témérité inouie, la réponse de l'abbé Guénée [illegible] de Voltaire. — [2] Tel est le sens de l'hébreu comparé avec le [illegible]

Moïse lui dit : Vous avez commis un très-grand péché ; maintenant donc je monterai vers l'Éternel : peut-être obtiendrai-je le pardon de votre crime. Dieu lui avait déjà promis de ne pas exterminer le peuple ; mais il désirait une rémission plus entière. Étant donc retourné vers l'Éternel ; il dit : Hélas ! ce peuple a commis un grand péché ! Ils se sont fait des dieux d'or ! Ah ! puissiez-vous pardonner leur faute ! sinon effacez-moi de votre livre que vous avez écrit ! C'est là une charité pareille à la charité de saint Paul, qui souhaitait être anathème pour ses frères. L'Éternel répondit à Moïse : Qui a péché contre moi, voilà qui j'effacerai de mon livre. Pour toi, va, conduis ce peuple où je t'ai dit, mon ange marchera devant toi ; mais au jour de la vengeance, je les punirai du crime qu'ils ont commis. L'Éternel frappa donc le peuple, à cause du veau qu'ils avaient fait ou fait faire à Aaron [1]. L'Écriture ne dit pas de quelle plaie ils furent frappés.

L'Éternel ordonna de nouveau à Moïse de conduire le peuple vers la terre promise à Abraham, à Isaac et à Jacob, dans cette terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Pour lui, il ne montera pas avec eux, de peur de les exterminer en chemin, parce que c'est un peuple à tête dure. Il enverra devant eux son ange, qui exterminera les peuples de Chanaan.

A la triste nouvelle que l'Éternel n'habiterait plus au milieu de lui, le peuple pleura, et nul ne se revêtit plus de ses ornements accoutumés [2]. Encore aujourd'hui les Juifs célèbrent deux jeûnes par an, l'un à cause du veau d'or, l'autre à cause que les tables de la loi y furent brisées.

Pour donner au peuple repentant une image sensible de l'excommunication dont Dieu le menaçait, Moïse leva le pavillon ou tabernacle préparatoire, sur lequel reposait la colonne de nuée et où jusqu'alors se célébraient le culte divin et les assemblées publiques ; et l'ayant dressé au loin, hors du camp, il le nomma tabernacle du témoignage. Quiconque désirait consulter l'Eternel, allait là, hors du camp. Et lorsque Moïse se rendait vers le tabernacle, tout le peuple se levait et se tenait debout à la porte de sa tente, et ils suivaient Moïse des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré dans le tabernacle. Et quand Moïse était dedans, la colonne de nuée descendait et se tenait à la porte ; et cette vision s'entretenait avec Moïse. Lors donc qu'il voyait la colonne de nuée s'arrêtant à l'entrée du tabernacle, tout le peuple, debout, se prosternait lui-même chacun à la porte de sa tente. Or, l'Eternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle à son ami ; et lorsque Moïse retournait au camp, le jeune Josué, fils de

[1] Exod., 32, 30-35, — [2] *Ibid.*, 33, 1-6.

Josué, fils de Nun, son serviteur, ne quittait point le tabernacle.

Dans ses entretiens avec Dieu, Moïse le supplia de faire grâce à son peuple. Voilà que vous me dites : Conduis ce peuple ; mais vous ne m'avez pas fait connaître qui vous enverrez avec moi ; cependant vous avez dit : Je te connais nommément, et tu as aussi trouvé grâce à mes yeux. Si donc j'ai trouvé grâce devant vous, faites-moi connaître votre face (en hébreu, votre voie), afin que je vous connaisse et que je sache que j'ai trouvé grâce à vos yeux ; considérez enfin que cette nation est votre peuple. L'Éternel répondit : Ma face ira (moi-même je te précéderai), et je te donnerai le repos. L'autre reprit : Si votre face ne va pas (si vous-même ne marchez pas devant), ne nous faites pas sortir de ce lieu ; car en quoi pourra-t-on reconnaître que j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi et votre peuple ? n'est-ce pas si vous marchez avec nous ? Par là, nous serons distingués, moi et votre peuple, de tous les peuples qui habitent sur la terre. L'Éternel dit à Moïse : Je ferai encore ce que tu viens de dire ; car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par le nom. Moïse insista : Faites-moi voir votre gloire ! L'Éternel répondit : Je ferai passer devant toi toute ma bonté, et je prononcerai en ta présence le nom de Jéhova ; car je fais grâce à qui je ferai grâce, et miséricorde à qui je ferai miséricorde. Il ajouta : Mais tu ne pourras voir ma face, car nul ne me verra et vivra. L'Éternel dit encore : Voici un lieu près de moi (sur la montagne) ; tu te tiendras sur ce rocher, et lorsque ma gloire passera, je te placerai dans le creux de ce rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. J'ôterai ensuite ma main, et tu me verras par derrière ; mais pour ma face, tu ne la verras point [1].

Ensuite il lui commanda de tailler deux tables de pierre sur lesquelles il écrirait les paroles qui étaient sur les premières tables que Moïse avait brisées. Dès le matin, il devait monter au sommet du Sinaï et se présenter devant lui. Moïse exécuta cet ordre.

Alors Jéhova, étant descendu dans la nuée, se présenta à Moïse et lui fit entendre le nom de Jéhova. Et Jéhova, passant devant Moïse, disait : Celui qui est ! Celui qui est ! Dieu ! miséricordieux ! clément ! patient ! infini en miséricorde et en vérité ! qui conserve sa miséricorde jusqu'à mille générations ! qui efface l'iniquité, le crime et le péché ! devant qui nul n'est innocent (ou impuni) ! qui visite l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! Moïse s'inclina promptement jusqu'à terre, adora, en disant : Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ô Adonaï, veuille Adonaï lui-même marcher au milieu de

[1] Exod., 33, 12-23.

nous ! Il est vrai, ce peuple a la tête dure; mais vous effacerez nos iniquités et nos péchés, et vous nous posséderez comme votre héritage. Il répondit : Voici que moi, qui ai fait alliance avec toi devant tout ton peuple, j'opérerai des merveilles qui n'ont point été créées jusqu'ici dans toute la terre, ni parmi aucune nation, afin que ce peuple, au milieu duquel tu es, vois l'œuvre de Jéhova, car elle est formidable celle que je ferai pour toi [1].

Quel est celui qui se fait ainsi voir à Moïse? Lui-même se nomme l'Éternel, Dieu, infini en miséricorde, celui qui ôte le péché, celui qu'on ne peut voir tel qu'il est en lui-même sans mourir, celui qu'on ne peut voir sur la terre que comme dans un miroir, dans quelque chose d'inférieur, dans l'ombre qui le suit. Moïse l'appelle Jéhova, Adonaï; Moïse l'adore et le conjure d'effacer le crime que vient de commettre Israël en adorant la créature à la place du Créateur. Comment ne pas reconnaître l'ange de Jéhova, l'ange de l'alliance, l'ange du grand conseil, le Verbe de Dieu, Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, qui est descendu du ciel pour ôter les péchés du monde?

« C'est l'excellente doctrine des Pères, dit Bossuet, merveilleusement expliquée par Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement, à converser avec les hommes; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel; que c'était lui qui dès l'Ancien Testament parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors. De cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains; il apprenait, pour ainsi dire, à être homme ; il se plaisait à exercer dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la plénitude des temps. Ou plutôt, continue Bossuet, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne point nous effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance. Tel est le dessein du Sauveur [2]. »

Une merveilleuse concordance confirme cette doctrine des Pères. Sur cette même montagne d'Horeb, sur ce même rocher, en cette

[1] Exod., 34, 1-10. — [2] Bossuet, 1. *Sermon sur la concep. de la sainte Vierge*, 1. partie.

même caverne où Moïse a vu la transfiguration de Dieu, le prophète Élie la verra sous une autre forme cinq siècles après. Puis, l'un et l'autre, sur une montagne également haute, ils verront la transfiguration du Verbe fait chair : transfiguration descendante, en tant qu'il est Dieu ; transfiguration ascendante, en tant qu'il est homme ; ils s'entretiendront avec lui de son prochain trépas, qui devait accomplir la loi et les prophètes ; ils apparaîtront en grande majesté pour lui rendre hommage comme à leur maître, ils entreront avec lui dans la nuée ; mais à cette parole du Père : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le ; ils disparaîtront comme l'aurore devant le soleil qu'elle annonce.

Moïse demeura sur la montagne d'Horeb, prosterné devant l'Éternel, quarante jours et quarante nuits, sans manger de pain ni boire d'eau, non plus que la première fois, à cause des péchés du peuple et pour lui obtenir une plus entière miséricorde [1]. En signe de réconciliation, Dieu écrivit sur les nouvelles tables les dix paroles de l'alliance. Lorsque Moïse descendit de la montagne, portant entre ses mains les deux tables du témoignage, il ne savait pas que la peau de sa face jetait des rayons de lumière, depuis son entretien avec Lui. Aaron et tous les enfants d'Israël, voyant l'éclat du visage de Moïse, craignirent de s'approcher de lui. Cependant Moïse ayant appelé Aaron et les princes de la multitude, ils revinrent le trouver; et, après qu'il leur eut parlé, tous les enfants d'Israël vinrent aussi vers lui, et il leur prescrivit toutes les choses que l'Éternel lui avait dites sur la montagne de Sinaï. Et ayant achevé ces discours, il mit un voile sur son visage. Et lorsqu'il allait devant l'Éternel et qu'il lui parlait, il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît. Alors il disait aux enfants d'Israël tout ce que l'Éternel lui avait ordonné, et les enfants d'Israël voyait le visage de Moïse éclatant de lumière ; après cela il le voilait de nouveau jusqu'à ce qu'il retournât lui parler [2].

Les premières tables de la loi, brisées au pied du Sinaï, annonçaient que cette première alliance ne durerait pas toujours, mais, après un certain temps, ferait place à une autre : le voile que Moïse était obligé de mettre sur son visage quand il eut apporté les secondes tables, annonçait que la nouvelle alliance demeurerait voilée pour une grande partie d'Israël. C'est ce que nous voyons depuis dix-huit siècles. Cependant le voile commence à se soulever pour plusieurs. Il ne s'enlève, dit saint Paul, que quand on se convertit au Seigneur, au Christ [3]; de même que Moïse n'enlevait le sien que quand il retournerait à Jéhova. Nouveau motif de présumer que

[1] Deut., 9, 18. — [2] Exod., 24, 38-35. — [3] 2. Cor., 3, 14-16.

nous ! Il est vrai, ce peuple a la tête dure; mais vous effacerez nos iniquités et nos péchés, et vous nous posséderez comme votre héritage. Il répondit : Voici que moi, qui ai fait alliance avec toi devant tout ton peuple, j'opérerai des merveilles qui n'ont point été créées jusqu'ici dans toute la terre, ni parmi aucune nation, afin que ce peuple, au milieu duquel tu es, vois l'œuvre de Jéhova, car elle est formidable celle que je ferai pour toi [1].

Quel est celui qui se fait ainsi voir à Moïse? Lui-même se nomme l'Éternel, Dieu, infini en miséricorde, celui qui ôte le péché, celui qu'on ne peut voir tel qu'il est en lui-même sans mourir, celui qu'on ne peut voir sur la terre que comme dans un miroir, dans quelque chose d'inférieur, dans l'ombre qui le suit. Moïse l'appelle Jéhova, Adonaï; Moïse l'adore et le conjure d'effacer le crime que vient de commettre Israël en adorant la créature à la place du Créateur. Comment ne pas reconnaître l'ange de Jéhova, l'ange de l'alliance, l'ange du grand conseil, le Verbe de Dieu, Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, qui est descendu du ciel pour ôter les péchés du monde?

« C'est l'excellente doctrine des Pères, dit Bossuet, merveilleusement expliquée par Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en serait arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement, à converser avec les hommes; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel; que c'était lui qui dès l'Ancien Testament parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors. De cette sorte, dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux sentiments humains; il apprenait, pour ainsi dire, à être homme; il se plaisait à exercer dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la plénitude des temps. Ou plutôt, continue Bossuet, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais nous-mêmes il nous accoutumait à ne point nous effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance. Tel est le dessein du Sauveur [2]. »

Une merveilleuse concordance confirme cette doctrine des Pères. Sur cette même montagne d'Horeb, sur ce même rocher, en cette

[1] Exod., 34, 1-10. — [2] Bossuet, 1. *Sermon sur la concep. de la sainte Vierge*, 1. partie.

même caverne où Moïse a vu la transfiguration de Dieu, le prophète Élie la verra sous une autre forme cinq siècles après. Puis, l'un et l'autre, sur une montagne également haute, ils verront la transfiguration du Verbe fait chair : transfiguration descendante, en tant qu'il est Dieu ; transfiguration ascendante, en tant qu'il est homme ; ils s'entretiendront avec lui de son prochain trépas, qui devait accomplir la loi et les prophètes ; ils apparaîtront en grande majesté pour lui rendre hommage comme à leur maître, ils entreront avec lui dans la nuée ; mais à cette parole du Père : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le ; ils disparaîtront comme l'aurore devant le soleil qu'elle annonce.

Moïse demeura sur la montagne d'Horeb, prosterné devant l'Éternel, quarante jours et quarante nuits, sans manger de pain ni boire d'eau, non plus que la première fois, à cause des péchés du peuple et pour lui obtenir une plus entière miséricorde [1]. En signe de réconciliation, Dieu écrivit sur les nouvelles tables les dix paroles de l'alliance. Lorsque Moïse descendit de la montagne, portant entre ses mains les deux tables du témoignage, il ne savait pas que la peau de sa face jetait des rayons de lumière, depuis son entretien avec Lui. Aaron et tous les enfants d'Israël, voyant l'éclat du visage de Moïse, craignirent de s'approcher de lui. Cependant Moïse ayant appelé Aaron et les princes de la multitude, ils revinrent le trouver; et, après qu'il leur eut parlé, tous les enfants d'Israël vinrent aussi vers lui, et il leur prescrivit toutes les choses que l'Éternel lui avait dites sur la montagne de Sinaï. Et ayant achevé ces discours, il mit un voile sur son visage. Et lorsqu'il allait devant l'Éternel et qu'il lui parlait, il ôtait le voile jusqu'à ce qu'il sortît. Alors il disait aux enfants d'Israël tout ce que l'Éternel lui avait ordonné, et les enfants d'Israël voyait le visage de Moïse éclatant de lumière ; après cela il le voilait de nouveau jusqu'à ce qu'il retournât lui parler [2].

Les premières tables de la loi, brisées au pied du Sinaï, annonçaient que cette première alliance ne durerait pas toujours, mais, après un certain temps, ferait place à une autre : le voile que Moïse était obligé de mettre sur son visage quand il eut apporté les secondes tables, annonçait que la nouvelle alliance demeurerait voilée pour une grande partie d'Israël. C'est ce que nous voyons depuis dix-huit siècles. Cependant le voile commence à se soulever pour plusieurs. Il ne s'enlève, dit saint Paul, que quand on se convertit au Seigneur, au Christ [3]; de même que Moïse n'enlevait le sien que quand il retournerait à Jéhova. Nouveau motif de présumer que

[1] Deut., 9, 18. — [2] Exod., 24, 38-35. — [3] 2. Cor., 3, 14-46.

l'Eternel qui parlait à Moïse était le même que le Christ-Dieu.

Une marque encore plus éclatante de la réconciliation du Seigneur avec les enfants d'Israël, fut le sanctuaire qu'il se fit construire pour habiter au milieu d'eux [1] d'une sorte de présence réelle. Il voulut n'y employer que des dons volontaires. Dès que Moïse eut fait connaître son intention, hommes, femmes, princes et peuples offrirent avec beaucoup de zèle tout ce qui était nécessaire pour la construction du tabernacle, de l'arche d'alliance, des vases et ornements sacrés, de l'or, de l'argent, des étoffes et des pierres précieuses. L'empressement fut si général, qu'au troisième jour Moïse défendit d'en apporter davantage. Des ouvriers remplis d'intelligence, nommément Béséléel, de la tribu de Juda, y travaillaient avec ardeur et faisaient tout suivant le modèle que l'Éternel avait montré à Moïse sur la montagne.

Tout étant achevé, Moïse dressa le tabernacle, le premier jour du premier mois de la seconde année après la sortie de l'Égypte. C'était, comme déjà nous l'avons dit, un temple portatif en forme de tente, de trente coudées de long, dix de large et dix de haut. Il était divisé en deux. La première partie avait vingt coudées de longueur, et s'appelait le saint ou le sanctuaire; la seconde avait dix coudées de long et autant de large : on n'y pouvait arriver que par la plus grande; elle s'appelait le saint des saints. L'une et l'autre étaient séparées par un voile très-riche, brodé en or et parsemé de chérubins. Dans le saint des saints était l'arche d'alliance. Dans le lieu saint et devant le voile, était le chandelier d'or à sept branches, qui s'allumaient du soir au matin; l'autel d'or, où l'on brûlait les parfums; la table d'or, sur laquelle on offrait chaque semaine douze pains, nommés pains de proposition. Le tabernacle tout entier, composé d'ais de bois de sétim revêtus d'or, assujettis par des barreaux et couverts de quatre sortes de tapis, était faite de manière qu'il pouvait se dresser et s'enlever facilement. A son entrée, du côté de l'orient, il n'y avait point d'ais, mais un voile suspendu à cinq colonnes dorées, dont les chapiteaux étaient d'or et les bases d'airain. Autour de cette sainte demeure régnait une enceinte ou parvis de cent coudées de long sur cinquante de large, fermé par des rideaux que soutenaient des colonnes plaquées d'argent, avec des chapiteaux de même métal et des bases d'airain. Tout Israël pouvait entrer dans le parvis où s'offraient les sacrifices sur l'autel des holocaustes, placé à l'entrée du tabernacle. Les prêtres seuls entraient dans le lieu saint. Pour le saint des saints, il n'y avait que le grand prêtre à y pénétrer, une fois par an, le

[1] Exod., 25, 8.

jour de l'expiation; seulement alors il passait derrière le voile mystérieux, suspendu à quatre colonnes de bois de sétim couvertes de lames d'or, avec des chapiteaux d'or et des bases d'argent. C'est ce voile devant le saint des saints qui se déchira du haut en bas lorsque notre Sauveur expira sur la croix, lorsque le pontife éternel entra dans l'éternel saint des saints.

Faites le tout suivant le modèle qui vous a été montré sur la montagne. C'est un ordre souvent répété à Moïse. Ce que Moïse a fait en conséquence de cet ordre, le tabernacle, en particulier, n'est donc qu'une ombre, qu'un obscur indice de quelque chose de plus réel et de plus grand, d'un tabernacle plus divin. Mais quel est-il, ce tabernacle-modèle? Saint Paul nous dit qu'il n'est pas de main d'homme, mais l'ouvrage de Dieu, et que son saint des saints est le ciel même. Cette parole nous fait entendre que le tabernacle de Moïse était un symbole de tout ce qui est. Il y avait comme trois parties : le parvis ou l'enceinte extérieure, pour tout le monde; le sanctuaire des prêtres, le saint des saints ouvert au grand prêtre seul. Ainsi, dans le chrétien, tabernacle vivant, il y a les sens, qui s'arrêtent à l'extérieur; il y a la raison, qui pénètre à travers ce premier voile et s'approche de Dieu; il y a la foi ou la grâce, qui passe au dedans du second voile, celui qui sépare la créature du Créateur, et elle unit à Dieu immédiatement. Dans l'univers, ce temple immense, il y a le monde des corps, où Dieu a imprimé son vestige; il y a le monde des intelligences, où Dieu a gravé son image; il y a ce monde ineffable, le ciel, où Dieu se manifeste à ses élus tel qu'il est. Dans l'humanité entière, il y a une partie, les enfants du siècle, qui s'arrête au dehors; une autre, les enfants de la lumière, l'Église militante, pénètre au dedans: une troisième, les Saints, l'Église triomphante, est arrivée près de Dieu et jouit de sa claire vue. Tant que le pontife éternel, le Christ, passant par le tabernacle de son corps, ne fut pas entré avec son propre sang dans le céleste sanctuaire, la voie n'en était pas découverte, mais cachée encore. C'est ce que signifiait le pontife de la figure, n'entrant qu'une fois par an dans l'intérieur du tabernacle temporel.

La gloire du tabernacle figuratif était l'arche d'alliance. C'était une espèce de coffre de bois de sétim, dont la longueur avait deux coudées et demie, la largeur et la hauteur une coudée de moins. Revêtue au dehors et au dedans d'un or pur, elle renfermait les tables de la loi, un vase de la manne du désert, et la verge d'Aaron qui fleurit miraculeusement. Son couvercle, appelé propitiatoire, d'un or très-pur, avait à ses deux extrémités deux chérubins d'or qui l'ombrageaient de leurs ailes. C'est de là, du haut du propitiatoire, du milieu des deux chérubins, que l'Éternel rendait ses oracles, et

que, par Moïse, il faisait connaître ses volontés aux enfants d'Israël.

Non, disait ce grand homme, il n'y a point de nation qui ait des dieux s'approchant d'elle comme notre Dieu s'approche de nous [1]. C'était l'accomplissement de ce que le Seigneur avait annoncé : *J'établirai ma résidence au milieu de vous, je serai au milieu de vous, j'y habiterai et je m'y promènerai* [2], allant et venant, pour ainsi dire, et ne vous quittant jamais. Ainsi le fruit de notre alliance avec Dieu et de notre union avec lui, est qu'il soit et qu'il habite au milieu de nous, et même qu'il y habite d'une manière sensible. Ainsi habitait-il dans le paradis terrestre, allant et venant, et comme se promenant dans ce saint et délicieux jardin; ainsi a-t-il paru visiblement à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob; ainsi a-t-il paru à Moïse dans le feu du buisson ardent. Mais depuis qu'il s'est fait un peuple particulier à qui il a donné une loi et prescrit un culte, sa présence s'est tournée en chose ordinaire dont il a établi la marque sensible et perpétuelle dans l'arche d'alliance.

Par sa figure, elle est le siége de Dieu : Dieu repose sur les chérubins et dans les natures intelligentes comme dans son trône. Aussi y a-t-il dans l'arche deux chérubins d'or qui couvrent de leurs ailes le propitiatoire, c'est-à-dire la plaque d'or fin qui est regardée comme le trône de Dieu. Il n'y paraissait dessus aucune figure, marque de l'invisible majesté de Dieu, pur esprit qui n'a ni forme ni figure, mais qui est une vérité purement intellectuelle où le sens n'a aucune prise. La présence de Dieu se rendait sensible par les oracles qui sortaient intelligiblement du milieu de l'arche entre les deux chérubins; l'arche, en cet état, était appelée l'escabeau des pieds du Seigneur [3]. On lui rendait l'adoration qui était due à Dieu, conformément à cette parole : *Adorez l'escabeau de ses pieds* [4]; parce que Dieu y habitait et y prenait sa séance. C'était sur l'arche qu'on le regardait quand on lui faisait cette prière : *Écoutez-nous, vous qui gouvernez Israël, qui conduisez tout Joseph comme une brebis, qui êtes assis sur les chérubins* [5]. Quand le peuple se mettait en marche, on élevait l'arche en disant : *Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent prennent la fuite devant sa face* [6]. Quand on allait camper, on descendait l'arche et on la reposait, en disant : *Descendez, Seigneur, à la multitude de votre peuple d'Israël* [7]. Dieu donc s'élève avec l'arche, et il descend avec elle; l'arche est appelée le Seigneur, parce qu'elle le représentait et en attirait la présence. C'est pourquoi on disait aux anges, en introdui-

[1] Deut., 4, 7. — [2] Levit., 26, 11 et 12. — [3] 1. Paral., 28, 2. Thren., 2, 1. — [4] Ps. 98, 5., — [5] Ibid., 79. 2. — [6] Num., 10, 35. Ps. 27, 2. — [7] Num., 10, 36.

sant l'arche en son lieu : O princes, élevez vos portes ; élevez-vous, portes éternelles, et le Seigneur de gloire entrera [1]; et encore : Entrez, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification [2].

Et tout cela en figure du Seigneur Jésus, dont saint Paul a dit : Qui est celui qui est monté dans les cieux, sinon celui qui auparavant est descendu dans les plus basses parties de la terre [3]? Le même Seigneur Jésus, en montant aux cieux, laisse parmi nous son corps et son sang, et toute son humanité sainte, dans laquelle sa divinité réside corporellement ; et ce que l'ancien peuple disait en énigme et comme en ombre, nous le disons véritablement en regardant avec la foi le Seigneur Jésus : Vraiment, il n'y a point de nation dont les dieux s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous.

C'est donc le caractère de la vraie Église et du vrai peuple de Dieu, d'avoir Dieu en soi. Aimons l'Église catholique, vraie Église de Jésus-Christ, et disons-lui avec le prophète : Il n'y a que vous où Dieu est ; vous êtes la seule qui se glorifie de sa présence. Rendons-nous dignes de son approche et pratiquons ce que dit saint Jacques : Approchons-nous de Dieu, et Dieu s'approchera de nous ; approchons-nous-en par amour, et il s'approchera de nous par la jouissance qui se commence en cette vie et se consomme dans l'autre. Amen, amen [4].

Moïse dressa donc le temple saint, au premier jour du premier mois de la seconde année. Aussitôt la nuée couvrit le tabernacle du témoignage, et la gloire de l'Éternel remplit la demeure. Et Moïse ne pouvait entrer dans la tente du témoignage, parce que la nuée reposait dessus et que la gloire de l'Éternel remplissait la demeure entière [5]. Cette nuée couvrait la tente pendant le jour ; le soir elle devenait comme du feu jusqu'au matin. Il en fut ainsi constamment. Lorsque la nuée s'élevait, alors les enfants d'Israël se mettaient en marche ; où elle s'abaissait, là ils dressaient leur camp. Ils marchaient à l'ordre de l'Éternel, et à l'ordre de l'Eternel ils campaient ; tant que la nuée demeurait sur le tabernacle, ils s'arrêtaient dans le même lieu ; s'il arrivait qu'elle y demeurât longtemps, les enfants d'Israël attendaient les ordres de l'Éternel, et ils ne partaient point. Quelquefois la nuée n'y demeurait que peu de jours ; comme ils campaient au commandement de l'Éternel, ils partaient aussi à son commandement. Si la nuée était là depuis le soir jusqu'au matin, et que tout à coup, au point du jour, elle s'élevât, ils partaient. Quelle

[1] Ps. 23, 7. — [2] 1. Paral., 6. 41. Ps. 131, 8. — [3] Eph., 4, 9 et 10. — [4] Bossuet, 9. serm., 8. élévat. — [5] Exod., 40, 31-33.

s'élevât le jour ou la nuit, ils ployaient leurs pavillons. Si elle demeurait deux jours, ou un mois, ou même une année entière, ils restaient tranquilles et ne partaient point; mais aussitôt qu'elle s'élevait, ils se mettaient en marche. Comme une sentinelle montant la garde de l'Éternel, ils campaient et partaient à son commandement, suivant l'ordre qu'il avait donné par Moïse [1]. Il y avait un son de trompette pour assembler tout le peuple devant le tabernacle du témoignage; un autre son y convoquait seulement les princes et les chefs d'Israël; un autre donnait le signal du départ. Au premier son de cette espèce, les trois tribus campées à l'orient, Juda, Issachar, Zabulon, se mettaient en marche; au second, les tribus campées au midi, Ruben, Siméon et Gad; au troisième, les tribus du couchant, Éphraïm, Manassé et Benjamin; au quatrième, les tribus du septentrion, Dan, Aser et Nephthali. Devant eux tous marchait l'arche d'alliance de l'Éternel, leur indiquant la route et les lieux de repos [2]. La nuée les couvrait pendant le jour, pour les garantir de l'ardeur du soleil. Et quand l'arche se mettait en route, Moïse disait: Levez-vous, ô Éternel! et que vos ennemis soient dissipés, et que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face! Quand on la reposait: Revenez, ô Éternel! vers la multitude des bataillons d'Israël [3]!

Ainsi, dans le désert, on ne logeait point, on y campait, on y était sous des pavillons, et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons mouvantes: figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit; passons par-dessus, et, toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp: qu'on y soit toujours en sentinelle. Dans les camps ordinaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus dans le campement de la vie chrétienne: chacun doit toujours veiller; chacun en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer. Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner: avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle [4].

Soldats du Christ, nous devons surtout avoir l'œil à notre chef pour obéir au moindre signe, camper et décamper, combattre et reposer, vivre et mourir quand et comme il lui plaît. C'est alors

[1] Num., 9, 15-23. — [2] *Ibid.*, 10, 33. — [3] *Ibid.*, 10, 35 et 36. — [4] Bossuet, 9. serm., 10. élévat.

surtout qu'il habitera dans nous, nous protégeant de son ombre, nous nourrissant de sa manne, nous abreuvant de l'eau de sa grâce et nous introduisant dans la véritable terre promise. Pour faire la conquête de Chanaan, Israël avait pour étendard l'arche du Seigneur avec sa colonne : nous avons la croix du Seigneur pour faire la conquête du ciel.

Des gens, asservis à la lettre qui tue et étrangers à l'esprit qui vivifie, nous appellent idolâtres d'adorer la croix en vue de celui qui est mort dessus ; ils prétendent que c'est défendu par la loi. Aveugles ! voyez donc l'arche de l'Éternel où cette loi est gardée. Elle est ornée de deux chérubins, et on l'adore en vue de celui qui rend dessus ses oracles. Eh bien, nous avons des images de saints, comme Israël avait des images d'esprits célestes ; nous adorons la croix, au même sens qu'Israël devait adorer l'arche ; nous entendons la loi de Dieu, comme Dieu lui-même l'explique par son Église.

Après l'érection du tabernacle, Moïse procéda, suivant l'ordre de Dieu, à la consécration du souverain Pontife et des prêtres. Aaron et ses fils. Le Pontife était le chef de la nation comme société religieuse et même comme société civile, en sa qualité de souverain juge. Lorsque les magistrats qui siégeaient aux portes des villes rencontraient une affaire difficile à juger, ils devaient consulter les prêtres : mais la décision finale appartenait au grand prêtre : quiconque ne s'y soumettait pas devait être puni de mort [1]. Sa fonction la plus importante, le grand prêtre la remplissait une fois par an, au grand jour de l'expiation, le seul où il entrât dans le saint des saints.

Dieu avait commandé pour le grand prêtre, ainsi que pour les autres, des vêtements sacrés d'une forme particulière. Vêtu sur la chair d'une tunique de lin, ensuite d'une robe dont le bas était garni de grenades d'hyacinthe et de pourpre entremêlées de sonnettes d'or, le pontife avait par-dessus tout cela l'éphod, décoré sur chaque épaule d'une pierre précieuse, en laquelle étaient gravés les noms de six tribus d'Israël ; sur la poitrine, le rational, ornement carré où étaient enchâssées, avec de l'or, douze pierres du plus grand prix, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des douze tribus, pour lui rappeler qu'il était le médiateur d'Israël auprès de Dieu ; il y avait, de plus, ces deux mots *Urim, thumim,* doctrine et vérité ; autrement : lumières et perfections. Sa tête était ceinte d'une tiare à triple couronne [2] ; sur son front brillait une lame d'or où était gravé : *La sainteté est à Jéhova.*

[1] Deut., 17, 8-13. — [2] Josèphe, *Antiq.*, l. 3, c. 8.

Les prêtres, enfants d'Aaron, portaient simplement la tunique avec sa ceinture, et des mitres au lieu de tiare.

La consécration du grand prêtre était très-solennelle. Après avoir revêtu lui-même de leurs ornements Aaron et ses fils, Moïse les consacra par l'onction de l'huile sainte et par le sang de la victime. L'huile de l'onction avait été composée d'après le précepte du Seigneur lui-même ; elle avait servi déjà à consacrer l'arche d'alliance, le tabernacle du témoignage : Moïse la répandit sur Aaron et sur ses vêtements, sur ses fils et sur leurs vêtements ; puis, ayant immolé la victime pour la consécration, il prit de son sang sur l'autel et en aspersa Aaron et ses fils.

Il leur commanda de demeurer encore sept jours à la porte du tabernacle, observant jour et nuit ce que l'Éternel avait ordonné : leur consécration ne devait s'achever qu'au bout de ce temps. Le huitième jour, Moïse appela Aaron, ses fils et les anciens d'Israël, recommanda au grand prêtre d'offrir à l'Éternel un sacrifice pour le péché et un holocauste, et de dire aux enfants d'Israël d'offrir de leur part une victime pour le péché, un holocauste et des hosties pacifiques ; car, disait-il, aujourd'hui l'Éternel vous apparaîtra.

Quand Aaron eut achevé ses oblations et celles de l'assemblée, il étendit ses mains vers le peuple, le bénit et descendit de l'autel. Et Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle du témoignage, et ensuite étant sortis, ils bénirent le peuple, et la gloire de l'Éternel apparut à toute la nation. Et voilà qu'un feu, sorti de devant l'Éternel, dévora l'holocauste et les graisses qui étaient sur l'autel ; ce que tout le peuple ayant vu, il loua l'Éternel, se prosternant la face contre terre [1].

C'est ce feu sacré qui, entretenu perpétuellement, fut, au temps de la captivité de Babylone et d'après l'ordre de Jérémie, caché par les prêtres dans un puits, où il se conserva miraculeusement et fut retrouvé par Néhémie [2].

Les prêtres entretenaient le feu perpétuel sur l'autel de l'holocauste, offraient les sacrifices de tous les jours, brûlaient matin et soir l'encens sur l'autel des parfums, accommodaient les lampes du chandelier d'or, changeaient les pains de proposition, dont seuls ils avaient droit de manger, et remplissaient encore d'autres ministères. C'étaient eux qui portaient l'arche d'alliance, gardaient les livres de la loi et bénissaient la multitude au nom de l'Éternel. Ils instruisaient encore le peuple, décidaient bien des procès, jugeaient la lèpre et les autres impuretés légales, prononçaient dans les causes

[1] Levit., c. 9. — [2] 2. Macch., 1.

matrimoniales et sur les vœux, sonnaient la trompette pour annoncer le sabbat et les autres fêtes, ainsi que pour convoquer l'assemblée, mener au combat et animer les combattants. Ils étaient solennellement ordonnés, et portaient dans leurs fonctions des vêtements sacrés. Quand ils étaient de service au tabernacle ou au temple, ils étaient tenus de s'abstenir de toute boisson enivrante et de garder la continence. Ceux qui avaient quelque défaut choquant ne pouvaient approcher de l'autel.

Tous les descendants mâles de Lévi, Dieu les sépara pour le service du sanctuaire, à la place des premiers-nés de tout Israël, qui lui étaient consacrés. Dans toutes leurs fonctions, les lévites étaient subordonnés à leurs frères de la maison d'Aaron, les prêtres. Ils servaient auprès du tabernacle, le dressaient, l'enlevaient et en portaient mêmes les diverses parties, hormis l'arche d'alliance que portaient les prêtres seuls. Les uns procuraient l'eau, le bois, et les autres choses dont les prêtres avaient besoin dans les sacrifices; les autres veillaient à la propreté des vases sacrés; d'autres faisaient la garde pendant la nuit devant le tabernacle, et plus tard dans le temple. Ils chantaient et jouaient des instruments durant le service divin, prenaient part avec les prêtres, quoique sous leur dépendance, à l'instruction du peuple et à l'administration de la justice. Lorsque l'Eternel choisit pour son service la tribu de Lévi à la place des premiers-nés d'Israël, il détermina qu'elle n'aurait point de pays particulier dans le partage de la terre de Chanaan, ainsi que les autres tribus; mais les lévites devaient recevoir la dîme de tous les fruits des champs : on devait en outre leur assigner quarante-huit villes, dont treize furent attribuées par le sort aux prêtres. De cette dîme, les lévites devaient donner la dîme à la famille d'Aaron. Les prêtres avaient encore leur part aux sacrifices. Comme donc ils ne vivaient que de ce qui est offert au Seigneur, à quoi appartenaient encore le rachat des premiers-nés et les prémices des fruits, le Seigneur disait à Aaron : C'est moi ta part et ton héritage parmi les enfants d'Israël[1].

Tremblez devant mon sanctuaire, a dit le Seigneur[2]. Deux fils du grand prêtre servirent bientôt d'exemple à ce commandement. Peu après l'érection du tabernacle et le sacre d'Aaron, ses fils Nadab et Abiu offrirent devant l'Eternel de l'encens sur un feu étranger, c'est-à-dire sur un feu différent de celui que l'Eternel avait allumé lui-même par un prodige. Et une flammé sortie de devant l'Eternel les dévora, et ils moururent devant l'Eternel. Et Moïse dit à Aaron : Voilà ce que l'Eternel avait dit : Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je

[1] Num., 18. 20. — [2] Lev., 26, 2.

serai glorifié en eux devant toute la nation. Aaron, entendant cela, se tut. Moïse ayant appelé Misaël et Elisaphan, fils d'Ohiel, oncle d'Aaron, leur dit : Allez, et emportez vos frères de devant le lieu saint, et placez-les hors du camp. Et s'approchant aussitôt, ils les emportèrent avec leurs tuniques hors du camp, selon qu'il leur avait été ordonné. Et Moïse dit à Aaron, à Éléazar et à Ithamar, ses fils : Ne vous défigurez point la tête, la chevelure, et ne déchirez point vos vêtements, de peur que vous ne mourriez et que la colère ne s'allume contre tout le peuple. Que vos frères, ainsi que toute la maison d'Israël, pleurent l'embrasement qu'a allumé l'Éternel. Mais, vous, ne sortez point de l'entrée du tabernacle du témoignage, de peur que vous ne mouriez, parce que l'huile de l'onction de l'Éternel est sur vous ; et ils firent ce que Moïse avait ordonné. L'Éternel parla aussi à Aaron : Tu ne boiras, toi, ni tes enfants avec toi, ni vin, ni liqueur enivrante, quand vous entrerez dans le tabernacle du *témoignage*, de peur que vous ne mouriez. Ce sera une ordonnance éternelle en vos générations, afin que vous sachiez discerner ce qui est saint ou profane, ce qui est pur ou impur, et afin que vous appreniez aux enfants d'Israël tout ce que je leur ai prescrit par le ministère de Moïse[1].

Pendant qu'on travaillait à la construction du tabernacle, le fils d'une femme israélite, mais dont le père était Égyptien, eut une querelle avec un homme israélite, blasphéma le nom et le maudit. On l'amena devant Moïse, qui consulta l'Éternel. Et l'Éternel dit à Moïse : Fais sortir du camp le blasphémateur ; que tous ceux qui l'ont entendu mettent leur main sur sa tête, et que tout le peuple le lapide. Dis aux enfants d'Israël : Quiconque aura maudit son Dieu, portera la peine de son péché : et qui blasphème le nom de l'Éternel, il mourra de mort : toute l'assemblée l'accablera de pierres, que ce soit un citoyen ou un étranger. Quiconque aura blasphémé le nom, il mourra. Et les enfants d'Israël firent comme l'Éternel avait commandé à Moïse[2].

Le nom de *Jéhova*, *Celui qui est*, est le nom par excellence ; il se prend pour Dieu même. Ainsi, on lit *nom* pour *Dieu* sur les pierres de Palmyre ou Tadmor, ville bâtie par Salomon dans le désert de Syrie. Ainsi, un célèbre rabbin, Aben-Ezra, dit, dans son commentaire sur l'Exode : Moïse a demandé à voir le *Nom*, et le *Nom* lui a répondu : Un homme en vie ne peut me voir[3].

Les enfants d'Israël étaient toujours campés au pied du mont Horeb ou Sinaï. Il y avait bientôt un an qu'ils étaient là : ils y étaient

[1] Levit., 10. — [2] Levit., 24, 10-23. — [3] Drach., 2. Lettre, p. 60. *Harmonie entre l'Église et la synagogue*, t. 1, p. 409.

arrivés au commencement du troisième mois après leur sortie d'Égypte. Le tabernacle fut érigé le premier jour du premier mois de la seconde année. Le quatorze du même mois, on avait célébré la pâque, et à cette occasion, ayant consulté Dieu, Moïse ordonna que ceux qui avaient été empêchés par quelque impureté légale de faire la pâque avec tout le monde, la feraient le quatorze du mois suivant [1].

Le premier jour du second mois, la seconde année après la sortie d'Égypte, l'Éternel parla à Moïse, au désert de Sinaï, dans le tabernacle d'alliance, disant : Prends le total de toute l'assemblée des enfants d'Israël, selon leurs familles et leurs maisons, avec l'indication des noms, tout mâle, tête par tête, depuis vingt ans et au-dessus, tout ce qui peut aller à la guerre en Israël : vous en ferez la revue selon leurs bandes, toi et Aaron, assistés des princes de chaque tribu [2]. Un autre dénombrement avait déjà eu lieu, lorsque tous les hommes, de vingt ans et au-dessus, firent leur offrande pour la construction du tabernacle; mais ici c'est une revue militaire : tout y est plus exact; on prend le nom de chaque homme; ils sont rangés par bataillons; ils ont à leur tête les chefs qui les commandent. Cette revue donna le résultat qui suit :

| | | |
|---|---|---|
| La tribu de Ruben, prince Élisur, fils de Sédeur...... | 46,500 | combattants. |
| La tribu de Siméon, prince Salamiël, fils de Surisaddaï. | 59,300 | |
| La tribu de Juda, prince Nahasson, fils d'Aminadab... | 74,600 | |
| La tribu d'Issachar, prince Nathanaël, fils de Suar.... | 54,400 | |
| La tribu de Zabulon, prince Eliab, fils d'Hélon........ | 57,400 | |
| La tribu d'Ephraïm, prince Élisama, fils d'Ammiud.... | 40,500 | |
| La tribu de Manassé, prince Gamaliël, fils de Phadassur. | 32,200 | |
| La tribu de Benjamin, prince Abidan, fils de Gédéon.. | 35,400 | |
| La tribu de Dan, prince Ahiézer, fils d'Amisaddaï..... | 62,700 | |
| La tribu d'Aser, prince Phégiel, fils d'Ochran......... | 41,500 | |
| La tribu de Gad, prince Eliasaph, fils de Duel....... | 45,650 | |
| La tribu de Nephthali, prince Ahira, fils d'Énan..... | 53,400 | |
| TOTAL............ | 603,550 | combattants. |

Les lévites n'étaient point compris dans ce nombre; ils furent comptés à part, et montèrent à vingt-deux mille mâles, de l'âge d'un mois et au-dessus. Dieu les appliqua au service de son tabernacle, à la place des premiers-nés, qui lui appartenaient en propre depuis qu'il avait délivré Israël par la mort des premiers-nés de l'Égypte. Les premiers-nés des enfants d'Israël ayant dépassé le nombre des lévites de deux cent soixante-treize, chacun de ces surnuméraires

[1] Num. 9, 1-14. — [2] *Ibid.*, 1, 1-3.

donna, pour se racheter, cinq sicles, qu'on estime un peu plus de dix francs.

La consécration de la tribu sainte se fit avec solennité. Prends les lévites parmi les enfants d'Israël, dit l'Éternel à Moïse, et tu les purifieras selon cette cérémonie : Qu'ils soient arrosés de l'eau d'expiation après qu'ils auront rasé tout le poil de leur chair; et quand ils auront lavé leurs vêtements et qu'ils seront purifiés, ils amèneront un bœuf du troupeau pour l'holocauste, avec l'oblation de fleur de farine mêlée d'huile; de plus un second bœuf pour le péché. Et tu feras approcher les lévites devant le tabernacle d'alliance, après avoir assemblé toute la multitude des enfants d'Israël. Et quand les lévites seront devant Jéhova, les enfants d'Israël étendront la main sur eux; et Aaron, offrira les lévites à Jéhova, comme un don des enfants d'Israël, afin qu'ils servent dans les fonctions de son ministère. Les lévites aussi étendront leurs mains sur la tête des bœufs. Tu en offriras un pour le péché, et l'autre en holocauste à Jéhova, afin de prier pour eux. Tu présenteras les lévites devant Aaron et devant ses fils, et tu les consacreras après les avoir offerts à Jéhova; et tu les sépareras du milieu des enfants d'Israël, afin qu'ils soient à moi. Car j'ai choisi les lévites pour tous les premiers-nés des enfants d'Israël, et j'en ai fait don à Aaron et à ses fils, les tirant du milieu du peuple, afin qu'ils me servent pour Israël au tabernacle d'alliance et qu'ils prient pour lui, afin qu'il n'y ait pas de plaie sur le peuple, s'il osait approcher du sanctuaire [1].

L'eau d'expiation dont il est ici parlé, était de l'eau vive où l'on avait jeté de la cendre d'une vache rousse, immolée pour cela et brûlée avec des cérémonies particulières, par un prêtre, hors du camp. Cette cendre ainsi détrempée, servant à purifier des impuretés extérieures et charnelles, figurait et annonçait, comme nous l'insinue saint Paul, une aspersion bien autrement efficace, le sang de Jésus-Christ, qui purifie la conscience même des œuvres mortes ou des péchés [2].

Les lévites ne devaient servir au tabernacle que de trente ans à cinquante. Ceux de cet âge étaient alors de huit mille cinq cent quatre-vingt-trois. Ils étaient distingués en trois familles, selon les trois fils de Lévi. La famille de Caath, campée au midi du tabernacle, était chargée, pendant les marches, de tout ce qu'il y avait dans l'intérieur de ce sanctuaire, mais enveloppé auparavant par les prêtres. La famille de Gerson, campée derrière le tabernacle, au septentrion, était chargée des tentures et des cordages. La famille de Mérari,

[1] Num., 8, 5-26. — [2] Num, 19. Hebr., 9-13.

campée à l'occident, avait soin des ais et des colonnes. Moïse, Aaron et ses fils étaient campés devant le tabernacle, à l'orient.

Pendant ces solennités, les princes des tribus offrirent en commun six chariots couverts, avec douze bœufs. Moïse donna deux de ces chariots avec quatre bœufs aux enfants de Gerson, selon ce qui leur était nécessaire. Le reste fut donné aux enfants de Mérari, à cause qu'ils avaient des fardeaux plus grands à porter et qu'ils étaient en plus petit nombre. Les enfants de Caath n'eurent rien, parce qu'ils servaient en ce qui regardent le sanctuaire, et qu'ils portaient les fardeaux sur leurs propres épaules. Ensuite, à la dédicace de l'autel, chaque prince, à commencer par celui de Juda, suivant l'ordre du campement, offrit en son jour un plat d'argent de cent trente sicles, une coupe d'argent de soixante-dix sicles, selon le poids du sanctuaire, l'un et l'autre pleins de fleur de farine mêlée avec de l'huile pour le sacrifice; un petit vase d'or du poids de dix sicles rempli d'encens; un bœuf de son troupeau, un bélier et un agneau d'un an pour l'holocauste; un bouc pour le péché; et pour le sacrifice des pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs et cinq agneaux d'un an [1].

Le sicle est évalué, comme poids, à deux gros trente-un grains et un tiers: autrement, en grammes, suivant le système décimal, 9,3126 $^2/_3$.

Cette revue militaire, au milieu de solennités religieuses, faisait entrevoir que bientôt on allait se mettre en marche. En effet, le vingt du même mois, la nuée qui reposait sur le tabernacle s'éleva et donna ainsi le signal du départ. Dès lors, suivant l'ordre que nous avons vu, les tribus de Juda, d'Issachar et de Zabulon décampèrent au premier son de la trompette, suivies des lévites de la famille de Gerson et de celle de Mérari; au deuxième son, les tribus de Ruben, de Siméon et de Gad, suivies des lévites de la famille de Caath; au troisième Éphraïm, Manassé et Benjamin; au dernier, Dan, Aser, et Nephthali. L'arche d'alliance, avec la colonne, était en avant pour indiquer la route.

Alors Moïse dit à Hobab, fils de Raguel, Madianite, son allié, qui était resté dans le camp d'Israël après que Jéthro s'en fut retourné. Nous partons pour le lieu que l'Éternel a dit qu'il nous donnerait; viens avec nous afin que nous te fassions entrer en partage des biens que l'Éternel a promis à Israël. Hobab répondit : Je n'irai point, mais je retournerai en la terre où je suis né. Moïse insista : Ne nous abandonne pas. Car tu connais les lieux où nous devons camper

[1] Num., 7.

dans le désert, et tu seras notre guide. Et quand tu seras venu avec nous, nous te donnerons la meilleure part des biens que l'Éternel nous aura accordés [1].

Hobab se rendit à la prière de Moïse. Ses descendants habitèrent dans le partage de la tribu de Juda : ils sont connus sous le nom de Cinéens, et devinrent très-nombreux. C'est d'eux que sortirent les Réchabites, si célèbres par leur piété filiale.

On s'étonnera peut-être qu'avec la colonne de nuée qui indiquait la route et les lieux de campements, Moïse voulût encore avoir un homme pour guide. On ne s'en étonnera plus si l'on pense à la multitude qu'il avait à conduire et au pays qu'elle parcourait. Suivant les gens de l'art, le camp des Israëlites dans le désert occupait un espace de trente-trois lieues environ. Le camp d'une armée de cent mille hommes a une lieue d'étendue ; ce qui, pour une multitude de trois millions, donnerait précisément trente lieues ; mais comme il y avait dans le camp d'Israël beaucoup d'étrangers et des bêtes de toutes sortes, il faut y ajouter au moins trois lieues de plus. Chaque côté du camp avait donc huit lieues et un tiers de longueur, et un peu moins de quatre lieues de profondeur.

Ensuite, cette partie de l'Arabie, dans laquelle les Israëlites ont ainsi campé et décampé pendant quarante ans, n'est qu'une mer de sable, où comme autant de petites îles, on trouve de loin en loin quelques lieux humides couverts de verdure. Ces déserts sont bordés de montagnes, de rocs qui, s'entr'ouvrant un peu, forment d'étroites vallées qui fournissent des pâturages. L'eau est très-rare dans ces affreuses solitudes, et une partie de celle qu'on y découvre est amère ou saumâtre.

A la vérité, la colonne de nuée réglait les marches et fixait le centre des campements ; mais il y avait bien d'autres connaissances nécessaires pour adoucir un peu les incommodités de ce fâcheux séjour. Il fallait savoir où l'on trouvait des sources, quelle était leur qualité, où il y avait des pâturages ; il fallait être prévenu des accidents auxquels on pouvait être exposé dans cette contrée ; être averti des animaux et des reptiles dangereux qui s'y rencontraient ; connaître enfin les divers peuples qu'on avoisinait successivement, pour tenter de lier avec eux quelque commerce et se procurer par ce moyen quelque secours. Voilà ce que la colonne ne disait pas, et ce que disait Hobab, qui avait une parfaite connaissance du pays.

Dans une de ces marches laborieuses, le peuple commençait à se

[1] Num., 10, 2. 32.

livrer à des plaintes coupables : un feu venu de l'Éternel s'alluma parmi eux et dévorait déjà l'extrémité du camp. Aussitôt le peuple cria vers Moïse, qui intercéda près de l'Éternel, et le feu disparut [1]. On appela ce lieu *Incendie*, parce que le feu de l'Éternel s'y était allumé contre eux.

L'Écriture nous fait connaître la cause première de ces murmures. La multitude étrangère qui était au milieu d'eux, convoitait toute sorte de convoitises. Ce mal se communiquait. Par là il arriva qu'un jour les enfants d'Israël eux-mêmes se mirent à pleurer et à dire : Qui nous fera manger de la chair ? Il nous souvient des poissons que nous mangions pour rien en Égypte ; ils nous souvient des concombres, des melons, des porreaux, des ognons, de l'ail. Notre âme est desséchée, nos yeux ne voient que la manne.

Moïse entendit donc pleurer le peuple de chaque famille, chacun à la porte de sa tente, et la colère de l'Éternel s'alluma. Mais ces murmures parurent insupportables à Moïse lui-même ; il dit à l'Éternel : Pourquoi avez-vous ainsi affligé votre serviteur, pourquoi ne trouvé-je point grâce devant vous ? et pourquoi avez-vous mis sur moi le fardeau de tout ce peuple ? Est-ce donc moi qui ai conçu toute cette multitude ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Porte-les en tes bras, comme la nourrice l'enfant, et porte-les en la terre que vous avez promise avec serment à leurs ancêtres ? Où prendrai-je des viandes pour en donner à toute cette multitude ? car ils pleurent à moi, disant : donne-nous de la chair, afin que nous en mangions ? Je ne puis plus soutenir seul tout ce peuple, parce que le fardeau est trop pesant pour moi. S'il ne vous plaît autrement, je vous conjure de me faire mourir, et que je trouve grâce à vos yeux : seulement ne me faites plus ainsi voir mon malheur !

L'Éternel répondit à Moïse : Assemble-moi soixante-dix hommes des anciens d'Israël que tu sais être les anciens et les intendants du peuple, et tu les conduiras à la porte du tabernacle d'alliance, et tu les feras demeurer là avec toi. Et je descendrai et je te parlerai là ; et je prendrai de l'esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux, afin qu'ils portent avec toi le fardeau du peuple et que tu n'en sois pas chargé seul. Au peuple aussi tu diras : Sanctifiez-vous, c'est-à-dire préparez-vous pour demain ; vous aurez de la chair à manger, puisqu'enfin vous avez pleuré aux oreilles de l'Éternel, disant : Qui nous fera manger de la chair ? Il était bon pour nous d'être en Égypte. L'Éternel donc vous donnera de la chair, non pas un jour, ni deux, ni cinq, ni dix, ni vingt, mais durant un mois, jusqu'à ce qu'elle vous

[1] Num., 11, 1-3.

sorte par les narines et qu'elle vous soit à dégoût, parce que vous avez répudié l'Éternel qui est au milieu de vous et que vous avez pleuré devant lui, disant : Pourquoi sommes-nous sortis de l'Égypte?

Moïse insista : Le peuple, au milieu duquel je suis, est de six cent mille hommes de pied, et vous dites : Je leur donnerai de la viande, et ils en mangeront tout un mois! Faut-il immoler des brebis et des bœufs pour suffire à leur nourriture, ou leur rassemblera-t-on tous les poissons de la mer afin de les rassasier? L'Éternel répondit : La main de Jéhova est-elle donc raccourcie? Tu verras maintenant si ma parole accomplit tes souhaits ou non.

Moïse sortit donc du tabernacle et rapporta au peuple les paroles de l'Éternel. En même temps, il assembla les soixante-dix hommes d'entre les anciens d'Israël. Et l'Éternel descendit en la nuée, lui parla, prit de l'esprit qui était sur lui et en donna aux soixante-dix anciens. Et quand l'esprit se fut reposé sur eux, ils prophétisèrent. Or, deux de ces hommes étaient demeurés dans le camp, l'un s'appelait Eldad et l'autre Medad : l'esprit se reposa sur eux; car ils avaient été désignés, mais n'étaient pas allés au tabernacle. Comme donc ils prophétisaient dans le camp, un jeune homme courut et l'annonça à Moïse, disant : Eldad et Medad prophétisent dans le camp. Aussitôt Josué, fils de Nun, ministre de Moïse, d'entre ses hommes d'élite, lui dit : Seigneur Moïse, empêchez-les. Mais lui : Est-ce que tu es jaloux pour moi, dit-il? Qui donnera que tout le peuple de l'Éternel soit prophète, et que l'Éternel leur accorde son esprit! Après cela, Moïse retourna dans le camp avec les anciens d'Israël [1].

Déjà précédemment, après la promulgation et l'acceptation de la loi, soixante-dix anciens du peuple avaient été désignés pour monter sur la montagne et contempler de plus près la gloire du Dieu d'Israël; mais cette désignation s'était bornée à cette circonstance particulière. Ici les soixante-dix, choisis par Moïse dans ce grand nombre de magistrats qu'il avait établis d'après le conseil de Jéthro et avec l'assentiment du peuple, sont institués divinement ses coopérateurs dans le gouvernement, et deviennent le sénat perpétuel de la nation. Dieu leur communique pour cela quelque chose de ces dons surnaturels qu'il avait réunis en Moïse, et qui sont désignés sous le nom générique de prophétie. Dans le langage de l'Écriture, ce mot s'applique non-seulement à la prédiction d'un avenir révélé, mais encore à toutes les opérations surnaturelles de l'esprit de Dieu dans l'homme. Ainsi, il est dit d'Élisée qu'après sa mort son cadavre prophétisa [2], parce que ses ossements ressuscitèrent un mort par leur

[1] Num., 11, 1-30. — [2] Eccli., 48, 14.

attouchement. Ainsi, le prophète Joël annonce la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et sur les premiers fidèles, en disant, au nom de l'Éternel : En ces jours-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront [1].

Ce sénat des anciens subsista chez les Juifs jusqu'à la dispersion finale de la nation. Dans les derniers temps, il était connu sous le nom de sanhédrin, mot dérivé et corrompu du grec synédrion, qui, chez les Athéniens, désignait l'aréopage ou le sénat, et signifie généralement assemblée, conseil.

Dieu avait rempli la première partie de sa promesse ; il avait allégé le fardeau de Moïse, en lui donnant un sénat pour l'aider dans le gouvernement. Restait la seconde partie, la chair à donner au peuple pendant un mois.

Or, un vent s'élevant par ordre de l'Éternel, apporta de la mer des cailles, et les répandit autour du camp dans l'espace d'une journée de chemin, et de tous côtés elles volaient à la hauteur de deux coudées au-dessus de la terre. Et le peuple se leva tout ce jour-là, et toute la nuit, et tout le jour suivant, et il amassa des cailles. Celui qui en avait le moins en avait dix chomers. Le cor ou chomer étant estimé environ trois hectolitres, cela ferait environ trente hectolitres pour les moins approvisionnés. Ils préparèrent ces oiseaux autour du camp. Sans doute que, selon l'usage du pays, ils les salèrent et les firent sécher au soleil, pour les conserver plus longtemps. La mer Rouge, dont les rivages sont couverts de sel, n'étant pas loin, la chose leur était facile. Aujourd'hui encore les Arabes en font autant des poissons qu'ils prennent : ils leur fendent le ventre, les salent un peu et les sèchent au soleil. Ainsi préparés, ils peuvent les garder longtemps, les transporter au loin ; ils en font en particulier un grand commerce à Tor, ville de l'Arabie-Pétrée sur la mer Rouge [2].

On mangea donc de la chair pendant un mois. Après cela, cette viande se trouvant entre leurs dents et n'étant pas encore toute consommée, la colère de l'Éternel s'alluma contre le peuple, et il le frappa d'une très-grande plaie. Et on nomma ce lieu *Sépulcres de convoitise*, car on y ensevelit le peuple qui avait convoité la chair [3].

Ce n'était pas assez pour Moïse d'avoir à supporter les murmures d'un peuple indocile ; sa sœur et son frère, Marie et Aaron, mirent sa patience à l'épreuve. Ils parlèrent contre lui, parce qu'il avait une Éthiopienne pour femme, Séphora, fille de Jéthro, prêtre de Madian,

[1] Act., 2. 16. — [2] Belon. *Observations de plusieurs singularités trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc.*, l. 2, c. 67. Voyez encore *Athenæi Deipnos.*, l. 9, c. 11. — [3] Num., 11, 31-34.

pays que les anciens regardaient comme une province de celui de Chus, nommé des Grecs l'Éthiopie orientale, par opposition à l'Éthiopie du sud en Afrique. Ils ne s'en tinrent point à ce reproche, ils allèrent jusqu'à dire : L'Éternel n'a-t-il donc parlé que par Moïse ? n'a-t-il pas également parlé par nous ? Or, Moïse était un homme très-doux, et plus qu'aucun homme sur la terre. L'Éternel, ayant donc entendu ces paroles, dit aussitôt à Moïse, à Aaron et à Marie : Sortez vous trois pour vous rendre au tabernacle d'alliance. Et lorsqu'ils y furent arrivés, l'Éternel descendit dans la colonne de nuée et s'arrêta à l'entrée du tabernacle, appelant Aaron et Marie. Eux venus, il leur dit : Écoutez mes paroles : Quand il y a un prophète comme vous, moi, l'Éternel, je lui apparaîtrai dans une vision ou je lui parlerai en songe ; mais il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est très-fidèle dans toute ma maison ; car je lui parle bouche à bouche, avec une entière clarté et sans énigme : il voit l'image même de Jéhova. Pourquoi donc n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse ? Et irrité contre eux, il s'en alla. La nuée qui était sur le tabernacle se retira également. Et voilà que Marie était couverte d'une lèpre semblable à la neige. Aaron l'ayant vue, dit à Moïse : De grâce, seigneur, ne vous imputez point ce péché que nous avons commis follement ! Et que celle-ci ne devienne pas comme un enfant mort dont la moitié de la chair est déjà consumée lorsqu'il sort du sein de sa mère ! Moïse cria donc vers l'Éternel, disant : O Dieu ! je vous coujure, guérissez-la. L'Éternel répondit : Si son père lui eût craché au visage pour la punir de quelque faute, n'eût-elle pas été dans la confusion au moins durant sept jours, sans se présenter devant lui ? Qu'elle soit donc aussi séparée pendant sept jours hors du camp, et après on la rappellera. Marie fut donc enfermée hors du camp pendant sept jours ; et le peuple ne quitta point ce lieu jusqu'à ce qu'elle fût rappelée [1].

Étant partis d'Haseroth où ils étaient venus des Sépulcres de convoitise, les enfants d'Israël entrèrent dans le désert de Pharan, et, après plusieurs stations, arrivèrent à Cadès-Barné. Ce lieu était sur les frontières de la terre promise, à une journée de chemin de Bersabée, où ont vécu si longtemps Abraham, Isaac et Jacob. Ils foulaient déjà le même sol que leurs ancêtres. Aussi Moïse leur dit-il en ce lieu : Vous êtes parvenus à la montagne des Amorrhéens, que l'Éternel, notre Dieu, doit nous donner. Voyez la terre que l'Éternel votre Dieu, vous donne ; montez et possédez-la selon que vous l'a dit l'Éternel, Dieu de vos pères ; ne craignez point et ne vous découragez point. Tous

[1] Num., 12.

alors s'approchèrent et lui dirent : Envoyons des hommes afin qu'ils considèrent la terre et nous rapportent par quel chemin nous devons aller et les villes où nous entrerons [1]. Cet avis lui parut bon, et, après avoir consulté l'Éternel, il envoya, par son ordre, douze hommes des principaux de chaque tribu ; de leur nombre était Caleb, fils de Jéphoné, de la tribu de Juda, et Osée, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm. Moïse appela celui-ci Josué, en ajoutant à son premier nom la lettre initiale de Jéhova. Osée veut dire *sauvez* ou *sauveur ;* Josué veut dire *l'Éternel sauvera.* Les Septante l'expriment par *Jésus ;* en hébreu, c'est en effet le même nom que celui de notre Sauveur, dont Josué était la figure.

Moïse leur dit à tous : Montez par le midi que voici, et lorsque vous serez arrivés aux montagnes, considérez la terre, ce qu'elle est et le peuple qui l'habite ; s'il est fort ou faible, s'il est peu nombreux ou beaucoup ; si la terre est bonne ou mauvaise ; si les villes sont fortifiées ou sans murailles ; si le terroir est gras ou maigre ; s'il y a des bois ou s'il est sans arbres ; osez enfin nous apporter des fruits de cette terre. Or, c'était juste le temps des raisins nouveaux.

Ils exécutèrent l'ordre de Moïse, explorèrent tout le pays depuis l'extrémité méridionale où ils entrèrent, jusqu'à l'extrémité septentrionale, au mont Liban. Ils passèrent entre autres à Hébron, où était la vallée de Mambré, non loin du sépulcre d'Abraham et de Sara. A quelque distance de là, ils arrivèrent dans une vallée où ils coupèrent une branche de vigne avec son raisin, et deux hommes, pour la mieux conserver, la portèrent sur un bâton. Ils appelèrent cette vallée Néhel-Escol, c'est-à-dire vallée ou torrent de la Grappe. Aujourd'hui encore, à quelques lieues de Bethléhem, dans la vallée de Sorec, les vignes portent d'ordinaire des raisins du poids de sept livres, et, en l'année 1634, suivant le témoignage d'un voyageur [2], il s'en trouva un du poids de vingt-cinq livres et demie. Cette vallée de Sorec ou de la Vigne, a un torrent qu'on appelle le torrent du Raisin ou de la Grappe. C'est peut-être là que les explorateurs coupèrent leur échantillon.

Enfin, revenus dans le camp après quarante jours, ils vantèrent la fertilité du pays, dirent que vraiment il y coulait des ruisseaux de lait et de miel, et montrèrent pour preuve les fruits qu'ils avaient apportés, entre autres la branche de vigne avec son raisin portée par les deux hommes. Mais ils racontèrent aussi combien ses habitants étaient redoutables. C'est un peuple plus grand et plus nombreux que nous ; leurs villes sont grandes et fortifiées jusqu'au ciel : c'est

[1] Deut., 1, 19-46. — [2] Roger, *Voyage dans la Terre-Sainte*, 1646.

une terre qui dévore ses habitants. Nous y avons vu des géants près de qui nous paraissions comme des sauterelles, les enfants d'Énac, qui sont à Hébron. Non, nous ne pouvons pas combattre ce peuple.

Ce nom d'Énac n'était pas inconnu aux Grecs. Pausanias parle du géant Astérius, fils d'Anac ou d'Énac, long de dix coudées, et dont le tombeau se voyait près de Milet [1]. Les savants ont cru encore retrouver ce nom dans l'Inachus et les Inachides, ancêtres de la race cyclopéenne des Pélasges, dont les constructions singulières, connues sous le nom de monuments cyclopéens, se retrouvent en Asie, en Grèce, en Italie et en Espagne [2].

Le brave Caleb cherchait à détruire l'impression que faisait ce récit sur le peuple, et assurait qu'Israël vaincrait facilement les habitants. Moïse ajouta : Ne soyez point effrayés et ne les craignez point. L'Éternel, votre Dieu, qui marche devant vous, combattra pour vous, comme il vous a fait en Égypte sous vos yeux. Et dans le désert, vous l'avez encore vu, l'Éternel, votre Dieu, vous a portés, comme un homme a coutume de porter son fils encore enfant, dans toutes les voies où vous avez marché, jusqu'à ce que vous soyez venus en ce lieu [3]. Mais le peuple découragé, oubliant tout cela, s'abandonnait à la terreur, criait, pleurait, murmurait contre Moïse et Aaron, disant : Que ne sommes-nous morts en Égypte ! ou bien que ne mourions-nous dans cette solitude ! Pourquoi l'Éternel nous conduit-il dans cette terre où nous tomberons sous le glaive, où nos femmes et nos enfants seront en butin à l'ennemi ? Ne vaut-il pas mieux retourner en Égypte ? Donnons-nous un chef et retournons en Égypte !

En cette extrémité, Moïse et Aaron se prosternèrent la face contre terre, devant toute la multitude des enfants d'Israël pour implorer la miséricorde de Dieu. A cette vue, Josué et Caleb déchirèrent leurs vêtements en signe de douleur, et s'efforcèrent de rassurer le peuple : La terre que nous avons parcourue est très-excellente. Si l'Éternel se complaît en nous, il nous y introduira, et il nous donnera cette terre où coulent le lait et le miel. Seulement ne vous révoltez pas contre l'Éternel : alors vous n'aurez point à craindre le peuple de cette terre-là ; nous le dévorerons, au contraire, comme du pain : leur ombre s'est déjà retirée de dessus eux, et avec nous est l'Éternel ; ne les craignez point !

Mais au lieu d'écouter, toute la multitude s'écria qu'il fallait les

[1] Pausan., *in Attic.* Bochart, *Chanaan*, l. 1, c. 1. — [2] *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 42, p. 11, in-12. Petit-Radel, *Monuments cyclopéens.* — [3] Deut., 1, 29-31.

assommer à coups de pierres, lorsque, soudain, la gloire de Jéhova apparut sur le tabernacle du témoignage à tous les enfants d'Israël. Et l'Éternel dit à Moïse : Jusqu'à quand m'outragera ce peuple ? et jusqu'à quand ne me croiront-ils point, après tous les miracles que j'ai faits au milieu d'eux ? Je les frapperai donc de peste et les détruirai, eux ; mais de toi je ferai une nation plus grande et plus forte que celle-là. Moïse intercéda de nouveau. Brûlant du zèle de la gloire de Dieu, il osa lui représenter ce que diraient les Égyptiens ; ce que l'on dirait aux habitants de Chanaan, qui ont appris que vous êtes au milieu de ce peuple, que vous y apparaissez visiblement à l'œil, que votre nuée les protége, et que dans une colonne de nuée vous les précédez le jour, et dans une colonne de feu la nuit. Si donc vous faites mourir toute cette multitude comme un seul homme, les nations, qui en apprendront la nouvelle, se mettront à dire : Parce que Jéhova ne pouvait pas introduire ce peuple en la terre qu'il avait juré de leur donner, il l'a immolé dans le désert. Ah ! plutôt, ô Adonaï, que la grandeur de votre force se manifeste selon ce que vous avez dit : L'Éternel est patient et riche en miséricorde, effaçant les iniquités et les crimes, ne laissant rien d'impuni, visitant l'iniquité des pères sur le fils, jusqu'à la troisième et quatrième génération. Pardonnez donc, je vous prie, le péché de ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde, comme vous lui avez été propice, depuis sa sortie d'Égypte jusqu'à ce jour.

Et l'Éternel dit : J'ai pardonné selon ta parole. Cependant, aussi vrai que je vis et que la gloire de l'Éternel remplit toute la terre, tous ces hommes qui ont vu ma gloire et les miracles que j'ai faits en Égypte et au désert, qui m'ont déjà tenté par dix fois, et qui n'ont pas obéi à ma parole, nul d'entre eux ne verra la terre que j'ai jurée à leurs ancêtres, nul ne la verra de ceux qui m'ont outragé. Demain, mettez-vous en marche et retournez au désert par le chemin de la mer Rouge. Oui, aussi vrai que je vis, comme vous avez parlé à mes oreilles, ainsi je vous ferai. Vos corps seront gisants dans cette solitude. Vous tous qui avez été passés en revue depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, et qui avez murmuré contre moi, vous n'entrerez certainement point dans la terre sur laquelle j'ai levé ma main pour vous y faire habiter, excepté Caleb, fils de Jéphoné, et Josué, fils de Nun ; mais vos enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient en proie aux ennemis, c'est eux que j'y introduirai, et ils connaîtront cette terre que vous avez méprisée. Pour vos cadavres, ils resteront étendus dans cette solitude ; et vos enfants seront errants en ce désert quarante ans, et porteront la peine de votre infidélité, jusqu'à ce que vos cadavres soient consommés

dans le désert. Selon le nombre des quarante jours que vous avez considéré cette terre, un jour compté comme un an, vous porterez la peine de votre iniquité durant quarante ans, et vous connaîtrez ce qui arrive quand je me retire de vous.

En même temps, tous les hommes que Moïse avait envoyés pour considérer la terre, et qui, de retour, excitèrent les murmures de toute l'assemblée en représentant cette terre comme funeste, furent frappés subitement et moururent devant l'Éternel. Il n'y eut d'entre eux à survivre que Josué et Caleb. Ce coup avait déjà amorti l'effervescence de la multitude. Lors donc que Moïse vint encore leur rapporter les paroles sévères de l'Éternel, ils en furent très-affligés.

Le lendemain, passant d'un excès à l'autre, ils se levèrent de grand matin pour monter sur le sommet de la montagne, et dirent : Nous sommes prêts à monter au lieu dont l'Éternel a parlé, car nous reconnaissons que nous avons péché. Moïse leur dit : Pourquoi transgressez-vous de nouveau le commandement de l'Éternel ? Cela ne vous sera point favorable. Ne montez point, car l'Éternel n'est point au milieu de vous, afin que vous ne succombiez pas en la présence de vos ennemis. Les Amalécites et les Chananéens sont devant vous, et vous tomberez sous leur glaive parce que, vous retirant de l'Éternel, l'Éternel ne sera point avec vous. Mais eux s'obstinèrent aveuglément à monter sur le sommet de la montagne. Cependant l'arche de l'alliance de Jéhova ni Moïse ne sortirent point du camp. Les Amalécites et les Chananéens qui habitaient la montagne descendirent, et, les frappant et les tuant, ils les poursuivirent jusqu'à Horma [1].

Saint Paul adressait aux chrétiens descendus de ces anciens Hébreux, des réflexions que les chrétiens de toute origine feront bien de s'adresser à eux-mêmes, surtout quand ils pensent à ce que nous venons de voir. « Quant à Moïse, il a été fidèle dans toute la maison de Dieu, comme un serviteur, pour annoncer au peuple tout ce qu'il devait dire. Le Christ au contraire, comme fils, l'est dans sa propre maison; et cette maison, c'est nous-mêmes, pourvu que nous conservions jusqu'à la fin une ferme confiance et une espérance pleine de joie. C'est pourquoi, comme dit le Saint-Esprit, aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme il arriva au lieu de *Contradiction*, et comme au jour de la tentation dans le désert, où vos pères m'ont tenté, mis à l'épreuve, et où ils ont vu mes œuvres pendant quarante ans. C'est pourquoi

[1] Num., 14.

je supportai cette génération avec dégoût, et je dis en moi-même : Ils suivent toujours l'égarement de leurs cœurs; ils ne connaissent pas mes voies : j'ai donc fait serment dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos. Prenez donc garde, mes frères, dit le grand Apôtre, qu'il ne se trouve dans quelqu'un de vous un cœur corrompu par l'incrédulité jusqu'à se retirer du Dieu vivant; mais animez-vous chaque jour les uns les autres, pendant ce qui s'appelle aujourd'hui, de peur que quelqu'un de vous, par la déception du péché, ne tombe dans l'endurcissement; car nous avons été faits participants du Christ, pourvu que ce commencement d'être nouveau, nous le retenions ferme jusqu'à la fin, pendant qu'il est dit : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme il arriva au lieu de Contradiction. Car quelques-uns de ceux qui entendirent la parole, y contredirent, non pas cependant tous ceux que Moïse avait fait sortir de l'Égypte. Or, qui sont ceux que Dieu a supportés avec peine durant quarante ans, sinon ceux qui avaient péché et dont les cadavres demeurèrent gisants dans le désert? Et qui sont ceux à qui Dieu jura qu'ils n'entreraient pas dans son repos, sinon ceux qui furent incrédules et désobéissants? Aussi voyons-nous qu'ils ne purent y entrer à cause de leur incrédulité. Craignons donc qu'il ne se trouve quelqu'un d'entre nous qui soit exclu du repos éternel de Dieu, pour avoir négligé la promesse qui nous est faite d'y entrer [1]. »

Telle est la salutaire instruction que la Providence nous offre dans les événements de l'ancienne alliance. Oui, au lieu d'épuiser notre esprit à voir combien les Hébreux se sont rendus coupables, craignons de nous rendre plus coupables encore. Ayant plus reçu, il nous sera plus demandé. Par leur peu de foi, eux ont été privés du repos temporel en la terre promise, mais cette peine a pu leur faire mériter le repos éternel dans les cieux. Nous, au contraire, si nous manquons la patrie céleste, la seule que nous ayons à chercher, quel espoir nous restera-t-il! Apprenons encore à ne pas exagérer les fautes d'autrui. Peut-être, dans notre indignation contre l'ingratitude des Juifs, serons-nous portés à dire que de tous ceux qui sortirent de l'Égypte, il n'y en eut que deux à entrer dans la terre de Chanaan, et que tous les autres, ayant été rebelles, périrent dans le désert. Ce n'est point ainsi que s'exprime l'Apôtre. Quelques-uns, dit-il, quelques-uns de ceux qui entendirent la parole y furent rebelles; mais pas tous ceux qui sortirent de l'Égypte avec Moïse. Ainsi, pas tous, mais seulement quelques-uns furent exclus du repos en la terre promise. En

1 Heb., c, 3, 5-19, et c. 4, 1.

effet, toute la population au-dessous de vingt ans, ce qui formait sans contredit plus de la moitié de la population totale, y entra avec Josué. De plus, dans la condamnation contre les murmurateurs, il n'est parlé que des hommes qui avaient passé la revue et nullement des femmes; ce qui sauve encore de la peine de mort à peu près la moitié de la population restante. Enfin, la tribu entière de Lévi était demeurée dans le camp avec Moïse et l'arche d'alliance. Tout cela bien considéré, il s'ensuivra que, de toute la population que Moïse fit sortir de l'Égypte, il n'y eut tout au plus que le cinquième ou le quart à n'entrer point dans la terre promise en punition de cette révolte.

Après leur défaite, les enfants d'Israël, revenus dans le camp, entrèrent dans des sentiments de pénitence et pleurèrent devant l'Éternel [1]. Ils le priaient sans doute de révoquer la sentence de mort et de leur permettre d'entrer dès lors en la terre de promission, dont ils étaient si près. Mais Dieu fut inexorable sur ce point. Après donc avoir séjourné longtemps aux mêmes lieux, à Cadès-Barné, ils rentrèrent dans la solitude, vers la mer Rouge, et y voyagèrent d'une station à l'autre jusqu'à la fin des quarante ans.

Un jour ils trouvèrent un d'entre eux qui amassait du bois le jour du sabbat. On l'amena devant Moïse, Aaron et toute l'assemblée. Comme on ne savait de quelle manière cette profanation devait être punie, on le mit en prison. L'Éternel en décida par Moïse, et il fut lapidé [2].

Si le profanateur du sabbat avait espéré d'échapper aux regards des hommes, Coré, de la tribu de Lévi, Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, osèrent une rebellion plus hardie : ils s'élevèrent contre Moïse et Aaron, et attirèrent dans leur complot deux cent cinquante hommes des plus distingués et qui étaient appelés par leurs noms aux jours du conseil. La jalousie, l'ambition poussaient les uns et les autres. Les deux Rubénites ainsi qu'un troisième appelé Hon, mais qui paraît s'être retiré plus tard du complot, voyaient sans doute avec dépit que le sacerdoce, qui, d'après le droit patriarcal, appartenait au premier-né, eût été enlevé à la tribu de Ruben, à cause de l'inceste, et transporté à celle de Lévi. Coré, qui, comme Moïse et Aaron, descendait de Caath, second fils de Lévi, se voyait avec chagrin confondu dans la foule des simples lévites et exclu pour jamais du sacerdoce. En vain l'Éternel avait-il appelé Aaron pour son pontife, en vain avait-il manifesté ce choix par des prodiges et en Égypte et dans le désert, Coré n'écoutait que son ambition; il aspirait au pontificat suprême, comme la foule de ses complices au sa-

[1] Deut., 1, 45 et 46. — [2] Num., 15, 31-36.

cerdoce. Assemblés contre Moïse et Aaron, ils firent ce que font les démagogues de tous les siècles, ils flattèrent le crédule vulgaire. Toute l'assemblée n'est composée que de saints, disaient-ils, et l'Éternel est au milieu d'eux. Pourquoi donc, Moïse et Aaron, vous élevez-vous sur l'Église de l'Éternel? Ce que Moïse entendant, il se prosterna sur sa face, ensuite parla à Coré et à tout son parti : Demain l'Éternel fera connaître qui est à lui, qui est le saint, qui est son élu, et celui-là s'approchera de lui. Il leur recommanda de prendre des encensoirs pour le lendemain, d'y offrir des parfums à l'Éternel : et l'homme que l'Eternel choisira, celui-là sera le saint. Toutefois, il leur fit encore des remontrances amicales : Ecoutez, fils de Lévi : est-ce peu pour vous que le Dieu d'Israël vous ait séparés de tout le peuple et vous ait approchés de lui pour le servir dans le tabernacle, à la tête de toute la multitnde assemblée? Vous ambitionnez encore le sacerdoce? C'est pour cela que vous complotez contre l'Éternel? Car qui est Aaron pour murmurer contre lui?

Moïse aurait pu leur citer son propre exemple. Il avait deux fils, et cependant ils sont restés confondus dans la foule des lévites.

Il envoya en même temps vers Dathan et Abiron; mais ils répondirent avec dédain : Nous n'irons point. Est-ce donc peu pour toi de nous avoir éloignés d'une terre où coulent le lait et le miel pour nous faire périr dans ce désert? tu veux encore nous dominer? Comme tu nous as conduits dans une terre coulante de lait et de miel! comme tu nous as donné en héritage des champs et des vignes! veux-tu donc arracher à ces gens jusqu'aux yeux? Non, nous n'irons point. Moïse, irrité, dit à l'Eternel : Ne regardez point leurs sacrifices; vous savez que je n'ai rien reçu d'eux et que je n'en ai affligé aucun. Puis, s'adressant à Coré : Toi et tout ton parti, soyez demain devant l'Eternel, et Aaron d'un autre côté; chacun prendra son encensoir, y mettra du parfum et se présentera devant Jéhova.

Ils se présentèrent en effet deux cent cinquante avec leurs encensoirs devant la porte du tabernacle; Moïse et Aaron s'y trouvaient de leur côté. Coré avait rassemblé contre eux toute la multitude; mais la gloire de l'Eternel apparut à tous. Et l'Eternel, parlant à Moïse et Aaron, dit : Séparez-vous du milieu de cette assemblée, afin que je les détruise dans un moment. Mais aussitôt ils se prosternèrent sur leurs faces, disant : O Tout-Puissant! ô Dieu des esprits et de toute chair! si un seul a péché, votre colère sévira-t-elle contre l'assemblée entière? Et l'Eternel dit à Moïse : Commande à l'assemblée qu'elle se sépare des tabernacles de Coré, Dathan et Abiron. Et Moïse se leva et alla vers Dathan et Abiron, et les anciens d'Israël le suivirent. Et il dit à la multitude : Retirez-vous des tentes de ces

hommes impies et ne touchez à rien qui soit à eux, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés. Lorsque tous se furent retirés de leurs tentes, Dathan et Abiron parureut à leurs portes avec leurs femmes, leurs fils et leurs enfants; et Moïse dit: Vous reconnaîtrez ici que l'Eternel m'a envoyé pour faire toutes ces œuvres, et que je ne les fais pas de mon propre cœur. Si ceux-ci meurent de la mort de tous les hommes et qu'ils soient visités comme tous les hommes sont visités, l'Eternel ne m'a point envoyé; mais si Jéhova fait une chose nouvelle, que la terre, ouvrant sa bouche, les engloutisse avec tout ce qui leur appartient et qu'ils descendent vivants dans l'abîme, vous saurez qu'ils ont outragé Jéhova. Et comme il achevait ces paroles, la terre se fendit sous leurs pieds, et, ouvrant sa bouche les engloutit avec leurs tentes et toutes leurs richesses, et ils descendirent vivants dans l'abîme, recouverts par la terre, et ils disparurent du milieu de l'assemblée. Cependant les enfants de Coré furent sauvés miraculeusement [1]. Et tout Israël, qui était à l'entour, s'enfuit au cri de ceux qui périssaient, disant : De peur que la terre ne nous engloutisse avec eux! En même temps, un feu sorti de devant l'Eternel dévora les deux cent cinquante hommes qui offraient l'encens. Eléazar, fils d'Aaron, d'après l'ordre de Dieu par Moïse, prit les encensoirs qui étaient restés au milieu de l'embrasement, en fit des lames pour les attacher à l'autel, comme un souvenir aux enfants d'Israël qu'aucun étranger, aucun homme qui ne fût pas de la race d'Aaron, ne devait approcher pour offrir l'encens à l'Eternel.

Le lendemain toute la multitude des enfants d'Israël murmura contre Moïse et Aaron, disant : vous avez fait mourir le peuple de l'Eternel. Et comme elle s'attroupait contre eux et se tournait du côté du tabernacle de l'alliance, voilà que la nuée le couvrit, et la gloire de l'Eternel apparut. Et Moïse et Aaron entrèrent dans le tabernacle; et l'Eternel dit à Moïse : Retirez-vous du milieu de cette multitude, et je les exterminerai dans l'instant; mais ils se prosternèrent à terre, et Moïse dit à Aaron : Prends l'encensoir, et y plaçant du feu de l'autel et l'encens, va aussitôt vers l'assemblée, afin que tu pries pour elle; car déjà la colère de l'Eternel est sortie, et la plaie a commencé. Aaron obéit et courut au milieu de la multitude, et déjà la plaie avait commencé dans le peuple; et il offrit des parfums, et, se tenant debout entre les vivants et les morts, il intercéda pour le peuple, et la plaie cessa. Ceux qui étaient morts de cette plaie se trouvèrent au nombre de quatorze mille sept cents. Et Aaron retourna vers Moïse à la porte du tabernacle d'alliance. Aaron était

1 Num., 26, 11.

ici, comme grand prêtre, la figure de Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes [1].

Pour constater par un prodige plus frappant encore le droit de la maison d'Aaron au sacerdoce, Dieu ordonna à Moïse de prendre de chacun des douze princes des tribus d'Israël une verge ou bâton sec, d'y inscrire le nom du prince, mais celui d'Aaron sur la verge de la tribu de Lévi. Il devait déposer ces verges dans le tabernacle, devant l'arche d'alliance. Celui que l'Éternel aura choisi, sa verge fleurirait pour faire cesser les murmures des enfants d'Israël. Moïse exécuta l'ordre de l'Éternel. Et le lendemain, étant entré au tabernacle du témoignage, voilà que la verge d'Aaron, de la maison de Lévi, avait reverdi, portait des fleurs et des amandes. Il sortit aussitôt, fit voir les uns et les autres à tout le peuple ; chacun reconnut et reprit la sienne. Pour celle d'Aaron. Dieu ordonna de la reporter dans le tabernacle pour y être un monument à ces enfants rebelles, afin que leurs murmures cessent devant moi, de peur qu'ils ne meurent. Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé [2].

Et les enfants d'Israël dirent à Moïse : Voilà que nous sommes consumés, nous périssons, nous périssons tous. Quiconque approche du tabernacle de l'Eternel, meurt : serons-nous donc entièrement détruits? Et l'Éternel dit à Aaron : Toi et tes fils, et la maison de ton père avec toi, vous porterez l'iniquité du sanctuaire ; et toi, et tes fils avec toi, vous porterez le péché de votre sacerdoce. Prends aussi avec toi tes frères de la tribu de Lévi et la famille de ton père, afin qu'ils soient prêts et qu'ils te servent ; mais toi et tes fils vous servirez dans le tabernacle du témoignage. Les lévites veilleront à tes commandements et à toutes les œuvres du tabernacle; ils n'approcheront point des vases du sanctuaire ni de l'autel, de peur qu'ils ne meurent et vous avec eux. Qu'ils soient avec toi et qu'ils veillent à la garde du tabernacle et sur toutes les cérémonies : nul étranger ne se mêlera parmi vous. Veillez à la garde du sanctuaire et au ministère de l'autel, afin que l'indignation ne s'élève plus contre les enfants d'Israël [3].

Depuis ce moment, le droit exclusif de la famille d'Aaron au sacerdoce ne fut plus révoqué en doute, tant la castatrophe de Coré, Dathan et Abiron agit puissamment sur le peuple qui en avait été témoin.

De nos jours, quelqu'un a voulu expliquer cette catastrophe d'une manière tout à fait nouvelle. Il prête libéralement de la poudre à canon à Moïse; il lui fait creuser habilement une mine sous les tentes

[1] Num., 16. — [2] *Ibid.*, 17. — [3] *Ibid.*, 18.

d'Abiron et de Dathan, et puis, à point nommé, la mine éclate. Cette explication devait faire disparaître le prodige, et elle en est un autre. A part cette poudre si fraîchement inventée au temps de Moïse, comment, par exemple, au milieu d'une émeute, creuser une mine, du soir au matin, sous les tentes des chefs du complot, sans que nul s'en aperçoive? Comment ces mines, au lieu de faire sauter en l'air, entr'ouvrent-elles la terre pour la refermer sur les tentes englouties? L'inventeur de cette explication est ce qu'on appelle un homme d'esprit, un de ces docteurs à qui la France demande des lois et des livres [1]. Il l'aura donc dit pour rire? il l'a dit le plus sérieusement du monde, dans un livre imprimé après des années de réflexions et d'études. Le faiseur de lois français paraît jaloux du législateur hébreu. Celui-ci a fait, il y a quelque trente siècles, une législation qui dure encore; nos législateurs modernes font tous les ans des lois qui quelquefois ne durent pas un an. Cette loi de Moïse, au temps prédit, s'est développée et transformée en la loi du Christ qui a civilisé le monde. On est importuné de tant de puissance et de tant de gloire; on voudrait en nier le miracle : et on imagine que Moïse connaissait la poudre à canon. Quoi! avec quelques barils de poudre, Moïse aura établi une législation étonnante par sa durée, de laquelle est sortie une législation plus étonnante encore? et avec des manufactures entières de poudre, avec des milliers de canons, avec des fusées à la Congrève, avec des bateaux à vapeur, des aérostats et toutes les merveilles de l'industrie moderne, des centaines de législateurs dans chaque pays ne font rien qui vaille! Certes, loin d'abaisser la gloire de Moïse, on la rehausse : loin d'obscurcir la vérité, on lui donne un nouvel éclat, lorsqu'après trente siècles on ne trouve à lui opposer que des puérilités de cette force. Mais revenons au désert.

Après trente-neuf ans de voyages et de peines, au premier mois de la quarantième année, les enfants d'Israël vinrent au désert de Tsin et campèrent à Cadès. Là, non loin de la terre où elle soupirait d'arriver, Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, mourut et fut ensevelie. Elle avait environ cent trente ans. Le peuple y manquant d'eau, s'assembla autour de Moïse et d'Aaron, et se querellant avec Moïse il disait : Que ne sommes-nous morts avec nos frères en présence de l'Éternel! Ils se lamentaient et murmuraient qu'on les eût tirés de l'Égypte et amenés dans un lieu où l'on ne pouvait semer, qui ne produisait ni figues, ni vignes, ni grenades, où il n'y avait pas même d'eau, Moïse et Aaron allèrent de l'assemblée dans le tabernacle d'alliance et se prosternèrent la face contre terre. Et la gloire de l'Éternel apparut

[1] Eusèbe Salverte.

sur eux. Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Prends la verge et assemble le peuple, toi et Aaron, ton frère, et parle à la pierre devant eux, et elle donnera de l'eau ; et quand tu auras fait sortir l'eau de la pierre toute la multitude boira, ainsi que les troupeaux. Moïse prit donc la verge qui était en la présence de l'Éternel, selon qu'il le lui avait commandé, et assemblant la multitude devant la pierre, il lui dit : Écoutez, rebelles ! pourrons-nous vous faire sortir de l'eau de cette pierre ? Et quand Moïse eut élevé la main, il frappa la pierre deux fois, et il en sortit une grande abondance d'eau, dont le peuple but, ainsi que les troupeaux. Et l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : Parce que vous n'avez point eu assez de confiance en moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël, vous ne conduirez point cette assemblée ou église dans la terre que je leur donnerai. Ce sont là les eaux de contradiction pour lesquelles les enfants d'Israël murmurèrent contre l'Éternel, et il fut sanctifié en eux [1].

La sentence qui frappait Moïse lui fut bien sensible. Sa faute paraissait légère : un instant d'hésitation et de défiance, à cause de l'incrédulité où il voyait si souvent tomber son peuple. Plus tard il supplia le Seigneur de lui remettre sa peine, de lui permettre de passer le Jourdain pour contempler ces lieux sanctifiés par les pas de ses ancêtres, cette montagne où Abraham avait offert son fils, et où tant d'autres mystères devaient s'accomplir. Mais le Seigneur lui défendit d'en parler davantage, voulant ainsi nous montrer combien, même dans ses Saints, les fautes légères sont punissables. Un autre mystère se figurait encore en cela, c'est que Moïse ni sa loi n'amèneraient rien à la perfection, mais Josué ou Jésus et son Évangile.

Cependant Moïse envoya de Cadès des ambassadeurs au roi d'Édon, pour lui demander le libre passage à travers son pays ; car l'Éternel avait défendu de combattre contre les Édomites, fils d'Ésaü, parce qu'il avait donné aux enfants d'Ésaü les montagnes de Séir en possession. Telles étaient donc les propositions des ambassadeurs : Voici ce que t'apprend ton frère Israël : tu sais tous les maux qui nous sont survenus : comment nos pères descendirent en Égypte où nous sommes demeurés longtemps, et comment les Égyptiens nous ont affligés ainsi que nos pères ; et comment nous avons crié vers l'Éternel, et il nous a exaucés et envoyé l'ange qui nous a tirés de l'Égypte. Voici que nous sommes en la ville de Cadès, qui est à l'extrémité de tes frontières ; nous te conjurons de nous permettre de passer à travers ta terre. Nous ne passerons point à travers les champs et les vignes, nous ne boirons point l'eau de tes puits ;

[1] Num., 20. — [2] Deut., 3, 23-26

mais nous marcherons par la voie royale, ne nous écartons ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce que nous soyons hors de tes frontières. Édom répondit : Vous ne passerez point, ou je sortirai en armes contre vous. Les enfants d'Israël insistèrent : Nous marcherons par la voie ordinaire, et si nous buvons de tes eaux, nous et nos troupeaux, nous te donnerons ce qui est juste ; il n'y aura aucune difficulté pour le prix : seulement laisse-nous passer rapidement. Mais il répondit : Vous ne passerez point, et aussitôt il s'avança contre eux avec une grande multitude et une puissante armée. Édom refusa donc à Israël le passage à travers ses terres, et Israël se retira [1].

Le pays d'Édom, ou les montagnes de Séir, avait le pays de Chanaan au nord, celui de Madian à l'orient, à l'occident celui des Amalécites, et au sud la mer Rouge. Cette mer s'appelait d'abord de Souph ou de Jonc; mais, à cause du voisinage de l'Idumée, on l'appela mer d'Édom, mer Érythrée, mer Rouge. Pline [2], ainsi que nous l'avons déjà vu, dit que le nom d'Érythrée, donné par les Grecs à cette mer, vient d'un ancien roi du pays nommé Érythréus ; c'est en grec, le surnom d'Ésaü, Édom, qui veut dire rouge.

Quand les enfants d'Israël furent partis de Cadès, l'Éternel parla à Moïse et à Aaron, près de la montagne de Hor, aux confins de la terre d'Édom : Qu'Aaron aille vers son peuple, car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël parce que vous n'avez pas exécuté ponctuellement mes ordres aux eaux de Contradiction. Prends Aaron et Éléazar, son fils, et conduis-les sur la montagne de Hor. Et là, dépouille Aaron de ses vêtements et revêts-en son fils Éléazar. Aaron sera réuni à ses pères et mourra en ce lieu. Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé, et ils montèrent sur la montagne de Hor devant toute la multitude. Et Moïse dépouilla Aaron de ses vêtements et en revêtit Éléazar, son fils. Et Aaron mourut là sur le sommet de la montagne; et Moïse et Éléazar en descendirent. Et quand toute la multitude vit qu'Aaron était mort, elle pleura trente jours sur lui dans toutes les familles. Aujourd'hui encore les restes d'Israël font l'anniversaire de ce deuil [3].

Le roi chananéen d'Arad, qui habitait vers le midi, ayant appris qu'Israël venait par le chemin des explorateurs, il combattit contre lui et amena des captifs. Alors Israël, faisant vœu à l'Éternel, dit : Si vous livrez ce peuple entre mes mains, j'anathématiserai ses villes. Et l'Éternel entendit la voix d'Israël, et il lui livra les Chananéens, et il les anathématisa, eux et leurs villes, et il appela le nom de ce lieu Horma, c'est-à-dire Anathème.

[1] Num., 20. — [2] *Hist. nat.*, l. 6, c. 23. — [3] Num., 20.

On distingue le vœu simple, le vœu particulier avec anathème, et enfin l'anathème pénal, solennel, prononcé par l'autorité publique. Après le vœu simple ou le *néder*, on pouvait racheter ce qu'on avait voué à l'Éternel. On était si libre de faire un rachat, que la loi fixait dans le plus grand détail ce qu'on devait payer pour les personnes, les animaux, les maisons, les terres ainsi voués. Lorsque quelqu'un, dit-elle, aura prononcé le *néder* et voué son âme, c'est-à-dire, sa vie, sa personne à l'Éternel, si c'est un mâle, depuis vingt ans jusqu'à soixante, il payera cinquante sicles d'argent, poids du sanctuaire; la femme trente. Depuis cinq ans jusqu'à vingt, on donnera pour le mâle quinze sicles, pour la femme dix; depuis un mois jusqu'à cinq ans, pour le mâle cinq sicles, pour la femme trois; pour l'homme de soixante ans et au-dessus, quinze sicles, pour la femme dix. Si l'homme est pauvre, il se présentera devant le prêtre et payera ce que le prêtre aura estimé qu'il pourra payer. Si l'animal voué est un des animaux purs, il sera immolé; s'il est impur, le prêtre en déterminera la valeur; et si l'homme qui l'a voué veut le racheter, il ajoutera à la somme déterminée par le prêtre un cinquième en sus.

Le vœu particulier avec anathème, ou le *hérem*, était un dévouement irrévocable accompagné de serment, une consécration absolue et sans retour par laquelle on cédait au Seigneur tous ses droits à la chose. Tout Israélite pouvait ainsi dévouer ce qui lui appartenait; sa maison, ses terres, ses bestiaux, ses esclaves, etc.; et les choses ainsi dévouées ne pouvaient être ni vendues, ni rachetées à quelque prix que ce fût. Ce qui avait été voué par le *néder* était *saint à l'Éternel; mais ce qui aura été dévoué par le hérem, homme, animal, terre, sera très-saint à l'Éternel* [1], c'est-à-dire lui appartiendra sans pouvoir retourner au premier maître par échange ou par rachat. En conséquence de cette loi, les animaux, les maisons restaient en propriété au temple et à ses ministres. Quant aux hommes, c'est-à-dire aux enfants et aux esclaves, car ce sont là les personnes qui appartenaient au père de famille, et les seules qu'il pouvait dévouer, ils n'étaient point sacrifiés, ils étaient consacrés au Seigneur et employés pour toute leur vie au service du temple et des prêtres.

Enfin, il y avait le hérem pénal, l'anathème solennel, prononcé par l'autorité publique, et qui dévouait certaines personnes à la destruction. Tels furent les Chananéens, dévoués par Dieu même à être exterminés en punition de leurs abominations exécrables; tels Séhon et les Amorrhéens, ses sujets; les Amalécites, dont il avait été dit: Exterminez le nom d'Amalec, et qu'il n'en soit plus parlé sous le ciel;

[1] Levit., 27, 28.

par un serpent, nous sommes régénérés à la vie par la foi au Fils de Dieu élevé sur la croix.

Mais comment, demandera-t-on peut-être, la multitude des Israélites pour laquelle la manne était un manger délicieux, s'en lassa-t-elle et désira-t-elle si ardemment les oignons d'Égypte ? Pourquoi ? parce que les hommes se dégoûtent bientôt des mets les plus exquis, dès qu'ils en font un usage journalier et continuel.

Si le dégoût des meilleurs mets est naturel dès qu'on en fait un usage continu, celui des Hébreux, qui ne vivaient que de manne et qui n'y trouvaient que le même goût, est donc excusable ? Non, parce qu'il dépendait d'eux de participer au prodige qui diversifiait le goût de la manne pour plusieurs de leurs frères, en imitant leur parfaite docilité. L'auteur du livre de la Sagesse dit au Seigneur : Au lieu des châtiments dont vous frappiez vos ennemis, vous donniez à votre peuple la nourriture des anges renfermant en soi toutes les délices, et qui faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, puisque, s'accommodant au désir de chacun d'eux, il se changeait en tout ce qui leur plaisait [1].

Mais peut-on souhaiter avec tant d'empressement des oignons ! Cette plante ne paraît guère propre à faire naître de si ardents désirs. C'est qu'il ne faut pas juger des oignons d'Égypte par les nôtres. La bonté de cette plante est proportionnée à la chaleur du climat sous lequel elle croît. Écoutons un Français qui a été dix ans consul au Caire. « Que vous dirai-je de ces fameux oignons, autrefois si chers aux Égyptiens et que les Israélites regrettaient si fort dans le désert, lorsque, sous la conduite de Moïse, ils eurent passé la mer Rouge ? Ils n'ont encore rien perdu aujourd'hui de leur bonté, et ils sont plus doux qu'en aucun autre lieu du monde. On en a quelquefois cent livres pour dix sous : on les vend tout cuits au Caire ; il y en a en si grande abondance, que toutes les rues en sont remplies.

« Les oignons dans la Thessalie sont plus gros que deux ou trois des nôtres ; ils ont un bien meilleur goût et l'odeur n'en est point du tout désagréable. Quoique je n'aimasse point les oignons auparavant, cependant je trouvai ceux-là très-bons, et je sentis fort bien qu'ils fortifiaient tout à fait mon estomac. On en sert à la collation, et on ne fait point de difficulté d'en manger avec du pain, et même en assez grand nombre. Je demandai à un *chiaoux*, espèce d'huissier, qui était avec moi et qui avait presque été dans tous les pays des Turcs, s'il avait jamais mangé d'aussi bons oignons que ceux de Thessalie ; mais il me répondit que ceux de l'Égypte étaient encore

[1] Sap., 16, 20 et 21.

les Madianites, les habitants de Jéricho. Ce hérem pénal est prononcé aux chapitres 22 de l'Exode, et 13 du Deutéronome, contre tout particulier et toute ville israélite qui tomberait dans l'idolâtrie et sacrifierait à un autre dieu qu'à l'Éternel [1]. On en voit encore un exemple dans le livre des Juges, où l'assemblée générale du peuple d'Israël soumet à l'anathème et s'engage de mettre à mort tous ceux qui ne se rendraient point à Masphat pour combattre les Benjamites; dé-ouement en conséquence duquel les habitants de Jabès en Galaad, qui ne s'y trouvèrent point, furent passés au fil de l'épée.

Toutes les personnes ainsi dévouées devaient être exterminées, comme exécrables et maudites. Aucune rançon ne pouvait être acceptée à leur place, quelque considérable qu'elle pût être. Elles étaient mises à mort sans rémission, mais elles n'étaient point sacrifiées : peine de mort et sacrifice ne sont pas la même chose; ce serait ignorance ou mauvaise foi de vouloir les confondre. Tout homme, dit le texte, dévoué par le hérem, ne pourra être racheté, il mourra de mort [2].

Tel fut l'anathème auquel Israël dévoua le roi et le peuple d'Arad. Peut-être, comme à l'anathème de Jéricho, l'or, l'argent, le fer furent-ils mis à part pour l'usage du tabernacle.

Parti de la montagne de Hor pour entourer la terre d'Édom, le peuple, ennuyé de la longueur du chemin, parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous avez-vous tirés de la terre d'Égypte pour mourir au désert? Il n'y a ni pain ni eau; notre âme est dégoûtée de ce pain misérable. Ainsi parlait-il de la manne. L'Éternel envoya des serpents venimeux dont la morsure était brûlante. Les Israélites confessèrent leur péché à Moïse et le conjurèrent d'intercéder pour eux. Moïse pria pour le peuple, et l'Éternel lui dit : Fais-toi un serpent d'airain et élève-le sur une perche comme un signe : quiconque sera blessé et le regardera, vivra. Moïse fit donc un serpent d'airain et l'éleva sur une perche comme un signe; et quiconque était blessé d'un serpent, regardait le serpent d'airain, et il vivait [3].

Celui qui regardait ce serpent était guéri, non par ce serpent qu'il voyait, dit l'auteur du livre de la Sagesse, mais par vous-même, Seigneur, qui êtes le Sauveur de tous les hommes [4]. Jésus-Christ lui-même nous a expliqué cette figure : ainsi que Moïse a élevé le serpent dans le désert ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle [5]. Blessés à mort par le péché qui est entré dans le monde

[1] Exod., 22, 20. Deut., 13, 5. — [2] Levit., 27, 29. Guénée, *Lettres de quelques Juifs*. — [3] Num., 21, 4-9. [4] Sap., 16, 7. — [5] Joan., 3, 14 et 15.

par un serpent, nous sommes régénérés à la vie par la foi au Fils de Dieu élevé sur la croix.

Mais comment, demandera-t-on peut-être, la multitude des Israélites pour laquelle la manne était un manger délicieux, s'en lassa-t-elle et désira-t-elle si ardemment les oignons d'Égypte? Pourquoi? parce que les hommes se dégoûtent bientôt des mets les plus exquis, dès qu'ils en font un usage journalier et continuel.

Si le dégoût des meilleurs mets est naturel dès qu'on en fait un usage continu, celui des Hébreux, qui ne vivaient que de manne et qui n'y trouvaient que le même goût, est donc excusable? Non, parce qu'il dépendait d'eux de participer au prodige qui diversifiait le goût de la manne pour plusieurs de leurs frères, en imitant leur parfaite docilité. L'auteur du livre de la Sagesse dit au Seigneur : Au lieu des châtiments dont vous frappiez vos ennemis, vous donniez à votre peuple la nourriture des anges renfermant en soi toutes les délices, et qui faisait voir combien est grande votre douceur envers vos enfants, puisque, s'accommodant au désir de chacun d'eux, il se changeait en tout ce qui leur plaisait [1].

Mais peut-on souhaiter avec tant d'empressement des oignons! Cette plante ne paraît guère propre à faire naître de si ardents désirs. C'est qu'il ne faut pas juger des oignons d'Égypte par les nôtres. La bonté de cette plante est proportionnée à la chaleur du climat sous lequel elle croît. Écoutons un Français qui a été dix ans consul au Caire. « Que vous dirai-je de ces fameux oignons, autrefois si chers aux Égyptiens et que les Israélites regrettaient si fort dans le désert, lorsque, sous la conduite de Moïse, ils eurent passé la mer Rouge? Ils n'ont encore rien perdu aujourd'hui de leur bonté, et ils sont plus doux qu'en aucun autre lieu du monde. On en a quelquefois cent livres pour dix sous : on les vend tout cuits au Caire ; il y en a en si grande abondance, que toutes les rues en sont remplies.

« Les oignons dans la Thessalie sont plus gros que deux ou trois des nôtres; ils ont un bien meilleur goût et l'odeur n'en est point du tout désagréable. Quoique je n'aimasse point les oignons auparavant, cependant je trouvai ceux-là très-bons, et je sentis fort bien qu'ils fortifiaient tout à fait mon estomac. On en sert à la collation, et on ne fait point de difficulté d'en manger avec du pain, et même en assez grand nombre. Je demandai à un *chiaoux*, espèce d'huissier, qui était avec moi et qui avait presque été dans tous les pays des Turcs, s'il avait jamais mangé d'aussi bons oignons que ceux de Thessalie; mais il me répondit que ceux de l'Égypte étaient encore

[1] Sap., 16, 20 et 21.

meilleurs. Ce qui me fit entendre pour la première fois l'expression de la sainte Écriture, et ce qui m'empêcha de m'étonner davantage pourquoi les Israélites désiraient si passionnément de manger des oignons de ce pays[1]. »

Un savant Français qui a exploré l'Orient dans le but de donner un commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres, dit de son côté : « Ce que les pommes de terre sont en Europe, les oignons le sont en Égypte ; c'est la nourriture habituelle du peuple, son régal dans leur nouveauté, et un soutien aussi positif, parce que, dans cette chaude température, la partie farineuse qui lui manque, est largement suppléée par le montant et l'excitant qu'il contient. Dans les rues, sur les places des villages, partout on les vend crus et rôtis, à un prix modique, bien qu'ils soient énormes et d'excellente qualité. Rien n'étonne, dans le voisinage des villes, comme les montagnes d'oignons entassés entre quatre murs, servant de magasin sous ce ciel protecteur. Les peintures de l'Égypte et le récit d'Hérodote (l. II, § 125), s'accordent ici avec la Bible, pour nous indiquer les oignons comme la principale nourriture des Hébreux[2]. »

Quand les enfants d'Israël arrivèrent aux confins de Moab, l'Éternel dit à Moïse : Ne combats point contre les Moabites, et ne les provoque point au combat ; car je ne te donnerai rien de leur pays, parce que j'ai livré Ar en possession aux fils de Lot. A quelques jours de là, même défense au sujet des Ammonites[3].

Poursuivant sa marche, le peuple vint au puits dont l'Éternel parla à Moïse : Assemble le peuple et je lui donnerai de l'eau. Alors Israël chanta ce cantique : Jaillis, ô fontaine ; chantez en chœur, jaillis, ô fontaine. Des princes la creusèrent : les chefs du peuple, à la voix du législateur, l'ont ouverte avec leurs sceptres[4].

Plus loin, ils envoyèrent à Séhon, roi des Amorrhéens, demander un libre passage comme ils avaient fait à celui d'Édom. Les Amorrhéens descendaient d'Amori, quatrième fils de Chanaan. Séhon, s'y refusa, assembla tout son peuple, marcha contre Israël, lui livra bataille et fut vaincu. Israël conquit sa terre, qui s'étendait depuis le torrent d'Arnon jusqu'à la rivière de Jéboc, prit Hésébon, la capitale, ainsi que toutes ses filles, c'est-à-dire toutes les autres villes qui en dépendaient. L'Éternel avait dit à Moïse : Levez-vous et passez le torrent d'Arnon. Voilà que j'ai livré en ta main Séhon, roi d'Hésébon, des Amorrhéens, et sa terre. Aujourd'hui je commencerai à envoyer la terreur et la crainte de ton nom parmi les peuples qui

[1] Description de l'Égypte, par M. de Maillet — [2] Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres, par Léon de Laborde, p. 118. — [3] Deut., 2, v. 9, 19. — [4] Num., 21, 16-18.

sont sous tout le ciel : ceux-là mêmes qui n'entendront que ta renommée, trembleront et seront dans les angoisses [1].

Après cette conquête, les Israélites montèrent par le chemin de Basan, d'où Og, roi de Basan, vint à leur rencontre et fut exterminé avec tout son peuple. Ils s'emparèrent de son fertile pays, où il y avait soixante villes fortifiées de murailles, sans compter un grand nombre sans murs. Og était le dernier de la race des géants. On voit encore, dit Moïse, son lit (peut-être sa tombe) de fer à Rabbath-Ammon : sa longueur est de cinq coudées, et sa largeur de quatre. Ces pays en deçà du Jourdain, Moïse les donna en héritage aux tribus de Ruben, de Gad et à la moitié de la tribu de Manassé; mais à condition qu'elles marcheraient avec les autres tribus pour aider leurs frères à conquérir le pays au delà du Jourdain, en laissant leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux dans la terre nouvellement conquise [2].

Si le bruit de la longue et merveilleuse marche du peuple d'Israël avait depuis longtemps rempli d'une attente pleine d'anxiété les nations circonvoisines, après la défaite de Séhon et d'Og, cette terreur dut être bien plus grande. Les Moabites surtout, dépouillés autrefois par Séhon d'une partie considérable de leur pays, devaient regarder comme invincible une armée qui avait vaincu ce même Séhon, et, avec son royaume, conquis encore le fertile royaume de Basan. A la vérité, ni les Moabites, ni les Ammonites n'avaient à craindre le triste sort des Amorrhéens. Déjà, comme nous l'avons vu, lorsque les enfants d'Israël vinrent aux frontières des Édomites, Dieu leur avait défendu de conquérir l'Idumée, parce qu'il l'avait donnée à Ésaü, ainsi que de combattre ou de provoquer les Moabites et les Ammonites, parce qu'il leur avait donné leurs terres comme aux fils de Lot. Mais Balac, roi des Moabites, ne s'y fiait point. Se sentant trop faible pour résister ouvertement, il recourut à des moyens surnaturels, il espérait que de maudire ses ennemis par la bouche d'un homme qui jouissait d'une grande réputation pour ses sciences secrètes, pourrait, sinon le garantir de la guerre, du moins le préserver d'une entière défaite.

Il envoya donc à Balaam, qui demeurait en Mésopotamie sur l'Euphrate : Voilà qu'il est sorti de l'Égypte un peuple qui a couvert la face de la terre et s'est campé vis-à-vis de moi. Viens donc et maudis ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi. Je pourrai peut-être alors le frapper et le chasser de ma terre; car je sais que celui que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit. Aux

[1] Deut., 2, 24 et 25. — [2] Num., 21 et 32.

envoyés de Balac, qui étaient princes des Moabites, se joignirent les anciens du pays de Madian. L'ambassade portait avec elle le prix de la divination ; quand elle eux exposé son message, Balaam répondit : Demeurez ici cette nuit, et je vous répondrai tout ce que l'Éternel m'aura dit. Les princes de Moab restèrent chez lui. Mais Dieu lui dit : Ne va pas avec eux, ne maudis pas ce peuple, parce qu'il est béni. Balaam se leva dès l'aube du jour et dit aux princes de Balac : Allez en votre terre, parce que Jéhova ne me permet pas d'aller avec vous.

Quand les députés eurent apporté au roi cette réponse, il renvoya des princes encore plus illustres, avec des offres encore plus considérables, si seulement il voulait venir et maudire ce peuple. Mais Balaam répondit : Quand Balac me donnerait son palais rempli d'or et d'argent, je ne pourrais changer la parole de Jéhova, mon Dieu, pour dire ou plus ou moins. Je vous conjure de demeurer encore ici cette nuit, afin que je puisse savoir ce que l'Éternel me répondra de nouveau. Dieu vint donc vers Balaam durant la nuit, et lui dit : Ces hommes sont-ils venus t'appeler ? Lève-toi et va avec eux ; ne fais cependant que ce que je t'ordonnerai. Balaam se leva dès le matin, prépara son ânesse et partit avec eux. Mais la colère de Dieu s'alluma, parce qu'il s'en allait de lui-même. Dieu voit le fond des cœurs : celui de Balaam, aveuglé par les honneurs et les présents, cachait sans doute quelque dessein perfide.

Et un ange de l'Éternel parut dans la route pour s'opposer à Balaam, qui était monté sur une ânesse, ayant deux serviteurs auprès de lui. Et l'ânesse vit l'Ange de l'Éternel debout dans le chemin, avec une épée nue à la main, et elle se détourna et courut à travers les champs. Et comme Balaam la frappait pour la ramener dans le chemin, l'ange de l'Éternel se porta dans un sentier entre deux murailles qui enfermaient des vignes. A cet aspect l'ânesse se jeta contre un des murs et froissa le pied de Balaam ; de quoi il la battit de nouveau. L'ange, allant plus loin, se plaça dans un lieu étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite ni à gauche. Et l'ânesse, voyant l'ange debout devant elle, tomba sous les pieds de Balaam, lequel, plein de colère, la frappait avec un bâton. Alors l'Éternel ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle parla : Que t'ai-je fait ? Pourquoi me frapper pour la troisième fois ? Balaam répondit : Parce que tu t'es moquée de moi. Que n'ai-je une épée ! je te tuerais à l'instant. L'ânesse dit : Ne suis-je pas l'animal dont vous vous servez chaque jour ? Dites, si j'ai jamais rien fait de semblable. Et il dit : Jamais. Aussitôt l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, et il vit l'ange de l'Éternel debout dans le chemin, tenant à la main une épée nue, et il s'inclina et se prosterna sur son visage. Et l'ange de l'Éternel

lui dit : Pourquoi as-tu frappé trois fois ton ânesse? Je suis venu pour m'opposer à toi, parce que ta voix est perverse devant moi. L'ânesse m'a vu et s'est détournée trois fois : autrement je t'aurais tué, et elle vivrait. Balaam dit : J'ai péché, ne sachant pas que vous étiez là debout devant moi; et maintenant, si cela vous déplaît, je m'en retournerai. L'ange dit : Va avec eux, mais prends garde de ne dire que ce que je t'ordonnerai. Il alla donc avec les princes de Moab.

Lorsque Balac apprit que Balaam arrivait, il sortit à sa rencontre jusqu'à une ville des Moabites, qui est située aux derniers confins de l'Arnon, et il dit à Balaam : J'ai envoyé des députés pour t'appeler vers moi; pourquoi n'es-tu pas venu aussitôt? Est-ce que je ne puis te récompenser de ton arrivée? Balaam lui répondit : Me voici; mais pourrai-je dire autre chose que ce que Dieu mettra dans ma bouche? Ils s'en allèrent donc ensemble et vinrent dans une ville qui est à l'extrémité du royaume. Et Balac, ayant immolé des taureaux et des brebis, envoya des présents à Balaam, ainsi qu'aux princes qui étaient avec lui. Et le matin, il le conduisit sur les hauts lieux de Baal, et lui montra l'extrémité du camp d'Israël[1].

Et Balaam dit à Balac : Elève-moi sept autels et prépare autant de taureaux et autant de béliers.

Et Balac ayant tout fait selon la parole de Balaam, ils placèrent sur chaque autel un taureau et un bélier. Et Balaam dit à Balac : Demeure un peu auprès de ton holocauste, jusqu'à ce que j'aille et que je voie si l'Éternel se présentera à moi, et je te dirai tout ce qu'il m'ordonnera. Et s'en étant allé promptement, Dieu se présenta à lui, et Balaam lui dit : J'ai élevé sept autels, et j'ai placé sur tous un taureau et un bélier. L'Éternel lui mit la parole dans la bouche, et dit : Retourne à Balac et parle-lui. Etant revenu, il trouva Balac placé devant son holocauste, ainsi que tous les princes des Moabites. Et il commença à parler en paraboles, et dit : Balac m'a fait venir d'Aram; le roi de Moab m'a fait venir des montagnes de l'Orient. Viens, maudis-moi Jacob : viens détester Israël. Comment maudirai-je celui que Dieu ne maudit pas, comment détesterai-je celui que Jéhova ne déteste point? Du haut des rochers je le vois, je le contemple du sommet des collines. Ce peuple habitera tout seul, il ne se confondra point avec les nations. Qui comptera la poussière de Jacob? Qui dénombrera le sable d'Israël? Oh! que mon âme meure de la mort de ces justes et que mes derniers jours soient semblables aux leurs!

Alors Balac dit à Balaam : Que me fais-tu? Je t'ai appelé pour maudire mes ennemis, et voilà que tu les bénis. Et il répondit : Puis-je

[1] Num., 22.

dire autre chose que ce que l'Éternel me met dans la bouche? Balac dit donc : Viens avec moi en un autre lieu d'où tu ne verras qu'une partie d'Israël, et tu ne pourras le voir tout entier; de là, maudis-le. Et il le conduisit en un lieu élevé sur le sommet du mont Phasga, et Balaam y éleva sept autels et mit sur tous un taureau et un bélier, et il dit à Balac : Demeure ici près de ton holocauste, jusqu'à ce que j'aille au-devant. Et l'Eternel vint à la rencontre de Balaam, lui mit la parole dans la bouche et dit : Retourne vers Balac et parle-lui. Balaam, revenant, le trouva près de son holocauste, et les princes de Moab avec lui. Et Balac lui demanda : Que t'a dit l'Éternel? Et il commença sa parabole et dit : Tiens-toi debout, ô Balac, et écoute : écoute, fils de Séphor. Dieu n'est pas un homme pour mentir; il n'est pas fils d'Adam pour changer. Il a dit, et ne fera-t-il pas? Il a parlé, et n'accomplira-t-il pas sa parole? J'ai reçu pour bénir : il a béni, je ne puis détourner la bénédiction. Il n'y a point d'idole en Jacob; il n'y a point de simulacre en Israël (autrement, l'on ne voit point de malheur pour Jacob, l'on ne découvre point d'affliction pour Israël). Jéhova, son Dieu, est avec lui; il a au milieu de lui sa royale résidence. C'est Dieu qui les a tirés de l'Égypte : sa force est celle du rhinocéros. Il n'est point d'augure contre Jacob; il n'est point de divination contre Israël. On dira en son temps à Jacob et à Israël ce que Dieu a fait. Voilà que ce peuple s'élèvera comme une lionne, il se dressera comme un lion. Il ne reposera pas qu'il n'ait dévoré sa proie et qu'il n'ait bu le sang de ceux qu'il aura tués.

℣. Alors Balac dit à Balaam : Ne le maudis, ni ne le bénis! Balaam répliqua : Ne t'ai-je pas dit que tout ce que l'Éternel me commandera, je le ferai? Et Balac lui dit : Viens, et je te conduirai en un autre lieu, d'où peut-être il plaira à Dieu que tu me le maudisses. Et il le conduisit sur le sommet du mont Phogor, qui regarde le désert. Et Balaam dit à Balac : Élève-moi ici sept autels, et prépare autant de taureaux et de béliers. Balac fit comme Balaam lui avait dit, et il plaça un taureau et un bélier sur chaque autel [1].

Lorsque Balaam eut vu que l'Éternel voulait qu'il bénît Israël, il n'alla plus chercher des signes de divination, mais, tournant sa face du côté du désert et levant les yeux, il vit Israël en ses tentes, campé par tribus; et l'esprit de Dieu se saisissant de lui, il commença sa parabole : Balaam, fils de Béor, a dit : il a dit, l'homme dont les yeux sont fermés; il a dit, celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu la vision du Tout-Puissant, qui tombe les yeux ouverts : Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! que tes tentes sont belles, ô Israël!

[1] Num., 23.

Elles sont comme des vallées qui s'étendent au loin, comme des jardins le long des fleuves, comme des tentes dressées par Jéhova, comme des cèdres arrosés par les eaux. L'onde coulera de son vase, et sa postérité sera comme une grande mer ; son roi prévaudra sur Agag, et son empire sera élevé en gloire. Dieu l'a tiré de l'Égypte : sa force est semblable à celle du rhinocéros ; il dévore les peuples qui lui font la guerre, il leur brise les os et les perce de flèches. Il se couche pour dormir comme le lion et la lionne ; qui osera le réveiller? Béni celui qui te bénira ; maudit celui qui te maudira !

Et Balac, irrité contre Balaam, frappa des mains et lui dit : Je t'ai appelé pour maudire mes ennemis, et tu les a bénis par trois fois. Retourne en ta demeure. Je pensais te récompenser avec magnificence; mais Jéhova t'a privé de l'honneur. Balaam répondit à Balac : N'ai-je pas dit aux députés que tu m'as envoyés : Quand Balac me donnerait son palais plein d'or et d'argent, je ne pourrais transgresser l'ordre de Jéhova, mon Dieu, pour faire ni bien ni mal d'après mon cœur ? Tout ce que dira Jéhova, je le dirai. Cependant, avant de partir, je te donnerai avis de ce que ce peuple fera à ton peuple dans les derniers temps. Et, recommençant sa parabole, il dit : Ainsi parle Balaam, fils de Béor; ainsi parle l'homme dont les yeux étaient fermés; ainsi parle celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît les secrets du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, qui tombe les yeux ouverts. Je le vois, mais non maintenant; je le contemple, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob ; un sceptre s'élèvera d'Israël, et il frappera les chefs de Moab, et il désolera tous les enfants de Seth. Édom sera son héritage, Séïr tombera au pouvoir de ses ennemis, Israël étendra ses conquêtes. Le dominateur sortira de Jacob et perdra les restes de la ville. Et, voyant Amalec, Balaam dit : Amalec est le premier des peuples, son avenir est : extermination ! Voyant les Cinéens, il dit : Vos habitations sont fortes, vous avez établi vos demeures sur le sommet des rochers ; Cin toutefois sera ravagé, lorsque l'Assyrien vous emmènera captifs. Enfin, il ajouta : Qui vivra, quand Dieu accomplira ces choses ? Ils sortiront de Céthim sur des vaisseaux, ils ravageront Assur, ils ravageront Héber ; mais ils périront à leur tour. Et Balaam se leva et revint en sa demeure; et Balac retourna par le même chemin [1].

Ces prédictions de Balaam se sont accomplies depuis la première jusqu'à la dernière. Alexandre de Macédoine, après lui, les Romains sortis de la terre de Céthim [2], subjuguent, ravagent le pays d'Assur et d'Héber, puis périssent à leur tour. Les Cinéens sont emmenés en

[1] Num., 24. — [2] Macch., 1.

captivité par Salmanasar. Amalec est détruit par Saül ; David soumet Édom et Moab. Enfin, l'étoile de Jacob amène au pied de la crèche les mages de l'Orient : le dominateur nouveau-né accomplit d'une manière plus relevée encore toutes les prédictions de puissance et de gloire.

Tandis que le peuple d'Israël campait en la plaine de Settim, près du Jourdain, plusieurs se laissèrent entraîner à la fornication avec les filles de Moab et de Madian. C'était une séduction suggérée par Balaam. N'ayant pu maudire le peuple de Dieu, il conseilla de le corrompre. Balac suivit cette infernale politique. Les filles les plus séduisantes par leur beauté invitaient les Israélites à leurs fêtes et aux festins qu'elles célébraient en l'honneur d'une idole de la volupté, nommée Baalphégor. Un grand nombre se laissèrent gagner par ces attraits, se livrèrent avec elles aux plaisirs impurs, adorèrent leurs divinités et finirent par se faire initier au culte de l'infâme idole. Nous voyons par cet exemple ce qu'était l'idolâtrie. Ni Balac, ni Balaam, ni les filles de Madian et de Moab, ni même encore les Israélites n'ignoraient ou ne niaient le Dieu véritable et suprême : Balaam venait de proclamer hautement son pouvoir souverain sur tous les peuples, sa providence sur tous les siècles. Si on néglige son culte, si on lui préfère d'impures idoles, ce n'est point par ignorance, c'est qu'on aime quelque chose plus que lui : Balaam, le salaire que convoitait son avarice ; Balac, sa domination temporelle qu'il croyait menacée, et la multitude, les festins et les plaisirs de la chair.

Dieu dit à Moïse de rassembler les juges du peuple et de leur faire pendre les coupables en plein jour. Mais voilà qu'à la vue même de Moïse et de toute la multitude des enfants d'Israël qui pleuraient à la porte du tabernacle, un Israélite amenait la fille d'un prince de Madian. Phinéès, fils d'Éléazar, transporté d'un saint zèle, et, comme la suite le montre, inspiré d'en haut, entra après lui dans la tente de prostitution et transperça d'un seul coup le fornicateur et la courtisane. Aussitôt une plaie, qui avait déjà emporté vingt-quatre mille homme, cessa ; et l'Éternel fit témoigner par Moïse son contentement à Phinéès, parce qu'il avait détourné sa colère des enfants d'Israël. Voilà, disait Dieu, que je lui donne la paix de mon alliance. Et le souverain sacerdoce lui fut assuré, ainsi qu'à ses fils, pour des siècles [1].

Un troisième dénombrement se fit alors de tous ceux qui avaient vingt ans et au-dessus, attendu que les terres déjà conquises et celles qui étaient encore à conquérir devaient être partagées proportionnellement au nombre. Entre cette revue faite par Moïse et Éléazar,

[1] Num., 25.

et celle faite précédemment par Moïse et Aaron, il se trouva des différences notables.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| La tribu de Ruben présenta | 43,730 | hommes, | au lieu de | 46,500 |
| La tribu de Siméon....... | 22,200 | — | — | 59,300 |
| La tribu de Gad.......... | 40,500 | — | — | 45,650 |
| La tribu de Juda......... | 76,500 | — | — | 74,600 |
| La tribu d'Issachar....... | 64,300 | — | — | 54,400 |
| La tribu de Zabulon....... | 60,500 | — | — | 57,400 |
| La tribu de Manassé...... | 52,200 | — | — | 32,500 |
| La tribu d'Éphraïm....... | 32,500 | — | — | 40,500 |
| La tribu de Benjamin .... | 45,600 | — | — | 35,400 |
| La tribu de Dan.......... | 64,400 | — | — | 62,700 |
| La tribu d'Aser........... | 53,400 | — | — | 41,500 |
| La tribu de Nephthali..... | 45,400 | — | — | 52,400 |
| En tout...... | 601,830 | hommes, | au lieu de | 603,550 [1]. |

Cette diminution de dix-huit cent vingt sur le nombre total, au lieu de l'augmentation qu'on pouvait attendre, vint de ce qu'il en périt beaucoup dans les châtiments par lesquels Dieu punissait les diverses révoltes. La diminution la plus forte se remarque dans la tribu de Siméon : elle est de trente-sept mille cent. Il est probable que la plupart de ce nombre périrent à cause des crimes qu'ils avaient commis avec les filles des Madianites ; car cet impudent qui, sous les yeux de Moïse et de tout Israël en pleurs, s'en vint avec une de ces courtisanes, était de la tribu de Siméon. L'augmentation la plus considérable se voit dans la tribu de Manassé ; elle est de vingt mille hommes. Enfin, dans le nouveau total de six cent un mille sept cent trente combattants, passés en revue dans les plaines de Moab, il n'y avait, hors Caleb et Josué, pas un de ceux qui avaient été passés en revue dans le désert de Sinaï : tous étaient morts dans la solitude suivant la prédiction de l'Éternel. Un d'entre eux, Salphaad, de la tribu de Manassé, avait laissé cinq filles ; elles vinrent demander à Moïse si elles n'auraient point d'héritage. Moïse, ayant consulté l'Eternel, décida qu'elles auraient l'héritage de leur père, comme s'il vivait encore, mais à la condition qu'elles épouseraient des hommes de leur tribu, pour que leur héritage ne passât point à une tribu différente [2].

Après cette revue, Dieu commanda à Moïse de marcher contre les Madianites, afin de les punir des piéges qu'ils avaient tendus aux enfants d'Israël pour les faire tomber dans la fornication. D'après l'ordre de Dieu, mille hommes de chaque tribu se mirent en campagne, et Phinéès, fils du grand prêtre Éléazar, les accompagna avec les trompettes. Tous les mâles, en Madian, furent tués, ainsi que les

[1] Num., 26. — [2] *Ibid.*, 27 et 36.

femmes, à l'exception des vierges et des jeunes filles. On vengea sur ces femmes les séductions qu'elles avaient employées pour entraîner les Israélites dans la fornication et l'idolâtrie. Parmi les morts se trouvèrent cinq rois de Madian, et de plus Balaam, fils de Béor, dont la perfide suggestion avait occasionné tous ces désastres. Le butin se montait à six cent soixante-quinze mille brebis, soixante-douze mille bœufs, soixante et un mille ânes et trente-deux mille personnes du sexe féminin qui étaient demeurées vierges. On fit deux parts: une moitié fut donnée à ceux qui avaient combattu, et l'autre au reste du peuple. Sur la part des combattants, on réserva, pour la part de l'Éternel, la cinquième partie, entre autres trente-deux vierges qui devaient servir au tabernacle comme esclaves. Sur la part du peuple, on réserva également le cinquantième pour les lévites. Enfin, les combattants ayant remarqué que pas un d'eux n'avait péri, ils offrirent encore chacun à l'Éternel tout ce qu'ils avaient trouvé de bijoux d'or dans le butin; le poids en monta à seize mille sept cent cinquante sicles, ce qui fait un peu plus de cent cinquante-cinq kilogrammes neuf cent quatre-vingt-six grammes, poids décimal.

Vers la fin de la quarantième année que le peuple d'Israël voyageait dans le désert, et au moment qu'il devait passer le Jourdain, l'Éternel dit à Moïse: Monte sur cette montagne d'Abarim, et de là regarde la terre que je donnerai aux enfants d'Israël; et lorsque tu l'auras regardée, tu iras aussi vers ton peuple, comme Aaron, ton frère, y est allé, parce que vous m'avez offensé dans le désert de Sin, en la Contradiction de la multitude, lorsque vous me deviez glorifier en sa présence sur les eaux. Ce sont les eaux de Contradiction, en Cadès, au désert de Sin. Et Moïse répondit à l'Éternel: Que Jéhova, le Dieu des esprits et de toute chair, choisisse un homme qui veille sur cette multitude et qui puisse entrer et sortir devant elle et la faire sortir et entrer, de peur que l'Église ou l'assemblée de l'Éternel ne soit comme des brebis sans pasteur. Et l'Éternel dit à Moïse: Prends Josué, fils de Nun, homme en qui est l'Esprit, et mets ta main sur lui; présente-le devant le grand-prêtre Éléazar et devant toute l'assemblée: là, donne-lui les ordres en la présence de tous et mets sur lui une partie de ta gloire, afin que toute l'assemblée des enfants d'Israël l'écoute. Il se présentera devant le grand-prêtre Éléazar et consultera par lui l'oracle de Jéhova: selon sa parole ils sortiront, selon sa parole ils entreront lui et tous les enfants d'Israël avec lui, ainsi que le reste de la multitude. Moïse fit donc comme l'Éternel lui avait commandé: il prit Josué, le présenta au grand-prêtre Éléazar et à toute l'assemblée, et ayant imposé ses mains sur sa tête, il lui donna les ordres tels que l'Éternel les lui avait dictés.

Toute puissance vient de Dieu, et celle du grand-prêtre, et celle du chef temporel de la nation ; mais, comme on le voit ici, elles sont tellement ordonnées de Dieu, que la seconde doit se régler sur la première. C'est d'après les oracles du pontife que doivent se conduire et le prince et la multitude qu'il gouverne.

Avant de s'en aller, Moïse parla aux enfants d'Israël, comme l'Éternel lui avait commandé. Il leur rappela la conduite merveilleuse de Dieu à leur égard, leur expliqua sa loi, leur fit connaître ses nouvelles ordonnances et les exhorta à lui être fidèles. Vous n'ajouterez rien, dit-il, à ce que je vous ordonne, et vous n'en retrancherez rien, afin de garder les commandements de l'Éternel, votre Dieu, que je vous prescris. Vous les observerez et les garderez ; car telle sera votre sagesse et votre intelligence devant les peuples. Quand ils entendront tous ces préceptes, ils diront : Cette grande nation n'est qu'un peuple sage et intelligent. En effet, où est la nation, si grande qu'elle soit, qui ait des dieux si près d'elle, comme Jéhova, notre Dieu, chaque fois que nous l'invoquons ? Où est la nation, si illustre qu'elle soit, qui ait des lois et des jugements justes comme toute cette doctrine que je mets aujourd'hui devant vos yeux ?

Observe-toi donc et garde bien soigneusement ton âme, de peur que tu n'oublies les paroles que tu as vues et qu'elles ne s'effacent jamais de ton cœur tous les jours de ta vie. Tu les enseigneras à tes fils et aux fils de tes fils ; tu leur diras le jour que tu parus devant l'Éternel, ton Dieu, en Horeb, quand l'Éternel me parla, disant : Assemble le peuple, et je leur ferai entendre mes paroles, afin qu'ils apprennent à me craindre tous les jours qu'ils vivront sur la terre, et afin qu'ils l'apprennent aussi à leurs enfants. Et vous vous approchâtes du pied de la montagne et la montagne brûlait jusqu'au ciel, et les ténèbres, et les nuages, et l'obscurité la couvraient. Et l'Éternel, votre Dieu, vous parla du milieu du feu. Vous avez entendu la voix de ses paroles, mais vous n'avez vu aucune forme. Et il vous déclara lui-même son alliance qu'il vous a commandé d'observer, savoir les dix paroles qu'il écrivit sur deux tables de pierre.

Moïse prédit au peuple ce qui lui arriverait dans l'avenir, comment ils seraient dispersés parmi les nations, s'ils s'éloignaient de l'Éternel. Mais lorsque vous y chercherez l'Éternel, votre Dieu, vous le trouverez, si toutefois vous le cherchez de tout votre cœur et de toute votre âme. Lorsque tu seras dans l'angoisse, et que toutes ces choses te seront arrivées, dans les derniers jours tu reviendras à l'Éternel, ton Dieu, et tu écouteras sa voix ; car l'Éternel, ton Dieu, est un Dieu de miséricorde : il ne t'abandonnera point, il ne te détruira point entièrement, il n'oubliera point l'alliance qu'il a jurée à tes pères.

Car interroge les jours qui ont été avant toi, depuis le jour que Dieu a créé l'homme sur la terre et depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, s'il s'est fait une chose aussi grande ou si jamais on a ouï qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu, parlant du milieu du feu, comme vous avez entendu, et qu'il ait vécu; ou qu'un Dieu ait entrepris d'aller et de se choisir une nation du milieu des nations, par des épreuves, des signes et des miracles, par des combats, par une main puissante, par un bras étendu, par de grandes terreurs, comme l'Éternel, votre Dieu, a fait pour vous en Égypte devant tes yeux.

Tu l'as vu, afin que tu saches que Jéhova est Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. Il t'a fait entendre sa voix du ciel pour t'instruire; et sur la terre, il t'a fait voir son feu terrible, et tu as ouï ses paroles du milieu du feu, parce qu'il a aimé tes pères et choisi leur race après eux; et il t'a fait sortir de l'Egypte, marchant devant toi en sa puissance, pour chasser devant ta face de très-grandes nations, plus fortes que toi, pour t'introduire en leur terre et te la donner en héritage, comme tu le vois en ce jour. Sache donc aujourd'hui et grave en ton cœur que Jéhova est Dieu, et dans les hauteurs du ciel, et dans les profondeurs de la terre, et qu'il n'en est point d'autre[1].

Écoute, Israël, dit-il encore : Jéhova, notre Dieu, Jéhova est un. Et tu aimeras Jéhova, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force. Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront dans ton cœur; tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras et assis en ta maison, et marchant dans le chemin, et avant de dormir, et à ton réveil. Tu les lieras comme un signe dans ta main, tu les suspendras comme un souvenir devant tes yeux, tu les écriras sur le seuil de ta maison et sur tes portes[2].

Après de nouveaux avis pour les prémunir contre le commerce avec les peuples païens et contre l'idolâtrie; après leur avoir rappelé de nouveau les bienfaits du Seigneur, il s'écrie : Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon, que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, et que tu marches dans ses voies, et que tu l'aimes, et que tu serves l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme; que tu gardes les commandements de l'Éternel et ses ordonnances que je te prescris en ce jour, afin que tu sois heureux. Regarde : à Jéhova, ton Dieu, est le ciel, et les cieux des cieux, et la terre, et tout ce qui est dessus. Et cependant Jéhova a chéri de préférence tes pères, il les a aimés tellement qu'il a choisi leur race après eux, vous-mêmes, d'entre toutes les nations, comme on le voit en ce jour. Ayez donc soin de circoncire votre cœur, et ne

[1] Deut., 4. — [2] Ibid., 6. 4-9.

vous endurcissez pas davantage, parce que Jéhova, votre Dieu c'est lui le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs; le Dieu grand, et puissant, et terrible, qui n'a point égard aux personnes ni aux présents, qui fait justice à l'orphelin et à la veuve, qui aime l'étranger et lui donne la nourriture et le vêtement. Vous aimerez donc aussi l'étranger, parce que vous avez été vous-mêmes étrangers dans la terre d'Égypte. C'est Jéhova, ton Dieu, que tu craindras, c'est lui que tu serviras, c'est à lui que tu t'attacheras, c'est en son nom que tu jureras. C'est lui ta gloire, lui ton Dieu, lui qui a fait pour toi ces merveilles si grandes et si terribles dont tes yeux ont été témoins. Tes pères descendirent en Égypte au nombre de soixante-dix, et voilà que maintenant Jéhova, ton Dieu, t'a multiplié, comme les étoiles du ciel [1].

L'homme de Dieu, embrassant à la fois le passé, le présent et l'avenir, rappelle au peuple la grande promesse du rédempteur; promesse faite dès le temps d'Adam et d'Ève, au paradis, après leur chute; promesse confirmée aux patriarches avant et après le déluge; promesse qui était l'âme de l'ancienne alliance, comme le rédempteur promis est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute la religion, depuis la chute de nos premiers pères jusqu'au jugement dernier.

L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi; c'est lui que vous écouterez. Selon que tu as demandé à l'Éternel, ton Dieu, en Horeb, au jour de l'assemblée, et que tu as dit : Que je n'entende plus désormais la voix de l'Éternel, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible, de peur que je ne meure. Et l'Éternel me dit : Ils ont bien parlé. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche; c'est lui qui leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et quiconque n'écoutera point les paroles qu'il dira en mon nom, moi j'en poursuivrai la vengeance [2].

Ce prophète, comme Moïse; ce prophète qui, comme Moïse, commande à la nature en maître; qui comme Moïse, est le médiateur d'une alliance avec Dieu; qui, comme Moïse, forme un nouveau peuple, avec un nouveau sacerdoce, une nouvelle législation, c'est le Fils de l'homme, à qui Moïse et Élie rendent hommage sur le Thabor, et dont l'Éternel a dit : Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Et, pour n'avoir pas voulu l'entendre, les Juifs sont accablés depuis dix-huit siècles de la vengeance divine.

Moïse dit encore : Le commandement que je te prescris en ce jour

[1] Deut., 10, 12-22. — [2] *Ibid*, 17, 15-19.

n'est ni au-dessus de toi, ni loin de toi; il n'est point dans le ciel, en sorte que tu puisses dire : Qui de nous peut monter au ciel et nous apporter ce commandement, afin que nous l'entendions et que nous l'accomplissions par nos œuvres? Il n'est point au delà de la mer pour que tu t'excuses, disant : Qui de nous pourra passer la mer, pour l'apporter jusqu'à nous, afin que, l'ayant entendu, nous puissions faire ce qui est ordonné? Mais ce commandement est tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu l'accomplisses. Regarde : j'ai mis aujourd'hui devant toi la vie et les biens, et la mort et les maux; car je t'ai ordonné d'aimer l'Éternel, ton Dieu, de marcher dans ses voies, d'observer ses préceptes, ses cérémonies et ses ordonnances, afin que tu vives, et qu'il te multiplie, et qu'il te bénisse dans la terre que tu vas posséder [1].

Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je t'ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité, afin que tu aimes l'Éternel, ton Dieu, et que tu obéisses à sa voix, et que tu lui demeures attaché [2].

Moïse alla donc et proféra ces paroles devant tout Israël : J'ai cent vingt ans aujourd'hui; je ne puis plus sortir et entrer; de plus, l'Éternel m'a dit : Te ne passeras point le Jourdain. L'Éternel, ton Dieu, lui-même passera devant toi; lui-même il exterminera devant toi ces nations, et tu les posséderas. Josué marchera devant toi, selon que l'Éternel l'a ordonné. Courage et fermeté! Ne craignez point, ne tremblez pas à leur aspect; car l'Éternel, ton Dieu, lui-même marche avec toi, et il ne détournera point la main ni ne t'abandonnera.

Et Moïse appela Josué et lui dit devant tout Israël : Sois ferme et courageux, car tu introduiras ce peuple dans la terre que l'Éternel a juré à ses pères de lui donner, et tu la partageras au sort entre les tribus. L'Éternel lui-même, qui marche devant ta face, sera avec toi. Il ne détournera point sa main, il ne t'abandonnera point; ne crains pas, ne te laisse point abattre.

Et Moïse écrivit cette loi et il la donna aux prêtres, enfants de Lévi, qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel, ainsi qu'à tous les anciens d'Israël; et il leur ordonna, disant : Après sept ans, dans l'année de la rémission et en la solennité des tabernacles, quand tous les enfants d'Israël paraîtront devant l'Éternel, ton Dieu, au lieu qu'il aura choisi, tu liras cette loi devant tout Israël, à leurs oreilles; tout le peuple étant assemblé, et les hommes et les femmes, les enfants et l'étranger qui est dans tes portes, afin qu'ils écoutent et qu'ils apprennent à craindre l'Éternel, votre Dieu, à observer et accomplir

[1] Deut., 30, 11-17. — [2] *Ibid.*, 30, 19 et 20

toutes les ordonnances de cette doctrine, et que leurs enfants mêmes, qui maintenant l'ignorent, puissent entendre, et qu'ils craignent l'Éternel, votre Dieu, tous les jours que vous vivrez sur la terre que vous allez posséder, quand vous aurez passé le Jourdain.

Et l'Éternel dit à Moïse : Voilà que les jours de ta mort sont proches; appelle Josué, et présentez-vous tous deux devant le tabernacle du témoignage, afin que je lui donne mes ordres. Moïse et Josué allèrent donc se présenter devant le tabernacle du témoignage. Et l'Éternel parut là, dans la colonne de nuée qui s'arrêta à l'entrée du tabernacle; et l'Éternel dit à Moïse : Voilà que tu dormiras avec tes pères, et ce peuple s'élevant en tumulte se prostituera à des dieux étrangers, dans la terre où il va entrer pour y habiter. Il me délaissera et rendra vaine l'alliance que j'ai établie avec lui. Et ma fureur s'embrasera contre lui en ce jour, et je le délaisserai, et je lui cacherai ma face, et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : N'est-ce point parce que Dieu n'est pas avec moi que ces maux m'ont envahi? Et moi, je cacherai et je cèlerai ma face en ce jour, à cause de tous les maux qu'il a faits en se tournant vers les dieux étrangers. C'est pourquoi maintenant écrivez-vous ce cantique et apprenez-le aux enfants d'Israël, et mettez-le dans leur bouche, afin que ce chant me soit un témoin parmi les enfants d'Israël.

Avec ce cantique, Moïse acheva d'écrire les tables de la loi dans un livre qu'il remit entre les mains des prêtres, avec ordre de le placer à côté de l'arche d'alliance, afin qu'il fût un témoignage contre Israël. Car je connais ton obstination et ta tête inflexible. Moi, vivant encore et marchant avec vous, vous avez toujours murmuré contre l'Éternel; combien plus quand je serai mort! Rassemblez-moi tous les anciens de vos tribus et vos magistrats, et je leur dirai ces paroles et j'invoquerai contre eux le ciel et la terre.

Moïse prononça donc aux oreilles de tout le peuple d'Israël les paroles de ce cantique, et le récita jusqu'à la fin.

Cieux, prêtez l'oreille, je vais parler : terre, écoute les paroles de ma bouche.

Que ma doctrine s'assemble en gouttes comme la pluie; que ma parole distille comme la rosée, comme la pluie douce sur l'herbe, comme une ondée sur le gazon; car j'invoquerai le nom de Jéhova. rendez gloire à notre Dieu.

Roc immuable, ses œuvres sont parfaites! toutes ses voies, le jugement même! c'est un Dieu fidèle et sans iniquité; il est juste et droit.

La corruption de ses enfants retombe-t-elle sur lui? Nullement, mais sur eux-mêmes. A eux la honte, génération revêche et perverse.

Voilà ta reconnaissance envers Jéhova, peuple insensé et stupide ! N'est-ce pas lui ton père? lui qui t'a racheté? lui qui t'a fait? lui qui t'a constitué?

Souviens-toi des jours de l'antiquité, considère les années des générations et des générations. Interroge ton père, et il t'annoncera; tes vieillards, et ils te diront.

Quand le Très-Haut instituait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël.

Car la part de Jéhova est son peuple, Jacob est la portion de son héritage.

Il le trouva dans une terre déserte, dans un lieu d'horreur et de vaste solitude; il le conduisit çà et là, et il l'instruisit, et il le garda comme la prunelle de son œil.

Comme l'aigle qui provoque ses petits à voler et plane autour d'eux, il a étendu ses ailes; il l'a pris et enlevé sur ses épaules.

Jéhova seul le conduisait, nul dieu étranger n'était avec lui. Il le voitura par-dessus les hauteurs de la terre, le nourrit du fruit des champs, lui fit recueillir le miel du rocher et l'huile de la pierre la plus dure;

Le beurre des troupeaux et le lait des brebis, avec la graisse des agneaux et des béliers de Basan, avec la chair des chevreaux et la fleur du froment; il l'abreuva du sang le plus pur de la vigne.

Le peuple bien-aimé s'engraissa et il regimba; engraissé, rassasié, plein d'embonpoint, il a délaissé le Dieu qui l'a fait, et dédaigné le roc de son salut.

Ils l'ont provoqué par des êtres étrangers, et ils ont excité sa colère par des abominations.

Ils ont sacrifié aux démons, à des *non-dieux*, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas, à des nouveaux venus d'un jour, que ne craignaient point vos pères.

Le roc qui t'a engendré[1], tu l'as perdu de souvenir, tu as oublié le Dieu, ton Créateur!

Jéhova le vit, son courroux s'est ému, provoqué par ses fils et par ses filles. Il a dit : Je leur cacherai ma face, je contemplerai leur fin; car c'est une race perverse, des enfants infidèles.

Ils m'ont provoqué par des *non-dieux*, ils m'ont irrité par leurs êtres de néant; je les provoquerai aussi par un *non-peuple*, je les irriterai aussi par une nation insensée.

Un feu s'est allumé dans ma colère; il brûlera jusque dans le fond

[1] Comme le roc engendre un fleuve.

des enfers, il dévorera la terre avec ses germes, il consumera les fondements des montagnes.

J'assemblerai sur eux les maux, j'épuiserai sur eux mes flèches; ils seront en proie à la famine, dévorés par la fièvre et des contagions envenimées; jenverrai contre eux la dent des bêtes féroces et le venin brûlant de ceux qui rampent dans la poussière.

Le glaive les dévastera au dehors, et au dedans l'épouvante, l'adolescent et la vierge, l'enfant à la mamelle et l'homme à cheveux blancs.

Je disais : Je les exterminerai, j'anéantirai leur mémoire du milieu des hommes.

Mais, à cause de la fureur de l'ennemi, j'ai différé, de peur que leurs adversaires ne s'enorgueillissent et ne disent : C'est notre main puissante, et non Jéhova, qui a fait toutes ces choses.

Car c'est une nation qui n'a ni sens ni intelligence. S'ils étaient sages, ils y réfléchiraient, ils considéreraient la fin.

Comment un seul en poursuit-il mille, et deux mettent-ils en fuite des myriades ? n'est-ce pas parce que celui qui les protégeait comme un roc, les a vendus, et que Jéhova les a livrés en proie?

Car le roc qui nous protége n'est pas comme le leur; nos ennemis mêmes peuvent en être juges.

Mais leur vigne est de la vigne de Sodome [1], du terroir de Gomorre; leur raisin est un raisin de fiel, leurs grappes ne sont qu'amertume; leur vin est l'écume des dragons et le venin mortel des aspics.

N'est-il pas renfermé dans mes secrets, scellé dans mes trésors? A moi la vengeance, à moi de leur rendre au temps que leur pied chancellera! Le jour de la perdition est proche, et l'avenir se hâte pour eux.

Car Jéhova jugera son peuple, il aura pitié de ses serviteurs; il verra que leur main est défaillante, que le plus en assurance a succombé aussi bien que le reste.

Et il dira : Où sont leurs dieux sur lesquels ils s'appuyaient comme sur un roc, qui mangeaient la graisse de leurs victimes et buvaient le vin de leurs libations? Qu'ils se lèvent, qu'ils viennent à votre secours, qu'ils vous protégent dans votre détresse !

Reconnaissez maintenant que c'est moi, moi seul, et qu'il n'y a point de Dieu à côté de moi. C'est moi qui tue et moi qui fais vivre, c'est moi qui frappe et moi qui guéris : nul ne délivre de ma main.

Je lève ma main vers les cieux, et je dis : Aussi vrai que je vis dans l'éternité !

Si j'aiguise la foudre de mon épée, si mon bras s'arme du juge-

[1] Aujourd'hui encore, il croît dans les environs de la mer Morte une espèce de plante ou de vigne dont les grappes produisent un suc très-vénéneux.

ment, je me vengerai de mes ennemis, je paierai leur salaire à ceux qui me haïssent.

J'enivrerai mes flèches de sang, mon épée dévorera leur chair : les uns seront livrés à la mort, les autres, la tête nue, iront en captivité.

Nations ! louez son peuple, parce qu'il vengera le sang de ses serviteurs, qu'il tirera vengeance de ses ennemis, et qu'il sera propice à la terre de son peuple.

Moïse vint donc et récita toutes les paroles de ce cantique aux oreilles du peuple, lui et Josué, fils de Nun.

Et Israël chanta dès lors, avec sa future histoire, celle des grandes nations de la terre. Pour lui, comblé de bienfaits, et cependant ingrat et rebelle, il sera châtié ; mais l'Éternel ne l'exterminera point ; une bénédiction finale lui est réservée. Les nations qui, en exécutant les desseins de Dieu à l'égard de son peuple, s'en attribuaient la gloire et ne se proposaient que leur ambition à satisfaire, seront visitées à leur tour : le carnage, la captivité, la mort les attendent ; aucun espoir ne leur est laissé. Et de fait, où sont maintenant les Assyriens de Nabuchodonosor, les Mèdes et les Perses d'Assuérus, les Grecs d'Alexandre, les Romains de César ? Ils ont disparu avec leurs vastes empires, tandis qu'après trente et quarante siècles, Israël est encore là pour redire son cantique.

Lorsque Moïse eut achevé de dire ces choses à tout Israël, il conclut : Appliquez vos cœurs à toutes les paroles que je vous donne en témoignage aujourd'hui, afin que vous ordonniez à vos fils de garder et d'accomplir tout ce qui est écrit dans cette loi ; car ce n'est pas une parole vaine pour vous ; c'est votre vie ; c'est elle qui prolongera vos jours dans la terre que vous allez posséder au delà du Jourdain.

Le même jour l'Éternel dit à Moïse : Monte sur la montagne d'Abarim, sur la montagne de Nébo, qui est dans la terre de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde la terre de Chanaan que je donnerai aux fils d'Israël pour la posséder. Et meurs sur la montagne, après y être monté, et sois réuni à ton peuple, comme ton frère Aaron mourut sur la montagne de Hor et a été réuni à son peuple parce que vous avez prévariqué contre moi aux eaux de Contradiction, en Cadès, du désert de Tsin, et vous ne m'avez pas sanctifié parmi les enfants d'Israël. Tu verras la terre que je leur donnerai, mais tu n'y entreras pas [1].

Moïse, comme un père sur le point de quitter sa famille, donna sa bénédiction à chaque tribu et termina par ces mots : Nul n'est semblable à ton Dieu, ô Israël : il monte les cieux comme un char

[1] Deut., 32.

pour venir à ton secours, sa gloire resplendit dans les nuées, sa demeure est l'éternité, les siècles sont sous sa main. Il chassera l'ennemi devant ta face et dira : Sois exterminé! Israël habitera en assurance ; la fontaine de Jacob coulera seule dans une terre de froment et de vin ; les cieux qui le couvrent distilleront la rosée. Bienheureux es-tu, ô Israël! Qui est semblable à toi, peuple sauvé par Jéhova? Il est le bouclier de ta défense, il est le glaive de ta gloire; tes ennemis auront le démenti en toi; tu marcheras sur leurs hauteurs[1].

Et Moïse monta des plaines de Moab sur la montagne de Nébo, au sommet du Phasga, vis-à-vis de Jéricho; et l'Éternel lui montra toute la terre de Galaad, jusqu'à Dan, et tout Nephthali, et la terre d'Éphraïm et de Manassé, et toute la terre de Juda, jusqu'à la mer occidentale et la région du midi, et la plaine de Jéricho, la ville des Palmes, jusqu'à Ségor. Et l'Éternel lui dit : Voici la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : Je la donnerai à ta postérité. Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas. Et Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, dans la terre de Moab, par le commandement de l'Éternel. Et il l'ensevelit dans la vallée de la terre de Moab, en face de Phogor, et aucun homme n'a connu le lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour. Moïse avait cent vingt ans quand il mourut : ses yeux ne s'étaient point obscurcis, sa force ne l'avait point quitté. Et les fils d'Israël le pleurèrent dans la plaine de Moab durant trente jours[2]. Aujourd'hui encore les restes dispersés d'Israël pleurent chaque année la mort de Moïse.

A l'époque où mourut le législateur de cette nation toujours vivante, on ne voit d'histoire certaine et suivie chez aucun peuple. Ceux qui plus tard se rendirent célèbres, les Grecs et les Romains, n'existaient point encore. La plupart même des personnages qu'ils honorèrent dans la suite comme des dieux, n'étaient pas encore nés. La Grèce nous apparaît habitée alors par des barbares sans lettres et sans agriculture. Cadmus ne leur avait point encore apporté l'alphabet de Phénicie. Cérès ne leur avait point encore enseigné à cultiver les champs; Troie n'était pas encore fondée, Rome ne le fut que sept à huit siècles après.

Nul homme semblable à Moïse dans les annales du genre humain. A travers trente et quarante siècles, un peuple humainement inexplicable en rappelle continuellement la naissance, la vie, la mort, les prodiges, les lois, dans ses fêtes, ses usages, ses cérémonies, en lit le code avec un tel respect qu'il y a compté toutes les lettres. Les chrétiens, qui depuis dix-huit cents ans forment la portion la plus éclairée et la plus illustre de l'humanité, le célèbrent comme le médiateur

[1] Deut., 33. — [2] *Ibid.*, 34.

de l'ancienne alliance, comme le grand envoyé de Dieu pour raffermir la vérité dans le monde et le préparer à la venue du Rédempteur. Les Arabes, les Turcs, les Persans le révèrent comme un prophète du Très-Haut. Les Grecs et les Romains, quoique généralement peu exacts en fait d'histoire, s'accordent néanmoins, ainsi que nous l'avons vu, à nous le représenter comme un personnage extraordinaire et comme le législateur des Hébreux.

Ce que n'a fait nul humain législateur, rappeler aux hommes la première de toutes les vérités, qu'il existe un Etre suprême, Créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses ; leur prescrire avant tout le premier de tous les devoirs, d'adorer ce Dieu souverain et de ne servir que lui ; soumettre à ses lois adorables la nation comme l'individu, le roi comme l'esclave ; constituer un peuple avec ces dogmes ; promener ce peuple, le secouer parmi l'univers comme un flambeau qui ne saurait s'éteindre ; conserver de cette sorte au genre humain la sagesse, la raison, la dignité, la religion véritable : voilà ce que Moïse a fait, ou plutôt voilà ce qu'a fait par Moïse Dieu lui-même. Après le Christ rien n'a paru sur la terre d'aussi grand que Moïse. Moïse et le Christ, Dieu seul pouvait nous montrer cela.

Nul homme ne s'oublia autant lui-même pour servir les hommes. Il n'y a rien de plus ingrat envers Moïse que le peuple juif ; il n'y a rien de meilleur envers le peuple juif que Moïse. On n'entend partout que des murmures. Des menaces, il passe aux effets. Tout le peuple criait et voulait le lapider. Mais, pendant cette fureur, il plaide sa cause devant Dieu qui voulait le perdre. « Je les frapperai de peste, et je les exterminerai, et je te ferai prince d'une grande nation plus puissante que celle-ci. — Oui, Seigneur, répondit Moïse, afin que les Egyptiens blasphèment contre vous. Glorifiez plutôt votre puissance, ô Dieu patient et de grande miséricorde, et pardonnez à ce peuple selon vos bontés infinies. » Il ne répond pas seulement aux promesses que Dieu lui fait, occupé du péril de ce peuple ingrat et s'oubliant toujours lui-même. Bien plus il se dévoue pour eux. Seigneur, ou pardonnez-leur ce péché, ou effacez-moi de votre livre.

Et après tant de travaux, après qu'il a supporté l'ingratitude de ce peuple durant quarante ans, pour le conduire en la terre promise, il en est exclu : Dieu le lui déclare, et que cet honneur était réservé à Josué. Quant à Moïse, il lui dit : Ce ne sera pas vous qui introduirez ce peuple dans la terre que je lui donnerai. Comme s'il lui disait : Vous en aurez le travail et un autre en aura le fruit.

Dieu lui déclare sa mort prochaine. Moïse, sans s'étonner et sans songer à lui-même, le prie seulement de pourvoir au peuple. Que le

Dieu de tous les esprits donne un conducteur à cette multitude, qui puisse marcher devant elle, qui la mène et la ramène, de peur que le peuple du Seigneur ne soit comme des brebis sans pasteur.

Dieu lui ordonne une grande guerre en ces termes : Tu vaincras le peuple des Madianites, et puis tu mourras. Il veut lui faire savoir qu'il ne travaille pas pour lui-même et qu'il est fait pour les autres. Aussitôt, et sans dire un mot sur sa mort prochaine, Moïse donne ses ordres pour la guerre et l'achève tranquillement.

Il achève le peu de vie qui lui reste à enseigner le peuple et à lui donner les instructions qui composent le livre du Deutéronome, et puis il meurt sans aucune récompense sur la terre, dans un temps où Dieu les donnait si libéralement. Aaron a le sacerdoce pour lui et pour sa postérité; Caleb et sa famille sont pourvus magnifiquement, les autres reçoivent d'autres dons, Moïse, rien; on ne sait ce que devient sa famille. C'est un personnage public né pour le bien de l'univers[1].

Il meurt, cet homme à qui Dieu parlait face à face comme un ami à son ami; il meurt, et de quelle mort? A la vue du peuple qu'il a sauvé, il monte sur la montagne, accompagné, suivant la tradition hébraïque, de Josué, son successeur, du grand-prêtre Eléazar et du conseil des anciens[2]. Arrivé au sommet, Dieu lui fait voir l'héritage de promission. Mais ce qui le rend heureux, ce n'est pas tant ce qu'il voit que celui qui le lui montre. Autrefois, il avait demandé à contempler sa gloire; il lui avait répondu : Nul ne me verra qu'il ne meure. Son vœu est sans doute accompli alors. Il vit Dieu et mourut. Son âme, unie sans intermédiaire à Celui qui est, se détacha de son enveloppe mortelle. Il mourut ainsi, non pas de mort, mais de vie, aimé de Dieu et des hommes[3]; aimé de Dieu qui l'appelait son ami; aimé de Dieu qui ensevelit son corps par le ministère du chef de ses anges[4]; aimé du Christ qui, devant le jour des jours, lui ressuscitera ce corps glorieux et immortel, s'entretiendra avec lui, sur la montagne sainte, du mystère de l'éternelle miséricorde, et entrera avec lui triomphant au plus haut des cieux; aimé des hommes, à qui Dieu cache le lieu de sa sépulture, de peur que, dans l'excès de leur reconnaissance, ils ne fassent de lui un dieu; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent ce qu'ils ont de plus précieux, la raison et la religion véritables; aimé des hommes qui, après Dieu, lui doivent de savoir d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être.

[1] Bossuet, *Politique tirée*, etc., l. 3. — [2] Josephe. *Ant.*, l. 4, c. 8 *in fine*. — [3] Eccli., 45. — [4] *Epist. Judæ*, 9.

# LIVRE NEUVIÈME.

## DE 1451 A 1424 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Josué ou le Jésus du peuple d'Israël, figure du Jésus de l'humanité entière.

Moïse, fidèle intendant de toute la maison de Dieu, est allé recevoir du maître sa récompense. Cette maison, qui est le peuple d'Israël, il l'a laissée sous la direction de deux pouvoirs, l'un spirituel, Éléazar, l'autre temporel, Josué. Ces deux pouvoirs, distincts l'un de l'autre, découlent par lui de la source première, qui est Dieu, son Verbe, pontife éternel et prince des rois de la terre [1].

La puissance spirituelle dirige les esprits vers la fin pour laquelle Dieu a créé tout l'homme. La puissance temporelle veille sur les corps pour en conserver la santé et la sécurité, afin que l'homme puisse plus librement poursuivre sa fin dernière. Comme la fin pour laquelle est fait le corps est subordonnée à celle pour laquelle est fait l'esprit, les puissances qui dirigent vers l'une et l'autre fin sont naturellement subordonnées l'une à l'autre dans la même proportion.

Telle est la doctrine chrétienne sur la subordination entre les deux puissances. Et il est à remarquer que les docteurs qui s'expriment là-dessus de la manière la plus formelle, sont saint Thomas, Alexandre d'Alès, Hugue de Saint-Victor, la gloire de l'ancienne école de Paris, et Yve de Chartres, la gloire et le modèle de l'épiscopat français dans le onzième siècle [2].

Ce dernier écrivait à Henri Ier, roi d'Angleterre : « Rien ne s'administre bien, si l'empire et le sacerdoce ne sont d'accord. Nous avertissons donc et nous conjurons votre altesse de laisser un libre cours à la parole de Dieu dans le royaume qui vous a été confié, et de vous rappeler toujours que le royaume de la terre doit être soumis au royaume céleste, qui a été confié à l'Eglise; car, de même que les sens doivent être soumis à la raison, de même aussi la puissance temporelle doit être soumise au gouvernement ecclésiastique.

[1] Heb., 7. Apocal., 1. 5. — [2] *Summa*, S. Th., 22 q., 60. a. 6, ad 3. Alens., part. 3, quæst. 40, membr. 2. Hugo Victorin., l. 2, *de Sacramen. fid. Chti.*, part. , c. 4.

Ce que devient le corps quand il n'est plus régi par l'âme, la puissance terrestre le devient lorsqu'elle n'est plus éclairée et dirigée par l'enseignement de l'Église ; et comme le royaume du corps est en paix lorsque la chair ne résiste plus à l'esprit, de même aussi le royaume du monde se possède en paix lorsqu'il ne cherche plus à résister au royaume de Dieu [1]. »

Cette doctrine, les docteurs français ne l'ont point inventée, mais reçue de plus haut. Saint Isidore de Péluse l'enseignait au cinquième siècle, saint Grégoire de Nazianze au quatrième [2]; bien plus, on en voit le germe se développant dès le premier. Dans une lettre qui suppose le temple des Juifs encore debout, les sacrifices d'animaux s'y offrant encore, qui paraît ainsi avoir été écrite avant la ruine de Jérusalem, il est dit : « Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du corps et les chrétiens par toutes les cités du monde. L'âme demeure dans le corps sans être du corps; les chrétiens demeurent dans le monde sans être du monde. L'âme invisible habite le corps visible comme une citadelle; bien qu'on voie les chrétiens dans le monde, on ne voit pas néanmoins l'esprit de religion qui les anime. La chair hait l'âme et lui fait la guerre, sans qu'elle en ait reçu aucun mal, mais parce qu'elle ne lui permet pas de s'abandonner aux voluptés; le monde hait les chrétiens sans en avoir reçu aucun mal, mais parce qu'ils sont opposés aux plaisirs. L'âme chérit le corps qui la hait, et les chrétiens aiment ceux qui les haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui conserve le corps même; les chrétiens sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le monde [3]. »

Cette dernière idée est aussi frappante de clarté que belle d'expression. En effet, qui ne conviendra que la vérité, la religion, la morale, la justice, c'est la vie, c'est l'âme de la société temporelle ? Sans la justice, la morale, la religion, la vérité, la société temporelle ne serait qu'un cadavre. Or, la société chrétienne, l'Église catholique, c'est la religion, la morale, la justice, la vérité, non-seulement faite homme, mais société. L'Église, la société chrétienne, voilà donc l'âme du genre humain : sans elle ce grand corps s'en irait en pourriture.

C'est le fond de ce qu'on appelle théocratie. Ce mot veut dire *gouvernement de Dieu*; constitution politique où Dieu est ce qu'il est en effet, le premier souverain ; sa raison manifestée aux hommes, la loi

[1] Yvo Carnut., *ep.* 51, *ad Henric. Angliæ regem.* — [2] S. Isid. Pel., l. 3, ep. 249. S. Greg. Naz., *Orat. ad Cives et Præfectum.* — [3] *Lettre à Diognète*, parmi les Œuvres de S. Justin.

fondamentale qui légitime les lois et les souverains secondaires; ses ministres, les interprètes nés de cette loi souveraine. La théocratie suppose que si l'homme a droit de commander à la bête, Dieu seul a le droit de commander à l'homme; que la loi de Dieu ou la religion est la loi mère et règle de toutes les autres; que les ministres de la religion sont les interprètes de la religion : ce qui n'empêche point que, sous la loi de Dieu ainsi interprétée et sans autre dépendance, les choses humaines ne se gouvernent avec une autorité souveraine, soit par un seul, soit par plusieurs. Il n'est pas impossible qu'aujourd'hui encore certains esprits trouvent cette manière de constitution à la fois simple et grande. Quoi qu'il en soit, telles étaient la constitution et la croyance de toute l'antiquité.

Tous les écrivains modernes sont d'accord là-dessus.

Le berceau du genre humain, la patrie des nations, c'est l'Asie. Là ont vécu les patriarches Adam, Noé, Abraham, Moïse; leur souvenir y est encore vivant. C'est de là que sont sorties, avec les traditions paternelles, toutes ces grandes familles, qui ont peuplé l'univers. Pour connaître donc la croyance primitive et commune de l'humanité entière en fait de gouvernement, il n'y a qu'à consulter l'Asie. Or, dit un savant non suspect en ce point, « l'idée de la religion est comme l'idée centrale de l'Orient; art, état, industrie, tout s'est formé autour de la religion, par la religion. Aussi, examinez les arts de l'Orient, vous ne leur trouverez jamais un but ou un caractère individuel. L'état est une théocratie avouée; toutes les lois civiles et politiques sont en même temps des lois religieuses; et l'industrie est si bien au service ou sous la domination de la religion, que des codes à la fois politiques et religieux lui tracent d'avance et ses procédés et ses limites [1]. »

« Les Égyptiens, dit un autre savant, étaient un peuple de prêtres, non qu'on n'y trouvât point d'autres castes reconnaissables par leur isolement, mais, chez eux, tout avait le sacerdoce pour principe, partout prédominait l'esprit et l'influence des prêtres. Il en était de même chez les Indiens. Les Juifs nous offrent le spectacle d'une théocratie complète. Dans notre Occident, ce caractère sacerdotal apparaît chez les Étrusques dans toute leur organisation sociale. Ce principe est également visible dans les premiers temps de l'histoire de Rome; seulement il avait pris une direction différente, quand les patriciens surent unir entre leurs mains, aux priviléges sacerdotaux, le pouvoir suprême de juges et de chefs militaires. L'époque héroïque des Grecs fut également précédée par une époque sacerdotale [1]. »

[1] Cousin. lec. 2, 1828. — [2] Frédéric Schlégel, *Hist. de la Littérat. anc. et mod.*

Enfin, l'un des chefs de ce qu'on est convenu d'appeler philosophes du dix-huitième siècle, a dit en général : « Les hommes n'eurent point d'abord d'autres rois que les dieux, ni d'autre gouvernement que le théocratique. Ils firent le raisonnement de Caligula[1], et alors ils raisonnaient juste. Il faut une longue altération de sentiments et d'idées pour qu'on puisse se résoudre à prendre son semblable pour maître et se flatter qu'on s'en trouvera bien[2]. »

Ce que le sentiment unanime des modernes savants nous met déjà hors de doute, il est facile de s'en convaincre en détail par l'histoire de chaque peuple.

A l'extrémité de l'Orient apparaît un empire immense fondé un des premiers après le déluge, et qui depuis a subsisté sans interruption jusqu'à nos jours : c'est la Chine. Son caractère dominant est la vénération pour les ancêtres. Dieu, qui dès ce monde récompense les nations de ce qu'elles peuvent avoir de bon, a sans doute voulu récompenser la piété filiale de la nation chinoise, en la faisant vivre si longtemps sur la terre que la Providence lui a donnée. Confucius y est révéré comme le législateur de l'empire. Or, nous avons vu, au septième livre, comment ce sage fait dériver de Dieu et le gouvernement et ses lois. C'est le Ciel qui donne l'empire à qui il veut ; c'est le Ciel qui change les dynasties. Ces maximes reviennent sans cesse dans son livre. Voici, d'un autre côté, comment s'opéra, suivant un historien de la Chine, la déchéance de la dynastie de Hia, ou la plus ancienne. Le dernier roi s'étant livré à toutes sortes de débauches et négligeant complétement les affaires, le grand-prêtre prit entre ses mains les lois de l'empire et lui fit, les larmes aux yeux, des représentations ; mais n'ayant pas été écouté, il se retira chez le prince de Chang, qui devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle[3].

De la Chine passons au Japon, à l'Inde et au reste de l'Asie.

Depuis environ l'an 660 avant Jésus-Christ, époque où il fut fondé par Syn-Mu, jusque vers l'an 1590 de l'ère chrétienne, l'empire japonais était gouverné par un pontife ou daïro, qui réunissait en sa personne la double autorité religieuse et civile. Vers la fin du seizième siècle, Taiko-Sama, lieutenant général de l'empire, s'empara de l'autorité civile, et fut ainsi le premier des empereurs séculiers ou cubos qui fixèrent leur résidence à Jédo, tandis que les daïros ou empe-

[1] Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leurs peuples. Caligula concluait de cette analogie que les rois étaient des dieux ; l'antiquité, que les dieux étaient les rois. — [2] J.-J. Rousseau. *Contrat social*, l. 4, c. 8. Voir encore Rio, *Antiquités de l'esprit humain* ; *le Globe*, 18 avril 1829 ; *le Producteur*, n. 18, 20 et 21. — [3] Chou-King. addition, p. 77.

reurs ecclésiastiques continuèrent d'habiter Méaco. Malgré cette révolution, aujourd'hui encore l'empereur séculier est obligé de rendre à l'autre une sorte d'hommage, comme s'il ne gouvernait qu'en qualité de son lieutenant ou de son vice-roi. Ce n'est au fond qu'une cérémonie ; mais le peuple y tient tellement que, s'il la voyait négliger, il prendrait les armes en faveur du monarque-pontife [1].

Quant à l'Inde et au reste de l'Asie, non-seulement l'ordre sacerdotal, connu sous le nom de brachmanes, de bonzes, de mages et autres, y a toujours été le premier et le plus influent dans les affaires, mais l'idée de la théocratie, l'idée d'un gouvernement divin y est si profondément enracinée que, depuis la venue de Jésus-Christ, la divinité est censée s'incarner dans la personne de chaque dalaïlama, grand-pontife des lamas ou prêtres des Tartares. Par suite de cette opinion, ce grand-prêtre qui depuis le treizième siècle, possède un royaume indépendant au Tibet, est révéré comme une espèce de dieu : les princes mêmes ne lui parlent qu'à genoux ; les rois ne montent sur le trône qu'après avoir reçu sa bénédition ; l'empereur même de la Chine lui envoie des ambassadeurs et des présents.

Le penchant théocratique des nations orientales se fait voir encore dans l'empire de Mahomet. Pour les entraîner plus facilement, cet homme leur commandait non point au nom de l'homme, mais au nom de Dieu dont il se disait le prophète. Les califes, ses successeurs, étaient des pontifes-rois. Dépouillés plus tard de l'exercice du pouvoir temporel, ils demeurèrent les chefs de la religion, et, en cette qualité, donnaient l'investiture aux princes mahométans. Le muphti même, qui cependant n'en est qu'une ombre, rappelle encore cette prééminence du spirituel sur le temporel. C'est à lui qu'il faut s'adresser lorsqu'il s'agit de déposer un sultan ; c'est lui qui fait et signe les décrets pour la guerre et pour la paix [2].

Après avoir entendu en Asie les grandes familles de la postérité de Sem, consultons en Afrique la postérité de Cham, en particulier l'Égypte et l'Éthiopie.

Dans l'Égypte, pays renommé pour la sagesse de son gouvernement, le roi, initié dans l'ordre des prêtres, s'il n'en était pas dès avant, était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration des affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés

[1] Kœmpfer, *Hist. univ.*, t. 14 et 15 de l'*Hist. mod.*, ainsi que l'*Hist. du Japon*, par le P. de Charlevoix. — [2] Voyez les *Diction.* de *Moréri* et de *Trévoux*, aux mots *calife* et *muphti*. D'Herbelot. art. *Imam* et *Khalifah*. *Hist. univ.*, t. 41.

pour cela auprès de sa personne. A sa mort, il était jugé sévèrement et privé des honneurs de la sépulture, s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques [1].

En parlant des Éthiopiens et de leur constitution politique, Diodore de Sicile nous représente ainsi l'élection de leur roi et leur gouvernement : « Les prêtres choisissent d'abord parmi eux les plus recommandables pour candidats. Celui que la divinité désigne d'une certaine manière, le peuple le prend pour roi. Dès lors on l'adore et on le vénère comme un dieu, comme ayant reçu de la Providence l'autorité souveraine. Le nouveau monarque tient une façon de vivre réglée par les lois; il fait le reste également d'après les coutumes des ancêtres, ne répartissant ni grâces ni châtiments à qui que ce soit, sinon comme il est statué par les lois primordiales. »

Touchant la mort de ces rois, Diodore rapporte comme très-étrange une chose qui l'est en effet, et que les auteurs de l'*Histoire universelle* comptent néanmoins parmi les lois fondamentales des Éthiopiens. Les prêtres de Méroë, qui formaient l'ordre le plus élevé et le plus puissant dans toute l'Éthiopie, envoyaient au roi, quand cela leur venait à l'esprit, comme de la part des dieux, l'ordre de mourir pour le bien de ses sujets. Les rois s'y conformèrent sans résistance jusqu'à Ergamène, contemporain de Ptolémée Philadelphe, qui massacra tous les prêtres et gouverna suivant sa propre volonté [2].

Jusque-là nous avons vu comment était constituée cette portion plus calme du genre humain, les races de Sem et de Cham. Interrogeons maintenant l'audacieuse race de Japhet, qui, de l'Asie, est venue faire sa patrie de l'Europe, et, de cette première émigration, a contracté je ne sais quoi de remuant et d'aventureux dans le caractère. Le premier peuple qui s'offre à nous est une colonie asiatique, mélangée de quelques émigrés d'Égypte, la Grèce.

De petites monarchies plus ou moins tempérées d'aristocratie et de démocratie, dominées surtout par le sentiment religieux, voilà ce que nous présente le plus ancien monument de la Grèce, les poésies d'Homère. Les rois y sont appelés les élèves et les ministres du Dieu suprême. C'est lui qui les revêt de puissanee et de gloire, c'est de lui qu'ils tiennent le sceptre et les lois. Les affaires courantes, ils les décident seuls; pour celles qui sont un peu plus graves, ils consultent les chefs. Dans les occasions les plus importantes, ils assemblent toute l'armée, tout le peuple. On consulte publiquement les interprètes de la divinité; leur réponse décide la paix et la guerre.

Jusques à Philippe de Macédoine, la Grèce se montre à peu près

[1] *Hist. univ.*, t. 2. p. 80. — [2] Diodore, l. 3, c. 5 et 6.

telle. L'intervention de la divinité, la foi au oracles, voilà l'esprit dominant. Les lois tiraient de là leur principale force. Minos s'enferme dans l'antre de Jupiter, pour rendre sacrées aux Crétois les lois qu'il leur prépare. Lycurgue, dans une occasion semblable, s'adresse à l'oracle de Delphes.

Delphes était pour les Grecs non-seulement le milieu de la terre ou son nombril, comme ils parlaient, mais encore un centre de religion et de gouvernement. Les amphyctions qui s'y assemblaient chaque année, étaient autant le concile général que le conseil général de la Grèce. De toutes les sentences que prononçait ce tribunal, la plus terrible à la fois et la plus ponctuellement exécutée, était l'excommunication contre une ville ou même contre un peuple tout entier.

A côté du mobile tableau de la Grèce ingénieuse, polie, parleuse, s'élève avec majesté le peuple-roi, marchant à la conquête de l'univers.

Deux siècles avant que Confucius naquît à la Chine, un siècle avant la fondation de l'empire du Japon, Romulus fonda, suivant l'opinion commune, la ville et l'empire de Rome. Parmi les auteurs qui nous parlent de ces époques reculées, les plus anciens écrivirent au temps de César et d'Auguste, d'autres encore plus tard. Leurs écrits sont souvent divers, mais tous s'accordent à nous représenter le gouvernement primitif de Rome subordonné à la religion et au pouvoir spirituel des pontifes.

Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, fait dire à Romulus, quand il fut élu roi, qu'il était bien flatté d'avoir été jugé digne de la royauté par les hommes, mais qu'il n'accepterait cet honneur qu'autant que la divinité l'y autoriserait par des auspices favorables. En ayant eu, il assembla le peuple, lui fit connaître les signes divins et aussitôt fut proclamé roi. Dès lors il passa en coutume que nul ne montât sur le trône, ni n'entrât dans les charges, si la divinité ne l'y autorisait par ses oracles. Les Romains, ajoute Denys, observèrent cette loi très-longtemps, non-seulement sous les rois, mais encore depuis, dans l'élection des consuls, des généraux et autres magistrats publics. On a cessé de notre temps de suivre cette règle; mais cependant il en reste encore quelque vestige [1]. Denys d'Halicarnasse était contemporain de Pompée et de César.

Numa, élu roi par le peuple et confirmé par la divinité de la même manière que Romulus, divisa les ministres de la religion en huit ordres. Le huitième comprenait les pontifes. Ils occupaient la sommité du sacerdoce et de la puissance chez les Romains; ils jugeaient tou-

[1] Den. d'Halicarnasse, l. 2, c. 5 et 6.

tes les affaires religieuses, soit des particuliers, soit des magistrats, soit des ministres des dieux ; ils n'étaient eux-mêmes justiciables d'aucun tribunal, passibles d'aucune punition, n'avaient à rendre compte ni au sénat ni au peuple. Quand il en mourait un, il était remplacé, non pas au choix du peuple, mais par eux-mêmes. Le nouvel élu entrait en fonction lorsque les augures lui étaient favorables. Leur chef s'appelait souverain pontife [1].

Nos ancêtres, dit Cicéron, confièrent les cérémonies religieuses aux pontifes, et aux augures la décision des choses qu'il convenait d'entreprendre ; en un mot, ils gouvernaient la république par l'autorité des observances religieuses [2].

Parmi les peuples qu'eurent à combattre les Romains, il en est trois qu'ils avouaient impossible de surpasser en courage, les Gaulois, les Germains et les Bretons, qui composent le fond de la population européenne. Ces peuples avaient de Dieu une idée tellement présente et de l'homme une opinion tellement haute, qu'ils avaient transporté la théocratie jusque dans la discipline militaire. C'est Tacite qui nous l'apprend. « Ils choisissent les rois pour la noblesse, les généraux pour la valeur. Les rois n'ont point un pouvoir illimité ou libre. Les généraux le sont plutôt par l'exemple que par l'autorité ; prompts, se signalant à la tête des armées, ils commandent par l'admiration. Du reste, ils ne peuvent ni châtier, ni condamner aux fers, ni même au fouet ; cela n'est permis qu'aux prêtres. Le châtiment s'inflige, non comme une peine, non par l'ordre du général, mais pour obéir au commandement de Dieu qu'ils croient présent aux combats [3]. »

Ces prêtres sont connus sous le nom de druides. César, Strabon, Diodore de Sicile et d'autres anciens auteurs en parlent. De leurs témoignages réunis et comparés, il résulte que les Germains, les Gaulois, les Bretons formaient comme une vaste théocratie, sous l'autorité d'un pontife souverain, le chef des druides [4].

Voilà donc, non pas quelques individus isolés, mais toutes les nations de l'antique univers, depuis les extrémités de l'Orient jusqu'à la froide Calédonie, Chinois, Japonais, Indiens, Perses, Hébreux, Égyptiens, Grecs, Germains, Gaulois, Romains, Bretons, promulguant de concert, comme la première des lois, comme la base de la société humaine, que Dieu seul a le droit de commander à l'homme, et que par conséquent ce qu'il y a d'humain est de droit subordonné à ce qu'il y a de divin, l'état à la religion. Voilà ce qu'elles

[1] Denys d'Halic., c. 73. — [2] *De Harusp. resp.* 9. *De Divinat.*, l. 1, c. 40. *De Leg.*, l. 2, c. 12. — [3] Tacit., *Germ.*, 7. — [4] Voyez l'art. *Druide*, dans l'*Encyclopédie*.

croyaient, voilà ce qu'elles professaient, non dans leur décadence, mais dans la vigueur de leur jeunesse. C'est avec ces idées et ce gouvernement théocratiques qu'elles ont exécuté, soit en fait d'armes, soit en fait d'arts, des prodiges dont le souvenir ou les débris nous étonnent encore.

Ce résultat, proclamé unanimement par les écrivains modernes, l'était déjà par les auteurs anciens, en particulier par Strabon. Ce judicieux géographe était contemporain de Pompée et de César. Après avoir parlé de Moïse d'une manière très-honorable, il ajoute qu'il avait constitué pour les Juifs un gouvernement ou la religion et la divinité avaient la prépondérance sur les armes; que ce gouvernement, qui n'était rien moins que méprisable, se maintint assez longtemps en sa première forme, mais qu'enfin, il fut altéré par la superstition et la tyrannie de quelques-uns de ses chefs.

« Telle est, continue-t-il, la marche ordinaire des choses humaines, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares. Pour former une société politique, il faut vivre d'après une loi commune; sans cela il est impossible qu'un grand nombre de personnes agissent avec ce concert indispensable pour une cité ou toute autre union. Or, la loi est de deux sortes : elle vient des dieux ou des hommes. Les anciens accordaient à ce qui est des dieux la prééminence et une vénération plus grande. C'est pourquoi on consultait alors souvent les oracles : Minos reçut pendant neuf ans les instructions de Zeus avant de donner des lois au peuple de Crète; Lycurgue usa d'une manière semblable avec les Lacédémoniens. Ces choses, vraies ou non, étaient crues. Aussi les devins étaient-ils tellement en honneur, comme interprètes des dieux, qu'on les jugeait dignes de la royauté et pendant leur vie et après leur mort. C'est ainsi que, suivant Homère, Tirésias est distingué parmi les ombres. De ce genre furent Amphiaraüs, Trophonius, Orphée, Musée, Zalmoxis; et les gymnosophistes chez les Indiens, les mages chez les Perses, les Chaldéens chez les Assyriens, les augures étrusques chez les Romains. Tels furent en quelque manière et Moïse et ses successeurs. Leur gouvernement, excellent d'abord, dégénéra dans la suite [1]. »

C'est donc un fait incontestable que toute l'antiquité a subordonné le temporel au spirituel, le civil au religieux. Non-seulement cela était, mais les philosophes les plus célèbres de cette même antiquité, Confucius, Platon, Cicéron (nous l'avons vu au livre VII), soutenaient que cela devait être, sous peine d'une irrémédiable anarchie.

[1] Strab., l. 16, c. 2.

Là-dessus on peut faire ces raisonnements : 1° En toutes choses le consentement de tous les peuples, y compris avant tout les Hébreux et les chrétiens, doit être regardé comme la loi de la nature. Or, tous les peuples de l'antiquité, y compris les Hébreux et les chrétiens, ont subordonné le temporel au spirituel dans ce qui intéresse la conscience : donc cette subordination est de droit naturel.

2° Dieu étant l'auteur de la nature, ce qui est de droit naturel est aussi de droit divin. Or, la subordination du gouvernement temporel à la religion, dans ce qui intéresse la conscience, est de droit naturel : donc cette subordination est aussi de droit divin.

3° Repousser cette subordination, dans ce qui intéresse la conscience, c'est donc aller contre Dieu et contre la nature. Or, qui va contre Dieu et contre la nature, va nécessairement à sa ruine : donc, les gouvernements qui repoussent cette subordination vont nécessairement à leur propre ruine.

4° Si cette subordination, dans ce qui intéresse la conscience, n'est point de droit naturel et divin, le genre humain tout entier, y compris avant tout les Hébreux et les chrétiens, s'est trompé pendant des milliers d'années. Or, si le genre humain tout entier, y compris les Hébreux et les chrétiens, s'est trompé de la sorte, il n'y a plus rien de certain au monde : donc, si la subordination du temporel au spirituel, de l'état à la religion, dans ce qui intéresse la conscience, n'est pas de droit naturel et divin, il n'y a plus rien de certain parmi les hommes, ni droit, ni devoir, ni légitimité, ni usurpation; dès lors l'anarchie et le chaos.

En un mot, vraie ou fausse, rejeter cette subordination dans ce qui intéresse la conscience, c'est constituer l'anarchie. Car, si elle est vraie, c'est renier Dieu et la nature ; si elle est fausse, la raison humaine n'est plus rien : semblable à la brute, chacun n'a plus de règle que ses appétits.

Pour ce qui est en particulier du peuple hébreu, quelle fut, au sentiment commun des écrivains anciens et modernes, juifs et autres, sa constitution politique ?

Nous avons déjà vu que les écrivains de nos jours regardent le gouvernement des Hébreux comme une théocratie complète. Les auteurs de l'antiquité profane en ont jugé de même. Déjà l'on a pu s'en convaincre par le passage que nous avons cité de Strabon. Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, et Diodore de Sicile, contemporains du célèbre géographe, parlent comme lui du gouvernement des Juifs.

Le premier nous dit qu'après Moïse, son fils *Aruas* (son frère Aaron) fut fait grand prêtre et élu roi presque aussitôt. Depuis ce temps,

ajoute-t-il, les Juifs ont toujours uni le sacerdoce et l'empire sur la même tête, et il est inconcevable combien la justice et la religion ainsi unies ensemble leur servirent à se rendre puissants [1].

Quant à Diodore de Sicile, voici comme il s'exprime : « Dans le dessein que nous avons de rapporter la guerre des Juifs, nous croyons à propos de retracer sommairement l'origine et les lois de cette nation. Une grande peste s'étant répandue jadis sur l'Égypte, la plupart de ses habitants attribuèrent ce fléau à quelque offense faite à la Divinité. Car, comme il habitait chez eux une multitude d'étrangers de toute nation, qui, pour la religion et les sacrifices, avaient des usages différents, il était arrivé que le culte des dieux, tel qu'il avait été pratiqué par leurs ancêtres, se trouvait aboli parmi eux. Ils pensaient donc que, s'ils ne chassaient les étrangers, il n'y aurait point de remède à leurs maux. Les étrangers ayant été bannis, les plus courageux se réfugièrent dans la Grèce, sous la conduite de quelques chefs, dont les plus fameux étaient Danaüs et Cadmus. Mais la multitude se jeta dans une région voisine nommée, depuis, la Judée. Le chef de ceux-ci s'appelait Moïse, homme supérieur par sa prudence et par son courage... Ce fut lui qui leur enseigna le culte de la Divinité et qui constitua leur gouvernement... Ayant choisi les hommes les plus agréables à la nation et les plus capables de la gouverner, il en fit des prêtres, leur confia tout ce qui regardait le temple, le culte de Dieu et les sacrifices. Il les établit en même temps juges des plus grandes affaires ; gardiens et des lois et des mœurs. C'est ce qui a fait dire que les Juifs n'ont jamais eu de rois et que le pouvoir de gouverner la multitude a toujours été entre les mains de celui des prêtres qui paraissait surpasser les autres en vertu et en sagesse. Ils donnent à celui-ci le nom de grand prêtre et ils le regardent comme l'interprète et le ministre des ordres de Dieu. C'est lui qui, dans les assemblées publiques, leur expose ses commandements. Les Juifs sont si soumis dans ces occasions, que quand le grand prêtre promulgue ses interprétations, ils se prosternent aussitôt contre terre et l'adorent. Vers la fin du livre de leurs lois, il est écrit que Moïse rapportait aux Juifs les paroles qu'il avait entendues de la bouche de Dieu même. » Ailleurs Diodore nous apprend que ce Dieu se nommait Jevoh [2].

Pour ce qui regarde le célèbre Josèphe, historien juif, dans tous ses écrits il nous représente Dieu comme le monarque et le législateur des Hébreux. Au quatrième livre de ses *Antiquités judaïques*, Moïse dit à tout le peuple : « L'aristocratie telle qu'elle existe parmi vous est la meilleure forme de gouvernement, celle où il fait le mieux

[1] Justin, l. 36. — [2] Diod. Sicul., *Fragm.*, l. 40.

vivre ; n'en désirez donc point d'autre, mais attachez-vous à celle-là, n'ayant de maîtres que les lois et faisant tout comme elles prescrivent. Il vous suffit d'avoir Dieu pour souverain. Que si néanmoins il vous prend le désir d'avoir un roi, que ce soit un homme de votre nation, qui aime la justice et toutes les autres vertus. Qu'il donne plus aux lois et à Dieu qu'à sa propre sagesse ; qu'il ne fasse rien sans le grand prêtre et sans le conseil des sénateurs ; qu'il n'ait pas un grand nombre de femmes ; qu'il ne cherche point à entasser des trésors ni à nourrir quantité de cheveaux, de crainte que cela ne le porte au mépris des lois. Que s'il se livre avec excès à toutes ces choses l'on doit empêcher qu'il ne devienne plus puissant que cela ne convient à vos intérêts [1]. »

Mais où Josèphe s'exprime d'une manière plus précise, c'est dans son deuxième livre contre Appion. Comparant le législateur des Hébreux aux autres législateurs, le gouvernement qu'il établit aux autres gouvernements, il dit : » Les diverses nations qui sont dans le monde se conduisent en des manières très-différentes. Les unes embrassent la monarchie, les autres le gouvernement d'un petit nombre, les autres abandonnent la puissance politique à la multitude. Notre législateur ne s'est rien proposé de tout cela, mais il a établi une société politique que l'on peut appeler théocratie ou gouvernement de Dieu, parce que la souveraineté et le pouvoir principal y sont réservés à Dieu seul [2]. »

» Se peut-il une constitution plus belle et plus juste que celle qui reconnaît Dieu pour le souverain de toutes choses, qui attribue en général aux prêtres les affaires les plus importantes, et au grand prêtre le commandement des autres prêtres ? Si le législateur les a élevés à cette dignité, ce n'est point à cause de leurs richesses ou d'autres avantages de cette nature, mais parce qu'ils surpassaient les autres en docilité et en sagesse. Voilà pourquoi il leur confia d'abord le culte de Dieu, ensuite la surveillance de la loi et des mœurs. En un mot, voilà pourquoi il les établit les inspecteurs de tout, les juges des différends et les vengeurs des crimes. Se peut-il une souveraineté plus sainte ?... Elle est réglée tout entière comme une fête solennelle. »

» Comme il n'y a qu'un Dieu et qu'un monde communs à tous les hommes, nous n'avons aussi qu'un temple. Ce Dieu, nos sacrificateurs l'adorent sans cesse. Celui qui tient parmi eux le premier rang, lui offre des sacrifices avant tous les autres, veille à l'observation de ses lois, punit ceux qui sont convaincus de les avoir violées, juge les

[1] *Antiq. jud.*, l. 4, p. 123. *Genevæ*, 1611. — [2] *Contra Appion.*, l. 2, p. 1071.

différends; quiconque lui désobéit est châtié comme s'il avait désobéi à Dieu lui-même [1]. »

Agrippa, roi des Juifs, écrivait à l'empereur Caligula : « Vous n'ignorez pas, seigneur, que je suis né Juif. Ma patrie est Jérusalem, où se trouve le saint temple du Dieu très-haut. J'ai eu pour ancêtres des rois dont la plupart étaient souverains sacrificateurs. Ils ne plaçaient la royauté qu'après le sacerdoce, persuadés qu'autant Dieu est élevé au-dessus des hommes, autant le souverain pontificat l'est au-dessus de l'empire : l'un ayant pour objet le service de Dieu, l'autre seulement le service des hommes [2]. »

Nous venons de voir ce que disent les hommes sur la constitution primitive des peuples anciens, spécialement sur celle du peuple hébreu. Voyons maintenant ce que nous en apprendra Dieu lui-même en son Écriture.

Depuis Adam jusqu'à Noé, l'on voit des prêtres, des sacrifices, des prophètes; mais ni roi, ni tribut. Dieu seul apparaît comme le monarque universel; lui seul exerce le droit de vie et de mort. L'homme n'a pas encore reçu le droit de faire mourir l'homicide. Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. C'est Dieu qui le condamne à une vie errante. C'est Dieu qui punit et les individus et l'espèce entière par le déluge.

Dans le monde nouveau, le patriarche par qui Dieu l'a sauvé, apparaît d'abord comme pontife. Sa première action c'est d'élever un autel au Très-Haut et de lui offrir, d'entre les animaux, un sacrifice, au nom de l'humanité entière. La religion, le sacerdoce, l'Église est de tous les temps et de tous les mondes.

Ce fut après cela seulement que Dieu dit à Noé et à ses trois fils : Quiconque aura versé le sang de l'homme, son sang sera versé. Loi fondamentale de la souveraineté temporelle. Car Dieu ne dit pas qu'il s'en réserve l'exécution : il ne dit plus que celui qui aura puni le meurtrier sera puni sept fois. Ceux auxquels il remet ainsi le glaive de sa justice, sont Noé et ses trois fils, c'est-à-dire tous les hommes d'alors, tous les chefs de famille, présidés par le père de tous. Mais avant d'être ainsi établis rois, Noé de toute la race humaine, Sem, Cham et Japhet de leur triple postérité, ils étaient déjà pontifes et prêtres dans le même ordre.

Lors donc que toute l'antiquité nous montre Dieu longtemps la seule puissance, le sacerdoce précédant partout la royauté, les prêtres chargés partout du maintien des lois, cette antiquité n'est que l'écho de la voix de Dieu et le commentaire de la Bible.

[1] *Contra Appion.*, p. 1073 et 1074. — [2] Philon. *Ambassade à l'empereur Caius.*

Quant à ce que cette même Bible nous apprend de la constitution politique des Hébreux, voici ce que nous avons vu ou ce que nous verrons. Dieu lui-même la définit un *royaume de prêtres*, un royaume sacerdotal [1]. Il subordonne le souverain temporel au grand pontife, Josué à Éléazar [2]. Il prononce peine de mort contre quiconque n'obéirait point à la sentence du grand-prêtre [3]. Il se réserve l'élection du roi, au cas que le peuple en voulût un.

« Quand tu seras entré dans la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donnera, que tu la posséderas et que tu habiteras en elle, si tu viens à dire : J'établirai sur moi un roi comme toutes les nations qui m'environnent, tu établiras sur toi pour roi celui que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi; tu devras prendre pour roi sur toi un de tes frères, tu ne pourras pas placer sur toi un homme d'une autre nation et qui ne soit point ton frère. Cependant il ne multipliera pas pour lui les chevaux, il ne ramènera point le peuple en Égypte pour multiplier sa cavalerie ; car l'Éternel vous a dit ; Vous ne retournerez jamais plus par cette voie. Il n'aura pas une multitude de femmes, de peur que son cœur ne se détourne ; il n'amassera pas non plus pour lui une quantité immense d'or et d'argent. Mais, après qu'il sera assis sur le trône, il se transcrira dans un livre une copie de cette loi, d'après l'exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi. Il l'aura avec lui, et il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Éternel, son Dieu, et à observer exactement toutes les paroles de cette doctrine et toutes ces lois : que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères, qu'il ne se détourne de ce commandement ni à droite ni à gauche, et que par là il demeure longtemps en sa royauté, lui et ses enfants, au milieu d'Israël [4]. »

Roi suprême de toutes les nations, Dieu veut l'être spécialement d'Israël. Prévoyant que ce peuple s'obstinera à vouloir un roi-homme, il s'en réserve expressément l'élection et, par conséquent aussi, la déposition. Il donne pour règle au monarque futur la même loi qu'à ses sujets : cette loi, il doit en recevoir la lettre, par conséquent aussi le sens des prêtres de Lévi ; cette loi l'oblige, comme Josué, de consulter l'Éternel par le grand prêtre dans les questions difficiles ; à l'observation de cette loi sont attachés son affermissement sur le trône et la durée de sa dynastie.

Sa volonté sur tous ces points, Dieu la manifeste par le ministère des prophètes, qui, sous une religion pour ainsi dire toute prophétique, faisait comme partie intégrante du pouvoir spirituel. Il choisit et

[1] Exod., 19, 6. suivant l'hébreu. — [2] Num., 27, 12. — [3] Deut., 17, 8. — [4] *Ibid.*, 17, 14.

réprouve Saül par le ministère de Samuel; il choisit David par le ministère du même Samuel, et le confirme sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan. Il ôte à son fils dix tribus et les donne à Jéroboam par le ministère d'Ahias de Silo. Un autre prophète défend, de la part de Dieu, à Juda et à Roboam, de faire la guerre à Israël. Par le ministère du même Ahias, il réprouve la race de Jéroboam et appelle à la royauté d'Israël Baasa. Il annonce à ce même Baasa, par la voix de Jéhu, fils d'Hanani, que sa race sera détruite. Par le ministère d'Élie et d'Élisée, il appelle à la couronne Jéhu, fils de Namsi, lui ordonne d'exterminer toute la race d'Achab, et confirme la sienne sur le trône jusqu'à la quatrième génération. Le ministère des prophètes, en ces cas, était si habituel, que le peuple juif et ses prêtres ne reconnurent pour souverain Simon Machabée, que jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle [1].

Pour en revenir à Éléazar et à Josué, il y a encore en eux ceci de remarquable: le pontife aura des successeurs sans interruption jusqu'à la venue du Pontife éternel, qui établira le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, pour tous les peuples et tous les siècles à venir. Josué, au contraire, comme prince temporel, n'aura point de successeur: sa mission se borne à introduire le peuple en la terre promise. Ce que l'on nomme des juges, sont des sauveurs extraordinaires, que Dieu suscite à Israël lorsqu'en punition de ses infidélités, il est tombé dans quelque servitude étrangère. L'état normal, l'état du peuple fidèle à Dieu, c'est que, sous l'autorité à peine sensible du grand prêtre, sans roi et sans tribut, chacun faisait ce qui lui semblait bon comme dit l'Écriture [2], tant la liberté était grande, tant ce régime était doux. Les vrais Israélites savaient bien que tel était le gouvernement que Dieu leur voulait. Ainsi, quand les hommes d'Israël vinrent dire à Gédéon: Règne sur nous, et toi et ton fils, et le fils de ton fils, car tu nous as sauvés de la main des Madianites, ce héros véritable leur répondit: Je ne régnerai pas sur vous, ni non plus mon fils; votre maître sera l'Éternel [3]. Cet héroïsme, ce zèle si pur et si vif pour la gloire de Dieu, était toute l'âme de Josué.

Et après la mort de Moïse, l'Éternel dit au fils de Nun, qui en avait été le fidèle ministre: « Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi et passe le Jourdain que voici, toi et tout ce peuple, jusqu'à la terre que je donnerai aux enfants d'Israël. Tout l'espace que la plante de votre pied aura foulé, je vous le donnerai, comme je l'ai dit à Moïse. Vos confins seront depuis le désert et le Liban, jusqu'au grand fleuve d'Euphrate; toute la terre des Héthéens, jusqu'à la grande

[1] 1. Mach., 14, 41. — [2] Judic., 21, 24. — [3] Jud., 8, 22 et 23.

mer qui est au soleil couchant. Nul ne pourra vous résister tant que tu vivras : comme j'ai été avec Moïse, ainsi je serai avec toi ; je ne te laisserai point ni ne t'abandonnerai. Sois fort et vaillant ; mais en quoi ? Écoutons l'Éternel. Sois ferme et arme-toi d'un grand courage, afin que tu gardes et que tu accomplisses toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a donnée. Ne te détourne ni à droite ni à gauche, afin que tu agisses avec intelligence et succès, quelque part que tu ailles. Que le livre de cette loi soit continuellement dans ta bouche ; tu le méditeras jour et nuit, afin que tu gardes et que tu accomplisses tout ce qui y est écrit. Alors tu réussiras dans tes voies, alors tu agiras avec intelligence. C'est moi qui te l'ordonne : sois fort et villant, ne crains point ni ne t'épouvante ; car l'Éternel, ton Dieu, sera avec toi partout où tu iras [1]. »

Telle est, pour les chefs de nations, la véritable politique, la véritable science de gouverner, la loi de Dieu, le courage que leur commande celui dont ils sont les ministres, c'est le courage de se régler sur cette loi souveraine en toute chose, sans ployer jamais ni à droite ni à gauche. Science bien rare, courage plus rare encore, Josué les posséda l'un et l'autre.

Quand verrons-nous de ces Josués chrétiens ? Le monde en aurait bien besoin. Comme Israël, il erre par des lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point. Mais il erre sans colonne qui le guide sans arche d'alliance qui le rallie ; il erre sans savoir où arriver ni par où. Tout participe à cette incertitude, les trônes, les lois, les gouvernements, la paix, la guerre. Ce qui paraît de plus ferme, branle au moindre souffle et s'écroule. Se rassemble-t-il quelques jeunes gens, quelques hommes du peuple dans les rues d'une certaine ville, aussitôt voilà un trône en pièces, et puis un autre, et puis un autre, et tout le reste de trembler. On ne tue plus les rois, on fait pis ; on leur dit : Allez-vous-en, nous ne voulons plus de vous ; et ils s'en vont. Partout des séditions et des émeutes ; et ce n'est pas un moment d'effervescence, c'est l'état habituel et raisonné. Les princes se plaignent des peuples, les peuples se plaignent des princes, de part et d'autre, avec beaucoup de méthode et des raisonnements auxquels il n'est rien à répondre. On parle, on écrit, on parlemente, et on s'entend moins que jamais. Les uns crient à la révolte, les autres à la tyrannie, et ils ont raison les uns et les autres. Le seul tort qu'on ait, c'est de s'étonner que cela soit ainsi.

Rien n'est plus clair. Tout le monde convient que la religion est la base de la société temporelle ; par conséquent, mettre la révolte, l'a-

[1] Josué, 1, 1-10.

narchie dans la religion, c'est les mettre dans la base même de la société. Or, pour que dans la religion il n'y ait point anarchie, il faut y reconnaître une autorité, et l'autorité la plus grande ; car quiconque à la plus grande autorité en préfère une moindre, suppose nécessairement que la moindre doit l'emporter sur la plus grande, le néant sur l'être, le fou sur le sage. De là, plus de subordination, plus de société, plus de droit, plus de devoir. D'un autre côté, tout le monde conviendra qu'en fait de religion, l'autorité, incontestablement la plus grande est l'Église catholique, apostolique et romaine. Elle n'est au fond que le genre humain constitué par Jésus-Christ dans l'unité, pour proclamer à jamais toute vérité nécessaire : de sorte qu'elle réunit en sa personne et l'autorité naturelle du genre humain, et l'autorité surnaturelle de Dieu. Il est impossible d'en imaginer une plus grande. Or, ce qu'on appelle le schisme grec ou russe, le protestantisme germanique ou anglican, le philosophisme de tous les pays, qu'est-ce autre qu'une révolte opiniâtre contre cette plus grande autorité, qu'un complot de rois et de peuples pour implanter l'anarchie dans la religion, et, par suite, dans la base même de toute société ? Et, après des siècles de marche, l'on s'étonne d'arriver où l'on va ! et l'on se rassemble en des congrès d'ambassadeurs ou en des sociétés occultes pour deviner d'où cela vient ! et l'on fait des protocoles publics, des articles secrets pour l'empêcher d'être venu !

Ce grand mystère peut se résumer en quatre articles.

1° Tout gouvernement anticatholique ou qui combat l'autorité doctrinale de l'Église catholique, apostolique et romaine, est rationnellement ou philosophiquement une absurdité et une tyrannie. Une absurdité, en ce qu'après avoir posé en principe qu'on n'est obligé de respecter aucune autorité, puisqu'on ne l'est pas de respecter la plus grande, il prétend néanmoins qu'on est obligé de respecter la sienne ; une tyrannie, en ce qu'il contraint les hommes par la force à se soumettre à une absurdité pareille.

2° Tout souverain anticatholique ou qui repousse opiniâtrément l'autorité doctrinale de l'Église catholique, apostolique et romaine, se dépose rationnellement, philosophiquement, lui-même de sa souveraineté, absout philosophiquement lui-même ses sujets de tout devoir envers lui, se met philosophiquement lui-même hors la loi. En effet, quiconque méprise l'autorité la plus grande, donne philosophiquement à chacun le droit de mépriser la sienne, et mérite philosophiquement qu'on use de ce droit ; l'absurdité par laquelle il voudrait échapper à cette conséquence rationnelle n'est un devoir philosophique pour personne. Et il n'y a que cette autorité même, que le souverain anticatholique méprise et repousse opiniâtrément, qui puisse

sans inconséquence, recommander aux individus et aux peuples de le respecter encore et de lui obéir en ce qui convient.

3° Nul sujet, nul peuple anticatholique ne peut, sans inconséquence, blâmer son souverain de quoi qu'il fasse. Car dispenser un souverain de se soumettre à l'autorité la plus grande, à l'Église catholique promulguant et interprétant la loi de Dieu, c'est le dispenser de se soumettre à aucune autorité, à aucune loi, à aucune règle; c'est lui dire qu'il n'y a d'autre droit que la force, et qu'il peut légitimement tout ce qu'il peut impunément. Encore une fois, il n'y a que l'Église catholique qui puisse, sans inconséquence, blâmer et ces rois et ces peuples des excès auxquels ils pourraient se porter les uns contre les autres.

4° La politique moderne, qui tend continuellement à se soustraire à l'autorité doctrinale de l'Église catholique, tend continuellement à la ruine de toute subordination et de toute société, à l'anéantissement de tout droit et de tout devoir, au chaos et à l'anarchie. Les philosophes qui écrivent que l'état naturel de l'homme est l'état sauvage, l'état de brute; les sociétés secrètes qui travaillent à nous y amener, ne font que seconder les gouvernements, ne font que tirer les dernières et inévitables conséquences des principes que, depuis des siècles, les gouvernements prennent pour règle dans leurs rapports avec l'Église et son Chef.

Avec la grièveté du mal on voit ici le remède. A côté de l'horrible anarchie est le lieu de repos, la terre promise : il n'y a qu'un pas à faire, et l'on y est. Puissent quelques nouveaux Josués, à l'exemple de l'ancien, y passer avec leurs peuples ! Alors ils agiront avec intelligence, alors Dieu sera avec eux.

Aussitôt que le Seigneur lui eut fait connaître sa volonté, le Josué d'Israël ordonna aux princes, et, par eux, au peuple, de se préparer des vivres, parce qu'après trois jours ils passeraient le Jourdain. En même temps, il rappela aux guerriers des tribus de Ruben et de Gad, ainsi que de la moitié de celle de Manassé, la parole qu'ils avaient donnée à Moïse, de laisser leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux dans leurs possessions en deçà du Jourdain, vers l'orient, et de marcher eux-mêmes à la tête de leurs frères pour conquérir avec eux le pays au delà de ce fleuve. Ils répondirent : Tout ce que tu nous as ordonné, nous le ferons; quelque part que tu nous enverras, nous irons. Comme nous avons obéi à Moïse en toutes choses, ainsi nous t'obéirons; que l'Éternel, notre Dieu, soit seulement avec toi comme il a été avec Moïse. Quiconque contredira ton ordre, quiconque n'obéira pas à toutes tes paroles, que celui-là meure. Pour toi, sois seulement ferme et courageux [1].

[1] Josué, 1, 10, 16.

On comptait parmi eux environ cent dix mille hommes en état de porter les armes. Josué n'en prit que quarante mille.

Il avait envoyé des espions au delà du Jourdain pour examiner le pays et la ville de Jéricho. Ils entrèrent chez une hôtelière de la ville qui se nommait Rahab. Aussitôt il en fut donné avis au roi de Jéricho, qui envoya vers elle pour qu'elle les livrât; mais elle les cacha sur la terrasse de sa maison, en les couvrant avec du lin qui était là, et répondit qu'ils étaient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, et qu'on ne manquerait pas de les atteindre si on les poursuivait aussitôt. Avant que ses hôtes se fussent livrés au sommeil, elle monta vers eux et leur dit qu'elle savait que l'Éternel avait donné aux Israélites cette terre; que l'effroi avait saisi les habitants, qu'ils étaient éperdus : nous avons ouï comment l'Éternel a desséché devant vous la mer Rouge, quand vous sortîtes de l'Égypte, et ce que vous avez fait aux deux rois des Amorrhéens au delà du Jourdain, Séhon et Og, que vous avez mis à mort; nous l'avons ouï, et notre cœur s'est fondu d'épouvante, et nul ne trouve de courage à votre approche; car l'Éternel votre Dieu, c'est lui le Dieu qui règne en haut dans le ciel et ici-bas sur la terre. Maintenant donc, jurez-moi par l'Éternel, comme je vous ai fait miséricorde, qu'ainsi vous ferez à la maison de mon père, et que vous me donnerez un signe assuré, afin que vous sauviez mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs et tout ce qui est à eux, et que vous nous délivriez de la mort. Ils le lui jurèrent et lui donnèrent pour signal un cordon d'écarlate, par où elle les fit descendre de sa maison qui était appuyée sur les murs de la ville. A l'arrivée des Israélites, elle devait attacher ce cordon à la fenêtre, et rassembler tous les siens dans sa maison avec elle. Par là ils seraient sauvés. Les espions échappèrent de la sorte, après s'être retirés dans les montagnes, suivant le conseil de Rahab, et tenus cachés là pendant trois jours, jusqu'à ce que les hommes envoyés à leur poursuite eussent été de retour. Ceux-là donc apportèrent dans le camp d'heureuses nouvelles, racontèrent à Josué ce qui était arrivé, et dirent : l'Éternel a mis toute cette terre en nos mains, tous ses habitants sont éperdus devant notre face [1].

De Sétim, au pays de Moab, Josué arriva au Jourdain avec tout Israël. Là des hérauts passèrent à travers le camp et commandaient au peuple : Quand vous verrez l'arche de l'alliance de l'Éternel, votre Dieu, et les prêtres de la tribu de Lévi qui la portent, vous aussi, levez-vous et marchez derrière elle. Qu'il y ait entre vous et l'arche

[1] Josué, 2.

un espace d'environ deux mille coudées : vous n'approcherez pas au delà, afin que vous puissiez la voir de loin et connaître la voie par laquelle vous marcherez ; car jamais vous n'avez marché dans cette voie. Et Josué dit au peuple : Sanctifiez-vous ; car demain Jéhova fera parmi vous des merveilles. Aux prêtres il dit : Portez l'arche d'alliance et précédez le peuple ; et ils portèrent l'arche d'alliance, et ils marchèrent devant le peuple. Et l'Éternel avait dit à Josué : Aujourd'hui je commencerai à t'élever, en présence de tout Israël, afin qu'ils sachent que, comme j'ai été avec Moïse, ainsi je serai avec toi. Mais toi, commande aux prêtres qui portent l'arche d'alliance ; lorsque vous serez entrés dans une partie de l'eau du Jourdain, arrêtez-vous là. Et Josué dit au peuple : Approchez et écoutez la parole de Jéhova, votre Dieu. En cela vous saurez que le Dieu vivant est au milieu de vous, et qu'il dépossédera de devant votre face le Chananéen, l'Héthéen, l'Hévéen, le Phérézéen, le Gergéséen, l'Amorrhéen et le Jébuséen : voilà que l'arche de l'alliance du Dominateur de toute la terre marchera devant vous à travers le Jourdain. Lors donc que les prêtres qui portent l'arche de Jéhova, le Dominateur de toute la terre, poseront le pied dans les eaux du Jourdain, elles se sépareront, et celles qui viennent d'en haut s'arrêteront en un monceau. Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance marchaient devant lui. Et quand ils furent entrés dans le fleuve, et que leurs pieds commencèrent à être mouillés (or, le Jourdain avait couvert ses rives pendant toute la moisson), les eaux qui venaient s'arrêtèrent en un monceau, paraissant au loin comme une montagne, depuis la ville d'Adom jusqu'à Sarthan, espace d'environ quinze lieues ; mais les eaux qui étaient au-dessous descendirent dans la mer du désert, la mer Morte, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement écoulées. Le peuple s'avançait ainsi vis-à-vis de Jéricho, ayant à sa tête les quarante mille hommes des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé. Les prêtres qui portaient l'arche d'alliance de l'Éternel, se tenaient debout sur la terre sèche au milieu du Jourdain. Tout Israël traversait à pied sec, jusqu'à ce que la multitude entière eût passé le fleuve.

Le Jourdain sort des montagnes du Liban, traverse le lac Mérom, ensuite le lac de Génésareth, autrement la mer de Galilée, ou de Tibériade, et se perd dans la mer Morte. Son cours est d'environ cinquante lieues. D'après le témoignage de tous les voyageurs, il est extrêmement rapide et profond. Il n'a quelques endroits guéables que pendant une partie de l'année. Durant les chaleurs, il se déborde, gonflé par la fonte des neiges du Liban. A l'endroit où les Israélites le passèrent, quelques voyageurs ont estimé d'une soixantaine de

pieds la largeur ordinaire de son lit [1] ; un autre, qui a une grande réputation de sincérité et d'exactitude, l'estime de quatre-vingt-dix pieds [2] : ce qui donnerait, pour largeur moyenne, soixante-quinze. Mais, au fort de ses débordements, avec une rapidité plus impétueuse, il pouvait présenter une étendue d'eau quinze à vingt fois plus considérable. Ce fut dans un de ces moments que les Hébreux le passèrent à pied sec.

Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, et d'après l'ordre de Dieu, transmis par Josué, douze Israélites, un de chaque tribu, prirent douze pierres au milieu du Jourdain, de l'endroit même où étaient debout les prêtres qui portaient l'arche d'alliance, les enlevèrent sur leurs épaules et les posèrent dans le lieu où ils dressèrent le camp. Josué plaça encore douze pierres au milieu du Jourdain, à l'endroit où s'étaient arrêtés les prêtres qui portaient l'arche. Car ils restèrent au milieu du fleuve jusqu'à ce que tout le peuple fût passé.

En ce jour l'Éternel éleva Josué aux yeux de tout Israël; et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie. Et l'Éternel dit à Josué : « Ordonne aux prêtres qui portent l'arche du témoignage de monter hors du Jourdain. » Et il leur commanda, disant : Montez hors du Jourdain. Et lorsqu'ils furent hors du fleuve, portant l'arche de l'alliance de l'Éternel, et que la plante de leurs pieds se posa sur la terre sèche, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent sur toutes ses rives comme hier et avant-hier. C'était le dixième jour du premier mois que le peuple traversa le Jourdain, et ils campèrent en Galgal, du côté oriental de la ville de Jéricho. Et les douze pierres qu'ils avaient emportées du Jourdain, Josué les érigea en Galgal, et dit aux enfants d'Israël : « Lorsque vos enfants demanderont demain à leurs pères, et leur diront : Que signifient ces pierres ? vous le leur apprendrez, disant : Israël a traversé le Jourdain à sec, l'Éternel, votre Dieu, séchant les eaux de ce fleuve en votre présence, jusqu'à ce que vous eussiez passé ; comme il fit auparavant pour la mer Rouge, qu'il sécha jusque ce que nous eussions passé, afin que tous les peuples de la terre connaissent la main de l'Éternel, combien elle est puissante, et afin que vous craigniez l'Éternel, votre Dieu, en tout temps [3]. »

Le passage miraculeux des Israélites à travers le Jourdain accrut encore l'épouvante qui déjà les avait précédés, et les rois du pays furent éperdus A cette époque, tous ceux qui étaient nés pendant le voyage dans le désert furent circoncis le jour même. Durant la marche la circoncision n'avait pas eu lieu, parce qu'on ne savait

[1] Maund, Morison. — [2] Shaw. — [3] Josué, 4.

jamais si l'on resterait assez de temps au même endroit. Cette circoncision, en un même jour, de tout le peuple, rappelait la première circoncision d'Abraham et de toute sa peuplade, faite également en un même jour. On célébra aussi la Pâque dans les plaines de Jéricho; et le pain sans levain qu'on y mangea suivant la loi, était du froment de la contrée. Ce qu'il y eut surtout de remarquable, c'est que le lendemain du jour où les enfants d'Israël mangèrent des fruits de la terre promise, la manne, qui les avait nourris quarante ans dans le désert, cessa, et il n'en tomba plus. Pour la colonne de nuée qui, pendant le même temps, leur avait servi de guide, on croit qu'elle les quitta dès au delà du Jourdain, lorsqu'ils eurent conquis les royaumes d'Hésébon et de Basan.

Et il arriva que Josué étant près de Jéricho, il leva les yeux et vit un homme debout devant lui, tenant une épée nue. Josué alla vers lui et lui dit : Es-tu à nous ou à nos ennemis? Il répondit : Non; mais je suis le chef de l'armée de Jéhova, et maintenant je viens. Josué tomba prosterné contre terre, et adorant, il lui dit : Que dit mon seigneur à son serviteur! Et le chef de l'armée de Jéhova dit à Josué : Ote la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est saint. Et Josué fit ce qui lui était commandé.

Or, Jéricho, ville forte, était fermée et gardée avec soin, dans la crainte de cette terrible et étrange nation qui campait dans son voisinage.

L'Éternel dit donc à Josué : « Voilà que j'ai livré en ta main Jéricho et son roi, et tous ses guerriers. Combattants, vous entourerez tous la ville une fois le jour, et vous ferez de la sorte six jours durant; mais, au septième jour, que les prêtres portent les sept trompettes dont on se sert pour le Jubilé, et qu'ils précèdent l'arche d'alliance, vous environnerez la ville par sept fois, et les prêtres sonneront de la trompette. Et quand le son de la trompette sera plus prolongé et plus éclatant, et qu'il retentira à vos oreilles, tout le peuple jettera un grand cri, et les murailles de la ville tomberont sur elles-mêmes, et chacun entrera par le lieu qui sera devant lui. »

Quel est ce personnage mystérieux, qui se nomme le chef des armées de l'Éternel, qui permet qu'on l'adore, qui consacre un lieu par sa seule présence? Est-ce le même qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, qui, là, comme ici, commande d'ôter la chaussure? Est-ce le même qui, dans le prophète du Nouveau Testament, s'appelle le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement, a sur sa tête plusieurs diadèmes, est vêtu d'une robe teinte de sang; celui qui s'appelle le Verbe de Dieu, que suivent les armées célestes, de la bouche duquel sort une épée à deux tranchants, pour en frapper les

era avec un sceptre de fer, qui enfin porte écrit
ur sa cuisse : Le Roi des rois et le Seigneur des
it le croire ; car l'Écriture dit de lui : Et Jéhova

I ppela donc les prêtres et leur dit : Portez l'arche de l', et que sept autres prêtres portent les sept trompettes des Jubilés devant l'arche de Jéhova. Il dit aussi au peuple : Allez et faites le tour de la ville, et que les combattants armés précèdent l'arche de l'Éternel. Et lorsque Josué eut cessé de parler, les sept prêtres qui portaient les sept trompettes du Jubilé passèrent devant l'arche de l'Éternel, allèrent en avant et sonnaient des trompettes ; et l'arche de l'Éternel venait après eux, et ceux qui étaient en armes marchaient devant les prêtres, et le reste du peuple suivait l'arche, et tout retentissait du son des trompettes. Or, Josué avait commandé au peuple, disant : Vous ne crierez point, et votre voix ne se fera point entendre, et aucun mot ne sortira de votre bouche jusqu'au jour où je vous dirai ! Poussez un cri de guerre ; alors vous crierez. L'arche de l'Éternel fit donc une fois le jour le tour de la ville, et, revenant dans le camp, ils s'y arrêtèrent. Et Josué se leva de grand matin, et les prêtres portèrent l'arche de l'Eternel ; et sept d'entre eux portaient les sept trompettes du Jubilé devant l'arche ; et, s'avançant, ils sonnaient des trompettes, et le peuple armé allait devant eux, et le reste de la multitude suivait l'arche, et tout retentissait du son des trompettes. Et ils firent une fois, le second jour, le tour de la ville, puis ils retournèrent au camp ; ils firent ainsi durant six jours. Mais le septième, s'étant levé dès l'aurore, ils firent de la même manière sept fois le tour de la ville. Et lorsque les prêtres, au septième tour, sonnaient les trompettes, Josué dit à tout Israël : Poussez un cri de guerre, car Jéhova vous a livré la ville. Alors tout le peuple poussa des cris, à l'instant que les trompettes retentirent : et dès que la voix et le son eurent frappé les oreilles de la multitude, soudain les murs s'écroulèrent, et chacun monta par le lieu qui était devant lui, et ils s'emparèrent de la ville. Tout y fut passé au fil de l'épée, hommes, femmes, enfants, vieillards, même les bœufs, les brebis et les ânes. Rahab seule qui d'après l'ordre de Josué, avait été retirée de sa maison par les deux hommes qu'elle y avait logés, fut sauvée avec son père, sa mère, ses frères, toute sa famille et son bien, et placée hors du camp. Alors Josué prononça cette imprécation, et dit : Maudit soit devant l'Eternel l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho. Que les fondements lui coûtent son pre-

[1] Apocal., 19. — [2] Josué, 6, 2.

mier-né, et les portes le dernier de ses enfants. Imprécation qui s'accomplit dans la personne d'Hiel, au temps du roi Achab. L'Eternel fut ainsi avec Josué, et sa renommée se répandit dans toute la terre [1].

De Jéricho, il envoya deux explorateurs vers Haï, au nord-est. Ils rapportèrent qu'il ne fallait que peu de monde pour s'emparer de la ville. Josué fit marcher environ trois mille hommes qui furent battus par les guerriers de Haï, et mis en fuite, après avoir perdu trente-six d'entre eux. Le peuple fut consterné : son cœur fut en eau, suivant l'énergie orientale du texte. Josué déchira ses vêtements, se prosterna la face contre terre devant l'arche de Jéhova, y demeura jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël, et ils couvrirent leurs têtes de poussière. Le héros se plaignit à Dieu : « Hélas ! ô Adonaï Jéhova ! pourquoi avez-vous fait passer le fleuve du Jourdain à ce peuple, pour nous livrer aux mains de l'Amorrhéen et pour nous perdre ? Que ne sommes-nous demeurés au delà du Jourdain comme nous avions commencé ? De grâce, ô Adonaï ! que dirai-je en voyant Israël tourner le dos à ses ennemis ? Les Chananéens l'apprendront, ainsi que tous les habitants du pays ; et ils s'assembleront, et ils nous environneront, et ils extermineront notre nom de dessus la terre. Et que ferez-vous pour votre grand nom ? »

Alors Dieu lui fit connaître qu'Israël avait péché et emporté quelque chose de l'anathème. Le septième jour de la marche solennelle autour des murs de Jéricho, un instant avant le dernier son des trompettes, Josué avait commandé au peuple de passer au fil de l'épée tous les habitants, à l'exception de Rahab et des siens, et de brûler la ville avec tout ce qui était en elle. Seulement l'or et l'argent, l'airain et le fer, devaient-être consacrés à l'Eternel et déposé dans ses trésors. Un homme ayant agi contre cet ordre, Dieu commanda à Josué d'annoncer au peuple qu'il y avait un anathème dans Israël; et que tant qu'il ne serait pas ôté du milieu d'eux, il leur serait impossible de résister à leurs ennemis. Quiconque se trouvera coupable de cet anathème, celui-là sera puni de mort. Alors les tribus se présentèrent au sort, et le sort tomba sur celle de Juda ; les familles de cette tribu y tirèrent ensuite ; et le sort tomba sur la famille de Zaré ; et, parmi les hommes de cette maison, il tomba sur Achan. Josué lui dit : « Mon fils, rends gloire à Jéhova, Dieu d'Israël ; confesse et déclare-moi ce que tu as fait, ne le cache pas. Achan répondit à Josué : Véritablement j'ai péché contre Jéhova, Dieu d'Israël, et j'ai fait ainsi. Je vis parmi les dépouilles un riche manteau de Senaar, avec deux cents sicles d'argent et une règle d'or du poids de cinquante sicles;

[1] Josué, 6.

je les convoitai et les pris. Et voilà que cela est caché en terre au milieu de ma tente, avec l'argent par-dessous. » Josué y envoya ses serviteurs, qui trouvèrent les effets comme Achan avait dit ; ils les apportèrent et les jetèrent devant l'Éternel. Alors Josué, accompagné des Israélites, conduisit Achan avec ses fils, ses filles, ses troupeaux et tout ce qui était à lui, ainsi que les choses soumises à l'anathème, dans la vallée d'Achor, où ils furent lapidés et consumés par les flammes [1]. Si comme il paraît, les enfants furent punis dans cette circonstance avec leur père, c'est qu'ils auront eu connaissance de son crime et lui auront aidé à le cacher dans leur tente commune, Dieu avait expressément déclaré dans sa loi : Les pères ne périront pas pour les enfants, ni les enfants pour les pères ; mais chacun mourra pour son péché [2].

D'après l'ordre de Dieu, Josué marcha contre Haï et usa de stratagème. Il envoya quelques mille hommes en embuscade derrière la ville ; et puis, avec le reste de son armée d'élite, il alla se présenter devant, à quelque distance des murs. Le roi de Haï l'ayant vu, il sortit en hâte, dès le matin, avec toute son armée. Josué et tout Israël se retirèrent, feignant d'avoir peur, et ils s'enfuirent par la voie du désert. Leurs ennemis, ne soupçonnant pas qu'il y avait une embuscade derrière eux, les poursuivirent en poussant des cris et en s'encourageant l'un l'autre. Déjà ils étaient loin de la ville, où pas un homme n'était resté, lorsque Josué éleva son bouclier, suivant d'autres, sa lance contre Haï. Aussitôt les guerriers qui étaient cachés se levèrent, vinrent à la ville, la prirent et y mirent le feu. Les hommes qui étaient à poursuivre Josué, regardant et voyant que la fumée de la ville montait jusqu'au ciel, ne purent plus s'enfuir ni d'un côté ni de l'autre. Attaqués à la fois et par ceux qui avaient simulé la fuite jusque-là, et par ceux qui venaient de prendre la ville, il ne s'en sauva pas un seul. Le roi fut pris, amené à Josué, et pendu à une croix jusqu'au soir, où l'on jeta son cadavre à l'entrée de la ville sous un monceau de pierres. Il y eut douze mille de tués ce jour-là, tant hommes que femmes tous de la ville de Haï. Les troupeaux et le reste du butin furent partagés suivant l'ordre qui en avait été donné [3].

Ce fut après cette expédition que Josué exécuta un autre commandement de l'Eternel. Il lui bâtit un autel sur le mont Hébal, selon que Moïse l'avait prescrit, y offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, écrivit la récapitulation ou le sommaire de la loi sur les pierres de l'autel, plaça le peuple aux côtés de l'arche d'alliance, six

[1] Josué, 7. — [2] Deut., 24, 16. — [3] Josué, 8, 1-29.

tribus sur le mont Garizim, six tribus sur le mont Hébal. Puis les lévites promulguèrent de nouveau la loi devant toute la multitude, ainsi que les bénédictions et les malédictions du Très-Haut. Maudit, s'écriaient-ils à haute voix, maudit l'homme qui fait une image taillée ou de fonte, l'abomination de l'Éternel, l'œuvre des mains d'un artisan, pour la mettre dans un lieu secret; et tout le peuple répondait: Qu'il en soit ainsi! Maudit celui qui méprise son père et sa mère; et tout le peuple répondait : Qu'il en soit ainsi! Maudit celui qui change les bornes de son prochain; et tout le peuple répondait : Qu'il en soit ainsi! Maudit celui qui égare l'aveugle dans le chemin; et tout le peuple répondait: Qu'il en soit ainsi! Maudit celui qui pervertit le droit de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve; et tout le peuple répondait : Qu'il en soit ainsi! Enfin après d'autres malédictions contre l'inceste et le meurtre, maudit celui qui ne demeure pas dans les préceptes de cette loi et qui ne les accomplit pas dans ses œuvres! Et tout le peuple répondit : Amen, qu'il en soit ainsi [1]!

« Si tu écoutes la voix de l'Éternel, ton Dieu, et que tu observes tous ses commandements, il t'élèvera au-dessus de toutes les nations qui habitent sur la terre. Tu seras béni dans la ville et béni dans les champs. Béni sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes troupeaux. Tu seras béni en entrant et en sortant. L'Éternel fera que les ennemis qui s'élèveront contre toi tomberont en ta présence. Ils viendront contre toi par un chemin, et ils s'enfuiront par sept autres devant ta face. L'Éternel se fera de toi une nation sainte; et tous les peuples de la terre verront que le nom de l'Éternel est invoqué en toi, et ils te craindront.

« Mais si tu ne veux pas écouter la voix de l'Éternel, ton Dieu, voici les malédictions qui viendront sur toi. Tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs. Maudit sera et le fruit de tes entrailles, et le fruit de tes terres, et le fruit de tes troupeaux. Tu seras maudit en entrant et maudit en sortant. L'Éternel te livrera chancelant à tes ennemis; tu sortiras contre eux par une seule voie, et tu fuiras par sept, et tu seras dispersé dans tous les royaumes de la terre. L'Éternel te frappera de délire, d'aveuglement et de fureur; et tu marcheras à tâtons en plein midi, comme l'aveugle a coutume de faire au milieu des ténèbres. L'Éternel t'emmènera, toi et ton roi que tu auras établi sur toi, au milieu d'un peuple que tu auras ignoré, toi et tes pères; et tu adoreras là les dieux étrangers, le bois et la pierre, et tu seras une nation perdue, et comme le jouet et la fable de tous les peuples vers lesquels l'Éternel t'aura conduit. L'Éternel

[1] Deut., 27

amènera sur toi un peuple d'une terre lointaine et des extrémités de la terre; un peuple qui fondra sur toi comme l'aigle et dont tu ne pourras entendre la langue; un peuple insolent qui ne respectera point les vieillards et n'aura pas de pitié des enfants. Et il dévorera le fruit de tes troupeaux et les fruits de ta terre, jusqu'à ce que tu périsses. Et il te foulera aux pieds en toutes tes villes, et tes murailles fortes et élevées seront détruites, ces murailles en lesquelles tu avais mis ta confiance; tu seras assiégé dans toutes les villes de la terre que l'Éternel, ton Dieu, va te donner. Et tu mangeras la chair de tes fils et de tes filles, tant sera grande la désolation où t'auront réduit tes ennemis! Et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes, vous qui vous étiez d'abord multipliés comme les étoiles du ciel, parce que vous n'aurez point écouté l'Éternel, votre Dieu. Et comme l'Éternel s'est réjoui auparavant en vous comblant de biens et en vous multipliant : ainsi il se réjouira en vous perdant et en vous détruisant, et en vous exterminant de la terre où vous entrez pour la posséder. L'Éternel vous dispersera parmi tous les peuples, depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre. Parmi ces peuples mêmes vous ne vous reposerez pas, et vous ne trouverez pas seulement où poser la plante de votre pied; car l'Éternel vous donnera un cœur tremblant et des yeux languissants, et une âme dévorée de douleur. Votre vie sera comme en suspens devant vous; vous tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez pas à votre vie. Vous direz le matin: qui me donnera de voir le soir? et le soir : qui me donnera de voir le matin? tant votre cœur sera saisi d'épouvante, tant vous serez effrayés de tout ce que vous verrez de vos yeux. L'Éternel vous ramènera sur des vaisseaux en Égypte, par la voie que, selon ce qu'il vous avait dit, vous ne deviez jamais revoir. Là vous serez vendus à vos ennemis comme esclaves, et vos femmes comme servantes, et nul ne se présentera pour vous acheter [1]. »

La première partie de ces châtiments prophétiques, nous la verrons s'accomplir principalement en la captivité de Babylone; la seconde, plus terrible encore, nous la voyons s'accomplissant depuis dix-huit siècles, depuis l'époque où ce peuple a méconnu le grand prophète que Moïse lui annonça devant sa mort, ce prophète comme Moïse, et qu'il leur commandait d'écouter, sous peine d'encourir toute la vengeance de Dieu.

Cette promulgation solennelle de la loi, au moment d'exécuter la sentence capitale du souverain juge contre les peuples qui l'avaient foulée aux pieds; cette sanction formidable qui attachait à l'observation de cette loi le destin de la nation entière, tout cela dut faire

[1] Deut., 28.

une vive impression et sur les Israélites et sur tous les habitants du pays. Un peuple y trouva son salut.

Lorsque le sort de Jéricho et de Haï se fut répandu au loin, les rois du pays, qui habitaient les montagnes ou les plaines près du rivage de la mer ou près du Liban, se liguèrent ensemble pour combattre contre Josué et contre Israël. Mais un peuple, dont la capitale était Gabaon, à une journée du camp des Israélites, vers l'occident, employa la ruse pour se sauver du péril. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Galgal, où campait Josué avec son armée. Ces hommes conduisaient avec eux des ânes chargés de vieux sacs, de pains secs et brisés et d'outres rompues et recousues. Eux-mêmes portaient de vieux vêtements et des souliers usés. Arrivés au camp, ils dirent aux anciens d'Israël : « Nous venons d'une terre lointaine et désirons faire alliance avec vous. Les chefs d'Israël répondirent : Vous habitez peut-être parmi nous, et comment pourrions-nous alors faire alliance avec vous? Josué leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient. Nous sommes vos serviteurs, répliquèrent-ils. Vos serviteurs sont venus d'une terre fort éloignée, au nom de Jéhova, votre Dieu; car nous avons entendu le bruit de sa puissance, et toutes les choses qu'il a faites en Égypte, et tout ce qu'il a fait au roi des Amorites au delà du Jourdain, Séhon, roi d'Hésébon, et Og, roi de Basan. Et nos anciens nous ont dit, ainsi que tous les habitants de notre terre : Prenez en vos mains des provisions pour un long voyage, et allez au-devant d'eux, et dites : Nous sommes vos serviteurs, faites alliance avec nous. Voici les pains que nous avons pris tout chauds quand nous sommes partis de nos maisons pour venir vers vous, et les voilà maintenant secs et moisis. Nous avons rempli de vin ces outres neuves, et les voilà rompues. Et les vêtements dont nous nous sommes vêtus et les souliers que nous avons aux pieds sont usés à cause de la longueur du chemin. »

Josué et les chefs d'Israël s'y laissèrent prendre ; ils n'interrogèrent pas la bouche de l'Éternel, c'est-à-dire ils ne le consultèrent point par l'entremise du grand prêtre, comme ils auraient dû le faire. Ils prirent donc de leurs vivres en signe de bonne intelligence. Josué leur accorda la paix, avec l'assurance de la vie sauve. Et les princes de l'assemblée leur en firent le serment. Mais bientôt ils s'aperçurent de l'artifice; car le troisième jour ils arrivèrent aux villes de ce peuple, Gabaon, Caphira, Beroth et Cariathiarim. Josué et les chefs les épargnèrent. Et comme le peuple en murmurait, ils répondirent : Nous leur avons juré au nom de Jéhova, Dieu d'Israël : c'est pourquoi nous ne pouvons pas y toucher. D'après le conseil des anciens, Josué reprocha aux Gabaonites leur tromperie, et les condamna, ainsi

que leurs descendants, à couper le bois et à porter l'eau pour le service de l'autel de la maison de Dieu, à la place de tout le peuple. Les Gabaonites lui répondirent : « Il a été annoncé d'une manière certaine à nous, vos serviteurs, que Jéhova, votre Dieu, avait ordonné à Moïse, son serviteur, de vous donner toute la terre et d'en exterminer tous les habitants devant votre face ; et nous avons vivement craint pour nos âmes à votre approche, et nous avons fait cette chose. Et maintenant nous voici en votre main : faites de nous ce qui vous paraîtra bon et juste. » Josué fit donc comme il avait dit, et les délivra ainsi de la main des enfants d'Israël [1].

Quoique Josué eût commis une faute en ne consultant pas l'oracle de l'Éternel, comme il y était obligé dans toutes les occasions importantes, on ne voit pas cependant que Dieu l'ait blâmé d'avoir épargné les Gabaonites. On voit, au contraire, que ce serment d'alliance, surpris d'abord par la ruse, mais ratifié néanmoins par respect pour le nom de l'Éternel qu'on y avait invoqué, devint une loi sacrée et inviolable. Saül, premier roi des Juifs, y ayant porté atteinte, Dieu en punit tout Israël, jusqu'à ce que l'on eût donné aux Gabaonites une satisfaction entière [2]. Il est donc à présumer que si Josué avait consulté l'oracle, il eût eu réponse de faire à peu près comme il a fait. A la vérité, il y avait ordre d'exterminer les peuples de Chanaan, entre autres celui de Gabaon, les Hévéens ; mais cela s'entend naturellement de ceux qui résisteraient, qu'il faudrait attaquer et subjuguer de vive force. Quant à ceux qui viendraient d'eux-mêmes se soumettre à toutes les conditions, ceux surtout qui, comme les Gabaonites, viendraient au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël, le reconnaissant ainsi pour le Dieu véritable, la loi n'ayant rien ordonné à cet égard, il était tout naturel de les traiter avec miséricorde. Josué le donne bien à entendre, quand il observe qu'à l'exception de Gabaon, pas une ville ne demanda la paix aux enfants d'Israël et ne mérita ainsi la clémence [3]. Ce qui confirme encore ce sentiment, c'est que l'hôtelière ou la courtisane Rahab, non-seulement fut épargnée avec tous les siens, mais incorporée au peuple de Dieu : elle épousa Salmon, de la tribu de Juda, et devint ainsi une des ancêtres de David et du Messie.

La soumission volontaire des Gabaonites, jointe à la ruine de Jéricho et de Haï, affecta d'autant plus les peuples de Chanaan, que Gabaon était une grande cité. Haï avait eu douze mille habitants, mais Gabaon était beaucoup plus considérable : c'était comme une capitale de royaume. En effet, les villes de Caphira, Beroth et Cariathiarim paraissent avoir été sous sa dépendance ; d'une autre part, tous

[1] Josué, 9. — [2] 2. Reg., 21. — [3] Josué, 11, 19 et 20.

ces guerriers étaient très-vaillants. Pour empêcher que leur exemple n'en entraînât encore d'autres, Adonisédech, roi de Jérusalem, marcha contre Gabaon avec quatre autres rois, qui, comme lui, régnaient sur les Amorrhéens : Oham, roi d'Hébron; Pharam, roi de Jérimoth ; Japhia, roi de Lakis; et Dabir, roi d'Églon. A l'approche de ces cinq rois, les Gabaonites envoyèrent à Josué demander du secours. Et l'Éternel lui dit : Ne les crains pas, car je les ai livrés en ta main; nul d'entre eux ne pourra te résister. Josué, montant de Galgal durant toute la nuit, fondit sur eux tout d'un coup et remporta une grande victoire. Pendant que les ennemis fuyaient, Dieu fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres qui en tua plus encore que le glaive d'Israël. Alors Josué parla à Jéhova, et dit en la présence des enfants de Jacob : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon. » Et le soleil et la lune s'arrêtèrent ; et ni avant ni après, il n'y eut un jour aussi long, l'Éternel obéissant à la voix d'un homme et combattant pour Israël.

Les cinq rois avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans une caverne de la ville de Macéda. Josué l'ayant appris au milieu de sa victoire, répondit à ses gens : Roulez de grandes pierres à l'ouverture de la caverne, et placez des hommes intelligents qui les gardent. Pour vous, ne vous arrêtez pas ; mais poursuivez les ennemis, tuez tous les fuyards, et ne permettez pas qu'ils entrent dans les forteresses de leurs villes, eux que l'Éternel, votre Dieu, a mis entre vos mains.

Les ennemis ayant donc été frappés d'une grande plaie et étant presque entièrement détruits, toute l'armée retourna vers Josué, près de Macéda, où le camp était alors, tous en nombre égal et sans blessure. Alors Josué commanda d'ouvrir l'entrée de la caverne et de lui amener les cinq rois. Quand ils furent en sa présence, il appela tous les hommes d'Israël et dit aux chefs de l'armée qui étaient avec lui : Allez, et mettez le pied sur le cou de ces rois. Ils y allèrent; et pendant qu'ils leur tenaient le pied sur la gorge, il ajouta : Ne craignez point et ne vous épouvantez pas ; soyez fermes et courageux, car l'Éternel fera de même à tous vos ennemis contre lesquels vous combattrez. Après quoi, il les fit mettre à mort et attacher à cinq croix, jusqu'au soir, que l'on jeta leurs cadavres dans la caverne où ils s'étaient cachés, avec de grandes pierres à l'entrée.

Telle fut la mémorable victoire que Dieu accorda à Josué pour défendre les Gabaonites. Cela montrait que ceux-là mêmes qu'il avait condamnés à l'extermination, ne recourraient pas en vain à sa miséricorde. Il y avait encore un autre enseignement.

Ce qui peut être connu de Dieu, ses perfections invisibles, son

éternelle puissance et sa divinité, Dieu l'a rendu visible, dit saint Paul, par les choses qu'il a faites depuis la création du monde ; de sorte que ceux-là qui le méconnaissent et ne le glorifient pas sont inexcusables [1]. Dans l'égarement de leur cœur, les Égyptiens et les Chananéens transportaient la gloire du Dieu incorruptible à des choses corruptibles : au lieu du Créateur, qui est béni dans tous les siècles, ils servaient la créature, le soleil, la lune, la terre, la mer, les fleuves, les plantes, les animaux, les hommes, les rois. L'Éternel frappe donc de grands coups pour réveiller ces malheureux endormis et leur faire voir que, lui seul étant le maître de toutes choses, lui seul doit être adoré souverainement. Il frappe en Égypte les dieux de l'Égypte, le Nil, l'air, la terre, les plantes, les animaux, les hommes, les rois : ceux que ne convertissent pas de si grandes leçons, il entr'ouvre la mer et les y engloutit vivants. Ces coups terribles retentirent au loin : nous le voyons par les paroles de Rahab et des ambassadeurs de Gabaon. Pour l'instruction particulière des Chananéens, il arrête le fleuve si rapide du Jourdain, il amoncelle ses eaux à la vue de tout le pays, il renverse par le son des trompettes les murs de Jéricho. Ceux qui implorent la pitié de son peuple, quoique d'une manière frauduleuse, il les protége miraculeusement contre leurs ennemis. Il accable ceux-ci de grandes pierres du haut des cieux : ce sont les paroles du texte. Ces peuples adoraient le soleil sous le nom de Baal, et la lune sous le nom d'Astarté ou d'Astaroth : ils leur immolaient le sang de leurs fils et la pudeur de leurs filles. Le soleil et la lune aideront à les punir de ces abominations; le soleil et la lune obéiront à la voix de l'homme qui combat leurs criminels adorateurs, au nom du Dieu d'Israël. Le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Le soleil s'arrêta pour cela au milieu des cieux et ne se coucha pas durant l'espace d'un jour; en sorte qu'un jour devint comme deux. Telles sont les paroles expresses de l'Écriture [2]. Impossible de ne pas voir que le Dieu d'Israël est le maître de tout, du soleil, de la lune, des étoiles, de la terre, de la mer, des fleuves, des tempêtes, des plantes, des animaux, des peuples, des rois, de la vie et de la mort ; impossible de ne pas voir que lui seul est grand, lui seul puissant ; en un mot, que lui seul est Celui qui est.

Ce miracle fut visible pour toute la terre. Aussi, quoiqu'il ait précédé les temps historiques chez les autres peuples, en découvre-t-on néanmoins des souvenirs dans leurs anciennes traditions. Celles des Chinois parlent d'un jour qui en dura plusieurs autres et causa

[1] Rom., 1, 19 et 20. — [2] Josué, 10, 13. Eccl., 46, 5.

divers embrasements[1]. On voit quelque chose de semblable chez les Grecs et les Romains dans leur fable ou allégorie de Phaëton, qui, conduisant le char du soleil, prolongea beaucoup le jour et faillit embraser l'univers. Les traditions grecques et latines parlent encore d'une double nuit qui donna naissance à Hercule et qui, d'après les calculs d'un savant français, coïncide avec le double jour des Hébreux[2].

Quand Josué dit : Soleil, arrête-toi, il parle comme parle tout le monde, même ceux qui savent le mieux que le mouvement apparent de cet astre est dû à la rotation de la terre sur elle-même. A la prière de Josué, la terre cessa de tourner sur son axe, sans cesser sa marche annuelle autour du soleil, ni changer ses rapports avec les autres planètes. Dieu, qui lui a donné l'un et l'autre mouvement, pouvait à son gré suspendre l'un sans l'autre, ou bien tous les deux.

Quant à la pluie de pierres, ce n'est pas une chose très-rare que des pierres tombant des nues, ou des aérolithes, sans qu'on sache encore bien d'où elles viennent, ni comment elles se forment. On en cite plusieurs exemples et dans l'antiquité et dans les temps modernes. Un des plus singuliers est la pluie de pierres qui précéda l'étonnante émersion de l'île de Santorin, hors de l'Archipel, l'an 1707, avec ces circonstances entre autres. Un bruit terrible, semblable à celui que font de grosses pièces d'artillerie ou le tonnerre se fit entendre pendant plusieurs jours, durant lesquels on vit s'élever de la mer, comme autant de fusées, une quantité prodigieuse de pierres qui allèrent tomber à cinq milles de l'endroit d'où elles étaient parties. La merveille dont il est parlé dans Josué, ne consiste pas précisément en ce qu'il est tombé une pluie de pierres, mais en ce qu'elle est tombée si à propos qu'elle écrasât les Chananéens sans nuire aux Hébreux.

Josué sut profiter de sa victoire. Le même jour, il prit Macéda, d'où, étant parti, il prit Lebna ; de Lebna il marcha sur Lakis, qu'il emporta après deux jours de siége. Horam, roi de Gazer, étant venu au secours de Lakis, Josué le défit si complètement qu'il ne s'en sauva pas un homme. Il se rendit également maître d'Églon, d'Hébron, de Dabir, des montagnes, de la plaine, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à Gabaon ; en un mot, de toute la partie méridionale du pays de Chanaan. Il en traita les rois comme il avait fait de ceux de Jéricho et de Haï. Tout cela fut l'affaire d'une seule campagne, après quoi il revint avec tout Israël au camp de Galgal[3].

Mais lorsque Jabin, roi d'Asor, en l'extrémité septentrionale, eut

[1] Martini, *Histoire de la Chine*, l. 1. — [2] Chaubard, *Éléments de Géologie*, p. 289 et seqq. — [3] Josué, 10, 23-13.

ouï toutes ces choses, il envoya vers Jobab, roi de Madon, vers le roi de Séméron, vers le roi d'Achsaph, depuis Ptolémaïs, et vers les rois du septentrion qui habitaient les montagnes et la plaine au midi de Cénéroth ou du lac de Génésareth, et dans les campagnes, et dans le pays de Dor, auprès de la mer; et vers le Chananéen, en orient et en occident, et vers l'Amorrhéen, l'Héthéen, le Phérézéen, le Jébuzéen qui habitaient les montagnes; et vers l'Hévéen qui habitait sous l'Hermon, partie du mont Liban, en la terre de Maspha, au delà du Jourdain. Et ils sortirent tous avec leurs troupes, peuple aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer, et avec eux une grande multitude de chevaux et de chars. Et tous ces rois s'assemblèrent aux eaux de Mérom, en la partie septentrionale de Chanaan, pour combattre Israël. Josué marcha contre eux, et l'Éternel lui dit : Ne les crains point; car demain, à cette heure même, je te les livrerai tous pour être taillés en pièces devant Israël. Tu couperas les nerfs de leurs chevaux et tu brûleras leurs chars. Josué fondit sur eux à l'improviste avec son armée, les tailla en pièces, les poursuivit jusqu'à la grande Sidon, jusqu'aux eaux de Maséréphoth, et jusqu'au champ de Masphé qui est vers l'orient. Rien ne put lui échapper. Revenant soudain sur ses pas, il prit Asor, qui avait été jusqu'à ce moment la capitale de tous ces royaumes, la détruisit par la flamme, en extermina le roi et tous les habitants, il en fit de même aux villes et aux rois des autres royaumes. Il ne préserva du feu que les villes situées sur les hauteurs, comme plus propres à dominer sur tout le pays. Tout ce que l'Éternel avait commandé à Moïse, et Moïse à Josué, Josué l'exécuta sans rien oublier, sans omettre une seule parole. Dans cinq ou six ans, il défit trente-un rois et conquit trente-un royaumes, depuis les confins de l'Égypte et de l'Idumée jusqu'au Liban et à Sidon. A l'exception des Hévéens qui demeuraient à Gabaon, pas une ville ne parla de paix aux enfants d'Israël, ils les prirent toutes en combattant. L'Éternel avait laissé leur cœur s'endurcir de manière qu'elles attaquassent son peuple, qu'elles ne méritassent aucune grâce et qu'elles fussent ainsi exterminées [1].

On voit ici la sévérité de Dieu à l'égard de ceux qui abusent de sa patience. Ayant créé l'homme libre, il tolère, il supporte, sans les approuver, bien des écarts, bien des fautes, bien des péchés; il les supporte pour que le repentir les efface; il les supporte non pas sans fin et sans mesure : arrive un point où il frappe de mort et punit éternellement. Dans le temps même, souvent il frappe dans ce que l'on a, dans ce que l'on aime, dans la santé du corps, dans les affec-

[1] Josué, 11, 19 et 20.

tions de l'âme, afin de sauver tout l'homme pour l'éternité. La tolérance de Dieu est ainsi tempérée de justice et de miséricorde.

Ce qu'il fait à l'homme comme individu, il le lui fait comme nation : il tolère, supporte, sans les approuver, bien des égarements, bien des désordres, bien des excès. Souvent, pour conserver l'ensemble, il coupe certaines parties gangrenées ; les individus nuisibles au tout sont punis de mort par son ordre et pour l'exemple : ainsi le blasphémateur, ainsi Achan. Quelquefois la nation entière, ayant comblé la mesure de son âge et de ses crimes, est frappée de mort.

L'homme, en tant que genre humain, vivra également son âge. Dieu tolère également bien des choses, mais pas tout ; il les tolère longtemps, mais pas toujours : témoin le déluge qui frappe de mort l'ancien monde, la confusion des langues qui châtie le monde nouveau. S'il ne le frappe pas tout entier, il en punit des membres, comme on punit des individus dans une nation pour inspirer une crainte salutaire aux autres et empêcher la dépravation totale. Sodome servira d'exemple en son temps, l'Égypte au sien, les Chananéens au leur.

Ces Chananéens, du reste, pouvaient se convertir ; ils n'igoraient pas la religion véritable : Melchisédech, Abraham, Isaac et Jacob la leur avaient fait assez connaître. Les avertissements ne leur avaient pas manqué : depuis quatre siècles, ils étaient instruits du sort qui les menaçait : depuis quarante ans, la vengeance du ciel, sortie de l'Égypte, levait le glaive contre eux. Les Égyptiens frappés de plaies horribles, puis engloutis dans les flots ; les Israélites nourris par la manne du désert, conduits et ombragés par la nuée ; le Jourdain reculant à leur approche ; les murs de Jéricho se renversant : voilà certes qui parlait assez haut ; ils le savaient aussi bien que Rahab et les Gabaonites ; ils pouvaient, comme eux, y trouver leur salut.

Mais quel besoin est-il de nos pensées ? Écoutons plutôt celles que l'Esprit-Saint a inspirées au Sage.

« O Seigneur, que votre esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite ! Vous châtiez peu à peu ceux qui s'égarent. Pour les instruire, vous les reprenez par où ils pèchent, afin que, se séparant du mal, ils croient en vous, ô Seigneur.

« Vous aviez en horreur les anciens habitants de votre terre sainte, parce qu'ils faisaient des œuvres détestables par des enchantements et des sacrifices impies, ils tuaient sans compassion leurs propres enfants, ils mangeaient les entrailles des hommes et leur sang, contre votre ordonnance sacrée. Pères tout ensemble et parricides d'âmes cruellement abandonnées, vous avez voulu les perdre par la main de nos pères, afin que cette terre, qui vous était la plus chère de toutes, devînt le digne héritage des enfants de Dieu.

« Cependant vous avez épargné ces pécheurs attendu qu'ils étaient hommes, et vous leur avez envoyé des guêpes pour être les avant-coureurs de votre armée, afin qu'elles les exterminassent peu à peu. Ce n'est pas que vous ne puissiez assujettir par la guerre les impies aux justes, ou les faire périr tout d'un coup par des bêtes cruelles, ou par la rigueur d'une seule de vos paroles; mais, exerçant sur eux vos jugements par degrés, vous leur donniez lieu de faire pénitence, quoique vous n'ignorassiez pas que leur génération était méchante, que la malice leur était naturelle et que jamais leur pensée ne changerait; car leur race été maudite dès le commencement.

« Ce n'était pas par la crainte de qui que ce soit que vous les épargniez ainsi dans leurs péchés ; car qui est celui qui vous dira : Pourquoi avez-vous fait cela? ou qui s'élèvera contre votre jugement? ou qui paraîtra devant vous pour prendre la défense des hommes injustes? ou qui vous accusera quand vous aurez fait périr les nations que vous avez créées? Après vous, qui avez soin généralement de tous les hommes, il n'y a point d'autre Dieu devant lequel vous ayez à faire voir qu'il n'y a rien d'injuste dans les jugements que vous prononcez. Il n'y a ni roi, ni prince qui puisse s'élever contre vous en faveur de ceux que vous aurez fait périr. Mais étant juste comme vous êtes, vous gouvernez toutes choses justement et vous regardez comme indigne de votre puissance de condamner celui qui ne mérite point d'être puni : car votre puissance est le principe même de votre justice; et vous êtes indulgent envers tous, parce que vous êtes le Seigneur de tous. Vous faites voir votre puissance lorsqu'on ne vous croit pas souverainement puissant, et vous confondez l'audace de ceux qui vous méconnaissent. Dominateur de la force, vous êtes lent et tranquille dans vos jugements, et vous nous gouvernez avec une grande réserve, parce qu'il vous sera toujours libre d'user de votre puissance quand il vous plaira.

« Vous avez appris à votre peuple, par cette conduite, que le juste doit être humain, et vous avez donné sujet à vos enfants d'espérer qu'en les jugeant, vous leur donnerez lieu de faire pénitence de leurs péchés. Car si, lorsque vous avez puni les ennemis de vos serviteurs et ceux qui avaient si justement mérité la mort, vous l'avez fait avec tant de ménagement, en leur donnant le temps et le lieu de se convertir de leur malice, avec combien de circonspection avez-vous jugé vos enfants, aux pères desquels vous aviez donné votre parole avec serment, en faisant alliance avec eux et leur promettant de si grands biens! Lors donc que vous nous faites souffrir quelque châtiment, vous tourmentez nos ennemis en plusieurs manières, afin que nous pesions votre bonté avec une sérieuse attention, et que, lorsque

vous nous faites éprouver votre justice, nous espérions en votre miséricorde.

« C'est pourquoi, en jugeant ceux qui avaient mené une vie injuste et insensée, vous leur avez fait souffrir d'horribles tourments par les choses mêmes qu'ils adoraient, les insectes; car ils s'étaient égarés longtemps dans la voie de l'erreur, prenant pour des dieux les plus vils des animaux nuisibles, s'abusant comme des enfants sans raison. Aussi vous êtes-vous joué d'eux en les punissant, comme des enfants insensés, par des mouches. Mais ceux qui ne se sont pas corrigés par cette manière d'insulte et de réprimande, ont éprouvé une condamnation digne d'un Dieu. Ayant la douleur de se voir tourmentés par les choses mêmes qu'ils prenaient pour des dieux, et voyant qu'on s'en servait pour les exterminer et les perdre, ils reconnurent le Dieu véritable qu'ils niaient auparavant connaître; et ils furent enfin accablés par la dernière condamnation [1]. »

Encore, dans cette condamnation dernière, pouvaient-ils échapper à la mort par la fuite; c'était même l'intention formelle de Dieu. Il avait dit aux enfants d'Israël par Moïse : « J'enverrai devant vous ma terreur, et je répandrai la confusion parmi tous les peuples chez qui vous entrerez [2], en sorte que tous vos ennemis vous tourneront le dos. J'enverrai devant vous des frelons qui mettront en fuite l'Hévéen, et le Chananéen, et l'Héthéen, avant que vous entriez dans cette terre. Je ne les chasserai point de devant vous en un an, de peur que la terre ne soit changée en une solitude et que les bêtes ne se multiplient contre vous. Je les chasserai de devant vous peu à peu, jusqu'à ce que vous soyez en plus grand nombre et que vous possédiez la terre [3]. » Ainsi la peine de mort n'était que pour ceux qui ne voudraient ni se convertir ni se retirer.

Cette terre, d'ailleurs, ne leur avait pas été donnée en héritage; comme nous l'apprennent d'anciens auteurs, ils y étaient venus du golfe Persique et de la mer Rouge [4]; ils s'en étaient emparés sur les premiers habitants. Une nouvelle émigration n'était pas une grande peine. Déjà, sans doute, l'intérêt de leur commerce leur avait fait commencer quelques établissements sur les côtes d'Europe et d'Afrique. L'expédition du conquérant égyptien Sésostris, qui traversa leur pays comme un torrent, les premières années que les Israélites voyageaient dans le désert, dut augmenter l'émigration pour les nouvelles colonies; la conquête de leur pays par les Israélites, qui dura depuis Josué jusqu'à Salomon, ne fit que la rendre plus universelle.

[1] Sap., 12. — [2] Suivant l'hébreu et les Septante. — [3] Exod., 23, 27-30. — [4] Hérod., l. 1, c. 1. Strab., l. 1. Justin, l. 18.

Aussi est-ce dans cette période qu'on leur voit fonder partout des villes et des colonies fameuses : Thèbes en Béotie ; Utique, Hippone, Carthage, en Afrique ; Gadès ou Cadix, en Espagne. Ce fut au temps de Moïse, nous apprend Diodore de Sicile, que le Phénicien Cadmus fonda Thèbes et apporta en Grèce les lettres de l'alphabet [1]. Au sixième siècle de l'ère chrétienne, Procope écrit que, dans la ville de Tingis, en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant par leur inscription que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Josué. On y lisait : C'est nous qui fuyons le brigand Jésus, fils de Navé [2] : c'est le nom de Josué en grec. Au temps de saint Augustin, ces Puniques ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient sans hésiter qu'ils étaient Chananéens ; et, ne le dissent-ils pas, leur langue le disait assez ; sa parfaite ressemblance avec l'hébreu, l'ancienne langue du pays de Chanaan, ne pouvait se méconnaître. Saint Augustin en cite plusieurs exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots ; en particulier, les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges des Hébreux.

Non-seulement la langue, mais le caractère signalait dans les Puniques des descendants des Chananéens. Les Carthaginois, comme les Phéniciens d'où ils sortaient, dit un écrivain de nos jours, paraissent avoir été un peuple dur et triste. A Carthage aussi, la religion était atroce et chargée de pratiques effrayantes. Dans les calamités publiques, les murs de la ville étaient tendus de drap noir. Lorsque Agathocle assiégea Carthage, la statue de Baal, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants, et trois cents personnes se précipitèrent encore dans les flammes. C'est en vain que Gélon, vainqueur, leur avait défendu d'immoler des victimes humaines ; la Carthage romaine, elle-même, au temps des empereurs, continuait secrètement ces affreux sacrifices.

Carthage représentait sa métropole, mais sous d'immenses proportions. Placée au centre de la Méditerranée, dominant les rivages de l'Occident, opprimant sa sœur Utique et toutes les colonies phéniciennes d'Afrique, elle mêla la conquête au commerce, s'établit partout à main armée, fondant des comptoirs malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes, les forçant tantôt d'acheter et tantôt de vendre. Elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne et vers les colonnes d'Hercule ;

[1] Diod., *Frag.*, l. 40. — [2] Procope. *Histoire des Vandales*, l. 2, c, 10.

elle défendait aux Sardes de cultiver la terre sous peine de la vie [1].

On peut comprendre par là quel eût été le sort de l'humanité, si jamais la race de Chanaan en fut devenue la maîtresse. Grâce à Dieu, le pays de Chanaan, devenu la Judée, sera le salut du monde.

Josué en ayant fait la conquête en grande partie, l'Éternel lui dit : Tu es vieux et avancé en âge, et il reste encore beaucoup de terres à conquérir, savoir : Le pays des Philistins, partagé en cinq principautés, Gaza, Azot, Ascalon, Geth et Accaron ; la Phénicie, y compris Sidon ; les régions du Liban, depuis Baalgad, au-dessous du mont Hermon, jusqu'à l'entrée d'Emath ou d'Émèse. Dieu promit d'expulser lui-même ces peuples plus tard. S'il ne le fit point alors, c'est que les enfants d'Israël n'étaient pas encore assez nombreux pour occuper tous ces pays, c'est qu'il voulait que leurs descendants s'exerçassent également à la guerre, c'était enfin pour éprouver s'ils seraient fidèles à exécuter les ordres qu'il avait donnés à leurs pères par Moïse [2]. C'est ainsi que l'Écriture s'en explique ailleurs. Dieu commanda donc à Josué de partager ces terres avec les autres déjà conquises.

Ce partage ne regardait que neuf tribus et la moitié d'une. Les tribus de Ruben, de Gad et la moitié de celle de Manassé avaient déjà leur part au delà du Jourdain ; Ruben, le gros du royaume d'Hésébon, séparé du pays de Chanaan par le Jourdain à l'occident, du pays des Moabites par le torrent d'Arnon au midi, du pays des Madianites par des montagnes à l'orient, et confinant au nord à la tribu de Gad. Dans ce partage de Ruben se trouvait la montagne d'Abarim, du sommet de laquelle Moïse contempla la terre promise avant de mourir, et la vallée de Moab où il fut enseveli. Gad avait le reste du royaume d'Hésébon, avec la moitié du pays de Galaad, et s'étendait, d'un côté, le long du Jourdain, jusqu'à la mer de Génésareth ; tandis que, de l'autre, il confinait au pays des Ammonites, dont il était séparé par le torrent de Jaboc. Le nom de Galaad, ou Monceau du témoin, fut donné à tout ce pays de montagnes, parce que là se trouvait le monceau de pierres que Jacob et Laban prirent pour témoin, devant l'Éternel, de l'alliance qu'ils venaient de contracter ensemble.

Là était aussi Mahanaïm ou le *Camp*, parce que Jacob, à son retour de Mésopotamie, y rencontra le camp de Dieu, c'est-à-dire ses anges ; Phanuël ou *face de Dieu* parce que ce patriarche y vit Dieu face à face dans cette lutte mystérieuse, d'où lui vint le nom d'Israël ou fort contre Dieu. Près de là, son frère Ésaü vint à sa rencontre,

[1] Michelet, *Histoire romaine*, l. 2, c. 3. — [2] Judic., 3, 1-4.

et ils s'embrassèrent en pleurant. La moitié de la tribu de Manassé avait le reste du pays de Galaad, avec tout le royaume de Basan. Depuis la pointe méridionale du lac de Génésareth, elle s'étendait, à l'occident et au nord, jusqu'au delà des sources du Jourdain, dans les montagnes d'Hermon ou du Liban; à l'orient, elle touchait à la terre des Ammonites et à l'Arabie. Tous ces pays étaient extrêmement fertiles en pâturages; le nom seul de Basan l'indique, car il signifie gras. Aussi Moïse parle-t-il, dans son cantique, des béliers de Basan[1], et Salomon, dans son Cantique des cantiques, relève-t-il la beauté des troupeaux de Galaad[2]. Dans cette tribu, sur le bord de la mer de Génésareth ou de Tibériade, étaient la ville et la région des Gérasénéens, où le Christ guérit deux possédés et permit aux esprits impurs qui les avaient tourmentés de se loger dans un troupeau de porcs; Corosaïm, où il fit également beaucoup de miracles; plus loin, dans les montagnes de Galaad, la ville de Pella, où les chrétiens se retirèrent pendant le siége de Jérusalem par Titus.

Quant aux tribus restantes, le grand prêtre Éléazar, Josué, fils de Nun, et les princes des familles d'Israël, se réunirent à Galgala pour leur partager la terre de Chanaan.

Alors les enfants de Juda s'approchèrent de Josué; et Caleb, fils de Jéphoné, Cénézéen, lui parla : « Vous savez ce que l'Éternel a dit de moi et de vous à Moïse, homme de Dieu en Cadès-Barné : j'étais fils de quarante ans, lorsque Moïse, serviteur de l'Éternel, m'envoya de Cadès-Barné pour reconnaître cette terre, et je lui rendis compte, ainsi qu'il était dans mon cœur. Or, mes frères, qui étaient venus avec moi, remplirent d'épouvante le cœur du peuple; et néanmoins je suivis l'Éternel, mon Dieu. Et Moïse me jura en ce jour, disant : La terre que ton pied a foulée sera ton héritage et l'héritage de tes enfants, à jamais, parce que tu as suivi fidèlement l'Éternel. L'Éternel m'a donc conservé la vie jusqu'à ce jour, comme il le promit alors. Il y quarante-cinq ans que l'Éternel dit cette parole à Moïse, quand Israël marchait dans le désert; et me voilà fils de quatre-vingt-cinq ans, aussi fort que lorsque Moïse m'envoya pour reconnaître cette terre : ma vigueur d'alors est ma vigueur d'aujourd'hui, soit pour combattre, soit pour aller et venir. Donnez-moi donc cette montagne que l'Éternel m'a promise, comme vous l'avez entendu vous-même, la terre où sont les Énacims, et leurs villes grandes et fortes, afin que j'éprouve si l'Éternel sera avec moi et si je pourrai les exterminer ainsi qu'il me l'a promis. » Josué bénit alors Caleb, en lui souhaitant un heureux succès, et il lui donna Hébron pour héritage[3].

[1] Deut., 32, 14. — [2] Cant., 6, 4. — [3] Josué, 14, 6-15.

Cette ville était très-ancienne; elle avait été fondée sept ans avant Tanis, en Égypte. Elle s'appelait auparavant Cariath-Arbé[1], ou ville d'Arbé, du nom d'un homme fameux parmi les Énacims ou les géants, lequel y était enterré. Arbé était le père d'Énac dont les Énacims sont descendus. C'était une race de géants. Josué en avait déjà exterminé plusieurs; les autres s'étaient réfugiés à Gaza, Geth et Azot; mais trois des plus vaillants, Sesaï, Ahiman et Tholmaï, rentrés à Hébron, s'y étaient fortifiés : Caleb les en chassa de nouveau.

Les géants de la race d'Énac ne sont pas les seuls dont parle l'Écriture; déjà, du temps d'Abraham, elle nous montre Codorlahomor et ses alliés battant les Réphaïms à Astaroth-Carnaïm, ville échue depuis à la tribu de Manassé. Dieu promet à ce patriarche de lui donner le pays des Réphaïms. Og, roi de Basan, fut le dernier de cette race; il était si grand, que plusieurs années après, on montrait encore son lit d'airain à Rabbath, capitale des Ammonites; ce lit avait neuf coudées de long et quatre de large. Les neuf coudées fond quinze pieds quatre pouces et demi, à prendre la coudée hébraïque sur le pied de vingt pouces et demi; ce qui fait voir que Og était d'une taille vraiment gigantesque. Moïse nous parle encore d'un autre peuple qui demeurait à l'orient de la mer Morte[2]; il s'appelait Émim; et Dieu ayant livré leur pays aux Moabites, les Émims furent défaits et exterminés. Ils étaient nombreux et puissants, et d'une taille si avantageuse, qu'on les aurait pris pour des enfants d'Énac et pour des Réphaïms. Voilà encore un peuple entier de géants qui avaient été exterminés avant le temps de Moïse; leur mémoire était encore récente, puisque Moab, père des Moabites, ne naquit que trois cent vingt-cinq ans avant Moïse, et qu'avant que les Moabites fussent en état d'entreprendre la guerre contre les Émims, il fallut au moins cent cinquante ou deux cents ans. Les Ammonites, frères des Moabites, attaquèrent apparemment vers la même époque une autre race de géants nommés Zuzims ou Zomzommims; ils étaient puissants et nombreux, et d'une taille égale aux fils d'Énac[3]; leur pays passait pour un pays de géants ou de Réphaïms. Ainsi il y avait trois races de géants au delà du Jourdain, les Réphaïms au nord, les Émims au midi et les Zomzommims entre les uns et les autres. Il y avait aussi des Réphaïms en deçà du Jourdain. On en remarque deux races : les uns étaient ces fils d'Énac ou les Énacims, dont la demeure principale était à Hébron et dans les environs; les autres, nommés simplement Réphaïms ou fils de Rapha, avaient leur demeure dans la ville

[1] Num., 13, 23. — [2] Deut., 2. — [3] *Ibid.*, 2.

de Geth : Goliath était de ce nombre. Enfin, Dieu dit par la bouche d'Amos, parlant de la conquête du pays de Chanaan, faite par les Hébreux : « J'ai exterminé devant eux l'Amorrhéen dont la hauteur était la hauteur des cèdres, et qui était fort comme les chênes[1]. » Voilà donc plusieurs races d'une taille monstrueuse et d'un caractère sans doute pareil à leur taille. Tout le monde conspire à s'en défaire.

Dans les antiques traditions de la Grèce et de Rome, antérieurement aux temps historiques, on voit également apparaître une race extraordinaire, les Pélasges; race également proscrite et poursuivie dans tout le monde, et par les Hellènes et par les Barbares. Bien des siècles avant notre ère, les Pélasges dominaient tous les pays situés sur la Méditerranée, depuis l'Étrurie jusqu'au Bosphore. Dans l'Arcadie, l'Argolide et l'Attique, dans l'Étrurie et le Latium, peut-être dans l'Espagne, ils ont laissé des monuments indestructibles : ce sont des murs formés de blocs énormes qui semblent entassés par le bras des géants. Ces ouvrages sont appelés, du nom d'une tribu pélasgique, *cyclopéens*. Bruts et informes dans l'enceinte de Tirynthe, dans les constructions de l'Arcadie, de l'Argolide et du pays des Herniques, ces blocs monstrueux s'équarrissent dans les murs apparemment plus modernes des villes étrusques. Ces murailles éternelles ont reçu indifféremment toutes les générations dans leur enceinte; aucune révolution ne les a ébranlées. Fermes comme des montagnes, elles semblent porter avec dérision les constructions des Romains et des Goths, qui croulent chaque jour à leurs pieds. Cependant cette race gigantesque, répandue en tant de contrées, disparaît entièrement dans l'histoire; ses diverses tribus ou périssent, ou se fondent parmi les nations étrangères, ou du moins perdent leurs noms. Il n'y a point d'exemple d'une ruine si complète. Une inexpiable malédiction s'attache à ce peuple; tout ce que ses ennemis nous en racontent est néfaste et sanglant. C'est ainsi qu'un écrivain de nos jours résume les anciennes traditions sur les Pélasges[2]. Remarquons qu'un des ancêtres les plus fameux de ce peuple extraordinaire s'appelle Inachus, nom qui, moins la terminaison grecque, est le même que celui d'Énac.

Après s'être emparé d'Hébron et en avoir expulsé les derniers Énacims, Caleb monta vers Dabir, qui s'appelait auparavant Cariath-Sépher, ou ville des livres, des archives : peut-être était-ce comme le collége et l'académie où les lettres s'enseignaient parmi les Chananéens; peut-être y avait-il aussi les archives des anciens, où, de-

[1] Amos, 2, 9. — [2] Michelet, *Histoire romaine*, l. 1, c. 3. Petit-Radel. *Des monuments cyclopéens*.

puis le temps du déluge, l'on avait accoutumé de rassembler tous les monuments des lettres. Josué s'en était déjà rendu maître ; mais il est probable qu'après son retour à Galgala, les habitants échappés y étaient rentrés, Caleb dit alors : Celui qui frappera Cariath-Sépher et la prendra, je lui donnerai Axa, ma fille pour épouse. Othoniel fils de son frère Cénez [1], par conséquent son neveu, la prit, et Caleb lui donna sa fille avec une terre arrosée en haut et en bas [2].

L'héritage particulier donné à Caleb, un des princes de Juda, laissait bien entrevoir que la portion générale de cette tribu tomberait du même côté. Cette part fut la première qui échut par le sort, et la plus grande. Elle était bornée au midi par l'Égypte et l'Idumée, à l'orient par la mer Morte dans toute sa longueur ; au nord, elle s'étendait, par une ligne assez droite, de l'embouchure du Jourdain dans cette mer, jusqu'à Jérusalem, et de là jusqu'à Jebnéel ou Jabnia, sur la mer Méditerranée, appelée la grande mer, qui, à l'occident, lui servait de frontière jusqu'à l'Égypte. Elle comprenait neuf ou dix des royaumes conquis par Josué, avec tout le pays des Philistins. On y comptait cent douze villes : c'était, en tout, au moins le quart du pays de Chanaan. Quoique la tribu de Juda fût la plus nombreuse, sa part se trouva néanmoins trop grande, et nous verrons deux autres tribus, Siméon et Dan, y recevoir la leur.

Ce qu'il y avait de remarquable dans ce vaste héritage de la tribu de Juda ou dans la Judée, nom devenu commun dans la suite à toute la terre promise, c'était, à l'occideut, le pays des Philistins, dont le nom de Palestine est également devenu commun à toute la terre de Chanaan. Après la mort de Josué. Juda y prit les principales villes, Gaza, Ascalon et Accaron ; mais il ne put détruire les habitants de la plaine, parce qu'ils avaient une grande multitude de chars armés de faux. Les Philistins reprirent ces villes plus tard, se montrèrent continuellement ennemis d'Israël, et ne furent soumis et rendus tributaires que sous David. Au midi de la Judée était Bersabée ou le puits du Serment, antique séjour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'était alors une ville. Plus loin, dans le désert de Sur, se retrouvait le puits du Vivant et du Voyant, autrement le puits d'Agar. A l'orient, le long de la mer Morte ou de la mer de Sel, se voyaient les ruines de Sodome et de Gomorre avec la caverne de Lot. Rentrant au milieu des terres, on trouvait Hébron avec la chênaie de Mambré, où Abraham avait reçu les hôtes célestes, et d'où il avait vu les ruines fumantes de la Pentapole. Là étaient nés Isaac et Ismaël ; là aussi étaient ensevelis dans la caverne de Macphelah, Sara, Abraham,

[1] C'est le sens du grec. — [2] Josué, 15, 13 19.

Isaac, Rébecca, Jacob et Lia. Parmi les cent douze villes de la tribu de Juda n'en était pas comptée une petite, qui devait néanmoins devenir la plus célèbre, parce que d'elle devait sortir le sauveur d'Israël : c'etait Bethléhem. Là naîtra David le sauveur temporel de son peuple : là naîtra le Christ, sauveur éternel de tous les peuples. Sur le chemin de Bethléhem à Jérusalem se voyait le sépulcre de Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, la mère de Joseph et de Benjamin. Jérusalem faisait la limite entre Benjamin et Juda. La ville même, avec la montagne de Moriah, où Isaac avait été offert en sacrifice et où le Christ devait l'être un jour, Benjamin l'aura en partage, La montagne de Sion, la cité de David, sont de l'héritage de Juda. Et dans les derniers jours, dit le fils d'Amos, la montagne de la maison de l'Éternel sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines : toutes les nations y afflueront. Et la foule des peuples iront, disant : Venez, montons à la montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers ; car de Sion sortira la loi, et la parole de Jéhova, de Jérusalem. Il jugera parmi les nations, et il reprendra bien des peuples. Et ils forgeront leurs glaives en socs de charrue et leurs lances en faux. La nation ne lèvera plus le glaive contre la nation, et ils ne s'exerceront plus aux combats. Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova [1].

Après la tribu de Juda, qui avait reçu de Jacob mourant les bénédictions principales, la première part échut à la maison de Joseph, c'est-à-dire à la tribu d'Éphraïm et à la moitié restante de celle de Manassé. Ce deuxième lot paraît s'être étendu sur la Méditerranée, depuis les frontières des Philistins jusque vers celles de la Phénicie, du côté opposé, il allait se rétrécissant un peu jusqu'au Jourdain. Les enfants de Joseph s'adressèrent à Josué, qui était d'entre eux, et lui dirent : Pourquoi ne nous avez-vous donné qu'une part pour héritage, nous qui sommes un peuple si nombreux, tant l'Éternel nous a bénis. Si vous êtes un peuple nombreux, répondit Josué, montez dans la forêt, et étendez-vous en abattant les bois dans la terre des Phérézéens et des Raphaïms, puisque la montagne d'Éphraïm est trop resserrée pour vous. Les enfants de Joseph insistèrent : Nous ne pourrons gagner les montagnes, parce que les Chananéens, qui habitent dans la plaine où est Bethsan avec ses filles ou ses dépendances, et Jezraël, qui est au milieu de la vallée, se servent de chars armés de fers tranchants. Ce n'était donc pas que leur part fût trop petite, mais il fallait achever de la conquérir sur des ennemis redou-

[1] Isaïe, c. 2.

tables. Aussi Josué, quoiqu'il fût de la tribu d'Éphraïm, ne les écouta point, mais persista à dire : Vous êtes un peuple nombreux et vous avez une grande force : vous ne vous contenterez pas d'une seule part, mais vous irez sur la montagne et vous vous étendrez en abattant les arbres et défrichant la forêt, et vous pourrez aller encore plus loin, lorsque vous aurez exterminé les Chananéens que vous dites terribles et ayant des chars armés de fers tranchants [1].

C'est ici la première fois qu'il est parlé expressément, dans l'Écriture, de chariots garnis d'armes tranchantes. C'était une des machines de guerre les plus terribles dans l'antiquité. Leur forme a varié, et l'on en trouve plusieurs descriptions différentes. Diodore nous les dépeint de cette sorte : Le joug de chacun des deux chevaux qui tiraient le char était armé de deux pointes, longues de trois coudées, qui s'avançaient contre le visage des ennemis; à l'essieu étaient attachées deux autres broches tournées du même côté que les premières, mais plus longues et armées de faux à leurs extrémités [2]. Ceux dont parle Quinte-Curce avaient quelque chose de plus : l'extrémité du timon était armée de piques avec des pointes de fer; le joug avait des deux côtés trois espèces de glaives; entre les rais des roues se voyaient plusieurs dards qui donnaient en dehors, et les jantes des mêmes roues étaient garnies de faux qui mettaient en pièces tout ce qu'elles rencontraient [3]. Quelquefois les faux attachées à l'essieu tournaient par le moyen d'un ressort et détruisaient tout ce qui se trouvait dans la sphère de leur mouvement. Après cela, il n'y a point à s'étonner que les tribus d'Éphraïm et de Manassé aient cru difficile de triompher de si redoutables machines. Il paraît cependant qu'elles exécutèrent le conseil de Josué et qu'elles conquirent, dans la suite, tout leur héritage.

On remarque, dans la tribu d'Éphraïm, Joppé, fameux port de mer sur la Méditerranée. C'est là que s'embarqua le prophète Jonas lorsqu'il s'enfuyait de devant l'Éternel pour ne pas aller annoncer la ruine de Ninive. C'est là que saint Pierre ressuscita la veuve Tabithe; c'est de là qu'il fut appelé à Césarée pour recevoir en l'Église chrétienne les prémices de la gentilité, dans la personne du centurion Cornélius. Césarée, bâtie du temps des Romains, était également un port de mer à trois journées de Joppé, vers le nord. Entre ces deux villes est la plaine de Saron, renommée pour son extrême fertilité. Aujourd'hui encore les pèlerins d'Europe qui débarquent à Joppé, actuellement Jaffa, pour visiter Jérusalem qui en est à une journée de chemin, trouvent cette plaine couverte, au printemps, des

[1] Josué, 17. — [2] Diod., l. 17. — [3] Quint. Curt., l. 4.

plus belles fleurs, de tulipes, de roses de couleurs variées, de narcisses. d'anémones, de lis blancs et jaunes, de giroflées et d'une espèce d'immortelle très-odorante. Elle produit tout cela naturellement et malgré l'état d'abandon où elle reste par suite du despotisme des Turcs. Qu'on juge par là ce qu'elle a dû être et ce qu'elle deviendrait encore avec la culture de l'homme libre.

En tirant de Joppé vers le nord-est, on rencontre Sichem, premier séjour d'Abraham quand il arriva dans ce pays. C'est là que l'Éternel, lui étant apparu, lui dit pour la première fois : Je donnerai à ta postérité cette terre [1]. Jacob y avait également demeuré, dans le domaine qu'il acheta cent agneaux et qu'il donna pour héritage à son fils Joseph. Cette ville fut nommée depuis Sichar. Tout près était le puits de Jacob, près duquel le Christ s'entretint avec la Samaritaine. On y voyait aussi, dans le voisinage, les montagnes d'Hébal et de Garizim, où la loi avait été prumulguée de nouveau, ainsi que cette autre où fut bâtie plus tard Samarie.

A quelque distance de Sichem, vers le sud-est, s'élevait sur une éminence la ville de Silo, qui, jusqu'à la construction du temple de Jérusalem, fut le sanctuaire d'Israël. Comme elle était au centre de la terre promise, et que le pays des environs était soumis, les enfants d'Israël y vinrent camper de Galgala et y dressèrent le tabernacle du témoignage.

Cependant sept tribus étaient restées, qui n'avaient pas encore partagé leur héritage. Josué leur dit : Jusques à quand languirez-vous dans la paresse, et n'entrerez-vous pas en possession de la terre que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous a donnée? Choisissez trois hommes de chaque tribu, afin que je les envoie, et qu'ils aillent parcourir cette terre, et qu'ils en fassent la description selon le nombre de ceux qui la doivent posséder, et qu'ils viennent annoncer ce qu'ils auront fait. Que Juda demeure dans ses limites du côté du midi, et la maison de Joseph du côté du septentrion. Décrivez le reste de la terre qui n'est point à eux, et faites-en sept parts; ensuite venez me trouver ici, afin que je tire vos partages au sort devant l Éternel, notre Dieu.

Les hommes s'en allèrent, parcoururent la terre avec soin et la divisèrent, selon ses villes, en sept parts, qu'ils décrivirent dans un livre. C'est ici la première fois qu'il est question d'une espèce de carte géographique. Quand ils furent revenus au camp, à Silo, Josué jeta le sort devant l'Eternel et divisa la terre en sept parts.

Le premier partage échut à la tribu de Benjamin, entre les enfants de Juda et les enfants de Joseph. Il y avait quatorze villes. La pre-

[1] Gen., 12, 6.

mière, non loin du Jourdain, était Jéricho. L'Écriture l'appelle plusieurs fois la ville des palmiers. D'après la description qu'en ont faite d'anciens historiens et géographes, tels que Strabon, Justin, Pline, c'était une plaine arrosée de toutes parts, remplie d'habitations et couronnée de montagnes en amphithéâtre. Au milieu d'autres arbres du plus excellent fruit, les palmiers y croissaient en abondance. Les dattes en étaient si renommées, que Nicolas de Damas en envoyait fréquemment à l'empereur Auguste, qui les appelait ses *Nicolaï*. Mais ce qui valait à Jéricho encore plus de richesses, c'étaient ses jardins, ou, comme dit Strabon, son paradis de baume. Ce précieux arbuste ne venait que là. Pour savoir quelle estime en faisaient les anciens, il n'y a qu'à écouter Pline. « Le baume, dit-il, est préféré à toutes les odeurs ; la Judée est le seul pays qui le produise. Autrefois, on ne le cultivait que dans deux jardins, l'un de vingt arpents, l'autre de moins encore ; tous deux appartenaient au roi. Les empereurs vespasiens l'ont fait voir aux Romains. Chose merveilleuse ! Depuis le grand Pompée, les arbres aussi ont été menés en triomphe. A présent le balsamier est l'esclave ; l'arbre et la nation payent tribut. Les Juifs, dans leur fureur, voulurent le détruire, comme ils cherchèrent à se détruire eux-mêmes ; les Romains le défendirent, et l'on combattit pour un arbrisseau. Aujourd'hui, le balsamier est une propriété impériale. Voilà ce qu'il était encore de Jéricho au temps de Pline[1]. » Dans la même tribu se voyaient les ruines de Haï, les villes de Gabaon et de Béthel dont l'ancien nom était Luza. Béthel, ou maison de Dieu, comme nous l'avons vu, avait été ainsi nommé par Jacob à cause que l'Éternel s'était apparu à lui en ce lieu, lorsqu'il s'enfuyait en Mésopotamie, et lui avait dit : La terre où tu dors, je la donnerai à toi et à ta postérité [2]. Mais la ville la plus célèbre de toutes était, sans contredit, Jébus ou Jérusalem, que l'on croit l'ancien Salem de Melchisédech. Les enfants de Juda et de Benjamin se rendirent maîtres de la ville ; mais ils ne purent prendre la citadelle et les Jébuséens s'y maintinrent au milieu d'eux jusqu'au temps de David.

De cette tribu sortiront Saül, le premier roi des Juifs ; Esther, la reine des Perses, avec son oncle Mardochée, enfin le plus profond des philosophes, le Docteur des nations, saint Paul.

Le second partage échut aux enfants de Siméon et se trouva au milieu de l'héritage des enfants de Juda. Jacob l'avait prédit au lit de la mort, quand il dit de Siméon et de Lévi : Je les diviserai dans Jacob et je les disperserai dans Israël [3]. Siméon eut dix-sept villes

[1] Pline, *Hist. nat.*, l. 12, c. 25. Strab., l. 16. — [2] Gen., 28, 13. — [3] *Ibid.*, 49, 7.

dont la première était Bersabée. Une veuve de cette tribu, Judith, sauvera tout Israël par son courage.

Le troisième partage échut à Zabulon, et s'étendait de la mer ou du lac de Génésareth jusqu'à la mer Méditerranée, près du mont Carmel. Jacob avait annoncé d'avance : Zabulon habitera sur le rivage de la mer, près de la station des navires, et atteindra jusqu'au pays de Sidon, la Phénicie [1]. Le Carmel est une montagne ou plutôt une chaîne de montagnes qui s'étendait le long des tribus d'Issachar, de Zabulon et d'Aser; elle terminait dignement la délicieuse plaine de Saron. Aujourd'hui encore, on y voit des collines et des vallées toujours vertes; des bois de haute futaie, des bocages et des jardins, de vives sources, de belles fontaines et quantité de vignes; l'air y est très-bon, les fruits excellents aussi bien que le vin, et le gibier s'y trouve en abondance. Elle était renommée parmi les anciens, non-seulement à cause de sa hauteur et de sa fertilité, mais encore à cause du séjour qu'y avait fait plusieurs fois Pythagore [2]. Mais déjà trois siècles avant ce philosophe, elle était devenue bien autrement célèbre par le séjour d'Élie, d'Élisée et d'une école de prophètes. Dans la même tribu était Nazareth, où le fils de Dieu fait homme vécut trente ans inconnu au monde; Cana, où il fit son premier miracle; le mont Thabor, où il se transfigura devant ses bien-aimés disciples, s'entretenant avec Moïse et Élie.

Le quatrième partage échut à Issachar, entre la maison de Joseph et la tribu de Zabulon, du Jourdain à la Méditerranée. Il y avait seize villes. La première était Jezraël, devenue fameuse par le sang de Naboth versé injustement, et puis vengé sur le sang d'Achab et de sa famille. Un autre lieu y a laissé un plus doux souvenir; c'est la petite ville de Naïm, où le Christ ressuscita le fils unique de la veuve.

Le cinquième héritage échut aux enfants d'Aser, et s'étendait depuis le mont Carmel jusqu'à Tyr et Sidon. Il semblerait même, par certaines expressions de l'Écriture, que ces deux villes y étaient comprises [3]. Il est dit au livre des Juges qu'Aser n'expulsa point les habitants de Sidon, ni d'Acco ou Acre, depuis Ptolémaïs; et le prophète Ézéchiel nous représente Tyr comme placé dans le paradis de délices et sur la sainte montagne de Dieu [4]. Tyr est appelé dans Isaïe [5] la fille de Sidon, parce qu'il en était une colonie. Sidon est beaucoup plus ancienne. Moïse lui donne pour fondateur le premier-né de Chanaan, tandis qu'il ne parle point de Tyr. La première fois qu'il en est question, c'est dans le livre de Josué, au partage de la

[1] Gen., 49, 7. — [2] Jamblic., *in vitâ Pythag.*, c. 3. — [3] Judic., 1. 31. — [4] Ezech., *28, 13* et 14. — [5] Isaïe, 23, 12.

tribu d'Aser, où il est appelé une ville fortifiée : ce qui porterait l'époque de sa fondation au quinzième siècle avant Jésus-Christ. Cela s'entend de l'ancien Tyr, bâti sur le continent, au lieu que le nouveau fut bâti dans une île. Le nom de Tyr, en hébreu, Tsor, ou Sor, veut dire rocher, parce qu'un rocher lui servait de fondement. Ce fut à Sarepta, entre Tyr et Sidon, que le prophète fut nourri par une pauvre veuve dont il multiplia miraculeusement l'huile et la farine. Ce fut sur les confins de Tyr et de Sidon que le Sauveur répondit à la Chananéenne : O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous voulez! Anne la prophétesse, de la tribu d'Aser, avait reconnu en lui et célébré l'attente d'Israël, dès qu'il fut présenté au temple, quarante jours après sa naissance.

Le sixième héritage échut par le sort aux enfants de Nephtali. Il s'appuyait au midi sur le lac de Génésareth et la tribu de Zabulon, remontait entre la tribu d'Aser et le Jourdain, jusqu'au delà des sources de ce fleuve, dans les montagnes du Liban. Il avait dix-neuf villes fortes avec leurs bourgades. Parmi ces villes n'était point Bethsaïde, patrie des apôtres Pierre, André et Philippe, non plus que Capharnaüm, où le Christ vint demeurer pendant sa vie publique, en sorte qu'elle est appelée sa ville. C'est là qu'il commença à prêcher dans les synagogues, à guérir parmi le peuple toute sorte de langueurs et d'infirmités; c'est de là que sa renommée se répandit dans toute la Syrie; c'est là que les foules accouraient pour l'entendre, de la Galilée, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain. Voyant cette multitude, il monta sur une montagne et leur enseigna que, bienheureux sont les pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. Descendant de là, il guérit le lépreux; rentré dans la ville, il admira la foi du centurion et guérit son serviteur; venu à la maison de Pierre, il guérit sa belle-mère de la fièvre; au soir, on lui présenta un grand nombre de malades, et il les guérit tous. Capharnaüm était sur la mer de Génésareth, ainsi que Bethsaïde. Marchant un jour le long de cette mer, il vit deux frères, Simon-Pierre et André, qui jetaient leurs filets, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Et, eux, aussitôt, quittant leurs filets, le suivirent. Un peu au delà il en appela de la même manière, deux autres, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère. Un autre jour, il vit un publicain assis dans son bureau de recette, et il lui dit : Suivez-moi. Et le publicain, se

levant, le suivit et devint l'apôtre saint Matthieu. Ce ne sont pas les bien portants, dit-il en cette occasion, qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades ; je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs.

Le pays de Nephtali, de Zabulon et d'Aser, comprenait ce qu'on appelle la Galilée ; sa partie septentrionale se nommait la Galilée des gentils, parce qu'elle touchait aux principales villes de la gentilité, Tyr et Sidon. Un prophète annonçait ainsi d'avance ce qu'y ferait le Christ. La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, la voie de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et à ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée [1].

Le septième et dernier partage échut à la tribu de Dan, près du pays des Philistins, dans la portion surabondante de Juda. Il y avait dix-huit villes, entre autres Sara et Esthaol, où Samson signala plus tard sa force prodigieuse. Cependant cette tribu, la plus nombreuse après celle de Juda, se trouva bientôt à l'étroit dans son héritage, parce que les Amorrhéens en occupaient encore les plaines et que les Philistins ne lui permettaient pas de s'étendre jusqu'à la mer. Il y eut donc une colonie de Danites qui, remontant jusque vers les sources du Jourdain, s'y empara, sur des colons sidoniens, de la ville de Lesem ou Laïs, qu'elle appela Dan, du nom de leur père : elle devint plus tard Césarée de Philippe. Ce fut dans les environs de cette ville que le Sauveur, ayant demandé à ses disciples : Et vous qui dites-vous que je suis? Simon-Pierre lui répondit : Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. Sur quoi Jésus lui dit à son tour : Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi je dis à toi que tu es la Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tous ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [2].

Josué ayant achevé de faire le partage des terres, en donnant à chaque tribu la part qui lui était échue par le sort, les enfants d'Israël lui donnèrent pour héritage au milieu d'eux, selon que l'Eternel l'avait ordonné, la ville qu'il leur demanda, qui fut Thamnath-Sarah, sur la montagne d'Éphraïm, et il bâtit une ville où il demeura. Ainsi, après avoir conquis et distribué à son peuple trente-un royaumes, il attend qu'on lui offre une demeure ; et, le choix lui ayant été laissé,

[1] Isaïe, 9, 1 et 2. Matth., 4, 15 et 16. — [2] Matth., 16.

il choisit, sur la montagne d'Éphraïm qui était à défricher, une ville qui était à bâtir. Il est le seul conquérant de son espèce. Sa ville est appelée plus tard Thamnath-Hérès ou image du soleil [1], peut-être, comme on le croit, en mémoire du miracle par lequel il arrêta cet astre.

Après cela, l'Éternel dit à Josué : Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur : Donnez-vous les villes de refuge dont je vous ai parlé par Moïse, afin que quiconque aura tué un homme à son insu, s'y retire et puisse échapper à la colère du plus proche parent, qui est le vengeur du sang ; et lorsqu'il se sera réfugié dans une de ces villes, il se tiendra debout à la porte de la cité, et il dira aux anciens tout ce qui peut justifier son innocence ; et après cela, ils le recevront et lui donneront un lieu pour habiter. Et si le vengeur du mort le poursuit, ils ne le livreront point entre ses mains, parce qu'il a tué son prochain sans le savoir et qu'il ne le haïssait pas deux ou trois jours auparavant. Et il demeura dans cette ville jusqu'à ce qu'il se présente en jugement devant l'assemblée, et jusqu'à la mort du grand prêtre qui sera en ce temps-là. Alors l'homicide reviendra et rentrera dans la ville et dans la maison d'où il avait fui.

Ils consacrèrent donc, comme villes de refuge, Céder en Galilée, sur la montagne de Nepthali ; Sichem, sur le mont Éphraïm, et Cariath-Arbé, qui se nomme aussi Hébron, et qui est sur la montagne de Juda. Et au delà du Jourdain, vers l'orient de Jéricho, ils désignèrent Bosor, qui est dans la plaine du désert, de la tribu de Ruben ; Ramoth en Galaad, de la tribu de Gad, et Gaulon en Basan, de la tribu de Manassé. Ces villes furent établies pour tous les enfants d'Israël et pour tous les étrangers qui habitaient parmi eux, afin que celui qui aurait tué un homme à son insu, s'y réfugiât et qu'il ne fût point tué par le parent du mort qui voudrait venger son sang, jusqu'à ce qu'il vînt défendre sa cause devant le peuple [2].

Au même temps, les princes des familles de Lévi vinrent vers Éléazar, grand prêtre, et vers Josué, fils de Nun, et vers les princes de chaque tribu des enfants d'Israël ; et ils leur parlèrent à Silo, disant : L'Éternel a commandé, par Moïse, qu'on nous donnât des villes où nous pussions demeurer, et un terrain autour de ces villes pour y nourrir nos troupeaux.

Alors les enfants d'Israël détachèrent des héritages dont ils étaient en possession, des villes avec leurs faubourgs, et les donnèrent aux lévites, suivant que l'Éternel l'avait commandé. Et le sort ayant été jeté pour la famille de Caath, treize villes des tribus de Juda, de Si-

[1] Judic., 2, 9, suivant l'hébreu. — [2] Josué, 20.

méon et de Benjamin échurent aux enfants d'Aaron, grand prêtre; dix villes des tribus d'Éphraïm, de Dan et de la demi-tribu de Manassé échurent aux enfants de Caath, c'est-à-dire aux simples lévites de cette famille. Le sort ayant été jeté pour les enfants de Gerson, treize villes des tribus d'Issachar, d'Aser, de Nephthali et de la demi-tribu de Manassé, en Basan, leur échurent en partage, et douze villes de la tribu de Ruben, de Gad et de Zabulon, aux enfants de Mérari distribués selon leurs familles. Ces villes étaient en tout au nombre de quarante-huit. Les six villes de refuge en étaient. Parmi les villes sacerdotales, les plus remarquables sont, Hébron ou Cariath-Arbé : Caleb en possédait le territoire; mais la ville était aux prêtres, qui, d'ailleurs, ne l'occupaient pas tout entière; Dabir, l'ancienne Cariath-Sépher, ou ville des livres; Gabaon, la seule qui eût demandé la paix; Anathoth, patrie future du prophète Jérémie.

La tribu de Lévi se trouva ainsi dispersée dans tout Israël, comme Jacob l'avait prédit; et, comme l'avait annoncé Moïse, Jéhova seul fut son partage.

Et l'Éternel donna ainsi à Israël toute la terre qu'il avait promise avec serment à leurs ancêtres; ils la possédèrent et l'habitèrent. L'Éternel leur donna le repos tout à l'entour, selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères; pas un de leurs ennemis n'osa leur résister : l'Éternel les livra tous entre leurs mains. Pas une parole ne se trouva vaine, de ce que l'Éternel avait promis de bien à Israël; mais tout fut accompli[1].

Aujourd'hui, à la vérité, l'on ne voit plus à cette terre les ruisseaux de lait et de miel dont Dieu parle si souvent dans l'Écriture; mais cette affliction même fait voir combien Dieu est fidèle à sa parole. Il avait dit à son peuple : « Si tu observes ma loi, tu seras béni à la ville et aux champs; mais si tu ne l'observes point, tu seras maudit à la ville et aux champs, maudit dans toutes tes entreprises : l'ennemi dévorera devant toi les fruits de tes troupeaux et les fruits de tes terres. » Or, c'est ce qui s'y voit aujourd'hui. Écoutons un écrivain célèbre qui l'a vu de ses yeux.

« Jérusalem est donc livrée à un gouverneur presque indépendant; il peut faire impunément le mal qu'il lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha de Damas. On sait que tout supérieur en Turquie a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur; et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et sur la vie. Pour quelques bourses, un janissaire devient un petit aga; et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer ou vous permettre de racheter votre tête. Les

[1] Josué, 21.

bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée. La seule chose qu'on entende dans ce pays, la seule justice dont il soit question, c'est : *Il payera dix, vingt, trente bourses; on lui donnera cinq cents coups de bâton; on lui coupera la tête.* Un acte d'injustice force à une injustice plus grande. Si l'on dépouille un paysan, on se met dans la nécessité de dépouiller le voisin; car, pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

« On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux et venge les peuples : le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitants de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi; on ferme les boutiques; on se cache dans des souterrains; on feint d'être mourant sur la natte, ou l'on fuit dans la montagne.

« Je puis attester la vérité de ces faits, puisque je me suis trouvé à Jérusalem au moment de l'arrivée du pacha. Abdallah est d'une avarice sordide, comme presque tous les Musulmans; en sa qualité de chef de la caravane de la Mecque et sous prétexte d'avoir de l'argent pour mieux protéger les pèlerins, il se croit en droit de multiplier les exactions; il n'y a point de moyen qu'il n'invente. Un de ceux qu'il emploie le plus souvent, c'est de fixer un maximum fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. La disette commence; le pacha fait traiter secrètement avec les marchands; il leur donne, pour un certain nombre de bourses, la permission de vendre au taux qu'ils voudront. Les marchands cherchent à retrouver l'argent qu'ils ont donné au pacha; ils portent les denrées à un prix extraordinaire, et le peuple, mourant de faim une seconde fois, est obligé, pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement.

« J'ai vu ce même Abdallah commettre une vexation plus ingénieuse encore. Il avait envoyé sa cavalerie piller des Arabes cultivateurs, de l'autre côté du Jourdain. Ces bonnes gens, qui avaient payé l'impôt et qui ne se croyaient point en guerre, furent surpris au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux. On leur vola deux mille deux cents chèvres et moutons, quatre-vingt-quatorze veaux, mille ânes et six juments de première race. Un Européen ne pourrait guère imaginer ce que le pacha fit de ce butin. Il mit à chaque animal un prix excédant deux fois sa valeur. Il estima chaque chèvre et chaque mouton à vingt piastres, chaque veau à quatre-vingts. On envoya les bêtes ainsi taxées aux bouchers, aux différents particuliers de Jérusalem et aux chefs des villages voisins; il fallait les prendre et les payer sous peine de mort. J'avoue que si je n'avais pas vu de mes yeux

cette double iniquité, elle me paraîtrait tout à fait incroyable. Quant aux ânes et aux chevaux, ils demeurèrent aux cavaliers; car, par une singulière convention entre ces voleurs, les animaux à pied fourchu appartiennent au pacha dans les épaves, et toutes les autres bêtes sont le partage des soldats.

« Après avoir épuisé Jérusalem, le pacha se retire. Mais afin de ne pas payer les gardes de la ville et pour augmenter l'escorte de la caravane de la Mecque, il emmène avec lui les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires, qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. L'année qui précéda celle de mon voyage, il fut obligé de se cacher lui-même dans sa maison pour échapper à des bandes de voleurs qui passaient par-dessus les murs de Jérusalem et qui furent au moment de piller la ville.

« A peine le pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal, suite de son oppression, commence. Les villages dévastés se soulèvent; ils s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires. Toutes les communications sont interrompues; l'agriculture périt; le paysan va, pendant la nuit, ravager la vigne et couper l'olivier de son ennemi. Le pacha revient l'année suivante; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend ; on ne voit plus que de loin à loin des masures en ruines. et à la porte de ces masures des cimetières toujours croissants; chaque année voit périr une cabane et une famille, et bientôt il ne reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevait [1]. »

L'on conviendra que sous un gouvernement qui, au lieu de protéger le pays contre les incursions continuelles des voleurs arabes, est lui-même le premier voleur, le premier tyran, la Judée, fût-elle naturellement plus fertile que le paradis terrestre, deviendra nécessairement un désert.

Pour savoir donc ce qu'elle était anciennement, il faut consulter les anciens. Un savant moderne a recueilli leurs témoignages [2]. On y voit que l'Égypte le cédait anciennement, et le cède encore de nos jours à ce pays dans deux productions qui, après l'eau, sont les plus utiles au genre humain, le vin et l'huile. Il est vrai que l'Égypte ne manquait pas d'olives, mais elles n'approchaient pas, pour la bonté, de celles de la Palestine [3]. Salomon envoyait annuellement vingt

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriand, t. 3, p. 22; 1812. — [2] Roland, *Palæstina monumentis veteribus illustrata*.— [3] Théophr., *de Hist. plant.*, l. 5. c. 12.

mille mesures d'huile au roi de Tyr. Les Égyptiens avaient peu de vignes. Hérodote nous apprend que, pour suppléer au vin, ils buvaient une liqueur faite d'orge [1]. Qui peut ignorer combien étaient renommés chez les nations même les plus éloignées les vins d'Ascalon, de Gaza et de Sarepta? Les raisins étaient délicieux et les grappes très-grosses. Les vignes d'Hébron, de Bethléhem, de Sorec et de Jérusalem portent encore, pour l'ordinaire, des raisins du poids de sept livres.

« Le vin de Jérusalem est excellent, dit M. de Châteaubriand dans son *Itinéraire;* il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon. Les côteaux qui le fournissent sont encore ceux d'Engaddi, près de Bethléhem. Quant aux fruits, je mangeai, à Jérusalem comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figues de la seconde saison ; celles du sycomore ou figuier de Pharaon étaient passées. Le pain était bon et savoureux [2]. »

Plusieurs circonstances valaient à l'ancienne Palestine son étonnante fécondité : l'excellente température de l'air, qui n'éprouve ni des chaleurs excessives ni des froids rigoureux ; la régularité de ses saisons et surtout de ses premières et dernières pluies ; un sol naturellement gras et fertile, qui ne demandait ni labourage ni engrais. Joignez-y surtout le partage des terres sous Josué, qui assurait à chaque tribu, à chaque famille son héritage. Tout Israélite avait son petit domaine, qu'il était sûr de transmettre à ses descendants. Il s'y affectionnait, le cultivait avec soin. Pendant la paix, il s'y asseyait sous sa vigne et sous son figuier. La guerre avait-elle réduit en captivité sa famille? il pouvait le vendre pour la racheter; mais il lui revenait libre en l'année du Jubilé. Qui ne voit combien une législation pareille dut perfectionner l'agriculture?

Aussi un voyageur renommé de la Terre-Sainte nous dit-il : « Les montagnes mêmes et les rochers qui sont aujourd'hui si arides, ont été évidemment autrefois couverts d'une terre capable d'être cultivée et de produire aussi bien que la plaine, peut-être même davantage, parce que ces hauteurs fournissent un terrain plus étendu que si tout le pays était uni. Pour cultiver ces montagnes, les habitants rassemblaient des pierres et les plaçaient en différentes lignes le long des hauteurs, en forme de muraille ; par ce moyen, ils empêchaient que les pluies n'emportassent le terreau, et formaient d'excellentes couches qui s'élevaient par degrés, l'une au dessus de l'autre, depuis le pied des montagnes jusqu'à leur sommet. Il n'y en a presque aucune dans la Palestine sur laquelle on ne trouve encore des traces

[1] Herod., l. 2, c. 77. — [2] *Itinéraire*, etc., t. 2, p. 342.

marquées de ce que je viens de dire. C'est ainsi que les rochers mêmes étaient rendus féconds, et qu'il n'y avait peut-être pas un pouce de terrain dans tout le pays qui ne produisit quelque chose d'utile à la conservation de la vie humaine. D'un autre côté, les plaines de cette contrée produisaient du froment en abondance, nourrissaient une quantité prodigieuse de bétail, et fournissaient, par conséquent, beaucoup de lait aux habitants [1]. »

Voilà bien qui nous fait comprendre ces ruisseaux de lait dont parle l'Écriture. Il en est de même des ruisseaux de miel. Outre les palmiers et le baume de Jéricho dont nous avons entendu vanter l'excellence à Strabon, Justin et Pline, il y avait dans la Judée une prodigieuse quantité d'autres arbres fruitiers de la plus parfaite espèce, et qu'on pouvait appeler perpétuels, parce qu'ils étaient couverts d'une verdure constante, et que de nouveaux boutons poussaient sans cesse sur les branches dont on venait de cueillir le fruit mûr. Les vignes produisaient deux fois par an, et quelquefois jusqu'à trois. Les habitants conservaient quantité de raisins secs, ainsi que de figues, de prunes et autres fruits. Ils avaient du miel en abondance qui découlait des arbres et des rochers même. Les naturalistes et les voyageurs ne sont pas d'accord si ce miel y était déposé par les abeilles, ou s'il y venait par quelque autre moyen. Enfin, on cultivait, dans cet excellent pays des cannes à sucre.

Saint Jérôme n'avait donc pas tort de dire : « Aucun lieu n'est plus fertile que la terre promise, si, sans avoir égard aux montagnes ou aux déserts, l'on considère son étendue depuis le torrent de l'Égypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate, et, au nord, jusqu'au mont Taurus et au cap Zéphyrion, en Cilicie [2]. »

Les auteurs profanes s'expliquent comme saint Jérôme. Les Juifs, dit Hécatée, écrivain grec contemporain d'Alexandre le Grand, possèdent environ trois millions d'arpents d'une terre excellente et abondante en toute sorte de fruits [3]. Le pays qu'ils habitent, dit Tacite, finit vers l'orient, où l'Arabie commence ; l'Égypte le borne au midi, la Phénicie et la mer au couchant ; le septentrion apparaît dans le lointain du côté de la Syrie ; les hommes y sont sains et robustes, les pluies rares, le sol fertile. Les productions de nos climats y abondent, et, avec elles, l'arbre à baume et le palmier [4]. Julien l'Apostat, ennemi déclaré des Juifs et des chrétiens, a vanté la fécondité de la Palestine ; il fait souvent mention dans ses épîtres de

[1] Maund., *Voyage d'Alep à Jérusalem en* 1697. — [2] Hieron., *in Isaï.*, l. 2, c. 5. *In Ezech.*, l. 6, c. 20. — [3] Josèphe, *cont. Appion.*, l, 1, c. 8. — [4] Tacite, *Hist.*, l. 5, c. 6. Amm. Marcell., l. 14, c. 8.

l'abondance et de l'excellence de ses fruits et autres productions, ainsi que de leur perpétuelle succession pendant toute l'année.

Il n'y a pas jusqu'aux déserts qui bornent la Palestine au midi, qui ne lui procurassent de précieux avantages; car il ne faut pas croire qu'ils soient absolument sablonneux et brûlés par l'ardeur du soleil. On y trouve de grands pâturages où les pasteurs des patriarches et ceux de Gérare avaient eu des querelles, comme on le voit dans la Genèse. On peut comparer ces déserts aux landes de Bretagne, en France, où paissent toute l'année les troupeaux des communes voisines.

Lors donc qu'après tout cela on compare l'Égypte, d'où sortirent les enfants d'Israël, avec la terre de Chanaan, où ils sont entrés, le dernier pays l'emporte de beaucoup en bonté. La fertilité de l'Égypte est excessive lorsque la crue du Nil se fait au point nécessaire : alors la culture se réduit à remuer un peu de limon formé par le fleuve, pour y jeter les semences, et le peuple demeure dans l'indolence et dans l'inaction ; ce qui l'efféminé nécessairement et lui rend la servitude naturelle. Mais à quel péril la nation entière n'est-elle pas exposée lorsque, pendant quelques années de suite, ce qui n'est pas rare, le Nil ou se déborde trop, ou ne croît pas assez? L'inondation de ce fleuve, si nécessaire à l'Égypte, est pour elle une source de maladies pestilentielles, lorsque ses eaux viennent à croupir dans les terrains bas. De là une multitude d'insectes qui tourmentent jour et nuit les animaux. Le sable même, déposé par le Nil et soulevé ensuite par le vent, devient une peste pour les yeux et les éteint : dans aucun pays du monde il n'y a autant d'aveugles qu'en Égypte. Ce même sable infecte les aliments, quelque soin que l'on prenne de les renfermer; il trouble le repos de la nuit, parce qu'il pénètre jusque dans l'intérieur des lits, malgré toutes les précautions. Dans la Haute-Égypte, les chaleurs de l'été sont insupportables. La Palestine n'est point sujette à ces inconvénients; les montagnes et les pluies tempèrent l'ardeur du climat; la terre, exigeant plus de culture, endurcit l'homme au travail et lui procure ainsi, avec plus d'énergie dans l'âme, une constitution de corps plus robuste.

Aussi un savant moderne, qui non-seulement a voyagé dans les deux pays, mais y a demeuré plusieurs années pour les étudier avec plus de soin, nous représente-t-il l'Égypte comme un pays malsain, désagréable, incommode à tous égards, dans lequel les voyageurs ne cherchent à pénétrer que pour en visiter les ruines ; tandis que, sous un gouvernement moins oppressif et moins insensé que celui des Turcs, la Syrie, y compris la Judée, serait le séjour le plus délicieux de la terre [1].

[1] Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I, etc.

Voilà comme, amis et ennemis, anciens et modernes, le plus souvent sans y penser, confirment ce qui est dit dans l'Écriture, que Dieu donna à son peuple une terre excellente, une terre où coulaient le lait et le miel.

Quand Josué l'en eut mis en possession, il appela ceux des tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé, et leur dit : Vous avez fait tout ce que vous avait ordonné Moïse, le serviteur de l'Éternel ; vous m'avez également obéi dans tout ce que je vous ai commandé, et, dans un si long temps (il y avait sept ans), vous n'avez point abandonné vos frères jusqu'à ce jour, mais vous avez fidèlement observé les commandements de l'Éternel, votre Dieu. Maintenant donc que l'Éternel, votre Dieu, a donné le repos à vos frères, selon qu'il avait promis, allez et retournez sous vos tentes et dans la terre qui est à vous, que Moïse, serviteur de l'Éternel, vous a donnée au delà du Jourdain. Ayez soin seulement d'observer exactement la loi et la doctrine que Moïse, serviteur de l'Éternel, vous a prescrites, afin que vous aimiez l'Éternel, votre Dieu, que vous marchiez dans toutes ses voies, que vous gardiez ses commandements, que vous vous attachiez à lui et le serviez de tout votre cœur et de toute votre âme. Il ajouta : Vous retournerez à vos demeures avec de grandes richesses, de l'argent, de l'or, de l'airain, du fer et des vêtements de toutes sortes. Partagez donc avec vos frères qui sont restés en Galaad le butin que vous avez remporté sur vos ennemis, selon le commandement de l'Éternel [1]. Après quoi Josué les bénit et les congédia.

Les enfants de Ruben et les enfants de Gad, avec la demi-tribu de Manassé, se retirèrent donc d'avec les enfants d'Israël qui étaient à Silo, en la terre de Chanaan, et partirent pour retourner en Galaad, la terre de leur possession, qui leur avait été accordée par Moïse, selon le commandement de l'Éternel. Et lorsqu'ils furent arrivés aux limites du Jourdain, dans la terre de Chanaan, ils bâtirent auprès du Jourdain un autel d'une grandeur immense.

Quand les enfants d'Israël eurent appris par des messagers fidèles que les enfants de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé avaient bâti un autel en la terre de Chanaan, sur les limites du Jourdain, au passage des enfants d'Israël, ils s'assemblèrent tous à Silo pour monter et combattre contre eux.

Il était dit dans la loi : Si dans quelqu'une des villes que l'Éternel, votre Dieu, vous donnera à habiter, vous entendez quelques hommes disant : Des enfants de Bélial sont sortis du milieu de vous, et ont perverti les habitants de leur ville, et leur ont dit : Allons et servons

[1] Num., 31, 27.

les dieux étrangers qui vous sont inconnus, recherchez avec soin la vérité; et après l'avoir reconnue, si vous trouvez que ce qu'on vous a dit soit certain et que cette abomination ait été commise, vous frapperez aussitôt les habitants de cette ville du tranchant du glaive et vous la détruirez avec tout ce qui s'y trouve, jusqu'aux animaux. Vous amasserez aussi au milieu des places tous les meubles qui y sont, et vous les brûlerez avec la ville, consumant tout en l'honneur de l'Éternel, votre Dieu, en sorte qu'elle soit un monceau de ruines pour toujours, et que jamais elle ne soit relevée; et rien de cet anathème ne demeurera dans vos mains, afin que l'Éternel détourne de vous sa colère, qu'il ait pitié de vous et vous multiplie comme il l'a juré à vos pères [1]. Telle était la terrible sentence que les enfants d'Israël se disposaient à exécuter contre les trois tribus qui venaient de les quitter.

Cependant ils envoyèrent vers eux, en la terre de Galaad, Phinéès, fils d'Eléazar, grand prêtre, et dix des principaux du peuple avec lui, un de chaque tribu, qui, étant venu vers les enfants de Ruben et de Gad, et de la demi-tribu de Manassé, en la terre de Galaad, leur dirent : Voici ce que vous dit toute l'assemblée de Jéhova : Quelle est cette prévarication que vous venez de commettre contre le Dieu d'Israël de vous retirer aujourd'hui de la suite de Jéhova, en vous bâtissant un autel et vous constituant ainsi rebelles à son culte? N'est-ce donc pas assez pour nous que le crime de Phégor, dont nous ne sommes pas encore purifiés jusqu'à ce jour, et qui attira la plaie sur l'assemblée de Jéhova? Et vous, vous vous retirez de la suite de Jéhova aujourd'hui, vous vous constituez rebelles à son culte, et demain sa colère tombera sur tout Israël. Si vous croyez que la terre qui vous a été donnée en partage soit impure, passez à celle où est le tabernacle de Jéhova, et demeurez parmi nous, pourvu seulement que vous ne vous éloigniez point de Jehova, et que vous ne vous sépariez point de nous, en bâtissant un autel contre l'autel de Jéhova, notre Dieu. N'est-ce pas ainsi que Achan, fils de Zaré, ayant violé l'anathème, la colère tomba sur tout le peuple d'Israël, et cet homme ne mourut pas seul pour son péché.

Les enfants de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé répondirent aux principaux d'Israël qui avaient été envoyés vers eux : Le Dieu des dieux est Jéhova! Le Dieu des dieux, Jéhova, le sait, et Israël lui-même le saura. Si nous l'avons fait dans un esprit de rébellion contre Jéhova, qu'il ne nous épargne point en ce jour. Si nous avons élevé un autel pour nous retirer de la suite

[1] Deut., 13, 12-17.

de Jéhova, pour y offrir des holocaustes, des sacrifices et des victimes pacifiques, que Jéhova lui-même en soit le vengeur. Nous vous déclarons que nous l'avons fait dans la sollicitude de l'avenir, disant : Demain vos enfants diront à vos enfants : Qu'y a-t-il de commun entre vous et Jéhova, le Dieu d'Israël? Enfants de Ruben et de Gad, Jéhova a mis le Jourdain pour borne entre vous et nous : vous n'avez point de part en Jéhova, et ainsi vos enfants feront cesser la crainte de Jéhova parmi les nôtres. Nous nous sommes donc dit : Faisons-nous un autel, non pour y offrir des holocaustes et des victimes, mais pour qu'il soit témoin entre nous et vous, et entre nos postérités après nous, que nous avons le droit et la volonté de servir Jéhova, en sa présence, par des holocaustes, des victimes et des hosties pacifiques, et que vos enfants ne disent pas demain à nos enfants : Vous n'avez point de part en Jéhova. Nous nous sommes dit : S'ils viennent à nous parler de la sorte ou à nos descendants, nous répondrons : Voyez cette ressemblance de l'autel de Jéhova qu'ont élevé nos pères, non pour y offrir des holocaustes ou des sacrifices, mais pour qu'il soit témoin entre nous et vous. Loin de nous le crime de nous révolter contre Jéhova, de nous retirer en ce jour de sa suite en bâtissant un autel pour offrir des holocaustes, des sacrifices et des victimes, hors de l'autel de Jéhova, notre Dieu, qui est à l'entrée de son tabernacle.

Phinéès et les princes d'Israël, ayant entendu ces paroles, en furent très-satisfaits. Aujourd'hui nous savons, dit Phinéès, que l'Éternel est au milieu de nous, puisque vous n'avez point commis contre lui cette prévarication et que vous avez délivré les enfants d'Israël de la crainte de sa vengeance. Il s'en revint ensuite, avec les princes qui l'accompagnaient, de la terre de Galaad en la terre de Chanaan, vers les enfants d'Israël, et ils leur rapportèrent la chose. Tous les enfants d'Israël en furent satisfaits et bénirent Dieu, et ils ne dirent plus qu'ils marcheraient contre leurs frères pour les combattre et qu'ils ravageraient la terre de leur possession.

Pour les enfants de Ruben et les enfants de Gad, ils appelèrent l'autel qu'ils avaient bâti, le Témoin, disant : Il sera témoin entre nous que Jéhova est notre Dieu [1].

Lorsque, après bien des années, Josué eut atteint une haute vieillesse, il convoqua une assemblée générale de tout Israël : d'abord les anciens, les princes, les juges, les magistrats, qu'il réunit probablement en sa ville de Thamnath-Saré, et il leur dit : Je suis vieux et fort avancé en âge. Vous voyez ce que l'Éternel a fait de-

[1] Josué, 22.

vant vous à toutes ces nations-ci, et comment l'Éternel, votre Dieu, a combattu lui-même pour vous. Considérez que je vous ai partagés au sort, et que j'ai donné pour héritage à vos tribus les nations qui restent à assujettir, aussi bien que toutes celles que j'ai détruites depuis le Jourdain jusqu'à la grande mer qui est au couchant. L'Éternel, votre Dieu, les exterminera et les détruira devant vous, et vous posséderez cette terre, selon qu'il vous l'a promis. Fortifiez-vous seulement de plus en plus, afin de garder avec soin et de faire tout ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, sans vous en détourner ni à droite ni à gauche ; de peur que, vous mêlant parmi ces peuples qui restent au milieu de vous, vous n'alliez vous familiariser avec les noms de leurs dieux et jurer en ces noms, et que vous ne les serviez et ne les adoriez. Mais attachez-vous à l'Éternel, votre Dieu, selon que vous l'avez fait jusqu'à ce jour. Alors l'Éternel, votre Dieu, exterminera devant vous ces nations grandes et fortes, et nul ne pourra vous résister. Un seul d'entre vous en poursuivra mille, parce que l'Éternel, votre Dieu, combattra lui-même pour vous, comme il vous l'a promis. Seulement, veillez grandement dans vos âmes à ce que vous aimiez l'Éternel, votre Dieu. Que si, au contraire, vous vous détourniez de lui et que vous vous attachiez à ce qu'il reste des nations parmi vous, que vous contractiez avec eux des affinités, que vous entriez chez eux et eux chez vous, sachez très-certainement que l'Éternel, votre Dieu, ne les exterminera point devant vous, mais qu'ils seront pour vous comme un piége et comme un filet, comme un fouet armé de pointes à vos côtés et comme des épines dans vos yeux, jusqu'à ce qu'il vous enlève et vous extermine de la terre excellente qu'il vous a donnée. Voilà qu'aujourd'hui je vais entrer dans la voie de toute la terre, et vous devez reconnaître de tout votre cœur et de toute votre âme que tout ce que l'Éternel vous avait promis de bien vous est arrivé, et que pas une de ses paroles n'a été vaine. Mais comme il vous est arrivé tout ce que l'Éternel, votre Dieu, vous avait annoncé de bien, ainsi il amènera sur vous tout ce qu'il vous annonce de mal, jusqu'à ce qu'il vous chasse de la terre excellente qu'il vous a donnée et qu'il vous disperse en tous lieux. Oui, si vous violez l'alliance que l'Éternel, votre Dieu, a faite avec vous, si vous allez servir et adorer les dieux étrangers, la colère de l'Éternel s'élèvera contre vous, et vous serez enlevés bientôt de la terre excellente qu'il vous a donnée [1].

Après avoir ainsi affermi dans le bien les chefs du peuple, il se rendit avec eux à Sichem, où toutes les tribus devaient se rassem-

[1] Josué, 23.

bler devant l'Éternel, c'est-à-dire devant son arche d'alliance qu'on y avait apportée de Silo, qui n'était pas loin. Sichem était située entre les montagnes de Garizim et d'Hébal, où avaient été prononcées les bénédictions et les malédictions solennelles; où le peuple avait renouvelé son alliance avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; où avait demeuré Jacob avec ses fils, pères des douze tribus d'Israël actuellement si florissantes; où s'élevait encore l'antique chêne sous lequel Jacob avait enterré les idoles des gens de sa peuplade.

Là, les sénateurs, les princes, les juges et les magistrats étant debout devant l'Éternel, Josué parla ainsi à tout le peuple : Voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Vos pères, Tharé, père d'Abraham et de Nachor, ont habité jadis au delà du fleuve de l'Euphrate, et ils ont servi des dieux postérieurs. Mais je pris votre père Abraham d'au delà du fleuve, et je lui fis parcourir toute la terre de Chanaan, et je multipliai sa race, et je lui donnai Isaac. A Isaac je donnai Jacob et Ésaü. Ensuite, pour partage, je donnai à Ésaü le mont Séir, mais Jacob et ses fils descendirent en Égypte. Puis j'envoyai Moïse et Aaron, et je frappai l'Égypte par les prodiges que je fis au milieu d'elle, et après je vous en fis sortir, vous et vos pères. Vous vîntes à la mer, et les Égyptiens poursuivaient vos pères avec leurs chars et leurs cavaliers jusqu'à la mer de Souph. Mais vos pères crièrent à Jéhova, et il plaça les ténèbres entre vous et les Égyptiens, et il amena sur eux la mer et les ensevelit. Vos yeux ont vu tout ce que j'ai fait en Égypte ; vous avez ensuite habité dans le désert bien des jours, et je vous introduisis dans la terre des Amorrhéens, qui habitaient au delà du Jourdain. Ils ont combattu contre vous, et je les ai livrés entre vos mains, et vous avez possédé leur terre, et je les ai exterminés de devant votre face. Balac, fils de Séphor, roi de Moab, se leva et combattit contre Israël, et il envoya, et il appela Balaam, fils de Beor, pour vous maudire. Mais je ne voulus point écouter Balaam, et il vous bénit à plusieurs reprises, et je vous délivrai de sa main. Vous avez passé le Jourdain et vous êtes venus vers Jéricho. Et les maîtres de Jéricho ont combattu contre vous, ainsi que les Amorrhéens, les Phérézéens, les Chananéens, les Héthéens, les Gergéséens, les Hévéens et les Jébuséens, et je les ai livrés en vos mains. J'ai envoyé devant vous des frelons contre vos ennemis, et je les ai chassés de leur pays : j'ai chassé deux rois des Amorrhéens, et cela n'a été ni par votre épée ni par votre arc. Et je vous ai donné une terre dans laquelle vous n'avez point travaillé, des villes pour y habiter que vous n'avez point bâties, et vous mangez des vignes et des oliviers que vous n'avez point plantés. Maintenant donc, craignez Jéhova, e servez-le dans la perfection et la vérité, et

ôtez les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve et en Égypte, et servez Jéhova. Que si de servir Jéhova est un mal à vos yeux, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux qu'ont servis vos pères au delà du fleuve, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez la terre. Pour moi et ma maison, nous servirons Jéhova.

Le peuple répondit à Josué : Loin de nous que nous abandonnions Jéhova pour servir des dieux postérieurs. Car c'est Jéhova notre Dieu ; c'est lui qui nous a tirés, nous et nos pères, de la terre d'Egypte, de la maison de servitude ; c'est lui qui a fait devant nos yeux ces grands prodiges, lui qui nous a gardés en toutes les voies où nous avons marché et parmi tous les peuples au milieu desquels nous avons passé. C'est Jéhova qui a chassé toutes les nations et les Amorrhéens, habitants de la terre dans laquelle nous sommes entrés. Nous servirons donc Jéhova, parce que c'est lui notre Dieu.

Josué dit au peuple : Vous ne pourrez servir Jéhova : car c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux, et il ne pardonnera point vos crimes ni vos péchés. Lorsque vous abandonnerez Jéhova et que vous servirez les dieux de l'étranger, il se tournera contre vous et il vous affligera, et il vous consumera après vous avoir comblés de biens.

Il n'en sera pas ainsi, répliqua le peuple, mais nous servirons Jéhova. Josué reprit : Vous-mêmes êtes témoins contre vous-mêmes, que vous avez choisi Jéhova pour le servir. Nous sommes témoins, dirent-ils. Otez donc, conclut Josué, ôtez donc maintenant du milieu de vous les dieux de l'étranger, et inclinez vos cœurs à Jéhova, le Dieu d'Israël. Le peuple répondit : C'est Jéhova, notre Dieu, que nous servirons et nous obéirons à sa voix.

Josué fit donc alliance, en ce jour-là, avec le peuple, et lui proposa les préceptes et les ordonnances, en Sichem. Il écrivit aussi toutes ces paroles dans le livre de la loi de Dieu, et il prit une très-grande pierre et il la plaça sous le chêne qui était dans le sanctuaire de l'Éternel, c'est-à-dire dans le sanctuaire passager qu'on avait dressé sous ce chêne pour y placer l'arche au jour de cette assemblée solennelle. Et il dit à tout le peuple : Voilà que cette pierre nous sera un témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel vous a dites ; elle sera un témoignage contre vous, de peur que vous ne vouliez le nier et mentir à votre Dieu. Après quoi il renvoya le peuple chacun dans son héritage [1].

Il est dit, *et Josué écrivit toutes ces paroles dans le livre de la loi de Dieu*. C'est le livre de Moïse, qui, soit dans l'Ancien Testament,

[1] Josué, 24.

soit dans le Nouveau, apparaît toujours comme un seul livre, bien que depuis, pour en rendre l'étude plus facile, on l'ait distingué en cinq, avec des chapitres et des versets. Les paroles que Josué y ajouta forment ce qu'on appelle maintenant le livre de Josué. Ces deux livres n'en faisaient d'abord qu'un, comme l'action qu'ils décrivent n'est qu'une : la délivrance de la postérité de Jacob, son introduction en la terre de Chanaan, promise d'une part et exécutée de l'autre. Ce que Josué a écrit commence naturellement au dernier, peut-être même à l'avant-dernier chapitre du Deutéronome, où est racontée la mort de Moïse, et finit à l'endroit où nous sommes. Quand il l'écrivit, Rahab, de Jéricho, vivait encore; car voici comme il en parle : Josué sauva la vie à Rahab la courtisane, à la maison de son père et à tout ce qui était à elle; et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les hommes qu'il avait envoyés pour explorer la ville de Jéricho [1]. On voit, par le texte original, que ces mots, *et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour*, se rapportent directement à Rahab et non point à *maison*, qui, dans l'hébreu, est du genre masculin, tandis que le verbe y est au féminin.

Et après cela, Josué, fils de Nun, serviteur de Jéhova, mourut âgé de cent dix ans. Et on l'enterra dans son héritage, à Tamnath-Saré, qui est situé sur la montagne d'Éphraïm, vers la partie septentrionale du mont Gaas. Ainsi que déjà nous l'avons remarqué, le lieu de la sépulture de ce grand homme est nommé, au livre de Juges, *Thamnath-Harès, ressemblance du soleil*. D'après une tradition de la synagogue, il y avait un soleil sur le monument de Josué, pour indiquer aux générations futures que c'était le tombeau de celui qui put arrêter le cours de cet astre. Chez les anciens, on mettait toujours sur le tombeau ce qui distinguait la vie du défunt. La version des Septante ajoute : Ils déposèrent là avec lui, dans le moment où ils l'ensevelirent, les couteaux de pierre dont il s'était servi pour circoncire les enfants d'Israël, à Galgala, après qu'il les y eut amenés de l'Égypte, selon l'ordre que le Seigneur lui en donna, et ils y sont encore jusqu'à ce jour [2].

On ensevelit aussi les ossements de Joseph, que les fils d'Israël avaient apportés de l'Égypte en Sichem, dans la partie du champ que Jacob avait achetée des fils d'Hémor, père de Sichem, en échange de cent jeunes brebis, et qui fut depuis en héritage aux fils de Joseph.

Éléazar, fils d'Aaron, mourut aussi, et on l'ensevelit à Gabaath, ville de Phinéès, son fils, qui lui avait été donnée en la montagne d'Éphraïm [3].

[1] Josué, 6, 25. — [2] *Ibid.*, 24, 30, selon les Septante. — [3] Josué, 24, 29-33.

L'Esprit-Saint a fait lui-même l'éloge de Josué par la bouche du fils de Sirac.

Jésus, fils de Navé, a été vaillant dans la guerre : il a succédé à Moïse dans l'esprit de prophétie, et il a été grand selon son nom, très-grand pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui s'élevaient de tous côtés et pour conquérir son héritage à Israël. Quelle gloire n'a-t-il pas acquise lorsqu'il éleva ses mains et qu'il lança des javelots contre les cités! Quel autre avant lui a paru ainsi? Car le Seigneur amena lui-même ses ennemis à ses pieds. Au signe de sa main, le soleil ne s'est-il pas arrêté, et un jour n'est-il pas devenu comme deux? Il invoqua le tout-puissant Très-Haut lorsque ses ennemis l'attaquaient de toutes parts, et le grand Dieu l'écouta et fit tomber sur ses ennemis une grêle de pierres énormes. Il s'élança contre les armées ennemies et les extermina à la descente, afin que les nations reconnussent que ses armes étaient invincibles et que sa guerre était devant le Seigneur; car il suivait le Tout-Puissant. Et dans les jours de Moïse, il fit une action de miséricorde et de piété, lui et Caleb, fils de Jéphoné, de demeurer ferme à la vue de l'ennemi, de détourner le peuple du péché et d'apaiser le murmure de la malice. Aussi furent-ils réservés eux deux des six cent mille combattants, pour introduire le peuple de Dieu dans son héritage, dans une terre où coulent le lait et le miel. Le Seigneur donna la force à Caleb, et sa vigueur lui fut conservée jusque dans sa vieillesse, et il monta dans un lieu élevé de la terre promise, et sa race le conserva en héritage, afin que tous les enfants d'Israël connussent qu'il est bon de suivre le Seigneur [1].

Une gloire particulière du Josué ou Jésus d'Israël, c'est d'avoir été une figure glorieuse du Jésus ou Josué de l'humanité entière. Moïse, cet homme de tant de merveilles, de tant de travaux, meurt à la vue de la terre promise, où il ne lui est pas donné d'entrer. Josué seul y entre, et y entre en vainqueur. La loi de Moïse, si bonne, si merveilleuse qu'elle soit, ne conduira rien à la perfection : elle est l'ombre, la préparation d'une loi meilleure et plus parfaite qui doit lui succéder, comme Josué succède à Moïse. Chose étonnante! si Moïse n'entre pas dans la terre désirée où il conduit le peuple, c'est en punition de son peu de foi dans une occasion solennelle. L'Écriture ne fait aucun reproche à Josué. Toujours elle nous le montre comme un modèle accompli, digne en tout de figurer dans ses victoires, celui qui est la perfection même.

« C'était, dit Bossuet, c'était pour introduire le peuple d'Israël

[1] Eccl., 46, 1-12, principalement d'après le grec.

dans cette terre *coulante de miel et de lait* [1], tant de fois promise à leurs pères, que Moïse l'avait tiré de l'Égypte et lui avait fait passer la mer Rouge. Mais, ô merveille de la divine sagesse! aucun de ceux qui s'étaient mis en marche sous Moïse pour arriver à cette terre, n'y entra, excepté deux [2]. Moïse même ne la salua que de loin, et Dieu lui dit : *Tu l'as vue de tes yeux, et tu n'y entreras pas; et Moïse mourut* à l'instant *par le commandement du Seigneur* [3]. Afin qu'on entre dans la terre promise, il faut que Moïse expire et que la loi soit enterrée avec lui dans un *sépulcre inconnu aux hommes*, afin qu'on n'y retourne jamais et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple qui a passé la mer Rouge et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop faible pour y introduire les hommes.

« Ce n'est point Moïse, c'est Josué, c'est *Jésus* (car ces deux noms n'en sont qu'un) qui doit entrer dans la terre et y assigner l'héritage au peuple de Dieu [4]. Qu'avait Josué de si excellent pour introduire le peuple à cette terre bénie, plutôt que Moïse? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières : il n'a pour lui que le nom de *Jésus*, et c'est en la figure de *Jésus* qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête; entrons, à la faveur de son nom, dans la bienheureuse terre des vivants. *Je vais*, dit-il, *vous préparer le lieu* [5] : j'assignerai à chacun le partage qui lui aura été destiné : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*. Jésus, *notre avant-coureur, est entré pour nous* [6], et l'entrée nous est ouverte par son sang. *Dépêchons-nous donc d'entrer dans ce repos éternel* [7]; dépêchons-nous, n'ayons rien de lent. *La voie qui nous est ouverte*, dit saint Augustin, *ne souffre point de gens qui reculent, ne souffre point de gens qui se détournent, ne souffre point de gens qui s'arrêtent;* et si l'on n'avance toujours dans un si roide sentier, sans faire de continuels efforts, on retombe de son propre poids [8]. »

[1] Num., 12, 28. — [2] *Ibid.*, 14, 22 et 23. — Deut., 34, 4 et 5. — [4] *Ibid.*, 9, Josué, 1, 2-8. — [5] Joan. 14, 2. — [6] Hebr., 9, 24. — [7] *Ibid.*, 4, 11, — [8] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 9, semaine, 10, élévation.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE ET SOMMAIRES

## DU PREMIER VOLUME.

### LIVRE PREMIER.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AV. L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**La création du monde et de l'homme.**

## LIVRE DEUXIÈME.

ENTRE 4000 ET 6000 ANS AV. L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Accord des anciennes traditions avec Moïse. — Chute de l'homme. — Promesse du Rédempteur.*



## LIVRE TROISIÈME.

ENTRE 4000 ET 6000 A 2400 ET 3000 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Vie des premiers hommes. — Le déluge, tombeau de l'ancien monde qui en ressuscite un nouveau.*

## LIVRE QUATRIÈME.

ENTRE 2400 ET 3000 A 1635 AV. L'ÈRE CHRÉT.

**Confusion des langues. — Dispersion des peuples. — Abraham, Melchisédech et les autres patriarches, Isaac, Jacob et Joseph, figure du Christ et de son Église, Ismaël, père et type des Arabes ou Bédouins.**

## LIVRE CINQUIÈME.

DE 1655 A 1571 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Job, patriarche de l'Idumée, figure et prophétie du Christ.



## LIVRE SIXIÈME.

DE 1675 A 1491 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Moïse, la Pâque, la sortie d'Égypte, figures prophétiques de Jésus-Christ et de son Église.

## LIVRE SEPTIÈME.

DE 1491 A 1490 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Loi écrite, ses rapports avec le passé, le présent et l'avenir.

## LIVRE HUITIÈME.

DE 1490 A 1451 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Voyage dans le désert. — Mort de Moïse. — Epreuves de l'Eglise sur la terre.**

## LIVRE NEUVIÈME.

DE 1451 A 1424 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Josué ou le Jésus du peuple d'Israël, figure du Jésus de l'humanité entière.**



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CORBEIL, TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.


UNIVE

